Autour du *Premier humanisme byzantin* & des *Cinq études sur le XIe siècle*, quarante ans après Paul Lemerle

ORIENT ET MÉDITERRANÉE (UMR 8167) / MONDE BYZANTIN
COLLÈGE DE FRANCE / INSTITUT D'ÉTUDES BYZANTINES

TRAVAUX ET MÉMOIRES

– publication annuelle paraissant en un ou deux fascicules –

ISBN 978-2-916716-64-0
ISSN 0577-1471

COLLÈGE DE FRANCE – CNRS
CENTRE DE RECHERCHE D'HISTOIRE
ET CIVILISATION DE BYZANCE

TRAVAUX ET MÉMOIRES
21/2

AUTOUR DU *PREMIER HUMANISME BYZANTIN* & DES *CINQ ÉTUDES SUR LE XIe SIÈCLE*, QUARANTE ANS APRÈS PAUL LEMERLE

édité par
Bernard FLUSIN
&
Jean-Claude CHEYNET

Ouvrage publié avec le concours
de l'université Paris-Sorbonne

Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance
52, rue du Cardinal-Lemoine – 75005 Paris
2017

AVANT-PROPOS

Le colloque « À la suite de Paul Lemerle : l'humanisme byzantin et les études sur le XIe siècle quarante ans après », qui a eu lieu à Paris du 23 au 26 octobre 2013 et dont le volume que voici est issu, a été organisé avec l'aide du Collège de France, de l'Institut universitaire de France, de l'UMR Orient et Méditerranée et de l'université Paris-Sorbonne.

L'idée de réunir un colloque, ou plutôt deux colloques parallèles autour de deux œuvres majeures de Paul Lemerle, *Le premier humanisme byzantin*, et les *Cinq études sur le XIe siècle byzantin*, est venue pour nous deux de constatations communes. Il s'agissait de rendre hommage à celui qui, par son enseignement, par ses travaux, par ceux aussi de ses élèves, par les institutions qui lui doivent leur naissance, a façonné les études byzantines en France telles que nous les connaissons. Il s'agissait aussi, pour tous deux, de l'expérience d'un enseignement, historique ou philologique, qui s'était appuyé pendant plusieurs décennies sur ces œuvres. Étaient-elles encore actuelles ? Quels correctifs leur apporter ? Comment, au cours des quarante ans et plus qui s'étaient écoulés, les questions évoquées dans ces deux ouvrages fondamentaux avaient-elles évolué ? Il n'a pas été difficile de trouver, à l'étranger ou en France, des collègues qui, familiers eux aussi avec l'œuvre si influente de Paul Lemerle, ont accepté de nous rejoindre à Paris dans les locaux du Collège de France, et d'apporter leur contribution à cet hommage et à cette recherche.

*

* *

Peu de livres ont eu et ont encore, pour les études byzantines, peut-être surtout littéraires, autant d'importance que *Le premier humanisme byzantin*. Pour ouvrir ce maître livre, qu'il publie en 1971, Paul Lemerle, avec la clarté qui lui est habituelle, pose la question à laquelle il va apporter ses réponses : « Quant au problème lui-même […] une simple constatation suffit à en indiquer la nature et l'importance : on a copié très peu de manuscrits grecs, et peut-être aucun manuscrit littéraire, depuis le VIe, sinon le Ve siècle, jusqu'au IXe ; tout a failli périr, et beaucoup en effet a péri ; ce que nous possédons a été sauvé aux IXe-Xe siècles à Byzance, par Byzance. Pourquoi ? Comment ? Pour tenter de répondre, c'est d'abord de cette interruption de la culture hellénique pendant plusieurs siècles qu'il faut prendre exactement conscience. »

On voit ainsi, derrière le rôle attribué à Byzance dans l'histoire générale de la culture, se profiler la grande silhouette de la « culture hellénique », qui a failli disparaître, et que la « première renaissance » qu'il entend étudier – sans laquelle la « deuxième renaissance » n'aurait pu voir le jour – a sauvée. La question rejoint presque l'histoire des textes et la courbe générale de l'histoire culturelle à Byzance se modèle explicitement sur celle de la production des manuscrits : tarissement dès le VIe siècle, en particulier pour les « manuscrits littéraires », renouveau à partir du IXe. On voit se former avec toute sa netteté et sa puissance la périodisation qui gouverne le livre : les siècles obscurs marquent une

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. V-VIII.

césure, puis, au IXe siècle, vient la renaissance, tandis que le Xe siècle, soupçonné d'avoir fait périr des textes autant qu'il en a sauvé avec ses « entreprises encyclopédiques », marque la fin de cette première renaissance et fournit un terme légitime parce que ces entreprises « correspondent déjà à d'autres besoins et à une autre mentalité ».

« Premier humanisme », « première renaissance », cette dernière s'opposant à la « deuxième renaissance » byzantine, celle des Paléologues, qui alimentera à son tour la Renaissance occidentale : on peut se demander quel sens exact le grand historien a donné à ces termes. Il choisit sur ce point de rester dans un certain flou : « Je n'ignore pas les débats [...] sur les termes d'"humanisme" et de "renaissance", et sur l'ambiguïté de ces concepts. Sans entrer dans cette discussion, j'emploie ces mots dans leur sens commun et dans leur acception large, parce qu'il est difficile de s'en passer et parce qu'ils évoquent bien l'originalité que, dans sa précocité, Byzance présente en face de l'Occident. » Les concepts employés, comme aussi celui d'encyclopédie, ont ainsi deux versants : d'un côté, ils renvoient à l'histoire de la culture en Occident, à laquelle ils sont empruntés, de l'autre, ils s'élargissent à Byzance, à laquelle ils sont appliqués, mais dont on revendique l'originalité. La référence à l'Occident, à sa Renaissance et à son humanisme, présente à l'arrière-plan, est visible dans l'importance accordée aux textes ou quand le « domaine par excellence de l'humanisme » est défini comme « celui de la philologie ». Et peut-être cette référence occidentale à une certaine idée de l'humanisme est-elle l'un des facteurs qui conduisent Lemerle à écarter de la recherche les textes proprement chrétiens pour se concentrer sur le savoir et la culture profanes.

La puissance de la démarche et la clarté de la construction que propose Paul Lemerle dans son grand livre ont contribué et contribuent encore à dessiner, ou même à imposer avec une autorité impérieuse, l'image que nous nous faisons de Byzance et de sa culture. Mais nous savons bien que l'importance d'une œuvre se mesure, autant qu'aux résultats qu'elle expose, à la fécondité des voies qu'elle ouvre et des recherches qu'elle suscite. C'est dans cet esprit qu'ont été conçus le colloque réuni autour du *Premier humanisme* et le présent recueil, qui en est le résultat. Presque un demi-siècle après la parution de ce livre fondamental, que sont devenues les questions qu'avait abordées Paul Lemerle ? Les études rassemblées ici concernent des notions, des institutions, quelques-uns des grands acteurs du renouveau culturel et des domaines où il se manifeste. Le regard s'est porté aussi sur les voisins et les marges de l'Empire : Arménie, monde syrien, Sicile. La période envisagée a été limitée : alors que le *Premier humanisme* traitait des premiers siècles de l'Empire, ici, sauf exception, l'Antiquité tardive est laissée de côté.

Dans les contributions que nos collègues ont généreusement apportées, le lecteur pourra trouver des compléments pour des questions que Paul Lemerle n'avait pas évoquées, ou sur les avancées de la recherche durant les décennies qui ont suivi la publication de son livre. Peut-être sera-t-on sensible aussi à des inflexions. Les VIIe et VIIIe siècles perdent une part de leur obscurité. Le début du renouveau culturel est situé maintenant avant les « premières grandes figures » auxquelles le *Premier humanisme* avait donné tant de relief, et ce changement est lié à la prise en compte d'autres textes que les œuvres profanes qui avaient été privilégiées. Les termes de renaissance, d'humanisme, d'encyclopédie, sont considérés avec prudence et l'« originalité » de Byzance, la spécificité d'une culture où l'héritage antique se combine de façon nouvelle avec le christianisme, et dont la qualité ne se mesure pas à la fidélité à cet héritage, apparaissent peut-être avec plus de netteté.

*
* *

L'œuvre de Paul Lemerle s'étend à toute la durée de l'Empire byzantin, ce qui la rend exceptionnelle. L'historien a toutefois privilégié l'époque des Macédoniens et de leurs épigones immédiats. Ses études sur la société rurale et les institutions macédoniennes ont profondément modifié les perspectives sur l'évolution de Byzance, contribuant à corriger l'image du XIe siècle, et ont largement influencé les générations suivantes de chercheurs. Le demi-siècle qui s'étend de la mort de Basile II à l'avènement d'Alexis Comnène était considéré jusqu'alors, notamment à la suite des travaux de Georges Ostrogorsky, comme le début de l'irrésistible décadence de Byzance, fruit de l'accaparement par une aristocratie foncière égoïste et imprévoyante des ressources de l'État et de l'insouciance d'empereurs qui dilapidèrent les ressources de l'Empire pour leurs constructions fastueuses aux dépens de l'armée nationale des thèmes, remplacée par des mercenaires coûteux et à la fidélité incertaine. Certains chercheurs considéraient même que ce siècle témoignait d'un déclin démographique et économique de l'Empire.

Paul Lemerle, par ses *Cinq études* et par le colloque qu'il organisa avec les meilleurs spécialistes du temps, dont plusieurs étaient ses disciples, et qu'il publia dans la série des *Travaux et mémoires* fondés par lui-même, a offert un état de la recherche sur l'Empire au cours du XIe siècle. Il avait choisi d'arrêter le XIe siècle à l'avènement d'Alexis Comnène, sauf pour le dernier chapitre « Byzance au tournant de son destin », mais certaines contributions du colloque supplémentaire incluaient le règne de ce dernier, car la coupure de 1081 est certes très importante sur le plan politique, mais se justifie moins à propos de l'évolution de l'administration, de la fiscalité et plus généralement de la société. Quarante ans après, plusieurs des cinq études gardent toute leur pertinence, celles qui portaient sur l'analyse des textes, le testament de Boïlas, la *diataxis* d'Attaleiatès ou du *typikon* de Pakourianos. De même, la réévaluation de l'œuvre des ministres réformateurs a conduit les chercheurs à approfondir certains aspects de ces innovations, comme l'ouverture « méritocratique » du Sénat. Ces dernières décennies, de nombreux travaux ont été consacrés à l'historiographie du XIe siècle et à son représentant le plus éclatant, Michel Psellos, à l'évolution économique et fiscale de l'Empire, et aux transformations sociales, grâce aux progrès considérables des études prosopographiques.

Les contributions de ce volume montrent le caractère stimulant des hypothèses et des conclusions émises par Paul Lemerle et les participants au colloque de 1973, tout en invalidant certaines d'entre elles. Elles ne répondent pas systématiquement à celles du maître et de son équipe, car il était impossible de reprendre tous les aspects abordés alors. En revanche, elles portent sur quelques aspects un peu négligés auparavant, les rapports de l'Empire avec le monde extérieur.

Le lecteur sera sans doute frappé par la différence d'appréciation sur Alexis Comnène, « faux Deus ex Machina » sous le règne duquel « l'idée même d'une armée nationale semble avoir disparu » ou « l'économie aurait été cassée » de manière irrémédiable et la société « bloquée ». Aujourd'hui, les facteurs extérieurs sont pris en compte, car Alexis Comnène fut le premier à affronter une violente attaque provenant du monde latin, celle de Robert Guiscard, qui explique son retard à mener l'offensive contre les Turcs. S'il fallait faire un reproche à cet empereur, c'est de ne pas avoir montré de grandes compétences militaires, sinon de l'obstination à refaire ses forces. Le mercenariat, qui progressa principalement

sous les grands empereurs militaires, n'est plus rendu responsable des échecs impériaux. L'économie n'a pas été affectée aussi fortement et durablement par les dévaluations et le traité avec Venise. En résumé, comme le rappelait Paul Lemerle, il ne faut pas « se représenter Byzance comme immuable », mais ses mutations sont moins rapides que le contraste proposé entre un premier demi-siècle d'essor et de prospérité opposé à un troisième quart où, « en quelques années, tout chancelle ».

Jean-Claude Cheynet
Professeur émérite à l'université de Paris-Sorbonne

Bernard Flusin
Professeur à l'université de Paris-Sorbonne
Directeur d'études à l'EPHE,
Section des sciences religieuses (PSL)

ABRÉVIATIONS

AASS — *Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur, vel a catholicis scriptoribus celebrantur quae ex latinis et graecis, aliarumque gentium antiquis monumentis*, collegit, digessit, notis illustrauit J. Bollandus, operam et studium contulit G. Henschenius, Antuerpiae – Bruxellis 1643-1940.

ACO — *Acta conciliorum oecumenicorum*, ed. instituit E. Schwartz, continuavit J. Straub, Berlin 1914-1940.

ACO, ser. sec. — *Acta conciliorum oecumenicorum. Series secunda*, ed. R. Riedinger, Berlin 1984-.

Annae Comnenae Alexias : *Annae Comnenae Alexias*, rec. D. R. Reinsch et A. Kambylis (CFHB 40, 1), Berolini 2001.

Annales ESC — *Annales, économie, sociétés, civilisations*. Paris.

AnBoll — *Analecta Bollandiana*. Bruxelles.

Anne Comnène, *Alexiade* : Anne Comnène, *Alexiade, règne de l'empereur Alexis I Comnène (1081-1118)*, texte établi et trad. par B. Leib (Collection byzantine), 4 vol., Paris 1937-1976.

AnTard — *Antiquité tardive*. Turnhout.

ArchOr — *Archiv Orientální*. Praha.

Aristakès de Lastivert, *Récit des malheurs de la nation arménienne*, trad. française avec une introd. et commentaire par M. Canard et H. Berbérian d'après l'éd. et la trad. russe de K. Yuzbashian (Bibliothèque de *Byzantion* 5), Bruxelles 1973.

BCH — *Bulletin de correspondance hellénique*. Paris.

BEFAR — Bibliothèque des Écoles françaises de Rome et d'Athènes.

BHG, *BHG*[3] — *Bibliotheca hagiographica Graeca*, 3e éd. mise à jour et considérablement augmentée, Bruxelles 1957.

BMFD — *Byzantine monastic foundation documents : a complete translation of the surviving founders' typika and testaments*, ed. by J. Thomas and A. Constantinides Hero (DOS 35), Washington DC 2000.

BMGS — *Byzantine and modern Greek studies*. Leeds.

Bryennios, *Histoire* : Nicéphore Bryennios, *Histoire*, introd., texte, trad. et notes par P. Gautier (CFHB 9), Bruxelles 1975.

BSA — *The annual of the British School at Athens*. London.

BSl. — *Byzantinoslavica : revue internationale des études byzantines.* Praha.

Byz. — *Byzantion : revue internationale des études byzantines*. Wetteren.

Byz. Forsch. — *Byzantinische Forschungen : internationale Zeitschrift für Byzantinistik*. Amsterdam.

BZ — *Byzantinische Zeitschrift.* Berlin.

CArch — *Cahiers archéologiques.* Paris.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. IX-XVI.

CC Corpus christianorum. Turnhout.
CCCM Corpus christianorum. Continuatio mediaevalis. Turnhout.
CCSG Corpus christianorum. Series Graeca. Turnhout.
CCSL Corpus christianorum. Series Latina. Turnhout.
CEFR Collection de l'École française de Rome. Rome.
CFHB Corpus fontium historiae Byzantinae.
Cheynet, *Pouvoir et contestations* : J.-C. Cheynet, *Pouvoir et contestations à Byzance : 963-1210* (Byzantina Sorbonensia 9), Paris 1990.
Cheynet, *Société* : J.-C. Cheynet, *La société byzantine : l'apport des sceaux* (Bilans de recherche 3), Paris 2008.
Cheynet *et al.*, *Istanbul* : J.-C. Cheynet, avec la coll. de V. Bulgurlu et T. Gökyildirim, *Les sceaux byzantins du musée archéologique d'Istanbul*, Istanbul 2012.
Cheynet – Morrisson – Seibt, *Seyrig* : J.-C. Cheynet, C. Morrisson, W. Seibt, *Les sceaux byzantins de la collection Henri Seyrig*, Paris 1991.
CJ *Corpus iuris civilis. 2, Codex Justinianus*, recognovit P. Krüger, Berolini 1877.
CPG *Clavis patrum Graecorum.* Turnhout 1974-2003.
CRAI *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Paris.
CSCO Corpus scriptorum christianorum orientalium. Louvain.
CSHB Corpus scriptorum historiae Byzantinae.
CTh *Codex Theodosianus.*
DAI Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio*, Greek text ed. by Gy. Moravcsik ; English transl. by R. J. H. Jenkins (CFHB 1), Washington DC 1967[2].
DChAE *Δελτίον τῆς Χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς ἑταιρείας.* Athènes.
Dionysiou *Actes de Dionysiou*, éd. diplomatique par N. Oikonomidès (Archives de l'Athos 4), Paris 1968.
DOC III, 1 Ph. Grierson, *Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks collection and in the Whittemore collection. 3, Leo III to Nicephorus III, 717-1081. 1, Leo III to Michael III, 717-867*, Washington DC 1973.
DOC III, 2 Ph. Grierson, *Catalogue of the Byzantine coins in the Dumbarton Oaks collection and in the Whittemore collection. 3, Leo III to Nicephorus III, 717-1081. 2, Basil I to Nicephorus III, 867-1081*, Washington DC 1993.
Docheiariou *Actes de Docheiariou*, éd. diplomatique par N. Oikonomidès (Archives de l'Athos 13), Paris 1984.
Dölger & Wirth, *Regesten* : F. Dölger, P. Wirth, *Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches von 565-1453. 2, 1025-1204*, erweiterte und verbesserte Auflage, München 1995.
DOP *Dumbarton Oaks papers.* Washington DC.
DOS Dumbarton Oaks studies. Washington DC.
DOSeals 1-6 *Catalogue of Byzantine seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art. 1, Italy, North of the Balkans, North of the Black Sea*, ed. by J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 1991 ; *2, South of the Balkans, the Islands, South of Asia Minor*, ed. by J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 1994 ; *3, West, Northwest, and Central Asia Minor and the Orient,* ed. by J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 1996 ; *4, The East*, ed. by E. McGeer, J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 2001 ; *5, The East (continued),*

Constantinople and environs, unknown locations, addenda, uncertain readings, ed. by E. McGeer, J. Nesbitt and N. Oikonomides, Washington DC 2005 ; *6, Emperors, patriarchs of Constantinople, addenda*, ed. by J. Nesbitt, Washington DC 2009.

DOT Dumbarton Oaks texts. Washington DC.

EEBS *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν σπουδῶν*. Ἀθήνα.

EHB *The economic history of Byzantium : from the seventh through the fifteenth century*, A. E. Laiou, ed.-in-chief (DOS 39), Washington DC 2002 (réimpr. 2007).

EI *Encyclopédie de l'Islam*, Leiden – Paris 1913-1938.

Esphigménou *Actes d'Esphigménou*, éd. diplomatique par J. Lefort (Archives de l'Athos 6), Paris 1973.

FM 1-12 *Fontes minores*, hrsg. von D. Simon (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte), Frankfurt am Main 1976-.

GRBS *Greek, Roman and Byzantine studies.* Durham.

Grumel – Darrouzès, *Regestes* : V. Grumel, *Les regestes des actes du patriarcat de Constantinople. 1, Les actes des patriarches. 3, 1043-1206*, 2e éd. revue et corrigée par J. Darrouzès, Paris 1989.

Hommes et richesses 2 : *Hommes et richesses dans l'Empire byzantin. 2, VIIIe-XVe siècle*, éd. par V. Kravari, J. Lefort et C. Morrisson (Réalités byzantines 3), Paris 1991.

IG *Inscriptiones Graecae*. Berlin 1903-.

Ioannes Mauropus, *Opera* *Iohannis Euchaitorum metropolitae quae in codice Vaticano Graeco 676 supersunt*, ed. P. de Lagarde (Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen 28), Göttingen 1882.

Ioannes Mauropus, *Ep.* *The letters of Ioannes Mauropous metropolitan of Euchaita*, Greek text, transl., and commentary by A. Karpozilos (CFHB 34), Thessalonike 1990.

IRAIK *Известия Русского археологического института в Константинополе*. Одесса, София.

Iviron 1-2 *Actes d'Iviron. 1*, *Des origines au milieu du XIe siècle*, éd. diplomatique par J. Lefort, N. Oikonomidès, D. Papachryssanthou, avec la collab. de H. Métrévéli (Archives de l'Athos 14), Paris 1985.
Actes d'Iviron. 2, *Du milieu du XIIe siècle à 1204*, éd. diplomatique par J. Lefort, N. Oikonomidès, D. Papachryssanthou, avec la collab. de V. Kravari et de H. Métrévéli (Archives de l'Athos 16), Paris 1990.

Janin, *Géographie* 1, 3 : R. Janin, *La géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. 1, Le siège de Constantinople et le patriarcat œcuménique. 3, Les églises et les monastères*, Paris 1953, 1969².

Janin, *Géographie* 2 : R. Janin, *Géographie ecclésiastique de l'Empire byzantin. 2, Les églises et les monastères des grands centres byzantins (Bithynie, Hellespont, Latros, Galèsios, Trébizonde, Athènes, Thessalonique)*, Paris 1975.

JGR *Jus Graecoromanum*, cur. J. et P. Zepos, Athenis 1931.

JHS *The journal of Hellenic studies.* London.

JÖB *Jahrbuch der österreichischen Byzantinistik.* Wien.

JRS *The journal of Roman studies*. London.

Kekaumenos *Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris De officiis regiis libellus*, ed. B. Wassiliewsky, V. K. Jernstedt, Petropoli 1896.
Советы и рассказы Кекавмена : сочинение византийского полководца XI века, подгот. текста, введ., пер. и коммент. Г. Г. Литаврин [G. G. Litavrin], Москва 1972.

Κεκαυμένος, *Στρατηγικόν*, εισαγωγή, μετάφραση, σχόλια Δ. Τσουγκαράκης [D. Tsougkarakis], Αθήνα 1996.
Kekaumenos, *Consilia et Narrationes*, English transl. by Ch. Roueché (Sharing ancient wisdoms 2013), http://www.ancientwisdoms.ac.uk/folioscope/greekLit%3Atlg3017.Syno298.sawsEng01.

Kinnamos *Ioannis Cinnami Epitome rerum ab Ioanne et Alexio Comnenis gestarum*, rec. A. Meineke (CSHB), Bonnae 1836.

Lampe *Greek patristic lexicon*, ed. by G. W. H. Lampe, Oxford 1961.

Laurent, *Corpus* 2 et 5 : V. Laurent, *Le corpus des sceaux de l'Empire byzantin. 2, L'administration centrale*, Paris 1981.
V. Laurent, *Le corpus des sceaux de l'Empire byzantin. 5, L'Église. 1-3*, Paris 1963-1972.

Lavra 1 *Actes de Lavra. 1, Des origines à 1204*, éd. diplomatique par P. Lemerle, A. Guillou, N. Svoronos, avec la collab. de D. Papachryssanthou (Archives de l'Athos 5), Paris 1970.

Lemerle, *Cinq études* : P. Lemerle, *Cinq études sur le* XI*e siècle byzantin (1025-1118)*, Paris 1977.

Lemerle, *Premier humanisme* : P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin : notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au* X*e siècle* (Bibliothèque byzantine, Études 6), Paris 1971.

Leo Diaconus *Leonis Diaconi caloensis Historiae libri decem ; Liber de velitatione bellica Nicephori Augusti*, e rec. C. B. Hasii ; accedunt *Theodosii acroases de Creta capta* e rec. F. Jacobsii et *Luitprandi legatio cum aliis libellis qui Nicephori Phocae et Joannis Tzimiscius Historiam illustrant* (CSHB 11), Bonnae 1828.

Leo VI, *Nov.* *Οι Νεαρές Λέοντος Ϛ΄ του Σοφού*, προλεγόμενα, κείμενο, απόδοση στη νεοελληνική, ευρετήρια και επίμετρο, Σ. Ν. Τρωϊάνος [ed. S. N. Troianos], Αθήνα 2007.

Leo VI, *Taktika* : *The Taktika of Leo VI*, text, transl. and commentary by G. T. Dennis (CFHB 49), Washington DC 2010, 2014[2].

LSJ (& *Rev. suppl.*) : *A Greek-English lexicon with a revised supplement*, comp. by H. G. Liddell & R. Scott, rev. and augm. throughout by H. S. Jones, Oxford 1996.

Matthieu d'Édesse : *Chronique de Matthieu d'Édesse (962-1136) avec la continuation de Grégoire le Prêtre jusqu'en 1162 : d'après 3 manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris*, [ed. É. Dulaurier] (Bibliothèque historique arménienne), Paris 1858.

Mansi *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, J. D. Mansi evulgavit, Florentiae – Venetiis 1759-1798 [réimpr. Paris 1901 et Graz 1960].

MB 1- *Μεσαιωνικὴ Βιβλιοθήκη ἢ Συλλογὴ ἀνεκδότων μνημείων τῆς Ἑλληνικῆς ἱστορίας*, ἐπιστασία Κ. Ν. Σαθα [éd. K. N. Sathas], Βενετία 1872-1894.

MEFRM *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*. Rome – Paris.

MEG *Medioevo greco : rivista di storia e filologia bizantina*. Alessandria.

MGH Monumenta Germaniae historica. Berlin. *SS* : Scriptores. *Ep.* : Epistolae.

Michael Attaleiates, *The history* : Michael Attaleiates, *The history*, transl. by A. Kaldellis and D. Krallis (Dumbarton Oaks medieval library 16), Cambridge 2012.

Michaelis Attaliatae Historia : *Michaelis Attaliatae Historia*, rec. E. Th. Tsolakis (CFHB 50), Athenis 2011.

Miguel Ataliates, *Historia* Miguel Ataliates, *Historia*, introd., ed., trad. y commentario de I. Pérez Martín (Nueva Roma 15), Madrid 2002.

Michel le Syrien *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche (1166-1199)*, éd. et trad. par J.-B. Chabot, *1, Traduction livres I-VII ; 2, Traduction livres VIII-XI ; 3, Traduction livres XII-XXI ; 4, Texte syriaque*, Paris 1899–1924 (réimpr. Bruxelles 1963).

MIFAO Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire. Le Caire.

MM 1-6 *Acta et diplomata graeca medii aevi sacra et profana collecta*, ed. F. Miklosich et J. Müller, 6 vol., Vindobonae 1860-1890, réimpr. Aalen 1968.

MTM Monographies de *Travaux et mémoires*. Paris.

Nicetas Choniates, *Historia* : *Nicetae Choniatae Historia*, rec. I. A. van Dieten (CFHB 11), Berolini – Novi Eboraci 1975.

OCA Orientalia Christiana analecta. Roma.

OCP *Orientalia Christiana periodica : commentarii de re orientali aetatis christianae sacra et profana.* Roma.

ODB *Oxford dictionary of Byzantium*, A. P. Kazhdan ed. in chief, New York 1991.

Oikonomidès, *Fiscalité* : N. Oikonomidès, *Fiscalité et exemption fiscale à Byzance (IXe-XIe s.)* (Fondation nationale de la recherche scientifique. Institut de recherches byzantines. Monographies 2), Athènes 1996.

Oikonomidès, *Listes* : N. Oikonomidès, *Les listes de préséance byzantines des IXe et Xe siècles : introduction, texte, traduction et commentaire* (Le monde byzantin 4), Paris 1972.

OLA Orientalia Lovaniensia analecta. Louvain.

Pantéléèmôn *Actes de Saint-Pantéléèmôn*, éd. diplomatique par P. Lemerle, G. Dagron, S. Ćircović (Archives de l'Athos 12), Paris 1982.

Patmos 1-2 *Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου. Α´, Αὐτοκρατορικά*, γενική εισαγωγή, ευρετήρια, πίνακες υπό Ε. Λ. Βρανούση [ed. E. L. Vranousse] (Εθνικό Ίδρυμα ερευνών. Κέντρο Βυζαντινών ερευνών), Αθήνα 1980.
Βυζαντινὰ ἔγγραφα τῆς μονῆς Πάτμου. Β´, Δημοσίων λειτουργῶν, διπλωματική έκδ. Μ. Νυσταζοπούλου-Πελεκίδου [ed. M. Nystazopoulou-Pelekidou] (Εθνικό Ίδρυμα ερευνών. Κέντρο Βυζαντινών ερευνών), Αθήνα 1980.

PBW M. Jeffreys *et al.*, *Prosopography of the Byzantine world*, <http://pbw.kcl.ac.uk>

Peira *Πεῖρα ἤγουν διδασκαλία ἐκ τῶν πράξεων τοῦ μεγάλου κυροῦ Εὐσταθίου τοῦ Ῥωμαίου = JGR. 4, Practica ex actis Eustathii Romani : epitome legum*, ex ed. C. E. Zachariae a Lingenthal, ἐπιμ. Ἰ. Δ. Ζέπου, Athenis 1931.

PG *Patrologiae cursus completus. Series graeca*, accur. J.-P. Migne, Paris 1856-1866.

Photius, *Bibliothèque* : Photius, *Bibliothèque. 1-8*, texte établi et trad. par R. Henry, Paris 1959-1977.

Photius, *Epistulae et Amphilochia* : *Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia. 1-6*, rec. B. Laourdas et L. G. Westerink (Teubner), Leipzig 1983-1988.

PmbZ *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit*, nach Vorarbeiten F. Winkelmanns erstellt von R.-J. Lilie *et al.*, Berlin 1998-2000.

PO Patrologia Orientalis. Paris.

Prôtaton *Actes du Prôtaton*, éd. diplomatique par D. Papachryssanthou (Archives de l'Athos 7), Paris 1975.

Psellos, *Chronographia* : *Michaelis Pselli Chronographia*, hrsg. von D. R. Reinsch (Millennium-Studien 51), Berlin 2014.

Psellos, *Chronographie* : Michel Psellos, *Chronographie ou Histoire d'un siècle de Byzance : (976-1077)*, texte établi et trad. par É. Renauld (Les Belles Lettres. Collection byzantine), Paris 1926-1928.

Psellos, *Ep.* *Michaelis Pselli scripta minora magnam partem adhuc inedita. 2, Epistulae*, ed. recognovitque E. Kurtz ex schedis eius relictis in lucem emisit F. Drexl (Orbis Romanus. Biblioteca di testi medievali 12), Milano 1941.

Psellos, *Historia syntomos* : *Michaelis Pselli Historia syntomos*, rec., Anglice vertit et commentario instruxit W. J. Aerts (CFHB 30), Berolini 1990.

Psellos, *Or.* *Michaelis Pselli Orationes panegyricae*, ed. G. T. Dennis, Lipsiæ 1994.

Ps.-Symeon Magister : *Theophanes continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, ex rec. I. Bekkeri (CSHB 31), Bonnae 1838, p. 601-760.

Rallès – Potlès 1-6 : *Σύνταγμα τῶν θείων καὶ ἱερῶν κανόνων*, ὑπὸ Γ. Α. Ῥάλλη καὶ Μ. Ποτλῆ, ἐν Ἀθήναις 1852-1859.

RE *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart – München 1894-1997.

REArm *Revue des études arméniennes*. Paris.

REB *Revue des études byzantines.* Paris.

REG *Revue des études grecques*. Paris.

RbK *Reallexikon zur byzantinischen Kunst*, begr. von K. Wessel und M. Restle, hrsg. von K. Wessel, Stuttgart 1966-.

RHT *Revue d'histoire des textes*. Turnhout.

RN *Revue numismatique*. Paris.

RSBN *Rivista di studi bizantini e neoellenici*. Roma.

SBS *Studies in Byzantine sigillography*.

SC Sources chrétiennes. Paris.

Scylitzes *Ioannis Scylitzae Synopsis historiarum*, rec. I. Thurn (CFHB. Series Berolinensis 5), Berlin – New York 1973.

Scylitzes continuatus dans Georgius Cedrenus : *Georgius Cedrenus Ioannis Scylitzae ope*, ab I. Bekkero suppletus et emendatus (CSHB 4), Bonnae 1838-1839, vol. 2, p. 641-744.

Scylitzes continuatus : *Ἡ συνέχεια τῆς Χρονογραφίας τοῦ Ἰωάννου Σκυλίτση (Ioannes Skylitzes Continuatus)*, εκδ. Ε. Θ. Τσολάκης [E. Th. Tsolakis] (Ἵδρυμα μελετῶν Χερσονήσου τοῦ Αἵμου 105), Θεσσαλονίκη 1968.

Skylitzès, *Empereurs* : Jean Skylitzès, *Empereurs de Constantinople*, texte trad. par B. Flusin et annoté par J.-C. Cheynet (Réalités byzantines 8), Paris 2003.

Svoronos, Remarques : N. Svoronos, Remarques sur les structures économiques de l'Empire byzantin au XI[e] siècle, *TM* 6, 1976, p. 49-67.

Symeon Magister, *Chronicon* : *Symeonis Magistri et Logothetae Chronicon*, rec. S. Wahlgren (CFHB 44, 1), Berolini – Novi Eboraci 2006.

Syn. CP *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano nunc Berolinensi, adiectis synaxariis selectis, Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris*, éd. H. Delehaye, Bruxelles 1902 [réimpr. Louvain 1954].

Teubner Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana.

Theophanes *Theophanis Chronographia*, rec. C. de Boor (Teubner), Lipsiae 1883-1885 [réimpr. Hildesheim – New York 1980].

Theophanes continuatus : *Theophanes continuatus, Ioannes Cameniata, Symeon Magister, Georgius Monachus*, ex rec. I. Bekkeri (CSHB 31), Bonnae 1838.

Theophanes continuatus, ed. Featherstone – Signes : *Chronographiae quae Theophanis Continuati nomine fertur libri I-IV*, rec., anglice verterunt, indicibus instruxerunt M. Featherstone et J. Signes-Codoñer, nuper repertis schedis C. de Boor adiuvantibus (CFHB 53), Boston – Berlin 2015.

Théophylacte, *Lettres* : Théophylacte d'Achrida, *Lettres*, introd., texte, trad. et notes par P. Gautier (CFHB 16, 2), Thessalonique 1986.

TIB *Tabula Imperii Byzantini*. Wien.

TIB 2 : F. Hild & M. Restle, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)*, Wien 1981.

TIB 7 : K. Belke & N. Mersich, *Phrygien und Pisidien*, Wien 1990.

TIB 13 : K. Belke, *Bithynia und Hellespontos*, en préparation.

TIB 15 : K.-P. Todt & B. A. Vest, *Syria (Syria Prōtē, Syria Deutera, Syria Euphratēsia)*, 3 vol., Wien 2014.

Timarion Pseudo-Luciano, *Timarione*, testo critico, introd., trad., commentario e lessico a cura di R. Romano (Byzantina et Neo-hellenica Neapolitana 2), Napoli 1974.

TLG Thesaurus linguae Graecae.

TM *Travaux & mémoires*. Paris.

Trapp, *Lexikon* : *Lexikon zur byzantinischen Gräzität besonders des 9.-12. Jahrhunderts*, erstellt von E. Trapp, Wien 1994-.

Typikon de Grégoire Pakourianos : éd. P. Gautier, Le typikon du sébaste Grégoire Pakourianos, *REB* 42, 1984, p. 5-145.

Variorum CS Variorum collected studies series. London – Aldershot.

Vatopédi 1, 3 *Actes de Vatopédi. 1, Des origines à 1329*, éd. diplomatique par J. Bompaire, J. Lefort, V. Kravari, C. Giros (Archives de l'Athos 21), Paris 2001.

Actes de Vatopédi. 3, De 1377 à 1500, éd. diplomatique par J. Lefort, Ch. Giros, V. Kravari, K. Smyrlis, R. Estangüi Gómez (Archives de l'Athos 23), Paris sous presse.

Villages dans l'Empire : *Les villages dans l'Empire byzantin, IVe-XVe siècle*, éd. par J. Lefort, C. Morrisson et J.-P. Sodini (Réalités byzantines 11), Paris 2005.

Vita Basilii *Chronographiae quae Theophanis Continuati nomine fertur liber quo Vita Basilii imperatoris amplectitur*, rec. Anglice vertit indicibus instruxit I. Ševčenko nuper repertus schedis C. de Boor adiuvantibus (CFHB 42), Berlin 2011.

Vita Euthymii *Vita Euthymii patriarchae CP*, text, transl., introd. and commentary by P. Karlin-Hayter (Bibliothèque de *Byzantion* 3), Bruxelles 1971.

Vita Ignatii (*BHG* 817) Nicetas David, *The life of Patriarch Ignatius*, text and transl. by A. Smithies, with notes by J. M. Duffy (CFHB 51 – DOT 13), Washington DC 2013.

VV *Византийский временник*. Москва.

WBS Wiener byzantinistische Studien. Wien.

Wilson, *Scholars* : N. G. Wilson, *Scholars of Byzantium*, London – Cambridge Mass. 1996[2] [1983].

Xénophon *Actes de Xénophon*, éd. diplomatique par D. Papachryssanthou (Archives de l'Athos 15), Paris 1986.

Xèropotamou — *Actes de Xèropotamou*, éd. diplomatique par J. Bompaire (Archives de l'Athos 3), Paris 1964.

ZACOS 2 — G. ZACOS, *Byzantine lead seals. 2*, compiled and ed. by J. W. Nesbitt, Berne 1984-1985.

Zonaras — *Ioannis Zonarae Epitomae historiarum. 3, Libri 13-18*, ed. T. Büttner-Wobst ex rec. M. Pinderi (CSHB), Bonnae 1897.

ZPE — *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*. Bonn.

ZRVI — *Зборник радова Византолошког института*. Београд.

AUTOUR DU PREMIER HUMANISME BYZANTIN

édité par Bernard Flusin

HUMANISME ET MÉCÉNAT IMPÉRIAL AUX IXe-Xe SIÈCLES

par Paul Magdalino

Dans son étude toujours indispensable sur le premier humanisme byzantin[1], Paul Lemerle s'est assez peu occupé de la dynamique sociale du phénomène culturel. Et malgré l'attention que plusieurs savants ont apportée depuis Lemerle aux relations entre auteurs et destinataires[2], il manque toujours un travail d'ensemble, au moins pour la période médiobyzantine[3]. Mais une telle étude s'impose pour une meilleure compréhension du classicisme littéraire et de la littérature profane des ixe-xe siècles. Il importe de savoir si l'impulsion pour cette culture littéraire, qu'il s'agisse d'un renouveau ou d'une continuité redevenue apparente, est venue d'en haut ou du même niveau social que ses acteurs. Autrement dit, cette activité littéraire, cet atticisme, répondaient-ils aux exigences de patrons commanditaires, ou aux attentes, critiques et complices à la fois, d'un public composé des confrères de l'auteur ? Or, il est clair que l'un n'exclut pas l'autre, qu'il y a mille et une variantes possibles entre la production faite entièrement sur commande et la publication spontanée. Les possibilités de commande sont multiples : on peut commander la copie d'un manuscrit, la rédaction d'un document dont on dicte le contenu, et la composition d'un texte dont on prétend être l'auteur, aussi bien que la composition d'une œuvre que l'auteur publie sous son nom en le dédiant au patron. On peut même, si on est empereur, fonder une école ou créer une chaire. Multiples aussi sont les modalités de dépendance littéraire : un littérateur peut être déjà employé par un patron, ou en attente d'un tel emploi. Il peut écrire sur commande, ou bien dans l'espoir de plaire et de recevoir une récompense éventuelle. Il peut écrire soit pour obliger un ami, soit par obligation envers un autre ami, soit pour complaire à quelqu'un qui est peut-être son ancien camarade de classe ou ancien élève, mais qui occupe maintenant un poste élevé

1. Comme mon analyse ne dispense pas d'une lecture du livre de Lemerle, je ne citerai ci-dessous que les éditions de textes et la littérature parues depuis *Le premier humanisme byzantin.* Pour une documentation complète sur tous les personnages mentionnés, on consultera les notices de la *PmbZ.*
2. À titre d'exemple, citons G. Cavallo**,** *Lire à Byzance*, Paris 2006.
3. L'Antiquité tardive et la période des Paléologues sont mieux étudiées : voir par exemple C. Rapp, Literary culture under Justinian, dans *The Cambridge companion to the age of Justinian*, ed. by M. Maas, Cambridge, p. 376-397 ; N. Gaul, *Thomas Magistros und die spätbyzantinische Sophistik : Studien zum Humanismus urbaner Eliten in der frühen Palaiologenzeit*, Wiesbaden 2011.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 3-21.

dans l'administration ou dans l'Église. À l'inverse, un professeur est en quelque sorte le commanditaire des travaux qu'il impose à ses élèves.

Mécène et public, donc, se confondent. Mais leurs intérêts sont différents. Pour le mécène, le plaisir de lire, et la critique, sont secondaires : il veut s'approprier les services d'un dépendant habile et fidèle, s'entourer de publicistes efficaces, et se créer l'image d'un évergète cultivé. S'il est empereur, il est en plus soucieux de recruter des cadres bien formés pour la gestion de l'État.

Le premier humanisme byzantin est inconcevable sans l'existence d'un réseau, ou de plusieurs réseaux, de lettrés qui s'entraidaient et s'entretuaient pour garder la gestion de l'État et de l'Église entre leurs mains, qui s'occupaient spontanément de leur formation scolaire. Mais ces réseaux, ce système, subissaient à toute époque l'intervention de personnes d'autorité qui se voulaient mécènes de la culture. Cette intervention paraît particulièrement lourde au xe siècle, à en juger par l'ensemble des écrits liés aux empereurs Léon VI et Constantin VII, et au quasi-empereur Basile le Parakoimôménos. Mon exposé portera surtout sur ces figures, en essayant de mesurer le poids et d'esquisser le profil de leur mécénat. Mais il partira de la constatation que le classicisme de cette époque se pratiquait déjà depuis la fin du viiie siècle. Dans quelle mesure cette pratique, ou si on veut cette renaissance qui précédait la prétendue renaissance macédonienne, était-elle due aussi à l'initiative des commanditaires ?

Il n'est pas hors de propos d'observer que le dernier éclat de la culture antique avant l'obscurité des viie et viiie siècles avait bénéficié lui aussi d'une sponsorisation impériale. L'histoire de Théophylacte Simocattès[4], presque tous les poèmes de Georges Pisidès[5], l'explication des *Tables faciles* de Ptolémée attribuée à Stéphane d'Alexandrie[6], la *Chronique pascale*[7] : bref, toute la littérature profane de l'époque d'Héraclius témoigne de l'intérêt de l'empereur et, dans une moindre mesure, du patriarche Serge. La préface de l'histoire de Théophylacte, que Lemerle a commentée, reconnaît à Héraclius le renouveau de la philosophie et de l'histoire après la tyrannie de Phocas. Il y a aussi le témoignage de l'autobiographie d'Anania de Shirak, qui montre que l'empereur et le patriarche assuraient l'enseignement supérieur à Constantinople[8].

Cette sponsorisation des lettres par l'empereur et le patriarche devait être bien présente à l'esprit des lettrés constantinopolitains qui travaillaient deux siècles plus tard, car ils renouaient directement avec l'œuvre de l'époque d'Héraclius : Nicéphore, dans

4. Traduction anglaise par M. & M. Whitby, *The* History *of Theophylact Simocatta : an English translation with introduction and notes*, Oxford 1986; commentaire par M. Whitby, *The emperor Maurice and his historian*, Oxford 1988.

5. Bonne mise au point par J. Howard-Johnston, *Witnesses to a world crisis : historians and histories of the Middle East in the seventh century,* Oxford 2010, p. 16-35, avec référence aux études de Mary Whitby.

6. J. Lempereur, D'Alexandrie à Constantinople : le commentaire astronomique de Stéphanos, *Byz.* 81, 2011, p. 241-266

7. Howard-Johnston, *Witnesses* (cité n. 5), p. 37-59.

8. Voir en dernier lieu T. Greenwood, A reassessment of the *Life* and *Mathematical problems* of Anania Širakacʻi, *REArm* 33, 2011, p. 131-186.

son *Histoire brève*, avec l'histoire de Théophylacte[9], Théodore le Studite et Ignace le Diacre avec la poésie de Georges Pisidès[10], et les copistes des plus anciens manuscrits astronomiques, le *Vat. gr.* 1291 et le *Leidensis* BPG 78, avec des exemplaires datant du VIIe siècle[11]. Les débuts de l'humanisme médiobyzantin ont donc repris consciemment la toute dernière activité de la culture antique. On peut se demander si la reprise n'est pas, aussi bien que le modèle, le fruit d'une sponsorisation impériale ou patriarcale, inspirée par le mécénat d'Héraclius et de Serge. On discerne difficilement la main impériale derrière la production littéraire autour de l'an 800, sauf, peut-être, dans les épigrammes que Théodore Studite aurait composées pour être inscrites à côté de l'icône de la Chalkè[12]. Il faut descendre jusqu'au deuxième iconoclasme, après 815, pour trouver des mentions explicites d'ouvrages écrits pour le compte des empereurs, et là encore on peut douter de l'initiative impériale. Par contre, il y a lieu de soupçonner, dans la culture littéraire de la fin du siècle, la forte présence du patriarche Taraise. Laïc encore, et fonctionnaire impérial, il dirigeait une chorale et payait de sa poche le salaire des chanteurs[13]. Il était probablement le chef de bureau de Nicéphore quand celui-ci a écrit sa continuation de l'histoire de Théophylacte Simocattès[14]. Et il a embauché comme *synkellos* de la Grande Église l'immigré palestinien Georges, auteur d'une chronique qui montre une connaissance de l'astronomie[15]. Enfin, signalons qu'Ignace le Diacre a reconnu Taraise comme son maître dans l'art de la composition métrique[16].

Les témoignages explicites d'un mécénat impérial recommencent, comme je l'ai déjà observé, avec le deuxième iconoclasme. Léon V a pris l'initiative de recherches dans les bibliothèques de Constantinople pour justifier le retour à l'iconoclasme[17]. Ignace le Diacre a dû composer son récit iambique sur la révolte de Thomas le Slave pour plaire au

9. Nikephoros, patriarch of Constantinople, *Short history*, text, transl., and commentary by C. Mango (CFHB 12 – DOT 10), Washington DC 1990; cf. P. J. Alexander, *The patriarch Nicephorus of Constantinople : ecclesiastical policy and image worship in the Byzantine Empire*, Oxford 1958, p. 157-158.

10. M. Lauxtermann, *Byzantine poetry from Pisides to Geometres. 1, Texts and contexts*, Wien 2003, p. 140.142.

11. A. Tihon, Les *Tables faciles* de Ptolémée dans les manuscrits en onciale (IXe-XVe siècles), *Revue de l'histoire des textes* 22, 1992, p. 47-87; P. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance, VIIe-XIVe siècle*, Paris 2006, p. 37, 55-56. Pour la date du *Vat. gr.* 1291, voir maintenant T. Janz, The scribes and date of the Vat. gr. 1291, *Miscellanea Bibliothecae Vaticanae. 10* (Studi e testi 416), Città del Vaticano 2003, p. 295-318.

12. *PG* 99, col. 440-441 : Lauxtermann, *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 276.

13. *Vie de saint Georges d'Amastris*, éd. В. Г. Васильевский [V. G. Vasilievsky], Жития свв. Георгия Амастридского и Стефана Сурожского : греческий текст и перевод, *Летопись занятий археографической коммиссии* 9, 1882-1884 (Санкт-Петербург 1893), p. I-CLI et 1-73, ici p. 30-31.

14. Alexander, *The patriarch Nicephorus* (cité n. 9), p. 59-61.

15. *Georgii Syncelli Ecloga chronographica*, ed. A. A. Mosshammer, Leipzig 1984; *The Chronography of George Synkellos*, transl. with introd. and notes by W. Adler & P. Tuffin, Oxford 2002 (voir l'introduction sur l'auteur et son œuvre).

16. S. Efthymiadis, *The Life of the patriarch Tarasios by Ignatios the Deacon* (*BHG 1698*) *: introduction, edition, translation and commentary* (Birmingham Byzantine and Ottoman monographs 4), Aldershot 1998, p. 165-166, 205.

17. F. Iadevaia, *Scriptor incertus : testo critico, traduzione e note*, Messina 1987, p. 47.

vainqueur, l'empereur Michel II[18]. Malgré les réserves de Lemerle, et de Wanda Wolska-Conus, on peut maintenant identifier Ignace le Diacre avec le didascale œcuménique du même nom qui a composé une épigramme à la commande de l'empereur Théophile pour une nouvelle construction au Palais[19]. On connaît l'histoire de Théophile et des Graptoi, et les iambes de mauvaise qualité qu'il a fait graver sur le front de ces frères iconodoules[20]. Rappelons surtout que Théophile est censé avoir relevé de l'obscurité le grand savant Léon le Mathématicien, en le nommant à un poste d'enseignement public et ensuite à l'archevêché de Thessalonique[21]. Mais l'initiative de toutes ces démarches est-elle venue des empereurs eux-mêmes, ou de leur gourou, Jean le Grammairien[22], rédacteur du dossier iconoclaste de 815, auteur d'une épigramme iconoclaste affichée à la Chalkè[23], conseiller de Michel II, précepteur de Théophile, cousin de Léon le Mathématicien, *synkellos* patriarcal, et, enfin, dernier patriarche iconoclaste de Constantinople ? Il est difficile de ne pas flairer son influence derrière toute l'activité intellectuelle de l'époque[24]. Même s'il n'est devenu patriarche que très tard dans sa carrière, celle-ci semble marquer un rôle déterminant dans la culture de l'État comparable à celui que Taraise avait joué de 780 à 806, et à celui que Photius jouera de 858 à 886. Malheureusement, il nous manque pour Jean le Grammairien, comme pour Taraise, la documentation dont nous disposons pour Photius. Nous ignorons donc dans quelle mesure ils étaient eux-mêmes auteurs, et à quel point ils entretenaient des réseaux de dépendants et d'amis à la manière de celui qu'on entrevoit à travers la correspondance volumineuse de Photius[25], et dans la transmission de sa *Bibliothèque* ou *Myriobiblos*[26].

18. *The correspondence of Ignatios the Deacon*, text, transl., and commentary by C. Mango with the collab. of S. Efthymiadis (CFHB. Series Washingtonensis 39 – DOT 11), Washington DC 1997, p. 12-13 ; Efthymiadis, *Life of Tarasios* (cité n. 16), p. 38-39.

19. Theophanes continuatus, p. 143 ; *Correspondence of Ignatios* (cité n. 18), p. 15.

20. Voir *The Life of Michael the Synkellos*, text, transl. and commentary by M. B. Cunningham, Belfast 1991, p. 84-87 ; Lauxtermann, *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 139-140.

21. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 11), p. 62, 65-67 ; Id., Occult science and imperial power in Byzantine history and historiography (9th-12th centuries), dans *The occult sciences in Byzantium*, P. Magdalino, M. Mavroudi eds, Geneva 2007, p. 119-162, ici p. 124-125.

22. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 11), p. 56-67 ; Id., Occult science (cité n. 21), p. 122-124, 128-129, 132-135.

23. Lauxtermann, *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 278-284.

24. J'ai proposé de lui attribuer aussi l'initiative d'envoyer les œuvres du pseudo-Denys l'Aréopagite (l'actuel manuscrit *Paris. gr.* 437) à Louis le Pieux : voir Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 11), p. 68-69, et, pour un argument plus soutenu, Id., Évaluation de dons et donation de livres dans la diplomatie byzantine, dans *Geschenke erhalten die Freundschaft*, M. Grünbart Hg., Münster 2011, p. 103-116, spécialement p. 112-116.

25. Photius, *Epistulae et Amphilochia. 1-3* ; l'étude de Β. Βλυσιδου [V. Vlysidou], *Εξωτερική πολιτική και εσωτερικές αντιδράσεις την εποχή του Βασιλείου Α΄*, Ιωάννινα 1991, est basée en partie sur une analyse prosopographique des correspondants de Photius.

26. Il ressort de l'étude codicologique et paléographique du plus ancien manuscrit, le *Marc. gr.* 450, que la rédaction de cette œuvre « encyclopédique » était un travail d'équipe : voir en dernier lieu F. Ronconi, La *Bibliothèque* de Photius et le Marc. gr. 450 : recherches préliminaires, *Segno e testo* 10, 2012, p. 249-278.

L'œuvre de Photius donne l'impression qu'il a dominé la vie intellectuelle à Byzance du début de son premier patriarcat jusqu'à sa chute définitive[27]. L'impression n'est peut-être pas fausse, même si elle est gonflée par l'attribution à Photius de nombre d'ouvrages qui ne sont pas transmis sous son nom[28]. Il faut reconnaître, toutefois, que les autres sources de l'époque, à part la *Vie* slavonne de Constantin-Cyrille[29], ne lui reconnaissent pas un rôle très grand dans la culture de l'État avant qu'il rentre en grâce auprès de Basile Ier dans les années 870. Le grand professeur dont on parle avant 870, c'est Léon le Mathématicien, et le grand mécène, c'est le césar Bardas, qui fonde l'école de la Magnaure. Léon, réhabilité de son passé iconoclaste, y est installé et comme directeur et comme professeur de philosophie, à la tête de trois autres collègues qui enseignent la géométrie, l'astronomie et la grammaire[30]. La rhétorique n'est pas mentionnée : est-ce parce que Léon ne s'y intéressait pas, est-ce parce qu'elle était enseignée ailleurs, dans le foyer intellectuel (école ou cercle intellectuel ?) que Photius entretenait dans sa maison[31] ? Toujours est-il que c'est Bardas encore qui organise la promotion de Photius au patriarcat, ce qui fait de Photius, comme Léon, le bénéficiaire du mécénat impérial.

Mais Photius devient très vite le moteur intellectuel du gouvernement de Michel III, et il finit par nouer avec Basile Ier des relations semblables à celles que Jean le Grammairien avait entretenues avec Michel II et Théophile, c'est-à-dire qu'il devient conseiller intellectuel et spirituel du souverain et précepteur de l'héritier du trône. Il dépend, certes, de la faveur de l'empereur, mais il tient l'empereur en une position de dépendance morale et culturelle. Son emprise sur Basile est peut-être plus grande que celle de Jean le Grammairien sur Théophile, dans la mesure où il rend de plus grands services et exerce une plus grande autorité morale. Au dire des chroniqueurs, Jean le Grammairien s'était rendu indispensable à Théophile en lui prédisant l'avenir par le moyen de la divination profane[32]. Photius apaisait indirectement les inquiétudes de Basile par les vaticinations de son protégé, Théodore Santabarènos[33], mais il a donné aussi, de sa propre personne, un gage bien plus important : il a créé pour Basile une généalogie splendide et une image de souverain légitime et idéal, conforme aux meilleurs modèles royaux de l'Antiquité biblique et classique[34]. En même temps, il était d'une orthodoxie parfaite et pratiquait une érudition hautement édifiante, qui contrastait avec la culture profane du cercle de Jean

27. Sur l'ensemble de sa carrière et son œuvre, voir les premiers chapitres de J. Signes Codoñer y F. J. Andrés Santos, *La* Introduccion al derecho (Eisagoge) *del patriarca Focio*, Madrid 2007.

28. À part l'*Eisagogè* de Basile Ier (voir la note précédente), on compte les *Chapitres parénétiques* adressés par Basile à son fils (ci-dessous, n. 40), et un éloge anonyme de l'empereur (ci-dessous, n. 41).

29. F. Dvornik, *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague 1933, p. 352, où Photius est mentionné comme professeur en même temps que Léon le Mathématicien.

30. Theophanes continuatus, p. 192.

31. *Photii Epistulae* (cité n. 25), no 208. La nature et même l'existence de ce χορὸς ont été très discutées : voir en dernier lieu Ronconi, La *Bibliothèque* (cité n. 26), p. 250-252.

32. Magdalino, Occult science (cité n. 21), p. 123-124 ; W. Treadgold, The prophecies of the patriarch Methodius, *REB* 62, 2004, p. 229-237, à la p. 235.

33. Magdalino, Occult science (cité n. 21), p. 126, 127, 131-132 ; Α. Μαρκοπουλος [A. Markopoulos], 'Αποσημειώσεις στόν Λέοντα ΣΤ΄ τον Σοφό, dans *Θυμίαμα στη μνήμη της Λασκαρίνας Μπούρα*, Αθήνα 1994 (= Id., *History and literature of Byzantium in the 9th-10th centuries,* Aldershot 2004, no XVI), p. 193-201, ici p. 198-199.

34. Voir *infra*, n. 39.

le Grammairien et Léon le Mathématicien : culture caractérisée par le néoplatonisme, la poésie érotique, l'astronomie et la divination[35]. L'hellénisme de cette culture est évident dans la matière enseignée à l'école de la Magnaure, et il est pointé du doigt par les poèmes de Constantin le Sicilien où celui-ci crache sur la mémoire de feu son maître Léon et lui souhaite un bon séjour en Hadès ; là, il sera puni avec les Hellènes qu'il a tant admirés. Dans un autre poème, le même Constantin, se félicite de sa conversion de la poésie profane à la rhétorique enseignée par Photius[36].

Pour terminer ce parcours rapide du premier siècle du premier humanisme byzantin, on peut conclure que Photius a résumé, dans sa carrière, les traits qui avaient marqué le mécénat littéraire de l'époque. Commande et financement de la part des souverains, certes, mais initiative, gestion et conseil entre les mains des réseaux de fonctionnaires dirigés par les individus qui ont fini par devenir patriarches de Constantinople.

Au moment de sa chute en 886, Photius se trouvait à la tête d'une culture d'État qu'il avait largement créée ; pour en saisir les dimensions, on n'a qu'à énumérer les textes dont il est censé être l'auteur. En dehors de la *Bibliothèque*, du *Lexique*, des *Homélies*, des *Lettres et Amphilochia*, citons la lettre de Michel III au pape Nicolas Ier, qui nous est connue par la réponse de ce dernier[37] ; le *Fürstenspiegel* envoyé au roi des Bulgares Boris-Michel[38] ; la généalogie de Basile Ier en guise de prophétie[39] ; le premier *Chapitre parénétique* de Basile Ier pour Léon VI[40] ; trois éloges de Basile Ier en vers, dont deux portent le nom de Photius[41] ; la polémique contre les Latins et les pauliciens[42] ; et surtout l'*Introduction aux lois (Eisagogè)*[43]. On lui attribue, en plus, la commande du riche album d'enseignements picturaux qu'est le *Par. gr.* 510 (homélies enluminées de Grégoire de Nazianze), exécuté

35. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 11), p. 55-69 ; M. Lauxtermann, Ninth-century classicism and the erotic muse, dans *Desire and denial in Byzantium*, ed. by L. James, Aldershot 1999, p. 161-170 ; F. Ronconi, La collection brisée : la face cachée de la « Collection philosophique » : les milieux socioculturels, dans *La face cachée de la littérature byzantine : le texte en tant que message immédiat*, sous la dir. de P. Odorico, Paris 2012, p. 137-158, spéc. p. 148-152.

36. Éd. M. D. Spadaro, Sulle composizioni di Constantino il Filosofo del Vaticano 915, *Siculorum gymnasium* 24, 1971, p. 198-202 ; voir Lauxtermann, Ninth-century classicism (cité n. 35), et Id., *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 98-99, 103-104, 106-107.

37. *MGH. Ep.* VI, nº 88, p. 454-487 ; cf. M. Th. Fögen, Reanimation of Roman law in the ninth century : remarks on reasons and results, dans *Byzantium in the ninth century : dead or alive?*, ed. by L. Brubaker, Aldershot 1998, p. 11-22, particulièrement p. 17-22.

38. *Photii Epistulae* (cité n. 25), nº 1.

39. *Vita Ignatii*, p. 118-120 ; A. Schminck, The beginnings and origins of the Macedonian dynasty, dans *Byzantine Macedonia : identity, image and history*, Melbourne 2000, p. 61-68 ; cf. Treadgold, The prophecies of the patriarch Methodius (cité n. 32), p. 235-236.

40. Voir A. Markopoulos, Autour des *Chapitres parénétiques* de Basile Ier, dans *Εὐψυχία : mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, p. 469-479 (= Id., *History and literature* [cité n. 33], nº XXI).

41. A. Markopoulos, An anonymous laudatory poem in honor of Basil I, *DOP* 46, 1992, p. 225-232 (= Id., *History and literature* [cité n. 33], nº XIV) ; F. Ciccolella, Three anonymous poems assigned to Photius, *OCP* 64, 1998, p. 305-328.

42. Signes Codoñer & Andrés Santos, *Introducción al derecho* (cité n. 27), p. 44-46.

43. *Ibid.* ; texte dans *JGR* 2, p. 329-368.

pour Basile Ier vers 880[44], et l'initiative pour les mesures de Basile contre les juifs[45]. Tout cela traduit, on le sait, une pensée politique qui valorise l'Église par rapport à l'État et la piété orthodoxe du souverain comme garantie de son autorité, une mentalité qui veut, à la suite des grands défenseurs des icônes, imposer l'autorité de la tradition ecclésiastique au pouvoir impérial[46]. Dans le cadre de cette politique religieuse, Photius poursuit un idéal culturel, qui est celui d'un auteur et de son cercle de confrères constantinopolitains, et en même temps celui d'un commanditaire qui est chef de l'Église. Il prise le bon style atticiste, mais il méprise l'hellénisme, d'autant plus que celui-ci est associé, pour lui, avec les savants du deuxième iconoclasme. Ainsi, il laisse de côté les disciplines et les genres qui les avaient passionnés, la poésie profane et les sciences mathématiques.

Le programme de culture d'État que Photius a proposé à Basile Ier ne disparaît pas avec la mort de l'un et la déposition de l'autre en 886. Photius le transmet à ses élèves : Aréthas, Nicolas Mystikos et, surtout, Léon VI, qui l'adopte tout en chassant son ancien maître du patriarcat. Le mécénat des lettres passe sous l'égide de l'empereur pour la première fois depuis Héraclius, mais il prend une forme particulière, qui s'explique difficilement comme l'imitation d'un modèle ancien. Le mécénat de Léon VI représente plutôt l'appropriation impériale de l'héritage de Photius. Car Léon, comme Photius, est auteur et commanditaire d'œuvres, et il investit ce double rôle d'une conception très élevée, voire sacrale, de sa fonction impériale[47]. Il se prend pour Salomon, peut-on dire sans trop d'exagération, prétendant à un niveau de sagesse (σοφία) qui est sans parallèle dans l'idéologie impériale byzantine[48], quoiqu'on trouve un précédent et une inspiration probable dans la publicité de Justinien II[49]. Les indices de sa prétention sont multiples ; je me limite à en citer un seul. Dans le fragment de la *Vie de Nicétas David* que Bernard Flusin a édité, on lit que Léon VI, essayant de se gagner le saint pour la cause

44. Voir L. Brubaker, Politics, patronage and art in ninth-century Byzantium : the *Homilies* of Gregory of Nazianzus in Paris (B.N. gr. 510), *DOP* 39, 1985, p. 1-13 ; Ead., *Vision and meaning in ninth-century Byzantium : image as exegesis in the Homilies of Gregory of Nazianzus*, Cambridge 1999.

45. O. Prieto Dominguez, The mass conversion of Jews decreed by Emperor Basil I in 873-4 : its reflection in contemporary legal codes and its underlying reasons, dans *Jews in early Christian law : Byzantium and the Latin West, 6th-11th centuries*, ed. by J. Tolan *et al.*, Turnhout 2014, p. 283-310.

46. M.-F. Auzépy, Manifestations de la propagande en faveur de l'orthodoxie, dans *Byzantium in the ninth century* (cité n. 37), p. 85-99. Pour la pensée politique de Photius on consultera toujours A. Schminck, „Rota tu volubilis" : Kaisermacht und Patriarchenmacht in Mosaiken, dans *Cupido legum*, hrsg. von L. Burgmann *et al.*, Frankfurt am Main 1985, p. 211-234, sans toutefois accepter toute son interprétation des mosaïques de Sainte-Sophie,

47. Voir en général l'étude de S. F. Tougher, *The reign of Leo VI (886-912) : politics and people*, Leiden 1997.

48. *Ibid.*, p. 110-132 ; P. Magdalino, Knowledge in authority and authorised history : the imperial intellectual programme of Leo VI and Constantine VII, dans *Authority in Byzantium*, ed. by P. Armstrong, Farnham 2013, p. 187-209, ici p. 195-196.

49. Dans le discours d'ouverture du synode Quinisexte (691), l'empereur est appelé « le sage timonier que le Christ a mis au gouvernail du navire de l'univers [...] que la Sagesse a accouché, nourri et vêtu des vertus, le remplissant du Saint Esprit et le désignant l'œil de l'univers, pour éclairer splendidement ses sujets par la clarté et la brillance de son intellect » : *Concilium Constantinopolitanum a. 691/2 in Trullo habitum (Concilium Quinisextum), ACO, ser. sec.*, II/4, p. 18-19. On remarque que Léon VI, dans quelques-unes de ses homélies, s'attribue la fonction du timonier universel en utilisant parfois les mêmes mots : *Leonis VI Sapientis imperatoris Byzantini Homiliae*, quas edidit Th. Antonopoulou (CCSG 63), Turnhout 2008, p. 275-276, 297, 320,

de son quatrième mariage, lui a offert successivement une dignité, une femme, un poste d'enseignement ; quand Nicétas résiste à toutes ces tentations, l'empereur, exaspéré, lui demande comment il espère « trouver le salut loin de notre Majesté, sans notre prière ni notre intercession ». Et Nicétas de répondre que ce n'est pas Léon qui va l'amener au Christ ni au royaume céleste[50].

Les accents religieux de la sagesse de Léon VI, évidents surtout dans son œuvre homilétique[51], joints au caractère utilitaire de son œuvre de légiste et de stratégiste[52], expliquent peut-être pourquoi Lemerle lui accorde si peu de place dans *Le premier humanisme byzantin*, se contentant de répéter la phrase de A. Vogt, « il semble ignorer la littérature antique »[53]. Mais Lemerle, comme beaucoup d'autres à l'époque, ignorait deux épigrammes de dédicace mises récemment au jour par A. Markopoulos. L'une, dans le *Par. gr.* 1640, montre que Léon avait lu les œuvres de Xénophon au cours de ses recherches dans « les ouvrages très anciens, d'où il a recueilli l'expérience du monde, devenant ainsi l'œil de l'univers »[54] ; l'autre épigramme, du *Vindob. theol. gr.* 212, marque le don d'une copie de la *Thérapeutique des maladies helléniques* de Théodoret[55], un livre qui, en dénonçant la mythologie grecque, s'adresse à des lecteurs qui ne sont ni ignorants ni indifférents à ce sujet. Le livre a été offert à Léon par un certain *patrikios* Pierre à l'occasion des Brumalies, fête d'origine païenne, qu'on célébrait avec des chansons profanes en vers anacréontiques[56].

Ceci nous amène à un autre témoignage des goûts littéraires à la cour de Léon VI que Lemerle n'a pas considéré : les poèmes anacréontiques de Léon Choirosphaktès[57]. Ces poèmes méritent notre attention parce qu'ils représentent une vraie littérature de cour, qui réclame le mécénat du souverain en valorisant l'esthétique profane de son palais[58]. Comme les chansons des Brumalies, ces poèmes célèbrent des fêtes parfaitement séculaires : les noces de l'empereur, et l'inauguration d'un bain luxueux à l'intérieur du palais. Le poème

50. B. Flusin, Un fragment inédit de la Vie d'Euthyme le Patriarche ?, *TM* 9, 1985, p. 119-131, ici p. 124-125.

51. Nouvelle édition par Th. Antonopoulou, suite à la monographie de la même auteure, *The Homilies of the emperor Leo VI* (The medieval Mediterranean 14), Leiden – New York – Köln 1997.

52. Nouvelles éditions des *Novelles* par Sp. Troianos : Leo VI, *Nov.*, et des *Tactiques* par G. Dennis : Leo VI, *Taktika* (commentaire de J. Haldon, *A critical commentary on the Taktika of Leo VI*, Washington DC 2014). Sur l'œuvre législative de tous les empereurs Macédoniens, dont la chronologie et même l'attribution restent très controversées, voir en dernier lieu Signes Codoñer & Andrés Santos, *Introducción al derecho* (cité n. 27).

53. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 207.

54. Markopoulos, ʽΑποσημειώσεις (cité n. 33), p. 193-198.

55. A. Μαρκοπουλος [A. Markopoulos], Ἐπίγραμμα πρὸς τιμὴν τοῦ Λέοντος ΣΤ′ τοῦ Σοφοῦ, *Σύμμεικτα* 9, 1994 (= *Μνήμη Δ. Α. Ζακυθηνοῦ*), p. 33-40 (= Id., *History and literature* [cité n. 33], nº XVIII).

56. Voir la bibliographie citée par Markopoulos, Ἐπίγραμμα (cité n. 55), n. 17, and E. Bolognesi Recchi Francheschini, Winter in the Great Palace : the persistence of Pagan festivals in Christian Byzantium, *Byz. Forsch.* 21, 1995, p. 117-134.

57. *Cinque poeti bizantini : anacreontee dal Barberiniano greco 310*, testo critico, introd., trad. e note a cura di F. Ciccolella, Alessandria 2000, p. 59-115 ; Lauxtermann, *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 123-126, 137, 145-147, 229.

58. P. Magdalino, In search of the Byzantine courtier, dans *Byzantine court culture from 829 to 1204*, ed. by H. Maguire, Washington DC 1997, p. 141-161.

sur le bain doit particulièrement retenir notre attention, bien que j'en aie déjà parlé à plusieurs reprises, parce qu'il décrit une œuvre d'architecture qui est en elle-même un témoin précieux du mécénat impérial[59]. L'édifice décrit regorge de sensualité, et il est un véritable musée de la mythologie antique, représentée en mosaïques, en statues et en bas-reliefs. Il s'agit probablement de la restauration du bain appartenant au palais de Marina, construction du vᵉ siècle intégrée depuis longtemps au complexe du Grand Palais[60] ; n'empêche, le poète veut absolument que l'empereur Léon en soit le créateur, et il veut aussi l'identifier à une des figures mythologiques dépeintes à l'intérieur du bain. On doit supposer que l'empereur se sentait flatté par le sens de l'éloge, et que celui-ci reflétait bien l'intention de son projet, autrement dit, de se projeter comme mécène de la culture profane. Mais on ne doit pas en conclure que l'éloge de Choirosphaktès était banal ; tout au contraire, le poème risquait d'être controversé, aussi bien par sa sensualité que par son néoplatonisme sous-jacent, que Choirosphaktès a exposé ailleurs en guise d'exégèse chrétienne, s'attirant des accusations d'hellénisme de la part d'Aréthas[61]. On n'est pas étonné de découvrir que Choirosphaktès se révèle, dans un poème que Paul Lemerle a bien remarqué, l'admirateur sinon l'élève de Léon le Mathématicien[62]. De tout ceci ressort que Choirosphaktès cotisait à une tendance du mécénat de Léon VI qui s'écartait sensiblement de la ligne photienne, séparant la culture de cour de la culture d'Église dans la culture d'État.

Par son élaboration littéraire, le poème de Choirosphaktès nous cache et, vraisemblablement, déforme la portée exacte des travaux effectués par Léon VI au palais de Marina, travaux qui ont peut-être complété une rénovation entreprise déjà par Basile Iᵉʳ[63]. Néanmoins, le sens littéral du poème est clair : Léon y a rassemblé une collection importante d'antiquités, autrement dit de spolies, ou il a au moins augmenté une collection qui se trouvait déjà sur place. Le seizième vers est assez précis : le décor *vient d'être enrichi avec des statues* (μετ' ἀγαλμάτων γὰρ ἄρτι). Cette lecture littérale du poème est confortée par la nouvelle interprétation qui a été donnée à l'épigramme de l'*Anthologie palatine* IX 528. Il s'agit d'un poème du poète alexandrin Palladas qui félicite les dieux olympiens d'avoir trouvé un refuge où ils ne craignent plus d'être envoyés à la fonderie pour devenir monnaie de bronze. D'après le lemme du poème dans le manuscrit, cet endroit serait l'*oikos* de Marina, mais la nouvelle datation de la carrière de Palladas par Kevin Wilkinson a amené ce dernier à proposer que le poème fait allusion au transfert de statues à Constantinople lors de la fondation par Constantin le Grand, dont Palladas s'avère le contemporain[64]. À ce moment-là, le titre localisant les statues au palais de

59. P. Magdalino, The bath of Leo the Wise and the "Macedonian Renaissance" revisited, *DOP* 42, 1988, p. 97-118 (avec traduction anglaise).

60. Voir C. Mango, The palace of Marina, the poet Palladas and the bath of Leo VI, dans *Εὐφρόσυνον : ἀφιέρωμα στὸν Μανώλη Χατζηδάκη. 1*, επιμ. Ε. Κυπραίου, Αθήνα 1991, p. 321-330.

61. *Arethae scripta minora. 1*, rec. L. G. Westeriink, Lipsiae 1968, p. 200-212. Il s'agit probablement d'une homélie maintenant perdue, mais d'autres poèmes de Choirosphaktès en donnent une idée de la teneur : voir ci-dessous, n. 88, et Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 11), p. 71-78.

62. Éd. G. Kolias, *Léon Choerosphactès : magistre, proconsul et patrice*, Athen 1939, p. 132 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 176 ; Lauxtermann, *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 145-146.

63. Si on accepte l'identification avec le Néos Oikos de Basile proposée par Mango, The palace of Marina (cité n. 60), p. 324-326 ; cf. *Vita Basilii*, p. 298-299.

64. K. W. Wilkinson, Palladas and the age of Constantine, *JRS* 99, 2009, p. 37-38, 45-46.

Marina serait l'invention d'un compilateur bien postérieur, qui a jugé d'après la réalité de son époque. Comme le compilateur de la collection qui est à la base de l'*Anthologie palatine* est Constantin Képhalas, un contemporain de Léon VI, il est tentant de supposer qu'il a écrit le lemme en pensant aux statues rassemblées au palais de Marina par cet empereur[65]. L'hypothèse est d'autant plus séduisante que Képhalas enseignait à l'école de la Nouvelle Église qui se trouvait juste à côté ; il est fort possible que les travaux de Léon VI y étaient bien visibles au moment où Képhalas rédigeait son anthologie dans les dernières années du IXe siècle. Qui plus est, la Néa Ekklèsia, fondation de Basile Ier[66], n'existait que depuis 880, et son école était probablement de fondation encore plus récente. Il y a de fortes chances que Léon VI en ait été le fondateur. De toute façon l'école, comme l'église, dépendait directement de l'empereur. Il faut noter, en plus, que Képhalas n'était pas le seul enseignant à l'école de la Néa à s'occuper des épigrammes ; son ancien collègue, Grégoire de Kampsa, avait recueilli des inscriptions à Constantinople, Thessalonique et ailleurs[67]. On n'a jamais rapproché ce recueil de textes de la collection d'antiquités au palais de Marina, mais l'un a fait manifestement pendant à l'autre, et il est grand temps de placer les deux projets dans le contexte des autres rédactions de textes commanditées par Léon VI : les *Basiliques* et les *Tactiques*. Autrement dit, il faut les voir comme une partie intégrale de la tradition de mécénat impérial que Léon a laissée à son fils, Constantin VII Porphyrogénète.

Si Léon VI a été le seul empereur byzantin à se faire attribuer le titre de *sophos*, Constantin VII a fait la meilleure figure de mécène, compte tenu des livres qui lui sont dédiés, des projets divers qu'il a initiés, et de l'éloge qui lui est consacré dans le sixième livre de l'histoire de *Théophane continué*[68]. Pour les projets, on peut toujours consulter *Le premier humanisme byzantin*, même si l'analyse des textes a beaucoup avancé et quelques jugements de Lemerle ont été nuancés ou dépassés[69]. La biographie élogieuse chez

65. Pour Képhalas, son anthologie, et l'école de la Néa, voir A. CAMERON, *The Greek Anthology from Meleager to Planudes*, Oxford 1993, p. 108-116 ; LAUXTERMANN, Ninth-century classicism (cité n. 35) ; ID., *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 83-98, 102-103, 106-108, 116. Vu la pudeur de Képhalas à l'égard de l'hellénisme et de l'érotisme de la poésie antique, on se demande si son intervention dans le cas concret n'aurait pas été une critique discrète de l'hellénisme de l'empereur.

66. Pour la fondation, voir P. MAGDALINO, Observations on the Nea Ekklesia of Basil I, *JÖB* 37, 1987, p. 51-64 (= ID., *Studies on the history and topography of Byzantine Constantinople*, Aldershot 2007, n° V).

67. LAUXTERMANN, *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 73-74, 116.

68. Livres et projets : voir la liste dans MAGDALINO, Knowledge in authority (cité n. 48), p. 191-193. Éloge : Theophanes continuatus, p. 436-469 ; commentaire par A. ΜΑΡΚΟΠΟΥΛΟΣ [A. MARKOPOULOS], Τὸ πορτραίτο τοῦ Κωνσταντίνου Πορφυρογεννήτου στὸ 6° βιβλίο τῆς *Συνεχείας* τοῦ Θεοφάνη, dans *Εὐκαρπίας ἔπαινος : ἀφιέρωμα στὸν καθηγητὴ Παναγιώτη Δ. Μαστροδημήτρη*, ἐπι., Γ. Ἀνδρειωμένος, Ἀθήνα 2007, p. 511-520.

69. À part la bibliographie sur les textes qui sera citée *suo loco*, il faut mentionner surtout la remise en question de la notion d'encyclopédisme que Lemerle avait utilisée pour définir le programme intellectuel de Constantin VII. Sans aller jusqu'à refuser, avec P. ODORICO (La cultura della Συλλογή, *BZ* 83, 1990, p. 1-21) tout emploi du terme dans le contexte byzantin, on constate qu'il ne suffit pas seul à décrire des projets dont le but était politico-religieux. J'ai souligné, pour ma part, l'inspiration de l'Orthodoxie et du droit dans le programme des empereurs macédoniens : P. MAGDALINO, The non-juridical legislation of Leo VI, dans *Analecta Atheniensia ad ius Byzantinum spectantia*, hrsg. von S. Troianos, Athen 1997, p. 169-182 ; ID., Orthodoxy and history in tenth-century Byzantine "encyclopaedism", dans *Encyclopedic trends in Byzantium ? Proceedings of the international conference held*

Théophane continué est le portrait d'un grand évergète, dont une bonne partie des bienfaits sont d'ordre culturel et surtout esthétique. Cet éloge est d'autant plus remarquable qu'il ne mentionne aucun des projets connus par ailleurs, et que les projets qu'il met en relief ont laissé étonnamment peu de trace en dehors de ce texte. Il s'agit, d'une part, de l'école qu'il a établie au palais pour la formation des futurs administrateurs, et, d'autre part, de sa sponsorisation des œuvres d'art. Il faut un effort d'imagination ou de conjecture pour lier ces projets aux textes et aux objets d'art parvenus jusqu'à nous ; dans ce sens, la « renaissance macédonienne » sponsorisée par Constantin Porphyrogénète reste une invention des historiens de l'art[70]. Ceci dit, il y a une profonde unité d'esprit entre les projets de Constantin signalés par *Théophane continué* et ceux que nous connaissons par ailleurs. Toutes ses initiatives ont été lancées dans le but de conserver et rénover les anciennes traditions de l'État, en valorisant en même temps la contribution particulière de sa dynastie. Comme son père, Constantin voulait élaborer une culture d'État qui portait son nom et qu'il contrôlait en tant qu'intermédiaire entre Dieu et le peuple romain[71]. Ses projets de synthèse – les *Excerpta historica*[72], le *De cerimoniis*[73] avec son appendice *De expeditionibus*[74], le *De thematibus*, le *De administrando imperio*[75] – rappellent les grands projets de Léon VI, dans leur caractère mixte d'ordonnance et de recueil, et, sans doute,

in Leuven, 6-8 May 2009, ed. by P. van Deun and C. Macé (OLA 212), Leuven – Paris – Walpole MA 2011, p. 143-159 ; Id., Byzantine encyclopaedism of the ninth and tenth centuries, dans *Encyclopaedism from Antiquity to the Renaissance*, ed. by J. König and G. Woolf, Cambridge 2013, p. 219-231.

70. Voir I. Ševčenko, Re-reading Constantine Porphyrogenitus, dans *Byzantine diplomacy*, ed. by J. Shepard & S. Franklin, p. 167-195, ici p. 174 et n. 16 ; J. Hanson, The rise and fall of the Macedonian Renaissance, dans *A companion to Byzantium*, ed. by L. James, Oxford 2010, p. 338-350.

71. Ainsi, un commandant impérial remporte la victoire contre les ennemis infidèles parce que l'empereur l'a armé avec ses « conseils inspirés par Dieu », et un autre parce qu'il bénéficie « de la prière du porphyrogénète acceptable à Dieu » (Theophanes continuatus, p. 461, 463). Effectivement, c'est de la part du Christ, en tant que père du peuple élu, que Constantin incite ses troupes à la victoire dans les deux discours conservés de lui dans l'*Ambrosianus gr.* 139 : éd. R. Vári, Zum historischen Exzerptenwerke des Konstantinos Porphyrogennetos, *BZ* 17, 1908, p. 75-85 et H. Ahrweiler, Un discours inédit de Constantin VII Porphyrogénète, *TM* 2, 1967, p. 393-404 ; trad. E. McGeer, Two military orations of Constantine VII, dans *Byzantine authors : literary activities and preoccupations : texts and translations dedicated to the memory of Nicolas Oikonomides*, ed. by J. W. Nesbitt, Leiden 2003, p. 111-135 ; voir en dernier lieu l'analyse de A. Markopoulos, The ideology of war in the military harangues of Constantine VII Porphyrogennetos, dans *Byzantine war ideology between Roman imperial concept and Christian religion*, ed. by J. Koder & J. Stouraitis, Wien 2012, p. 47-56.

72. Une réévaluation importante de ce projet, le plus ambitieux de Constantin VII, est annoncée par A. Németh, The imperial systematization of the past in Constantinople : Constantine VII and his *Historical excerpts*, dans *Encyclopaedism from Antiquity* (cité n. 69), p. 232-258.

73. Nouvelle édition en préparation à Paris ; études préliminaires avec édition partielle dans *TM* 13, 2000 ; traduction anglaise : Constantine Porphyrogennetos, *The Book of ceremonies in 2 volumes, with the Greek edition of the Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae (Bonn, 1829)*, transl. by A. Moffatt & M. Tall, Canberra 2012. Voir aussi les études de J. M. Featherstone et de O. Kresten citées dans la bibliographie de Moffatt & Tall, et en dernier lieu, J. M. Featherstone, The revival of antiquity in the Great Palace and the "Macedonian Renaissance", dans *The Byzantine court : source of power and culture*, ed. by A. Ödekan, N. Necipoğlu, E. Akyürek, Istanbul 2013, p. 137-142.

74. Constantine Porphyrogenitus, *Three treatises on imperial military expeditions*, introd., ed., transl. and commentary by J. F. Haldon, Wien 1990.

75. La structure et le but de ce texte présentent toujours une énigme. Je l'ai étudié récemment, avec le *De thematibus*, du point de vue géographique : P. Magdalino, Constantine VII and the historical

dans leur méthode, qui exigeait un travail d'équipe. Constantin VII a collectionné, lui aussi, des sculptures : les pièces qu'il a rassemblées sur la terrasse du Boukoléon[76] rappellent le bain de Léon VI, qui se trouvait à proximité. Il n'est pas étonnant de lire, dans le même récit de *Théophane continué* (p. 460-461), que Constantin a rénové cet édifice depuis longtemps négligé. Ce faisant, il s'est identifié à l'œuvre de son père et à la culture profane de la cour que le bain du palais de Marina représentait. Va dans le même sens sa réintroduction de la fête des Brumalies que Romain Lécapène avait supprimée « sous prétexte de piété », d'après le *Livre des cérémonies*, ne tenant pas compte des grands empereurs du passé qui avaient fidèlement conservé cette ancienne tradition[77].

Je crois que cette remarque du *De cerimoniis* nous fournit une clé principale du mécénat de Constantin VII. Il se raccrochait à l'antiquarisme de son père par réaction à son beau-père qui lui-même avait réagi contre le style impérial de Léon VI ; derrière la piété de Romain Lécapène on peut sans doute deviner les conseils du grand adversaire de Léon, le patriarche Nicolas Mystikos, ou bien du père spirituel de Romain, l'abbé Serge, neveu de Photius[78].

En ce qui concerne la collection de poésies qui avait accompagné la collection d'antiquités sous Léon VI, là aussi on peut remarquer une reprise d'activité sous Constantin VII, dans la mesure où l'anthologie de Képhalas a été augmentée et relancée par Constantin le Rhodien, serviteur fidèle des deux empereurs[79]. Constantin VII a probablement été le commanditaire du beau manuscrit, le *Barberianus* 310, qui conserve la plupart des poèmes anacréontiques byzantins, y compris ceux de Léon Choirosphaktès[80].

Si Constantin VII s'avère moins original que la littérature le présente, il ne faut pas pour autant le considérer comme une pâle imitation de Léon VI. Il ne se présente pas comme tel, tout en témoignant son respect pour son « sage » père. Ses intérêts semblent plus divers, et il s'impose notamment dans un domaine, celui de l'historiographie, auquel Léon n'avait pas touché[81]. Et en jouant le double rôle d'auteur et de commanditaire il adopte une position qui lui est propre. On le voit dans le désaccord des byzantinistes concernant sa contribution personnelle aux œuvres produites sous son égide, qu'il s'agisse des œuvres d'art évoquées par *Théophane continué* ou des ouvrages historiques dont celui de *Théophane continué* est le principal[82]. D'une part, l'identité de l'artiste ou l'écrivain

geography of Empire, dans *Imperial geographies in Byzantine and Ottoman space*, ed. by S. Bazzaz, Y. Batsaki, and D. Angelov, Washington DC 2013, p. 23-42.

76. Theophanes continuatus, p. 447.

77. *De cerimoniis* II, 18 : *The Book of ceremonies* (cité n. 73), II, p. 606 ; cf. P. Magdalino, The distance of the past in early Medieval Byzantium (VII-X centuries), dans *Ideologie e pratiche del reimpiego nell'alto medioevo* (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo 46), Spoleto 1999, p. 115-146, ici p. 125-126.

78. Symeon Magister, *Chronicon*, p. 339-340 ; Theophanes continuatus, p. 433-434.

79. Lauxtermann, *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 83-85, 116, avec bibliographie. Németh, Imperial systematization (cité n. 72), p. 254, suit Cameron, *Greek Anthology* (cité n. 65), en voyant un lien étroit entre l'*Anthologie palatine* et les *Excerpta*.

80. Lauxtermann, *Byzantine poetry* (cité n. 10), p. 123-128.

81. Voir Magdalino, Knowledge in authority (cité n. 48), p. 197-209 ; A. Markopoulos, Genesios : a study, dans *Realia Byzantina*, hrsg. von S. Kotzabassi und L. Mavromatis, Berlin – New York 2009, p. 137-150 ; C. Mango, Introduction, dans *Vita Basilii*, p. 3*-13* ; Németh, Imperial systematization (cité n. 72).

82. Voir surtout Ševčenko, Re-reading Constantine Porphyrogenitus (cité n. 70), p. 167-195.

est supprimée ; d'autre part, on distingue difficilement la main ou la voix de l'empereur dans l'exécution de l'œuvre. Il inspire, il dirige, et, surtout, il contrôle par sa connaissance de la matière et de la technique, mais est-ce qu'il applique cette technique lui-même ? Quand il s'agit de l'atticisme et de la rhétorique, les doutes sont toujours fondés. Plus que son père, le Porphyrogénète est mécène plutôt qu'auteur.

Nous avons vu que la « sagesse » de Léon VI s'explique en grande partie par sa formation sous Photius, et, en ce qui concerne sa culture profane, par sa réaction contre la tutelle photienne. Le jeune Constantin VII n'a pas subi une influence aussi évidente : tout ce que nous savons sur son précepteur Théodore, c'est qu'il a facilité la prise de pouvoir par Romain Lécapène en 920[83]. La culture du jeune Porphyrogénète a été plutôt déterminée par sa longue minorité, qui s'est prolongée effectivement durant toute son exclusion du pouvoir par Romain Ier. Cette exclusion explique sans doute son désir, une fois arrivé au pouvoir suprême, de s'entourer d'amis et de dépendants ; ainsi, il invite à table les étudiants de son école palatine, il invite tout le sénat à fêter les Brumalies au palais, et il régale les citoyens de Constantinople comme ses propres enfants, selon l'expression de son biographe[84]. L'éloignement du pouvoir semble avoir accentué le caractère privé et passif de sa culture ; à en croire Liudprand de Crémone, il s'adonnait à la prière et à la lecture, et devait même gagner sa vie par le travail manuel en exerçant le métier de peintre[85]. L'exagération de Liudprand est manifeste, mais est-ce que Constantin exagère quand il se plaint, dans ses lettres à Théodore de Cyzique, d'une culture littéraire défaillante par rapport à son correspondant[86] ? Qu'il exagère ou non, le profil culturel qu'il a adopté après la chute de son beau-père fait preuve de la frustration qu'il avait vécue jusqu'à ce moment. Et ceci d'autant plus que le rôle de mécène lui incombait depuis sa prime jeunesse. C'est la conclusion qu'on peut tirer de deux poèmes qui lui ont été dédiés, poèmes qui comptent parmi les textes les plus intéressants du xe siècle. Le poème de Constantin le Rhodien sur l'église des Saints-Apôtres s'adresse nommément à Constantin Porphyrogénète : le texte est passé par plusieurs versions, dont la première se situe probablement entre 913 et 920 et semble viser l'enseignement du jeune prince[87]. Dans la même catégorie pédagogique rentre, en apparence, le poème théologique de Léon Choirosphaktès, qui s'adresse à un prince qui n'est pas nommé mais qui ne peut être que le jeune Constantin[88]. En fait, il n'est pas exclu que le poème date du vivant de son père, Léon VI ; si c'est le cas, il est évident que le poète se recommande, en essayant de « vendre » sa théologie un peu douteuse, au père plutôt qu'au fils.

S'adresser au fils pour s'attirer la faveur du père, et se recommander en même temps à l'héritier présomptif, voilà une démarche bien évidente. Nous en avons un bel exemple,

83. Theophanes continuatus, p. 390-393 ; Symeon Magister, *Chronicon*, p. 306-309.

84. Theophanes continuatus, p. 446, 456-457.

85. *Antapodosis*, III, 37 : *Liudprandi opera*, hrsg. von J. Becker, Hannover 1915, p. 91-92.

86. *Theodori Metropolitae Cyzici Epistulae*, rec. M. Tziatzi-Papagianni, Berlin – New York 2012, p. 84-85, 87, 91, 93-95.

87. Voir Constantine of Rhodes, *On Constantinople and the Church of the Holy Apostles with a new edition of the Greek text by Ioannis Vassis*, ed. by L. James, Farnham 2012.

88. Leon Magistros Choirosphaktes, *Chiliostichos Theologia*, Einl., kritischer Text, Übers., Kommentar, Indices besorgt von I. Vassis, Berlin – New York 2002 ; Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 11), p. 71-76.

qui est sûrement banal, dans un poème adressé à Romain II, fils de Constantin VII, en 950[89]. Le poème a été écrit par un certain Eustathe, ou sur sa commande, pour accompagner un don de calames en argent offert au jeune Romain pour la fête des Brumalies. Comme les poèmes de Léon Choirosphaktès et de Constantin de Rhodes que nous venons de voir, celui d'Eustathe montre comment le mécénat d'un empereur annonçait et formait, même avant sa mort, le mécénat de son successeur. Les lettrés de la cour de Constantin VII, tous ceux qui avaient participé à ses projets et joui de son amitié, mettaient sûrement leur espoir dans une continuation sous Romain II. Un de ces lettrés, Théodore Daphnopatès, l'a trouvée, cette continuation[90] ; pour les autres, on l'ignore. Mais le jeune empereur se délectait plutôt de la chasse, et des plaisirs de la chair, que de la littérature. En tout cas, son règne a été de courte durée. Le mécénat impérial, comme le gouvernement civil de l'Empire, est passé ensuite dans les mains de l'homme qui a été le vrai successeur intellectuel de Constantin VII : l'eunuque Basile le Parakoimôménos, fils illégitime de Romain Ier Lécapène.

Le mécénat de Basile, surnommé généralement mais à tort Lékapènos dans la littérature secondaire, est une des plus grandes lacunes dans le livre de Paul Lemerle. Mais l'omission est compréhensible, étant donné que le nom du Parakoimôménos n'apparaît que deux fois comme commanditaire de livres, d'une part d'un traité de guerre marine (les *Naumachica* anonymes de l'*Ambr. gr.* 139)[91], et d'autre part d'une copie de quarante-huit homélies de Jean Chrysostome (Athos, Dionysiou 70)[92]. Il est surtout connu des récits historiques, qui le mentionnent uniquement en tant que personnage politique, et des inscriptions des objets d'art dont il a été commanditaire, notamment la staurothèque de Limbourg. La recherche depuis Lemerle a bien comblé la lacune, au point où l'on risque de gonfler l'activité du Parakoimôménos[93]. Mais il n'y a aucun doute sur sa capacité d'agir et de patronner : même avant qu'il ne revienne au pouvoir en 963, sa domesticité comptait trois mille personnes, selon Léon le Diacre[94], et il a fondé un monastère qui était, selon Psellos, d'un luxe extraordinaire[95]. L'étude du *Livre des cérémonies* a suggéré que Basile était la

89. Éd. P. Odorico, Il calamo d'argento : un carme inedito in onore di Romano II, *JÖB* 37, 1987, p. 65-93.

90. Voir l'édition de ses lettres : Théodore Daphnopatès, *Correspondance*, éd. et trad. par J. Darrouzès et L. G. Westerink, Paris 1978 ; un aperçu intéressant de ses relations avec Romain II est proposé par P. Odorico, Oneirokritika : critique des rêves ou critique par les rêves ?, dans *La face cachée de la littérature byzantine* (cité n. 35), p. 11-22.

91. Éd. trad. dans J. H. Pryor & E. Jeffreys, *The age of the δρόμων : the Byzantine navy ca. 500-1204*, Leiden 2006, p. 522-545 ; pour le manuscrit, voir *infra* n. 98.

92. L. Bevilacqua, *Arte e aristocrazia a Bisanzio nell'età dei Macedoni : Costantinopoli, la Grecia e l'Asia Minore*, Roma 2013, p. 210-211.

93. L'étude fondamentale de sa biographie politique est parue un an après *Le premier humanisme byzantin* : W. Brokkaar, Basil Lecapenus : Byzantium in the twelfth century, dans *Studia Byzantina et Neohellenica Neerlandica*, ed. by W. F. Bakker, A. F. van Gemert, W. J. Aerts, Leiden 1972, p. 199-234. Sur les objets d'art attribués à son mécénat, voir en dernier lieu S. Wander, *The Joshua Roll*, Wiesbaden 2012, e Bevilacqua, *Arte e aristocrazia* (cité n. 92), p. 193-234.

94. Leo Diaconus, p. 47 ; cf. P. Magdalino, The house of Basil the Parakoimomenos, dans *Le saint, le moine et le paysan : mélanges d'histoire byzantine offerts à Michel Kaplan*, éd. par O. Delouis, S. Métivier & P. Pagès (Byzantina Sorbonensia 29), Paris 2016, p. 323-328.

95. Psellos, *Chronographie*, I 20, p. 13.

personne qui a pris en charge et augmenté le dossier que Constantin VII avait initié[96]. András Németh constate en plus que d'autres dossiers rassemblés par Constantin ont été copiés bien après sa mort, sous la direction de quelqu'un qui avait les moyens et l'intérêt de le faire[97]. Basile le Parakoimôménos entre le premier en ligne de compte, d'autant plus que la recherche paléographique a mis en évidence toute une famille de manuscrits exécutés par des copistes travaillant pour lui ou pour ses dépendants. En premier lieu, il y a le grand recueil de textes militaires, *Ambr. gr.* 139 (B119 sup), que Basile le Parakoimôménos a commandité après 958, peut-être encore du vivant de Constantin VII, et par une équipe qui travaillait pour les projets du Porphyrogénète[98]. Deux autres manuscrits du groupe méritent d'être signalés : le plus ancien témoin, peut-être le prototype, de la *Vie d'André Salos*[99], et le rouleau de Josué (*Vat. Pal. gr.* 431), que Steven Wander veut interpréter, non sans arguments valables, comme un dessin pour une colonne triomphale historiée[100].

Enfin, il faut noter qu'Andréas Schminck a revendiqué pour le Parakoimôménos un recueil de textes juridiques, *Cod. Hieros*. Panagiou Taphou 24, qui est le plus ancien témoin de la novelle de Basile II de 988, que Schminck veut attribuer aussi à l'initiative de l'homonyme de l'empereur[101]. Malgré l'inconvénient de la date[102], l'attribution n'est pas dépourvue de sens, et elle est confortée par la présence dans le même manuscrit du *Taktikon Beneševič*. Cette liste de préséance aulique ne contient pas seulement le titre de *proédros* qui avait été inventé pour Basile, mais elle le place au cinquième rang parmi les dignités séculières, dans le groupe des dignitaires qui dînaient à la même table avec les empereurs[103]. Même s'il s'agit d'une interpolation, la position du titre dans la liste correspondait aux prétentions quasiment impériales du Parakoimôménos, qui sont bien attestées et dont il sera question plus bas. Il est d'ailleurs inconcevable que le Parakoimôménos n'ait pas dîné à la même table que les empereurs, au moins après le décès de Jean Tzimiskès quand ses pouvoirs comme dirigeant de l'État se sont

96. Otto Kresten avait émis l'hypothèse en 1981 (Ševčenko, Re-reading Constantine Porphyrogenitus [cité n. 70], p. 185 n. 47), et l'a développée ensuite (O. Kresten, Sprachliche und inhaltliche Beobachtungen zu Kapitel I 96 des sogenannten „Zeremonienbuches", *BZ* 93, 2000, p. 474-489), suivi par J. M. Featherstone, Preliminary remarks on the Leipzig Manuscript of *De cerimoniis*, *BZ* 95, 2002, p. 457-479 ; Id., Further remarks on the *De cerimoniis*, *BZ* 97, 2004, p. 113-121. Featherstone a rapproché aussi le *De cerimoniis* avec le texte de *Théophane continué* transmis par le *Vat. gr.* 167. Ce texte est aussi une compilation initiée par Constantin VII, complétée dans les années 960, et montrant une forte préoccupation pour la vie de la cour et les constructions du Palais : J. M. Featherstone, Theophanes Continuatus VI and *De cerimoniis* I 96, *BZ* 104, 2011, p. 115-123.

97. Németh, Imperial systematization (cité n. 72), p. 244, signalant les *Excepta historica*, le *De administrando imperio* et le recueil florentin de textes militaires (*Plut*. 35.4).

98. C. M. Mazzucchi, Dagli anni di Basilio Parakoimomenos (Cod. Ambr. B 119 Sup), *Aevum* 52, 1978, p. 267-316 ; voir aussi Bevilacqua, *Arte e aristocrazia* (cité n. 92), p. 214-220 ; Markopoulos, Ideology of war (cité n. 71), p. 47-48.

99. L'écriture des fragments conservés comme feuilles de garde du *Mon. gr.* 44 ressemble à celle du ms. Ath. Dionysiou 70 : voir *The Life of St Andrew the Fool*, ed. by L. Rydén, Uppsala 1995, t. 1, p. 72-81.

100. Wander, *The Joshua Roll* (cité n. 93), *passim*.

101. A. Schminck, Zur Einzelgesetzgebung der „makedonischen" Kaiser, *FM* 11, 2005, p. 298-303.

102. Depuis Brokkaar, Basil Lecapenus (cité n. 93), p. 226-232, on accepte que la chute de Basile a eu lieu en 985, selon l'information de Yahya d'Antioche, mais il n'y a pas de confirmation indépendante de cette datation.

103. Oikonomidès, *Listes*, p. 244-245. Normalement, le *proédros* devait occuper un rang inférieur.

sensiblement accrus[104]. Le *Taktikon Beneševič* doit donc refléter la réalité contemporaine d'une promotion du *proédros* qui a eu lieu après 976 mais qui n'est pas restée en vigueur après la chute du Parakoimôménos dès 985.

En dehors de l'évidence des manuscrits, il faut signaler un témoignage anecdotique qui nous permet d'attribuer un plus grand projet encore au mécénat de Basile le Parakoimôménos : le corpus hagiographique de Syméon le Métaphraste[105]. Selon le traducteur géorgien du corpus, celui-ci avait été lancé par la commande de l'empereur en 982, mais ensuite, Syméon étant tombé en disgrâce, l'empereur avait ordonné que l'œuvre soit brûlée[106]. Ce revirement s'explique facilement par la suite des événements : en 982 la politique impériale était dirigée par Basile le Parakoimôménos, mais l'empereur Basile II l'a éloigné par la suite et a tout fait pour effacer les mesures et la mémoire de son homonyme. Il est peut-être révélateur aussi que Psellos, dans son éloge du Métaphraste, dit que celui-ci s'est mis à l'œuvre suite à des βασίλειοι παρακλήσεις, « demande de l'empereur » ou « demande de Basile » : jeu de mots qu'on utilisait pour désigner le Parakoimôménos, comme nous verrons par la suite[107].

Étant donné l'intervention du Parakoimôménos dans le dossier du *Livre des cérémonies*, il est tentant de lui attribuer la réalisation des grandes manifestations cérémoniales qui ont eu lieu sous les successeurs de Constantin VII : le triomphe accordé à Nicéphore Phocas après la reconquête de la Crète en 961[108]; l'installation à Constantinople des portes de Tarse et de Mopsueste que Nicéphore, devenu empereur, a remportées comme trophées en 965[109]; et le triomphe que Jean Ier Tzimiskès a célébré en 971 après ses victoires en Bulgarie[110]. Notons aussi que le *Taktikon de l'Escurial*, qui date du règne de Jean Tzimiskès, se termine avec une notice sur l'ameublement de la salle du Chrysotriklinos pour le banquet de Pâques[111]. Le style de la notice rappelle celui du *De cerimoniis*, et fait penser que le Parakoimôménos rassemblait du matériel pour un supplément éventuel au dossier que représente le manuscrit de Leipzig.

104. Psellos, *Chronographie*, I 3, p. 3; BROKKAAR, Basil Lecapenus (cité n. 93), p. 224.

105. Voir en général C. HØGEL, *Symeon Metaphrastes : rewriting and canonization*, Copenhagen 2002.

106. C. HØGEL, Hagiography under the Macedonians : the two recensions of the *Metaphrastic Menologion*, dans *Byzantium in the year 1000*, ed. by P. Magdalino, Leiden 2003, p. 217-232, ici p. 221, 223.

107. *Michaelis Pselli Orationes hagiographicae*, ed. E. A. FISHER, Stutgardiae – Lipsiae 1994, p. 285.

108. La description la plus détaillée est par Léon le Diacre (Leo Diaconus, p. 28-29); voir M. MCCORMICK, *Eternal victory : triumphal rulership in late antiquity, Byzantium, and the early medieval West*, Cambridge 1986, p. 167-168. Quoique le chef du gouvernement à l'époque fût Josèphe Bringas, le rival du Parakoimôménos, on se demande si Josèphe se serait occupé d'une cérémonie honorant un général dont le succès l'inquiétait beaucoup.

109. Scylitzes, p. 270. Les portes trophées furent dorées et installées aux entrées cérémoniales de l'enceinte de Constantinople, ce qui fait supposer que l'installation fut marquée par une cérémonie quelconque. Voir P. MAGDALINO, The "columns" and the Acropolis gate : a contribution to the study of the ceremonial topography of medieval Constantinople, dans *Φιλοπάτιον : Spaziergang im kaiserlichen Garten : Beiträge zu Byzanz und seinen Nachbarn : Festschrift für Arne Effenberger zum 70. Geburtstag*, N. Asutay-Effenberger, F. Daim Hrsg., Mainz 2012, p. 147-156.

110. Leo Diaconus, p. 158-159; Scylitzes, p. 310; MCCORMICK, *Eternal victory* (cité n. 108), p. 171-174.

111. OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 274-277.

Il est clair que le Parakoimôménos continuait le mécénat des Macédoniens dans les secteurs utilitaires et religieux de la culture d'État. Mais qu'en était-il de la littérature et de l'esthétique profanes et antiquisantes ? Nous n'avions aucun indice avant que Marc Lauxtermann ne démontre, il y a seize ans, que Basile doit être le personnage royal auquel le poète Jean Géométrès adresse deux éloges où il joue sur le mot βασίλειος[112]. Le témoignage de ces textes est précieux pour notre connaissance du mécénat impérial après Constantin Porphyrogénète. Un des textes est une *ekphrasis* d'un parc dans la banlieue de Constantinople où le propriétaire, « esprit sage, et nature impériale » (v. 69 : σοφὴ φρήν, ἡ βασίλειος φύσις), avait aménagé des grottes, un nymphée, une villa et un étalage de sculptures vraisemblablement antiques[113]. L'évocation de cet ensemble délectable comme un paradis dont la personne louée est le sage créateur rappelle, dans la thématique comme dans le détail, l'*ekphrasis* anacréontique du bain de Léon VI[114]. Consciemment ou non, Géométrès s'inscrivait dans la ligne littéraire de Léon Choirosphaktès, et reconnaissait à son patron le goût pour les arts profanes, y compris l'assemblage pour la collection d'antiquités, qui avait caractérisé les constructions séculaires de Léon VI et de Constantin VII. En même temps, il comptait sur une appréciation de sa propre contribution poétique, et en effet, il n'a pas manqué, comme Choirosphaktès avant lui, de louer la maîtrise de la culture littéraire dont le créateur du paradis faisait preuve[115] : Basile contrôle non seulement les forces de sa propre nature, les éléments et les créatures du monde naturel, mais aussi « comme je vois maintenant, les lettres et les lois » (v. 74 : καὶ τῶν λόγων νῦν ὡς ὁρῶ καὶ τῶν νόμων). Les allusions précises nous échappent, mais le sens général est évident : c'est surtout en tant que mécène de la culture que Basile le Parakoimôménos montrait sa nature et son ambition impériales.

Par ces deux éloges poétiques, Jean Géométrès s'est constitué en quelque sorte le publiciste des prétentions de Basile le Parakoimôménos à un rôle impérial. Vu ces prétentions, et l'habileté du poète à les rendre crédibles, on comprend alors mieux la réaction de Basile II à l'égard des deux hommes. Il a non seulement chassé son homonyme du gouvernement, mais lui a fait subir une sorte de *damnatio memoriae* comparable à celle qui était normalement réservée aux tyrans et aux usurpateurs. Quant à Jean Géométrès, ses louanges pour son mécène expliquent ses plaintes, dans d'autres poèmes, contre un

112. M. Lauxtermann, John Geometres, poet and soldier, *Byz.* 68, 1998, p. 373-378. Il s'agit des poèmes édités par J. A. Cramer, *Anecdota Graeca e codd. manuscriptis Bibliothecae Regiae Parisiensis*, Oxonii 1841, IV, p. 276-278, 308-309 ; pour la biographie de Géométrès, voir en dernier lieu Jean Géomètre, *Poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques*, éd., trad., commentaire par E. M. van Opstall, Leiden 2008, p. 3-19, avec mes observations dans P. Magdalino, The liturgical poetics of an elite religious confraternity, dans *Reading in the Byzantine Empire and beyond*, ed. by T. Shawcross & I. Toth, Cambridge 2017.

113. Analyse du texte avec traduction anglaise par H. Maguire, A description of the Aretai Palace and its garden, *Journal of garden history* 10, 1990, p. 209-213.

114. J'ai rapproché les deux textes à plusieurs reprises : Magdalino, The bath of Leo the Wise (cité n. 59), p. 104 ; Id., The beauty of antiquity in late Byzantine praises of Constantinople, dans *Villes de toute beauté : l'ekphrasis des cités dans les littératures byzantines et byzantino-slaves*, éd. par P. Odorico & Ch. Messis, Paris 2012, p. 187-209 ; Id., The culture of water in the "Macedonian Renaissance", dans *Fountains and water culture in Byzantium*, ed. by B. Shilling, P. Stephenson, Cambridge 2016, p. 130-144.

115. Voir les v. 67-68 du poème de Choirosphaktès, éd. Ciccolella (cité n. 57), p. 102, 106, où il est dit que Léon a atteint la perfection de la rhétorique.

pharaon cruel qui, prêtant l'oreille aux calomniateurs, l'a privé de son poste militaire sous le prétexte qu'un soldat ne doit pas s'occuper de littérature[116]. Le pharaon, évidemment Basile II, l'a licencié précisément parce que sa littérature avait servi l'ambition du ministre trop puissant. On peut comparer le sort de Jean Géométrès à celui de Syméon le Métaphraste, même si les écrits du premier n'ont pas été brûlés. Les deux ont été victimes d'une réaction politique qui a sévi non seulement contre leur patron et ses dépendants, mais aussi contre l'activité culturelle qui les unissait à lui et le valorisait comme personne politique. Si cette constatation est juste, elle donne à croire que Psellos n'exagère pas quand il écrit que Basile II négligeait « les gens savants », à tel point qu'« il en avait un mépris absolu »[117]. Le mépris s'explique en fonction de la méfiance que Basile II a dû éprouver envers tout ce qui rappelait le régime du Parakoimômènos, et tous ceux qui l'avaient soutenu.

De toute manière, pour susciter le commentaire que Psellos lui donne, le manque de mécénat littéraire de la part de Basile II a dû être perçu comme un phénomène insolite. Il a mis un terme à une tradition de sponsorisation impériale qui avait duré au moins un demi-siècle, et qui avait profondément caractérisé la dynastie macédonienne. Ceci dit, il ne faut pas négliger l'observation sur laquelle Psellos termine son commentaire : les arts et les sciences ont subsisté au temps de Basile II, et ils ont même fleuri, parce que leurs adeptes les ont cultivés pour leur propre satisfaction. La poésie de Jean Géométrès en est une preuve. La rhétorique de Jean Sikéliotès est une autre, et Sikéliotès a déploré l'absence d'un mécène encore plus explicitement que Géométrès, en évoquant les empereurs romains qui avaient patronné les rhéteurs de la deuxième sophistique : « Où est Marc Aurèle ? Où est Antonin ? Où est Hadrien ? »[118].

Ceci nous amène à réfléchir sur l'effet profond du mécénat impérial à Byzance, et il nous ramène à la question que nous avons posée au départ : est-ce que l'impulsion pour le premier humanisme byzantin est venue d'en haut ou du même niveau que ses acteurs ? Il est difficile d'imaginer les savants et les manuscrits des IXe-Xe siècles sans les mécènes, qui ont été parmi les hommes les plus cultivés qui ont gouverné l'Empire byzantin. On constate aussi que la recherche du passé antique est surtout une préoccupation de la cour impériale. Mais si on regarde la production littéraire du Xe siècle, on se rend

116. Je résume et interprète les sentiments que Géométrès exprime dans plusieurs poèmes : éd Cramer (cité n. 112), p. 287-288, 290-291, 292, 317-318, 326-327, 331-332, 336-340, 341-348 ; nouvelle édition avec traduction et commentaire des poèmes en hexamètre et distiques élégiaques par van Opstall (cité n. 112), p. 172-179, 226-239, 248-251, 290-292, 366-376, 268-505, 514-550.

117. Psellos, *Chronographie*, I 29, p. 18.

118. *Commentaire sur le Περὶ ἰδεῶν d'Hermogène*, dans *Rhetores Graeci. 6*, ed. Ch. Walz, Stuttgartiae 1834, p. 444-445. Sur Sikéliôtès, voir T. Conley, Demosthenes dethroned : Gregory Nazianzus in Sikeliotes' scholia on Hermogenes' Περὶ ἰδεῶν, *Illinois classical studies* 27-28, 2002-2003, p. 145-152 ; S. Papaioannou, Sicily, Constantinople, Miletos : the life of a eunuch and the history of Byzantine humanism, dans *Myriobiblos : essays on Byzantine literature and culture*, ed. by Th. Antonopoulou, S. Kotzabassi and M. Loukaki, Boston – Berlin – München 2015, p. 261-284 ; P. Roilos, Ancient Greek rhetorical theory and Byzantine discursive politics : John Sikeliotes on Hermogenes, dans *Reading in the Byzantine Empire* (cité n. 112) ; P. Magdalino, From "Encyclopaedism" to "Humanism" : the turning point of Basil II and the millennium, dans *Byzantium in the eleventh century : being in between*, ed. by M. Lauxterman & M. Whittow (Society for the promotion of Byzantine studies 19), Oxford 2017, p. 3-18.

compte que les grands projets impériaux n'ont pas eu beaucoup de succès ni de suite, à part la réédition des lois et, peut-être, la rédaction des manuels de stratégie. Les « encyclopédies » du xe siècle qui ont vraiment eu du succès sont celles qui ont été rédigées apparemment sans intervention impériale : la *Souda*, les *Patria*, la deuxième version du corpus métaphrastique. Les limites du mécénat impérial transparaissent surtout dans l'épistolographie du xe siècle, et nulle part plus clairement que dans la correspondance du professeur anonyme[119]. Dans son réseau de lettrés liés par les études et les livres, il est bien évident que l'activité scolaire dépend entièrement des fonctionnaires de l'État et de l'Église, alors que l'intervention impériale est à peine visible. C'est peut-être à cause de l'empereur : les lettres de l'Anonyme datent de l'époque de Romain Lécapène, avant la prise de pouvoir par Constantin Porphyrogénète. Mais une autre explication est possible : l'intervention impériale n'est pas visible parce qu'elle n'est pas nécessaire au fonctionnement du système, parce que la culture d'État dépend, au fond, de la complicité et la compétition des gens cultivés.

Je laisse la question ouverte, et je voudrais terminer en signalant deux faits qui, me semble-t-il, méritent l'attention pour arriver à une meilleure compréhension du premier humanisme byzantin. D'abord, il y a le rôle du régionalisme dans les rivalités de la cour, et, par conséquent, dans les tendances littéraires de l'époque. On commence à entrevoir un lien entre l'hellénisme littéraire et les origines helladiques de certains lettrés : Aréthas, Léon Choirosphaktès, Nicétas Magistros, Alexandre de Nicée[120]. Deuxièmement, il me semble que les textes les plus parlants pour la relation entre auteurs et commanditaires sont des textes en vers, ou bien les textes qui parlent de la composition métrique[121]. Ce sont aussi les poèmes qui sont les meilleurs indices de la survie, ou du renouveau, de la culture antique profane. Est-ce que la poésie nous parle parce que c'est là que la culture byzantine a consciemment cultivé le lien entre mécénat et humanisme ?

Université St-Andrews

119. *Anonymi professoris epistulae*, rec. A. Markopoulos (CFHB 37), Berlin – New York 2000.

120. Voir I. Anagnostakis, Byzantium and Hellas : some lesser known aspects of the Helladic connection (8th-12th centuries), dans *Heaven on Earth : cities and countryside in Byzantine Greece*, ed. by J. Albani & E. Chalkia, Athens 2013, p. 15-29 ; I. Anagnostakis & A. Kaldellis, The textual sources for the Peloponnese, AD 582-959 : their creative engagement with ancient literature, *GRBS* 54, 2014, p. 105-135.

121. Par exemple l'histoire des Graptoi dans la *Vie de Michel le Syncelle* (ci-dessus n. 20), deux lettres d'Ignace le Diacre (*The correspondence of Ignatios the Deacon* [cité n. 18], nos 32, 60 ; p. 92-93, 145-147), et une lettre du professeur anonyme du xe siècle (*Anonymi professoris epistulae* [cité n. 119], no 94, p. 83).

DU PREMIER HUMANISME À L'ENCYCLOPÉDISME : UNE CONSTRUCTION À REVOIR

par Paolo Odorico

Tous les byzantinistes qui se sont formés dans les années 1970, ont une dette énorme envers l'ouvrage de Paul Lemerle, *Le premier humanisme byzantin*, paru en 1971[1]. En parcourant les pages de ce traité devenu désormais classique, nous avons appris à jeter un regard nouveau sur le fonctionnement intellectuel des Byzantins, sur leur façon de transmettre le savoir, sur l'originalité de leur pensée. Dès sa parution, l'ouvrage a connu un tel succès qu'il est devenu un point de départ incontournable pour toute recherche sur cette période cruciale du millénaire byzantin ; nous avons presque l'impression qu'après cette publication, la période allant du ixe au xe siècle n'a pas eu besoin de faire l'objet d'études systématiques, comme si la parole finale avait été prononcée. Parmi les idées originales et structurantes avancées par Lemerle, se trouve celle qui concerne la naissance d'un « encyclopédisme » à Byzance[2], un terme qui a connu un succès remarquable et a été par la suite largement employé, pour définir les ouvrages constitués d'*excerpta* où le savoir était réuni dans des ensembles homogènes. C'est justement sur ce point que je voudrais revenir pour apporter quelques précisions.

Voyons d'abord quelles sont les théories de Paul Lemerle à ce sujet : autour de Constantin Porphyrogénète et sous son impulsion se serait constitué un groupe de travail qui avait la charge de constituer de véritables encyclopédies. L'encyclopédisme représenterait le point d'aboutissement du « premier humanisme » développé à partir du ixe siècle. Certes, Lemerle n'était pas le premier à parler d'encyclopédies à Byzance : Dain l'avait fait dans les années 1950, et il faut se rappeler qu'au début du siècle Th. Büttner-Wobst[3] avait déjà introduit la notion d'*historische Encyklopädie* à propos des *Excerpta* de Constantin VII. Lemerle avait déjà abordé cet argument en publiant un article dans un

1. Lemerle, *Premier humanisme*.

2. « L'encyclopédisme du xe siècle » est le titre du Xe chapitre de l'ouvrage (p. 267-300), où Lemerle parle de ce sujet.

3. Th. Büttner-Wobst, Die Anlage der historischen Encyklopädie des Konstantinos Porphyrogennetos, *BZ* 15, 1906, p. 88-120. Il faut remarquer que C. de Boor, Zu den Excerptsammlungen des Konstantin Porphyrogennetos, *Hermes* 19, 1884, p. 123-148, parlait justement d'un recueil d'*excerpta*.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 23-42.

numéro des *Cahiers d'histoire mondiale* entièrement consacré à l'encyclopédisme, avec des études particulièrement intéressantes sur le monde antique et médiéval[4].

Par jeu d'enchaînement, le *Lexique* Souda a été considéré comme une véritable encyclopédie, voire l'œuvre qui permettait de parler d'encyclopédisme à Byzance. Assuré de cette présence, Lemerle n'a fait que broder autour d'elle l'idée de la grande encyclopédie constantinienne, même si, dans cette construction, le rôle du *Lexique* de Souda a fini par être marginalisé, à cause notamment de sa date plus tardive par rapport à la production de Constantin.

Mais Lemerle est allé bien au-delà de ses prédécesseurs, puisqu'il a construit un cadre homogène de constitution d'encyclopédies autour de la figure de Constantin Porphyrogénète, auquel il attribue une véritable volonté de construire d'énormes répertoires du savoir, qu'il définit comme des encyclopédies. Bien sûr, nous prévient-il, il ne faut pas entendre le mot « encyclopédie » dans le sens moderne ; « ce serait une grave erreur que de tout ramener au Porphyrogénète », nous dit-il. Cependant dans son ouvrage Lemerle essaye de trouver un dénominateur commun et une fonction commune à toute cette production. L'étude que Lemerle mène sur les *Excerpta* constantiniens est exemplaire en ce sens. Après en avoir fait une analyse ponctuelle et très intelligente, il détruit en quelque sorte la tradition philologique précédente, pour mieux s'approprier l'idée d'encyclopédisme : « On continue de prononcer à leur propos les mots d'"encyclopédie historique" : étrange confusion. »[5] Nous pourrions penser que Lemerle nie cette catégorie. Mais il explique alors qu'« une compilation qui découpe, fractionne, disloque les sources et en disperse les fragments en sorte d'en détruire l'enchaînement et le sens [...] est une anti-histoire ». Lemerle revient donc au préambule de la compilation, où est reprise l'idée de l'*historia magistra vitae* pour conclure que « si l'homme, perdu ou sauvé pour des raisons qui le dépassent, n'est pas vraiment et par lui-même capable de progrès, du moins possède-t-il ce qu'il faut de libre arbitre pour faire un choix entre divers possibles : encore faut-il qu'il possède les éléments de ce choix, et c'est ici qu'intervient la connaissance comme facteur moral. Les *Excerpta* sont, ou veulent être, une encyclopédie morale ».

Par ce jeu de mots extrêmement élégant, et de manière sous-entendue, Lemerle relie d'un trait l'idée que la culture et le savoir servent pour le Byzantin à la construction de la morale, que cette culture provient de l'*enkyklios paideia*, et que donc, surprenante conclusion, Constantin VII procède à l'élaboration d'une encyclopédie morale. À partir de là, toute la production des savants byzantins réunis autour de l'empereur est vue dans le sens d'une encyclopédie du savoir, dont le but était la construction ou la réaffirmation de la morale.

Mais la liaison entre la prétendue encyclopédie morale et la formation intellectuelle des Byzantins qui était fondée sur l'*enkyklios paideia* est certainement forcée : inutile de rappeler que tout enseignement, à toute époque, répond aussi à des questionnements

4. Il s'agit du vol. 9/3 des *Cahiers d'histoire mondiale*, publiés à Neuchâtel en 1966. L'article de P. Lemerle, L'encyclopédisme à Byzance à l'apogée de l'Empire, et particulièrement sous Constantin VII Porphyrogénète, se trouve aux p. 596-616. D'autres contributions consacrées à l'encyclopédisme de l'Antiquité tardive et de l'époque médiévale sont présentes : je signale notamment P. Grimal, Encyclopédies antiques, p. 459-483 ; et J. Fontaine, Isidore de Séville et la mutation de l'encyclopédisme antique, p. 519-538.

5. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 288.

moraux, et que nous ne parlons pourtant pas d'une encyclopédie à chaque fois que nous sommes en présence d'outils de travail intellectuels. Le jeu des mots doit nécessairement cesser.

Dans le raisonnement de Lemerle, l'idée d'une « encyclopédie morale » suit celle de l'« encyclopédie impériale »[6], qui serait constituée par quatre ouvrages destinés à comprendre et donner des indications historiques pour gérer l'État du point de vue idéologique : la *Vita Basilii*, le *De administrando imperio*, le *De thematibus* et le *De cerimoniis*[7]. De la même façon, d'autres ouvrages s'ajouteraient, produits par les collaborateurs de Constantin VII, qui œuvraient sous son impulsion : Syméon le Métaphraste serait à l'origine d'une « encyclopédie religieuse », les *Géoponika* seraient une « encyclopédie » spécialisée destinée à l'agriculture, une « ἀνακάθαρσις » des lois serait une sorte d'encyclopédie juridique[8].

Dans toute recherche de grande ampleur, comme celle de Lemerle, la première étape réside dans la création du « catalogue » du matériel, où sont réunies les données (les ouvrages dans ce cas) qui doivent être soumises à l'analyse. Ce catalogue est, bien entendu, constitué à partir d'une réflexion préliminaire ; il est le résultat d'une théorie et sert en même temps d'argumentaire pour la discussion et la défense d'un point de vue. Le processus est clair dans le cas de Lemerle, et la question concerne les données théoriques préalables assumées par lui (notamment l'existence d'un « premier humanisme » aboutissant à l'encyclopédisme), qui doivent être discutées. Mais les mots ont leur poids et parfois font leur cheminement de façon autonome.

L'unité du catalogue de Lemerle, sa consistance, était déterminée par le fait que toutes ces œuvres avaient été composées par, ou sous l'impulsion de, Constantin Porphyrogénète. En outre, et surtout, elles présentent une forme qui peut difficilement être ramenée à celle des ouvrages desquels nous sommes coutumiers, comme un livre d'histoire, ou un traité de médecine ou d'agriculture : elles utilisent très souvent des sources de manière tellement massive qu'il nous est difficile de parler de « composition originale », car il semble que l'apport de l'auteur soit limité au repérage et à la copie des sources. Même lorsque nous ne connaissons pas ces sources, comme dans le cas du *De administrando imperio*, les chercheurs font référence à des documents d'archives, qui cependant leur sont inconnus. On a donc donné à cette catégorie de produits littéraires, en général anonymes ou presque, l'appellation de « compilations », sans opérer de distinctions plus précises. Dans son catalogue, Lemerle a par la suite substitué le mot « encyclopédie » au mot « compilation », et a analysé l'ensemble comme une catégorie homogène, en réunissant par contenu les différents ouvrages.

Cependant l'idée de compilation comme œuvre anonyme composée d'extraits doit être radicalement revue, et nous devons faire des distinctions entre tous ces ouvrages auxquels on donne l'appellation de « compilation ». La *syllogè* dans son sens propre est

6. *Ibid.*, p. 274-280.

7. Dans cette contribution je ne parlerai pas des aspects idéologiques et politiques de l'opération culturelle de Constantin VII ; cet argument a été traité récemment par P. Magdalino, Knowledge in authority and authorised history : the imperial intellectual programme of Leo VI and Constantine VII, dans *Authority in Byzantium*, ed. by P. Armstrong, Farnham 2013, p. 187-209 : dans cet article on trouvera toute la bibliographie précédente.

8. Ce sont les encyclopédies « spécialisées » selon Lemerle, *Premier humanisme*, p. 288 s.

un recueil fondé sur un double mouvement : les sources anciennes sont **déstructurées** en extrayant des passages ciblés ; ces passages sont ensuite **restructurés** dans un nouvel ensemble, complètement différent des œuvres originales utilisées, ensemble qui a ses fins propres et un objectif bien précis, que nous pouvons identifier, ainsi qu'un public auquel il s'adresse[9]. Ce que nous appelons « compilation » ou « recueil » ou encore « *syllogè* » est un ouvrage avec une logique interne, une forme préétablie et dont le contenu est constitué par des citations, collées les unes après les autres, d'une façon qui pourrait rappeler un centon. Ses fonctions peuvent être multiples, de l'outillage littéraire à l'enseignement de la rhétorique, de l'apprentissage des auteurs anciens à celui de la morale, de l'exposition de l'histoire à celle des dogmes de la foi, et j'en passe. Par exemple, des citations de Basile de Césarée ou de Jean Chrysostome sont collées ensemble pour former un discours[10] ; ou encore, une longue série de citations peut constituer un florilège ; une chronique peut être composée de citations de plusieurs auteurs, comme dans le cas de Georges le Moine ; un sujet quelconque peut être abordé par une série de morceaux choisis tirés de la littérature antérieure, sans que l'auteur soit obligé d'y ajouter du sien. C'est d'ailleurs pourquoi, dans une perspective d'histoire de la culture, de la société et des modalités de transmission du savoir, notre attention ne doit pas être portée en premier lieu sur les sources utilisées, mais sur la structure et la fonction de l'ouvrage.

En revanche, un ensemble de notes personnelles, résultat d'une lecture intensive, même s'il est constitué de citations[11], n'est pas un ouvrage pensé pour la publication et organisé selon un schéma précis. Un manuscrit où sont recueillis plusieurs ouvrages (les livres « miscellanei »), de façon à constituer un ensemble logique et cohérent, ressemble

9. J'ai développé longuement cette idée dans ma récente contribution au congrès qui a eu lieu à Louvain en 2009 : P. ODORICO, Cadre d'exposition/cadre de pensée : la culture du recueil, dans *Encyclopedic trends in Byzantium?*, ed. by P. Van Deun & C. Macé, Leuven – Paris – Walpole MA, 2011, p. 89-107. Dans ce même volume, plusieurs contributions éclaircissent le sens de la culture du recueil ; je me limite à signaler les articles de P. MAGDALINO, Orthodoxy and history in tenth-century Byzantine "encyclopedism", p. 143-160, et de Y. PAPADOGIANNAKIS, "Encyclopedism" in the Byzantine question-and-answer literature : the case of Pseudo-Kaisarios, p. 29-44 ; par contre, une vision plus traditionnelle peut être retrouvée dans la contribution de P. SCHREINER, Die enzyklopädische Idee in Byzanz, p. 3-28. Dans le volume on trouvera de nombreuses références bibliographiques. Une évaluation générale sur ce livre, qui représente un véritable point de repère pour toute recherche future, a été faite par A. KALDELLIS, dans *The medieval review* 12.10.30 (https://scholarworks.iu.edu/dspace/bitstream/handle/2022/14789/12.10.30.html).

10. Les *Sermones de moribus* métaphrastiques se trouvent dans la *PG* 32, col. 1116-1381 : cf. J. F. KINDSTRAND, Florilegium e Basilio Magno ineditum, *Eranos* 83, 1985, p. 91-111, et S. Y. RUDBERG, « Morceaux cboisis » de Basile sélectionnés par Syméon Métaphraste, *Eranos* 62, 1964, p. 100-119 ; P. J. FEDWICK, The citations of Basil of Caesarea in the Florilegium of Pseudo-Antony Melissa, *OCP* 45, 1979, p. 32-44. Pour Jean Chrysostome, cf. P. ODORICO, Un esempio di lunga durata della trasmissione del sapere : Cecaumeno, Sinadino, l'Antichità, l'Età Moderna, dans *Aspetti di letteratura gnomica nel mondo antico. 1*, a cura di M. S. Funghi (Accademia Toscana di Scienze e Lettere « La Colombaria ». Studi 218), Firenze 2003, p. 283-299 (notamment p. 290-291). Voir aussi P. ODORICO, Gli gnomologi greci sacro-profani : una presentazione, *ibid.*, t. 2 (Accademia Toscana di Scienze e Lettere « La Colombaria ». Studi 225), Firenze 2004, p. 61-96.

11. Je donne comme exemple l'ensemble de citations, notes personnelles de lecture, rédigé par Nicéphore Grégoras : M. LOSACCO, Niceforo Gregora lettore di Fozio, dans *Storia della scrittura e altre storie*, a cura di D. Bianconi (*Bollettino dei classici*. Suppl. 29), Roma 2014, p. 53-100.

davantage à une compilation[12], mais il n'est pas une œuvre littéraire dans le sens qui nous occupe ici.

En outre, nous devons apporter une nouvelle distinction à l'intérieur de la famille des « compilations ». Il y a à Byzance d'autres compilations, qui, certes, utilisent les mêmes procédés que nous retrouvons pour des « recueils », mais dont la façon de le composer diffère. Par exemple, les synaxaires et les ménées, ainsi que le *Ménologe* de Syméon Métaphraste, cité par Lemerle comme « encyclopédie religieuse », n'appartiennent pas à la même catégorie des recueils de citations, l'une des principales différences étant la réécriture du texte : dans ce cas, il ne s'agit pas de « com-poser » (je reviendrai sur ce mot, qui veut s'approcher du grec συνάγω), mettre ensemble, des morceaux choisis tirés des récits antérieurs, mais de réélaborer le texte originel pour l'insérer dans un cadre nouveau. Il est évident que la mentalité de composition qui en est à l'origine est la même, mais ces œuvres, qui se fondent sur des produits précédents (à des fins liturgiques bien précises), réélaborent complètement le texte de la source qu'ils utilisent. Enfin, il faut faire une dernière distinction entre « anthologie » et « *syllogè* » : les grands ensembles de textes qui constituent un recueil (nous sommes obligés d'utiliser toujours les mêmes mots, qui ajoutent à la confusion), ne sont pas des compilations dans le sens de *syllogè*, car dans le cas des anthologies byzantines il s'agit de mettre ensemble des **textes entiers**, ordonnés selon une logique propre à chaque auteur, en vue de leur utilisation : ici nous sommes en face de « bibliothèques miniaturisées », constituées par l'intégralité de la source, et non par son extrapolation. Ainsi le recueil de lois connu sous le titre de *Basiliques* (au moins dans la partie des *Novelles*), ou l'*Anthologie* poétique de Constantin Céphalas[13] (l'encyclopédie juridique et l'encyclopédie poétique de Lemerle) sont des bibliothèques miniaturisées, comportant tout ce qu'on voulait conserver d'un genre littéraire précis, ou un corpus des lois. Encore une fois, les méthodes de la collecte des données et la mentalité qui en est à l'origine sont les mêmes, mais la nature du texte diffère.

Sur la base de ces considérations, revenons-en au catalogue de Lemerle. Les quatre ouvrages de Constantin Porphyrogénète, et les autres composés dans son entourage (*Ménologe*, *Taktika*, *Géoponika*, *Iatrika* et *Hippiatrika*, *Etymologika* et *Souda*), ou à une époque proche, comme les *Basilika* ou l'*Anthologie* de Constantin Céphalas, sont considérés par lui comme des compilations, que Lemerle définit comme autant d'encyclopédies. Mais si nous regardons de près ces ouvrages, nous voyons bien que de très fortes différences

12. Dans les dernières années des efforts considérables ont été déployés pour étudier ce type de manuscrits, études qui se sont servies aussi de l'idée de « culture de la *syllogè* » comme façon de mettre ensemble des contenus apparemment non homogènes. Je renvoie au livre de F. Ronconi, *I manoscritti greci miscellanei : ricerche su esemplari dei secoli IX-XII* (Testi, studi, strumenti 21), Spoleto 2007. Voir aussi les actes du congrès international consacré au sujet : *Il codice miscellaneo : tipologie e funzioni : atti del convegno internazionale, Cassino 14-17 maggio 2003*, a cura di E. Crisci & O. Pecere, qui constituent le volume 2 (2004) de la revue *Segno e testo* : je signale notamment les interventions de J. P. Gumbert, Codicological units : towards a terminology for the stratigraphy of the non-homogeneous codex, p. 17-42 ; D. Muzerelle & E. Ornato, La terza dimensione del libro : aspetti codicologici, p. 43-74 ; M. Maniaci, Il codice greco "non unitario" : tipologie e terminologia, p. 75-108 ; F. Ronconi, Per una tipologia del codice miscellaneo greco in epoca mediobizantina, p. 145-182.

13. Sur l'*Anthologie* de Céphalas en rapport avec la culture du recueil voir F. Moltomini, Selezione e organizzazione della poesia epigrammatica fra IX e X secolo : la perduta antologia di Costantino Cefala e l'*Antologia Palatina*, dans *Encyclopedic trends in Byzantium?* (cité n. 9), p. 109-124.

existent entre eux, et que le catalogue est constitué de pièces dont la nature et la fonction sont assez distinctes, même s'ils relèvent d'une attitude culturelle semblable, d'une façon unique de faire et de collecter les sources, qui est à la base de la culture de la *syllogè*. C'est donc la nature même du catalogue de Lemerle qui suscite de très fortes perplexités.

En outre, si le catalogue est mal construit, le fait de justifier son unité par la définition d'« encyclopédie » devient totalement déviant. En effet, comment interpréter le mot « encyclopédie » ? Non comme culture générale, car nous ne pourrions pas l'attribuer à une période spécifique de Byzance, étant donné sa diffusion pendant le millénaire byzantin et bien avant. Non comme une encyclopédie moderne, car toute idée de circulation du savoir, qui est à la base de l'encyclopédie moderne, est exclue. Lemerle en a été conscient, étant donné qu'il précise que le contenu de l'encyclopédisme byzantin « ne se laisse exactement ramener à aucun autre ». Nous ne pouvons même pas le mettre en relation avec le mouvement pré-encyclopédique, ou avec la pensée analytique, comme celle de Descartes, qui essaye de déstructurer une donnée, de la réduire à ses éléments minimaux, pour procéder à une reconstruction qui assure la compréhension de l'ensemble.

Pour mieux comprendre le sens de l'opération de Constantin Porphyrogénète, rien ne vaut l'analyse de ses prétendues encyclopédies. Commençons par la soi-disant « encyclopédie impériale ». Il est inutile de rappeler que les quatre ouvrages qui, selon Lemerle, la constitueraient, ne peuvent pas être mis en relation autrement que par l'intérêt que leur portait l'auteur, et probablement par son idéologie politique : que Constantin ait voulu écrire ou faire écrire des traités qui renvoient à l'organisation de l'État, comme le *De administrando imperio*, le *De thematibus* et le *De cerimoniis*, ne nous indique nullement qu'il y ait eu une volonté « encyclopédique », ni dans le sens d'un recueil favorisant la circulation du savoir à l'intérieur de celui-ci, ni même dans le sens d'un « savoir encyclopédique » pour indiquer métaphoriquement des connaissances très larges. En outre, comme nous l'avons vu, ces ouvrages ne sont même pas des « compilations », dans le sens de συλλογαί. Certes, leur auteur s'est servi de documents préexistants, dans une certaine mesure et selon des procédures qu'il nous est difficile de mesurer, même si de futures recherches pourront peut-être y apporter quelque lumière[14], mais nous ne savons pas si ces sources ont été copiées et collées l'une à l'autre pour former une « compilation ». Quant à la *Vita Basilii*, il s'agit d'un livre d'histoire conçu pour célébrer la gloire de l'ancêtre de Constantin, fondateur de la dynastie, dans des buts idéologiques et légitimistes très clairs[15] : c'est un ouvrage historique qui constitue une « narration », ce qui exclut de faire de lui une « compilation ».

Par rapport à ces ouvrages, les *Excerpta* constantiniens, qui constitueraient l'« encyclopédie morale », sont totalement différents : il s'agit de passages tirés de plusieurs auteurs, et collés les uns après les autres dans des sections qui traitent des sujets bien précis, selon la définition que nous avons donnée plus haut de la *syllogè*. Ici le processus de

14. Voir, par exemple, l'étude de C. Sode, Sammeln und Exzerpieren in der Zeit Konstantins VII. Porphyrogennetos : zu den Fragmenten des Petros Patrikios im sogenannten *Zeremonienbuch*, dans *Encyclopedic trends in Byzantium?* (cité n. 9), p. 161-176. Pour le *De thematibus*, voir Th. Pratsch, Untersuchungen zu *De thematibus* Kaiser Konstantins VII. Porphyrogennetos, *Ποικίλα βυζαντινά* 13, 1994, p. 13-136.

15. Voir notamment Magdalino, Knowledge in authority (cité n. 7).

déstructuration et restructuration des textes utilisés est complet et nous sommes en présence d'une « compilation ».

En poursuivant l'examen du « catalogue » de Lemerle avec les « encyclopédies spécialisées », nous rencontrons différents types d'ouvrages qui doivent être bien séparés : si les *Géoponika*, par exemple, ont une structuration identique aux *Excerpta* et sont bien une *syllogè*, les *Taktika*, les recueils de lois, l'anthologie de Céphalas, les ménologes, appartiennent à des types différents de production : même si la mentalité qui les a produits est toujours celle de la collecte des sources, elle est cependant réalisée selon des modalités différentes. Enfin, dans chaque « compilation », comme je le disais, ce qui prime c'est la structuration et la fonction, non les matériaux qui la constituent : nous devons considérer, par exemple, les *Excerpta* comme un traité sur plusieurs sujets bien définis, et comme une œuvre à part entière, tout comme nous le faisons de la *Chronique* de Georges le Moine. En poursuivant l'exemple, un lecteur qui voulait connaître l'histoire du monde avait recours à cette chronique, et le même lecteur qui voulait apprendre les modalités des ambassades pouvait lire la section correspondante des *Excerpta*. La question des sources qui composent ces ouvrages autonomes jouait certainement un rôle, surtout en ce qui concerne l'« autorité » dont chaque auteur était porteur, mais le produit dans son ensemble est d'un autre ordre, au-delà des intérêts des philologues d'aujourd'hui qui privilégient l'étude des sources plutôt que la transmission du savoir.

Le fait d'insérer pêle-mêle toute cette production dans la catégorie des « encyclopédies » a eu récemment comme dernier effet qu'on ne distingue plus ce qui appartient aux recueils en tant qu'œuvres structurées sur la base du « copier-coller », en découpant et réorganisant le matériel antérieur, des ouvrages qui peuvent relever d'une mentalité de réunion et d'organisation du matériel ancien, mais qui demeurent quand même des ouvrages à part entière : sinon, comment séparer la συλλογή de la simple utilisation des sources? C'est ainsi que certains chercheurs récents ont dilaté – sans le support préliminaire d'une théorie qui le justifie, comme Lemerle l'avait fait – le catalogue qu'avait proposé celui-ci en ajoutant à cette catégorie divers types d'ouvrages, considérés comme « compilations » sans discussion ultérieure, et qui ont des ressemblances restant indéterminées avec les œuvres produites autour de Constantin. Les problèmes ainsi repérés dans ce nouveau « catalogue » ont été annoncés et ont ouvert un débat tout aussi faux que mal posé[16]. D'autre part et en un sens totalement opposé, un travail fort intéressant a, tout récemment, vu le jour dans une thèse de doctorat qui doit être bientôt publiée : l'auteur y analyse avec précision les *Excerpta* constantiniens, et notamment le manuscrit du *De virtutibus et vitiis*, qui semblerait être la copie officielle de cette section, en y trouvant des éléments d'originalité, qui feraient de Constantin (ou de son équipe) un véritable novateur dans ce genre de compositions[17].

16. C'est l'erreur que nous trouvons à la base de l'article de C. Holmes, Byzantine political culture and compilation literature in the tenth and eleventh centuries : some preliminary inquiries, *DOP* 64, 2010, p. 55-80. Pour les *Hippiatrica*, voir A. McCabe, *A Byzantine encyclopaedia of horse medicine : the sources, compilation and transmission of the* Hippiatrica, Oxford 2007.

17. A. Németh, *Imperial systematisation of the past*, Doctoral Thesis at CEU University, supervisor N. Gaul, Budapest 2010.

Pour bien comprendre la façon de composer une *syllogè*, le discours sur les *Excerpta* étant paradigmatique de la façon de construire des « compilations », nous devons entrer dans les détails, et pour ce faire rien ne vaut une lecture attentive de la préface[18] qui se trouvait en tête de chacune des cinquante-trois sections constituant l'ouvrage.

Ὅσοι τῶν πάλαι ποτὲ βασιλέων τε καὶ ἰδιωτῶν μὴ τὸν νοῦν παρεσύρησαν ἡδοναῖς, ἢ κατεμαλακίσθησαν, ἀλλὰ τὸ τῆς ψυχῆς εὐγενὲς ἀκηλίδωτον ἀρετῇ συνετήρησαν, οὗτοι δὴ οὗτοι καὶ πόνοις ἐνεκαρτέρησαν καὶ λόγοις ἐνησχολήθησαν, καὶ ἄλλος ἄλλο τι τῶν ὅσοι λογικώτερον ἐπεβίωσαν παιδείας ἐρασταὶ γεγονότες σπουδαιότερόν τινα συνεγράψαντο, τοῦτο μὲν τῆς σφῶν αὐτῶν πολυμαθίας δεῖγμα ἐναργὲς τοῖς μετέπειτα καταλιπεῖν ἱμειρόμενοι, τοῦτο δὲ καὶ εὔκλειαν ἀείμνηστον ἐκ τῶν ἐντυγχανόντων καρπώσασθαι μνώμενοι. ἐπεὶ δὲ ἐκ τῆς τῶν τοσούτων ἐτῶν περιδρομῆς ἄπλετόν τι χρῆμα καὶ πραγμάτων ἐγίγνετο καὶ λόγων ἐπλέκετο, ἐπ' ἄπειρόν τε καὶ ἀμήχανον ἡ τῆς ἱστορίας ηὐρύνετο συμπλοκή, ἔδει δ' ἐπιρρεπέστερον πρὸς τὰ χείρω τὴν τῶν ἀνθρώπων προαίρεσιν μετατίθεσθαι χρόνοις ὕστερον καὶ ὀλιγώρως ἔχειν πρὸς τὰ καλὰ καὶ ῥᾳθυμότερον διακεῖσθαι πρὸς τὴν τῶν φθασάντων γενέσθαι κατάληψιν, κατόπιν γινομένης τῆς ἀληθοῦς ἐπιτεύξεως, ὡς ἐντεῦθεν ἀδηλίᾳ συσκιάζεσθαι τὴν τῆς ἱστορίας ἐφεύρεσιν, πῆ μὲν σπάνει βίβλων ἐπωφελῶν, πῆ δὲ πρὸς τὴν ἐκτάδην πολυλογίαν δειμαινόντων καὶ κατορρωδούντων, ὁ τῆς πορφύρας ἀπόγονος Κωνσταντῖνος, ὁ ὀρθοδοξότατος καὶ χριστιανικώτατος τῶν πώποτε βεβασιλευκότων, ὀξυωπέστερον πρὸς τὴν τῶν καλῶν κατανόησιν διακείμενος καὶ δραστήριον ἐσχηκὼς νοῦν ἔκρινε βέλτιστον εἶναι καὶ κοινωφελὲς τῷ τε βίῳ ὀνησιφόρον, πρότερον μὲν ζητητικῇ διεγέρσει βίβλους ἄλλοθεν ἄλλας ἐξ ἁπάσης ἑκασταχοῦ οἰκουμένης συλλέξασθαι παντοδαπῆς καὶ πολυειδοῦς ἐπιστήμης ἐγκύμονας, ἔπειτα τὸ τῆς πλατυεπείας μέγεθος καὶ ἀκοὰς ἀποκναῖον ἄλλως τε καὶ ὀχληρὸν καὶ φορτικὸν φαινόμενον τοῖς πολλοῖς δεῖν ᾠήθη καταμερίσαι τοῦτο εἰς λεπτομέρειαν ἀνεπιφθόνως τε προθεῖναι κοινῇ τὴν ἐκ τούτων ἀναφυομένην ὠφέλειαν, ὡς ἐκ μὲν τῆς ἐκλογῆς προσεκτικωτέρως καὶ ἐνδελεχέστερον κατεντυγχάνειν εἰς τοὺς τροφίμους τῶν λόγων καὶ μονιμώτερον ἐντυποῦσθαι τούτοις τὴν τῶν λόγων εὐφράδειαν, μεγαλοφυῶς τε καὶ εὐεπιβόλως πρὸς ἐπὶ τούτοις καταμερίσαι εἰς ὑποθέσεις διαφόρους, τρεῖς ἐπὶ τοῖς πεντήκοντα τὸν ἀριθμὸν οὔσας, ἐν αἷς καὶ ὑφ' αἷς ἅπασα ἱστορικὴ μεγαλουργία συγκλείεται. κοὐκ ἔστιν οὐδὲν τῶν ἐγκειμένων, ὃ διαφεύξεται τὴν τοιαύτην τῶν ὑποθέσεων ἀπαρίθμησιν, οὐδὲν τὸ παράπαν ἀφαιρουμένης τῆς τοῦ λόγου ἀκολουθίας τῇ διαιρέσει τῶν ἐννοιῶν, ἀλλὰ σύσσωμον σωζούσης, καὶ ἑκάστῃ ὑποθέσει προσαρμοζομένης

18. Je cite et examine ici la préface du *Des ambassades* : *Excerpta de legationibus Romanorum ad gentes*, ed. C. de Boor, Berolini 1903 ; les autres parties qui ont survécu de l'ensemble des *Excerpta* sont : *Excerpta de legationibus gentium ad Romanos*, ed. C. de Boor, Berolini 1905 ; *Excerpta de insidiis*, ed. C. de Boor, Berolini 1905 ; *Excerpta de sententiis*, ed. U. Ph. Boissevain, *Excerpta de sententiis* 1906 ; *Excerpta de virtutibus et vitiis. 1*, rec. et praefatus est Th. Büttner-Wobst, Berolini 1906 ; *2*, rec. et praefatus est A. G. Roos, Berolini 1910. Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17), p. 181 s., a publié une nouvelle édition critique et relaté les vicissitudes de l'introduction notamment dans le manuscrit de Tours du *De virtitubus et vitiis* ; voir aussi R. Vári, Zum historischen Excerptenwerke des Konstantinos Porphyrogennetos, *BZ* 17, 1908, p. 75-85. Parmi les études plus récentes sur les *Excerpta*, je me limite à citer I. Ševčenko, Re-reading Constantine Porphyrogenitus, dans *Byzantine diplomacy : papers from the Twenty-fourth Spring Symposium of Byzantine studies, Cambridge, March 1990*, ed. by J. Shepard & S. Franklin, Aldershot 1992, p. 167-195 ; Németh, *Imperial systematisation*, notamment chap. 3 ; A. Kaldellis, *Byzantine readings of ancient historians*, Exeter 2015, p. 35-46.

τῆς τηλικαύτης οὐ συνόψεως, ἀληθέστερον δ' εἰπεῖν οἰκειώσεως. ὧν κεφαλαιωδῶν ὑποθέσεων ἡ προκειμένη αὕτη καὶ ἐπιγραφομένη περὶ … (s'ensuit la présentation de la section correspondante), τῆς πρώτης τὸ ἐπώνυμον λαχούσης περὶ βασιλέων ἀναγορεύσεως. ἐμφαίνει δὲ τουτὶ τὸ προοίμιον, τίνας οἱ λόγοι πατέρας κέκτηνται, καὶ ὅθεν ἀποκυΐσκονται, ὡς ἂν μὴ ὦσιν αἱ κεφαλαιώδεις ὑποθέσεις ἀκατονόμαστοι καὶ μὴ γνήσιοι, ἀλλὰ νόθοι τε καὶ ψευδώνυμοι. εἰσὶ δὲ ἐκ τῶν ὑποτεταγμένων χρονικῶν (s'en suit la liste des auteurs cités qui peut-être variait légèrement selon le contenu de chacune des cinquante-trois parties qui composent l'imposant recueil).

Voici la traduction de la partie centrale, donnée par Lemerle[19], qui est excellente :

Tous ceux parmi les souverains d'autrefois, aussi bien que les particuliers, qui n'ont pas laissé détourner et amollir leur esprit par les plaisirs, mais grâce à la vertu ont conservé intacte la noblesse de l'âme, ceux-là donc se sont jetés dans l'action, ou bien se sont adonnés à la science. De tous ceux qui, passionnés de connaissances, ont choisi de consacrer leur vie à la science, chacun à sa façon a composé quelque ouvrage remarquable, soit pour laisser à la postérité un témoignage éclatant de l'étendue de son savoir, soit pour jouir auprès de ses lecteurs d'une gloire impérissable. Mais au cours de tant de siècles, le nombre des événements est devenu infini comme celui des ouvrages qu'on a composés, et ainsi la complexité de l'histoire s'est étendue sans limite jusqu'à devenir insaisissable, si bien que le penchant et le choix des hommes se sont portés avec le temps vers le pire, qu'ils sont devenus indifférents au bien et insouciants des leçons du passé, au mépris de leur véritable profit ; la découverte de l'histoire s'en trouva obscurcie et incertaine, soit à cause de la rareté des livres utiles, soit parce que l'étendue des écrits suscitait crainte et effroi. C'est pourquoi Constantin né dans la porphyra, le plus orthodoxe et le plus chrétien des empereurs qui ont jamais régné, doué d'une vue perçante pour discerner le bien et d'une intelligence prompte à réaliser, a jugé que le mieux, pour l'utilité de tous et pour l'avantage de la vie pratique, était, d'abord, de faire activement rechercher et de rassembler de tous les coins de l'oikouménè les livres de toute sorte, ces livres tous gonflés d'une science diverse et variée. Ensuite, l'immensité de ces écrits dont on se fatigue rien que d'y penser, et qui paraît généralement fastidieuse et pesante, il a pensé qu'il convenait de la diviser et la fractionner, pour mettre largement à la disposition de tous ce qu'elle contient d'utile : en pratiquant un choix, on excitera une attention plus soutenue chez les nourrissons des lettres, et on imprimera plus fortement en eux la noble et efficace justesse de ces écrits. En outre, on les répartira en divers thèmes ou arguments, au nombre de cinquante-trois, enfermant toutes les grandes leçons de l'histoire. Rien n'échappera à ce dénombrement des thèmes : l'enchaînement du discours n'omettra rien dans cette division des notations, mais respectera l'unité du tout ; à chaque thème ou argument sera parfaitement adaptée une telle vue d'ensemble ou, pour employer un terme plus vrai, appropriation.

Le langage utilisé par l'auteur de la préface, que ce soit Constantin ou plutôt un écrivain travaillant sous ses ordres, est traditionnel, tout comme les concepts exprimés. Mais en premier lieu il faut retenir certaines expressions qui serviront de point de départ à nos réflexions. Il s'agit d'expressions topiques auxquelles il faut donner le sens dérivant de la tradition dans laquelle elles s'inscrivent.

19. Lemerle, L'encyclopédisme à Byzance (cité n. 4), p. 605.

1) Le recueil du matériel a été effectué après une dure recherche des sources : pour obtenir celles-ci, les bibliothèques du monde entier ont été fouillées (πρότερον μὲν ζητητικῇ διεγέρσει βίβλους ἄλλοθεν ἄλλας ἐξ ἁπάσης ἑκασταχοῦ οἰκουμένης συλλέξασθαι παντοδαπῆς καὶ πολυειδοῦς ἐπιστήμης ἐγκύμονας). Nous pourrions nous étonner de cette affirmation, car la moisson n'a pas été si vaste qu'on pourrait le croire. Il est bien vrai que nous ne possédons que la liste relative aux sections des *Excerpta* qui ont été sauvées, mais nous voyons aussi que les mêmes auteurs y reviennent continuellement, ce qui est très logique. Selon les calculs de Lemerle[20], l'ensemble des œuvres utilisées ne dépasse pas vingt-six historiens ou chroniqueurs, ce qui ne me semble pas, contrairement à ce que Lemerle pense, un nombre très élevé. En outre, comme le savant l'a bien remarqué, la moitié de ces œuvres appartiennent au ve-viie siècle, et c'est le fruit d'une activité littéraire principalement constantinopolitaine : autant dire que les ouvrages devaient bien se trouver dans les bibliothèques de la capitale[21]. Évidemment il ne s'agit là que d'un *topos* littéraire, que nous retrouvons dans d'autres ouvrages du même milieu et de la même époque : les synaxaires font état de la même attitude, et le synaxariste Hélie (ou Pierre), affirme[22] : ὁ φιλοπονώτατος Ἡλίας πολὺς ὢν καὶ τὸν ζῆλον καὶ τὸ φιλόθεον, πολὺς τὸ φρόνιμόν τε καὶ τὸ ἄοκνον, ἀγώνισμα θέμενος πάσης ἀσχολίας ὑπέρτερον, κοινωφελές τι χρῆμα καταλιπεῖν, τοῖς ἐν χρονίᾳ μελέτῃ ἑαυτὸν πολλοῖς πόνοις ἐκδέδωκεν· καὶ τοῦτο μὲν ἱστοριῶν βίβλους τοῦτο δὲ συγγράμματα παλαιῶν διελθὼν καὶ τόπον μηδένα σχεδὸν τῆς ἑῴας καὶ ἑσπερίου λήξεως ἀνεξερεύνητον καταλιπὼν τὸ τοῖς ἄλλοις ἐλλειφθὲν ἄριστα ἀνεπλήρωσεν … *(Pierre, qui aime beaucoup le travail, et qui est très ami de Dieu, qui a beaucoup de bonne volonté et de zèle, engageant un combat qui lui a permis de vaincre toute difficulté, pour laisser à la postérité un ouvrage utile, s'est adonné à force de peine à une longue étude, et parcourant tant les livres d'histoire que les ouvrages des anciens, et ne laissant inexploré presque aucun lieu de l'Orient et de l'Occident, il a comblé parfaitement les vides laissés par les autres…)*. Comme on le voit, rien de nouveau sur ce front, et nous devons fortement relativiser les affirmations de la préface.

En outre, l'auteur affirme que ces livres sont gonflés d'une science diverse, mais l'exagération fait partie aussi du lieu commun. Le fait de retrouver des affirmations semblables ailleurs dans l'ouvrage de Constantin Porphyrogénète, ne doit pas nous induire en erreur : ce sont des *topoi* littéraires, qui doivent être interprétés pour ce qu'ils veulent indiquer, et non selon une lecture au pied de la lettre[23].

20. *Le premier humanisme*, p. 285 s.

21. Sur les bibliothèques, voir en dernier L. Canfora, Libri e biblioteche, dans *Lo spazio letterario della Grecia Antica. 2, La ricezione e l'attualizzazione del testo*, dir. G. Cambiano, L. Canfora, D. Lanza, Roma 1995, pp. 11-93.

22. *Syn. CP*, *Prolegomena* col. XXXV.

23. Par exemple, dans la préface du *De cerimoniis aulae byzantinae*, texte établi et trad. par A. Vogt (Les Belles Lettres. Collection byzantine), Paris 1939 (réimpr. 1967), p. 1-2, il est écrit : « Parce qu'il [le cérémonial impérial] était négligé et, pour ainsi dire, mort, on voyait l'Empire vraiment sans parure et sans beauté […] Pour échapper à cela […] nous avons cru qu'il convenait de recueillir soigneusement, de droite et de gauche, tout ce qui a été trouvé par les anciens ou transmis par des témoins oculaires ou vu par nous-même et introduit de notre temps, de l'exposer dans le présent ouvrage en une vue d'ensemble, facile à saisir, et de consigner pour nos successeurs la tradition des coutumes ancestrales tombées en désuétude. »

2) C'est justement le processus de collation des *Excerpta* qui attire tout notre intérêt. Les phases de ce travail sont très bien décrites par l'auteur de la préface. La première étape est constituée par le recueil des sources ; la deuxième par le choix des passages à retenir ; la troisième par la construction d'un cadre d'ensemble où ranger les morceaux choisis, et par l'ordre dans lequel les auteurs anciens sont cités[24]. Les mots utilisés sont typiques de la méthode de production de recueils : rassembler les livres (συλλέξασθαι), en faire un choix (ἐκλογή), disposer les passages choisis dans des chapitres (κεφαλαιώδεις ὑποθέσεις). Le processus est très ancien : nous pourrions citer la préface de l'*Anthologium* de Stobée, qui parle des mêmes pratiques, mais plus claire encore est la préface d'un autre recueil, celui d'Oribase, un auteur qui a vécu au IVe siècle, et qui tire des œuvres de Galien et d'autres médecins des informations médicales. Son recueil en 70 livres, les *Collections médicales* (Ἰατρικαὶ συναγωγαί), dédiées à l'empereur Julien, a connu un énorme succès à Byzance, surtout dans la forme abrégée en 9 livres – la *Synopsis*, dédiée, comme le fera Stobée pour Septimios, à son fils Eustathe –, ou dans la forme en 4 livres *(Libri ad Eunapium)*. Voici la préface d'Oribase[25] :

Τὰς προσταχθείσας ἐπιτομὰς παρὰ τῆς σῆς Θειότητος, αὐτόκρατορ Ἰουλιανέ, πρότερον, ἡνίκα διετρίβομεν ἐν Γαλατίᾳ τῇ πρὸς ἑσπέραν, εἰς τέλος ἤγαγον, καθὼς ἠβουλήθης, ἅστινας ἐκ μόνων τῶν ὑπὸ Γαληνοῦ γραφέντων ἐποιησάμην. ἐπεὶ δ' ἐπαινέσας ταύτας, δευτέραν ἐπέταξας πρᾶξιν, πάντων τῶν ἀρίστων ἰατρῶν ἀναζητήσαντά με τὰ καιριώτατα συναγαγεῖν καὶ πάντα ὅσα χρησιμεύει πρὸς αὐτὸ τὸ τέλος τῆς ἰατρικῆς, καὶ τοῦτο πράττειν, ὡς οἷός τέ εἰμι, προθύμως διέγνωκα, χρησιμωτάτην ὑπολαμβάνων ἔσεσθαι τὴν τοιαύτην συναγωγήν, τῶν ἐντυγχανόντων ἑτοίμως ἐξευρισκόντων τὸ ἑκάστοτε τοῖς δεομένοις ὠφέλιμον. Περιττὸν δὲ νομίσας εἶναι καὶ παντελῶς εὔηθες τὸ ἐγγράφειν τὰ αὐτὰ πολλάκις, καὶ τῶν ἄριστα συγγραψάντων καὶ τῶν μὴ ὁμοίως τὸ ἀκριβὲς ἐξεργασαμένων, μόνα τὰ τῶν ἄμεινον εἰπόντων συνάξω, [τὰ] πάλαι Γαληνῷ μόνῳ ῥηθέντα μηδὲν παραλιπών, τάξας, καθότι τῶν συγγραψάντων ἁπάντων εἰς τὰς αὐτὰς ὑποθέσεις αὐτὸς κρατεῖ, μεθόδοις καὶ διορισμοῖς τοῖς ἀκριβεστάτοις χρώμενος, ἅτε ταῖς Ἱπποκρατείοις ἀρχαῖς καὶ δόξαις ἐξακολουθῶν. χρήσομαι δὲ κἀνταῦθα τοιαύτῃ τινὶ τάξει· καὶ πρῶτον μὲν οὖν συνάξω τὰ τοῦ ὑλικοῦ μέρους, εἶτα ὅσα περὶ φύσεως καὶ κατασκευῆς εἴρηται τἀνθρώπου, μετὰ ἃ τὰ τῆς ὑγιεινῆς καὶ ἀναληπτικῆς πραγματείας, καὶ μετὰ ταῦτα ὅσα τῆς διαγνωστικῆς καὶ προγνωστικῆς ἔχεται θεωρίας, ἐπὶ οἷς τὰ περὶ τῆς τῶν νοσημάτων καὶ συμπτωμάτων καὶ ὅλως τῆς τῶν παρὰ φύσιν ἐπανορθώσεως.

Empereur Julien, j'ai terminé, comme tu le voulais, l'abrégé [ἐπιτομὰς] *que ta Divinité m'a commandé jadis, lorsque nous étions dans la Galatie occidentale. Cet abrégé, je l'ai réalisé à partir seulement des œuvres de Galien. Tu as loué ce premier ouvrage, et m'as commandité une seconde entreprise, chercher* [ἀναζητήσαντά με] *les plus importants textes des meilleurs médecins, et les réunir* [συναγαγεῖν] *ainsi que tout ce qui est utile aux fins de la médecine ; j'ai décidé de bon gré de faire cela, selon mes capacités, car j'ai*

24. Ce dernier aspect a été très bien étudié par B. FLUSIN, Les *Excerpta* constantiniens : logique d'une anti-histoire, dans *Fragments d'historiens grecs : autour de Denys d'Halicarnasse*, sous la dir. de S. Pittia (CEFR 298), Rome 2002, p. 537-559. Les hypothèses émises ont été revues par NÉMETH, *Imperial systematisation* (cité n. 17), notamment p. 202 s.

25. *Œuvres d'Oribase*, texte grec et trad. française établis par les docteurs Daremberg et Bussemaker, 6 vol., Paris 1851-1876, t. 1, p. 1-2.

bien compris qu'un tel recueil [συναγωγήν] *serait extrêmement utile, puisque les lecteurs peuvent trouver* [ἐξευρισκόντων] *immédiatement ce qui est nécessaire pour les malades. Mais comme j'ai pensé qu'il était superflu et même aberrant d'écrire à répétition les mêmes choses exprimées et par ceux qui ont écrit de façon excellente, et par ceux qui n'ont pas travaillé de manière aussi attentive, je ferai exclusivement un recueil des meilleurs écrivains, en le mettant en ordre, sans rien laisser de côté de ce qu'autrefois avait dit le seul Galien : en effet c'est lui qui l'emporte sur tous ceux qui ont écrit sur ces sujets, car, suivant les opinions et les principes d'Hippocrate, il utilise des méthodes et des définitions très précises. Même ici je suivrai cet ordre d'exposition : d'abord je rassemblerai* [συνάξω] *la partie qui concerne la matière, ensuite ce qui a été rapporté sur la nature et la structure de l'homme, ensuite encore la question de l'hygiène et de la thérapeutique, puis ce qui a trait au diagnostic et au pronostic, et enfin le traitement des maladies et des symptômes, bref, de tout ce qui est contre nature.*

Selon Németh[26], il y aurait dans la méthode employée par l'équipe qui a réalisé les *Excerpta* un aspect fortement novateur. Les ouvrages des historiens qui ont fait l'objet de la déstructuration, auraient été recopiés en entier dans la *syllogè* de Constantin, et ce serait justement dans ce processus que résiderait l'« appropriation » (οἰκείωσις) dont fait état la préface ; en ce sens, le chercheur souligne l'opposition dans la préface entre l'οἰκείωσις et la σύνοψις, résumé des ouvrages anciens. En l'état actuel des recherches sur la littérature des compilations, il est difficile de dire si une telle pratique est vraiment nouvelle et si effectivement les œuvres des historiens ont été copiées intégralement : en fin de compte, nous ne possédons qu'une partie infime des cinquante-trois sections constituant les *Excerpta*. Personnellement je pense que la préface nous dit simplement que les passages cités n'ont pas été résumés, mais cités en entier. La traduction anglaise de Németh me semble aller au-delà du texte ; voici le passage en question : κοὐκ ἔστιν οὐδὲν τῶν ἐγκειμένων, ὃ διαφεύξεται τὴν τοιαύτην τῶν ὑποθέσεων ἀπαρίθμησιν, οὐδὲν τὸ παράπαν ἀφαιρουμένης τῆς τοῦ λόγου ἀκολουθίας τῇ διαιρέσει τῶν ἐννοιῶν, ἀλλὰ σύσσωμον σωζούσης, καὶ ἑκάστῃ ὑποθέσει προσαρμοζομένης τῆς τηλικαύτης οὐ συνόψεως, ἀληθέστερον δ' εἰπεῖν οἰκειώσεως. Németh traduit[27] « Nothing contained in the texts would escape this distribution into subjects ; by following the sequence of the narrative nothing would be omitted in virtue of this division according to subject. Rather would it preserve the coherence of the whole, not by providing the usual summary for each of the subjects, but rather, to describe the process more accurately, by assigning each of them a proper classification. » Je ne crois pas qu'on puisse identifier l'ἐγκείμενον comme κείμενον : ce que Constantin nous dit est que le « contenu » correspondant au sujet traité dans chaque section n'a pas été abrégé, mais recopié entièrement. En ce sens la traduction de Lemerle est beaucoup plus respectueuse du texte. Il me semble qu'il s'agit ici des passages choisis, et non de l'ouvrage utilisé dans sa totalité, et ces passages ont été recopiés σύσσωμον (incorporés) sans rien toucher à la séquence du discours : je ne vois pas en quoi consiste la nouveauté de la pratique suivie par Constantin.

D'autre part, même si on considérait que les *Excerpta* contenaient les ouvrages utilisés dans leur totalité, ce qui reste à démontrer, aucun élément ne nous permet d'exclure

26. Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17), notamment p. 242 s.
27. *Ibid.*, notamment p. 186.

que d'autres *syllogai* aient suivi le même parcours, comme les *Hiéra* de Jean de Damas, qui ne sont pas conservés dans leur intégralité. Mais quoi qu'il en soit, le problème n'est pas là. Ce qui nous importe c'est de voir les procédés utilisés par l'équipe chargée de la réalisation de l'ouvrage. En confrontant ces méthodes avec celles utilisées auparavant, comme l'avait fait Oribase ou Jean de Stobi, nous voyons clairement que nous sommes en face des mêmes méthodes, des mêmes procédés, de la même volonté de recueillir les matériaux dispersés et de les réunir selon des chapitres plus faciles à consulter que les ouvrages dont ils sont tirés. Remarquons encore que le lexique technique utilisé est le même – étant donné qu'on utilise des synonymes – que nous retrouvons dans toute la littérature des compilations, mais surtout l'action décrite est la même : au πάντων τῶν ἀρίστων ἰατρῶν ἀναζητήσαντά με τὰ καιριώτατα συναγαγεῖν et au πρῶτον μὲν οὖν συνάξω τὰ τοῦ ὑλικοῦ μέρους d'Oribase, correspond le βίβλους ἄλλοθεν ἄλλας ἐξ ἁπάσης ἑκασταχοῦ οἰκουμένης συλλέξασθαι de la préface de Constantin, ou encore le τόπον μηδένα σχεδὸν τῆς ἑῴας καὶ ἑσπερίου λήξεως ἀνεξερεύνητον καταλιπὼν du *Synaxaire* d'Hélie ; le καταμερίσαι τοῦτο εἰς λεπτομέρειαν ἀνεπιφθόνως de Constantin correspond au χρήσομαι δὲ κἀνταῦθα τοιαύτῃ τινὶ τάξει· καὶ πρῶτον μὲν οὖν συνάξω… d'Oribase et le καταμερίσαι εἰς ὑποθέσεις διαφόρους de Constantin se retrouve aussi dans les conclusions d'Oribase, lorsqu'il parle des différents sujets de son recueil, de même encore dans les ἐκτεθέντα ὑπομνήματα de la préface d'Hélie. Bien entendu, il ne s'agit pas d'une reprise quelconque, d'une dépendance des uns envers les autres, mais simplement de l'appartenance de tous ces auteurs à la même mouvance intellectuelle, aux mêmes pratiques intellectuelles, aux mêmes comportements littéraires : la culture de la συλλογή.

3) Le but de ces opérations est tout à fait le même, et là encore nous sommes devant des affirmations topiques, dont nous devons nous méfier, ou plutôt qui doivent être interprétées. Constantin luttait contre la ῥᾳθυμία des hommes, l'indolence de la nature humaine, qui empêche la lecture des sources du passé pour en tirer l'ὠφέλεια dont les sources historiques sont porteuses. C'est la même indolence (ῥᾳθυμία) dont était affecté le fils de Stobée, auteur d'une énorme collection de passages tirés des auteurs de l'Antiquité[28] ; c'est Photius qui témoigne de la volonté de ce compilateur de l'Antiquité tardive, d'aider son fils Septime à dépasser ses difficultés d'apprentissage[29] : Ἡ δὲ συναγωγὴ αὐτῷ ἔκ τε ποιητῶν καὶ ῥητόρων καὶ τῶν κατὰ τὰς πολιτείας λαμπρῶς βεβιωκότων ἐγένετο, ὧν (ὡς καὶ αὐτός φησι) τῶν μὲν τὰς ἐκλογὰς τῶν δὲ τὰ ἀποφθέγματα καί τινων ὑποθήκας συλλεξάμενος, ἐπὶ τῷ ῥυθμίσαι καὶ βελτιῶσαι τῷ παιδὶ τὴν φύσιν ἀμαυρότερον ἔχουσαν πρὸς τὴν τῶν ἀναγνωσμάτων μνήμην, στείλειεν. *(Ce recueil est constitué de passages tirés des poètes et des rhéteurs, ainsi que de ceux qui ont vécu glorieusement dans la vie politique. De tous ceux-là [comme il le dit lui-même] il a réuni* [συλλεξάμενος] *parfois des passages choisis, et parfois les apophtegmes et certains préceptes, afin de les adresser à son fils, pour discipliner et améliorer sa nature qui était plutôt faible dans la mémorisation des lectures).* De même d'ailleurs que Constantin parle dans la préface de l'usage didactique de son recueil, lorsqu'il précise ἐνδελεχέστερον κατεντυγχάνειν εἰς τοὺς τροφίμους τῶν λόγων

28. *Joannis Stobaei Anthologium*, rec. C. Wachsmuth & O. Hense, 5 vol., Berolini 1884-1912 (réimpr. 1958).

29. Le passage se trouve dans le 2e volume de l'édition de la *Bibliothèque* par Henry, p. 159, l. 22-31 (cod. 167).

καὶ μονιμώτερον ἐντυποῦσθαι τούτοις τὴν τῶν λόγων εὐφράδειαν *(en pratiquant un choix, on excitera une attention plus soutenue chez les nourrissons des lettres, et on imprimera plus fortement en eux la noble et efficace justesse de ces écrits)*.

La fonction de la littérature à Byzance était celle de l'ὠφέλεια, une utilité pratique[30], et Constantin n'échappe pas à la règle de l'établissement du sens de cette utilité. Il ne s'agit pas seulement d'avoir une vision d'ensemble des différents sujets traités dans maints ouvrages, mais de se les « approprier » : οὐ συνόψεως, ἀληθέστερον δ' εἰπεῖν οἰκειώσεως[31]. Il nous revient d'écouter ce que l'auteur nous dit, et ici sa voix est univoque : face à la multitude d'ouvrages historiques, face à la paresse des hommes, face à la complexité des événements, il a réuni par argument les passages qu'il juge les plus intéressants pour constituer un recueil, dont le but est l'ὠφέλεια. Comment devons-nous comprendre ce mot ? Ordinairement il est compris dans le sens de la ψυχωφέλεια, l'utilité pour l'âme, d'où la définition d'encyclopédie morale que Lemerle lui octroie. Mais il ne s'agit pas du tout de cela. L'ὠφέλεια en question est proprement l'utilité comme outillage littéraire et comme moyen d'apprentissage, même si la littérature a ou peut avoir des fins morales. C'est justement la même ὠφέλεια que nous retrouvons dans les *Collections médicales* d'Oribase, qui sont des instruments pour parvenir à un traitement des maladies.

Oribase affirme[32] qu'il a obéi à l'ordre de Julien de composer ce recueil, car il avait compris « qu'un tel recueil serait extrêmement utile, étant donné que les lecteurs peuvent trouver immédiatement ce qui est nécessaire pour les malades ». Selon Photius, qui avait lu la préface de Stobée[33], le recueil aurait été composé « afin de l'adresser à son fils, pour discipliner et améliorer sa nature qui était plutôt faible dans la mémorisation des lectures ». Le même Photius nous donne le sens de ces recueils et nous explique en quoi consiste leur ὠφέλεια : en ce qui concerne Stobée il nous dit clairement[34] Χρήσιμον δὲ τὸ βιβλίον τοῖς μὲν ἀνεγνωκόσιν αὐτὰ τὰ συντάγματα τῶν ἀνδρῶν πρὸς ἀνάμνησιν, τοῖς δ' οὐκ εἰληφόσι πεῖραν ἐκείνων, ὅτι διὰ συνεχοῦς αὐτῶν μελέτης οὐκ ἐν πολλῷ χρόνῳ πολλῶν καὶ καλῶν καὶ ποικίλων νοημάτων, εἰ καὶ κεφαλαιώδη, μνήμην καρπώσονται. Κοινὸν δ ἀμφοτέροις ἡ τῶν ζητουμένων, ὡς εἰκός, ἀταλαίπωρος καὶ σύντομος εὕρεσις, ἐπειδάν τις ἀπὸ τῶν κεφαλαίων εἰς αὐτὰ τὰ πλάτη ἀναδραμεῖν ἐθελήσειε. Καὶ πρὸς ἄλλα δὲ τοῖς ῥητορεύειν καὶ γράφειν σπουδάζουσιν οὐκ ἄχρηστον τὸ βιβλίον. *(Ce livre est utile à ceux qui ont déjà lu tous ces écrits de ces hommes célèbres, pour leur rafraîchir la mémoire, mais aussi à ceux qui n'ont pas eu l'occasion de les lire, car par le biais de leur étude constante, ils en auront comme bénéfice le souvenir de pensées nombreuses, belles et variées. Aux uns et aux autres le fait de retrouver ce qu'on cherche de manière rapide et sans effort est utile, si quelqu'un veut passer de ces chapitres aux ouvrages complets. Enfin, le livre est intéressant*

30. Voir sur ce sujet G. Cavallo, *Lire à Byzance* (Séminaires byzantins 1), Paris 2006. Voir aussi G. Cavallo, Foglie che fremono sui rami : Bisanzio e i testi classici, dans *I Greci : storia, cultura, arte, società. 3, I Greci oltre la Grecia*, a cura di S. Settis, Torino 2001, p. 593-628.

31. Cf. Holmes, Byzantine political culture (cité n. 16), p. 58 s. Voir aussi Flusin, Les *Excerpta* (cité n. 24) ; Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17) ; L. R. Cresci, Come e perché venivano letti gli storici a Bisanzio, dans *Le età della trasmissione. Alessandria, Roma, Bisanzio : atti delle giornate di studio sulla storiografia greca frammentaria (Genova, 29-30 maggio 2012)*, a cura di F. Gazzano & G. Ottone, Tivoli 2013, p. 61-94.

32. *Œuvres d'Oribase*, passage cité n. 25.

33. Photius, *Bibliothèque*, passage cité n. 29.

34. Photius, *Bibliothèque*, *ibid.*

aussi pour ceux qui tâchent d'écrire et de faire de la rhétorique). Et à propos d'Oribase, Photius revient sur la rapidité de repérage des éléments qui intéressent le lecteur[35] : Ἔστι δὲ τὸ παρὸν βιβλίον πρὸς μὲν ἀνάμνησιν τοῖς κατὰ τὰς ἰατρικὰς πράξεις τε καὶ θεωρίας συνησκημένοις οὐ φαύλην παρέχον τὴν χρείαν, καὶ μᾶλλον πρόχειρον *(Ce livre a une utilité immédiate et pas de peu, pour tous ceux qui exercent la médecine et qui l'étudient, pour rappeler* [les principes]*).* Encore une fois nous sommes dans un contexte d'enseignement, face à des étudiants, comme ceux qui s'efforcent d'exercer la rhétorique, comme le fils de Stobée qui ne parvenait pas à se souvenir de ses lectures, comme les « nourrissons des lettres » de Constantin. Si l'hypothèse de Németh, selon lequel la réalisation finale des *Excerpta* constantiniens se situe à l'époque de Basile Parakoimoménos, dans un contexte lié à l'« école du palais », se posait comme vraie, nous comprenons encore mieux le but de l'opération initiée par Constantin Porphyrogénète[36].

La même « utilité » se retrouve aussi dans les recueils des sentences, les gnomologes, qui sont divisés par *capita*, chapitres portant sur un sujet précis, comme les *Excerpta*, avec lesquels ils partagent au moins un argument, le περὶ ἀρετῆς καὶ κακίας que nous retrouvons, sans étonnement, aussi comme premier chapitre du recueil d'Oribase, de l'*Anthologium* de Stobée et des *Sacra parallela* de Jean de Damas. Ces recueils font partie de l'outillage dont un écrivain avait besoin, mais aussi un lecteur qui voulait avancer rapidement dans la consultation de certaines œuvres qu'il n'avait pas le temps, l'opportunité ou les moyens de lire en intégralité. Encore faut-il signaler que, même à propos des gnomologes, le grand spécialiste Marcel Richard, qui travaillait dans le même milieu que Lemerle, avait parlé de « florilèges spirituels »[37], et ne trouvait aucun « intérêt » dans le recueil de Géorgidès[38] qui était rangé selon un ordre alphabétique : ici encore on reproche à une œuvre d'avoir un contenu qui ne correspond pas à la définition qu'on lui a donnée. Mais le contenu spirituel, qui pouvait éventuellement s'ajouter à la fonction primaire d'outil de travail, n'était pas le but de ces recueils[39].

Rappeler ce qui a été composé sur un sujet donné, permettre de revenir aux originaux rapidement, avoir un instrument immédiat avant de procéder à d'autres recherches : c'est l'un des sens de ces recueils, qui ne peuvent pas être confondus avec une encyclopédie. Certes, en soi, ils ressemblent aux manuels que nous utilisons aujourd'hui pour avoir une information rapidement, pour trouver une information ou une donnée que nous ignorons. Mais la différence entre nos outils et ceux des Byzantins réside dans la possibilité de la circulation du savoir : je m'explique, dans nos encyclopédies nous avons toujours la possibilité d'avancer dans la recherche, de lier des événements et des personnages, de mieux comprendre un concept par le biais des renvois, ce qui est exclu dans ces recueils, qui se

35. Photius, *Bibliothèque. 3*, p. 134 (cod. 218).

36. Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17), p. 101 s.

37. M. Richard, Florilèges grecs, dans *Dictionnaire de spiritualité. 33-34*, Paris 1962, col. 475-512 : le gnomologe de Géorgidès est le nº 10.

38. P. Odorico, *Il prato e l'ape : il sapere sentenzioso del monaco Giovanni* (Wiener byzantinistische Studien 17), Wien 1986.

39. C'est pourquoi la définition de « florilège spirituel » donnée au *Florilegium Patmiacum* par E. Sargologos, *Un traité de vie spirituelle et morale du XIe siècle : le florilège sacro-profane du manuscrit 6 de Patmos*, introd., texte critique, notes et tables, Thessalonique – Asprovalta 1990, ainsi que les considérations sur le sens de cet ouvrage, doivent être revues.

limitent à l'exposition d'une donnée, cette donnée n'étant rien d'autre qu'une citation. Même si parfois nous retrouvons des renvois (dans les *Excerpta* nous pouvons lire ici et là la phrase ζήτει ἐν τῷ περὶ… qui indique que l'argument est développé ou repris aussi dans une autre section)[40], cela ne nous permet pas d'avancer dans l'approfondissement d'un sujet. En d'autres mots, la référence à un auteur clôt le débat, et seule la lecture de l'ensemble du recueil peut donner un cadre plus complet, sans que, de toute manière, cela permette un parcours quelconque. En conclusion, ce qui prime c'est l'accumulation du savoir, son choix, avec tout ce que cela signifie en termes de contrôle et de censure : ces recueils sont en définitive proches de la *Sélection du Reader's Digest* et bien loin d'une encyclopédie.

Lemerle, selon qui les *Excerpta* seraient une encyclopédie morale, s'interroge[41] sur les conséquences qu'ils ont eues dans la tradition des auteurs qui ont fourni le matériel constitutif de ce recueil : après avoir innocenté Constantin de l'accusation, qui a souvent été portée contre lui, d'être à l'origine de la perte des originaux, il regrette le fait que le matériel ne soit pas exposé selon un ordre alphabétique, comme la *Souda*; cette disposition différente, par argument, aurait nui à l'œuvre même : « … la tradition manuscrite de ce qui nous est parvenu est pauvre, tandis qu'en revanche la *Souda*, qui en fait large usage, a connu un grand succès : n'est-ce point ce succès qui a nui aux *Excerpta*, et n'est-il point la preuve que la présentation alphabétique était celle qui convenait ? Le Porphyrogénète n'a-t-il pas, en fin de compte, échoué ? Je le pense … » Étrange conclusion : après avoir défini ce recueil comme une encyclopédie, il l'accuse de n'être pas pratique, car il n'est pas ordonné par ordre alphabétique, comme une encyclopédie; en d'autres mots, il l'accuse de ne pas être une bonne encyclopédie, ce que prouverait la moindre transmission connue par le recueil : ainsi Lemerle définit d'abord l'ouvrage, et il l'accuse ensuite de ne pas correspondre à sa propre définition.

Les théories de Lemerle sur l'existence d'une série d'encyclopédies réalisées autour de Constantin Porphyrogénète et sous son impulsion ne tiennent donc pas, même en substituant au mot « encyclopédie » celui de « compilation », sans analyse préliminaire de ce qu'implique ce terme. Si nous refusons cette qualification d'encyclopédie aux *Excerpta*, qui représentent le recueil le plus homogène et le plus complet, le plus à même de susciter, même à tort, l'idée d'une « encyclopédie », l'hypothèse selon laquelle les autres œuvres, constituées de traités bien distincts, puissent constituer autant d'encyclopédies est totalement à rejeter.

4) La préface des *Excerpta* nous donne aussi des renseignements sur la façon dont l'ouvrage a été réalisé. Là encore nous ne trouvons pas de nouveauté, car la technique de production était bien rodée à l'époque de Constantin et ce depuis bien longtemps. Cette méthode consistait, comme nous l'avons dit, dans le double mouvement de **déstructuration** et de **restructuration**, selon un processus en trois étapes[42]. La méthode consistant à extraire des passages et à construire avec eux un nouvel ouvrage, qui traite

40. Voir Lemerle, *Premier humanisme*, p. 283; une étude complète de ces notes marginales a été faite par Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17), chap. 3.

41. *Le premier humanisme*, p. 287. Voir, contre cette affirmation, les observations de Cresci, Come e perché (cité n. 31).

42. Cf. Odorico, Cadre d'exposition (cité n. 9).

des différents sujets en se fondant sur des morceaux choisis, n'est pas du tout opposée à l'« appropriation » d'un ouvrage, car l'intérêt du compilateur n'est pas porté en première instance sur la source, mais sur la thématique. C'est pourquoi nous n'avons pas besoin de comprendre cette « appropriation » comme réutilisation intégrale des ouvrages dont on tire les morceaux choisis[43] ; en revanche, il y a différentes façons de travailler : on pouvait réduire le passage de la source (c'est ainsi que je comprends l'idée de σύνοψις dont fait état la préface), ou bien le transcrire en entier. Il faut lire la « compilation », non comme le font les philologues qui se fondent sur les citations des auteurs anciens, en leur donnant la priorité dans leur analyse, mais comme le faisaient les Byzantins, à savoir disposer des informations sur un sujet donné, grâce à la réunion des passages d'auteurs qui sont considérés comme des autorités[44].

a. Il s'agit d'abord de réunir tout le matériel sur lequel on veut travailler. C'est cette phase, pour laquelle on utilise plusieurs mots techniques, comme ἐκλογή ou συναγωγή, qui désigne justement le choix des extraits et leur réunion dans le nouveau corpus. C'est la tâche de l'ἐρανιστής, auquel la définition cavalière et méprisante de « compilateur » nuit. Il s'agit d'une personne ou plutôt d'une équipe, qui doit lire les sources et signaler les passages censés être retenus pour entrer dans la nouvelle composition. Il se peut que le nom de l'un d'entre eux, Théodose, nous soit parvenu, comme Lemerle le signale[45] : ὁ ἐρανίσας τὸ παρὸν Θεοδόσιος ἐστὶν ὁ μικρός.

b. Le matériel est recomposé dans la nouvelle *syllogè*. C'est le point le plus intéressant pour nous, car cette méthode nous permet de saisir le sens même du recueil, la fonction de l'ouvrage, et par là l'outillage littéraire et la fonction des lettres à Byzance. Mais nous n'avons pas de renseignements sur cette étape. Je crois d'abord qu'il s'agissait d'établir les différents chapitres dans lesquels le recueil devait s'organiser. Les observations de Németh sur le nombre cinquante-trois sont à ce propos très intéressantes.
Le cadre d'ensemble nous donne les sens de l'ouvrage. Les choix étaient multiples, car la « mentalité du recueil » offre une vaste gamme de possibilités. On pouvait passer du plus simple ordre alphabétique au discours historique le plus complexe. Pour ne citer qu'un exemple, Georges le Moine construit l'histoire du monde par citations enchaînées les unes aux autres, mais pour ce faire, il a dû créer d'abord le squelette de l'ouvrage censé les accueillir. J'ai interprété, dans un précédent article, le mot ἀφορμαί cité par Théophane dans le sens de l'incipit des passages à insérer[46]. Il

43. Comme le pense Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17).

44. C'est pourquoi je ne comprends pas l'affirmation de Holmes, Byzantine political culture (cité n. 16), p. 59 : « Both synopsis and oikeiosis seem to stand in contrast to the selection and extraction method, ekloge, by which the materials *for* each thematic chapter were originally chosen. »

45. *Le premier humanisme*, p. 285. Il se peut cependant qu'il s'agisse du nom d'un copiste : voir Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17), p. 140 (où il y a la bibliographie de référence). La question reste ouverte, même si le mot ἐρανίσας fait davantage penser à celui qui a collationné les textes.

46. « Parce que je suis ignorant » : imitatio/variatio dans la chronique de Georges le Moine, dans *Imitatio, Aemulatio, Variatio : Akten des internationalen wissenschaftlichen Symposions zur byzantinischen Sprache und Literatur (Wien, 22.-25. Oktober 2008)*, hrsg. von A. Rhoby & E. Schiffer (Österreichische Akademie der Wissenschaften, philos.-hist. Kl. Denkschriften 402 = Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 21), Wien 2010, p. 209-216. Les notes marginales dans le manuscrit du *De virtutibus et vitiis* des *Excerpta* sont interprétées en ce sens par Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17), p. 207 s. : « It is more lickely, in our view, that these notes are traces of the working method and

faudrait à l'avenir se concentrer sur cette phase, qui a peut-être laissé des traces dans la tradition manuscrite : le cas des *Excerpta* est en ce sens précieux, car nous disposons d'un manuscrit, le *cod. Peirescianus* (Tours, Bibliothèque municipale C 980), qui est probablement le produit final du processus de construction de ce recueil, et non une copie où les notes marginales disparaissaient. Georges le Moine n'est pas le seul à agir de cette façon : je citerai un exemple que j'ai déjà utilisé par ailleurs pour montrer comment on peut créer par le biais des citations : le Pseudo-Eustathe d'Antioche[47]. Nous ne connaissons pas la date de composition du *Commentaire à l'Hexaméron*, qui se présente plutôt comme une chronique des temps bibliques. Sa publication nous permettra de mieux comprendre la structure et les buts de l'ouvrage. Le texte est construit par le biais d'une série de citations tirées de différents ouvrages et juxtaposées de façon à construire un texte homogène et de lecture facile. Parmi les auteurs utilisés nous trouvons le *Chronikon* d'Eusèbe, le Pseudo-Justin, l'*Hexaméron* de Basile de Césarée, Athanase le Théologien, le *Physiologus*, Achille Tatius, Origène, Flavius Josèphe, etc. De cette manière le nouveau texte n'est rien d'autre qu'une composition de passages, où ce qui prime est le choix des morceaux et leur assemblage.

c. La réalisation de l'ouvrage comporte un ordre intérieur dans chaque section, où des auteurs précèdent ou suivent d'autres selon une hiérarchie très importante. Cet aspect a bien été présenté (avec de nombreuses questions qui demeurent ouvertes) par B. Flusin et je renvoie donc à son étude[48]. L'existence d'un triple ordre, établie par Németh[49], est en revanche sujette à caution : s'il est vrai qu'il y a un ordre des cinquante-trois sections et une liste d'auteurs, voir dans les annotations une sorte d'index est aller trop loin dans l'évaluation de la structure ; il faudrait plutôt se concentrer sur la façon de construire la structure, et voir le processus qui mène des œuvres originales à la *syllogè*, à travers une série de phases qui nécessairement ont laissé des traces dans la tradition manuscrite, mais ceci est un sujet extrêmement complexe, qui sort des limites de cette contribution[50].

Revenons-en aux premières considérations et au catalogue de Lemerle, auquel nous pourrions ajouter d'autres compilations de la même époque, comme l'*Oneirokritikon* d'Ahmet. Si d'un côté sur la base de l'analyse de la diversité des textes nous brisons l'unité du catalogue de Lemerle, de l'autre nous pouvons ajouter d'autres œuvres dont le lien avec

served as references used in the process of preparing the draft copies of the final versions » (p. 209). Je note seulement que mon hypothèse sur l'existence des ἀφορμαί trouve une confirmation dans l'analyse menée par Németh.

47. P. Odorico, Dans le cahier des chroniqueurs : le cas d'Eustathe d'Antioche, dans *Textual transmission in Byzantium : between textual criticism and Quellenforschung*, ed. by J. Signes-Codoner, I. Perez Martin, Turnhout 2014, p. 373-390.

48. Flusin, Les *Excerpta* (cité n. 24).

49. Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17), notamment p. 30 s.

50. Pour les recherches futures, il faudra partir des considérations de P. Speck, Über Dossiers in byzantinischer antiquarischer Arbeit, über Schulbücher für Prinzen, sowie zu einer Seite frisch edierten Porphyrogennetos, dans *Varia. 3* (Ποικίλα βυζαντινά 11), Bonn 1991, p. 269-292, ainsi que de Pratsch, Untersuchungen zu *De thematibus* (cité n. 14), et de Németh, *Imperial systematisation* (cité n. 17), notamment p. 166 s. J'ai abordé le sujet dans Odorico, Dans le cahier des chroniqueurs (cité n. 47), p. 373-389. Sur le même recueil voir aussi Németh, p. 32 s.

Constantin Porphyrogénète ne peut pas être établi, mais qui montrent la longue durée de cette production. Je citerai le cas d'une compilation datant probablement de la même époque, qui n'avait pas été prise en considération par Lemerle, le soi-disant *Anonymus Treu*[51]. Il s'agit encore une fois d'une compilation à caractère historico-géographique, constituée d'*excerpta* de plusieurs auteurs, rangés selon un ordre alphabétique : dans ce sens elle fait mieux que les *Excerpta* constantiniens, selon les desiderata de Lemerle, mais elle n'en est pas pour autant une encyclopédie, car il s'agit bien d'un recueil de citations (qui restent en grande partie à identifier), sur un sujet déterminé. La datation de cet ouvrage est plus intéressante encore. Le manuscrit actuel, lacunaire, date du milieu du xe siècle, époque de l'activité de Constantin Porphyrogénète, mais il s'agit probablement d'une copie d'un manuscrit plus ancien, et probablement endommagé. Ces éléments montrent que pendant une longue période, on a produit des « com-positions », mot plus approprié que « compilations », où des passages de différents auteurs ont été choisis (ἐκλογή), réunis (ἀναθροίζω, συλλέγω), disposés (ἐκτίθημι), pour former un nouvel ouvrage, dont la fonction et la structure lui sont propres, même s'il les partage avec d'autres « com-positions » de ce genre.

Nous pourrions continuer à élargir le catalogue des « com-positions », mais ce qui prime ce sont leur structure, leur fonction, leur façon d'être utilisées, la mentalité qui les a fait naître. J'avancerai ici quelques considérations sur ce type de production, pour montrer brièvement leurs caractères particuliers, et la distance qui les sépare d'autres ouvrages, définis comme des « compilations » de façon trop cavalière.

Chaque recueil peut recevoir sa légitimation par la nature même des textes choisis, surtout lorsque le recueil traite de sujets qui ont trait à la religion, dans le sens le plus vaste du mot, à savoir la morale, le sens de la vie, etc. C'est justement ce sens de validation par le biais de sources consacrées et consacrantes, qui explique le recours systématique à la culture du recueil. Telle est la force de ce cadre mental, que même des ouvrages conçus au-dehors de ce type de production en sont bientôt contaminés. Il suffit en ce sens de considérer deux œuvres qui ont connu un succès énorme à Byzance, la *Scala Paradisi* de Jean Climaque et les *Quaestiones et responsiones* attribuées à Anastase Sinaïte. Il ne s'agit certes pas de recueils au sens qui nous intéresse : même si les demandes et les réponses sont réunies dans un corpus, ce n'est pas le type de recueil dont nous parlons, constitué – tout comme les *Excerpta* constantiniens – de citations. Après leur parution, ces deux ouvrages ont reçu des commentaires et des scholies, puisés dans les œuvres des Pères de l'Église : on a constitué un florilège à la fin de chaque partie, constitué d'*excerpta* censés valider le contenu de l'exposé.

Avec ces remarques générales, démontrant la longue durée de la pratique de composition de recueils, nous abordons le fond de la question, en relation avec l'ouvrage de Lemerle. Son « catalogue » des encyclopédies était fondé sur une hypothèse de base, celle de la « renaissance » des lettres à l'époque des Macédoniens, dont la période de

51. Le texte a été édité par M. Treu, *Excerpta Anonymi Byzantini ex codice Parisino Suppl. gr. 607 A* (Städtisches Gymnasium zu Ohlau. 2, Wissenschaftlicher Teil), Ohlau 1880. Voir aussi P. Odorico, Du recueil à l'invention du texte : le cas des Parastaseis Syntomoi Chronikai, *BZ* 107, 2014, p. 97-126. À la fin de l'édition se trouve la liste des *loci communes*, p. 57-58 : cependant la recherche est encore à effectuer, car Treu renvoie très souvent à la Souda et à des scholies, et la source primaire reste inconnue.

Constantin Porphyrogénète représente une étape très importante, avec la floraison d'un encyclopédisme, qui en représente un ultime développement.

Nous avons bien vu qu'il ne convient pas de parler d'encyclopédisme, mais de « com-positions », dont la pratique de production date au moins de l'Antiquité tardive. Cependant nier l'encyclopédisme, veut dire nier non seulement la conclusion du « premier humanisme », mais aussi son commencement : les cas de l'*Anonymus Treu*, par exemple, et des *Excerpta*, qui ne diffèrent en rien de la production d'Oribase, Georges le Moine ou le Pseudo-Eustathe (et la liste pourrait être bien longue), montrent qu'il y a une continuité de techniques et de mentalités, une façon de faire dans la production de l'outillage littéraire, qui datent au moins de l'Antiquité tardive, et qui prennent les formes les plus disparates, toujours obéissant aux mêmes procédures, aux mêmes règles, au même savoir-faire. Si nous mettons ce type de production non à la marge de la production intellectuelle, comme on l'a toujours fait en privilégiant, selon notre conception de la littérature, la « créativité » de l'« auteur » plutôt que l'anonymat et la pratique d'une autre façon de constituer la culture, mais au centre de nos réflexions et de nos analyses, l'idée même d'une « renaissance » est ébranlée et risque de péricliter. Les recherches à venir, devenues désormais indispensables, diront comment nous devons juger cette culture.

École des hautes études en sciences sociales – Université Paris Sciences & Lettres

LA « RENAISSANCE MACÉDONIENNE » : DE SON INVENTION À SA MISE EN CAUSE

par Jean-Michel Spieser

Il ne s'agit pas ici de donner un nouveau point de vue sur la période qu'on qualifie communément de Renaissance macédonienne, mais de retracer l'histoire de cette notion en s'en tenant aux principales étapes de son évolution.

N. Kondakov, sur l'œuvre duquel on reviendra plus loin, dans le deuxième chapitre de son *Histoire de l'art byzantin*, considère que, si l'on peut remonter à Montfacon, Mabillon, Ducange et d'autres [1], Seroux d'Agincourt est le premier à avoir montré un véritable intérêt pour les miniatures byzantines [2]. Celui-ci les voit dans une sorte de continuité du VIIIe au XIe siècle, par la conservation des techniques antiques, avec un apogée aux Xe et XIe siècles et une brutale décadence au XIIe, en raison du caractère artificiel – parce que reposant uniquement sur la cour – de la floraison précédente.

L'idée d'une continuité avec le passé antique reste présente un certain temps. En 1839, Gustav Friedrich Waagen, premier professeur d'histoire de l'art à Berlin, publiait le troisième tome de ses *Kunstwerke und Künstler in England und Paris* [3]. Il consacre, dans ce volume, une large place aux manuscrits de la Bibliothèque nationale, en particulier à deux d'entre eux, toujours comptés parmi les plus remarquables manuscrits byzantins, le Grégoire de Naziance et le Psautier de Paris [4]. Il en analyse les miniatures à peu près de la même façon. Tout en reconnaissant leur date, fin IXe et Xe siècles, il considère que, pour l'essentiel, ils restent dans la manière « romano-antique » *(römisch-antike)* et « montrent de remarquables innovations des premiers temps de l'art chrétien ». De manière explicite,

1. N. Kondakov, *Histoire de l'art byzantin, considéré principalement dans les miniatures*, 2 volumes, Paris 1886-1891 (réimpression New York 1970), p. 45-64.

2. J.-B. Seroux d'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments depuis sa décadence*, Paris 1823 (publication posthume).

3. G. F. Waagen, *Kunstwerke und Künstler in England und Paris. 1-3*, Berlin 1837-1839. Sur Waagen (1797-1868), voir les notices biographiques : *Allgemeine Deutsche Biographie. 40*, Leipzig 1896, p. 410-414 ; « Waagen, Gustav Friedrich », dans *Dictionary of art historians*, https://dictionaryofarthistorians.org/waageng.htm, consulté le 26-2-2015.

4. Paris BNF gr. 510 et Paris BNF gr. 139. Waagen, *Kunstwerke. 3* (cité n. 3), p. 201-225. Kondakov, *Histoire de l'art byzantin* (cité n. 1), indique par erreur que ces pages se trouvent dans le t. 2 de Waagen.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 43-52.

il renvoie ainsi à l'Antiquité tardive. Il a peu de confiance dans les capacités d'innovation des artistes byzantins et considère que les images de bonne qualité, mais dont l'équivalent ancien n'est pas connu, ont eu pour modèles des images de la même période, mais qui ne nous sont pas parvenues. « Le caractère barbare » d'autres innovations montre qu'ils sont d'origine plus tardive et « trahissent déjà leur caractère local-byzantin »[5]. Waagen a aussi souligné la différence avec les miniatures du XIe siècle. Il constate avec regret que, pour cette période, il n'a plus trouvé que quelques exemples de miniatures encore proches de l'Antiquité, car la « façon local-byzantine *(local-byzantinische Weise)* » se généralise[6].

Une première histoire de l'art byzantin se trouve dans l'*Allgemeine Enzyklopädie der Wissenschaften und Künste* de J. S. Ersch et J. G. Gruber : un long article y expose l'histoire de la Grèce depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. L'histoire byzantine y est considérée comme l'histoire de la Grèce médiévale et l'art byzantin y est appelé « l'art grec chrétien ». De manière beaucoup moins approfondie que dans le livre de Waagen, le renouveau de l'art byzantin sous la dynastie macédonienne y est signalé et considéré, en raison de sa proximité avec l'art antique, comme sa dernière floraison[7]. L'art byzantin y est décrit comme un art grec, ce qui va rester pour longtemps une constante.

Il aurait fallu, en suivant l'ordre chronologique, avant cette encyclopédie, mentionner Jules Labarte, mais les considérations de celui-ci sont, en quelque sorte, plus « modernes », ce qui autorise peut-être ce décalage. Le cadre chronologique qu'il propose annonce à peu près les divisions auxquelles nous sommes habitués : de Constantin à Léon l'Isaurien ; de Léon l'Isaurien à Michel III ; de Michel III à Basile II ; de Basile II à la fin du XIIe siècle ; du commencement du XIIIe siècle à la chute de l'Empire. Le Xe siècle, pour lui, était au plus haut de la peinture byzantine (« la nouvelle école [...] s'efforça de se rapprocher des beaux modèles de l'art antique qui abondaient encore à Constantinople »)[8], mais la décadence vient tout de suite après et devient de plus en plus nette avec le temps qui passe[9]. Cependant, il ne peut pas s'empêcher d'éprouver une certaine admiration pour des manuscrits qui ne rentrent pas tout à fait dans ces cadres. Il explique ainsi la qualité du psautier et du ménologe de Basile II parce que « l'influence de l'école de

5. WAAGEN, *Kunstwerke. 3* (cité n. 3), p. 202-203.

6. *Ibid.*, p. 225-226. Il reconnaît encore des qualités antiques à des miniatures des mss BNF gr. 70, 20, 230 ainsi qu'au Coislin 21 ; pour le XIIe siècle, il ajoute le BNF gr. 1528. Comme manuscrits « davantage byzantins », il cite le BNF gr. 74, le BNF Coislin 79 et, pour le XIIe siècle, les homélies de Jacques Kokkinobaphos (BNF gr. 1208), pour lequel il ne peut s'empêcher de marquer une certaine admiration.

7. J. S. ERSCH, J. G. GRUBER, *Allgemeine Enzyklopädie der Wissenschaften und Künste*, Leipzig 1818-1889. Une série de volumes est consacrée à la Grèce : le volume Erste Sektion, Teil 84 (Leipzig 1866) à l'histoire de l'Église grecque et à l'histoire de « l'art grec chrétien » jusqu'à la mort de Justinien Ier. La suite de cette histoire est publiée dans le volume Teil 85 (Leipzig 1867), p. 7-73, avec une première partie qui porte le titre révélateur « Traces de la décadence avant la prise de Constantinople par les Croisés » (remarques générales sur la prospérité et le renouveau sous la dynastie macédonienne, p. 11-12). Pour la manière dont Byzance a été reliée à la Grèce au XIXe siècle : J.-M. SPIESER, Hellénisme et connaissance de l'art byzantin au XIXe s., dans *Ἑλληνισμός : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque : actes du colloque de Strasbourg 25-27 octobre 1989*, Leiden 1991, p. 337-362.

8. J. LABARTE, *Histoire des arts industriels au Moyen Âge et à l'époque de la Renaissance. 3*, Paris 1865, p. 34.

9. *Ibid.*, p. 57 où il renvoie au t. 1 p. 65 *sqq* et p. 79 pour les causes de cette situation.

Constantin Porphyrogénète n'était pas encore complètement éteinte »[10]. De même, certaines miniatures des manuscrits de Jacques de Kokkinobaphos sont interprétées, à cause des qualités qu'il leur reconnaît, comme des copies « de tableaux du début du XIe siècle »[11]. Cela donne l'impression d'une réelle sensibilité de Labarte à la qualité de certaines peintures, mais il ne parvient pas à mettre en cause les présupposés qui structurent sa compréhension des œuvres.

Davantage peut-être que l'œuvre de Labarte, l'*Histoire de l'art byzantin* de Kondakov marque une rupture. Elle indique l'émergence d'un monde académique qui nous est familier. Ses interprétations sont nuancées et complexes. Il affirme avec force que les iconomaques, comme il désigne ceux qu'on a fini par désigner comme iconoclastes, sont hostiles à l'art, mais que la tradition antique a pu survivre pendant cette période – on verra que le rapport avec l'iconoclasme est important pour comprendre l'évolution du regard sur la renaissance macédonienne. Il voit se constituer, à la fin du IXe siècle, en parallèle avec le renouveau politique de l'Empire, un art byzantin. Plus nettement que Labarte, il considère que le Psautier de Paris est une véritable œuvre du Xe siècle et non la simple copie d'images anciennes, même si le peintre a dû s'inspirer de modèles anciens[12]. Il affirme ainsi avec force le caractère particulier et original de l'art byzantin, tout en reconnaissant qu'il a pris pour base l'art grec antique[13]. Il affirme l'existence d'un âge d'or qui va du IXe au XIIe siècle[14] et considère le ménologe de Basile II comme le manuscrit byzantin par excellence[15]. Il donne une appréciation, toujours très nuancée, pour chaque manuscrit considéré individuellement en soulignant qualités et défauts, les qualités étant souvent, mais pas systématiquement, celles d'une proximité avec l'art antique, qui lui paraît décroître à mesure que l'on avance dans le temps.

Le renouveau de l'art après l'iconoclasme est donc, dès le milieu du XIXe siècle, reconnu, mais l'expression de Renaissance macédonienne est encore absente. Charles Bayet, encore, ne l'utilise toujours pas, tout en soulignant la puissance et la prospérité de l'Empire « sous la domination de la maison macédonienne (867-1057) »[16]. Il annonce un thème qui sera développé par Ch. Diehl, l'opposition entre une école soumise aux principes du concile de Nicée, qui s'est développée en particulier dans les monastères et une autre école dont il dit : « [à la cour impériale] se forma une école qui, tout en restant

10. *Ibid.*, p. 57.
11. *Ibid.*, p. 63.
12. KONDAKOV, *Histoire de l'art* (cité n. 1), t. 2, p. 30-39. Il faut rappeler que la version originelle russe de ce livre a été publiée en 1876. Sur Kondakov, voir maintenant I. FOLETTI, *Da Bisanzio alla Santa Russia : Nikodim Kondakov (1844-1925) e la nascita della storia dell'arte in Russia*, Roma 2011. Pour un court article informatif, on peut citer W. E. KLEINBAUER, Nikodim Pavlovich Kondakov : the first Byzantine art historian in Russia, dans *Byzantine East, Latin West : art-historical studies in honor of Kurt Weitzmann*, ed. by Ch. Moss, K. Kiefer, Princeton 1995, p. 637-642.
13. KONDAKOV, *Histoire de l'art* (cité n. 1), p. 13.
14. *Ibid.*, p. 28.
15. *Ibid.*, p. 103.
16. C. BAYET, *L'art byzantin*, Paris (s.d. pour la première édition), p. 115. Sur Charles Bayet, voir J. SORIA, J.-M. SPIESER, notice « Charles Bayet », dans *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de 1789 à 1920* : http://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/bayet-charles.html (mise en ligne janvier 2016).

attachée à l'art religieux, se crut le droit d'être originale »[17]. Il considère que les artistes de cette école ont aussi pu décorer des églises, mais que, dans cette activité, ils étaient moins libres qu'en peignant des miniatures, annonçant un débat qui sera repris plus tard. Cette approche est liée aux réflexions du XIXe siècle sur l'art, sur l'importance de la liberté et de l'autonomie de l'artiste en particulier par rapport à l'Église. Bayet insiste sur un autre thème, qui était déjà apparu, mais qui ne cessera pas de se développer : ce renouveau artistique et intellectuel est lié à un retour vers la Grèce antique ; il voit peintres, philosophes, « littérateurs », se plonger dans l'étude des textes et des œuvres antiques qui leur font retrouver l'expression de la vie et du naturel. Bayet va jusqu'à trouver dans les Vies de saints de Syméon le Métaphraste « un écho affaibli de la littérature classique »[18].

C'est peut-être dans la première édition du manuel de Charles Diehl que l'expression « Renaissance macédonienne » fait son apparition. On reviendra plus loin sur les conséquences induites par le choix de cette appellation pour une période dont la définition sera variable. Son livre III a pour titre « Le second âge d'or de l'art byzantin. Époque des Macédoniens et des Comnènes », ce qui reprend la périodisation de Kondakov, dont Diehl se réclame expressément ; mais un premier chapitre de ce livre III s'intitule « La Renaissance macédonienne. Caractères généraux de l'art nouveau. L'art profane à Byzance[19] ». Diehl met, lui aussi, en parallèle la renaissance intellectuelle et la renaissance artistique et souligne l'importance de l'illustration de manuscrits d'auteurs profanes. Dans ces pages, les exemples ne se limitent pas au Xe siècle ; il fait se prolonger cette renaissance jusqu'au XIIe siècle, tout en notant que l'influence antique est de plus en plus étouffée par d'autres composantes. Il voit aussi, dans cet art, une influence orientale, en particulier pour les ornements et pour l'utilisation raffinée des couleurs. Il voit surtout se développer un art profane – dont une branche serait l'art impérial, développement qu'il revendique pour l'iconoclasme. Il oppose finalement deux courants (« comme deux écoles ») de l'art byzantin, précisant ce que proposait déjà Bayet : « l'une [école] plus profane et plus libre, l'autre plus dépendante de l'Église, l'une travaillant pour les empereurs, l'autre pour les monastères et les édifices sacrés. »[20] Si l'art religieux tend peu à peu à l'emporter sur l'art impérial, « au début » (on peut penser que, par cette expression, Diehl entend le Xe siècle), les deux « écoles » allaient de pair : « Il est probable que l'art impérial, vivifié par la crise iconoclaste, donna en tout cela à l'art religieux une impulsion féconde. »[21] Il ne modifiera pas cette appréciation et ce chapitre est pratiquement repris dans la seconde édition de son manuel[22].

Environ vingt-cinq années avant que K. Weitzmann ne fasse de la Renaissance macédonienne un de ses principaux sujets de recherche, ce concept est apparu. La

17. *Ibid.*, p. 154. Bayet parle ici du second concile de Nicée qu'il avait évoqué dans un chapitre précédent.

18. *Ibid.*, p. 154-155.

19. Ch. Diehl, *Manuel d'art byzantin*, Paris 1910, p. 365-386. Sur Charles Diehl, J. Soria, J.-M. Spieser, notice « Charles Diehl », dans *Dictionnaire critique des historiens de l'art actifs en France de 1789 à 1920* : https://www.inha.fr/fr/ressources/publications/publications-numeriques/dictionnaire-critique-des-historiens-de-l-art/diehl-charles.html (mise en ligne 2010).

20. *Ibid.*, p. 385.

21. *Ibid.*, p. 386.

22. Ch. Diehl, *Manuel d'art Byzantin*, 2de édition, Paris 1925, t. 1, p. 391-412.

constatation d'un renouveau contemporain de la vie artistique et de la vie intellectuelle au xe siècle s'était imposée dès le xixe siècle. Elle semble n'avoir jamais fait difficulté pour ce qui est des textes. Ce sont d'ailleurs les miniatures qui ont, en premier, fait connaître la peinture de cette époque. Une constante aussi, dès les premières réflexions sur ce sujet, est le rapport avec l'art antique et le fait de juger la peinture byzantine en fonction de sa proximité ou de son éloignement avec celui-ci. À partir de Kondakov, l'idée de la création d'un art original intégrant des éléments antiques avait définitivement remplacé l'explication par de simples copies prolongeant l'art antique. De même, va s'imposer l'idée que l'Antiquité qui est à la base du développement de l'art byzantin, est l'art grec ; le monde romain semble oublié, même si, dans le détail des analyses, on attire souvent l'attention sur l'Antiquité tardive.

Cette question connaît une nouvelle dynamique avec Kurt Weitzmann depuis un premier article sur le Psautier de Paris et depuis sa thèse consacrée aux coffrets en ivoire, publiés pratiquement en même temps [23]. Il en propose une première synthèse en 1933 [24]. Il s'appuie sur une chronologie proche de celle de Charles Diehl, qu'il cite pour un point précis, à savoir que cette renaissance, qui a son point culminant au milieu du xe siècle, est peu à peu « aspirée » – c'est le terme même qu'il emploie – par le style byzantin « traditionnel ». Plus que ses prédécesseurs, Weitzmann essaie de trouver les modèles dont auraient pu s'inspirer les artistes byzantins. Il connaît la publication de Matzulewitsch sur les plats en argent, qui lui permettent de dire qu'un art profane antique avait survécu jusqu'au viie siècle [25] ; la situation de départ paraissait donc meilleure à Byzance qu'en Occident pour un retour à l'antique. Il opère une distinction entre un évangéliste représenté frontalement sur un fond d'or, dans le Vatican gr. 1522, proche d'images carolingiennes et ottoniennes, et les évangélistes, assis devant des architectures, du Stavronikita 43, jugé postérieur de quelques décennies ; le premier montrerait les traits antiques, restés présents dans l'art byzantin, le second l'apport spécifique de la Renaissance macédonienne.

Il ne semble pas difficile à Weitzmann de voir la source des figurines des coffrets d'ivoire dans la sculpture antique, plus particulièrement, dans les statues classiques que Constantin avait réunies dans sa capitale, mais aussi dans les sarcophages ou dans la toreutique antique. Il est moins à l'aise pour trouver la source des miniatures, copies de manuscrits antiques encore existants, peintures antiques sur bois ou même fresques romaines encore visibles dans des villes d'Asie Mineure. S'adressant, dans ce texte de 1933, à un public d'archéologues, il espère que l'archéologie contribuera à résoudre cette question.

Les idées de Weitzmann s'inscrivent donc aisément dans le prolongement des conclusions des années précédentes. Mais, à travers son insistance sur les ivoires, en particulier sur les coffrets, et sur les miniatures du xe siècle, la réflexion se portera encore

23. K. Weitzmann, Der Pariser Psalter ms. grec. 139 und die mittelbyzantinische Renaissance, *Jahrbuch für Kunstwissenschaft* 1929, p. 178-194 ; Id., *Die Elfenbeinkästen der mittelbyzantinischen Zeit*, Leipzig 1930.

24. Id., Probleme der Mittelbyzantinischen Renaissance, *Archäologischer Anzeiger* 1933, col. 337-360.

25. L. A. Matzulewitsch, *Byzantinische Antike : Studien auf Grund der Silbergefässe der Ermitage*, Berlin 1929 (réimpr. 1974). Ch. Diehl ne connaissait pas encore ces objets.

davantage sur les rapports avec l'art grec antique, et, peu à peu, va s'imposer l'idée d'une Renaissance macédonienne liée à ce siècle.

Dans la suite de l'œuvre de Weitzmann, cette idée sera développée, approfondie, pour ne pas dire durcie, d'abord dans son livre sur la mythologie grecque dans l'art byzantin [26]. Il voit une renaissance du livre, liée à la création de l'université de Bardas qui renoue la tradition textuelle de la plupart des textes classiques, après une longue interruption. Les échos de cette tradition sur d'autres supports, en particulier les ivoires, se feraient par l'intermédiaire des manuscrits. Personnifications, éléments de décor architectural et des paysages, transpositions chrétiennes de sujets existant dans la mythologie [27], pénètrent ainsi dans l'art byzantin. L'évolution stylistique même, par l'abandon du style linéaire et dématérialisé qui caractérisait l'art byzantin du VIIe siècle et par le retour à plus de volume dans les personnages, est due à l'influence des images classiques. Weitzmann est assez convaincu de la validité de son raisonnement pour reconstituer, à partir d'images byzantines, des cycles d'images antiques qui n'ont pas survécu, mais qui auraient existé, y compris pour des textes disparus, comme un hypothétique recueil mythologique qui aurait été à l'origine du texte et des illustrations de la *Bibliothèque* d'Apollodore [28].

Il fait la synthèse de sa pensée dans un petit livre publié en 1962 où on trouve la périodisation qui, avec quelques nuances, est celle qui reste généralement adoptée, la renaissance classicisante au Xe siècle, une réaction vers plus d'ascétisme et de spiritualisation aux XIe et XIIe et un retour vers un art plus classique, s'inspirant du Xe siècle plutôt que de l'Antiquité, à partir du XIIIe siècle [29].

Cette attitude, l'idée d'une sorte de permanence, même lorsqu'elle est invisible, des valeurs de l'art grec, est explicitée dans une phrase de Weitzmann qui affirme que, sans cette réaction classique (donc la Renaissance macédonienne), ce style « dématérialisé » se serait accentué après l'iconoclasme, mais ne serait sans doute pas allé aussi loin qu'en Occident en raison « du sang grec dans les veines des Byzantins » [30], phrase qui appellerait de longs commentaires et dont les implications à de nombreux niveaux, y compris politiques, mériteraient une longue analyse qui ne peut pas être faite ici [31]. Cette valorisation de l'art grec antique est d'autant plus surprenante qu'elle se développe dans un temps où, depuis les dernières décennies du XIXe siècle, l'évolution de l'art allait dans des directions

26. K. WEITZMANN, *Greek mythology in Byzantine art*, Princeton 1951.

27. Par exemple, le modèle du Christ tirant Adam hors des Enfers serait un Héraclès tirant Cerbère dans la même situation et le bain de l'Enfant dans la Nativité serait une adaptation du bain de Dionysos nouveau-né : WEITZMANN, *Greek mythology* (cité n. 26), p. 206.

28. *Ibid*., p. 189-198.

29. K. WEITZMANN, *Geistige Grundlagen und Wesen der Makedonischen Renaissance*, Köln – Opladen 1962.

30. WEITZMANN, *Greek mythology* (cité n. 26), p. 207. Ce point de vue l'amène à dater les peintures de Castelsperio du Xe siècle : K. WEITZMANN, *The fresco cycle of S. Maria di Castelseprio*, Princeton 1951. Pour un état de la question sur Castelseprio : P. G. NOBILI, *Tra tardoantico e X secolo, gli scenari attorno agli affreschi di Castelseprio : uno status quaestionis storiografico* (= Porphyra, Supplemento 11 http://www.porphyra.it/?p=204, 2010, consulté le 4-3-2015). Pour une datation au VIIIe siècle : M. ROSSI, Il problema Castelseprio, dans *L'VIII secolo : un secolo inquieto*, a cura di V. Pace, Cividale 2008, p. 131-137.

31. Voir, par exemple, pour le rapport complexe entre la Grèce et Byzance, M. LASSITHIOTAKIS, Une Grèce chrétienne : les lettrés grecs et la réhabilitation de Byzance dans la seconde moitié du XIXe siècle, dans *Présence de Byzance*, textes réunis par J.-M. Spieser, Gollion 2007, p. 91-112.

tout à fait différentes et où, dans le monde artistique, l'intérêt pour l'art byzantin se développait pour des raisons opposées[32]. Plus ou moins explicitement, cette attitude par rapport à l'Antiquité classique implique aussi un jugement négatif sur l'iconoclasme, qui devient en quelque sorte l'envers négatif de la Renaissance macédonienne[33]. Les analyses de Weitzmann vont être largement adoptées et les jugements sur l'art byzantin par référence à l'art grec resteront, plus que jamais, une constante. Elles sont partagées par les plus importants historiens de l'art de sa génération, aussi bien pour ses conclusions sur la Renaissance macédonienne, depuis Hugo Buchthal, qui utilise l'expression dans sa publication du Psautier de Paris[34], que pour la présence des racines grecques au cœur de l'art byzantin : la Grèce antique restait un modèle d'humanisme et la source des valeurs humanistes : Ernst Kitzinger et Otto Demus ont écrit des phrases et utilisé des expressions proches de celle de Weitzmann citée ci-dessus[35].

La première véritable attaque contre cette interprétation de la Renaissance macédonienne se trouve dans des articles de Ch. R. Morey, à peu près contemporains des premiers travaux de Weitzmann et de Buchthal qui utilisent la notion de Renaissance macédonienne[36]. Morey essaie de faire entrer le Psautier de Paris dans sa propre vision d'une évolution de l'art byzantin qui aurait connu une floraison classicisante aux environs de 700. Malgré le rôle important qu'il a joué dans le développement institutionnel de l'histoire de l'art médiéval, en particulier à Princeton[37], sa vision de l'évolution de l'art byzantin n'a pas convaincu et n'a pas pu mettre en cause la théorie de Weitzmann.

C'est seulement quelques décennies plus tard que de nouvelles approches apparaissent. En 1972, paraît le compte-rendu de Hans Belting sur un livre d'Otto Demus où, de manière très discrète, presque implicite, il critique la manière dont Demus insiste sur le fait que c'est l'art grec que l'Occident découvre à travers Byzance[38]. Une étape importante, même si elle n'est plus que rarement citée, est due à Cyril Mango dans les leçons qu'il

32. Voir par exemple, R. Labrusse, Byzance et l'art moderne : la référence byzantine dans les cercles artistiques d'avant-garde au début du xx[e] siècle, dans *Présence de Byzance* (cité n. 31), p. 55-89.

33. Voir encore le jugement de Lemerle, *Premier humanisme*, p. 105-108, où P. Lemerle, tout en prenant le contre-pied des accusations d'inculture et de barbarie contre les iconoclastes, et tout en insistant sur le fait qu'elles relèvent de légendes iconodoules, considère quand même que les iconodoules ont sauvé la tradition humaniste de tradition gréco-romaine, face à un christianisme oriental et asiatique, qui serait celui des iconoclastes.

34. H. Buchthal, *The miniatures of the Paris Psalter : a study in middle Byzantine painting*, London 1938.

35. E. Kitzinger, *Byzantine art in the making*, London 1977. Voir, par exemple, la fin de sa conclusion, p. 126. Voir aussi E. Kitzinger, The Hellenistic heritage in Byzantine art reconsidered, *JÖB* 31, 2, 1981 (= *Akten des XVI. internationalen Byzantinistenkongress*), p. 657-675. Pour d'autres textes de O. Demus et de E. Kitzinger et pour des réflexions mettant ces idées en rapport avec certains développements de l'histoire de l'art : J.-M. Spieser, Art byzantin et influence : pour l'histoire d'une construction, dans *Byzance et le monde extérieur : contacts, relations, échanges*, sous la dir. de M. Balard, E. Malamut, J.-M. Spieser, Paris 2005, p. 271-288 (voir p. 283-288).

36. Ch. Morey, Notes on Eastern Christian miniatures, *Art bulletin* 11, 1929, p. 4-103, pour le Psautier de Paris, 21-38, où il propose pour le Psautier de Paris une date, seconde moitié du vii[e] – début du viii[e] siècle; Id., The "Byzantine Renaissance", *Speculum* 14, 1939, p. 139-159.

37. Voir : Ch. Morey, Charles Rufus, dans *Dictionary of art historians* (https://dictionaryofarthistorians.org/moreyc.htm, consulté le 23-3-2015).

38. H. Belting, Compte-rendu de : O. Demus, *Byzantine art and the West*, New York 1970, *Art bulletin* 54, 1972, p. 542-544.

a données dans le cadre des *Corsi degli studi* de Bari. La troisième est consacrée à la question de la Renaissance macédonienne[39]. Il est inutile de revenir ici sur les détails de cette solide démonstration. Il faut en retenir que, davantage qu'un retour à la Grèce classique, les images du xᵉ siècle montrent un retour vers des formes caractéristiques de l'époque paléochrétienne[40] ; ces images classicisantes sont caractéristiques du milieu de la cour ; on en revient vite à des effets plus décoratifs dès le règne de Basile II, comme le montrent son ménologe et son psautier[41]. C'est ce style des xiᵉ-xiiᵉ siècles que Mango considère comme spécifiquement byzantin. Il rapproche cette « renaissance » du xᵉ siècle de la renaissance carolingienne, reprenant ainsi implicitement la distinction établie par E. Panofsky entre *Renaissance* et *renascences*[42].

Ces remarques de Mango avaient été précédées d'un important article d'Anthony Cutler, qui montrait que le célèbre vase en verre du trésor de Saint-Marc ne pouvait pas se comprendre dans les termes alors utilisés habituellement pour caractériser la Renaissance macédonienne[43]. Ces études convergent vers l'idée qu'un art de luxe de haute qualité, mais qui n'a pas de véritable unité, se développe à partir de la fin du ixᵉ siècle, essentiellement autour de la cour[44]. Le choix du style est lié à différentes considérations, qui ne sont pas toujours aisées à définir et dépassent souvent l'opposition profane/religieux qui ne correspond pas systématiquement à l'opposition style antiquisant/style « byzantin ». Ses sources sont à chercher dans l'Antiquité tardive, en particulier dans l'époque de Justinien. La production des objets de luxe du xᵉ siècle était liée à ces différents facteurs et l'idée même d'un style, dépendant d'une signification clairement visée, ne pouvait pas se concevoir à une époque où la notion même d'art, comme champ autonome, n'existait pas.

Ces réflexions ont profondément marqué la perception de cette période. Désormais et même si, par commodité, l'expression « Renaissance macédonienne » continue à être utilisée et si, parfois, on rencontre encore quelques réflexions, plus ou moins bien venues, sur la redécouverte de l'Antiquité au xᵉ siècle, une image nouvelle, dont la base a été construite dans les années 1970, se dessine dès lors.

Les réflexions de Paul Speck sont à considérer à part[45]. Elles portent davantage sur le renouveau intellectuel et sur les textes, mais, surtout, il essaie de comprendre l'évolution

39. C. Mango, Storia dell'Arte, dans *La civiltà bizantina dal IX all'XI secolo : aspetti e problemi* (Corsi di studi 2), Bari 1978, p. 241-323 ; voir p. 274-284.

40. *Ibid.*, p. 247-248.

41. Voir, dans ce volume, p. 697 et n. 119.

42. Mango, Storia (cité n. 39), p. 283 ; E. Panofsky, *Renaissance and renascences in western art*, Stockholm 1960.

43. A. Cutler, The "mythological" bowl in the treasury of San Marco at Venice, dans *Near Eastern numismatics, iconography, epigraphy and history : studies in honor of George C. Miles*, D. K. Kouymjian, ed., Beirut 1974, p. 236-254. Cutler anticipe ainsi sur le livre qu'il publiera quelques années plus tard : A. Cutler, *The hand of the master : craftmanship, ivory, and society in Byzantium (9ᵗʰ-11ᵗʰ centuries)*, Princeton 1994, où la problématique de la Renaissance macédonienne ne tient plus aucune place.

44. Ce point, déjà mis en évidence dans l'article cité de Cutler, est encore largement développé par H. Belting, Problemi vecchi e nuovi sull'arte della cosidetta «Rinascenza macedone» a Bizancio, *Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina* 29, 1982, p. 31-57 ; voir aussi Id., Kunst oder Objekt-Stil? Fragen zur Funktion der „Kunst" in der „Makedonischen Renaissance", dans *Byzanz und der Westen*, hrsg. von I. Hutter, Wien 1984, p. 65-83.

45. P. Speck, Ikonoklasmus und die Anfänge der Makedonischen Renaissance, dans R.-J. Lilie, P. Speck, *Varia. 1* (Poikila Byzantina 4), Bonn 1984, p. 175-210 ; Id., The origins of the Byzantine

historique qui a mené à cette période. Il suggère une profonde continuité dans l'évolution de l'Empire byzantin. Il voit cette continuité masquée par les conséquences des difficultés du VIIe et du début du VIIIe siècle, qui ont provoqué une apparente rupture en raison d'un appauvrissement de la vie intellectuelle et artistique, mais l'opposition entre l'iconoclasme et la renaissance culturelle qui a suivi a été exagérée et largement construite aussi bien par les iconodoules que par les savants contemporains, qui ont souvent admis, avec des nuances, le rôle négatif de l'iconoclasme.

Peut-on dire pour terminer, *cum grano salis*, que l'historiographie progresse en tournant sur elle-même, comme une spirale qui s'approfondit ? C. Mango a fait remarquer que le premier à évoquer la restauration de la vie intellectuelle à la fin du IXe siècle était Alfred Rambaud [46]. Celui-ci consacre de longues pages à l'activité littéraire qui va se développer au Xe siècle, mais il avait aussi eu l'intuition d'une vie intellectuelle (et même artistique) qui continuait même pendant l'iconoclasme. Il mettait, certes, cette continuité en rapport avec l'idée romantique d'une résistance du peuple contre les tyrans [47]. Mais, plus solidement, il souligne l'importance de cette période pour la redécouverte des textes [48]. D'autres thèmes sont également entr'aperçus très tôt, même s'ils sont ensuite oubliés avant de revenir dans un nouveau contexte et dans de nouvelles formulations, le rapport avec l'Antiquité tardive, les différences entre les miniatures du Xe et celles du XIe siècle.

Il est enfin intéressant de voir comment l'étiquette « Renaissance macédonienne », donnée par Charles Diehl, qui avait le sens des formules, à une période bien plus longue que celle qui est actuellement désignée sous ce terme, a contribué à orienter les discussions dans une nouvelle perspective, qui appelait la comparaison avec la Renaissance européenne [49]. L'orientation prise par les discussions sur la « Renaissance macédonienne » à partir de la fin des années 20 et des années 30 du XXe siècle, mais dont les racines sont plus anciennes,

Renaissance, dans Id., *Understanding Byzantium*, Aldershot 2003, texte XII (réimprimé de : Die Ursprünge der byzantinischen Renaissance, dans *17th International Byzantine congress. Major papers*, New Rochelle NY, 1986, p. 555-576) ; Id., Review of P. Lemerle, *Le premier humanisme byzantin*, dans *Understanding*, texte II (réimprimé de *BZ* 67, 1974, p. 385-393) ; Id., Further reflections and inquiries on the origins of the Byzantine Renaissance with a supplement, dans *Understanding*, texte XIV (réimprimé de : Überlegungen und Untersuchungen über die Ursprünge der byzantinischen Renaissance…, dans *Varia. 2* [Poikila Byzantina 6], Bonn 1987, p. 253-283).

46. A. Rambaud, *L'Empire grec au Xe siècle : Constantin Porphyrogénète*, Paris 1870 (repr. New York, s.d.) ; voir p. 51-174.

47. « Le gouvernement se trouvait impuissant contre la résistance du peuple. Deux dynasties iconoclastes passèrent sans pouvoir modifier l'esprit national » : *ibid.*, p. 56. Ces phrases, qui ne semblent pas à leur place aujourd'hui dans le contexte byzantin, ne l'étaient peut-être déjà pas en 1870 ; elles n'ont peut-être pas été écrites sans arrière-pensée par le futur collaborateur de Jules Ferry et futur ministre de l'Instruction publique : voir la nécrologie de A. Rambaud, publiée par Ernest Lavisse, *Revue de Paris* 1906, p. 345-354.

48. « Toutes les bibliothèques de l'Orient furent remuées dans leurs profondeurs pour fournir des arguments aux Iconoclastes comme aux Iconolâtres. […] Dans les deux camps, il se rencontra des esprits remarquables », Rambaud, *ibid.* Cette idée lui est inspirée par Michel Amari, *Storia dei Musulmani di Sicilia*, Firenze 1854, p. 503-504, qu'il cite. Ce dernier était aussi à la fois savant et homme politique. Il a écrit l'œuvre citée à Paris alors qu'il y était en exil. Il n'est pas exclu que Rambaud et lui se soient rencontrés.

49. Ch. Walter, Expressionism and Hellenism : a note on stylistic tendencies in Byzantine figurative art from *Spätantike* to Macedonian "Renaissance", *REB* 42, 1984, p. 265-287, est en grande partie consacré au fait que ces deux « renaissances » ne peuvent pas être comparées.

a été favorisée par un attachement à la Grèce antique dont on devine qu'il ne se limite pas à des considérations esthétiques, même si celles-ci ne sont pas absentes, une Grèce considérée comme la dépositaire des valeurs humanistes et démocratiques. Accompagnée de ce qu'on pourrait appeler une dédramatisation de l'iconoclasme, la critique de la notion de Renaissance macédonienne, telle qu'elle s'était constituée [50], montre une nouvelle approche de l'art byzantin qui n'est plus systématiquement jugé par rapport aux canons classiques. En fait, c'est une rupture avec une tradition historiographique qui remonte au milieu du XIXe siècle, sinon un peu avant. Ce n'est pas un hasard si elle coïncide à peu près avec un nouveau regard jeté sur la Grèce antique, pour lequel il suffit d'évoquer l'œuvre de Jean-Paul Vernant.

Université de Fribourg

50. Voir, par exemple, L. BRUBAKER & J. HALDON, *Byzantium in the iconoclast era, c. 680-850. A history*, Cambridge 2011.

L'ÉDUCATION À BYZANCE AUX IXᵉ-Xᵉ SIÈCLES : PROBLÈMES ET QUESTIONS DIVERSES

par Athanasios Markopoulos

Sans vouloir apporter des chouettes à Athènes, comme le dit le très ancien proverbe[1], je voudrais souligner, avec une insistance particulière, que l'étude de l'éducation et de la culture en général à Byzance a vu dans son ensemble son cheminement totalement bouleversé après la parution du *Premier humanisme byzantin* (Paris 1971). Paul Lemerle, étudiant avec minutie les sources, principalement, et soumettant au crible de multiples questions la bibliographie existant jusqu'alors, qui souvent n'avait pas su éviter les nombreuses et lassantes généralités, a composé un tableau vivant extrêmement impressionnant du système éducatif byzantin, qu'il a indissociablement lié à la notion de παιδεία, de culture à Byzance, comme il a veillé à le signaler en l'indiquant en exergue dans le sous-titre de son livre : « Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au xᵉ siècle ». Bien entendu, la notion de culture telle que l'a décrite et retracée Lemerle est très éloignée de la *paideia* étudiée autrefois par Werner Jaeger, dont l'objectif et la perspective étaient tout à fait différents et par rapport auquel d'ailleurs le savant français a maintenu des distances évidentes[2]. Cependant, le désaccord à propos de la notion de culture-*paideia* dans le monde byzantin se focalisait principalement sur l'arrière-plan philosophique grec qui, selon Jaeger, joua un rôle important dans le progrès du christianisme ; Lemerle, sans méconnaître le rôle de la pensée philosophique grecque, a tenté de suivre le quotidien et le « fonctionnement » du monde nouveau qui émergea à pas timides dès le ivᵉ siècle, moins dans sa *conception* que, surtout, dans les *applications*[3] : dans ce processus purement intellectuel, l'éducation commença à jouer un rôle essentiel, en continuant à suivre des pratiques didactiques bien éprouvées, mais sans

1. Voir *CPG* I, 59, 359 ; II, 20, 345, 348.

2. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 43, n. 1. Voir tout récemment E. Chrysos, Περί παιδείας λόγος, dans *Myriobiblos : essays on Byzantine literature and culture*, ed. by Th. Antonopoulou, S. Kotzabassi and M. Loukaki, Boston – Berlin – München 2015, p. 85-97, ici p. 85 et *passim*.

3. Sur ce thème majeur, cf. l'opinion différente de P. Athanassiadi, From man to god, or The mutation of a culture (300 bc-ad 762), dans *Heaven & earth : art of Byzantium from Greek collections*, ed. by A. Drandaki, D. Papanikola-Bakirtzi & A. Tourta, Athens 2013, p. 29-43. Voir aussi le point de vue très important exprimé récemment par S. Steckel, Networks of learning in Byzantine East and Latin West : methodological considerations and starting points for further work, dans *Networks*

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xiᵉ siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 53-74.

éviter les ruptures idéologiques plus ou moins attendues que soulignent de la manière la plus nette les décrets pris par Julien (361-363)[4] puis par Justinien (527-565)[5] pour exclure du système éducatif les individus affichant certaines convictions religieuses concrètes, quoique différentes selon le cas.

Trois ans après la parution du grand livre de Lemerle, vit le jour la monographie, importante sous bien des aspects, de Paul Speck, *Die Kaiserliche Universität von Konstantinopel*[6]. Comme l'auteur le précise dans l'avant-propos, il avait quasiment achevé de rédiger son ouvrage au moment de la parution du *Premier humanisme*, ce qui l'incita à réviser de nombreux points, sans pouvoir échapper aux inévitables répétitions, recoupements, etc.[7]. Speck a consacré à la synthèse de Lemerle un compte rendu[8] qui, malgré sa longueur, couvre seulement les premiers chapitres de l'ouvrage ; dans un esprit particulièrement critique, il y formule sa propre vision des choses concernant l'éducation, principalement, de la période protobyzantine – la notion de culture en général ayant plutôt été laissée de côté –, vision le plus souvent aux antipodes de celle de Lemerle. En tout cas, Lemerle a, lui aussi, porté un jugement négatif sur Speck, et cela à plusieurs reprises, soulignant avec insistance que le travail du byzantiniste allemand se distinguait en bien des points par son conservatisme[9]. Aujourd'hui qu'une grande distance nous sépare de ces deux livres, la comparaison pourrait éventuellement s'avérer intéressante, notamment pour ce qui est de la conception structurelle régissant les deux ouvrages. Il est incontestable que Lemerle, nettement plus théoricien, insistant sur les longues durées et les protagonistes, presque toujours guidé par une intention visible de codifier les informations existantes et de tracer de nouvelles voies, spécialement pour la période iconoclaste et les années qui suivirent, offre énormément, formant une école et imposant presque un mode de pensée et même une vision des choses. Speck, au contraire, concentre son attention sur une période nettement plus limitée, utilise sans hésiter des termes tels que *Universität*, malgré quelques réserves[10], et, d'une manière générale, restant attaché à la lettre du texte, évite de prendre position, contrairement à Lemerle, là où les sources sont silencieuses ou ne livrent pas tout ce que le chercheur pouvait en escompter. Le conservatisme avec lequel Speck examine les choses, qui est sans aucun doute visible

of learning : perspectives on scholars in Byzantine East and Latin West, c. 1000-1200, ed. by S. Steckel, N. Gaul & M. Grünbart, Zürich – Berlin – Münster 2014, p. 185-233, ici p. 185-191, p. 199-202.

4. *CTh* 13, 3, 5.

5. Voir *infra*, p. 68-69.

6. P. Speck, *Die Kaiserliche Universität von Konstantinopel : Präzisierungen zur Frage des höheren Schulwesens in Byzanz im 9. und 10. Jahrhundert*, München 1974.

7. *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. vii. Je note à titre d'exemple ce qu'indiquent les deux auteurs concernant le professeur anonyme : *Premier humanisme*, p. 246-257 ; *Kaiserliche Universität*, p. 29-35. Voir aussi *infra*, p. 55-57 et *passim*.

8. *BZ* 67, 1974, p. 385-393 ; voir maintenant P. Speck, *Understanding Byzantium : studies in Byzantine historical sources*, ed. by S. Takács, Aldershot 1999, n° II (traduction anglaise).

9. Lemerle, *Cinq études*, p. 196, n. 1 et 2. Voir aussi les ajouts apportés par Lemerle aux traductions du *Premier humanisme* après la publication de l'ouvrage de Speck ; cf. à titre tout à fait indicatif la traduction grecque du livre sous le titre *Ο πρώτος βυζαντινός ουμανισμός*, Αθήνα 1981, p. 324, n. 52 ; p. 327, n. 60 ; p. 364, n. 75 ; p. 376, n. 1 et *passim*.

10. Voir la notice de N. Gaul, Rising elites and institutionalization, *ēthos/mores*, "debts" and drafts : three concluding steps towards comparing networks of learning in Byzantium and the "Latin" West, c. 1000-1200, dans *Networks of learning* (cité n. 3), p. 235-280, ici p. 239, n. 23.

indépendamment même de ce que dit Lemerle, est utile d'un autre côté; je note deux exemples indicatifs : ce qu'il dit des activités d'enseignement de Photius et de la période de l'école de la Magnaure[11], questions sur lesquelles Lemerle, venu d'un autre point de départ, avait une opinion totalement différente[12].

J'estime que le grand apport de Lemerle pour ce qui touche à l'enseignement à Byzance en général consiste dans sa tentative presque anxieuse de signaler, tout d'abord, puis d'étudier *les acteurs* de chaque système d'enseignement institutionnel. Cet acteur, qu'il s'agisse d'un individu qui a exercé de manière avérée la fonction d'enseignant, comme Léon le Mathématicien, ou d'une école, par exemple celle du professeur anonyme, jouit d'un traitement privilégié dans son grand ouvrage, contrairement à certaines « particularités » byzantines telles que, par exemple, l'enseignement public de Léon le Mathématicien sur ordre de l'empereur Théophile (829-842)[13]. En tout état de cause, grâce à cette recherche opiniâtre et sans précédent, nous avons à notre disposition la première étude consacrée à « l'éducation moyenne » à Byzance, qui tourne essentiellement autour de l'école du professeur anonyme, active vers le milieu du xe siècle à Constantinople et qui constitue en fait pour Lemerle l'axe de sa recherche, sans toutefois qu'il ait négligé les écoles des périodes antérieures ou postérieures[14]. Même si aujourd'hui les conclusions de Lemerle sont dans leur ensemble restées assez incontestées[15], il s'est développé une problématique féconde concernant plus généralement le système scolaire en soi. La première question qui se pose, question fondamentale à laquelle il est loin d'être facile d'apporter une réponse, est celle de savoir si l'école, en prenant ici aussi comme exemple l'école du professeur anonyme, qui d'ailleurs n'était pas la seule à cette époque à Constantinople – l'Anonyme cite les noms de trois autres *maïstôres* avec lesquels, notons-le, il se trouvait en querelle permanente[16] –, est une école moyenne[17] ou fonctionne aussi comme établissement de formation en général.

11. Speck, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 1-21.

12. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 183-185, 263-266. Voir aussi *infra*, p. 66-68, 70-72.

13. Voir *infra*, p. 63-65.

14. Voir Lemerle, *Premier humanisme*, p. 242-246, 246-257 et *passim*. Speck (*Kaiserliche Universität* [cité n. 6], p. 15-21, 29-50 et *passim*) est attentif, mais peut-être pas aussi audacieux qu'il le faudrait, certaines fois du moins, dans le commentaire des lettres de l'Anonyme, mais aussi dans d'autres textes concernant l'éducation à Byzance. Sur le professeur anonyme, voir maintenant *Anonymi professoris epistulae*, rec. A. Markopoulos (CFHB 37), Berlin – New York 2000; aussi *PmbZ* 31049. Ajouter : M. Grünbart, Paideia connects : the interaction between teachers and pupils in twelfth-century Byzantium, dans *Networks of learning* (cité n. 3), p. 17-31, ici p. 25-26 (j'ignore pourquoi l'auteur caractérise l'école de l'Anonyme comme « private or *semiprivate* » [p. 25]), et surtout Gaul, Rising elites (cité n. 10), p. 247-250, 273 et *passim*. Gaul essaie de donner un portrait de la personnalité du professeur anonyme en comparaison avec la situation analogue à l'Occident à la même époque; en outre, il offre la traduction anglaise de l'ep. 94 de l'Anonyme (p. 273, n. 209). Aussi et tout dernièrement F. Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (529-1453), dans *Brill's companion to ancient Greek scholarship*, ed. by F. Montanari, S. Matthaios & A. Rengakos, Leiden – Boston 2015, p. 297-455, ici p. 349-350. Cf. *infra*, p. 57, n. 31 et *passim*.

15. Voir à titre d'exemple A. Tihon, L'enseignement à Constantinople (ive-xiie siècle), dans *Lumières de la sagesse : écoles médiévales d'Orient et d'Occident*, sous la dir. de É. Vallet, S. Aube et T. Kouamé, Paris 2013, p. 43-49.

16. Ce sont les suivants : 1) Pierre, *asèkrètis* et *maïstôr* (ep. 19, 23, 67 et 97); 2) Michel, *maïstôr* (ep. 36 et 51), et 3) Philarète, *maïstôr* (ep. 68). Je signale que Philarète est aussi membre du clergé. Voir *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. *7-*8, *40, *46, *56-*57. Cf. aussi *infra*, p. 58.

17. Terme utilisé par Lemerle, *Premier humanisme*, p. 256.

Il a déjà été observé qu'à Byzance, les limites entre éducation « moyenne » et éducation « supérieure » sont très floues[18]. Cette observation a un fondement matériel, car il y eut de longues périodes, comme on le sait communément, pendant lesquelles il n'exista pas dans l'Empire d'établissement « supérieur » offrant aux citoyens une éducation de ce niveau ou alimentant l'administration du pays des cadres indispensables à son fonctionnement. J'ai naguère formulé l'hypothèse de travail que ce manque d'un « enseignement supérieur » était couvert en grande partie par les écoles dispensant l'ἐγκύκλιος παιδεία, c'est-à-dire des écoles telles que celle de l'Anonyme[19]. Cette réforme absolument silencieuse fut imposée par le cours même des choses après le VIIe siècle, puisque le rétrécissement des villes, la modification du paysage urbain, la réorganisation qui s'ensuivit de l'État, mais aussi l'iconoclasme un peu plus tard, créèrent les conditions de l'émergence d'un tissu social et d'une structure totalement différents de ceux de la haute époque[20]. Il n'est pas excessif de constater que cette école, qui repose presque toujours sur un enseignant principal (γραμματικός) mais a en tout cas une structure variable[21], gravira les échelons de la hiérarchie éducative et tentera de pallier, en liaison avec certaines pratiques encore plus anciennes dont il sera question plus loin[22], l'absence d'un « enseignement supérieur » formel dans le paysage éducatif de l'Empire[23]. Il convient de remarquer que la structure interne de l'école de l'Anonyme présente certaines analogies avec celle des écoles « supérieures » antérieures[24]. Elle comporte deux cycles d'études : dans le premier, des tâches d'enseignement sont confiées, manifestement après une certaine forme de sélection,

18. Voir à titre indicatif Speck, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 21 ; A. Markopoulos, Education, dans *The Oxford handbook of Byzantine studies*, ed. by E. Jeffreys, J. Haldon & R. Cormack, Oxford 2008, p. 784-795, ici p. 790-791.

19. Cf. récemment A. Markopoulos, In search for "higher education" in Byzantium, *ZRVI* 50, 2013, p. 29-44, ici p. 36-37 ; voir aussi *infra*, p. 69.

20. Voir la contribution classique de R. Browning, Literacy in the Byzantine world, *BMGS* 4, 1978, p. 39-54, ici p. 46 ; aussi Α. Μαρκοπουλος [A. Markopoulos], Βυζαντινή εκπαίδευση και οικουμενικότητα, dans *Το Βυζάντιο ως οικουμένη = Byzantium as oecumene*, επιστημονική επιμ. Ε. Χρυσός, Αθήνα 2005, p. 183-200, ici p. 198-199 ; Id., De la structure de l'école byzantine : le maître, les livres et le processus éducatif, dans *Lire et écrire à Byzance* (MTM 19), éd. par B. Mondrain, Paris 2006, p. 85-96, ici p. 86. Sur le nouveau rôle joué par les villes à partir du VIIe siècle voir récemment et à titre d'exemple L. Zavagno, La città bizantina tra il V e il IX secolo : le prospettive storiografiche, *Reti medievali rivista* 9, 2008, p. 9-28 ; Id., *Cities in transition : urbanism in Byzantium between late antiquity and early Middle Ages (500-900 AD)*, Oxford 2009, p. 26-29 et *passim* ; L. Brubaker & J. Haldon, *Byzantium in the iconoclast era, c. 680-850*, Cambridge 2011, p. 538-559 et *passim* et tout dernièrement J. Haldon, *The empire that would not die : the paradox of eastern Roman survival, 640-740,* Cambridge Mass. – London 2016, p. 61-63, 164-177 et *passim*. Voir aussi *Οι βυζαντινές πόλεις (8ος-15ος αιώνας) : προοπτικές της έρευνας και νέες ερμηνευτικές προσεγγίσεις*, επιμ. Τ. Κιουσοπούλου, Ρέθυμνο 2012, *passim.*

21. Markopoulos, De la structure de l'école byzantine (cité n. 20), p. 88.

22. Voir *infra*, p. 63-67.

23. Markopoulos, De la structure de l'école byzantine (cité n. 20), p. 86.

24. À titre d'exemple, voir la structure de l'école de droit de Bérytos : P. Collinet, *Études historiques sur le droit de Justinien. 2, Histoire de l'École de droit de Beyrouth*, Paris 1925, p. 119-205 ; 209-256 ; L. Wenger, *Die Quellen des römischen Rechts*, Wien 1953, p. 619-632 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 85-88 ; Markopoulos, Βυζαντινή εκπαίδευση (cité n. 20), p. 198-199, n. 65 ; V. I. Langer, Das Verhältnis von Rechtsunterricht und Rhetorikunterricht in der Antike und in der Spätantike : ein Vergleich, *Atti dell'Accademia romanistica constantiniana* 16, 2007, p. 117-129, ici p. 122 ; Σ. Ν. Τρωιανος [S. N. Troianos], *Οι πηγές του βυζαντινού δικαίου*, Αθήνα 2011^3, p. 99-108, 110, 147.

à certains élèves des « grandes » « classes », qui sont appelés οἱ τῆς σχολῆς ἔκκριτοι, οἱ ὑπὸ διατριβὴν ἔκκριτοι ou même οἱ ἐπιστατοῦντες[25], et qui ont jusqu'à un certain point leur mot à dire dans la vie de cette petite cellule d'enseignement[26]. Dans le second cycle, l'Anonyme en personne est le seul à enseigner, en appliquant des pratiques éprouvées (dictée, examen oral dans les disciplines du *trivium* surtout, comme cela ressort d'une mention malheureusement isolée figurant dans sa correspondance[27], etc.). Soulignons qu'apparemment, aucune limite temporelle ne fixe la fin du séjour dans l'école : toujours selon la correspondance de l'Anonyme, deux de ses élèves, le protospathaire Stéphanos (nos 9, 11[28]) et le vestitor Constantin (nos 37, 58[29]), qui avaient déjà été absorbés par l'appareil étatique, fréquentaient l'école, ce qui semble confirmer que l'école moyenne dispensait aussi, sous certaines conditions, des cours d'un niveau plus élevé[30]. Cependant, nous ignorons encore quels étaient ces cours ; par analogie, nous pourrions éventuellement songer en priorité à certains cours du *trivium*, ainsi que du *quadrivium*, mais toute hypothèse en ce domaine demeure, à mon avis toujours, particulièrement risquée[31].

Vers la même époque, une école de Constantinople autre que celle du professeur anonyme fut fréquentée par Abraamios, originaire de Trébizonde, destiné à devenir

25. *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. 8*-9* et les lettres no 20, 13-14 (p. 15) : […] ὁ χρηστὸς Ἐφραὶμ καὶ *οἱ τῆς σχολῆς ἔκκριτοι* προσαγορεύουσί σε τῷ γράμματι ; no 105, 14-15 (p. 90) : […] ἀνέγνωσται δὲ καὶ ἡμῖν καὶ *τοῖς ὑπὸ διατριβὴν ἐκκρίτοις* τὸ γράμμα σου ; no 80, 1 (p. 71) : *Τοῖς τῆς σχολῆς ἐπιστατοῦσιν*; no 96, 1 (p. 85) : Ἰωαννικίῳ *μαθητῇ ἐπιστατοῦντι*. Voir toujours Lemerle, *Premier humanisme*, p. 250-251 ; aussi Markopoulos, De la structure de l'école byzantine (cité n. 20), p. 88.

26. *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. 9* ; 61* et la lettre no 80, 2-4 (p. 71) : Οὐ πικρῶς ἐγὼ διαιτητὴς τὸ αἱρεθὲν ὑμῖν ἐκφαυλίζων, ἐπιψηφιζόμενος δὲ τὰ παρ' ἑαυτοῦ. ἀλλ' ἔσομαι τῆς αἱρέσεως σύμψηφος, εἰ μία τῶν πάντων γνώμη καὶ οὐ διάφορος καὶ εἰ πρὸς ζῆλον ἀλλ' οὐκ εἰς ἔριν ὁρᾷ ; aussi Lemerle, *Premier humanisme*, p. 251.

27. Voir le passage suivant signalé déjà par Lemerle, *Premier humanisme*, p. 252 : […] δὶς τῆς ἑβδομάδος ἡ τῶν αὐτῷ ἐρωτωμένων κατενώπιον ἡμῶν ἀνακρίνεται εἴδησις· ἀπὸ στόματος αὐτῷ σχεδὸν ἀπαρεμποδίστως τὸ κείμενον προφέρεται τῆς γραμματικῆς· τῶν ἐπιμερισμῶν ὁ τρίτος ἦρκται τούτῳ ψαλμός· ἡ τρίτη τῶν βαρυτόνων αὐτῷ κλίνεται συζυγία. ἃ διερωτώμενος ἐκμανθάνει, τῇ πρὸς ἑτέρους παραδόσει παρακατέχειν διδάσκεται (*Anonymi professoris epistulae* [cité n. 14], lettre no 110, 14-19 [p. 94]). Voir ici A. Giannouli, Education and literary language in Byzantium, dans *The language of Byzantine learned literature*, ed. by M. Hinterberger, Turnhout 2014, p. 52-71, ici p. 57-65.

28. *PmbZ* 27246. Très probablement identique avec Stéphanos de la lettre no 117 (*Anonymi professoris epistulae* [cité n. 14], p. 72*, n. 101).

29. *PmbZ* 23829.

30. *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. 6*.

31. L'Anonyme était aussi copiste et, si on examine avec attention la lettre no 88, faisait également œuvre d'éditeur. Sur ce sujet fort important, voir *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. 13*-14* ; P. Orsini, Minuscole greche informali del X secolo, dans *Πρακτικά του ΣΤ΄ Διεθνούς Συμποσίου Ελληνικής Παλαιογραφίας (Δράμα, 21-27 Σεπτεμβρίου 2003)*, επιστημονική επιμ., Β. Άτσαλος, Ν. Τσιρώνη (Βιβλιοαμφιάστης. Παράρτημα 1), Αθήνα 2008, p. 41-69, ici p. 48-50 ; F. Ronconi, Essere copista a Bisanzio : tra immaginario collettivo, autorappresentazione e realtà, dans *Storia della scrittura e altre storie*, a cura di D. Bianconi, Roma 2014, p. 383-434, ici p. 394-395. Je ne crois pas que je puisse accepter les points de vue exprimés par G. Cortassa dans son très long et fort ambitieux mémoire, ayant comme titre : Un filologo di Bisanzio e il suo committente : la lettera 88 dell'«Anonimo di Londra», *MEG* 1, 2001, p. 97-138. Cf. aussi Id., Scrivere a Bisanzio, *Humanitas* 58, 2003, p. 8-22, ici p. 19 et Lettere dell'uomo di lettere, *Humanitas* 58, 2003, p. 123-139, ici p. 132-134 et tout dernièrement Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 350.

plus tard le très fameux Athanase l'Athonite. Cette école, dont nous possédons une description, dans les grandes lignes en tout cas, dans la Vie A d'Athanase[32], a fait l'objet d'une analyse attentive par Lemerle[33] et, accessoirement, par Speck[34], qui ont tenté d'exploiter à la lettre toutes les informations fournies, laissant de côté le fait qu'il s'agit en principe d'un matériel offert par un texte hagiographique typique dont le seul but est de faire l'éloge du saint évoqué. Tous les éléments de la Vie plaident en ce sens : le jeune Abraamios, né vers 925[35], orphelin dès son tout jeune âge, était appelé par Dieu à suivre la carrière sacerdotale[36] ; il se lia très tôt avec la famille du général bien connu Zéphinézer et avec celui qui devait devenir un moine célèbre, higoumène d'une laure sur l'Olympe, Jean Hexaptérygos[37], fait qui doit à coup sûr être souligné. Abraamios avait été l'élève – excellent, comme on pouvait s'y attendre – d'un grammatiste inconnu de Trébizonde[38] ; il se distinguait par son sens moral exemplaire, comme il se doit pour un futur prêtre, et quelques années plus tard il était venu à Constantinople pour étudier l'ἔξω σοφία [*i.e.*, l'instruction profane] – terme à mettre certainement en corrélation avec son entrée ultérieure dans l'Église, un cas dans lequel, bien sûr, l'ἔξω σοφία passe au second plan[39]. Dans la capitale de l'Empire, il fréquente une excellente école dirigée par le προκαθήμενος τῶν παιδευτηρίων Athanase : [...] ὁδηγῷ δὲ πρὸς σοφίαν καὶ παιδευτῇ τῷ τηνικαῦτα τῶν ταύτης προκαθημένῳ παιδευτηρίων – Ἀθανάσιος οὗτος ἦν, ὁ τὴν γνῶσιν ἅμα καὶ τὴν ἀρετὴν ἀπαράμιλλος [...][40]. Je me demande, étant donné que cette institution inédite de « président des écoles » n'est attestée par aucune autre source contemporaine ou même postérieure, si toute cette phrase, qui présente quelques petits problèmes de nature syntaxique, comme en convient Lemerle[41], désigne le maître qui a sous sa surveillance les écoles de Constantinople, comme le soutient le byzantiniste français, ou simplement le maître le plus méritant de la capitale, modèle de connaissances et de vertu, comme il sied bien entendu au maître d'un futur saint, toujours selon son biographe. S'il s'agit d'une nouvelle fonction, ses limites sont assurément obscures, de même que ses compétences, malgré la tentative de Lemerle qui voit en lui la personnalité à laquelle avaient été confiés

32. *Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae*, ed. a J. Noret (CCSG 9), Turnhout 1982, 12, 1 – 16, 16 (p. 8-10). Je note que l'auteur déclare que [...]τὰ πολλὰ συντέμω (13, 4 [p. 8]). Sur les deux Vies de saint Athanase de Lavra, voir maintenant S. A. Paschalidis, The hagiography of the eleventh and twelfth centuries, dans *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography*, ed. by S. Efthymiadis, Farnham 2011, p. 143-171, ici p. 149-150.

33. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 257-260 ; aussi Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 350.

34. Speck, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 36-39, 41-43, 44-45.

35. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 257.

36. [...] τοῦ Θεοῦ προδεικνύντος τὸ μέλλον καὶ τὸ ποιμαντικὸν προτυποῦντος κἀν τῇ ἀτελεῖ καὶ ἀώρῳ τοῦ παιδὸς ἡλικίᾳ (*Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae* [cité n. 32], Vie A, 8, 10-12 [p. 6]).

37. *Ibid.*, Vie A, 6, 5-11 (p. 5-6) ; 8, 28-33 (p. 6-7).

38. [...] ἐπεὶ δὲ καὶ γραμματιστῇ δίδοται, θαῦμα ἥλιξί τε καὶ διδασκάλοις ἦν, τό τε τοῦ ἤθους πάγιον ἀπὸ γραμμῆς παριστῶν καὶ τὸ ὑπερφυὲς ὁμοῦ καὶ σπουδαῖον περὶ τὴν μάθησιν (*ibid.*, Vie A, 9, 2-5 [p. 7]).

39. *Ibid.*, Vie A, 9, 3-4 (p. 7) ; 12, 3 (p. 8). Très utile ici, Th. Pratsch, *Der hagiographische Topos : griechische Heiligenviten in mittelbyzantinischer Zeit*, Berlin – New York 2005, p. 92-103 *et passim*.

40. *Ibid.*, Vie A, 12, 3-6 (p. 8).

41. P. Lemerle, La vie ancienne de saint Athanase l'Athonite composée au début du xi[e] siècle par Athanase de Lavra, dans *Le millénaire du Mont Athos, 963-1963 : études et mélanges. 1*, Chevetogne 1963, p. 59-100, ici p. 69, n. 28.

le contrôle et la tutelle de l'ensemble du système éducatif de la capitale[42]. Je voudrais signaler les points suivants : à un moment où le professeur anonyme en était arrivé à une très vive querelle avec son confrère Philarète, par ailleurs prêtre, les trois personnes auxquelles il pouvait avoir recours pour trouver un écho de la part de l'administration étatique étaient, dans l'ordre, le préfet, l'empereur en personne, mais aussi le patriarche, ce dernier peut-être en raison de la qualité de Philarète[43]. Pas trace de προκαθήμενος τῶν παιδευτηρίων. Certes, nul ne peut exclure, surtout s'il analyse assez librement la phrase, qu'une nouvelle fonction « éducative » ait été créée, mais qu'il me soit permis de noter que nous n'avons pas suffisamment d'éléments probants à cet égard.

Dans l'école que fréquentait Abraamios étaient en service un nombre important d'enseignants[44], information qui suscite un assez vif scepticisme, puisqu'on sait et admet généralement, avec raison, que l'école byzantine, depuis sa création jusqu'à la période tardive de l'Empire, fut en règle générale l'école *d'un seul* maître, avec les exceptions qui viennent simplement confirmer la règle – par exemple l'école de Libanios ou l'école de la Néa Ekklésia[45]. On constate également une hiérarchie parmi le personnel enseignant, dont l'existence laisse planer de nombreuses questions : au départ, Abraamios est élu διδάσκαλος, pour occuper ensuite le διδασκαλικὸς θρόνος, élection soumise à l'approbation impériale[46]. Bien que Lemerle ait ingénieusement mis en rapport la participation des παιδεύματα (*sc.* élèves) de l'école d'Athanase au processus d'évolution des maîtres avec les ἐπιστατοῦντες de l'école de l'Anonyme, qui exerçaient un rôle particulier dans le fonctionnement de l'école[47], je me demande si la participation va jusqu'au vote ou, inversement, si elle est avancée un peu vite dans la Vie A, dans le seul but de renforcer l'image irréprochable d'Abraamios, ce qui vaut aussi fort probablement pour le nombre des enseignants qui, s'inclinant devant la prééminence d'Abraamios, votent pour lui pour qu'il occupe la chaire d'enseignement. Enfin, l'approbation impériale de l'occupation du θρόνος d'enseignement, comme cela est expressément indiqué dans le texte[48], a incité Lemerle à élaborer la théorie selon laquelle derrière cet événement se trouvait Constantin VII Porphyrogénète (945-959) en personne, qui non seulement réorganisa

42. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 258.

43. […] τίνι δὲ καὶ προσελθεῖν καθ' ἡμῶν βούλει; ὑπάρχῳ; […] βασιλεῖ; […] ἀλλὰ πατριάρχῃ; (*Anonymi professoris epistulae* [cité n. 14], lettre nº 68, 11-13 [p. 61-62]). Voir aussi Lemerle, *Premier humanisme*, p. 249 ; Speck, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 47 ; *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. *1, n. 2.

44. […] κοινωνοὶ αὐτῷ παιδευταὶ (*Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae* [cité n. 32], Vie A, 13, 3 [p. 8]).

45. Sur l'école de Libanios, voir notamment R. Cribiore, *The school of Libanius in late antique Antioch*, Princeton 2007, p. 30-37 ; Ead., *Libanius the sophist : rhetoric, reality and religion in the fourth century*, Ithaca – London 2013 ; voir aussi tout dernièrement les observations de M. Loukaki, Le profil des enseignants dans l'Empire byzantin à la fin de l'Antiquité tardive et au début du Moyen Âge (fin du vie-fin du viie siècle), dans *Myriobiblos* (cité n. 2), p. 217-243, ici p. 222, n. 35. Sur l'école de la Néa, voir *infra*, p. 62-63.

46. *Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae* (cité n. 32), Vie A, 13, 4-5 (p. 8) ; 14, 1-4 (p. 9).

47. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 258 ; voir aussi *supra*, p. 56-57.

48. […] νεύσει βασιλικῇ (*Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae* [cité n. 32], Vie A, 14, 2 [p. 9]).

l'ensemble du système éducatif mais approuva les nominations de ce genre[49]. Il s'agit plutôt d'une généralisation théorique, surtout pour ce qui est de la question concrète de l'organisation de l'école.

Ce que livre la Vie A sur Abraamios *après* qu'il eut obtenu la chaire d'enseignement est particulièrement intéressant : Abraamios partit dans une autre école, mais la réputation qu'il avait acquise entre-temps y fit affluer de nombreux élèves d'autres établissements d'enseignement de Constantinople, y compris celui de son ancien maître Athanase. Les inévitables frictions entre les maîtres, bien connues par les descriptions détaillées du professeur anonyme[50], firent ici aussi leur apparition, et furent résolues par l'intervention de l'empereur lui-même, qui n'est autre que le Porphyrogénète, non mentionné, mais évoqué de manière allusive avec la délicatesse requise : […] ᾧ ἀπὸ τῆς πορφυρίδος μὲν ἐν ᾗ γεγέννητο τὸ ἐπώνυμον[51]. Très rapidement d'ailleurs, Abraamios abandonnera la carrière d'enseignant, événement qui satisfait son biographe, comme l'a remarqué avec justesse Lemerle[52]. En tout cas, il vaut la peine de noter que tant qu'Abraamios enseigna à l'école, il ne s'éloigna pas […] τῶν ἀσκητικῶν παλαισμάτων, et même […] νηστείαις […] ὑπερημέροις ἔθλιβε τὸ σαρκίον καὶ πόνοις ἔτρυχε πανημερίοις, καὶ τῇ λοιπῇ κακοπαθείᾳ ἐδουλαγώγει τε καὶ ὑπεπίεζεν, ἀγρυπνίᾳ, χαμευνίᾳ, ἀλουσίᾳ, καὶ τῷ ἐκ κριθῆς ὥς φασιν ἄρτῳ πρὸς τούτοις[53].

Je pense que la description circonstanciée des grandes capacités d'enseignant du jeune Abraamios, de la médiation impériale visant à résoudre les malentendus entre les enseignants ainsi que du très vif désir du jeune homme de Trébizonde de devenir moine fait partie des pièces du puzzle qui permettent de composer le portrait idéal du futur fondateur de la Grande Laure, brossé par son savant biographe Athanase de Panagiou, qui n'a jamais rencontré notre Abraamios/Athanase[54]. Athanase de Panagiou, qui écrivit la Vie A fort probablement à Constantinople, au cours du premier quart du XIe siècle[55], suivit pour rédiger son texte hagiographique plusieurs traditions orales athonites concernant Abraamios/Athanase[56], dont la seule finalité était naturellement de faire l'éloge du fondateur de Lavra. C'est sur ce ton excessivement élogieux que l'auteur veilla à enclore dans la première partie de la Vie A la période mondaine de la vie d'Abraamios, qui devait être parfaitement exemplaire sur tous les plans, conformément aux prescriptions connues des vies de saints et des éloges oratoires, qui ne ménagent pas les louanges ou s'emploient même à en fabriquer où et quand les circonstances l'exigent[57].

49. LEMERLE, *Premier humanisme*, p. 259-260 ; mais voir SPECK, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 37.

50. Voir *supra*, p. 55, 58-59.

51. *Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae* (cité n. 32), Vie A, 16, 14-15 (p. 10).

52. LEMERLE, *Premier humanisme*, p. 260.

53. *Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae* (cité n. 32), Vie A, 14, 10-14 (p. 9).

54. LEMERLE, La vie ancienne (cité n. 41), p. 87.

55. *Vitae duae antiquae sancti Athanasii Athonitae* (cité n. 32), p. CIX-CXII. L'opinion de LEMERLE est différente (La vie ancienne [cité n. 41], p. 90).

56. LEMERLE, La vie ancienne (cité n. 41), p. 89.

57. Je juge utile de noter ici que Speck n'a pas suivi les raisonnements de Lemerle concernant le rôle de l'empereur dans ce processus éducatif, qu'il a sans doute considérés comme audacieux ; mais d'un autre côté, il a supposé que tout ce cadre décrit dans la Vie A pourrait éventuellement être regardé comme un nouveau chapitre du *Livre de l'Éparque* de Léon VI, proposition qui ne peut être admise, en

Je voudrais dire en guise de première conclusion que la comparaison des textes que nous venons d'examiner ne permet pas d'accepter l'image que Lemerle, principalement, et avec tant de soin, a dessinée concernant l'évolution de l'école moyenne byzantine, notamment au cours de la seconde moitié du xe siècle ; il s'impose, au contraire, de revenir à des schémas éducatifs « plus simples », qui renvoient presque inéluctablement à l'école du professeur anonyme. La Vie A d'Athanase devra être considérée comme un éloge hagiographique typique, dont les informations ne peuvent être exploitées avec le degré élevé de fiabilité qu'atteint la correspondance de l'Anonyme, pour ne parler que des textes qui appartiennent au même domaine et datent environ de la même époque[58].

Faire fonctionner une école à Constantinople était une entreprise difficile, surtout parce que le financement était précaire, car de nombreux parents payaient les droits de scolarité en retard (le professeur anonyme aurait beaucoup de choses à dire à ce sujet)[59]. En outre, les rivalités entre les maîtres qui tenaient ces écoles, dont le nombre reste inconnu et pour lesquels l'hypothèse de travail de Lemerle (« […] disons par hypothèse une dizaine »)[60] reste bien une hypothèse qui ne peut être confirmée ou démentie, sont pratique quotidienne, comme l'atteste d'ailleurs la Vie A d'Athanase l'Athonite. En conséquence, les liens personnels avec des gens haut placés pouvaient apporter des solutions : c'est ainsi que l'Anonyme avait noué d'excellentes relations avec le Palais – il entretient une correspondance avec la *despoina* Sophia, fille du célèbre Nicétas Magistros et veuve de Christophe Lécapène, avec laquelle il échange des livres[61] –, avec des dignitaires de la cour, mais aussi avec le clergé[62]. On s'étonne de découvrir que le patriarche, qui n'est pas nommé dans la correspondance mais n'est vraisemblablement autre que Théophylacte (933-956)[63], apporte de temps à autre un soutien financier au professeur anonyme. Cette aide, qui porte le nom de ἀρτίδιον ou εὐλογία, appellation qui suggère qu'elle peut aussi être accordée en nature, était source d'une grande insécurité pour notre professeur, parce qu'elle n'était pas versée régulièrement[64]. La manière dont le patriarche se comporte face

tout cas, que très difficilement. Voir Speck, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 36-50, ici p. 39-42, 49. Cf. aussi la traduction grecque du *Premier humanisme*, où Lemerle signale le point de vue de Speck en ce qui concerne la Vie A d'Athanase : *Ο πρώτος βυζαντινός ουμανισμός* (cité n. 9), p. 426, n. 44. Speck est revenu sur ce problème mais sans succès : (Erlassenes ?) Gesetz oder ein weiteres Schulbuch? Überlegungen zur Entstehung des Eparchenbuchs, dans *Varia. 3* (Ποικίλα Βυζαντινά 11), Bonn 1998, p. 293-306. Voir aussi *supra*, p. 58 et n. 39.

58. La vision de Σ. Α. Πασχαλιδης [S. A. Paschalides], *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών : το πρόσωπο και το έργο του : συμβολή στη μελέτη της προσωπογραφίας και της αγιολογικής γραμματείας της προμεταφραστικής περιόδου*, Θεσσαλονίκη 1999, p. 95, est entièrement différente de ce qui précède. Cf. ici le point de vue de Gaul, Rising elites (cité n. 10), p. 248-249.

59. Voir *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. 4*-6*.

60. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 256.

61. *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. 36*-37* et nos 8, 16-18 (p. 6) ; 98, 12-13 (p. 86) ; 99, 2-5 (p. 86) ; voir aussi *PmbZ* 27152. Pour Nicétas Magistros, voir *PmbZ* 25740. Ajouter l'article récent de I. Anagnostakis-A. Kaldellis, The textual sources for the Peloponnese, ad 582-959 : their creative engagement with ancient literature, *GRBS* 54, 2014, p. 105-135, ici p. 130. Voir aussi *infra*, p. 72, n. 134. Pour Christophe Lécapène voir *PmbZ* 21275.

62. *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), 16*-18*.

63. *Ibid.*, p. 44*, n. 28. Sur Théophylacte voir maintenant *PmbZ* 28192.

64. *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), p. 5*-6* ; cf. aussi Gaul, Rising elites (cité n. 10), p. 248.

à l'école du professeur anonyme – la Vie A reste silencieuse pour ce qui est de l'école d'Abraamios – corrobore deux solides hypothèses de travail : 1) au moins jusqu'au milieu du xe siècle, l'Église n'a pas de part active au processus éducatif, bien que beaucoup d'écoles soient hébergées dans des églises[65], et l'aide financière éventuellement versée à une école relève d'un choix personnel du patriarche lui-même probablement, concerne un maître précis et ne traduit pas une opération institutionnalisée[66] ; 2) l'enseignement reste une institution qui relève purement de l'initiative *privée*, et cela avec des racines très profondes[67], et qui demeure tributaire des lois de la grandeur et de la décadence, indépendamment de sa taille ou de son importance. Le fait que le fondateur, le maître ou même le bailleur de fonds d'un établissement scolaire quitte les affaires ou décède se traduit d'habitude par une interruption du fonctionnement de l'établissement[68]. C'est peut-être sous cet angle qu'il conviendra d'expliquer la disparition du devant de la scène de l'école de la Néa Ekklésia, établissement inauguré après 880, qui avait manifestement été fondé pour transmettre le flambeau des objectifs et ambitions de la dynastie macédonienne tout juste arrivée au pouvoir (867)[69]. Lemerle, contrairement à Speck, a fortement contesté l'existence de l'école de la Néa[70], oubliant manifestement non seulement le témoignage de Constantin le Rhodien, qui très vraisemblablement la fréquenta[71], mais aussi les performances littéraires hors pair de certains des maîtres qui enseignaient dans cette ambitieuse école, comme Constantin Képhalas, qui a composé, comme il est bien connu, la fameuse « anthologie » des épigrammes afin de l'utiliser dans

65. Voir P. Magdalino, *Constantinople médiévale* (MTM 9), Paris 1996, p. 37-40. Qu'il me soit permis de noter ici que l'église en tant que lieu de fonctionnement de l'école ne doit pas être confondue avec l'immixtion de l'Église dans les affaires d'enseignement de l'Empire, du moins à l'époque examinée ici.

66. Je rappelle que le patriarche Théophylacte était le frère de Christophe Lécapène, avec l'épouse duquel, la *despoina* Sophia, le professeur anonyme entretenait, comme on vient de noter, une correspondance.

67. Speck, *Understanding Byzantium* (cité n. 8), nº II, p. 16 mais surtout I. Hadot, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique : contribution à l'histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris 2005, p. 41-44, 217-220, 451-453 et *passim*.

68. P. A. Agapitos (Teachers, pupils and imperial power in eleventh-century Byzantium, dans *Pedagogy and power : rhetorics of classical learning*, ed. by Y. Lee Too & N. Livingstone, Cambridge 1998, p. 170-191, ici p. 175) utilise le terme « patron », qui est, d'après lui, un fonctionnaire civil ou un membre de l'église, ce qui ne correspond pas toujours à la réalité.

69. Voir P. Magdalino, Observations on the Nea Ekklesia of Basil I, *JÖB* 37, 1987, p. 51-64 ; Id., *Constantinople médiévale* (cité n. 65), p. 39, 53, 66 ; aussi G. Dagron, *Empereur et prêtre*, Paris 1996, p. 214-218, 219-225.

70. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 205, n. 3 ; l'argument de Lemerle, qui associe l'existence de l'école de la Néa avec celle de l'Anonyme, est une théorie hypothétique. Voir aussi Speck, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 60-63.

71. Voir *PmbZ* 23819. Ajouter L. James, The poet and the poem, dans Constantine of Rhodes, *On Constantinople and the Church of Holy Apostles*, with a new ed. of the Greek text by I. Vassis, ed. by L. James, Farnham 2012, p. 131-157, ici p. 131. Aussi M. D. Lauxtermann, Constantine's city : Constantine the Rhodian and the beauty of Constantinople, dans *Wonderful things : Byzantium through its art*, ed. by A. Eastmond & L. James, Farnham 2013, p. 295-308, ici p. 305 et Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 349. La contribution d'Alan Cameron, *The Greek anthology from Meleager to Planudes*, Oxford 1993, p. 109-116 et 300-316, est très importante au regard de la présente discussion.

son enseignement[72]. Nous connaissons aussi au moins un des dirigeants de l'école – il s'agit du *maïstôr* Grégoire Kampsikos[73] –, qui prospéra jusqu'à la dernière décennie du IXᵉ siècle et à la première du siècle suivant. L'école de la Néa semble avoir dépassé de loin les limites de l'établissement scolaire byzantin moyen conventionnel, manifestement grâce au soutien généreux de l'entourage de l'empereur, en fournissant aux élèves plus que ne le prévoyait le programme habituel et en bénéficiant d'un encadrement solide, ce qui dut certainement contribuer à sa grande renommée. Il se peut que l'école de la Néa ait pallié le vide laissé par le dépérissement de la Magnaure qui avait suivi la mort de Léon le Mathématicien[74].

En dehors de l'école proprement dite et de ses problèmes, une autre institution éducative, au sens très large du terme, dotée d'une solide tradition, se trouve apparemment sinon prospérer, du moins « fonctionner » à Byzance aux IXᵉ-Xᵉ siècles : c'est, pour utiliser la terminologie de Lemerle, l'enseignement public libre[75]. Comme on le sait, il s'agit de confier un enseignement libre à une personne précise, qui officie dans des lieux publics aux frais de l'État ; selon le *Code théodosien*, la personne en question porte le titre de *magister liberalium litterarum*[76]. Cette institution eut une forte présence à Byzance, surtout au cours des premiers siècles ; pour rappeler un exemple qui mérite d'être cité, Thémistios enseigna, sur l'invitation de l'empereur Constance II (337-361), la philosophie à Constantinople, en attaquant les sophistes qui se trouvaient dans la ville[77]. Bien que Speck ait formulé l'hypothèse de travail que les limites entre les *magistri liberalium litterarum* et les maîtres purement privés sont en large part obscures[78], je pense que la distinction à laquelle procède Lemerle entre ces deux catégories d'enseignants rend mieux compte de la réalité[79]. Pour revenir à ce qui se passe au IXᵉ siècle, Léon le Mathématicien appartient assurément à la catégorie des *magistri liberalium litterarum* quand l'empereur Théophile (829-842) lui

72. M. Lauxtermann, *Byzantine poetry from Pisides to Geometres*, Wien 2003, p. 86 ; Jean Géomètre, *Poèmes en hexamètres et en distiques élégiaques*, éd., trad., commentaire par E. M. van Opstall, Leiden – Boston 2008, p. 23. Sur Képhalas voir maintenant *PmbZ* 23790, avec une abondante bibliographie ; ajouter Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 348-349, 354, 413. Je signale quand même l'article important de M. Lauxtermann, The anthology of Cephalas, dans *Byzantinische Sprachkunst*, hrsg. von M. Hinterberger und E. Schiffer, Berlin – New York 2007, p. 194-208. Sur la réception de l'anthologie de Képhalas aux Xᵉ et XIᵉ siècles voir K. Demoen, "Flee from love who shoots with the bow!" : the *Anthologia Palatina* and the classical epigrammatic tradition in Byzantium, dans *Receptions of Antiquity*, J. Nelis (ed.), Gent 2011, p. 57-67, ici p. 63-64.

73. *PmbZ* 22372 ; aussi Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 348.

74. Voir *infra*, p. 72.

75. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 63-64. Voir aussi *supra*, p. 55.

76. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 63, n. 53. Le terme grec est δημοσιεύων (voir LSJ⁹ *s.v.*) mais, à ma connaissance, n'est pas utilisé à l'époque médiobyzantine au moins.

77. Pour plus de détails, on se reportera toujours à G. Dagron, L'Empire romain en Orient au IVᵉ siècle et les traditions politiques de l'Hellénisme : le témoignage de Thémistios, *TM* 3, 1968, p. 1-242, ici p. 24, 42-43 ; aussi H. Schlange-Schöningen, *Kaisertum und Bildungswesen im spätantiken Konstantinopel*, Stuttgart 1995, p. 70-77 et *passim* ; Markopoulos, In search for "higher education" (cité n. 19), p. 33 ; Loukaki, Le profil des enseignants (cité n. 45), p. 224-225, n. 52 et tout dernièrement Δ. Θ. Χατζηλαζαρου [D. Th. Chatzilazarou], *Η βασίλειος στοά και η σύνθεση του μνημειακού κέντρου της Κωνσταντινούπολης : τοπογραφία, λειτουργίες, συμβολισμοί* (thèse de doctorat), Αθήνα 2016, p. 198-201 ; 324-325 et *passim*.

78. Speck, *Understanding Byzantium* (cité n. 8), nº II, p. 11.

79. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 63-64.

cède le privilège d'enseigner δημοσίᾳ dans l'église des Quarante-Martyrs après la très fameuse histoire, largement apocryphe, survenue avec Mamūn. Lemerle, qui ne commente pas l'enseignement public de Léon autant que cette information concrète l'imposerait, a au moins montré que le témoignage de la *Continuation de Théophane* en ce qui concerne la présence de Léon à Constantinople avant sa nomination par Théophile l'emporte nettement sur celui de la chronique de Syméon le Logothète, qui étrangement a utilisé des sources plutôt médiocres ; il est clair que la mention de la Magnaure par le Logothète dans ce passage annonce de manière quelque peu maladroite le futur emploi de Léon dans ce nouvel « établissement supérieur » de la capitale[80]. Quoi qu'il en soit, les deux textes indiquent que l'empereur Théophile confia un enseignement public à Léon dans le but, d'une part, d'honorer ses connaissances et la grande autorité qu'il s'était acquise et, d'autre part, de l'aider financièrement[81]. Nous ne savons pas quel était le contenu des cours libres de Léon, pendant combien de temps il exerça ces fonctions ni à quel public il s'adressait. En tout cas, ce laps de temps ne dut pas être long, puisque Léon quitta Constantinople pour occuper le siège métropolitain de Thessalonique en 840[82].

La question se pose à présent de savoir si l'ancienne institution à succès des *magistri liberalium litterarum* continue d'exister à Byzance à la fin de l'iconoclasme ou même plus tard, et dans quelles conditions elle œuvre. Je rappelle que Lemerle ne commente pas cette institution, bien qu'il évoque, outre Léon le Mathématicien, un enseignement public dispensé par Aréthas sur lequel, je cite, « […] nous ne saurions rien de plus »[83].

80. Theophanes continuatus IV, 27, 79-86, p. 268 éd. Featherstone – Signes : […] αὕτη ἡ αἰτία τῆς τοῦδε τοῦ ἀνδρὸς πρὸς τὸν βασιλέα γνώσεώς τε καὶ οἰκειώσεως. οὗτος ὁ μαθητὴς καὶ τοῦτο τὸ γράμμα τήν τε τοῦ Λέοντος σοφίαν ἐν ὑπαίθρῳ γενέσθαι ἐν γωνίᾳ τέως οὖσαν ἐποίησεν καὶ τῆς εὐτελείας ἐκείνης καὶ πενίας ἔξω παρήγαγεν. τό τε γράμμα ἐμφανίζει τῷ Θεοφίλῳ ὁ λογοθέτης, καὶ προσκαλεῖται τοῦτον (*sc.* Léon) αὐτός (*sc.* Théophile), καὶ πλουτίζεται καὶ ἐν τῷ τῶν ἁγίων τεσσαράκοντα μαρτύρων ναῷ διδάσκειν δημοσίᾳ παρὰ τοῦ βασιλέως ἐπείγεται ; Symeon Magister, *Chronicon* 130, 35, p. 228, 257-260 : […] ὁ δὲ (*sc.* Théophile) γνοὺς τὰ τῆς αὐτοῦ ἐπιστήμης, καὶ ὅτι τοιοῦτον σοφὸν ἄνδρα ἐν τῇ πολιτείᾳ αὐτοῦ ἔχει, προσλαβόμενος αὐτὸν εἶχεν ἐν τῷ παλατίῳ τῆς Μαναύρας, παραδοὺς αὐτῷ διδάσκειν καὶ μαθητάς, παρέχων αὐτῷ τὰ πρὸς ὑπηρεσίαν ἅπαντα. Voir Lemerle, *Premier humanisme*, p. 150-154. W. T. Treadgold (The chronological accuracy of the *Chronicle* of Symeon the Logothete for the years 813-845, *DOP* 33, 1979, p. 158-197, ici p. 186-187) a essayé en vain de rapprocher ces deux traditions historiques. L'opinion du même auteur selon laquelle Théophile fut celui qui a ouvert le premier « public school in the Byzantine revival of learning » à la Magnaure, suivi ensuite par Bardas, ne peut pas être fondée. Magdalino (*Constantinople médiévale* [cité n. 65], p. 37 ; Id., The road to Baghdad in the thought-world of ninth-century Byzantium, dans *Byzantium in the ninth century : dead or alive?*, ed. by L. Brubaker, Aldershot 1998, p. 195-213, ici p. 201) a sans doute raison de parler d'un enseignement préexistant dans l'église des Quarante-Martyrs. Cf. aussi récemment J. Signes-Codoñer, *The emperor Theophilos and the East, 829-842 : court and frontier in Byzantium during the last phase of iconoclasm*, Farnham 2014, p. 434-437 et Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 328. Sur le « séjour » de Léon à Andros avant qu'il devienne professeur à Constantinople, voir la contribution de Ch. Angelidi, Le séjour de Léon le Mathématicien à Andros : réalité ou confusion ? dans *Εὐψυχία : mélanges offerts à Hélène Ahrweiler*, t. 1, Paris 1998, p. 1-7 et les remarques de F. Pontani, A new edition of Theophanes Continuatus, *Histos* 10, 2016, p. lxxxviii-c, ici p. xcv-xcvi. Cf. aussi *infra*, p. 70, n. 119, et *supra*, p. 55.

81. P. Speck, Further reflections and inquiries on the origins of the Byzantine Renaissance with a supplement : the trier ivory and other uncertainties, dans *Understanding Byzantium* (cité n. 8), n° XIV, p. 179-205, ici p. 188-191.

82. Voir aussi *infra*, p. 70.

83. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 210.

À mon avis, cette institution éducative se trouve désormais en sommeil et resurgit à la surface de manière tout à fait occasionnelle, du fait exclusif de l'empereur, comme cela ressort d'ailleurs de la lecture des deux passages pertinents, dans le but d'honorer une personnalité précise. Mon opinion peut se voir corroborée par le témoignage d'un texte qui mérite l'attention, édité naguère par B. Flusin et connu aujourd'hui – de façon conventionnelle – sous le nom *Vie de Nicétas David*[84]. D'après ce texte, l'empereur, en l'occurrence Léon VI le Sage (886-912), soucieux d'attirer de son côté Nicétas David – élève d'Aréthas, il faut le souligner[85] –, pour qu'il ne s'oppose pas à lui dans l'affaire bien connue de la tétragamie, lui propose de le nommer maître de philosophie ; si Nicétas rejetait cette proposition, la discipline pourrait être différente, et il pourrait enseigner la rhétorique : [...] Θέλω σε [...] φιλοσοφίας διδάσκαλον προβαλεῖν εἰς οἰκοδομὴν πολλοῖς [...] καὶ εἰ μὴ ταῦτα δύνῃ [...] ῥητορικῆς γοῦν ἀντιποιήσῃ, κἂν θέλῃς κἂν μὴ θέλῃς[86]. Au-delà de cette mention concrète, qu'on ne peut certainement considérer comme négligeable, il est question dans ce même récit hagiographique d'élèves de Nicétas, qui avaient d'ailleurs subi des persécutions, manifestement de la part des cercles du palais[87]. La *Vie de Nicétas* esquisse donc dans les très grandes lignes le portrait d'un maître à succès – privé, soulignons-le – auquel est faite une proposition analogue à celle de Théophile à Léon le Mathématicien ou de Constance II à Thémistios[88], sauf qu'il ne s'agit pas de cours libres mais de l'attribution d'un enseignement dans une école de niveau « universitaire », sans que nous sachions laquelle, comme tend à l'admettre Paschalidès[89]. Selon mon avis personnel, le texte, tel qu'il a été formulé, renvoie à des disciplines qui étaient enseignées soit à la Magnaure, soit plus tard à l'école du Porphyrogénète[90]. Mais il est en tout cas fort douteux qu'il s'agisse d'un enseignement à la Magnaure, dont les traces se perdent après la mort de Léon le Mathématicien, et il est tout aussi difficile, sinon impossible, que la proposition de Léon VI concerne l'école de la Néa, qui fonctionnait vraisemblablement à cette époque, puisque les disciplines proposées à Nicétas, philosophie et rhétorique, renvoient clairement à un enseignement dispensé à un

84. B. Flusin, Un fragment inédit de la Vie d'Euthyme le patriarche ? *TM* 9, 1985, p. 119-131 ; aussi Id., Un fragment inédit de la Vie d'Euthyme le patriarche ? 2, Vie d'Euthyme ou Vie de Nicétas ?, *TM* 10, 1987, p. 233-260.

85. Paschalides, *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών* (cité n. 58), p. 92-94. Sur Nicétas, voir tout dernièrement Th. Antonopoulou, The unedited *Life* of Saint John Chrysostom by Nicetas David the Paphlagonian : an introduction, *Byz.* 86, 2016, p. 1-51.

86. Flusin, Fragment inédit (cité n. 84), p. 125, 38-42. Cf. Paschalides, *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών* (cité n. 58), p. 96. Le témoignage de la *Vie d'Euthyme* est capital ici ; voir *Vita Euthymii* XVI, p. 104-109.

87. [...] τῶν ἄλλων δὲ μαθητῶν ὧδε κἀκεῖ δεδιωγμένων [...] (Flusin, Fragment inédit [cité n. 84], p. 125, 17). Voir aussi Id., Vie d'Euthyme ou Vie de Nicétas ? (cité n. 84), p. 253, n. 121. La *Vie de Nicétas* est très probablement produite par un disciple de Nicétas et peut être datée, d'après Flusin (Vie d'Euthyme ou Vie de Nicétas ? [cité n. 84], p. 259-260), avant 942-950. Voir aussi Paschalides, *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών* (cité n. 58), p. 106-112, ici p. 106-107, *PmbZ* 25712 et tout récemment G. Tsiaples, A Byzantine emperor between reality and imagination : the image of Leo VI in the hagiographical texts of the middle Byzantine period, *Parekbolai* 4, 2014, p. 85-110, ici p. 100-102 (ejournals.lib.auth.gr/parekbolai/article/view/4480/4551).

88. Voir *supra*, p. 63-64.

89. Paschalides, *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών* (cité n. 58), p. 98-99.

90. Comme le signale à juste titre Paschalides, *ibid.*, p. 99. Voir aussi *infra*, p. 77-80 et 81-82.

niveau très élevé. Je pense que la solution au problème posé peut résulter de l'apostrophe suivante de la *Vie de Nicétas* : [...] Θέλω σε [...] φιλοσοφίας διδάσκαλον προβαλεῖν εἰς οἰκοδομὴν πολλοῖς[91]. Il est évident que Léon propose à Nicétas un enseignement public de philosophie ou de rhétorique qui puisse être suivi par un *large* public et non par le public restreint de l'école ou d'un autre établissement d'enseignement, fût-il supérieur, ces établissements étant, ne l'oublions pas, des institutions privées qui présupposent le versement de droits d'inscription. Naturellement, si l'interprétation donnée au passage cité ci-dessus est correcte, la question reste ouverte de savoir où Nicétas aurait choisi d'enseigner, puisqu'aucune conjecture ne peut être faite en l'occurrence.

On sait que la qualité d'enseignant de Photius et d'Aréthas a été mise en doute, presque combattue, par Lemerle[92]. Mais d'un autre côté, on admet aussi aujourd'hui que cette position du byzantiniste français est vulnérable et appelle des réserves, du moins avec le caractère absolu qu'il lui a conféré. Les deux érudits précités, et sans doute d'autres aussi dans des contextes différents et à d'autres moments, ont eu des activités de maîtres privés, constituant autour d'eux un groupe de disciples avec lesquels ils avaient des liens particulièrement étroits[93]. Pour Photius notamment, nous avons la possibilité, sur un plan tout à fait différent par rapport à Aréthas, de reconstituer son « cercle », les photiens[94], que le patriarche décrit lui-même avec une force d'expression quasi incomparable dans sa fameuse lettre adressée au pape Nicolas en août ou septembre 861 : [...] τῶν μανθανόντων ὁρῶντες τὸν πόνον, τὴν σπουδὴν τῶν ἐπερωτώντων [...] τῶν ταῖς μαθηματικαῖς σχολαῖς λεπτυνομένων τὴν διάνοιαν, τῶν ταῖς λογικαῖς μεθόδοις ἰχνευόντων τὸ ἀληθές [...] τοιοῦτος γὰρ χορὸς τῆς ἐμῆς οἰκίας ἦν ὁ χορός. ἐξιόντι δὲ πάλιν πρὸς τὴν βασίλειον πολλάκις αὐλὴν αἱ προπεμπτήριοι τῶν εὐχῶν καὶ τοῦ μὴ βραδύνειν ἡ προτροπή [...] τούτων ἁπάντων ἐξέπεσον· ὑπὲρ τούτων ὠδυρόμην· τούτων ἀποσπωμένῳ πηγαὶ δακρύων ἀνεστομοῦντο καὶ λύπης ἀχλὺς περιεκέχυτο[95]. Cette lettre a fait l'objet d'une analyse attentive, bien entendu, de la part de Lemerle, qui parle de « cercle privé, de société de pensée, ou d'académie, dont Photius est l'âme, et sa maison le siège »[96] ; avec la tendance à la codification qui l'a toujours distingué, Lemerle a soutenu que le cercle de Photius comportait trois catégories d'auditeurs : les plus avancés, les plus jeunes et les néophytes. Elles composaient à elles trois le *chœur* dont parle la lettre, terme, comme cela est noté à juste titre, emprunté au vocabulaire de l'école antique[97]. Le savant français parle aussi de lecture de textes ou même de commentaire de textes par le cercle privé, mais dénie toute sorte de démarche d'enseignement ou ne serait-ce que de lecture critique des textes, et

91. Flusin, Fragment inédit (cité n. 84), p. 125, 38 (soulignement ajouté).

92. Lemerle, *Premier humanisme*, pour Photius : p. 164-165, 183-185, 197-202 ; pour Aréthas : p. 209-213, 236-237.

93. Voir les deux contributions révélatrices de L. Canfora, Il «reading circle» intorno a Fozio, *Byz.* 68, 1998, p. 222-223 ; Id., Le « cercle des lecteurs » autour de Photius : une source contemporaine, *REB* 56, 1998, p. 269-273. Pour Aréthas, voir précisément Paschalides, *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών* (cité n. 58), p. 93.

94. Voir A. Kazhdan, *A history of Byzantine literature (850-1000)*, ed. by Ch. Angelidi, Αθήνα 2006, p. 37-41.

95. Photius, *Epistulae et Amphilochia. 3*, ep. 290 [p. 124-138], ici p. 126, 65-83. Voir la traduction de Lemerle, *Premier humanisme*, p. 198.

96. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 197-199, ici p. 199.

97. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 198.

il est presque révélateur que la *Bibliothèque* – pour ne mentionner à titre d'exemple que l'un des ouvrages du patriarche, dont les fins éducatives sont très claires, et qui indique ses choix de lecture –, qu'un chercheur serein aurait classée quasi naturellement dans le domaine de la stylistique, conformément du moins aux conclusions de Kustas largement admises par Lemerle[98], a été dissociée par le byzantiniste français du cercle photien pour des raisons qui tiennent à sa datation[99], problème qui a depuis fait couler beaucoup d'encre[100]. Cependant, de ce cercle d'auditeurs, connu aussi par un texte fort important, commenté il y a un certain temps par Canfora, d'après lequel on peut conclure sans hésitation que le patriarche enseignait à un cercle d'élèves dans la capitale de l'Empire[101], est issu au moins un *littérateur* ; il s'agit de Georges de Nicomédie, bien connu grâce à ses échanges de vues avec Photius concernant la notion de style dans les textes[102].

Dans l'Empire byzantin, « l'enseignement supérieur » n'a pas la dynamique que nous rencontrons dans les autres formes d'enseignement dont il a déjà été question. Pour « l'Université impériale », dont la fondation, comme chacun sait, date précisément de 425[103], nous ne possédons pas d'indications attestant qu'il demeura actif après le règne

98. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 196, n. 59, avec la bibliographie antérieure ; voir maintenant O. Prieto-Dominguez, On the founder of the Skripou Church : literary trends in the milieu of Photius, *GRBS* 53, 2013, p. 166-191, ici p. 181, n. 48.

99. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 199.

100. À ma connaissance, les dernières contributions consacrées à la datation de la *Bibliothèque* proviennent de la plume de F. Ronconi, The patriarch and the Assyrians : new evidence for the date of Photios' *Library*, *Segno e testo* 11, 2013, p. 387-395 et Id., Pour la datation de la *Bibliothèque* de Photius : la *Myriobiblos*, le patriarche et Rome, dans *Byzanz und das Abendland. 2, Studia Byzantino-Occidentalia*, hrsg. von E. Juhász, Budapest 2014, p. 135-153. Études importantes, surtout la seconde, mais qui appelleraient malgré tout quelques réserves. Du même auteur proviennent deux contributions supplémentaires : *Nec supersit apud quemlibet saltem unus iota, vel unus apex* : l'autodafé d'où naquit la *Bibliothèque* de Photius, dans *Byzanz und das Abendland. 3, Studia Byzantino-Occidentalia*, hrsg. von E. Juhász, Budapest 2015, p. 31-52 et Il «moveable feast» del patriarca : note e ipotesi sulla genesi della *Bibliotheca* di Fozio, dans *Nel segno del testo : edizioni, materiali e studi per Oronzo Pecere*, a cura di L. Del Corso, F. De Vivo, A. Stramaglia, Firenze 2015, p. 203-232. Cf. aussi Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 333-336.

101. Voir Canfora, Il «reading circle» (cité n. 93), *passim*, mais surtout Id., Le « cercle des lecteurs » autour de Photius (cité n. 93), p. 271-273, où le texte du IXe canon du synode tenu à Constantinople en 869/870 est signalé et commenté avec attention. Sur le cercle de Photius, voir aussi F. Ronconi, La collection brisée : la face cachée de la « collection philosophique » : les milieux socioculturels, dans *La face cachée de la littérature byzantine : le texte en tant que message immédiat*, sous la dir. de P. Odorico, Paris 2012, p. 137-166, ici p. 152-155, et tout dernièrement Prieto-Dominguez, On the founder of the Skripou Church (cité n. 98), *passim*. L'argumentation de l'auteur est abondante, mais les résultats obtenus restent peu convaincants.

102. Kazhdan, *History* (cité n. 94), p. 38, n. 71.

103. *CTh* 14, 9, 3 = *CJ* 11, 19, 1. Sur cette « grande école » de l'Empire la bibliographie est abondante. On peut toujours se référer à Lemerle, *Premier humanisme*, p. 63-64 et à Speck, compte rendu de Lemerle (cité n. 8), p. 385-392 = Id., *Understanding Byzantium* (cité n. 8), p. 6-16. Voir aussi et à titre purement indicatif Schlange-Schöningen, *Kaisertum und Bildungswesen* (cité n. 77), p. 114-121 ; A. Markopoulos, Roman antiquarianism : aspects of the Roman past in the middle Byzantine period (9th-11th centuries), dans *Proceedings of the 21st international congress of Byzantine studies, London, 21-26 August, 2006. 1, Plenary papers,* sous la dir. de E. Jeffreys, Aldershot – Burlington 2006, p. 277-297, ici p. 280 ; Id., In search for "higher education" (cité n. 19), p. 34 ; Loukaki, Le profil des enseignants (cité n. 45), p. 222, n. 34 ; Chatzilazarou, *Η βασίλειος στοά* (cité n. 77), p. 334-338, 340 et *passim.*

d'Héraclius (610-641)[104]. À partir de cette époque, l'État ne prendra plus d'autre initiative dans le domaine de l'enseignement « supérieur » et il s'écoulera plus de deux siècles avant que se manifeste une nouvelle initiative de l'Empire, avec la fondation de l'école de la Magnaure[105]. En tout cas, le sort de « l'enseignement supérieur » commença à décliner dès l'époque de Justinien, lorsque l'empereur mit en œuvre le dogme de l'État unique centralisateur, doté d'une seule langue et d'une seule religion, sans dérogations. C'est ainsi qu'en septembre 529, Justinien prendra le fameux décret par lequel il interdira l'enseignement aux païens, aux hérétiques et aux juifs ; c'est alors que se situe aussi l'interruption du fonctionnement de l'école d'Athènes[106]. Par conséquent, la recherche et la pensée libre, éléments fondamentaux de la culture aux siècles précédents, reculent[107].

Ce serait déformer la réalité de l'époque que de soutenir qu'après les décisions institutionnelles imposées par la poigne de Justinien en ce qui concerne l'enseignement, Byzance coupa le cordon ombilical qui la reliait à la culture. D'un autre côté, il ne fait pas de doute qu'à partir du VIIe siècle, nos sources se tarissent et qu'il est très difficile de détecter des informations, non seulement sur l'« enseignement supérieur » mais sur l'enseignement en tant que tel en général. Cependant, le niveau culturel d'une élite en tout cas restreinte, présente dans les centres urbains, et en fait presque exclusivement dans la capitale, resta élevé, puisque le processus d'enseignement n'est pas interrompu, comme cela ressort de manière presque évidente de très nombreux témoignages de textes hagiographiques essentiellement[108]. En tout cas, les informations dispersées qui sont à

104. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 77-81 ; W. Wolska-Conus, Stéphanos d'Athènes et Stéphanos d'Alexandrie : essai d'identification et de biographie, *REB* 47, 1989, p. 5-89, ici p. 15-20, 82-89. Cf. M. Papathanassiou, Stephanos of Alexandria : a famous Byzantine scholar, alchemist and astrologer, dans *The occult sciences in Byzantium*, P. Magdalino, M. Mavroudi (eds.), Geneva 2006, p. 163-203 ; Loukaki, Le profil des enseignants (cité n. 45), p. 233-235. Ajouter aussi S. Matthaios, Greek scholarship in the imperial era and late antiquity, dans *Brill's companion to ancient Greek scholarship* (cité n. 14), p. 184-296, ici p. 207, n. 81, p. 268, p. 270, p. 286-287.

105. Voir *infra*, p. 69-70.

106. *CJ* 1, 11, 10 § 2 et 1, 5, 18 § 4. Voir Damascius, *The philosophical history*, text with transl. and notes by P. Athanassiadi, Athens 1999, p. 39-48, mais surtout J. Beaucamp, Le philosophe et le joueur : la date de la « fermeture de l'école d'Athènes », *TM* 14, 2002, p. 21-35, ici p. 24-25, n. 22-24, où l'on trouvera une analyse détaillée des causes à l'origine de cette décision. Cf. cependant, en sens contraire, E. Watts, Justinian, Malalas, and the end of Athenian philosophical teaching in AD 529, *JRS* 94, 2004, p. 168-182 et Ch. Wildberg, Philosophy in the age of Justinian, dans *The Cambridge companion to the age of Justinian*, ed. by M. Maas, Cambridge 2005, p. 316-340. Sur la vie scolaire à Athènes on peut lire avec profit la contribution de D. DeForest, Between mysteries and factions : initiation rituals, student groups, and violence in the schools of late antique Athens, *Journal of late antiquity* 4, 2011, p. 315-342. Cf. aussi en dernier lieu Markopoulos, In search for "higher education" (cité n. 19), p. 34-35 et Loukaki, Le profil des enseignants (cité n. 45), p. 227-228.

107. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 72 ; C. Rapp, Literary culture under Justinian, dans *The Cambridge companion to the age of Justinian* (cité n. 106), p. 376-397, ici p. 392-395 ; aussi P. Athanassiadi, *Vers la pensée unique : la montée de l'intolérance dans l'Antiquité tardive*, Paris 2010, p. 114-119.

108. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 98-99 ; aussi D. R. Reinsch, Literarische Bildung in Konstantinopel im 7. und 8. Jahrhundert : das Zeugnis der Homiletik, dans *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito : atti del V colloquio internationale di paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, a cura di G. Prato, Firenze 2000, p. 29-46, et récemment F. Ronconi, Quelle grammaire à Byzance ? La circulation des textes grammaticaux et son reflet dans les manuscrits, dans *La produzione scritta tecnica e scientifica nel Medioevo : libro e documento tra scuole e professioni : atti del convegno internazionale di*

notre disposition, et qui ont été déjà analysées, ce qui, en fait, rend superflu tout autre commentaire[109], certifient qu'il n'apparaît pas d'établissements nouveaux. En outre, la crise que vivra Byzance pendant une longue période après l'époque d'Héraclius aura des répercussions directes sur l'enseignement : les pertes territoriales alors enregistrées priveront l'Empire des « écoles supérieures » qui lui restaient[110], comme celle d'Alexandrie[111], et les catastrophes naturelles et autres ainsi que des épidémies viendront parachever l'œuvre de destruction[112].

Nous avons déjà signalé que l'absence d'« écoles supérieures » allait être palliée par les écoles des γραμματικοί[113]. Cependant, je considère comme particulièrement important le fait que presque tout de suite après la fin de la crise iconoclaste[114] Byzance procède à la reconstitution de l'enseignement « supérieur » avec la Magnaure, sur l'initiative du césar Bardas, auquel περὶ πολλοῦ [...] ἡ σοφία πεφιλοτίμητο (855)[115]. Lemerle pense que la création de ce nouvel établissement était une initiative purement privée de Bardas, sans coloration politique[116]. Bien qu'il ne fasse pas de doute que son appréciation est correcte sur cette question de l'initiative privée – il s'agit d'une pratique dont nous avons beaucoup d'exemples dans le passé et qui devait en donner encore davantage à l'avenir –, l'intention politique de cette décision est incontestable : il était visible que dans la seconde moitié du IXe siècle, une élite constantinopolitaine accédait lentement mais sûrement à l'avant-scène de l'histoire, libérée de la problématique dogmatique interminable de l'iconoclasme et visant manifestement à prendre en main les rênes de

studio dell'Associazione italiana dei paleografi e diplomatisti, Fisciano, Salerno, 28-30 settembre 2009, a cura di G. De Gregorio e M. Galante, Spoleto 2012, p. 63-110, ici p. 72-75. Voir en dernier lieu J. Haldon, Dark-age literature, dans *Byzantine culture*, ed. by D. Sakel, Ankara 2014, p. 71-81, ici p. 72-74, p. 75-77 et *passim*.

109. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 74-77, 97-99 ; Haldon, Dark-age literature (cité n. 108), p. 76, n. 15.

110. Cf. E. Watts, Education : speaking, thinking, and socializing, dans *The Oxford handbook of late antiquity*, ed. by S. Fitzgerald Johnson, Oxford 2012, p. 467-486, ici p. 471-472.

111. Alexandrie avait survécu à l'interdiction de Justinien. Voir Watts, Justinian, Malalas, and the end of Athenian philosophical teaching (cité n. 106), p. 178 ; aussi A. Tihon, Enseigner les sciences à Alexandrie à la fin de l'Antiquité, dans *Lumières de la sagesse* (cité n. 15), p. 329-335. Cf. aussi *supra*, p. 68, n. 106.

112. Comme il est bien connu, le tremblement de terre de 551 détruisit la fameuse école de droit de Bérytos, un autre grand séisme dévasta quelques années plus tard Aphrodisias et l'épidémie de peste de 551 se trouve peut-être derrière l'interruption du fonctionnement de l'école de droit de Constantinople. Voir dernièrement Markopoulos, In search for "higher education" (cité n. 19), p. 36 ; Loukaki, Le profil des enseignants (cité n. 45), p. 228.

113. Voir *supra*, p. 56 et *passim*.

114. Voir ici l'article important de K. Demoen, Culture et rhétorique dans la controverse iconoclaste, *Byz.* 68, 1998, p. 311-346.

115. *Iosephi Genesii Regum libri quattuor*, rec. A. Lesmueller-Werner et I. Thurn (CFHB 14), Berolini – Novi Eboraci 1978, 69, 53 ; cf. aussi le témoignage de Theophanes continuatus IV, 26, 8-22/23, p. 262 éd. Featherstone – Signes. Voir Lemerle, *Premier humanisme*, p. 159-160 (où est signalé le caractère incertain de la date de fondation de l'école), 165-167 et *passim*. Voir aussi Speck, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 10-13 ; Cameron, *The Greek anthology* (cité n. 71), p. 308-311, et récemment P. Varona Codeso, *Miguel III (842-867) Construcción histórica y literaria de un reinado*, Madrid 2009, p. 141-152, 285-287 ; il s'agit d'une bonne lecture des sources. Cf. aussi Markopoulos, In search for "higher education" (cité n. 19), p. 37.

116. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 160.

l'État[117]. Le rôle de la culture allait être sur ce point déterminant. Qu'il me soit permis de rappeler que Lemerle a parlé de « couche sociale constantinopolitaine », d'ailleurs très mince, en abordant l'arrière-plan social des élèves du professeur anonyme[118], mais qu'il évite de procéder à des appréciations analogues concernant la Magnaure. Et pourtant, il est plus que vraisemblable qu'un phénomène similaire se produisit, si nous combinons la création de la Magnaure par un dignitaire de haut rang de l'Empire avec l'attribution de sa direction à Léon le Mathématicien, protégé du tout-puissant césar Bardas. Il est clair que le passé iconoclaste de Léon ne fit pas obstacle, du moins dans une première phase, au fait qu'il prenne en main les destinées de cette école ambitieuse, et cela quelques années seulement après la fin de la querelle iconoclaste[119]. D'après les sources historiques, les trois enseignants qui, en collaboration avec Léon – chargé d'enseigner la philosophie –, exercèrent des fonctions éducatives précises dans l'école, étaient les suivants[120] : Théodore, élève de Léon, avait en charge la géométrie[121] ; l'astronomie fut confiée à Théodègios, élève aussi de Léon[122], et la grammaire à un personnage bien connu, Kométas[123]. Il est évident que Léon n'opta pas pour le *quadrivium* classique – arithmétique, musique, géométrie et astronomie[124]. Aussi bien Génésios que la *Continuation de Théophane*, qui puisent manifestement aux mêmes sources, insistent sur le fait que le financement généreux de la Magnaure avait été garanti par Bardas lui-même[125].

117. Voir à titre d'exemple Gaul, Rising elites (cité n. 10), p. 239-241, 243-248.

118. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 256.

119. Sur Léon, outre Lemerle (*Premier humanisme* [cité n. 2], p. 148-176 et *passim*) et Speck (*Kaiserliche Universität* [cité n. 6], p. 14-21, 63-66 et *passim*), voir *PmbZ* 4440, où l'on trouve une vaste bibliographie. On peut ajouter : Markopoulos, Βυζαντινή εκπαίδευση (cité n. 20), p. 191, n. 35 ; Magdalino, The road to Baghdad (cité n. 80), p. 199-203 ; 207-208 ; Id., *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance, VIIe-XIVe siècle*, Paris 2006, p. 65-68 ; Id., Occult science et imperial power in Byzantine history and historiography, dans *The occult sciences* (cité n. 104), p. 119-162, ici p. 80, 124-125, 128-130, 132, 160 ; A. Kaldellis, *Hellenism in Byzantium : the transformation of Greek identity and the reception of the classical tradition*, Cambridge 2007, p. 182-183 ; O. Prieto-Dominguez, *De alieno nostrum : el centón profano en el mundo griego*, Salamanca 2010, p. 120-179 ; N. Siniossoglou, *Radical Platonism in Byzantium : illumination and utopia in Gemistos Plethon*, Cambridge 2011, p. 64-65 ; Ronconi, La collection brisée (cité n. 101), p. 150-152, 156-157 ; Signes-Codoñer, *The emperor Theophilos and the East* (cité n. 80), p. 113, 232 n. 69, 239, 434-437, 439, 454 et *passim* et tout dernièrement Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 328-331, 338, 341. Voir aussi *supra*, p. 64, n. 80.

120. Génésios 69, 58-70, 61/62 (cité n. 115) ; Theophanes continuatus IV, 29, 14-19, éd. Featherstone – Signes ; aussi *Хроника Георгия Амартола въ древнемъ славянорусскомъ переводѣ : текстъ, изслѣдованіе и словарь. 2, Греческий текст «Продолжения Амартола» ; Изслѣдованіе*, В. М. Истринъ [V. M. Istrin], Петроградъ 1922, 9, 31 – 10, 2.

121. *PmbZ* 7693.

122. *PmbZ* 7277.

123. *PmbZ* 3667. Ajouter Kazhdan, *History* (cité n. 94), p. 314-315 (mais voir les justes remarques de J. Signes Codoñer, La diffusion envisagée par l'auteur pour son œuvre comme guide pour un classement de la littérature à Byzance aux IXe et Xe siècles, dans *La face cachée de la littérature byzantine* [cité n. 101], p. 87-122, ici p. 88-89). Cf. aussi Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 329-330.

124. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 132.

125. Génésios 70, 67-72 (cité n. 115) ; Theophanes continuatus IV, 29, 19-22, p. 272 éd. Featherstone – Signes.

Le fonctionnement de la Magnaure donna incontestablement une impulsion essentielle au niveau culturel de l'époque et plus précisément aux lettres classiques, si nous nous souvenons non seulement de l'œuvre littéraire très variée produite par Léon, mais aussi de tout ce qui est attribué à Kométas, le plus célèbre peut-être des enseignants de la Magnaure. En outre, la Magnaure et Léon personnellement ont été associés par une partie des chercheurs, mais sans preuves décisives, à l'apparition sur le devant de la scène de l'énigmatique « collection philosophique »[126] : même si l'on adopte maintenant le point de vue selon lequel cette collection, au sens propre du terme, n'a pas existé et qu'il faut plutôt parler, même avec une certaine prudence, d'une série de manuscrits grecs à contenu philosophique et scientifique attribuables à un groupe de copistes expérimentés dans la seconde moitié du IXe siècle, il est plus que certain aujourd'hui que si Byzance a réussi à recréer au IXe et surtout au Xe siècle un espace où pouvait revivre la littérature classique – peut-être moins systématique et « highly sophisticated » que le prétend non sans une certaine dose d'exagération Kaldellis[127] – cela est dû sans aucun doute à la Magnaure et à Léon[128]. En tout cas, la voie frayée par Léon n'était pas jonchée de roses : un de ses disciples, l'hystérique[129] Constantin le Sicilien, a écrit contre lui trois poèmes, dans lesquels il l'accuse de multiples incongruités, la plus grave étant peut-être qu'il s'appelait

126. Sur la « collection philosophique », d'une bibliographie très abondante ne retenons que certains titres : L. G. Westerink, Das Rätsel des untergründigen Neuplatonismus, dans *Φιλοφρόνημα : Festschrift für Martin Sicherl zum 75. Geburtstag*, hrsg. von D. Harlfinger, Padeborn 1990, p. 105-123, ici p. 108 ; M. Rashed, Nicolas d'Otranto, Guillaume de Moerbeke et la Collection philosophique, *Studi medievali* 43, 2002, p. 693-717, ici p. 715-716 ; G. Cavallo, Da Alessandria a Costantinopoli ? Quelque riflessione sulla «collezione filosofica», *Segno e testo* 3, 2005, p. 249-263 ; H. D. Saffrey, Retour sur le *Parisinus graecus* 1807, le manuscrit A de Platon, dans *The libraries of the Neoplatonists : proceedings of the meeting of the European science foundation network "Late antiquity and Arabic thought : patterns in the constitution of European culture…"*, ed. by C. D'Ancona, Leiden 2007, p. 3-28, ici p. 4, n. 4 ; G. Cavallo, Qualche riflessione sulla «collezione filosofica», *ibid.*, p. 155-165 ; Ph. Hoffmann, Les bibliothèques philosophiques d'après le témoignage de la littérature néoplatonicienne des Ve et VIe siècles, *ibid.*, p. 135-153 ; D. Marcotte, Le corpus géographique de Heidelberg (*Palat. Heidelb. gr.* 398) et les origines de la « Collection philosophique », *ibid.*, p. 167-175 ; F. Ronconi, Le silence des livres : manuscrits philosophiques et circulation des idées à l'époque byzantine moyenne, *Quaestio* 11, 2011, p. 169-207 ; Id., La collection brisée (cité n. 101), *passim* ; Id., La collection philosophique : un fantôme historique, *Scriptorium* 67, 2013, p. 119-140 (voir la critique très sévère de Ronconi par D. Marcotte, La « Collection philosophique » : historiographie et histoire des textes, *Scriptorium* 68, 2014, p. 145-165) ; M. Trizio, A new testimony on the Platonist Gaius, *GRBS* 53, 2013, p. 136-145, ici p. 136-137 ; Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 340-341. Pour la liste des dix-huit manuscrits de la collection voir Ronconi, La collection brisée (cité n. 101), p. 160 ; Id., La collection philosophique : un fantôme historique (cité plus haut), p. 136 ; aussi Marcotte, La « Collection philosophique » (cité plus haut), p. 146-151.

127. Kaldellis, *Hellenism in Byzantium* (cité n. 119), p. 180.

128. Le témoignage de Génésios est décisif : […] ὥστε τοῦ λόγου τὰ σπέρματα ἔκτοτε καὶ μέχρι τῆς δεῦρο διαυξηθέντα ἐπὶ πλέον τελεσφορεῖν εἰς ἐκείνου (*sc.* de Bardas) μνήμην ἀνάγραπτον (Génésios 70, 65-66 [cité n. 115]). Speck (*Kaiserliche Universität* [cité n. 6], p. 6-9, 14-21) considère, à tort, que la Magnaure était fondée pour l'élite de l'époque, opinion adoptée sans réserve par Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 330.

129. Le qualificatif est de Kaldellis, *Hellenism in Byzantium* (cité n. 119), p. 182 ; Siniossoglou (*Radical Platonism in Byzantium* [cité n. 119], p. 65), le reprend. Lemerle (*Premier humanisme*, p. 175) fait aussi état d'un « esprit un peu dérangé ».

lui-même Ἕλλην[130]. Si vain soit-il de suivre les acrobaties idéologiques d'un lettré de faible envergure dont il est clair qu'il passa très près de Léon mais sans l'approcher, on ne peut que s'interroger non seulement sur la qualité de l'auditoire qui suivait les cours de Léon à la Magnaure, mais aussi sur l'impact qu'avaient ces cours sur des couches concrètes de la population, qui étaient en fin de compte solidement attachées à des valeurs situées aux antipodes de tout ce que prônait Léon, et avec lui tout le courant de l'époque.

Après la mort de Léon (*post* 869), les traces de la Magnaure se perdent et il n'existe aucun témoignage attestant que l'école continua de fonctionner quelque temps[131]. Il semble que la situation changea de nouveau au cours de la seconde moitié du xe siècle – environ à l'époque où l'on note la présence parallèle à Constantinople de l'école de l'Anonyme, mais aussi de l'école que fréquenta le jeune Abraamios[132] – lorsque le VIe livre de la *Continuation de Théophane* note qu'à cette époque, « αἱ λογικαὶ τέχναι καὶ αἱ ἐπιστῆμαι » avaient été abandonnées et que l'empereur Constantin VII Porphyrogénète (945-959), tout juste monté sur le trône, ἐπεὶ γὰρ ἠπίστατο πρᾶξιν και θεωρίαν πρὸς Θεὸν ἡμᾶς οἰκειοῦντα, καὶ τὴν μὲν πρᾶξιν πολιτικοῖς προσαρμόζουσαν πράγμασιν, τὴν θεωρίαν δὲ τοῖς λογικοῖς décida de réorganiser le système éducatif (« supérieur ») en choisissant quatre παιδευτὰς ἀρίστους : le prôtospathaire Constantin pour enseigner la philosophie[133], le métropolite de Nicée Alexandre pour la rhétorique[134], le patrice Nicéphore Erôtikos pour la géométrie[135] et l'*asèkrètis* Grégoire pour l'astronomie[136]. Ce faisant, affirme avec insistance le Continuateur, l'empereur, qui aidait financièrement les enseignants et les élèves, tout comme Bardas la Magnaure, τὴν πολιτείαν Ῥωμαίων τῇ σοφίᾳ κατεκόσμησεν καὶ κατεπλούτισεν[137]. Il est évident que l'auteur inconnu de cette dernière partie de la *Continuation de Théophane* visait à faire l'éloge du Porphyrogénète pour tout ce qu'il avait apporté à la culture et que le passage, si on l'interprète, bien

130. On se reportera à l'édition de M.-D. Spadaro, Sulle composizioni di Costantino il filosofo del Vaticano 915, *Siculorum gymnasium* NS 24, 1971, p. 175-205. Sur Constantin le Sicilien voir maintenant *PmbZ* 23741 ; ajouter I. Vassis, *Initia carminum Byzantinorum*, Berlin – New York 2005, p. 32, 253, 410, 476.

131. Lemerle (*Premier humanisme* [cité n. 2], p. 263-266) tente en vain de démontrer le contraire. Speck, *Kaiserliche Universität* (cité n. 6), p. 22-28, va dans le bon sens.

132. Voir *supra*, p. 56-61 et *passim*.

133. *PmbZ* 23916.

134. Alexandre entretient une correspondance avec Nicétas Magistros (Nicétas Magistros, *Lettres d'un exilé, 928-946*, introd., éd., trad. et notes par L. G. Westerink, Paris 1973, no 9 [p. 74-79]) mais aussi avec le professeur anonyme : *Anonymi professoris epistulae* (cité n. 14), no 69 (p. 62-63). Sur sa vie et sa carrière voir maintenant *PmbZ* 20231 et Pontani, Scholarship in the Byzantine Empire (cité n. 14), p. 346, 348, 351. Cf. aussi *supra*, p. 61, n. 61.

135. *PmbZ* 25583.

136. *PmbZ* 22411. Il faut signaler que l'enseignement de la rhétorique à l'école du Porphyrogénète remplaça celui de la grammaire à la Magnaure.

137. Theophanes continuatus 446, 1-22 (éd. Bekker). Le *Vaticanus gr.* 163, qui appartient au dit « cercle » de Logothète, donne un texte similaire : A. Markopoulos, Le témoignage du *Vaticanus gr.* 163 pour la période entre 945-963, *Σύμμεικτα* 3, 1979, p. 83-119, ici § 5, 92, 1-12 ; 103-104 (= *History and literature of Byzantium in the 9th-10th centuries*, Aldershot 2004, no III).

entendu, à la lettre, atteste l'abandon de la Magnaure pendant une longue période avant Constantin VII[138].

Il n'existe pas de source évoquant le fonctionnement de l'école du Porphyrogénète après sa mort (959) ; je pense personnellement que dans ce cas aussi fut suivie la pratique antérieure de l'abandon, puisque les empereurs postérieurs, pour autant que nous le sachions, ne firent preuve d'aucun intérêt particulier à la faire fonctionner.

Récapitulons : notre flânerie dans l'univers de l'enseignement de l'Empire byzantin au cours des IXe et Xe siècles a montré que la cellule éducative élaborée aux époques antérieures présenta un dynamisme étonnant au cours de cette période : de nouveaux établissements d'une envergure plus ou moins grande surgissent, des problématiques émergent, des réactions sont suscitées, mais surtout, un monde nouveau revendique, avec des armes différentes par rapport au passé, sa présence dans le devenir historique qui tend à se dessiner après l'iconoclasme. Il ne fait aucun doute que rien ne se produisit par hasard, ni sans peine ni labeur parfois; d'un autre côté, les résultats sont impressionnants. Je souligne la forte présence de l'entourage de l'empereur dans le système éducatif, mais aussi la présence pléthorique des lettrés qui, à travers la culture, revendiquèrent et obtinrent une place et leur mot à dire dans des secteurs essentiels de l'appareil étatique. L'absence de planification centrale en matière éducative, qui renvoie à des pratiques antérieures, connues dès l'Antiquité classique, ne semble pas avoir fait obstacle au développement intellectuel de l'État. Sous cet angle, on peut dire, au moins avec une certitude relative, qu'à la période médiobyzantine, la culture joue un rôle essentiel dans les affaires de l'Empire. Il s'agit assurément d'un changement important et sensible.

Université nationale et capodistrienne d'Athènes

138. Voir A. Μαρκόπουλος [A. Markopoulos], Το πορτραίτο του Κωνσταντίνου Ζ′ του Πορφυρογέννητου στο 6° βιβλίο της *Συνέχειας* του Θεοφάνη, dans *Εὐκαρπίας ἔπαινος : αφιέρωμα στον καθηγητή Παναγιώτη Δ. Μαστροδημήτρη*, Αθήνα 2007, p. 511-520, ici p. 518; cf. Id., In search for "higher education" (cité n. 19), p. 38.

L'ÂGE OBSCUR DE LA SCIENCE BYZANTINE ET LES TRADUCTIONS ARMÉNIENNES HELLÉNISANTES VERS 570-730

par Jean-Pierre Mahé

Depuis le xixe siècle, les spécialistes s'accordent pour répartir les anciennes versions arméniennes d'œuvres grecques en deux groupes bien distincts[1] : d'un côté les traductions patristiques effectuées dans le sillage de la traduction de la Bible ; de l'autre, les versions dites « hellénisantes »[2], qui comprennent des exposés d'arts et de sciences profanes. C'est évidemment à ces dernières que nous nous intéresserons aujourd'hui. Mais nous devons d'abord trancher un épineux problème chronologique.

Nul n'a jamais douté que les versions hellénisantes soient plus tardives que les traductions patristiques. Mais les hypothèses de datation pour ces deux groupes ont donné lieu à des écarts considérables. Certains situent les premières traductions hellénisantes dans la seconde moitié du ve siècle[3] ; d'autres les reportent 125 ans plus tard. Deux raisons principales expliquent ce désaccord. L'une est purement matérielle : les manuscrits arméniens les plus anciens n'étaient pas pourvus de colophons indiquant l'époque et les circonstances de la copie[4]. Mais il y a aussi des questions idéologiques : les premiers historiens de la littérature arménienne, au xviie siècle, considéraient le ve siècle comme

1. Cf. Ch. Renoux, Langue et littérature arméniennes, dans *Christianismes orientaux : introduction à l'étude des langues et des littératures*, Paris 1993, p. 107-166, ici p. 125-139 [traductions du premier groupe] et p. 142-145 [versions hellénisantes] ; L. Ter-Petrossian, *La littérature arménienne ancienne de traduction*, Erevan, p. 6-13 [brochure en français] ; C. Zuckerman, *A repertory of published Armenian translations of classical texts*, with an appendix by A. Terian, revised by M. E. Stone, Jerusalem 1995.

2. Cf. **Հ. ՄԱՆԱՆԴՅԱՆ**, *Յունաբան դպրոցը և նրա զարգացման շրջանները*, **Վիեննա** 1928 [Y. Manandean, *L'École hellénisante et les étapes de son développement*, Vienne]. On a aussi parlé d'école « grécophile » ou « hellénistique ». On reconnaît immédiatement une version hellénisante au fait qu'au lieu de traduire globalement les mots de l'original grec, elle les segmente selon leurs composantes morphologiques, préfixe, radical et suffixe, qui sont rendus séparément par des équivalents conventionnels. Il en résulte une profusion de néologismes techniques ; cf. Ch. Mercier, L'École hellénistique dans la littérature arménienne, *REArm* 13, 1978-1979, p. 59-75.

3. Par exemple *Philonis Judaei sermones tres hactenus inediti*, in Latinum transl. per J.-B. Aucher, Venetiis 1822, p. iii [éd. trad.].

4. Cf. **Ա. Ս. ՄԱԹԵՎՈՍՅԱՆ**, *Հայերեն ձեռագրերի հիշատակարաններ, V-XII դդ.*, **Երևան** 1988 [A. S. Mat'evosyan éd., *Colophons de manuscrits arméniens, v^e-xiie s.*, Érévan], p. ix : « Au ve siècle,

---

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 75-86.

un « âge d'or », où ils situaient toutes les chroniques faisant allusion à la période ou à des époques antérieures, notamment celle d'Ełišē, qui relate la révolte des Arméniens contre les Perses en 450-451. Comme l'historien connaît la version hellénisante de Philon d'Alexandrie, on en déduisait que celle-ci datait nécessairement de la fin de l'âge d'or. Les critiques qui tiennent Ełišē pour un pseudépigraphe du VIe siècle rencontrèrent et rencontrent encore aujourd'hui de fortes oppositions[5]. Ne parlons pas des interminables controverses sur la date de l'*Histoire de l'Arménie* de Movsēs Xorenacʻi[6].

Cependant, l'étude attentive des colophons et des autres indices externes a permis, dès 1982, aux savants les plus perspicaces, comme Abraham Terian[7], de montrer que les traductions hellénisantes arméniennes se situent[8], pour l'essentiel, entre 570 et 730. Autrement dit, elles jettent un éclairage irremplaçable sur « l'âge obscur » de la culture byzantine.

*

* *

En effet, la première traduction hellénisante fut sans doute, vers 570, la *Grammaire* de Denys de Thrace[9]. Adaptant les exemples du texte original, l'interprète arménien remplace les toponymes grecs par des noms de lieux plus familiers à ses lecteurs, en se situant dans le Tarawn, aux franges orientales de l'Empire. C'était peut-être sa région d'origine, mais cela ne préjuge nullement du lieu où se trouvait son école. Pour celle-ci, certains indices nous renvoient vers la capitale. L'essentiel tient au colophon de la traduction arménienne de l'*Organon*, intitulée « Livre des êtres »[10] et précisément datée de 576. Le commanditaire de l'œuvre n'est autre que le catholicos Yovhannēs Gabełinacʻi[11], qui séjournait à Constantinople depuis 572, retenu à la cour de Justin II, dont les Arméniens avaient sollicité l'aide militaire contre les Perses. La contrepartie de cet appui devait être l'union religieuse, sur quoi le catholicos n'était sûrement pas pressé d'aller s'expliquer en Arménie.

les copistes n'avaient pas coutume d'écrire des colophons. » Ainsi, le manuscrit M 10434, fo 28v, mentionne un évangile que la tradition attribue à Maštocʻ († 439), en l'absence de toute notice écrite.

5. Cf. Ełishē, *History of Vardan and the Armenian war*, transl. and commentary by R. W. Thomson, Cambridge Mass. 1982, p. 22-29 ; une position plus traditionnelle est défendue par L. B. Zekiyan, Quelques observations critiques sur le Corpus Elisaeanum, dans *The Armenian Christian tradition*, ed. by R. F. Taft (OCA 254), Roma 1997, p. 71-123, ici p. 73-74.

6. Cf. N. G. Garsoïan, L'histoire attribuée à Movsēs Xorenacʻi : que reste-t-il à en dire ?, *REArm* 29, 2003-2004 p. 29-48.

7. A. Terian, The Hellenizing school : its time, place and scope of activities reconsidered, dans *East of Byzantium : Syria and Armenia in the formative period*, N. G. Garsoïan, Th. F. Mathews & R. W. Thomson eds., Washington 1982, p. 175-186.

8. Voir notre chronologie, ci-dessous.

9. Cf. Terian, The Hellenizing school (cité n. 7), p. 177-178 ; la version arménienne de l'*Ars Grammatica* est éditée par N. Adontz, *Denys de Thrace et les commentateurs arméniens*, Louvain 1970, p. 1-76 [traduction française par R. Hotterbeex de l'original russe paru à Saint-Pétersbourg en 1915].

10. *Girkʻ Ēakacʻ*; voir la traduction anglaise du colophon de cet écrit dans Terian, The Hellenizing school (cité n. 7), p. 178.

11. Cf. J.-P. Mahé, L'Église arménienne de 611 à 1066, dans *Histoire du christianisme. 4, Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, Paris 1993, p. 457-547, ici p. 461.

Selon les titres développés des manuscrits, le traducteur d'Aristote serait le philosophe David l'Invincible[12]. La chronologie n'interdit pas d'identifier, comme le veut la tradition, cet interprète à l'auteur de l'original grec des *Prolégomènes à la philosophie* et du *Commentaire sur l'Isagogè de Porphyre*, qui furent traduits en arménien durant la même année 576. De fait, les *Prolégomènes* citent trois fois Olympiodore le Jeune, qui mourut à Alexandrie après 565. On pourrait donc admettre que David, philosophe alexandrin d'origine arménienne, grand admirateur d'Olympiodore, serait venu à Constantinople à la fin du VIe siècle, où il aurait fréquenté le groupe de ses compatriotes, les autres traducteurs hellénisants[13].

Au début du siècle suivant, comme nous l'apprend le *Dialogue d'Histoire et de Philosophie*, sur quoi s'ouvre la chronique de Théophylacte Simocatta[14], Philosophie, que Phocas avait bannie de la colonnade impériale, se félicite d'y avoir été de nouveau admise sur ordre d'Héraclius[15]. De fait, c'est probablement vers 610 que le philosophe Étienne d'Alexandrie, héritier de la doctrine du chrétien Jean Philopon, rejoignit la capitale, où il fut bientôt installé dans la chaire de philosophie instituée par Héraclius[16].

La suite des événements nous est connue grâce au *curriculum vitae*[17] du mathématicien arménien Anania Širakacʿi, qui sert de préface à son recueil de problèmes arithmétiques ; il précise ainsi l'origine authentique de son savoir et la généalogie intellectuelle de ses maîtres. Selon ce texte[18], analysé en 1964 par Paul Lemerle[19], et dont la chronologie a été précisée par Constantin Zuckerman en 2002[20], Tychikos de Trébizonde, qui s'engage dans l'armée byzantine vers 580, sert en Arménie jusqu'en 591 et démissionne après la bataille d'Antioche en 611, où il est gravement blessé. Une fois rétabli, l'ancien militaire, désirant se vouer à la science et à la piété, passe un mois à Jérusalem, trois ans à Alexandrie, un an à Rome, puis gagne Constantinople, où il fut, pendant dix ans, disciple d'un célèbre « maître d'Athènes, la cité des philosophes »[21]. On admet aujourd'hui, sur la base

12. Manuscrits arméniens : J 270. 580. 589. 1754. 2018. 2607. Sur David, voir J.-P. Mahé, David l'Invincible dans la tradition arménienne, dans Simplicius, *Commentaire sur les Catégories*, trad. commentée sous la dir. de I. Hadot, Leiden 1990, p. 189-207.

13. Cf. Terian, The Hellenizing school (cité n. 7), p. 179-180.

14. T. Greenwood, A reassessment of the life and mathematical problems of Anania Širakacʿi, *REArm* 33, 2011, p. 131-186, ici p. 149.

15. Théophylacte Simocatta, *Dialogue d'histoire et de philosophie*, § 5.

16. H.-D. Saffrey, Le chrétien Jean Philopon et la survivance de l'École d'Alexandrie au VIe siècle, *REG* 72, 1954, p. 396-410.

17. Il faut rejeter le nom traditionnel, totalement étranger à la mentalité arménienne, d'*Autobiographie*. Dans les manuscrits on lit « Sur la manière de sa vie ». Cf. J.-P. Mahé, Monachisme et personnalité dans l'Arménie médiévale, Ve-XIIIe siècles, dans *Das Eigene und das Ganze : zum individuellen im mittelalterlichen Religiosentum*, G. Melville, M. Schürer Hrsg. (Vita regularis 16), Münster 2002, p. 381-392.

18. Traduit par H. Berbérian, Autobiographie d'Anania Širakacʿi, *REArm* 1, 1964, p. 189-194. Voir quelques rectifications dans J.-P. Mahé, Quadrivium et cursus d'études au VIIe siècle en Arménie et dans le monde byzantin, d'après le *Kʿnnikon* d'Anania Širakacʿi, *TM* 10, 1987, p. 159-206, ici p. 178-179 et 195.

19. P. Lemerle, Notes sur les données historiques de l'Autobiographie d'Anania de Shirak, *REArm* 1, 1964 p. 195-202.

20. C. Zuckerman, Jerusalem as the centre of the earth in Anania Širakacʿi's Ašxarhacʿoycʿ, dans *The Armenians in Jerusalem and the Holy Land*, ed. by M. E. Stone *et al.* (Hebrew University Armenian studies 4), Leuven 2002, p. 255-274, ici p. 256-258. Nous retenons la chronologie de Constantin Zuckerman de préférence à celle de Greenwood, A reassessment (cité n. 14), p. 147.

21. Cf. Berbérian, Autobiographie (cité n. 18), p. 193.

des travaux de Wanda Wolska-Conus[22] que ce maître athénien est en réalité la même personne qu'Étienne d'Alexandrie.

Vers 625, Tychikos, ayant achevé sa quête du savoir, souhaitait sans doute regagner sa patrie. Mais le patriarche et les autorités de Constantinople, voyant en lui l'un des savants les plus confirmés de son temps, le priaient instamment de rester. D'autre part, l'invasion perse en Asie Mineure aurait rendu le voyage périlleux. Il est donc douteux qu'il soit rentré à Trébizonde avant la fin de la guerre, en 628. Dans la cité pontique, il s'installa, avec ses livres, au martyrium de saint Eugène[23], où il ouvrit sa propre école. Peu de temps après, Étienne d'Alexandrie mourut. De l'avis de tous, Tychikos était le plus capable de lui succéder. Mais il refusa l'invitation d'Héraclius, en invoquant le seul motif qu'on pût opposer à un ordre impérial : celui d'une promesse au Tout-Puissant, le vœu solennel qu'il avait fait de rester dans son ermitage[24].

Le patriarche Sergios imagina un compromis : si Tychikos ne venait pas à Constantinople, Constantinople viendrait à lui. Il chargea donc son diacre Philagrios d'amener périodiquement à Trébizonde des groupes d'étudiants de la capitale, venant de toutes les contrées de l'Empire. Y avait-il des Arméniens parmi eux ? Apparemment, non. Les sujets de Persarménie qui se trouvaient sur le bateau à bord duquel Philagrios et son groupe se dirigeaient vers Trébizonde se trouvaient là pour un tout autre but. Décidant de gagner l'Arménie au plus vite par voie de terre, ils débarquèrent, se séparant du diacre. C'est alors qu'ils rencontrèrent Anania, sur la route de Constantinople, où il s'apprêtait à se rendre. L'informant de la science de Tychikos, ils le persuadèrent d'aller à Trébizonde[25].

*

* *

Accueillant Anania, le maître, alors âgé d'environ 67 ans, s'écrie : « Je rends grâce à Dieu qu'il t'ait envoyé en quête de savoir, en sorte que tu puisses remporter cette science au siège de saint Grégoire ! ». Cela semble indiquer que Tychikos n'a encore jamais eu de disciples originaires de Persarménie, mais cela n'exclut pas formellement les Arméniens de l'Empire. Anania, alors âgé d'une vingtaine d'années, reste huit ans chez Tychikos, environ entre 632 et 640[26]. Il peut ainsi étudier tous les livres de la bibliothèque, « connus et secrets, profanes, historiques et concernant les arts, médicaux et chronographiques. Mais pourquoi les énumérer l'un après l'autre, car il n'existe pas le moindre livre qui ne se trouvât pas chez lui »[27]. Anania précise que beaucoup de ces ouvrages n'étaient pas encore traduits en arménien. D'ailleurs, observe-t-il en évoquant cette époque de sa vie, il n'y avait alors en Arménie « personne qui connût la philosophie, et l'on ne trouvait nulle

22. Cf. W. Wolska-Conus, Stephanos d'Athènes et Stephanos d'Alexandrie : essai d'identification et de biographie, *REB* 47, 1989, p. 5-89, ici p. 21.

23. Cf. B. Martin-Hisard, Trébizonde et le culte de saint Eugène (VI[e]-XI[e] siècles), *REArm* 14, 1980, p. 307-343.

24. Cf. Berbérian, Autobiographie (cité n. 18), p. 193.

25. *Ibid.*, p. 192.

26. Cf. Zuckerman, Jerusalem as the centre (cité n. 20), p. 258. Selon Greenwood, A reassessment (cité n. 14), p. 151, Anania serait chez Tychikos entre 630 et 638.

27. Berbérian, Autobiographie (cité n. 18), p. 192.

part des livres de science »[28]. En réalité, les nombreuses traductions qui figurent parmi les écrits attribués à Anania sont stylistiquement trop diverses pour être l'œuvre d'un seul interprète. Certaines peuvent être effectivement de lui, comme la *Géographie* (qui est une adaptation de Ptolémée) ; d'autres peuvent être attribuées à son maître Tychikos, qui traduisait avec aisance[29] le grec en arménien (on songera peut-être aux *Éléments* d'Euclide[30]). Mais Anania use également de traductions bien antérieures à son voyage à Trébizonde, comme celle des *Prolégomènes à la philosophie* de David l'Invincible[31] ou des *Définitions d'Hermès Trismégiste à Asclépius*[32]. Il faut croire que ces versions, effectuées à Constantinople à la fin du VIe siècle, restèrent un certain temps confinées dans les écoles de la capitale. Peut-être servaient-elles d'interlinéaires à des étudiants arménophones qui connaissaient mal le grec[33]. Ce n'est guère avant le VIIe siècle qu'elles commencèrent à gagner la Persarménie. On traduisit alors de nouveaux textes, comme le *De mundo* pseudo-aristotélicien, qui est l'une des sources du traité d'Anania, *Sur la révolution des cieux*[34].

Rentré en Arménie, Anania eut une carrière moins linéaire qu'on ne l'a longtemps cru. Mis à part les mécomptes avec ses élèves, dont il dénonce la paresse, l'inconstance et les calomnies dans son *curriculum vitae*, on pensait que le seul événement notable de la vie du savant était l'importante consultation et le projet de réforme du calendrier que lui avait demandés le catholicos Anastas. En effet, en 665, les Arméniens avaient été conduits à célébrer la Pâque à une autre date que les Grecs. Cette fâcheuse distorsion, qualifiée de « Pâque tordue » *(Cṙazatik)* avait fait scandale en Terre sainte et dans tout l'Empire[35].

En fait, le quart de siècle qui sépare le premier retour d'Anania dans sa patrie de cette consultation patriarcale fut interrompu par un nouvel exode dans l'Empire, dont la signification n'est pas explicite. Nous l'apprenons par un colophon joint à son recueil de problèmes, dédié au prince Nerseh Kamsarakan : « C'est pourquoi, après avoir recherché cet art au prix d'un grand effort et en usant d'un soin scrupuleux, je te l'ai rapporté en ce pays d'Arménie, lot de saint Grégoire, où l'on aime le Christ, quand s'accomplit la 668e année du Verbe de Dieu né du sein de la Vierge, la 11e année de mon voyage, et la 19e année de Constant II (641-668), moi, Anania Širakac'i, du village d'Anēnk'. Et vous, disciples, voyez et admirez. »

Comme l'a bien montré Constantin Zuckerman[36], le voyage évoqué ici ne peut en aucune façon se confondre avec les années de formation d'Anania auprès de Tychikos. En effet, la 19e année de Constant II correspond à 659-660. Six ans plus tôt, soit une

28. *Ibid.*, p. 194. Cette assertion est discutée dans MAHÉ, Quadrivium (cité n. 18), p. 161 n. 14.
29. BERBÉRIAN, Autobiographie (cité n. 18), p. 192.
30. Cf. M. LEROY, La traduction arménienne d'Euclide, *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves* 4, 1936 (= *Mélanges Franz Cumont*), p. 785-816. Le traducteur est sûrement bien antérieur à Grigor Magistros (cf. MAHÉ, Quadrivium [cité n. 18], p. 184).
31. David the Invincible Philosopher, *Definitions and divisions of philosophy*, Engl. transl. of the old Armenian version with introd. and notes by B. Kendall & R. W. Thomson, Chico Ca 1983.
32. J.-P. MAHÉ, The Definitions of Hermes Trismegistos to Asclepios, dans *The way of Hermes*, London 1999, p. 123-154 : on y tient compte à la fois des données arméniennes et des fragments grecs retrouvés à Oxford en 1991.
33. Cf. TERIAN, The Hellenizing school (cité n. 7), p. 183.
34. *Ibid.*, p. 184.
35. MAHÉ, Quadrivium (cité n. 18), p. 165-167.
36. ZUCKERMAN, Jerusalem as the centre (cité n. 20), p. 259.

quinzaine d'années après son retour de Trébizonde, Anania repartit pour l'Empire. Pour quel motif et quelle destination ? On ne peut, sur ce point, que former des conjectures. Constantin Zuckerman observe que la 19e année de Constant II coïncide avec les campagnes de l'empereur en Médie et en Azerbaïdjan, ainsi qu'avec le retour en Arménie du catholicos Nersēs III le Constructeur, forcé à l'exil pour avoir communié avec les Grecs en 654. Anania se serait-il trouvé dans un cas analogue ? Ses positions sur Noël et sur Pâque sembleraient garantir son orthodoxie arménienne. Mais il a sans doute évolué avec l'âge. Dans sa jeunesse, son admiration pour Tychikos aurait pu l'entraîner en sens inverse, d'autant plus facilement qu'Héraclius s'était efforcé d'apaiser les débats christologiques. Peut-être ne faut-il pas tenir pour un simple racontar l'anecdote suspecte rapportée par Samuēl Anec'i à la fin du XIIe siècle, selon qui Anania aurait été accusé de chalcédonisme par ses propres élèves[37].

À nouveau chez lui, le savant trouve un protecteur en la personne du prince Nerseh Kamsarakan, seigneur de sa province natale, le Širak, *apohiwpat* et *patrik*, constructeur des magnifiques églises de Talin[38], et de qui Justinien II fit plus tard, en 689, un curopalate, prince d'Arménie[39]. À vrai dire, Anania appartenait à une famille de nobles *(azat)*, clients héréditaires des princes *(išxan)* Kamsarakan. À titre personnel, il partageait probablement les orientations politiques de Nerseh, qui avait quitté l'Arménie en 653, refusant le pacte de T'ēodoros Ṙštuni avec les Arabes, puis servit comme stratège dans l'armée byzantine d'Afrique.

Dans la dédicace de son *Recueil de problèmes arithmétiques*, vers 660, le mathématicien dit avoir rapporté cet art de l'étranger, c'est-à-dire de Byzance. Sur 24 problèmes[40], deux font des allusions précises à Constantinople. Selon le nº 3, Anania aurait appris du « maître »[41] le bilan d'un cambriolage ayant eu lieu dans le triclinium de Marcien, où était stockée une partie du trésor impérial. Le nº 4 indique le salaire du clergé de Aghia Sophia. Deux autres problèmes font allusion à des provinces de l'Empire : l'Égypte (nº 22) et Athènes (nº 24). Mais dans l'ensemble, l'atmosphère est plutôt arménienne, souvent liée aux Kamsarakan (nos 1. 7. 8. 9. 20. 21), au Širak ou à l'Arménie (nos 2. 5. 6. 10. 13).

Constantin Zuckerman[42] s'appuie sur la mention, dans la rédaction longue de la *Géographie* d'Anania, du « sage Nerseh Kamsarakan, patrice du Širak et seigneur de

37. Samuēl Anec'i (Սամուէլի Քահանայի Անեցւոյ, *Հաւաքմունք ի գրոց պատմագրաց*, Ա. Տէր-Միքելեան, Վաղարշապատ 1893 [*Compilation des livres historiques*, éd. A. Tēr-Mik'elean, Vałaršapat], p. 85), mentionné par GREENWOOD, A reassessment (cité n. 14), p. 143 n. 58. On se gardera d'oublier que Samuēl Anec'i n'est pas un témoin impartial. En effet, il a contracté à l'égard d'Anania une dette intellectuelle qu'il n'avoue pas dans toute son ampleur. Sa propre réforme du calendrier doit beaucoup au projet avorté du célèbre mathématicien ainsi qu'à ses Tables de 532 ans sur la date de Pâques.

38. Contrairement à l'opinion courante, il faut supposer que les deux églises du site ne sont pas contemporaines ; la plus petite – Sainte-Mère-de-Dieu – qui ne porte que les titres de *apohiwpat* et *patrik*, peut dater de 670 : cf. T. GREENWOOD, A corpus of early medieval Armenian inscriptions, *DOP* 58, 2004, p. 27-91, ici p. 86 n. 12 ; ZUCKERMAN, Jerusalem as the centre (cité n. 20), p. 262 ; la grande, Kat'ołikē, est forcément postérieure à 689, bien qu'aucune inscription précise ne la date dans l'état actuel des vestiges.

39. Cf. ZUCKERMAN, Jerusalem as the centre (cité n. 20), p. 262 n. 26.

40. Traduction anglaise par GREENWOOD, A reassessment (cité n. 14), p. 160-167.

41. Tychikos ou Étienne d'Alexandrie, mentionnés dans son *curriculum vitae*.

42. ZUCKERMAN, Jerusalem as the centre (cité n. 20), p. 267.

l'Aršarunikʻ », anciennement gouverneur de la province d'Afrique, pour dater cet écrit de la même époque. Sans chercher bien loin, il faut pourtant convenir qu'il contient des informations hétérogènes, déjà périmées dans les années 660, comme les divisions territoriales de l'Iran, abolies par l'effondrement de l'Empire sassanide en 638.

*

* *

C'est probablement Nerseh Kamsarakan qui recommanda en 665 au catholicos Anastas l'expertise d'Anania sur les problèmes de calendrier. La réponse du savant consista en un mémoire en forme d'épître « Sur la date des fêtes du Dieu saint », et en un projet de réforme du calendrier mobile arménien[43] en vigueur depuis le règne d'Artaxias Ier au IIe siècle avant notre ère[44]. Une telle décision ne pouvait être prise que sous l'autorité du chef de l'Église arménienne avec l'accord des plus grands princes de Persarménie.

Anania s'était efforcé de compenser la concession majeure à la science grecque que constituait l'institution d'un calendrier fixe par une intransigeance inflexible aussi bien sur la date de Noël, fixée le 6 janvier au nom de la tradition hiérosolymitaine et d'un calcul mathématique évaluant la date de la grossesse de la Sainte Vierge en fonction de celle de sa parente Élisabeth, que sur la date de Pâques, établie *ab origine mundi* d'après le comput d'Éas d'Alexandrie divergeant de celui de Héron d'Athènes retenu par les Byzantins. Ce compromis, si délicat pour la dignité d'une Église nationale arc-boutée sur la défense de son autocéphalie depuis le début du VIIe siècle, aurait dû logiquement aboutir, n'eût été la mort d'Anastas en 667.

La perte de la chronique de Sepuh Bagratuni (au VIIIe s.) fait que le catholicos historien Yovhannēs Drasxanakertcʻi (IXe-Xe s.), est le premier à relater cette tentative de réforme avortée. Il en résume bien l'esprit, en remarquant qu'Anania, répondant à l'ordre d'Anastas « établit notre calendrier arménien avec la même sûreté que celui des autres nations [… et] ajusta nos traditions à ce qu'il y avait de meilleur, en sorte que nous n'ayons nullement besoin de nous aligner sur les Romains »[45]. Au contraire, l'historien suivant, Stepʻanos Asołik (Xe-XIe s.) introduit dans le dossier une pièce qui lui est initialement tout à fait étrangère. « Anastas [… écrit-il] ordonne à Anania Širakacʻi de composer le prodigieux *Kʻnnikon*, dans lequel il rendit fixe notre calendrier. »[46]

Quelle que soit l'étymologie controversée (χρονικόν ou κανονικόν) du mot *Kʻnnikon*[47], nous savons par l'érudit arménien du XIe siècle, Grégoire le Magistre[48], qu'il s'agissait d'un

43. Mahé, Quadrivium (cité n. 18), p. 165-167.

44. A. et J.-P. Mahé, *Histoire de l'Arménie des origines à nos jours*, Paris 2012, p. 45-46.

45. Yovhannēs Drasxanakertcʻi, *Histoire d'Arménie*, introd., trad. et notes par P. Boisson Chenorhokian (CSCO 605), Lovanii 2004, p. 152-153 (chap. 20).

46. Ստեփանոս Տարոնեցի Ասողիկ, *Պատմութիւն տիեզերական*, Ս. Մալխասեանց, Սանկտ-Պետերբուրգ 1885 [Stepʻanos Tarawnacʻi Asołik, *Histoire universelle*, éd. S. Malxaseancʻ, Saint-Pétersbourg], p. 99 ; Étienne Açoghik de Daron, *Histoire universelle*, trad. de l'arménien par E. Dulaurier, Paris 1883, p. 128.

47. Discussion du terme : Mahé, Quadrivium (cité n. 18), p. 168-169.

48. *Գրիգոր Մագիստրոսի Թղթերը*, ի լույս ընծայեց Կ. Կոստանյան, Աղեքսանդրոպոլ 1910 [K. Kostaneancʻ, *Les lettres de Grigor Magistros*, Alexandropol], p. 4-10 (lettre nº 2) [en arménien] ; traduction française dans Mahé, Quadrivium (cité n. 18), p. 197-199.

exposé des quatre arts mathématiques (arithmétique, musique, géométrie et astronomie), avec leurs applications pratiques, dont le comput chronologique qui permet d'établir le calendrier. Mais, bien évidemment, Asołik se trompe en supposant que ce pesant exposé de la science d'Anania répondait à une commande du catholicos. Anania y avait déjà suffisamment répondu par son *Épître sur les fêtes*. C'est au contraire parce que la mort d'Anastas avait empêché la réforme du calendrier que le savant se résolut à faire appel au jugement de la postérité en publiant une somme scientifique qui en démontrait la nécessité[49].

Sans reprendre en détail mon article de 1987, qui s'efforçait de reconstituer la structure du *K'nnikon*[50], je reviendrai sur quelques points nouveaux ou spécialement importants.

1) Bien que la chronologie établie par Constantin Zuckerman permette de mieux cerner les étapes du cheminement intellectuel d'Anania, il n'y a aucun doute que le *K'nnikon* est à la fois l'aboutissement et la récapitulation de son œuvre, où il reprend, au besoin en les corrigeant ou en les adaptant, tous ses travaux antérieurs. Constantin Zuckerman estime que la rédaction brève de la *Géographie* aurait été composée par l'auteur spécialement pour le *K'nnikon*, en reprenant la première rédaction, deux fois plus longue, publiée antérieurement. Mais il est fort probable que les *Problèmes d'arithmétique* furent également introduits dans le recueil, ainsi que le *curriculum vitae* dont ils étaient précédés. Il n'est pas exclu que cette importante préface sur la vie de l'auteur ait été placée en tête du *K'nnikon* et légèrement retouchée. On en connaît actuellement deux rédactions différentes, qui correspondent peut-être à deux étapes de la pensée de l'auteur[51].

2) Étant donné que l'exposé de chacune des sciences mathématiques était suivi d'une poussière d'applications pratiques, la périphérie du *K'nnikon* est difficile à délimiter. Bien que cette somme scientifique fût assez oubliée quand Grégoire le Magistre en retrouva un exemplaire au XIe siècle, il est possible qu'elle ait fait figure de recueil ouvert, à quoi l'on pouvait agréger, au fil des siècles, de nouvelles unités. En tout cas, il me paraît assez probable que l'*Anthologie médicale* grecque, que j'ai publiée avec Jacques Jouanna[52], provienne, en dernier ressort, de la bibliothèque de Tychikos et soit entrée dans la partie astronomique du *K'nnikon*. En effet, elle contient un traité complet d'Asclépiade, qui spécule sur les quatre humeurs, les quatre saisons et les quatre âges de la vie[53]. D'autre part, les fragments arméniens musico-médicologiques, que j'ai donnés aux *Mélanges Nina Garsoïan*[54], appartenaient peut-être aux applications pratiques de la musique : les cordes de la lyre auraient eu la vertu d'augmenter ou de diminuer les humeurs.

49. Constantin Zuckerman insiste, à juste titre, sur ce décalage chronologique.

50. MAHÉ, Quadrivium (cité n. 18), p. 178-191.

51. Sur ces deux rédactions, voir BERBÉRIAN, Autobiographie (cité n. 18), p. 190.

52. J. JOUANNA, J.-P. MAHÉ, Une anthologie médicale arménienne et ses parallèles grecs, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* 2004, p. 549-597.

53. Il y a toutefois un doute sur la date du document, qui définit le printemps par les mois arméniens nos 12, 1 et 2 (et non pas nos 1-3, comme on l'attendrait). On pourrait déduire de ce décalage que le texte a été traduit entre 863 et 984, mais nous avons supposé (*ibid.*, p. 557-558) qu'il s'agit d'une mise à jour opérée ultérieurement par les copistes.

54. J.-P. MAHÉ, Les humeurs et la lyre : fragments arméniens d'un enseignement médico-musicologique, dans *From Byzantium to Iran : Armenian studies in honour of Nina G. Garsoïan*, ed. by J.-P. Mahé, R. W. Thomson, Atlanta 1997, p. 397-413.

3) On ne soulignera jamais assez qu'Anania rédige son *K'nnikon* au moment où le cycle des sept arts libéraux, composé du *trivium* et du *quadrivium*, devient la norme des études en Occident. En effet, contrairement à l'opinion courante, encore défendue par Henri-Irénée Marrou en 1969, que ce cursus remonte à l'âge hellénistique[55], Ilsetraut Hadot[56] a démontré en 1984 qu'il est spécifique à l'Occident, où il se met en place aux VIe-VIIe siècles. S'appuyant sur un article de Robert Hewsen, Jacques Fontaine avait comparé, un an plus tôt, le niveau des connaissances scientifiques d'Anania et d'Isidore de Séville[57]. Mais il faut bien comprendre que ces deux savants vivent dans des mondes différents. En Orient, les disciplines littéraires ne sont pas regroupées en *trivium* : ce système élaboré par Porphyre au IIIe siècle a fait fortune en Occident, grâce à saint Augustin, mais il n'a guère prospéré dans l'Est méditerranéen.

Selon les traditions scolaires d'Alexandrie et de Constantinople, dont Anania est tributaire par l'intermédiaire de Tychikos, on étudie d'abord la grammaire et la rhétorique (dont les manuels ont été traduits en arménien dès la fin du VIe siècle), puis la philosophie, qui unit étroitement la dialectique aux arts mathématiques. Ces derniers constituent le menu principal, c'est-à-dire la philosophie elle-même. La dialectique est à la fois « partie et instrument » de la philosophie, qui n'est elle-même qu'une préparation à la théologie, fondée sur l'exégèse biblique[58].

Ce système semble avoir des racines anciennes à Byzance, comme le suggère, à la fin du Ve siècle, la *Lettre de consolation* que le patriarche arménien Giwt Arahezac'i (461-478) écrivit au roi d'Albanie caucasienne Vač'ē II (461-464), peu après sa défaite par les Perses et son abdication. Selon le prélat, originaire du littoral pontique et parfaitement bilingue, en sorte qu'il était « plein de science en arménien, et plus encore en grec »[59], il faut étudier tout d'abord « l'arithmétique, la géométrie, l'astrologie et la médecine », avant d'aborder l'exégèse et la théologie. Les arts littéraires, « rhétorique » et « philosophie », ne sont mentionnés qu'incidemment, comme relativement détachés du reste[60].

L'intérêt du témoignage de Giwt est d'être datable avec certitude, entre 464 et 478, avec un vocabulaire qui ne porte encore aucune trace de lexicologie hellénisante. Du même coup, on relativise la nouveauté des connaissances révélées par l'école des traducteurs hellénisants. Certes, la science qu'ils nous transmettent date du VIe-VIIIe siècle, mais elle a des fondements déjà connus au Ve siècle des rares Arméniens qui peuvent y accéder directement en grec. Ce que nous savons de la composition du *K'nnikon* à la fin

55. H.-I. MARROU, Les arts libéraux dans l'Antiquité classique, dans *Arts libéraux et philosophie au Moyen-Âge : actes du quatrième congrès international de philosophie médiévale, Université de Montréal, Canada, 27 août-2 septembre 1967*, Paris 1969, p. 5-27.

56. I. HADOT, *Arts libéraux et philosophie dans la pensée antique* (Études augustiniennes. Série Antiquité 107), Paris 1984.

57. J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique. 3, Notes complémentaires et supplément bibliographique*, Paris 1983, p. 1096, note complémentaire à p. 446,29 (à propos de R. H. HEWSEN, Science in seventh-century Armenia : Ananias of Shirak, *Isis* 59, 1968, p. 32-45).

58. MAHÉ, Quadrivium (cité n. 18), p. 163-164.

59. *The History of Łazar P'arpec'i*, transl. by R. W. Thomson, Atlanta Ga. 1991, p. 110, 22.

60. *Histoire des Albaniens* I, 11 ; cf. Movsēs Dasxuranc'i, *The history of the Caucasian Albanians*, transl. by Ch. J. F. Dowsett (Oriental series 8), London 1961, p. 27.

du VII[e] siècle répond à un schéma analogue : l'exposé des mathématiques y était précédé d'un questionnaire ontologique récapitulant l'*Organon* et de « notions divines » présentant les sciences profanes comme une propédeutique à la théologie.

On ignore la date exacte, après 667, de la publication du *K'nnikon*. Anania devait alors avoir une soixantaine d'années. En 1929, Josef Markwart s'appuyait sur une chronique de la fin du VII[e] siècle attribuée au savant arménien pour situer sa mort après 687. En réalité, rien ne confirme qu'Anania soit l'auteur de ce texte composite, dont Tim Greenwood a récemment montré qu'il réunit deux sources différentes traduites du grec[61] : d'un côté, une chronique universelle abrégée, qui pourrait être celle, perdue, d'Annianus d'Alexandrie et permettrait de compléter nos informations sur la fin de la chronique d'Eusèbe ; de l'autre, une histoire miaphysite des six premiers conciles œcuméniques[62].

L'œuvre des traducteurs hellénisants s'est poursuivie à Constantinople pendant le premier tiers du VIII[e] siècle. En effet, aux trois groupes de traductions identifiés par Yakob Manandean en 1928, les recherches ultérieures ont permis d'ajouter un quatrième groupe des VII[e]-VIII[e] siècles[63]. Parmi les traducteurs dont les noms nous sont connus, la figure dominante est celle de Step'anos Siwnec'i, célèbre théologien julianiste, qui se rendit à Constantinople pour traduire, dans la bibliothèque impériale, les écrits nécessaires à une nouvelle définition de l'orthodoxie arménienne dans le califat arabe[64]. Introduit dans le palais par son compatriote, le consul David (Dawit' Hiwpatos), qui portait le titre de *coenarius*, il entra en correspondance avec le patriarche de Constantinople Germanos (715-730). À cette époque, devant l'expansion arabe, se dessinait une tentative de rapprochement entre les Byzantins et les chrétientés miaphysites[65].

D'après ses colophons, Step'anos traduisit en 712 les œuvres du pseudo-Denys l'Aréopagite, assurément utiles à la défense de l'autocéphalie de l'Église arménienne, et en 717, le traité de Némésius d'Émèse *Sur la nature de l'homme*, et celui de Grégoire de Nysse, *Sur la création de l'homme*, d'où l'on pouvait tirer des arguments sur l'humanité du Verbe incarné. Poursuivant sa tâche avec le prêtre Grigor Ayrivanec'i et Dawit' Hiwpatos, il rentra en Arménie en 728[66].

61. T. GREENWOOD, New Light from the East : chronography and ecclesiastical history through a late seventh-century Armenian source, *Journal of early Christian studies* 16, 2008, p. 197-254.

62. Logiquement cette compilation devrait se situer au plus tôt dans les toutes dernières années du VII[e] siècle. En effet, Robert Thomson y relève des allusions non seulement à la version arménienne longue de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate, dont la date précise n'est pas connue, mais aussi à la version brève, réalisée en 696 par P'ilo T'irakac'i à la demande de Nerseh Kamsarakan, le protecteur d'Anania ; cf. *The Armenian adaptation of the* Ecclesiastical history *of Socrates Scholasticus*, transl. of the Armenian text and commentary by R. W. Thomson (Hebrew University Armenian studies 3), Leuven 2001 [recension, *REArm* 28, 2001-2002, p. 520-521].

63. Cf. TERIAN, The Hellenizing school (cité n. 7), p. 176.

64. Nous reprenons ici le titre d'Igor Dorfmann-Lazarev, qui relie ces traductions à l'œuvre théologique ultérieure de Step'anos, une fois rentré en Arménie ; cf. I. DORFMANN-LAZAREV, Travels and studies of Stephen of Siwnik' (c. 685-735) : redefining Armenian orthodoxy under Islamic rule, dans *Heresy and the making of European culture : medieval and modern perspectives*, ed. by A. P. Roach & J. R. Simpson, Ashgate 2013, p. 355-381.

65. *Ibid.*, p. 363-365.

66. Cf. TERIAN, The Hellenizing school (cité n. 7), p. 182. Cette chronologie est controversée, mais il n'y a pas de raison décisive de la repousser, cf. DORFMANN-LAZAREV, Travels (cité n. 64), p. 365.



Prises dans leur ensemble, les traductions arméniennes hellénisantes nous laissent entrevoir quelques aspects des traditions scolaires de la ville impériale, de la fin du VIe au début du VIIIe siècle.

Peut-être nous instruisent-elles d'abord par les défauts que nous serions tentés de leur imputer. Par exemple, leur caractère parcellaire : la poésie classique n'est plus représentée que par les citations du manuel de rhétorique; Platon se limite à cinq dialogues *(Apologie*, *Euthyphron*, *Lois*, *Minos*, *Timée)*. Aristote se réduit aux *Catégories*, à l'*Interprétation* et à deux apocryphes, *Sur le monde* et *Sur les vertus*. S'y ajoutent d'humbles manuels, comme les *Définitions d'Hermès Trismégiste à Asclépius*, le *Monde* du pseudo-Zénon. Pour les matières spécialisées, on recourt à des anthologies assez élémentaires, comme celles qu'on découvre dans le *K'nnikon* d'Anania. Tout cela nous révèle un fonds de traditions scolaires authentifiées par leur banalité même.

Si les études déclinent à la fin du VIe siècle, le règne d'Héraclius marque un redressement spectaculaire, dû à des maîtres de premier ordre que l'Arménien Anania a connus directement ou indirectement. Certaines parties de son *K'nnikon*, notamment sa *Cosmographie* incluse dans l'astronomie, nous montrent le maître en action, par exemple dans le débat sur les antipodes : tous les arguments rationnels, pour ou contre, ayant été méthodiquement évoqués, c'est finalement l'exégèse de Job 38,19 qui tranche la question (les antipodes n'existent pas[67]). Derrière Anania se profile la figure de Tychikos et derrière celui-ci, le philosophe d'Athènes, qu'on identifie aujourd'hui à Étienne d'Alexandrie. Aux témoignages sur cet auteur examinés par Wanda Wolska-Conus en 1989 et P. Magdalino en 2006[68], Tim Greenwood[69] propose d'ajouter celui de Théodore de Tarse, archevêque de Canterbury de 668 à 690, qui avait étudié à Constantinople et connaissait les travaux astronomiques d'Étienne d'Alexandrie.

Faut-il considérer que les activités de l'École hellénisante arménienne se situèrent toutes à Constantinople? Les liens avec la capitale sont directs pour l'*Organon*, ses commentaires et le pseudo-Aristote. Ils sont indirects, mais certains, pour l'œuvre d'Anania. Toutefois on a récemment soutenu, non sans de sérieux indices, que le Philon arménien, qui fait aussi partie des traductions hellénisantes, reflétait les pratiques catéchétiques de Jérusalem à la fin du VIe siècle[70]. Il convient donc de procéder à un tri minutieux pour reconnaître ce qui remonte à la ville impériale et peut éclairer l'âge obscur de sa culture. Nous n'avons fait, aujourd'hui, que suivre quelques pistes.

67. MAHÉ, Quadrivium (cité n. 18), p. 196-197, texte n° 4.

68. P. MAGDALINO, *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance, VIIe-XIVe siècle* (Réalités byzantines 12), Paris 2006.

69. GREENWOOD, A reassessment (cité n. 14), p. 156.

70. O. VARDAZARYAN, The Armenian Philo : a remnant of an unknown tradition, dans *Studies on the ancient Armenian version of Philo's works*, ed. by S. Mancini Lombardi & P. Pontani (Studies in Philo of Alexandria 6), Leiden 2011, p. 191-216, ici p. 213-215.

Chronologie

464 *Consolation* du patriarche Giwt Arahezacʻi (461-478) au roi Vačʻē II d'Albanie caucasienne.

après 565 Mort, à Alexandrie, d'Olympiodore le Jeune, maître de David l'Invincible.

572 Le catholicos Yovhannēs Gabełinacʻi séjourne à Constantinople.

576 Traduction arménienne du « Livre des êtres » *(Organon)*, des *Prolégomènes à la philosophie* de David et de son *Commentaire sur l'Isagogè de Porphyre.*

580-591 Tychikos militaire en Arménie.

vers 610 Étienne d'Alexandrie, de l'école de Jean Philopon, occupe la chaire de philosophie impériale à Constantinople.

Théophylacte Simocatta rédige son *Dialogue d'Histoire et de Philosophie.*

611 Tychikos, blessé à Antioche, se destine à la science. Traduction du *De Mundo* pseudo-aristoléticien.

611-625 Apprentissage scientifique de Tychikos à Alexandrie, puis à Rome et à Constantinople.

628 Retour de Tychikos à Trébizonde.

632-640 Anania étudie chez Tychikos.

653-659 Nerseh Kamsarakan stratège en Afrique.

654-660 Deuxième voyage d'Anania dans l'Empire byzantin.

660 Version longue de la *Géographie* d'Anania, dédiée à Nerseh Kamsarakan.

665 Anania adresse au catholicos Anastas sa *Lettre sur les fêtes du Seigneur* et ses *Tables de 532 ans.*

après 667 Rédaction du *Kʻnnikon* d'Anania, contenant la rédaction courte de la *Géographie.*

678 Traduction de la *Vie de saint Sylvestre* par Grigor Jorapʻorecʻi.

696 Pʻilo Tʻirakacʻi abrège une version hellénisante plus ancienne de l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate.

712-728 Stepʻanos Siwnecʻi à Constantinople.

712 Traduction de Denys l'Aréopagite.

717 Traductions des traités anthropologiques de Némésius d'Émèse et de Grégoire de Nysse.

Institut de France – École pratique des hautes études

« LA SCIENCE EST COMMUNE » : SOURCES SYRIAQUES ET CULTURE GRECQUE EN SYRIE-MÉSOPOTAMIE ET EN PERSE PAR-DELÀ LES SIÈCLES OBSCURS BYZANTINS

par Muriel Debié

L'ouvrage désormais classique de Paul Lemerle sur *Le premier humanisme byzantin* porte dans son titre même les présupposés historiographiques qui ont présidé à sa rédaction, à savoir démontrer que la civilisation byzantine avait porté deux humanismes antérieurs à la renaissance occidentale : le premier, correspondant à « des temps d'obscurité » en Occident « à peine traversés par le bref éclair de la "renaissance carolingienne" »[1], connut son acmé au xe siècle, le second lors de la « renaissance paléologue » du xiiie au xve siècle, annoncée par celle des Comnènes au xie, « où se pose le problème des contacts avec l'Occident, des influences subies de part et d'autre »[2]. C'est donc dans une perspective de confrontation Orient-Occcident que se situe l'étude de Lemerle, dans l'idée d'une antériorité et, sous-jacente, d'une supériorité de la culture byzantine ancrée dans la culture grecque, dont était tributaire la renaissance européenne. Tout en affirmant ne pas vouloir entrer dans les débats sur les termes d'humanisme et de renaissance[3], Paul Lemerle employait néanmoins à dessein un vocabulaire qui situait son étude dans la problématique posée par ces termes. Ce choix reposait sur l'idée que la littérature hellénique avait manqué disparaître entre le vie et le ixe siècle, à un moment où très peu de manuscrits grecs ont été copiés et où « tout a failli périr, et beaucoup a en effet péri »[4]. C'est donc bien dans la perspective d'une renaissance, après un oubli du grec en Occident, et une interruption dans la copie des manuscrits en Orient, qu'est conçue l'étude de l'enseignement et de la culture à Byzance.

1. Lemerle, *Premier humanisme*, introduction, p. 7.
2. *Ibid.*, p. 8.
3. Voir la note 1 de l'introduction où Lemerle évoque les débats en refusant d'y entrer mais explicite le sous-entendu de son ouvrage qui est bien de montrer « l'originalité que, dans sa précocité, Byzance présente à cet égard en face de l'Occident ».
4. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 8.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 87-127.

L'approche de P. Lemerle, comme celle des auteurs qu'il étudie, est d'abord philologique, dans la grande tradition des études byzantines en France et, plus généralement en Europe, héritée de la renaissance européenne et toujours bien vivante, comme en témoignent encore de nombreuses contributions au présent ouvrage. L'absence de manuscrits grecs datés entre 512 et le IXe siècle constitue le fondement de son analyse d'une période de plusieurs siècles de sécheresse à laquelle succède un renouveau qu'il convenait d'expliquer après la rupture des invasions slaves et des conquêtes perses puis arabes et la crise iconoclaste.

Il s'agissait pour Lemerle de montrer ce qu'il appelait « l'interruption de la culture hellénique » et d'en expliquer la renaissance. C'est bien de « l'héritage de la Grèce ancienne »[5] qu'il est question ici, de « l'hellénisme profane »[6] et non de la littérature grecque chrétienne. C'est sur les « lettres » grecques, un terme français hérité aussi de la renaissance européenne, et que reprend le présent ouvrage, que porte l'enquête de Paul Lemerle, sur la renaissance de la culture hellénique, entendue essentiellement au sens de « classique »[7].

L'ambition étant de montrer la permanence de la culture classique dans l'orthodoxie byzantine, ni l'Occident latin, ni « le relais syro-arabe » révoqués dans les deux premiers chapitres, ne pouvaient être selon lui des voies de conservation qui auraient pu alimenter cette renaissance. Sa thèse s'exprime très clairement dans l'affirmation liminaire selon laquelle « ce que nous possédons a été sauvé aux IXe-Xe siècles à Byzance, par Byzance »[8]. La place de Constantinople, où est établie une bibliothèque et, sous Théodose II une université, alors que disparaissent les écoles d'Athènes, d'Antioche, de Beyrouth et d'Alexandrie, est ainsi affirmée.

Si la renaissance carolingienne est évoquée, il n'est pas fait mention en revanche d'une « renaissance » humaniste à Bagdad, l'Islam ne s'étant intéressé selon P. Lemerle qu'aux sciences, à la logique aristotélicienne et à « certains aspects plus ou moins déformés du néoplatonisme », restant ainsi « à l'écart de l'univers intellectuel et esthétique des Grecs »[9]. Quant au syriaque, il n'apparaît que comme un relais vers l'arabe, peu de manuscrits grecs subsistant « dans les établissements nestoriens et jacobites » et disparaissant « du fait de l'oubli progressif du grec »[10]. La thèse ainsi dessinée est que les marges orientales de l'Empire n'ont joué aucun rôle dans un « retour » de la culture grecque vers Byzance : « Il faut bien constater que si l'on peut parler d'un mouvement qui fit partiellement passer l'hellénisme antique dans l'islamisme, nous n'avons aucune preuve, ni même aucun indice, d'un mouvement inverse, allant de l'Islam vers les pays de langue grecque, vers Byzance […] Nous n'avons pas d'exemples de manuscrits venus du califat dans l'Empire byzantin […] aucun signe d'une transmission indirecte de l'islamisme antique à l'hellénisme médiéval, byzantin, par le détour de l'Islam »[11].

5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, titre du chapitre 3.
7. Le chapitre VII est intitulé « Photius ou le classicisme ».
8. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 8.
9. *Ibid.*, p. 29-30.
10. *Ibid.*, p. 30 avec la note 18 selon laquelle « On admet qu'au Xe siècle, on ne connaît plus le grec à Bagdad. »
11. *Ibid.*, p. 29.

Alors que les travaux sur la tradition syriaque se sont multipliés dans les cinquante dernières années, le domaine atteignant une autonomie nouvelle et n'étant plus seulement étudié d'un point de vue théologique et religieux, mais aussi historique, social et esthétique, il convient d'examiner si les sources syriaques peuvent jeter une lumière sur les ombres byzantines[12]. Les provinces de Syrie-Palestine sont devenues au VIIe siècle les provinces perdues du point de vue de l'histoire byzantine et sont perçues comme désormais extérieures à l'histoire de l'Empire, passées sous une nouvelle domination politique, religieuse, culturelle et linguistique. Comment comprendre leur lien avec l'hellénisme au moment où l'Empire romain d'Orient se contracte et devient à proprement parler byzantin ? Plus largement, comment aujourd'hui, dans une perspective moins « décliniste » de cette période dans les études byzantines, peut-on articuler l'histoire culturelle et religieuse à l'histoire militaire et politique ? Comment rendre compte du triangle des sources grecques, syriaques et arabes ?

Des changements de paradigme et de nouvelles études dans les champs connexes mais encore trop cloisonnés des études byzantines, syriaques, sassanides et islamiques permettent aujourd'hui de nouvelles perspectives sur cette période charnière d'un point de vue politique et religieux. Du côté des études byzantines, la notion même de « siècles obscurs » est aujourd'hui contestée et c'est en termes de transformation de la culture profane et ecclésiastique que la période est envisagée. Plus généralement, ce sont la survie et les transformations de l'Empire byzantin qui sont passées au centre de l'intérêt plutôt que son effondrement[13]. Les travaux sur la crise monothélite[14] et la crise iconoclaste[15] ont permis d'affiner leur compréhension dans et hors des frontières de l'Empire (dans les anciennes « provinces orientales »), vis-à-vis des Églises non impériales, du judaïsme et de l'islam. Une réévaluation de la littérature grecque tardo-antique a eu lieu aussi depuis

12. Je suis reconnaissante à Bernard Flusin de son invitation à faire parler des sources généralement encore trop superficiellement prises en compte dans les études byzantines en dépit d'une évolution certaine dans les vingt-cinq dernières années.

13. Vingt-cinq ans après son *Byzantium in the seventh century : the transformation of a culture*, Cambridge 1990 puis 1993 et 1995, John HALDON, qui ouvrait alors sur le fait que le VIIe siècle appartenait aux siècles obscurs et sur le peu de sources disponibles pour l'historien par comparaison avec les périodes précédentes et suivantes (p. 1), de manière intéressante a intitulé son nouvel ouvrage sur la même période : *The empire that would not die : the paradox of Eastern Roman survival, 640-740*, Cambridge Mass. 2016, mettant ainsi l'accent sur la survie de l'Empire et une approche plus positive, sortie de la problématique des siècles obscurs.

14. S. P. BROCK, A monothelete florilegium in Syriac, dans *After Chalcedon : studies in theology and Church history offered to Professor Albert Van Roey for his seventieth birthday*, ed. by C. Laga, J. Munitiz, Joseph L. van Rompay (OLA 18), Leuven 1985, p. 35-45. M. JANKOWIAK, *Essai d'histoire politique du monothélisme à partir de la correspondance entre les empereurs byzantins, les patriarches de Constantinople et les papes de Rome*, thèse de l'EPHE, Paris 2009. Ph. BOOTH, *Crisis of empire : doctrine and dissent at the end of late antiquity*, Berkeley 2014. M. CONTERNO, Byzance hors de Byzance : la controverse monothélite du côté syriaque, dans *Les controverses religieuses en syriaque*, éd. par F. Ruani (Études syriaques 13), Paris 2016. M. LEVY-RUBIN, The role of the Judaean desert monasteries in the monothelite controversy in seventh-century Palestine, dans *The Sabaite heritage in the Orthodox Church from the fifth century to the present*, ed. by J. Patrich (OLA 98), Leuven 2001, p. 282-300.

15. P. BROWN, A Dark-Age crisis : aspects of the iconoclastic controversy, *The English historical review* 88, nº 346, 1973, p. 1-34. L. BRUBAKER & J. HALDON, *Byzantium in the iconoclast era (c. 680-850). The sources : an annotated survey* (Birmingham Byzantine and Ottoman monographs 7), Aldershot 2001.

Le premier humanisme byzantin, qui tente de surmonter le dédain qui l'avait marqué, de questionner les paradigmes de littérature savante par opposition à littérature populaire, de genre classicisant au niveau de langue élevé par rapport à littérature populaire en langue vernaculaire, de littérature « classique » par opposition à littérature chrétienne ou encore de « littérature » versus « texte ». Son évolution a été prise en considération non seulement d'un point de vue social, religieux ou politique mais aussi strictement interne. Elle a été aussi davantage mise en lien avec les littératures dans les langues orientales et plus seulement avec le latin[16].

Du côté des débuts de l'islam, la mise en évidence du caractère progressif de la constitution d'une identité et d'un État musulmans a renouvelé la manière de comprendre les premiers siècles[17]. Plus largement, les études coraniques comme l'histoire des débuts de l'islam ont été resituées sur la toile de fond de l'Antiquité tardive. Les travaux sur la transmission de la littérature grecque comme des textes iraniens voire indiens ont enrichi notre connaissance de l'histoire culturelle de la Bagdad abbasside[18]. Si la période omeyyade reste sous-évaluée en raison du petit nombre de sources, un glissement commence toutefois à s'opérer, qui conteste le fait que les sources n'auraient pas été écrites et propose de retrouver sous le palimpseste de textes d'époque plus tardive et dans les littératures chrétiennes orientales les sources effacées ou oubliées d'époque omeyyade. La prise de conscience récente que l'histoire des débuts de l'islam a été transmise au prisme des sources plus tardives et de filtres historiographiques et idéologiques à la période abbasside a eu pour conséquences de réévaluer les sources non musulmanes d'une part[19] et de chercher à identifier les traces subsistant de la littérature d'époque omeyyade effacée de la mémoire islamique canonisée[20]. Cela a conduit aussi à aller regarder du côté de sources n'appartenant pas aux genres traditionnels et jusque-là non exploitées[21].

16. Av. Cameron, New themes and styles in Greek literature, 7th and 8th centuries, dans *The Byzantine and early Islamic Near East. 1, Problems in the literary source material*, ed. by Av. Cameron & L. I. Conrad, Princeton 1992, p. 81-105 et Ead., New themes and styles in Greek literature : a title revisited, *Greek literature in late antiquity : dynamism, didacticism, classicism*, ed. by S. F. Johnson, Aldershot 2006, p. 11-28. E. Chrysos, Illuminating darkness by candlelight : literature in the Dark Age, dans *Pour une nouvelle histoire de la littérature byzantine : problèmes, méthodes, approches, propositions*, sous la dir. de P. Odorico & P. A. Agapitos, Paris 2002, p. 13-24. P. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance (viie-xive siècle)* (Réalités byzantines 12), Paris 2006, p. 52-54 notamment.

17. F. Donner, *Muhammad and the believers : at the origins of Islam*, Cambridge Mass. 2010.

18. L'ouvrage de D. Gutas, *Greek thought, Arabic culture : the Graeco-Arabic translation movement in Baghdad and early 'Abbāsid society (2nd-4th/8th-10th centuries)*, London 1998 a contribué à créer le concept de « mouvement de traduction » à Bagdad. K. van Bladel, *The Arabic Hermes : from pagan sage to prophet of science* (Oxford studies in late antiquity), Oxford – New York 2009.

19. R. Hoyland, *Seeing Islam as others saw it : a survey and evaluation of Christian, Jewish and Zoroastrian writings on early Islam* (Studies in late antiquity and early Islam 13), Princeton 1997.

20. A. Borrut, *Entre mémoire et pouvoir : l'espace syrien sous les derniers Omeyyades et les premiers Abbassides (v. 72-193/692-809)*, Leiden 2011 ; *Écriture de l'histoire et processus de canonisation dans les premiers siècles de l'Islam*, sous la dir. de A. Borrut (numéro spécial de la *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* 129), Aix-en-Provence 2011.

21. Voir le travail de A. Borrut sur les histoires astrologiques dans les débuts de l'islam : Court astrologers and historical writing in early Abbasid Baghdad : an appraisal, dans *The place to go : contexts of learning in Baghdād, 750-1000 ce*, ed. by J. Scheiner & D. Janos, Princeton 2014, p. 455-501 et

La problématique du manque de sources pour les VIIe-VIIIe siècles affecte donc aussi bien les études byzantines que les études arabes, quoique sous des formes un peu différentes : on postule une interruption dans la production en grec et un effacement dans le cas des sources arabes d'époque omeyyade. Dans les deux champs, une réévaluation des genres littéraires et de leur transformation et surtout le développement de la problématique de la transmission des sources au sein de chaque tradition et de manière « interculturelle », d'une langue et d'une culture à l'autre, ont contribué à partiellement réintroduire les littératures chrétiennes orientales dans le cadre[22]. La question des traductions est ainsi devenue centrale dans la compréhension des phénomènes « interculturels ».

Une vision académique moins cloisonnée de cette période permet ainsi d'obtenir une idée plus précise de la continuité des phénomènes culturels au-delà des changements politiques. Centre et périphérie, sources internes et externes, rupture et continuité, déclin et transformation ont constitué les lignes de réflexion récentes sur cette période charnière.

Dans le domaine des études syriaques, la connaissance des phénomènes de traduction et d'acculturation de la culture grecque entre le VIe et le Xe siècle a aussi considérablement progressé[23]. Les études sur les milieux monastiques et scholastiques et sur les constructions confessionnelles et ecclésiales se sont également multipliées, donnant une meilleure vue des structures et modalités de formation et de transmission des savoirs. Bien qu'abondantes, les sources syriaques ont cependant été assez peu sollicitées pour éclairer l'histoire de la période sinon comme complément aux sources grecques ou arabes car elles ne sont pas représentatives d'un État et proviennent majoritairement d'Églises jugées non-orthodoxes par l'Église officielle, ce qui a contribué à les marginaliser. Cette situation originale a contribué à les maintenir dans le domaine de la théologie et de l'histoire religieuse puisqu'elles ne sont pas connexes à l'histoire politique des régions où elles ont été produites. Les chroniques ont certes été ratissées pour les informations complémentaires qu'elles pouvaient fournir sur les événements et les textes religieux ont été exploités pour l'histoire ecclésiastique. Ces sources tendent cependant à apparaître comme externes au monde byzantin, particulièrement après le VIIe siècle, et comme externes à l'histoire de l'État islamique parce que chrétiennes (alors qu'elles sont considérées comme des sources de premier plan pour l'histoire sassanide en raison du manque de sources en moyen-perse). Ces présupposés continuent de peser sur leur prise en compte par les historiens de la période même si une évolution est notable dans les vingt dernières années. Les études byzantines ignorent la littérature syriaque qui ne rentre pas dans le questionnement constant de la continuité de la culture classique[24]. Les études sur les « siècles obscurs »

son livre en préparation : *Heaven and history : astrology and the construction of historical knowledge in early Islam*.

22. L. I. Conrad, Theophanes and the Arabic historical tradition : some indications of intercultural transmission, *Byz. Forsch.* 15, 1990, p. 1-44.

23. S. P. Brock, From antagonism to assimilation : Syriac attitudes to Greek learning, dans *East of Byzantium : Syria and Armenia in the formative period : Dumbarton Oaks symposium, 1980*, N. Garsoïan, T. F. Mathews & R. Thomson ed., Washington DC 1982, p. 17-34 ; Id., Syriac culture in the seventh century, *ARAM* 1, 2, 1989, p. 268-280 ; *Les sciences en syriaque*, éd. par É. Villey (Études syriaques 11), Paris 2014.

24. Il serait intéressant de pointer le nombre de titres incluant « culture classique », « classical culture » à Byzance.

se concentrent sur les sources grecques, qui sont alors produites en Palestine et sont considérées comme byzantines alors qu'en dehors de l'Empire, sans approche critique sur leur identité. Or il est légitime de se demander si elles sont byzantines ou melkites. C'est ensuite le regain d'activité culturelle à la cour abbasside, sous Hārūn al-Rachīd (786-809) et al-Mamūn (813-833) qui concentre l'attention. Les sources syriaques tombent dans un trou noir sauf pour le cercle des spécialistes des transmissions textuelles.

Elles sont en effet mieux intégrées dans les études adoptant la perspective culturelle d'une longue Antiquité tardive[25] – qui inclut de plus en plus les débuts de l'islam jusqu'au IXe siècle et au mouvement dit « de traduction » de la période abbasside – qu'elles ne le sont selon une perspective byzantine ou islamique centrée sur l'histoire des empires[26]. Cette contribution veut essayer de montrer en quoi les sources syriaques peuvent apporter un éclairage sur l'histoire culturelle du VIIe au IXe siècle, justement parce qu'elles ne sont ni une production de fin de règne de l'Empire romain d'Orient ni de début de règne arabo-musulman, mais une production locale et non impériale qui a articulé l'hellénisme selon des modes d'acculturation multiculturels et multilingues et s'est poursuivie sans interruption par-delà les changements politiques, religieux et culturels des débuts de l'islam[27].

Les lumières de l'enseignement

Comme le rappelle John Haldon[28], le terme d'âge obscur employé par Pétrarque au XVe siècle désignait un passé barbare ayant succédé à la culture classique antique – qui faisait alors son retour en Europe. « L'obscurité » de la période byzantine ainsi désignée a plus récemment été comprise comme un manque de documentation et de sources écrites. Pour le VIIe siècle, cette interprétation a été sous-tendue par l'idée que l'on avait affaire à une extinction de la littérature grecque profane et classicisante, écrite dans un niveau de grec élevé, au profit d'écrits plus « populaires », produits dans les milieux ecclésiastiques, un premier renouveau d'intérêt pour la culture grecque antique marquant la sortie de cette période. Du fait de la perte des provinces de Syrie et de Palestine, et de la fuite vers Constantinople, l'Afrique du Nord, l'Italie et la Sicile des élites provinciales aussi bien que d'un certain nombre d'ecclésiastiques, l'impression a été celle d'un arrêt de l'enseignement et de la production de textes grecs jusqu'au réveil des années 780[29]. Les transformations des structures administratives de l'Empire eurent en effet des conséquences sur le système éducatif. Un changement des milieux de production et de réception des savoirs avait déjà eu lieu au cours de l'Antiquité tardive mais se trouva accéléré avec les

25. *Late antiquity : a guide to the postclassical world*, P. Brown, G. Bowersock, O. Grabar ed., Cambridge Mass. 1999.

26. Av. Cameron, The long late antiquity : a late-twentieth century model?, dans *Classics in progress : essays on ancient Greece and Rome*, ed. by T. P. Wiseman, Oxford 2002, p. 165-191.

27. Un livre sur l'apport de ces sources à la compréhension du VIIe siècle est en cours de rédaction.

28. J. Haldon, Dark-age literature, dans *Byzantine culture : papers from the conference "Byzantine days of Istanbul", May 21-23 2010*, ed. by D. Sakel, Ankara 2014, p. 71-81, ici p. 71, et Id., *The empire that would not die* (cité n. 13), p. 3.

29. Voir Lemerle, *Premier humanisme*. C. Mango, The availability of books in the Byzantine Empire, AD 750-850, dans *Byzantine books and bookmen : Dumbarton Oaks colloquium 1971 : a selection of papers*, Washington DC 1975, p. 29-45 ; Id., The revival of learning, dans *The Oxford history of Byzantium*, ed. by C. Mango, Oxford 2002, p. 214-229.

modifications sociales et structurelles à partir du VIIe siècle, notamment le déclin de la société municipale, la disparition de la classe sénatoriale et plus largement le changement de nature et de constitution des élites et donc de leur rapport à la culture classique[30]. Le rapport entre Constantinople et les anciennes provinces où se trouvaient des lieux majeurs d'enseignement se trouva entièrement modifié avec l'occupation sassanide puis arabo-musulmane, la capitale concentrant désormais à la fois des élites qui dépendaient de plus en plus de l'empereur pour leurs titres et leur statut et les lieux de leur formation.

L'élite ecclésiastique continua cependant à recevoir un enseignement pratique, qui lui permettait de gérer les affaires de l'Église. Thomas de Marga fut le secrétaire de son prédécesseur sur le siège de Marga avant de prendre le calame pour composer son histoire monastique. Les patriarches de ces Églises, tels Cyriaque de Tagrit (793-817), Denys de Tell-Maḥre (818-845) ou Michel le Syrien (1166-1199), côté syriaque orthodoxe, et les *catholicoi* de l'Église de l'Est, Aba Ier (540-552), Ishoʿyahb I (582-595) et II (628-645) ou encore Timothée Ier (780-823) sont des exemples de ces élites ecclésiastiques savantes qui écrivirent, copièrent des manuscrits, entretinrent une correspondance, possédèrent et enrichirent des bibliothèques tout en étant les représentants de leurs communautés auprès du pouvoir et en gérant les affaires et le patrimoine de leur Église. En l'absence d'État, la production littéraire syriaque est presque entièrement due à des moines, certains devenus évêques et patriarches.

On constate une similitude à Constantinople à la fin du VIIIe siècle : les hommes de lettres sont aussi des ecclésiastiques. Il semble cependant que leur formation ait eu lieu dans les bureaux de la chancellerie impériale où se serait maintenu l'enseignement de la langue et de la littérature classique. On ne sait rien de leur passage éventuel dans des écoles liées à l'Église, mais cela n'aurait rien d'étonnant. Le patriarche Taraise (784-806) était un homme cultivé (sous-entendu connaissait le grec classique), féru de poésie antique, il servit comme premier secrétaire de la chancellerie impériale avant son élection. Le patriarche Nicéphore (806-815), qui composa la première chronique en grec au sortir des âges obscurs, succéda aussi à son père comme secrétaire de chancellerie. Théodore Studite (759-826) était le fils d'un riche officier du trésor et son oncle Platon (735 env.-814) reçut une éducation notariale et était actif comme scribe avant de devenir moine[31]. Du temps de l'empereur Constantin VII (913-959) encore, c'est un évêque, Alexandre de Nicée, qui est aussi professeur de rhétorique et connu comme scholiaste de Lucien[32].

Les lieux d'enseignement

Les structures traditionnelles d'enseignement semblent avoir disparu si on lit les sources grecques. Avec la fermeture de l'école d'Athènes par Justinien et la perte des provinces orientales, les lieux d'enseignement classiques ne sont plus identifiables. L'impression a été que l'enseignement supérieur avait disparu entre la fin du VIIe et le IXe siècle et que l'enseignement secondaire avait réduit son périmètre[33]. Il est admis que l'école byzantine

30. Voir HALDON, *Byzantium in the seventh century* (cité n. 13), p. 426.
31. MANGO, The revival of learning (cité n. 29), p. 215.
32. *Ibid.*, p. 216.
33. A. KAZHDAN & A. CUTLER, Continuity and discontinuity in Byzantine history, *Byz.* 52, 1982, p. 429-478, ici p. 451.

est l'œuvre d'un individu[34], le *grammatikos*, qui enseignait l'*enkyklios paideia*, le cursus traditionnel (sur lequel nous reviendrons plus loin). Les cours privés chez les maîtres ne sont cependant plus mentionnés non plus dans les périodes qui nous occupent : la question se pose par exemple de savoir où Photius avait été formé ou encore Léon le mathématicien, dont on ne connaît ni la formation, ni le lieu d'enseignement avant qu'il ne soit appelé à enseigner à l'église des XL martyrs. Lui comme Photius enseignèrent à titre privé, ce qui montre que le modèle d'un maître, une école, ne disparut pas. L'instauration par le césar Bardas de l'école de la Magnaure à Constantinople dans la seconde moitié du IXe siècle marque le retour d'une école d'enseignement supérieur dans la capitale[35] et semble aller de pair avec une activité nouvelle autour de la science profane et des lettres anciennes. L'impression dominante est bien celle mise en avant par Lemerle, d'une raréfaction sinon d'une disparition des structures d'enseignement. On peut toutefois, à lire les sources syriaques, avoir une image assez différente de la situation dans les anciennes provinces, dont il faudra évaluer les conséquences sur ce que nous savons pour Constantinople.

Les sources syriaques sont intéressantes pour la lumière qu'elles jettent sur l'existence d'écoles en dehors des centres d'enseignement classiques d'Athènes, Antioche et Alexandrie, en un dense réseau dont Édesse et Nisibe ne sont que les noms les plus connus. De nouvelles études ont été consacrées aux réseaux scholastiques syriaques depuis le livre de Lemerle. Elles permettent notamment de comprendre la forme qu'avait prise l'enseignement en contexte non impérial, c'est-à-dire aussi bien dans l'Empire perse que dans l'Empire romain à partir du Ve siècle et de la division des Églises, parmi les communautés et les Églises non officielles. Elles montrent aussi la perpétuation des structures et des contenus de l'enseignement après la disparition des Empires perse et romain et le passage sous un nouveau pouvoir politico-religieux, puisque l'enseignement avait déjà été pris en charge par les Églises et en quelque sorte privatisé par elles, en dehors des structures étatiques. L'enseignement s'était en même temps institutionnalisé, avec la création de lieux spécifiques et plus seulement dans des cercles de disciples autour de leur maître, enseignant le plus souvent chez lui.

L'organisation des études en monde syriaque était similaire à celle du monde gréco-latin et se faisait en trois étapes : un niveau élémentaire était assuré par un premier instructeur, le *mhagyana*, l'équivalent du *magister ludi*, qui enseignait la vocalisation (essentielle dans une langue sémitique ne notant que les consonnes), avait en charge l'apprentissage de la lecture (dans le Psautier, en particulier) et de l'écriture. Le *maqryana*, ou « lecteur », enseignait la grammaire (très liée à la vocalisation et donc à la lecture).

34. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 250 et ss. B. Flusin, La culture écrite, dans *Le monde byzantin. 1, L'Empire romain d'Orient (330-641)*, sous la dir. de C. Morrisson (Nouvelle Clio), Paris 2004, chap. IX, p. 255-276. Id., L'enseignement et la culture écrite, dans *Le monde byzantin. 2, L'Empire byzantin (641-1204)*, sous la dir. de J.-C. Cheynet (Nouvelle Clio), Paris 2006, chap. XIV, p. 341-368. A. Markopoulos, De la structure de l'école byzantine : le maître, les livres et le processus éducatif, dans *Lire et écrire à Byzance*, éd. par B. Mondrain (MTM 19), Paris 2006, p. 85-96. M. Loukaki, Le profil des enseignants dans l'Empire byzantin à la fin de l'Antiquité tardive et au début du Moyen Âge (fin du VIe-fin du VIIe siècle), dans *Myriobiblos : essays on Byzantine literature and culture*, ed. by Th. Antonopoulou, S. Kotzabassi & M. Loukaki (Byzantinisches Archiv 29), Boston – Berlin – München 2015, p. 217-243.

35. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 158-160, 165, 263-265.

Après cette *propaideia*, un niveau supérieur menait à l'exégèse des Écritures et des textes fondateurs des Pères sous la direction du *mphashqana*, qui était l'équivalent du rhéteur ou du philosophe. On commençait donc par l'apprentissage de la lecture, puis l'étude se poursuivait avec l'équivalent du *grammatikos*, enfin elle s'achevait avec la rhétorique. Les plus avancés étudiaient la philosophie qui menait à la reine des disciplines, la théologie[36]. Certains se spécialisaient dans le droit ou la médecine et suivaient le *quadrivium* des mathématiques.

Dans l'Empire perse

Si les provinces de Syrie et de Palestine constituent le cœur de cette contribution, elles ne sont pas les seules où se maintint la culture grecque. Il convient de rappeler que l'hellénisme était présent aussi dans l'Empire perse. L'influence grecque sur les royaumes de Bactriane ou l'intérêt des souverains sassanides pour la culture grecque ont été bien montrés. Les frontières des spécialités académiques, aussi bien que la difficulté à envisager les frontières politiques comme des lieux de passage autant que des limites, tendent cependant à exclure le monde iranien du paysage de la circulation des savoirs dans l'Antiquité tardive. La culture grecque, là aussi adaptée et acculturée, joua un rôle avant la période abbasside, souvent présentée comme le moment où se produisit pour la première fois à Bagdad une transmission interculturelle avec le mouvement de traduction.

Parmi les épisodes les plus connus figure l'exil des sept philosophes néoplatoniciens à la fermeture de l'école d'Athènes en Iran auprès du roi Khosrow Ier Anoshiravan[37] puis à Ḥarran (l'ancienne Charres) non loin d'Édesse, en 532. Des médecins de l'Empire romain introduisirent la médecine hippocratique dans l'Empire perse où ils eurent une influence considérable qui perdura à la période islamique. Dans le domaine de l'astronomie aussi, les savoirs grecs et indo-persans furent combinés. En 536, par exemple, Khosrow Ier organisa une rencontre destinée à mettre à jour les tables employées dans son royaume et la science indienne fut invoquée[38]. Dans le domaine de la littérature, les fables du Pancatantra indien furent traduites à la cour de Khosrow en moyen-perse par un certain Burzoe, puis en syriaque par le périodeute Bud. Au IXe siècle, une traduction arabe fut faite sur le moyen-perse. Elle est aujourd'hui perdue mais servit de base à une traduction grecque et se répandit vers l'Ouest[39]. La mise en contact des différents savoirs, grecs, iraniens et indiens, eut lieu déjà en monde sassanide. Les sources syriaques ouvrent ainsi une lucarne sur les modalités d'interaction des savoirs grecs et non grecs, mais pas en

36. M. Debié, Sciences et savants syriaques, dans *Les sciences en syriaques* (cité n. 23), p. 36-51.

37. Voir notamment D. Marcotte, Chosroès Ier et Priscien : entretiens de physique et de météorologie, dans *Husraw Ier, reconstructions d'un règne : sources et documents*, textes réunis par Ch. Jullien (Studia Iranica. Cahier 53), Paris 2015, p. 285-304; M. Tardieu, Les curiosités scientifiques des rois : Chosroès Ier et Frédéric II, *ibid.*, p. 305-339.

38. M. Tardieu, Chosroès, dans *Dictionnaire des philosophes antiques. 2*, publié sous la dir. de R. Goulet, Paris 1994, p. 309-318. I. Hadot, Dans quel lieu le néoplatonicien Simplicius a-t-il fondé son école de mathématiques, et où a pu avoir lieu son entretien avec un manichéen ? À Michel Tardieu pour son 70e anniversaire, *The international journal of the Platonic tradition* 1, 2007, p. 42-107. Debié, Sciences et savants syriaques (cité n. 36), p. 35-36.

39. S. P. Brock, Kalila and Dimna, dans *Gorgias encyclopedic dictionary of the Syriac heritage*, ed. by S. P. Brock *et al.*, Piscataway 2011 (désormais *GEDSH*), p. 241-242.

revanche sur la culture matérielle et visuelle[40]. La circulation des étudiants venus d'Iran à Édesse, et à son « école des Perses » lorsqu'elle était active, ou leur fréquentation de l'école d'Alexandrie montrent assez que le monde iranien n'était pas coupé de la culture de l'Empire romain.

Dans l'Empire perse, les chrétiens avaient organisé leurs propres réseaux d'écoles, liées le plus souvent aux églises et aux monastères, parfois aussi indépendantes comme celle de Séleucie, avec toute une hiérarchie d'écoles primaires, secondaires et avancées[41]. La dimension sociale reconnue aux étudiants et plus largement à ceux qui étaient associés aux écoles apparaît dans l'usage du titre de *ʾeskolāyā*, « écolier » (parfois aussi enseignant des écoles), attesté à partir du VIe siècle et jusque dans des inscriptions funéraires du XIVe siècle trouvées au Kirghizistan[42]. Le statut était rendu visible par un vêtement spécifique. Les écoliers pouvaient eux-mêmes enseigner à de jeunes garçons afin de s'assurer les revenus nécessaires à leurs propres études comme le montrent les canons de l'école de Nisibe[43].

Ce système scolaire est parallèle à celui des *yeshivot* ou académies rabbiniques de Babylonie avec lequel il présente de nombreuses similitudes[44]. La célèbre école de Nisibe, celle de Séleucie-Ctésiphon[45], plus tard celle de Bet Lapat/Gundishapur sont les lieux d'enseignement « supérieur » où se formèrent les élites chrétiennes, surtout ecclésiastiques, mais aussi les médecins. La *Cause de la fondation des écoles* qui présente l'histoire du monde comme une longue série d'écoles montre la place de l'imagerie pédagogique dans la tradition syro-orientale. Les statuts de l'école de Nisibe au VIe siècle donnent accès à son organisation pratique de type conventuel (similaire à l'organisation des écoles philosophiques néoplatoniciennes) et conservent le discours introductif de la rentrée académique[46]. Les histoires monastiques aussi mettent l'accent sur l'éducation des moines et leurs fondations monastiques et scolaires[47].

La permanence du réseau scolaire de l'Église de l'Est dans l'Empire sassanide est attestée par deux textes syriaques du IXe siècle (sans doute des années 850) qui montrent l'imperméabilité des structures ecclésiastiques aux changements politiques et leur caractère introverti. On devine à peine, à lire le *Livre des fondateurs de monastères et d'écoles*,

40. Pour cela, voir M. Canepa, *The two eyes of the earth : art and ritual of kingship between Rome and Sasanian Iran*, Berkeley 2009 sur les influences réciproques entre les deux Empires.

41. A. H. Becker, *Fear of God and the beginning of wisdom : the school of Nisibis and the development of scholastic culture in late antique Mesopotamia*, Philadelphia 2006. *Sources for the study of the school of Nisibis*, transl. with an introd. and notes by A. H. Becker (Translated texts for historians 50), Liverpool 2008. Voir aussi P. Bettiolo, Scuole e ambienti intellettuali nelle chiese di Siria, dans *Storia della filosofia nell'Islam medievale*, a cura di C. D'Ancona, Torino 2005, p. 48-100.

42. A. H. Becker, The comparative study of "Scholasticism" in late antique Mesopotamia : rabbis and East Syrians, *Association for Jewish studies review* 34, 1, 2010, p. 91-113, ici p. 93.

43. Le nombre d'élèves est limité à deux ou trois et uniquement pour ceux qui ne peuvent subvenir à leurs besoins autrement. *The statutes of the school of Nisibis*, ed., transl. and furnished with a commentary by A. Vööbus (Papers of the Estonian theological society in exile 12), Stockholm 1962, p. 97.

44. Becker, The comparative study of "Scholasticism" (cité n. 42).

45. G. J. Reinink, The school of Seleucia and the heritage of Nisibis, the "Mother of sciences", dans *Le vie del sapere in ambito siro-mesopotamico dal III al IX secolo : atti del convegno internazionale tenuto a Roma nei giorni 12-13 maggio 2011*, a cura di C. Noce, M. Pampaloni e C. Tavolieri (OLA 293), Roma 2013, p. 115-132.

46. *Sources for the study of the school of Nisibis* (cité n. 41).

47. Debié, Sciences et savants syriaques (cité n. 36).

connu aussi sous le titre moins explicite de *Livre de la chasteté*, écrit par Ishoʿdenaḥ de Baṣra, que l'on est à la période islamique. Le *Livre des supérieurs de monastère*, écrit par Thomas de Marga, fait de même à peine allusion au changement de régime. L'un comme l'autre insistent en revanche sur la formation reçue par leurs héros et sur les écoles et monastères qu'ils fondèrent eux-mêmes. Ces puissants réseaux monastiques et scholastiques contribuèrent à la christianisation au long des routes commerciales vers l'Inde et vers l'Asie centrale et orientale, particulièrement entre le VIe et le VIIIe siècle. L'enseignement avait aussi un enjeu polémique évident face au zoroastrisme officiel, au manichéisme et au marcionisme actifs dans l'Empire perse ainsi que vis-à-vis des syro-orthodoxes, de plus en plus présents et en concurrence à partir du VIe siècle, et plus tard à l'égard de l'islam. Sur les bords du golfe Persique, les écoles monastiques du Bet Qaṭraye, qui furent le foyer d'une littérature monastique qui s'exporta au Sinaï comme au mont Athos, furent actives au moins jusqu'au VIIIe siècle[48]. Ces textes montrent que les fondations d'écoles étaient aussi valorisées que les fondations de monastères et qu'une école était systématiquement associée à la construction d'une église ou d'un monastère.

Dans l'Empire romain

Moins d'informations sont disponibles en ce qui concerne l'Empire romain et il est difficile de savoir s'il est possible d'extrapoler ce que l'on sait pour le monde syro-oriental. L'école des Perses à Édesse est bien connue en raison des oppositions suscitées par ses positions doctrinales qualifiées de « nestoriennes » par ses adversaires et, en conséquence, de sa fermeture en 489 par l'évêque de la ville, Cyr, sur les ordres de l'empereur Zénon[49]. Les chrétiens de Perse qui se formèrent là contribuèrent à répandre dans l'Empire sassanide la culture grecque chrétienne. C'est ainsi que Maʿna de Shiraz, qui était étudiant à l'école des Perses avant de devenir métropolite de Rew Ardashir vers 480, est connu pour avoir traduit du grec en syriaque les ouvrages de Diodore de Tarse et de Théodore de Mopsueste qui constituèrent la base théologique et scholastique de l'Église de Perse[50]. La venue de chrétiens iraniens à Édesse s'est poursuivie au-delà de la fermeture de l'école qui leur était destinée. C'est là que Aba (m. 552), le futur catholicos de l'Église de Perse, apprit le grec, auprès d'un certain Thomas d'Édesse, appartenant lui aussi à l'Église de l'Est, et qui fut ensuite son étudiant à Nisibe, avant qu'il ne devînt catholicos[51]. L'école ayant fermé, c'est auprès d'une personne particulière que se fit l'apprentissage. On peut supposer que Thomas n'était pas un enseignant puisqu'il était un disciple de Mar Aba

48. S. P. Brock, Syriac writers from Beth Qatraye, *ARAM* 11, 1, 1999, p. 85-96. *The Syriac writers of Qatar in the seventh century*, ed. by M. Kozah *et al.* (Gorgias Eastern Christian studies 38), Piscataway 2014.

49. G. J. Reinink, "Edessa grew dim and Nisibis shone forth" : the school of Nisibis at the transition of the sixth-seventh century, dans *Centres of learning : learning and location in pre-modern Europe and the Near East*, ed. by J. W. Drijvers & A. A. MacDonald (Brill's studies in intellectual history 61), Leiden 1995. p. 77-89

50. Becker, *Fear of God* (cité n. 41), p. 73.

51. L. Van Rompay, Aba I, dans *GEDSH*, p. 1. U. Possekel, Thomas von Edessa über das Epiphaniefest : erste Anmerkungen zu einer unveröffentlichten Handschrift, dans *Liturgie und Ritual in der Alten Kirche : patristische Beiträge zum Studium der gottesdienstlichen Quellen der Alten Kirche*, hrsg. von W. Kinzig *et al.* (Patristic studies 11), Leuven 2011 p. 153-176.

et l'accompagna dans ses voyages dans l'Empire romain[52]. Il est intéressant de noter que c'est à Édesse, et non pas à Antioche ou à Alexandrie, qu'Aba apprit le grec. Un autre de ses disciples à l'école de Nisibe, Cyr, était originaire d'Édesse. Ces exemples semblent montrer la présence de syro-orientaux à Édesse, allant poursuivre leur formation à Nisibe dans l'Empire perse[53]. L'une des grandes figures du miaphysisme, Philoxène de Mabboug (m. 523), qui était originaire du Bet Garmaï en Perse, vint, inversement, étudier à Édesse.

Deux autres écoles sont mentionnées dans la ville, l'une des Arméniens et l'autre dite « des Syriens », à propos desquelles on ne sait rien en dehors de leur nom[54]. On ignore leur mode de fonctionnement de même que leur période d'activité, mais elles montrent l'existence d'écoles pour les différentes « nations » présentes dans la ville[55]. Elles figurent avec l'école des Perses dans les actes du second concile d'Éphèse (449) parmi les « corps constitués » de la ville, signataires d'une pétition. S'agit-il d'écoles indépendantes ? Municipales ? Elles ne semblent pas liées à une église ou à un monastère en tout cas. Les écoles des Arméniens et des Syriens n'ont pas été fermées en même temps que l'école des Perses dont elles ne partageaient pas les doctrines, mais nous ignorons presque tout de leur sort. L'école des Arméniens pourrait avoir accueilli Eznik de Kołb et un colophon d'un manuscrit de la *Peshiṭta* syriaque, daté de 599, mentionne une collation faite sur un manuscrit copié dans cette école[56].

Ces exemples montrent l'attraction d'Édesse comme centre d'étude et la circulation des personnes et des savoirs par-delà la frontière et par-delà les adhésions ecclésiales. Il est certain qu'Édesse a été un centre scolaire majeur avec ces écoles mais aussi de nombreux monastères. Comme dans le cas des écoles, il y avait un « monastère des Perses » et un « monastère des Orientaux ». C'est dans les monastères d'Édesse que les moines se formaient à l'écriture des manuscrits. Nombre de copistes se désignaient comme copistes « édesséniens », appartenant à une « école » de copie[57].

Nous ne savons pas grand-chose de l'enseignement du grec dans la ville alors qu'il y était bien présent, sans doute depuis la période hellénistique. Eusèbe d'Émèse par exemple (m. 359) y reçut une éducation aux Écritures et au grec, mais nous ne savons pas si c'était dans le cadre d'une « école » à proprement parler[58]. Aba apprit le grec auprès d'un individu.

52. Son identité est sujette à caution : il n'est pas certain qu'il s'agisse du même Thomas d'Édesse qui est crédité de deux *Causes des fêtes de l'Église de l'Est*, d'une réfutation de l'astrologie, d'une dispute contre les hérétiques et de discours d'exhortation. Voir A. Becker, Toma of Edessa, dans *GEDSH*, p. 416.

53. Cyr, qui composa des *Causes* de la liturgie, fonda un monastère à Ḥirta/al-Ḥira (S. P. Brock, Qiyore of Edessa, dans *GEDSH*, p. 346).

54. Elles sont mentionnées dans les actes du concile d'Éphèse; trad. franç. par J. P. P. Martin : *Actes du Brigandage d'Éphèse : traduction faite sur le texte syriaque contenu dans le manuscrit 14530 du Musée britannique*, Amiens 1874, p. 28. Édition : *Akten der Ephesinischen Synode vom Jahre 449 : Syrisch*, hrsg. von J. P. Flemming (Abhandlungen der Königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen, Philologisch-Historische Klasse. NF 15, 1), Berlin 1917, p. 24.

55. Il faut comprendre l'école des Perses comme accueillant des étudiants perses et pas seulement comme défendant la théologie de l'Église de Perse (cf. Becker, *Fear of God* [cité n. 41], p. 52-54).

56. Becker, *Fear of God* (cité n. 41), p. 67-68. Il semble qu'il faut déduire de ce dernier exemple que l'on copiait aussi des manuscrits syriaques dans l'école des Arméniens.

57. M. Mundell Mango, Patrons and scribes indicated in Syriac manuscripts, 411 to 800 ad, dans *Akten des XVI. internationaler Byzantinistenkongress Wien, 4.-9. Oktober 1981*, Wien 1982 (= *JÖB* 32, 4), p. 3-12.

58. Sozomène, *Histoire ecclésiastique* III, 6.

Philoxène, en promouvant une retraduction du Nouveau Testament du grec au syriaque afin d'obtenir une version plus à même de permettre les discussions christologiques avec un vocabulaire commun (c'est la version dite Philoxénienne, aujourd'hui pour l'essentiel perdue), montre l'importance que le grec avait dans les discussions d'après Chalcédoine. Édesse a été un lieu d'enseignement du grec tout autant que du syriaque même si nous n'en connaissons pas les modalités. L'école des Syriens par exemple assurait-elle aussi un enseignement du grec ? On pourrait le penser, mais nous avons trop peu d'information pour avoir un tableau clair des modalités d'enseignement du grec. Ce qui semble certain, c'est qu'il a été présent sur la très longue durée (nous y reviendrons plus bas).

À Amid (la moderne Diyarbakır en Turquie du Sud-Est), existait une école des Urtéens, qui devait donc accueillir les élèves originaires de la région toute proche du Bet Urṭaye, l'Anzitène, une province de l'Arménie romaine. L'école était sans doute liée au grand monastère Mar-Jean Urṭaya où l'historien Jean d'Éphèse se forma au VIe siècle. Là encore il s'agit d'une école à destination d'une « nation » particulière. Les histoires ecclésiastiques du Pseudo-Zacharie le Scholastique et de Jean d'Éphèse ainsi que les *Vies des saints orientaux* de ce dernier ou encore l'*Histoire* de Josué le Stylite conservée dans le monastère de Zuqnin – où elle fut intégrée dans la chronique anonyme de Zuqnin allant jusqu'en 775 – témoignent de l'existence de bibliothèques et d'écoles monastiques[59]. De très nombreux monastères étaient des lieux d'enseignement et de culture où furent composés et traduits des textes et des manuscrits copiés[60].

La *Vie* de Syméon des Olives, originaire du Ṭur ʿAbdin (sud-est de la Turquie actuelle, un des hauts lieux du christianisme syriaque orthodoxe) et évêque de Ḥarran, montre son activité d'entrepreneur et de bâtisseur au tournant des conquêtes perses puis arabes de la région[61]. Après avoir reçu une éducation primaire auprès du maître qui était à l'église de son village, il rejoignit, « comme tous les garçons âgés de dix ans », l'école du monastère de Qarṭmin et y acheva les trois degrés du cursus scolaire. Il établit plus tard une école dans son village de Habsenus, qui comptait des enseignants, des chantres, des lecteurs et des exégètes. De manière intéressante, il établit aussi une *madrasa* pour les musulmans à Nisibe, à côté de la mosquée qu'il bâtit en parallèle à la construction d'une église. Trois copistes renommés (deux prêtres et un moine) apprirent l'art de la copie d'un ancien. Siméon fit copier des manuscrits liturgiques pour le monastère de Qarṭmin,

59. M. Debié, *L'écriture de l'histoire en syriaque : transmissions interculturelles et constructions identitaires entre hellénisme et islam : avec des répertoires des textes historiographiques en annexe* (Late antique history and religion 12), Leuven 2015, p. 157-158 et 162-165.

60. Bettiolo, Scuole e ambienti intellettuali (cité n. 41). M. Debié, Livres et monastères en Syrie-Mésopotamie d'après les sources syriaques, dans *Le monachisme syriaque*, éd. par F. Jullien (Études syriaques 7), Paris 2010, p. 123-168.

61. Vie inédite. Je remercie vivement Jack Tannous de m'avoir communiqué le texte et sa traduction anglaise. Une traduction française est en cours de préparation. La *Vie* montre une interpolation d'épisodes appartenant à celle de Théodore Abu Qurrah, plus tard lui aussi évêque de Ḥarran. voir S. P. Brock, The Fenqitho of the monastery of Mar Gabriel in Tur Abdin, *Ostkirchliche Studien* 28, 2-3, 1979, p. 168-182 pour une analyse de cette *Vie*. J. Tannous, The Life of Simeon of the Olives : a Christian puzzle from Islamic Syria, dans *Motions of late antiquity : essays on religion, politics, and society in honour of Peter Brown*, ed. by J. Kreiner & H. Reimitz (Cultural encounters in late antiquity and the Middle Ages 20), Turnhout 2016 p. 309-330.

ainsi que la chronique de Jacques d'Édesse. Copiste lui-même, il composa aussi des traités polémiques contre les musulmans. À sa mort, son neveu, David, ordonné évêque de Ḥarran, donna 180 manuscrits au monastère de Qarṭmin. Cette *Vie* ouvre une fenêtre sur le maintien et la transformation de l'enseignement et de la culture au Ṭur ʿAbdin au tout début de la période islamique, avec l'apparition d'un système scolaire musulman à côté du système chrétien fondé sur les écoles d'églises et de monastères. Là comme dans les autres textes, il apparaît que l'enseignement secondaire était surtout destiné à assurer le service de l'église. À ce titre, filles et garçons ordonnés dans ce but (« les fils et les filles du pacte », qui avaient fait vœu de chasteté) recevaient une formation de base, insistant sur l'apprentissage de la lecture à voix haute (un enjeu particulier dans le cas d'une langue sémitique comme le syriaque, quand ne sont notées que les consonnes) et des chants. C'est seulement dans certains monastères et les écoles des grandes villes qu'était assuré un enseignement plus avancé.

Le cas d'Alexandrie

Les élites de langue syriaque (et grecque) ne semblent pas être jamais allées se former à Athènes et ne fréquentèrent plus, sauf exception, Constantinople après la séparation des Églises au VIe siècle. Ce que montrent en revanche les sources syriaques, c'est la permanence de l'enseignement à l'école d'Alexandrie et le rôle que celle-ci joua dans la formation des élites au moins jusqu'aux conquêtes arabo-islamiques[62]. Le syriaque nous a d'ailleurs conservé une notice sur la ville[63]. L'enseignement de la médecine et de la philosophie pour lesquelles l'école est surtout connue s'accompagnait aussi d'un enseignement scientifique, rhétorique (ce qui n'a rien d'étonnant au regard du cursus scolaire) et poétique[64]. Les liens entre la Palestine et l'Égypte étaient importants en raison notamment de la proximité géographique, mais l'école attirait des élèves de tout l'Empire, et même de l'extérieur comme le montre l'exemple des chrétiens de Perse.

L'école a été envisagée dans le paysage intellectuel des écoles tardo-antiques d'Athènes, de Constantinople, d'Antioche et de droit à Beyrouth. La forme concrète qu'elle prenait a été révélée par l'archéologie[65]. L'articulation cependant avec l'« école » théologique alexandrine est peu claire. Du point de vue de la culture chrétienne aussi, l'école de pensée alexandrine telle qu'elle apparaît dans les écrits de ses évêques successifs et se répand dans la chrétienté orientale a été bien étudiée, de même que la concurrence avec l'« école » antiochienne. Mais les guillemets montrent bien la difficulté à situer sur le

62. E. J. WATTS, *City and school in late antique Athens and Alexandria* (The transformation of the classical heritage 41), Berkeley – London 2006. J.-L. FOURNET, L'enseignement des belles-lettres dans l'Alexandrie antique tardive, dans *Alexandria : auditoria of Kom el-Dikka and late antique education*, ed. by T. Derda *et al.* (*Journal of juristic papyrology*, Supplement 8), Warsaw 2007, p. 97-112. DEBIÉ, Sciences et savants syriaques (cité n. 36), p. 37-38.

63. P. M. FRASER, A Syriac *Notitia urbis Alexandrinae*, *Journal of Egyptian archaeology* 37, 1951, p. 103-108.

64. Sur ces deux derniers points, voir FOURNET, L'enseignement des belles-lettres (cité n. 62), p. 97-112.

65. *Alexandria : auditoria of Kom el-Dikka* (cité n. 62). Sur les aspects intellectuels, voir Ph. HOFFMANN, Les bibliothèques philosophiques d'après le témoignage de la littérature néoplatonicienne des Ve et VIe siècles, dans *The libraries of the Neoplatonists*, ed. by C. D'Ancona, Leiden 2007, p. 135-153.

même plan l'enseignement traditionnel de l'hellénisme (avec sa dimension païenne) structuré en écoles plus ou moins institutionnalisées et l'enseignement chrétien et à se figurer clairement les interactions entre les deux, comme si l'on était dans des sphères étanches. C'est la manière même de comprendre l'hellénisme qui est en jeu, avec l'idée que se maintient un hellénisme classique lié à la religion traditionnelle (qualifiée de païenne par les chrétiens), face auquel les chrétiens eurent une attitude ambiguë, rejetant, parfois de manière violente[66], le paganisme et qualifiant d'« hellènes » les païens, mais reprenant néanmoins largement à leur compte cette culture grecque. Si les sophistes de l'« école » de Gaza, Énée, Procope et peut-être Chorikios y firent leurs études, les futurs cadres de l'Église, les miaphysites notamment, tels Zacharie de Mytilène ou Sévère d'Antioche (dont les œuvres miaphysites ont été condamnées et ont presque entièrement disparu en grec, ne subsistant plus qu'en traduction syriaque et copte), allèrent aussi s'y former et suivirent le cursus de l'école de philosophie. La tradition alexandrine exerça une profonde influence sur la littérature syriaque, en matière de philosophie, de rhétorique, d'astronomie, de géographie et bien entendu de médecine[67].

Des lieux alternatifs de culture dans les monastères se développèrent aussi, en particulier après la séparation des miaphysites qui durent, en Égypte comme en Syrie, créer leurs propres centres de formation, décentrés par rapport à ceux de la hiérarchie restée chalcédonienne et seule officiellement reconnue. Les sources syriaques sont peu prises en compte pour l'étude de l'Égypte alors que celle-ci était devenue un lieu d'exil pour la hiérarchie et les moines non chalcédoniens d'Osrhoène et de Syrie à partir de 518 et de la reprise en main de l'Église dans un sens antimiaphysite par l'empereur Justin[68]. Les liens entre les Églises non chalcédoniennes de Syrie et d'Égypte, en dépit de tensions et de brouilles, ne se démentirent jamais[69]. Le monastère des Syriens dans le Wadi Natrum témoigne du rôle de l'Égypte dans la conservation des manuscrits et de la culture

66. Comme dans le cas du meurtre d'Hypatia par exemple.

67. G. Kessel a bien montré l'influence de cette tradition de commentaires médicaux sur la tradition syriaque : G. Kessel, Triseudemon maximus noster sophista : the evidence of one Syriac text for the identification of a source used in John of Alexandria's *In epid.* VI, dans *Sulla tradizione indiretta dei testi medici greci. I commenti : atti del IV Seminario internazionale di Siena (Certosa di Pontignano, 3-4 giugno 2011)*, a cura di S. Fortuna *et al.* (Biblioteca di Galenos 5), Pisa 2012, p. 123-137.

68. W. H. C. Frend, *The rise of the monophysite movement : chapters in the history of the Church in the fifth and sixth centuries*, Cambridge 1972. De Lacy O'Leary, Severus of Antioch in Egypt, *Aegyptus* 32, 2, 1952, p. 425-436. L. Van Rompay, Coptic Christianity. Syriac contacts with, dans *GEDSH*, p. 103-106.

69. J. M. Fiey, Coptes et syriaques, contacts et échanges, *Studia Orientalia Christiana. Collectanea* 15, 1972-1973, p. 295-365. L. Farag, Coptic-Syriac relations beyond dogmatic rhetoric, *Hugoye : journal of Syriac studies* 11, 1, 2008. J. den Heijer, Les patriarches coptes d'origine syrienne, dans *Studies on the Christian Arabic heritage in honour of Father Prof. Dr. Samir Khalil Samir S.I. at the occasion of his sixty-fifth birthday*, ed. by R. Ebied & H. Teule (Eastern Christian studies 5), Leuven, Paris – Dudley 2004, p. 45-63 et Id., Relations between Copts and Syrians in the light of recent discoveries at Dayr as-Suryân', dans *Coptic studies on the threshold of a new millennium. 1-2, Proceedings of the seventh international congress of Coptic studies, Leiden, 27 August-2 September 2000*, ed. by M. Immerzeel & J. van der Vliet (OLA 133), Leuven – Paris 2004, p. 929-944. C. Lange, Dioscurus of Alexandria in the Syriac *Vita* of Theopistus, *The harp* 19, 2006, p. 341-352. C. D. Müller, Damian, Papst und Patriarch von Alexandrien', *Oriens Christianus* 70, 1986, p. 118-142.

syriaque[70], de même que le monastère Sainte-Catherine pour la conservation de l'héritage melkite[71]. Peu d'études ont jusqu'à présent été consacrées à ces liens ecclésiastiques entre Syrie et Égypte sur la longue durée[72]. Du point de vue de l'histoire culturelle, les sources syriaques montrent la place nouvelle prise par l'Enaton, cet ensemble monastique à 9 milles d'Alexandrie, comme lieu de culture chrétienne à partir de la fin du Ve siècle[73]. Le décentrement de l'enseignement des réseaux miaphysites est à la fois géographique, structurel et de nature. La théologie complète parfois la philosophie et parfois prend sa place. C'est donc en termes de diversité des lieux, des structures et des contenus qu'il faut se figurer l'enseignement à Alexandrie aux VIe et VIIe siècles.

Si pour le VIe siècle les exemples ne manquent pas de ceux qui allèrent étudier à Alexandrie, ils se font plus rares ensuite. De manière significative, sans doute en partie parce qu'ils ne sont pas désignés selon les catégories linguistiques grecques *(grammatikos*, sophistes, philosophes, iatrophilosophes/iatrosophistes, *antecessores)* et n'apparaissent pas dans les sources grecques, aucun savant syriaque ne figure dans les tableaux recensant les enseignants de l'Empire byzantin à la fin de l'Antiquité tardive et au début du Moyen Âge[74].

70. S. P. Brock, Without Mushê of Nisibis, where would we be? Some reflections on the transmission of Syriac literature, *Journal of Eastern Christian studies* 56, 2004, p. 15-24. M. J. Blanchard, Moses of Nisibis (fl. 906-943) and the library of Deir Suriani, dans *Studies in the Christian East in memory of Mirrit Boutros Ghali*, ed. by L. MacCoull (Publications of the Society for Coptic archaeology. North America 1), Washington DC 1995, p. 13-24. A. Cody, Dayr al-Suryan. History, dans *The Coptic encyclopedia*, New York 1991 p. 876-879. B. el-Suriany, The manuscript collection of Deir al-Surian : its survival into the third millennium, in *Coptic studies on the threshold of a new millennium* (cité n. 69), p. 281-294.

71. S. P. Brock, Syriac on Sinai : the main connections, dans *Εὐκοσμία : studi miscellanei per il 75° di Vincenzo Poggi S.J.*, a cura di V. Ruggieri e P. Pieralli, Soveria Mannelli 2003, p. 103-117. A. Binggeli, La version syriaque des *Récits* d'Anastase le Sinaïte et l'activité des moines syriaques au mont Sinaï aux VIIIe-IXe siècles, dans *Les Syriaques transmetteurs de civilisations : l'expérience du Bilâd el-Shâm à l'époque omeyyade : actes du colloque IX*, Antélias – Paris 2005 p. 165-178. P. Géhin, *Les manuscrits syriaques de parchemin du Sinaï et leurs* membra disjecta (CSCO 665. Subsidia 136), Leuven 2017.

72. Pour le Ve siècle, voir A. Camplani, A Syriac fragment from the *Liber historiarum* by Timothy Aelurus (CPG 5486), the Coptic Church history, and the archives of the bishopric of Alexandria, dans *Christianity in Egypt : literary production and intellectual trends : studies in honor of Tito Orlandi*, ed. by P. Buzi & A. Camplani (Studia Ephemeridis Augustinianum 125), Roma 2011 p. 205-226. Pour le IXe, M. Wissa, Yusab of Alexandria, Dionysius of Tel-Mahre, Al-Ma'mun of Baghdad, the Bashmurites and the narrative of the last rebellion in 'Abbassid Egypt : re-considering Coptic and Syriac historiography, in *Coptic society, literature and religion from late antiquity to modern times : proceeding of the tenth international congress of Coptic studies, Rome, September 17th-22th, 2012 and plenary reports of the ninth international congress of Coptic studies, Cairo, September 15th-19th, 2008. 1*, ed. by P. Buzi, A. Camplani, & F. Contardi (OLA 247), Leuven 2016 p. 1045-1062 ; Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 177-179, 445. Pour le XIIIe, K. N. Ciggaar & C. ten Hacken, The description of Edessa in Abū al-Makārim's History of the churches and monasteries of Egypt and some neighbouring countries, in *East and West in the Medieval Eastern Mediterranean. 2, Antioch from the Byzantine reconquest until the end of the Crusader principality : acta of the congress held at Hernen Castle (the Netherlands) in May 2006*, ed. by K. N. Ciggaar (OLA 199), Leuven 2013 p. 201-218.

73. J. Gascou, L'Enaton, dans *The Coptic encyclopedia. 3*, New York – Toronto 1991, p. 954-958. A. Juckel, The Enaton, dans *GEDSH*, p. 144-145.

74. Voir M. Loukaki, Le profil des enseignants dans l'Empire Byzantin à la fin de l'Antiquité tardive et au début du Moyen Âge (fin du VIe-fin du VIIe siècle), dans *Myriobiblos* (cité n. 34), p. 217-243, ici p. 239-243. Ananias de Shirak y figure (voir J.-P. Mahé dans ce volume), les sources arméniennes étant généralement mieux prises en compte par les byzantinistes.

Ils sont aussi largement absents des publications concernant l'école d'Alexandrie. Des syro-orientaux et des syro-orthodoxes fréquentèrent pourtant Alexandrie.

L'Église de l'Est s'était développée de manière indépendante de l'Église dans l'Empire romain, mais cela ne signifie bien entendu nullement qu'il n'y avait pas de circulation des personnes, des idées et des savoirs entre les deux Empires et les différentes Églises. Les « orientaux » (à l'Est de l'Euphrate) allèrent aussi se former à Alexandrie alors même qu'ils se revendiquaient de l'école théologique d'Antioche, considéraient Théodore de Mopsueste comme l'Interprète par excellence des Écritures et avaient fait de lui le pilier de l'enseignement dans l'Église de l'Est.

Le futur catholicos de l'Église de l'Est déjà évoqué plus haut, Aba Ier (m. 552), éduqué en « lettres et littérature perses » (c'est-à-dire qu'il apprit à lire et à écrire le moyen-perse[75]), apprit le syriaque à Nisibe, puis le grec à Édesse auprès d'un certain Thomas qui devint son disciple. Ils allèrent à Alexandrie, visitèrent aussi les hauts lieux du monachisme égyptien, puis voyagèrent à Athènes, Corinthe, Constantinople et Antioche, avant de revenir enseigner dans l'Empire perse, à Nisibe et à Séleucie-Ctésiphon. Sous le nom de Patrikios (avant son ordination comme catholicos), il est mentionné par Cosmas Indicopleustès comme son maître en matière de commentaires bibliques. Ce « grand tour » reste sans doute exceptionnel. Les difficultés inhérentes aux voyages se trouvaient renforcées par les questions géopolitiques, géoreligieuses et de langue mais n'empêchaient pas certains étudiants de circuler en quête du savoir.

Des figures majeures de la tradition syriaque occidentale passèrent par Alexandrie et y trouvèrent sans doute une partie des manuscrits sur lesquels ils travaillèrent. Le plus connu des savants de langue syriaque qui étudièrent à Alexandrie est sans doute Serge de Reshʿayna (m. 536) qui y séjourna dans les années 470-480 et devint *archiatros*[76] et philosophe[77]. Il est probable qu'il y suivit les cours d'Ammonius. Il traduisit les œuvres du Pseudo-Denys l'Aréopagite en syriaque, de très nombreux textes de Galien, la plupart aujourd'hui perdus (mais dont ceux qui subsistent reposent sur Paul d'Alexandrie), le traité pseudo-aristotélicien *De mundo,* l'*Isagogè* de Porphyre ainsi que le traité *Sur les causes de l'univers* d'Alexandre d'Aphrodisias. Il composa lui-même des ouvrages théologiques et des commentaires d'Aristote[78]. Les *Elementa apotelesmatica* de Paul d'Alexandrie furent commentés en syriaque comme à Alexandrie au VIe siècle.

75. Une langue iranienne, donc indo-européenne, écrite en lettres araméennes et avec des araméogrammes.

76. S. BHAYRO, Syriac medical terminology : Sergius and Galen's pharmacopia, *Aramaic studies* 3, 2, 2005, p. 147-165. G. BOS & Y. LANGERMANN, The introduction of Sergius of Rēsh'ainā to Galen's commentary on Hippocrates' *On nutriment*, *Journal of Semitic studies* 54, 1, 2009, p. 179-204.

77. Sur les iatrosophistes, voir J. GASCOU, La vie intellectuelle alexandrine à l'époque byzantine (IVe-VIIe siècles), dans M.-L. Freyburger (éd.), *Actes du XXXe congrès international de l'Association des professeurs de langues anciennes de l'enseignement supérieur, Mulhouse, 23-25 mai 1997*, Mulhouse 1998, p. 41-48, ici p. 46-47.

78. La bibliographie sur Serge est abondante. Voir notamment H. HUGONNARD-ROCHE, *La logique d'Aristote du grec au syriaque : études sur la transmission des textes de l'Organon et leur interprétation philosophique* (Textes et traditions 9), Paris 2004. Pour les divers aspects de son œuvre, voir E. FIORI, Un intellectuel alexandrin en Mésopotamie : essai d'une interprétation d'ensemble de l'œuvre de Sergius de Rēšʿaynā, dans *De l'Antiquité tardive au Moyen Âge : études de logique aristotélicienne et de philosophie*

Jean d'Éphèse et le Pseudo-Zacharie prennent soin de mentionner que l'évêque Mare d'Amid, envoyé là en exil en 518, se constitua une bibliothèque de « livres admirables », que ses sœurs firent rapatrier à son décès et déposer dans le trésor de l'église d'Amid. Ces livres, sans doute en grec, purent donc être lus en Syrie[79]. Il est probable qu'il était à l'Enaton, l'un des hauts lieux du miaphysisme après 518. Julien d'Halicarnasse s'y replia, de même que Sévère d'Antioche qui y avait étudié et y revint en exil. C'est là qu'il mourut et fut enterré[80]. Les *philoponoi* (littéralement « amis de la peine ») qui formaient des confréries[81], dont certaines étaient populaires et centrées sur l'aide aux pauvres tandis que d'autres semblent avoir pratiqué la lecture commune des Écritures, étaient liés à l'Enaton. Zacharie de Mitylène rejoignit les *philoponoi* et les mentionne dans sa *Vie* de Sévère, conservée uniquement en syriaque.

C'est plus précisément au monastère des Antoniens de l'Enaton qu'eurent lieu les travaux philologiques de deux évêques syriaques, chassés de leur siège en 599 lors de la persécution contre les miaphysites lancée par Domitien d'Antioche, le neveu de l'empereur Maurice. Ils y retraduisirent la Bible du grec au syriaque en 613-616. Thomas de Ḥarqel, évêque de Mabboug, collationna sur des manuscrits grecs la traduction syriaque du Nouveau Testament et Paul de Tella traduisit la colonne de la Septante qui figurait dans les Hexaples d'Origène (c'est la Syro-Hexaplaire), produisant ainsi la première traduction en syriaque de la Septante (la version syriaque de la *Peshiṭta* avait été faite sur l'hébreu). Ils s'étaient sans doute procuré sur place les manuscrits nécessaires à un tel travail qui visait à rapprocher le syriaque de l'original grec en calquant la syntaxe, la morphologie et l'ordre des mots.

On sait aussi que le savant évêque syriaque orthodoxe Jacques d'Édesse (v. 630-708) séjourna à Alexandrie[82], sans que l'on sache s'il fréquenta l'école alors animée par Étienne/Stéphane d'Alexandrie ou l'Enaton. Le fait qu'il est désigné dans le titre de sa chronique comme *philopon* (*roḥem ʿamlō* en syriaque, « ami de la peine ») est peut-être une indication qu'il alla à l'Enaton et fit partie de ce mouvement des *philoponoi* (comme Jean Philopon au VIe siècle) qui étaient liés religieusement à l'Enaton[83]. C'est sans doute là que Jacques séjourna et étudia, même s'il n'est pas exclu qu'il ait fréquenté l'école d'Alexandrie proprement dite. On peut noter aussi qu'il composa un *Hexaemeron* utilisant celui de Basile de Césarée, or ce texte était central pour les *philoponoi* au VIe siècle[84]. Il semble

grecque, syriaque, arabe et latine offertes à Henri Hugonnard-Roche, par E. Coda et C. Martini Bonadeo (Études musulmanes 44), Paris 2014 p. 59-90.

79. Jean d'Éphèse, *Vie des saints orientaux*, PO 17, p. 187-213.

80. Ses homélies furent traduites en copte et il est considéré comme un saint dans l'Église miaphysite d'Égypte.

81. E. Wipsyzka, Les confréries dans la vie religieuse de l'Égypte chrétienne, dans *Proceedings of the 12th international congress of papyrology*, Toronto 1970, p. 511-525. Comme les *Parabaleni*, ou plutôt *Paraboleni*, ils s'occupaient des pauvres et des malades. Voir G. W. Bowersock, *Parabalani* : a terrorist charity in late antiquity, *Anabases* 12, 2010, p. 45-54, mis en ligne le 1er octobre 2013 : http://anabases.revues.org/1061.

82. Le séjour de Jacques à Alexandrie n'est pas examiné plus avant dans *Jacob of Edessa and the Syriac culture of his day*, ed. by B. ter Haar Romeny (Monographs of the Peshitta Institute Leiden 18), Leiden – Boston 2008.

83. Watts, *City and school* (cité n. 62), p. 254.

84. *Ibid.*, p. 242.

que l'on ait là un lien fort avec l'Enaton, d'autant que Jacques réalisa lui aussi plus tard une révision de certains livres de l'Ancien Testament sur le grec.

La situation à Constantinople à la lumière des sources syriaques

À la période médiévale, on constate une évolution similaire à Constantinople à celle constatée au travers des sources syriaques, à savoir une prise en charge croissante de l'éducation par l'Église. Les notaires par exemple étaient dès le VIe siècle rattachés aux églises et les pratiques de schédographie leur y étaient enseignées. On peut se demander si le contact en monde ecclésiastique entre cette formation particulière à l'écriture (et plus largement l'écriture de la pratique juridique pour les contrats) et celle, différente mais non moins technique de la calligraphie des manuscrits, n'a pas joué un rôle dans le développement de la minuscule que l'on constate au VIIIe siècle, sur le modèle de l'écriture cursive de la pratique (l'origine de l'usage de la minuscule a fait couler beaucoup d'encre et reste largement obscure). Il en va de même en monde syriaque où l'introduction de l'écriture *serṭo*, plus cursive et plus rapide que l'*esṭrangela* employé de manière exclusive jusque-là pour l'écriture des manuscrits, semble une adoption de l'écriture de la pratique telle qu'elle apparaît dans les rares documents non littéraires qui nous sont parvenus. Avec l'incorporation du royaume d'Osrhoène dans l'Empire romain, ce sont des ecclésiastiques qui continuèrent d'écrire documents de la pratique et manuscrits en syriaque, les documents officiels étant en grec et produits par des professionnels de l'administration.

Les sources montrent que dès le début du IXe siècle à Byzance les écoles « publiques » aussi étaient liées aux églises[85]. Il est difficile de savoir de quand date le rattachement de l'enseignement aux espaces ecclésiaux et si le repli de l'Empire a accentué des formes d'enseignement similaires à ce que l'on constate en monde syriaque, avec une prise en charge par l'Église. Ainsi que le suggère Paul Magdalino, il semble qu'à Constantinople il y ait eu un lien entre enseignement primaire et Église perceptible dès le VIe siècle[86]. L'exemple mieux documenté du système scolaire syriaque renforce l'hypothèse d'une transformation de l'enseignement à Constantinople depuis le VIe siècle, qui voit les écoles être associées aux églises et l'enseignement assuré par des maîtres qui n'étaient plus seulement des laïcs. Ce phénomène s'est sans doute accentué dans les siècles suivants et redevient visible au IXe siècle, au moment où sont mentionnés aussi de nouveau les maîtres privés[87]. Les deux systèmes ont sans doute cohabité, les jeunes gens de bonne famille continuant à fréquenter des maîtres privés, tandis que l'essentiel de la formation était assuré dans des écoles liées aux centres religieux. La situation des provinces restées dans l'Empire demeure de ce point de vue assez obscure, mais on peut supposer que, pour l'enseignement primaire au moins, il n'en allait pas différemment et que c'est dans les églises qu'il était majoritairement assuré.

Il semble que la difficulté à imaginer que l'enseignement à Constantinople ait pu être de manière croissante lié à l'Église ait contribué à occulter les structures d'enseignement dans la période de transition : plus qu'une disparition de l'enseignement, c'est une mutation qui se serait produite, accompagnant les changements sociaux. C'est d'ailleurs dans les

85. P. MAGDALINO, *Constantinople médiévale : études sur l'évolution des structures urbaines* (MTM 9), Paris 1996, p. 35-40.
86. *Ibid.*, p. 38.
87. *Ibid.*, p. 39-40.

monastères qu'apparaît l'usage de la minuscule pour la copie des manuscrits (je n'entre pas ici dans la question complexe du rôle des studites), qui entraîna la translitération des textes et une nouvelle phase de transmission des savoirs[88]. La littérature produite entre 780 et 820 l'a été par des hommes d'Église, dont la plupart appartiennent au patriarcat de Constantinople et imposent la tradition de l'Église iconodoule face aux empereurs iconoclastes, créant ainsi une nouvelle culture orthodoxe. proprement byzantine[89].

Un hellénisme « oriental »

La culture grecque fait partie intégrante du monde de langue syriaque et de culture araméenne. L'héritage du monde mésopotamien ancien, tel que la place des pratiques archivistiques, la permanence de l'usage de l'astronomie et de l'astrologie, la survie des formes poétiques du dialogue de préséance ou encore la transmission de textes comme la sagesse d'Aḥiqar, côtoie un hellénisme transmis dans les pratiques sociales et dans les écoles. La culture grecque a été visible à Édesse au tournant de l'ère chrétienne dans les magnifiques mosaïques[90] commanditées par les notables pour décorer leurs palais : des scènes homériques, des scènes de chasse mettant en scène des Amazones, le portrait de la *Ktisis* d'Édesse ou encore Orphée charmant les animaux sont autant de thèmes du répertoire artistique hellénique présents sur les pavements retrouvés à Édesse. Ils manifestent en même temps une acculturation et un métissage de la culture grecque en milieu araméen et arabe : Zeus y est désigné en inscription syriaque comme *Marallahe*, « le seigneur des dieux », mais l'iconographie montre l'influence des idées néoplatoniciennes dans une scène où Hermès pousse une petite âme ailée dans un corps tandis qu'un couple semble émerger du sommeil de la mort. L'introduction de la culture grecque[91] à partir de la période hellénistique a produit un hellénisme original, qui n'est ni celui de la Grèce, ni celui de l'Égypte. Les variantes régionales de cette *koinè* culturelle sont toujours sous-estimées en raison d'une vision essentialiste de l'hellénisme[92]. Cet hellénisme n'est pourtant plus classique, même s'il transmet les savoirs antiques. Il est en effet le résultat d'acculturations et de métissages à divers niveaux. Avec la christianisation, les formes et les

88. A. Dain, La transmission des textes littéraires classiques de Photius à Constantin Porphyrogénète, *DOP* 8, 1954, p. 31-47. S. K. Samir, La fin de l'école d'Alexandrie dans la littérature syro-arabe, dans *Autori classici in lingue del Vicino e Medio Oriente : atti del VI, VII, e VIII seminario sul tema «Recupero di testi classici attraverso recezioni in lingue del Vicino e Medio Oriente» (Milano, 5-6 ottobre 1987, Napoli, 5-6 dicembre 1988, Bologna, 13-14 ottobre 1989)*, a cura di G. Fiaccadori, Roma 2001 p. 69-96.

89. Cf. M.-F. Auzépy, Manifestations de la propagande en faveur de l'orthodoxie, dans *Byzantium in the ninth century : dead or alive? Papers from the thirtieth Spring symposium of Byzantine studies, Birmingham, March 1996*, ed. by L. Brubaker, Aldershot 1998, p. 85-99, ici p. 95-96.

90. Cf. G. Bowersock, *Mosaics as history : the Near East from late antiquity to Islam* (Revealing antiquity 16), Harvard 2006.

91. Sur la contestation à juste titre du concept d'hellénisation, qui sous-entend l'imposition superficielle de la culture grecque sur la culture locale, voir G. Bowersock, *Hellenism in late antiquity*, (Thomas Spencer Jerome lectures 18), Ann Arbor 1990 (prologue).

92. Voir pour la Syrie antique : N. J. Andrade, *Syrian identity in the Greco-Roman world : Greek culture in the Roman world*, Cambridge – New York 2013. A. Kaldellis, *Hellenism in Byzantium : the transformations of Greek identity and the reception of the classical tradition*, London 2007, a montré comment la période de la Seconde sophistique a contribué à la promotion d'un hellénisme culturel marqué par la révérence à l'égard de l'héritage classique.

genres classiques furent adaptés à la nouvelle culture. Les mosaïques à motifs neutres puis plus nettement chrétiens remplacent très lentement les motifs traditionnels dans les choix des commanditaires et les cartons des artisans. L'hellénisme visuel s'est graduellement perdu avec le remplacement des sujets mythologiques par des sujets chrétiens, mais ne disparut pas pour autant. Il faut noter les scènes du cycle dionysiaque et les allégories de la poésie, de l'histoire et de la philosophie représentées à la mode antique, avec des inscriptions grecques, dans les bains de Qusayr ʿAmra (Jordanie) à la période omeyyade, qui montrent la persistance de cette culture[93]. Dans le domaine littéraire aussi, textes classicisants et chrétiens cohabitent et les frontières tendent à se brouiller.

Enseignement pratique et théorique

Le glissement perceptible de la culture classique des élites traditionnelles oisives vers un enseignement moins axé sur les lettres et davantage sur les sciences et la logique à destination des élites civiles, mais aussi ecclésiastiques, s'explique par les besoins de l'Église d'un personnel bien formé, non seulement à l'exégèse, la rhétorique et la théologie, mais également à la gestion de ses affaires. Les supérieurs de monastères, les évêques et leurs syncelles, ainsi que les économes des églises (parmi lesquels étaient souvent choisis les futurs évêques), avaient des charges administratives en plus de leurs charges pastorales. Les évêques et les économes prirent une place de plus en plus importante dans la gestion des églises et recevaient sans nul doute une éducation qui leur permettait de gérer les finances et les aspects pratiques de la vie ecclésiale tandis que d'autres membres du personnel ecclésiastiques avaient en charge archives et bibliothèques[94]. Il faut imaginer un nombreux personnel autour des évêques et du patriarche de l'Église syro-orthodoxe comme de celui de l'Église de l'Est. Le personnel ecclésiastique, en premier lieu l'évêque avec ses bureaux, contribuait à assurer la construction des églises, des monastères et des hôpitaux ou encore des infrastructures civiles comme les remparts, les ponts et les canaux, et participait à la défense des villes. Ils géraient aussi les hôtelleries, moulins, bains et activités agricoles destinés à assurer les revenus de l'Église. Les textes historiques et hagiographiques montrent la nécessité d'une formation pratique pour les élites ecclésiastiques comme pour les élites civiles en charge de leurs domaines[95].

Les deux dimensions, pratique et scholastique, étaient présentes dans la formation des élites païennes et chrétiennes. Jean d'Éphèse mentionne par exemple les notaires et syncelles qui assistaient l'évêque Mare d'Amid. Ce dernier possédait lui-même une riche bibliothèque que ses sœurs rapatrièrent d'Alexandrie après son décès en exil[96]. La

93. G. Fowden & E. Fowden, *Studies on Hellenism, Christianity and the Umayyads* (Μελετήματα 37), Athens 2004 et G. Fowden, *Qusayr ʿAmra : art and the Umayyad elite in late antique Syria*, Berkeley 2004.

94. La bibliothèque du monastère de Zuqnin était encore active au IXe siècle quand Élisée le Stylite restaura le manuscrit de la chronique de Josué et copia des manuscrits (Debié, *L'écriture de l'histoire* [cité n. 59], p. 161).

95. B. Flusin mentionne l'exemple de Thomas l'Arménien dont l'histoire est racontée par Jean d'Éphèse : L'hagiographie palestinienne et la réception du concile de Chalcédoine, dans *Λειμών : studies Presented to Lennart Rydén on his sixty-fifth birthday*, ed. by J. O. Rosenqvist (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Byzantina Upsaliensia 6), Uppsala 1996, p. 25-47, ici p. 39-41.

96. Mare fut moine dans le monastère Mar-Thomas de Séleucie : Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 163.

Vie de Jean de Tella, composée vers 542, raconte comment ce dernier, qui venait d'une famille aristocratique, avait été éduqué en grec puis, vers l'âge de vingt ans, placé dans les bureaux du prétoire du *dux* de Callinice avant de renoncer à une carrière civile et de devenir ascète[97]. Sa formation est la même que celle de l'évêque chalcédonien d'Antioche qui n'eut de cesse de le faire arrêter, Éphrem, qui naquit à Amid, reçut une éducation en grec et devint *magister militum* à Antioche avant de devenir évêque de la ville. Le futur Mar Aba, de même, reçut une éducation en moyen-perse qui le mena à une carrière dans la bureaucratie sassanide avant qu'il ne se convertisse à la nouvelle doctrine[98]. Là aussi, il y a un rejet de l'enseignement traditionnel des savoirs profanes. Ce n'est pas seulement l'hellénisme, associé par les chrétiens au paganisme, qui est condamné, côté occidental, mais aussi l'enseignement traditionnel en Perse, associé au zoroastrisme. Le passage d'une formation civile pour rejoindre les rangs de l'administration impériale à un enseignement ecclésiastique est fréquent au VIe siècle mais n'apparaît plus guère ensuite. La « sagesse » des Grecs est théoriquement rejetée pour le mode de vie ascétique et le savoir chrétien, le pédagogue est remplacé par le directeur spirituel, mais la culture grecque ne disparaît pas pour autant. Certains ecclésiastiques au moins reçoivent une formation similaire à celle des futurs fonctionnaires, en rhétorique, mathématiques, géographie par exemple.

Un hellénisme chrétien

Les trois éléments constitutifs du monde byzantin tels que définis par George Ostrogorsky, à savoir le système politique romain, la culture grecque et la foi chrétienne[99], sont à comprendre comme une acculturation qui a donné ce que l'on peut appeler un hellénisme chrétien, ancré tout à la fois dans la culture grecque et la foi chrétienne, dénonçant l'hellénisme païen tout en en reprenant les codes culturels. L'hellénisme qui se transmit dans l'Antiquité tardive était moins la continuation de la culture classique qu'une recomposition : Byzance n'était le prolongement de la Grèce antique ni d'un point de vue politique, ni religieux ni même culturel[100]. C'est de cette *koinè* que participent les Églises syriaques, dont le grec forme la base d'un hellénisme chrétien, tandis que les strates suivantes furent aussi en syriaque et en arabe. Alors que la culture grecque semble en déclin au VIIe siècle, c'est le moment où sa réception en syriaque atteint son acmé[101].

Les Pères grecs étaient les autorités en matière théologique et dogmatique en même temps que des modèles littéraires. Les orateurs chrétiens (Grégoire de Nazianze en particulier) prirent la place des orateurs antiques comme modèles rhétoriques[102], ce qui entraîna une désaffection à l'égard de la littérature classique. Cette culture patristique

97. E. HONIGMANN, *Évêques et évêchés monophysites d'Asie antérieure au VIe siècle* (CSCO 127. Subsidia 2), Louvain 1951, p. 51-52.

98. Voir BECKER, *Fear of God* (cité n. 41), p. 37.

99. G. OSTROGORSKY, *Geschichte des byzantinischen Staates* (Byzantinisches Handbuch 1, 2), München 1963, p. 22.

100. C. MANGO, Discontinuity with the classical past in Byzantium, dans ID., *Byzantium and its image* (History and culture of the Byzantine Empire and its heritage), London 1998, p. 48-57.

101. BROCK, From antagonism to assimilation (cité n. 23).

102. AV. CAMERON, *Christianity and the rhetoric of empire : the development of Christian discourse* (Sather classical lectures 55), Berkeley 1991 ; EAD., *Christian literature and Christian history* (Hans-Lietzmann-Vorlesungen 15), Berlin – Boston 2016.

grecque était partagée par les trois Églises syriaques (melkite, syriaque orthodoxe et syriaque orientale) dans lesquelles elle fut traduite, lue, commentée et copiée. Les traductions des Pères grecs accompagnèrent cependant la séparation des Églises et les traditions de commentaire se développèrent concurremment côté syro-occidental et syro-oriental. Dans l'Église syriaque orthodoxe, après Sévère d'Antioche, les Pères cappadociens sont les plus cités et traduits, y compris le discours de Basile *Ad adolescentes* recommandant la lecture des textes grecs[103]. Le Pseudo-Denys l'Aréopagite fut une autre lecture majeure ; Évagre le Pontique en matière ascétique et Jean Chrysostome figurent aussi parmi les auteurs les plus lus. Depuis les premières traductions en syriaque au IVe siècle, de multiples révisions et retraductions – allant de traductions paraphrastiques, tournées vers le lecteur, à des traductions de plus en plus littérales et calquant le texte grec[104] – furent produites jusqu'au Xe siècle et des manuscrits continuèrent d'être copiés jusqu'au XIIIe siècle. Des copies modernes ont aussi été faites.

Pour ne citer que les œuvres de Grégoire de Nazianze, on peut noter que Paul d'Édesse qui avait fui les Perses à Chypre, réalisa en 624 une révision des *Discours*, ainsi que le patriarche Athanase II de Balad (m. 686) et Jacques d'Édesse (m. 708) puis le catholicos Timothée (m. 823). Théodose, le métropolite d'Édesse et le frère du patriarche Denys de Tell-Maḥré (m. 832), traduisit les poèmes, une œuvre notoirement difficile d'un point de vue stylistique[105].

La première vague de retraductions sur le grec au VIIe siècle se comprend alors que font rage les controverses avec les chalcédoniens ainsi qu'avec les trithéites et les julianistes au sein du mouvement miaphysite. Retraductions de la Bible et des Pères étaient liées pour donner un vocabulaire et une précision indispensables pour les discussions théologiques. Des manuscrits grecs étaient donc disponibles pour ces travaux et le sont restés au moins jusqu'au IXe siècle quand eurent lieu encore des retraductions ou révisions.

Une note portée sur un manuscrit du IXe siècle contenant des discours de Basile indique que son 2e discours sur le Carême était lu en public pendant le Carême[106]. Qualifié de « philopon », Benjamin, le métropolite d'Édesse, réalisa un commentaire lemmatique des *Discours* de Grégoire de Nazianze et commenta le Pseudo-Denys[107]. On a donc aussi, entre le VIIIe et le XIIIe siècle, une activité de commentaires des Pères grecs déjà traduits en syriaque. Les copies de manuscrits de leurs œuvres traduites se poursuivirent. Ces exemples

103. Il existe même deux versions syriaques de ce texte. D. G. K. Taylor, Les Pères cappadociens dans la tradition syriaque, dans *Les Pères grecs en syriaque*, éd. par A. B. Schmidt & D. Gonnet (Études syriaques 4), Paris 2007, p. 43-61.

104. S. P. Brock, Aspects of translation technique in antiquity, *GRBS* 20, 1, 1979, p. 69-87 ; Id., Towards a history of Syriac translation technique, dans *IIIe Symposium Syriacum, 1980 : les contacts du monde syriaque avec les autres cultures (Goslar 7-11 septembre 1980)*, éd. par R. Lavenant (OCA 221), Roma 1983, p. 1-14 ; Id., Changing fashions in Syriac translation technique : the background to Syriac translations under the Abbasids, *Journal of the Canadian Society for Syriac studies* 4, 2004, p. 3-14.

105. On sait qu'il copia aussi la traduction de la chronique d'Eusèbe réalisée par Jacques d'Édesse et la chronique de ce dernier.

106. Taylor, Les Pères cappadociens (cité n. 103), p. 56.

107. A. De Halleux, Rabban Benjamin d'Édesse et la date du ms. B.L., Or., 8731, dans *IV Symposium Syriacum, 1984 : literary genres in Syriac literature (Groningen – Oosterhesselen 10-12 September)*, ed. by H. J. W. Drijvers *et al.* (OCA 229), Roma 1987, p. 445-451. D'autres commentaires sont contenus dans les manuscrits, datant entre le VIIIe et le XIIIe siècle.

montrent que les traductions n'étaient pas seulement des œuvres conservées dans des livres fermés sur des étagères de bibliothèques.

Dans l'Église de l'Est, prévalait en outre l'autorité de Théodore de Mopsueste (m. 428) et des Pères de l'« école » théologique d'Antioche dont les œuvres furent traduites du grec en syriaque dans les premières décennies du Vᵉ siècle. Bien qu'en dehors des débats qui eurent lieu dans l'Église de l'Empire romain, l'Église de l'Est et ses membres n'étaient pas ignorants des textes dogmatiques occidentaux. Il est frappant de constater que le grand théologien de l'Église de l'Est, Babaï (m. 628), écrivit des commentaires des œuvres d'Évagre le Pontique et de Marc le Moine et réunit des extraits des Pères grecs pour la controverse, mais qu'il réfuta aussi, ce qui est plus étonnant, l'écrit de l'empereur Justinien sur la Foi[108]. Cela signifie que le texte lui était parvenu, sans doute en grec. Formé à l'école de Nisibe, Babaï fut moine au Grand monastère du mont Izla mais administra aussi l'Église de l'Est, avec le titre de « visiteur des couvents », en période de vacance du siège catholicossal (609-628), au moment donc de l'occupation sassanide du Proche-Orient puis de la reconquête byzantine.

Philosophie et science

Dans la lignée de la tradition alexandrine, l'idéal encyclopédique des savants syriaques en matière de savoirs profanes associait philosophie, sciences et médecine. Comme le rappelle Henri Hugonnard-Roche, « Ammonius lui-même (m. apr. 517), qui était considéré comme un spécialiste d'Aristote enseigna aussi l'arithmétique de Nicomaque et l'astronomie de Ptolémée. Et il eut à la tête de son école un mathématicien, Eutocius, commentateur des œuvres d'Archimède et d'Apollonius. »[109] Les premières traductions de textes philosophiques du grec au syriaque eurent lieu au VIᵉ siècle, avec Serge de Reshʿayna, en milieu alexandrin comme nous l'avons vu. Serge joua un rôle primordial dans la transmission de la médecine galénique en syriaque. Il pourrait aussi avoir étudié l'astronomie. Dans un milieu un peu différent, le commentaire de Proba, qui semble s'appuyer sur les œuvres perdues en grec d'Alexandre d'Aphrodisias et de Porphyre, montre, par sa forme exégétique et lemmatisée, la perpétuation dans les écoles syriaques « de la méthode d'enseignement des Alexandrins »[110]. Des traductions furent faites aussi du grec en pehlevi par Paul le Perse en monde sassanide. Il dédia à Khosrow Anoshiravan (531-579) son *Traité sur l'œuvre logique d'Aristote*[111].

108. *Histoire de Séert*, PO 13, 4, p. 532-34. Un grand nombre de ses œuvres sont perdues. S. P. Brock, Babai the Great, dans *GEDSH*, p. 49-50.

109. H. Hugonnard-Roche, Les mathématiques en syriaque, dans *Les sciences en syriaques* (cité n. 23), p. 67-106.

110. H. Hugonnard-Roche, La théorie de la proposition selon Proba, un témoin syriaque de la tradition grecque (VIᵉ siècle), dans *Théories de la phrase et de la proposition de Platon à Averroès*, textes éd. par P. Büttgen, S. Diebler et M. Rashed (Études de littérature ancienne 10), Paris 1999 p. 191-208; Id., Textes philosophiques et scientifiques, dans *Nos sources : arts et littérature syriaques* (Sources syriaques 1), Antélias 2005, p. 475-509, ici p. 485.

111. H. Hugonnard-Roche, Le traité de logique de Paul le Perse : une interprétation tardo-antique de la logique aristotélicienne en syriaque, *Documenti e studi sulla tradizione filosofica medievale* 11, 2000, p. 59-82; Id., Textes philosophiques et scientifiques (cité n. 110), p. 483.

Le milieu de Qenneshre

Un deuxième temps des traductions des textes grecs correspond au VIIe siècle, lorsqu'autour de Sévère Sébokht les savants liés au monastère de Qenneshre (« le nid d'aigle »), sur la rive gauche de l'Euphrate, près d'Alep, entreprirent de doter l'Église syriaque orthodoxe d'un corpus patristique[112], scientifique[113] et philosophique[114] grec en syriaque[115]. Le couvent témoigne de la persistance du cursus du *trivium* et du *quadrivium* en milieu ecclésiastique syriaque, fondé sur la logique d'Aristote[116]. La philosophie théorique (en ses trois parties de la logique, la physique et la métaphysique) supposait en effet une propédeutique *(propaideia)* qui consistait dans le *quadrivium* mathématique (arithmétique, géométrie, astronomie et théorie musicale). L'astronomie faisait partie du cursus à Qenneshre, de même que la géographie, et Sévère Sébokht plaçait les mathématiques comme intermédiaire entre les sciences de la nature et la théologie.

Ce n'est pas le seul monastère où était alors enseigné le grec : tel est le cas aussi du monastère Saint-Thomas de Séleucie de l'Oronte (d'où Jean bar Aphtonia avait été chassé avant de fonder Qenneshre) ou d'Eusebona, où Jacques d'Édesse fut appelé à faire revivre l'enseignement du grec et enseigna pendant onze ans. Chassé par ceux qui ne voulaient plus de l'enseignement des Grecs, il alla au couvent de Tell ʿAdda.

C'est cependant seulement à Qenneshre que l'on trouve à la fois un enseignement du grec, de la philosophie (incluant les sciences), des travaux de traduction et la composition de traités en syriaque sur la base de l'étude directe ou des traductions des textes grecs. Cinq des patriarches de l'Église syro-orthodoxe entre 591 et 708 y étudièrent. Pour le VIIe siècle, les noms de Sévère Sébokht (m. 666/7), de son disciple Athanase de Balad, futur patriarche (m. 686), de Jacques d'Édesse (m. 708) et de Georges des Arabes (m. 724) sont associés au monastère. Au IXe siècle encore, le frère de Denys de Tell-Maḥré, Théodose (m. 832), mentionné ci-dessus, étudia à Qenneshre. Il était réputé auprès des auteurs syriaques comme des autorités musulmanes (l'émir ʿAbd Allah b. Ṭāhir l'appréciait pour sa science) pour ses compétences en grec, en syriaque et en arabe[117]. Il est probable que c'est aussi à Qenneshre que se forma son frère. On sait qu'en 818, cependant, le monastère était détruit.

Le couvent était aussi un lieu d'enseignement des matières sur lesquelles travaillaient ses savants moines : Émilie Villey a montré comment Sévère Sébokht, lorsqu'il traduisit du grec le *Traité sur l'astrolabe*, modifia son plan afin de suivre l'ordre d'assemblage de

112. Voir ci-dessus pour les traductions de Grégoire de Nazianze jusqu'au IXe siècle. Théodose et sans doute Denys de Tell-Maḥré, son frère, avaient étudié aussi à Qenneshre.

113. Voir plusieurs des contributions dans *Les sciences en syriaques* (cité n. 23), notamment É. VILLEY, Qennešre et l'astronomie aux VIe et VIIe siècles, p. 149-190.

114. E. FIORI, La cultura filosofica e scientifica greca nella Chiesa siro-occidentale (VI-VIII secolo) : un tentativo di interpretazione e uno sguardo d'insieme, dans *L'eredità religiosa e culturale dei Siri-occidentali tra VI e IX secolo : atti del 6° incontro sull'Oriente cristiano di tradizione siriaca*, a cura di E. Vergani, S. Chialà, Milano, 2012, p. 559-580.

115. J. TANNOUS, "You are what you read" : Qenneshre and the miaphysite Church in the seventh century, dans *History and identity in the Late Antique Near East*, ed. by Ph. Wood (Oxford studies in late antiquity), Oxford 2013 p. 83-102.

116. Sur les études préparatoires à la philosophie, voir J. W. WATT, Grammar, rhetoric and the *enkyklios paideia* in Syriac, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 143, 1, 1993, p. 45-71.

117. Sur Théodose, voir DEBIÉ, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), S29, p. 568-569.

l'astrolabe, dans un but pédagogique. De même, il envoya un de ses disciples expliquer à son correspondant (un certain Stephanos, *illustris*, chartulaire de la Djéziré) comment utiliser les *Tables faciles* de Ptolémée[118]. La dimension pédagogique est évidente. Dans le domaine de la philosophie aussi, la caractéristique notée par H. Hugonnard-Roche est « l'étroite association, en général, avec le cursus scolaire »[119].

On note un lien entre Alexandrie et le monastère de Qenneshre, où les syriaques orthodoxes menèrent leurs activités d'enseignement et de traduction[120]. Thomas de Ḥarqel, qui avait lui aussi étudié à Qenneshre, s'était, comme d'autres, réfugié à l'Enaton, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Les circonstances historiques ont paradoxalement permis des circulations qui n'étaient pas motivées d'abord par l'étude, mais eurent des conséquences sur la circulation des savoirs. Les travaux de Sévère sur l'astronomie montrent des affinités avec les œuvres de Jean Philopon et Étienne/Stéphane d'Alexandrie, le même usage des manuels de Théon d'Alexandrie et des ouvrages de Ptolémée[121]. Il avait donc accès à des manuscrits grecs, peut-être en provenance d'Alexandrie ou présents dans d'autres monastères de Syrie-Mésopotamie.

La correspondance de Sévère sur des sujets de calendrier et d'astronomie montre aussi un lien avec Chypre où s'étaient réfugiés les moines syriaques fuyant les persécutions antimiaphysites puis les conquêtes perses. C'est à un périodeute, ou visiteur ecclésiastique, du nom de Basile, que s'adresse Sévère. Il est difficile de dire s'il servait des communautés sur l'île ou bien s'il était lui aussi un réfugié. L'exemple de Paul d'Édesse, mentionné plus haut, qui y travailla à des traductions, illustre aussi ces liens nouveaux entre Syrie du Nord et Chypre[122]. Des manuscrits grecs chypriotes ont peut-être été utilisés par Paul pour son travail, mais cela reste à l'état d'hypothèses.

Les travaux sur la philosophie menés par le milieu de Qenneshre, dans la suite de ceux de Serge de Reshʿayna au VIe siècle, puisent dans les commentaires grecs néoplatoniciens de l'*Isagogè* de Porphyre[123] et des traités d'Aristote[124]. L'essentiel de la philosophie qui entra dans la tradition syriaque est la logique aristotélicienne. Sévère n'est pas connu pour avoir traduit des textes philosophiques, mais deux de ses lettres témoignent qu'il connaissait le *Peri hermeneias* et les *Premiers analytiques*. Son entourage, en revanche, traduisit plusieurs traités logiques d'Aristote : Athanase de Balad composa une introduction à la logique et à la syllogistique d'Aristote et traduisit l'*Isagogè* de Porphyre (en 645), les *Seconds*

118. Villey, Qennešre et l'astronomie (cité n. 113), p. 153.

119. Hugonnard-Roche, Textes philosophiques et scientifiques (cité n. 110).

120. J. W. Watt, A portrait of John Bar Aphtonia, founder of the monastery of Qenneshre, dans *Portraits of spiritual authority : religious power in early Christianity, Byzantium, and the Christian Orient*, ed. by J. W. Drijvers & J. W. Watt (Religions in the Graeco-Roman world 137), Leiden – Boston, Köln 1999 p. 155-169.

121. Villey, Qennešre et l'astronomie (cité n. 113), p. 156-157 ; Ead., Ammonius d'Alexandrie et le *Traité sur l'astrolabe* de Sévère Sebokht, *Studia graeco-arabica* 5, 2015, p. 105-128.

122. F. Nau, Notice historique sur le monastère de Qartamin, suivie d'une note sur le monastère de Qennešré, dans *Actes du XIVe congrès international des orientalistes, Alger 1897. 2, 2, Langues sémitiques,* Paris 1907, p. 37-135, ici p. 110.

123. H. Hugonnard-Roche, Les traductions syriaques de l'*Isagoge* de Porphyre et la constitution du corpus syriaque de logique, *RHT* 24, 1994, p. 293-312.

124. H. Hugonnard-Roche, Sur les versions syriaques des *Catégories* d'Aristote, *Journal asiatique* 275, 1987, p. 205-222.

analytiques, les *Topiques* et des *Réfutations sophistiques*[125]. Ses traductions montrent l'extension du corpus de l'Organon en syriaque dès cette époque. Jacques d'Édesse traduisit les *Catégories*[126]. Georges des Arabes est l'auteur de traductions des *Catégorie*s et du *Peri hermeneias*, précédées d'introductions et, pour le second traité, d'un commentaire. Il traduisit aussi les *Premiers analytiques* qu'il accompagna d'un commentaire[127]. Ces traductions attestent la présence aux VIIe-VIIIe siècles de manuscrits grecs qui servirent de modèle. Elles furent conservées jusqu'à leur utilisation par des savants arabes aux Xe et XIe siècles et peut-être en fut-il de même pour les manuscrits grecs.

Non content d'avoir commenté la logique aristotélicienne, Sévère Sébokht manifeste aussi une vraie connaissance de l'astronomie ptoléméenne et de la géodésie comme le montrent son *Traité sur l'astrolabe* (660) et son *Traité sur les constellations* (661) : il connaît la *Syntaxis mathematikè*, la *Géographie* et les *Tables manuelles* de Ptolémée, ainsi que les commentaires de Théon sur les tables. Il sait utiliser les techniques mathématiques employées pour les calculs astronomiques[128]. L'*Hexaemeron* de Jacques d'Édesse (achevé par son disciple Georges des Arabes) et le *Traité sur le calendrier*, toujours inédit, de Georges témoignent aussi de connaissances astronomiques, mais plus limitées[129]. Jacques d'Édesse est celui qui montre la plus grande proximité avec l'œuvre de Ptolémée[130]. Il est probable qu'ils travaillèrent directement sur les textes grecs car nous n'avons pas de traces de traductions pour cette époque[131].

La rhétorique grecque n'était pas absente non plus des centres d'intérêt de ce milieu. Le monastère avait été fondé par Jean bar Aphtonia, déjà mentionné, dont le père était rhéteur. Jean étudia aussi la rhétorique au cours de ses études. Cette tradition ne se perdit pas, ainsi qu'en témoigne son panégyrique, dû à un anonyme, évidemment formé à la rhétorique grecque[132]. Le discours de Georges des Arabes sur Sévère d'Antioche au VIIIe siècle montre aussi l'influence de la rhétorique épidictique[133].

Les savants de Qenneshre contribuèrent par leurs travaux de traduction à une hellénisation de la langue syriaque. Jacques d'Édesse travailla même à une tentative de vocalisation des textes syriaques avec des voyelles grecques insérées entre les consonnes, qui resta sans lendemain. Ces savants assurèrent une transmission de la culture grecque en syriaque et donc une hellénisation dans une autre langue que le grec[134]. Leurs travaux

125. HUGONNARD-ROCHE, Textes philosophiques et scientifiques (cité n. 110), p. 490.
126. HUGONNARD-ROCHE, *La logique d'Aristote* (cité n. 78), chap. II.
127. HUGONNARD-ROCHE, Textes philosophiques et scientifiques (cité n. 110), p. 490-491.
128. HUGONNARD-ROCHE, Les mathématiques en syriaque (cité n. 109), p. 71.
129. Les connaissances de Georges étaient beaucoup plus limitées, cf. G. SALIBA, Paulus Alexandrinus in Syriac and Arabic, *Byz.* 65, 1995, p. 444-447, ici p. 440-454 ; DEBIÉ, Sciences et savants syriaques (cité n. 36), p. 31-33, sur *Hexaemeron* et sciences.
130. O. DEFAUX, Les textes géographiques en langue syriaque, dans *Les sciences en syriaques* (cité n. 23), p. 107-147, ici p. 129-132.
131. HUGONNARD-ROCHE, Textes philosophiques et scientifiques (cité n. 110), p. 490.
132. J. W. WATT, Literary and philosophical rhetoric in Syriac, dans *Literary and philosophical rhetoric in the Greek, Roman, Syriac and Arabic worlds*, F. Woerther (ed.), Hildesheim 2009, p. 141-154, ici p. 143.
133. George, Bishop of the Arabs, *A homily on blessed Mar Severus, Patriarch of Antioch*, ed. and transl. by K. E. McVey (CSCO 530-531, Scriptores Syri 216-217), Lovanii 1993.
134. Plus généralement, voir S. P. BROCK, Charting the Hellenization of a literary culture : the case of Syriac, *Intellectual history of the Islamicate world* 3, 1-2, 2015, p. 98-124.

montrent en creux l'existence de manuscrits grecs nombreux, venus d'Alexandrie, de Chypre ou de Syrie même.

La critique de l'hégémonie grecque

Sévère Sébokht est un exemple de savant syriaque capable, au VII[e] siècle, de lire et traduire en grec, en syriaque et en moyen-perse. Il traduisit en effet du moyen-perse au syriaque le traité de Paul le Perse sur le *Peri hermeneias*. Il est intéressant de noter aussi que l'une de ses lettres, répondant à des questions de logique qui lui étaient adressées, était destinée à un prêtre de Ninive du nom d'Aitalaha. Ces exemples montrent la circulation de la philosophie grecque par-delà les frontières entre les Empires romain et sassanide et la fluidité des traductions entre grec, syriaque et moyen-perse à la période pré-islamique. Et ce n'est pas seulement la philosophie qui traversait ainsi dans les deux sens les frontières, mais également les sciences. Si les œuvres de Sévère ne permettent pas de mettre en évidence une utilisation de l'astronomie indo-iranienne, seulement de l'astronomie grecque, un passage fréquemment cité montre qu'il avait entendu parler de l'existence des chiffres indiens.

Il était au fait des sciences « orientales » et, dans un passage dont une phrase a été reprise en titre de ce chapitre, manifeste à la fois une reconnaissance de la science grecque et une contestation de son statut hégémonique, au motif que les Syriens – présentés comme les descendants des anciens Chaldéens et Babyloniens –, mais aussi les Indiens, avaient apporté leur contribution à la science :

> *Je m'abstiens ici de parler de la science des Indiens, qui ne sont pas des Syriens, de leurs découvertes subtiles dans cette science de l'astronomie – découvertes qui sont plus ingénieuses que celles des Grecs même et des Babyloniens –, et de la méthode rhétorique de leurs calculs et du mode de calcul qui surpasse le mode rhétorique, je veux dire celui qui se fait avec neuf signes. S'ils avaient connu ces choses, ceux qui s'imaginent être parvenus seuls à la plus haute science, seulement parce qu'ils parlent grec, ils seraient peut-être convaincus, bien qu'un peu tard, qu'il y en a aussi d'autres qui savent quelque chose : non seulement des Grecs, mais encore des hommes de langue différente. Je ne dis pas cela pour mépriser la science des Grecs* […] *mais pour montrer que la science est commune.*[135]

Il n'est pas question ici d'une quelconque opposition à l'hellénisme païen mais d'une dénonciation de l'arrogance de ceux qui pensent que n'existe que la science grecque, afin de faire place aux savoirs des autres nations. Ce passage montre une certaine mondialisation des savoirs depuis l'Inde jusque dans les milieux ecclésiastiques syriaques, bien avant la période abbasside. Couvent ne rime pas seulement avec littérature ecclésiastique, mais aussi avec savoirs profanes.

Lieux et formes de l'hellénisme après le VIII[e] siècle

Nous avons vu que le milieu de Qenneshre a été actif jusqu'à la destruction du couvent. Ce n'était pas le seul endroit où s'était maintenu un enseignement des savoirs

135. Trad. Hugonnard-Roche, Les mathématiques en syriaque (cité n. 109), p. 73.

grecs. Mais au VIIIe siècle les traductions en syriaque ont marqué le pas[136]. Cela ne signifie pas pour autant que l'activité ne s'est pas poursuivie, mais on remarque un changement dans les lieux et les formes de l'hellénisme de cette période.

Le personnage de Théophile d'Édesse, un maronite qui fut astrologue officiel à la cour des califes abbassides, est un exemple au VIIIe siècle d'un savant multilingue[137]. C'est un laïc cette fois, appartenant au monde de la cour califale, dont la culture profane montre une continuité des enseignements traditionnels. Sa formation classique apparaît dans le fait qu'il avait donné à son fils le prénom antique de Deucalion et lui dédia l'un de ses traités dans lequel il défend l'astrologie contre les attaques de l'Église. C'est à un hellénisme qui se défend de l'emprise chrétienne que l'on a affaire avec Théophile. Ce dernier est crédité par Barhebraeus d'une traduction « des deux livres d'Homère sur Ilion », ce qui montre là aussi sa formation classique, quels que fussent les livres ainsi désignés[138]. Il œuvrait en qualité d'astrologue de cours, composant des horoscopes du calife et de sa famille ainsi que des horoscopes à but militaire. Quatre de ses traités astronomiques nous sont conservés, écrits en grec. Ils manifestent une connaissance de l'astronomie indienne et iranienne. Cités par des auteurs arabes[139], ses traités ont tous atteint Constantinople vers 775 par l'intermédiaire du Pseudo-Étienne/Stéphane d'Alexandrie dont le parcours est parallèle puisqu'il écrivit aussi à Bagdad des œuvres astronomiques en grec ensuite traduites en arabe[140]. Il est possible que Théophile ait aussi traduit les *Sophistici elenchi* d'Aristote[141]. Sa chronique en syriaque, aujourd'hui perdue, dont une tentative de reconstitution a eu lieu[142], ne semble pas être la fameuse source orientale de Théophane, en dépit des hypothèses qui circulent désormais sous forme de certitudes dans la littérature secondaire[143]. On peut montrer en revanche que son œuvre astrologique a eu une influence à Byzance.

136. Brock, From antagonism to assimilation (cité n. 23), p. 17-18 et Id., Towards a history of Syriac translation technique (cité n. 104), réimpr. dans *Studies in Syriac Christianity : history, literature, and theology*, Aldershot 1992, p. 3 : « The eighth century seems to have been a period of decline in Syriac scholarship, prior to the flurry of translation activity which characterizes the following century. »

137. Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 139-143, 556-559.

138. A. Hilkens, Syriac Ilioupersides : the fall of Troy in Syriac historiography, *Le Muséon* 126, 3, 2013, p. 285-317.

139. A. Tihon, L'astronomie à Byzance à l'époque iconoclaste (VIIIe-IXe siècles), dans *Science in Western and Eastern civilization in Carolingian times*, ed. by P. L. Butzer, D. Lohrmann, Basel 1993, p. 181-203. Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 389.

140. P. Magdalino, The road to Bagdad in the thought-world of ninth-century Byzantium, dans *Byzantium in the ninth century* (cité n. 89), p. 195-213.

141. Sur les différentes versions de ce texte (dont Athanase de Balad fit aussi une traduction en syriaque), voir H. Hugonnard-Roche & A. Elamrani-Jamal, Aristote le Stagire. L'Organon. Tradition syriaque et arabe, dans *Dictionnaire des philosophes antiques. 1*, publié sous la dir. de R. Goulet, Paris 1989, p. 502-528, ici p. 526-528.

142. R. Hoyland, *Theophilus of Edessa's Chronicle and the circulation of historical knowledge in late antiquity and early Islam*, Liverpool 2011.

143. M. Conterno, Theophilos, "the more likely candidate"? Towards a reappraisal of the question of Theophanes' "Oriental source(s)", dans *Studies in Theophanes*, ed. by M. Jankowiak & F. Montinaro, Paris 2015 (= *TM* 19), p. 383-400. M. Debié, Theophanes' "Oriental source" : what can we learn from Syriac historiography?, *ibid.*, p. 365-382 ; Ead., Sciences et savants syriaques (cité n. 36), p. 51-53 ; Ead., Christians in the service of the Caliph : through the looking glass of communal

L'enseignement traditionnel à Ḥarran

Le milieu de formation de Théophile reste obscur. Son nom indique qu'il venait d'Édesse et il a pu se former là en grec. Sa formation en astronomie et astrologie pointerait en direction de Ḥarran qui est restée célèbre pour le culte des planètes et son attachement au paganisme[144]. Deux éléments vont en ce sens, et d'abord le fait que les lieux d'enseignement de l'astrologie ne devaient pas être très nombreux au vu du peu d'informations que nous en avons et de la condamnation de l'astrologie par l'Église[145]. L'usage de l'astronomie ne devait guère s'enseigner dans les monastères pour la composition d'horoscopes (mais bien pour l'établissement du calendrier). Une autre raison pourrait résider dans le fait que, en 74, Ḥarran devint la capitale du calife Marwān II (744-750)[146], que Théophile servait comme astrologue officiel. Ce dernier résida donc certainement à Ḥarran et il n'est pas exclu qu'il y ait étudié auparavant. La connaissance des pratiques d'astrologie militaire interrogative que ses traités manifestent montre que l'astrologie indienne avait déjà circulé d'Est en Ouest[147].

L'image de Ḥarran comme ville païenne a été construite dans la littérature syriaque en miroir inversé de celle d'Édesse, la ville bénie du christianisme. Pourtant un évêque est attesté au IVe siècle et donc une communauté chrétienne, évoqués par Éphrem[148]. Des chalcédoniens (à qui Héraclius fait rendre la cathédrale après la reconquête sur les Perses) et des miaphysites qui y bâtissent une église à la fin du VIIe siècle y sont présents, ainsi que des julianistes, une branche extrême du miaphysisme. Siméon des Olives ou de Ḥarran et Théodore Abu Qurrah, qui furent tous les deux métropolites de la ville, l'un syro-orthodoxe, l'autre melkite, montrent que les deux églises y étaient encore représentées au tournant du VIIIe siècle[149]. En 741, un soldat chalcédonien y fut martyrisé. En 744/5, Theophylacte bar Qanbara, originaire de Ḥarran, fut élu patriarche chalcédonien d'Antioche[150]. C'est là qu'en 792/3, le patriarche syro-orthodoxe d'Antioche, Cyriaque, fut élu et pourrait avoir résidé. Au VIIIe siècle, ce sont les moines de Qarṭmin dans le Ṭur ʿAbdin qui fournissent presque exclusivement les évêques de la ville. Trois précieux lectionnaires reliés au monastère de Bet Qube à Ḥarran en 824 montrent l'existence d'une

identities, dans *Christians and others in the Umayyad State*, ed. by A. Borrut & F. Donner (Late antique and medieval Islamic Near East 1), Chicago 2016 p. 53-72.

144. T. M. Green, *The city of the Moon God : religious traditions of Harran* (Religions in the Graeco-Roman world 114), Leiden 1992.

145. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 16).

146. Sur la ville à la période islamique, D. S. Rice, Medieval Ḥarrān : studies on its topography and monuments. 1, *Anatolian studies* 2, 1952, p. 36-83 et S. Heidemann, *Die Renaissance der Städte in Nordsyrien und Nordmesopotamien : städtische Entwicklung und wirtschaftliche Bedingungen in ar-Raqqa und Ḥarrān von der Zeit der beduinischen Vorherrschaft bis zu den Seldschuken* (Islamic history and civilization. Studies and texts 40), Leiden 2002.

147. Voir Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 140-43.

148. U. Possekel The transformation of Harran from a pagan cult center to a Christian pilgrimage site, *Parole de l'Orient* 36, 2011, p. 299-310.

149. Voir U. Possekel, Christological debates in eighth-century Harran : the correspondence of Leo of Harran and Eliya, dans *Syriac encounters : papers from the sixth North American Syriac Symposium, Duke University, 26-29 June 2011*, ed. by M. Doerfler, E. Fiano & K. Smith (Eastern Christian studies 20), Leuven 2015, p. 345-368.

150. *Ibid.*, p. 351.

activité de copie et de communautés chrétiennes assez riches pour assurer la conservation de ces manuscrits[151]. La ville était aussi à la fin du IXe siècle une métropole de l'Église de l'Est, ainsi qu'un manuscrit le mentionne[152]. C'était donc aussi un lieu de contact entre chrétiens occidentaux et orientaux.

Y compris dans les milieux ecclésiastiques, le maintien d'un enseignement des sciences profanes est attesté pour ces périodes : dans les années 750, la lettre fleuve d'un chalcédonien devenu miaphysite, un certain Élie, à l'évêque syro-orthodoxe Léon de Ḥarran, loue ce dernier pour sa science dans les domaines profanes[153]. Cette lettre, qui cite des auteurs chalcédoniens, dont Jean Damascène, l'évêque Constantin de Ḥarran (entre 700 et 735, qui disputa lui-même avec l'évêque miaphysite de Ḥarran Siméon) et l'évêque Georges de Maypherqat qui fut le maître à la fois de Constantin et de Léon de Ḥarran, montre l'existence d'actives discussions entre chalcédoniens et miaphysites de la région. Elle repose sur un florilège d'autorités patristiques grecques mais ne cite aucun auteur miaphysite syriaque[154]. Dans les années suivantes, l'évêque miaphysite Isaac de Ḥarran fut accusé de pratiquer l'alchimie. Apprécié de l'émir de Mésopotamie, il obtint de ce dernier son soutien pour se faire élire patriarche d'Antioche en 755/6. Il n'est pas impossible d'après cet exemple que l'alchimie aussi ait été toujours enseignée à Ḥarran[155]. La double hiérarchie chalcédonienne et miaphysite manifeste une connaissance à la fois des Pères grecs et des sciences grecques : astronomie, astrologie, logique, alchimie. C'est dans les textes syriaques qu'il faut chercher la mention de cette culture grecque. Ces sources témoignent des interactions entre les deux Églises ainsi qu'avec les julianistes et l'Église de l'Est d'une part et les musulmans de l'autre. C'est donc comme une ville de contacts intellectuels et religieux qu'apparaît Ḥarran à la période omeyyade.

En se donnant une identité sabéenne tirée de la nomenclature coranique des religions reconnues, c'est-à-dire « Les croyants, les juifs, les sabéens et les chrétiens qui croient en Dieu et dans le Dernier jour et qui agissent avec justice » (Coran 5,69), les païens de Ḥarran s'étaient rendus acceptables du point de vue de l'islam[156]. Barhebraeus consacre une notice de sa chronique civile à une famille de savants de Ḥarran à la fin du IXe siècle, dont le plus connu, ʿAbū al-Ḥasān Thābit/Thābit b. Qurra, al-Ṣābiʾ al-Ḥarrāni (836-901 env.) avait écrit en grec, en arabe et en syriaque sur la logique, l'astronomie, les mathématiques, la musique et la médecine[157]. Sa production portant aussi sur les sacrifices des animaux et la foi des païens (œuvres en syriaque) montre la persistance du paganisme dans la ville

151. BL Add. 14485 à 14487. Possekel, Christological debates (cité n. 149), p. 349.

152. BL Add. 12138. Possekel, Christological debates (cité n. 149), p. 350.

153. *Ibid.*, p. 356.

154. *Ibid.*, p. 361.

155. Voir M. Martelli, L'alchimie syriaque et l'œuvre de Zosime, dans *Les sciences en syriaques* (cité n. 23), p. 191-214, ici p. 195.

156. Sur les controverses dans l'identification des Sabéens, voir C. G. Buck, The identity of the Sâbi'ûn : an historical quest, *The Muslim world* 74, 3-4, 1984, p. 172-186. M. Tardieu, Sâbiens coraniques et "Sâbiens" de Harrân, *Journal asiatique* 274, 1986, p. 1-44. S. Gündüz, *The knowledge of life : the origins and early history of the Mandaeans and their relation to the Sabians of the Qur'an and to the Harranians* (*Journal of Semitic studies.* Supplement 3), Oxford 1994. D. Pingree, The Sâbians of Harrân and the classical tradition, *International journal of the classical tradition* 9, 1, 2003, p. 8-35. Bladel, *The Arabic Hermes* (cité n. 18).

157. Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 429-430.

en même temps que la continuation de l'enseignement traditionnel en ses différentes disciplines en grec aussi bien désormais qu'en arabe et en syriaque. L'usage des langues de culture est ainsi plus complexe qu'on ne l'a longtemps pensé. Si le choix d'utiliser telle ou telle langue relève d'un choix d'affichage et reflète une adhésion identitaire, il est clair que les appartenances religieuses différentes (même non monothéistes) n'empêchaient pas la circulation des étudiants et des savoirs. Barhebraeus en témoigne, lui qui était *maphrien* (second du patriarche pour la partie orientale) de l'Église syro-orthodoxe : non seulement il connaissait les œuvres de Thābit dont il donne la liste, mais manifestement les avait lues, puisqu'il cite même la défense du paganisme que ce dernier avait écrite.

Cet exemple doit nous inciter à élargir nos horizons sur la permanence de l'enseignement des savoirs profanes en grec, qui n'avaient pas disparu, et, en cet endroit au moins, étaient restés en lien avec la religion traditionnelle au moins jusqu'au début du xe siècle (on notera que le fils de Thābit, Sinān, qui était aussi mathématicien et médecin, fut contraint par le calife à se convertir à l'islam). On a là une autre voie de transmission des savoirs parmi les laïcs, comme dans le cas de Théophile d'Édesse (peut-être aussi du Pseudo-Étienne/Stéphane) et dans celui de Thābit. On remarquera qu'ils étaient actifs à la cour califale, ce qui suggère un lien entre savoirs profanes et positions officielles, en monde musulman comme à Byzance de nouveau au xe siècle. À Ḥarran, les ecclésiastiques comme les laïcs pouvaient se former aux sciences grecques.

L'impulsion à Bagdad aux IXe-Xe siècles

Beaucoup a été écrit sur le « mouvement de traduction » à Bagdad qui a vu les savoirs grecs d'un côté, indiens et iraniens de l'autre, traduits en arabe par des savants juifs, chrétiens, zoroastriens et musulmans, sous l'impulsion des califes et de la haute société abbasside[158]. Il s'agissait à la fois d'acquérir les savoirs indispensables à la nouvelle administration et de créer une nouvelle culture commune dans un empire universel en l'appropriant et l'adaptant en arabe. Comme à Qenneshre, un travail philologique eut lieu, de collation autant que possible de plusieurs manuscrits et de révision de traductions antérieures, de travail sur le vocabulaire et la syntaxe des trois langues grecque, syriaque et arabe, passant par la réalisation de lexiques[159]. La philosophie aristotélicienne[160] et

158. Gutas, *Greek thought, Arabic culture* (cité n. 18). Debié, Sciences et savants syriaques (cité n. 36), p. 48-55.

159. H. Hugonnard-Roche, Lexiques bilingues grec-syriaque et philosophie aristotélicienne, dans *Lexiques bilingues dans les domaines philosophique et scientifique (Moyen Âge – Renaissance) : actes du colloque international organisé par l'École pratique des hautes études – IVe section et l'Institut supérieur de philosophie de l'Université catholique de Louvain (Paris, 12-14 juin 1997)*, éd. par J. Hamesse & D. Jacquart (Textes et études du Moyen Âge 14), Turnhout 2001 p. 1-24.

160. Hugonnard-Roche & Elamrani-Jamal, Aristote le Stagire. L'Organon (cité n. 141). H. Hugonnard-Roche, Les traductions du grec au syriaque et du syriaque à l'arabe (à propos de l'Organon d'Aristote), in *Rencontres de cultures dans la philosophie médiévale : traductions et traducteurs de l'antiquité tardive au XIVe siècle : actes du colloque international de Cassino 15-17 juin 1989*, éd. par J. Hamesse & M. Fattori (Rencontres de philosophie médiévale 1), Louvain-la-Neuve – Cassino 1990 p. 131-147; Id., L'intermédiaire syriaque dans la transmission de la philosophie grecque à l'arabe : le cas de l'Organon d'Aristote, *Arabic sciences and philosophy* 1, 2, 1991, p. 187-209. M. Aouad, Aristote de Stagire. La Rhétorique. Tradition syriaque et arabe, dans *Dictionnaire des philosophes antiques* (cité n. 141), p. 455-472.

dans une moindre mesure platonicienne, la littérature gnomologique, les sentences de sagesse, les mathématiques, la médecine, l'astronomie, tous les champs du savoir firent l'objet d'un intérêt renouvelé et d'un passage en arabe[161].

Un personnage de l'Église de l'Est qui donne quelques informations sur son travail de traduction est le catholicos Timothée (727/8-823). Formé auprès d'Abraham bar Dashandad, connu comme commentateur d'Aristote, il acquit un niveau de grec qui lui permit de devenir un traducteur de textes grecs, en dehors même des écoles les plus connues, puisque c'est à Bashosh et Marga qu'il avait étudié[162], ce qui montre la variété des centres de formation au grec. Pour ses travaux bibliques, Timothée avait réussi à se procurer un manuscrit des Hexaples d'Origène et cherchait une version de Nemesius, *De natura hominis*[163]. Il voulait aussi des manuscrits d'Aristote pour son projet de traduction de l'ensemble des traités aristotéliciens (dont il ne réalisa que les *Topiques*). Ces lettres montrent qu'il activait ses réseaux, y compris en dehors de son Église, pour se procurer des manuscrits qu'il pourrait lire et copier : il fit demander des manuscrits du monastère Mar-Mattaï, qui était syro-orthodoxe, mais dont la bibliothèque semble avoir été très riche. Les réseaux scholastiques et monastiques avaient conservé des manuscrits grecs grâce à la continuité des travaux de lecture, d'interprétation et de traduction qui leur furent consacrés, c'est pourquoi Timothée pouvait se tourner vers eux.

Actif durant le règne de dix califes, Ḥunayn ibn Isḥāq (808-873) est le plus célèbre sans doute des médecins et traducteurs, qui traduisit du grec en syriaque, du grec en arabe et du syriaque en arabe (ainsi que de l'arabe en syriaque) des textes médicaux mais aussi philosophiques, mathématiques ou astrologiques. Il écrivit lui-même des traités de médecine, de religion, de logique, de syntaxe et d'histoire naturelle et composa une chronique universelle aujourd'hui perdue. Arabe de Ḥirta/al-Ḥira et appartenant lui aussi à l'Église de l'Est, il avait commencé ses études à Baṣra, puis à Bagdad où il suivit les enseignements de Yūḥannā ibn Māsawayh, un médecin chrétien de la cour du calife al-Mutaṣim (218-227/833-842). Chassé des cours par son maître, il fut absent cinq ou six ans. À son retour, on nous dit qu'il avait adopté les cheveux longs des *scholastikoi* byzantins et connaissait Homère par cœur, preuve qu'il avait suivi le cursus des savants grecs[164]. On ne sait malheureusement pas où il alla pour apprendre le grec : à Constantinople ? Ailleurs dans l'Empire byzantin ? À Édesse ? Ou à Ḥarran ? Une chose est sûre, la connaissance d'Homère était restée l'aune d'une culture grecque de haut niveau.

Ce transfert de connaissances n'était pas entièrement sans précédent si l'on songe à celui qui eut lieu à Qenneshre deux siècles plus tôt. À une bien plus vaste échelle, l'acculturation des sciences grecques et orientales se fit en arabe. Elle n'aurait pas été

161. Hugonnard-Roche, Textes philosophiques et scientifiques (cité n. 110).

162. V. Berti, La scuola di Bāšōš nella storia e nella cultura siro-orientale, dans *La letteratura arabo-cristiana e le scienze nel periodo abbaside (750-1250 d.C.) : atti del 2° convegno di studi Arabo-Cristiani, Roma 9-10 marzo 2007*, a cura di D. Righi, Torino 2008, p. 123-140.

163. S. P. Brock, Two letters of the patriarch Timothy from the late eighth century on translations from Greek, *Arabic sciences and philosophy* 9, 1999, p. 233-246, ici p. 243. *CPG* II, 3550. Des extraits seulement ont survécu d'une traduction en syriaque. V. Berti, Libri e biblioteche cristiane nell'Iraq dell'VIII secolo : una testimonianza dell'epistolario del patriarca siro-orientale Timoteo I (727-823), dans *The libraries of the Neoplatonists* (cité n. 65), p. 307-317.

164. G. Strohmaier, Hunain Ibn Isḥaq : an Arab scholar translating into Syriac, *ARAM* 3, 1-2, 1991, p. 163-170, ici p. 165.

possible sans la continuation des travaux philologiques et de commentaires réalisés dans les siècles précédents et la présence de manuscrits grecs dans les écoles et les monastères syriaques.

Les réseaux melkites

Les milieux melkites ont joué un rôle dans la transmission des savoirs grecs. Cela est bien connu pour les monastères de Palestine, notamment Saint-Sabas[165]. C'est surtout sur les monastères de Palestine et du Sinaï que s'est focalisée l'attention concernant la production en grec durant les siècles obscurs[166]. Anastase le Sinaïte (m. apr. 700), Maxime dit « le Confesseur » (580-662), Sophrone de Jérusalem (m. 638), André de Crète (660-740), Léonce de Damas, Jean Damascène (m. 749), Cosmas le mélode de Maïouma (v. 675-v. 752), Théodore Abu Qurrah (v. 755-830), Michel le Syncelle (751-846) et les frères Graptoi (qui quittèrent le monastère lors du sac de 813), Georges le Syncelle (m. apr. 810) sont autant de figures bien connues d'auteurs ayant écrit en grec et assuré le lien entre la Palestine et Constantinople[167]. Il convient de noter que c'est aussi à Saint-Sabas que furent traduites du syriaque en grec, par Patrikios et Abramios, les œuvres d'Isaac le Syrien ou de Ninive, un auteur ascétique de l'Église de l'Est de la fin du VIIe siècle (qui fut traduit aussitôt après en arabe et en géorgien)[168]. Cette traduction qui suppose une très bonne maîtrise du syriaque et du grec témoigne de la circulation de certaines œuvres d'une Église et d'une langue à l'autre et du multilinguisme de ces milieux monastiques.

Le rôle des melkites, dont la culture est grecque autant qu'arabe, a été mis en évidence pour la perpétuation de la culture grecque chrétienne au moins. Alors que se maintenait l'hellénisme dans les régions perdues de l'Empire romain d'Orient, une différenciation s'est opérée entre la littérature byzantine à proprement parler, produite dans l'Empire dans ses nouvelles frontières et les littératures en grec et en syriaque, plus tard en arabe, produites hors de ses frontières[169]. Alors que l'on a noté l'émergence d'un moyen-arabe chrétien, aucune étude n'a porté sur le grec de ces auteurs palestiniens et syriens. La naissance d'une littérature « melkite » témoigne d'une variation dans la production de langue grecque : Jean Damascène, les textes écrits dans les monastères de Palestine sont-ils byzantins ou melkites ? Leurs sujets ne sont pas les mêmes que ceux des auteurs

165. Voir le recueil des articles de S. Griffith, *Arabic Christianity in the monasteries of ninth-century Palestine*, Aldershot 1992.

166. R. P. Blake, La littérature grecque en Palestine au VIIIe siècle, *Le Muséon* 78, 1965, p. 367-380. C. Mango, Greek culture in Palestine after the Arab conquest, dans *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio*, a cura di G. Cavallo, G. De Gregorio e M. Maniaci, Spoleto 1988, p. 149-160.

167. D. J. Sahas, Cultural interaction during the Umayyad period : the "circle" of John of Damascus, *ARAM* 6, 1994, p. 35-66. M.-F. Auzepy, De la Palestine à Constantinople (VIIIe-IXe siècles) : Étienne le Sabaïte et Jean Damascène, *TM* 12, 1994, p. 183-218. J. Gouillard, Un « quartier » d'émigrés palestiniens à Constantinople au IXe siècle ?, *Revue des études sud-est européennes* 7, 1969, p. 73-76. S. Griffith, Byzantium and the Christians in the world of Islam : Constantinople and the Church in the Holy Land in the ninth century, *Medieval encounters* 3, 1997, p. 231-265.

168. S. P. Brock, Syriac into Greek at Mar Saba : the translation of St. Isaac the Syrian, dans *The Sabaite heritage* (cité n. 14), p. 201-208.

169. Voir S. Griffith, *The Church of Jerusalem and the "Melkites" : the making of an "Arab Orthodox" Christian identity in the world of Islam (750-1050 CE)*, Brepols 2006, p. 175-204.

de Constantinople et des provinces de l'Empire. Si Jean Damascène et Théodora Abu Qurrah ont écrit sur les images, c'est sur l'arrière-fond de l'aniconisme musulman et de la vénération publique des images par les chrétiens et non comme une participation aux débats sur l'iconoclasme au sein de l'Empire[170]. Plus largement, « il est clair que le motif essentiel de préoccupation des moines de la laure de Saint-Sabas n'a pas été la lutte contre l'iconoclasme […] mais la conversion »[171]. Ce n'est que près d'un siècle après leur composition que les traités de Jean Damascène furent en circulation à Byzance.

La lettre envoyée par Théodore Studite en 818 à l'higoumène de Saint-Sabas pour lui demander son aide contre l'iconoclasme impérial montre l'importance du couvent comme lieu de l'orthodoxie. Mais les liens semblent être restés limités à des échanges d'information sur l'état des églises et des questions d'aide financière. Rien n'indique par exemple que les sciences[172] ou la littérature classique ait pu faire l'objet d'un enseignement continu dans les monastères de Palestine. Théodore Abu Qurrah, qui était originaire d'Édesse où il étudia avant de rejoindre la laure de Saint-Sabas – où il revint séjourner entre deux périodes où il occupait son siège épiscopal de Ḥarran (785-799) –, traduisit des œuvres d'Aristote en arabe. Il dit avoir écrit aussi en syriaque, mais rien ne nous en est parvenu. S. Griffith pense que les textes en grec qui lui sont attribués furent en réalité écrits en arabe puis traduits[173]. Il est difficile de dire où il trouva les manuscrits pour ce travail et s'il avait reçu une formation dans le domaine de la logique aristotélicienne à Saint-Sabas ou ailleurs.

Il est certain qu'il existait un réseau de circulation melkite des personnes et donc des idées et éventuellement des livres. À Édesse aussi, comme à Ḥarran, les melkites continuaient d'utiliser le grec à côté du syriaque et de l'arabe. Le fameux colophon syriaque du manuscrit melkite de 723 mentionnant l'existence de chœurs dans les deux langues témoigne éloquemment de ce bilinguisme en dehors même des milieux savants[174]. Contrairement aux idées reçues, les milieux chalcédoniens étaient en effet restés largement multilingues et des manuscrits syriaques étaient encore copiés au XVIIe siècle en milieu melkite[175]. C'est à Édesse, et non à Constantinople où il s'installa ensuite, que Michel le Syncelle, un melkite palestinien (d'origine perse), composa sa grammaire grecque, ce qui laisse entendre que la ville jouait encore un rôle dans l'enseignement du grec et peut-être

170. S. Griffith, "What has Constantinople to do with Jerusalem?" : Palestine in the ninth century : Byzantine orthodoxy in the world of Islam, dans *Byzantium in the ninth century* (cité n. 89), p. 181-194, ici p. 189. Id., John of Damascus and the Church in Syria in the Umayyad era : the intellectual and cultural milieu of orthodox Christians in the world of Islam, *Hugoye : journal of Syriac studies* 11, 2, 2008.

171. M.-F. Auzépy, Les Sabaïtes et l'iconoclasme, dans *The Sabaite heritage* (cité n. 14), p. 305-314, ici p. 306.

172. Pour les problèmes que pose le fameux palimpseste d'Archimède recouvert par un euchologe et passé au moins par Saint-Sabas, voir R. Netz, Archimedes in Saint-Sabas : a preliminary notice, dans *The Sabaite heritage* (cité n. 14), p. 195-199.

173. Griffith, "What has Constantinople to do with Jerusalem?" (cité n. 170), p. 187. et Id., *Theodore Abu Qurrah : the intellectual profile of an Arab Christian writer of the first Abbasid century*, Tel Aviv 1995.

174. R. W. Thomson, An eighth-century Melkite colophon from Edessa, *Journal of theological studies* NS 13, 2, 1962, p. 249-258.

175. Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 448-449.

la conservation de manuscrits dans cette langue. L'essentiel des citations vient d'Homère, mais aussi de Ménandre, Aristophane ou Épicharme[176]. Achille, Platon et Socrate figurent parmi les noms les plus cités[177]. Théodose et son frère Denys de Tell-Maḥré, évoqués plus haut, et Athanase bar Gumoye sont des exemples au IXe siècle de syro-orthodoxes édesséniens admirés pour leur science en plusieurs langues, dont le grec.

À Bagdad aussi les melkites apparaissent de manière indirecte : le catholicos Timothée indique qu'il fit appel au patriarche melkite d'Antioche Job (m. 843) quand il traduisait les *Topiques* d'Aristote[178]. Il mentionne le fait que même les Grecs avaient du mal à comprendre certains termes, notamment *auletride*s, qu'ils interprétaient comme « joueuse de flûte », un terme de la culture antique qui était devenu peu familier. Les melkites, du fait de leur proximité avec le grec, constituaient des aides ponctuelles pour la traduction, phénomène que l'on retrouve encore au Xe siècle lorsque Bar Bahlul s'adresse à des melkites pour certains termes de son dictionnaire[179]. À Mélitène au moment de la reconquête byzantine, on voit s'exercer de même un bilinguisme grec, syriaque et les syro-orthodoxes reprendre l'usage de la Ḥarqléenne, la version syriaque de la Bible la plus calquée sur le grec, afin d'avoir un terrain d'entente linguistique dans les discussions avec les chalcédoniens[180]. Le grec continua d'être pratiqué en Syrie du Nord dans les zones d'interaction : les *Fables* d'Ésope ont ainsi été retraduites du syriaque en grec au XIe siècle par Michel Andreopoulos à Mélitène. Ésope y gagna le nom de Syntipas[181].

Les lettres grecques

Il convient, pour terminer, de revenir à l'affirmation de Lemerle invoquée en introduction, selon laquelle il n'y avait pas eu de retour des lettres grecques vers Byzance. Une nouvelle culture « classique », correspondant à un canon scolaire, s'était répandue comme culture commune des élites. On continua à lire Homère (surtout l'*Iliade*)[182]. On trouve en syriaque des textes pseudo-homériques transmis dans l'historiographie[183] et des citations d'Homère ont été identifiées dans les œuvres d'Antoine de Tagrit (un auteur syro-orthodoxe du IXe s.)[184]. C'est au travers du filtre de la littérature patristique que la mythologie passée aussi par l'évhémérisme continua d'être transmise. La chronique

176. *Le traité de la construction de la phrase de Michel le Syncelle de Jérusalem*, histoire du texte, éd., trad. et commentaire par D. Donnet, Bruxelles – Rome 1982.

177. J. S. Codoñer, *The emperor Theophilos and the East, 829-842 : court and frontier in Byzantium during the last phase of iconoclasm* (Birmingham Byzantine and Ottoman studies 13), Ashgate 2014, p. 429-430.

178. Brock, Two letters (cité n. 163).

179. *Ibid.*, p. 239.

180. Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 449.

181. S. P. Brock, Aesop, dans *GEDSH*, p. 11.

182. M. Debié, Homère chronographe : l'héritage grec antique dans l'historiographie syriaque, dans *Les Syriaques transmetteurs de civilisations* (cité n. 71), p. 69-93. K. Sandnes, The teaching of the Apostles *(Didaskalia apostolorum)* and the Syriac tradition : "Avoid all the books of the Gentiles", dans Id., *The challenge of Homer : school, pagan poets and early Christianity* (Library of New Testament studies 400), London – New York 2009 p. 102-110.

183. Hilkens, Syriac Ilioupersides (cité n. 138).

184. R. Köbert, Bemerkungen zu den syrischen Zitaten aus Homer und Platon im 5. Buch der *Rhetorik* des Anton von Tagrit und zum syrischen *Peri askeseos* angeblich von Plutarch, *Orientalia* 40,

d'Eusèbe de Césarée, traduite en syriaque, transmettait les vestiges de l'histoire grecque et romaine en monde chrétien et c'est essentiellement par elle que la littérature d'époque hellénistique resta connue. Les scolies de Théodore bar Koni montrent aussi une connaissance de la littérature grecque antique[185].

Dans les mêmes années où la Bible était retraduite à l'Enaton, l'évêque miaphysite d'Édesse, Paul, s'enfuit à Chypre au moment des conquêtes perses et y traduisit les *Discours* de Grégoire de Nazianze, traduction qu'il acheva en 624. Une première traduction sans les scholies avait été réalisée au VIe siècle, mais Paul procéda à une révision qui rapprochait le syriaque du grec. Six manuscrits sont préservés pour la première partie et seulement un pour la seconde. Ce travail est intéressant parce qu'il montre le souci philologique et stylistique de l'auteur (comme dans le cas des retraductions de la Bible à Alexandrie) dans la traduction d'un texte qui jouait un rôle important comme modèle littéraire et poétique en grec. Il révèle aussi que l'intérêt pour la littérature classique n'était pas mort puisque le texte s'accompagne cette fois des scholies mythologiques du Pseudo-Nonnos, sous le titre de « Histoires païennes mentionnées par le saint Grégoire »[186]. Des notes sont ajoutées ensuite, certaines liées au nom du patriarche Athanase II de Balad, formé au monastère de Qenneshre. Les scholies ne se trouvent pas dans les manuscrits contenant la première traduction des œuvres de Grégoire, seulement dans la version de Paul. Cela signifie qu'il eut accès à un modèle grec qui les contenait et qu'il jugea utile de les traduire alors même qu'il ne s'agissait pas de littérature chrétienne.

D'autres textes profanes furent traduits comme des sentences des philosophes grecs ou des sentences attribuées à Ménandre[187] : ces dernières sont préservées dans un manuscrit syriaque du VIIe siècle, le BL Add. 14658, qui contient aussi d'autres traités philosophiques et des gnomologies[188].

Du VIIe siècle toujours, datent la traduction et l'adaptation en syriaque du *Roman du Pseudo-Callisthène* et la composition de plusieurs textes de tonalité apocalyptique produits autour de la figure d'Alexandre, dont *l'Apocalypse du Pseudo-Méthode*, qui fut traduite du syriaque au grec. De lointains échos de l'histoire mésopotamienne de Gilgamesh flottent dans l'un de ces textes en syriaque où un Alexandre le Grand, roi très-chrétien, est lui aussi à la recherche de la source de vie[189]. Ces textes montrent, après la reconquête byzantine,

1971, p. 438-447. H. Raguse, Syrische Homerzitate in der *Rhetorik* des Anton von Tagrit, dans *Paul de Lagarde und die syrische Kirchengeschichte*, Göttingen 1968 p. 162-175.

185. Th. Nöldeke, Bar Chōnī über Homer, Hesiod und Orpheus, *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* 53, 1899, p. 501-507.

186. S. P. Brock, The Armenian and Syriac versions of the Ps-Nonnus mythological scholia, *Le Muséon* 79, 3-4, 1966, p. 401-428, ici p. 405. Id., *The Syriac version of the Pseudo-Nonnos mythological scholia* (University of Cambridge Oriental publications 20), London 1971.

187. S. P. Brock, Secular literature, dans *Nos sources* (cité n. 110), p. 451-474. Y. N. Arzhanov, Archäologie eines Textes : die Menander-Sentenzen in syrischen Spruchsammlungen, *Zeitschrift für antikes Christentum = Journal of ancient Christianity* 19, 1, 2015, p. 69-88 ; Id., The Arabic version of the Syriac gnomologies *On the soul* by Mubaššir b. Fātik, *Христианский Восток* NS 6 [12], 2013, p. 312-322.

188. W. Wright, *Catalogue of the Syriac manuscripts in the British Museum acquired since the year 1838*, London 1889, vol. 3, p. 1154-1160. U. Possekel, Menander, dans *GEDSH* p. 286-287.

189. S. P. Brock, Alexander cycle, dans *GEDSH*, p. 16. Une étude d'ensemble de ces textes est en cours.

une réinvention du passé hellénique dans laquelle Alexandre est présenté comme un roi syrien et chrétien dont les descendants, par sa mère, donneront le dernier empereur eschatologique. Ces textes contournent ainsi un Empire byzantin perçu comme non orthodoxe pour revenir à un passé grec acculturé.

Il convient de noter que dans le domaine de l'historiographie les chroniques syriaques ont continué d'être écrites quand il semble que plus rien ne l'était en grec. Lorsque paraissent les chroniques du patriarche Nicéphore et celle de Théophane au tournant du IXe siècle, ce sont des chroniques, et non plus des textes classicisants, qui sont produites, dans des milieux ecclésiastiques. Parce que Théophane ne semblait pas avoir la culture requise étant donné qu'il avait eu une jeunesse dorée peu tournée vers les études (il apprit à calligraphier les livres manuscrits assez tard dans sa carrière, mais cela ne signifie pas pour autant qu'il apprit à « écrire » tard), sa chronique a été attribuée pour l'essentiel à Georges le Syncelle qui lui aurait transmis sa documentation. Le fait qu'il était issu d'une famille de l'aristocratie et devint supérieur du monastère qu'il avait fondé sur ses terres implique qu'il avait du personnel à son service, dont des secrétaires pour l'aider dans sa tâche, comme c'était le cas pour tous les ecclésiastiques de haut rang. Le travail d'écriture était rarement individuel et des aides pouvaient procéder à la collecte d'extraits, voire écrire sous la dictée[190]. Cela expliquerait que Théophane ait pu réaliser en peu de temps son travail, alors même qu'il était malade.

Pour expliquer la présence d'informations sur le Proche-Orient dans la chronique de Théophane au tout début du IXe siècle, l'hypothèse a été développée que Georges le Syncelle aurait rapporté de Palestine une source orientale qu'il aurait traduite et transmise à Théophane, au motif que ce dernier ne pouvait y avoir accès à Constantinople et ne lisait ni le syriaque ni l'arabe. Plus récemment a été mis en évidence le fait que ce n'est pas une, mais sans doute plusieurs sources, auxquelles Théophane a eu accès, dont une source en grec, originaire de Syrie du Nord, partagée avec les chroniques syriaques, et au moins une source islamique traduite, car il a des informations que n'ont pas les sources syriaques et syro-arabes[191]. Les contacts diplomatiques ne manquaient pas à la fin du VIIIe/IIe et au début du IXe/IIIe siècle entre les cours byzantine et abbasside en dépit de l'état de guerre endémique, en particulier du temps du calife Hārūn al-Rachīd (786-809), de l'impératrice Irène (797-802) et des empereurs Constantin VI (780-797) et Nicéphore Ier (802-811)[192]. Il n'est pas exclu que les informations dont a bénéficié Théophane pour sa chronique lui soient parvenues par les émissaires qui allaient et venaient entre Bagdad et Constantinople aussi bien que par les melkites qui avaient rejoint la capitale. Tous étaient en mesure de traduire des textes en provenance du califat. C'est sans doute à la fois un retour de sources grecques en provenance de Syrie et l'apport de sources arabes qui ont nourri la chronique de Théophane.

Deux manuscrits grecs du IXe siècle contenant des chroniques montrent aussi que l'écriture de l'histoire n'avait pas complètement disparu. Ce sont des textes anonymes

190. Sur le travail en extrait, voir M. Debié, L'historiographie tardo-antique, une littérature en extraits, dans *Lire en extraits*, S. Morlet (dir.), Paris 2015, p. 393-413.

191. Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 387-402. Sur Théophane, voir *Studies in Theophanes* (cité n. 143), qui fait le point sur ce dossier complexe et reprend toute la bibliographie.

192. N. M. El-Cheikh, *Byzantium viewed by the Arabs* (Harvard Middle Eastern Monographs 36), Cambridge Mass. 2004, p. 89-100.

qui n'ont pratiquement pas attiré l'attention, en partie parce qu'ils n'appartiennent pas au genre élevé des histoires classicisantes et ne sont pas dus à un auteur identifié[193]. Ces textes sont longtemps restés sous le radar des études sur la « littérature » grecque, alors même qu'ils ont utilisé la chronique d'Eusèbe et se situent dans la tradition d'écriture chronographique chrétienne que celle-ci inaugura. Pas plus en syriaque qu'en arabe on ne traduisit Hérodote, Thucydide ou Polybe : une nouvelle tradition chronographique fut créée pour inventer un nouveau passé chrétien (et il en alla de même pour l'histoire islamique) et ainsi légitimer le présent. C'est en faisant table rase du passé païen et en s'appropriant l'histoire sainte du judaïsme qu'Eusèbe construisit l'histoire ecclésiastique dont l'Europe a été l'héritière jusqu'au XIXe siècle. C'est pour écrire le passé d'une orthodoxie qu'ils revendiquaient pour eux-mêmes que les auteurs syriaques commencèrent à écrire des chroniques et des histoires de l'Église en syriaque. Et c'est pour créer une nouvelle mémoire islamique, que les auteurs arabo-musulmans écrivirent des histoires astrologiques et des chroniques d'un modèle nouveau.

Pour conclure

Ce que confirme cet aperçu, c'est que les textes littéraires antiques ne furent pas traduits en syriaque : ni les Tragiques, ni Aristophane, ni les orateurs attiques, ni les poètes, pas plus que les historiens classiques ou Plutarque, sans parler de la poésie. Il en fut à peu près de même en arabe. Une influence des romans grecs et de la rhétorique est cependant perceptible dans l'hagiographie et les homélies, même en syriaque. L'enseignement du grec supposait en effet l'apprentissage de modèles rhétoriques qui utilisaient des exemples des orateurs, de la poésie ou d'Euripide qui furent ainsi indirectement transmis. C'est le système scolaire qui avait fait d'Homère un « classique » et qui permit la transmission d'une fraction de la littérature grecque antique. Mais cette canonisation de la littérature antique ne comprenait que marginalement la littérature païenne qui fut vouée à l'oubli, avec le triomphe du christianisme, mais néanmoins pas à la destruction.

La renaissance d'un intérêt à Byzance pour le platonisme à côté des textes aristotéliciens et de la littérature chrétienne, sans doute à la demande de différents commanditaires, manifeste l'accès à des manuscrits de la tradition néoplatonicienne associant Platon et Aristote[194]. Cette diversité ne doit pas étonner au regard de ce que nous avons vu du maintien d'un hellénisme pluriel, païen et chrétien, dans des milieux relativement variés, et la permanence de bibliothèques personnelles et ecclésiastiques de manuscrits grecs liés

193. Il s'agit des chroniques contenues dans le *Vat. gr.* 2210, daté de 854, du Paris *BnF gr.* 854 et Madrid *Bibl. Nac.* 4701. Debié, *L'écriture de l'histoire* (cité n. 59), p. 378-379.

194. Sur le lien entre les trois noyaux de la collection philosophique et leurs liens, voir D. Marcotte, La « collection philosophique » : historiographie et histoire des textes, *Scriptorium* 68, 2, 2014, p. 145-166 à propos de F. Ronconi, La collection brisée : pour une étude des milieux socioculturels liés à la « collection philosophique », dans *La face cachée de la littérature byzantine : le texte en tant que message immédiat : actes du colloque international, Paris, 5-7 juin 2008*, sous la dir. de P. Odorico, Paris, 2011, p. 137-166 ; F. Ronconi, Qualche considerazione sulla provenienza dei modelli della «collezione filosofica» : note a margine del Paris. gr. 1962, dans *Oltre la scrittura : variazioni sul tema per Guglielmo Cavallo*, a cura di D. Bianconi e L. Del Corso, Paris 2008, p. 25-142. Voir aussi D. Marcotte, Le corpus géographique de Heidelberg (Palat. Heidelb. gr. 398) et les origines de « collection philosophique », dans *The libraries of the Neoplatonists* (cité n. 65), p. 167-176.

à l'enseignement. Cette première étape du renouveau reste centrée sur la philosophie (on notera cependant que Photius ne mentionne ni textes ni commentaires platoniciens dans sa *Bibliothèque*) et cette forme d'hellénisme chrétien qui avait mis de côté la littérature païenne. Ce sont les motivations de l'intérêt pour la littérature antique qu'il convient de comprendre. Des manuscrits avaient été préservés dans les bibliothèques principales sans plus être lus. La question à se poser est de savoir pourquoi ils en ont été ressortis.

Les références dans les textes grecs à l'intérêt que les musulmans avaient témoigné pour les savants byzantins tel Léon le Mathématicien ont toutes les chances d'être une construction littéraire et idéologique, comme l'a montré P. Magdalino[195]. L'histoire parallèle dans la *Vie* de Constantin/Cyrille, l'évangélisateur des slaves, envoyé à la cour abbasside, insiste aussi sur le fait que les Arabes étaient versés en géométrie, astronomie et autres disciplines, mais furent vaincus par la science chrétienne, alors que le but réel de l'ambassade était des négociations de paix[196]. Si ces exemples ne disent rien d'échanges culturels, ils montrent que les Byzantins étaient au courant des travaux en monde arabe sur la science grecque et les percevaient en termes de concurrence, les Arabes étant présentés comme voulant attirer les savants grecs à leur cour. Le fait que Léon reçut un avancement en étant nommé enseignant officiel par l'empereur est présenté comme une réponse à la demande du calife, comme l'affirmation que l'Empire byzantin était également conscient de l'importance de l'enseignement de Léon et soucieux de le garder. C'est selon la perspective d'une concurrence avec la cour califale en matière de culture et d'enseignement qu'est présenté le sursaut d'intérêt à Byzance. L'exemple de Jean le Grammairien, higoumène de Saint-Serge-et-Bacchus et précepteur de l'empereur Théophile, qui aurait introduit la mode arabe à Constantinople va dans le même sens. Devenu patriarche iconoclaste de Constantinople (jusqu'à sa déposition en 843), il contribua à réunir des florilèges iconoclastes, mais est accusé aussi d'être un magicien et « hellène » impie, le signe qu'il avait une culture antique[197]. Sans doute est-ce là, dans les interactions avec le monde arabe, qu'il faut chercher une motivation à la redécouverte dans un premier temps de la philosophie et des sciences[198] et dans un second temps de l'héritage littéraire antique. En imitation ou réponse, les Byzantins commencèrent à copier et translitérer en minuscule les textes qui se trouvaient dans leurs bibliothèques.

Les contacts avec le monde musulman ont pu servir de catalyseurs aussi à une reconnexion des Byzantins au passé grec antique, alors que la mythologie et le passé païens avaient été partiellement effacés de la culture chrétienne. Au moment, en effet, où ils s'appropriaient la culture philosophique et scientifique grecque, les auteurs arabes imaginaient un lien direct avec les Grecs de l'Antiquité en faisant l'économie du passage par les Byzantins qui avaient le défaut majeur d'être chrétiens. Ainsi s'exonéraient-ils d'une dépendance vis-à-vis de l'Empire chrétien rival : c'est de la Grèce et non de Byzance qu'ils acquéraient le savoir scientifique. La mémoire islamique ainsi construite faisait remonter

195. Magdalino, The road to Baghdad (cité n. 140), p. 199-202. Quant à la fameuse ambassade de Photius à Bagdad, auprès des « Assyriens », ce ne serait en fait qu'une mauvaise interprétation d'un passage textuel utilisé contre lui par ses adversaires. Voir F. Ronconi, The patriarch and the Assyrians : new evidence for the date of Photios' *Library*, *Segno e testo* 11, 2013, p. 387-395.

196. Magdalino, The road to Baghdad (cité n. 140), p. 202.

197. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 16), p. 56-60.

198. Gutas, *Greek thought, Arabic culture* (cité n. 18), p. 53-60.

à la Grèce ancienne l'universalisme des savoirs, tandis que la religion chrétienne était présentée comme y mettant un terme[199] : c'est par proximité géographique et linguistique avec la Grèce (dont l'ancêtre était Yūnan – comme en syriaque les Grecs sont dits Yawnaye) que Byzance aurait récupéré à son propre compte la culture grecque qui n'était ni romaine (Rūm), ni chrétienne. C'est à un effacement de la mémoire byzantine qu'appellent les auteurs arabo-musulmans dans cette réinvention de la mémoire grecque qui aurait été supprimée par les Byzantins parce que chrétiens[200]. Byzance n'est reconnue que pour son rôle de transmission des textes grecs et le philhellénisme arabe est associé à une attitude antibyzantine[201]. Les textes byzantins contemporains montrent aussi une réévaluation de la culture grecque et une reconnexion à la Grèce antique réinventée comme une origine désirable. Plus que dans la circulation des manuscrits, c'est sans doute dans l'idéologie et la concurrence pour l'héritage grec que réside un regain d'intérêt pour un héritage classique qui avait été volontairement laissé dans l'oubli car peu acceptable du point de vue du christianisme.

École pratique des hautes études – Université Paris Sciences & Lettres – CNRS, LEM, UMR 8584

199. F. Rosenthal, *The classical heritage in Islam (Arabic thought and culture)*, London 1992. M. Di Branco, *Alessandro Magno : eroe arabo nel medioevo*, Roma 2011, chap. 2 : « Prima di Alessandro : i Greci nelle fonti arabe medievali ».

200. El-Cheikh, *Byzantium viewed by the Arabs* (cité n. 192), p. 104, citant al-Jāḥiz, et p. 110 à propos du récit d'un envoyé à la cour byzantine à la fin du xe siècle, qui découvrit en chemin des montagnes de manuscrits préservés dans un ancien temple qui avait été fermé après la christianisation.

201. Gutas, *Greek thought, Arabic culture* (cité n. 18), p. 84-85.

À L'OUEST RIEN DE NOUVEAU? L'ITALIE DU SUD ET LE PREMIER HUMANISME BYZANTIN

par Vivien Prigent

Qui s'intéresse au renouveau culturel du ixe siècle qui donna naissance au fameux « premier humanisme byzantin » ne peut qu'être frappé par le nombre d'auteurs ou de savants originaires de l'Italie du Sud byzantine, et notamment de Sicile, qu'il rencontre au fil de ses lectures. Se présentent à lui le patriarche Méthode[1], le *grammatikos*, *philosophos* et poète Constantin le Sicilien, qui compila la *Parisian collection of paederastica*[2], Joseph l'Hymnographe[3], Grégoire de Syracuse, éminence grise de Photius[4], Pierre de Sicile,

1. *PmbZ* 4977. Dernièrement, W. Treadgold, The prophecies of the patriarch Methodius, *REB* 62, 2004. p. 229-237, a proposé de lui attribuer l'Apocalypse du pseudo-Daniel, source essentielle pour les débuts de l'invasion musulmane en Sicile, comme le démontra P. J. Alexander, Les débuts des conquêtes arabes en Sicile et la tradition apocalyptique byzantino-slave, *Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani* 12, 1973, p. 5-35 ; repris dans P. J. Alexander, *Religious and political history and thought in the Byzantine Empire* (Variorum reprints), London 1978, XIV.

2. *PmbZ* 23741. M. Lauxtermann, *Byzantine poetry from Pisides to Geometres : texts and contexts* (WBS 24), Wien 2003, p. 98-107. Je me rallie à l'identification de Lauxtermann des deux auteurs nommés Constantin, que M. A. Spadaro, Le anacreonte di Costantino Siculo, dans *L'ellenismo italiota dal VII al XII secolo : alla memoria di Nikos Panagiotakis*, Αθήνα 2001, p. 27-41, préfère au contraire distinguer. Je dois avouer que sa vision d'ensemble de la Sicile byzantine me laisse pantois, spécialement la distinction qu'elle opère entre Byzantins et Siciliens. Il convient de se départir une bonne fois pour toutes de la vision colonialiste d'une Sicile opprimée par des Impériaux évoquant avant tout les Austro-hongrois : A. Nef et V. Prigent, Repenser l'histoire de la Sicile prénormande, *Storica* 35-36, 2006, p. 9-63 (pour la zone continentale, voir A. Peters-Custot, L'identité des Grecs de l'Italie méridionale byzantine, *Νέα Ῥώμη* 3, 2006, p. 189-206). L'inverse est également vrai : tant que les « vrais » byzantinistes considéreront que les provinces italiennes relèvent du folklore exotique, la myopie constantinopolitaine de nos sources littéraires se perpétuera dans leurs écrits et l'évocation de la dimension impériale de Byzance relèvera du trompe-l'œil.

3. *PmbZ* 3454 et 23510.

4. *PmbZ* 2480, on reviendra plus avant sur ce personnage.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 129-164.

sur lequel se fonde notre connaissance des pauliciens[5], Théognoste le Grammairien, précepteur de Léon VI[6], le moine Théodose, *grammatikos* et poète qui aurait joué un rôle clef dans la transmission du corpus hermogénien[7], le poète connu comme le pseudo-Bryson[8], peut-être Théodore Krithinos[9], sans même citer les hymnographes

5. *PmbZ* 26431.

6. *PmbZ* 8212. Les auteurs se rattachent ici à l'identification ancienne de Théognoste le Grammairien avec un contemporain de Léon V, d'où sa recension dans la première série de la *PmbZ*. Je me rallie toutefois à l'opinion de J. Schneider, *Les traités orthographiques grecs antiques et byzantins* (CC. Lingua patrum 3), Turnhout 1999, p. 278, qui l'identifie avec le précepteur de Léon VI. Et plus récemment, Th. Antonopoulou, The date of Theognostos' orthography : a reappraisal, *BZ* 103, 1, 2010, p. 1-12 et A. Schminck, Zur constitutio Βασιλικῆς, *Subsiciva Byzantina* 83, 2015, p. 126-144.

7. *PmbZ* 27892. On ajoutera à la bibliographie fournie les études de C. Rognoni, Au pied de la lettre ? Réflexions à propos du témoignage de Théodose, moine et grammatikos, sur la prise de Syracuse en 878, dans *La Sicile de Byzance à l'Islam*, études réunies par A. Nef et V. Prigent (De l'archéologie à l'histoire), Paris 2010, p. 205-228 et Ead., Una rappresentazione letteraria del confronto tra Bizantini e Arabo-Musulmani nella Sicilia del IX secolo : note in margine all'epistola di Teodosio monaco, dans *La Sicilia del IX secolo tra Bizantini e Musulmani*, a cura di S. Modeo *et al.*, Palermo 2014, p. 195-208. On soulignera que Théodose semble s'inspirer de l'œuvre de Sophrone de Jérusalem, tant pour le thème de sa fameuse « lettre » que pour ses compositions poétiques. S. Lucà, Testi medici e tecnico-scientifici del Mezzogiorno greco, dans *La produzione scritta tecnica e scientifica nel medioevo : libro e documento tra scuole e professioni : atti del convegno internazionale di studio dell'Associazione italiana dei Paleografi e Diplomatisti, Fisciano, Salerno (28-30 settembre 2009)*, a cura di G. De Gregorio, M. Galante, Spoleto 2012, p. 573 et 576, propose même qu'il ait joué un rôle dans la transmission, voire même la collecte, des textes du corpus hermogénien dont témoigne le *Par. gr.* 3032. L'importance de ce personnage pour l'histoire culturelle de l'Italie byzantine, et plus largement de l'Empire, dépend évidemment de son éventuelle identification avec le moine et *grammatikos* Théodose, auteur d'un fort érudit commentaire sur les termes archaïques et poétiques utilisés dans les vers iambiques attribués à Jean Damascène. De fait, un certain consensus semble maintenant se dégager en ce sens (Lucà, Testi medici, p. 576, avec la bibliographie antérieure à la n. 57).

8. Signalée initialement par S. G. Mercati, Sur une poésie inédite dont on connaît seulement les trois premiers vers relatés par le Pseudosiméon et par d'autres chroniqueurs au sujet de la révolte d'Euphémius, dans *IIIe congrès international des études byzantines, Athènes 1930*, Athènes 1932, p. 111-113. Cet auteur composa un poème de 177 iambes (le manuscrit indique PΠ, mais en donne 181 et les cinq premiers n'appartiennent pas *stricto sensu* au poème), encore inédit, dédié aux affaires d'Occident et peut sans doute à bon titre être identifié à un Italien, éventuellement émigré à Constantinople. Une édition et traduction partielle se trouvent dans A. Pertusi, *Fine di Bisanzio e fine del mondo : significato e ruolo storico delle profezie sulla caduta di Costantinopoli in Oriente e in Occidente* (éd. posthume par E. Morini), Roma 1988, p. 157-163. J'entends en proposer prochainement une traduction et un commentaire en collaboration avec Anna Lampadaridi. Notons que le nom de Bryson renvoie à un disciple de Pythagore, philosophe dont le souvenir demeurait vivace dans la culture de l'Italie méridionale byzantine (Lucà, Testi medici [cité n. 7], p. 595-601).

9. *PmbZ* 7675. L'étude fondamentale demeure celle de J. Gouillard, Deux figures mal connues du second iconoclasme. 1, Le protasecrétis Li(è)zix ou Zèlix ; 2, Théodore Krithinos, le dernier des iconoclastes, *Byz.* 31, 1961, p. 371-401, ici p. 387-401, repris dans *La vie religieuse à Byzance* (Variorum reprints), London 1981, VI, p. 394-401. Ce métropolite de Syracuse est remarquable par sa connaissance du latin, révélée par les traductions qu'il effectua (M. McCormick, Textes, images et iconoclasme dans le cadre des relations entre Byzance et l'Occident carolingien, dans *Testo e immagine nell'alto medioevo* [Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo di Spoleto 41], Spoleto 1993, p. 146-149). L'origine sicilienne de Théodore n'est pas pleinement assurée, mais le recrutement des ecclésiastiques sud-italien semble essentiellement local et sa connaissance du latin plaide aussi pour une origine italienne.

mineurs, tel que Théophane le Sicilien[10], et les hagiographes[11] à la culture parfois surprenante[12].

Cet inventaire en vrac prend en outre toute sa valeur quand on le confronte au fait que l'on ne connaît pas un seul aristocrate originaire de ces régions ayant fait carrière à Byzance. Les Siciliens, et plus généralement les Grecs d'Italie, apparaissent ainsi spécifiquement liés aux milieux intellectuels et/ou ecclésiastiques. Se pose donc naturellement la question du rôle éventuel de l'Italie grecque dans la renaissance culturelle de l'Orient.

Pourtant, en 1971, Paul Lemerle ne se la posait pas : on cherchera ainsi en vain dans l'index de son grand livre les mots « Calabre » ou « Sicile ». Et il est vrai que citer les auteurs d'origine sud-italiennes du IXe siècle ne répond pas en soi à la question, car pour la majeure partie d'entre eux, nous sommes incapables de dire dans quelle mesure ils se formèrent dans leur province d'origine. Mais le grand byzantiniste allait plus loin, concluant d'un rapide survol du « problème du grec en Italie » : « Nous ne pouvons pas compter sur l'Occident, sur le maintien, même ténu, de langue, de culture, de littérature, de pensée grecque en Occident, pour expliquer, même dans une faible mesure, la renaissance hellénique du IXe siècle : le monde latin vit replié sur lui-même, et sur son latin ; il reçoit très peu, même de Byzance ; et il ne transmet rien. »[13] Le procès semble fait et la sentence sans appel. Mais les attendus en sont faussés : les possessions italiennes sont ici « quelques pauvres territoires isolés » dont les chroniqueurs byzantins sont « étrangement ignorants » et auxquels ils « n'accordent nulle attention »[14]. Et l'on ne peut ici contredire Paul Lemerle. De fait, lorsque reprend l'écriture de l'histoire à Byzance, au IXe siècle, le principal foyer de l'hellénisme sud-italien, la Sicile, n'est plus que l'ombre d'elle-même. Rétabli dans les Pouilles sur ce corridor adriatique qui a évincé depuis le début du siècle la « Great trunk road »[15] qui relia durant les « siècles obscurs »

10. On lira avec gourmandise l'inénarrable démonstration de l'existence de cet auteur par M. THÉARVIC (= S. VAILHÉ), À propos de Théophane le Sicilien, *Échos d'Orient* 7, 1904. p. 31-34 et 164-171. L'analyse de la lettre de Théodore Stoudite qui mentionne les exactions d'un chartulaire en Sicile sous Michel II me semble renvoyer aux exactions fiscales que dénonce pour la même époque et les mêmes lieux le poème du pseudo-Bryson. De façon plus générale, pour les œuvres hymnographiques, on se reportera aux textes édités dans les *Analecta hymnica Graeca e codicibus eruta Italiae Inferioris*, I. Schirò consilio et ductu edita, Roma 1966-1983, 13 vol. Auteurs et dates de composition demeurent souvent impossibles à préciser, mais leur apport historique est loin d'être négligeable, comme l'illustrent notamment les études de E. FOLLIERI, Santa Agrippina nell'innografia e nell'agiografia greca, dans *Byzantino-Sicula. 2, Miscellanea di scritti in memoria di Giuseppe Rossi Taibi* (Quaderni dell'Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici 8), Palermo 1975, p. 209-260 ou de C. PASINI, Osservazioni sul dossier agiografico ed innografico di san Filippo di Agira, dans *Storia della Sicilia e tradizione agiografica nella tarda antichità : atti del convegno di studi (Catania, 20-22 maggio 1986)*, a cura di S. Pricoco, Soveria Mannelli 1988, p. 173-208 ; ID., Testi agiografici e innografici come fonti «storiche» : sondaggi e criteri di valutazione nei testi bizantini per san Filippo d'Agira e sant'Ambrogio di Milano, *AnBoll* 122, 2004, p. 69-82.

11. La bibliographie sur l'hagiographie italo-grecque est des plus amples, on peut s'y initier aisément grâce à la synthèse offerte par M. RE, Italo-Greek hagiography, dans *Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 1, Periods and places*, ed. by S. Efthymiadis, Farnham 2011, p. 227-258.

12. Voir ci-dessous n. 185.

13. LEMERLE, *Premier humanisme*, p. 21.

14. *Ibid.*, p. 18.

15. M. MCCORMICK, *Origins of the European economy : communications and commerce, AD 300-900*, Cambridge 2001, p. 502-508.

Constantinople à Rome, via la plus grande île de Méditerranée, l'Empire abandonne alors de fait largement à son sort l'Italie tyrrhénienne. Mais tel ne fut pas le cas pour la période précédente, les VIIe-VIIIe siècles, et l'on aurait tort de faire sienne la myopie des auteurs constantinopolitains d'époque macédonienne, tout comme l'on ne peut évidemment continuer à laisser les sources littéraires donner trop exclusivement le la à l'histoire, à présent que les « sources auxiliaires » ont tant apporté[16]. Lors des fameux « siècles obscurs », période clef pour la survie de la culture antique, tous les indicateurs dont peut se prévaloir l'histoire économique et politique sont au vert en Sicile[17], justifiant que l'on puisse envisager a priori que la culture y ait pu survivre mieux qu'ailleurs. En observant l'Italie des alentours de l'an 900 pour estimer son rôle et son importance à l'époque précédente, on se place dans la position de qui tenterait d'évaluer la richesse du repas de réveillon d'une famille en en inventoriant le frigidaire le 26 décembre. Ce qui est en jeu pour les siècles obscurs, ce n'est pas la capacité à produire des œuvres de haute tenue, on n'en trouvera pas davantage trace à Constantinople, mais plus modestement celle de sauvegarder et de transmettre. Le terrain d'enquête est toutefois des plus vastes et la plus humble des pièces du puzzle à assembler (manuscrits, œuvres, individus, etc.) est illustrée d'une bibliographie devenue pléthorique depuis 1971.

Afin de contourner ce double problème et de tenter de proposer malgré tout un début de réponse à la question de l'impact éventuel de l'Italie du Sud sur le « premier humanisme byzantin », je me propose de suivre ici la méthode policière : les Siculo-calabrais[18] eurent-ils les moyens, le mobile et l'opportunité de peser sur l'évolution culturelle de l'Orient au cours du IXe siècle ?

Premier point, quelle était l'étendue de la connaissance du grec au-delà des cercles de l'administration[19] ? C'est sans doute en Sicile que la question est la plus claire, sans l'être parfaitement néanmoins. Aborder la question depuis l'île est d'ailleurs essentiel puisque l'on sait le rôle qu'aura l'émigration sicilienne dans la diffusion du grec dans le sud de l'Italie après le déclenchement de l'invasion musulmane en 827[20].

16. Poser la question du rôle de Venise soulève le même problème. Pourquoi ce qui n'était qu'une obscure communauté lagunaire née de réfugiés aurait-elle dû jouer le moindre rôle dans la survie de l'hellénisme au VIIe-VIIIe siècle ?

17. Voir de façon générale, NEF & PRIGENT, Repenser l'histoire de la Sicile prénormande (cité n. 2).

18. Sur l'espace pris en considération, A. PETERS-CUSTOT, *Les Grecs de l'Italie méridionale post-byzantine, IXe-XIVe siècle : une acculturation en douceur* (CEFR 420), Rome 2009, p. 50-81. Je laisse de côté la Terre d'Otrante trop mal connue pour cette époque.

19. De façon générale pour la continuité de l'hellénisme italien depuis la Grande Grèce, voir la bibliographie donnée dans M. BUONOCORE, Tradizione ed evoluzione grafico-formale dell'epigrafia greca d'età romana nell'area di *Regium-Locri, Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* NS 45, 1991, p. 229-254, ainsi que le tour d'horizon magistral offert par LUCÀ, Testi medici (cité n. 7), p. 594-605.

20. Pour un cas exemplaire, voir J.-M. MARTIN, Une origine calabraise pour la Grecità salentine, *RSBN* 22-23, 1985-1986, p. 51-63 et de façon plus large PETERS-CUSTOT, *Les Grecs de l'Italie méridionale* (cité n. 18), p. 52-55.

L'équilibre linguistique en Sicile à l'époque romaine est qualifié par Mazzarino de « problema più grave della storia siciliana »[21]. Le témoignage clef est celui de l'épigraphie[22], mais il est rendu confus par les multiples dimensions du choix linguistique : valeur officielle du latin[23] ; plus-value culturelle du grec ; variations liées au statut social des individus[24], bilinguisme des élites[25], etc. Néanmoins, le grec n'avait à l'évidence rien d'une pratique résiduelle qu'une immigration orientale médiévale ait dû redynamiser. La situation est nette dans les régions orientales : 90,3 % d'épitaphes grecques à Syracuse[26] ; 86 % à Catane[27]. En outre, comme le souligne à raison Jean Irigoin, bon nombre d'inscriptions versifiées témoignent du bon niveau intellectuel de ces hellénophones[28].

21. S. Mazzarino, La presenza della Sicilia nel pensiero storico dopo l'Unità : premesse originarie e problemi generali, dans *La presenza della Sicilia nella cultura degli ultimi cento anni*, Palermo 1977, p. 3-18, ici p. 9.

22. De façon générale, F. P. Rizzo, *Sicilia cristiana dal I al V secolo. 1* (Supplementi a *Kokalos* 17), Roma 2005, p. 67-70. Dernièrement, avec l'essentiel de la bibliographie antérieure, M. Sgarlata, L'epigrafia greca e latina cristiana della Sicilia, dans *Sicilia epigraphica : atti del convegno internazionale (Erice, 15-18 ottobre 1998)*, a cura di M. A. Gulletta (Annali della Scuola superiore di Pisa. Ser. 6, Quaderni 1-2), Pisa 1999, p. 483-497 ; I. Bitto, Latino e greco nella Sicilia imperiale e tardo-antica : processi di acculturazione e loro incidenza, dans *Magna Grecia e Sicilia : stato degli studi e prospettive di ricerca : atti dell'Incontro di Studi (Messine, 2-4 dicembre 1996)*, a cura di M. Barra Bagnasco, E. De Miro, A. Pinzone, Messina 1999, p. 483-493 ; K. Korhonen, Greek and Latin in the urban and rural epigraphy of Byzantine Sicily, *Acta byzantina fennica* NS 3, 2009-2010, p. 116-135.

23. Et ce même si c'est bien le grec qui est employé dans l'inscription officielle en faveur du gouverneur de Sicile en 434 à Catane, G. Manganaro, Greco nei pagi e latino nelle città della Sicilia «Romana» tra I e VI sec. dc, dans *L'epigrafia del villaggio*, a cura di A. Calbi, A. Donati et G. Poma (Epigrafia e antichità 12), Faenza 1993, p. 543-594, ici p. 554 n. 26. À l'inverse, les légendes sigillographiques des vi^e et viie siècles attestent de simple translittération des formules grecques, V. Prigent, L'usage du sceau de plomb dans les régions italiennes de tradition byzantine au haut Moyen Âge, dans *L'héritage byzantin en Italie (viiie-xiie siècle). 1, La fabrique documentaire*, études réunies par J.-M. Martin, A. Peters-Custot et V. Prigent (CEFR 449), Rome 2012, p. 207-240. Le mécanisme fonctionne en sens inverse lorsque Léon III rattache l'Italie du Sud au patriarcat de Constantinople : les sceaux ecclésiastiques jusqu'alors exclusivement latins passent brutalement au grec. Sur cet événement, V. Prigent, Un confesseur de mauvaise foi : notes sur les exactions financières de l'empereur Léon III en Italie du Sud, dans *L'Italia bizantina : una prospettiva economica*, sous la dir.de S. Cosentino (= *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* 28, 2014), Paris 2015, p. 279-304.

24. Manganaro, Greco nei pagi (cité n. 23), p. 550, souligne que les inscriptions honorifiques du théâtre de Catane font usage du latin, alors que le reste du corpus local démontre une domination nette du grec. Le mécanisme fonctionne en sens inverse durant le haut Moyen Âge, lorsqu'un vernis d'hellénisme permet de se placer dans le glorieux sillage des *basileis*, voir la langue des souscriptions dans les papyrus ravennates protobyzantins (T. S. Brown, Ebrei e Orientali a Ravenna, dans *Storia di Ravenna. 2, Dall'età bizantina all'età ottoniana. 1, Territorio, economia e società*, a cura di A. Carile, Ravenna 1992, p. 140) ou les actes napolitains du haut Moyen Âge (J.-M. Martin, Hellénisme politique, hellénisme religieux et pseudo-hellénisme à Naples [viie-xiie siècles], *Ἀμπελοκήπιον : studi di amici e colleghi in onore di Vera von Falkenhausen* [= *Νέα Ῥώμη* 2, 2005], p. 59-78, ici p. 73-76).

25. Rappelons d'emblée avant d'y revenir plus avant ici les *viri divites et eruditi omni doctrina, Graeca quoque Latina* dont l'*Expositio totius mundi* fait gloire à l'île, J. Irigoin, *Viri divites et eruditi omni doctrina, graeca quoque latina*, dans *Atti del IX congresso internazionale di studi sulla Sicilia antica. 1, 1* (= *Kokalos* 43-44, 1997-1998), Roma 1999, p. 139-152.

26. Sgarlata, L'epigrafia (cité n. 22), p. 492.

27. K. Korhonen, *Le iscrizioni del museo civico di Catania : storia delle collezioni, cultura epigrafica, edizione* (Commentationes humanarum litterarum 121), Helsinki 2004, p. 104.

28. Irigoin, *Viri divites* (cité n. 25), p. 141 et l'édition de divers exemples p. 149-150.

Bien évidemment, la langue de l'inscription ne reflète pas nécessairement de façon directe celle des individus[29] et il y a une prime à la communauté la plus dynamique. Or l'étude de l'onomastique de la communauté juive confirme qu'il s'agissait en Sicile du groupe hellénophone : les Juifs adoptent massivement des noms grecs alors que leurs coreligionnaires d'Afrique du Nord optent pour des noms latins[30]. On peut donc admettre une très large diffusion du grec, probablement même majoritaire parmi les individus ne parlant qu'une langue, et allant s'amenuisant vers l'ouest. Dans la partie occidentale de l'île, l'absence d'inscriptions tardives en nombre significatif gêne l'analyse considérablement[31]. Toutefois, qu'un Alexandrin mort en 602 soit commémoré par une inscription en langue latine plaide en faveur d'une prégnance réelle du latin au moins à Palerme, ce d'autant plus que le haut degré de compétence du lapicide indique bien qu'il n'exerçait pas son art de façon occasionnelle[32].

Sur la foi du *Registrum* de Grégoire le Grand, on pourrait toutefois défendre l'idée d'une re-latinisation au VIe siècle du fait de l'immigration italienne et africaine. En effet, les correspondants du pontife sont quasi exclusivement latinophones et porteurs de noms « latins », mais, même au-delà de la fragilité de l'indice onomastique, l'argument ne tient pas car ils appartiennent dans leur immense majorité à trois catégories : les sénateurs romains repliés dans l'île[33], les administrateurs du patrimoine sicilien de Rome, les évêques des Églises locales[34]. Or, ces trois catégories d'individus ne peuvent qu'être latinophones ou bilingues et employant le latin dans leurs échanges avec le pontife.

Le latin avait quoi qu'il en soit suffisamment reculé en Italie du Sud dans certaines zones dès le VIe siècle pour que la restauration d'un manuscrit bilingue des Épîtres de Paul

29. L'onomastique latine pénètre évidemment les inscriptions grecques et vice versa : O. PARLANGELI, Contributo allo studio della grecità siciliana, *Kokalos* 5, 1959, p. 79-80.

30. L. V. RUTGERS, Interaction and its limits : some notes on the Jews of Sicily in late antiquity, *ZPE* 115, 1997, p. 245-256, ici p. 255-256 ; ainsi, à Rome, 20 % seulement des fils d'un individu portant un *cognomen* latin portent un *cognomen* grec ; en sens inverse, 40 % des fils de « Grecs » adoptent un nom latin, I. KAJANTO, *Onomastic studies on the early Christian inscriptions of Rome and Carthage* (Acta Instituti Romani Finlandiae 2, 1), Helsinki – Helsingfors 1963, p. 59-60.

31. B. ROCCO, Evoluzione paleocristiana in Sicilia : rinvenimento di un'epigrafe greca, *Ho theologos*, 1983, p. 471-476 et A. BRUGNONE, Epigrafia greca, *Kokalos* 34-35, 1988-1989, p. 336-362, ici p. 360. Pour l'époque romaine, les inscriptions latines dominent nettement tant à Termini Imerese (86 %, L. BIVONA, *Iscrizioni latine lapidarie del Museo civico di Termini Imerese* [Supplementi a *Kokalos* 9, Sikelika 8], Roma 1994, p. 40 et n. 122), qu'au musée archéologique de Palerme (L. BIVONA, *Iscrizioni latine lapidarie del museo di Palermo* [Sikelika 5], Palermo 1970, nos 9-40 ; M. T. MANNI PIRAINO, *Iscrizioni greche lapidarie del museo di Palermo* [Sikelika 6], Palermo 1972, no 33).

32. Le fait a été souligné justement par V. von FALKENHAUSEN, Chiesa greca e chiesa latina in Sicilia prima della conquista arabe, *Archivio storico siracusano* NS 5, 1978-1979, p. 137-155, ici p. 144. Pour l'inscription, BIVONA, *Iscrizioni latine* (cité n. 31), p. 54 n. 37 (= *CIL* 10, 7330).

33. Ce n'est pas le lieu de développer ici, mais la structure de la classe sénatoriale en Sicile telle qu'elle transparaît du *Registrum* révèle une surreprésentation des échelons supérieurs par rapport à l'Italie, signe plus sûr du repli des élites que le seul décompte des lettres mentionnant des sénateurs, puisque près d'un quart des lettres de Grégoire le Grand concerne la Sicile, V. PRIGENT, *La Sicile byzantine (VIe-Xe siècle)*, thèse de l'université Paris-Sorbonne, 2006, p. 219-312.

34. J. RICHARDS, *Consul of God : the life and times of Gregory the Great*, London 1980, p. 160-161, souligne le changement au sommet de la hiérarchie ecclésiastique sicilienne lorsque Grégoire le Grand arrive en Sicile et son reflet immédiat dans l'onomastique des évêques.

ait alors dû se limiter à la seule version grecque du texte[35], que le latin ait été inutile ou que le copiste n'ait pas été capable de travailler dans cette langue. On soulignera également qu'aucune œuvre littéraire en latin ne nous a été transmise. Tout au plus pourrait-on envisager que la version latine de la *Passion de sainte Lucie*, composée avant le dernier quart du VIIe siècle, l'ait été en Sicile[36]. De même, il se peut aussi que la *Descriptio totius mundi*, décalque de la célèbre *Expositio totius mundi*, ait été rédigée à Palerme entre la reconquête justinienne et l'invasion arabe[37]. Au-delà de ces deux exemples largement hypothétiques, toute la production littéraire sicilienne des siècles obscurs est, à ma connaissance, de langue grecque.

Au sein de la communauté hellénophone antérieure à la reconquête, l'élément « oriental » devait d'ailleurs déjà être conséquent, non seulement en raison de l'afflux séculaire d'esclaves de l'ensemble du monde méditerranéen[38], mais aussi des liens économiques unissant l'île aux régions orientales[39]. On pense d'emblée à l'ami de Procope installé à Syracuse[40], mais les épitaphes paléochrétiennes mentionnent quatre ou cinq Syriens, deux Phéniciens, un Constantinopolitain, un Lycien, un Éphésien, peut-être un Cappadocien[41], un citoyen de Nicomédie, enfin[42]. Ces liens anciens doivent d'ailleurs être pris en compte pour analyser les causes et l'impact de l'immigration orientale du

35. Sur ce manuscrit (*Parisinus gr.* 107) et sa restauration, IRIGOIN, *Viri divites* (cité n. 25), p. 144.

36. V. MILAZZO & F. RIZZO NERVO, Lucia tra Sicilia, Roma e Bisanzio : itinerario di un culto (IV-IX secolo), dans *Storia della Sicilia e tradizione agiografica nella tarda antichità : atti del convegno di studi (Catania, 20-22 maggio 1986)*, a cura di S. Pricoco, Soveria Mannelli 1988, p. 95-135, ici p. 101.

37. Version abrégée de la célèbre *Expositio totius mundi et gentium* par un certain Iunior philosophus, inconnu par ailleurs. Le passage sur la Sicile est ainsi composé : *Inter ceteras vero tres habet splendidas civitates, Syracusam, Palarmum et Catinam, in quibus et spectacula circensium exhibentur* (A. GIARDINA, Palermo in età imperiale romana. Conclusioni : Panormo e le splendidae civitates di Sicilia, *Kokalos* 33, 1987, p. 327-337, ici p. 336). On constate donc l'introduction de Palerme entre Syracuse et Catane, mais sans pouvoir la dater. Néanmoins, c'est a priori aux VIIe-VIIIe s. que la ville domine le plus l'ouest de la Sicile (V. PRIGENT, Palermo in the Eastern Roman Empire, dans *A companion to medieval Palermo : the history of a Mediterranean city from 600 to 1500*, ed. by A. Nef, Leiden 2013, p. 11-38) et que la forme adoptée pour le nom de Palerme soit la forme arabe a favorisé l'hypothèse d'une date tardive, postérieure à la reconquête justinienne. Néanmoins, comme le souligne A. Giardina (GIARDINA, Palermo, p. 335-337), il peut s'agit d'une déformation intervenue dans l'archétype des trois manuscrits (*Cavensis* 3 [XIe s.] ; *Par.* 7418 [début XIVe s.] ; *Matritensis* 19 [XIIe s.]) de même origine et de date tardive qui nous ont transmis le texte et non dans l'œuvre originale.

38. Pour cette raison également, le grec parlé en Sicile à la fin de l'Antiquité n'avait sans doute plus aucune identité dialectale.

39. Sur cette question, L. DE SALVO, Presenze orientale in Sicilia e commercio con l'Oriente in età imperiale e tardoantica, dans *Magna Grecia e Sicilia : stato degli studi e prospettive di ricerca*, Messina 1999, p. 447-457.

40. Procopius, *History of the wars*, with an english transl. by H. B. Dewing (Loeb classical library), London 1916-1928, III, 14, 7-8, p. 126-128.

41. A. AVRAMEA, Mort loin de la patrie : l'apport des inscriptions paléochrétiennes, dans *Epigrafia medievale greca e latina, ideologia e funzione : atti del seminario di Erice (12-18 settembre 1991)*, a cura di G. Cavallo e C. Mango, Spoleto 1995, p. 1-65, ici p. 58-59, n°s 369-372 et probablement n° 376, attestent des Syriens ; n° 373, un Phénicien, n° 374, un Constantinopolitain, n° 375, un Éphésien, n° 377, un Lycien ; on y ajoutera *IG* 14, 117, qui mentionne un citoyen de Makra Kômè, proche de Sidon, d'après la correction proposée par D. FEISSEL, Remarques de toponymie syrienne d'après des inscriptions grecques chrétiennes trouvées hors de Syrie, *Syria* 59, 1982, p. 319-343, ici p. 340-341.

42. AVRAMEA, Mort loin de la patrie (cité n. 41), p. 60, n° 381.

VII[e] siècle, puisque proximité linguistique et liens économiques durent jouer un rôle dans le choix de destination des émigrants qui quittèrent les provinces perdues face aux Perses, puis aux Arabes.

L'hypothèse d'une forte présence gréco-orientale en Sicile à la veille de la reconquête se renforce en outre du témoignage du *Registrum* de Grégoire le Grand sur l'influence des rites orientaux dans l'île. Ainsi, en 591, le pape doit ordonner à son représentant dans l'île de ne pas appliquer avec trop de rigueur l'interdiction faite par Pélage II aux sous-diacres de se marier[43]. Plus intéressant encore, le pape se heurte à des Siciliens qui lui reprochent de se soumettre aux pratiques liturgiques orientales, compromettant ainsi la dignité de Rome. La polémique porte sur l'usage de l'*Alleluia* en dehors du temps de la Pentecôte, sur le costume des sous-diacres durant les processions, sur la récitation du *Kyrieleison* et celle du *Pater* tout de suite après le canon. Il faut alors au pape répondre à ses détracteurs que ce qu'eux-mêmes prennent pour des pratiques romaines traditionnelles ne le sont pas, mais viennent d'Orient, notamment de Jérusalem, et que ce sont les normes « nouvelles » qu'il leur demande d'appliquer qui sont réellement « romaines »[44]. Ils agissent bien *sub zelo sanctae Romanae ecclesiae*, mais leur résistance n'a pas lieu d'être[45]. Ces lettres révèlent des usages locaux d'origine orientale, mais non constantinopolitaine, si bien ancrés que les insulaires croient y voir la véritable « romanité ». Ils reflètent donc certainement des pratiques antérieures à la reconquête. L'identité des mécontents est également instructive puisque le pape précise qu'il s'agit d'*amici eius* (de l'évêque Jean de Syracuse), *vel Graeci vel Latini nescio*[46]. Ainsi, le refus d'éventuels « empiètements » de l'Église d'Orient ne se limite nullement aux « Latins » et la défense des positions « romaines » ne recoupe pas la

43. *Sancti Gregorii Magni Registrum epistularum*, ed. D. Norberg (CCSL 140-140A), Turnholti 1982, I, 42, l. 167-142. Le pape rappelle à son représentant qu'en 588, Pélage II avait interdit que les membres de cet ordre *uxoribus miscerentur*. Grégoire le Grand revient sur l'interdiction qui a frappé des individus s'étant engagés dans la voie du sous-diaconat avant que cette contrainte ne soit imposée et se trouvent donc en danger de tomber dans le péché. Un engagement de chasteté, sinon de célibat, doit donc désormais être imposé aux nouveaux candidats au sous-diaconat et les titulaires de cet ordre ayant renoncé à la chair être récompensés. Ceux n'ayant pas obéi au décret de Pélage II doivent juste se voir fermer l'accès au service liturgique ainsi qu'aux grades supérieurs du clergé mais échappent à toute peine canonique. Grégoire le Grand revient ultérieurement sur la question en juillet 594 dans une lettre à Léon de Catane : la femme d'un sous-diacre ayant renoncé à participer aux fonctions liturgiques ne doit pas être considérée comme l'épouse d'un membre du clergé; *Registrum* IV, 34. T. Sardella, Alcune considerazioni in margine al matrimonio dei subdiaconi in Calabria e Sicilia (Greg. *Epist.* 1, 42), dans *La Sicilia nella tarda antichità e nell'alto medioevo : religione e società : atti del convegno di studi (Catania-Paternò 24-27 settembre 1997)*, a cura di R. Barcellona e S. Pricoco, Soveria Mannelli 1999, p. 73-86.

44. *Registrum* IX, 26, l. 4-6 : missive d'octobre 598 adressée à Jean de Syracuse : certains milieux siciliens proches de l'évêque reprochent au pape des « concessions » face à Constantinople *(Quomodo ecclesiam Constantinopolitanam disponit comprimere, qui eius consuetudines per omnia sequitur ?)*. Sur cette lettre, voir F. P. Rizzo, Una polemica tra Siciliani e Gregorio Magno su questioni liturgiche, dans *Il cristianesimo in Sicilia dalle origini a Gregorio Magno : atti del convegno di studi, Caltanissetta 28-29 ottobre 1985*, a cura di V. Messana e S. Pricoco, Caltanissetta 1987 (Quaderni di presenza culturale 26), p. 169-190, spécifiquement dédié à l'intérêt de cette lettre pour l'histoire de la liturgie.

45. *Registrum* IX, 26.

46. *Ibid.*

pratique linguistique[47]. La volonté de réforme liturgique de Grégoire le Grand rencontre en Sicile une opposition qui défend des pratiques orientales, mais paradoxalement au nom de sa fidélité à Rome. S'en dégage l'impression d'un enracinement ancien et profond de certains aspects des pratiques liturgiques orientales et non de modifications récentes nées d'un phénomène migratoire ayant suivi la reconquête. De nouveau, ce substrat est à prendre en compte pour comprendre le succès ultérieur de ces pratiques religieuses syro-palestiniennes qu'incarne au mieux le fameux euchologe Barberini[48].

Dans l'évolution de la situation, les VIIe-VIIIe siècles sont évidemment d'une importance capitale, mais les plus délicats à documenter. Bien entendu, on pense d'emblée à l'afflux des réfugiés orientaux qui aura renforcé l'élément hellénophone. L'arrivée d'Orientaux ne s'arrêta d'ailleurs pas au VIIe siècle. Citons, par exemple, l'évêque de Messine Gaudiosus qui témoigna à Nicée II de la situation prévalant en Syrie lorsqu'il était enfant[49] ou encore celui du médecin né en Syrie qui apparaît dans la *Vie de Fantin de Tauriana*[50]. Mais que pesaient quantitativement ces réfugiés face à ceux qui affluèrent de l'Afrique[51], de l'Italie en proie aux troubles et mêmes de certaines régions des Balkans ? Et ce sans méconnaître

47. En ce sens, également, FALKENHAUSEN, Chiesa greca (cité n. 32), p. 151 : « essere di lingua greca non voleva dire essere filocostantinopolitano ». Pour cette raison, la position de S. Borsari selon lequel « è chiaro che queste *murmurationes* potevano avere un significato ben diverso, a seconda che provenissero da Greci o da Latini ; ma in ogni caso ci fanno intravedere nella Sicilia orientale uno stato di tensione tra i due gruppi, greco e latino, per cui ognuno mirava ad affermare la sua superiorità ideale sull'altro » me semble intenable (S. BORSARI, *Il monachesimo bizantino nella Sicilia e nell'Italia meridionale prenormanne*, Napoli 1963 p. 20). Je rappelle qu'au IVe siècle déjà l'évêque de Lilybée s'était érigé en défenseur du comput pascal alexandrin contre la tradition romaine, alors qu'il ne parlait pas un mot de grec : J. JANSSENS, Il vescovo Pascasino e la data della Pasqua, dans *Pascasino di Lilibeo e il suo tempo*, a cura di M. Crociata e M. G. Griffo (Storia e cultura di Sicilia 11), Caltanissetta – Roma 2002, p. 139-164, l'auteur offre p. 142-144, une traduction de la lettre de l'évêque à Léon le Grand exposant les raisons de sa décision et soulignant l'erreur commise du temps du pape Zosime.

48. Voir, par exemple, A. JACOB, Deux formules d'immixtion syro-palestinienne et leur utilisation dans le rite byzantin de l'Italie méridionale, *Vetera Christianorum* 13, 1976, p. 29-64 ; ID., L'evoluzione dei libri liturgici bizantini in Calabria e in Sicilia dall'VIII al XVI secolo, con particolare riguardo ai riti eucaristici, dans *Calabria bizantina. Vita religiosa e strutture amministrative : atti del primo e secondo incontro di studi bizantini*, Reggio Calabria 1974, p. 47-69. Plus récemment, F. MOSINO, Dal Bruzio paleocristiano alla Calabria bizantina : dal rito greco-latino al rito greco, *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* NS 49-50, 1995-1996, p. 91-96 et S. PARENTI, La frazione in tre parti del pane eucaristico nella liturgia italo-bizantina, *Ecclesia orans* 17, 2000, p. 203-227 ou T. VELSKOVSKA, La liturgia italo-bizantina negli eucologi e lezionari del Nuovo Testamento della «scuola niliana», dans *Il monachesimo d'Oriente e d'Occidente nel passaggio dal primo al secondo millenio : atti del convegno internazionale, Grottaferrata 23-25 settembre 2004* (Ἀνάλεκτα Κρυπτοφέρρης 6), Grottaferrata 2009, p. 213-255. De façon générale, on trouvera une bibliographie récente et d'importantes réflexions méthodologiques dans S. PARENTI, La preghiera della cattedra nell'eucologio Barberini gr. 336, *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata*, série 3, 8, 2011, p. 149-168.

49. MANSI 13, 200 : Κἀγὼ παιδίον ἤμην ἐν Συρίᾳ, ὁπηνίκα ὁ τῶν Σαρρακηνῶν σύμβουλος τὰς εἰκόνας κατέστρεφεν.

50. V. SALETTA, *Vita S. Phantini confessoris ex Codice Vaticano Graeco N. 1989 (Basil. XXVIII) (foll. 194^r^-201^r^, Vita ; foll. 201^r^-208^r^, Miracula)*, Roma 1963, miracle 6, p. 119.

51. Rappelons qu'en 827 lorsque les Aghlabides entamèrent la conquête de la Sicile, le chef de l'expédition justifia celle-ci notamment par le droit des musulmans à venir rechercher les descendants de leurs esclaves ayant fui en Sicile à la fin du VIIe siècle ! V. PRIGENT, La carrière du tourmarque Euphèmios, Basileus des Romains, dans *Histoire et culture dans l'Italie byzantine*, sous la dir. de A. Jacob, J.-M. Martin et Gh. Noyé (CEFR 363), Rome 2006, p. 307.

toutefois que des réfugiés de ces régions proches pouvaient être à leur tour le produit d'une vague d'immigration orientale antérieure[52]. Cet afflux oriental dut se limiter à une élite, qu'elle ait été socio-économique, comme les aristocrates, ou intellectuelle, comme les hommes d'Église dont Maxime le Confesseur fournit un modèle idéal[53]. La seule immigration « de masse » d'hellénophones que l'on peut envisager pour les régions d'Italie du Sud viendrait plus simplement des Balkans et la *Chronique de Monembasie* fournit ici évidemment deux cas exemplaires, les Lacédémoniens de Demenna et les gens de Patras installés à Reggio[54]. Or, bien évidemment, cette émigration est plus délicate à cerner puisque ni l'onomastique de ces migrants des Balkans ni leur liturgie n'offrent les particularismes qui permettent au contraire de mettre si facilement en exergue « Orientaux » et Arméniens.

En l'absence presque totale de sources d'autre nature utilisables, on doit s'en remettre à mon sens au témoignage du matériel sigillographique. Bien évidemment, seule l'élite sociale y transparaît, mais c'est précisément l'élite qui va nous intéresser par la suite, puisque c'est nécessairement à ce niveau que se joua un éventuel rôle de courroie de transmission de la culture antique au IXe siècle. En outre, c'est au niveau de l'élite que l'on trouvait le plus de latinophones à l'époque précédente et le témoignage des sceaux en est d'autant plus intéressant. Or, les bulles de « latins » n'atteignent pas 10 % de l'échantillon total disponible[55]. Encore faut-il prendre en compte ici le poids des sceaux ecclésiastiques, dont la langue manifeste en premier lieu la fidélité à Rome. En Afrique comme en Sardaigne, le poids des bulles latines est proportionnellement trois fois plus important[56]. À Naples, les sceaux latins représentent 70 % de l'échantillon, très réduit

52. Ceci étant, bien évidemment, l'Afrique comprenait également des hellénophones, en partie eux-mêmes déjà des réfugiés, comme l'illustrerait a priori le cas du fameux manuscrit bilingue des Actes des Apôtres contenant également, de diverses mains, des commémoraisons en grec, l'incipit d'un édit de Flavios Pankratios, duc de Sardaigne et un oracle issu de la *Theosophia* (*Laudianus gr.* 35) : voir C. Mango, La culture grecque et l'Occident au VIIIe siècle, dans *I problemi dell'Occidente nel secolo VIII* (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo di Spoleto 20), Spoleto 1973, p. 683-721, ici p. 688-698. On notera que ce même oracle apparaît chez Malalas et dans le *Vatic. gr.* 220 (VIIIe-IXe s.). Or une version de Malalas était déjà disponible en Italie au VIIe siècle et fut adaptée en latin au siècle suivant, voir ici n. 120.

53. Dans ce qui demeure selon moi la meilleure étude du phénomène, malgré sa brièveté, Falkenhausen, Chiesa greca (cité n. 32), p. 146-147, souligne avec raison la difficulté insurmontable qu'il y a à imaginer une migration massive du Proche-Orient en Sicile. Par contre, je ne la suis pas lorsqu'elle aborde la question de la langue des éventuels immigrés syriens (« la maggioranza dei Siriani parlava il siriano e non il greco »). Si l'on admet une immigration essentiellement limitée aux classes aisées, on doit sans doute leur reconnaître très largement un certain bilinguisme.

54. E. Kislinger, *Regionalgeschichte als Quellenproblem : die Chronik von Monembasia und das sizilianische Demenna : eine historisch-topographische Studie* (Österreichische Akademie der Wissenschaften philosophisch-historiche Klasse Denkschriften 294), Wien 2001.

55. En éliminant au maximum les cas douteux, je rassemble un échantillon de 230 bulles environ. J'ai compté comme « latines » les bulles en cette langue qui ne présentent pas de cas de translittération du grec (cas des génitifs en -u pour -ου par exemple) et mêmes les bulles grecques mentionnant des noms comme Savinus, Albinus et Gaudentius, peu diffusés dans le monde grec. De même, certaines bulles pourraient appartenir à des membres du clergé de Rome uniquement de passage dans l'île. Ainsi, si biais il y a, il est en faveur du poids des « Latins ».

56. Le matériel est encore largement inédit mais j'ai pu examiner les photos conservées à Paris dans le cadre du projet de publication mené en collaboration avec C. Morrisson, afin d'estimer la part

il est vrai, conservé au musée[57]. En outre, en Sicile, les sceaux latins translittérant du grec sont quasiment absents, alors qu'ils sont assez courants en Afrique. Ces différences indiquent a priori que le poids du grec dans le bullaire sicilien ne découle pas d'un souhait des élites locales de faire usage de la langue administrative de l'Orient. Les provinces orientales livrent d'ailleurs elles-mêmes couramment des sceaux gravés en latin, avec peut-être, il est vrai, des choix de graphie particuliers[58]. On peut donc admettre que la surreprésentation des sceaux « grecs » dans le bullaire sicilien par rapport aux autres provinces occidentales renvoie bien à une réalité de pratique linguistique.

Je conclus sur ce point avec la *Vie de saint Pancrace*, que je serais d'accord pour dater, avec C. Stallman-Pacetti, du début du VIIIe siècle[59]. L'auteur y fait usage d'un certain nombre de latinismes et met en scène à Taormine un clerc capable de rédiger dans les deux langues ; néanmoins, il déclare explicitement que le bilinguisme appartient dorénavant au passé[60]. En outre, dans un épisode fameux, le gouverneur local, ayant razzié des Avars dans les Balkans, décide de leur faire apprendre à la fois le grec et le latin. Dieu se manifeste et réalise alors un miracle : les Avars sont soudainement à même de parler le grec. Manifestement, l'Esprit saint a jugé superflue la connaissance du latin…[61].

Le primat de la langue grecque étant posé, le second point à vérifier concerne les textes que les Siculo-calabrais auront pu sauvegarder, faire fructifier, puis transmettre en Orient. Dans certains cas, en effet, la présentation de l'Italie comme une véritable arche de Noé philologique dont les trésors attendaient patiemment d'être redécouverts par-delà les « Dark Ages » me semble un peu excessive, mais je ne suis évidemment pas le meilleur juge en la matière[62]. Le principal problème demeure de distinguer au sein des

des sceaux latins. Je me base ici sur un corpus restreint d'environ 220 pièces. Évidemment, venant toutes de la capitale, on y trouve sans doute une proportion supérieure de sceaux de fonctionnaires venus des provinces centrales. Pour une présentation générale de ce matériel, on peut consulter K. J. ZOGRAFOPOULOS, Die byzantinischen Bleisiegel aus Karthago, *SBS* 9, 2006, p. 81-88. Pour la Sardaigne, P. G. SPANU & R. ZUCCA, *Sigilli bizantini della Σαρδηνία* (Pubblicazioni del Centro di studi interdisciplinari sulle province romane dell'Università degli studi di Sassari 20), Roma 2004 ; environ 45 pièces sont utilisables.

57. D'après mes propres photographies et le vieux catalogue de J.-P. KIRSCH, Altchristliche Bleisiegel des Museo Nazionale zu Neapel, *Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte* 6, 1892, p. 310-338.

58. PRIGENT, L'usage du sceau de plomb (cité n. 23).

59. L'avis de la spécialiste prématurément disparue est formulé et argumenté dans sa thèse demeurée inédite déposée à la Bodleian Library (C. J. STALLMAN, *The Life of S. Pancratius of Taormina*, D.Phil. University of Oxford, Faculty of *Literae Humaniores* 1986). Voir en revanche, A. ACCONCIA LONGO, La data della Vita di s. Pancrazio di Taormina (BHG 1410), *Bollettino della Badia greca di Grottaferrata* 55 (56-57), 2001, p. 37-42, qui préfère une datation entre 787 et 815. Que Nicéphore qualifie de βίβλος ἀρχαιοτάτη le manuscrit dans lequel il lut la *Vie* ne m'encourage pas à admettre une date aussi tardive. En revanche, on ne peut que se rallier à l'auteur lorsqu'elle rejette la datation très tardive (post-878) proposée par A. Messina (on trouvera toute la bibliographie nécessaire dans l'article de 2001).

60. STALLMAN, *The Life of S. Pancratius of Taormina* (cité n. 59), p. 289 et p. 293. Le diacre Néophytus est présenté comme à même d'écrire et de traduire en grec et en latin.

61. *Ibid.*, p. 269. Sur ce passage, A. GUILLOU, L'école dans l'Italie Byzantine, dans *La scuola nell'Occidente latino dell'alto medioevo* (Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo di Spoleto 19), Spoleto 1972, p. 295-302, ici p. 304-305.

62. Voir notamment G. CAVALLO, Conservazione e perdita dei testi greci : fattori materiali, sociali, culturali, dans *Società romana e impero tardoantico. 4, Tradizione dei classici, trasformazioni della cultura*,

textes conservés dans les manuscrits d'Italie du Sud entre ceux qui n'y arrivèrent qu'avec la seconde période de domination byzantine, disons, à partir de la conquête de Bari (878), qui coïncide précisément avec le renouveau culturel en Orient, et ceux qui étaient demeurés disponibles localement depuis l'Antiquité ou qui y arrivèrent entre le VIIe et le VIIIe siècle, ou plus largement dès la reconquête justinienne. Et cette même question se repose évidemment avec acuité pour la « renaissance » de la période normande[63], la réintroduction du droit justinien via la Provence illustrant les chemins parfois inattendus par lesquels se diffusent alors les savoirs[64]. Se pose en outre la question de l'identification des manuscrits réellement produits en Italie, certains acquis traditionnels étant remis en question[65], tout comme le concept même de livre « italo-grec ». Santo Lucà, par exemple, propose de ne pas considérer comme tels les livres produits en Italie selon des styles et techniques étrangers à la région[66]. Enfin, un dernier obstacle se dresse sur la route d'une enquête visant à déterminer l'apport éventuel de l'Italie à la « renaissance culturelle » du IXe siècle. On met souvent en avant l'arrivée en Italie de textes antiques par le biais des réfugiés orientaux du VIIe siècle. Mais au cours du IXe siècle, le rôle des Palestiniens à Constantinople, notamment comme champions des icônes, est également bien connu[67]. On risque donc a priori de se trouver devant un problème insoluble pour l'origine de certains textes dont on commencerait alors à trouver trace dans les provinces centrales de l'Empire : tradition directe depuis l'Orient ou via l'Italie du Sud ?

a cura di A. Giardina, Bari 1986, p. 83-271. Pour une remise en cause de cette vision, N. Wilson, *Filologi bizantini*, Napoli 1990, p. 322 et les remarques plus corrosives de L. Perria, La minuscola «tipo Anastasio», dans *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio : atti del seminario di Erice (18-25 settembre 1988)*, a cura di G. Cavallo *et al.* (Biblioteca del Centro per il collegamento degli studie medievali e umanistici dell'Università di Perugia 5), Spoleto 1991, p. 271-318, ici p. 316, qui parle de "wishful thinking".

63. S. Lucà, I Normanni e la «rinascita» del sc. XII, *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 70, 1993, p. 1-91 et plus récemment Id., La produzione libraria, dans E. Lavagnini et C. Rognoni (éd.), *Byzantino-Sicula. 6, La Sicilia e Bisanzio nei secoli XI e XII : atti delle X giornate di studio della Associazione italiana di studi bizantini (Palermp, 27-28 maggio 2011)* (Quaderni dell'Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici 15), Palermo 2014, p. 131-174 ; également utile dans le même volume A. Acconcia Longo, La letteratura italo-greca nell'XI e XII secolo, p. 107-130.

64. E. Cortese, Il diritto romano in Sicilia prima e dopo l'istituzione del regno, dans *L'héritage byzantin en Italie (VIIIe-XIIe siècle). 2, Les cadres juridiques et sociaux et les institutions publiques*, études réunies par J.-M. Martin, A. Peters-Custot et V. Prigent (CEFR 461), Rome 2012, p. 11-21.

65. Voir par exemple la question du *Bodleianus Barocci* 50 ou du *Neap. gr.* 4 sur lesquels on va revenir plus avant. Ce problème sous-entend également l'identification des livres siciliens de l'Antiquité tardive, Irigoin, *Viri divites* (cité n. 25), p. 144.

66. S. Lucà, Su due sinassari della famiglia C*: il *Cryp.* D. α. XIV (ff. 291-292) et il *Roman. Vallic.* C 34^III (ff. 9-16), *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 66, 1999, p. 51-85, ici p. 55. Voir également les réflexions de I. Hutter, La décoration et la mise en page des manuscrits grecs de l'Italie méridionale : quelques observations, dans *Histoire et culture dans l'Italie byzantine* (cité n. 51), p. 69-93, ici p. 70-72.

67. Voir de façon générale les études réunies dans M.-F. Auzépy, *L'histoire des iconoclastes* (Bilans de recherche 2), Paris 2007, notamment les études I, 3 (L'*Adversus Constantinum Caballinum* et Jean de Jérusalem), II, 5 (Les Sabaïtes et l'iconoclasme) et II, 6 (De la Palestine à Constantinople [VIIIe-IXe siècles] : Étienne le Sabaïte et Jean Damascène). Un simple coup d'œil à l'index révèle la fréquence avec laquelle les Palestiniens apparaissent dans le débat.

Dans l'attente qu'un consensus se dégage parmi les paléographes, l'historien se trouve ici en terrain pour le moins glissant[68]. Selon Jean Irigoin, deux indices permettent de repérer un texte grec antique disponible à haute époque en Italie du Sud : les textes dont la tradition est entièrement italienne jusqu'à une date tardive et ceux dont une branche de la tradition conservée dans les manuscrits italiens, même s'ils sont uniquement tardifs, recèle des particularités qui ne se retrouvent dans aucune branche orientale[69]. Nous verrons plus tard le problème que pose cette méthode, aussi intéressants soient les résultats, plus ou moins polémiques, auxquels elle a jusqu'ici permis de parvenir.

Rappelons tout d'abord que la Sicile est aux IVe-Ve siècles un centre de production de livres. Les manuscrits produits sont très caractéristiques : de grands volumes presque carrés, présentant une écriture sur trois colonnes qui reproduit un accès au texte proche de celui qu'offraient les rouleaux de papyrus[70]. S'ils n'existent plus qu'en palimpseste[71], certains de ces derniers présentent des particularités intéressantes. Ainsi, le parchemin d'une *Géographie* de Strabon du Ve siècle servit deux siècles plus tard à consigner un *nomocanon* en cursive[72], lui-même ultérieurement dépecé pour produire deux autres manuscrits sud-italiens[73]. Le format carré permet également d'attribuer au dernier siècle « romain » de l'île la production d'un Dion Cassius[74] et d'un extrait d'une œuvre

68. Dans ce qui suit, je dépends totalement des spécialistes qui, comme Santo Lucà, ont offert ces dernières années un certain nombre de contributions tout à fait remarquables.

69. Voir notamment ses remarques conclusives dans J. IRIGOIN, L'apport de l'Italie méridionale à la transmission des textes classiques, dans *Histoire et culture dans l'Italie byzantine* (cité n. 51), p. 5-20, ici p. 18-20, et ID., L'Italie méridionale et la tradition des textes antiques, *JÖB* 18, 1969, p. 37-55, ici p. 45-46 et surtout p. 49.

70. Pour ce paragraphe, je dépends d'IRIGOIN, *Viri divites* (cité n. 25), p. 139-152. Je redonne toutefois également les références les plus directes qu'il fournit afin d'éviter au lecteur d'avoir à remonter la piste. L'écriture des manuscrits a été rapprochée des régions syro-palestinienne ou égyptienne (voir notamment G. CAVALLO, La produzione di manoscritti greci in Occidente tra età tardoantica e alto medioevo : note ed ipotesi, *Scrittura e civiltà* 1, 1977, p. 111-132, ici p. 119-120), mais Jean Irigoin me semble répondre parfaitement à ces objections, ce d'autant plus que comme nous l'avons vu la population hellénophone de Sicile avait des liens étroits avec l'Orient avant la reconquête. Rien n'interdit donc d'admettre que l'on y pratiquait une calligraphie proche de celle employée en Orient. Pour la Calabre, C. M. MAZZUCCHI, Attività scrittoria calabrese dal VI al IX secolo, dans *Calabria bizantina. Tradizione di pietà e tradizione scrittoria nella Calabria greca medievale*, Reggio Calabria 1983, p. 81-102.

71. De façon générale sur les palimpsestes grecs d'Italie, voir la belle étude de S. LUCÀ, *Ars renovandi* : modalità di riscrittura nell'Italia greca medievale, dans *Libri palinsesti greci : conservazione, restauro digitale, studio : atti del convegno internazionale, Villa Mondragone, Monte Porzio Catone, Università di Roma «Tor Vergata», Biblioteca del Monumento nazionale di Grottaferrata, 21-24 aprile 2004*, a cura di S. Lucà, Roma 2008, p. 131-154, ici p. 142.

72. Sur l'écriture de ce *nomocanon*, en dernier lieu, G. DE GREGORIO, Materiali vecchi e nuovi per uno studio della minuscola greca fra VII e IX secolo, dans *V convegno internazionale di paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, Firenze 2000, p. 83-151, ici p. 116-118. On revient plus avant sur ce texte.

73. Voir le schéma offert dans J. IRIGOIN, L'Italie méridionale et la transmission des textes grecs du VIIe au XIIe siècle, dans *L'ellenismo italiota* (cité n. 2), p. 83-101, ici p. 85. Le manuscrit survécut jusque vers 900, date à laquelle il fut démembré pour copier un Pentateuque et une collection de discours de Grégoire de Nazianze. Les deux manuscrits conservant les folios de Strabon sont le *Vat. gr.* 2306 et le *Vat. gr.* 2061.

74. *Vat. gr.* 1288. Treize folios subsistent qui servirent ultérieurement de garde à un ménologe provenant d'Italie méridionale. *Cassii Dionis Cocceiani Historiarum Romanarum lib. LXXIX-LXXX*

historique, peut-être Théophraste, portant sur l'élection des magistrats[75]. Ces réemplois semblent tous liés au monastère du Patir de Rossano[76]. Enfin, Jean Irigoin propose d'attribuer à la Sicile la production du fameux Codex de Bèze, témoin fondamental de la transmission du Nouveau Testament en grec[77].

Le second point important à prendre en compte pour estimer de quel patrimoine l'Italie du Sud pouvait disposer à l'orée du IXe siècle est le repli, en plusieurs phases, temporaires ou définitives, vers l'île des grandes familles sénatoriales romaines et de leurs livres. Un manuscrit de Tite-Live porte ainsi de la main du fameux Virius Nicomachus Flavianus la mention de corrections effectuées à Enna dans le centre de l'île[78]. On pourrait reconnaître la même origine au manuscrit gréco-latin des Épîtres de Paul dont j'ai déjà parlé[79]. Il fut restauré en Italie du Sud au VIe siècle avec des folios pris sur un manuscrit du *Phaéton* d'Euripide de la seconde moitié du IVe siècle, évidemment disponible sur place, mais a priori inconnu à Byzance si l'on s'en reporte à la tradition manuscrite[80].

Quoi qu'il en soit de ce dernier cas, la production et la circulation de livres dans l'extrême sud de l'Italie à la fin de l'Antiquité s'explique avant tout par la vivacité de la vie intellectuelle à cette époque, dont témoigne explicitement, pour la Sicile, l'*Expositio totius mundi* : « [La Sicile] possède des hommes riches et instruits en toute culture, grecque aussi bien que latine »[81]. À n'en point douter cette intense vie culturelle devait beaucoup à l'essor des investissements sénatoriaux sur l'axe Rome-Afrique après le détournement de l'annone vers Constantinople[82]. À l'extrême fin du VIe siècle, la correspondance de Grégoire le Grand mentionne encore les cercles d'intellectuels qui gravitent autour des grands aristocrates. Le pape écrit ainsi au patrice Venantius pour lui reprocher d'avoir abandonné l'habit monastique, sous l'influence pernicieuse de ses *amici* [...] *litterati clientes*[83]. Le pape l'exhorte donc à ne pas chercher conseil au sujet de la vie auprès de ceux

quae supersunt, praef. est P. Franchi de' Cavalieri (Codices e Vaticanis selecti 9), Lipsiae 1908. Voir contre l'origine italienne C. M. Mazzucchi, Alcune vicende della tradizione di Cassio Dione in epoca bizantina, *Aevum* 53, 1979, p. 94-114.

75. *Fragmentum Vaticanum De eligendis magistratibus, e codice bis rescripto Vat. gr. 2306*, ed. W. Aly (Studi e testi 104), Città del Vaticano 1943 et Id., *De Strabonis codice rescripto cuius reliquiae in codicibus Vaticanis Vat. gr. 2306 et 2061 A servatae sunt* (Studi e testi 188), Città del Vaticano 1956. Plus récemment, *Polis ed Olympieion a Locri Epizefiri : costituzione, economia e finanze di una città della Magna Grecia : editio altera e traduzione delle Tabelle locresi*, a cura di F. Costabile, Soveria Mannelli 1992, p. 220-228. L'extrait a été intégré au même codex que certains des folios du Strabon.

76. Irigoin, *Viri divites* (cité n. 25), p. 145 et 146.

77. J. Irigoin, L'écriture grecque du Codex de Bèze, dans *Codex Bezae : studies from the Lunel Colloquium, June 1994*, ed. by D. C. Parker and C.-B. Amphoux, Leiden – New York – Köln 1996, p. 3-13 ; *contra* De Gregorio, Materiali vecchi e nuovi (cité n. 72), p. 105.

78. *Titi Livi ab Urbe condita I-IV*, rec. R. M. Ogilvie, Oxonii 1974, p. XII.

79. *Claromontanus*, *Paris. gr.* 107.

80. Euripides, *Phaeton*, ed. by J. Diggle, Cambridge 1970, p. 33-34, cité dans Irigoin, *Viri divites* (cité n. 25), p. 143 n. 10 ; voir également p. 8 où l'auteur souligne la parenté avec les « grands livres carrés ».

81. *Expositio totius mundi et gentium*, introd., texte critique, trad., notes et commentaire par J. Rougé (SC 124), Paris 1966, chap. 65, p. 208-210.

82. D. Vera, Aristocrazia romana ed economie provinciali nell'Italia tardoantica : il caso siciliano, *Quaderni catanesi di studi classici e medievali* 10, 1988, p. 114-172.

83. *Registrum* (cité n. 43), I, 33.

qui prônent la mort[84], formule qui n'est pas sans évoquer ces courtisans « hommagers à la vie et félons à la mort » que décriait Jean de Sponde[85].

D'une certaine façon, la fondation de Vivarium, dont la huitième armoire recélait les œuvres grecques[86], incarne ce phénomène du repli vers les domaines méridionaux, plus sûrs, des manuscrits de l'aristocratie sénatoriale, ainsi sans doute que d'une partie au moins de la bibliothèque du pape Agapet. On le sait, la sélection de Cassiodore comprenait essentiellement des œuvres techniques (arithmétique, géométrie et médecine) et de façon générale, les manuscrits grecs d'Italie dont on trouve trace à haute époque relèvent de cette catégorie[87]. Si l'on admet avec Jean Irigoin que l'existence d'une branche spécifiquement italienne de la tradition d'un texte, même si les témoins en sont tardifs, reflète la présence de ce texte à une date haute, alors on peut admettre que le lexique du ps.-Cyrille, dont Santo Lucà date l'une des rédactions typiquement italo-grecques (v) de la seconde moitié du ixe siècle, fut sans doute connu en Italie du Sud bien avant les premiers témoins manuscrits conservés[88]. Elle se caractérise notamment par l'intégration de larges extraits d'un autre lexique, celui d'Hésychios d'Alexandrie, qui devait donc être également disponible[89]. On reviendra plus avant sur cette hypothèse[90]. Ce type d'œuvre technique correspond à ce que l'on s'était attaché à traduire en latin en Italie dès la fin du ve siècle, expliquant leur disponibilité prolongée. Celle-ci ne s'arrête toutefois pas aux traités techniques, même si les œuvres littéraires repérables sont sans doute destinées essentiellement à l'enseignement et donc entrent elles aussi dans une large mesure dans la même catégorie que les manuels. Le pseudo-Phocylide[91], les *Fables* de Babrios[92], des

84. […] *de causa vitae consilium a fautoribus mortis quaeritur*, *Registrum* I, 33.

85. « Qui sont ces loüvayeurs qui s'esloignent du Port ? | Hommagers à la Vie, et félons à la mort, | Dont l'estoille est leur Bien, le vent leur Fantaisie ? | Je vogue en mesme mer, et craindrois de périr | Si ce n'est que je sçay que ceste même vie | N'est rien que le fanal qui me guide au mourir. », Jean de Sponde, *Stances et sonnets de la Mort*, texte établi par A. M. Boase, Paris, Corti 1947, p. 33.

86. *Inst.* I, 8, 32.

87. Voir de façon générale, F. Troncarelli, I codici di Cassiodoro : le testimonianze più antiche, *Scrittura e civiltà* 12, 1988, p. 47-99. De même, Irigoin, L'Italie méridionale (cité n. 69), p. 41 ; Id., Manuscrits italiotes et traductions latines de traités scientifiques et techniques : quelques exemples, dans *La cultura scientifica e tecnica nell'Italia meridionale e bizantina : atti della sesta giornata di studi bizantini, Arcavacata di Rende, 8-9 febbraio 2000*, a cura di F. Burgarella e A. M. Ieraci Bio, Soveria Mannelli 2006, p. 125-136. Pour les manuscrits techniques d'Italie, signalons le cas étonnant des traités grecs d'optique conservés à Bobbio, voir C. Dufossé, Le fragment mathématique de Bobbio et les mathématiques alexandrines : recherche sur les sources du fragment, dans *L'héritage byzantin en Italie (viiie-xiie siècle). 3, Décor monumental, objets, tradition textuelle*, études reunies par S. Brodbeck *et al.* (CEFR 510), Rome 2015, p. 161-183.

88. S. Lucà, Il lessico del Ps.-Cirillo (redazione V1) : da Rossano a Messina, *RSBN* NS 31, 1994, p. 45-80.

89. *Ibid.*, p. 63.

90. Voir aussi plus avant p. 148-150.

91. Irigoin, L'Italie méridionale (cité n. 69), p. 49. Se pose ici le problème de l'origine que l'on attribue au *Bodleianus Barocci* 50, mais dans le cas du pseudo-Phocylide au moins son témoignage recoupe celui d'un autre manuscrit italien, plus tardif, qui représente une même branche de la tradition.

92. Irigoin, L'Italie méridionale (cité n. 69), p. 50 ; également, Id., Pour un bon usage des abréviations : le cas du *Vaticanus graecus* 1611 et du *Barocci* 50, *Scriptorium* 48, 1994, p. 3-17, ici p. 10-11.

œuvres de Quintus de Smyrne[93] ou de Collouthos de Lycopolis[94] auraient ainsi été disponibles en Italie à haute époque. De même, toute la tradition ancienne du *Physiologus* vient de l'Italie méridionale, ce qui indiquerait que l'œuvre y circula à haute époque[95]. L'ouvrage déjà évoqué de Théophraste, dont une copie du VIe siècle servit, de même que la *Géographie* de Strabon, à la confection d'un pentateuque, circulait également[96]. On citera enfin les cinq premiers livres de Diodore de Sicile, même si cet exemple pourrait devoir être abandonné[97].

Pour les œuvres ecclésiastiques, la tradition manuscrite révélerait des traditions spécifiquement sud-italiennes des œuvres de Grégoire de Nazianze[98]. Toutefois, Lidia Perria souligne que cette affirmation repose sur l'attribution à l'Italie des manuscrits en minuscule « type Anastase » que son étude serrée a précisément amené à séparer de l'Italie[99]. Néanmoins, le plus ancien témoin présente bien, seul pour son époque, cette organisation en trois colonnes typique des productions italiennes les plus anciennes[100]. On retrouve pour les œuvres de Basile de Césarée une tradition spécifique à l'Italie du Sud, renforcée en outre ici par l'existence de palimpsestes attestant des copies italiennes datées des VIIIe-IXe siècles[101]. En outre, l'une des leçons caractéristiques des manuscrits sud-italiens se reflète dans la traduction latine de Rufin d'Aquilée, ce qui ferait remonter très haut les prototypes disponibles[102]. Le même phénomène se retrouve pour le *Commentaire au Cantique des Cantiques* de Philon de Carpasia, le manuscrit ayant servi à la traduction commandée par Cassiodore étant sans doute à l'origine des quatre manuscrits sud-italiotes qui constituent l'ensemble de la tradition postérieure[103].

Les témoignages deviennent moins nets pour l'apport des VIIe-VIIIe siècles, liés aux réfugiés[104]. On a mis en avant que la présence de la cour impériale à Syracuse sous Constant II dut favoriser la vie culturelle, mais le fait n'a laissé aucune trace certaine à ma connaissance et cet épisode m'apparaît comme une panacée historiographique bien

93. Provenance exclusivement sud-italienne, F. VIAN, *Histoire de la tradition manuscrite de Quintus de Smyrne*, Paris 1959, p. 105-107.

94. IRIGOIN, L'Italie méridionale (cité n. 69), p. 51.

95. IRIGOIN, L'apport de l'Italie méridionale (cité n. 69), p. 13.

96. *Vat. gr.* 2306.

97. *Neapolit. gr.* 4*. Voir les doutes exprimés par WILSON, *Filologi bizantini* (cité n. 62), p. 323 et surtout S. LUCÀ, Il Diodoro Siculo *Neap. gr.* 4 è italogreco?, *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* 44, 1990, p. 33-79. *Contra*, IRIGOIN, L'apport de l'Italie méridionale (cité n. 69), p. 13-14, qui oppose à l'argument purement paléographique l'approche philologique, le manuscrit présentant « une translittération particulière ». Je m'avoue sensible à la démarche, sans disposer des compétences pour prendre parti utilement.

98. IRIGOIN, L'Italie méridionale (cité n. 69), p. 47-48.

99. PERRIA, La minuscola «tipo Anastasio» (cité n. 62), p. 314. Il s'agirait des *Par. gr.* 515, *Patm.* 33, *Vat. gr.* 1805. Voir néanmoins plus bas le problème de l'*Oxon. Barocci* 50.

100. Il s'agit du fameux *Patm.* 33 copié à Reggio de Calabre en 941.

101. IRIGOIN, L'Italie méridionale (cité n. 69), p. 46-47.

102. *Ibid.*

103. IRIGOIN, L'apport de l'Italie méridionale (cité n. 69), p. 9-10; voir aussi A. JACOB, notice no 43, dans *Codici greci dell'Italia meridionale (Grottaferrata, Biblioteca del monumento nazionale, 31 marzo – 31 maggio 2000)*, Roma 2000.

104. Pour le VIIe-VIIIe siècle, on citera toujours MANGO, La culture grecque (cité n. 52), qui demeure d'un intérêt extrême.

commode[105]. L'inverse, un appauvrissement du capital italien en manuscrits du fait de la venue ponctuelle de l'empereur et de sa cour pourrait même être vrai puisqu'au concile œcuménique de 681, un ancien chef de l'Opsikion présenta un manuscrit des actes de Constantinople II qu'il avait acquis en Occident[106]. En effet, la seule province occidentale où fut actif l'Opsikion est la Sicile lors du séjour de Constant II[107]. On aurait donc un cas d'appropriation précoce d'un livre sicilien par un Constantinopolitain. Le cas est d'autant plus intéressant que le pape Grégoire le Grand affirmait dans les dernières années du VIe siècle que les actes de ce concile ne se trouvaient pas à Rome[108].

Néanmoins, on peut admettre que l'immigration en provenance des provinces orientales, au-delà de l'épisode ponctuel de la venue de Constant II sur lequel on aurait tort de s'obséder, contribua à enrichir les bibliothèques d'Italie du Sud et sans doute au premier chef de Sicile, la plus sûre des régions occidentales[109]. Il s'agira en premier lieu de livres liturgiques, lesquels expliquent les spécificités syro-palestiniennes en usage dans l'Église d'Italie du Sud, mais dont le succès devrait être replacé dans le cadre d'une influence nettement plus ancienne des pratiques liturgiques orientales en Sicile[110]. On pense ici évidemment aux manuscrits susceptibles d'avoir servi de modèle au fameux euchologe Barberini. Mais la confection d'un *nomocanon des XIV Titres* en plein VIIe siècle[111], c'est-à-dire pour ainsi dire au lendemain de la composition de l'œuvre[112], reflète également l'activité de cette époque dans le domaine juridique. Écrit sans soin particulier et portant déjà scholies et gloses, il semble en outre s'agir d'un véritable outil de travail[113]. E. Crisci

105. Cavallo, La produzione di manoscritti (cité n. 70), p. 119-120 et Mazzucchi, Alcune vicende (cité n. 74), p. 112-114.

106. W. Brandes, Philippos ὁ στρατηλάτης τοῦ βασιλικοῦ Ὀψικίου : Anmerkungen zur Frühgeschichte des Thema Opsikion, dans *Novum millenium : studies on Byzantine history and culture dedicated to Paul Speck*, ed. by C. Sode, S. Takács, Aldershot – Burlignton VT 2001, p. 21-39.

107. V. Prigent, La Sicile de Constant II : l'apport des sources sigillographiques, dans *La Sicile de Byzance à l'Islam* (cité n. 7), p. 157-187. Bien entendu, l'armée traversa également l'Italie du Sud continentale et passa par Rome et l'on peut admettre que Philippe récupéra lors de cette campagne le précieux manuscrit. Voir toutefois la note suivante.

108. *Registrum* (cité n. 43), VII, 31 : *Romana autem ecclesia eosdem canones vel gesta synodi illius hactenus non habet nec accepit.* P. Gray, Misrepresenting an ecumenical council : the short Latin version of the acts of Constantinople II, *Byzantine studies conference* 25, 1999, p. 25-26.

109. Voir de façon générale sur le contexte, L. Perria, V. von Falkenhausen, F. D'Aiuto, Introduzione, dans *Tra Oriente e Occidente : scritture e libri greci fra le regioni orientali di Bisanzio e l'Italia*, a cura di L. Perria (Testi e studi bizantino-ellenici 14), Roma 2003, p. IX-XXXVIII.

110. Voir ci-dessus p. 136-137 et n. 43.

111. Au plus tard du tout début du VIIIe siècle selon D. Broia & Ch. Faragnana di Sarzana, Per una rilettura del palinsesto *Vat. gr.* 2061 A : saggio di ripristino digitale e di edizione diplomatica del nomocanone alla luce del sistema RE.CO.RD®, *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* 53, 1999, p. 67-78. L'auteur accepte l'hypothèse d'une origine orientale, et non italienne des livres sous-jacents (Strabon et Théophraste), mais place bien en Italie la copie du *nomocanon*. Voir également, De Gregorio, Materiali vecchi e nuovi (cité n. 72), p. 118-124, qui préférait mettre le texte en relation avec le concile *In Trullo* et en tirait argument pour en ôter la production à l'Italie méridionale, mais cette opinion doit maintenant être abandonnée.

112. Ce texte fondamental est en effet daté du règne d'Héraclius, N. van der Wal & J. H. A. Lokin, *Historiae iuris graeco-romani delineatio : les sources du droit byzantin de 300 à 1453*, Groningen 1985, p. 63-70. Le palimpseste est donc la plus ancienne attestation manuscrite de ce texte.

113. On pourrait devoir ajouter à celui-ci le *nomocanon* du ms. E. D. Clarke 12 : Irigoin, Pour un bon usage des abréviations (cité n. 92), p. 15 n. 69.

a également proposé l'arrivée au VII[e] siècle d'un *Commentaire* d'Origène sur l'évangile selon saint Matthieu qui aurait été copié à Césarée de Palestine[114]. Le fragment origénien étant du V[e] siècle, l'auteur veut le rattacher au groupe des grands livres carrés présenté ci-dessus, dont il attribue la production à l'Orient. Toutefois, composé sur deux colonnes au lieu de trois, le fragment semble bien de facture distincte[115]. Même sans rejeter la position de Jean Irigoin sur les « grands livres carrés », on pourrait donc bien dissocier l'origine du commentaire d'Origène de l'Italie et accepter qu'il soit arrivé au VII[e] siècle. Néanmoins, je ne vois pas pourquoi cette date serait préférable au V[e] ou au VI[e] siècle : a priori la circulation des œuvres d'Origène en Orient n'a certes pas dû être stimulée par sa condamnation à Constantinople II[116]. En revanche, la bibliothèque de Vivarium comprenait bien déjà un corpus de textes d'Origène[117]. Ainsi, ce *Commentaire* ne peut être retenu pour un témoin de l'afflux de manuscrits orientaux au VII[e] siècle. L'une et l'autre hypothèse servent quoi qu'il en soit notre enquête : que le livre ait été produit sur place ou soit arrivé au VII[e] siècle, l'essentiel est pour nous qu'il ait été disponible au début du IX[e] siècle[118]. Au-delà, c'est également avec les réfugiés orientaux qu'arriva très probablement une copie de l'œuvre de Jean Malalas de la première moitié du VII[e] siècle[119], dont certains passages furent traduits en latin pour fournir la matière d'une *Historia chronica* conservée dans un manuscrit du VIII[e] siècle[120]. Les œuvres médicales de Paul d'Égine étaient également disponibles, dont survivent trente-six folios palimpsestes du VIII[e] siècle[121]. Jean Irigoin propose que le manuscrit soit arrivé directement d'Orient au VIII[e] siècle[122], ce qui n'a rien d'impossible puisque l'on sait qu'en 723 encore le port de Naples, par exemple, était fréquenté par des navires égyptiens[123]. Les contacts devaient malgré tout être bien faibles et je me demande s'il ne serait pas plus simple d'envisager que le prototype ait pu arriver au siècle précédent et que nous n'en conservions qu'une

114. E. CRISCI, Un frammento palinsesto del «Commento al vangelo di S. Matteo» di Origeni nel codice *Criptense* Γ. β. VI, *JÖB* 38, 1988, p. 95-112 ; ID., *I palinsesti di Grottaferrata : studio codicologico e paleografico*, Napoli 1990, p. 78-80.

115. IRIGOIN, *Viri divites* (cité n. 25), p. 147 n. 17 et à nouveau IRIGOIN, L'apport de l'Italie méridionale (cité n. 69), p. 8 contre l'opinion de P. CANART et S. LUCÀ, exprimée dans l'introduction de *Codici greci dell'Italia meridionale* (cité n. 103).

116. F.-X. MURPHY et P. SHERWOOD, *Histoire des conciles œcuméniques. 3, Constantinople II et III*, Paris 1974, p. 57, 74, 108-109.

117. E. CONDELLO, *Una scrittura e un territorio. L'onciale dei secoli V-VIII nell'Italia meridionale* (Biblioteca di *Medioevo latino* 12), Spoleto 1994, p. 67.

118. Cela est d'ailleurs vrai pour l'ensemble des « grands livres carrés », la seule chose qui change c'est le poids respectif de l'héritage antique et de l'apport des migrations, la question intéresse donc surtout les historiens s'intéressant à la connaissance du grec dans l'Italie d'avant la reconquête justinienne.

119. IRIGOIN, L'apport de l'Italie méridionale (cité n. 69), p. 10.

120. *Ibid.*, p. 11 : *Historia chronica* conservée dans le *Pal. Vat. lat.* 277, ff. 56-81.

121. *Bruxell. Bibl. Roy.* IV 459. J. NORET, Trente-six grands folios onciaux palimpsestes (avec un fragment inédit) de Paul d'Égine, *Byz.* 49, 1979, p. 307-313 ; M. B. FOTI, Frammenti di Paolo d'Egina in un manoscritto messinese, *Codices manuscripti : Zeitschrift für Handschriftenkunde* 13, 3, 1987, p. 88-91. On retrouve Paul d'Égine en palimpseste dans un autre manuscrit du Saint-Sauveur de Messine (*S. Salv.* 2) : M. T. RODRIQUEZ, I palinsesti di Messina : indagine preliminare, dans *Libri palinsesti greci* (cité n. 71), p. 201-213, ici p. 207.

122. IRIGOIN, L'apport de l'Italie méridionale (cité n. 69), p. 10, parle plus largement d'une arrivée « bien avant le premier débarquement » arabe en Sicile en 827.

123. MCCORMICK, *Origins of the European economy* (cité n. 15), p. 866 n° 109.

première copie effectuée en Italie. La fortune de cet Alexandrin en Italie n'est pas sans rappeler le médecin de même origine qui œuvrait dans l'entourage du pape Grégoire le Grand vers 600 et scandalisa ce dernier en lui relatant les pratiques simoniaques de l'Église d'Alexandrie[124]. Céramiques[125], monnaies[126], œuvres hagiographiques[127], correspondance pontificale[128], épigraphie[129] concordent pour confirmer que les contacts se maintinrent encore au VIIe siècle entre l'Égypte et l'Italie du Sud[130]. Le codex Marchalianus, recueil égyptien de livres prophétiques copié au VIe-VIIe siècle, était également en Italie du Sud à une date haute, sans que l'on puisse toutefois être absolument certain qu'il y ait été avant la fin du Xe siècle[131]. Quelques autres manuscrits philosophiques et médicaux égyptiens, comme le commentaire de Jean d'Alexandrie au livre VI des *Épidémies* d'Hippocrate, contenant des textes demeurés inconnus à Byzance, seraient également arrivés en Italie

124. *Registrum* (cité n. 43), XIII, 42**,** lettre à Euloge d'Alexandrie dans laquelle Grégoire mentionne ce médecin, membre de ses *familiares*, qui se forma à Alexandrie.

125. Voir E. Campbell & C. Bowles, Byzantine trade to the edge of the world : Mediterranean pottery imports to Atlantic Britain in the 6th century, dans *Byzantine trade, 4th-12th centuries : the archaeology of local, regional and international exchange (38th Spring symposium of Byzantine studies, St John's College, University of Oxford, March 2004)*, ed. by M. Mundell Mango, Burlington VT 2009, p. 297-313 et les quelques cas de *Late Roman Amphora* 7 relevés dans les fouilles de Marseille et en Italie : D. Pieri, *Le commerce du vin oriental à l'époque byzantine (Ve-VIIe siècle) : le témoignage des amphores en Gaule* (Bibliothèque archéologique et historique 174), Beyrouth 2005, p. 166 et 201 et L. Saguì, Il deposito della Crypta Balbi : una testimonianza imprevedibile sulla Roma del VII secolo?, dans *Ceramica in Italia : VI-VII secolo : atti del convegno in onore di John W. Hayes, Roma, 11-13 maggio 1995*, a cura di L. Saguì (Biblioteca di archeologia medievale 14), Roma 1998, p. 305-330.

126. Environ 18 monnaies alexandrines en Italie, Sicile comprise, pour les VIe-VIIe siècles, voir E. A. Arslan, *Repertorio dei ritrovamenti di moneta Altomedievale in Italia (489-1002)* (Centro italiano di studi sull'alto medioevo. Testi, studi, strumenti 18), Spoleto 2005 dans la version online que l'on peut demander à l'auteur, complété par mon propre recensement pour la Sicile.

127. On pense évidemment aux emprunts à la *Vie de Jean l'Aumônier* qui mentionne à plusieurs reprises des relations avec l'Occident ou les emprunts faits à ce texte par l'auteur anonyme de la *Vie de saint Zosime de Syracuse* : voir V. Déroche, *Études sur Léontios de Néapolis* (Studia Byzantina Upsaliensia 3), Uppsala 1995, p. 87-88 et M. Re, La Vita di s. Zosimo come fonte per la storia della Sicilia del VII secolo, dans *La Sicile de Byzance à l'Islam* (cité n. 7), p. 189-204.

128. Le *Registrum* enregistre un nombre tout à fait étonnant de lettres adressées à Euloge d'Alexandrie, soit via les apocrisiaires des patriarches, soit de façon directe par le biais de la nef envoyée chaque année d'Alexandrie à Rome au tournant des VIe et VIIe siècles. Les lettres de Grégoire le Grand mentionnent même la présence en Sicile de moines alexandrins (*Registrum* [cité n. 43], XII, 16). Ces derniers se sont convertis en Sicile et sont revenus de l'erreur des monophysites pour rejoindre l'Église universelle. Ils ont décidé de rentrer à Alexandrie et demandé du pape une lettre pour pouvoir bénéficier de la protection d'Euloge contre les éventuelles violences de leurs voisins. L'un d'eux vivait dans un monastère fondé par ses parents et souhaiterait le réformer pour en chasser les hérétiques qui refusent de se convertir. *Registrum* III, 59 pourrait même faire référence à une communauté monophysite originaire d'Alexandrie retranchée dans une zone difficile d'accès de la Sicile sous la protection de grands personnages. Enfin, on trouve également des lettres envoyées au Sinaï (*Registrum* XI, 1 et 20).

129. Voir la référence au *linatarius* Petrus, ci-dessus p. 134 et n. 32.

130. Je proposerai une étude d'ensemble de ces données dans l'édition de mon intervention lors du congrès *Egypt connected*, 18-20 juin 2015, Leyde.

131. Date à laquelle une main apposa des abréviations propres à l'Italie du Sud, Irigoin, Manuscrits italiotes (cité n. 87), p. 129 et Id., Pour un bon usage des abréviations (cité n. 92), p. 13.

au VIIe siècle[132]. Enfin, un manuscrit parisien (*Par. gr.* 3032), bien que copié tardivement (xe-xie siècle), semble attester par les textes qu'il recèle une « transmission entre le Proche-Orient et l'Italie du Sud indépendamment de Byzance » du corpus hermogénien, tel qu'il était transmis au sein de l'école néoplatonicienne d'Alexandrie[133]. Étant donné le contexte politique, il semble évidemment délicat de dater cette transmission postérieurement au VIIe siècle, ce d'autant plus que Cassiodore lui-même aurait été un admirateur des maîtres alexandrins[134].

L'intérêt de l'Italie du Sud pour les études lexicographiques et grammaticales reflète celui des provinces syro-palestiniennes et égyptiennes avant la conquête arabe, une position moins assurée du grec stimulant l'intérêt pour ce type de textes[135]. Il est donc possible que les textes du ps.-Cyrille ou d'Hésychios, déjà évoqués, soient arrivés en Italie lors de la grande phase d'immigration orientale. Des tels apports auraient redoublé celui de l'héritage du Bas-Empire, déjà marqué par le poids des traités techniques. Dans ce cadre, il faut mentionner le *Bodleianus Barocci* 50, manuscrit du xe siècle qui regroupe des œuvres littéraires antiques rares et des traités grammaticaux et orthographiques[136]. Les divers

132. Il semble désormais acquis que le *Neap. gr. 1.* fut produit à Ravenne. On ignore malheureusement quand il sera arrivé en Italie du Sud, mais il fut annoté par un hellénophone faisant usage d'une écriture caractéristique du domaine italo-grec au IXe siècle. Il devait donc déjà être parvenu au sud de la péninsule à cette époque. C. Bertelli, Una proposta circa il committente del Dioscuride napoletano, dans *Dioscurides Neapolitanus : Biblioteca nazionale di Napoli Codex ex Vindobonensis Graecus 1 : commentarium*, a cura di C. Bertelli, S. Lilla, G. Orofino, Roma – Graz 1992, p. 115-123, propose que le manuscrit exécuté pour la cour exarcale de Ravenne ait été inspiré par les représentations de plantes sur les mosaïques du Grand Palais. Cette hypothèse ne semble néanmoins pas remporter les suffrages des spécialistes de plantes médicinales (A. Touwaide, L'herbier de Dioscoride à Ravenne au VIIe siècle ?, *Revue d'histoire de la pharmacie* 81, no 298, 1993, p. 368-370). Voir également M. Ceresa & S. Lucà, Frammenti greci di Dioscoride Pedanio e Aezio Amideno in una edizione a stampa di Francesco Zanetti (Roma 1576), *Miscellanea Bibliothecae Apostolicae Vaticanae. 15* (Studi e testi 453), Città del Vaticano 2008, p. 191-229, ici p. 209 n. 50.

133. C. Förstel & M. Rashed, Une rencontre d'Hermogène et de Cicéron dans l'Italie méridionale, *Νέα Ῥώμη* 3, 2006, p. 361-372 ; Lucà, Testi medici (cité n. 7), p. 573 et 576, envisage même un rôle direct de Théodose le Moine (dont la lettre, dans sa version grecque, ne nous est connue que par ce manuscrit) dans la composition et/ou transmission de ce corpus.

134. Lucà, Testi medici (cité n. 7), p. 574 n. 54 et Id., Note per la storia della cultura greca della Calabria medioevale, *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 74, 2007, p. 43-101. Que ces textes soient liés à l'œuvre et à la personne de Théodose le Moine atteste également leur disponibilité en Italie, sans doute en Sicile même, avant le retour byzantin en Italie du Sud sous les premiers Macédoniens. On pourrait alternativement penser que les textes soient arrivés dans le cadre des contacts entre la Sicile et les milieux syro-palestiniens au VIIIe-IXe siècle. En ce sens Lucà, Testi medici, p. 577, qui identifie Théodose avec un « intellettuale dell'Oriente greco esule in Italia meridionale dal *milieu* sinaitico o da quello palestinese » ce qui l'amène à placer la composition du manuscrit en dehors de l'Italie elle-même. L'hypothèse me semble moins séduisante et moins économique que celle de textes déjà présents en Italie. Mais fondamentalement, les deux hypothèses se valent pour notre propos : que l'Italie du Sud ait participé à la renaissance culturelle de Byzance par ses « propres forces » ou comme relais d'une tradition culturelle venue d'Orient, la région conserve son importance.

135. Irigoin, L'apport de l'Italie méridionale (cité n. 69), p. 12 ; voir aussi Lucà, Testi medici (cité n. 7).

136. Le manuscrit comprend également une collection d'épigrammes byzantines à laquelle Mark Lauxtermann attribue pour *terminus post quem* la fin des années 880. Pour une présentation synthétique extrêmement détaillée du contenu du manuscrit, voir le schéma offert par F. Ronconi, Quelle grammaire à Byzance ? La circulation des textes grammaticaux et son reflet dans les manuscrits, dans

lexiques copiés présentent un état antérieur à l'œuvre de Photius et Jean Irigoin propose donc que le manuscrit se soit fondé essentiellement sur un corpus de textes localement disponibles en Italie[137]. Mais l'origine de ce manuscrit demeure toutefois extrêmement polémique. L'origine sud-italienne défendue par Jean Irigoin[138] a en effet été remise en question par plusieurs autres experts[139], en dernier lieu Filippo Ronconi, à qui l'on doit plusieurs études du manuscrit[140]. Je dois toutefois avouer que malgré les critiques qu'ont soulevées ses contradicteurs, les arguments de Jean Irigoin me semblent extrêmement convaincants, notamment ceux ayant trait à la généalogie des translittérations[141] et à l'emploi des signes brachygraphiques[142]. En outre, Marc Lauxtermann, dans son étude de la collection poétique que renferme le manuscrit, attire l'attention sur le fait que le poète qui rédigea les quelques vers réunis dans le *Barocci* était très probablement un Calabrais, ce qui permet d'écarter l'objection soulevée par Nigel Wilson quant à la possibilité pour la Sicile de produire à l'époque de tels poèmes[143]. Cette remarque confirme donc avec force l'origine italienne récurrente des textes du *Barocci* 50. Si l'on voulait, néanmoins, se fonder sur la seule paléographie (contre l'avis, donc, de Jean Irigoin) et rejeter l'origine italienne du manuscrit, ne serait-il pas possible pour le moins d'attribuer précisément la collection de textes dont témoigne le codex à l'un de ces immigrés italiens venus faire fortune à Byzance dans la seconde moitié du IXe siècle ? J'inverserais bien en effet la position de Santo Lucà qui accepte que le manuscrit ait été produit en Italie, mais refuse d'en faire, sur la foi de l'écriture, un livre « italien »[144]. Que le manuscrit ait été produit

La produzione scritta tecnica e scientifica (cité n. 7), p. 63-110, ici p. 88 (identique à celui de F. RONCONI, *I manoscritti greci miscellanei : ricerche su esemplari dei secoli IX-XII* [Studi, testi, strumenti 21], Spoleto 2007, mais plus grand et donc plus facile de consultation).

137. IRIGOIN, L'Italie méridionale (cité n. 69), p. 51 ; ID., Pour un bon usage des abréviations (cité n. 92), p. 11 n. 40, mentionne ceux qui se sont ralliés à sa position ; il mentionne à la note suivante ses détracteurs, sur lequel je reviens plus avant.

138. J. IRIGOIN, Deux servantes maîtresses en alternance : paléographie et philologie, dans *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito : atti del V colloquio internazionale di paleografia greca (Cremona, 4-10 ottobre 1998)*, a cura di G. Prato, Firenze 2000, p. 589-600 et ID., Pour un bon usage des abréviations (cité n. 92).

139. WILSON, *Filologi bizantini* (cité n. 62), p. 323-324, mettait également en doute l'origine italienne, redimensionnant l'argument de la ligature « en as de pique ». De même, PERRIA, La minuscola «tipo Anastasio» (cité n. 62), p. 311, rejette l'origine sud-italienne, remettant en cause l'argument de la présence des signes tachygraphiques, puisque cette pratique ne s'était pas perdue en dehors de l'Italie (voir plus avant ici même). Voir encore I. HUTTER, *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften. 1, Oxford Bodleian Library. 1*, Stuttgart 1977, p. 15-16 et *1, Oxford Bodleian Library. 3*, Stuttgart 1983, p. 319-320.

140. Présentation d'ensemble, RONCONI, *I manoscritti greci miscellanei* (cité n. 136), p. 91-133 et ID., Quelle grammaire à Byzance ? (cité n. 136), p. 87-90.

141. IRIGOIN, Deux servantes (cité n. 138).

142. Mise en avant par IRIGOIN, Pour un bon usage des abréviations (cité n. 92), p. 12.

143. LAUXTERMANN, *Byzantine poetry* (cité n. 2), p. 325. Voir pour l'objection, N. WILSON, *Mediaeval Greek bookhands : examples selected from Greek manuscripts in Oxford libraries* (Medieval academy of America 81), Cambridge Mass. 1973, p. 16 ; voir également ID., On the transmission of the Greek lexica, *GRBS* 23, 1982, p. 370.

144. S. Lucà considérait d'abord le codex produit en Italie, mais pas « italien » car l'écriture n'est pas locale, avant de le qualifier finalement de « greco-orientale » (LUCÀ, Testi medici [cité n. 7], p. 576 n. 57).

en Orient d'après un ensemble de matériel textuel[145] importé d'Occident résoudrait en effet à mon sens le problème du *Barocci* 50[146].

Je me suis arrêté un peu longuement sur ce manuscrit car l'intérêt pour les ouvrages techniques[147] n'est évidemment pas sans intérêt pour juger de la capacité de l'Italie du Sud à participer à la renaissance intellectuelle de l'Orient byzantin. On a déjà vu que Théodose le Moine semble être lié à une œuvre de lexicographie dédiée à Jean Damascène, ainsi qu'à la transmission du corpus hermogénien[148]. Or, par ailleurs, l'un des grands spécialistes d'orthographe de la seconde moitié du IXe siècle était précisément le sicilien Théognoste et le *Bodleianus Barocci* 50 est le seul manuscrit à transmettre une répartition de son œuvre en sections qui remonterait à Théognoste lui-même[149]. Les cent quarante-deux premiers canons du texte puisent à des œuvres lexicographiques et notamment au ps.-Cyrille dont on a vu justement la probable circulation précoce en Italie du Sud[150]. Dès lors, la question des emprunts de Théognoste à Hésychios pourrait être reposée puisque l'une des caractéristiques des versions italiennes du ps.-Cyrille est précisément que celles-ci sont fortement interpolées de passages d'Hésychios[151]. Dans ce cadre, je note également que les deux manuscrits du ps.-Cyrille présentant les leçons les plus proches de l'œuvre de Théognoste sont pour l'un calabrais[152], pour l'autre peut-être moyen-oriental, en tout cas pas « byzantin »[153].

Mentionner l'œuvre de Théognoste nous a déjà entraînés vers la troisième question à régler, ou du moins à poser, dans le cadre de notre enquête. Dans quelle mesure le patrimoine culturel disponible en Italie du Sud aura-t-il pu contribuer à la renaissance culturelle à Constantinople dans la seconde moitié du IXe siècle ? Un paradoxe méthodologique doit être d'emblée souligné à mon sens. La méthode proposée par Jean Irigoin pour repérer les textes antiques connus dans l'Italie du Sud hellénophone repose notamment sur le fait que les manuscrits locaux véhiculent des particularités que l'on ne retrouve pas dans les provinces orientales. Il en découle que si un transfert complet du capital italien s'était opéré vers l'Orient, les manuscrits italo-grecs ne présenteraient plus de spécificités dans leurs leçons et nous ignorerions donc totalement la richesse culturelle de cette province. D'une certaine façon, ce simple constat répond à la question, puisque nous pouvons d'ores et déjà admettre que le transfert, s'il eut lieu, ne fut que partiel,

145. Ronconi, *I manoscritti miscellanei* (cité n. 136), p. 108, souligne que le manuscrit n'est pas la stricte copie d'un ensemble déjà constitué.

146. Si je le comprends bien, Ronconi, *I manoscritti miscellanei* (cité n. 136), p. 113 n. 84, envisagerait bien également dans l'absolu cette hypothèse, mais sans s'y attarder. Demeurerait pendante malgré tout la question de l'emploi des signes brachygraphiques auquel Irigoin, comme on l'a dit, accorde, à juste titre, une grande importance. Un scribe de Constantinople peut-il avoir reproduit ceux-ci d'après son modèle, n'en étant pas familier ? Ou s'était-il formé auprès du maître italien dont il recopierait la collection ?

147. Ce qui ne signifie pas évidemment que cet intérêt ait été une exclusivité de l'Italie.

148. Voir n. 7 et 133.

149. Schneider, *Les traités orthographiques* (cité n. 6), p. 280 et 283.

150. *Ibid.*, p. 281.

151. *Ibid.*

152. *Vall.* E. 11 ; sur ce manuscrit voir la bibliographie offerte *ad nauseam* dans Ronconi, Quelle grammaire ? (cité n. 136), p. 81 n. 79.

153. *Laur.* 57.39 ; Lucà, Il lessico del Ps.-Cirillo (cité n. 88), p. 69.

du fait même que la méthode Irigoin amène à des résultats. On ne s'étonnera d'ailleurs pas dans ce cadre du nombre de textes mineurs cités ici, puisque ce sont précisément ceux-ci qui auront eu le moins de chances d'être emportés vers l'Orient. Mais au-delà du paradoxe, il faut bien admettre que l'enquête ne peut pas se fonder ici en premier lieu sur les manuscrits.

On doit donc se tourner vers les hommes. Les Siculo-calabrais des « siècles obscurs » mirent-ils à profit leur patrimoine ? Dans quelle mesure la culture et l'éducation se maintinrent-elles localement ? Cette question revient à en poser une autre : les savants siciliens que l'on voit agir à Constantinople dans la seconde moitié du IXe siècle sont-ils les héritiers d'une tradition italienne ou sont-ils de purs produits de la renaissance en cours en Orient ?

Reprenons notre liste d'intellectuels siciliens et d'émigrés, en laissant néanmoins de côté les descriptions fantastiques du savoir attribué au calabrais Cosmas, professeur supposé de Jean Damascène[154]. Les cas sont très divers. Théophane l'Hymnographe et Théodose le Moine semblent bien actifs uniquement en Occident[155], ce qui amène à admettre qu'ils s'y formèrent. Le Syracusain Méthode partit jeune homme vers Constantinople pour y faire carrière déjà bien formé et son impact sur la vie culturelle de Constantinople n'a rien d'hypothétique[156]. On le sait, l'auteur de sa *Vie* mentionne qu'il avait étudié la grammaire, l'histoire, l'orthographe et la tachygraphie[157]. Ces dernières compétences évoquent une formation technique et les sceaux de *taboullarioi*[158], tout comme la *Vie de saint Pancrace de Taormine*, confirment la survivance locale de ce savoir technique, lié sans doute aux traditions du notariat en Italie du Sud[159]. La mention de l'histoire présente sans doute un intérêt spécifique car la Sicile semble avoir eu une tradition en ce domaine. Sans même évoquer la *Chronique de Cambridge*, qui illustre au mieux, mais pour une date plus tardive,

154. *PmbZ* 4097.

155. Même si Théodose peut parfaitement avoir composé sa fameuse lettre après avoir quitté l'Italie, il ne s'est certainement pas formé après cette période de sa vie.

156. Cette démarche et le fait que Méthode emmenait avec lui des fonds pour accéder aux honneurs ne sont pas sans évoquer le récit des habitants de l'Istrie relatant à leurs nouveaux maîtres carolingiens comment les ambitieux qui ne se contentaient pas des titres traditionnels de la notabilité locale devaient se rendre à Constantinople pour y obtenir le consulat : *Ab antiquo tempore, dum fuimus sub potestate Graecorum imperii, habuerunt parentes nostri consuetudinem habendi actus tribunati, domesticos seu vicarios necnon locoservator et per ipsos honores ambulabant ad communione et sedebant in congressu, unusquisque per suum honorem, et qui volebant meliorem honorem habere de tribuno ambulabat ad imperatorem, qui ordinabat illum ypato ; tunc ille qui imperialis erat ypatus in omni loco secundum illum magistrum militum procedebat.* Plaid de Rizana, C. Manaresi, *I placiti del «Regnum Italiae»* (Fonti per la storia d'Italia 92), Roma 1955, p. 50-56.

157. *PG* 100, 1245b. L'auteur parle précisément d'ὀξυγραφία.

158. G. Manganaro, Sigilli e graffiti su *solidi* nella Sicilia bizantina, dans *Byzantino-Sicula. 3, Miscellanea di scritti in memoria di Bruno Lavagnini* (Quaderni dell'Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici 14), Palermo 2000, p. 203-212, ici p. 204.

159. On ne peut être en revanche certain que Méthode maîtrisait dès avant son arrivée à Constantinople la calligraphie, et notamment la λιτογραφία ou écriture en onciale dont il se servit pour copier divers textes à Rome, comme le souligne P. Canart, Le patriarche Méthode de Constantinople copiste à Rome, dans *Palaeographica diplomatica et archivistica : studi in onore di Giulio Battelli. 1* (Storia e letteratura 39), Roma 1979, p. 343-353, ici p. 343.

la tradition historiographique grecque de la Sicile[160], on pense évidemment à l'histoire de l'île que rédigea Théognoste et que nous ne connaissons qu'à travers les chroniques mésobyzantines[161]. Mais au-delà, la *Vie de saint Pancrace* fait allusion aux *historiographoi* dont l'auteur tire des informations sur les Slaves en Sicile et qui peuvent difficilement être autres choses que des œuvres locales du VII[e] siècle ou du début du suivant[162].

Grégoire Asbestas présente sans doute un cas de figure similaire. En effet, rien n'indique qu'il se soit formé en Orient avant d'accéder au trône de Syracuse, même si c'est bien de Constantinople qu'il partit prendre ses fonctions[163]. Il serait donc arrivé déjà tout armé en Orient. On va y revenir[164].

Le cas de Constantin le Sicilien est plus complexe. On apprend en effet de son œuvre qu'il quitta la Sicile pour Constantinople par amour des études[165], mais cette démarche même me semble impliquer qu'il avait déjà reçu une formation suffisante pour aspirer à l'éducation supérieure qu'il devait aller quérir à Constantinople. On retrouverait ainsi un schéma proche de celui de Méthode[166]. Qu'il indique avoir laissé pour cela ses parents derrière lui ne me paraît pas non plus plaider en faveur d'un voyage effectué très jeune. Pour cette raison, je peine un peu à me rallier à la position de Marc Lauxtermann qui place sa naissance vers 825-830[167]. Rien n'interdit même de penser qu'il ait maîtrisé déjà suffisamment l'art poétique pour composer son fameux *Chant d'amour*, puisqu'il indique l'avoir rédigé ἐν νεότητι παίζων οὔτι σπουδάζων. Ce balancement pourrait

160. Pour ce texte, P. SCHREINER, *Die byzantinischen Kleinchroniken* (CFHB 12, 1-3. Series Vindobonensis), Wien 1975, n° 45, p. 326-340. Pour le notariat, M. AMELOTTI *et al.*, *Per una storia del notariato meridionale* (Studi storici sul notariato italiano 6), Roma 1982 ; M. AMELOTTI, G. COSTAMAGNA, *Alle origini del notariato italiano* (Studi storici sul notariato italiano 2), Roma 1975. Voir également les contributions réunies dans *L'héritage byzantin en Italie. 1* (cité n. 23).

161. Voir la référence au maître sicilien dans Scylitzes, p. 3 et le commentaire dans Skylitzès, *Empereurs*, p. IX.

162. STALLMAN, *The Life of S. Pancratius of Taormina* (cité n. 59), p. 280.

163. La *Chronique de Cambridge* écrit sous l'année 6352 (843-844) : ἔφερεν ὁ ἀρχιεπίσκοπος Γρηγόριος τὴν ὀρθοδοξίαν, SCHREINER, *Die byzantinischen Kleinchroniken* (cité n. 160), p. 331.

164. Voir ci-dessous p. 158 et 159-164.

165. Voir le titre même de l'œuvre qu'il composa lorsqu'il apprit la rumeur de la mort en mer de ses parents tel que nous le transmet le *Barb. gr.* 310 : Κωνσταντίνου γραμματικοῦ ἀνακρεόντιον: ὃς μαθημάτων χάριν πατρίδα καταλιπὼν καὶ γονεῖς, εἰς τὴν Βύζαντος ἀνῆλθε πόλιν, ψευδῆ δὲ φήμην περὶ τῶν γονέων μαθὼν ὡς ναυαγίῳ ἀπώλήτῳ ἐκ Σικελίας ἀπαίροντες, πένθει ἀτλήτῳ βεβολημένος ᾖσεν τοιάδε. « Anacréontique de Constantin le grammairien, lequel, ayant quitté sa patrie et ses parents, se rendit pour ses études dans la cité de Byzance et ayant reçu au sujet de ses parents la fausse nouvelle selon laquelle ils seraient morts dans un naufrage en appareillant de Sicile, frappé d'une douleur insupportable chanta ainsi ». Cf. C. GALLAVOTTI, Note su testi e scrittori di codici greci, *RSBN* NS 24, 1987, p. 29-83, ici p. 39. Voir également G. MONACO, L'anacreontica di Costantino Siculo, dans *Atti dello VIII congresso di studi bizantini (Palermo 3-10 aprile 1951). 1, Filologia, letteratura, linguistica, storia, numismatica*, Roma 1953 (= *Studi bizantini e Neollenici* 7), p. 153-159.

166. Le personnage d'Héliodore, le fils d'une « patricienne » catanaise s'adonnant dans la *Vie de Léon de Catane* à la magie noire par dépit de ne pas avoir pu faire carrière évoque un même schéma, mais que l'hagiographe qualifie d'éparque la fonction à laquelle aspirait le futur sorcier amène à redimensionner ses ambitions à une carrière locale, A. ACCONCIA LONGO, La Vita di S. Leone vescovo di Catania e gli incantesimi del mago Eliodoro, *RSBN* NS 26, 1989, p. 83, § 3, l. 4-6.

167. LAUXTERMANN, *Byzantine poetry* (cité n. 2), p. 103.

précisément indiquer la période antérieure à ses études « sérieuses » à la Magnaure[168]. À l'inverse, Athanase de Méthone[169] et Joseph l'Hymnographe[170] arrivèrent trop jeunes en Orient pour avoir déjà bénéficié d'une véritable éducation en Sicile. Sur ce point, donc, je crois nécessaire de rejeter les conclusions de N. B. Tomadakis sur la connaissance que Joseph aurait acquise des auteurs classiques en Sicile, car si l'hymnographe prit l'habit monastique à 15 ans à Thessalonique, il est difficile d'imaginer qu'il ait déjà bénéficié d'une formation aussi complète à son départ vers l'Orient[171].

On peut enfin appliquer la méthode développée par Paul Lemerle, l'examen de la formation des futurs saints dans les œuvres hagiographiques, au roman hagiographique que constitue la *Vie de Grégoire d'Agrigente*[172], car pour manifestement imaginaire que soit son héros l'auteur du texte est soucieux de « réalisme ». Son témoignage est en outre d'autant plus intéressant qu'Agrigente est alors une petite ville en pleine décadence[173]. L'éducation du jeune homme est confiée à l'évêque qui se charge de le faire éduquer

168. *Ibid.*, p. 103, préfère toutefois dater cette œuvre de ces premières années passées à la Magnaure, en raison même de l'excellence de la culture qu'elle reflète. Même dans ce cas, on peut admettre que Constantin ne passa pas brutalement d'une éducation de base à de tels sommets. Enfin, on ne peut pas davantage exclure que le poète retravailla son œuvre de jeunesse lorsqu'il compila la *Parisian collection of paederastica*.

169. Ainsi, Athanase de Méthone arriva encore enfant dans le Péloponnèse, voir en dernier lieu sur son épitaphe C. Crimi, Rileggendo l'epitafio di Atanasio, vescovo di Metone di Pietro d'Argo (BHG 196), dans *La Sicilia del IX secolo* (cité n. 7), p. 183-193. On notera que la famille débarque à Patras où venaient d'être rapatriés, depuis Reggio Calabria, les anciens habitants de la ville, au dire de la *Chronique de Monembasie* (*Cronaca di Monemvasia*, introd., testo critico e note a cura di I. Duičev [Istituto siciliano di studi bizantini e neoellenici. Testi e monumenti 12], Palermo 1976, l. 98-101). La découverte en Sicile du sceau du métropolite de Patras, Georges, daté précisément de ce second quart du IXe siècle apporte une touche de plus à ce petit tableau d'une circulation entre l'Italie du Sud et l'Ouest du Péloponnèse, V. Laurent, La date de l'érection des métropoles de Patras et de Lacédémone, *REB* 21, 1963, p. 129-141, ici p. 134 et planche en vis-à-vis. Le sceau est conservé au musée Salinas de Palerme sous le numéro d'inventaire 38202. Voir également V. Prigent, Notes sur l'évolution de l'administration byzantine en Adriatique (VIIIe-IXe siècle), *MEFRM* 120, 2, 2008, p. 393-417, ici p. 406.

170. La chronologie de la vie de Joseph l'Hymnographe est fort embrouillée, voir la critique du travail de E. I. Τωμαδακης [E. I. Tomadakis], *Ἰωσὴφ ὁ Ὑμνογράφος : βίος καὶ ἔργον*, Εν Αθήναις 1971, par D. Stiernon, La vie et l'œuvre de S. Joseph l'Hymnographe, *REB* 31, 1973, p. 243-266.

171. N. B. Tomadakis, La lingua di Giuseppe innografo (poeta greco palermitano), dans *Byzantino-Sicula. 2* (cité n. 10), p. 497-506, ici p. 502.

172. Le texte est rédigé sans doute à Rome, mais l'auteur est manifestement très au fait des réalités siciliennes, voir les commentaires, souvent antagonistes, qui accompagnent les traductions de A. Berger (Leontios presbyteros von Rom, *Das Leben des heiligen Gregorios von Agrigent*, kritische Ausgabe, Übersetzung und Kommentar von A. Berger [Berliner byzantinische Arbeiten 60], Berlin 1994) et de J. Martyn (*A translation of Abbot Leontios' Life of Saint Gregory, bishop of Agrigento*, commentary and transl. by J. R. C. Martyn [Texts and studies in religion 105], Lewiston – Queenstone – Lampeter 2004).

173. Prigent, *La Sicile byzantine* (cité n. 33), p. 47-49, 84-92 ; Id., L'évolution du réseau épiscopal sicilien (VIIIe-Xe siècle), dans *Les dynamiques de l'islamisation en Méditerranée centrale et en Sicile : nouvelles propositions et découvertes récentes*, éd. par A. Nef et F. Ardizzone, Rome – Bari 2014, p. 89-102, ici p. 98-99. Plus largement, R. M. Bonacasa Carra, R. L. Bellanca, G. Schirò, F. Scirè, La diocesi di Agrigento fra la tarda antichità e il medioevo : cristianizzazione e ricristianizzazione, dans *La cristianizzazione in Italia tra Tardoantico ed Altomedioevo : atti del IX congresso nazionale di archeologia cristiana, Agrigento, 20-25 novembre 2004*, a cura di R. M. Bonacasa Carra e E. Vitale, Palermo 2007, p. 1925-1967.

dans les θεῖα γράμματα[174]. Néanmoins, le professeur est un laïc, possédant son propre *didaskaleion* où il reçoit l'enfant. Le cursus se subdivise en deux phases, la première, préparatoire, sur laquelle on n'a pas de détails, entre huit et dix ans ; la seconde de dix à douze ans prend pour objet le calcul, le cycle des fêtes liturgiques, le psautier et les « révolutions des astres ». À douze ans, devant le goût de Grégoire pour la lecture et la psalmodie, l'évêque décide d'en faire un clerc. L'enfant est alors confié à l'archidiacre et bibliothécaire de la cathédrale qui l'initie à « tous les livres », « en lui apprenant à en percer le sens »[175]. Parmi ceux-ci l'hagiographe cite expressément une « vie de notre père Basile le Grand », que A. Berger propose d'identifier avec l'œuvre du ps.-Amphiloque[176]. Aussi nébuleux que soit en réalité son contenu[177], cette formation s'étend sur six ans, soit un cursus complet d'une décennie, ce qui n'est pas négligeable.

Si l'on se tourne vers la production littéraire sud-italienne, c'est bien évidemment la littérature religieuse qui domine. Citons d'emblée la section centrale, d'inspiration iconoclaste, du discours mis sous le nom du diacre Épiphane de Catane que la tradition aurait ultérieurement intégrée aux actes de Nicée II en le dotant d'un éloge final d'Irène et des pères que celle-ci réunit[178]. En revanche, la fructueuse « chasse au trésor » de Peter Van Deun oblige les historiens de l'Italie du Sud du haut Moyen Âge à faire leur deuil du fameux *Commentaire à l'Ecclésiaste* naguère attribué à un évêque d'Agrigente nommé Grégoire et qu'il faut rendre à Métrophane de Smyrne[179]. Au-delà, pour la période qui s'étend de la conquête à l'invasion musulmane, la production semble exclusivement hagiographique[180] et peut être groupée en trois catégories : les textes exaltant des martyrs, plus ou moins légendaires[181], les écrits pseudo-apostoliques plus ou moins romancés exaltant les grandes cités orientales[182], les vies de saints évêques de l'époque de la domination byzantine[183]. On pourrait y ajouter sans doute Philippe d'Agire, qui introduit un modèle monastique[184]. Ces œuvres contiennent parfois des emprunts étonnants : ainsi, on a pu repérer dans la

174. Leontios, *Das Leben des heiligen Gregorios von Agrigent* (cité n. 172), § 3, p. 145.

175. *Ibid.*, § 4, p. 147.

176. *Ibid.*, § 5, p. 148 et commentaire, p. 344-345.

177. Je ne m'étends pas sur la mention des œuvres de Grégoire de Nazianze et de saint Jean Chrysostome puisque la connaissance de ces textes par Grégoire est postérieure à sa formation finale en Orient. On peut noter toutefois que l'œuvre du premier est attestée en Italie du Sud par la tradition à une date haute, comme on l'a vu.

178. *PmbZ* 1565. A. Kazhdan, Epiphanios of Catania : a panegyrist of the council of Nicea of 787?, *Koinonia* 15, 1991, p. 145-153. Le choix d'un texte attribué, à tort ou à raison, à un membre de l'Église de Catane pourrait être à mettre en rapport avec la promotion de ce siège au rang exceptionnel de métropole sans suffragant sous Irène : Prigent, L'évolution du réseau épiscopal (cité n. 173), p. 97.

179. P. Van Deun, La chasse aux trésors : la découverte de plusieurs œuvres inconnues de Métrophane de Smyrne (ixe-xe siècle), *Byz.* 78, 2008, p. 346-367.

180. Pour la bibliographie, voir Re, Italo-Greek hagiography (cité n. 11).

181. Citons Agathe, Agrippine, les trois frères de Lentini, Alphion, Philadelphe et Kyros, Euplos, Lucie, Pellegrinos, Senator, Viator, Cassiodore et Dominata, auxquels on pourrait ajouter Nikon de Naples.

182. Bérylle de Catane, Marcien de Syracuse, Pancrace de Taormine.

183. Léon de Catane, Zosime de Syracuse, Grégoire d'Agrigente, Fantin de Tauriana.

184. La *Vie* la plus ancienne, composée vers 900, reprend sans doute une œuvre antérieure, voir *Vita di S. Filippo d'Agira attribuita al monaco Eusebio*, introd., ed. critica, trad. e note, C. Pasini (OCA 214), Roma 1981.

Vie de saint Pancrace des expressions reprises aux *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes[185]. Ultérieurement, au début du xᵉ siècle, la *Vie de saint Élie le Jeune* citerait Aristophane[186]. Ces perles sont sans doute à mettre au compte des lexiques déjà évoqués. Et dans ce cadre, il faut sans doute dorénavant faire une place au *Florilège Coislin*[187], remarquable et précoce anthologie de textes divers, d'auteurs parfois autrement inconnus[188], classés en chapitres selon l'ordre alphabétique. Tout comme le *Barocci*, ce recueil semble nous transmettre de façon privilégiée des extraits relevant de témoins italo-grecs des branches de la tradition d'œuvres aussi importantes que celle de Maxime le Confesseur, Grégoire de Nazianze[189] ou Basile de Césarée. La lettre Π recèle en outre un décalque grec du latin inconnu des dictionnaires grecs (φεριάλια). L'équipe de Louvain qui a entrepris depuis plusieurs années l'édition avance donc à titre de conclusion provisoire une origine sud-italienne de cette œuvre de compilation. Cela serait évidemment d'un grand intérêt pour qui tente d'estimer l'apport éventuel de l'Italie du Sud au « premier humanisme byzantin » puisque cette anthologie pourrait refléter au plus près le capital de textes alors disponibles dans la province. Bien évidemment, il sera essentiel de pouvoir vérifier dans quelle mesure les textes du *Barocci* 50 apparaissent dans le *Florilegium Coislin*.

Il faudrait pour finir citer l'hymnique, mais je me permets à nouveau de renvoyer ici aux travaux d'Augusta Acconcia Longo et Enrica Follieri[190]. De façon générale, il est possible que, de nouveau, les liens avec le Moyen Orient aient joué ici un rôle important, puisque l'on sait la réputation dont jouissaient les Palestiniens dans ce domaine[191].

Je ne m'étends pas davantage : ces productions indiquent que la vie culturelle demeura à un niveau pour le moins correct dans la région du Détroit de Messine durant les « Dark Ages », car il ne m'apparaît pas qu'aucune autre province ait livré pour l'époque autant d'œuvres, même si le démembrement de bon nombre de manuscrits de textes antiques profanes en marque clairement les limites[192].

185. F. Angiò, Simplegadi e Stretto di Messina in Apollonio Rodio e nella Vita di Tauro (dalla Vita di S. Pancrazio di Taormina), *Rudiae : ricerche sul mondo classico* 5, 1993, p. 35-40, pour d'autres observations sur la langue de ce texte, Ead., Osservazioni sulla lingua nella Vita di Tauro, *Rudiae : ricerche sul mondo classico* 7, 1995, p. 13-34.

186. R. Tosi, Esegesi dei testi, filologia e lessicografia, dans *La cultura scientifica e tecnica* (cité n. 87), p. 185-191, ici p. 191.

187. Avec bibliographie antérieure R. Ceulemans, I. De Vos, E. Gielen, P. Van Deun, La continuation de l'exploration du Florilegium Coislinianum : la lettre èta, *Byz.* 81, 2011, p. 74-126, ici p. 92-93. Je remercie Peter Van Deun de m'avoir signalé ce texte à côté duquel j'étais totalement passé, un titre aussi austère n'ayant pas déchaîné ma curiosité, je l'avoue… Il ne m'apparaît pas que la thèse de Tomás Fernández sur la lettre A soit déjà parue.

188. T. Fernández, Un auteur inconnu dans le Florilège Coislin : Léonce de Damas, *Sacris erudiri* 47, 2008, p. 209-221.

189. Mais voir ici la n. 98 et 99.

190. Voir note 10.

191. M.-F. Auzépy, De la Palestine à Constantinople (viiiᵉ-ixᵉ siècles) : Étienne le Sabaïte et Jean Damascène, *TM* 12, 1994, p. 216 (repris dans *L'histoire des iconoclastes* [cité n. 67]). On notera évidemment que le grand hymnographe Cosmas de Jérusalem était censé avoir eu un professeur calabrais, *PmbZ* 4097.

192. Voir en ce sens F. D'Aiuto, *Graeca* in codici orientali della Biblioteca Vaticana, dans *Tra Oriente e Occidente* (cité n. 109), p. 227-296, ici p. 277.

Ce constat nous amène à notre dernière question : les Siciliens eurent-ils le mobile et l'opportunité de participer à la renaissance culturelle du IXe siècle ? Cette question est en premier lieu liée à celle de l'émigration siculo-calabraise vers l'Orient, de sa nature et de sa chronologie, mais ce phénomène ne bénéficie pas encore d'une étude d'ensemble.

D'un intérêt spécifique est ici par exemple le rôle de Thessalonique comme pôle de l'émigration sicilienne. On le sait, après son séjour à Syracuse, saint Grégoire le Décapolite vint résider à Thessalonique dans une église Saint-Ménas[193]. Il y accueille saint Joseph l'Hymnographe, qui avait déjà pris l'habit dans cette ville, et avec lequel il part vivre à Constantinople[194]. Au début du Xe siècle, on retrouve dans la ville saint Élie le Jeune, de Sicile, qui y meurt[195]. Peu après, Fantin le Jeune[196], ascète calabrais, disciple de saint Élie le Spéléote, dont la *Vie* met en valeur les liens avec le Sicilien saint Élie le Jeune, prit également ses quartiers à Thessalonique. C'est là que fut composée sa *Vie* entre 986 et 996[197] et on le considère d'ailleurs dans sa terre natale d'Italie comme un saint thessalonicien[198]. On soulignera ici que Fantin s'installa dans une église Saint-Ménas qu'il est évidemment bien tentant d'identifier à celle qui hébergea Grégoire le Décapolite et Joseph l'Hymnographe[199]. Par ailleurs, au cours de son séjour, Fantin se distingua par la guérison d'un habitant de Thessalonique. Pour ce faire, il lui demanda de réciter une prière à saint Philippe d'Agire, le moine thaumaturge de l'Etna. Or le malade confirma immédiatement au saint qu'il connaissait déjà cette invocation, ce qui ne se conçoit que s'il vivait aux contacts d'émigrés siciliens car, sans attenter à la gloire de saint Philippe d'Agire, on peut admettre que son culte n'ait rien eu d'universel. Notons pour finir que ce Thessalonicien dévot de saint Philippe d'Agire portait le nom rarissime d'Antipas. Or tel est précisément le vocable de l'église constantinopolitaine où s'installèrent Grégoire le Décapolite et Joseph l'Hymnographe à leur arrivée de Thessalonique[200]. Doit-on y voir un simple hasard ou le reflet d'une dévotion particulière, commune aux « Italiens » de Thessalonique, envers le juif converti qui rendit la vue à saint Paul ? Quoi qu'il en soit de ce dernier point, ces liens récurrents entre les saints italo-grecs et Thessalonique sont pour le moins marquants. Rappelons également que l'Athos accueillit au Xe siècle un monastère *tou Sikelou*, dont le premier higoumène connu, en 985, portait également le nom de Fantin, tandis que le fondateur portait celui de Luc, également typique du monachisme italo-grec (citons Luc d'Armento, formé au monastère de saint Philippe

193. F. DVORNIK, *La Vie de saint Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IXe siècle* (Travaux publiés par l'Institut d'études slaves 5), Paris 1926, 14, p. 58, l. 24-25 ; C. MANGO, On re-reading the Life of St. Gregory the Decapolite, *Byzantina* 13, 1985, p. 633-646, ici p. 638-639.

194. Voir note 171.

195. G. ROSSI TAIBBI, *Vita di S. Elia il Giovane* (Istituto siciliano di studi bizantini. Testi e monumenti 7), Palermo 1954, p. 115.

196. E. FOLLIERI, *La Vita di San Fantino il Giovane* (Subsidia hagiographica 77), Bruxelles 1993, p. 445-446. P. YANNOPOULOS, La Grèce dans la Vie de S. Fantin, *Byz.* 65, 1995, p. 484-493.

197. Voir le commentaire de FOLLIERI, *La Vita di San Fantino* (cité n. 196), p. 273.

198. *Ibid.*, p. 359.

199. *Ibid.*, p. 445 et plus spécifiquement, E. FOLLIERI, Un santo monaco calabrese a Tessalonica : Fantino il Giovane, dans *Calabria cristiana : società, religione, cultura nel territorio della Diocesi di Oppido Mamertina-Palmi : atti del convegno di studi (Palmi-Cittanova, 21-25 novembre 1994). 1, Dalle origine al Medio Evo*, a cura di S. Leanza, Soveria Mannelli 1994, p. 463-476. JANIN, *Géographie* 2, p. 397.

200. JANIN, *Géographie* 1, 3, p. 43.

d'Agire, ou Léon-Luc de Calabre, plusieurs higoumènes de Carbone, Luc d'Isola Capo Rizzuto[201], etc.)[202].

Il me semble que l'origine de ces liens puisse être à rechercher dans l'emploi privilégié en Sicile des forces des thèmes balkaniques[203], car les membres de l'élite militaire, une fois de retour dans leurs foyers, pouvaient servir de patrons et protecteurs pour les immigrés[204]. Tout ce qui précède nous intéresse en outre évidemment au premier chef puisque le trône métropolitain de Thessalonique fut occupé au début des années 840 par le « père » de la renaissance intellectuelle du IXe siècle, Léon le Mathématicien[205], autour duquel gravita bien au moins un Sicilien, l'ingrat poète Constantin, amateur d'épigrammes érotiques converti sur le tard au puritanisme photien[206].

Aussi intéressant soit potentiellement le cas des immigrés de Thessalonique, je m'intéresserai ici plus largement à l'exil vers l'Orient du corps épiscopal sicilien, puisque celui-ci est de nature à avoir provoqué un phénomène d'entraînement plus large dans le segment le plus cultivé de la société siculo-calabraise. L'Église de Sicile se désintègre au Xe siècle, mais le phénomène a selon moi des racines plus anciennes. En ayant déjà traité ailleurs, je me permets de résumer ici à grands traits mes remarques[207]. Les bulles d'évêques siculo-calabrais sont relativement abondantes jusque vers le dernier quart du IXe siècle, mais au-delà, elles deviennent excessivement rares. Avant cette date la majorité des bulles sont conservées en Italie, alors que la majorité des bulles postérieures ne le sont pas. Le matériel placerait ainsi une rupture, qualitative et quantitative, dans le troisième quart du IXe siècle. Le fait devrait être mis en perspective avec la disparition contemporaine des hagiographies épiscopales et « civiques ». Cette « spécialité sicilienne » des années 650-850 cède en effet la place à la période suivante à une production centrée sur les

201. Il s'agit ici d'un évêque, mais le choix du nom est néanmoins typique.

202. *Actes de Chilandar. 1, Actes grecs*; *2, Actes slaves*, publiés par L. Petit et B. Korablev (Actes de l'Athos 5), Saint-Pétersbourg 1911 et 1915 (= *VV* 17, suppl. 1 et *VV* 19, suppl. 1) (rééd. Amsterdam 1975), nº 1 et nº 3, qui incorpore le nº 1 dans son dispositif, date : avril 1009; contenu : délimitation entre deux monastères. L. 7 : mention d'un *kyr Elias tou Sikelou*, que l'éditeur propose d'identifier comme un higoumène; L. 6 : Syméon Politès. Un higoumène du monastère de la Théotokos, mentionné en 1030, homonyme, est probablement le même personnage. Dans son édition des actes du *Prôtaton*, D. Papachryssanthou ne mentionne pas ce personnage. Elle donne les renseignements suivants : monastère du Sicilien *(tou Sikelou)* dont on connaît trois higoumènes : en 985, un acte du *prôtos* Thomas a pour scribe Phantinos, moine et higoumène du monastère de Luc *tou Sikelou*. Le monastère est donc antérieur à Phantinos et fut fondé par un moine Luc. Voir A. Pertusi, Monasteri e monaci italiani all'Athos durante l'alto medio evo, dans *Le millénaire du Mont Athos*, Chevetogne 1963, p. 217-251, ici p. 242-243.

203. V. Prigent, Byzantine military forces in Sicily : numismatic evidence, dans *Byzantine and Rus' seals : proceedings of the international colloquium on Rus'-Byzantine sigillography, Kyiv, Ukraine, 13-16 September 2013*, Kyiv 2015, p. 163-178.

204. À ce titre, je rappelle sans trop y insister que la documentation athonite plus tardive met couramment en relation *tou Sikelou* avec le monastère *tou Politou*, du nom, précisément d'un stratège de Sicile : *Xéropotamou*, nos 6 et 13; *Pantéléèmôn*, nos 1 et 5. Pour le stratège, Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken* (cité n. 160), p. 334.

205. *PmbZ* 4440.

206. Lauxtermann, *Byzantine poetry* (cité n. 2), p. 98-107.

207. Prigent, L'évolution du réseau épiscopal (cité n. 173), p. 99-102.

modèles monastiques[208]. Cela est d'autant plus marquant que la conquête musulmane se prêtait particulièrement à l'exaltation de belles figures de héros civiques.

De fait, il me semble que les évêques siciliens sont très vite partis en Orient. Je me contente d'un exemple. Au concile antiphotien de 869, le nombre de participants augmenta de session en session au fur et à mesure de l'arrivée des évêques[209]. Or, le métropolite de Catane et les évêques de Cefalù, Alesa et Messine sont présents dès les premières sessions, signe du fait qu'ils étaient déjà sur place lorsque s'ouvre le concile. Sont évidemment aussi dans la capitale le métropolite de Syracuse en titre, Grégoire Asbestas[210], et son fidèle lieutenant, Zacharie de Taormine[211]. On a donc ici représentés tous les sièges qui ne sont pas déjà en zone contrôlée par les Musulmans et la chronologie nous renvoie à celle de la double disparition des bulles et des hagiographies épiscopales en Italie. Je ne peux pas croire qu'il s'agisse d'une coïncidence.

Je ne vais pas plus avant dans le détail, mais il me semble certain que très tôt les évêques de Sicile vinrent en Orient, ce qui peut aussi expliquer l'influence de Grégoire de Syracuse à Constantinople. Cet afflux vers l'Orient a cinq raisons principales. Tout d'abord, avant même 843, le métropolite de Sicile semble passer le plus clair de son temps à Constantinople[212], ce qui oblige, soulignons-le, ses suffragants à des voyages pour leur ordination. Deuxièmement, en 843, un Sicilien accède au patriarcat, ouvrant de belles perspectives pour ses compatriotes. Ce d'autant plus que le renouvellement du haut clergé siculo-calabrais au lendemain du rétablissement de l'orthodoxie dut être conséquent puisque Théodore Krithinos, chef de cette Église, était l'archétype de l'iconoclaste impénitent. En 869, les évêques présents au concile affirment devoir tous leur consécration à Méthode ou à Ignace[213]. Troisièmement, le métropolite de Sicile Grégoire est à la tête d'un parti puissamment impliqué dans la lutte pour le contrôle du patriarcat après la mort de Méthode[214]. Quatrièmement, sous les Amoriens, la Sicile a eu pour stratèges un favori de Michel II, Phôteinos, ancêtre de Constantin VII[215], Alexis Mouselè,

208. Sabas le jeune ; Christophore et Macaire ; Luc de Corleone ; Élie le Spéléote ; Élie le Jeune ; Philippe d'Agire. De nouveau la bibliographie est immense. Voir, entre autres, sur les saints moines qui fuient vers la Calabre, F. Burgarella, L'eparchia di Mercurio : territorio e insediamento, *RSBN* 39, 2003, p. 59-92 ; de façon plus générale, pour le monachisme italo-grec, en dernier lieu Peters-Custot, *Les Grecs de l'Italie méridionale* (cité n. 18), p. 197-221.

209. D. Stiernon, *Histoire des conciles œcuméniques. 5, Constantinople IV*, Paris 1967. Ce concile s'ouvre avec seulement douze évêques orientaux pour se clôturer avec 102 présents. Il est clair que la réunion commence avec les individus qu'Ignace avait « sous la main » et que les provinciaux arrivent peu à peu. Or, Nicétas de Cefalù (*PmbZ* 25700) et Antoine d'Alesi (*PmbZ* 20479) sont là dès l'ouverture. Euthyme de Catane (*PmbZ* 21914) entre en scène le surlendemain, mais le délai s'explique par son appartenance au groupe de pénitents ayant reconnu Photius. Grégoire de Messine (*PmbZ* 22350) apparaît six jours après, s'étant manifestement fait tirer l'oreille pour signer le *libellus* du pape. Il est donc clair qu'ils résident à proximité immédiate ou dans la capitale.

210. *PmbZ* 2480. Le métropolite gravite autour de Photius depuis des années.

211. *PmbZ* 8629.

212. Prigent, L'évolution du réseau épiscopal (cité n. 173), p. 101-102.

213. *Ibid.*, p. 101.

214. Pour les détails de ces manœuvres interminables, F. Dvornik, *Le schisme de Photius : histoire et légende*, Paris 1950. Je tente ci-dessous d'illustrer l'existence de ce parti.

215. *PmbZ* 6241.

l'héritier présomptif de Théophile[216] et deux membres de la famille Kondomytès, parents de l'impératrice Théodora et de Photius[217]. L'un d'eux était d'ailleurs en poste à la veille du triomphe de l'orthodoxie[218]. Or, je l'ai déjà évoqué à propos de Thessalonique, ces anciens stratèges offrent des patrons idéaux pour les exilés siciliens. Cinquièmement, évidemment, la lente conquête arabe incitait à profiter au plus vite de ces opportunités de carrière à l'Est[219]. Cette quintuple réalité est je crois un point essentiel pour tenter de mesurer l'impact éventuel des Grecs d'Italie du Sud sur le renouveau culturel à Constantinople, car les évêques ne se déplacent pas seuls.

Pour conclure, on peut tenter d'illustrer l'existence du fameux « parti » dirigé par le métropolite de Sicile Grégoire d'Asbestas. En outre, la petite « étude de cas » qui suit est susceptible d'offrir un exemple concret de l'apport de cet intellectuel sicilien au renouveau de la poésie religieuse en Orient.

Un sceau conservé au musée archéologique Paolo Orsi de Syracuse (fig. 1)[220] présente un type iconographique bien connu, qualifié de « Vierge photienne » par rapprochement avec le sceau patriarcal[221]. Mais au-delà de l'iconographie, ce qui est exceptionnel sur cette bulle est l'usage d'une formule métrique, la plus ancienne du bullaire après celle des sceaux d'André de Crète[222]. La formule est la suivante : + Σὲ προσκυν(οῦ)[μεν] (καὶ) τὸν ἐκ σοῦ παρθένε[223].

La datation est aisée puisque le possesseur du sceau est un personnage bien connu des sources[224] : le fameux métropolite de Syracuse Grégoire Asbestas. Sa carrière fut chaotique et il exerça trois « mandats » à la tête de l'Église sicilienne entre 843 et 878[225]. Dès 879, il obtint sa nomination à la tête de la métropole de Nicée. Nous verrons plus tard que le premier mandat, 843-852/3, doit sans doute être retenu pour cette bulle[226].

216. *PmbZ* 195.

217. Constantin (*PmbZ* 3929) et Bardas (*PmbZ* 793) auquel il faut rapporter selon moi la mention de l'arrivée en Sicile d'un stratège Kondomytès en 859 (Schreiner, *Die byzantinischen Kleinchroniken* [cité n. 160], p. 332), Prigent, *La Sicile byzantine* (cité n. 33), p. 1180-1184.

218. Constantin est le stratège en titre au moins en 839. V. von Falkenhausen, Il ducato di Gaeta, dans *Storia d'Italia. 3, Il Mezzogiorno dai Bizantini a Federico II*, Torino 1983, p. 348; *Codex diplomaticus Cajetanus. 1-2*, Montis Casini 1888-1891, t. 1, 9 : [....] *seu salutem domini Constantini excellentissimi patricii et monostratigi* […].

219. À l'exception toutefois peut-être des évêques iconoclastes qui purent être bien contents de demeurer en place hors de portée de l'administration impériale dans l'ouest de l'île. Rien n'interdit de penser en effet que l'iconoclasme ait survécu un temps en Sicile en zone musulmane.

220. Laurent, *Corpus* 5, nº 887.

221. *Ibid.*, nº 7.

222. *Ibid.*, nº 619.

223. Voir maintenant sur cette légende, A.-K. Wassiliou-Seibt, *Corpus der byzantinischen Siegel mit metrischen Legenden*. 2, Siegellegenden von Ny bis inklusive Sphragis (WBS 28, 2), Wien 2016, nº 1899a, b, c.

224. La légende de revers porte + τῷ σῷ δούλῳ Γρη[γο]ρίῳ ἀρχιεπισκόπῳ (τῆς) Σικελ[ία(ς)].

225. Nommé par Méthode, il est déposé sous Ignace (vers 852 ou 853), rétabli par Photius (858-867) avant de le suivre dans sa chute et d'être brièvement rétabli (877-878) puis de prendre la tête de l'Église de Nicée (879-880).

226. Ce qui permet, par rapprochement, de répondre aux interrogations de Laurent sur la chronologie relative des deux bulles de Photius : le sceau à la Vierge en buste est celui du premier patriarcat.

Ce qui nous intéresse pour l'instant est que Grégoire ne fut pas le seul à faire usage de ce droit si particulier.

Citons pour commencer la bulle de Jean, métropolite de Laodicée (fig. 2), éditée par Vitalien Laurent et datée du début du xᵉ siècle[227]. Cette datation repose sur un rapprochement avec une autre bulle, celle de Jean, évêque de Rossano (fig. 3)[228]. Le droit était si caractéristique que le père Laurent identifia les deux titulaires : Jean de Rossano aurait fui l'Italie pour trouver un poste plus tranquille en Orient, obtenant au passage une importante promotion. Ce faisant, il aurait simplement recomposé son *boullotèrion*. Cette reconstruction pose deux problèmes. Tout d'abord la date. Laurent considérait le siège de Rossano comme une création de l'extrême fin du ixᵉ siècle. En conséquence, Jean n'avait pu arriver en Orient que vers 900 au plus tôt. Or, on sait à présent que le siège de Rossano existait dès le début du viiiᵉ siècle[229], ce qui fait tomber le *terminus post quem*. En conséquence, le parallèle évident avec la bulle de Grégoire de Syracuse oblige à dater les sceaux de Jean au moins du troisième quart du ixᵉ siècle[230]. Le deuxième point concerne l'identité des deux Jean, l'évêque calabrais et le métropolite de Phrygie[231].



Fig. 1 – Sceau de Grégoire, métropolite de Syracuse.

Avers : au centre du champ, buste de la Vierge portant le Christ en médaillon sur la poitrine. L'icône est flanquée de deux monogrammes cruciformes : à gauche, Θεοτόκε ; à droite, βοήθει. À la circonférence court une légende, enserrée dans une double bordure de grènetis, commençant à midi : .CЄΠΡΟCΚVNȢ···SΤΟΝ·······ΡΘЄΝЄ, soit la formule de dévotion : [+] Σὲ προσκυνοῦ[μεν] (καὶ) τὸν [ἐκ σοῦ πα]ρθένε

Revers : légende sur cinq lignes :

+ΤωCω
ΔΟVΛωΓΡΗ
··ΡΙωẠΡΧΙẸ
Π̣ΙCΚΟΠ·
CΙΚЄΛ··

+ τῷ σῷ δούλῳ Γρη[γο]ρίῳ ἀρχιεπισκόπ[ῳ] (τῆς) Σικελ(ίας)

227. Laurent, *Corpus* 5, nº 527, avec la référence aux éditions antérieures.
228. *Ibid.*, nº 914.
229. V. Prigent, Les évêchés byzantins de la Calabre septentrionale, *MEFRM* 114, 2, 2002, p. 931-953.
230. Voir en ce sens également *PmbZ* 22845.
231. *PmbZ* 22845 et 22855.



Fig. 2 – Sceau de Jean, métropolite de Laodicée.

Avers : au centre du champ, buste de la Vierge portant le Christ en médaillon sur la poitrine. L'icône est flanquée de deux monogrammes cruciformes : à gauche, Θεοτόκε ; à droite, βοήθει. À la circonférence court une légende, enserrée dans une double bordure de grènetis, commençant à midi : ...ΠΡΟCΚVΝȣΜЄΝ..ΟΝЄΚCȣΠΑΡ····, soit [+ Σὲ] προσκυνοῦμεν [(καὶ) τ]ὸν ἐκ σοῦ παρ[θένε]

Revers : légende sur quatre lignes :

.ΤѠCѠ
ΔȣΛѠΙѠΑΝΝ̣.
ΜΗΤΡΟΠΟΛꞩΛΑ̣
ΟΔΙΚЄΙΑC

[+] τῷ σῷ δούλῳ Ἰωάνν[ῃ] μητροπολ(ίτῃ) (τῆς) Λαοδικείας



Fig. 3 – Sceau de Jean, évêque de Rossano.

Avers : au centre du champ, buste de la Vierge portant le Christ en médaillon sur la poitrine. L'icône est flanquée de deux monogrammes cruciformes : à gauche, Θεοτόκε ; à droite, βοήθει. À la circonférence court une légende, enserrée dans une double bordure de grènetis, commençant à midi : ....Ο̣CΚVΝȣΜЄΝSΤΟΝЄΚCȣΠΑΡΘЄΝ̣Є̣, soit : [+ Σὲ πρ]οσκυνοῦμεν (καὶ) τὸν ἐκ σοῦ παρθένε

Revers : légende sur quatre lignes :

+ΤѠCѠ
ΔȣΛѠΙѠΑΝ
ΝΗЄΠΙCΚꞩΤ
ȣΡȣCΙΑꞩ

+ τῷ σῷ δούλῳ Ἰωάννῃ ἐπισκ(όπῳ) τοῦ Ῥουσια(νοῦ)

Comme le révèlent les deux photographies, les deux *boullotèria* ne partagent pas en réalité la même matrice de droit. Rien n'oblige donc à identifier l'évêque de Rossano avec celui de Laodicée et à admettre un transfert.

La bulle suivante (fig. 4) appartient à une collection privée. Elle mentionne Paul, métropolite de Séleucie de Pamphylie. On retrouve au droit la Vierge entourée de la formule métrique qui court le long de la circonférence. Les monogrammes qui flanquent le buste sont toutefois légèrement différents, la formule τῷ σῷ δούλῳ étant intégrée dans celui de droite. En conséquence, la légende circulaire de revers fait double emploi, ce qui indiquerait ici une matrice recomposée. Il est donc probable que Séleucie n'ait pas été le premier siège de Paul.



Fig. 4 – Sceau de Paul, métropolite de Séleucie.

Avers : au centre du champ, buste de la Vierge portant le Christ en médaillon sur la poitrine. L'icône est flanquée de deux monogrammes cruciformes : à gauche, Θεοτόκε βοήθει ; à droite, τῷ σῷ δούλῳ. À la circonférence court une légende, enserrée dans une double bordure de grènetis, commençant à midi : +CЄΠΡΟCΚVΝΟVΜЄΝ.......VΠΑΡΘЄΝЄ, soit la formule de dévotion : + Σὲ προσκυνοῦμεν [(καὶ) τὸν ἐκ σο]ῦ παρθένε

Revers : légende à la circonférence entre deux bordures de grènetis commençant à midi : +ΘЄΟΤΟΚЄΒ̣Ο̣Η̣Θ̣...ωCωΔΟVΛω, Θεοτόκε βοήθ[ει] ; à droite, [τ]ῷ σῷ δούλῳ.

Dans le champ, légende sur cinq lignes :

+ΠΑVΛ
ωΜΗΤΡΟ
ΠΟΛΙΤΗC
ЄΛЄVΚ
ЄΙΑC

+ Παύλῳ μητροπολίτῃ (τῆς) Σελευκείας

À ce stade de l'enquête, nous avons déjà trois ou quatre personnages faisant usage du même droit. Si nous en admettons trois, on doit en conclure que tous ont changé de siège dans leur carrière, un fait remarquable dans le contexte de la liquidation de l'iconoclasme et des incessants revers de fortune des partis ignaciens et photiens. Même en faisant abstraction de ce point, on est clairement en présence d'un groupe structuré, car le choix de ce droit unique ne saurait être fortuit. Mon premier mouvement a donc été d'associer ce groupe au parti dont Grégoire Asbestas était le chef et qui aida Photius à conquérir le patriarcat.

Toutefois, une dernière bulle m'amène à réviser légèrement mon jugement. Il s'agit de la bulle du métropolite d'Athènes Nicétas, éditée également par Vitalien Laurent[232]. Laurent mentionne bien la Vierge au médaillon, mais n'a pas su reconstituer la légende circulaire. Son édition offre +CЄΠ...........ΑΡΘ que l'on n'hésitera pas à reconstituer sur le modèle de la formule de Grégoire Asbestas. En outre, Vitalien Laurent propose à nouveau une date trop tardive à mon sens (début xᵉ siècle). Les sources conciliaires de 869/70 mentionnent bien un Nicétas d'Athènes, actif lors du long conflit entre Photius et Ignace et une inscription date sa mort de 881[233]. La difficulté vient du fait que ce personnage était l'un des principaux partisans d'Ignace et donc nécessairement un adversaire de Grégoire Asbestas.

Dès lors la seule solution pour interpréter ces bulles en tant que groupe me semble de les remonter au plus près du triomphe de l'orthodoxie, avant que les rivalités pour le contrôle du patriarcat ne fassent éclater le groupe. Une telle rupture de front expliquerait d'ailleurs que les évêques mis en place en Sicile par Grégoire Asbestas ne lui aient pas tous été fidèles lors du conflit entre Ignace et Photius, comme on l'a vu à propos du concile de 869.

Qu'en est-il de la formule métrique elle-même ? Il m'a été impossible de la retrouver telle quelle dans les textes poétiques édités et j'espère que plus savant que moi dénichera ce trésor. Toutefois, dans les versions modernes de la liturgie de saint Jean Chrysostome, les diptyques des morts sont précédés par une *ekphonesis* en l'honneur de la Vierge qu'introduisit le patriarche Gennadios Iᵉʳ (458-471) dans le cadre de la querelle monophysite[234]. Cette formule est suivie par une réponse de la congrégation : Ἄξιόν ἐστι. Σὲ προσκυνοῦμεν, δέσποινα, καὶ τὸν ἐκ σοῦ τεχθέντα[235]. Je crois que le parallèle avec le vers présent sur les bulles tout juste présentées est patent, mais les plus vieux manuscrits ne notent pas les éléments qui n'appartiennent pas stricto sensu à ce que prononcent les officiants, ce qui hypothèque la possibilité de dater l'introduction de notre formule dans la liturgie[236]. Néanmoins, l'ancienneté de son usage me semble clairement indiquée par des citations dans le décor peint de plusieurs églises de Grèce des xiiᵉ-xiiiᵉ siècles. Les peintures font ici usage de la formule Σὲ προσκυνοῦμεν καὶ τὸν ἐκ σοῦ τεχθέντα, une simple adaptation de la formule liturgique à un dodécasyllabe[237]. Il est impossible évidemment d'affirmer que la formule est déjà en usage dans la liturgie, mais il est clair qu'elle ne provient pas de quelque *theotokion* obscur. Je crois qu'il faut

232. Laurent, *Corpus* 5, nº 593. Le numéro précédent est attribué au même individu mais la légende de circonférence est illisible. On notera que la composition de l'iconographie est identique à celle du sceau de Paul de Séleucie.

233. *PmbZ* 25698.

234. Sur cette section de la liturgie, R. Taft, *A history of the liturgy of St. John Chrysostom. 4, The diptychs* (OCA 238), Roma 1991. Pour l'introduction de l'*ekphonesis*, voir p. 100-101.

235. Π. Ν. Τρεμπελας [P. N. Trempelas], *Αἱ τρεῖς λειτουργίαι κατὰ τοὺς ἐν Ἀθήναις κώδικας* (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie 15), Ἀθῆναι 1935, p. 116, 10.

236. Voir les exemples donnés dans G. Winkler, Die Interzessionen der Chrysostomusanaphora in ihrer geschichtlichen Entwicklung, *OCP* 36, 1970, p. 328, notamment l'*Athen.* 779 du xviiiᵉ siècle.

237. A. Rhoby, *Byzantinische Epigramme in inschriftlicher Überlieferung. 1, Byzantinische Epigramme auf Fresken und Mosaiken* (Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 15. Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften 374), Wien 2009, nº 129 : église de Hagios Strategos, xiiᵉ siècle, avec commentaire et parallèles.

ici citer Niki Tsironis qui mentionne qu'au XIe siècle, lorsque triomphe finalement la liturgie chrysostomienne[238], des hymnes en l'honneur de la Théotokos furent introduits dans les textes liturgiques normatifs, les plus belles pièces poétiques étant détachées de leur contexte d'origine, mises en musique et intégrées au service[239]. Tel fut probablement le cas à mon sens avec cette formule dont nos sceaux permettent de remonter l'origine de trois siècles, jusqu'au milieu du IXe siècle, c'est-à-dire lorsque la liturgie de saint Jean Chrysostome commence à prendre le pas sur celle de saint Basile[240]. Ils en replacent en outre la composition dans l'entourage de Méthode et l'on rappellera que les disciples de Grégoire de Syracuse étaient réputés versés dans l'hymnique[241]. Il devient évidemment tentant d'attribuer à l'énergique Sicilien la paternité du vers présent sur son sceau. Mais je ne peux le prouver.

Je m'arrête ici avec un bref bilan. Premier point, dans les siècles qui précèdent la renaissance du IXe siècle, l'Italie du Sud hellénophone, et notamment la Sicile, possédait un capital de textes antiques d'autant plus conséquent que l'hellénisme y était déjà dominant. La prospérité maintenue de l'île explique sans doute dans une large mesure que la vie intellectuelle y soit demeurée à un meilleur niveau que dans bien des provinces de l'Empire. En outre, l'apport né de la phase d'immigration orientale semble avoir redoublé les deux points forts de ce capital : les textes techniques et les ouvrages liturgiques d'inspiration orientale. Or, ce sont bien là deux points qui intéressèrent la vie intellectuelle dans la seconde moitié du IXe siècle que ce soit pour la renaissance culturelle ou la réforme de l'Église après le triomphe de l'orthodoxie. Deuxième point, les Siciliens eurent bien un mobile pour participer à la renaissance : le souhait de fuir vers l'Orient face aux invasions arabes, strictement concomitantes à la renaissance. Troisième point, ils bénéficièrent pour ce faire de l'opportunité idéale : entrèrent en effet en conjonction l'avènement d'un patriarche sicilien, la grande valse des sièges épiscopaux qui s'étendit sur plusieurs décennies entre 843 et le début du second patriarcat de Photius et la succession à la tête de l'île de gouverneurs appartenant aux plus hautes sphères du pouvoir.

Donc moyen, mobile et opportunité sont à l'évidence au rendez-vous, bien que l'on ne puisse avancer de preuves irréfutables pour aller au-delà du proverbial « reasonable doubt ».

CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée – Maison française d'Oxford

238. S. Parenti, La «vittoria» nella Chiesa di Costantinopoli della liturgia di Crisostomo sulla liturgia di Basilio, dans *Comparative liturgy fifty years after Anton Baumstark (1872-1948)*, ed. by R. F. Taft *et al.* (OCA 265), Roma 2001, p. 907-928.

239. N. Tsironis, From poetry to liturgy : the cult of the Virgin in the Middle Byzantine era, dans *Images of the Mother of God : perceptions of the Theotokos in Byzantium*, ed. by M. Vassilaki, Ashgate 2005, p. 91-102, ici p. 96-97.

240. Parenti, La «vittoria» (cité n. 238).

241. G. Dagron, Le traité de Grégoire de Nicée sur le baptême des juifs, *TM* 11, 1991, p. 313-357, ici p. 342, n. 134.

DE TARAISE À MÉTHODE (787-847) : L'APPORT DES PREMIÈRES GRANDES FIGURES, UNE NOUVELLE APPROCHE*

par Stéphanos Efthymiadis

Les soixante ans précis qui vont du concile de Nicée II (787) à la mort du patriarche Méthode en 847 ne dépassent que d'une décennie et demie les quarante-cinq ans qui se sont écoulés depuis la publication du *Premier humanisme byzantin*. Dans les soixante ans qui comprennent l'intermède iconodoule, le second iconoclasme et le rétablissement des images en 843, et qu'on reconnaît aujourd'hui, je l'espère, comme le lendemain et non la dernière phase de la crise des siècles obscurs, la culture et la littérature byzantines ont subi des développements remarquables qui demandent une approche nouvelle capable d'écarter quelques préjugés et quelques malentendus encore répandus. Certes, il faut, comme toujours, associer les transformations d'une culture à celles d'une société qui subit les bouleversements et les intérêts politiques de l'époque et, somme toute, se mettre en accord avec Paul Lemerle, qui signalait que « le ixe siècle est l'une des époques les plus originales et novatrices de l'histoire de Byzance, ou plutôt, [qu']il est l'aboutissement d'une longue et profonde évolution, commencée bien avant, au lendemain de la conquête arabe, et par laquelle Byzance se transforma pour survivre »[1].

Par analogie, dans l'espace chronologique compris dans les quatre dernières décennies qui ont suivi *Le premier humanisme*, notre discipline a suffisamment progressé pour pouvoir reprendre, critiquer et élargir les problématiques lancées par ce livre. Au-delà du large écho et des réactions que celui-là a rencontrées, de nouvelles synthèses portant sur ces décennies ont vu le jour, essayant de réviser les interprétations proposées par Lemerle et de réévaluer le potentiel de cette période. Parmi les érudits qui, systématiquement ou non, se sont penchés sur la question du début de la renaissance des lettres à Byzance au ixe siècle, il faut compter Cyril Mango, Paul Speck, Ihor Ševčenko, Warren Treadgold, Marie-France Auzépy, Alexander Kazhdan, Bernard Flusin, et, tout récemment, Leslie Brubaker et John Haldon[2]. D'une façon ou d'une autre, tous s'accordent à proposer des

* Pour la lecture critique de ces pages, je suis redevable à mon collègue Charis Messis (EHESS).

1. *Premier humanisme byzantin*, p. 120.

2. Ces auteurs-ci prêtent peu d'attention aux questions de la production littéraire et culturelle de l'époque et l'encadrent dans un « retour général » vers l'antiquité tardive : voir J. Haldon &

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 165-186.

interprétations différentes à certains égards de celles de Lemerle et, dans leur majorité, assignent à cette période, qui va de la fin du VIIIe au milieu du IXe siècle, une valeur beaucoup plus importante que celle que lui accordait le byzantiniste français. Plus précisément, dans son étude sur la disponibilité des livres pendant la période entre 750 et 850, Cyril Mango signalait la rareté des livres et le prix élevé auquel on pouvait en acquérir ou en produire de nouveaux ; il associait en outre l'introduction de la minuscule avec la bourgeoisie constantinopolitaine qui faisait partie de la bureaucratie administrative de l'Empire et formait le groupe social pour lequel le besoin d'un renouveau culturel se faisait le plus vivement sentir[3]. Dans une autre étude le même savant ouvrait une perspective nouvelle, en désignant la Palestine comme lieu central pour la conservation de la culture grecque pendant le VIIIe siècle. Même sous l'occupation arabe, les communautés monastiques de cette région n'ont pas cessé de cultiver les lettres grecques et on ne peut guère exclure que, par ses moines érudits qui se sont ensuite déplacés vers la capitale byzantine et dont les figures les plus remarquables furent Georges le Syncelle et Michel le Syncelle, elle ait contribué à la renaissance constantinopolitaine du IXe siècle[4]. De son côté, Marie-France Auzépy renforça cette perspective palestinienne, notamment par l'étude de l'apport littéraire et historique de la Grande Laure de Saint-Sabas (Mar Saba) et de ses émigrés à Constantinople, qui, selon son analyse, ont fort contribué à assigner à la Palestine un rôle important dans la défense théologique des icônes[5].

Selon Warren Treadgold, il faudrait faire remonter le début de la renaissance des lettres aux dernières décennies du VIIIe siècle et l'associer avec l'activité du milieu iconodoule, qu'il s'agisse de celui représenté par les patriarches Taraise et Nicéphore, ou de celui des moines « urbains » tels que Platon de Sakkoudion et son neveu Théodore Stoudite, qui, eux aussi ou leurs familles, avaient servi l'Empire en tant que fonctionnaires de l'administration centrale[6]. Pour sa part, Paul Speck, tirant profit de l'idée d'Ernst von Dobschütz que les Vies des saints iconodoules reflétaient les rivalités entre le clergé

L. Brubaker, *Byzantium in the iconoclast era, c. 680-850. A history*, Cambridge 2011, p. 772-799 (chap. 12). Voir aussi l'introduction par Eid., *Byzantium in the iconoclast era, c. 680-850. The sources : an annotated survey* (Birmingham Byzantine and Ottoman Monographs 7), Aldershot – Burlington 2001, p. XXIII-XXVII.

3. C. Mango, The availability of books in the Byzantine Empire, AD 750-850, dans *Byzantine books and bookmen : a Dumbarton Oaks colloquium*, Washington DC 1975, p. 29-45 (repris dans Id., *Byzantium and its image*, London 1984, VII) ; et aussi, plus récemment, Id., The revival of learning, dans *The Oxford history of Byzantium*, ed. by C. Mango, Oxford 2002, p. 214-229.

4. C. Mango, La cultura greca in Palestina dopo la conquista araba, dans *Bisanzio fuori di Bisanzio*, a cura di G. Cavallo, Palermo 1991, p. 37-47 ; la même étude fut publiée en anglais : Greek culture in Palestine after the Arab conquest, dans *Scritture, libri e testi nelle aree provinciali di Bisanzio : atti del seminario di Erice (18-25 settembre 1988)*, a cura di G. Cavallo, G. de Gregorio e M. Maniaci, Spoleto 1991, p. 149-160.

5. M.-F. Auzépy, De la Palestine à Constantinople (VIIIe-IXe siècles) : Étienne le Sabaïte et Jean Damascène, *TM* 12, 1994, p. 183-218 (repris dans Ead., *L'histoire des iconoclastes* [Bilans de recherche 2], Paris 2007, p. 221-257).

6. Voir W. Treadgold, The revival of Byzantine learning and the revival of the Byzantine state, *American historical review* 84, 1979, p. 1245-1266 ; Id., The Macedonian renaissance, dans *Renaissances before the Renaissance : cultural revivals of late antiquity and the Middle Ages*, ed. by W. Treadgold, Stanford 1984, p. 75-98.

séculier et les Stoudites[7], estimait que les origines de la renaissance devaient beaucoup à cette compétition et que cette renaissance elle-même ne représentait qu'un retour peu créatif vers la littérature atticisante de l'Antiquité tardive, mettant à l'écart la production de quelque littérature « spontanée et originale »[8] que ce soit.

À son tour, Ihor Ševčenko examina les cas de Georges le Syncelle, de Théophane le Confesseur, du patriarche Nicéphore et du rédacteur des *Parastaseis syntomoi chronikai,* quatre auteurs unis par leur intérêt pour le passé, fait qui, selon lui, marque le début du *premier humanisme byzantin*[9]. Dans un autre aperçu de la production culturelle de l'époque des dernières décennies du VIIIe siècle et de la première moitié du siècle suivant, Bernard Flusin assignait un rôle important aux représentants de l'activité littéraire de cette époque et qui portent déjà les signes du renouveau culturel constantinopolitain dont les meilleurs fruits apparaîtraient peu après[10].

Dans son chapitre V, qui porte un titre polysémique et vague (« fermentation, curiosités, progrès techniques, les premières grandes figures »), Lemerle menait une enquête d'abord orientée vers les nouveaux acquis techniques qui ont marqué cette époque, notamment l'introduction de la minuscule, les *scriptoria* et le rôle grandissant des « calligraphes ». Dans une telle enquête, qui visait à contribuer à une discussion déjà engagée et exigeait une interprétation, la production des manuscrits au monastère de Stoudios et le rôle tenu par sa figure principale, Théodore Stoudite, ne pouvaient qu'occuper une place à part. Même s'il refusait de le considérer comme un grand écrivain et un bon érudit, Lemerle reconnaissait à Théodore, à juste titre, la capacité de passer d'un style à l'autre selon les exigences de son auditoire ou de son destinataire[11]. Suivant les

7. E. von Dobschütz, Methodius und die Studiten : Strömungen und Gegenströmungen in der Hagiographie des 9. Jahrhunderts, *BZ* 18, 1909, p. 41-105.

8. P. Speck, Die Ursprünge der byzantinischen Renaissance, dans *17th international Byzantine congress. Major papers*, New Rochelle NY 1986, p. 555-576 ; et Id., Weitere Überlegungen und Untersuchungen über die Ursprünge der byzantinischen Renaissance, mit einem Nachtrag : Das Trierer Elfenbein und andere Unklarheiten, dans *Varia. 2* (Poikila Byzantina 6), Bonn 1987, p. 253-283. Pour ces mêmes études traduites en anglais voir Id., *Understanding Byzantium : studies in Byzantine historical sources*, ed. by S. Takács (Variorum CS 631), Aldershot 2003, XII et XIV. Les mêmes idées furent développées dans un cadre plus général dans Id., Byzantium : cultural suicide?, dans *Byzantium in the ninth century : dead or alive?*, ed. by L. Brubaker (Society for the promotion of Byzantine studies, Publications 5), Aldershot 1998, p. 73-84.

9. The search for the past in Byzantium around the year 800, *DOP* 46, 1992, p. 279-293. La question de l'identité des *Parastaseis syntomoi chronikai* est entièrement à reprendre après la nouvelle interprétation de la création de ce texte fournie par P. Odorico, Du recueil à l'invention du texte : le cas des *Parastaseis syntomoi chronikai*, *BZ* 107, 2014, p. 755-784 et aussi, Id., Dans le cahier des chroniqueurs : le cas d'Eustathe d'Antioche, dans *Textual transmission in Byzantium : between textual transmission and Quellenforschung*, ed. by J. Signes Codoñer and I. Pérez Martín (Studies in the transmission of texts and ideas 2), Turnhout 2014, p. 373-389.

10. B. Flusin, L'enseignement et la culture écrite, dans *Le monde byzantin. 2, L'Empire byzantin (641-1204)*, sous la dir. de J.-C. Cheynet (Nouvelle Clio), Paris 2006, p. 340-368, ici p. 348-352.

11. *Premier humanisme*, p. 123 : « ce n'est pas un grand écrivain, encore que la vigueur de son tempérament le sauve de la banalité. Ce n'est non plus un érudit à moins qu'on ne veuille penser qu'il s'abstient volontairement de montrer ses connaissances profanes. Mais il a à sa disposition un vocabulaire, une syntaxe, un style, d'une grande richesse et d'une grande souplesse, allant du simple au recherché, du familier au savant et parfois au précieux, selon le sujet, les circonstances, l'auditoire ou le destinataire. »

recherches et les conclusions de Paul Alexander, il lui reconnaissait encore une familiarité avec l'œuvre d'Aristote qui devait alors faire partie de l'éducation scolaire[12]. Ensuite, dans ce même chapitre, il prêtait attention aux deux patriarches défenseurs des images, Taraise et Nicéphore, ainsi qu'à Jean Grammatikos, leur successeur plus tardif, figure centrale du camp opposé, qui avait lui aussi accédé au trône patriarcal pendant le règne de Théophile dont, en outre, il avait été le maître. Au terme de cette enquête, Lemerle arrivait à la conclusion que les érudits de l'époque étaient les élèves de maîtres privés et non les étudiants d'une école du patriarcat ou du palais. Leur profil de savant était exclusivement littéraire et n'avait aucun rapport avec les mathématiques ou les sciences appliquées. Le premier « homme de la Renaissance » qui incarnerait le rôle de savant omniscient n'était autre que Léon le Philosophe ou le Mathématicien, personnage que Lemerle discutera dans son chapitre VI[13].

Au terme des quarante-cinq années de recherche qui ont suivi ces conclusions, nous voici donc conduits à réhabiliter les érudits qui étaient les prédécesseurs de Léon et de Photios et à en appeler des jugements qui les accablent par principe. Nous pouvons les réexaminer d'abord sous la nouvelle lumière fournie par l'enrichissement des sources et leur disponibilité désormais accrue. Deux générations d'érudits après Paul Lemerle, les byzantinistes peuvent se piquer d'avoir fait deux pas décisifs en avant. D'abord, ils ont pu tirer un profit considérable de la parution, pour des textes déjà connus, de nouvelles éditions accompagnées de traductions en langues modernes ainsi que de commentaires. Nous signalerons, par ordre chronologique, les œuvres de Théodore Stoudite, d'Étienne le Diacre, de Jean de Sardes, de Georges le Syncelle, de Théophane le Confesseur, de Nicéphore le Patriarche, du patriarche Méthode, d'Ignace le Diacre (connu aussi comme Ignace de Nicée), les deux derniers étant presque des contemporains de Léon le Philosophe. On notera aussi, non sans plaisir, que, pour les trois derniers nommés (Nicéphore, Méthode, Ignace), les œuvres importantes qui leur sont dues, et qu'on peut assigner à la période considérée, sont beaucoup plus nombreuses qu'à l'époque de Lemerle. En fait, les exemples de la *Refutatio et eversio*, le traité anti-iconoclaste le plus sophistiqué du patriarche Nicéphore, de la correspondance d'Ignace le Diacre et de la *Vie d'Euthyme de Sardes* par Méthode nous permettent de remettre en cause toute contestation sur l'étendue et la nature de l'érudition de ces écrivains et de leurs cercles[14].

12. *Ibid.*, p. 133-135, citant le chap. VIII de l'ouvrage de P. J. Alexander, *The patriarch Nicephorus of Constantinople : ecclesiastical policy and image worship in the Byzantine Empire*, Oxford 1958, p. 189-213. Dernière discussion sur les dettes des théologiens de l'époque à la logique aristotélicienne par K. Parry, *Depicting the word : Byzantine iconophile thought of the eighth and ninth centuries* (The medieval Mediterranean 12), Leiden – New York – Köln 1996, p. 52-63 ; et T. Anagnostopoulos, Aristotle and Byzantine iconoclasm, *GRBS* 53, 2013, p. 763-790. L'usage de la logique aristotélicienne chez Théodore Stoudite est important dans ses deux *Antirrhétiques* I et III.

13. *Premier humanisme*, p. 148-176. Sur le même Léon on consultera aussi P. Speck, *Die kaiserliche Universität von Konstantinopel* (Byzantinisches Archiv 14), München 1974, p. 1-13 ; Wilson, *Scholars*, p. 79-84 ; et V. Katsaros, Leo the Mathematician : his literary presence in Byzantium during the 9th century, dans *Science in western and eastern civilization in Carolingian times*, ed. by P. L. Butzer and D. Lohrmann, Basel 1993, p. 383-398.

14. Éditions de ces textes : *Nicephori patriarchae Constantinopolitani Refutatio et eversio definitionis synodalis anni 815*, nunc primum ed. cura et studio J. M. Featherstone (CCSG 33), Turnhout 1997 ; *The correspondence of Ignatios the Deacon*, text, transl., and commentary by C. Mango with the collab.

À côté de ce groupe d'auteurs et de textes qui représentent le courant dominant à Constantinople, on notera la production, dans cette même fourchette chronologique, de quelques textes atypiques qui se placent à la marge de ce renouveau littéraire et qui, en quelque façon, se mettent à contre-courant de la production érudite constantinopolitaine. Ce sont, par exemple, la *Vie de saint Philarète le Miséricordieux* (*BHG* 1511z)[15] et le texte de l'auteur connu sous le nom de *Scriptor incertus de Leone Armenio*[16]. Une troisième catégorie comprend des œuvres qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous, dont l'*Histoire ecclésiastique* de Serge le Confesseur, un personnage à identifier avec le père de Photios, est peut-être l'exemple le plus intéressant. Quand il relève que cet auteur prête attention aux événements qui concernent tant l'État (πολιτεία) que l'Église (ἐκκλησία), le savant patriarche, qui nous fournit une brève description du contenu de *l'Histoire* de Serge dans sa *Bibliothèque*, n'est pas tout à fait clair vis-à-vis de la catégorisation littéraire de cette œuvre. Toutefois, il précise que « son style convient surtout à l'histoire ecclésiastique » et que « c'était d'ailleurs ce qu'il cherchait »[17]. À ces œuvres perdues il faut ajouter les vers iambiques d'Ignace le Diacre sur Thomas le Slave (τὰ κατὰ Θωμᾶν) que la *Souda* inclut dans la notice biographique qu'elle dédie à cet auteur (I 84) et qu'on pourrait placer dans la catégorie de la poésie épique[18]. Vu que ces vers constituent la source dont dépend le récit de la révolte de Thomas tel qu'il est exposé dans l'*Histoire* de Génésios[19], Paul Lemerle se demandait avec raison si ce poème était analogue au poème de Georges Pisidès sur le siège de 626[20]. Ainsi donc, ces textes perdus, ainsi que d'autres, pourraient être les indices d'une tendance à faire revivre des genres depuis longtemps disparus. On peut encore évoquer ce qui subsiste de la poésie du même Ignace, qui était composée en hexamètres et en vers anacréontiques[21]. Cette prédilection pour les formes poétiques

of S. Efthymiadis (CFHB. Series Washingtonensis 39 – DOT 11), Washington DC 1997 ; éd. J. Gouillard, La Vie d'Euthyme de Sardes († 831) : une œuvre du patriarche Méthode, *TM* 10, 1987, p. 1-101.

15. Dernière edition critique par L. Rydén, *The Life of St Philaretos the Merciful written by his grandson Niketas* (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia Byzantina Upsaliensia 8), Uppsala 2002. Sur cette Vie voir, en dernier lieu, Σ. Ευθυμιαδης [S. Efthymiadis], Ὁ *Βίος τοῦ ἁγίου Φιλαρέτου τοῦ Ἐλεήμονος* καὶ ἡ ἐπιστορφὴ στη βιβλική ἁπλότητα, *Bulletin of biblical studies* 31B, 2016, p. 16-25.

16. Éditions de ce texte dans *Leonis Grammatici Chronographia*, ex rec. I. Bekkeri I. Bekker, Bonnae 1842, p. 335-362 ; et plus récemment par F. Iadevaia, *Scriptor incertus : testo critico, traduzione e note*, Messina 1987. Pour ce même texte on consultera en dernier lieu A. Markopoulos, La *Chronique de l'an 811* et le *Scriptor incertus de Leone Armenio* : problèmes de relation entre l'hagiographie et l'histoire, *REB* 57, 1999, p. 255-262.

17. Voir codex 67, Photius, *Bibliothèque. 1*, p. 99. L'identification de ce Serge avec le père de Photios est due à C. Mango, The liquidation of iconoclasm and the patriarch Photios, dans *Iconoclasm*, ed. by A. Bryer and J. Herrin, Birmingham 1977, p. 133-140, ici p. 135-139 (repris dans Id., *Byzantium and its image*, London 1984, XIII). Elle est reprise dans *PmbZ* 6665 et dans W. Treadgold, *The middle Byzantine historians*, New York 2013, p. 90-100 qui de surcroît avance l'hypothèse que le *Scriptor Incertus* conserve une partie de cette *Histoire*.

18. *Suidae Lexicon*, ed. A. Adler, vol. 2, Leipzig 1928, p. 607 *sqq*.

19. Voir livre II, chap. 4, *Iosephi Genesii Regum libri quattuor*, rec. A. Lesmueller-Werner et I. Thurn (CFHB 14), Berolini – Novi Eboraci 1978, p. 25 *sqq*.

20. P. Lemerle, Thomas le Slave, *TM* 1, 1965, p. 268.

21. Voir, entre autres, là-dessus M. D. Lauxtermann, *Byzantine poetry from Pisides to Geometres : texts and contexts. 1* (WBS 24, 1), Wien 2003, *passim* ; M. D'Ambrosi, La produzione esametrica di IX-X secolo nell'*Anthologia Palatina* : Ignazio Diacono, Anastasio Questore, Cometa, Costantino Rodio,

compliquées renvoie déjà aux caractéristiques de la « renaissance macédonienne » qui visait à reprendre le fil de la création littéraire et artistique de l'Antiquité tardive[22].

Dans les mêmes limites chronologiques (787-843), il est encore important de signaler la composition d'un grand nombre de textes écrits « à chaud », c'est-à-dire à la suite presque immédiate des situations ou des événements auxquels ils font écho[23]. À part les traités théologiques qui notamment réagissent contre le concile iconoclaste de Sainte-Sophie en 815, qu'il s'agisse des *Antirrhétiques* du patriarche Nicéphore ou des écrits de Théodore Stoudite, cette production embrasse l'hagiographie et la poésie, des genres qui, dans la plupart des cas, étaient détachés de l'actualité politique et sociale. On peut raisonnablement parler d'une littérature « engagée », inspirée par l'esprit de polémique qui régna à l'époque et qui ne retrouvera plus la même intensité dans les siècles suivants. En fait, à en juger par deux traités du patriarche Nicéphore, le *Contra Eusebium* et la *Critique de Macaire Magnès*, qui sont antérieurs au concile de 815, cet engagement littéraire avait déjà manifesté sa présence avant le déclenchement du second iconoclasme[24]. Autrement dit, un quart de siècle après Nicée II les questions concernant l'ancienneté et le bien-fondé de la vénération des images qui ont préoccupé les participants de ce concile étaient encore ouvertes.

Bien que, avouons-le, la quantité des textes soit modeste, il est possible d'entrevoir le souci qu'ont leurs auteurs de s'intégrer dans les réalités de leur temps et de s'y engager en utilisant des procédés littéraires déjà anciens mais sous une nouvelle perspective. Il faut encore remarquer une fascination pour les grandes figures qui ont servi la rhétorique chrétienne. En effet, l'héritage littéraire de Grégoire de Nazianze se voit partout et ce ne sera pas par hasard si ses discours sont copiés, en ce même IXe siècle, dans des manuscrits de luxe dont l'exemple le plus caractéristique est le *Parisinus gr.* 510, manuscrit illuminé que Photios a offert à l'empereur Basile Ier[25]. De même, il faut signaler le vif intérêt

Rivista di cultura classica e medioevale 48, 2006, p. 87-122 ; et F. Cicolella, *Cinque poeti bizantini : anacreontee del Barberiniano greco 310* (Hellenica 5), Alessandria 2000, p. 42-55. Un autre poème anacréontique qui date de la même époque vient de la plume de Michel le Syncelle : éd. C. Crimi, *Michele Sincello, Per la restaurazione delle venerande e sacre immagini* (Bolletino dei Classici, Accademia nazionale dei Lincei, Supplemento 7), Roma 1990.

22. Pour un aperçu de la ré-évalution scientifique de ce terme, voir J. Hanson, The rise and fall of the Macedonian Renaissance, dans *A companion to Byzantium*, ed. by L. James, Oxford 2010, p. 338-350.

23. Voir là-dessus les remarques très utiles de G. Dagron, *Histoire du christianisme. 4, Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, sous la dir. de J.-M. Mayeur *et al.*, Paris 1993, p. 135-139.

24. Sur ces deux œuvres voir respectivement A. Chryssostalis, *Recherches sur la tradition manuscrite du* Contra Eusebium *de Nicéphore de Constantinople*, Paris 2012 ; et J. M. Featherstone, Opening scenes of the second iconoclasm : Nicephorus's critique of the citations from Macarius Magnes, *REB* 60, 2002, p. 65-111.

25. Sur les deux grands apologètes du camp iconodoule auxquels on discerne l'influence grégorienne voir K. Demoen, The philosopher, the call girl and the icon : Theodore the Studite's (ab)use of Gregory Nazianzen in the iconoclastic controversy, dans *La spiritualité de l'univers byzantin dans le verbe et l'image : hommages offerts à Edmond Voordeckers à l'occasion de son éméritat*, éd. par K. Demoen et J. Vereecken (Instrumenta patristica 30), Turnhout 1997, p. 69-83 ; Id., The theologian on icons? Byzantine and modern views and distortions, *BZ* 91, 1998, p. 1-19 ; et Id., Expliquer Homère par Homère : Nicéphore de Constantinople philologue et rhéteur, dans *Studia Nazianzenica*, ed. a B. Coulie (CCSG 41. Corpus Nazianzenum 8), Louvain – Turnhout 2000, p. 147-173. Sur le *Parisinus graecus* 510 on consultera L. Brubaker, *Vision and meaning in ninth-century Byzantium :*

que cette époque et ses érudits ont manifesté pour le pseudo-Denys. En premier lieu, explicite ou implicite, l'influence de cet auteur énigmatique de haute envergure se voit dans beaucoup de traités, d'éloges et de Vies de saints que nous ont légués les partisans des images[26]. En second lieu, c'est à la même époque que l'Orient chrétien prit connaissance de la soi-disant légende parisienne qui fait de Denis l'Aréopagite, disciple de saint Paul à Athènes, l'évangélisateur des Gaules. Une hagiographie se développa autour de cette légende ayant comme rédacteurs principaux, pour les textes grecs, Michel le Syncelle et Méthode, le futur patriarche[27]. D'autre part, le manuscrit célèbre que Michel II a offert à Louis le Pieux en 827, le *Parisinus gr.* 437, que Lemerle mentionne dans son *Humanisme*, relève, pour sa part, de l'ardeur avec laquelle cet âge embrassa celui qui était censé être le représentant par excellence de la théologie mystique à Byzance[28].

En fait, ces caractéristiques, ainsi que les tendances littéraires qu'on notera par la suite, traversent les divers camps : d'une part, tant les iconodoules que les iconoclastes, et, d'autre part, les stoudites et les représentants du clergé séculier, qui constituent les deux groupes opposés dans le milieu iconodoule[29]. Malgré les différences de vue dans le domaine doctrinal ou le conflit opposant les approches et les mentalités, tous les savants de cet âge partagent la même formation qui se reflète dans l'ensemble de leur production littéraire. Sur ce point, si on veut estimer leur contribution au renouveau des lettres de cette époque ou le rôle qu'ils y ont joué, une évaluation par rapport à leurs orientations théologiques et à leur engagement politique n'est pas vraiment pertinente. L'exemple d'Ignace le Diacre qui, tantôt par opportunisme, tantôt pour survivre, a servi par moments chacun des deux camps suffit à démontrer que la qualité de l'éducation et le niveau intellectuel acquis par un savant pendant cette période n'avaient rien à voir avec la façon dont il manifestait ses sympathies politiques[30]. Il en va de même avec d'autres

image as exegesis in the Homilies of Gregory of Nazianzus (Cambridge studies in palaeography and codicology 6), Cambridge 1999.

26. Pour un texte où cette influence se voit clairement il conviendra de citer l'oraison de Théodore Stoudite, *Sur les anges* (*BHG* 125), *PG* 99, col. 729-748. Plusieurs sont aussi les références et les allusions au même auteur chez Ignace le Diacre qui, en plus, l'appelle « Denis l'initiateur aux mystères et le sage » dans sa *Vie du patriarche Nicéphore* (*BHG* 1335), éd. C. de Boor, *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani opuscula historica*, Lipsiae 1880, p. 157.

27. Sur l'interrelation et l'interaction des textes qui ont répandu cette légende, voir les actes du colloque *Écrire pour saint Denis*, éd. A. M. Helvétius (Études et rencontres de l'École des chartes), volume à paraître.

28. Pour la présence du pseudo-Denys et la circulation de ses ouvrages à cet âge-là, telles qu'elles se sont aussi réflétées dans le vocabulaire des auteurs de cette période voir W. Jaeger, Der neuentdeckte Kommentar zum Johannes-Evangelium und Dionysios Areopagites, *Sitzungsberichte der Preussischen Akademie der Wissenschaften* 26, 1930, p. 569-594, ici p. 580-586 ; aussi J. Pépin, Aspects théoriques du symbolisme dans la tradition dionysienne : antécédents et nouveautés, *Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo* 23, 1976, p. 33-66, surtout p. 63-66. Lemerle traite de l'envoi du *Parisinus gr.* 437 dans le chap. I de son *Premier humanisme*, p. 13-16.

29. Cette distinction des partisans du camp iconodoule réside dans l'étude fondamentale de Dobschütz, Methodius und die Studiten (cité n. 7).

30. La reconstruction de la biographie et de la carrière aventureuse d'Ignace est loin de mettre en plein accord les savants qui se sont penchés sur son œuvre ; voir *The correspondence of Ignatios the Deacon* (cité n. 14), p. 3-18 ; S. Efthymiadis, *The Life of the patriarch Tarasios by Ignatios the Deacon* (*BHG 1698*) *: introduction, edition, translation and commentary* (Birmingham Byzantine and Ottoman monographs 4), Aldershot 1998, p. 38-46 ; aussi, *PmbZ* 2665 et T. Pratsch, Ignatios

figures du camp iconoclaste, moins connues que lui, qui elles aussi se caractérisent par un intérêt pour les formes poétiques sophistiquées. Les vers qui célébraient la restauration de l'iconoclasme par Léon V en 815 et que Théodore Stoudite réfuta dans un traité particulier se distinguent par la complexité de leur forme ; et, en accord avec cette complexité, Théodore adopte un registre linguistique plus élevé en employant dans ce même traité des mots à la tonalité archaïsante, comme ἀσεβορήμων, θεοπροστάκτως, συνυπαλλάττεσθαι, ἐθνηδόν[31]. S'exprimer ainsi reflétait sans doute d'une part une éducation de haut niveau et d'autre part une tendance à privilégier un langage et un style recherchés qui en somme caractérisent la majorité des auteurs de l'époque.

Les conclusions ne sont pas vraiment différentes si l'on considère les auteurs de cette période par rapport à leur statut religieux. Les moines, opposants au clergé séculier, dont nous associons d'habitude les prestations littéraires à une étroitesse d'esprit, démentent une telle impression à plusieurs titres. En effet, les choix littéraires de Théodore Stoudite relèvent d'une ouverture vers une large gamme de genres qui ne diffèrent point de ceux que ses adversaires du milieu patriarcal ont ou auraient pratiqués : l'homilétique, l'hagiographie, la poésie. Avant de reconnaître la qualité médiocre de ses vers, fait qui a fourni l'occasion aux disciples de Grégoire de Syracuse, un savant proche de Photios, de se moquer de lui, il faut d'abord tenir compte de son intérêt pour les iambes et l'épigramme[32], formes poétiques que lui-même a ressuscitées. Pourquoi adopter une telle forme et une telle métrique pour exprimer des sujets religieux ? Est-ce vraiment par hasard ou par conscience d'un renouveau que le mot ἐπίγραμμα lui-même revient plusieurs fois dans sa collection[33] ?

Dans son examen de la littérature de cette période Alexander Kazhdan signalait le rôle central des moines dans le renouveau culturel qui marqua la capitale byzantine à la suite des siècles obscurs. Dans son chapitre final intitulé « the monastic revival of literature

the Deacon, cleric of the Constantinopolitan patriarchate, metropolitan patriarchate, metropolitan bishop of Nicaea, private scholar, teacher and writer (a life reconsidered), *BMGS* 24, 2000, p. 82-101. Pour cette reconstruction de la biographie d'Ignace voir S. Efthymiadis, The biography of Ignatios the Deacon : a reassessment of the evidence, *BMGS* 26, 2002, p. 276-283. C'est dans un manuscrit du xe s. (*Vaticanus gr.* 1278) qu'on attache très probablement au même Ignace le surnom κόθορνος (« cothurne », qui métaphoriquement veut dire « girouette ») : voir M. D. Lauxtermann, Three biographical notes, *BZ* 91, 1998, p. 391-401, ici p. 397-401.

31. Pour le traité de Stoudite qui inclut ces vers d'inspiration iconoclaste voir *PG* 99, col. 435-478. Les poètes portent les noms de Jean, Ignace, Serge et Stéphane ; l'identification des deux premiers avec Jean Grammatikos et Ignace le Diacre paraît assurée.

32. Voir la *Vie de saint Théodore* B par Michel le Moine (*BHG* 1755), *PG* 99, col. 312d-313a et la *Vie* C anonyme du même saint (*BHG* 1755d), éd. В. Латышев [B. Latyšev], Vita S. Theodori Studitae in codice Mosquensi musei Rumianzoviani nº 520, *VV* 21, 1914, p. 255-304, ici p. 296-297. Sur la relation entre ces deux *Vies* voir D. Krausmüller, The *Vitae B*, *C* and *A* of Theodore the Stoudite : their interrelation, dates, authors and significance for the history of the Stoudios Monastery in the tenth century, *AnBoll* 131, 2013, p. 280-298. Pour une reconstruction de ses étapes d'éducation et pour les théologiens qui l'ont influencé voir R. Cholij, *Theodore the Stoudite : the ordering of holiness* (Oxford theological monographs), Oxford 2002, p. 19-25. Pour une présentation analytique de sa biographie voir T. Pratsch, *Theodoros Studites (759-826), zwischen Dogma und Pragma : der Abt von Studiosklosters in Konstantinopel im Spannungsfeld von Patriarch, Kaiser und eigenem Anspruch* (Berliner byzantinistische Studien 4), Frankfurt am Main 1998.

33. Cf. Lauxtermann, *Byzantine poetry from Pisides to Geometres* (cité n. 21), p. 29, 45-46 et aussi 138-142.

(*ca* 775-850) » Kazhdan soulignait le fait qu'aucun auteur de cette période n'était laïc et que même la plupart des évêques qui ont contribué à l'activité littéraire de l'époque avaient reçu auparavant la tonsure monastique [34]. Ce qui ressort de son évaluation de la littérature de cette période, à savoir l'idée d'une « monastérisation » de la culture, reflète, certes, le climat dominant de l'époque et les sujets qui ont alors préoccupé la production littéraire mais ne rend pas compte du profil éducatif et littéraire des figures qui ont contribué à la renaissance du IXe siècle. Théodore Stoudite est sans doute un moine et le montre par ses écrits mais presque rien dans son œuvre littéraire ne rappelle les moines écrivains du Bas-Empire. Ce qu'il faut chercher sous sa plume laborieuse et ce qui permet d'apprécier son rôle dans la renaissance des lettres, c'est l'assimilation de l'enseignement de la grammaire et de la rhétorique qui se manifeste dans le style qui est le sien alors qu'il compose une œuvre riche et différenciée.

Autrement dit, malgré la prédominance des thèmes et des genres considérés comme religieux (la théologie, l'hagiographie, l'hymnographie, l'homilétique), la tendance conduit vers une expression multiforme qui ne touche pas seulement les genres littéraires mais aussi la langue. Toute cette orientation commune, ne faut-il pas l'attribuer à un substrat ou à une plateforme éducative commune ? Ne serait-il pas plus correct de voir ici un comportement culturel partagé par des adversaires politiques [35] ?

Pour confirmer la valeur particulière que l'enseignement acquiert pendant cette période, il convient d'explorer une piste à laquelle Lemerle lui-même a prêté une attention particulière. Il s'agit de l'insistance des sources iconodoules de l'époque à rendre les iconoclastes responsables du déclin de la culture et de l'éducation [36]. Cette insistance se retrouve chez plusieurs auteurs et dans des contextes divers. Les récits de Théophane le Confesseur et de Georges le Moine reprochent à Léon III l'écroulement de l'enseignement supérieur de Constantinople, un fait qui a provoqué un recul culturel dont les victimes seraient les membres des hautes classes sociales [37]. Nicéphore le Patriarche, auteur moins partial dans ses estimations que les deux chroniqueurs, assigne cette décadence aux émeutes et aux rébellions qui ont précédé le règne du même Léon [38]. Dans sa *Refutatio et eversio* Nicéphore reproduit les décrets du concile iconoclaste de Sainte-Sophie en 815, en reprenant les arguments de ses adversaires un par un. Ainsi nous transmet-il que ses

34. A. P. Kazhdan, *A history of Byzantine literature (650-850)*, in collab.n with L. F. Sherry, C. Angelidi (National Hellenic research foundation – Institute for Byzantine research, Research series 2), Αθήνα 1999, p. 380-407, notamment p. 396-397. On retrouve ces mêmes remarques dans Id. & G. Constable, *People and power in Byzantium : an introduction to modern Byzantine studies*, Washington DC 1982, p. 101-102 ; et Id. & A. Wharton-Epstein, *Change in Byzantine culture in the eleventh and twelfth centuries* (The transformation of the classical heritage 7), Berkeley – Los Angeles – London 1985, p. 11-12 et 130.

35. On retrouve une considération semblable dans le compte rendu du livre de Lemerle par I. Ševčenko, dans *The American historical review* 79, 5, 1974, p. 1534 : « …the thesis that Iconoclasm is a conflict between Europe and Asia is not borne out by such texts as I know. Nor does it explain the fact that the intellectual roots—by which I mean contents of school education—of Iconoclasts and Iconodules were alike… ».

36. *Premier humanisme*, p. 89-94 et dans ses conclusions, *ibid.*, p. 302.

37. Theophanes, p. 405 ; et *Georgii Monachi Chronicon*, ed. C. de Boor, t. 2, Lipsiae 1904, 1978², p. 742.

38. Chap. 52, Nikephoros, patriarch of Constantinople, *Short history*, text, transl., and commentary by C. Mango (CFHB 12 – DOT 10), Washington DC 1990, p. 120.

adversaires avaient aboli tout ce qui avait été formulé en faveur du culte des icônes à Nicée II en 787 sous prétexte que ce concile avait été influencé par une femme naïve (*sc*. Irène) qui avait fait confiance aux évêques les plus ignorants[39]. Il n'hésitera pas à leur adresser des reproches similaires à propos de leur manque d'éducation (ἀπαιδευσία) dans son *Antirrhétique* I[40]. Même s'il faut contester la véracité de tous ces rapports sur les causes du déclin et la validité des accusations mutuelles vis-à-vis de l'incompétence ou non des adversaires de chacun, on retiendra en tout cas le fait que dans ce contexte socioculturel, l'éducation est devenue un fondement indispensable pour attribuer de l'autorité à un argument d'ordre doctrinal.

Les mêmes conclusions nous attendent si nous nous tournons vers la production hagiographique de l'époque. L'impression de rupture vécue par les intellectuels constantinopolitains pendant l'intermède iconodoule de 787 à 815 peut expliquer l'attention particulière que les hagiographes iconodoules prêtent à l'éducation profane de leurs héros, patriarches ou moines. La liste des Vies du IXe et du Xe siècle que Lemerle dresse dans le chapitre IV de son ouvrage n'atteste pas seulement la continuité du processus éducatif à Byzance[41] mais confirme aussi l'importance que lui attachent les représentants du renouveau littéraire et culturel du IXe siècle. Avec pour objectif d'esquisser le profil d'une sagesse parfaite dont serait doté son héros, le patriarche Nicéphore, Ignace le Diacre se réfère en détail à son éducation profane, qui comprenait l'étude du *quadrivium* (τετρακτύς) et les éléments constitutifs de l'argumentation philosophique. Cette digression dans sa *Vie de Nicéphore* (*BHG* 1335) vise à montrer que le défenseur du culte des icônes disposait d'une armature solide dont la base était la logique aristotélicienne, connaissance qui le rendait plus que capable de se confronter à ses opposants, les apologètes de l'iconoclasme[42].

Les échos d'une valorisation semblable de l'éducation résonnent dans l'œuvre de l'autre grande figure engagée dans la lutte anti-iconoclaste. Dans sa catéchèse funèbre en l'honneur de sa mère Théoctistè, œuvre de caractère hagiographique, Théodore Stoudite n'hésite pas à faire allusion au problème du manque d'éducation de celle qu'il célèbre : quoiqu'illettrée, à cause du fait qu'elle était orpheline (ἐξ ὀρφανίας ἀγομένη), Théoctistè avait réussi à apprendre à réciter le psautier par cœur, grâce à sa dévotion. Cet apprentissage s'était déroulé de nuit, car elle ne voulait pas perturber le déroulement des tâches ménagères pendant le jour. Bien que l'éloge d'une sainte femme à Byzance n'exige pas normalement de référence à son éducation, Théodore, conformément à l'esprit de

39. Voir chap. 30 : ἀμαθεστάτοις ἐπισκόποις ἐξακολουθήσασα... ἐκ πολλῆς γὰρ ἀβελτηρίας καὶ ἀπροσεξίας ἐπιτωθάζειν τὴν γυναικείαν ἁπλότητα οἱ παράφρονες ὡρμημένοι…, *Nicephori patriarchae Constantinopolitani Refutatio* (cité n. 14), p. 66-67.

40. *PG* 100, col. 212c-216a.

41. *Premier humanisme*, p. 97-104.

42. Voir *Vie du patriarche Nicéphore* (*BHG* 1335), *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani opuscula* (cité n. 26), p. 149,3 – 151,26. Traduction anglaise de la *Vie* et de cette digression par E. A. Fisher, Life of the patriarch Nikephoros I of Constantinople, dans *Byzantine defenders of images : eight saints' lives in English translation*, ed. by A.-M. Talbot (Byzantine saints' lives in translation 2), Washington, DC 1998, p. 25-142, ici p. 52-55.

son âge, considère qu'elle est nécessaire pour cette catéchèse, qu'on situe entre 797 et 802, à savoir entre les deux iconoclasmes[43].

Du point de vue géographique, il faut étendre cette plateforme jusqu'aux régions les plus périphériques de l'Empire ou même l'élargir au-delà de ses frontières. D'une part, l'exemple évident de Méthode qui était sicilien, éduqué dans une province éloignée de la capitale où il s'est installé à un âge mûr, met en échec tout raisonnement qui exclurait la survie des écoles privées d'enseignement moyen en dehors de Constantinople[44]. D'autre part, on peut évoquer le cas des moines palestiniens qui au début du IXe siècle se dirigèrent vers la capitale byzantine, dont les mieux connus sont les frères Graptoi et Michel le Syncelle[45]. Ayant appris le grec comme langue de la rhétorique dans le milieu monastique de la laure de Saint-Sabas ou même bien avant leur tonsure, ils mettent, encore une fois, en question le monopole éducatif constantinopolitain. De surcroît, on est capable de retracer au moins chez Michel le Syncelle, encore en résidence en Palestine, les intérêts littéraires qu'on va rencontrer chez les Constantinopolitains quelques années plus tard. Il ne faut pas négliger d'abord le fait que le nom de Michel figure dans le titre d'un traité de grammaire, c'est-à-dire de syntaxe, œuvre qui trouvera sa réplique dans les œuvres de Georges Choiroboskos, Jean Charax et Théognoste, qui ont compilé dans cette même période ou après, toujours durant le IXe siècle, des manuels sur le bon usage de la langue[46]. En outre, il ne faut pas laisser de côté l'apport de Rome et de ses colonies monastiques grecques qui ont joué un rôle important pour la traduction des textes latins en grec et vice versa et qui furent le centre de production et de circulation des manuscrits grecs[47].

43. Voir (*BHG* 2442), chap. 3, éd. S. Efthymiadis, Establishing a holy lineage : Theodore the Stoudite's funerary catechism for his mother (*BHG* 2422), dans *Theatron : rhetorische Kultur in Spätantike und Mittelalter = Rhetorical culture in late antiquity and the Middle Ages*, hrsg. von M. Grünbart (Millennium studies 13), Berlin 2007, p. 13-51, ici p. 27 ; trad. anglaise du même passage par J. M. Featherstone, *ibid.*, p. 43 (repris dans S. Efthymiadis, *Hagiography in Byzantium : literature, social history and cult* [Variorum reprints], Farnham – Burlington 2011, XI).

44. Cela fut conclu par P. Lemerle, « Le gouvernement des philosophes » : notes et remarques sur l'enseignement, les écoles, la culture, dans *Cinq études*, p. 195-248, ici p. 196-197.

45. Sur l'éducation des deux frères Graptoi, qu'il faut très probablement identifier avec les deux frères « grammatikoi » correspondants de Théodore Stoudite, voir S. Efthymiadis, Notes on the correspondence of Theodore the Studite, *REB* 53, 1995, p. 141-163, ici p. 141-144. Pour une reconstruction différente de la biographie des deux frères et de leurs relations avec Michel le Syncelle voir C. Sode, *Jerusalem-Konstantinopel-Rom : die Viten des Michael Synkellos und der Brüder Theodoros und Theophanes Graptoi*, Stuttgart 2001.

46. Voir D. Donnet, *Le traité de la construction de la phrase de Michel le Syncelle de Jérusalem : histoire du texte, édition, traduction et commentaire*, Bruxelles – Rome, 1982. Sur ces figures précises des grammairiens dont les dates nous échappent, voir Wilson, *Scholars*, p. 68-78 ; K. Alpers, Die griechischen Orthographien aus Spätantike und byzantinischer Zeit : Anmerkungen zu einer Publikation, *BZ* 97, 2004, p. 1-50 ; et, plus récemment, F. Ronconi, Quelle grammaire à Byzance ? La circulation des textes grammaticaux et son reflet dans les manuscrits, dans *La produzione scritta tecnica e scientifica nel Medioevo : libro e documento tra scuole e professioni : atti del convegno internazionale, Fisciano-Salerno, 28-30 settembre 2009*, a cura di G. De Gregorio *et al.*, Spoleto 2012, p. 63-110. Selon T. Antonopoulou, Théognoste aurait vécu jusqu'au règne de Léon VI : The date of Theognostos's *Orthography* : a reappraisal, *BZ* 103, 2010, p. 1-12.

47. Pour l'activité littéraire telle qu'elle s'est manifestée à Rome pendant la période en question on consultera J.-M. Sansterre, *Les moines grecs et orientaux à Rome aux époques byzantine et carolingienne : milieu du VIe s.-fin du IXe s. 1, Texte* (Mémoires de la Classe des lettres, Académie royale de Belgique,

S'il faut commencer à feuilleter ce dossier à partir de 787 et se pencher sur la production littéraire en langue grecque, c'est d'abord pour assigner à Taraise et à son rôle de patriarche un double sens. En plus d'être le prélat érudit et modéré qui s'est acquitté de la mission qu'on lui avait confiée en gérant au mieux le concile de Nicée II, Taraise a été le patriarche-patron par excellence d'une succession de savants. Il ne s'agit pas ici exclusivement des membres de sa propre famille, Serge le Confesseur et ses deux fils, Photios et son frère qui s'appelait aussi Taraise. Toute une série d'auteurs actifs vers la fin du VIIIe siècle et tout au long de la première moitié du siècle suivant appartenaient à son milieu. Son successeur Nicéphore était son secrétaire patriarcal, le Palestinien Georges et Jean de Sardes l'ont servi comme syncelles, Ignace le Diacre déclare avoir été son disciple[48] et, si le diacre Étienne, le biographe d'Étienne le Jeune, doit être identifié avec l'homonyme participant au concile de Nicée[49], le cercle des érudits attachés à lui devient vraiment large.

Pour l'histoire des lettres, le concile de Nicée témoigne de deux choses importantes qui vont jouer ensuite leur rôle dans le développement littéraire. En premier lieu, il suffira de rappeler que, des deux côtés, le débat théologique a eu recours aux florilèges patristiques ou dogmatiques[50]. Ainsi, les iconoclastes entraînaient les iconodoules sur leur propre terrain pour y revenir trente ans après, lors du concile de Sainte-Sophie en 815, qui a fait usage à nouveau d'un florilège anti-iconodoule, cette fois mieux formulé que son modèle du concile de Hiéreia-Blachernes en 754. Produit par la nécessité d'un retour au passé au nom des fondements de la foi, l'esprit de compilation de recueils s'enracine dans la mentalité byzantine et sollicite des connaisseurs en cette sorte de travail[51]. En second lieu, pour trouver des fondements supplémentaires sur le culte des icônes, les iconodoules ont dû avoir recours à des sources d'un caractère différent, les textes hagiographiques qui par leur intégration aux actes conciliaires de Nicée acquièrent une autorité sans précédent[52].

2e série, 66), Bruxelles 1982, p. 174-212 ; pour le monastère de Saint-Sabas et les autres monastères à Rome où l'activité littéraire était en principe concentrée voir *ibid.*, p. 22-51. Il faut noter aussi que, selon A. Alexakis, l'archétype du florilège iconodoule du *Parisinus gr.* 1115 fut copié à Rome : voir *Codex Parisinus Graecus 1115 and its archetype* (DOS 34), Washington DC 1996, p. 254-260.

48. Le sens de cette déclaration a été différemment interprété par G. Makris, *Ignatios Diakonos und die Vita des Hl. Gregorios Dekapolites* (Byzantinisches Archiv 17), Stuttgart – Leipzig, 1997, p. 5-9.

49. Sur cette identification qui, certes, ne peut pas être prouvée, voir S. Efthymiadis, The Life of St. Stephen the Younger (*BHG* 1666) : an additional debt, *Hellenika* 43, 1, 1993, p. 206-209, ici p. 206 et n. 4 ; reprise par M.-F. Auzépy, *La vie d'Étienne le Jeune par Étienne le Diacre* (Birmingham Byzantine and Ottoman monographs 3), Aldershot, Hampshire, 1997, p. 7 ; et Kazhdan, *A history of Byzantine literature* (cité n. 34), p. 183.

50. Alexakis, *Codex Parisinus Graecus 1115* (cité n. 47), p. 31-37 et p. 227-233 ; et plus récemment Id., Some remarks on dogmatic florilegia based mainly on the florilegia of the early ninth century, dans *Encyclopedic trends in Byzantium? Proceedings of the international conference held in Leuven, 6-8 May 2009*, ed. by P. van Deun and C. Macé (OLA 212), Leuven – Paris – Walpole MA 2011, p. 45-55. Voir aussi Parry, *Depicting the word* (cité n. 12), p. 145-155.

51. Cf. P. Odorico, La cultura della Sylloge. 1, Il cosidetto enciclopedismo bizantino ; 2, Le tavole del sapere di Giovanni Damasceno, *BZ* 83, 1990, p. 1-21 ; et en guise de mise à jour, Id., Cadre d'exposition/cadre de pensée : la culture du recueil, dans *Encyclopedic trends in Byzantium?* (cité n. 50), p. 89-107.

52. C. van den Ven, La patristique et l'hagiographie au concile de Nicée de 787, *Byz.* 25-27, 1957, p. 325-362, ici p. 355-360.

Dans ce climat favorable au genre de l'hagiographie savante, telle qu'elle s'est développée dans la première moitié du IXe siècle, a été manifestée une tendance à intégrer le discours théologique dans les Vies des saints défenseurs des images, moines ou patriarches[53].

Cependant, le renouveau de l'hagiographie ne commence pas avec les Vies des saints récents mais avec les réécritures dont l'émergence est vraisemblablement liée à cet esprit de réutilisation des textes. Selon son biographe, Taraise était censé avoir prononcé une série d'éloges en l'honneur des anciens martyrs[54] ; rien de la sorte n'est conservé sous son nom, mais c'est peut-être dans cette affirmation qu'il faut reconnaître les premiers signes d'une floraison de l'hagiographie en tant que pratique de réécriture[55]. En effet, cette pratique trouve sa justification dans une lettre de son adversaire, Théodore Stoudite qui, à propos d'un texte sur saint Pancrace de Taormine, fait usage du mot μαρτυρογράφια pour désigner les recueils où les orateurs puisent pour faire l'éloge des saints martyrs : περὶ τῆς ἱστορίας τοῦ Ἁγίου Παγκρατίου, ὅτι οὐ δηλοῖ πρὸς τίνος συνεγράφη, τί τοῦτο; σχεδὸν πάντα τὰ μαρτυρογράφια ἀνεπίγραφά εἰσιν· ἀλλ' ὅμως βέβαιά εἰσιν, κἀκεῖθεν οἱ διδάσκαλοι ἀφορμίζονται ποιεῖν τὰ τῶν μαρτυρησάντων ἐγκώμια[56]. Que faut-il entendre par ce terme ? Probablement, des textes simples rédigés en un style non sophistiqué qui par leur utilisation littéraire se mettent au service d'un culte ; et, dans le cas particulier de saint Pancrace, il est clair qu'ils allaient démontrer l'ancienneté de la vénération des icônes. En outre, ce qu'il faut noter dans ce même passage est le mot διδάσκαλοι, au sens des maîtres de rhétorique, des orateurs. Utilisé au pluriel, il suggère une réalité, qui, si elle n'était pas répandue, avait du moins une existence reconnue.

Mais ce qui semble au début n'être que les simples indices d'une pratique semblable à la *métaphrase*, se manifeste clairement dans les titres de deux textes de Jean, évêque de Sardes dont la carrière culmine à l'époque du patriarcat de Taraise (784-806). On connaît peu de chose sur cet érudit qui a rédigé un commentaire sur les *Exercices rhétoriques* d'Aphthonios, et qui a servi comme syncelle probablement de Taraise ; deux *Passions*, celle de saint Nicéphore le martyr et celle de sainte Barbara, conservées sous son nom, portent le titre de métaphrase. On peut certes se demander si le terme μετάφρασις vient de sa plume ou de la plume des copistes dont le plus ancien remonte au Xe siècle ; mais, quelle que soit la réponse, il faut déjà assigner l'activité métaphrastique aux années de l'intermède iconodoule[57].

53. Pour les représentants de cette hagiographie érudite et les conditions de son apparition et de son développement voir, Hagiography from the "Dark Age" to the age of Symeon Metaphrastes (eighth-tenth centuries), dans *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 1, Periods and places*, ed. by S. Efthymiadis, Farnham – Burlington 2011, p. 101-108.

54. Voir chap. 49 et 55, *The Life of the patriarch Tarasios* (cité n. 30), p. 134-136 et 146.

55. Pour cette pratique littéraire vue dans un cadre plus général voir C. Rapp, Byzantine hagiographers as antiquarians, seventh to tenth centuries, dans *Bosphorus : essays in honour of Cyril Mango*, ed. by S. Efthymiadis, C. Rapp, D. Tsougarakis, (= *Byz. Forsch.* 21), Amsterdam 1995, p. 31-44 ; et plus récemment, B. Flusin, Vers la métaphrase, dans *Remanier, métaphraser : fonctions et techniques de la réécriture dans le monde byzantin*, éd. par S. Marjanović-Dušanić et B. Flusin, Belgrade 2011, p. 85-99.

56. Ep. 386,61-64, Θαλελλαίῳ τέκνῳ : *Theodori Studitae Epistulae. 2, Textum epp. 71-564 et indices continens*, rec. G. Fatouros (CFHB. Series Berolinensis 31, 2), Berlin – New York, 1992, p. 536.

57. Sur l'œuvre hagiographique de Jean de Sardes voir S. Efthymiadis, John of Sardis and the *Metaphrasis* of the *Passio* of St. Nikephoros the Martyr (*BHG* 1334), *RSBN* NS 28, 1991, p. 23-44 ;

Théodore Stoudite a joué sur ce même registre bipolaire, pratiquant, d'une part, des réécritures et, d'autre part, montrant un souci pour la « canonisation » hagiographique de membres de sa famille[58]. Dans le prologue de son éloge de l'anachorète Arsène (*BHG* 169) Théodore déclare qu'il mettra en ordre les épisodes transmis par des récits « sans couture » : ὅσα δὲ ἐκ τῶν περὶ αὐτοῦ περικεκομμένως εἰρημένων ἀναλεγόμενοι, εἰ καὶ διὰ ἀρράφου διηγήσεως, εἰς ὑπόμνησιν φέροντες καὶ ταῦτα οἱονεὶ συνυφαίνοντες καὶ ἐκ τούτων ταῖς ἀκολούθοις ἐννοίαις ἐσθ' ὅτε προσθήκην ποιούμενοι καθ' εἱρμόν, πειρασόμεθα τὸν βίον ἀπαρτίσασθαι[59]. Il entend par là les apophtegmes des Pères du désert et la collection alphabétique à laquelle il a emprunté ses matériaux. L'ignorance des détails concernant les parents et l'enfance du saint n'empêchent pas ces *membra disiecta* de s'encadrer dans un schéma narratif qui ensuite fait perdre aux textes dont le Stoudite s'est servi leur caractère d'anecdotes séparées. On doit reconnaître la prépondérance de la forme et le souci d'une réadaptation stylistique des textes anciens. Une fois encore, le Stoudite se conforme à l'esprit de son époque.

Trois textes hagiographiques du même Théodore, éloignés dans le temps, nous conduisent à une autre piste intéressante. Ses deux éloges funèbres, dont l'un, mentionné plus haut, commémore sa mère Théoctistè et l'autre se consacre à son oncle Platon, ne cachent pas son souci d'instaurer un culte familial. De surcroît, en cherchant à esquisser un portrait idéal de sa mère, Théodore n'épargne pas les détails portant sur sa propre naissance et sur son enfance, insinuant, peu ou prou, sa propre inclination vers la sainteté. Même une lecture rapide de cette pièce permet de constater que Théodore a peu élaboré son grec du point de vue stylistique[60]. En revanche, on remarquera son passage direct au style élevé quand il entreprendra l'éloge de son oncle Platon (*BHG* 1553) et de son parrain spirituel Théophane (*BHG* 1792b). Ces pièces présentent des traits communs avec l'hagiographie de style élevé qui fut lancée durant le second iconoclasme et qui, notons-le, s'est orientée vers les saints nouveaux : les membres du haut clergé de Constantinople (patriarches et évêques) et les higoumènes de nouveaux établissements monastiques en Bithynie[61].

Non loin des savants de son âge (le patriarche Nicéphore) et des grandes figures de la génération suivante (Ignace le Diacre et Méthode), Théodore Stoudite est l'instaurateur

pour une étude plus récente dédiée à l'œuvre rhétorique de cet auteur, voir : K. Alpers, *Untersuchungen zu Johannes Sardianos und seinem Kommentar zu den Progymnasmata des Aphthonios* (Abhandlungen der Braunschweigischen Wissenschaftlichen Gesellschaft 62), Braunschweig 2009.

58. Pour la production hagiographique du Stoudite et les autres hagiographies qui portent les traces d'influence stoudite, voir O. Delouis, Écriture et réécriture au monastère de Stoudios à Constantinople (ixe-xe s.) : quelques remarques, dans *Remanier, métaphraser* (cité n. 55), p. 101-110.

59. *Éloge d'Arsenios* (*BHG* 169), éd. Th. Nissen, Das Enkomion des Theodoros Studites auf den heiligen Arsenios, *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher* 1, 1920, p. 246^{23-7} (aussi dans *PG* 99, col. 849c-d). Sur ce texte, voir les remarques de M. Hinterberger, Byzantine hagiography and its literary genres : some critical observations, dans *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 2, Genres and contexts*, ed. by S. Efthymiadis, Farnham – Burlington 2014, p. 32-33.

60. Cf. Efthymiadis, Establishing a holy lineage (cité n. 43), p. 20-21.

61. Édition de ces deux textes dans *PG* 99, col. 804-850 ; et S. Efthymiadis, Le panégyrique de S. Théophane le Confesseur par S. Théodore Stoudite (*BHG* 1792b) : édition critique du texte intégral, *AnBoll* 111, 1993, p. 259-290 ; et *AnBoll* 112, 1994, p. 104.

d'un nouveau langage lié au renouveau de l'écriture et des moyens de s'exprimer[62]. Du point de vue lexical, c'est pendant cette période de changement que la langue grecque s'est enrichie d'un grand nombre de nouveaux mots – qu'on qualifie d'*hapax legomena* – et qui sont d'une tonalité soit vernaculaire (c'est le plus souvent le cas du Stoudite), soit archaïsante (c'est le cas des autres). Tous ces mots sont vraiment les indices d'une volonté de s'exprimer différemment, d'infuser un esprit novateur à la réalité figée d'une langue littéraire qui paraissait pauvre et stéréotypée et qu'il fallait enrichir[63]. Or tout renouvellement dans le domaine de la langue écrite présuppose, d'une part, une familiarité avec une pléiade de textes et, d'autre part, un bon sens des niveaux stylistiques de la même langue. Ayant pleinement conscience des différents niveaux linguistiques et stylistiques du grec, Théodore a adapté sa prose au sujet et à l'auditoire (dans ses textes hagiographiques) ou à l'identité de son destinataire (dans sa correspondance). La plupart des lettres rédigées en une prose élégante s'adressent à des dignitaires constantinopolitains et à leurs épouses et il en va de même pour celles destinées à de hauts prélats tels que Nicéphore le Patriarche, Euthyme de Sardes et Théophile évêque d'Éphèse[64].

Comme le Stoudite, Ignace le Diacre fut le biographe de saints contemporains. Après Méthode le Sicilien, il est l'auteur le plus érudit de son temps et un homme auquel ses qualités de grammairien assuraient, sinon la survie, du moins la durée d'une carrière en dépit de toutes les contrariétés de sa vie. Ses œuvres hagiographiques témoignent de son habileté à passer d'une prose sophistiquée à une prose beaucoup plus simple, qualité qu'on a aussi observée chez le Stoudite. Dans sa *Vie de saint Grégoire le Décapolite* (*BHG* 711), il fait usage d'un vocabulaire assez éloigné de la langue archaïsante et du style alambiqué qu'il a utilisés pour la rédaction des Vies de deux patriarches, Taraise et Nicéphore[65]. À son tour, sa correspondance témoigne de ses rapports amicaux avec des hommes bien instruits, munis d'une éducation profane de haut niveau. On peut évoquer les exemples du *genikos logothétès* Démocharis, de l'*asèkrètis* Théophane, du spathaire et protonotaire Constantin et surtout de Nicéphore, diacre et *chartophylax*, qui paraît avoir été son ami le plus intime et son destinataire privilégié. Dans les lettres adressées à ces personnages, Ignace se tourne vers une thématique qui diffère considérablement de ce qu'on lit dans le reste de son recueil. En plus, ces lettres se distinguent par un style compliqué et par une série d'allusions classiques et postclassiques qui se justifient au moins si l'on considère le haut niveau de l'éducation des correspondants. Pour ne mentionner que

62. Sur le vocabulaire de Théodore voir G. Fatouros, Zur Sprache des Theodoros Studites, dans *Lexicographica Byzantina : Beiträge zum Symposion zur byzantinischen Lexikographie (Wien 1-4.3.1989)*, hrsg. von W. Hörandner und E. Trapp (Byzantina Vindobonensia 20), Wien 1991, p. 123-128.

63. Voir les remarques de E. Trapp, Stand und Perspektiven der mittelgriechischen Lexikographie, dans *Studien zur byzantinischen Lexikographie*, hrsg. von E. Trapp und W. Hörandner (Byzantina Vindobonensia 18), Wien 1988, p. 11-46.

64. Parmi les lettres adressées à des laïcs on peut glaner, à titre d'exemple, ep. 55, Εἰρήνῃ πατρικίᾳ (éd. Fatouros [cité n. 56], p. 160-161) ; ep. 227, Μαρίᾳ αὐγούστᾳ (*ibid.*, p. 360-361) ; ep. 256, Ἀντιόχῳ σιλεντιαρίῳ (*ibid.*, p. 386) ; et ep. 412 et 426, Δημοχάρει λογοθέτῃ γενικῷ (*ibid.*, p. 575-576 et p. 596-597) ; pour les prélats, voir ep. 25, 30, 286 et 423 Νικηφόρῳ πατριάρχῃ (*ibid.*, p. 67-70, 82-84, 425-426 et 592-593) ; ep. 74, 112 et 545, Εὐθυμίῳ Σάρδης (*ibid.*, p. 194-195, 230-231 et 823-825), ep. 385, 414 et 455, Θεοφίλῳ τῆς Ἐφέσου (*ibid.*, p. 533-534, 577-578, 644-647).

65. Voir là-dessus S. Efthymiadis, On the hagiographical work of Ignatius the Deacon, *JÖB* 41, 1991, p. 73-83, ici p. 79, n. 40 ; et Makris, *Ignatios Diakonos* (cité n. 48), p. 46-48.

quelques exemples parmi plusieurs, c'est dans la lettre ayant l'*asèkrètis* Théophane comme destinataire (ep. 50) qu'Ignace fait état d'un recueil de proverbes d'origine profane et c'est dans une autre, adressée à Nicéphore *chartophylax* (ep. 59), qu'il cite un vers de l'*Oreste* d'Euripide, tragédie qui, semble-t-il, n'était pas très connue à Byzance[66]. Dans cette lettre-ci et dans la majorité des vingt-neuf lettres adressées à ce même personnage, Ignace se plaint du silence de son ami, révélant ainsi une figure d'intellectuel instable, toujours inquiet sur son propre sort[67].

Nous avons déjà fait mention de sa longue *Vie de Nicéphore le patriarche* (*BHG* 1335), sans doute son chef-d'œuvre et l'un des chefs-d'œuvre de la littérature byzantine en général. Ce texte implique des compétences et une éloquence bien supérieures à celles qu'on attendrait d'un érudit de cette époque. À côté d'une familiarité profonde avec les Pères de l'Église, parmi lesquels Grégoire de Nazianze occupe indubitablement la première place, suivi par le pseudo-Denys et sa théologie mystique, on trouve des allusions à des auteurs et poètes classiques dont Platon, Homère et Pindare ainsi que nombre de références à la mythologie grecque[68]. Mais, avant tout, la *Vie de Nicéphore le patriarche* est un hybride hagiographique. Tout au long des quatre-vingts pages de l'édition moderne, tout ce qui renvoie au genre, le titre, bien sûr, mis à part, n'est que le récit de la naissance et de l'enfance du saint accompagné par un long exposé de son éducation. Au lieu des autres pistes prescrites par le genre, comme les récits des miracles de son héros, Ignace agrémente l'éloge de Nicéphore, qu'il désigne dans son préambule comme son vieil ami, d'éléments narratifs jusqu'alors étrangers à la prose hagiographique. Par ces nouveautés, il faut entendre d'abord un long dialogue de type platonicien, qui oppose dans un conflit théologique le saint et le tyran, Léon l'Arménien, et ensuite la conclusion du récit avec la propre apologie de l'auteur qui s'excuse de ses sympathies précédentes pour les iconoclastes[69].

Cette dimension personnelle qui fait clairement émerger la voix de l'auteur dans un récit marqué au contraire par son éclipse totale réapparaît dans l'œuvre de Méthode, homme de conviction et de tradition iconodoules mais qui, selon certaines sources, profita de la bonne disposition de l'empereur Théophile envers l'érudition et la culture pour occuper une place à sa cour[70]. Le cas de sa *Vie de saint Euthyme de Sardes* est vraiment extraordinaire. Autant qu'on puisse en juger par son témoignage personnel, Méthode

66. *The correspondence of Ignatios the Deacon* (cité n. 14), p. 128 et 144 respectivement. La citation euripidienne a été commentée par Wilson, *Scholars*, p. 75.

67. Entre les lettres adressées à Nicéphore, une (ep. 61) inclut le récit d'un rêve; voir là-dessus le commentaire de C. Angelidi, A little revelation for personal use, dans *Dreaming in Byzantium and beyond*, C. Angelidi and G. T. Calofonos [ed.], Farnham – Burlington 2014, p. 69-78.

68. Un certain nombre de ces emprunts ont été signalés par E. Fisher dans les notes de sa traduction anglaise de la Vie, *Byzantine defenders of images* (cité n. 42), p. 41-142. Sans doute ce sujet doit-il être étudié plus à fond.

69. *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani opuscula* (cité n. 26), p. 215-217.

70. Pour les reconstructions de sa biographie les plus complètes, voir Gouillard, La Vie d'Euthyme de Sardes (cité n. 14), p. 11-16; et B. Zielke, Methodios I., dans *Die Patriarchen der ikonoklastischen Zeit : Germanos 1.-Methodios I. (715-847)*, R.-J. Lilie Hrsg. (Berliner byzantinistische Studien 5), Frankfurt am Main 1999, p. 183-260. Cet auteur refuse à Méthode la paternité de la *Vie d'Euthyme de Sardes* (*ibid.*, p. 187-188) mais sans arguments convaincants; voir W. Treadgold, The prophecies of the patriarch Methodius, *REB* 62, 2004, p. 227-239, ici p. 230-232.

a réalisé une composition extrêmement sophistiquée du point de vue linguistique et stylistique dans l'espace d'une quarantaine de jours après le décès de son héros, mort en exil le 26 décembre 831. Suite à la requête de son commanditaire, Méthode a dû rédiger ce texte dans des circonstances peu favorables et on se demande comment il a vraiment pu construire une prose aussi compliquée à l'aide de sa seule mémoire et de son inspiration. De même, on croirait que l'auteur n'a écrit que pour un seul lecteur/auditeur, son commanditaire, l'higoumène Syméon, si toutefois on ne remarquait que vers la partie finale de son long texte, là où il décrit les miracles du saint, le style s'abaisse légèrement, orientant le récit vers les faits mêmes, non vers une élaboration rhétorique[71]. On dirait que cela fut conditionné par le besoin de devenir plus compréhensible envers son public dans la partie qui relève, par excellence, de l'affirmation de la sainteté de son héros. Suite à cette approche « réaliste », Méthode conclut son récit des miracles par les mots : « ce n'est pas à des rêves que nous accordons foi, ce n'est pas de paroles vaines que nous nous targuons, mais c'est sur les faits que nous fondons la vérité et c'est à l'expérience de la veille que nous confrontons les visions. Pour moi, misérable narrateur, je n'ai rien vu sur son sort dans mon sommeil, et cependant je n'ai jamais douté pendant la veille que Dieu l'ait pris avec lui. C'est pourquoi, si je n'ai rien vu sur son sort, je l'ai vu en personne et j'espère le voir un jour m'instruisant et en même temps m'arrachant à toutes les tribulations. »[72] Par ces mots, le futur patriarche adopte une attitude de critique envers la tradition du récit hagiographique, insinuant qu'il s'est tenu à l'écart du modèle « établi » de la narration hagiographique qui se nourrit abondamment d'histoires peu crédibles.

Aussi, chez Méthode, l'adoption d'un style rhétorique élevé ne s'accompagne-t-elle pas d'un mépris pour les scènes de la vie quotidienne. Dans sa *Vie de Théophane le Confesseur* (*BHG* 1787z), dont l'enjeu est la démonstration de la sainteté d'un homme de l'aristocratie constantinopolitaine devenu moine et victime de Jean Grammatikos, les activités pratiques de son héros sont bien décrites. Dans une scène de la vie rurale autour du monastère de Mégas Agros dont la tranquillité a été menacée par le coassement des grenouilles, Méthode insère une allusion à la *Batrachomyomachie*, texte qui apparemment faisait partie des lettres profanes qu'il avait apprises comme écolier à Syracuse[73]. Selon le récit, Théophane réussit par son intercession de thaumaturge à apaiser les grenouilles mais on peut évidemment se demander si cette référence de Méthode à un épisode aussi farfelu n'a pas été dictée par sa volonté de faire montre de la connaissance de cette œuvre profane, plutôt que par la réelle importance de ce qu'il raconte. En tout cas, c'est un maigre indice d'une érudition riche qui pourtant ne se traduit pas nécessairement par la démonstration d'une familiarité avec l'héritage littéraire grec mais plutôt par une langue et un vocabulaire qui reflètent une éloquence incontestable. D'ailleurs le classicisme de

71. Vie d'Euthyme de Sardes (cité n. 14), chap. 41-44, p. 78-83.
72. *Ibid.* chap. 47, p. 84-87.
73. Chap. 34-35, *Methodii patriarchae CP Vita S. Theophanis Confessoris*, e codice Mosquensi n° 159 ed. B. Latyšev (= *Mémoires de l'Académie des sciences de Russie* 8e série, 13, 4), Petrograd 1918, p. 22. L'allusion faite dans ce passage aux λιμνοχαρῆ κνώδαλα (« des bêtes qui aiment les marécages ») renvoie à la *Batrachomyomachie* 12,212. C'est avec grande surprise que N. G. Wilson, *An anthology of Byzantine prose*, Berlin – New York 1971, p. 36, l'a signalée.

Méthode en tant qu'hagiographe ne repose pas sur ses renvois aux auteurs classiques et postclassiques mais sur sa propre élaboration créative du grec[74].

L'éloquence avec laquelle Méthode et, avant lui, Théodore Stoudite ont esquissé le portrait hagiographique de Théophane higoumène de Mégas Agros laisse entrevoir quelques autres points intéressants. En premier lieu, outre l'origine sociale de la personne dont on fait l'éloge, il faut se demander si cette élaboration rhétorique était conditionnée par le statut et l'activité littéraire de ce monastère bithynien[75]. En fait, la composition de ces deux œuvres, la *Vie* par Méthode et le *Panégyrique* par Théodore Stoudite, paraît avoir dû beaucoup à Étienne, successeur de Théophane à l'higouménat de Mégas Agros et n'a de sens que si elle s'adresse à un auditoire constitué au moins en partie de moines instruits et cultivés[76]. En second lieu, il ne faut pas oublier que c'est dans ce même monastère que son fondateur, lui-même calligraphe, doit avoir rédigé sa célèbre *Chronographie*, œuvre d'un contenu et d'une étendue considérables. Quelles qu'aient été les ressources bibliographiques dont Théophane a disposé pour compiler sa chronique, question assez débattue par les savants modernes, elles ont été mises à sa disposition dans ce même monastère[77].

Ces traits qui dominent la prose de l'hagiographie en style élevé qui fit son apparition vers les années 820 et qui fut représentée par des savants de la qualité d'Ignace le Diacre et de Méthode, se rencontrent aussi dans les textes qui font l'éloge d'autres higoumènes d'établissements monastiques en Bithynie. À part celui de Mégas Agros, l'exemple de Médikion, monastère qui se situait dans la région de Trigléia (moderne Tirilye/ Zeytinbaği) sur la côte sud de la Propontide et dont quelques vestiges subsistent encore aujourd'hui, est intéressant à plusieurs titres[78]. Ce fut le milieu qui nous a légué deux pièces hagiographiques célébrant deux de ses higoumènes, le fondateur Nicéphore († 813) et son successeur Nicétas († 824).

74. Voir là-dessus M. Hinterberger, Wortschöpfung und literarischer Stil bei Methodios I., dans *Lexicologica Byzantina : Beiträge zum Kolloquium zur byzantinischen Lexikographie (Bonn 13-15 Juli 2007)*, E. Trapp, S. Schönauer Hg. (Super Alta Perennis 4), Göttingen 2008, p. 119-150.

75. Pour ce monastère, sa localisation et autres questions de son histoire, voir Janin, *Géographie* 2, p. 195-199 ; aussi C. Mango, I. Ševčenko, Some churches and monasteries on the southern shore of the sea of Marmara, *DOP* 27, 1973, p. 235-277, ici p. 259-268.

76. Pour ce personnage, cité dans ces deux œuvres mais qu'on retrouve dans la correspondance de Théodore voir Efthymiadis, Notes on the correspondence (cité n. 45), p. 149-151. Cette identification a été refusée par P. Yannopoulos, Le destinataire anonyme de la *Vita Theophanis* de Méthode le Patriarche, dans *Byzance et ses périphéries (mondes grec, balkanique et musulman) : hommage à Alain Ducellier*, études réunies par B. Doumerc et Ch. Picard, Toulouse 2004, p. 173-181.

77. La paternité de la *Chronographie* de Théophane le Confesseur est contestée par C. Mango, Who wrote the *Chronicle* of Theophanes ?, *ZRVI* 18, 1978, p. 9-17 (repris dans Id., *Byzantium and its image*, London 1984, XI) ; la discussion la plus récente sur cette chronique est par Treadgold, *The middle Byzantine historians* (cité n. 17), p. 63-77. Le problème paraît beaucoup plus complexe après la dernière mise au point par C. Zuckerman, Theophanes the Confessor and Theophanes the Chronicler or A story of square brackets, dans *Studies in Theophanes*, ed. by M. Jankowiak and F. Montinaro (= *TM* 19), Paris 2015, p. 31-52.

78. Pour ce monastère et sa localisation voir Janin, *Géographie* 2, p. 165-168 ; aussi Mango, Ševčenko, Some churches and monasteries (cité n. 75), p. 240-242 et 274-276 ; et plus récemment, M.-F. Auzépy, O. Delouis, J.-P. Grélois, M. Kaplan, À propos des monastères de Médikion et de Sakkoudiôn, *REB* 63, 2005, p. 183-194, ici p. 185-187.

La *Vie de Nicéphore* (*BHG* 2297), conservée dans deux manuscrits dont le plus ancien date du IXe siècle, est antérieure à la persécution de l'empereur Théophile, qui se déclencha en 837[79]. Selon son éditeur, François Halkin, le biographe anonyme de Nicéphore écrit « en un style prétentieux et boursouflé, où abondent les mots rares, les composés insolites, les formes archaïques ou dialectales, les constructions recherchées, les expressions alambiquées »[80]. Pour sa part, tout en proposant des corrections dans des passages corrompus du texte, Henri Grégoire signalait le grand nombre d'*hapax legomena* et l'usage d'un vocabulaire médical et philosophique. À part ces particularités, il faut également noter l'usage excessif du datif remplaçant l'accusatif et le préambule qui s'avère extensif et plein de platitudes rhétoriques. Le récit entier se déploie en accord avec les règles du λόγος βασιλικός telles qu'elles furent édictées par Ménandre le Rhéteur[81].

De façon semblable, l'éloge funèbre de saint Nicétas de Médikion (*BHG* 1341), le successeur de Nicéphore, se rattache au même modèle rhétorique défini par Ménandre le Rhéteur[82]. Bien que l'anonyme biographe de Nicéphore, apparemment un moine du monastère de Médikion, déclare qu'il comptait composer aussi la biographie de Nicétas, cette œuvre a été écrite par un de ses collègues, le moine Théostériktos[83]. On y voit également une prédilection pour les mots rares et une insistance à dater les événements importants de la vie du saint en utilisant les mois du calendrier macédonien : Ὑπερβερετέῳ εἰκάδι ἕκτῃ (p. XXII, chap. 23), Ἀρτεμησίῳ τετάρτῃ (p. XXIII, chap. 24), τῇ τρίτῃ τοῦ Ξανθικοῦ μηνός (p. XXVII, chap. 48). Ainsi que la *Vie de Nicéphore*, cet éloge date d'avant la restauration des icônes à laquelle il ne fait aucune allusion. De même, vu que Michel Ier Rangabè est cité comme portant toujours l'habit monastique, sa composition se situe avant 844-845, date de la mort de cet empereur déchu du trône impérial en 813[84].

À la différence de la Vie de son prédécesseur, l'*Éloge de Nicétas* fait grand cas de la controverse iconoclaste. Après avoir rapporté que l'higouménat fut conféré à Nicétas par le patriarche Nicéphore lui-même, son auteur se consacre à une réfutation sans ambages de l'iconoclasme dirigeant aussi ses critiques contre ceux qui le considéraient comme une hérésie inférieure (ὡς κατωτέραν αἵρεσιν ταύτην ἔχουσι, p. XXIII, chap. 21). Dans son long rapport historique, Théostériktos récapitule la phase initiale de l'iconoclasme (730-787) pour se concentrer ensuite sur la convocation à Sainte-Sophie du concile

79. Éd. F. HALKIN, La Vie de S. Nicéphore, fondateur de Médikion en Bithynie, *AnBoll* 58, 1960, p. 396-430 ; pour la date de ce texte voir *ibid.*, p. 398 et I. ŠEVČENKO, Hagiography of the iconoclast period, dans *Iconoclasm* (cité n. 17), p. 113-131, ici p. 118 (= ID., *Ideology, letters and culture in the Byzantine world* [Variorum Reprints], London 1982, V).

80. Éd. HALKIN, *ibid.*, p. 398-399.

81. Voir, par exemple, la déclaration introduite après le préambule : καιρὸς δ' ἂν εἴη λοιπὸν τὸ χρέος ἀποτίσαι καὶ διαδεῖξαι ὄνομα τούτῳ καὶ τύχην, ἀξίαν τε καὶ πατρίδα καὶ γένος καὶ ὅσα καὶ οἷα τὴν ἀρίστην πολιτείαν τἀνδρὶ παριστάνει, εὐγένειάν τε καὶ σέβας εἰπεῖν καὶ τὸ περὶ πίστιν εὐσταθές τε καὶ πάγιον, *ibid.*, p. 405, chap. 5, 1-5.

82. Texte dans *AASS* Apr. I, p. XVIII-XXVIII. Sur ces dettes à Ménandre cf. p. XIX (chap. 4) : πόθεν δ' ἄρξωμαι; Εἴπω πατρίδα καὶ γένος καὶ θρεψαμένην ; Aussi cf. p. XX (chap. 9), avec une liste des vertus et des qualités du saint.

83. Comme on peut le déduire de ces mots : οὗτινος Νικήτα τὴν ἐξαστράπτουσαν πολιτείαν οὐκ ἐν ἐπιτόμῳ διέξειμι λόγῳ…, *ibid.*, p. 413, chap. 9,25-27.

84. Voir p. XXIV (chap. 31) : Μιχαὴλ ὁ νῦν ἔτι τῷ μοναδικῷ διαπρέπων ἀξιώματι. Sur la date de ce texte, on consultera ALEXANDER, *The patriarch Nicephorus* (cité n. 12), p. 126, n. 2 ; and ŠEVČENKO, Hagiography (cité n. 79), p. 118 et n. 42.

hérétique de 815 lors duquel Léon V, Jean Grammatikos et leurs partisans condamnèrent les iconodoules. Les débats et la persécution des défenseurs des images qui suivirent sont racontés en détail, car l'auteur a mis en avant tous les protagonistes qui s'opposaient, d'un côté les évêques et les abbés iconodoules, de l'autre les prélats et les sénateurs qui se rallièrent à la politique iconoclaste de Léon V. En tout cela, Théostériktos ne cache pas sa familiarité avec les sources de portée iconodoule, comme, par exemple, la *Vie d'Étienne le Jeune* ou la *Chronique* de Théophane le Confesseur[85].

Par leurs aspirations littéraires et par leurs implications historiques, ces deux textes dus à la plume de deux moines érudits de ce monastère de Médikion renvoient à la même question que celle posée dans le cas de Mégas Agros. De plus, vu que le culte des deux abbés était restreint au milieu monastique, on peut se demander pour quelles raisons particulières ils ont été célébrés avec des biographies tellement sophistiquées. Ainsi que dans le cas de Théophane de Mégas Agros, on peut légitimement chercher la réponse dans les origines sociales de ces saints et les hautes prétentions littéraires auxquelles ce milieu monastique aspirait. Issu d'une famille aristocratique de Constantinople, Nicéphore a sans doute contribué au renouveau monastique qui se manifesta en Bithynie et qui doit être associé avec le règne de l'impératrice Irène et le patriarcat de Taraise; Nicétas, lui, était né et avait été élevé à Césarée, ville de la Bithynie même, mais, à en juger par le fait que c'était Taraise qui l'avait ordonné prêtre, il semble avoir établi des liens avec Constantinople et le patriarcat depuis sa première jeunesse, bien avant son entrée à Médikion. Si nous n'avons aucune trace de l'activité littéraire de Nicéphore, un florilège d'orientation iconodoule transmis sous le nom de Nicétas indique chez cet abbé bithynien une certaine érudition, ainsi que la disponibilité au début du IXe siècle de livres patristiques dans un monastère provincial[86].

Or, le niveau de l'érudition qui parcourt les pièces hagiographiques dédiées à Nicéphore et à Nicétas permet de déduire que Médikion était un établissement où l'on copiait des manuscrits et où l'on disposait d'une bibliothèque. D'ailleurs, les monastères de la région de Bithynie étaient aussi connus pour la pratique de la calligraphie et pour la production de manuscrits dont quelques-uns sont enluminés et qui, même s'ils datent d'une époque postérieure au second iconoclasme, laissent entrevoir la fonction de *scriptoria* déjà vers les dernières décennies du VIIIe siècle[87].

85. Voir p. XXIV, chap. 29 et chap. 30, où mention est faite à l'activité philanthropique de l'impératrice Irène. Sur ce point on consultera DOBSCHÜTZ, Methodius und die Studiten (cité n. 7), p. 82 et W. LACKNER, Die Gestalt der Heiligen in der byzantinischen Hagiographie des 9. und 10. Jahrhunderts, dans *17th international Byzantine congress* (cité n. 8), p. 523-536, ici p. 523. À son tour l'*Éloge de Nicétas* a servi de source pour la *Chronique* de Georges le Moine : voir *Georgii Monachi Chronicon* (cité n. 37), p. 769 ff. Pour une analyse de ses renseignements sur le concile de Sainte-Sophie voir ALEXANDER, *The patriarch Nicephorus* (cité n. 12), p. 130-133.

86. Pour ce florilège conservé dans le *Vaticanus graecus* 511, f. 66^v-69^v, voir A. ALEXAKIS, A florilegium in the Life of Nicetas of Medikion and a letter of Theodore of Studios, *DOP* 48, 1994, p. 179-198.

87. Pour les monastères de cette région voir en général M.-F. AUZÉPY, Les monastères, dans *La Bithynie au Moyen Âge*, éd. par B. Geyer et J. Lefort (Réalités byzantines 9), Paris 2003, p. 431-458, ici p. 433-435 et 453-455. Pour l'activité calligraphique dans la même région voir I. HUTTER, Scriptoria in Bithynia, dans *Constantinople and its hinterland : papers from the twenty-seventh Spring symposium of Byzantine studies, Oxford, April 1993*, ed. by C. Mango and G. Dagron with the assistance of

Conclusion

Une discipline progresse par le biais de la contestation des idées et des vues jadis présentées par ceux qui ont puissamment contribué à son évolution. Entre Lemerle et nous aujourd'hui s'intercale d'abord une réévaluation de l'apport du milieu palestinien et de Rome, sièges de colonies monastiques grecques. Il ne faut donc plus voir la renaissance littéraire comme un phénomène purement constantinopolitain mais comme un phénomène pluriel, concentré et amplifié dans la capitale byzantine. Les renouveaux techniques qui concernent la production et la circulation des livres ont trouvé bon accueil dans une communauté monastique comme celle de Stoudios mais il serait exagéré de lui accorder un monopole en la matière. En fait, on a des indices clairs que des monastères bithyniens fondés par d'autres membres de l'aristocratie constantinopolitaine, – le Mégas Agros et Médikion en sont de bons exemples – ont hébergé une activité de copie de manuscrits. Il faut tenir compte des biographies des saints higoumènes composées en un grec élégant qui reflètent au moins le goût de cette même période pour une hagiographie de qualité.

À Constantinople même, le cercle engagé dans la vie intellectuelle ne se limite pas aux grandes figures ici brièvement présentées mais s'étend à des laïcs et à des ecclésiastiques, comme on le voit à travers les correspondances de Théodore Stoudite et d'Ignace le Diacre. L'éventail prosopographique de ces deux recueils révèle des réseaux de contacts qui élargissent le cercle des lecteurs et des connaisseurs au-delà du nombre restreint des écrivains dont l'œuvre est parvenue jusqu'à nous. Quelques décennies après, dans son corpus épistolaire, le patriarche Photios nous fera connaître son propre réseau de contacts intellectuels qui ne diffère pas considérablement en nombre ni en qualité de celui de ses deux prédécesseurs. Seul le nombre des ecclésiastiques et des moines qui semblent avoir une éducation classique s'élargit.

Les progrès dans l'accessibilité des textes byzantins et le dynamisme avec lequel la recherche s'est tournée vers leur étude pour montrer qu'ils avaient été produits par des écrivains inscrits dans une certaine société et actifs dans des circonstances historiques précises permettent une évaluation plus juste des grandes figures qui ont occupé la scène littéraire pendant la période ici discutée. Cette perspective positive vient du fait que les textes eux-mêmes sont vus aujourd'hui, ou doivent être vus, comme les reflets d'un certain niveau de culture, acquis grâce à un enseignement qui, dans la première moitié du IXe siècle, n'était pas encore institutionnalisé mais produisait cependant de bons élèves et de bons résultats. De Taraise à Méthode, une nouvelle génération de savants a réussi non seulement à arracher Byzance à sa léthargie culturelle mais aussi à l'acheminer vers des voies créatives. La familiarité de ces auteurs avec les lettres profanes est assurée même si elle n'est pas toujours manifeste. Elle le sera ensuite avec les générations de Photios, de Léon VI le Sage et d'Aréthas.

G. Greatrex, Aldershot 1995, p. 379-396. Les manuscrits de provenance de Médikion qui nous en sont parvenus datent de la fin du IXe aux XIe et XIIe siècles : voir Ead., *Corpus der byzantinischen Miniaturenhandschriften. 5, 1, Oxford college libraries*, Stuttgart 1997, nos 1, 3, 15, 25 et 44 ; et Σ. Κοτζαμπαση [S. Kotzabassi], *Βυζαντινά χειρόγραφα από τα μοναστήρια της Μικράς Ασίας*, Αθήνα 2004, p. 69-75.

Mais évaluer l'évolution et le progrès d'une civilisation en ayant comme critère principal la conservation, la connaissance et l'usage des lettres classiques est une perspective imposée par notre obsession d'un classicisme byzantin, et ce préjugé empêche de comprendre qu'il faut examiner Byzance non pas comme une société prise entre l'âge classique gréco-romain et la Renaissance italienne, mais d'après ses propres mesures, ses propres priorités et sa propre évolution. Byzance, au IXe siècle, a évolué en puisant beaucoup dans ses propres ressources qui, à en juger par les grandes figures que nous avons évoquées, n'avaient pas du tout tari pendant les siècles obscurs.

Université libre de Chypre

EMPEROR LEO VI THE WISE AND THE "FIRST BYZANTINE HUMANISM": ON THE QUEST FOR RENOVATION AND CULTURAL SYNTHESIS[1]

by Theodora Antonopoulou

I. Leo VI in P. Lemerle's *Le premier humanisme byzantin* and subsequent scholarship

Le premier humanisme byzantin was not just the title of a very successful book. The term itself, inextricably woven with the name of Paul Lemerle, has become classic and for more than forty years has shaped our view of the revival of letters in Byzantium in the ninth and tenth centuries. However, as a result of a bizarre twist of the great scholarship invested in this book, Emperor Leo VI the Wise is *quasi*-absentee from it. Merely a single page is dedicated to him at the beginning of the chapter on Arethas, whose activity largely evolved in Leo's reign.[2] In sharp contrast to his father, Constantine VII Porphyrogenitus is the subject of a whole chapter as the key figure of the "encyclopaedism" of the tenth century. The most favourable description Leo receives is that of "un homme de culture," whereas his son is characterized as "l'érudit couronné." The picture Lemerle drew emerges nowadays as unfair, at Leo's expense, and is in desperate need of amending. Moving in this direction, the present study will focus on Leo's significance for the so-called "First Byzantine humanism" and the cultural history of his time. To this end, the culture the emperor displays in his writings, his personality as it emerges from his literary work, and his contribution to the revival of learning and the cultural activity in his reign will be examined. The influence Leo's works exercised on posterity and on later authors will also be dealt with.

1. Research for this article benefited from an one-month stay in Paris in the academic year 2015–2016 as invited professor at the université Paris IV-Sorbonne in the framework of the "Labex RESMED" ("Laboratoire d'excellence: Religions et sociétés dans le monde méditerranéen"; http://www.labex-resmed.fr). I am grateful to the board of the Labex for this opportunity. Thanks are also due to the editors of the present volume for their invitation to participate in it.

2. Lemerle, *Premier humanisme*, pp. 206–7. Occasionally, reference is made there to old scholarly confusions of Leo VI with Leo the Philosopher, on the one hand, and Constantine the Sicilian, on the other; see the General Index to the book under these names.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 187-233.

I will start by stressing that Lemerle's argument was based on a number of factors, which he was careful to explain. First of all, the silence of the sources regarding Leo's culture. The sixth book of Theophanes continuatus, which dedicates its first section to Leo, "est d'un contenu si pauvre et si médiocre qu'on ne saurait tirer aucune conclusion du fait qu'il ne souffle mot de la culture de Léon VI ou de ses préoccupations dans ce domaine." Although the *Vita Basilii* claims that Photios was tutor to Basil I's children, Lemerle rightly underlined the uncertainties surrounding the circumstances, content and duration of this teaching.[3] He noted, of course, Leo's sobriquet "the Wise" and his calligraphic activity, and summarily listed his writing and oratorial activity: his legal and military works, about which Lemerle simply claimed that only a small part of them was his, as well as his discourses, homilies and religious poems. Unfortunately, Lemerle relied on Albert Vogt's misguided remark that Leo "semble ignorer la littérature antique." Even though Lemerle recognized that the article Vogt had dedicated to Leo's youth reproduced many old mistakes, it seems that he accepted this view, even wondering whether this was a personal preference of Leo's or the result of the education he had received from Photios.[4] In addition, Lemerle noted that Leo did not legislate on education. Nevertheless, he concluded on a positive note, underlining the appreciation which culture enjoyed in Byzantium in general, and in court in particular, enabling an educated man such as Leo and a crowned scholar like Constantine VII to appear in the succession of the illiterate Basil I. This is an obviously climactic appreciation of the first three Macedonian emperors, and, one might say, of their involvement in the progress of humanism in their reigns.

In addition to these remarks, Leo is mentioned in passing on two occasions in connection with the encyclopaedic movement. The first case concerns encyclopaedism in military art, which is said to have begun under Leo and continued after Constantine VII in the environment of Nicephorus Phocas and Nicephorus Ouranos. A military encyclopaedia conceived by Constantine and surviving in cod. *Laurentianus* 55, 4 (mid-10th cent.) contains a corpus of military treatises from antiquity and Byzantium plus Leo's works.[5] The second case is that of the legal encyclopaedia compiled under Basil and Leo, the *Basilica*.[6] These mentions, however, are curiously not brought into correlation with each other nor with the rest of Leo's activity. It appears that Lemerle was uncomfortable with Leo and rather unwilling to unite the disparate elements at his disposal, focussed as he was on Constantine VII. It is easily observed that the limitations of Lemerle's exposition are not only those of the available sources, but also of the scholarship of his day. Leo had been disregarded for a very long time. Contrary to the cases of Photios and Arethas, no extensive study had ever been devoted to the wise emperor apart from a Russian monograph published in 1892,[7] which had hardly any influence.

3. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 206 n. 5. For Book VI of Theophanes continuatus, one still consults the Bonn edition, while awaiting the new one in the CFHB. For the *Vita Basilii* see below, n. 18.

4. A. Vogt, La jeunesse de Léon VI le Sage, *Revue historique* 174, 1934, pp. 389–428, esp. 403–11, quoted and commented upon by Lemerle, *Premier humanisme*, pp. 206 n. 4 and 207.

5. Lemerle, *Premier humanisme*, pp. 292–3.

6. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 295.

7. Н. А. Попов [N. A. Popov], *Император Лев VI Мудрый и его царствование в церковно-историческом отношении*, Москва 1892; repr. 2008.

An important, although overlooked, reaction to such a diagram of Byzantine culture came a few years later. In a short paper, rarely quoted, Évelyn Patlagean responded to Lemerle's book by introducing Leo VI's figure alongside Constantine VII. She spoke of the tenth century as that of the two emperors ("le siècle de Léon VI et de Constantin VII") and noted that it represented "le point culminant de l'union entre pouvoir, savoir et discours dans la figure impériale" in the entire Byzantine history.[8] This ambiguous scholarly situation lasted until the pioneering work of Andreas Schminck on the emperor's crucial contribution to the legislative activity which had been initiated by his father and which produced a huge legal corpus at the end of the ninth and the beginning of the tenth centuries.[9] Pointing in the direction of a new approach to Leo, Athanasios Markopoulos observed that if one day we reconstruct the emperor's readings and personal library, just as this was possible with Arethas, the "First Byzantine humanism" would have to be chronologically redefined.[10] He also spoke of Leo's ambivalence between, on the one hand, "traditional" literary activity, with reference to superficial verbal and rhetorical borrowings from antiquity, and, on the other hand, the emerging encyclopaedism of his era, as he exploited previous authors for his own literary endeavours, as evident in the *Tactica*.[11]

Afterwards, interest in Leo peaked. In 1997, two dissertations on Leo were published almost simultaneously, one by the present author, investigating the emperor's homiletic oeuvre, the other, which dealt with his person and reign, concentrating specifically on the political and military history of the time, by Shaun Tougher.[12] Subsequently, an appreciation of Leo's literary oeuvre was attempted by Alexander Kazhdan, who in the second volume of his history of Byzantine literature dedicated some pertinent and perspicacious pages to Leo, in an effort to do him justice as an author.[13] In addition, a number of editions of Leo's works, which have provided trustworthy texts as the necessary

8. É. Patlagean, La civilisation en la personne du souverain : Byzance, xe siècle, *Le temps de la réflexion* 4, 1983, pp. 181–94, esp. 194.

9. See A. Schminck, *Studien zu mittelbyzantinischen Rechtsbüchern* (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte 13), Frankfurt am Main 1986.

10. A. Μαρκοπουλος [A. Markopoulos], Ἐπίγραμμα πρὸς τιμὴν τοῦ Λέοντος ΣΤ΄ τοῦ Σοφοῦ, *Σύμμεικτα* 9, 1994 (= *Μνήμη Δ. Α. Ζακυθηνοῦ*), pp. 33–40, esp. 40; repr. in Id., *History and literature of Byzantium in the 9th-10th centuries* (Variorum CS 780), Aldershot, Hampshire – Burlington VT 2004, no. XVIII.

11. A. Μαρκοπουλος [A. Markopoulos], Ἀποσημειώσεις στόν Λέοντα ΣΤ΄ τόν Σοφό, in *Θυμίαμα : στή μνήμη τῆς Λασκαρίνας Μπούρα*, Αθῆνα 1994, pp. 193–201, esp. 193–4; repr. in Id., *History and literature* (quoted n. 10), no. XVI.

12. T. Antonopoulou, *The Homilies of the emperor Leo VI* (The medieval Mediterranean 14), Leiden – New York – Köln 1997; S. Tougher, *The reign of Leo VI (886–912)* (The medieval Mediterranean 15), Leiden – New York – Köln 1997.

13. A. Kazhdan, *A history of Byzantine literature (850–1000)*, ed. by C. Angelidi (National Hellenic Research Foundation, Institute for Byzantine research. Research series 4), Athens 2006, pp. 53–65. However, other critics seem still to be playing down the qualities of (some of) Leo's works; see J. O. Rosenqvist, *Bysantinsk litteratur från 500–talet till Konstantinopels fall 1453*, Stockholm 2003; transl. J. O. Rosenqvist & D. R. Reinsch, *Die byzantinische Literatur : vom 6. Jahrhundert bis zum Fall Konstantinopels 1453*, Berlin – New York 2007, pp. 90–1; also, S. Efthymiadis, Greek Byzantine hagiography in verse, in *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 2, Genres and contexts*, ed. by S. Efthymiadis, Farnham – Burlington VT 2014, pp. 161–79, esp. 166–7 (on the verse *Hom.* 26 on St. Clement of Ancyra).

prerequisite for any further discussions, were published in the last decades. Notably, his *Novels* appeared in a revised edition and exemplary translation (into modern Greek) by Spyros Troianos. The critical edition of the corpus of his forty-two homilies was due to the present author, while Leo's *Tactica* became the subject both of a critical edition by George Dennis and an extensive commentary by John Haldon.[14] Furthermore, in a number of scholarly articles, their authors published and dealt with texts either by or regarding the emperor. Commendably, a recent book focusing on Leo's four marriages and destined for the wider public, incorporates references to his literary work into the account of his marital adventures. Moreover, it rightly insists on the theme of *taxis* (order) and the departures from it in Leo's ideology and life.[15]

It is not my purpose to provide a list of the ever-growing number of publications relevant to Leo, several of which will be cited later in this article. Altogether, however, it is clear that considerable literature concerning Leo's person and work has appeared since Lemerle's book, the main exception being his hymnographic work, of which no comprehensive study exists. In light of the above, a reevaluation of the wise emperor's literary personality and contribution to the intellectual and literary movement of his time appears not only necessary but also possible. What follows is such an attempt, focusing on certain aspects of the emperor's genuine works.[16]

II. Leo VI's culture: classical and Christian

During the half century of Basil I and Leo's reigns there is no evident trace of organised higher state education, while the school of the Magnaura seems to have been abandoned after the death of Leo the Philosopher (after 869). It was for this reason that Constantine VII reorganised higher education, and was given credit for it in historiography.[17] Basil, however, took care that his sons were tutored by the finest intellect of the time, Photios.[18] Moreover, young Leo's enthusiasm for reading was without doubt a serious reason, apart from the author's personal motives, for the historian and grammarian

14. Leo VI, *Nov.*; *Leonis VI Sapientis imperatoris Byzantini Homiliae*, quas ed. T. Antonopoulou (CCSG 63), Turnhout 2008; Leo VI, *Taktika*, with J. F. Haldon, *A critical commentary on the* Taktika *of Leo VI* (DOS 44), Washington DC 2014. The *Book of eparch* bears Leo's name, but it was not actually written by him; see below, pp. 225–6 with n. 181.

15. See P. Cesaretti, *Le quattro mogli dell'imperatore : storia di Leone VI di Bisanzio e della sua corte*, Milano 2015 (with no footnotes; basic bibliography on pp. 156–9). On *taxis* in Leo's works, see the references below, n. 120.

16. On Leo's works, see Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 10, 19–23, as well as Ead., lemma "Leon VI", in *Neues Tusculum-Lexikon byzantinischer Autoren*, hrsg. von M. Grünbart & A. Riehle (forthcoming). In both contributions bibliography is also provided on the spurious works attributed to Leo; cf. below, p. 229 with nn. 205–8.

17. A. Markopoulos, In search for "higher education" in Byzantium, *ZRVI* 50, 1, 2013 (= *Mélanges Ljubomir Maksimović*), pp. 29–44, esp. 36–8 with n. 75, partly *contra* Lemerle, *Premier humanisme*, pp. 263–6. On certain aspects of Byzantine education, cf. also A. Markopoulos, Teachers and textbooks in Byzantium, ninth to eleventh centuries, in *Networks of learning : perspectives on scholars in Byzantine East and Latin West, c. 1000–1200*, ed. by S. Steckel, N. Gaul, M. Grünbart (Byzantinische Studien und Texte 6), Zürich – Berlin 2014, pp. 3–16.

18. On Photios as Leo's teacher, see *Vita Basilii* (Theophanes continuatus V) chap. 44, ll. 13–4, p. 160: "It was then that he offered him the hospitality of the imperial palace and appointed him as

Theognostos to dedicate his *Orthography* to him, a work that had been composed around the middle of the century, that is, roughly a quarter of a century earlier.[19] Leo neither inspired nor acted as a patron for the composition of this work, yet the dedication is indicative of an intellectual climate in the 870s which was favourable to education, at least at the highest level of society. Moreover, it is noteworthy that according to a text hostile to Leo, a fragment of what appears to be a *Life of Nicetas David the Paphlagonian*, the emperor offered Nicetas David, a pupil of Arethas, firstly a position teaching philosophy, then one teaching rhetoric, both of which Nicetas rejected.[20] This is a meagre indication of the availability of these subjects in the capital at the beginning of the tenth century and perhaps of Leo's care for their teaching.

There has been general consensus among scholars old and new that the main reason for Leo's acquiring the epithet "the wise" was his learning, erudition and literary activity. Notably, in his 1997 monograph on Leo VI, S. Tougher dedicated a chapter to the analysis of the emperor's wisdom, offering some novel conclusions.[21] He suggested a multiple-level interpretation, according to which Leo's erudition and literary oeuvre were but one aspect of his wisdom. In fact, it was reaffirmed that Leo was already known as wise during his lifetime and it was reasonably suggested that Basil I was at the origin of his sobriquet. On the testimony of the second of the mirror of princes, which, according to its title, was addressed to Leo by Basil I, it emerges that in accordance with his father's ideological targets, Leo was urged to become wise and a philosopher.[22] In this way,

teacher and preceptor to his own children" (Ševčenko's translation with a suggestion on the chronology of perhaps c. 873–5). Cf. above, p. 188 with n. 3.

19. T. Antonopoulou, The date of Theognostos' *Orthography* : a reappraisal, *BZ* 103, 2010, pp. 1–12. The dedication to Leo VI is rejected without discussion by W. Treadgold, *The middle Byzantine historians*, New York 2013, p. 79 n. 8, who suggests that Theognostos cannot have been so "extraordinarily long-lived"; this was not the case, however, since Theognostos would have been in his seventies at the time of the dedication, and certainly other contemporaries, Photios included, lived as long or longer. On the contrary, P. Magdalino, Knowledge in authority and authorised history : the imperial intellectual programme of Leo VI and Constantine VII, in *Authority in Byzantium*, ed. by P. Armstrong, Farnham, Surrey 2013, pp. 187–209, esp. 189 appears convinced; also in agreement is A. Schminck, Subsiciva Byzantina, *Tijdschrift voor rechtsgeschiedenis* 83, 2015, pp. 126–44, esp. "1, Zur 'constitutio' Βασιλικῆς", pp. 126–32, esp. 130–2 with n. 25.

20. See *Life of Nicetas David* 26, ll. 38–40, ed. B. Flusin, Un fragment inédit de la vie d'Euthyme le patriarche ? 1, Texte et introduction, *TM* 9, 1986, pp. 119–31, esp. 125; cf. Id., Un fragment inédit de la vie d'Euthyme le patriarche ? 2, Vie d'Euthyme ou vie de Nicétas ?, *TM* 10, 1987, pp. 233–60, esp. 253 with n. 121. On the possible connection of the anonymous author of this text with the monastery of St. Lazarus, a foundation of Leo VI destined for eunuchs, see Schminck, *Studien* (quoted n. 9), p. 107 n. 342; cf. Flusin, Un fragment inédit. 2, p. 260 n. 157; C. Messis, Régions, politique et rhétorique dans la première moitié du 10e siècle : le cas des Paphlagoniens, *REB* 73, 2015, pp. 99–122, esp. 120.

21. Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 110–132 (chap. 5: The reality of Leo the Wise), which expands on Id., The wisdom of Leo VI, in *New Constantines : the rhythm of imperial renewal in Byzantium, 4th–13th centuries*, ed. by P. Magdalino, Aldershot 1994, pp. 171–9. See also J. Shepard, The ruler as instructor, pastor and wise : Leo VI of Byzantium and Symeon of Bulgaria, in *Alfred the Great : papers from the eleventh-centenary conferences*, ed. by T. Reuter, Aldershot 2003, pp. 339–58.

22. *Second paraenesis*, *PG* 107, col. 57a; text repr. in [Βασίλειος Α΄ Μακεδών], *Δύο παραινετικά κείμενα προς τον αυτοκράτορα Λέοντα Ϛ΄ τον Σοφό*, εισαγωγή, μετάφραση, σχόλια, Κ. Δ. Σ. Παΐδας [K. D. S. Païdas] (Κείμενα βυζαντινής λογοτεχνίας 5), Αθήνα 2009, pp. 244–56, esp. 246. This short text, which was due to a ghost-writer for the illiterate Basil, has been dated with probability to 886,

Basil and his son would resemble the Old Testament model kings David and Solomon respectively. Moreover, reexamination of the available but overlooked or downplayed evidence rightly brought to the fore two issues: on the one hand, the prophetic aura that surrounded Leo in his own lifetime, with successful predictions being attributed to him in the sources, and on the other hand, his related interest in astronomy. Tougher also conveniently gathered evidence from sources which suggests Leo's inner, Christian wisdom, derived from his piety and fear of God, as opposed to an outer wisdom in secular matters.[23]

Unequivocal as the testimony of Leo's contemporaries is regarding Leo's multifarious wisdom, the internal testimony of his own works has been presented only in part and in a scattered manner in various publications, with the result that the erudition for which the emperor was famed remains unclear to the modern eye. For this reason and in order to elucidate the range of the emperor's readings, profane and Christian, as revealed in his works, it would be useful to bring together and build on the available knowledge. Within this framework, it is worth concentrating especially on what is perhaps the most significant reason for the exclusion of Leo from the revival of learning in Lemerle's presentation: the aforementioned accusation of his lack of knowledge of classical culture, a problem with which I have also dealt in a previous article.[24] At the same time, this examination will provide a picture of the texts circulating in his time. Unfortunately, it is impossible to identify his own hand as having copied texts or scholia in surviving manuscripts, although it is well known that he practised calligraphy.[25] The presentation that follows, although somewhat hampered by the lack of critical editions of certain of his works, is facilitated by recent critical editions and studies with indications of sources other than the Bible.

The best known cases used to be Leo's legal and military works, which had been studied of old and which have continued to generate interest on the part of historians. Of the two military treatises, that is the *Problemata* (*[Military] problems*) and the *Tactica* (*Tactical constitutions* or treatise on military tactics), the former, early work recasts the contents of the *Strategicon* of Maurice in question and answer form, while the latter, mature handbook relies heavily on the same Maurice. The recent edition of and commentary on

just before Leo ascended the throne; see A. Markopoulos, Autour des *Chapitres parénétiques* de Basile Ier, in *Εὐψυχία : mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, vol. 2, pp. 469–79, esp. 474–5; repr. in Id., *History and literature* (quoted n. 10), no. XXI; cf. Païdas, *Δύο παραινετικά κείμενα*, pp. 89–98.

23. On Leo's wisdom and the importance of the Solomonic role model for him, which combined lawgiving, preaching and a reputation for interest in the occult, see recently Magdalino, Knowledge in authority (quoted n. 19), pp. 196–7; and pp. 189–90 for a brief overview of his works and the projects he commissioned as a basis for his reputation; cf. below, pp. 219–21. Also, on Leo as a new David, see B. Flusin, Construire une nouvelle Jérusalem : Constantinople et les reliques, in *L'Orient dans l'histoire religieuse de l'Europe : l'invention des origines*, éd. par M. A. Amir-Moezzi et J. Scheid (Bibliothèque de l'École des hautes études. Section des sciences religieuses 110), Turnhout 2000, pp. 51–70, esp. 66.

24. T. Antonopoulou, Ancient Greek authors in Byzantium : the case of the *Homilies* of the emperor Leo VI, in *Ἀντιφίλησις : studies on classical, Byzantine and modern Greek literature and culture in honour of John-Theophanes A. Papademetriou*, ed. by E. Karamalengou and E. Makrygianni, Stuttgart 2009, pp. 551–7.

25. This is testified by a famous passage of the *Life of St. Blasios of Amorion*; see *AASS* Novembris IV, 1925, pp. 657–69, esp. 666E. Cf., e.g., Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), p. 50 with previous bibliography.

the *Tactica* have shown that the work also draws on a limited number of other military sources, that is the first- and second-century authors Onasander, Aelian, and Polyaenus, and the ninth-century Syrianos *magistros*. A number of gnomic sources, such as on military issues or the *Advisory chapters (First paraenesis)* addressed to him in the name of Basil I, but arguably composed by Photios, were probably at hand. By contrast, quotations from ancient texts mentioned in the *apparatus fontium* of the edition have been proved to be second-hand. Notably, the Bible is cited on several occasions, which is in accordance with the Christian moralising character of the emperor's guidelines on warfare.[26] Leo's active interest in military matters led to the dedication to him of a manuscript of Urbicius' *Tacticon*, as revealed by the surviving dedicatory epigram.[27]

Regarding the *Novels*, a remarkable familiarity with the Justinianic and other previous imperial legislation as well as with the sacred and ecclesiastical canons is manifest. Such familiarity was necessary given that Leo was eager to revise or abolish existing legal provisions, for example in order to replace them with custom or in order to eliminate differences with church canons in favour of the latter and in accordance with the decisions of the councils of the seventh and eighth centuries.[28] The study of the *Novels* has also revealed Leo's use of the comments of the *antecessor* Theophilos on Justinian's *Code*.[29]

Coming to Leo's expanded religious oeuvre, one should start by noting that in his admirable article on some of Leo VI's works, published in *Travaux et mémoires* more than forty years ago, José Grosdidier de Matons came up with a sensational discovery, the veiled use of the Hippocratic *Aphorisms* in the *Pattern of guidance for souls* (*Οἰακιστικὴ ψυχῶν ὑποτύπωσις*; *De instituendis monachis* or *De administratione animarum*). In particular, the emperor silently adapted the *Aphorisms* to suit his instruction to monks for the well-being of their souls.[30] The availability in Leo's time of the Hippocratic work, together with

26. The recent critical edition of the *Tactica* by Dennis is accompanied by a useful *Index fontium*. This is complemented by the detailed commentary of Haldon, *A critical commentary* (quoted n. 14), as well as the section of his Introduction dedicated to "Sources", pp. 39–55.

27. See Al. Cameron, *The Greek anthology from Meleager to Planudes*, Oxford 1993, pp. 149–50 for the dedicatee (with reproduction of the text); M. D. Lauxtermann, *Byzantine poetry from Pisides to Geometres. 1, Texts and contexts* (WBS 24, 1), Wien 2003, p. 355.

28. References to the underlying previous legislation and sacred canons are incorporated in the modern Greek translation accompanying the recent edition of the *Novels* by Troianos; see also, for example, the introduction, pp. 27–8 (on church canons); and the conclusions of Κ. Α. Μπουρδαρα [K. A. Bourdara], *Η διάκριση των φύλων ως κριτήριο στις ρυθμίσεις των νεαρών Λέοντος ΣΤ΄ Σοφού* (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte. Athener Reihe 19), Αθήνα 2011, pp. 185–6 (on custom).

29. M. T. Fögen, Leon liest Theophilos : eine Exegese der Novellen 24–27 des Kaisers Leon VI, *Subseciva Groningana* 4, 1990 (= *Novella Constitutio : studies in honour of Nicolaas van der Wal*), pp. 83–97.

30. This discovery, however, came out too late to be taken into account by Lemerle; see J. Grosdidier de Matons, Trois études sur Léon VI. 1, L'homélie de Léon VI sur le sacre du patriarche Étienne. 2, Hippocrate et Léon VI : remarques sur l'Οἰακιστικὴ ψυχῶν ὑποτύπωσις. 3, Les constitutions tactiques et la *damnatio memoriae* de l'empereur Alexandre, *TM* 5, 1973, pp. 181–242, esp. 206–28. Edition of the Greek text in A. Papadopoulos-Kerameus, *Varia Graeca sacra*, St. Petersburg 1909, pp. 213–53 with 298–302 ("Variae lectiones"); repr. (Subsidia Byzantina lucis ope iterata 6), Leipzig 1975. New edition and French translation of the preface of the work in Grosdidier de Matons, Trois études, pp. 213–5.

the *Commentary* of Stephanus on it, is attested by a still extant manuscript.[31] Further study of the *Guidance* should reveal more of the author's sources. As I have suggested elsewhere, one of them was a hugely popular seventh-century work, the *Heavenly ladder* of John Climacus, which provided Leo with the inspiration for composing an ascetic treatise, structuring it in a symbolic way, and using an obscure style and accompanying interpretative scholia.[32] Leo's familiarity with the *Ladder* is proved by his two scholia on this work, which I published a few years ago, together with his remaining three theological scholia, which commented on certain New Testament passages related to St. Paul. Whereas good knowledge of the Bible as a whole also comes forth in Leo's other works, and is to be expected, commenting on the *Ladder* underlines Leo's ascetic interests.[33]

Nevertheless, the best source to detect and evaluate Leo's literary readings and, therefore, extrapolate on his education, is his *Homilies*. The extent of this large corpus of forty-two texts, which covers 600 pages in the critical edition, together with the systematic tracing of their sources, which are indicated in the *apparatus fontium et locorum parallelorum* and in the text in a variety of ways—depending on whether we encounter exact quotations, adaptations, or simple parallels—, allows the drawing of a most telling picture.[34]

To restrict ourselves to the indication of exact quotations and sure adaptations, which are the most unequivocal group of sources, it emerges that Leo did not seem to care for exact quotations. Only in some of his hagiographical *Homilies* does he cite phrases from the underlying hagiographical sources to a noteworthy degree. In addition, he does so more frequently in the homily on John Chrysostom, which is his earliest surviving work (no. 38, dated as early as November 882) and in the likewise early homily on the Translation of Chrysostom's relics (no. 41, which can be dated to January 883), and less so in his later, more mature works.[35] Several groups of quotations can be discerned, those from classical authors, Christian authors mostly down to the sixth century, Photios, liturgical hymnography, and proverbs. Other quotations exist but are rather isolated, such as from the Credo of Nicaea-Constantinople, the Liturgy, and Maurice's *Srategicon* (*Hom.* 13, 108–9).

31. This is *Escorial* Σ.II.10; see Wilson, *Scholars*, p. 136; for recent bibliography on the codex see the Pinakes database at http://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/cote/15361/.

32. T. Antonopoulou, Unpublished scholia on the apostle Paul and John Climacus by the emperor Leo VI, in *Byzantinische Sprachkunst : Studien zur byzantinischen Literatur gewidmet Wolfram Hörandner zum 65. Geburtstag*, hrsg. von M. Hinterberger und E. Schiffer (Byzantinisches Archiv 20), Berlin – New York 2007, pp. 20–34, esp. 31–3.

33. Scholia I–III on passages from the Acts, the Epistle to the Romans and the First Epistle to the Corinthians respectively, and IV–V on the *Ladder*, ed. Antonopoulou, Unpublished scholia (quoted n. 32), pp. 23, 25–6, 28–9.

34. In the edition of the *Homilies* (*Leonis VI Homiliae* [quoted n. 14]), following the practice in the Corpus Christianorum, a single Index contains both the sources and the *loci paralleli* (except for the Bible, for which a separate index is reserved). Since this practice does not allow the immediate appreciation of the author's identified sources, it is worth presenting them here, while leaving aside the parallel passages. The usefulness of the latter for the understanding of the text is that they provide early and/or particularly important attestations of phrases or thoughts and testify to their popularity.

35. On the dating of the *Homilies* and the sources on which each of them depends in terms of contents, structure and themes, see Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 52–71, 116–260, esp. the Tables on 69 (dating) and 255 (sources). Cf. below, p. 201 with nn. 64–5.

To begin with the classical authors, Leo had a noteworthy knowledge of ancient literature, despite Vogt's declaration. As I have shown in my aforementioned article,[36] this is proved beyond doubt by the identification of a number of passages from various ancient Greek authors, which Leo knew either directly or indirectly, consciously inserting passages from their works into his own. These quotations, the most striking of which are derivative, drawn from intermediate sources, are of special interest for the reception of these authors and the particular passages in medieval times.

As could be expected, Homer tops the list with six quotations. However, nowhere is the poet mentioned by name. On one occasion, Leo makes a vague reference to an ancient source, and the same passage is referred to a second time with a similarly vague reference.[37] His familiarity with Homer is confirmed by a quotation he uses in a conversation with Euthymios as reported in the latter's *Vita*.[38] Pindar follows suit with four quotations, two of which give an indication of provenance.[39] These two quotations, which occur in *Homilies* 14 (the *Funeral oration* for Leo's parents) and 21, concern, in reality, the same passage of Pindar, the second time used in a form that betrays its indirect provenance via Gregory of Nazianzus. In fact, while Gregory has ὑποστήσαντες εὐτυχεῖ [read εὐτειχεῖ] θαλάμῳ χρυσέας κίονας, ὅ φησι Πίνδαρος, at *Homily* 21, 424–5 Leo has θαλάμῳ εὐτειχεῖ κίονας ὑποστῆσαι, ὅ φησιν ἡ Θηβαία λύρα. On the contrary, at *Homily* 14, 123–4 he writes: κατὰ τὸν Θηβαῖον μελοποιόν, τῷ προθύρῳ τοῦ ἔργου τῶν ἐγκωμίων ὑπέστησαν κίονες.[40] As proved by the use of προθύρῳ, which is not in Gregory, Leo must have known Pindar directly or via a third source. However, when he composed *Homily* 21, he drew on Gregory as his intermediary source. He also took over Athenaeus' reference to Pindar as the "musician from Thebes" (Θηβαῖον μελοποιόν). Apart from the four cases noted, there is a vague reference to the "lineage of the poets" (*Hom.* 37, 177–8 τὸ ποιητικὸν γένος). Although no exact quotation is used, the passage can be traced back to Pindar's *Isthmionic* VI 63–4. Aristophanes' *Plutus* and Lycophron's *Alexandra*, both well-known in Byzantium, are quoted without indication of provenance in *Homily* 38 (ll. 820 and 821–2, 824–5 respectively).

Furthermore, there are some notable citations of other, occasionally rare, texts. At least a few of these citations must have been drawn from surviving intermediary witnesses. At *Homily* 26, 578–80, a passage two and a half verses long, which can be identified as frg. 138 of the *adespota* of Kock's *Comicorum Atticorum fragmenta*, was preserved by Eusebius in

36. Antonopoulou, Ancient Greek authors (quoted n. 24).

37. *Hom.* 9, 378–9 "οὐ δέκα" μόνον "γλῶσσαι", οὐδ᾽ ἰσάριθμα "στόματα", ὅ τινι τῶν ἄνω τοῦ χρόνου εἴρηται (*Il.* 2, 489) and *Hom.* 21, 352–3 Παλαιὸν ἔπος διεμνημόνευσα, ὃ πλήθει τινὶ "δέκα στομάτων" ἔλεγε δεῖν. The other references are: *Hom.* 24, 361 (the Iliadic phrase τότε μοι χάνοι εὐρεῖα χθών in the form καί μοι γῆ χάνοι); *Hom.* 38, 824–5 (see *Il.* 16, 235 for ἀνιπτόποδας ὑποφῆτας); *Hom.* 41, 162 (see *Od.* 9, 68 and 12, 314 for θεσπεσίῃ λαίλαπι) and 198 (see *Od.* 7, 36 for ὡσεὶ πτερὸν ἠὲ νόημα). Some of these phrases had certainly become common-trade by Leo's time.

38. It is a short sentence from the *Iliad* (6, 448 ἔσσεται ἦμαρ); see the *Vita Euthymii* 7, p. 41,9.

39. *Hom.* 4, 78–80 (*Olymp.* I 40 and 52); *Hom.* 14, 124 (*Olymp.* VI 1–2); *Hom.* 20, 77 (πολυχρύσων θαλάμων; found twice in Pindar, at *Pyth.* IX 68–69, where the singular form is used, and frg. 221,3 where the plural is used); and *Hom.* 21, 424–5 (see *Hom.* 14; commented upon in the main text).

40. For this observation, see Antonopoulou, Ancient Greek authors (quoted n. 24), p. 553 with n. 12.

his *Praeparatio evangelica*, Leo's probable source. At *Homily* 14, 359, a passage from the rhetor Demades (frg. 18), which has come down to us via Demetrius' *Περὶ ἑρμηνείας* and Photios' *Lexicon*, is employed, the latter possibly, but not necessarily, being Leo's source. At *Homily* 10, 193–9, a myth from Ctesias' *Persica* may have been drawn either directly from him or via its quotation in Diodorus Siculus' *Bibliotheca historica*, with two words from the original being preserved by Leo.[41] Furthermore, a phrase from Diodorus is quoted at *Homily* 23, 126–7, where reference is made to the ancient author in vague terms: ὥς τις παρ' Ἕλλησιν ἐπὶ σοφίᾳ σεμνὸς ἔφη.[42] Leo was also familiar with Aelian's *De natura animalium* and *Varia historia*, as proved by certain passages in the *ecphrasis* of the spring in *Homily* 31 (ll. 125–9 and 133–4 respectively), which even preserve two scattered words from the source. It is noteworthy that the passage from the *Varia historia* contains a fragment of Hesiod (frg. 312 Merkelbach – West). It is known from elsewhere that Demetrius, Ctesias, Diodorus and Aelian were available in Constantinople in the ninth and/or tenth centuries, in the times of Photios, Leo and Constantine VII.[43] In addition to the quotation from Athenaeus mentioned above, another expression of the same author also occurs at *Homily* 38, 1025 (ἀνερρίπισε τὸ δεινόν, whereas the *Life of John Chrysostom* by George of Alexandria, Leo's immediate source for *Homily* 38, has πρᾶγμα κακὸν ... ἀνερρίπισεν). Moreover, gnomologies, anthologies and lexica, can be envisaged in many other cases as sources of various expressions, without excluding the author's occasional recourse to the original works. Such could be the case, for example, with Moschos' word θεόταυρος at *Homily* 4, 53, and Euripides' *Hecuba* at *Homily* 42, 344. As posited in my earlier article, Leo "had read a considerable number of ancient Greek texts without confining himself to the school curriculum, as suggested by the use of Diodorus and Aelian… On the other hand, he was not a scholar himself nor did he pretend to be one".

The number of ancient and profane texts at Leo's disposal increases considerably when non verbatim quotations are taken into account. These include, for example, the indirect reference to Pindar mentioned above; a reminiscence from the *Images* of Philostratus the Elder (*Hom.* 37, 162–4); and another from Lucian's *De domo* at the beginning of *Homily* 37 (ll. 5–11), where a veiled reference to the source as "the old saying" and "the saying" (ὁ παλαιὸς μῦθος ... τοῦ μύθου) is encountered. Other possible reminiscences from the same text also occur elsewhere in the Homilies (at *Hom.* 37, 150–68 and *Hom.* 31, 43–5 and 73–4).

It should be mentioned that Xenophon has not left any verbal traces in the Homilies, but Leo owned a copy of his *Cyropaedia* and *Anabasis*. A book epigram, thirty verses

41. On these citations and their possible sources, see Antonopoulou, Ancient Greek authors (quoted n. 24), pp. 554–5.

42. It cannot be entirely ruled out that the phrase comes from Theodoret's *Graecarum affectionum curatio* III 26, p. 177,9, ed.: Théodoret de Cyr, *Thérapeutique des maladies helléniques*, texte critique, trad., notes et index par P. Canivet (SC 57), I, Paris 1958, in combination with III 30, p. 178,4–6 on Dionysos as inventor of wine, which is Leo's topic, and III 28, p. 177,16–8, where Theodoret notes, with regard to other ancient gods and heroes: Καὶ ταῦτα πρὸς ἑτέροις πολλοῖς ὁ Σικελιώτης Διόδωρος ἐν τῷ τετάρτῳ τῶν βιβλιοθηκῶν ξυνέγραψεν. It is simpler, however, to assume a direct reading of Diodorus.

43. On the use of Aelian, see Antonopoulou, Ancient Greek authors (quoted n. 24), pp. 555–6. For an investigation of the availability of the authors in question in Leo's times, see *ibid.*, pp. 554–6.

long, which accompanied the presentation of the now lost manuscript to the emperor, has survived. It has plausibly been suggested that Leo read these works while composing the *Funeral oration*, not least on the basis of Basil's fabricated Arsacid royal ancestry going back to Artaxerxes, the grandfather of Cyrus the Younger, which is propagated in the *Oration*.[44]

Leo also made use of Menander Rhetor's instructions while composing the *Funeral oration* and some of the hagiographical homilies (nos. 9 on St. Paul, 21 on St. Nicholas, 24 on St. Stephen, 27 on St. Trypho, and 38 on St. John Chrysostom).[45] He himself refers to the "laws of the encomium," which, he purports, it is not necessary to follow in the case of the persons lauded, only to abide by them after all.

Another source which Leo drew from was proverbs or proverbial phrases. These may have been taken from the works of various authors or collections of proverbs, similar to those that have come down to us. In one case (*Hom.* 38, 101 f.), the proverb was certainly second-hand, derived from Leos' immediate source, George of Alexandria.

Of special significance is Leo's wide knowledge of ancient myths, which he drew from both non-Christian and Christian sources. His primary source was actually Christian, that is Theodoret of Cyrrhus' *Cure of pagan maladies (Graecarum affectionum curatio)*. Leo would most probably have used this work as his basic handbook, as becomes evident by a sheer look at the *apparatus fontium* of Leo's four homilies with sections on ancient myths. He supplemented Theodoret, partly by drawing on the selection found in those orations of Gregory of Nazianzus that contain myths, the invectives against Julian (Orations 4 and 5) in particular. It is worth noting the interest in Gregory's classical references in this period, as evidenced by the earliest surviving manuscript of the popular sixth-century *Commentaries* of Ps.-Nonnus, which dates from the late ninth century.[46] Furthermore, Ps.-Apollodorus' *Bibliotheca* seems to have also been in the emperor's hands, since several common-trade myths, which are notably absent from Theodoret and Gregory, are conveniently gathered there. In his *Bibliotheca*, Photios does not deal with the work of Theodoret in question, but mentions Ps.-Apollodorus, thus verifying the availability of his work.[47] Moreover, certain myths encountered in the homilies are absent from the two main handbooks, but are known from various other sources (such as different ancient authors mentioned above), whereas occasionally none of those works can be pinpointed with certainty as Leo's source (e.g. *Hom.* 10, 213 f.). In a particularly noteworthy case, Leo utilized a myth from Pindar, partly couched in the poet's vocabulary (*Hom.* 4, 75–80).

As I have argued elsewhere, like other homilists of the late ninth and tenth centuries, Leo had a number of reasons to employ myths in the *Homilies*. By doing so, he followed in

44. Markopoulos, Ἀποσημειώσεις (quoted n. 11), pp. 193–8 with the poem on p. 195; also, Lauxtermann, *Byzantine poetry* (quoted n. 27), pp. 208–212, who dates the epigram to 904. For the manuscript of the poem, *Paris. gr.* 1640, see now P. Géhin *et al.*, *Les manuscrits grecs datés des XIIIe et XIVe siècles conservés dans les bibliothèques publiques de France*, II, Paris – Turnhout 2005, pp. 51–3.

45. See index to the edition, s.v. Menander Rhetor.

46. On these *Commentaries*, see *Pseudo-Nonniani in IV orationes Gregorii Nazianzeni commentarii*, ed. a J. Nimmo Smith (CCSG 27 – Corpus Nazianzenum 2), Turnhout 1992, esp. p. 17; *A Christian's guide to Greek culture : the Pseudo-Nonnus* Commentaries *on* Sermons *4, 5, 39 and 43 by Gregory of Nazianzus*, transl. with an introd. and notes by J. Nimmo Smith (Translated texts for historians 37), Liverpool 2001, esp. p. xlv on the date of the earliest manuscript.

47. See cod. 186, Photius, *Bibliothèque. 3*, pp. 39–40, ll. 37–41. 1–14.

the footsteps of Gregory of Nazianzus and Photios, both of whom had incorporated myths in their homilies with a similarly polemical purpose against ancient religion. He also responded to the revived interest in rhetoric from the ninth century onwards and to a need to renovate the homiletic genre in terms of contents and style. In addition, in this way, Leo displayed his erudition and knowledge of classical antiquity, which was appreciated by his audience. The use of myths testifies to a persistent resurgence of classicism, which will also resurface within homiletic contexts in later times. Most interestingly, Leo focused especially on myths with erotic content and unhappy end, a choice which mirrors his personal tastes and fascination with certain topics as well as reflecting the tastes of his contemporaries, as proved by corresponding artistic developments in tenth-century minor arts.[48]

Mythological *exempla* were judged appropriate for the flock, even if, or rather exactly because their content was overshadowed by the polemical purpose of their use.[49] Nonetheless, even their negative usage points to future developments. With regard to a later historical and literary framework, it has plausibly been suggested that the positive use of myths in Comnenian times was a fundamental step towards the emergence of fiction.[50] Here, I would like to take this argument a step further and suggest that this development did not appear suddenly and following Psellos, but had been announced, among other texts, already in the sermons of Photios, Leo and other homilists of the tenth century. It is no coincidence that in the tenth century a number of fictitious Lives of saints appear, such as those of Theoktiste of Lesbos and Andrew the Fool.[51] Moreover, an interest in

48. T. Antonopoulou, "What agreement has the temple of God with idols?" Christian homilies, ancient myths, and the "Macedonian Renaissance", *BZ* 106, 2013, pp. 595–620, esp. 602–3, 609–20, drawing on around 200 homilies from the late ninth to the end of the tenth century. Cf. also S. Efthymiadis, Le "premier classicisme byzantin" : mythes grecs et réminiscences païennes chez Photios, Léon VI le Sage et Aréthas, in *Pour l'amour de Byzance : hommage à Paolo Odorico*, éd. par C. Gastgeber, C. Messis, D. I. Mureșan et F. Ronconi (Eastern and Central European studies 3), Frankfurt am Main 2012, pp. 99–114, esp. 109–12.

49. It is interesting to note that in the first edition of *Hom.* 28 by F. Combefis (1648), which was reproduced in *PG* 107, the mythological digression (ll. 51–110) is absent altogether. This omission, however, was due to the editor's exemplar, codex *Paris. gr.* 773, a homiliary of the fifteenth century, where the omission was obviously dictated by moral considerations on the part of the compiler and/or the copyist; see Antonopoulou, *Leonis VI Homiliae* (quoted n. 14), p. cxv on the manuscript, p. ccxix on the 1648 edition, and p. 387 for the relevant apparatus criticus. In none of the other manuscripts of the *Homilies* containing myths does such a choice occur.

50. See to this effect, A. Kaldellis, The emergence of literary fiction in Byzantium and the paradox of plausibility, in *Medieval Greek storytelling : fictionality and narrative in Byzantium*, ed. by P. Roilos (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik 12), Wiesbaden 2014, pp. 115–40, esp. 125–6. On twelfth-century narrative, see recently I. Nilsson, *Raconter Byzance : la littérature au xiie siècle* (Séminaires byzantins 3), Paris 2014.

51. See, for example, recently S. Efthymiadis, Hagiography from the "Dark Age" to the age of Symeon Metaphrastes (eighth–tenth centuries), in *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 1, Periods and places*, ed. by S. Efthymiadis, Farnham – Burlington VT 2011, pp. 95–142, esp. 125–8 ("Constantinopolitan hagiographical fiction"); C. Messis, Fiction and/or novelisation in Byzantine hagiography, in *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 2* (quoted n. 13), pp. 313–41 with bibliography.

late antique novels is attested by Photios' *Bibliotheca*.[52] Thus, sermons and hagiography testify to an emerging timid but real interest in fiction in the form of mythology during the late ninth and tenth centuries. Such interest was limited by religion and the notion of the theological falsehood of ancient gods, and had, therefore, to be invested with the accepted norms of religious texts. Sheer fiction would have to wait until the end of the eleventh century in order to be put into non-religious usage. It appears, therefore, that Leo expressed contemporary, although premature sensibilities towards fiction and was at the forefront of new quests.

Apart from profane authors and late antique mythological sources, Leo had also acquired considerable knowledge of patristic Christian literature down to the sixth century. Quite expectedly and not only because of what was noted above concerning the usage of myths, Gregory of Nazianzus is the author quoted *par excellence*.[53] Leo cites him verbatim on numerous occasions, his *Orations* in particular, more than any other author, secular or Christian. He quotes short expressions with a theological significance or interesting in other respects—such as the sentimental Ἰησοῦς ὁ ἐμός—, which he occasionally embeds in larger passages inspired by Gregory.[54] It is not coincidental that *Homily* 38 contains the largest number of Gregory's quotations. This is not just related to the fact that it is the longest of all surviving *Homilies*, but, as mentioned above, also because it is the earliest of them all. Similarly, *Homily* 41, the second earliest, begins and ends with direct quotations from Gregory's *Orations*. In particular, the whole epilogue (*Hom.* 41, 319–27) draws heavily on phrases from them. Thus, in these works Leo betrays his school formation, in the framework of which Gregory's "read-out" homilies (ἀναγινωσκόμενοι λόγοι) must have played a major part. Leo even refers to his source once as τὸ θεολογούμενον (l. 66) and on another occasion most clearly as τῆς Θεολόγου Γρηγορίου βροντῆς (l. 1100). It is also worth mentioning a quotation from the *Life of Gregory of Nazianzus* by the presbyter Gregory.[55]

A further significant case is presented by Theodoret of Cyrrhus, since, as explained above, Leo was especially familiar with his *Cure of pagan maladies*, having read carefully the myths it contains. Theodoret's work surfaces again occasionally in expressions outside

52. P. Agapitos, Narrative, rhetoric and "drama" rediscovered : scholars and poets in Byzantium interpret Heliodorus, in *Studies in Heliodorus*, ed. by R. Hunter (Cambridge Philological Society, Supplementary volume 21), Cambridge 1998, pp. 125–56, esp. 128–32.

53. On the popularity of Gregory of Nazianzus in Byzantium, see J. Noret, Grégoire de Nazianze, l'auteur le plus cité, après la Bible, dans la littérature ecclésiastique byzantine, in *II. Symposium Nazianzenum, Louvain-la-Neuve, 25–28 août 1981*, éd. par J. Mossay (Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums. Forschungen zu Gregor von Nazianz 2), Paderborn 1983, pp. 259–66; A. Rhoby, Aspekte des Fortlebens des Gregor von Nazianz in byzantinischer und postbyzantinischer Zeit, in *Theatron : rhetorische Kultur in Spätantike und Mittelalter*, hrsg. von M. Grünbart (Millenium studies 13), Berlin 2007, pp. 409–17.

54. See the quotations at *Hom.* 1, 57; *Hom.* 5, 8. 69; *Hom.* 6, 45; *Hom.* 8, 435; *Hom.* 12, 49; *Hom.* 15, 85. 179. 237; *Hom.* 20, 120 f.; *Hom.* 21, 236 f. 377. 424 f. 448. 464 (the latter also in Gregory of Nyssa); *Hom.* 22, 106; *Hom.* 24, 321; *Hom.* 25, 4–10; *Hom.* 27, 285 f.; *Hom.* 28, 17; *Hom.* 35, 73 f.; *Hom.* 37, 197 f.; *Hom.* 38, 5–9. 16 f. 64–6. 365. 427. 443. 640 f. 742–4. 819–21. 1087–9. 1101–3. 1108 f. 1351 f. 1613; *Hom.* 39, 19; *Hom.* 41, 5. 7. 13 f. 21 f. 76 f. 173. 271–4. 319–27; *Hom.* 42, 313.

55. *Hom.* 41, 16. 20 f.

the mythological digressions.[56] Once Leo mentions Theodoret by name (*Hom.* 38, 907 f.) in order to expressly recommend his *Ecclesiastical history* to those in the audience interested in the story of the Arian Gainas, a reference which does not derive from Leo's source, the *Life of Chrysostom* by George of Alexandria. On another occasion, Leo quotes an expression from Theodoret's *Interpretation of Jeremiah*, which he combines with a Homeric quotation (*Hom.* 41, 162 f.). In relation to the above, it should be noted that a few years ago a book epigram consisting of twenty verses, which concerns the dedication to Leo of a manuscript of the *Cure of pagan maladies* by a certain Peter the Patrician, a former associate of Basil I's, was published. This dedication was on the occasion of the emperor's Brumalia.[57] At the time of the publication of the epigram it was impossible to find a connection to Leo's interests and literary works. The critical edition of the *Homilies* now allows the appreciation of the relevance of this lost manuscript to Leo, since he was an avid reader of the work in question, a preference that made the book an appropriate gift for him. Thus, the wish of the donor, that every year he may keep bringing to the emperor books he loves (προσφιλῆ σοι προσκομίζειν βιβλία), corresponds to reality, at least for the year of the dedication.

A number of other early Christian and late antique works were also used. The apocryphal *Protevangelium Iacobi*, which had gained acceptance for the story of the birth and infancy of the Theotokos, was certainly at hand, especially in *Homilies* 15 and 20 on the Birth of the Virgin and her Presentation at the Temple. Expressions from various works of Gregory of Nyssa are present in the *Homilies*,[58] together with a more substantial, although not verbatim, use of his encomium of Stephen the First Martyr in Leo's *Homily* 24 on the same subject, some passages of which were certainly inspired by Gregory's text.[59] A notable case is the pseudo-Areopagitic corpus, as short expressions from these well-known works are used verbatim, while passages on angelology in particular, betray the influence of *On celestial hierarchy*.[60]

Special mention should be made of the sixth-century rhetor Choricius of Gaza, whom Leo read first-hand, especially the *First oration to Bishop Marcian*, as testified by two of the *Homilies* (no. 31, 37; no. 37, 99. 134). On the contrary, the quotation of a *gnome* from the *Second oration to Marcian* may well have been second-hand (*Hom.* 42, 343). Choricius' works were known to Photios, who dedicated codex 160 of his *Bibliotheca* to them.[61] Moreover, the *Florilegium Marcianum*, a gnomology which its editor dated to

56. At *Hom.* 38, 150 and *Hom.* 6, 133; perhaps also at *Hom.* 2, 261 f. and *Hom.* 14, 352, but the relevant expressions occur in other works as well.

57. See Markopoulos, Ἐπίγραμμα (quoted n. 10), with the text of the epigram on pp. 34–5; see Id., Addenda et corrigenda, in Id., *History and literature* (quoted n. 10), pp. 1–10, esp. 9 for the necessary correction of the edition's βιβλίον to βιβλία; cf. also on this epigram, Lauxtermann, *Byzantine poetry* (quoted n. 27), pp. 208–9; and below, pp. 219–20 with n. 157.

58. *Hom.* 16, 110; *Hom.* 21, 464 (also in Gregory of Nazianzus); *Hom.* 33, 109; *Hom.* 36, 9; *Hom.* 37, 85 f.; *Hom.* 38, 727 f.; *Hom.* 41, 101 f.

59. Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 139–43.

60. Quotations: *Hom.* 7, 21 f. 32 f.; *Hom.* 23, 35 f. 261; *Hom.* 28, 249; *Hom.* 37, 77; angelology: *Hom.* 37, 59–67. 75–7. 79 f. 83.

61. On cod. 160, see recently E. Amato, The fortune and reception of Choricius and of his works, in *Rhetorical exercises from late antiquity : a translation of Choricius of Gaza's* Preliminary talks

the mid-ninth century,[62] contains *sententiae* from the two *Orations to Marcian*, which, however, do not overlap with the passages Leo used. The *Orations* in question have come down to us in a single manuscript.[63] For this reason, Leo occupies a special place in the reception of the Gazaean's rhetor works and his citations should be considered as an important part of the indirect tradition of this author.

A number of anonymous and eponymous hagiographical works underlie certain *Homilies* on saints. Anonymous, still surviving *Passions* were used for the compositions on Saints Demetrios, Clement of Ancyra, and Trypho (*Homilies* 17, 26, and 27 respectively). For the *Homily on St. Nicholas* (no. 21), the saint's "canonical" Life by Michael was used, while Leo knew the *Praxis de stratelatis*. George of Alexandria's *Life of John Chrysostom* and Cosmas Vestitor's *Fourth oration on the translation of Chrysostom's relics* were exploited for the *Homilies* on the respective subjects (nos. 38 and 41). As noted above, Leo quotes his sources verbatim only to a limited extent, more so in the earliest texts on Chrysostom than in the rest. Usually, he adapts passages by changing the wording. While, in general, he follows the structure of the story found in his sources, changes are possible, if they serve particular literary targets.[64]

Naturally, older homilies were also among Leo's readings and served the composition of his own respective *Homilies*. The *Homily on St. Stephen* (no. 24), which draws on that by Gregory of Nyssa, was mentioned above. It should be underlined that certain familiar homilies, mostly prescribed as liturgical readings in the eleventh century, were certainly or most probably at hand, although it has not always been possible to trace citations. In addition to the *Orations* of Gregory of Nazianzus, particularly noteworthy in this respect are the sermons authored by Basil of Caesarea (employed in *Homilies* 29–30), John Chrysostom (in *Hom.* 5), Sophronios of Jerusalem and Andrew of Crete (in *Hom.* 13), and Constantine the Deacon (in *Hom.* 8).[65]

Furthermore, some of the expressions in the *Homilies* can be traced back to the *Epistle* of Polycarp (*Hom.* 7, 473 f.), various Chrysostomic works (*Hom.* 12, 297; *Hom.* 41, 70), a homily of Ps.-Epiphanios (*Hom.* 4, 331 f.), and an oration of Ps.-Amphilochios or, alternatively, an oration of Ps.-Chrysostom (*Hom.* 8, 230–2). The probable use of Eusebius was noted above in relation to the transmission of a poetic fragment (*Hom.* 26,

and Declamations, ed. by R. J. Penella, Cambridge 2009, pp. 261–302, esp. 270–8. Leo VI should be added to the Byzantine testimonies of Choricius mentioned by Amato.

62. See P. Odorico, *Il prato e l'ape : il sapere sentenzioso del monaco Giovanni* (WBS 17), Wien 1986. The *sententiae* from Choricius' *Orations* I-II are nos. 30 (I 16), 121 (I 2), 258 (II 4), 294 (I 42), 335 (I 69). Cf. also Amato, The fortune and reception of Choricius (quoted n. 61), pp. 265–6 for some further *sententiae* from Choricius, none of which comes from *Orations* I and II; also, p. 278 n. 74.

63. This is *Matrit.* 4641 (olim N-101) (13th-14th cent.); cf. E. Amato, Aperçus sur la tradition manuscrite des Discours de Chorikios de Gaza et état de la recherche, in *Gaza dans l'Antiquité tardive : archéologie, rhétorique et histoire : actes du colloque international de Poitiers (6–7 mai 2004)*, éd. par C. Saliou (Cardo 2), Salerno 2005, pp. 93–116, esp. 115.

64. See Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 121–39, as well as 255 for a list of Leo's sources of his hagiographical encomia. Cf. above, p. 194 with n. 35.

65. See Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 139–230, as well as the list on p. 255 and the *apparatus fontium* to the critical edition of *Homilies* 3–8, 13, 23–5, 28–30, and 42, for the earlier, well-known texts that Leo might have had in mind when composing those *Homilies*, on the basis of shared common motives.

578–80), while Leo possibly had the *Vita Constantini* in mind in the prooemium of *Homily* 38, 10–6.

Hymnography frequently makes its appearance in the *Homilies*. These comprise quotations of phrases and reminiscences from various anonymous *troparia* and *apolytikia* sung in church on various feasts and included in the *Menaea*, the *Pentecostarion*, and the *Triodion*.[66] Also quoted or implied, are the *Liturgies* of St. Basil and St. John Chrysostom, the famous *Akathist hymn*, hymns of Romanos the Melodist, and possibly, Kassia and Joseph the Hymnographer. Leo's familiarity with hymnography is not surprising, since he was an accomplished hymnographer. In a short didactic poem, Nikephoros Kallistou Xanthopoulos lists Leo among the eleven most important Byzantine hymnographers, following such names as John of Damascus and Cosmas of Maiouma.[67] An extended manuscript tradition of his hymns also testifies to his talent and the recognition he enjoyed.[68] Especially his *Idiomela troparia* and the eleven *Eothina anastasima* attest to his musical knowledge, since these compositions were set to their own melody. The extent to which Leo might have been assisted by professional musicians is unknown, even though he must have been taught music as part of his school education.[69] Furthermore, his command of the genre of the canon is evident in a *Paracletic canon* attributed to him, this time set to preexisting music; this work will be dealt with below.[70] A few more of the emperor's hymns were published recently. Among them, a hymn consisting of a number of *stichera* set to preexisting music, has the unusual peculiarity of commenting on another hymn, the *Great canon* of Andrew of Crete, thus clearly testifying to Leo's familiarity with it. The manuscript tradition attests that the hymn entered liturgical practice very soon after its composition and introduced the performance of the *Great canon*.[71]

Finally, a case of the utmost importance among Leo's sources is Photios. Despite the tumultuous relationship between the two men and Leo's hostile attitude towards his

66. See the Index fontium in *Leonis VI Homiliae* (quoted n. 14), pp. 667–8.

67. For the poem, see W. Christ & M. Paranikas, *Anthologia Graeca carminum Christianorum*, Leipzig 1871; repr. Hildesheim 1963, p. xli; cf. p. li on Leo.

68. For Leo's hymnographic work see the useful preliminary study in Α. Ε. Αλυγιζακης [A. E. Alygizakis], Ἡ βασιλική Ὑμνογραφία : ς′-ι′ αἰ., in *Χριστιανική Θεσσαλονίκη : ἀπό τῆς Ἰουστινιανείου ἐποχῆς ἕως καί τῆς Μακεδονικῆς δυναστείας, ΚΔ′ Δημήτρια, Γ′ Ἐπιστημονικό Συμπόσιο* (Κέντρο Ἱστορίας Θεσσαλονίκης τοῦ Δήμου Θεσσαλονίκης. Αὐτοτελεῖς ἐκδόσεις 6), Θεσσαλονίκη 1991, pp. 185–261, esp. 205–16 with the Tables on pp. 227–32, 235–46, and 251, listing 111 *idiomela* and 39 *stavrotheotokia* plus some other hymns attributed to the emperor. Cf. the remarks on the manuscript tradition of the hymns in Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), p. 20 n. 97, pp. 46–7; also below, n. 71. Its study remains an urgent research *desideratum*. Cf. below, p. 232.

69. On the suggestion that music was part of Leo's education, see Vogt, Jeunesse (quoted n. 4), p. 407. The teaching of music and the rest of the *quadrivium* was restricted to an intellectual elite; see A. Tihon, Numeracy and science, in *The Oxford handbook of Byzantine studies*, ed. by E. Jeffreys with J. Haldon and R. Cormack, Oxford 2008, pp. 803–19, esp. 809–10.

70. Below, pp. 210–2.

71. See the edition of this and a further three hymns in T. Detorakis, Ἄγνωστοι ὕμνοι Λέοντος Ϛ′ τοῦ Σοφοῦ, in *Myriobiblos : essays on Byzantine literature and culture*, ed. by T. Antonopoulou, S. Kotzabassi and M. Loukaki (Byzantinisches Archiv 29), Berlin – New York 2015, pp. 131–41, esp. 135–41. Detorakis also gives a listing of Leo's hymns contained in the liturgical books of *Parakletike*, *Triodion*, *Pentecostarion* and the *Menaea*.

former teacher, Photios emerges as Leo's literary and theological model, his oratorical and theological work affecting the emperor's own. Even if we assume for a moment that Photios had not been Leo's tutor in the strict sense of the word, Leo did indeed learn from the patriarch's work and example.[72]

With regard to verbatim quotations, one may begin by mentioning the *incipit* of *Homily* 3 (l. 4), which is the same as the *incipit* of Photios' *Homily* 12, as well as certain addresses to the audience, which are taken over from Photios' homilies.[73] Regarding the latter it is both ironic and revealing from a psychological point of view that Leo employs his teacher's verbal example in a homily (no. 22) which celebrates the installation of the new patriarch, the emperor's brother Stephen, in place of the deposed Photios, whose words would probably still echo with the audience. Other expressions may have been taken over from Photios, although this remains uncertain (for example, *Hom.* 21, 179–80. 182–3, which may derive from the *Bibliotheca*, or the passage from the rhetor Demades, pointed out above, which could have been drawn from Photios' *Lexicon*). Also most noteworthy is a passage in the description of the Church of the Holy Apostles (*Hom.* 41, 267–70), which is heavily influenced by Photios' description of the Church of the Virgin of the Pharos in his *Homily* 10.[74] The very inclusion of church ecphrases in three of Leo's sermons (nos. 31, 37 and 41) can be traced back, though not exclusively, to that homily of Photios. The patriarch's influence was also commented upon above with regard to Leo's employment of mythological *exempla*. Furthermore, on one occasion (*Hom.* 14, 126–9), the emperor seems to refer to a lost work, where Photios had fabricated Basil I's royal ancestry, a work which is known from Nicetas David's *Life of Ignatios* and the chronicle of Pseudo-Symeon. The supposed ancestry was adopted by both Basil and Leo, and later by Constantine VII.[75]

The most impressive case, however, of Leo's usage of his former teacher's works is the *Homily on the feast of the Holy Spirit*, destined for the Monday after Pentecost (*Hom.* 7), where he adopts Photios' staunch stance against the *filioque*. Apart from a passage on the Holy Spirit (ll. 158–60) which recalls a passage from Photios' epistle to Boris-Michael (*Ep.* 1), a considerable part of this homily (ll. 253–324) draws extensively on Photios' encyclical letter to the Eastern Patriarchates (*Ep.* 2) and, at the same time, on his treatise *On the mystagogy of the Holy Spirit*.[76] This parallel usage in the form of quotations and

72. See a first account of Photios' literary influence on Leo on the testimony of the *Homilies*, in Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 272–4.

73. See *Hom.* 22, 34–5 (ὦ πατρικὴ πολιά) and similar at 50–1. 85–6; *Hom.* 29, 153 (ὦ πολιὰ πατρικὴ καὶ αἰδέσιμος).

74. On the art-historical importance of this *ecphrasis* for our knowledge of the architecture and, especially, the mosaic decoration of the Holy Apostles, see L. James & I. Gavril, A homily with a description of the Church of the Holy Apostles, *Byz.* 83, 2013, pp. 149–60.

75. See the *app. font.* to *Hom.* 14, 126–9, *Leonis VI Homiliae* (quoted n. 14), p. 199. On the genealogy concocted by Photios, see *Vita Ignatii*, § 89, p. 118,27–30; Ps.-Symeon, § 7, ed. in Theophanes continuatus, p. 689,7–8. Cf. recently, Α. Μαρκοπουλος [A. Markopoulos], Οι μεταμορφώσεις της "μυθολογίας" του Βασιλείου Α΄, in *Ἀντικήνσωρ : τιμητικὸς τόμος Σπύρου Ν. Τρωιάνου γιὰ τὰ ὀγδοηκοστὰ γενέθλιά του*, συντακτικὴ ἐπιτροπὴ Β. Λεονταρίτου, Κ. Α. Μπουρδάρα, Ε. Σ. Παπαγιάννη, Αθήνα 2013, pp. 945–70, esp. 954–7, 960–3 with bibliography; also below, p. 230 with n. 210.

76. Photios also dealt with the *filioque* in his letter 291 to the archbishop of Aquileia, dated to 883/884; although he could have used it, Leo does not quote it.

adaptations is proved by those passages that occur in only one of the two works, as noted in detail in the *apparatus fontium* to the edition of Leo's homily. Whereas, however, the relevant part of the encyclical letter dates from 867, thus posing no problem for its citation by Leo, quoting the *Mystagogy* entails a chronological puzzle. Most probably, Photios composed or completed this work after 886, that is after his second deposition in the autumn of that year, since in it he attacks an unnamed pope, most probably Stephen V (885–91), who in 885 had confirmed the *filioque*.[77] Regarding the circumstances of Photios' deposition, it may be recalled that despite the support Photios had lent Leo, then heir to the throne, against an accusation of conspiracy to murder Basil I, Leo seems to have been suspicious of the patriarch's role in his own temporary removal from power in 883. He was thus quick to have Photios deposed when he became emperor, and also to have him stand trial in 887. Photios was confined to a monastery at Hieria near Constantinople, although sometime before his demise he must have been at least partially rehabilitated.[78] The date of Photios' demise is unknown, but it was placed after 893 by Romilly Jenkins, a date generally accepted but not properly argued.[79] Leo, who definitely used that work in its final recension,[80] undoubtedly had access to it after it was completed. It should, however, be ruled out that he quoted a living person's work extensively, especially that of Photios in the dire situation just described—unless the former patriarch gave Leo access to it, for example with a view to appeasing him—, therefore Photios must have been deceased by that time. The date of *Homily* 7 is unknown, but for a number of reasons I have suggested 892 and 899 as plausible alternatives, with a preference for the former year, given that the work seems to date from early in the reign due to a possible reference to Leo's problems with his father.[81] More recently, Henry Chadwick has speculated that Leo's attack on the *filioque* was meant to reassure eventual critics that he was not obsequious to the papacy, when in 899 the council that confirmed Photios'

77. On the works of Photios in question and their dating, see H. Chadwick, *East and West : the making of a rift in the church : from apostolic times until the Council of Florence* (Oxford history of the Christian church), Oxford – New York 2003, pp. 154–7, 182–8. The authorship of *Ep*. 2 and the *Mystagogy* were questioned by T. M. Kolbaba, *Inventing Latin heretics : Byzantines and the Filioque in the ninth century*, Kalamazoo MI 2008, pp. 57–75 and 76–103 respectively (without knowledge of their use in Leo's *Hom.* 7, the critical edition of which came out the same year as her book). The authorship of the *Mystagogy* has been reaffirmed by V. Polidori, Photios and Metrophanes of Smyrna : the controversy of the authorship of the *Mystagogy of the Holy Spirit*, *MEG* 14, 2014, pp. 199–208; see also, Id., Towards a critical edition of Photios' *Mystagogy of the Holy Spirit*, *Studi sull'Oriente cristiano* 19, 2015, pp. 5–18 with a discussion of the dating (to not much later than the end of 884), which, however, makes no reference to Chadwick's contribution.

78. On these events, see Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 68–88 (chap. III: The end of Photios).

79. R. J. H. Jenkins, A note on Nicetas David Paphlago and the *Vita Ignatii*, *DOP* 19, 1965, pp. 241–7, esp. 244; repr. in Id., *Studies on Byzantine history of the 9th and 10th centuries*, London 1970, no. IX. Cf. Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), p. 86.

80. Following Kolbaba, *Inventing Latin heretics* (quoted n. 77), Polidori accepts that the *Mystagogy* is a composite work; see Polidori, Towards a critical edition (quoted n. 77), p. 7 with n. 12. However, such a nature of the *Mystagogy* does not negatively affect the argumentation presented here, since Leo does not draw on a single part of his source, but on various possibly "constituent" parts, which presupposes access to the final version of the work.

81. For the argumentation, see Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 54–6.

expulsion was attended by Roman legates.[82] Although neither date can be proved, the later one allows more time for Leo to gain access to the *Mystagogy* after Photios' death.

III. From Leo's work: hagiographical metaphrases, other rewritings and reworkings, and the need for renovation

The question that vexes much of Byzantine literature, that is whether and to what extent individual works can be perceived as literary in the modern sense, also applies to Leo. His work as a whole was neither literary in a strict sense nor destined primarily to please the audience, but was defined by religion and practical usefulness. Nevertheless, his rhetorical and poetic oeuvre in particular has unquestionable qualities which allow us to view it as (broadly) literary. To some extent, such qualities are discernible even in his *Novels*. In the following, however, I will focus on one issue, that Leo was at the heart of an important development of the ninth and tenth centuries, that of hagiographical *metaphrasis* or rewriting. As is well known, the literary development in question entailed the composition of hagiographical texts which were based on previous ones, but on a higher linguistic register. The work of Symeon Metaphrastes, towards the end of the tenth century, is the culmination of this trend,[83] which had been in vogue since the early ninth century and led to the disappearance of a number of earlier works that no longer corresponded to the new literary taste. A lot of scholarship has been produced on the subject and much remains to be done for the following centuries.[84]

Leo's hagiographical *Homilies* are original works, yet most of them were based on identifiable models, which, incidentally, have been preserved. The author even kept their structure and quoted certain of their expressions. For these reasons, the homilies in question can be considered as rewritings of the previous works. This is actually the way these homilies were perceived in later Byzantium; Nicephorus Gregoras, who praises Leo's hagiographical activity, specifically describes it as metaphrastic.[85] The rewriting took on various forms.[86] The poem on the passion of St. Clement of Ancyra (*Hom.* 26) consists of

82. Chadwick, *East and West* (quoted n. 77), p. 183.

83. See recently B. Flusin, Vers la métaphrase, in *Remanier, métaphraser : fonctions et techniques de la réécriture dans le monde byzantin*, éd. par S. Marjanović-Dušanić & B. Flusin, Belgrade 2011, pp. 85–99; C. Høgel, Symeon Metaphrastes and the Metaphrastic movement, in *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 2* (quoted n. 13), pp. 181–96 with previous literature and a passing mention of Leo VI among predecessors of Symeon on p. 185.

84. See, for example, the case of the works of Merkourios the Grammarian, a poet of probably the early fourteenth century; *Mercurii Grammatici Opera iambica*, ed. T. Antonopoulou (CCSG 87), Turnhout 2017; see especially pp. xxxix–xlii, on the issue of rewriting.

85. See Gregoras' *Life of Theophano*, ed. E. Kurtz, Zwei griechische Texte über die heilige Theophano, *Mémoires de l'Académie impériale des sciences de St-Pétersbourg* 8. série 3, 2, 1898, pp. 25–45, esp. 40,32–3: ὧν (sc. τῶν τότε ἐλλογίμων) εἷς ἦν καὶ βελτίων, ὃς τά τε ἄλλα μετέφρασε πρὸς τὸ εὐφραδέστερον καὶ τοὺς πλείους τῶν τε τῆς ἀρετῆς ἀσκητῶν καὶ ἀθλητῶν συνεγράψατο βίους.

86. On the various kinds of rewriting, see P. Bouet & F. Kerlouégan, La réécriture dans le latin du haut Moyen Âge, *Lalies : actes des sessions de linguistique et de littérature* 8, 1986, pp. 153–68. On Byzantine rewritings, see in particular the articles in *Remanier, métaphraser* (quoted n. 83); J. Signes Codoñer, Towards a vocabulary for rewriting in Byzantium, in *Textual transmission in Byzantium : between textual criticism and Quellenforschung*, ed. by J. Signes Codoñer & I. Pérez Martín (Lectio : studies in the transmission of texts and ideas 2), Turnhout 2014, pp. 61–90; Σ. Α. Πασχαλιδης

the rewriting in verse of a surviving, though still unpublished prose model (*BHG* 352).[87] The homilies on St. Demetrios (no. 17), St. Nicholas (no. 21), St. Trypho (no. 27) and St. John Chrysostom (no. 38) have prose models, which were transformed in terms of genre: as mentioned above, the models were hagiographical Lives and Passions, that is, the *Vita* of Nicholas by Michael (*BHG* 1348), two anonymous *Passiones* (*BHG* 497 of Demetrios and 1856 of Trypho) and the *Vita* of John Chrysostom by George of Alexandria (*CPG* 7979), which were all rewritten by Leo as homilies. The *Homily on the translation of Chrysostom* (no. 41) elaborated the story as narrated by Cosmas Vestitor in one of his orations on the topic (*CPG* 8145), as well as adding the *ecphrasis* of the Church of the Holy Apostles noted above. Apart from form and genre, in all cases the rewriting involved a higher linguistic register and a more abstract, rhetorical style. This way of working is in keeping with Leo's clear preference for purely rhetorical sermons, which represent a culminating point in the rhetorical tradition of homiletics while announcing similar developments in tenth-century homiletics.[88]

Taking the above into consideration, it becomes obvious that Leo is another link in the chain of *metaphrasis*, preceding Nicetas David the Paphlagonian, who is a younger contemporary and more widely known in this respect.[89] Moreover, while Nicetas appears to have conceived the idea of a full cycle of encomia on the Apostles, Evangelists and saints of apostolic times, also including a few other saints and feasts along the way,[90] Leo had already created an original collection to cover the homiletic needs of the full liturgical cycle of major movable and immovable feasts in festal order. To this purpose, he availed himself of his own sermons on the major feasts of the Lord and the Theotokos, as well as of those on certain saints to whom he was personally devoted. He also applied certain personal criteria in incorporating in the collections a few homilies on special occasions. His homilies on subjects other than on the saints mentioned above are not

[S. A. Paschalidis], Παρατηρήσεις στὶς μεταφράσεις τῶν βυζαντινῶν ἁγιολογικῶν κειμένων, *Byzantina* 33, 2013–2014, pp. 373–86.

87. The edition is in progress by the present author; see T. Antonopoulou, The ancient Passion of St. Clement of Ancyra : preliminary remarks on the planned first edition, in *The arts of editing medieval Greek and Latin : a casebook*, ed. by E. Göransson *et al.* (Pontifical Institute of medieval studies, Studies and texts 203), Toronto 2016, pp. 22–33.

88. See Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 257–9.

89. See Σ. Α. Πασχαλίδης [S. A. Paschalidis], *Νικήτας Δαβὶδ Παφλαγών : τό πρόσωπο καί τό ἔργο του* (Βυζαντινά κείμενα και μελέται 28), Θεσσαλονίκη 1999, pp. 305–7, esp. on Nicetas' own statements on his metaphrastic principles; also, *ibid.*, pp. 123–222 for references to the sources of individual hagiographical works (I do not include in his works nos. 29–30, on which see Antonopoulou, *Leonis VI Homiliae* [quoted n. 14], pp. ccxii-ccxvi); Flusin, Vers la métaphrase (quoted n. 83), pp. 92–7. On the dating of his sermons, see L. G. Westerink, Nicetas the Paphlagonian on the end of the world, in *Μελετήματα στὴ μνήμη Βασιλείου Λαούρδα*, Θεσσαλονίκη 1975, pp. 177–95, esp. 182–3, suggesting that he may have started composing his *menologion* during his two-year isolation at the Agathos Monastery during the course of the quarrel over Leo's tetragamy; on the dating of the *Passion of St George* before he fell out with Arethas, see Flusin, Vers la métaphrase, p. 98. Nicetas practised ascesis, but did not take the habit until perphaps later in his life. The problem of his dating was posed again recently by Treadgold, *The middle Byzantine historians* (quoted n. 19), pp. 139–46, who suggests that he was a slightly older contemporary of Leo.

90. On Nicetas' *Special panegyricon*, which survives in two forms of different extent, see Paschalidis, *Νικήτας Δαβὶδ Παφλαγών* (quoted n. 89), pp. 300–5.

rewritings of specific models, but are inspired by previous homiletic works and make use of their themes.[91] Leo's collection of homilies, together with those by Nicetas David, are close precursors of the *Metaphrastic menologion* for the liturgical year, which, like Nicetas', focused on saints. Moreover, both collections are an integral part of the process of formation of homiletic-hagiographical collections in accordance with the ecclesiastical year, clearly attested from the beginning of the ninth century onwards. It is worth noting that still in Leo's times, Clement of Achris (Ochrid), who was well acquainted with the Greek ecclesiastical tradition, is said in the *Vita* by Theophylact of Achris to have also composed sermons for all the feasts. According to the author, these were written in language simple enough to be understood by even simple-minded Bulgarians.[92]

Not only was Leo at the literary forefront of his time in terms of what has just been described, but he went on to experiment in other genres too. With regard to his military handbooks, the connoisseur of strategic literature Alphonse Dain noted, concerning the period from Leo VI to Nicephorus Phokas, that "after a long stagnation, activity resumes. Evidently, we are in the reign of adaptation and paraphrasis."[93] Leo's works may now be included under the modern heading of rewriting. In particular, the early work known as *Problemata* is the presentation of Maurice's *Strategicon* in question-and-answer form *(erotapokriseis)*, a unique choice in tactical literature.[94] This form, which was usually connected to theological literature, was popular in medieval times.[95] The author preserved Maurice's division in twelve books, however. While the *Problemata* was a clear rewriting of a preceding work in different form, it would not be too far fetched to also include under the same heading the *Tactica*, which is largely based on the same *Strategicon*. This time, Leo kept the form, whereas in rewriting its contents, he intervened in it substantially. He reorganised the available material into twenty constitutions (Διατάξεις plus a preface and an epilogue), suppressed what was obsolete and no longer corresponding to contemporary reality, included other sources, and added a long treatment of the Arabs, since he also aimed at adapting precious previous knowledge to the new enemy.[96] Moreover, Constitution XIX is an original work on naval warfare, a

91. See for details, Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 116–260 (Part II, chaps. 2–6); above, p. 201 with nn. 64–5.

92. On the ninth-century panegyric and menologic collections, see the overview in Paschalidis, *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών* (quoted n. 89), pp. 297–300, esp. 299–300 with n. 10 for the *Life of Clement* (*BHG* 355). The most easily accessible edition of the latter remains *PG* 126, cols. 1193–1249; see esp. § 22, col. 1229A-C. On the historical importance of Clement's homiletic activity, see Shepard, The ruler as instructor (quoted n. 21), p. 349.

93. See A. Dain (texte mis au net et complété par J.-A. de Foucault), Les stratégistes byzantins, *TM* 2, 1967, pp. 317–92, esp. 353.

94. *Leonis VI Sapientis Problemata*, nunc primum ed., adnotatione critica et indice auxit A. Dain, Paris 1935. Cf. Dain & Foucault, Les stratégistes byzantins (quoted n. 93), p. 354.

95. On this form, see recently P. Ermilov, Towards a classification of sources in Byzantine question-and-answer literature, in *Theologica minora : the minor genres of Byzantine theological literature*, ed. by A. Rigo in collab. with P. Ermilov & M. Trizio (Byzantios 8), Turnhout 2013, pp. 110–25 (with further bibliography), esp. 120–3 for the transposition of various works, mainly of biblical exegesis, into question-and-answer form.

96. Constitution XVIII, §§ 109–42; see especially G. Dagron, Byzance et le modèle islamique, à propos des Constitutions tactiques de l'empereur Léon VI, *CRAI* 1983, pp. 219–32; Id., Ceux d'en face : les peuples étrangers dans les traités militaires byzantins, *TM* 10, 1987, pp. 207–32, esp. 216–24.

subject absent from earlier handbooks, which shows Leo's concern for making his work a practical handbook useful to his armies.[97] Therefore, it can be suggested that the two successive rewritings had distinct purposes: with the *Problemata* Leo familiarised himself and his audience with the *Strategicon* and the rationale of a strategic treatise, while with the *Tactica*, written in the second half of the reign, he produced not just an updated version of Maurice but also a highly individual work. In the latter case, he performed a process comparable to the treatment by both Basil I and Leo of the older, Justinianic legislation, which led to the codification first of the *Forty books*, and then of the *Sixty books*, the celebrated *Basilica*. As is well known, the concern of the first two Macedonian emperors was the ἀνακάθαρσις τῶν παλαιῶν νόμων, the "cleansing of the old laws," to which Leo himself refers.[98] Similarly, from the prooimion to the *Tactica* it emerges, even though not stated in the same words and despite the dependence on Maurice, that his aim was the *anakatharsis* of the old *strategica* in order to make them useful for a new era. Significantly, the linguistic dimension of the rewriting of the ancient material is presented in detail by the author, whose target, following Maurice, was clarity and easy comprehension (σαφήνεια λόγου and σαφὴς κατάληψις).[99]

Coming to the *Guidance*, an unusual and intriguing case of rewriting presents itself, since Leo can be said to have rewritten his own work. The *Guidance* presents a novel mixture of literary genres, as it combines the ascetic treatise with chapter collection (a popular monastic literary genre, which permitted aphoristic statements in lieu of long expositions),[100] prescriptive monastic rules, and exegesis. On the evidence of the preface, Leo addresses an unnamed abbot, who was most probably his spiritual father Euthymios. At his instigation, in the years between roughly 890 and 907, Leo writes down the thoughts which he appears to have formulated during their conversations, and provides guidance for the monks of Euthymios' monastic community. The thoughts are initially couched in obscure Greek (ἡ τῆς ἐννοίας πρὸς τὸ δυσεύρετον ἀναχώρησις), which

On the character of the *Tactica*, see the Introduction in Haldon, *A critical commentary* (quoted n. 14), pp. 15–55, and, among previous literature, especially Dain & Foucault, Les stratégistes byzantins (quoted n. 93), pp. 353–67; P. Magdalino, The non-juridical legislation of the emperor Leo VI, in *Analecta Atheniensia ad ius Byzantinum spectantia. 1*, hrsg. von S. N. Troianos (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte. Athener Reihe 10), Athen 1997, pp. 169–82, esp. 174–82.

97. There is rich literature on Constitution XIX; see recently C. Zuckerman, On the Byzantine dromon (with a special regard to *De cerim*. II, 44–45), *REB* 73, 2015, pp. 57–98, esp. 81–2, underlining Leo's tactical innovations with regard to the *dromon* and their application to the Syrian campaign of 910.

98. For ἡ τῶν νόμων ἀνακάθαρσις see, for example, Leo's *Novel* 94. On the significance of this term, see P. Pieler, Ἀνακάθαρσις τῶν παλαιῶν νόμων und makedonische Renaissance, *Subseciva Groningana* 3, 1989, pp. 61–77; also Σ. Ν. Τρωιανος [S. N. Troianos], *Οι πηγές του βυζαντινού δικαίου*, Αθήνα 2011³, pp. 213–6. On the *Basilica*, see also below, p. 225 with nn. 179–80; cf. also n. 139.

99. See §§ 5–6, ll. 37–78, pp. 4–8, esp. ll. 67 and 71 for the phrases noted here respectively (in the former case, see the app. cr. for the alternative manuscript reading which speaks of brevity, as in Maurice, and easy reading); cf. the preface to Maurice's *Strategicon*, pp. 68–70, ll. 10–35, esp. p. 70,29–31, *Das Strategikon des Maurikios*, Einf., Ed. und Indices von G. T. Dennis, Übers. von E. Gamillscheg (CFHB 17), Wien 1981.

100. On chapters in general, see P. Géhin, Les collections de *kephalaia* monastiques : naissance et succès d'un genre entre création originale, plagiat et florilège, in *Theologica minora* (quoted n. 95), pp. 1–50 (with no reference to Leo VI); also, P. Van Deun, Exploration du genre byzantin des *kephalaia* : la collection attribuée à Théognoste, *ibid*., pp. 51–66.

would have been difficult for most to understand. As a result, the author feels obliged to render his instructions into an easily comprehensible language. To this purpose, each of the 190 chapters is accompanied by an explanation (τῆς ἐκ τῶν προσπαρακειμένων ἐξηγήσεως σχολίων ἀταλαίπωρον τὴν λῆψιν χαριζομένης); the first chapter even has an alternative explanation (introduced by ἢ ἄλλως).[101] Nevertheless, as noted above, a specific source of inspiration must also have existed behind such an odd choice, namely the *Ladder* of John Climacus. This prescriptive text, which, in addition, gave Leo the idea of a symbolic structure of his work, was unintelligible enough to invite commentaries, including circumstantial scholia like his own.[102] Moreover, it can easily be envisaged that a secular person like Leo, perhaps still relatively young, would have hardly been in a position, albeit emperor, to give advice to monks, if this had not been dressed in the appropriately obscure language which dignified his words and testified to his ascent to spiritual heights, comparable to those of the author of the *Ladder*. He thus formulated his instructions accordingly and then took his role as a spiritual guide a step further, being transformed into an exegete of himself, rewriting his own text in the process, and making the rewriting an integral part of the work. Leo did not compete with the *Ladder* nor did he try to substitute it; rather, he wished to offer monks a supplementary concise compendium of spiritual life and proper conduct. However, as Vincent Déroche has noted, this monastic "rule" combined with the *Vita Euthymii* is a testimony to "the proximity, real or wished for, between the monks and the imperial power" rather than to everyday life in Euthymios' monastery.[103] It can be added that it is an exploration of novel literary ways that stretch the limits of traditional genres.

It is also worth turning our attention to some of Leo's poetic works that present a related literary problem, connected as they are by a common theme, which is the Second Coming and the Last Judgment. Although the poems are not rewritings of a previous text, they present reworkings of the central subject in a variety of ways.

The first poem is the *Odarion katanyktikon* or *Song of compunction*. This is in "anacreontic" form, which enjoyed a certain vogue in the poetry of the ninth and tenth centuries after a period of silence. Leo himself is credited with other "anacreontic" poems of profane character, which do not survive.[104] The poem consists of 188 octosyllables arranged in 30 stanzas of six verses each plus a final stanza of eight verses. It has an alphabetic acrostic, which connects twenty-four of its stanzas, while an extra stanza occurs every four alphabetic stanzas and repeats the preceding letter. These extra stanzas, six

101. See the edition of the preface of the Greek text in Grosdidier de Matons, Trois études (quoted n. 30), pp. 213–4.

102. For the *Ladder* as a multilevel model of the *Guidance*, see Antonopoulou, Unpublished scholia (quoted n. 32), p. 32; above, p. 194.

103. See V. Déroche, La vie des moines : les sources pour l'Asie Mineure et les Balkans, *ca* 300–1000 apr. J.-C., in *La vie quotidienne des moines en Orient et en Occident (IVe-Xe siècle). 1, L'état des sources*, éd. par O. Delouis & M. Mossakowska-Gaubert (IFAO, Bibliothèque d'étude 163), Le Caire – Athènes 2015, pp. 275–87, esp. 282.

104. On "anacreontics" in this period, see P. Magdalino, The bath of Leo the Wise and the "Macedonian Renaissance" revisited : topography, iconography, ceremonial, ideology, *DOP* 42, 1988, pp. 97–118, esp. 98; M. D. Lauxtermann, *The spring of rhythm : an essay on the political verse and other Byzantine metres* (Byzantina Vindobonensia 22), Wien 1999, pp. 43–5. On Leo's lost "anacreontic" poems, see Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), p. 21 with bibliography.

altogether, function as *kukulia* and are dedicated to Christ or the Theotokos, reminding one of the *theotokia* of the canons. The final, thirty-first stanza also addresses the Theotokos. According to the indications of the manuscripts, the poem was actually sung to a preexisting *hirmos*. In this sense, this sample of personal religious poetry may be considered as another facet of Leo's hymnography. This impression is reinforced by the fact that in it Leo adopts unprosodic accentual metrics. As for the subject of the *Song*, it develops the theme of the Second Coming and the Last Judgment. The poet starts by envisaging Hell, then addresses his soul, reminding it of the Coming of the Lord in His glory to judge it and the whole earth. The description of the Last Judgment follows. The poet laments for his sins throughout the poem, calls his soul to vigilance and repentance, and prays for his salvation.[105]

Next come two poems, one long (45 vv.), the other short (7 vv.), which deal with the same topic of the Second Coming but in a completely different way in comparison to the *Odarion*. They are cast in dodecasyllables and employ the lily as a metaphor for the Last Judgment, when the Apostles, seated around Christ, will judge the humanity. As their editor Silvio Giuseppe Mercati pertinently pointed out, the metaphor is based on the wordplay κρίνον (lily) – κρίνω (judge); moreover, the correct observation of the physical appearance of the flower is at the base of the poetic (and perhaps artistic) image which is central to both poems, and shows Christ in the epicentre of two circles of six apostles each.[106]

Third, a *Paracletic canon to Jesus Christ* focusing on divine economy and the Last Judgment was edited under Leo's name, for the first time as recently as 1991.[107] To my knowledge, it has never been dealt with since in scholarly literature, which makes it necessary to comment here on certain aspects of it. The work is preserved in three manuscripts, of which the oldest, the Grottaferrata codex Δ.γ.X, is of the twelfth century, the second is dated to 1481 and the third is of the eighteenth century. The canon is anonymous in the oldest codex and is attributed to the "despot Leo" in the other two. The editor, Antonios Alygizakis, accepted the authorship of the canon, albeit admitting that no solid arguments can be produced in favour of its authenticity. The earliest manuscript provides the *terminus ante quem* for its composition as well as a testimony that the canon was included in the early versions of the liturgical book of the *Parakletike*—an expansion of the *Oktoechos*—, of which this codex is a representative. The editor, who also furnished a musical transcription and performed the canon in public, assured of the exceptional

105. For the critical edition of the *Odarion*, following a number of previous editions, see F. Ciccolella, Il carme anacreontico di Leone VI, *Bollettino dei classici*, ser. 3, 10, 1989, pp. 17–37, who also offers a metrical study of the poem with previous literature; cf. also Lauxtermann, *The spring of rhythm* (quoted n. 104), p. 43; F. Ciccolella, *Cinque poeti bizantini : anacreontee dal Barberiniano greco 310* (Hellenica 5), Alessandria 2000, p. liii. Eight more manuscripts of the *Song of compunction* have in the meantime been listed in the Pinakes database; see http://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/oeuvre/id/983. On the work within its genre, see recently A. Giannouli, *Catanyctic* religious poetry : a survey, in *Theologica minora* (quoted n. 95), pp. 86–109, esp. 91–2, 107.

106. See the edition and study of S. G. Mercati, Il simbolo del giglio in una poesia di Leone il Sapiente, *Rendiconti della Pontificia Accademia di archeologia, Roma* 12, 1936, pp. 65–73 with the texts on 72–3; repr. in Id., *Collectanea Byzantina. 2*, Bari 1970, pp. 490–8.

107. Α. Ε. Αλυγιζακησ [A. E. Alygizakis], *Λέοντος τοῦ Σοφοῦ ἀνέκδοτος παρακλητικός κανόνας στό Δεσπότη Χριστό*, Θεσσαλονίκη 1991, pp. 31–43.

competence of the hymnographer with regard to canon form and music.[108] Moreover, he stressed the unusual realism of the canon and its graphic references to carnal sins.[109]

Indeed, this is a striking feature of the text. The hymnographer not only insists on the struggle inside himself and pleads repeatedly for the forgiveness of his sins, as is to be expected from this kind of canon, but he also specifically and explicitly refers to sexual misconduct. If the editor were right in suspecting a connection of this theme to the misfortunes of Leo's marriages,[110] this would probably date the canon to his quarrel with the church over his fourth marriage and his ensuing excommunication in (probably April) 906, due to which Leo would be asking for forgiveness. Such a personal tone is not inconceivable for a liturgical text. It would also fit Leo's personality and personal history well. In his *Homily* 34, delivered in July 886, he had expressed remorse for his wrongful conduct towards his father, while it is known that he repented for his fourth marriage. In connection with the latter story, the *Vita Euthymii* even presents him as shedding tears in public, which were carefully orchestrated with the purpose to gain him the sympathy of the audience, on two occasions.[111] Nonetheless, a close look at the canon's passages on sexual sins reveals an aspect that has as yet escaped attention, that is a focus on homosexual conduct. Starting with more general references—for example, to the Sodomites at ode 1 trop. 3, and to fornication at ode 6 trop. 1—, the poet goes on to specify in three troparia, one in each of the last three odes, that he is particularly concerned with the Sodomites—who are mentioned three times in total—, with "fornication between males," the "departures from natural intercourse," and the intercourse "*contra naturam.*" He prays that he may not imitate such behaviour, warns that those who pursue same-sex relations will be condemned in eternity, and asks that his soul beware through repentance not to commit that sin.[112] If the poem had a personal character, these references would scarcely concern Leo, who repeatedly reiterated his idea of marriage and its only alternative, celibacy (e.g. in *Novel* 98 forbidding the marriages of eunuchs, while disavowing the practice of castration). It is possible, however, that the canon contains no personal references, the hymnographer speaking instead on behalf of the sinful human being, who is his literary mask, and referring to behaviours that have to be avoided. Concerns about sexual misconduct and daring language are familiar from other catanyctic texts,[113] but their explicit character in this canon is particularly in line with other of Leo's works. In fact, in *Homily* 33 he provides a realistic description by which, despite his own and his audience's feeling of shame, he is obliged to attribute the

108. *Ibid.*, pp. 17–21, 24.
109. *Ibid.*, p. 24.
110. *Ibid.*, p. 21.
111. For the references see below, n. 118.
112. See ode 6 trop. 1 ἡ ἡδονὴ τῆς σαρκός, | παρανόμοις μίξεσι; ode 7 trop. 3 Σοδόμοις ἀπώλειαν | ἐπιμιξία ἀρρένων ἤνεγκεν | ... | φεῦγε, ψυχή μου, | τὴν ἄθεσμον μίμησιν; ode 8 trop. 2 Αἱ ἡδοναὶ τοῦ σώματος | καὶ κινήσεις αἱ ἄτακτοι | καὶ παραλλαγαὶ τῆς φυσικῆς ἑνώσεως | ἀθλίως τελούμεναι | τῷ ἀκοιμήτῳ σκώληκι | πέμπουσιν τοὺς ταῦτα | ἐπιμένοντας πάντας | καὶ μὴ μετανοοῦντας· | τί ποιήσω ὁ ἄφρων, | τί γένωμαι ὁ τάλας; οἰκτείρησόν με, Λόγε; and ode 9 trop. 1 Μακρόθυμον τὸν φύσει καὶ ἀγαθόν, | παρὰ φύσιν δεινῶς ἀσελγαίνοντες | υἱοὶ λοιμῶν, | πάλαι Σοδομῖται εἰς προφανῆ | κινοῦσιν ἀγανάκτησιν, | ὄλεθρον δεξάμενοι παντελῆ· | ψυχὴ ἀθλία, ὅρα | καὶ πρόσεχε καὶ φρίξον | καὶ μετανοίᾳ βελτιώθητι.
113. See the parallels from the *Parakletike* and the *Great canon* of Andrew of Crete in ALYGIZAKIS, *Λέοντος τοῦ Σοφοῦ κανόνας* (quoted n. 107), pp. 81–3.

burning down of the church of St. Thomas in the first years of his reign to unnamed persons' fornicating inside it.[114] The homily may possibly be brought into correlation with one of Leo's *Novel*s (no. 73) addressed to Stylianos Zaoutzes,[115] which condemns and forbids the cohabitation of priests as well as secular men with females inside the so-called *catechumena* of churches. In this way, the emperor demonstrates once again his concern for the desired impeccable moral standing of the church and his care to protect it from secularization.[116] In another instance, in the *Guidance*, Leo discerns four causes of nocturnal emission (ὀνείρωξις), three natural and one supernatural. The latter, which is demonic influence, as well as one of the natural causes, which is unvoluntary and a result of physical weakness, the author considers beyond reproach. On the contrary, one should be cleansed in case of the two natural causes considered voluntary, physical strength and production of mental images, especially so in the latter case.[117] In a more general manner, the theme of sin and the Last Judgment also preoccupied him in his *Song of compunction*. Therefore, although the only external connection of the canon to the emperor is the attribution to him in two late manuscripts—in which his name could have resulted from a number of accidents in the tradition—, I would suggest that this attribution may be upheld, although with some reservation.

These four poetic compositions, the order of which cannot be conjectured, present variations of the same central topic, the Second Coming and Last Judgment, which Leo approached with three different focuses and cast in three different forms, those of the canon, the anacreontic poem and the dodecasyllable, the first two set to music. It is obvious that the subject weighed heavily on his thought when composing the works in question. Nothing of the sort can be observed in the *Homilies*, which all date from before 905. Thus, as F. Ciccolella has suggested in the case of the *Song of compunction*,[118] and A. Alygizakis in the case of the *Paracletic canon*, even though for the wrong reasons, it is possible that the poems were indeed composed during Leo's last years, when he was troubled by the repercussions of his fourth marriage.

114. *Hom.* 33, 109–28, p. 443.

115. On the *Novels* addressed to Zaoutzes, and the varying views on their date and the meaning of the addressee's title *basile(i)opator*, see recently J. Signes Codoñer, The corpus of Leo's *Novels* : some suggestions regarding their date and promulgation, *Subseciva Groningana* 8, 2009, pp. 1–33, esp. 18–27; A. Gkoutzioukostas, The dignity of *Basile(i)opator*, in *FM* 12, Frankfurt am Main 2014, pp. 205–33, esp. 233; A. Schminck, Minima Byzantina, *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Romanistische Abteilung* 132, 2015, pp. 469–83, esp. 3, Βασιλειοπάτωρ, pp. 478–83.

116. On *Novel* 73, see Bourdara, *Η διάκριση των φύλων* (quoted n. 28), pp. 179–80.

117. Chaps. 63–4, pp. 244–5.

118. Ciccolella, Il carme anacreontico (quoted n. 105), pp. 28–9; against her suggestion of a connection of the *Song of compunction* with a reference in the *Vita Euthymii* 12, p. 81,31–2, which presents Leo in tears, lamenting, as if in anacreontics, in front of an audiece of bishops, while holding his son Constantine in his arms, see Lauxtermann, *The spring of rhythm* (quoted n. 104), pp. 34–5; again, Ciccolella, *Cinque poeti bizantini* (quoted n. 105), p. liii n. 63. On Leo's shedding of tears on other occasions in connection to the tetragamy affair, as evidenced by the *Vita Euthymii*, see M. Hinterberger, Tränen in der byzantinischen Literatur : ein Beitrag zur Geschichte der Emotionen, *JÖB* 56, 2006, pp. 27–51, esp. 36–7; and M. Grünbart, Der Kaiser weint : Anmerkungen zur imperialen Inszenierung von Emotionen in Byzanz, *Frühmittelalterliche Studien* 42, 2008, pp. 89–108, esp. 99–104.

In light of the preceding investigation, it emerges that rewriting and variation represented authorial *modi operandi* in order to produce original works in various genres that testify to Leo's genius. On the one hand, the application of rewriting to preexistent texts in various ways, especially on the levels of language and genre, resulted in hagiographical homilies, the *Problemata*, the *Guidance*, where he applied rewriting to himself, and the *Tactica*, which is partly a rewriting, partly an up-to-date reworking. On the other hand, variation with regard to older themes and topics was central to Leo's poetry and hymnography as well as in the festal homilies. Furthermore, it may be posited that the theme of ἀνακαίνισις/ἀνακάθαρσις/*renovatio* underscores, whether explicitly or implicitly, all of his oeuvre, not only legislative[119] but also literary in the broader sense. It is well known that the preoccupation with the renovation of the empire was central to Macedonian concerns and propaganda. In the *Funeral oration*, for example, Leo insisted on this theme as characteristic of his father's reign.[120] The same theme is implicit in the *ecphrases* of spring in *Homilies* 31 and 37.[121] In this context, Leo's *Novels* provide an interesting platform of comparison with his literary works. In legislating, Leo's main concern was to make some corrections to the Justinianic provisions and fill in certain lacunae, while stressing the idea of continuity. Similarly, in his literary activity, a main preoccupation was the renewal and improvement of existing literary texts, genres and traditions, while on the whole continuity was prominent in his choices. In a most striking statement in the preface to the *Guidance*, he points out that most of the chapters contained original thoughts of his own, with only few chapters being inspired by previous thinkers, while all of them were original in form.[122] Thus, Leo displays his intention and consciousness of opening up new ground without overthrowing tradition.

Apart from creative rewriting and variation, Leo's awareness of the need for renovation led him to employ various other literary means to achieve his target. A major means was the revitalization of long eclipsed (or recently resurfaced) literary genres, notably the *tactica*,[123] funeral encomia for secular persons, and *ecphrases* of churches, as well as of the inclusion of *ecphrases* of the spring in homiletics.[124] Yet another way was the composition of works that filled in voids. These included a homiletic-hagiographical *panegyricon* for the whole liturgical year, *Novels* to resolve legislative anomalies, new monastic chapters, the update of military guidance, hymnography for Matins in the new book of the *Parakletike*, and hymns to be sung in imperial and church ceremonies.[125] Moreover, he timidly allowed fiction into his works, even if undercover in the form of

119. On Leo's *anakatharsis* of law, see above, p. 208 with n. 98.

120. See, for example, P. Odorico, La politica dell'immaginario di Leone VI il Saggio, *Byz.* 53, 1983, pp. 597–631, esp. 613–5, 624–5 on the closely related theme of καινὴ καὶ εὔτακτος μεταβολή (*Hom.* 14, 314, p. 206); cf. Magdalino, The bath of Leo the Wise revisited (quoted n. 104), p. 105; also Id., Non-juridical legislation (quoted n. 96), for the importance of order (τάξις, εὐταξία) in Leo's thought.

121. See Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 79–80.

122. See ll. 19–25, pp. 213–4 (as in n. 101, above).

123. On the renewal of this genre by Leo, see Haldon, *A critical commentary* (quoted n. 14), p. 42.

124. Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 79, 243–4, 249 with n. 58–250 with bibliography. On the *ecphrases* of spring, see recently M. Loukaki, *Ekphrasis earos* : le topos de la venue du printemps chez des auteurs byzantins, *Parekbolai* 3, 2013, pp. 77–106, esp. 94, 96 on Leo.

125. On the latter hymns, see below, p. 216 with n. 137.

myths used for polemical purposes. Myths together with the emphatical employment of profane classical references in such religious works *par excellence* as his homilies illustrate his focus on cultural synthesis, the combination of classical and Christian, which is characteristic of the era of the "First Byzantine humanism." This issue will be considered again below (in Part V).

IV. Leo VI's personality: some aspects

Drawing the portrait of a historical figure can make for fascinating reading, as in the classic case of Charles Diehl's *Les figures byzantines*, where a chapter is dedicated to Leo's four marriages.[126] Nonetheless, my intention here is not to present an accomplished portrait of Leo as a ruler, which was the purpose of Shaun Tougher's book on the basis of the various sources of the reign, nor to offer an exhaustive study of the source material or part thereof,[127] but to sketch some aspects of Leo's personality largely based on his own works. Such a picture will admittedly be partial, in the sense of being both incomplete and biased, yet its purpose is to shed light on the author's self-representation, since Leo was highly sensitive to his image in the eyes of both his contemporaries and posterity. To this purpose, a few other sources will necessarily also be taken into account in order to supplement the presentation.

Leo was a Christian emperor with a sincere personal devotion to the sacred, which he expressed in a variety of ways outside literature. Such a way was the translation that he ordered of the relics of two saints that had come in contact with Jesus Christ, that is, Lazarus and Mary Magdalen.[128] His homilies and hymnography are unquestionable proof of his deep-seated religious feelings, while especially indicative of them is his catanyctic poetry. In the *Song of compunction*, the poet, who represents all sinners of this world (v. 24 τοὺς κατ' ἐμὲ πλημμελοῦντας), repents for his sins while awaiting the Last Judgment.

His religiosity was not only overt, but perhaps also a little exaggerated for his office. Apparently, it could provoke unflattering comments among his audience, as he himself admits in an ironic statement in one of his homilies. There he presents an imaginary opponent of his reasoning that human sin had provoked the burning down of a church, an opponent who, at the instigation of the Evil One, argues that the emperor is too pious and cannot see that the fire had been caused by bad luck (τυχηρὸν τὸ πάθος).[129]

His piety apart, the homilies testify that Leo was not very fond of theological discussions. Doctrine was necessary so far as it was the groundwork of any true believer, and, for this reason, he made an effort to include dogmatic discussions in his sermons. Following the example of Gregory of Nazianzus, the existing doctrinal discussions usually follow attacks on paganism; that is, after he has made a confident display of his knowledge of ancient religion and mythology, he feels obliged to demonstrate that he masters both Christian dogma and the history of heresies equally. Nevertheless, he does not show any

126. C. Diehl, *Figures byzantines. 1*, Paris 1906 (1939[12]), pp. 181–215 (chap. VIII).

127. See, e.g., G. Tsiaples, A Byzantine emperor between reality and imagination : the image of Leo VI in the hagiographical texts of the Middle Byzantine period, *Parekbolai* 4, 2014, pp. 85–110.

128. On these and other imperial transfers of relics from 843 to 1204 and their role in legitimizing imperial power, see Flusin, Construire une nouvelle Jérusalem (quoted n. 23), pp. 54–5, 57.

129. *Hom.* 33, 73–82; see Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 239–40.

interest in going beyond what must have already been learned during his school years, that is, the history of the main heresies of the fourth century, Arianism and Sabellianism in particular. Later heresies do not surface, neither the controversy over the Theotokos nor Monophysitism and subsequent disputes. Then, he turns to a contemporary issue, the rejection of the *filioque*, to which he dedicates almost a whole homily (no. 7 on the Holy Spirit, mentioned above), without the slightest direct reference to Photios, whose doctrine he faithfully follows. The fact that Leo was not an accomplished or original theologian, and did not purport to be one, goes hand-in-hand with his being a man not of the contemplative life, but of every-day action.

It emerges from sources other than his works that Leo loved life. He was not the one-sided bookish person that his epithet "the wise" might imply to modern-day readers. This is not just proved by his four marriages, which one might argue were partly the result of necessity, of the need to acquire a male heir to the throne. There is also the fact that as a young man he was acquainted with a young lady, Zoe Zaoutsaina, the relationship with whom, innocent though he maintained it to be, he carried on into his first marriage, causing the violent reaction of his father.[130] At a later stage, Symeon the Logothete presents Leo, still married to Theophano, as sleeping with Zoe at the time of the conspiracy to assassinate him at the monastery of Damianou (in 894/5). Moreover, he did not become the ascetic type on the way, not even after the misfortunes of his first three marriages. He entered into a relationship with his future fourth wife and empress Zoe Karbonopsina, which at the time had no realistic prospects of evolving into a legal marriage.[131] Apart from these familiar marital stories, it is perhaps less well known that there was a light side to Leo's personal life, a conviviality which, however, he combined with the assertion of his authority. The *Vita Euthymii* narrates how he acted somewhat mischievously, when he showed up at the door of Euthymios' monastery and he drank wine with the monks. The well-informed anonymous author has no scruples in recording the episode as nothing out of order. Leo enquired about the wine, the taste of which he did not like, and seized the opportunity that presented itself to make a gift to the monastery of a vineyard that had belonged to the deceased Zoe Zaoutsaina. His spiritual father had disliked Zoe and would thus always be reminded of her.[132] Leo's playfulness, always together with his desire for control, is also in full display in the account of Liutprand of Cremona, which will be discussed below.

At first sight, such behaviour would come into sharp contrast with the composition of the *Guidance*, where Leo presents himself as no less than an authority on how to practise the ascetic-monastic discipline. However, his relatively relaxed attitude towards sin is also evident in it, as well as in one of his scholia and in his homilies. In the *Guidance*, in particular, as rightly pointed out by Grosdidier de Matons, his concern was to mitigate the severity of the ascesis of the monks—perhaps against the strictness of their abbot Euthymios—, to underline that ascesis should take into account the individual needs of the monks, and to discern between the natural and the supernatural, or else demonic,

130. For this incident, which resulted in Basil beating Leo, see *Vita Euthymii* 7, p. 41,1–6.

131. Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 133–53. For Symeon's passage, see Symeon Magister, *Chronicon*, chap. 133, § 22, p. 278,141–51 (also under the name of Georgius Monachus in Theophanes continuatus, § 16, pp. 855,20 – 856; cf. Symeon Magister, *Chronicon*, p. 132*).

132. See *Vita Euthymii* 9, pp. 51,24 – 55,19.

causes of physical weakness. To the latter purpose, he brought into play the teachings of the medical doctors, Hippocrates in particular, even though he does not name him or any other doctor, and "rewrites" his words rather than quoting them verbatim.[133] Likewise, in the homilies, he naturally took care to remain within the limits of Christian ethics. Yet he explicitly advised his audience with regard to the control of carnal sin, the cleansing of the mind and the illumination of the soul to do so "to the extent that this was possible," to quote his words.[134] This passage proves that he retained the same attitude towards himself and the others. And in his *Scholion* III on St. Paul (1 Cor. 7,5), he discusses sexual conduct within marriage in an original manner, explaining that spouses should not abstain from each other for inappropriately long periods of time.[135] One wonders whether such an attitude was a conscious effort to loosen the restraints of Christian ethics. Certainly, he did not try to abolish them, but to ease them away from extremities in both monastic asceticism and secular life. Indeed, it cannot be coincidental that he does not seem to quote ascetic literature in his homilies, which were addressed to large audiences outside of monasteries.

As far as Leo's practical side is concerned, this becomes evident from the fact that all of his literary works, with no exception whatsoever, had a practical purpose, namely to care for the social or spiritual needs of the people and for the state. Spiritual care included the composition and delivery of the *Homilies*, which, moreover, as I have demonstrated elsewhere, were a vehicle of large-scale political propaganda, inoculating the audience with the basic principles of the imperial idea. Homiletics in general was a convenient means to approach both the elite and the church-going masses.[136] Similarly, his hymns, in their various forms, were destined for church services, liturgical processions, or ceremonies in the palace. These uses are attested in various contemporary or near contemporary sources, in particular Arethas, the *Cletorologion* and the *De cerimoniis* as well as by the liturgical books.[137]

Furthermore, despite the rather bad press Leo has received in past scholarship, especially because he did not campaign in person and the empire suffered some significant military defeats,[138] the emperor's hands-on interests found their expression in his military works and legislation. As his *Novels* make clear, his concern was the well-being of the

133. Grosdidier de Matons, Trois études (quoted n. 30), pp. 217, 220–1, 227–8.

134. *Hom.* 30, 244–5, p. 420. Cf. Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 86–7.

135. See Antonopoulou, Unpublished scholia (quoted n. 32), p. 26 for the text and the originality of Leo's interpretation of Paul's word ἀκρασία.

136. Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 72–80 (chap. I.5: Political ideology in the *Homilies*). On the use of ideology in homiletics, see Ead., Beyond religion : homilies as conveyor of political ideology in Middle Byzantium, in *Ideologies and identities in the medieval Byzantine world*, ed. by Y. Stouraitis with the cooperation of O. Heilo, Berlin – New York (forthcoming).

137. For the relevant references, see Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 46–7.

138. See Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 164–93 (chap. 7: Military matters). Especially for a critique of older views on Leo's not leading campaigns, and a plausible explanation of this fact on the basis of his imitation of Justinian I and his wish to assert centralized authority from the capital, see further Id., The imperial thought-world of Leo VI : the non-campaigning emperor of the ninth century, in *Byzantium in the ninth century : dead or alive? Papers of the thirtieth spring symposium of Byzantine studies, Birmingham, March 1996*, ed. by L. Brubaker, Aldershot 1998, pp. 51–60.

citizens.[139] Leo strived for the ideals of equality (in the sense of equal treatment of all people in similar circumstances), justice, peace, piety, forgiveness, the emperor's virtue and love for his people, and the latter's consent, that is to say an ideal world, governed by deeply humane values. This becomes clear especially in the prooemia to the laws, which, as has been calculated, occupy two thirds of the whole text.[140] Marie Theres Fögen has noted Leo's courage or wisdom in opposing earlier laws in his own legislation, whenever he thought that the citizens' happiness would be better protected using other than strictly legal criteria, especially ideology, driven by religion and the Christian morality of love (even if, paradoxically, in this way he may appear today as an "enemy of the law").[141]

To give but a couple of characteristic examples, Leo's "humanistic" attitude is evident in the prooemium to his *Novel* 77, which concerns forgery. This novel makes an eloquent case in favour of the view that laws ought to be clear and precise, while the lack of clarity (ἀσάφεια) and obscurity (σκολιὰ διάπλασις) should be condemned with regard to various issues, especially law. Leo goes on to argue that laws are not mysteries which should remain incomprehensible to *hoi polloi*, but that they must be comprehended by everybody, if possible, men, women, and children, since they help to improve, in the most effective way, the education (ἀγωγή) of the people and to bring usefulness (λυσιτέλεια) into their lives. Equal treatment by the law, justice for all, and personal improvement regardless of sex and age emerge as Leo's targets.[142] He also issued *Novels* 25–7 that

139. There is a rich and ever growing bibliography on the *Novels* and the legislation of Basil I and Leo VI; see especially the manuals of Byzantine legal literature and certain monographs, where further literature is found: N. van der Wal & J. H. A. Lokin, *Historiae iuris graeco-romani delineatio : les sources du droit byzantin de 300 à 1453*, Groningen 1985, pp. 78–87, 132–3; Schminck, *Studien* (quoted n. 9), *passim*; P. E. Pieler, Die klassizistische Epoche der byzantinischen Rechtsliteratur, in H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner. 2, Philologie, Profandichtung, Musik, Mathematik und Astronomie, Naturwissenschaften, Medizin, Kriegswissenschaft, Rechtsliteratur* (Handbuch der Altertumswissenschaft. Byzantinisches Handbuch 5, 2), München 1978, pp. 445–57 (revised edition and translation into Modern Greek in H. Hunger, *Βυζαντινὴ λογοτεχνία : ἡ λόγια κοσμικὴ γραμματεία τῶν Βυζαντινῶν. Γ΄*, Αθήνα 1994, pp. 324–48); T. E. van Bochove, *To date and not to date : on the date and status of Byzantine law books*, Groningen 1996, *passim*; Troianos, *Οι πηγές του βυζαντινού δικαίου* (quoted n. 98), pp. 212–32, 240–63; and *Introduzione al diritto bizantino : da Giustiniano ai Basilici*, a cura di J. H. A. Lokin e B. H. Stolte (Pubblicazioni del CEDANT 8), Pavia 2011, esp. the contributions by T. E. van Bochove and J. Signes Codoñer at pp. 239–322. See also next note.

140. See M. T. Fögen, Gesetz und Gesetzgebung in Byzanz : Versuch einer Funktionsanalyse, *Ius commune : Zeitschrift für europäische Rechtsgeschichte* 14, 1987, pp. 137–58, esp. 149–53. On Leo's legislation see further Ead., Legislation und Kodifikation des Kaisers Leon VI., *Subseciva Groningana* 3, 1989, pp. 23–35; D. Simon, Legislation as both a world order and a legal order, in *Law and society in Byzantium : ninth–twelfth centuries*, ed. by A. E. Laiou & D. Simon, Washington DC 1994, pp. 1–25, esp. 18–25; G. Dagron, Lawful society and legitimate power : Ἔννομος πολιτεία, ἔννομος ἀρχή, *ibid.*, pp. 27–51, esp. 38–51; J. H. A. Lokin, The significance of law and legislation in the law books of the ninth to eleventh centuries, *ibid.*, pp. 71–91, esp. 83–6; Leo VI, *Nov.*, pp. 411–577 (Appendix, containing eleven previously published studies by S. Troianos); also the studies referred to in the previous note as well as in the following notes.

141. Fögen, Leon liest Theophilos (quoted n. 29), p. 97.

142. On *Novel* 77 and its implications, see Bourdara, *Η διάκριση των φύλων* (quoted n. 28), pp. 180–2.

criticized the *patria potestas* and aimed to make it a little less harsh towards the children.[143] In addition, the general view on women in Leo's legislation is positive and he makes no demeaning comment on them in the *Novels*, an attitude consistent with that expressed in the rest of his work. He was concerned with their welfare and legislated in their favour on many occasions. However, on the whole he sided with social conventions and custom regarding women and on a few occasions he discriminated against them.[144] For instance, he deprived them of their legal right to testify as witnesses to agreements for reasons of their public decorum, and in accordance to the prevailing custom (*Novel* 48).[145]

In the *Novels* φιλανθρωπία is used as a major attribute of the emperor. The word has a long history in the Greek language and several interrelated meanings, such as humanity, benevolence, and kind-heartedness. As Herbert Hunger demonstrated, philanthropy characterized emperors from Roman times onwards up to the Palaeologan period, and it makes frequent appearances in Byzantine imperial legislation. In Leo's *Novels* it is particularly prominent and becomes a characteristic of the legislation itself; the latter is claimed to be even more benevolent than that of his predecessors.[146] To cite one among many examples, Leo issued two novels (the aforementioned nos. 26–7) allowing eunuchs and unmarried women to adopt children.

The same general benevolent approach to his subjects is encountered in the *Homilies*. There, his concern for the protection, instruction and well-being of the "people of God" and the "holy nation" entrusted to the emperor by God, and the effort for a better world are recurring themes.[147] Moreover, mildness and peacefulness were characteristic of Leo's personality according to the sources, and part of his official image.[148] It can be argued that his benevolence may be extended to include his relatively comprehensible style as evident in his works, especially the *Homilies*: whereas obscurity is not avoided, being demonstrated, for example, in the omnipresent circumlocutions that refuse to give people

143. Fögen, Leon liest Theophilos (quoted n. 29), esp. p. 96. It would not be too daring perhaps to suggest, although it cannot be proved, that Leo's personal ugly experience, when he had been beaten by his father, as mentioned above, may have affected him in this direction.

144. See K. Fledelius, Woman's position and possibilities in Byzantine society, with particular reference to the *Novels* of Leo VI, in *XVI. Internationaler Byzantinistenkongress, Wien, 4.–9. Oktober 1981. Akten. 2, 2* (= *JÖB*, 32, 2), Wien 1982, pp. 425–32; Bourdara, *Η διάκριση των φύλων* (quoted n. 28), *passim*, esp. the Conclusions at pp. 183–7 on the varying attitude of the *Novels* towards women.

145. See Bourdara, *Η διάκριση των φύλων* (quoted n. 28), pp. 165–75 on *Novel* 48 and the importance attached by Leo to legislating on the basis of contemporaneous custom (with bibliography); also pp. 185–7.

146. See H. Hunger, Φιλανθρωπία : eine griechische Wortprägung auf ihrem Wege von Aischylos bis Theodoros Metochites, *Anzeiger der philosophisch-historischen Klasse der Österreichischen Akademie der Wissenschaften* 100, 1963, pp. 1–20, esp. 15–6 on Leo's *Novels* with some examples; repr. in Id., *Byzantinische Grundlagenforschung : gesammelte Aufsätze* (Variorum reprints), London 1973, no. XIII; and in more detail on the various meanings of *philanthropia* in Leo's *Novels*, Σ. Ν. Τρωιανος [S. N. Troianos], Η έννοια της "φιλανθρωπίας" στους ιουστινιάνειους και μεταϊουστινιάνειους νόμους, *Byzantina* 29, 2009, pp. 13–43, esp. 19 ff. *passim*; cf. Schminck, Minima Byzantina (quoted n. 115), esp. 1) Ἐπιδιόρθωσις εἰς τὸ φιλανθρωπότερον, pp. 469–74 with relevant bibliography at nn. 2 and 13.

147. See Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 72–5.

148. See the list of sources for these attributes in Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 130–1. Cf. also K. A. Bourdara, Le modèle du bon souverain à l'époque de Léon VI le Sage et la Vie de Sainte Euphrosynè, in *Εὐψυχία* (quoted n. 22), vol. 1, pp. 109–17, esp. 113 for the relevant advice allegedly given to Leo by St. Euphrosyne in the tradition of the Mirrors of princes.

and things their proper names, his way of expression is clearly more lucid than that of Arethas, who was famous for his stylistic vagueness (ἀσάφεια).[149]

On another side of his character, attested to mostly by external sources, Leo also demonstrated severity when it came to his opponents. Three occasions may be recalled to testify to this. The first was the severe corporal punishment of Theodore Santabarenos following a trial in 887, shortly after Leo came to power, on the grounds of conspiracy against him back in 883. The second was the torturing and burning of a certain Stylianos, the culprit of the attack on him in the church of St. Mokios in 903, as known from both his *Homily* 29 and the chronicles.[150] The third was the harsh treatment of Nicetas David and his disciples, according to the *Life of Euthymios* as well as the anonymous fragment of the *Life of Nicetas*, which is hostile to Leo.[151] It should not be forgotten that Leo had acted as an ungrateful disciple, who had the errors of his teacher Photios read out from the pulpit of St. Sophia and sent him to his final exile. If not Leo himself, then his entourage would also act with severity. In the *Life of St. Basil the Younger*, we read that the saint was arrested in the reign of Leo and Alexander, his case was brought before them, and subsequently he was interrogated and tortured by the *parakoimomenos* Samonas.[152] On some occasions, however, Leo did not punish the culprits of conspiracy with the severity due and in accordance to law, taking into account other, political and personal, considerations.[153] He also rehabilitated former enemies some time after their punishment.[154]

It is worth making one last point concerning Leo's preoccupations. It is nowadays more or less clear that Leo's fame as regards his interest in astrology and divination was not just a matter of later legend, but was generated in his own lifetime. As mentioned above, S. Tougher gathered the instances in the Greek sources that bear witness to Leo's interest in astronomy and the related astrology and the horoscopes as well as to his recognition as prophet. Among these instances, the contemporaries Symeon of Bulgaria and Leo Choirosphaktes hold a prominent place, followed by the tenth-century chronicles, namely the *Continuation of Theophanes* and Symeon Logothete.[155] Although "prophetic" qualities were believed to be inherent in rulers according to a tradition going back to the Old

149. Σ. Β. Κουγεας [S. Kougeas], *Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ*, ἐν Ἀθήναις 1913; repr. (Epilecta 1), Athens 1985, pp. 83–4.

150. See Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 74–84 on the trial of Santabarenos (and Photios), and 225–7 on Stylianos. On the relevance of *Hom.* 29, see Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 64–5.

151. See Flusin, Un fragment inédit. 2 (quoted n. 20), pp. 248–260; Paschalidis, *Νικήτας Δαβίδ Παφλαγών* (quoted n. 89), pp. 106–12.

152. See §§ 4–9, pp. 70–82, ed. D. F. Sullivan, A.-M. Talbot & S. McGrath, *The Life of Saint Basil the Younger : critical edition and annotated translation of the Moscow version* (DOS 45), Washington DC 2014.

153. See the references to how Leo punished those that wronged him in Ει. Χρηστου [I. Chrestou], *Τάξις και βία στην Κωνσταντινούπολη (600–1028)*, Αθήνα 2015, pp. 157–62.

154. Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 85–7.

155. *Ibid.*, pp. 114, 116, 120–2 with references to previous scholarship; cf. above, p. 192. See also, P. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance, VIIe-XIVe siècle* (Réalités byzantines 12), Paris 2006, pp. 70–1, 79.

Testament, and, in this sense, even Basil I was credited with a prediction,[156] in Leo's case there are too many testimonies to be ignored. In fact, we may add to them another contemporary witness, the aforementioned epigram on Theodoret, which inveighs against ancient oracles too vehemently for the attack to be coincidental rather than a reminder, by an elderly advisor, to the recipient of the book of the fallacy of divination.[157]

In addition, one more piece of evidence may be pointed out here, which dates to his son's reign and implies such interests on Leo's part. It concerns anecdotological stories that circulated in the capital and may conceivably go back to Leo's times. In Liutprand of Cremona's *Antapodosis (Tit for Tat)*, we read two stories about Leo VI with which Liutprand became acquainted during his visit to Constantinople in 949.[158] According to the first story, Leo went out on the streets of the city incognito in order to check the alertness and fidelity of the city guards (another hint at his practical concerns and playful mood). Maintaining that he was heading for a brothel, he was arrested three times for breaching the curfew and was finally imprisoned, while the third time he tried in vain to bribe the guards to release him. Subsequently, the truth was revealed, and good and bad guards were rewarded or punished accordingly. This story is probably an invention,[159] but one detail indirectly seems to tally with Leo's interest in astrology. When he exclaims that he exited the palace under bad omens, the guard replies ironically by supposedly examining the prisoner's horoscope, which confirms his bad luck. Later, when his imperial identity is revealed, Leo asks the guard to look at the horoscope again, this time in order to check the omens under which he himself entered the palace, thus proving that he possessed the true science of divination.

Similar is the case with the second episode, which Liutprand describes as "another farce" by the emperor. Leo, who is said to have had the habit of going around the palace when everybody was resting, entered the quarters of some palace guards and left a present of gold coins for each of the twelve guards while they were asleep. One of them was awake, however, and kept for himself all the gold. Afterwards, the emperor summoned the men and asked about their dreams, at which point the cunning guard narrated what had happened as if in his dream. The emperor burst into laughter, impressed by the guard's "prudence and vivacity of spirit," and let him keep all the gold. Moreover, in his final address to the guard, Leo refers ironically to the man's apparently divine gift of divination, which the guard had claimed for himself too (*Nam et me* μαντην

156. See *Life of Nicetas*, § 29, ll. 104–6, ed. FLUSIN, Un fragment inédit. 1 (quoted n. 20), p. 129, with reference to Prov. 16,10, by which the anonymous author, *ibid*., ll. 102–3, explains that a prophecy of Leo's on his deathbed was not conscious.

157. See verses 7–10 in the edition of MARKOPOULOS, Ἐπίγραμμα (quoted n. 10), who, however, does not comment on a possible connection with Leo's interest in occult sciences; cf. *ibid*., p. 38 n. 20. Cf. above, p. 200.

158. Book I, chaps. 11–2, pp. 10–3, ed. *Liudprandi Cremonensis Opera omnia*, cura et studio P. Chiesa (CCCM 156), Turnholti 1998; also, text with recent French transl. and commentary in Liudprand de Crémone, *Œuvres*, présentation, trad. et commentaire par F. BOUGARD (Institut de recherche et d'histoire des textes, Sources d'histoire médiévale 41), Paris 2015, pp. 90–101. For a reference to these stories from the point of view of the emperor's wisdom surpassing questionable science, see MAGDALINO, *L'orthodoxie des astrologues* (quoted n. 155), p. 79.

159. See the comment by J. SHEPARD, Aspects of moral leadership : the imperial city and lucre from legality, in *Authority in Byzantium* (quoted n. 19), pp. 9–30, esp. 15, 17 ("Tall story this may be").

και ονιροπολον […] *esse*),[160] implying that in this way he resembled Leo. The emperor also recalls Lucian in order to advance the argument for the possible lack of truth in dreams. The story illustrates vividly the attested lighter side of the emperor's character, always eager to play a prank on other people.[161] In addition, it shows Leo as an educated man of humour, irony and intelligence, who sought these qualities in his interlocutor and appreciated them enough to reward a man who had cheated his comrades out of their money, but who after all was awake protecting the emperor when the others were asleep. At the same time, Leo appears to have had a reputation for divination and dream explanation, which he seems to have enjoyed.

V. Leo VI and the "First Byzantine humanism"

A major concern of Lemerle's in *Le premier humanisme byzantin* was the history of education and the revival and growth of interest in ancient literature in the eighth to tenth centuries. In this choice, he obviously had in mind the basic features of Renaissance humanism. In a classic essay on it, Paul Oskar Kristeller wrote that Renaissance humanism was first and foremost the study of the classics, Greek and Latin, and while it entailed no "common philosophical doctrine," it exhibited "a belief in the value of man and the humanities and in the revival of ancient learning." He also stressed that despite its focus on non-religious intellectual interests, humanism was not as a whole pagan or anti-Christian and evolved within a Christian society and age. Of particular interest to us is that he also defined as Christian humanists "those scholars with a humanist classical and rhetorical training who explicitly discussed religious or theological problems in all or some of their writings."[162] With regard to Byzantium, in an old, but brilliant lecture, Joan Hussey argued for the combination of the classical humanist and the Christian ascetic traditions, in what she called pertinently "the medieval Greek tradition." She insisted on the continuous coexistence of these two sides of Byzantine culture, highlighting the limitations imposed on classical humanism by the Christian tradition and, vice-versa, the enrichment of the latter by the former.[163] This approach can be seen as complementary to Lemerle's, who focused on the secular, Hellenic side of Byzantium. It is also fruitful if we are to better understand the mentality of such exponents of the "First Byzantine humanism" as Photios and Arethas. After all, not even Psellos, considered a humanist *par excellence*, rejected Christianity but made contributions to Christian metaphysics.[164]

160. On Greek in Liutprand's works, see J. Koder, Liutprand von Cremona und die griechische Sprache, mit 8 Tafeln, in J. Koder & T. Weber, *Liutprand von Cremona in Konstantinopel : Untersuchungen zum griechischen Sprachschatz und zu realienkundlichen Aussagen in seinen Werken* (Byzantina Vindobonensia 13), Wien 1980, pp. 15–70, esp. 29 on the phrase quoted here, which is an Iliadic citation.

161. Cf. Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), p. 20, noting in passing Leo's "mischievous figure" as emerging from Liutprand's account.

162. P. O. Kristeller, *Renaissance thought : the classic, scholastic, and humanist strains*, New York 1961^2, pp. 1–23, 70–91, esp. 8, 10, 20–2, 72–4, 86.

163. J. M. Hussey, *Ascetics and humanists in eleventh-century Byzantium*, London 1960, pp. 18, 21.

164. On Psellos, see *ibid.*, esp. p. 10.

The notion of a Christian humanism in Byzantium was clearly and forcefully supported by H. Hunger, who included Photios and Psellos as representative figures.[165]

We may now attempt to recapitulate the results of the preceding exposition and ask ourselves whether Leo VI can be considered a humanist, or rather a Christian humanist. It should be noted that in recent years the Christian side of the emperor's interests has been duly accentuated. In particular, Paul Magdalino has argued that Leo was among the four individuals, the other three being Photios, Constantine VII, and Basil the Chamberlain, who between 843 and 1000 shaped a new Orthodox culture for Byzantium, one of its main characteristics being "a large outpouring of edifying and devotional literature."[166] This remark points in the right direction; at the same time, it stresses the devotional aspect of Leo's works, leaving aside the classicizing one. The religious contents of most of the surviving manuscripts of Leo's reign also led Bernard Flusin to speak, and correctly so, of the "christianisme savant" of the first Macedonian emperors, at the expense of the common notion of the revival of classical studies. However, he underlined the interest Leo exhibited in classical studies, as testified by the indirect evidence on the manuscript of Xenophon mentioned above.[167]

It is clear that, unlike Photios or Arethas, Leo cannot be regarded as a classical scholar.[168] This is not to say that he exhibited no interest at all in what could be described as scholarly, philological activity, since such awareness is mirrored in his few exegetical scholia on major Christian texts, that is, the Epistles of St. Paul and the *Ladder*. This remained, however, a minor part of his interests and, nevertheless, it did not concern profane classical literature. Furthermore, his religious works, the *Homilies*, the *Guidance*, the hymns and the *Song of compunction*, could as a whole satisfy even the ascetics in their approach to Christianity. But Leo was a very learned man with wide, if not in-depth, command of a considerable range of ancient pagan literature, both school texts and rarer ones, apart from patristic and later Christian literature. His remarkable profane classical and postclassical *paedeia*, the indications for ancient and late antique texts at his disposal, and the use he made of his literary knowledge in his own works, in order to serve his intellectual, spiritual and practical interests, make him an indispensable and major part of the construction of middle Byzantine humanism. The fact that his literary work was heavily religious only at first sight contradicts such an admission, given that even his *Homilies* are replete with profane quotations and ancient myths, erotic ones at that, and are characteristic of the classicizing trend of homiletics in the period in question. Not least, in a way comparable to Renaissance humanistic writings, which were notable for their clarity of style, Leo condemned obscurity in legal discourse, as revealed in his *Novel* 77

165. H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner. 1, Philosophie, Rhetorik, Epistolographie, Geschichtsschreibung, Geographie* (Handbuch der Altertumswissenschaft. Byzantinisches Handbuch 5, 1), München 1978, pp. 49–53 (Chap. I.3: Philosophie und Theologie. Der christliche Humanismus).

166. P. Magdalino, Orthodoxy and Byzantine cultural identity, in *Orthodoxy and heresy in Byzantium*, ed. by A. Rigo & P. Ermilov (Quaderni di *Νέα Ῥώμη* 4), Roma 2010, pp. 21–40, esp. 34–5.

167. B. Flusin, Le livre et l'empereur sous les premiers Macédoniens, *Bulgaria mediaevalis* 3, 2012, pp. 71–84, esp. 75, 79 with n. 30.

168. It is no wonder, therefore, that Leo is not included in Wilson, *Scholars*, which traces the work of Greek philologists in Byzantium. Cf. above, p. 196.

commented upon above, even though he succumbed to rhetorical circumlocutions in his literary works, especially the *Homilies* as well as the *Guidance*.

With regard to the emphasis Leo placed on the dignity of man—a feature *sine qua non* of Renaissance humanism with its anthropocentric character—, especially as present in Leo's legal thought, it cannot be seen in the light of antiquity alone while detaching it from the Christian tradition. In fact, for Leo, Christianity was the main carrier of human values and of the value of the human being. Nevertheless, his own view of Christianity was impregnated with what could be described as his personal attitude to "humanism," which was condescending to human weakness and characterized by moderation in the life of secular people and monks alike, as discussed above and evident throughout his works. However, whether such an attitude resulted only or mainly from his classical readings is highly doubtful.

In accordance with the picture drawn here, it can be argued that Leo combined the two traditions, the secular/Hellenic and the Christian/ascetic, and can be viewed as a real "Christian humanist" figure with broad interests, practical and literary. In this respect, an ultimate model for Leo was Gregory of Nazianzus. This transpires from the extended usage of Gregory's homilies, the imitation of the way he combined myths and doctrine in certain homilies, the manner of attacking heretics of old, and certain expressions which Leo borrowed and embedded in his writings. Perhaps even the fact that the mention of old heresies stops at those of Gregory's time is not accidental, but a mark of the extent of the imitation of the Father and his influence on Leo's formation. Perhaps even the idea of a collection of sermons for the ecclesiastical year went back to the collections of Gregory's *Orations*. It can be no coincidence that the famous *Parisinus gr.* 510, containing 42 homilies of Gregory, was certainly known to Leo, being a manuscript with portraits of Basil I's family, copied for Basil and being kept in the palace. The probability that it was Photios who masterminded this manuscript[169] suits the intellectual climate in which Leo grew up, with Photios being the intermediary between Leo and the works of the Father (as in the case of the employment of myths in homilies). Gregory's influence on Leo is important because he can be considered as Leo's Christian intellectual model, possessing, as he did, a vast classical learning, while being a paragon of orthodoxy. Opposed to this model were the austere ascetics, depicted in the *Ladder*, which Leo read and commented upon, but who did not represent his own paradigm of life.

As far as the history of the "First Byzantine humanism" is concerned, given our present-day knowledge, the emperor would have constituted an important autonomous chapter in Lemerle's book, forming a link between the emblematic figures of Photios and Constantine VII, the distance between whom cannot be covered by the focus on Arethas alone. What is more, Leo can indeed be considered as a ring in the chain of Byzantine Christian humanists, in-between Photios and Michael Psellos, although still far away from the latter. Incidentally, Psellos did not think highly of the literary activity

169. As suggested by L. Brubaker, Politics, patronage, and art in ninth-century Byzantium : the *Homilies* of Gregory of Nazianzus in Paris (B.N. GR. 510), *DOP* 39, 1985, pp. 1–13, esp. 6–13; see also Ead., *Vision and meaning in ninth-century Byzantium : image as exegesis in the homilies of Gregory of Nazianzus*, Cambridge 1999, esp. the conclusions at pp. 412–4.

of the emperor,[170] who, to some extent, had also paved the way for him one and a half centuries earlier.

A comparison of Leo with Photios easily shows some distinguishing qualities of theirs. Photios was an accomplished scholar and theologian, while Leo was very well-read, yet with no particular interest in scholarship and theology. Photios was a great stylist in his writings, while Leo was following in Photios' footsteps in literary matters, although he also cultivated his personal style and literary interests. Photios was an enlightened, but strict hierarch, while Leo was an enlightened secular monarch with no austere Christian ethic, which he subjugated to his political interests.

Undoubtedly, Leo knew his classics and used them, but, probably under the influence of the teaching he had received, his writings convey the impression that he did not feel free enough to love them. His ambivalent attitude towards the erotic myths of antiquity is characteristic: they are enchanting, yet they display promiscuity and polytheism, and are counterexamples for the flock. The spirit of antiquity is not revived.[171] What is more, there was possible danger involved in open fascination with antiquity at the time. Relevant insight is offered by the case of Leo Choirosphaktes, a diplomat close to the emperor and a relative of his, who was attacked by Arethas as an atheist and by Constantine the Rhodian as an Hellene, a pagan. Moreover, Arethas himself was twice accused of impiety in the first decade of the tenth century, the second time the real reason certainly being his stance in the tetragamy affair, but he was acquitted of the charges.[172] The era was apparently still very tentative when confronted with literati particularly interested in antique authors, which makes the stance of these individuals all the more important for their emerging humanism.[173]

Furthermore, despite his alleged interest in the teaching of philosophy,[174] Leo did not consider philosophy among his own interests, possessing not a theoretical but a practical mindset, as argued above. This inclination of his was a major reason why he chose practical Christianity to express theology and his own religious and intellectual concerns, by composing homilies and hymns for the masses that attended liturgy, as well as the guide to monks. At the same time, he never lost sight of his imperial status and his work always served the interests of the crown. In the absence of imperial orations

170. See Psellos, *Historia syntomos*, chap. 100, ll. 13–9, p. 90.

171. Antonopoulou, Christian homilies, ancient myths (quoted n. 48), pp. 619–20.

172. On Choirosphaktes, see Leon Magistros Choirosphaktes, *Chiliostichos theologia : editio princeps*, Einl., kritischer Text, Übers., Kommentar, Indices besorgt von I. Vassis (Supplementa Byzantina 6), Berlin – New York 2002, pp. 7–10 with bibliography. On Arethas' correspondence (*Epistles* 66 and 72) which bears witness to the accusations, see Kougeas, Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας (quoted n. 149), pp. 24–5; *Vita Euthymii*, p. 203. Cf. also the later accusation of Psellos against Keroularios, whom he charged with "hellenism" (ἑλληνισμός, in the meaning of "astrology and magic and spiritualism"); see Hussey, *Ascetics and humanists* (quoted n. 163), p. 8.

173. Cf. the relevant remarks of H.-G. Beck, *Das byzantinische Jahrtausend*, München 1978, p. 128; A. Garzya, Visages de l'hellénisme dans le monde byzantin (ivᵉ-xiiᵉ siècles), *Byz.* 55, 1985, pp. 463–82; and from another perspective, A. Kaldellis, *Hellenism in Byzantium : the transformations of Greek identity and the reception of the classical tradition*, Cambridge 2007, pp. 173–87 ("Hellenism in limbo: the middle years [400–1040]"), esp. 180–3.

174. See above, p. 191 with n. 20, on the offer of a teaching position in philosophy to Nicetas David.

written for him (apart from the praise bestowed on him in some speeches of Arethas),[175] the *Homilies*, which were a vehicle of imperial propaganda,[176] could even be seen as a sort of imperial orations by and for himself, focusing on his Christian side.

The tetragamy affair shattered Leo's ambitions to function as the spiritual father of the Christian people. His literary activity dropped significantly, his preaching activity too, as he was first barred from entering church, then, after being granted dispensation in March 907, he had to observe penance.[177] His ideal of the combination of the political, intellectual and spiritual guidance in the person of the emperor collapsed, only to be revived in part by his son, Constantine VII, who despite his lack of higher education and the difficult circumstances of his early reign, moved close to his father's ideal upon his coming to sole power. His personal restrictions forced him, in a way, to rely on other people for many of the writings that come under his name, and for accomplishing the projects he had in mind. On the contrary, his father had been secure in his knowledge and endowed with a substantial talent for writing, which he applied successfully for the sake of his own reputation. What is more, Leo set the example for his son in favouring an atmosphere to be created that allowed or even encouraged literati to flourish.

This is not the place to analyze the cultural activity of his reign, which would require a separate study. However, I have briefly presented some aspects of it elsewhere,[178] and various problems have been successfully explored by several scholars in recent years. There is more work to be done in this respect, yet a brief recapitulation of the written culture of the time should at least be made here.

In the area of jurisprudence, Leo's name is inextricably woven with the production, under his supervision, of such a massive and fundamental legal corpus as the *Basilica (Βασιλικὰ ξ΄ βιβλία)*. The work revisits the codifying work of Basil I and rearranges Justinian's *Corpus iuris civilis* and *Novels* into sixty books, based for the Latin texts on mostly preexistent Greek paraphrases, epitomes and commentaries.[179] Not only did Leo oversee the creation of the corpus, but contributed to it personally by incorporating measures legislated in his *Novels*.[180] He also encouraged the production of the *Cletorologion* of Philotheos, which is dedicated to him, and commissioned the *Book of the eparch* which

175. For the fact that no imperial orations were written for Leo VI or his son, see N. Radošević, The emperor as the patron of learning in Byzantine basilikoi logoi, in *Το Ελληνικόν : studies in honor of Speros Vryonis, Jr. 1, Hellenic antiquity and Byzantium*, ed. by J. S. Langdon *et al.*, New Rochelle NY 1993, pp. 267–87, esp. 281. On the speeches of Arethas which praise the emperor, see M. Loukaki, Notes sur l'activité d'Aréthas comme rhéteur de la cour de Léon VI, in *Theatron* (quoted n. 53), pp. 259–75.

176. As mentioned above, p. 216 with n. 136.

177. On these events, see Tougher, *The reign of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 162–3.

178. Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 16–8.

179. For an overview, see, for example, Troianos, *Οι πηγές του βυζαντινού δικαίου* (quoted n. 98), p. 258. For the suggestion of a translation of a particular constitution in the eighties of the ninth century, see Schminck, Subsiciva Byzantina (quoted n. 19).

180. On the precedence of part of the *Novels* and the complex problem of their relation to the *Basilica*, see in particular Fögen, Legislation und Kodifikation (quoted n. 140); *contra*, Signes Codoñer, The corpus of Leo's *Novels* (quoted n. 115), pp. 30–3; partly following Fögen, Troianos, *Οι πηγές του βυζαντινού δικαίου* (quoted n. 98), pp. 222–9. It should not go unmentioned here that the *Prochiron* and the original text of the so-called *Epitome legum* are also connected with Leo VI; discussion on them, in particular regarding their dates, is ongoing; see esp. Schminck, *Studien* (quoted

comes under his name.[181] These works were the outcome of a creative process entailing not just the collection and copying, but also the reworking of the available material into new compositions regarding specific sides of the administration of the empire. In addition, on the evidence of Constantine VII's words, a former senior military officer, the *magistros* Leo Katakylas, received orders from Leo to collect materials for a treatise on imperial expeditions, a duty which he accomplished, enabling Constantine to later compose his own treatise on the subject.[182] The dedication to Leo of Theognostos' *Orthography* was noted above. It should also be mentioned that, although the first edition of the Constantinopolitan *Synaxarion* as we know it was compiled by Evaristos under the auspices of Constantine VII, its precursor as surviving in the hagiographical parts of codex *Patmiacus* 266, probably dates back to around 900.[183] In addition, a number of poetic anthologies and collections were formed. The most famous among them was the anthology of epigrams by Constantine Cephalas, from which the Greek Anthology was derived, and which dates from the very end of the ninth century. Cephalas was close to the court, since he taught at the school of the Nea Church and in 917 he was *protopapas* at the palace.[184] An older teacher at the same school, Gregory of Kampsa, had collected verse inscriptions, which Cephalas incorporated in his anthology.[185] Still in the environment of Leo, the anonymous *Sylloge Euphemiana*, also derived from Cephalas', was compiled. The last distich of the first of two epigrams of dedication to Euphemios contains an encomium of the emperor.[186] In light of the above, the activity of Leo and his

n. 9), chaps. 3 and 4 respectively; Bochove, *To date and not to date* (quoted n. 139), esp. chaps. 2–3 on the former; and the manuals of Byzantine law mentioned above at n. 139.

181. *Cletorologion*, ed. Oikonomides, *Listes*, pp. 81–235; *Das Eparchenbuch Leons des Weisen*, Einführung, Ed., Übers. und Indices von J. Koder (CFHB 33), Wien 1991.

182. See Text C, ll. 24–39, pp. 94–6, Constantine Porphyrogenitus, *Three treatises on imperial military expeditions*, introd., ed., transl. and commentary by J. F. Haldon (CFHB 28), Wien 1990 for Constantine's testimony, and Text B, pp. 82–92, as that of Katakylas; cf. the editor's arguments, pp. 40–6, 56, 180–2.

183. A. Luzzi, Synaxaria and the Synaxarion of Constantinople, in *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 2* (quoted n. 13), pp. 197–208, esp. 200–2 with bibliography; also, Id., *Studi sul Sinassario di Costantinopoli* (Testi e studi bizantino-neoellenici 8), Roma 1995.

184. See Lauxtermann, *Byzantine poetry* (quoted n. 27), pp. 86–98; Id., The *Anthology* of Cephalas, in *Byzantinische Sprachkunst* (quoted n. 32), pp. 194–208; also, F. Maltomini, Selezione e organizzazione della poesia epigrammatica fra IX e X secolo : la perduta antologia di Costantino Cefala e l'*Antologia Palatina*, in *Encyclopedic trends in Byzantium? Proceedings of the international conference held in Leuven, 6–8 May 2009*, ed. by P. Van Deun & C. Macé (OLA 212), Leuven 2012, pp. 109–24.

185. See Lauxtermann, *Byzantine poetry* (quoted n. 27), pp. 73–4.

186. Cameron, *The Greek Anthology* (quoted n. 27), pp. 254–6 followed by Lauxtermann, *Byzantine poetry* (quoted n. 27), pp. 86–7, 114–6; for a different view of its nature and relation to Cephalas' anthology, see F. Maltomini, *Tradizione antologica dell'epigramma greco : le sillogi minori di età bizantina e umanistica* (Pleiadi 9), Roma 2008, pp. 79–94, 109–110. The epigram in question is no. 256, *Epigrammatum Anthologia Palatina cum Planudeis et appendice nova. 3*, instruxit E. Cougny, Parisiis 1890.

contemporaries announces the "encyclopaedic" activity of his successor Constantine VII,[187] when the "collecting culture" peaked.[188]

Furthermore, the time of Leo saw the literary activity of a large number of literati, with or without ties to the court, whom there is no need to enumerate or discuss here.[189] They were active in various fields: poetry,[190] letter-writing,[191] rhetoric,[192] homiletics,[193] hagiography,[194] even historiography, though no actual work has survived,[195] and also

187. On the relationship of Constantine's works to those of his father, see the remarks of Magdalino, Non-juridical legislation (quoted n. 96), pp. 173–9; also Id., Knowledge in authority (quoted n. 19), pp. 190–3, 197–209; Id., Orthodoxy and history in tenth-century Byzantine encyclopedism, in *Encyclopedic trends* (quoted n. 184), pp. 143–60, esp. 149–50; Id., Byzantine encyclopaedism of the ninth and tenth centuries, in *Encyclopaedism from antiquity to the Renaissance*, ed. by J. König & G. Woolf, Cambridge 2013, pp. 219–31.

188. On the "collecting culture", see P. Odorico, La cultura della Συλλογή, *BZ* 83, 1990, pp. 1–21; Id., Cadre d'exposition/cadre de pensée : la culture du recueil, in *Encyclopedic trends* (quoted n. 184), pp. 89–107; P. Schreiner, Die enzyklopädische Idee in Byzanz, *ibid.*, pp. 3–25 for a review of "encyclopaedism" in Byzantium.

189. For a useful overview of the literary production of Leo's era, see Kazhdan, *A history of Byzantine literature* (quoted n. 13), pp. 53–131 (Chaps. 3–7).

190. On the rich poetic production of Leo's times, see Lauxtermann, *Byzantine poetry* (quoted n. 27), *passim* (e.g. pp. 49, 114–8, 229–30, 232, mentioning poets such as the Anonymous compiler of the *Sylloge Euphemiana*, Thomas the Patrician, Constantine the Rhodian, the poet of an epitaph on Leo's first wife Theophano, and Leo Choirosphaktes).

191. There is no special treatment of the epistolography of this period, but for the surviving letters of literati who were active in Leo's reign and beyond, see *Epistularum Byzantinarum initia*, conscripsit M. Grünbart, Hildesheim – Zürich – New York 2001, esp. pp. 7*-40* (list of Byzantine "Briefschreiber", among whom, notably, are Arethas and Nicetas David); Id., Byzantinische Briefflorilegien : Kopieren und Sammeln zur Zeit der Makedonenkaiser, in *Encyclopedic trends* (quoted n. 184), pp. 77–88; also Id., *Formen der Anrede im byzantinischen Brief vom 6. bis zum 12. Jahrhundert* (WBS, 25), Wien 2005, *passim*; cf. also the next note.

192. Kazhdan, *A history of Byzantine literature* (quoted n. 189), pp. 53–90 (Chap. 3: Eloquence around 900: the "School" of Photios) deals especially with rhetoric, homiletics and epistolography as practiced by Leo VI, Nicholas I and Arethas as well as some other figures. Cf. also the previous and next notes.

193. The study of the homiletic activity of the reign has revealed a rich body of texts by a considerable number of authors. Apart from Leo VI, the most productive homilist was the aforementioned Nicetas David. See T. Antonopoulou, Homiletic activity in Constantinople around 900, in *Preacher and audience : studies in early Christian and Byzantine homiletics*, ed. by M. Cunningham & P. Allen (A new history of the sermon 1), Leiden – Boston – Köln 1998, pp. 317–48, esp. the "Conclusion" at 343–5; supplemented for some preachers in Ead., A survey of tenth-century homiletic literature, *Parekbolai* 1, 2011, pp. 7–36, esp. 8–15; both studies in Greek translation with some updating of the former (necessary due to the lapse of time) in Ead., *Βυζαντινή ομιλητική : συγγραφείς και κείμενα*, Αθήνα 2013, pp. 70–112 and 113–57 respectively.

194. Efthymiadis, Hagiography (quoted n. 51), pp. 114–21 ("Hagiography in and about the age of Leo VI the Wise [886–912]"); it should be noted that the hagiographical encomia noted here overlap with the homilies on saints included in the studies mentioned in the previous note. Also, B. Flusin, L'hagiographie monastique à Byzance au ixe et au xe siècle : modèles anciens et tendances contemporaines, *Revue bénédictine* 103, 1993 (= *Le monachisme à Byzance et en Occident du viiie au xe siècle : aspects internes et relations avec la société*, éd. par A. Dierkens, D. Misonne & J.-M. Sansterre, Maredsous 1993), pp. 31–50.

195. Treadgold, *The middle Byzantine historians* (quoted n. 19), pp. 121–52 (chap. 4: Historians under Leo VI); also, A. Markopoulos, Le public des textes historiographiques à l'époque macédonienne,

hymnography.[196] Finally, it is common knowledge that in the ninth and tenth centuries there was a strong demand for ancient and late antique texts, which were put to various uses. Photios' *Bibliotheca* is the mirror *par excellence* of this demand in the ninth century and Constantine VII's *Excerpta* in the tenth. Less well known was the activity in the reigns of Basil I and, especially, Leo VI. Nigel Wilson has given an account of the manuscripts of classical interest copied at the end of the ninth century and the beginning of the tenth—apart from those connected to the activity of Arethas—, which included, for instance, the most ancient codices of Isocrates and Demosthenes, without making a direct connection between them and the emperor or the palace.[197] P. Magdalino has pointed out the production of astronomical manuscripts in the ninth century, among which two codices of Ptolemy were copied in Leo's reign.[198] More recently, B. Flusin compiled a list of the manuscripts, dated or not, that can be related to the emperor, his reign and his court. They reveal the influence of the court on book production, on the layout and quality of the books, and on calligraphy as demonstrated in the naissance of the *bouletée*.[199] The evidence of book epigrams on three lost manuscripts dedicated to Leo was mentioned above.[200] A case apart is the fundamental manuscript of Photios' *Bibliotheca*, *Marc. gr.* 450, which was written before the end of the ninth century by seven different hands.[201] It may well have been copied under Photios' supervision during his first or second exile.[202] Unsurprisingly, there is no connection between the production of this manuscript and an incentive on the part of the emperor.

In conclusion, Leo VI with his court and Constantinopolitan environments, which included major scholarly figures like Arethas and Cephalas, as well as those exclusively religious such as Nicetas David, set the intellectual and literary tone of the decades around the turn of the ninth century and beyond.[203] Leo's contribution is far clearer now than it used to be, when his literary oeuvre had not yet been studied. Thus, Nicephorus Gregoras'

Parekbolai 5, 2015, pp. 53–74; also, J. Signes Codoñer, Theophanes at the time of Leo VI, *TM* 19, 2015 (= *Studies in Theophanes*, ed. by M. Jankowiak & F. Montinaro, Paris 2015), pp. 159–76.

196. There is no recent study of the hymnographic production of the period; see, however, the older overview by H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich* (Handbuch der Altertumswissenschaft. Byzantinisches Handbuch 2, 1), München 1959, esp. pp. 601–5.

197. Wilson, *Scholars*, pp. 136–7.

198. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (quoted n. 155), p. 80 with bibliography.

199. Flusin, Le livre et l'empereur (quoted n. 167), pp. 72–3, 75–83 with previous literature.

200. See above on the book epigrams concerning Xenophon's *Cyropaedia*, Theodoret of Cyrrhus' *Cure of pagan maladies*, and Urbicius' *Tacticon*, pp. 196–7 with n. 44, p. 200 with n. 57, and pp. 192–3 with n. 27 respectively.

201. For the differentiation of these hands, see G. Cavallo, Per le mani e la datazione del codice Ven. Marc. Gr. 450, *Quaderni di storia : rassegna di antichità redatta nell'Istituto di storia greca e romana dell'Università di Bari* 25, no. 49, 1999, pp. 157–62 with 12 plates on pp. 163–74.

202. See L. Canfora, Postilla, *Quaderni di storia* 25, no. 49, 1999, pp. 175–7 (on the basis of the article quoted in the previous footnote).

203. A characteristic contemporary example of a homily displaying a remarkable profane culture is the encomium of St. Demetrios by Gregory the Referendary (pronounced on the saint's feast in 904 or 905 in the palatine chapel dedicated to the saint, in the presence of Leo and his brother Alexander); see M. Detoraki, L'éloge de saint Dèmètrios par Grégoire le Référendaire (*BHG* 544), *REB* 73, 2015, pp. 5–55, esp. 21–3, who remarks that "Gregory, like Leo VI or Arethas, used without fear pagan authors for decorating a specifically Christian discourse, thus being a good representative of the culture reigning at the court of Leo VI".

description, in his homily on Theophano, of the intellectual climate in the palace as that of a new Academy or a new Lyceum, despite its exaggeration, gains its justification.[204]

VI. The Byzantine reception of Leo VI's literary works: some remarks

An author's influence upon his contemporaries and posterity is an intricate and multifaceted subject that cannot easily be evaluated. Various courses can be taken. The case of Leo is a peculiar one, in that his name and image acquired a legendary status with posterity, being primarily connected with divination and prophecy, as was explained above. It has been clear for a long time that as a result of this, a considerable number of works that have nothing to do with him came to be attributed to him.[205] I will not go into this issue again, except to recall a couple of new additions to the previously known list. The first is a pseudonymous epistolary, namely a collection of exemplary letters, which existed by the first half of the fourteenth century and survives in two manuscripts.[206] The second is a theological work in question-and-answer form, wrongly attributed to Leo in its post-Byzantine manuscripts. This text, which had escaped scholarly attention, has turned out to have been published long ago in an obscure publication.[207] Finally, it is worth noting an anonymous theological work, partly in question-and-answer form, whose unique manuscript dates from the fourteenth century. The work contains an extract from a legislative text belonging to the tradition of the *Eisagoge* (promulgated in the name of Emperors Basil I, Leo and Alexander), and placed under Leo's name alone. Other than that, there is no connection to the emperor, as had been maintained in the past. The case reveals the influence of legal works connected to the emperor on works that have nothing to do with legislation.[208]

The reception of Leo's genuine works by other authors has not been fully investigated as yet and will only become apparent with time. New critical editions and studies of later works, to the extent that they trace their sources, will hopefully reveal passages taken over from Leo's works or displaying their influence. However, some cases have become known already and are worth recapitulating here.

204. Ed. Kurtz, Zwei griechische Texte (quoted n. 85), p. 40,27–30.

205. See especially the classic study of C. Mango, The legend of Leo the Wise, *ZRVI* 6, 1960, pp. 59–93; repr. in Id., *Byzantium and its image*, London 1984, no. XVI; J. Irmscher, Die Gestalt Leons VI des Weisen in Volkssage und Historiographie, in *Beiträge zur byzantinischen Geschichte im 9.-11. Jahrhundert*, hrsg. von V. Vavřínek, Praha 1978, pp. 205–24; cf. Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 21–3. No clear distinction is made between genuine and non-genuine works in Haldon, *A critical commentary* (quoted n. 14), pp. 11–2.

206. T. Antonopoulou, An epistolary attributed to Leo the Wise, *JÖB* 47, 1997, pp. 73–9 with the edition and study of its preface, which proves its pseudonymous character; Ead., Ένα νέο χειρόγραφο του επιστολαρίου του Ψευδο-Λέοντος του Σοφού : ΕΒΕ 2429, *Hellenica* 49, 1999, pp. 147–9; cf. F. Spingou, Thinking about letters : the epistolary of "Leo the Wise" reconsidered, *Annual of medieval studies at Central European University* 21, 2015, pp. 177–92, who republishes (with minor changes) the preface from one of the two manuscripts with an English translation.

207. For details see T. Antonopoulou, A theological *opusculum* allegedly by Emperor Leo VI the Wise, in *Myriobiblos* (quoted n. 71), pp. 39–54, esp. 39 with n. 2.

208. See *ibid.*, p. 49 for the edition of the fragment.

It has long been maintained, even though not universally accepted, that the rhetorical and partly historical *Funeral oration* served as a direct model for Constantine VII's *Life of Basil I* in terms of structure and parallels in content and expression.[209] Notably, Constantine appears to have drawn his grandfather's genealogy from his father's work and to have used the *Oration* as a basis for expanding on Basil's legend.[210]

In fact, during the next two to three generations from the time of Leo's death, court orators and other writers knew and used Leo's *Homilies*, even if anonymously. Several cases have been identified so far and the list is bound to expand. The first is a homily on the Translation of the relics of St. John Chrysostom, which bears the name of his son Constantine VII (*BHG* 878d) and draws on Leo's respective homily (no. 41).[211] Constantine used *Homily* 41 again when composing his homily on the Translation of the relics of St. Gregory of Nazianzus (*BHG* 728).[212] Another case is a sermon on the Birth of John the Baptist by Theodore Daphnopates, who quoted Leo's respective homily (no. 42).[213] In addition, passages from the emperor's *Homily on the life of John Chrysostom* (no. 38) have been traced in two Lives of the saint composed in the tenth century. The so-called Anonymous of Savile drew on Leo VI,[214] whom he mentions explicitly among his sources. Similarly, the so-called Anonymous of Vatopedi drew independently on the emperor's work.[215] Curiously, these three homilies of Leo (nos. 38, 41, 42) had been left out of the second edition of his *Special panegyricon*, but apparently were still available in the palace and the capital in the tenth century (*Hom*. 38 probably as part of the first edition of the *Panegyricon*). A little later in the same century, Symeon Metaphrastes made use of Leo's *Homily* 17 on St. Demetrios for his *Life* of the saint.[216]

This was not all. In the Norman kingdom of Sicily in the twelfth century Philagathos Kerameus' ecphrasis of the Cappella Palatina appears to have been inspired by the ecphrases found in Leo's *Homilies* 31 and 37, particularly the latter. The examination of the manuscript tradition of Leo's *Panegyricon* offers credence to the suggestion of

209. As pointed out by P. J. Alexander, Secular biography at Byzantium, *Speculum* 15, 1940, pp. 194–209, esp. 206–7; also, Lemerle, *Premier humanisme*, p. 275 with n. 31; Markopoulos, Οι μεταμορφώσεις της "μυθολογίας" του Βασιλείου Α′ (quoted n. 75), pp. 965–6. Against such a supposition, see C. Mango, "Introduction" to *Vita Basilii*, pp. 10*–11* with n. 18, who proposes the existence of a lost encomium composed in Leo's reign as Constantine's source; Treadgold, *The middle Byzantine historians* (quoted n. 19), pp. 167–8.

210. See Markopoulos, Le public des textes historiographiques (quoted n. 195), pp. 65–6.

211. B. Flusin, Le panégyrique de Constantin VII Porphyrogénète pour la translation des reliques de Grégoire le Théologien (*BHG* 728), *REB* 57, 1999, pp. 5–97, esp. 29–30.

212. See *ibid.*, pp. 9, 15, 29–31 and the *apparatus fontium* to his edition of *BHG* 728.

213. T. Antonopoulou, A textual source and its contextual implications : on Theodore Daphnopates' sermon *On the birth of John the Baptist*, *Byz.* 81, 2011, pp. 9–17.

214. See T. Antonopoulou, The unedited Life of St. John Chrysostom by Nicetas David the Paphlagonian : an introduction, *Byz.* 86, 2016, pp. 1–51, esp. 24–5, 32.

215. *Ibid.*, p. 32.

216. See Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 135–6. This source of Symeon's is not mentioned in C. Høgel, *Symeon Metaphrastes : rewriting and canonization*, Copenhagen 2002, p. 183.

Philagathos' direct contact with those works.[217] Furthermore, the use of Leo's *Tactica* has been speculated, not without reason, to have formed part of the education of Roger II of Sicily.[218]

Leo's literary influence is also displayed in later texts specifically commenting on his works. Within the group of the recited metrical prefaces, one consisting of 33 verses by the eminent fourteenth-century poet Manuel Philes served as preface to Leo's *Homily* 21 on St. Nicholas, the public recital of which it preceded.[219] Another relevant case is an eight-verse laudatory poem which praises Leo for his *Homilies*. It is attested only in the nineteenth century, but probably dates from the tenth.[220] Various other contemporary and later literary testimonies to his works also survive.[221]

Furthermore, Leo's enduring authority in religious matters emerges from the copying of his aforementioned *Scholia*—one of which at least was probably of oral origin—amidst marginal scholia by other authors. Three scholia on the Acts and on two Epistles of St. Paul are contained in a luxurious New Testament codex of the first third of the tenth-century (*Regin. gr.* 29), while a famous illuminated codex of the *Ladder* of John the Sinaite from the end of the eleventh century (*Vatic. gr.* 394) transmits Leo's two scholia on this text.[222]

Last but not least, the extent of the manuscript tradition allows an evaluation of the diffusion and readership of a work, and of the influence of its author. The over 100 manuscripts that contain Leo's *Homilies*, either as a corpus *(Special panegyricon)* or as a selection of one or more homilies, date from the tenth to the nineteenth century and are an unequivocal testimony to the continuing popularity of at least some of them. In the introduction to the edition of the *Homilies*, I have drawn certain tables showing the varying number of copies of each of the homilies over the centuries. Not unexpectedly, the monastic circles for which these manuscripts were primarily written hardly paid any attention to the homilies which are of the greatest interest to us nowadays from a historical or art-historical viewpoint: the *Funeral oration* survives in just one Byzantine copy (codex *B*) and its nineteenth-century apograph (codex *G*), which is also the case with some of the other circumstantial discourses (nos. 22, 31, 35, 37). It is noteworthy that Leo's collection of homilies enjoyed popularity in the Greek monasteries of the Norman kingdom of Sicily mentioned above, from which the main manuscripts of

217. T. Antonopoulou, Philagathos Kerameus and Emperor Leo VI : on a model of the *ecphrasis* of the Cappella Palatina in Palermo, *Nea Rhome* 12, 2015 [2016], pp. 115–27. Cf. immediately below (with n. 222), on family β of the *Special panegyricon*.

218. G. Breccia, "Magis consilio quam viribus" : Ruggero II di Sicilia e la guerra, *MEG* 3, 2003, pp. 53–68.

219. Ed. T. Antonopoulou, Commenting on a homily : a poem by Manuel Philes, *Byz.* 9, 2009, pp. 25–36, esp. 29–30; also Ead., On the reception of homilies and hagiography in Byzantium : the recited metrical prefaces, in *Imitatio, Aemulatio, Variatio : Akten des internationalen wissenschaftlichen Symposions zur byzantinischen Sprache und Literatur (Wien, 22.–25. Oktober 2008)*, hrsg. von A. Rhoby & E. Schiffer (Österreichische Akademie der Wissenschaften, philos.-hist. Kl. Denkschriften 402 = Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 21), Wien 2010, pp. 57–79, esp. 74.

220. T. Antonopoulou, Verses in praise of Leo VI, *Byz.* 66, 1996, pp. 281–4.

221. See, for example, the testimonies (mainly, but not exclusively, to the *Homilies*) collected in Antonopoulou, *The Homilies of Leo VI* (quoted n. 12), pp. 35–6.

222. See above, p. 194 with n. 32.

family β *(AS)* of the *Special panegyricon* originate. A particularly interesting aspect of the manuscript tradition concerns two codices of *Homily* 7 on the Holy Spirit, which was used as late as the seventeenth and eighteenth centuries in the framework of doctrinal discussions among churches. A couple of homilies (nos. 3 and 17) were even rephrased into vernacular Greek in Ottoman times.[223]

Concerning Leo's other literary works, the *Guidance* also has a rich manuscript tradition. The incomplete list compiled by J. Grosdidier de Matons comprises sixteen manuscripts of the entire series of chapters and mentions an unspecified number of other witnesses containing extracts, of which two are named.[224] Even richer is the tradition of his hymns as a whole.[225] The *Eothina anastasima* were and still are the best known among them, as they entered the liturgy and are sung until today. Other hymns are also found in liturgical manuscripts and books under the name Λέοντος δεσπότου. A philological study of Leo's hymnographic oeuvre, which would explore their manuscript tradition and establish a critical text is long overdue. The *Song of compunction* was a popular work, as it is transmitted by several manuscripts from the end of the thirteenth century onwards, thirteen of which were known to the last editor. The poems on the lily are rarer, the longer one being preserved in two manuscripts and the shorter in just one. The manuscript tradition of the *Paracletic canon*, which comprises three codices, was commented on above.

Leo's *Novels* have fared much better in scholarly literature thanks to a number of editions and studies of their direct and indirect traditions, which have revealed their considerable influence on subsequent legislation.[226] Whereas the collection of 113 *Novels* survives in a single Byzantine manuscript, other collections have also come down to us, in particular a popular selection of 55 abbreviated novels, which is contained in around thirty manuscripts.[227] As for the *Tactica*, according to A. Dain, the treatise is the most widespread of the whole tradition of strategists.[228] It has come down to us in several manuscripts of the mid-ninth to the mid-tenth centuries—the earliest being the aforementioned *Laurentianus*—, which represent distinct versions of the original

223. See the Introduction in Antonopoulou, *Leonis VI Homiliae* (quoted n. 14), for a description and textual evaluation of all the manuscripts; especially, pp. civ–cv (Table I) for an overview of the twenty manuscripts of the *Panegyricon*; pp. cxlvii–cli (Tables III–VI) for the 83 manuscripts of individual homilies; pp. cvi–cvii for the *stemma codicum* of the *Panegyricon* (Table II) and the provenance of family β; and pp. cliv–clv on *Hom.* 7.

224. Grosdidier de Matons, Trois études (quoted n. 30), pp. 208–12. Some extra manuscripts are listed in the Pinakes database; see http://pinakes.irht.cnrs.fr/notices/oeuvre/id/2965.

225. See above, p. 202 with nn. 68, 71.

226. On the influence of the *Novels*, see Leo VI, *Nov.*, pp. 33–5 with bibliography.

227. See the overview of previous literature in Leo VI, *Nov.*, pp. 18–21, 30–6. See further L. Burgmann, M. T. Fögen, A. Schminck & D. Simon, *Repertorium der Handschriften des byzantinischen Rechts. 1, Die Handschriften des weltlichen Rechts (Nr. 1–327)* (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte 20), Frankfurt am Main 1995, Index s.v. "Kaiserurkunden/Leon VI/Novellen"; cf. also, "Prochiron" and "Basiliken"; A. Schminck & D. Getov, *Repertorium der Handschriften des byzantinischen Rechts. 2, 1, Die Handschriften des kirchlichen Rechts (Nr. 328–427)* (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte 28), Frankfurt am Main 2010, Index s.v. "Prochiron" and "Basiliken".

228. See Dain & Foucault, Les stratégistes byzantins (quoted n. 93), p. 355.

text.[229] The *Problemata*, by contrast, which is of no particular interest, survives in a single manuscript, the same *Laurentianus*.[230]

Epilogue

In Leo VI's person one encounters the combination of a deep sense of imperial duties towards the people and of accountability to the divine, broad literary knowledge and personal interest in a variety of fields, an ability to identify gaps and shortcomings in the practical/everyday and theoretical/literary spheres coupled with the willingness to invent ways to deal with them. *Anakatharsis* and *anakainisis*, cleansing and renovation, are central themes of his activity. Relevant statements are found in the case of the legislation and tactical handbook as well as in the *Funeral oration* and the *Guidance*. These themes could even be regarded as applicable to all of his writing and literary pursuits, whether legislative, military, ascetic, homiletic, hagiographical, or hymnographical. Given their early use in his writings, it appears that these ideas guided his mind from the outset of his reign. It also becomes clear, from his work, that the traditional synthesis of profane and Christian was given a new perspective and novel dynamics, with optimism for the future, especially in the first part of his reign.

National and Kapodistrian University of Athens

229. For details, see the edition by Dennis, pp. ix–xiii, as well as the chapter "Manuscripts and date" in Haldon, *A critical commentary* (quoted n. 14), pp. 55–66.
230. See Dain & Foucault, Les stratégistes byzantins (quoted n. 93), p. 354.

PHOTIUS, LA *BIBLIOTHÈQUE*, ET AU-DELÀ : L'ÉTAT DE LA RECHERCHE, L'USAGE DES CLASSIQUES ET LES PRÉFACES DU CORPUS

par Margherita Losacco

« Presque tout est encore à dire sur Photius. »[1] Avec ces mots, dont la séduisante vérité ne se dément pas entièrement aujourd'hui, Paul Lemerle introduisait le lecteur à la figure et à l'œuvre de Photius, dans le chapitre significativement intitulé « Photius ou le classicisme »[2]. Un titre qui constitue déjà, dans sa clarté élégante et lapidaire, un choix historiographique.

1. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 178.

2. *Ibid.*, p. 177-204 [chapitre VII]. Le chapitre VII du *Premier humanisme byzantin* est organisé chronologiquement. Il s'ouvre sur les années de formation de Photius que Lemerle situe, « pour conserver une marge d'approximation suffisante » (p. 182), entre 825 et 835 (en supposant que le patriarche soit né autour de l'année 810) et sur la reconstitution de la chronologie de son ambassade « auprès des Assyriens » : la datation de cet épisode obscur se raccorde de manière décisive à la date débattue de la composition de la *Bibliothèque*, c'est-à-dire à la πρεσβεία que Photius décrit comme l'occasion de la rédaction (cf. *infra*, p. 260). Il convient de rappeler que Lemerle analyse cette question bien avant, dès le chapitre II, consacré à *L'hypothèse du relais syro-arabe* : ici (p. 37-42), il repousse fermement l'hypothèse, fondée sur une interprétation erronée de la *Lettre à Taraise*, selon laquelle Photius aurait trouvé et lu à Bagdad, durant son ambassade datable de 855-856, les livres grecs dont il rend compte dans la *Bibliothèque*. Au contraire, Lemerle accepte comme « hypothèse encore, assurément, mais hypothèse cette fois raisonnable » (p. 40) l'identification de la πρεσβεία avec la mission de l'empereur Théophile à Amorium en 838. Après l'ambassade, le chapitre VII aborde la carrière laïque de Photius, qui ne put être celle d'un « professeur de métier », affirme Lemerle (p. 183) ; et toutefois, comme l'explique Lemerle, un témoignage fondamental tel que la lettre 290 à Nicolas Ier montre de façon certaine qu'il entretint une relation de maître à disciples, sans qu'elle ne soit institutionnalisée, avec un cercle de jeunes érudits, environ de 838 à 858 (p. 197). Le seul « terrain […] solide » dans la reconstitution de la biographie du patriarche réside véritablement en ses œuvres, auxquelles Lemerle consacre la partie la plus importante du chapitre (p. 185-204), dans une succession qui est déjà en soi une page d'histoire de la littérature : *Lexique*, *Bibliothèque*, *Amphilochia* ; la date de la *Bibliothèque* est située à 837-838, et donc à une époque plutôt ancienne. Lemerle consacre au contexte historique et culturel dans lequel s'exerce l'activité de Photius une brève page, très précieuse toutefois, enchâssée entre les analyses de la *Bibliothèque* et des *Amphilochia* ; il y évoque la « société de pensée », le χορός de jeunes élèves que Photius décrit dans la lettre 290 citée ci-dessus, adressée au pape Nicolas Ier (août-septembre 861). La conclusion du chapitre VII est une réflexion sur le jugement des anciens (c'est-à-dire, des contemporains de Photius) et des modernes, soit, finalement, l'opinion de Lemerle lui-même. Et dans ses dernières

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 235-308.

Dans la première partie de ce travail, les progrès de la prosopographie, de l'ecdotique, de l'interprétation et de l'histoire de la tradition photienne – et en particulier de la *Bibliothèque* – seront retracés *per capita*, en partant des remarques de Lemerle. La seconde partie proposera une lecture comparée des préambules aux œuvres de Photius, en tentant d'en élucider la nature, les relations réciproques et le rapport avec la tradition littéraire classique : des indications sans doute non dénuées de conséquences pour la reconstitution de la genèse et de la formation du corpus du patriarche.

*
* *

I. Biographie et livres : remarques générales

« Photius », a dit Albert Severyns, « est un auteur qui ne tolère aucune distraction. »[3] C'est un corpus magmatique et extrêmement vaste que celui du patriarche (810 ?-893 env.), ou mieux, du fonctionnaire impérial érudit nommé patriarche *per saltum* par Michel III (858). Sans doute patriarche malgré lui, comme il le déclare dans ce texte d'autoreprésentation magistral qu'est sa lettre au pape Nicolas Ier (ep. 290)[4], il est déposé ensuite par Basile Ier (867), élevé à nouveau au siège patriarcal (877), déposé une nouvelle fois par Léon VI (886) et probablement mort en exil. On le sait, Joseph Hergenröther (1824-1890) fut le premier qui tenta de donner une ample biographie de Photius : les trois tomes imposants de son *Photius*, publiés entre 1867 et 1869, contiennent une

analyses, fouillées et lucides, de la figure et surtout du rôle de Photius dans la civilisation byzantine, le souhait formulé en ouverture de chapitre par Lemerle de « considérer avec prudence les lieux communs sur le rôle de Photius dans la renaissance de l'antique » (p. 176) semble se réaliser. Dans le portrait que Lemerle en dresse en conclusion, Photius « est à la fois une personnalité hors du commun et un témoin de son temps » ; « il utilise, sans rien laisser perdre, son extraordinaire capacité de connaissance. Il n'a rien d'un révolutionnaire, ni même d'un réformateur » ; « en morale, il est conformiste, et plutôt puritain ; de même qu'en matière de langue il est atticiste ». Plus qu'un « véritable humaniste », plus qu'un « homme d'une "renaissance" », il est, conclut Lemerle, « l'initiateur du classicisme byzantin, dans la mesure où celui-ci représente, au sein du christianisme, d'une part une civilisation, d'autre part une éthique » (p. 204), ainsi que les Pères de Cappadoce l'avaient souhaité.

3. D'après J. Schamp, c.r. de W. T. Treadgold, *The nature of the Bibliotheca of Photius* [Washington DC 1980], *L'Antiquité classique* 53, 1984, p. 445-450, ici p. 445 : « A. Severyns avertissait autrefois que "Photius est un auteur qui ne tolère aucune distraction" » ; Schamp ne donne pas de références bibliographiques, et donc il a vraisemblablement entendu Albert Severyns – qui fut l'un de ses maîtres – le dire. La phrase attribuée à Severyns se retrouve aussi, avec une petite variation, en exergue de la première partie de J. Schamp, *Photios historien des lettres : la Bibliothèque et ses notices biographiques* (Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège 248), Paris 1987, p. 15 : « Photius est un auteur avec lequel on ne peut se permettre une aucune distraction. » Sur Severyns, maître de Schamp à l'université de Liège, cf. le bref profil de M. Delaunois, c.r. d'*Approches de la Troisième Sophistique : hommages à Jacques Schamp* [Bruxelles 2006], *Revue belge de philologie et d'histoire* 86, 2008, p. 186-187, ici p. 186 ; dans la préface du *Photios*, p. 11, Schamp mentionne seulement René Henry, éditeur de la *Bibliothèque* dans la collection Budé, en tant que son premier « maître » (« Il [Henry] fut pourtant mon premier Maître, celui à qui je dois tout »).

4. Une traduction intégrale commentée en langue moderne de cette lettre – fondamentale pour la reconstitution du profil biographique et du milieu culturel du patriarche – est encore un *desideratum* de la recherche ; comme on le dira plus loin (*infra*, p. 247-248), un travail de traduction et de commentaire systématique autour de la correspondance de Photius est encore à faire.

« vie » – à compter du premier patriarcat – aussi vaste qu'orientée idéologiquement[5]. Une reconstitution biographique complète et moderne, fondée sur l'analyse systématique des sources, y compris des sources non grecques, fait encore défaut. Un tel recensement, avec un élargissement de la base documentaire aux sources latines et arabes, excède probablement les forces d'un seul chercheur. Il n'en constitue pas moins un urgent *desideratum* de la recherche[6]. Pareil travail permettrait avant tout d'éclairer la période la plus obscure de la vie de Photius : les années du deuxième exil, sur lesquelles les informations sont maigres et rares. Il pourrait également clarifier la question complexe de la *Quellenforschung* de textes tels que la *Chronographie* du pseudo-Syméon Magister et la *Vita Ignatii* de Nicétas David de Paphlagonie : ceux-ci renferment vraisemblablement des fragments d'un pamphlet contre Photius perdu (connu grâce à une longue annotation du manuscrit Oxford, Bodleian Library, *Barocci* 142, ff. 240-241) ; ce pamphlet serait peut-être attribuable à Nicétas David de Paphlagonie[7]. On dispose aujourd'hui, pour un examen systématique et une étude critique des études biographiques sur Photius, d'une excellente, quoique succincte, base de recherche dans les fiches consacrées à Photius dans la *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit*, à laquelle seule une contribution adoptant un point de vue exclusivement biographique (et notamment prosopographique) a été ajoutée depuis l'an 2000[8].

5. J. Hergenröther, *Photius, Patriarch von Konstantinopel : sein Leben, seine Schriften und das griechische Schisma nach handschriftlichen und gedrückten Quellen. 1-3*, Regensburg 1867-1869. Sur le travail sur Photius de Josef Hergenröther, qui devint ensuite (1879-1890) cardinal archiviste de la bibliothèque Vaticane, cf. W. Drammer, Der Werdegang Hergenröthers „Photius" : ein Gedenkblatt zur 50. Wiederkehr seines Todestages, *OCP* 7, 1941, p. 36-90.

6. De la même manière, un recensement de la bibliographie récente autour de la figure de Photius, de sa vie, de ses œuvres reste encore à faire. Pareil travail – assurément imposant – pourrait toutefois partir de la riche bibliographie photienne publiée, il y a plus de 25 ans, dans le numéro monographique consacré à Photius de la revue *Ἐκκλησία καὶ θεολογία* : G. D. Dragas, Towards a complete Bibliographia Photiana in chronological progression with an index to authors, *Ἐκκλησία καὶ θεολογία* 10, 1989-1991, p. 531-669. La revue inclut également : M. Φουγιας [M. Phougias], Εἰσαγωγὴ εἰς τὸν Μέγαν Φώτιον (p. 1-126) ; Χ. Θεμελης [Ch. Themelis], Ὁ ἅγιος Φώτιος ὁ Μέγας ἐν τῇ ὑμνογραφίᾳ, p. 127-158 ; Τὸ ψυχολογικὸν ἐπιχείρημα εἰς τὴν ἑρμηνευτικὴν μέθοδον τοῦ Ι. Φωτίου, p. 207-253 ; P. Plank, Des Patriarchen Photios vierter Bittkanon an die Gottesgebärerin : Textedition, Übersetzung und kommentierende Bemerkungen, p. 311-328 ; Ἀ. Δεδουση [A. Dedousi], Ὁ Μέγας Φώτιος ὡς ἐπιστολογράφος, p. 329-341 ; Ἰ. Παναγοπουλος [I. Panagopoulos], Ἡ βιβλικὴ ἑρμηνεία τοῦ ἱεροῦ Φωτίου, p. 455-488.

7. C. De Boor, Zur kirchenhistorischen Litteratur, *BZ* 5, 1896, p. 16-23. Sur ce point – et pour toute la bibliographie antérieure – cf. S. A. Paschalides, From hagiography to historiography : the case of the Vita Ignatii (*BHG* 817) by Nicetas David the Paphlagonian, dans *Les Vies des saints à Byzance : genre littéraire ou biographie historique ? Actes du II[e] colloque international philologique « EPMHNEIA », Paris, 6-7-8 juin 2002*, sous la dir. de P. Odorico et P. A. Agapitos, Paris 2004, p. 161-173, ici p. 163 ; récemment, A. Markopoulos, Le public des textes historiographiques à l'époque macédonienne, *Parekbolai* 5, 2015, p. 53-74, ici p. 63-64 (<http://ejournals.lib.auth.gr/parekbolai>), et n. 47 pour la bibliographie.

8. Les fiches sont divisées en première et seconde *Abteilung* de la *Prosopographie* sur une base chronologique, *ante* et *post* 867 : *PmbZ* 6253, p. 671-684 (jusqu'en 867) ; *PmbZ* 26667, p. 478-485 (après l'année 867). S'y ajoute, des années 2000 jusqu'à nos jours : P. Varona Codeso & Ó. Prieto Domínguez, Deconstructing Photios : family relationship and political kinship in middle Byzantium, *REB* 71, 2013, p. 105-148.

L'aversion émanant des sources traduit l'irréductible conflit avec Ignace et les ignaciens qui domine la biographie de Photius : Photius, fils de Serge « de sang païen » (ἐθνικοῦ αἵματος ὤν), est le nouveau Satan, comme le raconte de manière très imagée le pseudo-Syméon ; pour avoir « volontiers » (προθύμως) accepté de renier la croix, il obtient d'un « mage juif » une grande richesse et un immense savoir profane[9].

L'étendue du savoir du patriarche devait pour le moins avoir frappé l'imagination de ses contemporains et de ses détracteurs posthumes. « Tous les livres confluaient vers lui, telles les eaux d'un fleuve », nous dit Nicétas David de Paphlagonie dans un passage souvent cité et très étudié de la *Vita Ignatii* (*BHG* 817)[10].

Il est vraisemblable que l'image de ce fleuve de livres qui s'écoulait vers un seul homme, très cultivé et influent, reflète – de manière séduisante – la réalité historique d'une bibliothèque privée, concrète, et très riche (même s'il est évident que l'existence d'une bibliothèque ayant appartenu à Photius n'autorise pas à conclure, *ipso facto*, que ce que l'on nomme la *Bibliothèque* soit le catalogue des livres qu'elle contenait)[11]. Et toutefois, de cet immense afflux de livres décrit par Nicétas David, il ne reste aujourd'hui pas même un témoin matériel qui puisse mener avec certitude à Photius. C'est un paradoxe singulier : l'histoire compte peu d'« hommes de livres » tels que Photius ; néanmoins, il n'est pas un seul manuscrit, parmi les témoins datables jusqu'à la fin du IX[e] siècle, dont on ait pu démontrer qu'il appartenait à la bibliothèque personnelle de Photius : à vrai dire, il n'en est même aucun pour lequel on ait pu seulement formuler pareille hypothèse avec quelque fondement[12]. La notion de « livres de Photius » est assurément ambiguë et multiforme. Il s'agit bien sûr des livres qu'il a lus, résumés, dont il a livré des compendiums dans la *Bibliothèque* et – il ne faudrait jamais l'oublier – dans les autres œuvres du corpus, dont la mosaïque forme une bibliothèque idéale très vaste et fascinante. Mais étaient aussi « livres de Photius » les livres, les manuscrits qui concrètement devaient remplir ses étagères : une bibliothèque réelle dont on ne sait rien mais qui devait certainement exister et renfermer les manuscrits qu'il avait possédés durant une période plus ou moins longue, qu'ils soient

9. Ps.-Syméon Magister, p. 668, l. 18 ; p. 670, l. 17. Sur le portrait de Photius par le pseudo-Syméon Magister (p. 668-674 [*PG* 109, col. 729-736]) cf. J. Gouillard, Le Photius du pseudo-Syméon Magistros, *Revue des études sud-est européennes* 9, 1971, p. 397-404.

10. *Vita Ignatii*, p. 34, 6-7 : Πάντα γὰρ συνέτρεχεν ἐπ' αὐτῷ, ἡ ἐπιτηδειότης τῆς φύσεως ἡ σπουδὴ ὁ πλοῦτος δι' ὃν καὶ βίβλος ἐπ' αὐτὸν ἔρρει πᾶσα. Sur ce très célèbre passage de Nicétas cf. L. Canfora, Libri e biblioteche, dans *Lo spazio letterario della Grecia antica. 2, La ricezione e l'attualizzazione del testo*, dir. G. Cambiano, L. Canfora, D. Lanza, Roma 1995, p. 11-93, ici p. 49 et n. 56. Ce passage a aussi donné lieu à une analyse de G. Cortassa, I libri di Fozio : il denaro e la gloria, *MEG* 6, 2006, p. 105-121, auquel on renvoie aussi pour la bibliographie antérieure.

11. Sur la provenance des livres de Photius, les observations de Canfora, Libri e biblioteche (cité n. 10), p. 50-64, auquel nous renvoyons aussi pour l'histoire des études dont elle a été l'objet, restent fondamentales.

12. Parmi les manuscrits que le dernier siècle et demi de recherches lie directement ou indirectement à Photius, on peut rappeler le *Vat. gr.* 1 ; la « collection philosophique », et notamment le *Marc. gr.* 258 ; le codex lexicographique *Paris. Coisl.* 345 ; le témoin aristotélicien *Monac. gr.* 222 ; le *Marc. gr.* 23, contenant ce que l'on nomme le *Florilegium Marcianum* ; le *Paris. gr.* 510, magnifique exemplaire aux riches miniatures des *Homélies* de Grégoire de Nazianze, etc. Sur ces manuscrits, et pour une vision d'ensemble des « livres de Photius », qu'il soit permis de renvoyer à M. Losacco, « Tous les livres confluaient vers lui, telles les eaux d'un fleuve » : notes sur la bibliothèque de Photius, *MEG* 17, 2017, p. 107-135.

ou non prêtés – des manuscrits qu'il lut, annota sans doute, et mit assurément à profit. Toutefois, ces manuscrits semblent s'être évaporés.

II. Le corpus, monument aux « livres des autres » : ecdotique, traductions, commentaires

L'afflux incessant de livres qui emplissait de stupeur et d'indignation les contemporains de Photius fut sanctionné de façon exemplaire en 869, quand, on le sait, le 5 novembre, au cours de la huitième session du concile de Constantinople IV, un σκεῦος χαλκοῦν, un récipient de bronze « plein de feu », fut porté devant les pères conciliaires, et, avec lui, un μαρσίπον contenant des papiers et des livres pouvant être considérés à différents titres comme appartenant à Photius[13].

Comme Canfora l'explique, reprenant et développant une suggestion de Stavrachis Aristarchis[14], le contenu des sept sacs de « manuscrits » (ἰδιόχειρα) confisqués à Photius au moment de son arrestation, soit le 25 septembre 867, fut livré aux flammes, entièrement ou en partie, dans le bûcher du 5 novembre 869. Les sources n'éclairent pas plus en détail la quantité et le type de papiers et de livres détruits dans le bûcher de 869. L'historiographie catholique a toujours eu tendance à minimiser la portée de ce fait, contrairement à l'orientation de l'historiographie orthodoxe – moins valorisée et souvent moins fréquentée par les chercheurs modernes et contemporains – qui, malgré son oscillation entre l'ingénuité et les distorsions, a toujours mis en lumière les effets destructeurs de ce bûcher[15]. Mais, assurément, dans la reconstitution de l'histoire accidentée et évanescente des livres de Photius – dans les multiples nuances du concept –, il convient toujours de garder à l'esprit les sept sacs scellés de plomb et le brasero de bronze « plein de feu », dans lequel brûlèrent sans doute des œuvres et des écrits de Photius ainsi que des livres d'autres auteurs lui appartenant[16]. Ce n'est pas non plus un

13. L. Canfora, Il rogo dei libri di Fozio, dans L. Canfora, N. G. Wilson, C. Bevegni, *Fozio : tra crisi ecclesiale e magistero letterario*, a cura di G. Menestrina, Brescia 2000, p. 17-28, a longuement exposé les difficultés posées par le texte grec des actes (ou mieux, des *excerpta* des actes qui ont survécu : Mansi XVI, 384b-c) ainsi que la traduction latine correspondante d'Anastase le Bibliothécaire. Cf. aussi Id., Cosa accadde ai libri di Fozio il 5 novembre 869, dans *Φιλαναγνώστης : studi in onore di Marino Zorzi*, a cura di Ch. Maltezou, P. Schreiner, M. Losacco (Istituto ellenico di studi bizantini e postbizantini di Venezia. Biblioteca 27), Venezia 2008, p. 33-41 ; Id., Il rogo dei libri di Fozio [traduction italienne, avec quelques modifications, de Id., Göttliche Flammenmeere, *Du : die Zeitschrift der Kultur* 58, 1998, p. 56-58], dans Id., *La Biblioteca del patriarca* : *Fozio censurato nella Francia di Mazzarino*, Roma 1998 (dorénavant cité comme : Il rogo dei libri di Fozio), p. 231-240. Voir maintenant aussi O. Delouis, La profession de foi pour l'ordination des évêques (avec un formulaire inédit du patriarche Photius), dans *Le saint, le moine et le paysan : mélanges d'histoire byzantine offerts à Michel Kaplan*, éd. par O. Delouis, S. Métivier & P. Pagès (Byzantina Sorbonensia 29), Paris 2016, p. 119-138, ici p. 134-135.

14. *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Φωτίου πατριάρχου Κωνσταντίνου πόλεως* [sic] *λόγοι καὶ ὁμιλίαι ὀγδοήκοντα τρεῖς*…, ἐκδιδόντος Σ. Ἀριστάρχου [S. Aristarchis], ἐν Κωνσταντινουπόλει 1900, p. οα′-ογ′.

15. L'orientation différente de l'historiographie catholique et de l'historiographie orthodoxe a été expliquée clairement et de manière décisive par Canfora, Il rogo dei libri di Fozio (cité n. 13), p. 239.

16. Il convient de rappeler ici les mots de Canfora, Il rogo dei libri di Fozio (cité n. 13), p. 238-239 : « L'intreccio di questi dati sembra non lasciare spazio a dubbi. A Fozio sono stati sequestrati, in occasione del suo arresto e della sua deposizione, sia i libri che aveva raccolto (e di cui

hasard si Photius lui-même évoque à plusieurs reprises, avec une insistance douloureuse, la confiscation de ses livres, comme une punition inhumaine et sans précédent, dans ses lettres, dans les *Amphilochia* et dans les préfaces des traités *Contre les manichéens* et la *Mystagogie*[17] : la lettre 98 – plus que toute autre – est un appel désespéré à Basile pour obtenir la restitution des livres confisqués.

Mais cet afflux se reflète encore bien, comme on l'a dit, dans le corpus de ses œuvres[18]. Celui-ci est un imposant monument au savoir, à l'écriture et – à bien y regarder – aux « livres des autres »[19].

Dans son étendue, il contient de très nombreux extraits d'autres auteurs : non seulement dans la *Bibliothèque*, comme chacun sait, mais également dans le *Lexique*, du fait de la nature même de cet ouvrage où l'érudition s'accumule par strates ; dans cette collection précieuse et encore largement inexplorée que sont les *Amphilochia* ; dans les *Lettres*, où les citations, les allusions, les renvois abondent ; dans le *Contre les manichéens*, dont le premier livre actuel contient tout un « livre des autres » (c'est-à-dire en ce cas d'un autre auteur) ; et, enfin, dans le dense tissu de citations scripturaires qui compose la *Mystagogie*. Photius encastre, enchâsse continûment les mots, les extraits, les livres « d'autres auteurs » au sein de son corpus, ce qui certes constitue un élément important pour la mémoire littéraire, mais rend inévitablement toute tentative de recherche et d'interprétation plus délicate.

dà conto la celebre *Biblioteca*) sia le sue carte: suoi scritti che, probabilmente, non ci sono giunti. È difficile d'altra parte che nei "sette sacchi", di cui parla Niceta, ci fossero *soltanto* scritti suoi: c'erano anche altri "libri". Almeno una parte di tutto ciò è stata data al fuoco nell'ottava sessione del Concilio ecumenico ottavo. »

17. Pour les occurrences du thème de la confiscation des livres dans les *Lettres* (86, 98, 174) et les *Amphilochia* (148), cf. Canfora, Libri e biblioteche (cité n. 10), p. 51 ; Id., Postilla, *Quaderni di storia* 49, 1999, p. 175-177 ; récapitulatif des lieux et bibliographie dans Cortassa, I libri di Fozio (cité n. 10), p. 110, n. 18. Sur l'apparition du thème dans les préfaces, cf. *infra*.

18. Sur la production littéraire de Photius, le regard d'ensemble le plus récent, à la fois vaste et pénétrant, est offert par le chapitre 1 (Photios and the classical heritage) de A. Kazhdan, *A history of Byzantine literature (850-1000)*, ed. by Ch. Angelidi (National Hellenic research foundation. Institute for Byzantine research. Research series 4), Athens 2006, p. 7-41.

19. L'expression « livre des autres » est empruntée à Italo Calvino qui l'employa au cours d'un entretien (Italo Calvino. Intervista a cura di M. D'Eramo, *Mondoperaio* 6, 1979 [juin], p. 133-138, ici p. 133), dans lequel il parle de son travail chez l'éditeur Giulio Einaudi en ces termes : « A un certo punto mi sono trovato a essere uno scrittore, ma abbastanza tardi : ho lavorato molto nell'editoria, nei momenti liberi scrivevo tanta di quella roba da cui poi venivano fuori dei libri, ma il massimo del tempo della mia vita l'ho dedicato ai libri degli altri, non ai miei. Ne sono contento, perché l'editoria è una cosa importante nell'Italia in cui viviamo e l'aver lavorato in un ambiente editoriale che è stato di modello per il resto dell'editoria italiana, non è cosa da poco. » Un recueil de lettres d'Italo Calvino a aussi été intitulé *I libri degli altri* [les livres des autres] (I. Calvino, *I libri degli altri : lettere 1947-1981*, a cura di G. Tesio, con una nota di C. Fruttero, Torino 1991), tout comme une exposition récente organisée à l'occasion des 90 ans de la naissance de l'auteur (*«I libri degli altri» : il lavoro editoriale di Italo Calvino : Biblioteca nazionale centrale di Roma, Roma, 25 ottobre 2013-31 gennaio 2014*, a cura di G. Zagra, con la collab. di E. Cardinale, Roma 2013).

II.1. Les « signes encourageants » : l'ecdotique photienne jusqu'en 1974

« Presque tout est encore à dire sur Photius », écrivait donc Lemerle en 1971[20]. Mais il observait aussi, afin de rectifier partiellement cette remarque désolante, « des signes encourageants[21] » pour l'avenir des travaux sur Photius. Avant tout, l'étude, parue en 1958, des *Homélies*, accompagnée d'une traduction complète de Cyril Mango[22]. En second lieu, l'édition, qu'il disait « en cours et bientôt achevée », de la *Bibliothèque*[23]. Enfin, la « publication, qu'on annonce prochaine » – écrivait-il – « du *Lexique*, connu depuis peu dans son texte complet » : Linos Politis avait découvert en novembre 1959, au monastère de saint Nicanor à Grévéna, le manuscrit *Zavordensis* 95 (xiii[e]-xiv[e] s.), contenant le texte du *Lexique* de la lettre α jusqu'à l'ω, bien que très abrégé[24]. Le premier tome de l'édition du *Lexique* ne devait en réalité être publié, sous la direction de Christos Theodoridis, qu'en 1982[25], après une longue gestation, compliquée, entre

20. Cf. *supra*, n. 1.

21. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 178, d'où les citations suivantes sont tirées.

22. *The Homilies of Photius patriarch of Constantinople*, English transl., introd. and commentary by C. Mango (DOS 3), Cambridge Mass. 1958. Curieusement, Lemerle semblerait attribuer également à Mango l'édition du texte grec (« l'édition et l'étude de ses [de Photios] homélies » : *Premier humanisme*, p. 178). Les comptes rendus suivants sur le travail de Mango sont d'une lecture utile : H.-G. Beck, *Zeitschrift für Kirchengeschichte* s. 4, 10 [72], 1961, p. 161-162 ; R. Browning, *JHS* 80, 1960, p. 245-246 (qui mentionne en outre l'édition Laourdas désormais publiée : cf. *infra*, n. 35) ; H. Engberding, *Oriens christianus* 43, 1959, p. 142-143 ; J. Gill, *OCP* 1958, p. 409-410 ; V. Grumel, *REB* 17, 1959, p. 258-259 ; R. Guilland, *REG* 72, 1959, p. 470-471 ; F. Halkin, *AnBoll* 75, 1958, p. 435-438 ; J. M. Hussey, *Speculum* 35, 1960, p. 637-638 ; R. J. H. Jenkins, *BZ* 52, 1959, p. 106-108 ; des fiches signalétiques dans P. Charanis, *The journal of religion* 39, 1959, p. 277-278 ; M. J. Higgins, *The Catholic historical review* 45, 1959, p. 107-108 ; Ch. Martin, *Nouvelle revue théologique* 82, 1960, p. 428-429 ; J. Songster, *The American historical review* 64, 1959, p. 986-987.

23. Le sixième volume de l'édition dirigée par René Henry entre 1959 et 1977 dans la collection Budé (Photius, *Bibliothèque. 1-8*) était à peine paru (1971). Pour les comptes rendus, cf. *infra*, n. 77.

24. Ms. Ζάβορδα, Ἱερὰ Μονὴ Ὁσίου Νικάνορος 95. Le *Zavordensis* est en réalité un apographe du codex Galeanus sur lequel étaient fondées les éditions du xix[e] siècle (cf. *infra*, n. 30) ; mais il permet de combler les lacunes du *Galeanus*, notamment au début de l'œuvre. La nouvelle de la découverte du *Zavordensis* 95 par Politis est donnée pour la première fois, très brièvement, par F.[ranz] D.[ölger], dans les *Mitteilungen* de la revue *BZ*, 52, 1959, p. 503 ; puis dans les *Arbeitsvorhaben*, *Gnomon* 32, 1960, p. 95-96 ; mais voir surtout L. Politis, Die Handschriftensammlung des Klosters Zaborda und die neuaufgefundene Photios-Handschrift, *Philologus* 105, 1961, p. 136-144 (republié dans Id., *Paléographie et littérature byzantine et néogrecque : recueil d'études* [Variorum CS 36], London 1975, n° 10, et dans *Griechische Kodikologie und Textüberlieferung*, hrsg. von D. Harlfinger, Darmstadt 1980, p. 645-656), où Politis fait part de sa découverte et présente en détail le monastère de Zavorda, la collection de manuscrits qui y est abritée, ainsi que le faciès et le contenu du manuscrit tout juste découvert. Le codex conserve le *Lexique* – au milieu d'autres textes de nature essentiellement lexicographique – aux ff. 77-198. Christos Theodoridis rend amplement compte des circonstances de la découverte du *Zavordensis* et de l'histoire de la recherche autour du texte conservé par le manuscrit dans ses *Prolegomena* : *Photii Patriarchae Lexicon. 1, Α-Δ*, ed. C. Theodoridis, Berlin – New York 1982, p. xxvii-xxix ; pour les volumes suivants (et les recensions correspondantes) cf. *infra*, n. 45.

25. De nombreux comptes rendus du premier volume de l'édition, grâce auquel les très nombreux fragments de la littérature classique conservée dans le *Lexique* photien devenaient accessibles, dans un texte critique fondé scientifiquement : K. Alpers, *JÖB* 38, 1988, p. 457-459 ; W. Bühler, *BZ* 76, 1983, p. 323-327 ; J. Irigoin, *REG* 96, 1983, p. 344-345 ; J. J. Keaney, *American journal of philology* 106, 1985, p. 388-389 ; W. Luppe, *BSl.* 46, 1985, p. 186-189 ; G. Podskalsky, *Theologie und Philosophie* 61, 1986, p. 118 ; L. G. G. Ricci, *Studi medievali* s. 3, 42, 2001, p. 500-501 ; C. J. Ruijgh,

autres, par l'interdiction incompréhensible faite à ce dernier par l'épiscopat de Grévéna[26] d'étudier directement le manuscrit. Le travail de Theodoridis, salué par l'ensemble de la communauté scientifique, a permis une réflexion et un débat bénéfique sur les méthodologies lexicographiques traditionnelles et la démarche ecdotique avec ces textes ardus et stratifiés[27].

Et Lemerle poursuivait : « Quand la même tâche aura été menée à bien pour la correspondance et pour les *Amphilochia*, on pourra sans doute tenter une synthèse, qui dégagera du grand Byzantin une figure inattendue. » Son souhait s'accomplit : l'édition

Mnemosyne 38, 1985, p. 426-431 ; J. Schneider, *Revue de philologie* 59, 1985, p. 301-305 ; A. Sideras, *Göttingische gelehrte Anzeigen* 236, 1984, p. 156-172 ; N. G. Wilson, *Classical review* 36, 1986, p. 223-224. Il convient d'examiner avec une attention particulière les réflexions de R. Tosi, Prospettive e metodologie lessicografiche (a proposito delle recenti edizioni di Oro e di Fozio), *Rivista di studi bizantini e slavi* 4, 1984, p. 181-203 ; le compte rendu de F. Montanari, *Athenaeum* 69, 1991, p. 305-310, est d'une clarté et d'une richesse qui le rendent précieux : il s'agit en certains points d'un véritable guide pour la lecture et la consultation de l'ouvrage ; magnifique et riche en suggestions méthodologiques, ne coïncidant pas toujours avec les choix ecdotiques de Theodoridis, le compte rendu de E. Degani, *Gnomon* 59, 1987, p. 584-595, aujourd'hui dans *Filologia e storia : scritti di Enzo Degani* (Spudasmata 95, 2), Hildesheim – Zürich – New York 2004, p. 768-779. Il faut pour finir rappeler les nombreuses notes critiques de R. Kassel, Zum neuen Photios, *ZPE* 53, 1983, p. 70-72 ; en outre Note a Fozio, *Museum criticum* 19-20, 1984-1985, p. 265-328, de différents auteurs ; les observations de N. C. Conomis, Concerning the New Photius. 1, *Ἑλληνικά* 33, 1981, p. 382-393 ; Id., Concerning the New Photius. 2, *Ἑλληνικά* 34, 1982-1983, p. 151-190 ; Id., Concerning the New Photius. 3, *Ἑλληνικά* 34, 1982-1983, p. 287-330.

26. *Photii Patriarchae Lexicon. 1* (cité n. 24), p. xxxii. Theodoridis livre une très brève description du manuscrit (qu'il date des xiiie-xive siècles) : *ibid.* La description fondée sur l'examen direct du témoin la plus récente reste donc celle de Κ. Τσαντσανογλου [K. Tsantsanoglou], *Τὸ Λεξικὸ τοῦ Φωτίου : χρονολόγηση-χειρογράφη παράδοση* (Ἑλληνικά. Παράρτημα 17), Θεσσαλονίκη 1967, p. 61-69 : Tsantsanoglou, collaborateur de Linos Politis, publia son étude sur la datation et la tradition manuscrite du *Lexique* huit ans après la découverte du manuscrit *Zavordensis*. Le manuscrit se compose de 406 feuillets et contient des textes de nature et provenance variées.

27. La contribution de Tosi inscrit l'édition de Theodoridis dans l'histoire des méthodologies lexicographiques : R. Tosi, Recenti acquisizioni sulle metodologie lessicografiche, dans *L'erudizione scolastico-grammaticale a Bisanzio : atti della VII giornata di studi bizantini*, a cura di P. Volpe Cacciatore, Napoli 2003, p. 149-156 ; aux p. 152-153 notamment, le problème délicat du traitement des altérations – et de l'éventuelle *crux desperationis* – dans les textes lexicographiques est analysé. Le compte rendu d'Enzo Degani (cité n. 25) reste fondamental sur ce problème ecdotique spécifique ; il coïncide en partie avec Id., Il nuovo Fozio e la «crux desperationis», dans *Apophoreta philologica Emmanueli Fernandez-Galiano a sodalibus oblata. 1*, edendi curam praebuerunt L. Gil et R. M. Aguilar, Mantuae Carpetanorum 1984 [= *Estudios clásicos* 26, 1984, p. 111-116] ; sur la position de Degani et le débat critique qu'il a suscité autour de l'emploi de la *crux*, voir G. Burzacchini, Enzo Degani e la lessicografia bizantina, dans *L'erudizione scolastico-grammaticale* (cité dans cette note), p. 9-25, ici p. 17-19 ; sur la question spécifiquement ecdotique, voir aujourd'hui S. Valente, *I lessici a Platone di Timeo Sofista e Pseudo-Didimo : introduzione ed edizione critica*, Berlin – Boston 2012, p. 77-78, auquel on renvoie aussi (n. 339) pour sa riche bibliographie ; maintenant F. Montanari, Errori dell'originale ed errori della tradizione, dans *La morfologia del greco tra tipologia e diacronia*, a cura di I. Putzu *et al.* (Materiali linguistici 66), Milano 2010, p. 31-36, ici p. 32-35.

des *Lettres* et des *Amphilochia,* engagée par Basilios Laourdas, a été menée à terme en 1988 par Leendert Westerink[28]. Jean Irigoin la qualifia de « magistrale »[29].

Lemerle lisait le *Lexique* dans les éditions de Porson et Naber, datant du XIXe siècle et fondées sur le codex Galeanus (Cambridge, Trinity College, O.3.9/5985, XIIe s.) : ce manuscrit est à l'origine du reste de la tradition directe ; toutefois, mutilé, il ne contient, on le sait, qu'une moitié du texte[30]. Il lisait la *Bibliothèque* encore en partie – pour les chapitres correspondant aux tomes VII et VIII de la collection Budé – dans l'édition d'Immanuel Bekker, parue en 1824-1825 et réimprimée dans la *Patrologia Graeca*[31].

28. *Photii Patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia. 1-6*, rec. B. Laourdas et L. G. Westerink (Teubner), Leipzig 1983-1988.

29. J. Irigoin, c.r. de *Photii patriarchae Constantinopolitani Epistulae et Amphilochia. 3-6*, recensuerunt B. Laourdas et L. G. Westerink, Leipzig 1985-1988, dans Id., Nouvelles éditions grecques dans la « Bibliotheca Teubneriana », *Bulletin de l'Association Guillaume Budé* 1990, p. 89-99, ici p. 95. Les comptes rendus suivants sont d'une lecture particulièrement utile : R. Browning, *JHS* 105, 1985, p. 247-248 (vol. 1) ; J. Darrouzès, *REB* 43, 1985, p. 269-270 (vol. 1) ; Id., *REB* 44, 1986, p. 296-297 (vol. 2-3) ; Id., *REB* 46, 1988, p. 246-247 (vol. 4-5) ; A. Kazhdan, *Speculum* 61, 1986, p. 895-897 (vol. 2) ; Id., *Speculum* 62, 1987, p. 982-984 (vol. 3) ; J. Schamp, *L'Antiquité classique* 54, 1985, p. 414-416 (vol. 1) ; Id., *L'Antiquité classique* 56, 1987, p. 491-494 (vol. 3) ; Id., *L'Antiquité classique* 57, 1988, p. 536-538 (vol. 2 ; le compte rendu du vol. 3 a été publié avant celui du vol. 2) ; Id., *L'Antiquité classique* 57, 1988, p. 538-540 (vol. 4-5) ; Id., *L'Antiquité classique* 58, 1989, p. 503-505 (vol. 6, 1) ; Id., *L'Antiquité classique* 59, 1990, p. 544 (vol. 6, 2) ; E. Trapp, *Wiener Studien* 102, 1989, p. 293-295 ; Id., *JÖB* 39, 1989, p. 347-349 (vol. 2). D'autres recensions des volumes des *Lettres* et *Amphilochia* : A. Garzya, *Koinonia* 9, 1985, p. 187 (vol. 1-3); Id., *Koinonia* 12, 1988, p. 195 (vol. 4-6) ; P. K. Gheorguntzos, *Platon* 36, 1984, p. 127-130 (vol. 1) ; Id., *Platon* 37, 1985, p. 241-243 (vol. 2) ; Id., *Platon* 38, 1986, p. 195-198 (vol. 3) ; Id., *Platon* 39, 1987, p. 202-205 (vol. 4-5) ; Id., *Platon* 40, 1988, p. 207-209 (vol. 6, 1-2) ; P. Maraval, *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* 66, 1986, p. 348-349 (vol. 3) ; Id., *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* 69, 1989, p. 355 (vol. 6) ; A. Markopoulos, *BSl.* 49, 1988, p. 238-239 (vol. 1-3) ; R. Romano, *BZ* 81, 1988, p. 296-298 (vol. 1-5) ; L. Siorvanes, *Classical review* 39, 1989, p. 139-140 (vol. 6, 1).

30. La chute de 120 feuillets dans le Galeanus a provoqué la perte de la majeure partie des lettres α-ε, κ et φ-ω : cf. *Photii Patriarchae Lexicon. 1* (cité n. 24), p. XXX. Les éditions du XIXe siècle sont les suivantes : *Φωτίου τοῦ πατριάρχου Λέξεων Συναγωγή*, e codice Galeano descripsit R. Porson, London 1823 ; *Photii Patriarchae Lexicon. 1-2*, rec. S. A. Naber, Leidae 1864-1865. L'édition de Richard Porson avait été en réalité préparée par Peter Dobree sur la base du codex Galeanus transcrit par Porson une seconde fois, après la perte de la première copie dans un incendie ; l'édition de Naber, qui lui succéda quarante ans plus tard, marqua une avancée critique mais se caractérisait par de nombreuses omissions : cf. M. West, c.r. de *Photii Patriarchae Lexicon. 3* [Berlin – Boston 2013], *Bryn Mawr classical review* 50, 2013, <http://bmcr.brynmawr.edu/2013/2013-07-50.html>. En 1907 Richard Reitzenstein publia le début du *Lexique* (jusqu'à ἄπαρνος) à partir du manuscrit *Berol. graec. oct.* 22 (*Der Anfang des Lexikons des Photios*, hrsg. von R. Reitzenstein, Leipzig – Berlin 1907) ; le manuscrit, tenu pour perdu après la seconde guerre mondiale, est aujourd'hui conservé à Cracovie (Uniwersytet Jagiellonski, Bibliotheka Jagiellonska), comme l'a démontré Christos Theodoridis (*Photii Patriarchae Lexicon. 1* [cité n. 24], p. XXXII-XXXIII). Pour une histoire brève mais claire des éditions imprimées qui en ont été données, voir le compte rendu de Martin West cité dans cette note.

31. Jusqu'à la publication du travail d'Henry (cf. *supra*, n. 23), l'édition d'Immanuel Bekker (*Photii Bibliotheca. 1-2*, ex rec. I. Bekker, Berlin 1824-1825) demeura pendant plus d'un siècle le texte de référence de la *Bibliothèque*. Le texte de Bekker avait été réimprimé en 1860 dans la *Patrologia Graeca* (*PG* 103, col. 41a-1586c – *PG* 104, col. 9a-356b). Dans la *Patrologia* (cf. *PG* 103, col. 41-42) se trouvait en regard du grec de Bekker la traduction latine d'André Schott, parue à son tour en 1606 (*Photii Bibliotheca sive Lectorum a Photio librorum recensio, censura atque excerpta*, *philologorum, oratorum, historicorum, philosophorum, medicorum, theologorum*, e Graeco Latine reddita, scholiisque

Il lisait les *Lettres* et les *Amphilochia* uniquement dans deux éditions du XIXe siècle, soit respectivement celles de Ioannes Valettas[32] et de Sophocles Oikonomos[33]. Lemerle ne disposait d'une édition du XXe siècle que pour les *Homélies*[34].

Les études photiennes ont donc connu, dans les quarante dernières années, une avancée concrète sur le plan des éditions des textes. Toutefois, en faisant aujourd'hui un bilan, nous sommes contraints, en partie du moins, de tempérer la confiance que Lemerle avait, il y a quarante ans, dans le destin de l'ecdotique et de l'interprétation photienne : il reste encore beaucoup à faire dans l'analyse systématique de ce vaste corpus.

II.2. Après Lemerle : ecdotique, traductions, commentaires aujourd'hui

Concernant les œuvres pouvant être qualifiées de théologiques, la traduction anglaise commentée des *Homélies* de Cyril Mango (1958) est celle du texte grec constitué au début du XXe siècle par Aristarchis, un texte plutôt défectueux comme l'admet Mango lui-même. Une nouvelle édition des *Homélies*, établie scientifiquement par Basilios Laourdas, fut

illustrata, opera A. Schotti Antverpiani, De Societate Jesu, Augustae Vindelicorum, Ad insigne pinus, 1606) et réimprimée en 1653 (*Φωτίου Μυριόβιβλον ἢ Βιβλιοθήκη = Photii Myriobiblon, sive Bibliotheca* […]. Hac ultima editione recognitum, locisque aliquot suae integritati restitutum. Rothomagi, Sumpt. Ioan. et Davidis Berthelin fratr., 1653). Pour les autres études sur l'histoire des éditions imprimées et de la traduction de Schott, cf. *infra*, n. 79.

32. *Φωτίου τοῦ σοφωτάτου καὶ ἁγιωτάτου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Ἐπιστολαί*…, ὑπὸ Ἰ. Ν. Βαλεττᾶ, ἐν Λονδίνῳ 1864 ; dans la *Patrologia Graeca* (*PG* 102, col. 585-990 et 1017-1024), les *Lettres* sont réimprimées à partir d'une pluralité de sources manuscrites, notamment l'édition du XVIIe siècle de Richard Montagu (*Φωτίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως Ἐπιστολαί = Photii, sanctissimi Patriarchae Constantinopolitani Epistolae*, per … Richardum Montacutium … Latinae redditae, et notis subinde illustratae…, Londini, ex officina Rogeri Danielis, 1651), et l'*Histoire de Photius* de l'abbé Jean-Nicolas Jager ([J.-N.] Jager, *Histoire de Photius, patriarche de Constantinople, auteur du schisme des Grecs, d'après les monuments originaux, la plupart encore inconnus, accompagnée d'une introduction, de notes historiques et de pièces justificatives*, Paris 1845).

33. *Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Φωτίου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως Τὰ Ἀμφιλόχια, ἢ Λόγων ἱερῶν συλλογή*…, ἐκδιδόντος Σ. Κ. τοῦ ἐξ Οἰκονόμων…, Ἀθήνησι 1858. Dans le volume 101 de la *Patrologia Graeca*, publié en 1860 en tant que premier tome du corpus photien, l'édition des *Amphilochia* est le résultat d'un assemblage pour le moins éclectique : dans la longue *Dissertatio* en introduction du texte, Josef Hergenröther explique – parfois confusément – qu'il a ajouté des *quaestiones* nouvelles et inédites à celles qui avaient déjà été publiées entre 1741 et 1825 respectivement par Johann Christoph Wolf, Angelo Mai et Angelo Antonio Scotti (J. Ch. Wolf, *Curae philologicae et criticae. 5… ; accedunt in calce quaedam ex Photii Amphilochiis adhuc non editis cum interpretatione latina et notis*, Basileae 1741 ; A. Mai, *Scriptorum veterum nova collectio e Vaticanis codicibus edita. 1*, Romae 1825 et 1831 ; *Ἐκ τῶν Φωτίου Ἀμφιλοχίων τινά = Ex Photii Amphilochiis quaedam*, ed., Latine vertit et notulis exornavit A. A. Scottus, Neapoli 1817). Pour une indication précise des numéros des *quaestiones* éditées et la pagination, voir le tableau dans Photius, *Epistulae et Amphilochia. 4*, p. XXV. L'édition de la *Patrologia* unifie et rassemble donc des *quaestiones* imprimées dans des éditions différentes. Hergenröther était convaincu que l'édition promise par Konstantinos Oikonomos, mort en mars 1857, n'était plus imprimée (*PG* 101, col. 18-19) : elle avait toutefois été menée à terme et imprimée par le fils d'Oikonomos, Sofokles (1809-1877) : cf. M. Losacco, *Antonio Catiforo e Giovanni Veludo interpreti di Fozio* (Paradosis 7), Bari 2003, p. 157-158. Sur les volumes photiens de la *Patrologia* et le rôle qu'y exerça Hergenröther, voir *ibid.*, p. 166-170.

34. Cf. *infra*, n. 35. Le texte grec des trois *Homélies* réunies dans *PG* 102, col. 547a-574d est en réalité antérieur de deux siècles : c'est précisément celui qui fut imprimé sans ordre dans les éditions du XVIIe siècle de François Combéfis : cf. *PG* 102, col. 547-548, 563-564.

publiée quelques mois plus tard, en 1959[35]. Le traité *Contre les manichéens*, conservé dans un « ensemble disparate » de quatre livres, se lit encore intégralement dans la *Patrologia Graeca*, qui à son tour reprend l'édition publiée à Hambourg par Johann Christoph Wolf en 1722[36]. On ne dispose d'une édition critique moderne, dirigée par Joseph Paramelle et Wanda Conus-Wolska en 1970[37], que pour une petite partie de l'œuvre – le premier livre et la préface du livre IV. Les portions de texte éditées et les recherches menées par les éditeurs ont permis une reconstitution fondée de la genèse de la composition de l'œuvre et de l'histoire du texte, mais l'urgence d'une édition critique du traité dans son entier s'impose[38]. Et la *Mystagogie* aussi, texte décisif dans les disputes théologiques entre Orient et Occident, doit toujours être lue – pour peu de temps encore, souhaitons-le – dans l'édition datant du XIXe siècle de Josef Hergenröther, réimprimée dans la *Patrologia Graeca*[39].

35. Un an après la publication de la traduction de Mango, Basilios Laourdas imprime à Salonique sa nouvelle édition du texte grec des *Homélies* : *Φωτίου Ὁμιλίαι*, ἔκδοσις κειμένου, εἰσαγωγὴ καὶ σχόλια ὑπὸ Β. Λαούρδα, Θεσσαλονίκη 1959. L'édition d'Aristarchis était parue en 1900 (cf. *supra*, n. 14). Mango ne mentionne nulle part dans son ouvrage le travail que mène alors Laourdas sur les *Homélies*, tandis qu'il cite et se sert de l'édition des *Homélies* XII et XIII, publiée par Laourdas avec G. P. Kournoutos : Γ. Π. Κουρνουτος & Β. Λαουρδας, Φωτίου πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως δύο ἀνέκδοτοι ὁμιλίαι, *Θεολογία* 25, 1954, p. 177-199 ; sur l'édition d'Aristarchis, voir Mango, *The Homilies* (cité n. 22), p. 36.

36. J. Ch. Wolf, *Anecdota Graeca, sacra et profana, ex codicibus manu exaratis nunc primum in lucem edita, versione latina donata, et notis illustrata*, Hamburgi, apud Theodorum Christophorum Felginer, 1722, I, p. 1-216 ; II, p. 1-283 ; *PG* 102, col. 16a-264a.

37. Ch. Astruc, W. Conus-Wolska *et al.*, Les sources grecques pour l'histoire des pauliciens d'Asie Mineure : texte critique et traduction, *TM* 4, 1970, p. 1-227, ici p. 99-183 (« 3, Photius, Récit de la réapparition des Manichéens »). Comme l'expliquait Charles Astruc dans l'introduction de cet ample article collectif (p. 1-2), ce travail avait été engagé au cours de l'année universitaire 1962-1963 ; pour la section portant sur Photius, Wanda Conus-Wolska s'était attachée à la constitution du texte, et Joseph Paramelle à la tradition manuscrite et à la traduction.

38. Astruc, Conus-Wolska *et al.*, Les sources grecques (cité n. 37), p. 99 : « Seule, d'ailleurs, la collation intégrale de ces "quatre livres" pourrait aboutir à des conclusions fermes ; que le lecteur sache, du moins, que les sondages pratiqués dans les livres non édités ici ont confirmé les inductions faites à partir de la fraction éditée. »

39. *Photii Constantinopolitani liber de Spiritus Sancti Mystagogia*, quem notis variis illustratum ac theologicae crisi subjectum nunc primum ed. J. Hergenröther, Ratisbonae 1857 ; *PG* 102, col. 280a-392a. La réimpression de la *Patrologia* se fit contre la volonté d'Hergenröther, qui transmit à Migne la copie de la traduction latine inédite de la *Mystagogie* établie par l'érudit grec Antonio Catiforo ; cette traduction, qui a subi quelques rares modifications, se trouve en regard du texte grec dans la *Patrologia.* Sur l'histoire de ces éditions, qu'il soit permis de renvoyer à Losacco, *Antonio Catiforo* (cité n. 33), p. 165-168. Une nouvelle édition critique de la *Mystagogie* sera prochainement publiée, par Valerio Polidori : en l'attendant, la *recensio* et le *stemma codicum* ont été présentés dans V. Polidori, Towards a critical edition of Photius' *Mystagogy of the Holy Spirit*, *Studi sull'Oriente Cristiano* 19, 2015, p. 5-18 ; pour une première hypothèse de *stemma*, avec un examen de l'attribution de la *Mystagogie*, voir Id., Photius and Metrophanes of Smyrna : the controversy of the authorship of the *Mystagogy of the Holy Spirit*, *MEG* 14, 2014, p. 199-208. Le débat sur l'attribution de la *Mystagogie* a été rouvert par T. M. Kolbaba, *Inventing Latin heretics : Byzantines and the Filioque in the ninth century*, Kalamazoo 2008, p. 100-103. Ce que l'on appelle l'*Épitomé* de la *Mystagogie*, connue également sous le titre de *Syllogismes*, dont l'attribution est douteuse, mais la diffusion très vaste, a connu un destin semblable ; Alessandra Bucossi et Paolo Eleuteri (que je remercie de m'avoir fait part de cette information) travaillent sur l'édition critique de l'*Épitomé*, texte qui se lit toujours dans *PG* 102,

Un *corpusculum* de fragments de commentaires – des Épîtres de Paul et des Évangiles de Matthieu et Jean – attribués à Photius est conservé dans les chaînes exégétiques : les fragments sont édités de façon éparse et n'ont, jusqu'à présent, pas été analysés dans leur ensemble en tant que production photienne ou pseudo-photienne[40]. C'est dans le domaine du droit ecclésiastique que se situe l'*Εἰσαγωγή* (longtemps appelée à tort *Ἐπαναγωγή*) ; Photius a dû contribuer à sa rédaction, et il est considéré, de façon presque sûre, comme l'auteur du prologue : une récente étude d'ensemble, avec une traduction espagnole de l'œuvre, a été consacrée à l'*Εἰσαγωγή*, pour laquelle on dispose de l'édition de Zachariae von Lingenthal, dépassée maintenant pour le prologue par le travail d'Andreas Schminck[41]. La tradition manuscrite attribue aussi à Photius un mélange des hymnes qui ne s'insèrent pas, en raison de leur genre littéraire et de leur contenu, dans la réflexion développée ici ; une édition critique en a récemment été publiée[42]. L'épigramme conservée, sous le nom de Photius, dans l'*Anthologie palatine* pourrait être une trace d'une production du patriarche en vers[43], qui dut sans doute exister ; Athanasios

col. 392b-400a : H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich* (Handbuch der Altertumswissenschaft 12. Byzantinisches Handbuch 2, 1), München 1977² [1959], p. 522 ; G. Podskalsky, *Theologie und Philosophie in Byzanz : der Streit um die theologische Methodik in der spätbyzantinischen Geistesgeschichte (14./15. Jh.), seine systematischen Grundlagen und seine historische Entwicklung*, München 1977, p. 107-108 ; P. Gemeinhardt, *Die Filioque-Kontroverse zwischen Ost- und Westkirche im Frühmittelalter* (Byzantinisches Archiv 15), Berlin – New York 2002, p. 277-278 n. 383 ; 511 n. 1 ; 544.

40. K. Staab, *Pauluskommentare aus der griechischen Kirche aus Katenenhandschriften gesammelt* (Neutestamentliche Abhandlungen 15), Münster 1933, p. 470-652 ; *Johannes-Kommentare aus der griechischen Kirche aus Katenenhandschriften*, gesammelt und hrsg. von J. Reuss, Berlin 1966 (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 89), p. 359-412 ; *Matthäus-Kommentare aus der griechischen Kirche aus Katenenhandschriften*, gesammelt und hrsg. von J. Reuss (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 61), Berlin 1957, p. 270-337. Sur Photius commentateur de saint Paul dans le recueil de *Lettres* et *Amphilochia*, cf. B. Wyss, Photios über den Stil des Paulus, *Museum Helveticum* 12, 1955, p. 236-251.

41. L'édition du *Prologue* se trouve dans A. Schminck, *Studien zu mittelbyzantinischen Rechtsbüchern* (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte 13), Frankfurt am Main 1986, p. 4-10, avec la traduction allemande. Le texte complet de l'œuvre se trouve dans *Collectio librorum iuris Graeco-Romani ineditorum*…, ed. C. E. Zachariae a Lingenthal, Lipsiae 1852, p. 61-217, réimprimé dans *JGR*, vol. 2, p. 236-368. Pour la traduction anglaise du *Prologue* de l'Εἰσαγωγή et un commentaire systématique avec un *index locorum* voir *The Prooimion of the Isagoge*, transl. and commentary by W. J. Aerts *et al.*, ed. by B. H. Stolte and R. Meijering, dans *Subseciva Groningana : studies in Roman and Byzantine law* 7, Groningae 2001, p. 91-155. Pour la traduction espagnole commentée voir J. Signes Codoñer & F. J. Andrés Santos, *La* Introducción al derecho *(Eisagoge) del patriarca Focio* (Nueva Roma 28), Madrid 2007, p. 281-530 ; une synthèse claire du *corpusculum* juridique attribué à différents titres à Photius se trouve aux p. 46-52. Une synthèse de la structure et de la fonction de l'Εἰσαγωγή a été rédigée par S. Troianos, Byzantine canon law to 1100, dans *The history of Byzantine and Eastern canon law to 1500*, ed. by W. Hartmann and K. Pennington, Washington DC 2012, p. 115-169, ici p. 150-153.

42. S. Tessari, *Il corpus innografico attribuito a Fozio : edizione critica e analisi musicale* (Hellenica 52), Alessandria 2014 (il faut ajouter à sa bibliographie sur le corpus photien : Themelis, Ὁ ἅγιος Φώτιος [cité n. 6]), à lire avec le compte rendu de A. Luzzi, *BZ* 109, 2016, p. 985-988.

43. F. Tissoni, *Anthologia Palatina* IX 203 : Fozio, Leone il Filosofo e Achille Tazio moralizzato, *MEG* 2, 2002, p. 261-269.

Markopoulos a attribué à Photius le poème anonyme en l'honneur de Basile Ier conservé dans le manuscrit *Laur.* IX 23[44].

L'édition du *Lexique*, interrompue malheureusement par la mort de Christos Theodoridis (septembre 2009), alors que la préparation du troisième volume était en cours, n'est pas encore complètement achevée, et l'on attend le dernier volume (lettres X-Ω)[45]. Mais, comme l'a écrit Martin West, pour les lettres de A à Φ, on dispose à présent de l'édition définitive, une édition exemplaire du point de vue de la technique ecdotique : le *Lexique* photien « will not need to be edited ever again »[46], n'aura plus jamais besoin d'être édité.

L'édition Teubner des *Lettres* et des *Amphilochia*, achevée en 1988, n'a pas été suivie de traductions et de commentaires des deux *corpora*, qui aujourd'hui encore sont souhaités. Et de manière générale, elle ne semble malheureusement pas encore avoir donné aux études photiennes la « nouvelle impulsion » qu'Athanasios Markopoulos appelait de ses vœux, la jugeant nécessaire et dans une certaine mesure inévitable[47]. Depuis 1988, quelques rares études de caractère général, et le plus souvent, des contributions spécifiques – souvent utiles et pénétrantes – sur des « morceaux » des deux collections (en particulier sur la lettre 1, célèbre *speculum principis* adressé au khagan Boris-Michel de Bulgarie)[48]

44. A. Markopoulos, An anonymous laudatory poem in honor of Basil I, *DOP* 46, 1992, p. 225-232, réimprimé dans Id., *History and literature of Byzantium in the 9th-10th centuries* (Variorum CS 780), Aldershot 2004, no XIV.

45. Le second volume est paru en 1998, seize ans après le premier : *Photii Patriarchae Lexicon. 2, E-M*, ed. Ch. Theodoridis, Berlin – New York 1998. Nous indiquons en particulier, pour la réflexion critique autour de questions délicates telles que le rapport entre Photius et le lexique *Suda* et le recours à la tradition scholiographique dans l'*apparatus fontium*, les comptes rendus de F. Bossi, *Gnomon* 77, 2005, p. 14-18 ; R. Tosi, *BZ* 94, 2001, p. 347-353 ; en outre I. C. Cunningham, *Göttingische gelehrte Anzeigen* 253, 2001, p. 231-236 ; V. Tammaro, *Eikasmos* 11, 2000, p. 472-474 ; P. Yannopoulos, *Byz.* 71, 2001, p. 293-294. La publication du troisième volume, qui arrive justement à la lettre Φ, est le résultat du travail de la veuve de Christos Theodoridis, Niki Papatriantaphyllou-Theodoridis ; en plus du travail déjà cité de West (West, c.r. de *Photii Patriarchae Lexicon. 3* [cité n. 30]), les comptes rendus de I. C. Cunningham, *Eikasmos* 25, 2014, p. 522-525 et G. Ucciardello, *Classical world* 107, 2014, p. 555-557, sont d'une lecture utile. Le quatrième volume (lettres X-Ω) sera dirigé et publié par Stephanos Matthaios.

46. D'après West, c.r. de *Photii Patriarchae Lexicon. 3* (cité n. 30). Il est possible d'évoquer de nouveau, uniquement à titre d'exemple, le très riche premier apparat critique, dans lequel les textes parallèles sont systématiquement indiqués : un apparat dont l'ambition d'exhaustivité a valu à Theodoridis une approbation unanime de la communauté scientifique.

47. « Il est évident que les trois volumes [des *Lettres*] parus chez Teubner entre 1983 et 1985 vont donner une nouvelle impulsion aux études photiennes » (Markopoulos, c.r. de *Photii Epistulae et Amphilochia. 1-3* [cité n. 29], p. 238). Dans la même perspective, Schamp, c.r. de *Photii Epistulae et Amphilochia. 6, 1* [cité n. 29], p. 505 : « Il [Westerink] a donné l'édition critique de textes capitaux que l'on pourra enfin étudier en toute sécurité pour mieux comprendre la genèse et les premières étapes de la Renaissance du ixe siècle. »

48. N. G. Wilson mentionnait déjà l'indigence de la bibliographie sur les *Lettres* : N. G. Wilson, Fozio e le due culture : spunti dall'epistolario, dans Canfora, Wilson & Bevegni, *Fozio* (cité n. 13), p. 29-44, ici p. 30-31 et n. 4. Pour la chronologie des deux recueils, voir l'essai de Ó. Prieto Domínguez, Problemas de cronología relativa en dos corpora del patriarca Focio : *Epistulae* y *Amphilochia*, *MEG* 8, 2008, p. 255-270 (qui reproduit fidèlement, pour la tradition manuscrite, les *Praefationes* aux volumes de l'édition teubnerienne de Laourdas et Westerink). Pour les aspects généraux (littéraires et thématiques) des *Lettres* : Ó. Prieto Domínguez, La preceptiva epistolar en

ont été publiées. Ce phénomène est fréquent pour l'épistolographie byzantine : comme l'a observé Markopoulos, pour des raisons complexes et multiples, certaines éditions critiques souvent excellentes sont peu suivies de travaux d'interprétation – traductions et commentaires – destinés à élucider le texte[49].

II.2.2. L'*Index locorum classicorum* des *Lettres* et *Amphilochia* : quelques études de cas

Le précieux volume d'index qui complète l'édition Teubner du *Lexique* et des *Amphilochia* – et en particulier l'*Index locorum classicorum* – n'a pas davantage suscité, comme il aurait pu, d'études systématiques destinées à déterminer l'importance réelle, le poids, et le rôle des auteurs classiques dans ces deux vastes œuvres. Récemment Stephanos

Bizancio : las normas vigentes según el patriarca Focio, *MEG* 13, 2013, p. 177-203 ; R. Salvemini, Aspetti letterari dell'Epistolario di Fozio, *Annali della Facoltà di lettere e filosofia di Bari* 40, 1997, p. 191-208 ; J. Schamp, Photios, maître de l'art épistolaire, dans *Epistulae antiquae. 5, Actes du Ve colloque international « L'épistolaire antique et ses prolongements européens » (université François-Rabelais, Tours, 6-7-8 septembre 2006)*, éd. par P. Laurence et F. Guillaumont, Louvain – Paris – Dudley 2008, p. 309-325 ; G. Strano, Il tema dell'esilio negli epistolari bizantini del IX-X sec. : realtà e topos letterario, *Bizantinistica* [= *Rivista di studi bizantini e slavi*] s. II, 9, 2007, p. 175-193, ici p. 179-182, traduit des passages de l'ep. 98 ; Id., Forme e significati dei riferimenti alle eresie nell'epistolario di Fozio, *RSBN* 47, 2010, p. 177-194 ; A. Vichos, Antike Dichtung in den Briefen des Patriarchen Photios, dans *Symbolae Berolinenses für Dieter Harlfinger*, hrsg. von F. Berger *et al.*, Amsterdam 1993, p. 271-277. Un regard d'ensemble, quoique synthétique, dans S. Papaioannou, Fragile literature : Byzantine letter-collections and the case of Michael Psellos, dans *La face cachée de la littérature byzantine : le texte en tant que message immédiat : actes du colloque international, Paris, 5-6-7 juin 2008, organisé par le centre d'études byzantines de l'EHESS*, sous la dir. de P. Odorico, Paris 2012, p. 289-328, ici p. 300. Sur l'ep. 1 voir (par ordre alphabétique) : V. Leserri, L'epistola del patriarca Fozio a Boris Michele di Bulgaria : l'educazione di un principe, *Augustinianum* 44, 2004, p. 155-234 (traduction italienne de la lettre aux p. 198-234) ; A. Markopoulos, Autour des *Chapitres parénétiques* de Basile Ier, dans *Εὐψυχία : mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, t. 2, p. 469-479, réimprimé dans Id., *History* (cité n. 44), n° XXI ; P. Odorico, La lettre de Photius à Boris de Bulgarie, *BSl.* 54, 1993, p. 83-88 ; P. Speck, Die griechischen Quellen zur Bekehrung der Bulgaren und die zwei ersten Briefe des Photios, dans *Πολύπλευρος νοῦς : miscellanea für Peter Schreiner zu seinem 60. Geburtstag*, hrsg. von C. Scholz und G. Makris (Byzantinisches Archiv 19), München – Leipzig 2000, p. 342-359 ; G. Strano, A proposito dell'epistola del patriarca Fozio a Boris-Michele di Bulgaria, *Orpheus* NS 23, 2002, p. 110-126 ; Id., L'epistola 1 del patriarca Fozio a Boris-Michele di Bulgaria alla luce delle relazioni fra Chiesa d'Oriente e Occidente latino, *Miscellanea di studi storici* 14, 2007, p. 215-226 ; D. Stratoudaki-White & J. R. Berringan, *The patriarch and the prince : the letter of Patriarch Photios of Constantinople to Khan Boris of Bulgaria*, Brooklyn 1982 ; D. Stratoudaki-White, The Hellenistic tradition as an influence on ninth-century Byzantium : Patriarch Photius' letter to Boris-Michel, the archon of Bulgaria, *The patristic and Byzantine review* 6, 1987, p. 121-129. Sur les *Lettres* aux Arméniens (ep. 284, 298) : G. Strano, Il patriarca Fozio e le Epistole agli Armeni : disputa religiosa e finalità politiche, *JÖB* 55, 2005, p. 43-58. Pour les *Amphilochia,* on peut citer : J. Schamp, La « localisation » chez Photios : traduction commentée de Questions à Amphilochios 145, dans *Aristotelica secunda : mélanges offerts à Christian Rutten*, publiés sous la dir. de A. Motte et de J. Denooz, Liège 1996, p. 265-279 ; Th. Alexopoulos, Areopagitic influence and neoplatonic (Plotinian) echoes in Photius' Amphilochia : question 180, *BZ* 107, 2014, p. 1-36.

49. A. Markopoulos, Problèmes relatifs à l'épistolographie byzantine : l'absence de commentaires, dans *L'épistolographie et la poésie épigrammatique : actes de la 16e table ronde organisée par W. Hörandner et M. Grünbart dans le cadre du XXe congrès international des études byzantines, Collège de France – Sorbonne, Paris, 19-25 août 2001* (Dossiers byzantins 3), Paris 2003, p. 55-61.

Efthymiadis a éclairé avec bonheur les épisodes et les personnages des mythes classiques dans les lettres de Photius[50]. Et Nigel Wilson – d'abord dans son *Scholars of Byzantium*, puis dans un article consacré aux *Lettres* – avait fait une première tentative d'analyse des citations profanes dans les *Lettres* et les *Amphilochia*[51].

L'index risque, en réalité, de dérouter par sa richesse[52], et déjà Westerink, pour des cas isolés, mettait en garde contre le risque de distorsions des données. Dans l'ep. 156, Photius écrit au métropolite Georges de Nicomédie [*PmbZ* 2259, 22083], qui avait défendu l'origine « barbare », et non pas grecque, du terme ἐγκομβώσασθαι utilisé dans la première Épître de Pierre (1 P 5,5, τὴν ταπεινοφροσύνην ἐγκομβώσασθε).

> *Mais tu aurais dû te rappeler Épicharme surtout et Apollodore de Caryste, qui t'étaient si chers, et accepter le mot, au lieu d'en être agacé. Épicharme* [fr. 7 K.-A.] *a souvent employé ce mot, en le conjuguant à différents modes (il dit ἐγκεκόμβωται et à l'infinitif ἐγκομβώσασθαι); Apollodore de Caryste de son côté, dans sa comédie intitulée* Ἀπολιπούση (La femme qui abandonne son mari) – *indiquons aussi ici cette citation pour ton profit – dit* [fr. 4 K.-A.] *: « je m'habillai en me drapant dans le pallium, que je laissai m'envelopper (ἐνεκομβωσάμην) deux fois depuis le haut. »*[53]

Westerink, dans son bref résumé introduisant la *quaestio*, précise que ces deux « exempla » très secs, selon toute vraisemblance, proviennent d'une source lexicographique, et non de ces comédies (« nimirum e lexicis, non ex ipsis comoediis deprompta »[54]). Westerink n'argumente pas cette affirmation. On peut assurément partager son scepticisme sur la possibilité qu'aurait eue Photius de lire directement Épicharme et Apollodore de Caryste[55] et le juger opportun, même si les hypothèses – véritablement fragiles – destinées à démontrer que les comédies d'Épicharme étaient encore conservées à l'époque byzantine ont été nombreuses[56]; et l'on sait qu'Épicharme en particulier – dont maintes comédies étaient toujours conservées au IIe siècle en Égypte – connut

50. S. Efthymiadis, Le « premier classicisme byzantin » : mythes grecs et réminiscences païennes chez Photios, Léon VI le Sage et Aréthas de Césarée, dans *Pour l'amour de Byzance : hommage à Paolo Odorico*, éd. par Ch. Gastgeber *et al.* (Eastern and Central European studies 1, 3), Frankfurt am Main 2013, p. 99-114, ici p. 101-109.

51. Wilson, *Scholars*, p. 111-114; Id., Fozio (cité n. 48).

52. Photius, *Epistulae et Amphilochia. 6, 2*, p. 12-24.

53. Ep. 156, 9-15 : σὲ δ' οὖν Ἐπιχάρμου μάλιστα καὶ Ἀπολλοδώρου τοῦ Καρυστίου τῶν σῶν μεμνημένον ἐχρῆν περιπτύσσεσθαι μᾶλλον ἢ δυσχεραίνειν τῇ λέξει. ὁ μὲν γὰρ πολλαχοῦ καὶ κατὰ διαφόρους ἐγκλίσεις σχηματίζων τὴν λέξιν ἐχρήσατο ταύτῃ (« ἐγκεκόμβωται » γάρ φησιν καὶ ἀπαρεμφάτως « ἐγκομβώσασθαι »), ὁ δὲ Καρύστιος ἐν Ἀπολιπούσῃ (εἰρήσθω γὰρ εἰς τὴν σὴν χάριν καὶ ἡ χρῆσις) « τὴν ἐπωμίδα » φησὶ « πτύξασα διπλῆν ἄνωθεν ἐνεκομβωσάμην ». Commentaire de la lettre : B. Baldwin, A literary debate between Photius and George of Nicomedia, *Aevum* 60, 1986, p. 218-222.

54. Photius, *Epistulae et Amphilochia. 2*, p. 10. C'est aussi l'avis de Wilson, Fozio (cité n. 48), p. 43.

55. Partageant ce point de vue, également Wilson, *Scholars*, p. 113 : « One might be tempted to think that he had read one or more of the plays of Epicharmus, but the notion is so implausible that one must prefer the alternative explanation, which is that he is drawing on a more informative lexicon entry than any now surviving. »

56. Baldwin, A literary debate (cité n. 53), p. 221.

dès le v[e] siècle une large diffusion dans des anthologies et des florilèges[57], en raison du ton clairement gnomique de ses vers[58]. Mais il est désormais possible d'ajouter un élément supplémentaire. En 1984, lorsque le second tome de l'édition des *Lettres* fut imprimé, seul le premier tome de l'édition du *Lexique* (Α-Δ) avait été publié ; le second, contenant la lettre Ε, en grande partie conservée dans le codex de Zavorda, devait être publié en 1998[59]. C'est donc seulement aujourd'hui qu'il est possible de contrôler que figure dans le *Lexique* de Photius l'entrée ἐγκομβώσασθαι (Ε 66). Presque parfaitement superposable au passage de la lettre, cette entrée cite les vers d'Apollodore de Caryste et l'un des deux passages d'Épicharme en nous donnant une information supplémentaire : il s'agissait pour Épicharme d'un extrait de la comédie intitulée *Ἄμυκος*.

Phot. Lex. Ε *66 :* ἐγκομβώσασθαι· Ἀπολλόδωρος Καρύστιος <Ἀπολειπούσῃ> « τὴν †ἐπωνυμίαν† πτύξασα διπλῆν ἄνωθεν ἐνεκομβωσάμην ». Ἐπίχαρμος· « εἴ γε μὲν ὅτι κεκόμβωται καλῶς ». Ἀμύκῳ.

Et, significativement, la même définition de ce verbe se trouve aussi dans l'*Etymologicum genuinum*, partiellement publié à ce jour, datable de la deuxième moitié du ix[e] siècle, contemporain donc de Photius, et directement ou indirectement dépendant du *Lexique* du patriarche[60]. Dans une complexe lignée lexicographique, l'entrée pénètre ensuite au x[e] siècle dans le lexique *Suda* (Ε 106), et plus tard dans

57. Les fragments d'Épicharme, auteur « immensely problematic » (A. C. Cassio, Two studies on Epicharmus and his influence, *Harvard studies in classical philology* 89, 1985, p. 37-71, ici p. 37), sont réunis dans *Poetae comici Graeci. 1 (PCG)*, ed. R. Kassel et C. Austin, Berolini 2001, n[os] 1-239 ; *Comicorum Graecorum fragmenta in papyris reperta (CGFP)*, ed. C. Austin, Berolini 1973, p. 52-83. Deux listes des titres d'Épicharme conservés sur papyrus et datables du ii[e] s. apr. J.-C. témoignent de la diffusion et du succès du comique sicilien en Égypte à l'époque impériale : R. Otranto, *Antiche liste di libri su papiro* (Sussidi eruditi 49), Roma 2000, p. 29-40. Les fragments d'Apollodore de Caryste ont été consignés dans *PCG* 2, n[os] 1-32.

58. Voir en particulier P. van Deun, Some fragments of Epicharmus disclosed in the florilegium called *Loci communes*, *L'Antiquité classique* 60, 1991, p. 201-205, ici p. 202.

59. Cf. *supra*, n. 45.

60. Cf. Phot., *Lex.* Ε 66, app. *ad loc.* Sur le lien entre le *Lexique* de Photius et l'*Etymologicum genuinum*, voir la synthèse bibliographique de R. Tosi, Lessicografia foziana e riscoperta dei classici, dans *Bisanzio nell'età dei Macedoni : forme della produzione letteraria e artistica. VIII giornata di studi bizantini (Milano, 15-16 marzo 2005)*, a cura di F. Conca e G. Fiaccadori (Quaderni di *Acme* 87), Milano 2007, p. 258-266, ici p. 258 n. 1 ; sur le lien entre Photius – en tant qu'auteur ou lecteur – et l'*Etymologicum genuinum* voir K. Alpers, Marginalien zur Überlieferung der griechischen Etymologika, dans *Paleografia e codicologia greca : atti del II colloquio internazionale (Berlino-Wolfenbüttel, 17-21 ottobre 1983)*, a cura di D. Harlfinger e G. Prato (Biblioteca di *Scrittura e civiltà* 3), Alessandria 1991, t. 1, p. 523-541, t. 2, p. 233-239, ici t. 1 p. 525-527, 540 ; R. Reitzenstein, *Geschichte der griechischen Etymologika : ein Beitrag zur Geschichte der Philologie in Alexandria und Byzanz*, Leipzig 1897, p. 53-67 ; Id., s.v. *Etymologika*, dans *RE* 6, 1, 1907, col. 807-817, ici col. 813. Sur l'*Etymologicum genuinum*, la tradition manuscrite et les éditions (partielles) imprimées, voir D. Baldi, *Etymologicum Symeonis* : tradizione manoscritta ed edizione critica : considerazioni preliminari, dans *Vie per Bisanzio : VIII congresso nazionale dell'Associazione italiana di studi bizantini, Venezia, 25-28 novembre 2009*, a cura di A. Rigo, A. Babuin e M. Trizio, Bari 2013, t. 2, p. 855-874 ; *Etymologicum Symeonis. Γ-Ε*, rec. et prolegomena adiecit D. Baldi (CCSG 79), Turnhout 2013, p. xxvi-xxviii.

l'*Etymologicum magnum*[61]. Le progrès de l'ecdotique permet donc de consolider et de confirmer l'intuition de Westerink.

Le jeu délicat et sophistiqué de la mémoire littéraire est toujours ardu à déchiffrer pour des textes tels que les *Lettres* et les *Amphilochia*, et il est nécessaire d'établir au cas par cas si une réminiscence est le fruit d'une lecture directe, ou plutôt – ce qui est plus courant – d'une connaissance de seconde main, par l'intermédiaire de lexiques, d'anthologies, de florilèges[62]. Deux cas supplémentaires peuvent être évoqués, à titre d'exemple, en examinant les citations provenant des comédies d'Aristophane.

L'expression τὰ ἀπύλωτα στόματα, les « bouches sans porte ni fond », ne revient pas moins de sept fois dans les *Lettres* et les *Amphilochia*[63] : on la rencontre pour la première fois dans les *Grenouilles*, v. 838 (ἔχοντ' ἀχάλινον ἀκρατὲς ἀπύλωτον στόμα). Toutefois, il est nécessaire de rappeler qu'elle fut utilisée dans la littérature patristique bien avant Photius (Grégoire de Nysse, Basile de Césarée, Jean Damascène, Cyrille d'Alexandrie)[64]. Il faut considérer que ce n'est pas une allusion que Photius affectionne plus que d'autres auteurs. Mais ce qui frappe surtout, c'est qu'elle est bien attestée dans la tradition lexicographique antérieure à Photius, une tradition qu'il connaît bien. Comme l'indique le lexique *Suda* (A 3720), l'expression τὰ ἀπύλωτα στόματα était citée dans la *Préparation sophistique* de Phrynichos[65]. Et Photius connaît bien le lexique de Phrynichos, qu'il décrit avec force détail au chapitre 158 de la *Bibliothèque* et dont il se sert de manière systématique dans son *Lexique*[66]. Photius devait connaître cette expression, l'ayant certainement rencontrée au cours de ses lectures d'Aristophane : mais sa mémoire littéraire de ce tour spécifique fut probablement renforcée par son érudition lexicographique.

Enfin, il est indispensable de rappeler que l'expression τὰ ἀπύλωτα στόματα a ensuite connu un grand succès auprès des auteurs de l'époque byzantine[67], ce qui ne relève pas du hasard.

Quoique rares, les citations, ou allusions, figurant dans les lettres de Taraise à Photius et incluses dans le corpus constituent un cas singulier. Une correspondance érudite entre Photius et Taraise autour de questions scripturaires occupe les lettres 258-264. Dans la lettre 263, l. 46, écrite par Taraise, l'indice de l'édition Teubner précise que l'expression πλυνὸν ποιεῖν, « agonir d'injures/couvrir d'insultes », littéralement « passer

61. *Suda* E 106 ; *Etymologicum magnum,* s.v. ἐγκομβώσασθαι, p. 311, 10.

62. De manière générale, sur l'usage des citations dans l'épistolographie, voir A. R. Littlewood, A statistical survey of the incidence of repeated quotations in selected Byzantine letter-writers, dans *Gonimos : Neoplatonic and Byzantine studies presented to Leendert G. Westerink at 75*, ed. by J. Duffy and J. Peradotto, Buffalo 1988, p. 137-154.

63. Ep. 135, 240 ; 248, 13 ; 284, 541 ; 291, 95 (sur les trois dernières occurrences de ce tour, qui est toujours utilisé pour désigner les hérétiques, cf. Vichos, Antike Dichtung [cité n. 48], p. 274) ; *Amph*. 13, 117 ; 60, 12 ; 156, 59.

64. Outre les nombreuses occurrences chez Cyrille d'Alexandrie, on peut mentionner : Grégoire de Nysse, *In sanct. Ephr.*, *PG* 46, col. 825, 48 ; Basile, *Hom. adv. eos qui irascuntur*, *PG* 31, col. 356, 4 ; Jean Damascène, *Sacra parallela*, *fragm*., *PG* 96, col. 268, 29.

65. *Suda* A 3720 ; Phrynichos Arabios, *Préparation sophistique*, fr. 10a-b de Börries.

66. *Photii Patriarchae Lexicon. 1* (cité n. 24), p. lxxiii.

67. Pour les dizaines d'occurrences chez les auteurs byzantins succédant à Photius, depuis Aréthas jusqu'au xive siècle, on renvoie à la consultation du *TLG*.

un savon »[68], est une citation du *Ploutos* 1061, enchâssée dans les citations et les allusions néotestamentaires. Il n'est pas possible de savoir avec certitude si cette allusion pouvait être reconnue immédiatement par Photius, qui, quoi qu'il en soit, avait lu et connaissait non seulement Aristophane, mais aussi le *Ploutos*, comme le démontre l'ep. 150 : « Ce n'est pas si grave, si Ploutos est aveugle, comme le représente bien Aristophane dans sa comédie, ce qui est grave, c'est que Dikè le soit, car elle n'a pas l'occasion de tourner son regard vers ceux qui subissent des injustices. »[69] Mais il convient de rappeler que le tour πλυνὸν ποιεῖν est aussi mentionné dans l'*Onomasticon* de Pollux, en tant qu'expression comique (VII 38, 5-6 : καὶ « πλυνόν με ποιεῖς » ἡ κωμῳδία φησίν), et sera ensuite reprise dans le lexique *Suda* (Π 1817). Il ressort avec évidence d'un passage de la lettre de Georges Bardanès au patriarche Germain II que cette expression était encore connue au XIII[e] siècle : « καὶ πλυνὸν κωμῳδίας κατὰ τὴν κωμῳδίαν εἰπεῖν ἀπεφήνατε » ; et elle revient de nouveau, bien qu'elle n'y soit pas explicitement présentée comme comique, dans le traité *In calumniatorem Platonis* de Bessarion (II 3, 2, 2).

Dans cet échange épistolaire érudit entre Photius et Taraise, il n'est donc pas facile d'établir si l'expression comique fut reconnue par Photius – et employée par Taraise – comme un écho venant directement d'Aristophane, ou bien si elle se fondait sur une mémoire transmise par les lexiques.

Dans de semblables cas, la reprise de citations par Photius peut être envisagée non pas comme un écho direct des auteurs classiques, mais comme une mémoire passant par des auteurs plus tardifs, chrétiens par exemple, et/ou par la tradition lexicographique. C'est là une difficulté concrète de méthode qui, on le sait, concerne à la fois la tradition des auteurs classiques et la transmission des textes lexicographiques, et qui pose de plus en plus souvent des problèmes aux éditeurs de textes byzantins lorsqu'ils élaborent l'*apparatus fontium*[70].

Un travail global sur les *Lettres* et les *Amphilochia* reste encore à faire : un travail qui rende concrètement compte de la connaissance et de la réutilisation des auteurs profanes chez Photius, sans se limiter à l'image qu'en restitue la seule *Bibliothèque*.

68. LSJ, s.v. πλυνός, p. 1423.

69. Photius, ep. 150, 1-3 : Οὐ τοσοῦτον χαλεπὸν εἰ τυφλὸν [*recte* -ὸς?] ὁ Πλοῦτος, κατὰ τὸν καλῶς αὐτὸν κωμικευσάμενον Ἀριστοφάνην, ἀλλ' ἐκεῖνο παγχάλεπον, εἰ καὶ αὐτὴ κάθηται τυφλὴ ἡ Δίκη, μὴ ἔχουσα δι' οὗ τοῖς ἀδικουμένοις ἐπιβλέψει. Sur ce passage et en général sur la connaissance que Photius avait d'Aristophane et de la comédie, voir Wilson, *Scholars*, p. 111-114 ; Id., Fozio (cité n. 48), p. 31 ; Id., *Aristophanea : studies on the text of Aristophanes*, Oxford – New York 2007, p. 4-5 ; Vichos, Antike Dichtung (cité n. 48), p. 274.

70. Ces références, auxquelles on renvoie aussi pour la bibliographie antérieure, devraient suffire : D. R. Reinsch, Zum Edieren von Texten : über Zitate, dans *Proceedings of the 21st international congress of Byzantine studies, London, 21-26 August, 2006*, t. 1, Aldershot 2006, p. 299-309 ; F. Kolovou, Auf der Suche nach einer Theorie des Zitats in der byzantinischen Epistolographie oder „Construire et connaître, voir plus de choses qu'on n'en sait", dans *L'épistolographie et la poésie* (cité n. 49), p. 43-54 ; *Imitatio, aemulatio, variatio : Akten des internationalen wissenschaftlichen Symposions zur byzantinischen Sprache und Literatur, Wien 22.-25. Oktober 2008*, hrsg. von A. Rhoby und E. Schiffer (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse. Denkschriften 402 – Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 21), Wien 2010.

II.3. La Bibliothèque *: ecdotique et histoire du texte*

L'édition de la *Bibliothèque* par René Henry[71] est la première à se fonder sur les résultats de la *Textgeschichte* d'Edgar Martini[72]. On le sait, Martini avait démontré le premier que la tradition manuscrite de la *Bibliothèque* se base uniquement sur deux témoins de l'époque byzantine : les manuscrits *Marc. gr.* 450, A, datable de la fin du IXe siècle[73], et 451, M, datable de la fin du XIe siècle-début du XIIe siècle[74]. Martini avait également démontré l'indépendance réciproque des deux manuscrits[75].

Le seul autre témoin d'époque byzantine, le *Paris. gr.* 1266, fut copié à partir de A, déjà corrigé, et sans doute collationné avec M. Il ne conserve le texte de la *Bibliothèque* – parfois fortement raccourci – qu'à partir du chapitre 230[76] et constituait à l'évidence la seconde moitié d'une *Bibliothèque* en deux tomes.

71. Cf. *supra*, n. 23.

72. E. Martini, *Textgeschichte der Bibliotheke des Patriarchen Photios von Konstantinopel. 1, Die Handschriften, Ausgaben und Übertragungen*, Leipzig 1911 (Abhandlungen der philologisch-historischen Klasse der königl. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften 28, 6). S'y ajoutent le compte rendu de P. Heseler, *Berliner philologische Wochenschrift* 33, 1913, col. 585-598 et les approfondissements de Id., Zwei neue Aufsätze zur Textgeschichte der Bibliotheke des Photios, *Philologische Wochenschrift* 53, 1933, col. 221-223.

73. Martini, *Textgeschichte* (cité n. 72), p. 6-15, avait formulé des remarques sur le manuscrit A toujours précieuses pour certains aspects. Pour la datation et la répartition des mains cf. aujourd'hui G. Cavallo, Per le mani e la datazione del codice Ven. Marc. Gr. 450, *Quaderni di storia* 49, 1999, p. 157-174 ; N. Zorzi, *Studi sulla tradizione della* Bibliotheca *di Fozio*, thèse de doctorat de philologie classique, Università degli studi di Padova, 1998 ; à partir de cette dernière contribution, S. Micunco, Dallo *schedarion* al codice : sulla tradizione manoscritta della *Biblioteca*, dans Fozio, *Biblioteca*, a cura di N. Bianchi e C. Schiano, Pisa 2016, p. LXV-LXXXV, ici p. LXV-LXVII tire et résume les données codicologiques et paléographiques. Pour l'analyse stratigraphique cf. F. Ronconi, La *Bibliothèque* de Photius et le Marc. gr. 450 : recherches préliminaires, *Segno e testo* 10, 2012, p. 249-278 ; Id., L'automne du patriarche : Photios, la *Bibliothèque* et le Venezia, Bibl. Naz. Marc., Gr. 450, dans *Textual transmission in Byzantium : between textual criticism and Quellenforschung*, ed. by J. Signes Codoñer & I. Pérez Martín (Lectio : studies in the transmission of texts & ideas 2), Turnhout 2014, p. 93-130. Pour L. Canfora, « Thesaurus insignis, non liber », dans Fozio, *Biblioteca* (cité dans cette note), p. XI-LXIV, ici p. XI, le manuscrit A doit être vu « quasi con valore di autografo [presque avec une valeur d'autographe] ».

74. M. Losacco, Ancora sui testimoni della *Biblioteca* foziana : sulle mani del Marc. gr. 451, *Segno e testo* 12, 2014, p. 223-269. À partir de cet article et de la thèse de doctorat de Ead., *Studi sulla tradizione antica e recente del corpus foziano*, thèse de doctorat de philologie classique, Università degli studi di Bari, 1999, dépassée à vrai dire par l'article (Ead., Ancora sui testimoni) paru en 2014, Micunco, Dallo *schedarion* (cité n. 73), p. LXVII-LXVIII, tire et résume les données codicologiques et paléographiques ; les analyses de Martini sur M se trouvent dans Martini, *Textgeschichte* (cité n. 72), p. 16-19.

75. Martini, *Textgeschichte* (cité n. 72), p. 50-53. Récemment, la conclusion de Martini a été discutée par Micunco, Dallo *schedarion* (cité n. 73), p. LXXIII. Seule une reconnaissance systématique et directe de toutes les variantes pourra éventuellement dissiper les doutes et éclairer de manière concrète la relation stemmatique entre les deux manuscrits.

76. Première description dans Martini, *Textgeschichte* (cité n. 72), p. 20-22 ; maintenant, Micunco, Dallo *schedarion* (cité n. 73), p. LXVIII-LXX. Nouvelles observations sur la position stemmatique du codex dans Id., Biblioteche di patriarchi : Fozio nella collezione di Metrofane III (Par. gr. 1266), *Bollettino dei classici* s. 3, 36, 2015, p. 77-122. Le *Paris. gr.* 1266 passa entre les mains de Nicéphore Grégoras, qui put en tirer des extraits : M. Losacco, Niceforo Gregora lettore di Fozio,

Cependant, comme le montrèrent immédiatement les recenseurs[77], l'édition d'Henry présente bien des défauts. Ils concernent avant tout deux aspects macroscopiques : la *constitutio textus* et la traduction. La première est ouvertement fondée sur un critère éclectique et désinvolte : Henry déclare avoir « accordé [s]a préférence » au manuscrit A « partout où il offre un texte acceptable » et avoir « suivi M » seulement lorsque « A présente un texte déficient »[78] ; M, tout en représentant une branche d'une tradition indépendante, est exploité uniquement pour remédier aux lacunes et aux altérations de A. Le texte, selon l'objectif de son éditeur, reflète donc fidèlement A. Mais l'ordonnancement lui-même des chapitres (un élément fondamental, ne relevant pas de la forme mais du fond dans une œuvre telle que la *Bibliothèque*) reflète essentiellement la succession transmise par M : une succession qui s'était imposée dans la tradition imprimée de la

dans *Storia della scrittura e altre storie*, a cura di D. Bianconi (Bollettino dei Classici. Supplemento 29), Roma 2014, p. 53-100, ici p. 71-74, 80.

77. Comptes rendus du volume 1 : P. Burguière, *Revue des études anciennes* 64, 1962, p. 226-227 ; Q. Cataudella, *Siculorum gymnasium* NS 14, 1961, p. 231-233 ; H. Erbse, *Gnomon* 32, 1960, p. 608-618 ; R. G.[uilland], *REG* 73, 1960, p. 321-322 ; A. Guillaumont, *Revue de l'histoire des religions* 161, 1962, p. 259-260 ; J.-M. H., *Verbum Caro* 16, 1962, p. 89-90 ; N. A. Livadaras, *EEBS* 29, 1959, p. 485-487 ; Ch. Martin, *Nouvelle revue théologique* 82, 1960, p. 429. Comptes rendus du volume 2 : N. A. Livadaras, *EEBS* 30, 1960-1964, p. 584-586 ; [H.-D. Saffrey], *Revue des sciences philosophiques et théologiques* 47, 1963, p. 155-156. Comptes rendus des volumes 1-2 : F. Petit, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 27, 1960, p. 174-177 ; P. Wirth, *BZ* 57, 1964, p. 417-418 ; longue recension très critique de V. Grumel, Une nouvelle édition de la *Bibliothèque* de Photius, *REB* 18, 1960, p. 214-224. Comptes rendus du volume 3 : Q. Cataudella, *Siculorum gymnasium* NS 16, 1963, p. 225-226 ; R. G.[uilland], *REG* 77, 1964, p. 383-384 ; J. Irigoin, *Revue de philologie* 38, 1964, p. 152-153 ; F. Petit, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 30, 1963, p. 351-353. Compte rendu des volumes 1-3 : A. Každan, *Вестник древней истории* 94, 1965, p. 203-205. Comptes rendus du volume 4 : R. G.[uilland], *REG* 79, 1966, p. 806-807 ; G. Ch. Hansen, *Gnomon* 39, 1967, p. 689-694 ; F. Petit, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 32, 1965, p. 342-343. Comptes rendus du volume 5 : R. Browning, *Classical review* 19, 1969, p. 377-378 ; R. G.[uilland], *REG* 82, 1969, p. 273 ; F. Petit, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 35, 1968, p. 325-326 ; K. Tsantsanoglou, *JHS* 90, 1970, p. 226-229. Comptes rendus du volume 6 : A. Leroy-Molinghen, *L'Antiquité classique* 43, 1974, p. 581 ; F. Petit, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 37, 1970, p. 298 ; N. G. Wilson, *Classical review* 23, 1973, p. 275. Compte rendu des volumes 5-6 : G. Ch. Hansen, *Gnomon* 45, 1973, p. 240-245. Comptes rendus du volume 7 : A. Colonna, *Rivista di filologia e di istruzione classica* 103, 1975, p. 474-476 ; E. A. Fisher, *Classical world* 70, 1976, p. 195-196 ; G. Ch. Hansen, *Gnomon* 48, 1976, p. 659-663 ; F. Petit, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 43, 1976, p. 259 ; N. G. Wilson, *Classical review* 27, 1977, p. 109-110. Comptes rendus du volume 8 : D. A. Bertrand, *Revue d'histoire et de philosophie religieuses* 59, 1979, p. 218 ; L. Lacroix, *Revue belge de philologie et d'histoire* 57, 1979, p. 1039-1040 ; M. Marcovich, *Classical world* 73, 1979-1980, p. 252-253 ; F. Petit, *Recherches de théologie et philosophie médiévales* 66, 1979, p. 241. Compte rendu des volumes 7-8 : A. Leroy-Molinghen, *L'Antiquité classique* 49, 1980, p. 440. Compte rendu des volumes 1-8 : W. T. Treadgold, The recently completed edition of the *Bibliotheca* of Photius, *BSl.* 41, 1980, p. 50-61. Le compte rendu de T. Hägg, *Göttingische gelehrte Anzeigen* 228, 1976, p. 32-60 (volumes 1-7) est à indiquer entre tous, pour sa richesse et la profondeur de ses observations. À mentionner également les comptes rendus du volume des index dirigé par Jacques Schamp et publié en 1991 (Photius, *Bibliothèque. 9, Index*, par J. Schamp, Paris 1991) : O. Ballériaux, *L'Antiquité classique* 62, 1993, p. 357-359 ; S. García-Jalón, *Helmantica* 47, 1996, p. 365 ; P. Nautin, *REG* 106, 1993, p. 676 ; A. Touwaide, *Scriptorium* 46, 1992, p. 139* (fiche signalétique très concise) ; N. G. Wilson, *Classical review* 42, 1992, p. 189-190.

78. R. Henry, Introduction, dans Photius, *Bibliothèque. 1*, p. ix-xlvii, ici p. xlii, xliv.

Bibliothèque précédant l'édition d'Henry et se fondait largement à son tour sur des manuscrits descendant, directement ou indirectement, de M[79]. L'apparat critique est lui aussi loin d'être impeccable, tout comme l'usage des signes diacritiques et la pagination[80]. Enfin, la traduction française d'Henry imprimée en regard du texte grec semble trop souvent se fonder non sur le grec, mais sur la traduction latine qu'en a donnée le jésuite André Schott – sans doute avec l'aide d'un collaborateur – en 1606[81].

Mais d'autres choix ecdotiques d'Henry ont sans doute considérablement influencé – si ce n'est altéré – le savoir sur la *Bibliothèque*. Avant tout, l'édition omet complètement un élément paratextuel aussi important que le *pinax*. Henry ne rend compte ni du texte ni de l'ordonnancement interne du *pinax* – un ordonnancement contradictoire, dans maints cas significatifs, avec la succession des chapitres dans le corps du texte. Une édition critique du *pinax* n'est parue que récemment, soit presque quarante ans après le dernier tome d'Henry[82]. Et l'apparat critique de l'édition d'Henry ne rend pas davantage compte, si ce n'est occasionnellement, du rapport entre le texte de Photius et les auteurs dont il donne des *excerpta*, en particulier pour les très longs chapitres composés d'extraits. C'est

79. Henry, Introduction (cité n. 78), p. xlii. Pour l'histoire des éditions imprimées, voir l'étude toujours fondamentale de Martini, *Textgeschichte* (cité n. 72), p. 113-119 (où Martini identifie correctement les manuscrits exploités pour l'*editio princeps*); p. 119-121 pour la traduction de Schott et ses réimpressions; p. 129-130 pour l'édition Bekker; sur les éditions du xviie siècle (*editio princeps* de 1601, traduction latine de 1606, réimpression gréco-latine de 1612 et de 1653) voir Canfora, *La Biblioteca del patriarca* (cité n. 13); Id., *Il Fozio ritrovato : Juan de Mariana e André Schott* (Paradosis 4), Bari 2001; sur les manuscrits utilisés pour l'*editio princeps*, M. Losacco, Per la storia dell'*editio princeps* della *Biblioteca* : il Vat. Pal. Gr. 421-422*, ibid.,* p. 375-427; sur la figure d'André Schott et ses très précieux *Prolegomena*, voir l'essai de G. Carlucci, *I* Prolegomena *di André Schott alla* Biblioteca *di Fozio* (Paradosis 18), Bari 2012.

80. Voir notamment, entre autres, Erbse, c.r. du vol. 1 (cité n. 77), p. 609-610; Hägg, c.r. des volumes 1-7 (cité n. 77); Treadgold, The recently completed edition (cité n. 77), p. 51; Tsantsanoglou, c.r. du vol. 5 (cité n. 77), p. 227.

81. Une sélection d'erreurs conjonctives entre la traduction de Schott et la traduction française de René Henry est donnée dans Losacco, *Antonio Catiforo* (cité n. 33), p. 396-400. À son tour, la traduction latine de Schott était immédiatement apparue – parfois de manière inexplicable – criblée d'erreur et de défauts, dus à vrai dire dans certains cas à des raisons doctrinales : cf. Canfora, *Il Fozio ritrovato* (cité n. 79), p. 163-169; Carlucci, *I* Prolegomena (cité n. 79), p. 46-56; Losacco, *Antonio Catiforo* (cité n. 33), p. 136-154; L. Canfora, Tradurre la *Biblioteca* di Fozio, dans Fozio, *Biblioteca* (cité n. 73), p. vii-ix, ici p. viii, a récemment suggéré que René Henry aurait connu une version française inédite, préparée par le dilettante aventureux (« l'avventuroso dilettante ») Jean-Baptiste Constantin entre 1828 et 1818, et qu'il en aurait possédé une copie, prise d'une manière ou d'une autre comme modèle pour sa traduction. La préface et le chapitre 72 (Ctésias) de la version française de Constantin, conservée dans les manuscrits BnF, NAF 22592-22593, sont publiés : Ctesia, *Storia della Persia; L'India (Fozio, Bibliotheca, 72)*, con la trad. inedita di J. B. Constantin, a cura di S. Micunco (Agones 2), Roma – Padova 2010; S. Micunco, *Jean-Baptiste Constantin interprete di Fozio : con l'edizione critica della sua introduzione alla* Biblioteca (Ekdosis 12), Bari 2016.

82. M. R. Acquafredda, *Un documento inesplorato : il* pinax *della* Biblioteca *di Fozio*, con una nota di A. Zumbo (Ekdosis 11), Bari 2015. L'édition précédente remontait à presque un siècle auparavant : E. Martini, Studien zur Textgeschichte der Bibliotheke des Patriarchen Photios von Kpel. 1, Der alte Pinax, dans *Πεντηκονταετηρίς 1861-1911* (Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος. Παράρτημα τοῦ ΛΔ΄ τόμου), ἐν Κωνσταντινουπόλει 1913-1921, p. 297-320. Le texte du *pinax* édité par Acquafredda se trouve à présent avec le texte de la *Bibliothèque* (privé d'apparat, mais muni d'une *Note critique* illustrative) dans Fozio, *Biblioteca* (cité n. 73), p. 4-13.

là une insuffisance qui concerne à la fois l'histoire du texte de la *Bibliothèque* (exactement comme l'absence du *pinax*) et celle des textes inclus dans la *Bibliothèque*.

Henry justifiait son choix dans l'introduction de son édition : il rappelle le travail d'Anton Elter, pionnier du point de vue de la méthode d'analyse en ce qu'il confronta la fiche la plus courte du chapitre 214 et le vaste chapitre 251, et indique qu'Elter avait déjà estimé qu'une étude parallèle du texte de Photius et du texte des auteurs lus par Photius et contenus dans la *Bibliothèque* était urgente[83]. Pareille urgence avait ensuite été confirmée avec vigueur et clarté par Paul Heseler, dans sa recension de la *Textgeschichte*[84]. Curieusement, Henry argumente avec conviction : « C'est une méthode pleine d'intérêt, mais ce genre de travaux se situe au-delà des préoccupations d'un éditeur de la *Bibliothèque*. Si le texte de cet ouvrage constitue une tradition indirecte importante pour les auteurs que Photius a travaillés, il ne faut pas renverser les rôles et redresser, au moyen des textes qu'il lisait, des erreurs qu'il a pu commettre. Ce travail fait partie d'autres recherches sur l'histoire des auteurs recensés dans la *Bibliothèque* et sur la méthode de travail de Photius. Le premier instrument pour ceux qui entreprendront ces recherches, c'est, précisément, un texte qui soit le plus fidèle reflet possible de la tradition propre de la *Bibliothèque*. C'est cet instrument que j'ai voulu fournir. » Il est évident qu'une étude comparée de la tradition de Photius et de celle des auteurs réunis dans la *Bibliothèque* ne peut et ne doit aboutir à l'erreur de corriger le texte de Photius d'après le texte de l'auteur conservé (ou attesté par d'autres sources). Mais il est improbable qu'un chercheur avisé puisse courir un tel risque ; et les remarques et règles formulées par Walter Lapini ont aidé à clarifier cette question de méthode, notamment la règle selon laquelle « si un auteur A cite un auteur B, l'éditeur de A n'est responsable que de A »[85].

Seule une enquête systématique – non menée sur des échantillons isolés – peut apporter quelque éclaircissement, quand ce ne serait que des lueurs, sur les branches de la tradition (et donc concrètement, dans certains cas, sur les livres) sur lesquels Photius a dû travailler d'un côté, sur la méthode de travail de cet érudit infatigable de l'autre. Il s'agit sans doute d'un travail qui excède les forces d'un seul chercheur, mais qu'il vaudra la peine d'entreprendre un jour ou l'autre. Sur le plan de la technique ecdotique, il est nécessaire de se demander si l'édition d'un texte tel que la *Bibliothèque* peut être définitive sans un apparat critique préliminaire qui rende compte avec précision, chaque fois que cela est possible, du rapport entre le texte photien et la tradition directe des auteurs dont sont donnés des extraits : et cette question devient urgente après l'approfondissement

83. A. Elter, Zu Hierokles dem Neuplatoniker, *Rheinisches Museum für Philologie* 65, 1910, p. 175-199.

84. Heseler, c.r. de Martini, *Textgeschichte* (cité n. 72), col. 598 : « Was dann noch fehlt, ist freilich das schwerere Teil : eine vergleichende Untersuchung der bei Photius vorliegenden und der sonstigen Überlieferung für alle in der Bibliothek behandelten und exzerpierten, erhaltenen und verlorenen Schriften, ohne die, wie der Kundige weiß, auch der Text des Photius nicht vollständig wiederherzustellen ist. » Voir également Id., Zwei neue Aufsätze (cité n. 72), col. 222.

85. Les normes ecdotiques sont illustrées dans les essais de W. Lapini, *Studi di filologia filosofica greca* (Studi 211), Firenze 2003 ; Id., *Testi frammentari e critica del testo : problemi di filologia filosofica greca* (Pleiadi 15), Roma 2013 et rappelées, avec des corollaires supplémentaires, par S. Martinelli Tempesta, La nuova edizione di Diogene Laerzio, *Elenchos* 35, 2014, p. 157-189, ici p. 160-161.

et l'affinement significatifs de la recherche autour des textes transmis par *excerpta* ces quinze dernières années[86].

Il reste donc encore bien du travail sur la constitution et l'interprétation de ce texte multiforme, stratifié, souvent obscur qu'est la *Bibliothèque*. Et toutefois, la récente floraison d'études et de recherches sur cette œuvre fascinante paraît justifier a posteriori la confiance exprimée par Lemerle dans les pages consacrées à Photius de son *Premier humanisme*. Au cours de ces années, une nouvelle lumière a été jetée sur l'histoire du texte, et sur les phases les plus anciennes de sa transmission, grâce aux recherches de Guglielmo Cavallo, de Luciano Canfora et de Filippo Ronconi, annonciatrices assurément de nouveaux approfondissements et de nouvelles réflexions.

Les études récentes ont pu autant se multiplier grâce à la nouvelle datation et la reconstruction de la physionomie du *Marc. gr.* 450, le meilleur et le plus ancien témoin de la *Bibliothèque.* La date attribuée à l'écriture de ce codex a été avancée au xᵉ siècle ou même à la dernière décennie du ixᵉ siècle, autrement dit, de fait, aux dernières années de la vie de Photius ; on y a reconnu aussi l'intervention de sept copistes[87]. Se fondant sur ces éléments, Luciano Canfora a suggéré que le manuscrit a été préparé au sein du cercle de lecteurs qui devait se réunir autour de Photius, et dont témoigne, entre autres, sa célèbre lettre à Nicolas Iᵉʳ (ep. 290, 49-81)[88]. Le *Marcianus* A refléterait donc, selon cette passionnante reconstruction, la transcription et l'assemblage des σχεδάρια de Photius[89] : il serait, par conséquent, très proche de ce que l'on nomme « l'original » – dans le cas de la *Bibliothèque*, ce terme monolithique montre plus que jamais toutes ses limites[90]. Comme l'a synthétisé Ronconi, « le manuscrit dans son ensemble doit être considéré comme le résultat d'une série d'opérations diachroniques, conduites à plusieurs reprises et dans le but de normaliser des matériaux de nature évidemment fluide »[91]. La nature concrète de

86. Comme cela a été dit avec raison, « ce que nous appellerions volontiers la lecture *sélective*, c'est-à-dire cette lecture attentive qui consiste à retenir des extraits, n'a jamais suscité, à ce jour [*scil.* 2015], l'intérêt qu'elle méritait » : S. Morlet, Avant propos, dans *Lire en extraits : lecture et production des textes de l'Antiquité à la fin du Moyen Âge*, S. Morlet dir. (Cultures et civilisations médiévales 63), Paris 2015, p. 7-10, ici p. 7-8. On peut ici mentionner certains ouvrages collectifs qui ont permis de porter un nouveau regard et de consacrer une attention nouvelle à la transmission par extraits : *Encyclopedic trends in Byzantium? Proceedings of the international conference held in Leuven, 6-8 May 2009*, ed. by P. Van Deun and C. Macé (OLA 212), Leuven – Paris – WalpoleMa 2011 ; *Thinking through excerpts : studies on Stobaeus*, ed. by G. Reydams-Schils (Monothéismes et philosophie 14), Turnhout 2011 ; *Condensing texts, condensed texts*, ed. by M. Horster and Ch. Reitz (Palingenesia 98), Stuttgart 2010.

87. Cavallo, Per le mani (cité n. 73) et Zorzi, *Studi* (cité n. 73).

88. L. Canfora, Postilla, *Quaderni di storia* 49, 1999, p. 175-177 ; Id., Il «reading circle» intorno a Fozio, *Byz.* 68, 1998, p. 222-223 ; Id., Le « cercle des lecteurs » autour de Photius, *REB* 56, 1998, p. 269-273 ; Id., La *Biblioteca* di Fozio, dans *Cristianità d'Occidente e cristianità d'Oriente (secoli VI-XI), 24-30 aprile 2003. 1* (Settimane di studio della fondazione Centro italiano di studi sull'alto medioevo 51), Spoleto 2004, p. 93-125, ici p. 123-124 ; aujourd'hui Id., « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxvii-xxviii.

89. Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxvii : « Il manoscritto A è infatti il risultato del lavoro di copiatura, ad opera di varî scribi attivi contemporaneamente, i quali hanno messo "in bella copia" i varî materiali disponibili relativi all'attività "di lettura" della cerchia di Fozio. »

90. Voir au moins L. Canfora, *Il copista come autore* (La memoria 552), Palermo 2002, p. 9-10 ; pour une approche générale, B. Cerquiglini, *Éloge de la variante : histoire critique de la philologie* (Des travaux 8), Paris 1989 ; Id., « Vingt ans après », *Genesis* 30, 2010, p. 15-17.

91. Ronconi, La *Bibliothèque* (cité n. 73), p. 265.

ces documents reste incertaine, mais il s'agissait probablement de données recueillies sur des supports provisoires qui devaient être les σχεδάρια, soit les notes, les observations, les fiches de lecture qui constituaient à la fois le fruit de lectures et la base du travail critique effectué par son cercle et fondu ensuite dans la *Bibliothèque*[92].

Le manuscrit M, réexaminé ces vingt dernières années sur le plan paléographique et codicologique[93], attend encore une enquête philologique systématique, qui puisse en éclairer la nature et le faciès textuel en soi mais aussi dans son rapport à A ; jusqu'à présent pareil travail n'a été mené que sur des échantillons isolés et n'autorise donc pas à formuler de conclusions d'une certaine ampleur. On doit à Albert Severyns le travail d'enquête le plus systématique : il a reconnu en M la copie d'un exemplaire plus ancien que A, revu et corrigé par un « correcteur anonyme » qu'il identifie comme Aréthas et tient pour un élève et membre du cercle de Photius[94]. L'hypothèse de Severyns, approuvée au début, a été plus récemment diversement discutée d'un point de vue stemmatique d'un côté, sur la possibilité de la participation d'Aréthas de l'autre[95]. En liant le personnage d'Aréthas au destin et à la transmission de la *Bibliothèque*, la reconstruction de Severyns effleure en réalité une question décisive, restée jusqu'alors à la marge des études photiennes : le lien entre Photius et Aréthas. Lemerle déjà qualifiait d'« idée reçue » la vulgate selon laquelle Aréthas aurait été élève de Photius et la jugeait difficile à défendre pour des raisons chronologiques[96] : et l'on peut assurément exclure qu'Aréthas (sans doute né autour de 850)[97] ait été véritablement et formellement élève de Photius, comme on peut exclure, en général, l'hypothèse d'une institutionnalisation quelconque de l'activité continue d'enseignement dont Photius parle dans sa célèbre lettre au pape Nicolas Ier[98]. Jusqu'à présent, peu d'éléments sont connus avec certitude. Un groupe de scholies certainement d'Aréthas à la *quaestio* 80 des *Amphilochia*, conservé dans un manuscrit moscovite désormais, montre qu'il était loin d'être bien disposé à l'égard de la pensée et des écrits

92. Cf. les contributions de Canfora cités *supra*, n. 13 ; sur les σχεδάρια en particulier aujourd'hui Id., « Thesaurus » (cité n. 73), p. xiv-xx, xxix-xxx ; en outre Ronconi, La *Bibliothèque* (cité n. 73), p. 271-272.

93. Pour la bibliographie, cf. *supra*, n. 74.

94. A. Severyns, *Recherches sur la* Chrestomathie *de Proclos. 1, Le codex 239 de Photius. 1, Étude paléographique et critique* (Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège 78), Paris 1938.

95. Récapitulation bibliographique du succès de l'hypothèse avancée par Severyns sur l'identification d'Aréthas avec le « correcteur anonyme » dans Micunco, Dallo *schedarion* (cité n. 73), p. lxxxiii-lxxxiv, n. 88 ; *ibid.*, p. lxxiii et p. lxxxiv, n. 89, une réflexion brève sur la reconstruction stemmatique proposée par Severyns.

96. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 209 : « l'idée reçue qu'il a été l'élève de Photius n'a aucun fondement et paraît des moins vraisemblables, pour diverses raisons, entre autres de chronologie. » Cf. également Wilson, *Scholars*, p. 120 ; Beck, *Kirche* (cité n. 39), p. 591. Voir ci-dessous, p. ****, B. Flusin, Aréthas et la transmission du savoir.

97. L. Perria, *Arethaea*. 2, Impaginazione e scrittura nei codici di Areta, *RSBN* NS 27, 1990, p. 55-87, ici p. 56, n. 6. Pour la biographie d'Aréthas, voir aujourd'hui *PmbZ* 20554.

98. Sur l'ep. 98, cf. aujourd'hui Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xiv-xvi et p. lviii, n. 17 ; F. Ronconi, Il *Moveable Feast* del Patriarca : note e ipotesi sulla genesi della *Bibliotheca* di Fozio, dans *Nel segno del testo : edizioni, materiali e studi per Oronzo Pecere*, a cura di L. Del Corso, F. De Vivo, A. Stramaglia (Papyrologica Florentina 44), Firenze 2015, p. 203-238, ici p. 220.

de Photius[99]. Une petite pièce poétique d'Aréthas pour le patriarche Photius devait aussi exister : elle devait être conservée à l'origine dans l'actuel *Vat. Barb. gr.* 310, comme en témoigne son *pinax* (f. 2r), mais est perdue en raison d'une mutilation matérielle de ce manuscrit[100]. Une enquête sur les relations qui lièrent les deux érudits fondée sur les témoignages littéraires et matériels demeure donc un *desideratum* des études photiennes. Il est assurément séduisant, et d'une certaine façon inévitable, de conjecturer que les destinées du célèbre patriarche et homme de lettres aient croisé, même brièvement, celles d'un tout jeune Aréthas, seul intellectuel d'époque médiobyzantine dont un morceau important de la bibliothèque, une « étagère » constituée au hasard par le temps et les caprices de la tradition, nous soit parvenu. Un phénomène, on l'a vu, qui ne s'est pas produit en revanche dans le cas de Photius, dont on ne possède pas même un volume.

Sur le plan de l'interprétation de chacun des chapitres et de l'œuvre dans son ensemble, la nouvelle traduction italienne de la *Bibliothèque* – première traduction intégrale en langue moderne, après celle d'Henry dont nous avons souligné les nombreux défauts – accompagnée d'un apparat critique sélectif et d'un commentaire succinct[101], aidera les études photiennes, et leur donnera un nouvel élan dans la direction déjà souhaitée et, d'une certaine façon, entrevue précocement par Lemerle il y a quarante ans.

III. Ἀρχαιολογια de la *Bibliothèque*

On le sait, pour la composition et la chronologie de la *Bibliothèque*, on ne dispose que de deux sources : celles que l'on appelle préface – connue sous le nom de *Lettre à Taraise* – et postface. Le premier texte, la préface, a été transmis seulement dans le manuscrit A, dans une écriture repassée de très nombreuses fois ; la feuille est mutilée dans le coin supérieur externe et restaurée avec une portion de parchemin blanc. Aucun des apographes ayant survécu à A ne porte de *praefatio*, puisqu'à l'évidence, la mutilation avait frappé le manuscrit avant que des copies n'en fussent tirées[102]. L'autre texte, la postface, a été transmis uniquement dans M (f. 441r), parce que A est mutilé à la fin.

Il n'est donc pas un seul manuscrit, ni A, ni M, ni aucun des apographes respectifs, qui contienne, à la fois, la préface et la postface. Il est vraisemblable, en réalité – comme l'a déjà observé Edgar Martini, et comme le confirment les nouvelles analyses du *Marc. gr.* 451 –, que celui-ci, mutilé au début, contenait en réalité la *Lettre à Taraise* : une telle conclusion se fonde sur le calcul, avec une marge raisonnable de sécurité, des feuillets

99. M. Losacco, Testimoni antichi e moderni degli scolî perduti di Areta a Fozio, *Amphilochia* 80, *RHT* 30, 2000, p. 287-308, ici p. 303.

100. Cf. C. Gallavotti, Note su testi e scrittori di codici greci, *RSBN* NS 24, 1987, p. 29-83, ici p. 29, 36, 44. Dans le pinax du manuscrit, au f. 2r, l. 2 *ab imo*, on lit : Ἀρέθα ἀρχιεπισκόπου εἰς Φώτιον τὸν πατριάρχην. Le manuscrit contient, entre autres, trois petits écrits photiens, édités par F. Ciccolella, Three Anacreontic poems assigned to Photius, *OCP* 64, 1998, p. 305-328 ; sur ce genre littéraire, cf. Tessari, *Il corpus innografico* (cité n. 42), p. 3 et n. 11. Comme l'a écrit Wilson, *Scholars*, p. 120, « it has to be admitted that Arethas might have written verses, perhaps an epitaph, about an eminent man with whom he had no personal link ».

101. Fozio, *Biblioteca* (cité n. 73).

102. Voir aujourd'hui Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxvi-xxviii.

tombés au début. Mais il n'y a évidemment aucune certitude[103]. Aussi comprend-on pourquoi Jacques Schamp a conclu de façon drastique, et assurément paradoxale, que tenter de confronter la préface et la postface revient en réalité à comparer « des pommes et des poires »[104]. Il convient toujours de rappeler qu'il n'est aucune preuve certaine du fait que les deux textes, dans la forme sous laquelle ils nous sont parvenus, aient jamais été transmis ensemble dans le même manuscrit.

On le sait, dans la préface, qui prend la forme d'une lettre adressée à son frère Taraise, Photius déclare avoir rédigé l'œuvre après avoir été coopté dans une ambassade « auprès des Assyriens » (ἐπ' Ἀσσυρίους : Phot. *Bibl.*, *praef.*, 1, l. 1). Dans les pages de Lemerle, on trouve des débats pointus sur ces textes : la clé de voûte de la reconstruction de Lemerle est le lien entre la composition de la *Bibliothèque* et l'ambassade, la πρεσβεία auprès des « Assyriens », que celui-ci fait remonter à 837-838 et situe dans le contexte des négociations avec le califat après la défaite d'Amorion[105]. Mais, comme l'a écrit Canfora en 1994, des hypothèses sur cette insaisissable ambassade, il ne reste, sur le terrain, qu'un « cimetière »[106]. Les enquêtes de Luciano Canfora ont donc permis de rouvrir et de poser correctement la question de l'interprétation de la *Lettre à Taraise* et de la genèse de la *Bibliothèque*[107].

Il serait oiseux ici de retracer de manière systématique les hypothèses, les suggestions, les combinaisons multiples et souvent improbables construites pour rendre compte et donner sens aux affirmations de Photius et les inscrire dans un épisode connu historiquement et vérifiable. Toutefois les efforts décennaux des chercheurs n'ont pas été vains. Des interprétations métaphoriques, plus heureuses et plus fécondes qu'une interprétation rigidement littérale (qui de façon surprenante est tacitement retenue dans l'entrée biographique de la *PmbZ*[108]), sont nées précisément de l'impossibilité objective de reconstituer un contexte historique crédible autour de la πρεσβεία obscurément évoquée par Photius. Telle est la ligne de recherche suivie par les études récentes de

103. Martini, *Textgeschichte* (cité n. 72), p. 16 ; Losacco, Ancora sui testimoni (cité n. 74), p. 230-231.

104. Schamp, *Photios historien* (cité n. 3), p. 31.

105. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 37-42, 179-182.

106. Canfora, Libri e biblioteche (cité n. 10), p. 31-33 pour la revue des hypothèses, et p. 33 pour la citation ; Id., La lettera a Tarasio, *Quaderni di storia* 82, 2015, p. 29-48 ; en outre F. Ronconi, Pour la datation de la *Bibliothèque* de Photius : la *Myriobiblos*, le patriarche et Rome, dans *Byzanz und das Abendland. 2, Studia Byzantino-Occidentalia*, hrsg. von E. Juhász (Antiquitas. Byzantium. Renascentia 12 [Bibliotheca Byzantina 2]), Budapest 2014, p. 135-153, ici p. 140-142. Pour la bibliographie, nous renvoyons également aux travaux cités.

107. Outre Canfora, Libri e biblioteche (cité n. 10) et Id., « Thesaurus » (cité n. 73), cf. Id., La formation des « corpora », dans Id., *Le vie del classicismo. 3, Storia, tradizione, propaganda* (Storia e civiltà 53), Bari 2004, p. 91-112, ici p. 111 (« Ce que nous appelons "la *Bibliothèque* de Photius" […] n'est que la copie, en forme d'inventaire à numérotation continue, des notes de lecture que le "cercle" avait prises au fur et à mesure que le travail de cette communauté de lecteurs se développait. Le fichier – dont nous lisons la copie – était la seule trace qui restait – après la confiscation des livres – de ce grand travail. […] La chose assurée est qu'on a sauvé ce fichier […] »).

108. « Aus diesem Grund [*i.e.* l'opposition de son père à l'empereur Théophile] ist die Gesandtschaft zu den "Assyrern" (= Arabern), an der er nach einigem Bekunden im kaiserlichen Auftrag teilnahm, eher mit der Gesandtschaft von 845/46 oder 855/56 zu identifizieren, als mit der von 838 » (*PmbZ* 6253, p. 672).

Luciano Canfora[109], et, par la suite, de Filippo Ronconi[110] : pour les références précises et la reconnaissance de la littérature secondaire, nous renvoyons à leurs travaux, cités *passim* ici dans les notes. Si la πρεσβεία n'est qu'une allusion raffinée et voilée aux épisodes traumatisants qui marquèrent la vie du patriarche Photius, la *Bibliothèque*, comme le vit il y a cinq cents ans André Schott[111], doit être le résultat d'un travail critique, de recueil, de lecture, de réflexion, long de plusieurs décennies et sauvé, sans doute, après l'ultime chute de Photius.

IV. Les préfaces de Photius : au-delà de la *Bibliothèque*

Paul Lemerle, à l'inverse, rejetait catégoriquement l'hypothèse selon laquelle la *Lettre à Taraise* aurait constitué *in toto* une fiction littéraire, une « pure affabulation »[112]. Et toutefois, en lisant attentivement ses pages, on aperçoit une certaine oscillation face à ce texte difficile à cerner. Lemerle écrit en effet que la lettre « n'est pas, quoi qu'on ait dit, simple fiction littéraire ; *mais elle a en même temps quelque chose de factice* »[113] : des éléments factices que Lemerle voit dans la mention du secrétaire mais surtout de la rédaction de mémoire[114]. Au contraire, Lemerle n'eut aucune difficulté à attribuer un caractère de fiction aux préfaces du *Lexique* et des *Amphilochia*. Ainsi écrit-il : « Comme il [Photius] avait fait pour la *Bibliothèque* et pour le *Lexique*, il place en tête une épître liminaire :

109. Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxx-xlii : se fondant sur une abondance d'attestations bibliques et patristiques, Canfora explique que dans la *Lettre à Taraise* πρεσβεύω signifie, comme dans les épîtres de Paul (notamment Ep 6,20), « professer une foi » ; les Ἀσσύριοι sont à leur tour les infidèles, et avec la formulation complexe de sa lettre, Photius laisse entendre que sa mission est de témoigner de la vraie foi contre les infidèles qui l'ont condamné en 869-870. La « profession » de Photius consiste dans la transmission à autrui des résultats du travail de lecture et de transcription mené au sein de son cercle et confié matériellement à ses σχεδάρια, ses notes enchevêtrées. Après la seconde déposition, ou après la mort de Photius, sont réunis les documents (ὑποθέσεις et σχεδάρια) qui, à des degrés d'élaboration et de finition variables, témoignaient de l'activité longue de plusieurs décennies du *Kreis*, de son cercle.

110. F. Ronconi, The patriarch and the Assyrians : new evidence for the date of Photios' *Library*, *Segno e testo* 11, 2013, 387-395 ; Id., Pour la datation (cité n. 106), p. 148. Ronconi identifie dans la πρεσβεία ἐπ' Ἀσσυρίους une allusion amère et sarcastique au passage vétérotestamentaire Osée 5,13 où est évoquée l'histoire d'Ephraïm, fils cadet de Joseph, qui avait quitté le peuple élu pour se rendre auprès des Assyriens. L'argumentation de Ronconi conduirait aussi à une datation de la *Lettre à Taraise* (et de la partie de la *Bibliothèque* en tête de laquelle elle était placée) dans les mois qui suivirent février 870 : exilé, Photius allait envoyer à son groupe d'amis et disciples une première version provisoire, rédigée dans l'urgence, et ses amis et anciens élèves devaient ensuite y ajouter les notes et les documents de Photius qu'ils possédaient encore, en insérant à la fin de véritables extraits. Cf. aussi Id., « Nec supersit apud quemlibet saltem unus iota, vel unus apex » : l'autodafé d'où naquit la *Bibliothèque* de Photius, dans *Byzanz und das Abendland. 3, Studia Byzantino-Occidentalia*, hrsg. von E. Juhász (Antiquitas. Byzantium. Renascentia 15 [Bibliotheca Byzantina 3]), Budapest 2015, p. 31-52 ; Id., Il *Moveable Feast* (cité n. 98).

111. Cf. *infra*, p. 302.

112. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 41 : « À moins qu'on ne veuille, sans profit mais non sans paradoxe, soutenir que ce texte est pure affabulation, il parle clairement. »

113. *Ibid.*, p. 193, nous soulignons.

114. « Mais elle [*scil.* la préface (complétée par la postface)] trompe sur le détail : par exemple, quand elle veut nous faire croire que le recueil a été composé, ou peu s'en faut, de mémoire, et dicté en hâte à un secrétaire » (*ibid.*, p. 193-194).

elle est adressée à Amphiloque, métropolite de Cyzique. Et, *cette fois encore*, cette préface mêle la réalité et la fiction. »[115]

« Cette fois encore » : les études photiennes n'ont pas saisi – semble-t-il – la suggestion, l'exhortation implicite dans ces mots de Paul Lemerle. Pourtant, une lecture synoptique de toutes les préfaces de Photius peut aussi donner un nouvel éclairage sur la *Lettre à Taraise*. Il s'agit d'une voie non dénuée de surprises et curieusement peu empruntée jusqu'à présent.

Il faut avant tout relever une donnée. Toutes les préfaces aux œuvres de Photius prennent la forme d'épîtres dédicatoires à un érudit, un confrère qui lui a demandé de rédiger une œuvre – au sens large – de compilation ; différents κωλύματα, obstacles, en ont rendu la rédaction difficile et s'en sont suivis des défauts que Photius souhaite corriger dans des éditions à venir, pour en améliorer la qualité. Telle est la structure commune à tous les paratextes de Photius – et d'autres auteurs, à d'autres époques, puisque ceux-ci reflètent une topique préfacielle très répandue dans la littérature ancienne et médiévale, de la *Gebrauchsliteratur* à l'hagiographie en passant par l'historiographie, comme l'ont montré les études de Ernst Curtius[116] et comme l'a récemment rappelé Paolo Odorico pour la littérature byzantine, et spécifiquement pour la *Chronique* du moine Georges, autrement dit pour un auteur contemporain de Photius[117]. Et ce n'est pas par hasard que la recherche des *topoi (Toposforschung)* dont regorgent les paratextes, et en particulier les textes liminaires, a donné vie, ces dernières années, à de nouvelles recherches destinées à expliquer des genres en apparence éloignés les uns des autres, allant de l'hagiographie à l'historiographie[118].

115. *Ibid.*, p. 199, nous soulignons.

116. E. R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Âge latin. 1-2*, préf. de A. Michel (Agora 14), Paris 1956 [*Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter. 1-2*, Bern 1948 ; trad. ital. *Letteratura europea e medio evo latino* (Paperbacks classici), Firenze 1992]. Pour Curtius, la *Toposforschung*, la recherche des *topoi*, ne constituait pas une méthode, mais seulement une heuristique, une « ars inveniendi », à savoir une technique dotée d'une certaine systématicité, pour sonder les sources, et en dernière analyse, la genèse d'un texte littéraire. L. Spitzer, c.r. de Curtius, *Europäische Literatur*, *American journal of philology* 70, 1949, p. 425-431, ici p. 429, fit une observation qui ne semble aujourd'hui réductrice qu'en apparence : « Personally, I am not convinced that topology is a new method—it is only a new, and very rich, source of historical information which finds its place within the age-old inquiry into outward sources—it represents indeed a more systematic approach to the ultimate outward sources. » Et lire aussi A. Gelley, Ernst Robert Curtius : topology and critical method, *Modern language notes* 81, 1966, p. 579-594, ici p. 586 : « It might be said that Curtius makes no claim for any general method, that what he offers in *European literature* is only a propaedeutic for further historical and critical studies. On one occasion he does indeed write that topology *(Toposforschung)* represents for him simply "a heuristic, an ars inveniendi". »

117. P. Odorico, « Parce que je suis ignorant » : imitatio/variatio dans la chronique de Georges le Moine, dans *Imitatio, aemulatio* (cité n. 70), p. 209-216, a observé que le chercheur, lorsqu'il « se tourne vers les préfaces », « ne peut que remarquer leur désespérante et totale absence d'originalité : lorsqu'il a recours à leur analyse, le spécialiste qui veut mieux déchiffrer une œuvre, fondamentale pour la compréhension d'une période, en ressort en général les mains vides ». Et il se demande à juste titre : « Mais que dissimulent donc ces déclarations si conformistes ? […] Et au bout du compte, comment devons-nous les interpréter : faut-il leur nier toute importance sémantique ou bien doit-on leur attribuer une valeur spécifique en dévoilant leur véritable signification ? »

118. Deux exemples seulement : T. Pratsch, *Der hagiographische Topos : griechische Heiligenviten in mittelbyzantinischer Zeit* (Millennium-Studien 6), Berlin – New York 2005 ; *Prologues to ancient and medieval history : a reader*, ed. by J. Lake, North York Ont. 2013.

Luciano Canfora a observé que la *Lettre à Taraise* et la postface de la *Bibliothèque* sont intentionnellement écrites sur deux registres : l'un littéral, l'autre métaphorico-cryptique. La lecture métaphorico-cryptique, comme il l'a démontré, est donc masquée sous « una lettura "letterale" (superficiale) che evoca una situazione banale (la partenza in ambasceria, il distacco, il tono consolatorio) »[119]. Notre attention se portera précisément sur cette « situation banale » du contexte. Il peut s'avérer utile de lire dans cette optique l'un après l'autre les textes des préfaces. La *Lettre à Taraise* est, dans notre réflexion, l'un des cinq textes qui constituent le *corpusculum* des préfaces de Photius[120].

IV.1. Le quatrième livre du traité Contre les manichéens

La préface au quatrième livre du traité *Contre les manichéens* abonde en *topoi* et suggestions. La genèse complexe de l'ouvrage a été expliquée dans deux études longues et fondamentales publiées dans les *Travaux & mémoires* en 1970 et en 1973[121]. Dans la forme que les témoins conservés permettent de reconstruire, le traité est réparti en quatre λόγοι. Le deuxième et le troisième constitueraient le noyau originel du traité : deux homélies, probablement composées avant ou durant le premier patriarcat, qui contiennent une réfutation générique de l'hérésie dualiste ; le premier, ajouté par la suite en guise d'introduction aux deux homélies, consiste en un « pur plagiat » tiré des traités antipauliciens (appelés *Récit* et *Histoire*) de Pierre de Sicile (IXe siècle), et remonte d'après des indices internes irrécusables à 871-872 ; le dernier des quatre livres de Photius, c'est-à-dire ce que l'on nomme la *Retractatio*, aurait été composé bien après le premier livre, selon les éditeurs, soit après la seconde déposition, à la demande de l'higoumène Arsénios ; Lemerle avance cette hypothèse – sur laquelle nous reviendrons – en se fondant sur les lettres adressées par Photius à Arsénios, des lettres empreintes, toujours selon Lemerle, d'un désespoir si profond qu'elles ne peuvent être datées que des années qui suivent la seconde déposition. Le quatrième λόγος justement est précédé d'une « lettre d'envoi », qui en explique la genèse et la relation avec les précédents λόγοι[122].

119. « Une lecture "littérale" (superficielle) qui évoque une situation banale (le départ pour l'ambassade, le détachement, le ton consolateur) » : CANFORA, « Thesaurus » (cité n. 73), p. LII [nous traduisons].

120. Dorénavant, les citations de chacune des préfaces respecteront la pagination de l'édition critique qui s'est historiquement imposée comme l'édition de référence. *Adv. Man.* : ed. Conus-Wolska (ASTRUC, CONUS-WOLSKA *et al.*, Les sources grecques [cité n. 37], p. 181-183) ; *Amph.* : ed. Westerink (Photius, *Epistulae et Amphilochia. 4*, p. 1-2) ; *Lex.* : ed. Theodoridis (*Photii Patriarchae Lexicon. 1* [cité n. 24], p. 3-4) ; *Myst.* : ed. Hergenröther (cité n. 39) [*PG* 102, col. 279a *(praef.)*, 389d-392a (postf.)] ; *Bibl.* : ed. Bekker [*Photii Bibliotheca* (cité n. 31), 1 *(praef.)* ; 545 (postf.)] ; la préface a ensuite été éditée par Henry (Photius, *Bibliothèque*) et Canfora (Fozio, *Biblioteca* [cité n. 73], p. 3), qui respectent la pagination Bekker (non sans quelques imprécisions dans le cas d'Henry) ; l'édition de la préface de W. T. TREADGOLD, The preface of the *Bibliotheca* of Photius : text, translation, and commentary, *DOP* 31, 1977, p. 343-349, n'en tient pas compte en revanche dans la mesure où elle est essentiellement diplomatique.

121. ASTRUC, CONUS-WOLSKA *et al.*, Les sources grecques (cité n. 37) ; P. LEMERLE, L'histoire des pauliciens d'Asie Mineure d'après les sources grecques, *TM* 5, 1973, p. 1-147 (sur Photius notamment p. 31-47, ici p. 44). Pour les données relatives à la tradition manuscrite, on renvoie également à ces travaux.

122. LEMERLE, L'histoire (cité n. 121), p. 31-47.

Photius, *Adversus Manichaeos* IV, *praef.*, l. 1-8[123]
Du même Photius[124]*, contre l'erreur nouvellement apparue des manichéens, à Arsénios, le très saint moine, prêtre et higoumène de Hiéra*[125]*.*
Puisque tu as demandé, toi le plus aimable des saints personnages, à posséder le texte des discussions qui couvrent de honte la croyance du surgeon de Manès et qui furent autrefois adressées à Nicéphore, alors qu'il n'était pas encore connu sous ce nom (en effet, il n'avait pas embrassé cette foi qui a vaincu le monde, mais il se vautrait encore dans les résidus de l'hérésie, et c'est de là qu'il tirait son nom, car on l'appelait Berzélis)[126] *– puisque donc tu as réclamé ces discours, repris par écrit, mais qu'à la suite du rapt de mes livres ils endurent*

123. Texte critique établi par W. Conus-Wolska et traduction française de J. Paramelle, dans Astruc, Conus-Wolska *et al.*, Les sources grecques (cité n. 37), p. 181-183. La traduction est globalement celle de J. Paramelle, avec les quelques légères modifications de mon fait. Τοῦ αὐτοῦ κατὰ τῆς τῶν Μανιχαίων ἀρτιφυοῦς πλάνης Ἀρσενίῳ τῷ ὁσιωτάτῳ μοναχῷ, πρεσβυτέρῳ καὶ ἡγουμένῳ τῶν Ἱερῶν. Ἐπειδήπερ, ἱερῶν ἀνδρῶν ἐρασμιώτατε, τὰς διαλέξεις ἔχειν ἠξίωσας αἳ τῆς Μάνεντος μὲν παραφυάδος τὸ φρόνημα καταισχύνουσι, πάλαι δὲ Νικηφόρῳ προσωμιλήθησαν (οὔπω μὲν ἀπὸ τῆς κλήσεως ταύτης γινωσκομένῳ, καὶ γὰρ οὐδὲ τὴν πίστιν ἠσπάζετο ἥτις τὸν κόσμον ἐνίκησεν, ἔτι δὲ τοῖς τῆς ἀποστασίας λειψάνοις ἐγκαλινδούμενος καὶ τὴν ἐκεῖθεν εἷλκεν προσηγορίαν, Βέρζελις γὰρ ὠνομάζετο), ἐπεὶ οὖν τοὺς λόγους ἐκείνους εἰς γραφὴν ἀναληφθέντας ἐπεζήτησας, ἡ δ' ἁρπαγὴ τῶν βιβλίων κἀκείνοις ὑπερόριον ζημίαν ἐπέβαλεν, καὶ οὐ πάρεστι τὸ συνταγμάτιον, τῶν δὲ ἐν αὐτῷ κατατεταγμένων προηγουμένη σε χρεία κατέχει. [...].

124. L'attribution à Photius et la dédicace à Arsénios sont attestées par les manuscrits *Paris. gr.* 1228 (P, xe siècle), p. 764, et son apographe *Vat. gr.* 1923 (V, xive siècle), f. 231v. Le *Paris. gr.* 1228 semblerait datable, sur une base paléographique, au plus tard du milieu du xe siècle environ ; une datation entre la fin du xe siècle et le xie siècle est envisagée dans Astruc, Conus-Wolska *et al.*, Les sources grecques (cité n. 37), p. 102 ; la datation au xie siècle suggérée par Westerink (L. G. Westerink, *Praefatio*, dans Photius, *Epistulae et Amphilochia. 4*, p. v-xxiv, ici p. vi) est certainement trop tardive. Le témoin le plus ancien de la tradition est le manuscrit *Vat. Pal. gr.* 216 (R, datable de la fin du ixe siècle, sans doute d'origine stoudite). Dans le *Vat. Pal. gr.* 216, tout le traité *Contre les manichéens* est attribué à Métrophane (*PmbZ* 4986, 25088), archevêque de Smyrne, déposé par Photius et ignacien acharné (l'attribution du traité se lit dans l'*inscriptio* du Ier livre, f. 76r ; l'attribution du IVe livre est implicite dans l'*inscriptio* du f. 161v [fig. 1] ; le manuscrit attribue à Métrophane le *Contre les manichéens* mais aussi la *Mystagogie*). « Ô ironie », a écrit à juste titre P. Van Deun, La chasse aux trésors : la découverte de plusieurs œuvres inconnues de Métrophane de Smyrne (ixe-xe siècle), *Byz.* 78, 2008, p. 346-367, ici p. 364. Il s'agit assurément d'une « falsification délibérée » (Lemerle, L'histoire [cité n. 121], p. 39), car, tout comme le texte a été attribué à Métrophane, le nom du destinataire a été modifié, de sorte que dans le *Vat. Pal. gr.* 216 l'œuvre est dédiée à Antoine, métropolite de Cyzique (*PmbZ* 566 : Photius, selon les sources, ordonna la mutilation des doigts d'Antoine et prononça sa déposition probablement en mars 859 : cf. Lemerle, L'histoire [cité n. 121], p. 45). Amphiloque, le destinataire des *Amphilochia* (*PmbZ* 223, 20278 : cf. *infra*, n. 172), lui succéda au siège métropolitain de Cyzique.

125. L'identification du dédicataire avec Arsénios, métropolite de Corfou, est douteuse. C'est à un moine Arsénios (*PmbZ* 20598) que sont adressées les *Lettres* de Photius numérotées 60, 183, 231 et 236. Il vaut la peine de remarquer (l. 1) le *calembour* τῶν ἱερῶν – ἱερῶν ἀνδρῶν (déjà relevé par Astruc, Conus-Wolska *et al.*, Les sources grecques [cité n. 37], p. 180, n. 5) qui renforcerait l'authenticité de l'adresse à Arsénios, et non à Antoine métropolite de Cyzique. La localisation du monastère de Hiéra est également problématique. Cf. *infra*, n. 139.

126. Sur l'identification de Berzelis-Nicéphore, qui demeure problématique aujourd'hui, cf. bibliographie in *PmbZ* 5317 [*Addenda*]. Le jeu de mots Νικήφορος/ἐνίκησεν et la citation de la première épître de Jean, 1 Jn 5,4 méritent d'être relevés : ces deux données sont mises en lumière par Astruc, Conus-Wolska *et al.*, Les sources grecques (cité n. 37), p. 180, n. 5-6.

Fig. 1 – Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, *Pal. gr.* 216, f. 161[v].

eux aussi les rigueurs de l'exil, si bien que je n'ai pas sous la main ce petit recueil, et puisque tu as un primordial et pressant besoin de ce que j'y ai consigné [...].

On l'a rappelé[127], Photius subit l'ἁρπαγὴ τῶν βιβλίων à la suite de sa première destitution (867) : et c'est un motif de plainte constant pour le patriarche déchu, comme le montrent, de façon diffuse, les *Amphilochia*, les *Lettres*, la *Mystagogie*, où Photius évoque à plusieurs reprises, avec une insistance douloureuse, la confiscation de ses livres comme une punition inhumaine et sans précédent. On peut notamment citer le célèbre passage de l'ep. 98, véritable fragment d'un « récit de captivité »[128] : cette lettre – plus que toute autre – est un appel désespéré à Basile pour obtenir la restitution des livres confisqués. Dans cette missive, que l'on peut dater environ de l'année 868, Photius insiste notamment sur l'anomalie absolue constituée par le châtiment qui lui avait été infligé[129].

Photius, ep. 98, l. 2, 9-12, 16-19, 21-26 Laourdas – Westerink
Écoute, Empereur très humain [...]. *Je vis une vie plus amère que la mort. On m'a tout confisqué, j'ai été privé de mes amis, j'ai été privé de mes parents, de mes domestiques, de mes intimes, en un mot, de tout réconfort humain.* [...] *Mais sans doute le temps de l'histoire montre-t-il que, si ce n'est des ministres de Dieu, du moins quelques délinquants ont-ils subi des souffrances semblables. J'ai été privé également de mes livres, fait sans précédent et impensable, et châtiment conçu expressément contre moi. Dans quel but ? Pour que je ne puisse même plus entendre la voix du Seigneur ?* [...] *Pourquoi les livres m'ont-ils été enlevés ? Si j'ai eu tort en quelque chose, j'eusse dû recevoir d'autres livres, et même, des maîtres, pour que je puisse tirer un plus grand profit des lectures et que je puisse être corrigé par leurs réfutations. Si au contraire, je n'ai eu tort en rien, pourquoi me fait-on du tort ? Personne n'a jamais subi cela, ni parmi les orthodoxes ni parmi les hérétiques.*[130]

Or, la douleur créée par l'absence des livres traverse cette préface de part en part : et le lien entre cette ἁρπαγὴ τῶν βιβλίων que Photius dénonce ici et les épisodes tumultueux et traumatisants de sa première déposition déjà évoqués[131] est indiscutable. On peut aussi déceler dans la notion de ὑπερόριος ζημία un jeu de mots qui correspond bien à l'auteur

127. *Supra*, p. 239.
128. C. Messis, La mémoire du « je » souffrant : construire et écrire la mémoire personnelle dans les récits de captivité, dans *L'écriture de la mémoire : la littérarité de l'historiographie : actes du IIIe colloque international philologique « ΕΡΜΗΝΕΙΑ », Nicosie, 6-7-8 mai 2004*, sous la dir. de P. Odorico, P. A. Agapitos, M. Hinterberger (Dossiers byzantins 6), Paris 2006, p. 107-146.
129. Pour une approche de la lettre dans sa relation à la genèse de la *Bibliothèque* voir Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxi, xxix-xxx ; en outre Ronconi, « Nec supersit » (cité n. 110), p. 32.
130. Ἄκουσον, ὦ φιλανθρωπότατε βασιλεῦ. [...] ἡμεῖς δὲ βίον βιοῦμεν θανάτου πικρότερον· ᾐχμαλωτίσμεθα πάντων, ἐστερήμεθα φίλων, ἐστερήμεθα συγγενῶν, ὑπηρετῶν, συνήθων, πάσης ἁπλῶς ἀνθρωπίνης θεραπείας. [...] Ἀλλ' ἴσως ὁ μακρὸς χρόνος, εἰ καὶ μὴ ἀρχιερεῖς θεοῦ, ἀλλ' οὖν γέ τινας κακούργους τοιαῦτα δείκνυσι πεπονθότας· ἐστερήθημεν καὶ βιβλίων, καινὸν τοῦτο καὶ παράδοξον καὶ νέα καθ' ἡμῶν ἐπινενοημένη τιμωρία. ἵνα τί γένηται; ἵνα μὴ ἀκούωμεν μηδὲ λόγον κυρίου; [...] διὰ τί γὰρ ἡμῶν ἀφῃρέθη τὰ βιβλία; εἰ μὲν γάρ τι ἀδικοῦμεν, πλείονα ἔδει δοθῆναι, καὶ δὴ καὶ τοὺς διδάσκοντας, ἵνα καὶ ἀναγινώσκοντες μᾶλλον ὠφελώμεθα καὶ ἐλεγχόμενοι διορθώμεθα· εἰ δὲ μηδὲν ἀδικοῦμεν, τί ἀδικούμεθα; οὐδεὶς τοῦτο τῶν ὀρθοδόξων οὐδ' ὑπὸ τῶν ἑτεροδοξούντων πέπονθεν.
131. *Supra*, p. 239-240.

de la *quaestio* 21 des *Amphilochia*, consacrée aux termes polysémiques[132] : la ζημία est ὑπερόριος car elle est énorme et excessive, mais aussi parce qu'elle suppose, et en partie désigne, l'exil[133]. Et, comme on se le rappellera, Photius dans l'ep. 98, écrivant à Basile, insiste précisément sur l'exceptionnalité absolue du châtiment qui lui fut injustement infligé.

IV.1.2. La datation du quatrième livre

Les remarques précédentes semblent imposer une datation de la lettre – et donc sans doute de tout le quatrième λόγος – aux premières années du premier exil. Du reste, la datation du λόγος aux dernières années de la vie de Photius se fondait principalement sur un argument : les lettres de Photius à Arsénios[134] se distinguaient par un ton douloureux et désespéré qui correspondait bien, selon Lemerle, aux années qui suivirent la seconde déposition[135]. Quarante ans après, en réalité, il n'est plus possible d'affirmer que « ce que nous pouvons savoir d'Arsénios nous conduit donc vers la fin de la vie de Photius »[136]. L'édition Laourdas-Westerink – dont Lemerle ne pouvait disposer en 1973, année de la parution de son essai dans *Travaux & mémoires* – établit une date de rédaction des quatre lettres bien antérieure, et correspondant aux années, ou sans doute aux mois, qui suivent immédiatement la première déposition[137]. La composition du quatrième λόγος, ou du moins assurément de la lettre-préface, peut donc être avancée aux années de l'exil, après la déposition et avant le retour de Photius à Constantinople. Un autre indice mène sans doute dans cette direction. Dans le corps de la lettre-préface, Photius mentionne les ἀρρωστίαι continues qui ne cessent de tourmenter son σωμάτιον (l. 23). De plus, dans l'ep. 236 (873-875), Photius écrit à Arsénios en regrettant sa νόσος et en employant le terme σωμάτιον :

132. Dans la *quaestio* 21 *ad Amphilochium*, en expliquant l'interprétation scripturaire appropriée du mot ἀπεκρίθη, Photius recense plus de trente φωναὶ πολύσημοι, et précise (l. 132-136) : « On confectionnerait un énorme volume non pas si l'on décidait d'y intégrer toutes les entrées polysémiques pouvant être tirées des sources – ce serait une opération laborieuse et presque impossible –, mais si l'on voulait rédiger un recueil des mots communs qui reviennent plus souvent que les autres principalement dans la prose : comme je l'ai fait moi-même, comme tu le sais, à la fin de ma jeunesse. » ; texte grec : Καὶ πολύστιχον ἄν τις ἀπαρτίσῃ βίβλον, οὐκ ἐάν ποθεν τὰς πολυσήμους φωνὰς ἁπάσας περιλαβεῖν ἐθελήσοι (ἐργῶδές τε γὰρ τοῦτο καὶ πλησίον τῶν ἀνεφίκτων), ἀλλ' ἐὰν εἰς ἓν συναγαγεῖν βουληθείη τὰς ἐπὶ πλέον τῶν ἄλλων συνήθεις καὶ τοῖς λόγοις μᾶλλον ἐπιπολαζούσας· οἷα δὴ καὶ ἡμῖν ἐπράχθη τὴν τῶν μειρακίων ἡλικίαν, ὡς καὶ αὐτὸς οἶσθα, παραλλάττουσιν. Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xliv rappelle dans quelle mesure le témoignage de la *quaestio* 21 précisément autorise les interprétations polysémiques de l'écriture photienne.

133. Pour les sens du terme, LSJ, *s.v.*, p. 1867.

134. Le destinataire des *Lettres* a été identifié comme le destinataire du quatrième λόγος dans Photius, *Epistulae et Amphilochia. 1*, p. 105.

135. Lemerle, L'histoire (cité n. 121), p. 46. Pour les hypothèses sur la datation de l'ep. 236 cf. *ibid.*, p. 45.

136. Lemerle, L'histoire (cité n. 121), p. 46.

137. La datation actuelle se situe respectivement entre octobre 867 (autrement dit après la déposition) et l'année 873 pour l'ep. 60, entre octobre 867 et l'année 868 pour l'ep. 183, entre octobre 867 et l'année 871 pour l'ep. 231, entre 873 et 875 pour l'*Ep.* 236 (Photius, *Epistulae et Amphilochia. 1*, p. 105 ; *Epistulae et Amphilochia. 2*, p. 72, 147, 159).

Photius, ep. 236, l. 23-24, 26-27 Laourdas – Westerink
Une maladie aiguë et improvisée (s'il est permis de l'appeler maladie et non antichambre de la mort) s'est emparée de nous […]. *Nous sommes toutefois encore vivant, même si les séquelles de la souffrance continuent de tourmenter notre pauvre corps.*[138]

Il convient du reste de rappeler un autre élément, même s'il n'est pas nécessairement indicatif pour établir la datation. Arsénios est évoqué en tant qu'higoumène du monastère de Hiéria. Qu'il s'agisse de sa graphie exacte ou de sa localisation, on sait peu de chose de ce monastère : une confusion, imputable aux variations de la graphie, avec le monastère de Ἱερεία, au sud de Chalcédoine[139], est possible ici. Or, comme le rappelle Janin, la *Vita Euthymii* mentionne justement Hiéria, en y situant, à la différence des autres sources, le second exil de Photius (ἐν τοῖς καλουμένοις Ἱερίοις)[140]. Aussi peut-on se demander si Photius a été confiné, après la seconde déposition, au monastère de Hiéria, dirigé un temps par son compagnon Arsénios.

Suit dans la préface un résumé, très dense et tourmenté, des λόγοι qui précèdent, c'est-à-dire de τὰ ἐν αὐτῷ κατατεταγμένα (l. 8), dans une période longue et tortueuse. Photius reprend, une fois le résumé achevé :

Photius, *Adversus Manichaeos* IV, *praef.*, l. 18-21
Tout cela donc [c'est-à-dire : le contenu de ces λόγοι momentanément perdus], *autant qu'il nous était possible et que le permet ce moment difficile, nous l'avons résumé dans une nouvelle version (ἔκδοσις) – car c'est en cela, je pense, que consiste ta demande – et nous l'envoyons à ta sainteté.*[141]

Ἔκδοσις est le mot par lequel Photius nomme l'œuvre qu'il est en train de présenter à Arsénios (καθυποβαλόντες ἐκδόσει). Jusqu'à présent, la question de la terminologie du livre dans la *Bibliothèque* de Photius n'a été étudiée dans sa globalité que dans deux brefs articles de José Ochoa[142] ; elle demanderait une enquête plus vaste et plus systématique,

138. Ἡμᾶς δὲ νόσος ἔσχεν (εἴ γε χρὴ ταύτην νόσον καλεῖν, ἀλλὰ μὴ θανάτου πρόθυρα) ὀξεῖα καὶ ἀπροσδόκητος […]. καὶ λοιπὸν ἤδη ζῶμεν, εἰ καὶ τὰ λείψανα τοῦ πάθους ἔτι παραλυπεῖ τὸ σωμάτιον.

139. Lorsque Lemerle écrivait, on ne savait rien de ce monastère, qui n'était pas enregistré dans le fichier qui devait donner vie, peu de temps après, au répertoire imposant de Janin. Lemerle, L'histoire (cité n. 121), p. 45 remarquait : « Ce monastère, probablement de la région de Constantinople ou en Thrace, ne semble pas avoir été encore repéré » ; il précisait également : « le regretté R. Janin et ses savants confrères Assomptionnistes […] ont bien voulu me dire qu'il ne figure pas dans leur fichier » (*ibid.*, n. 79). Deux ans plus tard, en 1975, était imprimé à titre posthume Janin, *Géographie* 2, où (p. 35-36, 84-85) se trouve l'entrée consacrée à Ἱερεία et l'entrée consacrée à un monastère τῶν Ἀρμενιανῶν, pouvant sans doute être identifié comme le monastère de Hiéria dont Arsénios était higoumène.

140. *Vita Euthymii*, p. 11, l. 21-22. La *Vita Euthymii* fournit des informations connues nulle part ailleurs sur la seconde déposition de Photius : cf. *Vita Euthymii*, p. 37-53.

141. Ταῦτα δὴ ταῦτα καθ' ὅσον οἷόν τέ ἐστιν ἡμῖν καὶ ἡ τοῦ καιροῦ συγχωρεῖ βαρύτης καθυποβαλόντες ἐκδόσει (ἐν τούτοις γάρ, οἶμαι, περιγράφεταί σου καὶ τὸ αἴτημα), τῇ σῇ διεπεμψάμεθα ὁσιότητι.

142. J. A. Ochoa, La terminología del libro en la *Biblioteca* de Focio. Libro físico y obra literaria, dans *Atti del I seminario di studi sui lessici tecnici greci e latini (Messina, 8-10 marzo 1990)*, a cura di P. Radici Colace e M. Caccamo Caltabiano (Atti della Accademia peloritana dei Pericolanti. Classe di lettere, filosofia e belle arti. Supplemento 66), Messina 1991, p. 113-128 ; Id., La terminología

si possible étendue aux autres œuvres de Photius, comme le démontre ce passage du *Contre les manichéens*. Les acceptions du terme ἔκδοσις enregistrées dans le recensement d'Ochoa semblent ici s'ajouter les unes aux autres et se renforcer mutuellement. Ἔκδοσις indique, à la fois, seconde rédaction (et l'intitulé du traité dans le *Vat. Pal. gr.* 216 porte la trace de la référence à une « seconde édition »)[143], résumé, nouvel ouvrage[144]. Dans l'*usus* photien, est associée à ce terme l'idée de modification du texte, d'activité éditoriale, de refonte qui suppose une intervention de l'auteur sur des documents bruts tels que les σχεδάρια[145] soit, comme dans ce cas, sur une œuvre déjà en circulation mais dont il ne disposait plus. Ici, ce terme prend plusieurs des sens que Photius lui donne lorsqu'il l'utilise dans d'autres passages : la nouvelle ἔκδοσις préparée – pour Arsénios – dans des conditions pourtant si difficiles est à la fois réédition, résumé, mais aussi, inévitablement, une œuvre véritablement nouvelle sur un sujet déjà traité auparavant.

Plus de la moitié de la préface (19 lignes sur 32) s'articule autour du thème de la τοῦ καιροῦ χαλεπότης, entre la maladie et les livres saisis. Le résultat d'un travail mené dans des conditions aussi peu propices pourrait toutefois décevoir le destinataire, et Photius prévient son désappointement, avec une sorte de variation sur le *topos modestiae* :

> Photius, *Adversus Manichaeos* IV, *praef.*, l. 21-24
> *Si tu y trouvais ce que tu as espéré, ce serait bien l'effet de tes prières et de la foi qui a inspiré ta requête ; si au contraire ton espérance doit être vaincue par la déception, attribue-le aux maladies continuelles dont notre malheureux corps ne cesse de nous importuner, et à la difficulté du moment.*[146]

Mais Photius prévoit aussi l'éventualité d'une évolution de sa désolante situation. Si, au contraire, il devait reprendre possession de ses livres, et si Arsénios obtenait le livre qu'il avait initialement demandé, ce dernier – Arsénios – ne devra pas s'étonner des éventuelles répétitions entre les deux rédactions du traité :

del libro en la *Biblioteca* de Focio. Denominación de la obra literaria, *Erytheia* 13, 1992, p. 103-109. Depuis l'âge hellénistique, la notion d'ἔκδοσις est du reste toujours associée à des formes de refonte critique du texte : F. Montanari, *Ekdosis* : a product of the ancient scholarship, dans *Brill's companion to ancient Greek scholarship. 2, Between theory and practice* (Brill's companion in classical studies), ed. by F. Montanari, St. Matthaios and A. Rengakos, Leiden – Boston 2015, p. 641-672.

143. Cf. fig. 1 : κατὰ τῆς τῶν Μανιχαίων ἀρτιφυοῦς πλάνης β′ ἐκδόσεως Ἀντωνίῳ μητροπολίτῃ Κυζίκου.

144. Ochoa, La terminología. Libro físico (cit. n. 142), p. 118-120. Les six acceptions recensées par Ochoa pour les vingt-quatre occurrences du terme dans la *Bibliothèque* sont : « dos version de la misma obra, con cambios sustanciales[...] ; un estadio distinto de la confección de un texto [...] ; la realización de una antología [...] ; la realización de en resumen [...] ; obras dinstintas sobre el mismo objeto [...] ; obras distintas pero del mismo tipo ». Le mot ἔκδοσις ouvre le titre d'une profession de foi attribuée à Photius dans le *Vind. hist. gr. 7* (*ca.* 1200, f. 231^{r-v}) ; la profession est publiée maintenant pour la première fois, traduite et commentée par Delouis, La profession de foi (cité n. 13), p. 132-138 ; dans le titre, le terme ἔκδοσις « désigne la "rédaction" ou la "version" d'un texte préexistant à laquelle on prévoit de donner une publicité » (ici, p. 133 et n. 47).

145. Cette perspective est défendue dans des passages illustrés par Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xvi (*Amph.* 78) ; xxviii (préface de la *Bibliothèque*).

146. Καὶ εἰ μὲν εὕροις ὡς ἤλπισας, τῆς σῆς ἂν εὐχῆς εἴη καὶ τῆς κατὰ τὴν πίστιν αἰτήσεως ἡ ἐνέργεια· εἰ δὲ τὰς ἐλπίδας ἐκνικήσει τὸ ἀδόκητον, τοῦτο δὴ ταῖς τε συνεχέσιν ἀρρωστίαις αἷς οὐ λήγει παρενοχλοῦν ἡμᾶς τὸ σωμάτιον καὶ τῇ τοῦ καιροῦ λογίζου χαλεπότητι.

Photius, *Adversus Manichaeos* IV, *praef.*, l. 24-28
Mais, à supposer que la divine surveillance détourne ses yeux de nos fautes et, imprimant un cours plus favorable à nos affaires, résolve en douceur la colère humaine et sans motifs, si jamais le texte, objet de ta première demande, parvenait entre tes mains, ne va pas t'étonner, à la lecture, si la majeure partie de son contenu se retrouve dans celui-ci, étonne-toi bien plutôt si elle n'y manque pas.[147]

Ici, avec un procédé lui aussi rituel, on le verra, Photius prévient les éventuelles critiques et perplexités du destinataire – et des lecteurs, naturellement – en insistant sur les difficultés qui ont marqué la rédaction de son ouvrage :

Phot. *Adversus Manichaeos* IV, *praef.*, l. 28-32
Car il est trop fréquent de voir l'oubli triompher des connaissances les meilleures et les plus nécessaires, surtout quand il trouve un allié dans les circonstances ; en même temps, tu ne dois pas perdre de vue ceci : nous ne nous chargeons pas de composer un nouveau traité mais, faute de mieux, nous substituons à celui dont nous sommes privé une consolation pour cette privation et un remède contre l'oubli, pour nous-même et nos amis.[148]

Le *Contre les manichéens* est donc offert à son destinataire comme un παραμύθιον, une consolation après la privation de l'ouvrage d'origine, et, avec une expression aux maints échos et maintes suggestions[149], comme un φάρμακον λήθης. On le sait, Photius offre la *Bibliothèque* à son frère Taraise en tant que παραμύθιον après la διάζευξις qui les éloigne l'un de l'autre (*praef.* 1, l. 3).

IV.1.3. Les *topoi*

Il est possible, dans cette première préface, d'isoler un groupe d'éléments récurrents dans les préfaces photiennes.

Avant tout, Photius a commencé son travail car son destinataire en a fait la requête. Tel est le premier *topos* de l'exorde, un *topos* fondamental dont il est impossible de recenser la diffusion. Dans une page célèbre, Ernst Curtius écrivait : « Souvent s'ajoute à la formule de modestie une déclaration particulière : si l'auteur se risque à écrire, c'est uniquement parce qu'un protecteur ou un supérieur l'en a prié, en a exprimé le désir ou donné l'ordre. » Et après avoir évoqué quelques-uns des cas les plus célèbres, il conclut : « D'innombrables auteurs du Moyen Âge affirment qu'ils écrivent sur ordre ; les historiens de la littérature prennent cela pour argent comptant, or le plus souvent, il ne s'agit que d'un *topos*. »[150] Tel est le *topos* de la requête, ou *Auftragstopos*, qui coïncide en partie

147. Ἂν δέ ποτε τῆς θείας ἐπισκοπῆς παρορώσης μὲν οἷς ἁμαρτάνομεν, εὐμενέστερον δὲ διατιθεμένης τὰ ἡμέτερα καὶ τὴν ἀνθρωπίνην καὶ ἀναίτιον ὀργὴν διαλυούσης εἰς πραότητα, τὸ κατ' ἀρχὰς αἰτηθὲν ταῖς σαῖς χερσὶ περιενεχθείη, μηδὲν θαυμάσῃς ἀναλεγόμενος, εἰ τὰ πλείω τῶν ἐν αὐτῷ κἀνταῦθα συμπεριείληπται, ἀλλὰ τοὐναντίον εἰ μὴ παρεῖται.

148. Λήθη γὰρ πολλάκις καὶ τῶν ἄμεινον εἰδέναι καὶ τῶν ἀναγκαίων ἐπεκράτησε, μάλιστά γε συμμαχίαν τὴν ἐκ τῶν παρόντων εἰ συνεπάγοιτο. Ἅμα δέ, μηδὲ ἐκεῖνο δίδου παρορᾶν ὅτι μὴ προάγειν ἄλλην πραγματείαν ὑφιστάμεθα, ἀλλ', ὡς ἐν ἀπόροις, τῆς ἐστερημένης παραμύθιον καὶ λήθης φάρμακον ἑαυτοῖς καὶ φίλοις ἀντεισάγοντες.

149. Cf. *infra*, p. 272-273.

150. Curtius, *La littérature européenne. 1* (cité n. 116), p. 157. Sur les modèles classiques des préfaces dans la littérature médiévale, cf. également G. Simon, Untersuchungen zur Topik der

avec la *causa scribendi*[151]. Dans une étude sur les préfaces des textes latins en prose, Tore Janson identifie la plus ancienne attestation grecque de ce *topos* dans les préfaces – sous forme épistolaire également – d'Archimède (287-212 av. J.-C.) aux traités *De la sphère et du cylindre* et *Des spirales*[152]. Les préfaces aux deux traités indiquent que ceux-ci ont été rédigés pour, et sur demande de, Dosithée, mathématicien dont, n'était cette mention dans les préfaces d'Archimède, on ne sait rien. L'indication de la demande d'un ami ou d'un confrère comme raison de la rédaction d'un ouvrage devait rapidement devenir un *topos*. Or celui-ci n'était pas nécessairement fondé sur des éléments concrets du point de vue historique. C'est ce que montre bien une lettre de Pline le Jeune (VI 15), où il raconte comment le poète Passienus Paulus, durant une lecture publique de ses vers, a été brusquement interrompu par son ami Priscus. Celui-ci aurait précisément nié lui avoir demandé de les composer, suscitant l'hilarité de l'assistance et le commentaire impitoyable de Pline[153].

Arsénios aurait donc demandé à Photius de mettre par écrit les conversations que celui-ci avait eues avec Nicéphore à propos de l'hérésie paulicienne. On peut donc repérer un autre *topos* – bien connu également – dans la présentation de la nature même de l'œuvre. Présenter une œuvre comme la consignation de dialogues précédemment échangés est

Widmungsbriefe mittelalterlicher Geschichtsschreiber bis zum Ende des 12. Jahrhunderts, *Archiv für Diplomatik* 4, 1958, p. 52-119 ; 5-6, 1959-1960, p. 73-153. Pour un tableau des études sur la topique préfacielle dans l'Antiquité, la préface de T. Janson, *Latin prose prefaces : studies in literary conventions* (Acta Universitatis Stockholmiensis 13), Stockholm – Göteborg – Uppsala 1964, p. 11-13, est toujours d'une lecture utile ; on y renvoie aussi pour des considérations générales et des observations de méthode. Toujours de manière générale, on peut remarquer qu'on ne dispose pas, pour la littérature grecque, d'enquête d'une certaine ampleur sur les préfaces, ni de recueils d'études comme l'est pour le latin cette publication récente : *Pratiques latines de la dédicace : permanence et mutations, de l'Antiquité à la Renaissance*, sous la dir. de J.-C. Juhle (Lectures de la Renaissance latine 4), Paris 2014. La deuxième section du volume est consacrée à la poésie grecque (La dédicace dans la poésie grecque ancienne, p. 63-140). Janson, *Latin prose prefaces* (cité plus haut dans cette note), p. 9, observait du reste que les préfaces attestées dans la littérature latine sont plus nombreuses que dans la littérature grecque, « and more interesting, so that a study of the Greek material would probably yield less of value » (*ibid.*, p. 9) ; dans une perspective semblable T. Fuhrer, La dédicace littéraire et la mise en scène de l'auteur, dans *Pratiques latines* (cité plus haut dans cette note), p. 215-240, ici p. 217 n. 2 (« la pratique de la dédicace littéraire est apparemment beaucoup plus courante dans la littérature romaine que grecque »). Un travail d'ensemble sur les préfaces grecques ayant survécu – quels qu'en soient le nombre global et l'intérêt littéraire – serait assurément utile et opportun. Il n'est pas non plus, pour la littérature grecque, de recueil semblable à *Prefazioni, prologhi, proemi di opere tecnico-scientifiche latine. 1-3*, a cura di C. Santini e N. Scivoletto, Roma 1990-1998. La topique préfacielle a connu un certain succès comme sujet de travaux universitaires au début du xxe siècle : *De antiquorum epicorum didacticorum historicorum proemiis : dissertatio inauguralis* […], scripsit G. Engel, Marpurgi Cattorum 1910.

151. L. Arbusow, *Colores rhetorici : eine Auswahl rhetorischer Figuren und Gemeinplätze als Hilfsmittel für akademische Übungen an mittelalterlichen Texten*, 2., durchgesehene und vermehrte Auflage hrsg. von H. Peter, Göttingen 1963, p. 98.

152. Janson, *Latine prose prefaces* (cité n. 150), p. 19. Dans la littérature latine, la première attestation ayant survécu se retrouve dans la *Rhetorica ad Herennium* : l'auteur anonyme déclare justement avoir écrit l'ouvrage sur demande de son ami Gaius Herennius.

153. Sur l'interprétation, controversée du reste, de ce passage, cf. R. K. Gibson & R. Morello, *Reading the* Letters *of Pliny the Younger : an introduction*, Cambridge – New York 2012, p. 65 ; *The fragmentary Latin poets*, ed. with commentary by E. Courtney, Oxford 1993, p. 371 ; B. J. Schröder, Literaturkritik oder Fauxpas? Zu Plin. Epist. 6, 15, *Gymnasium* 108, 2001, p. 241-247.

un procédé très répandu. Une de ses attestations les plus anciennes et les plus célèbres – son archétype, selon Gérard Genette[154] – est constituée par le prologue du *Théétète* de Platon (142a-143c), dans lequel Euclide raconte, avec une extraordinaire complexité de plans temporels[155], avoir transcrit les conversations échangées entre Socrate, Théodore et Théètète. Le modèle platonicien (repris ensuite par Cicéron) est longtemps suivi : il influence, par exemple, la construction du préambule du *Secretum* de Pétrarque[156]. De la même manière, on le verra, le corpus des *Amphilochia* sera présenté comme le résultat des transcriptions de conversations érudites.

Le modèle littéraire de la transcription d'un dialogue précédent se combine, dans cette préface, avec un autre célèbre *topos* utilisé ici par Photius : le *topos* de l'*oblivionis remedium*[157]. En achevant sa lettre à Arsénios, Photius dépeint donc son traité comme une consolation après avoir été privé de son premier traité, et comme un remède à l'oubli, λήθης φάρμακον, pour lui-même et pour ses amis.

Le lien entre mémoire et écriture est très ancien. Dès la poésie tragique, la métaphore de la mémoire comme écriture (« les tablettes de l'esprit ») apparaît solidement établie : les γράμματα sont appelés μνήμη ἁπάντων dans le *Prométhée* d'Eschyle (v. 460)[158]. Le tour φάρμακον λήθης notamment, central dans l'économie de la lettre, a connu un grand succès précisément dans les textes liminaires. Dans un fragment du *Palamède* d'Euripide (Eur. *Palam*. fr. 578 K.), le plus long des fragments de cette tragédie, aujourd'hui perdue, ayant survécu, conservé par Stobée (II 4, 8), Palamède s'attribue le mérite de la création des lettres, τὰ τῆς γε λήθης φάρμακ' ὀρθώσας μόνος. Grâce à cette invention, les hommes pourront avoir une pleine connaissance des lettres, des γράμματα : « de sorte que », poursuit Euripide, « quiconque serait absent, parti même au-delà de l'étendue des mers, soit bien informé de tout ce qui se passe chez lui, et dise par écrit à ses enfants, où que la mort le cueille, la mesure de ses richesses ; et de sorte que celui qui reçoit [son message]

154. « Procédé pseudo-diégétique » : G. Genette, *Figures. 3* (Poétique), Paris 1972, p. 245-246.

155. Sept plans temporels, selon la reconstitution de F. Ferrari, L'enigma della conoscenza : un'introduzione al *Teeteto*, dans Platone, *Teeteto*, introd., trad. e commento di F. Ferrari, Milano 2011, p. 9-145, ici p. 21-22 (pour la bibliographie sur les différentes scansions temporelles, voir *ibid*., p. 22, n. 22). En outre, sur le préambule du *Théétète*, M. Tulli, Platone, il proemio del Teeteto e la poetica del dialogo, dans *L'autore pensoso : un seminario per Graziano Arrighetti sulla coscienza letteraria dei Greci*, a cura di M. Tulli (Biblioteca di Studi antichi 95 – Ricerche di filologia classica 6), Pisa – Roma 2011, p. 121-133.

156. R. Caputo, I preliminari della mente, dans *Strategie del testo : preliminari, partizioni, pause : atti del XVI e XVII convegno interuniversitario (Bressanone, 1988 e 1989)*, a cura di G. Peron (Quaderni del Circolo filologico-linguistico padovano 16), Padova 1995, p. 43-59, ici p. 45.

157. Le *topos* n'est pas recensé chez Curtius, *La littérature européenne* (cité n. 116), où se trouve toutefois une référence aux « anciennes métaphores tirées de l'écriture pour désigner la mémoire » (t. 2, p. 12). Sur ce *topos* – dans la littérature hagiographique – lire Pratsch, *Der hagiographische Topos* (cité n. 118), p. 35-36.

158. Cf. également Eschyle, *Agamemnon* 801 ; Sophocle, *Philoctetes* 1325 ; Euripide, *Troades* 662 ; on rencontre aussi cette métaphore dans les fragments du poète comique Cratinos, fr. 128 K.-A. Voir aussi G. Nieddu, La metafora della memoria come scrittura e l'immagine dell'animo come *deltos*, *Quaderni di storia* 19, 1984, p. 213-219 ; G. Fantuzzi, Gli ἀλεξίλογα γράμματα di Crizia, *ibid*., p. 221-227.

soit informé. »[159] On le sait, dans un passage du *Phèdre* (247e) – faisant allusion sans doute à dessein à ces vers de Palamède[160] – Theuth explique que l'écriture, τὰ γράμματα, est μνήμης τε γὰρ καὶ σοφίας φάρμακον. Mais le succès du tour d'Euripide est beaucoup plus important et durable. Clément d'Alexandrie dans sa préface aux *Stromates* présente aussi son œuvre comme un φάρμακον λήθης – une œuvre miscellanée, ce qui n'est pas un hasard ; ainsi procèdent également : Palladius dans la préface de l'*Histoire lausiaque*, Théodoret dans la préface de l'*Histoire des moines de Syrie*, Maxime le Confesseur dans sa *Mystagogie*, où l'on remarque notamment le lien entre ce thème et le *topos* de la requête, selon un développement bien connu, de Photius entre autres[161]. En outre, comme l'a montré la récente étude de Thomas Pratsch, le *topos* de l'*oblivionis remedium* est l'un des principaux thèmes des préfaces hagiographiques ; rappelons à cet égard que la préface de la *Vie de Théodore Stoudite* (*BHG* 1754) évoque explicitement le thème du φάρμακον λήθης[162]. De manière générale – et indépendamment du tour euripidien – le thème du souvenir constitue le pivot de nombreuses préfaces, dans des œuvres de genres, de natures, d'époques différentes, y compris dans d'autres littératures : Aulu-Gelle – pour citer un exemple parmi maints autres – indique avoir composé les *Nuits attiques* « ad subsidium memoriae »[163]. Et il est probable que Photius, expert, on l'a dit, dans les voix polysémiques, comme le montre la *quaestio* 21 *ad Amphilochium*, joue sur l'ambiguïté : l'œuvre est deux fois φάρμακον λήθης, parce qu'elle permet de rappeler à la mémoire, simultanément, le traité confisqué et, à travers lui, le patriarche exilé et malade. Le φάρμακον λήθης se révèle donc instrument à la fois de l'amitié et de la mémoire.

159. L. 4-5 : ὥστ' οὐ παρόντα ποντίας ὑπὲρ πλακὸς | τἀκεῖ κατ' οἴκους πάντ' ἐπίστασθαι καλῶς | παισίν †τ' ἀποθνῄσκοντα† χρημάτων μέτρον | γράψαντά γ' εἰπεῖν, τὸν λαβόντα δ' εἰδέναι. Édition du fragment avec un *specimen* précieux d'apparat et de commentaire dans C. Neri, I rimedi dell'oblio (Eur. *Palam.* fr. 578 K.), *Eikasmos* 18, 2007, p. 167-171. On peut aussi consulter le commentaire de R. Falcetto, *Il* Palamede *di Euripide*, ed. e commento dei frammenti (Minima philologica 1), Alessandria 2002, p. 96-119.

160. I. Rutherford, Μνήμης … Φάρμακον at Plato *Phaedrus* 274e-275a : an imitation of Euripides fr. 578?, *Hermes* 118, 1990, p. 377-379.

161. Clément d'Alexandrie, *Stromata* I 1, 11, 1 (cf. également I 1, 14, 1-2) ; Palladio, *La storia Lausiaca*, introd. di Ch. Mohrmann, testo critico e commento a cura di G. J. M. Bartelink, Milano 1974, *praef.* 3, p. 6, 24-25 ; *Maximi Confessoris Mystagogia*, ed. a Ch. Boudignon, Turnhout 2011, p. 4, 15 (l. 12-15 : ἀπῄτεις με κατεπείγων ἐξ αὐτῆς ἔγγραφόν σοι τὴν τούτων ποιεῖσθαι διήγησιν, λήθης φάρμακον καὶ βοήθειαν μνήμης ἔχειν τὸ γράμμα βεβουλημένος). Une légère variation chez Théodoret de Cyr, *Histoire des moines de Syrie*, introd., texte critique, trad., notes, index par P. Canivet et A. Leroy-Molinghen (SC 234 & 257), Paris 1977-1979, *praef.* 2, 12-14, p. 126 : οὕτως ἡ τῆς τοιᾶσδε συγγραφῆς φιλοπονία, οἷόν τι φάρμακον ἀλεξίκακον γίνεται, λήθης ἐπίβουλον καὶ μνήμης ἐπίκουρον.

162. *Vita Theodori Studitae* (*BHG* 1754) 233b-c ; Pratsch, *Der hagiographische Topos* (cité n. 118), p. 36.

163. Aulu-Gelle, *Noctes Atticae*, *praef.* 2, 9. Cf. également Macrobe, *Saturnalia*, *praef.* 2, 3. Sur la *memoria* chez Aulu-Gelle, voir Ch. Heusch, *Die Macht der memoria : die* Noctes Atticae *des Aulus Gellius im Licht der Erinnerungskultur des 2. Jahrhunderts n. Chr.* (Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte 104), Berlin – New York 2011. Sur la préface des *Nuits attiques*, on renvoie à A. Vardi, Genre, conventions, and cultural programme in Gellius' *Noctes Atticae*, dans *The worlds of Aulus Gellius*, ed. by L. Holford-Strevens and A. Vardi, Oxford 2004, p. 159-186, y compris pour la bibliographie ; également L. Holford-Strevens, *Aulus Gellius : an Antonine scholar and his achievement*, revised edition, Oxford 2003, p. 27-47.

Le destinataire pourrait être déçu par le résultat d'un travail mené dans des conditions aussi peu propices, et Photius prévient son désappointement, avec une sorte de variation sur le *topos modestiae*[164] : « si l'ouvrage ne répond pas à tes attentes, Arsénios, attribue-le aux maladies continuelles dont notre malheureux corps ne cesse de nous importuner, et à la difficulté du moment » (l. 22-24). On a déjà parlé du lien entre ces mots et l'ep. 236[165]. Mais un autre aspect semble important : la possibilité – envisagée par Photius – que le destinataire entre en possession du texte « original », qui constituait l'objet de sa requête initiale. Dans ce cas, Arsénios ne devra pas s'étonner de possibles répétitions entre les deux rédactions du traité : « ne va pas t'étonner pas » (μηδὲν θαυμάσῃς, l. 27) est l'expression employée par Photius, qui[166] revient dans la *Lettre à Taraise* (l. 13-14) pour prévenir une éventuelle critique sur les carences de l'œuvre. Mais là encore, elle semble faire écho à une mémoire littéraire plus vaste et plus ancienne. Dans la préface, déjà citée, au *Traité des spirales*, Archimède écrivait :

Archimède, *De spiralibus lineis*, p. 7, 5-10 Mugler
[…] *mais j'ai développé certaines de ces démonstrations aussi dans le présent livre, et je te les envoie. Ne t'étonne pas que j'aie beaucoup tardé à publier les démonstrations de ces propositions ; la cause en est que j'ai voulu les soumettre d'abord à des hommes qui, pratiquant les mathématiques, préfèrent se consacrer eux-mêmes à leur recherche.*[167]

Un autre texte revient particulièrement à la mémoire du lecteur devant ces mots de Photius adressés à Arsénios. Il s'agit de la préface de Plutarque au second livre des *Symposiaques*. Dans celle du premier livre (612e), traversée de manière continue par le thème de la mémoire, Plutarque déclare avoir transcrit pour Sossius Sénécion, et naturellement à la demande de celui-ci, certaines conversations tenues en différentes circonstances, lors de banquets, à Rome ou en Grèce. Dans un passage de la préface au deuxième livre, passage dont la constitution et l'interprétation ont suscité maints débats, Plutarque prie non pas le destinataire direct de l'œuvre cette fois, mais le public plus vaste des lecteurs de « ne pas s'étonner » (οὐ δεῖ δὲ θαυμάζειν τοὺς ἀναγινώσκοντας) :

Plutarque, *Quaestiones convivales*, 629d
C'est au hasard que je les ai reproduites, et selon que chacune d'elles me revenait à l'esprit. Au reste, que les lecteurs ne s'étonnent pas si, dans ce recueil qui t'est dédié, j'ai rapporté des propos que tu as toi-même tenus.[168]

164. Sur le *topos modestiae*, cf. Curtius, *La littérature européenne. 1* (cité n. 116), p. 154-158 ; Arbusow, *Colores* (cité n. 151), p. 98, 105 ; plus récemment A. Alexakis, The modesty *topos* and John of Damascus as a not-so-modest author, *BZ* 94, 2004, p. 521-530. Bibliographie supplémentaire dans Pratsch, *Der hagiographische Topos* (cité n. 118), p. 23 n. 19.

165. *Supra*, p. 267-268.

166. Cf. *supra*, p. 270.

167. […] τινὰς δὲ αὐτῶν καὶ ἐν τῷδε τῷ βιβλίῳ γράψας ἐπιστέλλω τοι. Μὴ θαυμάσῃς δὲ εἰ πλείονα χρόνον ποιήσαντες ἐκδίδομες τὰς ἀποδείξιας αὐτῶν· συμβαίνει γὰρ τοῦτο γεγενῆσθαι διὰ τὸ βούλεσθαί με πρότερον διδόμεν τοῖς περὶ τὰ μαθήματα πραγματευομένοις καὶ μαστεύειν αὐτὰ προαιρουμένοις. Traduction de Ch. Mugler (Archimède, *2, Des spirales*…, texte établi et traduit par Ch. Mugler, Paris 1971, p. 8).

168. Σποράδην δ' ἀναγέγραπται καὶ οὐ διακεκριμένως ἀλλ' ὡς ἕκαστον εἰς μνήμην ἦλθεν. οὐ δεῖ δὲ θαυμάζειν τοὺς ἀναγινώσκοντας, εἰ σοὶ προσφωνοῦντές τινα τῶν ποτε ῥηθέντων καὶ ὑπὸ σοῦ συνηγάγομεν.

Photius a lutté contre l'oubli et les circonstances adverses parce qu'il a, comme on le déduit de l'allusion à la confiscation de ses livres, travaillé de mémoire et, dans une certaine mesure, pour la mémoire, ainsi qu'il l'explique lui-même dans la conclusion suggestive et véritablement polysémique de la préface : « nous ne nous chargeons pas de composer un nouveau traité mais, faute de mieux, à celui dont nous sommes privés nous substituons une consolation après cette privation et un remède contre l'oubli, pour nous-même et nos amis. »

IV.2. Les Amphilochia

La préface des *Amphilochia* (fig. 2) est précédée d'une longue *inscriptio* indiquant que l'œuvre a été rédigée à la demande d'Amphiloque ἐν τῷ καιρῷ τῶν πειρασμῶν, « au temps des épreuves, des difficultés », gémit Photius, utilisant une expression suggestive, déjà attestée au IIe siècle[169]. La préface n'a jamais été traduite en langue moderne – ce qui est dommage, car le texte est riche, dense, raffiné. La traduction suivante est donc une traduction de travail qui pourra assurément être améliorée :

> *Questions pour Amphiloque, ou discussions sur des passages des Écritures et questions théologiques pour Amphiloque, vénérable métropolite de Cyzique, qui, aux temps des difficultés, a demandé la solution de questions sur différents sujets qui, additionnés, sont au nombre de trois cents.*
> *Frappé par la sincérité de ton engagement, j'ai accepté que ta requête, comme tu le désires toi-même, soit exaucée. Pourtant, les considérations qui me retenaient de vouloir cela étaient nombreuses et convaincantes. En premier lieu, le fait que la plus grande part de tes doutes ont déjà été clarifiés, comme il le fallait, par maints érudits en matière religieuse qui nous ont précédés ; en second lieu, nous avons apporté des éclaircissements à bon nombre d'entre eux, en d'autres occasions. Ce n'est pas tout : expliquer pareille quantité de questions demande beaucoup de temps, quand, cependant, « le temps est court », comme dit la parole divine de l'apôtre* [1 Co 7,29]*, et il est tard : pour moi, non seulement selon la loi universelle de la vie humaine, mais aussi du fait de ma loi personnelle, le temps, comme tu le vois, se retire. D'autre part, est-il possible qu'un corps de questions qui atteint le nombre global de trois cents (c'est jusque-là en effet que ton désir d'apprendre en cette matière croit pouvoir dilater notre manque absolu de temps) ne finisse pas par prendre beaucoup de temps et occuper toutes mes heures ? Le fait que ces problèmes aient déjà été posés, encore que de manière non systématique, le fait aussi que, présent en personne, tu m'aies entendu lever de vive voix les difficultés de certains d'entre eux (en effet, pourquoi, alors que tu pouvais garder en mémoire ce que tu avais entendu, me réclames-tu de me remettre au travail ?) et que la transcription devienne très volumineuse, ne sont pas des facteurs secondaires, par*

Traduction de F. Fuhrmann (Plutarque, *Œuvres morales. 9, Propos de table. 1, Livres I-III*, texte établi et trad. par F. Fuhrmann, Paris 1972, p. 62-63).

169. L'attestation la plus ancienne semble se trouver chez Origène (Origène, *Expositio in Proverbia*, *PG* 17, col. 241, l. 27). L'expression est ensuite amplement attestée, de Basile de Césarée (*Regulae morales*, *PG* 31, col. 797, l. 27) à Maxime le Confesseur (*Capita de caritate* I 52, 1). Elle revient aussi chez Photius en ouverture d'une lettre (ep. 45, 2) : « c'est une chance d'avoir des amis qui offrent le bien de l'amitié au temps des épreuves et du besoin » (Εὐτύχημα μὲν καὶ τὸ φίλους ἔχειν, ἐν καιρῷ πειρασμῶν καὶ χρείας τὸ τῆς φιλίας παρέχοντας χρήσιμον).

Fig. 2 – Ἄθως, Μονὴ Μεγίστης Λαύρας, Δ 73 [449], f. 11r.

> *rapport aux remarques que j'ai formulées ci-dessus, pour me gêner, alors que pour d'autres, ces mêmes remarques auraient suffi à justifier des obstacles.*
> *Et non, au contraire, je n'alléguerai pas ces excuses : mais, bien que les remarques qui mèneraient en sens contraire soient nombreuses et si sérieuses, voilà, comme nous l'avons dit au début, ce que tu as demandé : non en un style élaboré, caractéristique d'un ouvrage bien poli, mais avec les premiers mots qui venaient, qui ne permettent pas une vaste diffusion, si quelqu'un veut libérer son esprit des doutes. Et toi, il ne suffit pas que tu sois capable de demander et d'obtenir – puisses-tu te révéler meilleur, à mes yeux, en tirant parti du don que je te fais.*[170]

Dès le début, le long intitulé fournit les éléments – et les *topoi* – essentiels. Il y est précisé que l'œuvre se compose en tout de trois cents *quaestiones* (même si en réalité le corpus complet, dans sa structure plus récente, en compte 329 : un détail nullement secondaire[171]). Le recueil est dédié à Amphiloque, métropolite de Cyzique jusqu'à 877-878, date à laquelle il devint métropolite de Nicée[172]. Il s'agit là, du reste, d'une première information utile pour la datation de l'œuvre. Dès le titre, il est clair que la *causa scribendi* réside, cette fois encore, dans une requête formulée par le destinataire ; et dès le titre, le contexte de rédaction de l'œuvre est présenté comme tourmenté (« dans le temps

170. Τὰ Ἀμφιλόχια, ἢ λόγων ἱερῶν καὶ ζητημάτων ἱερολογίαι πρὸς Ἀμφιλόχιον τὸν ὁσιώτατον μητροπολίτην Κυζίκου, ἐν τῷ καιρῷ τῶν πειρασμῶν ζητημάτων διαφόρων εἰς ἀριθμὸν τριακοσίων συντεινόντων ἐπίλυσιν αἰτησάμενον. Τῆς σπουδῆς σου τὸ γνήσιον δυσωπηθεὶς τὴν σὴν ἀφῆκα πρὸς πέρας ἐλθεῖν, ὡς ἤλπισας, αἴτησιν. καίτοι πολλὰ ἦν, καὶ κράτος εἶχεν, ἃ τὴν ἐμὴν γνώμην ἐκεῖθεν ἀνέστελλεν· ἓν μὲν ὅτιπερ οὐκ ὀλίγοις τῶν πρὸ ἡμῶν ἱερῶν ἀνδρῶν τὰ πλεῖστα τῶν σῶν ἀπορημάτων τῆς δεούσης διακρίσεως ἔτυχεν· ἕτερον δέ, καὶ ἡμῖν αὐτοῖς οὐκ ὀλίγα τούτων ἀλλαχόθι ἐπιλέλυται. οὐ μὴν ἀλλὰ γὰρ καὶ ὄχλον τοσοῦτον διελθεῖν συχνὸν ἀπαιτεῖ χρόνον, καίτοι 'τοῦ καιροῦ συνεσταλμένου', κατὰ τὴν θείαν τοῦ κήρυκος φωνήν, καὶ ὀψὲ τυγχάνοντος· ἡμῖν δὲ οὐχὶ τῷ κοινῷ λόγῳ τοῦ ἀνθρωπίνου βίου μόνον, ἀλλά γε νῦν καὶ τῷ ἰδιάζοντι ὁ καιρός, ὡς ὁρᾷς, ὑποστέλλεται. πῶς δ' ἂν πλῆθος ζητημάτων εἰς τριακοσίων συγκεφαλαιούμενον ἀριθμόν (μέχρι γὰρ τοσούτου τὸ περὶ ταῦτά σου φιλότιμον τὴν παροῦσαν ἡμῶν στενοχωρίαν πλατύνειν ἐνόμισεν) οὐχὶ καὶ συχνὸν συναναλώσει χρόνον καὶ τὴν ἡμετέραν σχολὴν ἐκβιάσοιτο; τὸ δὲ σποράδην αὐτὰ προβεβλῆσθαι τὰ ἐρωτήματα καὶ τὸ ἀκοῦσαι παρόντα τῆς ἡμετέρας γλώττης ἐνίων αὐτῶν ἀφαιρουμένης τὸ ἄπορον (τί γάρ, ἐνὸν τὰ ἠκουσμένα μνήμῃ φυλάξαι, σὺ δὲ δευτέρους ἡμᾶς ἀπαιτεῖς πόνους;) καὶ τὸ εἰς ὄγκον τὴν γραφὴν ἀπελθεῖν, οὔ τι τῶν εἰρημένων εἰσὶν ἐλάττω κωλῦσαι, καίπερ ἑτέροις ἤρκεσεν ἂν εἰς κωλυμάτων ὑπόθεσιν. Οὐμενοῦν ταῦτα οὐκ αἰτιάσομαι· πλὴν τοσούτων γε καὶ τηλικούτων ὄντων τῶν πρὸς τἀναντία φερόντων, ἔχεις, ὥσπερ φθάσαντες ἔφημεν, ὅπερ ᾔτησας· οὐ λέξει μὲν ἐξειργασμένῃ καλλωπιζομένου τοῦ συντάγματος, τοῖς ἐπιτυχοῦσι δὲ τῶν ὀνομάτων καὶ ἃ μὴ τὴν τῶν πολλῶν ἀκοὴν περιορᾷ τὸν νοῦν τῶν ἠπορημένων ἐκκαθαίροντος. σὺ δὲ μὴ μόνον ἀγαθὸς ἦσθα ζητεῖν καὶ λαβεῖν, ἀλλὰ καὶ τῆς δωρεᾶς ἀπολαύειν ὀφθείης μοι σπουδαιότερος. Aux l. 21-23, Hergenröther, *Photius. 3* (cité n. 5), p. 40-41, paraphrase : « er aber habe gleichwohl dem Gesuche des Freundes entsprochen, wobei er nicht auf Feile und Rundung der Diktion, sondern auf Deutlichkeit und Nutzen des Lesers Rücksicht genommen und deshalb auch die ihm gerade beifallenden, einfachen, den Leser nicht verwirrenden Ausdrücke gewählt hab. » D'après K. Ziegler, *Photios* [= *Photios* 13], dans *RE* 20, 1, col. 672-776, ici col. 727 : « Indes schmücke sich die Schrift nicht mit durchgearbeitetem Ausdruck, sondern suche durch die erstbesten Wörter, die nicht über das Verständnis der Menge hinausgingen, den Sinn des Gefragten zu klären. »

171. Westerink, *Praefatio* (cité n. 124), p. xxi-xxii.

172. *PmbZ* 223, 20278 : métropolite de Cyzique depuis 850, vraisemblablement à la suite de la déposition – prononcée par Photius – d'Antoine, dédicataire à son tour du *Contre les manichéens* dans le *Vat. Pal. gr.* 216 (cf. *supra*, n. 124), il connut l'exil avant d'être réhabilité. Il mourut probablement après 877-878.

des épreuves, des difficultés »). Leendert Westerink a observé que, par comparaison à cette présentation initiale, les références concrètes aux circonstances de l'exil dans les *quaestiones* sont rares, et dénuées de la force et de l'âpreté avec lesquelles Photius parle de l'exil dans ses lettres[173]. C'est pourquoi Westerink formule l'hypothèse selon laquelle l'exil, « le temps des épreuves », ne représente qu'un cadre narratif, et que Photius a en réalité constitué le corps des *Amphilochia* 1-300 « post reditum », après son retour d'exil[174]. Amphiloque serait donc, dans cette perspective, le parfait *pendant* de Taraise[175]. Dès le titre, puis dans le texte de la lettre-préface, Photius livre le nombre global des *quaestiones* : 300. Or, comme on l'a évoqué, il n'est pas de véritable correspondance entre cette indication d'un nombre rond et l'étendue réelle du corpus des *quaestiones*. Dans des phases successives et jusque dans les années qui suivirent la seconde déposition, 29 *quaestiones* s'ajoutèrent aux 300 qui formaient le corpus d'origine. Ces 29 *quaestiones* additionnelles se distinguent bien des précédentes par la structure du texte, la nature des erreurs et même la mise en page des manuscrits[176]. On le sait, dans la préface et la postface de la *Bibliothèque*, le nombre total de chapitres (279) est indiqué – dans des formulations alambiquées et complexes – à partir du chiffre « rond » de trois cents[177]. Joseph Hergenröther voyait dans cette coïncidence une prédilection de Photius (« Vorliebe », qu'il ne détaille pas davantage) pour le nombre trois cents ; et Jacques Schamp semble partager cet avis quand il affirme que trois cents est le « nombre-fétiche » de Photius[178].

Konrad Ziegler, à son tour, considérait que la mention du nombre 300 dans la préface aux *Amphilochia* et dans la préface à la *Bibliothèque* exprimait une volonté précise de relier les deux œuvres, les deux recueils (dans un cas, de chapitres comprenant des fiches de lectures et des extraits, dans l'autre de *quaestiones* scripturaires et théologiques), si bien que les *Amphilochia* constitueraient une sorte de parachèvement ou de *pendant*, par leur étendue et leur structure, de la *Bibliothèque*[179]. La suggestion si clairement formulée par Ziegler – qui affleure déjà dans la thèse *Photios' Literarästhetik* de Günther Hartmann[180] – n'a pas été encore convenablement exploitée et devrait être à nouveau repensée et valorisée.

173. Westerink, *Praefatio* (cité n. 124), p. xvii.

174. « Sane fingit Photius se prologum per exilium scripsisse, sed in titulo cum dicit Amphilochium has quaestiones „tempore tribulationum" sibi proposuisse, aperit et titulum et prologum (eodem fere tendentem) post reditum conscriptum esse » : Westerink, *Praefatio* (cité n. 124), p. xxi. L'hypothèse d'une dédicace fictive est également défendue par Alexopoulos, Areopagitic influence (cité n. 48), p. 4. Une suggestion audacieuse – quoique formulée prudemment – du caractère entièrement fictif du personnage d'Amphiloque par A. Louth, Photios as a theologian, dans *Byzantine style, religion and civilization in honour of Sir Steven Runciman*, ed. by E. M. Jeffreys, Cambridge – New York 2006, p. 206-223, ici p. 212.

175. Beck, *Kirche* (cité n. 39), p. 523 (« seine wirkliche Rolle keine andere gewesen sein dürfte als die des Tarasios in der Bibliothek ») ; une opinion reprise par Kazhdan, *A history* (cité n. 18), p. 37.

176. Westerink, *Praefatio* (cité n. 124), p. xix, xxi.

177. Cf. aujourd'hui Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xli-xliii, xlv-xlix.

178. Hergenröther, *Photius. 3* (cité n. 5), p. 38 ; Schamp, c.r. de *Photii Epistulae et Amphilochia. 3* (cité n. 29), p. 415.

179. Ziegler, *Photios* (cité n. 170), col. 729 : les *Amphilochia* seraient « eine Widerspiegelung seines Lehrbetriebes. Sie stellen so eine Ergänzung der „Bibliothek" und in gewissem Sinne die in Aussicht genommene Fortsetzung dar ».

180. G. Hartmann, *Photios' Literarästhetik*, Leipzig 1929, p. 5 : « [...] die Quaestiones ad Amphilochium, jenes Seitenstück zur „Bibliothek" ».

Dans le cas des *Amphilochia*, l'écart entre le nombre donné dans le titre et le nombre réel des *quaestiones* tient, probablement, à l'histoire éditoriale de l'œuvre, laquelle a dû connaître des extensions et des insertions[181] ; et l'on ne peut exclure que la diffusion autonome de chacune des *quaestiones* ou des groupes de *quaestiones*[182] ait eu une incidence sur l'étendue finale de l'œuvre dans la forme qui nous a été livrée dans la tradition manuscrite. Dans tous les cas, il peut être utile de rappeler que Leonid Arbusow, dans son célèbre essai *Colores rhetorici*, intègre « la mystique des nombres » aux *topoi* des exordes et en particulier une prédilection pour les nombres ronds[183].

Photius est frappé par la sincérité du zèle d'Amphiloque. On peut reconnaître dans son allusion, en exorde, à l'engagement et à la doctrine du destinataire, le *topos* de la *captatio benevolentiae*[184], qui est également commun non seulement aux « exordes » des œuvres littéraires mais aussi au genre épistolaire[185] (du reste, il s'agit ici de lettres de préface). Dans la préface au *Contre les manichéens*, Photius avait aussi souligné l'urgence de la prière, de la requête d'Arsénios. Ici – mais aussi dans le *Lexique*, dans la *Mystagogie*, dans la *Bibliothèque* – Photius insiste surtout sur le zèle (σπουδή) du destinataire. C'est pourquoi il a accepté que la demande (αἴτησις) d'Amphiloque atteigne son objectif, πρὸς πέρας ἐλθεῖν (l. 1-2). Tel était le vœu d'Amphiloque, ὡς ἤλπισας (l. 2). L'espérance (ἐλπίς) est l'un des mots-clés de la terminologie de l'exorde photien : elle se retrouve aux l. 21-22 de la préface au *Contre les manichéens*, et figure ensuite dans la *Lettre à Taraise* (l. 7) et la postface (545 l. 18).

Pourtant, bien des considérations auraient dû dissuader Photius d'accéder à la demande d'Amphiloque : avant tout, le fait que d'autres, et, lui-même, en d'autres occasions, aient expliqué nombre des ἀπορήματα. C'est là le *topos* de la *rerum magnitudo*, relié à son tour, logiquement, au *topos modestiae*[186] : l'ampleur, ou la difficulté, de la matière est telle que l'auteur aurait voulu revenir sur son intention, mais, afin de ne pas décevoir son destinataire, il affronte ce travail. Il est maintenant possible de lire une ample moisson d'exemples tirés de la littérature hagiographique dans l'essai de Pratsch[187]. Mais on peut aussi évoquer un modèle spécifique : la préface de Théodoret au *Commentaire sur l'Octateuque*, que Photius connaissait assurément. Dans cette préface, le *topos* de la *rerum magnitudo* est accompagné de l'illustration d'un obstacle supplémentaire devant l'ampleur de la matière. Cet obstacle – dans le cas de Théodoret : une santé incertaine – n'a toutefois pas empêché l'auteur de s'acquitter du devoir assigné par la requête de son collaborateur Hypatius[188]. On le voit, il s'agit d'un schéma – diffusé lui aussi au-delà de

181. Cf. *supra*, n. 171.

182. Cf. Westerink, *Praefatio* (cité n. 124), p. xiv-xvi.

183. Arbusow, *Colores* (cité n. 151), p. 103 et 85.

184. Curtius, *La littérature européenne. 1* (cité n. 116), p. 133 et n. 3.

185. Le renvoi au classique G. Karlsson, *Idéologie et cérémonial dans l'épistolographie byzantine : textes du xe siècle analysés et commentés* (Acta Universitatis Upsaliensis. Studia graeca Upsaliensia 3), Uppsala 1962, p. 79-83 est obligatoire ; pour une approche générale, H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner. 1* (Byzantinisches Handbuch 5, 1), München 1978, p. 222-231.

186. Curtius, *La littérature européenne. 1* (cité n. 116), p. 155-156.

187. Pratsch, *Der hagiographische Topos* (cité n. 118), p. 22-26.

188. Theodoret of Cyrus, *The Questions on the Octateuch. 1*, Greek text revised by J. F. Petruccione, English transl. with introd. and commentary by R. C. Hill, Washington DC 2007, p. xx et 3 n. 2.

la seule littérature grecque[189] – dans lequel les thèmes et les dynamiques des préfaces de Photius se retrouvent.

Théodoret, *Quaestiones in Octateuchum. In Genesin*, *praef.* 1-7
D'autres érudits ont aussi affirmé vouloir résoudre les passages des Saintes Écritures qui semblaient les plus ardus : expliquer le sens des uns, éclaircir les raisons des autres ; en général, rendre clair ce qui n'apparaissait pas tel au plus grand nombre. Mais toi, plus que les autres, Hypatius, le plus cher de mes fils, tu m'exhortes à faire cela, affirmant avec force que cette œuvre allait être utile à bien des lecteurs. C'est précisément pour cela que, même si ma santé ne va pas bien, j'ai porté au jour ce travail, faisant confiance moins en mes forces qu'en celui qui, avec tant d'insistance, m'a ordonné d'écrire.[190]

La structure de ces premières lignes s'avère très semblable à celle des préfaces de Photius (*Contre les manichéens*, *Amphilochia*, mais aussi, on le verra, *Mystagogie* et *Bibliothèque*), du fait de l'opposition entre la force de la requête et celle des obstacles notamment (dans la préface du *Lexique* également, on le verra, Photius déplore d'avoir peu de temps). Photius connaissait très bien le *Commentaire sur l'Octateuque* de Théodoret : il lui consacre le chapitre 204 de la *Bibliothèque* (où il formule des remarques sur le titre, l'utilité de l'œuvre et son style) mais, surtout, pas moins de trente-deux *quaestiones* des *Amphilochia* (249-272 et 274-281) sont composées d'*excerpta* littéraux du *Commentaire sur l'Octateuque*. Et il est significatif que le thème du manque de temps – très répandu dans la littérature patristique aussi bien grecque que latine[191] – soit de nouveau décliné dans la préface de Théodoret au *Commentaire au Cantique des Cantiques* :

Théodoret, *Explanatio in Canticum Canticorum*, *PG* 81, col. 27
Puisque tu m'as enjoint, mon cher ami, de donner une interprétation du Cantique des Cantiques, et de montrer le sens clair et limpide d'expressions obscures et énigmatiques, j'ai osé affronter cette entreprise, qui est au-dessus de mes forces, et cela alors que je suis en

189. Cf. *e.g.* la préface de Jérôme au *Commentaire sur saint Matthieu* (l. 98-103) : « At tu in duabus ebdomadibus, imminente iam pascha et spirantibus ventis, dictare me cogis ut quando notarii excipiant, quando scribantur scedulae, quando emendentur, quo spatio digerantur ad purum, maxime cum scias me ita tribus mensibus languisse ut vix nunc ingredi incipiam nec possim laboris magnitudinem brevitate temporis compensare. » (« Haec vel similis apologia haud semel occurrit in praefatiunculis hieronymianis » : *S. Hieronymi presbyteri Opera. 1, Opera exegetica. 7, Commentariorum in Matheum libri IV* [CCSL 77], Turnholti 1969, p. v).

190. Καὶ ἄλλοι μὲν φιλομαθεῖς ἄνδρες ἐπηγγείλαντο διαλῦσαι τῆς θείας γραφῆς τὰ δοκοῦντα εἶναι ζητήματα, καὶ τῶν μὲν ἀναπτύξαι τὸν νοῦν τῶν δὲ τὰς αἰτίας δηλῶσαι, καὶ ἁπαξαπλῶς ἀποφῆναι σαφῆ τὰ τοῖς πολλοῖς οὐ τοιαῦτα φαινόμενα. σὺ δὲ διαφερόντως, φίλτατε παίδων Ὑπάτιε, τοῦτο με πρᾶξαι παρώτρυνας, πολλοῖς ὠφέλιμον ἔσεσθαι καὶ τόδε τὸ σύγγραμμα λίαν ἰσχυρισάμενος. οὗ δὴ ἕνεκα καίτοι τοῦ σώματος οὐκ εὖ μοι διακειμένου, τόνδε προειλόμην τὸν πόνον· οὐκ ἐμαυτῷ γε θαρρῶν, ἀλλὰ τῷ ταῦθ' οὕτω συγγραφῆναι προστεταχότι. Cf. *Theodoreti Cyrensis Quaestiones in Octateuchum : editio critica*, por N. Fernández Marcos y A. Sáenz-Badillos (Textos y estudios « Cardenal Cisneros » 17), Madrid 1979, p. 3.

191. O. Pecere, La scrittura dei Padri della Chiesa tra autografia e *dictatio*, *Segno e testo* 5, 2007, p. 3-29, ici p. 18.

outre assailli de toute part de pensées et de préoccupations en tout genre : pour la ville et les campagnes, pour les soldats et les civils, pour l'Église et pour l'État.[192]

Le *topos* de la *rerum magnitudo* se combine donc, de façon variable, à l'évocation de difficultés plus ou moins graves, d'obstacles rencontrés par l'auteur au cours de la rédaction, rendant son travail plus ardu et plus lent. Le prix de l'œuvre s'accroît, aux yeux du dédicataire, grâce à ces précisions formulées avec une abondance de détails dans la préface. En même temps, la mention des difficultés rencontrées et surmontées par l'auteur constitue une véritable *excusatio* pour les limites, les défauts, les lacunes et les erreurs de l'œuvre.

Répondre à pareille quantité de ζητήματα, de questions, demande beaucoup de temps ; et « le temps est court », écrit Photius, citant l'épître de saint Paul aux Corinthiens (1 Co 7,29). Il précise que pour lui, « le temps est court » non seulement dans le sens eschatologique de Paul, mais concrètement – en raison du manque de temps d'un homme sollicité de toute part et sans doute aussi qui voit son âge avancer (le texte photien laisse les deux interprétations ouvertes).

Un autre trait distinctif des préfaces de Photius est à souligner ici : les citations des épîtres. Dans la préface du quatrième livre du *Contre les manichéens*, Photius insère (l. 4 et 14) deux citations tirées des lettres catholiques : la première lettre de Jean (1 Jn 5,4) et la seconde de Pierre (2 P 3,5). Une citation des épîtres de Paul (Rm 1,18) figure aussi dans la préface à la *Mystagogie* (l. 3) ; une citation des lettres catholiques (1 P 5,8) revient à nouveau dans la conclusion de l'œuvre, à côté de deux citations des Psaumes (Ps 93,8 et 49,22). Les préfaces au *Contre les manichéens*, aux *Amphilochia*, à la *Mystagogie* ont toutes en commun d'être tissées de citations tirées des épîtres néotestamentaires, paulines et catholiques. Tel est aussi le cas de la préface à la *Bibliothèque*, dans laquelle Luciano Canfora a récemment reconnu un écho dense et allusif à Paul dans la signification de πρεσβεύειν (« professer une foi ») (Ep 6,20), rappelant que Photius avait une connaissance profonde et systématique des épîtres de Paul[193]. Elles ne seraient absentes que de la préface au *Contre les manichéens*, qui se borne à citer les lettres catholiques : un choix sans doute non fortuit, si l'on considère que les épîtres de Paul constituaient pour les Pauliciens un texte sacré, comme le rappelle aussi le premier livre du traité[194].

Photius poursuit : ce sera un travail énorme que de coucher par écrit un corpus qui arrive à trois cents *quaestiones*, et du reste Amphiloque a déjà eu l'occasion d'entendre de vive voix Photius donner ses explications (l. 13-15), τὸ δὲ σποράδην αὐτὰ προβεβλῆσθαι τὰ ἐρωτήματα καὶ τὸ ἀκοῦσαι παρόντα τῆς ἡμετέρας γλώττης. Évidemment, Photius signifie à Amphiloque – et en même temps aux lecteurs – que l'œuvre s'inscrit dans le

192. Ἐπειδὴ δὲ προσέταξας, ὦ φίλη μοι κεφαλή, τοῦ Ἄισματος τῶν ᾀσμάτων ἑρμηνεῦσαι τὴν βίβλον, καὶ τῶν αἰνιγματωδῶς καὶ μυστικῶς εἰρημένων σαφῆ καὶ δήλην τὴν διάνοιαν δεῖξαι, κατετολμήκαμεν τῶν ὑπὲρ δύναμιν, καὶ ταῦτα μυρίαις ἀστικαῖς τε καὶ χωριτικαῖς, στρατιωτικαῖς τε καὶ πολιτικαῖς, ἐκκλησιαστικαῖς τε καὶ κοιναῖς περιεχόμενοι φροντίσι. Traduction anglaise : Theodoret of Cyrus, *Commentary on the Song of Songs*, transl. with introd. and commentary by R. C. Hill (Early Christian studies 2), Brisbane 2001, p. 21 ; cf. aussi p. 4.

193. Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxxii, xxxiv-xxxvi.

194. Photius, *Adversus Manichaeos* I 52 (Astruc, Conus-Wolska *et al.*, Les sources grecques [cité n. 37], p. 136).

genre des *quaestiones et responsiones*[195]. On lit ici une référence plutôt explicite à l'activité du cercle d'érudits qui se réunissait autour de Photius. Aussi Ziegler a-t-il défini les *Amphilochia* comme le reflet de l'activité didactique de Photius[196] ; et, selon Paul Lemerle également : « Les *Amphilochia* nous conservent, parmi d'autres choses, les restes et l'image de l'œuvre et de l'activité de Photius, dans cette période de sa vie où il prenait sur ses fonctions au Palais le temps d'être encore, pour un groupe d'amis et disciples à la fois, une sorte de maître à penser, de guide, ou d'inspirateur. »[197] La préface des *Amphilochia* porte donc, exactement comme la *Bibliothèque*[198], la trace évidente de l'activité du cercle d'érudits réunis autour du patriarche. Et il est significatif que Photius mentionne dans ces deux textes la présence concrète du destinataire lors des activités savantes de discussions et de lecture (l. 14 : παρόντα ; *Bibl.*, *praef.*, 1, l. 2 ; 5, τῆς σῆς [...] παρουσίας).

Dans cette préface, dont le ton et le cadre narratifs sont bien éloignés de celle du *Contre les manichéens*, le thème de la mémoire, quoique décliné différemment, revient : pourquoi, demande Photius, s'imposer la fatigue supplémentaire, les δεύτεροι πόνοι de la rédaction, quand Amphiloque pourrait garder en mémoire ce qu'il a entendu ? (τί γάρ, ἐνὸν τὰ ἠκουσμένα μνήμῃ φυλάξαι, σὺ δὲ δευτέρους ἡμᾶς ἀπαιτεῖς πόνους;). Luciano Canfora a mis en lumière, dans la préface à la *Bibliothèque*, la polysémie de μνήμη qui, comme l'avait expliqué Jacques Schamp avec bonheur, indique aussi, matériellement, concrètement, les notes[199]. Une polysémie qui s'adapte aussi très bien, semble-t-il, au passage des *Amphilochia* dans lequel μνήμη pourrait être la mémoire, mais aussi l'aide-mémoire, le recueil de notes prises par Amphiloque durant les leçons, qui se distinguent de la rédaction écrite imposant à Photius, précisément, un effort supplémentaire, d'écriture et de mise au propre.

Et pourtant, malgré ces remarques, Amphiloque reçoit ce qu'il a demandé, l'objet de son αἴτησις : toutefois – ici aussi Photius prévient de possibles réserves – dans un style simple (οὐ λέξει μὲν ἐξειργασμένῃ : l. 21), peu élaboré. Il s'agit aussi d'un *topos* typique de l'exorde, défini avec efficacité par Curtius comme « imperitus sermone », qui s'inscrit dans le plus vaste *topos* de la *captatio benevolentiae* : Curtius relie ce *topos* (ainsi que le montre la définition d'*imperitus sermone*) à la deuxième lettre aux Corinthiens (2 Co 9,6 : *imperitus sermone, sed non scientia* : « mais si je vous parle en homme commun, ma science n'est pas commune »)[200]. Le retour du *topos* dans les préfaces grecques et latines est frappant,

195. Cf. aujourd'hui, y compris pour la bibliographie préexistante, *La littérature des questions et réponses dans l'Antiquité profane et chrétienne*, éd. par M.-P. Bussières (Instrumenta patristica et mediaevalia 64), Turnhout 2013, et notamment J. F. Petruccione, The audience of Theodoret's *Questions on the Octateuch*, *ibid.*, p. 215-239.

196. Ziegler, *Photios* (cité n. 170), col. 729.

197. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 201.

198. Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xvi-xvii ; Ronconi, Il *Moveable Feast* (cité n. 98), p. 218-222.

199. Schamp, *Photios historien* (cité n. 3), p. 30-34 ; Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxviii-xxx, li. Il faut aussi mentionner, pour la valeur de μνήμη dans l'*usus scribendi* de Photius, Schamp, c.r. de *Photii Epistulae et Amphilochia. 4-5* (cité n. 29), p. 538, se référant à Photius, *Epistula* 187 [= *Amph.* 101], l. 3-4, καὶ ὧν ἡ μνήμη τὴν σωτηρίαν ἔχει.

200. Curtius, *La littérature européenne. 1* (cité n. 116), p. 154-155 ; *2*, p. 173-174. Cf. maintenant J. B. Guillaumin, Modalités et fonctions de la dédicace dans les textes techniques et encyclopédiques latins de l'Antiquité tardive, dans *Pratiques latines* (cité n. 150), p. 329-367, ici p. 353-354.

et il est assurément impossible ici d'en recenser toutes les occurrences. On n'en donnera que quelques exemples : Clément d'Alexandrie, dans la préface aux *Stromates*, indique que son œuvre « n'est pas un écrit composé dans les règles de l'art pour l'ostentation » : bien plutôt « ce sont des *notes*, un trésor pour ma vieillesse, un *remède contre l'oubli* [nous soulignons] » ; saint Augustin impute le peu d'élaboration stylistique de ses *Quaestiones in Heptateuchum* (de nouveau un texte qui relève du genre des *erotapocriseis*) précisément à la précipitation, au manque de temps, à la *festinatio* ; et c'est encore à la *festinatio* que saint Jérôme attribue son *incomptior sermo* dans la préface au *Commentaire sur Matthieu*[201].

Enfin, Photius conclut sa préface en formulant le vœu que son destinataire puisse à son tour tirer profit de ce don, τῆς δωρεᾶς ἀπολαύειν : le *topos* – sur lequel il n'est pas nécessaire de s'arrêter – de l'ὠφέλεια[202].

IV.3. Le Lexique

Dans la préface au *Lexique*, sans doute une œuvre de jeunesse, Photius présente également son œuvre comme une offrande sacrée, un gage d'amitié et de souvenir. Sous bien des aspects, la préface au *Lexique* est différente de celles des autres œuvres de Photius. À commencer par l'absence dans le *Zavordensis* 95 (fig. 3) d'*inscriptio* de type épistolaire : celle qu'on y lit a été reconstituée et mise entre crochets[203]. Cette donnée est déjà significative, et ce n'est pas un hasard si les éditeurs ont senti le besoin de la restituer par conjecture. Le manuscrit porte en revanche un intitulé normal, avec un *genitivus auctoris*, et un titre au nominatif, contenant aussi l'indication du destinataire. Dans l'*inscriptio*, Photius est désigné comme ἁγιώτατος. De l'ensemble des témoins les plus anciens de ses œuvres, le *Zavordensis* est le seul manuscrit où Photius soit désigné, dans l'intitulé, par le terme ἁγιώτατος, ce qui est sûrement un *terminus post quem* ; c'est-à-dire que l'on fait remonter la date de l'*inscriptio* à la période qui suit la sanctification de Photius[204].

201. Clément d'Alexandrie*, Stromata* I 1, 11, 1 : Ἤδη δὲ οὐ γραφὴ εἰς ἐπίδειξιν τετεχνασμένη ἥδε ἡ πραγματεία, ἀλλά μοι ὑπομνήματα εἰς γῆρας θησαυρίζεται, λήθης φάρμακον : traduction française dans Clément d'Alexandrie, *Stromate I*, introd. de C. Mondésert, trad. et notes de M. Caster (SC 30), Paris 1951, p. 51 ; Saint-Augustin, *Quaestiones in Heptateuchum* I, 12-14 (« Si quis igitur haec legere propter incultum in nostra festinatione sermonem non fastidierit […] ») ; Saint-Jérôme, *Commentaria in Matheum*, *praefatio* 119-120 (« Unde obsecro ut, si incomptior sermo est et non solito lapsu fertur oratio, festinationi hoc tribuas non imperitiae »).

202. G. Cavallo, Introduzione, dans *Libri e lettori nel mondo bizantino : guida storica e critica*, a cura di G. Cavallo (Biblioteca universale Laterza 325), Roma – Bari 1990, p. vii-xxvii, ici p. x-xi. Il convient d'examiner aussi les cas recensés dans le tableau final de Guillaumin, *Modalités* (cité n. 200), p. 357-367.

203. Cf. Tsantsanoglou, *Τὸ Λεξικὸ* (cité n. 26), p. 89-91 ; Tsantsanoglou développe une intuition de L. Dindorf, Über Photios Lexikon und Bibliothek, *Jahrbücher für klassische Philologie* 17, 1871, p. 361-269, ici p. 361-364.

204. La sanctification a eu lieu immédiatement après sa mort selon Ἀ. Παπαδοπουλος-Κεραμευς [A. Papadopoulos-Kerameus], Ὁ πατριάρχης Φώτιος ὡς πατὴρ ἅγιος τῆς Ὀρθοδόξου Καθολικῆς Ἐκκλησίας, *BZ* 8, 1899, p. 647-671, alors que M. Jugie, Le culte de Photius dans l'Église byzantine, *Revue de l'Orient chrétien* 23, 1922-1923, p. 105-122, situait la sanctification de Photius entre la fin du xe et le début du xie siècle. Toutefois, Photius est déjà désigné comme saint dans l'épigramme funèbre composée pour lui par Léon Choerosphactès (IV 1, 1) : cf. *PmbZ* 26667, p. 481-482 ; *PmbZ* 24343 ; l'épigramme est intitulée : Στίχοι ἰαμβικοὶ εἰς Φώτιον Πατριάρχην τὸν ἐν ἁγίοις. Cf. G. Kolias, *Léon*

Fig. 3 – Ζάβορδα, Ἱερὰ Μονὴ Ὁσίου Νικάνορος, 95, f. 77r.

Photius, *Lexicon*, *praef.*, l. 1-20
Anthologie en ordre alphabétique des mots dont s'agrémentent en particulier les œuvres de rhéteurs et prosateurs.
<*Photius salue Thomas* protospatharios *et* archon *du thème du Lykostomion*[205]*, son bien aimé élève*>
La plupart des mots exploités par les poètes ont été recueillis par Diogénien, dans la forme la plus utile pour qui souhaite s'y pencher. Bien qu'ils fussent nombreux, ceux qui ont eu à l'esprit de constituer un traité de la même nature et du même type, il reste, à ma connaissance, que Diogénien n'est jamais surpassé, pas même par les meilleurs, du moins pour l'œuvre susdite. Tous les mots qui assurent l'atticisme de la langue des rhéteurs et des prosateurs, en bref, tous ceux qui sont de nature à aider celui qui ne veut pas que son discours soit porté par un mètre, et également les expressions spécifiquement chrétiennes qui requièrent une explication : ces mots, non pas tous, — parce que ce n'est pas facile, et ce serait du reste une promesse digne presque d'un hâbleur, et en même temps, trop grande pour le temps dont nous disposons – mais en somme, les mots qu'il faut connaître plus que d'autres et qu'il est nécessaire d'employer, je les ai rassemblés et j'en ai établi une liste en ordre alphabétique, sans exclure complètement les mots poétiques, puisque les rédacteurs de lexiques en termes poétiques n'ont pas complètement exclu les mots qui s'adaptent à la prose. Ainsi ai-je composé pour toi cette œuvre, qui répond au devoir sacré de l'amitié et de la mémoire.[206]

Photius a exposé clairement d'abord la nature du *Lexique,* puis sa genèse, la *causa scribendi* : il s'agit d'une sorte d'offrande sacrée à son destinataire, au nom de l'amitié et de la mémoire. Par la suite, il explique minutieusement quelques-uns de ses choix (l'inclusion de mots relevant du lexique poétique, de mots sortis de l'usage, et d'explication étymologiques). Après cette explication, il s'adresse de nouveau à son destinataire :

Photius, *Lexicon*, *praef.*, l. 34-39
Mais puisses-tu juger, en lisant attentivement ce lexique, avec plus de précision si la promesse que je t'ai faite ici au début a été le fruit de l'imagination, ou si ses justes proportions ont été respectées. Mais j'espère pouvoir, comme j'en ai l'intention, procéder à quelques

Choerosphactès, magistre, proconsul et patrice : biographie, correspondance (texte et traduction) (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie 31), Athen 1939, p. 130.

205. Pour la localisation du *thema* cf. A. Madgearu, The Lykostomion Theme of the Lower Danube (9th century), dans *Studia antiqua et medievalia : miscellanea in honorem annos LXXV peragentis Professoris Dan. Gh. Teodor oblata*, ed. D. Aparaschivei, Bucureşti 2009, p. 297-304.

206. ΛΕΞΕΩΝ ΣΥΝΑΓΩΓΗ ΚΑΤΑ ΣΤΟΙΧΕΙΟΝ ΔΙ' ΩΝ ΡΗΤΟΡΩΝ ΤΕ ΠΟΝΟΙ ΚΑΙ ΣΥΓΓΡΑΦΕΩΝ ΕΞΩΡΑΪΖΟΝΤΑΙ ΜΑΛΙΣΤΑ <Φώτιος Θωμᾷ πρωτοσπαθαρίῳ καὶ ἄρχοντι τοῦ Λυκοστομίου φιλτάτῳ μαθητῇ χαίρειν>. Αἱ τῶν λέξεων πλείους, περὶ ἃς τὸ ποιητικὸν νέμεται ἔθνος, εἰς τὸ ὠφελιμώτατον τοῖς βουλομένοις προσέχειν Διογενιανῷ συνελέγησαν· εἰ γὰρ καὶ πολλοῖς ἄλλοις ἐπὶ νοῦν ἧκεν τὴν ἴσην καὶ ὁμοίαν πραγματείαν ἐνστήσασθαι, ἀλλ' οὖν, ὅσα γε ἐμὲ εἰδέναι, οὐδενὶ τῶν πρωτείων οὗτος περί γε τὸν εἰρημένον πόνον ἐξίσταται. ὅσαι δὲ ῥητόρων τε καὶ λογογράφων ἀττικίζουσι γλῶσσαν καὶ ἁπλῶς εἰς τὸν οὐκ ἐθέλοντα λόγον ἐποχεῖσθαι μέτρῳ συντελεῖν εἰσιν εὖ πεφυκυῖαι, ναὶ δὴ καὶ τῆς καθ' ἡμᾶς θεοσοφίας ὅσαι δέονται σαφηνείας, ταύτας δὲ ἄρα εἰ καὶ μὴ πάσας – οὔτε γὰρ ῥάδιον οὔτε ἀλαζονείας ἡ ὑπόσχεσις πόρρω, ἅμα δὲ καὶ μείζονος ἢ καθ' ἡμᾶς σχολῆς – ἀλλ' οὖν ἃς μάλιστά γε εἰδέναι προσήκει καὶ ἀναγκαῖον κεχρῆσθαι συναγαγὼν τὴν ἀναγραφήν σοι κατὰ στοιχεῖον ἐποιησάμην, οὐδὲ τῶν ποιητικῶν παντελῶς ἀποστάς· ἐπεὶ μηδ' ὅσοι ταύτας συνειλόχασι τῶν ἁρμοζόντων τῇ χωρὶς μέτρου φράσει παντελῶς ἀπέσχοντο. ταύτην δέ σοι ἄρα τὴν ὑπόθεσιν συνεταξάμην μνήμης τε ἅμα καὶ φιλίας ἀφοσίωσιν.

ajouts, et puisse l'étude des mots que j'ai sélectionnés être pour toi plus encore, qui étudies inlassablement les rhéteurs et les prosateurs, un témoignage de la signification véritablement savante des mots.[207]

On apprend de cette préface que le destinataire existait, et qu'il s'agissait d'un élève, que Photius devait estimer au point de lui confier le soin de juger son propre travail. Mais, malheureusement, on ne sait rien de Thomas *protospatharios*, le dédicataire de l'œuvre (*PmbZ* 8474). Il manque, en toute rigueur, une mention explicite de la requête du destinataire : mais Photius affirme avoir composé l'œuvre « pour toi », σοι (l. 19). Aucun obstacle particulier n'en a rendu la rédaction difficile : mais il semble qu'un manque de temps chronique, mentionné incidemment par Photius, pèse sur son travail (l. 15 : μείζονος ἢ καθ' ἡμᾶς σχολῆς). Surtout, l'œuvre est présentée clairement comme une offrande sacrée : dans le *Lexique* de Photius, ἀφοσίωσις justement est expliqué comme une ἀνάθεσις, un don votif. La sacralisation de l'offre et de la dédicace est aussi un *topos* bien connu, essentiel et employé depuis l'Antiquité, ainsi que Curtius, déjà, l'avait mis en évidence[208]. Dans la conclusion de la *Bibliothèque*, le verbe ἀφοσιόω sera employé pour présenter l'œuvre elle-même comme une offrande sacrée[209]. Le *Lexique* a donc été donné en hommage par Photius à son élève, au nom de l'amitié et de la mémoire (l. 20 : μνήμης τε ἅμα καὶ φιλίας ἀφοσίωσιν). Encore une fois – comme dans la préface au *Contre les manichéens*, λήθης φάρμακον ἑαυτοῖς καὶ φίλοις (l. 32) pour l'auteur lui-même et pour ses amis –, les thèmes de l'amitié et de la mémoire se révèlent centraux dans l'économie de la préface.

IV.4. La Mystagogie

Dans le *Lexique*, comme dans le *Contre les manichéens* et dans les *Amphilochia*, les paratextes sont situés uniquement au début, en forme d'épître dédicatoire physiquement séparée du corps du texte. Dans la *Mystagogie* et la *Bibliothèque*, au contraire, l'adresse et l'explication des circonstances de la rédaction sont réparties entre le début et la fin de l'œuvre.

L'*inscriptio* imprimée dans la *Patrologia Graeca* (et attestée par tous les manuscrits conservés, encore qu'avec quelques variantes, dans le cas du *Pal. gr.* 216, concernant

207. σὺ δὲ κατὰ μέρος ἀναγινώσκων τὴν παροῦσαν τῶν λέξεων συναγωγήν, ἀκριβέστερον ἂν εἴης ἐποπτεύων, πότερον κομψευομένη μᾶλλον ἢ τὸ μέτριον τιμῶσα ἡ ὑπόσχεσις προοιμιάσατο. ἀλλὰ γὰρ προσθείην, ὡς οἶμαι, καὶ πονοῦντί σοι περὶ τοὺς ῥητορικοὺς καὶ συγγραφικοὺς λόγους ἡ τῶν λογάδων λέξεων μελέτη τὴν ἐπὶ τοῖς ῥήμασι δύναμιν σοφωτέραν μᾶλλον ἐπιμαρτυρήσειεν.

208. Curtius, *La littérature européenne. 1* (cité n. 116), p. 159-160 : « Les poètes romains ont coutume d'employer pour dédicace un terme qui signifie consécration *(dicare*, *dedicare*, *consecrare*, *vovere)* ; les auteurs chrétiens aiment offrir leur œuvre à Dieu ; pour ce faire, ils disposent de maintes références bibliques. » Cf. également maintenant, au moins, M. Briand, Le vocabulaire grec de la dédicace : du rite au discours, dans *Pratiques latines* (cité n. 150), p. 25-46, ici p. 35 : « la dédicace est un mode de relation particulier au divin et au sacré, qui implique à la fois soumission et assurance d'une protection, ainsi que remerciement ou réparation ». Il dresse la liste suivante (p. 33-35) : ἀνατιθέναι, ἀνάθημα, κατατιθέναι, προεκτιθέναι, ἀφιέρωσις, καθιέρωσις, καθοσίωσις, καθοσιόω. Le terme ἀφοσίωσις peut donc être ajouté à son premier recensement.

209. *Photii Bibliotheca*, p. 545, 19 Bekker (cité n. 31). Cf. *infra*, p. 292-293.

l'attribution du texte)[210] relève d'un type traditionnel, avec le *genivitus auctoris* et le nominatif du titre[211]. Suit une sorte d'expansion du titre, introduite par ὅτι, qui pourrait en réalité être également le fruit de l'insertion d'une glose dans le corps du titre[212].

De tous les témoins de l'ouvrage, seul le *Vat. gr.* 2195 (fig. 4), datable de la fin du IXe-début du Xe siècle, porte, après un bref titre décrivant le contenu du texte, une *inscriptio* de type épistolaire[213] mentionnant le nom du destinataire, l'évêque Bède. Le texte de l'*inscriptio* transmise par le *Vat. gr.* 2195 devient :

> Περὶ τοῦ ἁγίου καὶ ζωοποιοῦ καὶ προσκυνητοῦ Πνεύματος. Φώτιος ἐλέῳ Θεοῦ ἐπίσκοπος Κωνσταντινουπόλεως νέας Ῥώμης τῷ ὁσιωτάτῳ εὐλαβεστάτῳ ἐπισκόπῳ Βέδᾳ ἐν Κυρίῳ χαίρειν.
> *Au sujet du Saint, vivifiant et adorable Esprit. Photius, évêque de Constantinople par la grâce de Dieu, nouvelle Rome, salue au nom du Seigneur le très saint et très pieux évêque Bède.*

On ne sait rien de *Beda*, et la question de son nom se complique encore avec l'annotation interlinéaire πόλων, uniquement relevée par Hergenröther[214] sans avoir jusqu'à présent été expliquée de façon pertinente : il pourrait sans doute s'agir du résultat d'une corruption du précédent πόλεων, mais elle continue malgré cela de rester obscure. Il convient également de rappeler que la tradition conserve la trace d'un autre destinataire de la *Mystagogie*. Le patriarche unioniste Jean Bekkos (1275-1282), dans sa réfutation de la *Mystagogie*, définit ainsi le traité de Photius : οἱ πρὸς Εὐσέβιον λόγοι (*PG* 141, col. 289-338) ; et dans une réfutation anonyme de la *Mystagogie*, conservée dans le *Laur.* VIII 26, f. 174v[215], celle-ci est mentionnée comme λόγος ὃν Φώτιος κατὰ Λατίνων πρός τινα φιλόσοφον Εὐσέβιον ἔγραψεν. Aussi Hergenröther avançait-il l'hypothèse selon laquelle le traité avait à l'origine une forme épistolaire et avait pu être adressé à plus d'un destinataire[216]. Dans ce cas – et c'est là une donnée qui n'a toujours pas reçu l'attention méritée – la présentation du texte dans le *Vat. gr.* 2195, avec l'*inscriptio* en forme épistolaire, refléterait un état plus ancien du texte par rapport aux témoins qui ont survécu.

Le texte du bref prologue, qui occupe tout juste quelques lignes, est le suivant :

210. Une liste des intitulés conservés par la tradition manuscrite est donnée dans l'édition, prochainement publiée, de Valerio Polidori (cf. *supra*, n. 39), que je remercie de m'avoir permis de lire quelques sections de son travail.

211. Cf. M. Caroli, *Il titolo iniziale nel rotolo librario greco-egizio : con un catalogo delle testimonianze iconografiche greche e di area vesuviana* (Pinakes 6), Bari 2007, p. 63-72.

212. *Photii Mystagogia*, ed. J. Hergenröther (cité n. 39), dans *PG* 102, col. 279-280 : Φωτίου πατριάρχου λόγος περὶ τῆς τοῦ ἁγίου πνεύματος μυσταγωγίας καὶ ὅτι ὥσπερ ὁ Υἱὸς ἐκ μόνου τοῦ πατρὸς ἱερολογεῖται γεννᾶσθαι, οὕτω καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐκ μόνου καὶ τοῦ αὐτοῦ αἰτίου θεολογεῖται ἐκπορεύεσθαι· λέγεται δὲ τοῦ Υἱοῦ εἶναι ὡς ὁμοούσιον καὶ ἀποστέλλομενον δι' αὐτοῦ.

213. Cet élément aussi est relevé dans l'introduction à l'édition de Polidori (cf. *supra*, n. 39).

214. Cf. Hergenröther, *Praefatio*, dans *Photii Mystagogia* (cité n. 39), *PG* 102, col. 263-278, ici col. 267 et n. 13.

215. V. Laurent, Le cas de Photius dans l'apologétique du patriarche Jean XI Beccos (1275-1282) au lendemain du IIe concile de Lyon, *Échos d'Orient* 29, 1930, p. 396-415.

216. Hergenröther, *Photius. 3* (cité n. 5), p. 156.

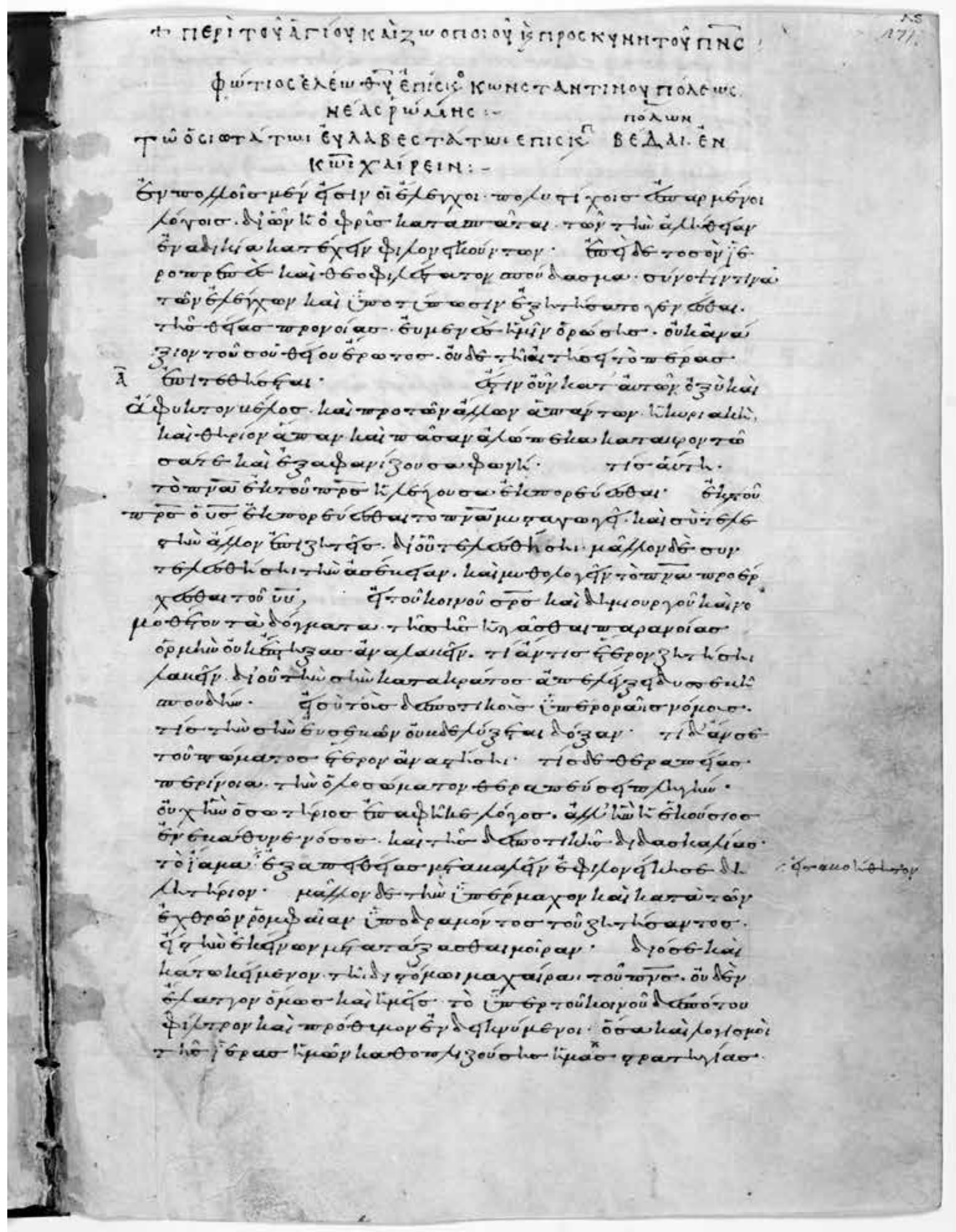


Fig. 4 – Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, *Vat. gr.* 2195, p. 271.

Photius, *Mystagogia*, *PG* 102, col. 279a
Les arguments dont la force a permis de démolir l'arrogance de ceux qui s'obstinent à plier la vérité à l'erreur sont disséminés dans maints livres très volumineux. Mais puisque ton zèle magnifique et très saint a demandé que soit préparée une sorte de brève synthèse, si la Providence divine nous regarde avec bienveillance, une satisfaction non moins grande que ton amour pour Dieu et que ta requête te sera offerte.[217]

Les mots τὴν ἀλήθειαν ἐν ἀδικίᾳ κατέχειν constituent un écho à la première épître de Paul aux Romains (1 Rm 1,18) : Photius cite donc encore une fois les épîtres de Paul, comme dans la préface aux *Amphilochia*[218].

Après l'*inscriptio*, Photius affirme donc que les réfutations de l'erreur doctrinale sont disséminées dans de nombreux, et volumineux, ouvrages (à nouveau le *topos* de la *rerum magnitudo*). Avec un zèle admirable, le destinataire (comme toujours, très érudit et avide de savoir) a demandé (ἐξῃτήσατο : encore une αἴτησις) une σύνοψις de ces réfutations. Dans ce cas-là aussi, donc, un érudit – peut-être un ami, ou un disciple – a demandé un ouvrage de synthèse : et si la providence divine est bienveillante à l'égard de Photius, il obtiendra une satisfaction égale à sa dévotion et à son αἴτησις.

Mais les informations les plus abondantes sur les circonstances de la constitution de l'ouvrage se lisent à la fin du traité. Photius écrit au destinataire :

Photius, *Mystagogia*, *PG* 102, col. 389d-392a
Voici donc pour toi ces expositions synthétiques, comme tu me les as demandées, toi, qui es pour moi le plus vénérable et le plus érudit des hommes.
Et, si jamais le Seigneur voulait faire revenir de leur captivité nos livres et nos secrétaires (τὴν αἰχμαλωσίαν ἐπιστρέψει τῶν βιβλίων καὶ τῶν ὑπογραφέων ἡμῶν), tu auras aussi – si l'Esprit saint accepte et nous inspire – les citations adoptées par les récents ennemis du Saint-Esprit, bien plus : ceux qui vocifèrent, devenus fous, contre la divinité entière, trinitaire, et suprêmement bonne (il n'y a rien d'elle qu'ils n'aient violé par leur folie). Et sans aucun doute tu tireras des citations qu'ils apportent non seulement les arguments qu'ils présentent mais aussi la perversion et la mauvaise foi qui les entourent. Et tu auras aussi les témoignages imprescriptibles de nos bienheureux et sages Pères, grâce à qui l'arrogance de leur hérésie se couvre d'infamie [cf. préface du *Contra Manichaeos*, l. 2] *et atteint les sommets de l'impiété.*[219]

217. Ἐν πολλοῖς μέν εἰσιν οἱ ἔλεγχοι πολυστίχοις ἐσπαρμένοι λόγοις, δι' ὧν ἡ ὀφρὺς κατασπᾶται τῶν τὴν ἀλήθειαν ἐν ἀδικίᾳ κατέχειν φιλονεικούντων. Ἐπεὶ δὲ τὸ σὸν μεγαλοπρεπὲς καὶ θεοφιλέστατον σπούδασμα σύνοψίν τινα τῶν ἐλέγχων καὶ ὑποτύπωσιν ἐξῃτήσατο γενέσθαι, τῆς θείας προνοίας εὐμενὲς ἡμῖν ὁρώσης οὐκ ἀνάξιον τοῦ σοῦ θείου ἔρωτος οὐδὲ τῆς αἰτήσεως τὸ πέρας ἐπιτεθήσεται.

218. Cf. *supra*, p. 281.

219. Τὰς μὲν οὖν ὑποτυπώσεις ταύτας, ὥσπερ ᾔτησας, ἔχεις, ἀνδρῶν ἐμοὶ σεβασμιώτατε καὶ φιλομαθέστατε. Εἰ δέ ποτε Κύριος ἡμῖν τὴν αἰχμαλωσίαν ἐπιστρέψει τῶν βιβλίων καὶ τῶν ὑπογραφέων ἡμῶν, τάχα ἂν ἕξεις τοῦ παναγίου Πνεύματος ἡμῖν ἐμπνέοντός σε καὶ ἐπινεύοντος καὶ τὰς χρήσεις, ἃς οἱ νέοι προκομίζουσιν πνευματομάχοι, μᾶλλον δὲ οἱ καθ' ὅλης ἐκμανέντες τῆς ὑπεραγάθου καὶ τρισυποστάτου Θεότητος (οὐδὲν γὰρ αὐτοῖς τῶν ἐν αὐτῇ παραλέλειπται ὃ μὴ ταῖς οἰκείαις ἀπονοίαις καθυβρίζουσι)· ναὶ δὴ καὶ τοὺς ἐπαγομένους αὐτοῖς ἐξ ὧν αὐτοὶ προάγουσι χρήσεων ἐλέγχους, ἀλλὰ καὶ τὴν περὶ ταῦτα κακουργίαν αὐτῶν καὶ μηχανουργίαν· καὶ μὴν καὶ τῶν μακαρίων καὶ θεοσόφων Πατέρων ἡμῶν τὰς ἀπαραγράπτους μαρτυρίας, δι' ὧν αὐτῶν καταισχύνεται καὶ πάσης εὐσεβείας ἀπελαύνεται τῆς ἀποστασίας τὸ φρόνημα.

L'expression τὴν αἰχμαλωσίαν ἐπιστρέψει τῶν βιβλίων καὶ τῶν ὑπογραφέων ἡμῶν fait écho à un stylème vétérotestamentaire (Ps 125,4 ; Ez 29,14 ; Amos 9,14) : dans le récit de Photius, la confiscation des livres prend des proportions bibliques. La mention de la « captivité » (αἰχμαλωσία) des livres et des secrétaires donne aussi une information remarquable et concrète : Photius écrit – ou affirme écrire – alors que lui ont été soustraits (« [ont été] faits prisonniers », littéralement) ses livres et ses secrétaires. Il est donc certain qu'il n'est pas patriarche lorsqu'il écrit ; assurément ce contexte – qu'il soit réel ou fictif – ne peut que correspondre aux mois, ou années, qui suivent la première ou la seconde déposition. Aucune source ne mentionne une mesure punitive de ce type infligée à Photius après sa seconde déposition : mais il convient de rappeler que nous ne connaissons que bien peu de chose de cette période obscure de sa biographie[220], alors qu'elle pourrait probablement donner de grands éclaircissements sur sa production littéraire.

La mention du rôle fondamental du secrétaire dans la rédaction, du point de vue matériel, de l'œuvre est aussi présente dans la préface de la *Bibliothèque*, dans laquelle Photius déclare avoir tardé à satisfaire la requête de son frère en raison de ses difficultés à trouver un secrétaire (*praef.* 1, l. 7 : τυχόντες ὑπογραφέως). Mais dans les *quaestiones* plus récentes des *Amphilochia*, les *quaestiones* datables de la période suivant la seconde déposition[221], Photius se plaint des copistes, de la difficulté à en trouver et de l'incapacité de ceux qu'il avait à sa disposition[222]. Et toutefois, comme on le dira plus loin[223], même dans ce cas, les échos d'une topique préfacielle très répandue ne sont pas rares.

Un dernier élément mérite d'être mis en évidence. Le *Vat. gr.* 2195, on l'a dit, semble attester un stade très ancien de la constitution du texte[224]. Mais ce manuscrit porte aussi la trace d'une double rédaction – et peut-être même d'une variante d'auteur ? Avant tout, à la p. 317, l. 10 (fig. 5), au lieu de ἀνδρῶν ἐμοὶ σεβασμιώτατε, on lit ἱερέων ἐμοὶ τιμιώτατε : une variante absolument cohérente avec le texte transmis dans le manuscrit, dans lequel on lit la dédicace à l'évêque Bède. Mais ce manuscrit, remarquable sous maints aspects, livre bien d'autres informations. Dans le texte, à la p. 317 l. 11-12, le *Vat. gr.* 2195 mentionne non pas la confiscation des livres et des secrétaires, mais une maladie (comme dans le *Contre les manichéens*), ainsi qu'une possibilité pour Photius de recouvrer sa santé (Εἰ δέ ποτε Κύριος ἡμῖν τὴν ὑγείαν χαρίσεται καὶ ἐκ τῆς νόσου ἐπιστρέψομεν). La leçon conservée par tous les autres manuscrits, avec la mention de la confiscation des livres et des secrétaires (τὴν αἰχμαλωσίαν ἐπιστρέψει τῶν βιβλίων καὶ τῶν ὑπογραφέων ἡμῶν), figure seulement dans la marge, apposée par une autre main de la même époque ; un καί est ajouté devant τὴν αἰχμαλωσίαν : il permet de relier la leçon apposée en marge à celle du texte (Εἰ δέ ποτε Κύριος ἡμῖν τὴν ὑγείαν χαρίσεται καὶ τὴν αἰχμαλωσίαν ἐπιστρέψει τῶν βιβλίων καὶ τῶν ὑπογραφέων ἡμῶν καὶ ἐκ τῆς νόσου ἐπιστρέψομεν). Mais un écho de la mention des livres figure aussi dans le texte, et non pas seulement dans la marge : on peut lire, à la l. 12, dans le texte, les mots ἐν τάχει καὶ τῶν γραφέων ἡμῶν, raccordés grossièrement aux mots précédent, et exponctués de la même main que celle qui a transcrit la note de marge. Deux variantes coexistent donc dans le *Vat. gr.* 2195, dans

220. Cf. *supra*, p. 237.
221. Westerink, *Praefatio* (cité n. 124), p. vi, x, xxi-xxii.
222. Cf. *infra*, p. 296-297.
223. Cf. *infra*, p. 296 et n. 234.
224. Cf. *supra*, p. 287.

Fig. 5 – Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, *Vat. gr.* 2195, p. 317.

le texte et dans la marge, qui mentionnent deux différents κωλύματα, deux différentes difficultés, dont attestent les préfaces de Photius : la maladie et la confiscation de ses livres et, avec elle, l'interdiction d'avoir des secrétaires. Il est inévitable, et sans doute peu hasardeux, d'imaginer que la préface a contenu à l'origine l'allusion à l'un et l'autre des κωλύματα : tout comme la préface au *Contre les manichéens*, où Photius mentionne « la maladie qui ne cesse de nous tourmenter, et les difficultés du moment » (l. 23-24). Et il est aussi plausible d'imaginer que le texte avait été « nettoyé », avec la suppression de ces mentions des livres et secrétaires, mentions liées à la situation politique dramatique que connaissait Photius et rétablies d'une certaine manière – et sauvées pour nous – par un lecteur anonyme. Selon une hypothèse récente, il est probable que la préface et la postface ont été ajoutées en dernier au texte – un texte en large part construit sur l'assemblage de sources différentes parfois impossibles à identifier – pour donner une unité à l'ensemble. Tel un cadre éditorial, « as an editorial framework » écrit Polidori, qui cite, avec bonheur, justement le cas de la *Bibliothèque* pour faire un parallèle[225].

Quelques autres remarques de détail sur le texte de la postface. Avant tout, la terminologie : à la σύνοψις de la préface correspondent les ὑποτυπώσεις de la postface. Ναὶ δὲ καί (col. 392a, l. 1) est aussi une formule de transition récurrente dans la préface au quatrième livre du *Contre les manichéens* (l. 13) et dans la préface au *Lexique* (l. 12). En outre, Photius promet – comme dans la conclusion de la *Bibliothèque* (545, l. 20-21) – une sorte de supplément à l'ouvrage : une anthologie, dans ce cas de χρήσεις, de citations.

IV.5. La Bibliothèque

La *Lettre à Taraise* et ce que l'on nomme la postface ouvrent et clôturent le recueil de lectures monumental que constitue la *Bibliothèque* de Photius (fig. 6-7). Luciano Canfora en a récemment donné une nouvelle traduction en italien, munie d'un commentaire riche et éclairant[226]. Il ne sera donc nécessaire ici d'examiner ces deux textes que dans leur rapport – du point de vue du lexique, du style, des images et de la structure – aux autres paratextes photiens.

Taraise, le frère de Photius, lui a demandé d'avoir les résumés des livres « dont il ne put entendre la lecture » (*praef.* 1, l. 2-3) : de nouveau, comme dans toutes les autres préfaces, Photius présente une requête, formulée avec chaleur et insistance par un érudit qui lui était cher, comme la *causa scribendi*. On peut en outre remarquer que dans le *Contre les manichéens*, la *Bibliothèque*, la *Mystagogie*, l'allocution au destinataire obéit à la même structure syntaxique : ἐπεί (ἐπειδήπερ *Adv. Man.*, l. 1 ; ἐπεὶ δέ *Myst.*, 280a, l. 4) avec un verbe indiquant l'accession à la requête [cf. Annexe].

On l'a déjà évoqué[227], Photius, dans la *Bibliothèque*, n'échappe pas au *topos* de la dédicace comme offrande sacrée : il emploie dans la préface (*praef.* 1, l. 7) et dans la postface (545, 19) le verbe ἀφοσιοῦσθαι ; en outre, comme l'a démontré Luciano Canfora, il est nécessaire, dans la postface, de corriger τελευτήν et d'y substituer τελετήν, terme

225. Polidori, Photius (cité n. 39), p. 204.

226. Fozio, *Biblioteca* (cité n. 73), p. 3, 953, 957, 1211, et surtout Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73).

227. Cf. *supra*, p. 286.



Fig. 6 – Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, *gr*. 450 [coll. 652], f. 1r.

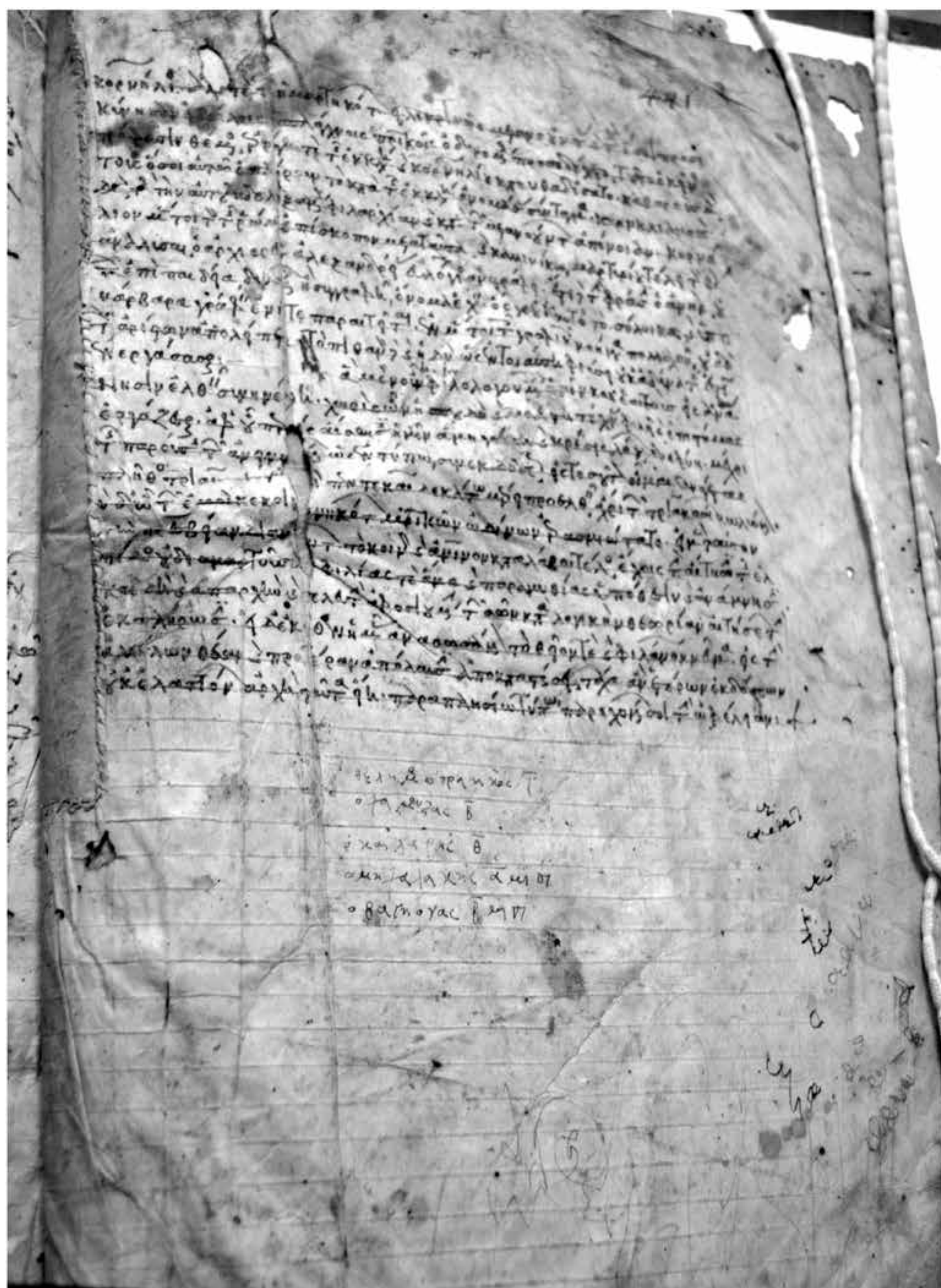


Fig. 7 – Venezia, Biblioteca Nazionale Marciana, *gr*. 451 [coll. 537], f. 441r.

technique du lexique sacré[228]. Dans le *Lexique*, le substantif ἀφοσίωσις se lit à la l. 20, de même que dans la *Mystagogie* apparaît le verbe ἐπιτίθημι (280a, l. 9), *offrir*, qui relève lui aussi de la sphère sémantique du lexique sacré[229].

Usant d'un procédé typique des exordes et des lettres, Photius recourt à la *captatio benevolentiae* dans l'établissement des traits caractéristiques du destinataire : il insiste à plusieurs reprises et sous différentes formes sur l'intensité du souhait de Taraise, et s'en remet à son jugement (*praef.* 1, l. 18-19) ; Arsénios a besoin, et hâte, de connaître le contenu du traité (*Adv. Man.*, l. 1, 6, 8, 21, 22) ; chez Amphiloque, Photius souligne la noblesse de l'engagement, l'exhortant à un engagement plus grand en tirant profit du recueil qu'il a constitué pour lui (*Amph.*, l. 1, 23-25) ; Thomas, précise Photius, travaille sur les rhéteurs et les prosateurs, et, comme il l'a fait avec Taraise, Photius lui confie le soin de juger son travail (*Lex.*, l. 35, 37-38) ; le destinataire de la *Mystagogie* est φιλομαθέστατος (*Myst.*, 389a, l. 3), amant du savoir avant toute chose.

Les résumés constitueront pour Taraise une consolation, παραμύθιον (deux fois : *praef.* 1, l. 4 ; 545, l. 12), avant leur séparation prochaine, de même que le *Contre les manichéens* est pour Arsénios un παραμύθιον (l. 31), une consolation après la perte du premier traité. L'identification de la lettre avec un παραμύθιον de l'absence est l'un des *topoi* fondamentaux – et parmi les plus connus – du genre épistolaire, non seulement dans la littérature grecque puis byzantine, mais aussi dans le monde latin[230].

L'emploi par Photius de *topoi* typiquement épistolaires dans ses préfaces n'est sans doute pas fortuit. Toutes les *dedicationes* en introduction des œuvres de Photius (y compris la *Mystagogie*, du moins dans le *Vat. gr.* 2195) prennent de fait la forme d'une lettre-préface. La lettre-préface – la *forma epistolaris*[231] – est la forme privilégiée de *dedicatio*

228. La correction τελετὴν et l'interprétation du passage dans son entier sont œuvre de L. Canfora, Τελετή, non τελευτή, dans *Poesia e religione in Grecia : studi in onore di G. Aurelio Privitera*, a cura di M. Cannatà Fera e S. Grandolini, Napoli 2000, p. 137-140 (où la correction proposée est : ὡς τελετήν), et maintenant Id., « Thesaurus » (cité n. 73), p. lvi-lvii (où la reconstruction textuelle ne concerne que τελετήν).

229. Cf. LSJ, *s.v.*, p. 666 ; Lampe, *s.v.*, p. 537.

230. Karlsson, *Idéologie* (cité n. 185), p. 34-48 ; Hunger, *Die hochsprachliche* (cité n. 185), p. 224-225, M. Grünbart, Beobachtungen zur byzantinischen Briefrhetorik, dans *L'épistolographie et la poésie* (cité n. 49), p. 31-41 ; M. Mullett, Friendship in Byzantium : genre, topos and network, dans *Friendship in medieval Europe*, ed. by J. Haseldine, Stroud 1999, p. 166-184, ici p. 172-173. À titre d'exemple uniquement, on indique, parmi les différents travaux possibles, ceux, relativement récents, de C. Broc-Schmezer, L'évocation des personnages bibliques dans la correspondance de Jean Chrysostome, dans *Epistulae antiquae. 4, Actes du IVe colloque international « L'épistolaire antique et ses prolongements européens » (université François-Rabelais, Tours, 1er-2-3 décembre 2004)*, éd. par P. Laurence et F. Guillaumont, Louvain – Paris – Dudley 2006, p. 233-244 ; V. Leovant-Cirefice, Les lettres de l'exil dans la correspondance de Cicéron : une thérapie de la douleur ?, *Vita Latina* 189-190, 2014, p. 54-69 ; E. Gavoille, La relation à l'absent dans les lettres de Cicéron à Atticus, dans *Epistulae antiquae. Actes du Ier colloque international « Le genre épistolaire antique et ses prolongements » (université François-Rabelais, Tours, 18-19 septembre 1998)*, éd. par L. Nadjo et É. Gavoille, Louvain – Paris 2002, p. 153-176 ; M. Kanaan, Jean Chrysostome et la douleur de l'exil, dans *Epistulae antiquae. 6, Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours*, éd. par P. Laurence et F. Guillaumont, Tours 2010, p. 231-247 ; pour une approche générale M.-A. Calvet-Sebasti, La lettre, remède souverain chez les auteurs grecs chrétiens, dans le même volume, p. 325-337.

231. J. Ruppert, *Quaestiones ad historiam dedicationis librorum pertinentes : dissertatio inauguralis*, Lipsiae 1911, p. 11-12 écrit qu'il existe deux types de *dedicatio* dans l'Antiquité : la *forma allocutionis*,

dans toutes les œuvres du patriarche. Ce n'est pas un hasard si les lecteurs byzantins de la *Bibliothèque* en parlaient comme d'une immense lettre. Le ms. *Athos*, *Batop*. 7 (f. 99r, sec. XI/2) contient le seul extrait de la *Bibliothèque* antérieur au XIIIe siècle dans lequel Photius est explicitement cité comme l'auteur de l'œuvre : dans l'*inscriptio* de l'extrait, tiré des chapitres 139-140, ce que l'on nomme la *Bibliothèque* est mentionnée sous forme périphrastique – comme une lettre exactement – par l'indication de l'expéditeur et du destinataire (Φωτίου ἀρχιεπισκόπου Κωνσταντινουπόλεως πρὸς τὸν ἴδιον ἀδελφὸν Ταράσιον περὶ τῶν λόγων τοῦ ἐν ἁγίοις μεγάλου Ἀθανασίου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας)[232]. La *Bibliothèque* tout entière, enchâssée qu'elle est entre la *Lettre à Taraise* et la postface, « has the form of a huge letter »[233] ainsi que l'a écrit Warren Treadgold, avec un paradoxe suggestif. Pareil paradoxe peut assurément s'appliquer au moins au quatrième livre du *Contre les manichéens*, à la *Mystagogie*, dans la forme sous laquelle elle a été conservée dans le *Vat. gr.* 2195, et d'une certaine façon aux *Amphilochia*.

Le désir de Taraise s'est réalisé dès que Photius a trouvé un secrétaire. Bien tard, donc, par rapport au souhait de Taraise, mais non dans l'absolu (*praef.*, 1, l. 6-7). Dans les derniers mots de la *Mystagogie*, Photius mentionne, avec la mise sous séquestre de ses livres (une donnée commune au *Contre les manichéens* : l. 6-7 ; 31), le retrait de ses secrétaires (*PG* 102, col. 389c : τὴν αἰχμαλωσίαν [...] τῶν βιβλίων καὶ τῶν ὑπογραφέων ἡμῶν). L'absence de secrétaire est un autre *topos* qui se rencontre très communément, non seulement dans le genre épistolaire, dans la littérature grecque comme dans la littérature latine, sur une très longue période (un exemple entre tous : la lettre XV 1-2 de Grégoire de Nysse)[234]. Toutefois, dans le cas de Photius, la difficulté à trouver des collaborateurs pour la rédaction matérielle de ses écrits dut être aussi une donnée historique et concrète. Ses plaintes à l'égard de la pénurie ou de l'impéritie des copistes affleurent en effet, comme on l'a dit, également dans les *quaestiones* 322 et 323, qui comptent parmi les plus récentes des *Amphilochia*[235]. Il est important de souligner un élément, qui n'a sans doute pas reçu jusqu'à présent l'attention qui lui est due : les deux *quaestiones* 322 et 323 sont constituées – exactement comme la deuxième partie de la *Bibliothèque* – d'*excerpta*, respectivement d'Oribase (auteur à son tour recensé dans la *Bibliothèque*, aux chapitres 216-219) et de Jean Lydos. Les plaintes touchant à la disponibilité et aux compétences des copistes

c'est-à-dire l'allocution, et la *forma epistolaris* : dans ce second cas – la dédicace de type épistolaire – ou bien l'œuvre tout entière a la forme et la structure d'une lettre (comme les lettres de Denys d'Halicarnasse), ou bien une lettre-préface est antéposée au texte, comme dans le cas des *Coniques* d'Apollonius de Perge.

232. Cf. M. Losacco, Circolazione e riuso della *Biblioteca* di Fozio in età bizantina, dans *The legacy of Bernard de Montfaucon : three hundred years of studies on Greek handwriting : proceedings of the seventh international colloquium of Greek palaeography (Madrid-Salamanca, 15-20 September 2008)*, ed. by A. Bravo García and I. Pérez Martín (Bibliologia 31A-B), Turnhout 2010, p. 483-492 et 885-890, ici p. 485, avec bibliographie.

233. Treadgold, *The nature* (cité n. 3), p. 16.

234. Hunger, *Die hochsprachliche* (cité n. 185), p. 230 et n. 147 ; Pecere, La scrittura (cité n. 191), p. 3-29, ici p. 16 et n. 46.

235. *Supra*, p. 290. Cf. Ronconi, Il *Moveable Feast* (cité n. 98), p. 223-224. La datation de la *Bibliothèque* entre autres dans son rapport à ces *quaestiones* est brièvement débattue par Schamp, c.r. de *Photii Epistulae et Amphilochia. 6, 1* (cité n. 29), p. 504-505.

figurent à la fin de la première soit après les *excerpta* (322, l. 76-77), et au début de la seconde soit avant les *excerpta* (323, l. 2-5) :

Photius, *Amphilochia*, 322, l. 76-77
Je t'envoie ces extraits, bien peu parmi un si grand nombre, et, ne disposant pas à l'époque d'un copiste, les ayant réunis tant bien que mal, autant que cela était possible avec l'aide d'un scribe incapable.[236]

Photius, *Amphilochia*, 323, l. 2-5
Je ferai aussi un résumé, pour toi qui es savant, de cette œuvre. Bien que je ne dispose pas de copiste, dans la mesure où m'aide celui que j'ai à disposition, un incapable de plus (puisque mes mains sont esclaves de la maladie), je lui ai donné sa forme définitive – autant que je l'ai pu – et je te l'envoie[237].

Observons du reste que le lexique et les thèmes (ὑπόθεσις, σύντομος, σοι [...] φιλολόγῳ ὄντι, ἐκδόντες), notamment dans la *quaestio* 323, révèlent de remarquables affinités avec la préface de la *Bibliothèque* : une donnée – nous semble-t-il – encore plus significative pour une *quaestio* composée d'un long *excerptum*. Un semblable mouvement caractérise la *quaestio* 78 – intéressante également par d'autres aspects[238] –, dans laquelle la requête du destinataire est satisfaite malgré τοῦ καιροῦ τὸ βαρύτατον καὶ τῶν ὑπογραφέων τὸ ἄπορον (l. 12-13).

Dans les préfaces aux œuvres de Photius, tout comme, quoique sur une moindre échelle, dans ces *quaestiones*, la référence à la recherche d'un secrétaire semble s'inscrire en réalité dans un mécanisme plus vaste : dans tous les cas, la rédaction de l'œuvre, que l'auteur a acceptée pour accéder à la demande du destinataire, s'est heurtée à des degrés divers à différents obstacles.

Le *Lexique* est le texte où les κωλύματα eurent le moindre poids : Photius mentionne seulement et indirectement son manque de temps (l. 15). Dans le *Contre les manichéens*, il dit avoir rédigé l'œuvre au milieu de difficultés extrêmes : il avait été privé de ses livres (l. 6-7), son corps était affaibli par différentes maladies (l. 23-24). Photius fait allusion à une conjoncture difficile à plusieurs reprises, en employant des expressions diverses : ἡ τοῦ καιροῦ βαρύτης (l. 19), ἡ τοῦ καιροῦ χαλεπότης (l. 24), ἐν ἀπόροις (l. 31), ainsi que (dans ce cas il s'agit presque une sorte de *vox media*) ἐκ τῶν παρόντων (l. 29-30), formule par laquelle il indique les circonstances qui s'allient à l'oubli, rendant sa mémoire moins vive et plus susceptible de faillir : dans l'ensemble, toute la lettre-préface est construite autour du thème de la τοῦ καιροῦ χαλεπότης. Dans la *Mystagogie*, les obstacles présentés dans le *Contre les manichéens* comme conjoints et simultanés se divisent entre les deux versions différentes du texte : confiscation des livres et retrait des secrétaires dans une version (*PG* 102, col. 389d), maladie dans l'autre (*Vat. gr.* 2195). Dans la préface aux *Amphilochia*, 16 lignes, sur les 25 tout au plus que compte le texte, sont consacrées à la

236. Ταῦτά σοι ἐκ πολλῶν ὀλίγα, καὶ τότε τοῦ γράφοντος μὴ εὐποροῦντες, ὅση δύναμις διὰ βαρβάρου καλάμου σχεδιάσαντες ἀπεστείλαμεν.

237. Σύντομόν σοι καὶ τῆς παρούσης γραφῆς τὴν ὑπόθεσιν φιλολόγῳ ὄντι ποιήσομαι· γράφοντος γὰρ ὑστερήσαντες, ὅσον ὁ παρών, καὶ τότε βαρβαρίζων, ὑπούργησεν (αἱ γὰρ ἡμέτεραι χεῖρες δεσπότην ἔχουσι τὸ νόσημα) ἐκδόντες ὅση δύναμις ἀπεστείλαμεν.

238. Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xvi, xxx.

description des κωλύματα, des difficultés : l'existence d'importants traités d'auteurs plus anciens (l. 1-3), le fait d'avoir déjà abordé ailleurs, ἀλλαχόθι, quelques questions (l. 5), et surtout le manque de temps (l. 6-8). Dans le titre, « le temps des épreuves » désigne l'époque de la rédaction des *Amphilochia*.

Dans la *Lettre à Taraise*, Photius ne précise pas explicitement qu'il n'a pas ses livres et ses secrétaires avec lui, à la différence de ce qui se produit dans le *Contre les manichéens*, les *Amphilochia* et la *Mystagogie.* Il évoque, simplement, une lenteur dans l'obtention d'un secrétaire, une lenteur qui n'est pas absolue, mais que le désir impatient de Taraise fait apparaître telle. Et Photius insiste sur la difficulté d'un travail mené sur une si grande quantité de livres « quand le temps écoulé est si long » (*praef.*, l. 15) : comme s'il n'avait plus sous la main, précisément, les livres lus auparavant. Un élément ressort, avec évidence, de la comparaison entre les préfaces photiennes : dans la *Lettre à Taraise*, à la différence des autres préfaces, les obstacles sont curieusement comme passés sous silence, sous-entendus. Dans les autres œuvres, ils sont au contraire expliqués et décrits avec clarté.

Durant quatre cents ans d'études photiennes, le passage de la lettre dans lequel il semble affirmer avoir travaillé de mémoire a suscité des réflexions, des doutes, et les hypothèses les plus variées. Récemment, Canfora a apporté des réponses sans doute définitives à cette question, comme on l'a dit auparavant[239]. La mémoire est un thème toujours central dans les préfaces de Photius, à l'exception de celle de la *Mystagogie* : dans les *Amphilochia*, il hésite sur la nécessité du travail, parce qu'Amphiloque pourrait aussi rappeler μνήμῃ[240] ce qu'il a entendu de sa voix (l. 15-16). *Contre les manichéens*, *Bibliothèque* et *Lexique* sont présentés au destinataire comme des instruments de la mémoire : le premier comme λήθης φάρμακον (l. 32), le second comme aide-mémoire (l. 20) et, dans la postface, comme matière de consolation et de souvenir (545, l. 18) ; le *Lexique*, comme offrande sacrée à l'amitié et à la mémoire (l. 20).

Les obstacles ont fatalement provoqué des erreurs, des imprécisions, des répétitions, des fautes. Ici aussi, il s'agit d'un *topos*, d'une déclinaison du *topos modestiae*. Photius a dû composer le *Contre les manichéens* et la *Bibliothèque* sans pouvoir disposer de ses livres, et ceci peut avoir provoqué des erreurs et des défauts. Et dans les deux préfaces [cf. Annexe], l'*excusatio* pour d'éventuelles erreurs présente une structure syntaxique analogue, avec ἂν δέ plus optatif dans le *Contre les manichéens* (l. 24), εἰ δέ et le futur dans la *Bibliothèque* (l. 18-19), suivis dans chacun des passages de μηδὲν θαυμάσῃς (*Adv. Man*, l. 27 ; *Bibl.*, *praef.*, 1, l. 13-14). Dans les deux cas, le destinataire pourrait s'étonner – mais il ne devra pas s'étonner, au contraire – si dans l'avenir parviennent entre ses mains les livres « d'origine » : pour le *Contre les manichéens*, le traité dont le livre quatrième est une substitution (l. 26 : τὸ κατ' ἀρχὰς αἰτηθέν) ; pour la *Bibliothèque*, les livres, τὰ τεύχη, dont Photius a tiré les synthèses (l. 12-13). Et la mauvaise surprise serait, dans les deux cas, le résultat d'une confrontation entre les originaux et les « synthèses » de Photius.

Photius décrit de manière diffuse la nature, la structure, et l'utilité de la *Bibliothèque*. D'une manière générale, selon un mouvement répandu dans les préfaces et les dédicaces,

239. Cf. *supra*, p. 282 ; Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxviii-xxx.
240. Cf. *supra*, p. 282, n. 199.

aussi bien dans la littérature grecque que dans la littérature latine[241], il présente ses œuvres comme le résultat d'un travail de mise au propre, de recueil ou de synthèse : *Contre les manichéens* et *Mystagogie* constituent la mise au propre de conversations érudites ; le *Lexique* rassemble les termes et les explications correspondantes ; la synthèse est la principale caractéristique de la *Bibliothèque*, dans les mots de Photius (διατυπωτικήν τινα καὶ κοινοτέραν τὴν ἐπίγνωσιν : *praef.*, 1, l. 4 ; εἰς τὴν κεφαλαιώδη μνήμην, l. 19-20) ; la *Mystagogie* est une σύνοψις (col. 280a) [cf. Annexe]. L'indication de l'étendue globale de l'œuvre fait partie de la description préliminaire de sa structure, comme cela est évident pour des œuvres vastes et souvent monumentales telles que des recueils. Dans les *Amphilochia* et dans la *Bibliothèque* Photius donne aussi le nombre total respectivement des *quaestiones* (*tit.* l. 4 ; l. 10) et des chapitres (*tit.* l. 5 ; *praef.*, 1, l. 4-5 ; postface, l. 15-16) : dans les deux cas, comme on l'a déjà dit[242], à partir du chiffre trois cents.

À la fin de la *Bibliothèque* (545, 20-22) et de la *Mystagogie* (col. 389d), Photius promet de nouveaux livres, qui intégreront ou remplaceront l'œuvre présentée : cette promesse s'accompagne en général d'une formulation qui fait allusion à la providence divine, également topique et constituée d'expressions standard. Les expressions employées par Photius se font écho d'une œuvre à l'autre [cf. Annexe], dans la *Bibliothèque* et dans la *Mystagogie*, où la providence divine est également invoquée au début, avec le souhait que la réalisation de l'œuvre soit à la hauteur de la requête (col. 280a). Une invocation analogue figure aussi dans le *Contre les manichéens* (l. 24-27), dans lequel, en réalité, Photius renverse d'une certaine manière le *topos* : il adopte le thème de la providence divine pour introduire *non pas* la promesse de nouveaux livres, mais la possibilité que le livre, le συνταγμάτιον déjà existant, se retrouve de nouveau entre ses mains, et parvienne aussi à Arsénios. Les termes et les expressions reviennent dans les trois œuvres : θεία πρόνοια (*Myst.*, col. 280a), θεία ἐπισκοπή (*Adv. Man.*, l. 24), θεῖον καὶ φιλάνθρωπον νεῦμα (*Bibl.*, 545, 20) ; dans la *Mystagogia* et le *Contre les manichéens*, Photius invoque la bienveillance divine (εὐμενές *Myst.*, col. 280a ; εὐμενέστερον *Adv. Man.*, l. 25), et le verbe ὁράω (composé avec παρά dans le *Contre les manichéens*, l. 24) est employé dans chacun des passages. La promesse de nouveaux livres est introduite dans deux cas, dans la *Mystagogie* et la *Bibliothèque*, par τάχα avec ἄν (*Bibl.* 545, 21 ; *Myst.*, col. 389a). À cet égard, il peut aussi être utile de remarquer qu'une fois encore quelques-unes des 300 *quaestiones* à Amphiloque présentent une structure, un lexique et des formulations analogues. Lorsque Photius, dans la *quaestio* 21, explique, comme on l'a dit, à Amphiloque plus de trente termes attiques polysémiques, il s'adresse à lui directement à deux reprises, aux l. 132-136, où il évoque un recueil de termes propres à la prose, qu'il aurait rédigé dans sa jeunesse (et qui coïncide probablement avec son *Lexique*), comme Amphiloque le sait (l. 136 : ὡς καὶ αὐτὸς οἶσθα), et aux l. 315-320 :

241. Guillaumin, Modalités (cité n. 200), p. 329-367, ici p. 351 (« Une première fonction de la dédicace consiste à structurer l'œuvre en présentant ses grandes lignes et en justifiant le point de vue adopté par l'auteur : on peut considérer que cette volonté de donner une unité à un ensemble qui, sans dédicace, pourrait ressembler à une suite aride de notices, participe d'un travail auctorial qui donne à l'œuvre son identité »).

242. Cf. *supra*, p. 278.

Photius, *Amphilochia* 21, l. 315-320
Mais ce sujet exposé, pour ainsi dire, point par point (*ὡς ἐν κεφαλαίῳ*, l. 315 : cf. *Bibl. praef.*, *tit.* l. 3, *κεφαλαιώδη*; l. 19-20 *κεφαλαιώδη*; 545, 15 *ὡς ἐν τύπῳ*), *suffit, je pense, à satisfaire aussi tes exigences* (*χρεία* : cf. *Adv. Man.* IV, *praef.*, l. 8). *Tu ne manqueras pas de voir en effet, toi qui gardes la mémoire/l'aide-mémoire (μνήμην)*[243] *de ce que nous avons dit, les valeurs d'« il répondit », parmi toutes celles que je t'ai expliquées, à attribuer aux différents passages des Écritures saintes. Concernant les autres termes utilisés dans les textes sacrés dans différents contextes, une partie d'entre eux est déjà incluse dans ce traité, le reste – si l'amour divin nous considère avec plus de bienveillance* (*τῆς θείας φιλανθρωπίας εὐμενέστερον εἰς ἡμᾶς ὁρώσης*, l. 319-321) – *il est possible* (*τάχα ἄν*, l. 321) *que je parvienne à le coucher par écrit.*[244]

Ici aussi, en plus petit, on retrouve le schéma-type des textes liminaires de Photius : la requête, l'exigence exprimée par le destinataire qui a motivé la rédaction du petit traité; le destinataire gardera la μνήμη du contenu et, comme Taraise, il reviendra sur le sujet avec un travail critique autonome; le traité pourra être intégré ou enrichi, *Deo adiuvante*, avec l'aide de la bienveillance divine. On doit aussi remarquer qu'une expression analogue (τῆς θείας προνοίας εὐμενέστερον ἡμᾶς ἐφορώσης) se retrouve également dans la *quaestio* 67, l. 49-51, lorsque Photius promet d'expliquer d'autres passages obscurs du texte de saint Paul auquel la *quaestio* est consacrée[245].

La promesse de nouveaux livres, d'insertions, d'ajouts et de modifications s'explique bien dans les préfaces d'œuvres – recueils, œuvres de littérature technique et utilitaire – dont la nature se prête à l'augmentation, à la stratification, aux insertions et corrections progressives. Mais chez Photius le *topos* a toute raison d'être et se justifie si l'on considère le contexte à la fois historique et narratif, où s'accumulent difficultés, obstacles au travail et à l'étude, dans lequel Photius écrit et inscrit ses œuvres.

Enfin, il convient d'observer un trait commun aux conclusions de la *Mystagogie* et de la *Bibliothèque*, ainsi qu'à la préface du *Contre les manichéens* : la formule de remise de l'œuvre à son destinataire tenant dans le terme ἔχεις[246] (*Amph.*, l. 20; *Myst.*, col. 389d; *Bibl.* 545, 18, où, en réalité, la leçon conservée par le manuscrit, f. 441r, l. 6 *a.i.* [fig. 7], qui n'a jamais été signalée dans les apparats jusqu'à présent, est ἔχοις)[247].

Le cadre narratif construit par la *Lettre à Taraise* autour de la *Bibliothèque* apparaît donc comme l'un des cinq « cadres » dans lequel le patriarche a tour à tour offert son

243. Cette occurrence de μνήμη peut utilement être ajoutée aux listes de Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. xxviii-xxix; Schamp, *Photios historien* (cité n. 3), p. 33 et n. 13.

244. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν ὡς ἐν κεφαλαίῳ καὶ τὴν σήν, οἶμαι, χρείαν ἱκανὰ πληρῶσαι· οὐ γὰρ ἄν σε λήσεται μνήμην ἔχοντα τῶν εἰρημένων, ποίαις τῶν ἱερῶν λογίων περιόδοις τίνα τῶν τοῦ 'ἀπεκρίθη' σημαινομένων ἐφαρμοσθείη· τῶν δ' ἄλλων ῥημάτων οἷς τὰ ἱερὰ γράμματα ἐπὶ διαφόρων πραγμάτων ἐχρήσατο, τὰ μὲν ἤδη λόγῳ περιείληπται, τὰ δὲ τῆς θείας φιλανθρωπίας εὐμενέστερον εἰς ἡμᾶς ὁρώσης τάχα ἂν ὑποβληθήσεται.

245. Τὰ δὲ ἑξῆς τοῦ χωρίου δυσθεώρητα ἰδιαιτέρας ἴσως ἐπιλύσεως, τῆς θείας προνοίας εὐμενέστερον ἡμᾶς ἐφορώσης, οὐκ ἀποτεύξεται.

246. Une formule analogue est aussi attestée dans la littérature latine : Guillaumin, Modalités (cité n. 200), p. 332.

247. Il est possible que ἔχοις soit la conséquence d'une erreur phonétique, mais on ne peut en revanche exclure un optatif exhortatif (cf. *e.g.* N. Basile, *Sintassi storica del greco antico*, coordinata da P. Radici Colace [Femio 7], Bari 2001, p. 452-454).

travail à ses destinataires. Dans chacun d'entre eux, l'œuvre est le résultat d'un effort qui, grâce à la ténacité de l'écriture et parfois de la mémoire, et au nom de l'amitié, a surmonté et vaincu les barrières et les obstacles même les plus graves, liés aux vicissitudes tourmentées et dramatiques de la vie du patriarche. Dans ces cadres, la lecture des textes fait apparaître une imbrication, un entrelacs de *topoi* et de stylèmes qui, déclinés de différentes manières, reviennent avec insistance dans les préfaces de Photius : *topoi* photiens chez Photius, pourrait-on les nommer.

IV.6. Intertextualité des préfaces

Une unité importante ressort donc de la lecture de tous les paratextes de Photius, examinés de manière synoptique : une unité de style, de lexique et d'images, qui révèle la vitalité, dans ces textes, des *topoi* les plus diffusés, animant les exordes depuis l'Antiquité.

Ceux-ci sont aussi, en partie, le résultat d'une mémoire littéraire très riche et ardente. Il convient de distinguer trois niveaux, dans ce phénomène toujours complexe que constitue la mémoire littéraire, et doublement complexe chez un auteur tel que Photius.

a) Un premier niveau – illustré jusqu'à présent – réside dans l'intertextualité photienne.

b) Un deuxième niveau tient à l'intertextualité photienne à l'intérieur de la *Bibliothèque*, c'est-à-dire les relations des préfaces de Photius avec les préfaces d'autres auteurs et d'autres œuvres, inclus, cités, résumés dans la *Bibliothèque*. Les *topoi* dont Photius fait un vaste usage dans ses préfaces se retrouvent dans les préfaces des ouvrages d'autres auteurs, décrites avec un soin extrême dans la *Bibliothèque.* Il s'agit donc de *topoi* que l'on pourrait qualifier de *non* photiens, et qui se retrouvent dans ce gigantesque réceptacle, collecteur de mots et de livres d'autres auteurs, que constitue la *Bibliothèque.* Ce sont des textes que Photius avait assurément lus et qu'il avait assurément estimés si dignes d'attention qu'il les avait résumés, en avait parfois choisi des extraits, et souvent les avait sauvés pour nous en les insérant dans la *Bibliothèque.* En 1913, Johannes Klinkenberg avait mis en évidence dans sa thèse les affinités entre la *Lettre à Taraise* et la préface de Pamphile à ses *Hypomnemata* (chap. 175), que nous ne connaissons qu'à travers Photius[248]. Mais les affinités pourraient être étendues à l'épître dédicatoire de la *Préparation sophistique* de Phrynichos (chap. 158) ; à l'épître dédicatoire de Sopatros à ses *Eklogai* (chap. 161) ; à l'épître dédicatoire de Stobée (chap. 167)[249] ; aux épîtres dédicatoires d'Oribase (chap. 216-218). Jusqu'à présent aucune recherche systématique de cas analogues à celui de Pamphile dans la *Bibliothèque* n'a été tentée : recherche de préfaces, résumées ou citées par Photius, dans lesquelles se retrouveraient les thèmes, les sujets, les expressions de la *Lettre à Taraise*. D'une recherche orientée dans cette direction, dont nous rendrons compte dans un prochain travail, il ressort une surprenante abondance d'attestations.

248. I. Klinkenberg, *De Photii Bibliothecae codicibus historicis : dissertatio inauguralis*, Bonnae 1913, p. 18-19. Treadgold, The preface (cité n. 120) a étendu et approfondi l'intuition de Klinkenberg, en proposant une reconstruction de l'importante lacune textuelle de la *Lettre à Taraise* fondée précisément sur la comparaison avec le chap. 175.

249. Les analogies lexicales et conceptuelles entre la *Lettre à Taraise* et le chap. 167 ont été bien éclairées par R. M. Piccione, Encyclopédisme et *enkyklios paideia*? À propos de Jean Stobée et de l'*Anthologion*, *Philosophie antique* 2, 2002, p. 169-197, ici p. 176-180.

c) Enfin, un troisième niveau tient à une intertextualité plus vaste. Les *topoi* dont use Photius au fur et à mesure se retrouvent à vrai dire depuis l'Antiquité dans les textes appelés « liminaires », qui constituent le « seuil », l'introït des œuvres littéraires, d'Archimède à Plutarque, de Cicéron à Flodoard de Reims, un contemporain de Photius, de Théodoret à saint Jérôme. On les trouve notamment dans les préfaces de miscellanées, appartenant à ce que l'on nomme la *Gebrauchsliteratur*[250] : œuvres de recueils, qui drainent, et organisent d'une certaine façon, quand même ce serait de façon anarchique, un savoir vaste et multiforme. Lennart Rydén a écrit à propos des préambules hagiographiques que l'hagiographe pouvait compter sur un « arsenal de lieux communs », en grande partie – précisément – hérités de la littérature classique; mais – ajoute-t-il – bien des auteurs de Vies de saints ont utilisé les lieux communs de façon créative et personnelle[251]. Tout comme les préfaces étudiées par Rydén, les préfaces de Photius abondent en *topoi*, mais les mots utilisés ne sont pas des mots vides de sens.

IV.7. Ordre et désordre : préfaces et histoires des textes

Dans toutes les préfaces de Photius, dont la *Lettre à Taraise*, l'imbrication – chaque fois modifiée – de ces thèmes semble destinée à donner sens et cohérence à un ensemble qui en était structurellement privé. On le sait, et cela fut récemment confirmé, la *Bibliothèque*, dans la forme qui nous a été transmise par la tradition manuscrite, apparaît comme le résultat de l'assemblage de deux parties distinctes : une première partie, aux détails plus soignés et davantage méditée, composée de chapitres relativement brefs accompagnés de notes critiques; et une seconde partie, résultat d'un assemblage rapide d'extraits étendus, privés d'une révision critique et dépourvus des brefs avis et notes biographiques propres aux chapitres de la première partie[252]. La bipartition de la *Bibliothèque* avait déjà été mise en évidence par les premiers érudits se consacrant à Photius : pour ceux du XVIe et du XVIIe siècle déjà, pour les jésuites et les interprètes passionnés de Photius, Juan de Mariana et André Schott, la *Bibliothèque* était un *Lebenswerk* soit le fruit d'une vie d'étude et de lectures[253]. Et quoiqu'avec les sinuosités inévitables et prudentes dues à la rigueur de la censure catholique, le jésuite André Schott, dans les *Prolégomènes* à la traduction qu'il donna de la *Bibliothèque* (1606), suggérait que la *Bibliothèque*, justement en tant

250. Cet aspect a été éclairé à raison par C. Bevegni, La *Biblioteca* di Fozio e la sua origine, *Humanitas* 3, 1996, p. 326-347, et développé encore, en portant une attention spécifique au thème de la ποικιλία, par Id., Osservazioni sul motivo della ποικιλία nella letteratura miscellanea greca di età imperiale e bizantina, *Paideia* 69, 2014, p. 317-331.

251. L. Rydén, Communicating holiness, dans *East and West : modes of communication : proceedings of the first plenary conference at Merida*, ed. by E. Chrysos and I. Wood, Leiden – Boston – Köln 1999, p. 71-91, ici p. 74.

252. Cf. *supra*, p. 260-261; Canfora, « Thesaurus » (cité n. 73), p. XLIX-L.

253. Canfora, *Il Fozio ritrovato* (cité n. 79); Id., *Convertire Casaubon* (Piccola biblioteca Adelphi 471), Milano 2002; Carlucci, *I* Prolegomena (cité n. 79), et notamment p. 17-27, 66-68, 71-73; Juan de Mariana, *Epitome latina di Fozio*, a cura di G. Solaro (Paradosis 8), Bari 2004. Parmi les chercheurs qui, ces dernières décennies, ont défendu cette vue, il faut mentionner au moins C. Mango, The availability of books in Byzantine Empire, AD 750-850, dans *Byzantine books and bookmen*, Washington 1975, p. 29-45; A. Markopoulos, New evidence on the date of Photios' *Bibliotheca*, dans Id., *History* (cité n. 44), n° XII, p. 1-18 (= Id., Νέα στοιχεῖα γιὰ τὴ χρονολόγηση τῆς "Βιβλιοθήκης" τοῦ Φωτίου, *Σύμμεικτα* 7, 1987, p. 165-181).

que *Lebenswerk*, était en réalité composée de deux parties, ayant été engagée comme une « enumeratio et censura » des auteurs lus, et, comme à la suite d'une μετάνοια, d'un changement d'avis, poursuivie comme la transcription d'*excerpta*. Avec élégance et une grande hauteur de vue, Schott suggérait que les deux parties étaient contenues dans les deux tomes de l'autographe de Photius[254].

Curieusement, la suggestion féconde de Schott trouve un parallèle concret qui défend et alimente sa thèse. Et, encore une fois, ce parallèle se retrouve au-delà de la *Bibliothèque*.

Ainsi que l'a démontré Westerink[255], la collection des *Amphilochia* était à l'origine structurée en deux volumes, correspondant à deux parties distinctes : a) les *quaestiones* de 1 à 75 ; b) les *quaestiones* de 76 à 313.

Les *quaestiones* de 1 à 75, homogènes quant à la thématique et la typologie, ne portent pas trace d'inachèvement. Au contraire, le *corpusculum* des *quaestiones* de 76 à 313 est dénué d'homogénéité quant au contenu (comprenant même des *quaestiones* consacrées à des sujets profanes). Et plus encore, il diffère quant à la nature même du texte. La seconde partie des *Amphilochia* ne comprend pas de petits traités, même très brefs, originaux, mais uniquement – exactement comme la seconde partie de la *Bibliothèque* – des *excerpta* rassemblés sans plus d'organisation et sans révision finale. Selon Westerink, les deux parties durent correspondre à l'origine à deux tomes, datables le premier, entre le premier et le second patriarcat (873-875), le second, entre 876 et 878, lorsque Photius avait été rappelé à Constantinople et qu'il n'avait plus le temps (« le temps était court » : *praef.*, l. 7) de se consacrer à la finition de son corpus. Andrew Louth a suggéré que l'unification des *quaestiones* à partir de la 76 résulte du travail d'un éditeur posthume (et il avance aussi que la dédicace à Amphiloque est totalement fictive, et constitue en réalité une allusion à Amphiloque, destinataire de quatre lettres importantes de Basile de Césarée)[256]. Dans tous les cas, le corpus des *Amphilochia* se révèle fluide (un seul manuscrit, *Athos*, *Lavra* Δ 73, conserve le petit groupe de *quaestiones* postérieures à la fin du second patriarcat, ajouté tardivement au corpus[257]) : il devait s'enrichir dans un intervalle d'au moins quinze ans, avec l'inclusion de documents de travail sûrement préexistants, et continua de s'accroître, y compris dans les dernières années de la vie de Photius – peut-être après sa mort ? Le corpus des *Amphilochia* est donc introduit par une lettre jouant le rôle de préface destinée à donner une unité à des textes qui en étaient structurellement, chronologiquement, matériellement dépourvus. Et on peut se demander si un phénomène analogue ne s'est pas produit pour les autres œuvres de Photius, par la main de l'auteur – ou, si l'on veut, de ses éditeurs posthumes. Un phénomène, correspondant en tout point à ce que, dans un livre qui fait date, Gérard Genette a décrit en ces termes : « Un thème

254. « Cum Enumeratio ac Censura Photio esset principio duntaxat proposita, post, quasi metanoea ductus, eidem placuit Excerpta atque adeo opuscula describere, et in tomum alterum coniicere » : A. Schott, *In Photii Bibliothecam Προλεγόμενα*, dans *Photii Bibliotheca* (1606, cité n. 31), p. 2r-[4v], ici p. 2v. Le texte des *Prolégomènes* de Schott peut-être lu maintenant, en regard de la traduction italienne, et accompagné d'un commentaire très riche, dans Carlucci, *I* Prolegomena (cité n. 79), p. 85-113 et 114-183, ici p. 90-91 et 125-128.

255. Sont résumées ici les conclusions formulées par Westerink, *Praefatio* (cité n. 124), p. xvi-xxii.

256. Louth, Photios (cité n. 174), p. 212 (« someone compiling a collection of theological material to be published under the name of Photios »).

257. *Supra*, p. 278 ; Westerink, *Praefatio* (cité n. 124), p. vi, x, xxi-xxii.

de valorisation propre, pour une raison évidente, aux préfaces de recueils (de poèmes, de nouvelles, d'essais) consiste à montrer l'unité, formelle et plus souvent thématique, de ce qui risque a priori d'apparaître comme un ramassis factice et contingent, déterminé avant tout par le besoin bien naturel et le désir bien légitime de vider un tiroir. »[258] Et les tiroirs de Photius devaient être très nombreux et bien remplis : comme l'a écrit Paul Lemerle, « Photius n'était pas homme à rien laisser perdre : il tirait parti de toutes ses lectures, de toutes ses notes, de tous ses billets. »[259]

Pareille reconstitution permet de voir dans la *Bibliothèque*, mais aussi dans les *Amphilochia*, et plus largement dans la majeure partie des œuvres du corpus, des cas philologiques et éditoriaux d'un intérêt extraordinaire, résultats d'une genèse stratifiée, complexe, multiforme, dans laquelle se reflètent les vicissitudes, parfois dramatiques, de la biographie de Photius.

*
* *

C'est sans doute au-delà de la *Bibliothèque*, au-delà de cet ouvrage anarchique et énigmatique, dans le corpus magmatique des œuvres de Photius que l'on doit chercher des hypothèses, des éclaircissements, des pistes de recherche. C'est là une piste, qui a été indiquée de manière tacite dans le chapitre VII du *Premier humanisme byzantin*, chapitre qui, ce n'est pas fortuit, commence par les mots : « Presque tout est encore à dire sur Photius. »

Université de Padoue

258. G. GENETTE, *Seuils* (Poétique), Paris 1987, p. 186.
259. LEMERLE, *Premier humanisme*, p. 188.

Annexe – Les préfaces de Photius : tableau comparatif.

	Contra Manichaeos IV	*Amphilochia*	*Mystagogia*	*Bibliotheca*	*Lexicon*
paratextes	préface = épître (voir aussi la très brève postface à la fin du livre I, § 152)	préface = épître	préface (= épître, avec *inscriptio* épistolaire Φώτιος … Βέδᾳ χαίρειν, dans le *Vat. gr.* 2195) + postface	préface = épître avec *inscriptio* épistolaire Φώτιος … Ταρασίῳ χαίρειν + postface	préface = épître (*inscriptionem coni.* Tsantsanoglou)
dédicataire	Arsénios ἱερῶν ἀνδρῶν ἐρασμιώτατε	Amphiloque τὸν ὁσιώτατον μητροπολίτην Κυζίκου	Bède (*Vat. gr.* 2195) • τὸ σὸν μεγαλοπρεπὲς καὶ θεοφιλέστατον σπούδασμα • ἀνδρῶν ἐμοὶ σεβασμιώτατε [ἱερέων ἐμοὶ τιμιώτατε *Vat. gr.* 2195] καὶ φιλομαθέστατε (postface)	Tarasius • ἠγαπημένῳ ἀδελφῷ Ταρασίῳ • ἀδελφῶν φίλτατέ μοι, Ταράσιε • ὦ τῶν ἐμοὶ κεκοινωνηκότων μητρικῶν ὠδίνων ἐρασμιώτατε (postface)	Thomas *(inscr.)* • οἰκείῳ μαθητῇ *(inscr.)* • πονοῦντί σοι περὶ τοὺς ῥητορικοὺς καὶ συγγραφικοὺς λόγους
causa scribendi (αἴτησις)	• Ἐπειδήπερ … τὰς διαλέξεις ἔχειν ἠξίωσας • ἐπεζήτησας • προηγουμένη χρεία (cf. *Amph.* 21, 315) • ἐν τούτοις γάρ, οἶμαι, περιγράφεταί σου καὶ τὸ αἴτημα • τὸ κατ' ἀρχὰς αἰτηθέν	• αἰτησάμενον *(inscr.)* • ὡς ἤλπισας • αἴτησιν • ἀπαιτεῖς • ᾔτησας	• Ἐπεὶ δὲ τὸ σὸν μεγαλοπρεπὲς καὶ θεοφιλέστατον σπούδασμα ἐξῃτήσατο • τῆς αἰτήσεως • ᾔτησας	• Ἐπειδὴ … ᾔτησας • διαπύρου πόθου • θερμῆς αἰτήσεως • τῆς σῆς αἰτήσεως • τὴν αἴτησιν (postface) • τῶν σῶν … αἰτήσεων τὴν ἐκπλήρωσιν (postface)	σοι … συνεταξάμην
sacralisation (de la requête et de l'offrande)	τῆς σῆς ἂν εὐχῆς εἴη καὶ τῆς κατὰ τὴν πίστιν αἰτήσεως		ἐπιτεθήσεται	• τὸν σὸν ὥσπερ ἀφοσιούμενοι πόθον καὶ τὴν ἀξίωσιν • ἀπαρχὴν καὶ τελευτὴν ἀφοσιουμένην (postface)	μνήμης τε ἅμα καὶ φιλίας ἀφοσίωσιν
œuvre = compte rendu de dialogues	τοὺς λόγους ἐκείνους εἰς γραφὴν ἀναληφθέντας	• καὶ ἡμῖν αὐτοῖς οὐκ ὀλίγα τούτων ἀλλαχόθι ἐπιλέλυται • τὸ δὲ σποράδην αὐτὰ προβεβλῆσθαι τὰ ἐρωτήματα καὶ τὸ ἀκοῦσαι παρόντα τῆς ἡμετέρας γλώττης ἐνίων αὐτῶν ἀφαιρουμένης τὸ ἄπορον		τῆς σῆς οὐ τυχόντα παρουσίας ἀναγνωσθῆναι συνέπεσεν	

	Contra Manichaeos IV	*Amphilochia*	*Mystagogia*	*Bibliotheca*	*Lexicon*
œuvre = synthèse	ταῦτα δὲ ταῦτα … καθυποβαλόντες ἐκδόσει		• σύνοψίν τινα τῶν ἐλέγχων καὶ ὑποτύπωσιν • ὑποτυπώσεις (postface)	• τὰς ὑποθέσεις ἐκείνων τῶν βιβλίων, οἷς μὴ παρέτυχες ἀναγινωσκομένοις • διατυπωτικήν τινα καὶ κοινοτέραν τὴν ἐπίγνωσιν • εἰς τὴν κεφαλαιώδη μνήμην καὶ ἀνάμνησιν	
rerum magnitudo		• ὅτιπερ οὐκ ὀλίγοις τῶν πρὸ ἡμῶν ἱερῶν ἀνδρῶν τὰ πλεῖστα τῶν σῶν ἀπορημάτων τῆς δεούσης διακρίσεως ἔτυχεν • ὁ καιρὸς … ὑποστέλλεται	ἐν πολλοῖς μέν εἰσιν οἱ ἔλεγχοι πολυστίχοις ἐσπαρμένοι λόγοις	ὁμοῦ δὲ πλειόνων …	
topos modestiae	• καθ' ὅσον οἷόν τέ ἐστιν ἡμῖν καὶ ἡ τοῦ καιροῦ συγχωρεῖ βαρύτης • εἰ δὲ τὰς ἐλπίδας ἐκνικήσει τὸ ἀδόκητον	οὐ λέξει μὲν ἐξειργασμένῃ …, τοῖς ἐπιτυχοῦσι δὲ τῶν ὀνομάτων		εἰ δέ σοί … τινὰ ὑποθέσεων ἐλλιπῶς ἢ οὐκ εἰς τὸ ακριβὲς δόξουσιν ἀπομνημονεῦσθαι	
κωλύματα	confiscation des livres, maladie, conjoncture difficile (19 lignes sur 32) • ἡ ἁρπαγὴ τῶν βιβλίων • ταῖς τε συνεχέσιν ἀρρωστίαις αἷς οὐ λήγει παρενοχλοῦν ἡμᾶς τὸ σωμάτιον • ἡ τοῦ καιροῦ … βαρύτης • τῇ τοῦ καιροῦ … χαλεπότητι • ὡς ἐν ἀπόροις	manque de temps, conjoncture difficile (« temps des épreuves ») (16 lignes sur 25) • ἐν τῷ καιρῷ τῶν πειρασμῶν *(inscr.)* • πολλὰ ἦν, καὶ κράτος εἶχεν, ἃ τὴν ἐμὴν γνώμην ἐκεῖθεν ἀνέστελλεν • τοῦ καιροῦ συνεσταλμένου … καὶ ὀψὲ τυγχάνοντος … ὁ καιρὸς ὑποστέλλεται • ὅτιπερ … ἔτυχεν • καὶ ἡμῖν αὐτοῖς οὐκ ὀλίγα τούτων ἀλλαχόθι ἐπιλέλυται • συχνὸν συναναλώσει χρόνον • τὴν παροῦσαν ἡμῶν στενοχωρίαν • κωλῦσαι • εἰς κωλυμάτων ὑπόθεσιν • τῶν πρὸς τἀναντία φερόντων	confiscation des livres et des secrétaires ; maladie (*Vat. gr.* 2195) • Εἰ δέ ποτε Κύριος ἡμῖν τὴν αἰχμαλωσίαν ἐπιστρέψει τῶν βιβλίων καὶ τῶν ὑπογραφέων ἡμῶν • Εἰ δέ ποτε Κύριος ἡμῖν τὴν ὑγείαν χαρίσεται καὶ ἐκ τῆς νόσου ἐπιστρέψομεν (Vat. gr. 2195)	difficulté à trouver un secrétaire, temps écoulé entre la lecture et les notes • τυχόντες ὑπογραφέως • ὁμοῦ δὲ πλειόνων, καὶ τότε χρόνου μεταξὺ διαρρυέντος	manque de temps • ἡ ὑπόσχεσις … μείζονος ἢ καθ' ἡμᾶς σχολῆς

	Contra Manichaeos IV	*Amphilochia*	*Mystagogia*	*Bibliotheca*	*Lexicon*
nec mirum, θαυμαστὸν οὐδέν, μηδὲν θαυμάσῃς	μηδὲν θαυμάσῃς			μηδὲν θαυμάσῃς	
oblivionis remedium (*subsidium memoriae* ; œuvre comme παραμύθιον)	τῆς ἐστερημένης (πραγματείας) παραμύθιον καὶ λήθης φάρμακον ἑαυτοῖς καὶ φίλοις			• τῆς διαζεύξεως ἣν βαρέως φέρεις παραμύθιον • φιλίας τε ἅμα καὶ παραμυθίας ὑπόθεσιν καὶ ἀνάμνησιν (postface)	
mémoire	• λήθη γὰρ πολλάκις καὶ τῶν ἄμεινον εἰδέναι καὶ τῶν ἀναγκαίων ἐπεκράτησε • λήθης φάρμακον	ἐνὸν τὰ ἠκουσμένα μνήμῃ φυλάξαι		• ὅσας αὐτῶν ἡ μνήμη διέσωζε • οὕτω δὲ τάξεως αἱ ὑποθέσεις ἐπιλήψονται, ὡς ἂν ἑκάστην αὐτῶν ἡ μνήμη προβάλοι • μνήμῃ καὶ γραφῇ παραδοῦναι • εἰς ἀνάμνησιν • εἰς τὴν κεφαλαιώδη μνήμην καὶ ἀνάμνησιν • εἰς ἀνάμνησιν (postface)	μνήμης … ἀφοσίωσιν
amitié	καὶ φίλοις			φιλίας τε ἅμα καὶ παραμυθίας ὑπόθεσιν καὶ ἀνάμνησιν (postface)	φιλίας
espoir	• ὡς ἤλπισας • τὰς ἐλπίδας		ὡς ἤλπισας	• θᾶττον δὲ ἢ ὅσα ἄν τις ἄλλος ἐλπίσειε • τῆς ἐλπίδος (postface)	
référence à la bienveillance divine	Ἂν δέ ποτε τῆς θείας ἐπισκοπῆς παρορώσης μὲν οἷς ἁμαρτάνομεν, εὐμενέστερον δὲ διατιθεμένης τὰ ἡμέτερα καὶ τὴν ἀνθρωπίνην καὶ ἀναίτιον ὀργὴν διαλυούσης εἰς πραότητα (cf. *Amph*. 21, 319-320 ; 67, 49-51)		• τῆς θείας προνοίας εὐμενὲς ἡμῖν ὀρώσης • Εἰ δέ ποτε Κύριος … ἐπιστρέψει (postface) • τοῦ παναγίου Πνεύματος ἡμῖν ἐμπνέοντός σε καὶ ἐπινεύοντος (postface) (cf. *Amph*. 21, 319-320 ; 67, 49-51)	Εἰ δ' ἐκεῖθεν ἡμᾶς ἀνασωσάμενον τὸ θεῖόν τε καὶ φιλάνθρωπον νεῦμα … ἀποκαταστήσει (postface) (cf. *Adv. Man*. I 152, p. 173 « TM » : ἂν ἄρα τὸν γράφοντα τῆς πολλῆς συνοχῆς ἀνοχὴν ἡ φιλάνθρωπος ἰδεῖν παρασκευάσῃ καὶ θεία εὐμένεια)	

	Contra Manichaeos IV	*Amphilochia*	*Mystagogia*	*Bibliotheca*	*Lexicon*
promesse de nouveaux travaux			• Εἰ δέ ποτε Κύριος ἡμῖν τὴν αἰχμαλωσίαν ἐπιστρέψει τῶν βιβλίων καὶ τῶν ὑπογραφέων ἡμῶν, τάχα ἂν ἕξεις … καὶ τὰς χρήσεις (postface ; *Vat. gr.* 2195, mg.) • Εἰ δέ ποτε Κύριος ἡμῖν τὴν ὑγείαν χαρίσεται καὶ ἐκ τῆς νόσου ἐπιστρέψομεν τάχα ἂν ἕξεις … καὶ τὰς χρήσεις (*Vat. gr.* 2195)	Εἰ δ᾽ ἐκεῖθεν ἡμᾶς ἀνασωσάμενον τὸ θεῖόν τε καὶ φιλάνθρωπον νεῦμα ... ἀποκαταστήσει, τάχα ἂν ἑτέρων ἐκδόσεων οὐκ ἐλαττόνων ἀρχὴ ταῦτα εἴη παραπλησίῳ τύπῳ (postface)	
désignation de l'œuvre	ἐκδόσει		• σύνοψίν τινα τῶν ἐλέγχων καὶ ὑποτύπωσιν • Τὰς μὲν οὖν ὑποτυπώσεις ταύτας (postface)	• τὰς ὑποθέσεις ἐκείνων τῶν βιβλίων • αἱ ὑποθέσεις • ταῖς ὑποθέσεσι • τὰ ἐκδεδομένα • τῆς παρούσης τῶν ἀνεγνωσμένων ὡς ἐν τύπῳ συνεκδόσεως (postface) • ἑτέρων ἐκδόσεων οὐκ ἐλαττόνων ἀρχὴ (postface)	• ἀναγραφήν … κατὰ στοιχεῖον • τὴν παροῦσαν τῶν λέξεων συναγωγήν • ἡ τῶν λογάδων λέξεων μελέτη
formule de remise	τῇ σῇ διεπεμψάμεθα ὁσιότητι	ἔχεις … ὅπερ ᾔτησας	• τὸ πέρας ἐπιτεθήσεται • ὥσπερ ᾔτησας, ἔχεις	σὺ δ'… ἔχεις τὴν αἴτησιν (postface)	ἀλλὰ γὰρ προσθείην
allocution conclusive		σὺ δὲ … ἦσθα … ὀφθείης		σὺ δ'… ἔχεις	σὺ δὲ … ἂν εἴης
ὠφέλεια		τῆς δωρεᾶς ἀπολαύειν		• χρειῶδες • χρησιμεύσει • τὴν ὠφέλειαν (postface)	
citations	1 Jn 5,4 καὶ αὕτη ἐστὶν ἡ νίκη ἡ νικήσασα τὸν κόσμον, ἡ πίστις ἡμῶν 2 P 3,5 συνεστῶσα τῷ τοῦ θεοῦ λόγῳ	1 Co 7,29 τοῦ καιροῦ συνεσταλμένου	• Rm 1,18 preface, τὴν ἀλήθειαν ἐν ἀδικίᾳ κατέχειν • Ps 125,1 ; Ez 29,14 ; Am 9,14 τὴν αἰχμαλωσίαν ἐπιστρέφειν (postface)	• Ep 6,20 πρεσβεύω ἐν ἁλύσει ; 2 R 16-25 (cf. Canfora, « Thesaurus ») • Os 5,13 καὶ ἐπορεύθη Εφραιμ πρὸς Ἀσσυρίους (cf. Ronconi, The patriarch)	

ARÉTHAS DE CÉSARÉE ET LA TRANSMISSION DU SAVOIR

par Bernard Flusin

Le jugement que Paul Lemerle porte sur celui qu'il appelle Aréthas de Patras est sans appel : « Il y a entre eux [c'est-à-dire : entre Photius et Aréthas] la différence d'un grand humaniste […] à un bibliophile érudit, et aussi d'un grand esprit à un petit caractère. »[1] On peut laisser de côté la condamnation du caractère, inspirée par le revirement d'Aréthas dans l'affaire de la tétragamie et par les injures dont Jenkins accable l'évêque de Césarée[2], il reste, pour l'histoire de la culture, la vision par Lemerle d'un bien petit personnage : un bibliophile, simple érudit. On sent toute la distance qui nous sépare ici de Photius, « grand humaniste ». En somme, seule sa bibliothèque vaut à Aréthas une mention favorable, et l'on sait comment s'achève le chapitre admirable d'érudition et de sûreté critique qui lui est consacré : « Que ne s'en est-il tenu à ses calligraphes, et à ses livres soigneusement annotés de sa main ? Nous l'eussions alors quitté avec regret. »[3] En même temps, de façon plus positive, Lemerle apprécie la documentation exceptionnelle qu'on peut réunir autour de l'évêque de Césarée, et désigne, en particulier quand il souligne l'intérêt des scholies d'Aréthas, un terrain sur lequel pourront se développer de futures recherches[4]. Je voudrais aujourd'hui, en m'aidant des travaux assez nombreux parus durant ces dernières décennies, relever dans une documentation riche et d'interprétation difficile, quelques éléments sur le rôle qu'a joué Aréthas de Césarée dans la diffusion du savoir à la fin du ixe et au début du xe siècle, et préciser les modalités de cette diffusion et la nature de ce savoir.

1. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 233.
2. R. Jenkins, *Byzantium : the imperial centuries*, London 1966, p. 219-220 ; voir aussi, p. 226, ce jugement : « Arethas, whose human weaknesses, to say the truth, predominated to the almost exclusion of any discernible principle except that of his own advancement… »
3. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 241.
4. P. Lemerle voit, dans l'étude des scholies d'Aréthas dont il envisage la réunion en un corpus, « la tâche de l'avenir » (*ibid.*, p. 237). On notera surtout l'angle d'étude spécial qu'il préconise : « Étudiées du point de vue de Byzance et non point comme on l'a trop fait, du seul point de vue de spécialistes de l'Antiquité, elles [les scholies] aident à mieux comprendre, à travers une personne, une mentalité sur laquelle nous avons peu de témoignages directs » (*ibid.*, p. 239). Pour une synthèse récente sur Aréthas, voir F. Pontani, dans Scholarship in the Byzantine Empire (529-1453), dans *Brill's companion to ancient Greek*, ed. by F. Montanari, S. Matthaios & A. Rengakos, Leiden 2015, p. 343-345.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 309-324.

Aréthas et Photius

La question qu'on peut examiner en premier est celle de l'origine de la culture d'Aréthas. Nous ne savons rien de la formation qu'il a pu recevoir dans son enfance à Patras peu après le milieu du IXe siècle. À Constantinople, où il arrive sous le règne de Basile, on a supposé qu'il avait pu être en contact avec Photius. Déjà Sôkratès Kougéas, il y a plus de cent ans, jugeait que cette relation était étroite et que, bien qu'aucun témoignage positif ne vienne le confirmer, il était sûr qu'Aréthas, présent à Constantinople avant la mort de Basile et donc avant la déposition de Photius, avait été le disciple de celui qui jouait alors un rôle si important dans l'éducation à Byzance[5]. On sait que Paul Lemerle, partant des mêmes éléments, écarte fermement qu'Aréthas ait pu être « l'élève de Photius »[6]. Il ne s'étend pas sur les raisons pour lesquelles il rejette cette « idée reçue » mais d'une part, il ne croit pas que Photius ait enseigné, d'autre part, il invoque la chronologie. Sans doute faut-il comprendre qu'Aréthas, dont on situe la naissance vers 850[7], ne peut pas avoir connu Photius avant son premier patriarcat, alors qu'il avait chez lui un cercle d'auditeurs. Mais l'argument n'est pas très fort : Photius, entre ses deux patriarcats, a surveillé la formation des fils de Basile Ier, qui n'étaient sans doute pas les seuls à étudier sous sa direction. On sait que Nicolas Mystikos, le futur patriarche, était un camarade de Léon VI et que, par ailleurs, il était un parent de Photius[8]. Or il se trouve qu'Aréthas, assez tôt, est lié d'amitié avec Nicolas, qu'il salue comme étant du même âge que lui[9], et il a donc dû avoir mainte occasion de rencontrer l'illustre parent de son camarade. La position très négative de Lemerle ne semble pas avoir été suivie et l'on trouve souvent, sans argument nouveau, l'affirmation qu'Aréthas a été un disciple de Photius[10]. Rien ne prouve que ce soit le cas, mais, comme on le verra, il est très probable que le futur évêque de Césarée, pendant ses années de formation sous le règne de Basile, a subi l'influence de Photius, alors présent à la cour.

Le seul document positif dont nous disposions pour les relations entre les deux hommes est le titre d'un poème d'Aréthas dans le *Barberinianus* 310 : Εἰς Φώτιον τὸν πατριάρχην[11]. Il laisse envisager une relation personnelle de l'auteur avec Photius mais,

5. Σ. Β. Κουγεας [S. B. Kougeas], *Ὁ Καισαρείας Ἀρέθας καὶ τὸ ἔργον αὐτοῦ : συμβολὴ εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν Ἑλληνικῶν γραμμάτων ἐν Βυζαντίῳ*, ἐν Ἀθήναις 1913 (réédition : Imago, Athènes 1985).

6. « L'idée reçue qu'il a été l'élève de Photius n'a aucun fondement et paraît des moins vraisemblables, pour diverses raisons, entre autres de chronologie » (Lemerle, *Premier humanisme*, p. 209).

7. Pour la biographie d'Aréthas, voir maintenant *PmbZ* 20544. A. Kazhdan admet qu'Aréthas est né « au milieu du IXe s. » : article Arethas of Caesarea, *ODB* 1, p. 163.

8. *Vita Euthymii*, p. 11, l. 25 : Nicolas, parent de Photius ; p. 85, l. 16-17 : Léon VI et Nicolas camarades de classe.

9. « Ainsi donc, qu'il soit mon ami, de même âge que moi, ainsi que mon père pour la naissance selon l'Esprit, je ne saurais le nier », Aréthas, *opusc.* 10 : *Arethae archiepiscopi Caesariensis scripta minora. 1-2*, ed. L. G. Westerink, Leipzig 1968-1972, ici vol. 1, p. 108 ; voir Kougéas, *Ἀρέθας* [cité n. 5], p. 2.

10. Sur cette question, voir M. Losacco, Testimoni antichi e moderni degli scolî perduti di Areta a Fozio, *Amphilochia* 80, *RHT* 30, 2000, p. 287-308 et pl. IV-VI, ici p. 305, n. 76.

11. Le titre se trouve dans le *pinax* du ms. (f. 2v), qui signale cinq poèmes anacréontiques d'Aréthas : le poème adressé à Photius est le premier d'entre eux ; les poèmes 3 et 4, sur la Néa, pourraient dater du règne de Basile ; le 5e date certainement du règne de Léon VI, dont il célèbre les brumalies. Les cinq poèmes ont disparu du *Barberinianus* : voir L. G. Westerink dans *Arethae archiepiscopi Caesariensis scripta*

comme le poème est perdu, il est difficile d'en préciser la nature. Par ailleurs, Kougéas signale deux passages où Aréthas parle du grand patriarche. Le premier se situe dans l'*Épitaphios* du patriarche Euthyme, composé vers 920. Aréthas cite Photius aux côtés de Jean Chrysostome et de Nicéphore parmi les patriarches qui, comme Euthyme, ont été injustement déposés et exilés et, s'adressant au défunt patriarche dont il fait l'éloge, il dit ceci : « Toi qui es mort en exil comme Jean (Bouche) d'Or et qui, par les persécutions subies et par la mort, partages la gloire des illustres Nicéphore et Photius […] »[12] Le second passage cité par Kougéas se trouve dans une *Lettre aux Arméniens*, datable peut-être des années 918-920, où Aréthas parle de Photius en ces termes : « celui qui, hier et naguère, était saint par la naissance, plus saint par la science, celle qui est divine et celle qui est tenue pour humaine, je veux parler de Photius, qui habite aujourd'hui les sanctuaires célestes. »[13] Sans doute ne prendra-t-on pas à la lettre l'expression « hier et naguère, χθὲς καὶ πρώην » qu'on lit dans ce passage, alors que plusieurs décennies, dit-on, séparent la lettre d'Aréthas de la mort de Photius[14]. Mais les termes très forts qu'on lit ici comme dans l'oraison funèbre d'Euthyme montrent bien toute l'admiration de l'archevêque de Césarée pour le grand patriarche.

Il faut noter d'autre part qu'Aréthas a été familier des œuvres de Photius, en premier lieu de la *Bibliothèque*. On sait de longue date qu'il l'a abondamment utilisée pour les arguments des discours de Dion Chrysostome et pour les scholies à ces discours, dont on trouve l'édition dans une étude de A. Sonny[15].

Dans son édition des scholies d'Aréthas au *Protreptique* et au *Pédagogue* de Clément d'Alexandrie, parue en 1905, O. Stählin avait relevé par ailleurs que plusieurs de ces notes avaient leur source dans la *Bibliothèque*[16]. En 1938, A. Severyns a repris le dossier dans son étude sur la *Chrestomathie* de Proclos[17]. Une scholie au *Protreptique* de Clément d'Alexandrie a en effet un parallèle exact dans le codex 239 de la *Bibliothèque* de Photius, qui est consacré à Proclos[18]. Une deuxième scholie qui provient, selon Severyns, du même

minora. 2, Leipzig 1972, p. XVII. WILSON, *Scholars*, p. 120, juge qu'Aréthas peut avoir composé un poème en l'honneur de Photius sans l'avoir connu personnellement. Sur le manuscrit, voir M. L. AGATI, Su due manoscritti in bouletée élancée, *Byz.* 54, 1984, p. 615-625.

12. Μετὰ τοῦ χρυσοῦ Ἰωάννου ἐν ἐξορίᾳ συνθανατούμενε, μετὰ Νικηφόρου καὶ Φωτίου τῶν ἀοιδίμων τοῖς διωγμοῖς καὶ θανάτοις συνδοξαζόμενε (*Arethae scripta minora. 1* [cité n. 9], p. 92, l. 27-29). Cette oraison funèbre a été prononcée par Aréthas lorsque les restes d'Euthyme furent transférés à Constantinople vers 920 (cf. éd. Westerink, p. 82).

13. Μεθ' ὧν καὶ ὁ χθὲς καὶ πρώην ἱερὸς μὲν τὸ γένος, ἱερώτερος δὲ τὴν σοφίαν, ὅση τε θεία καὶ ὅση τῆς κατ' ἀνθρώπους λογίζεται — τίς οὗτος; ὁ τοῖς οὐρανίοις ἀδύτοις τὰ νῦν ἐγκατοικιζόμενος Φώτιος (*Arethae scripta minora. 1* [cité n. 9], p. 52, l. 19-22).

14. La date de cette lettre aux Arméniens est incertaine : L. G. Westerink dans *Arethae scripta minora. 1* (cité n. 9), p. 47, cite l'opinion de Papadopoulos-Kérameus, pour qui la lettre d'Aréthas date de l'époque où le catholicos Jean et le patriarche Nicolas étaient en contact, entre 918 et 920.

15. A. SONNY, *Ad Dionem Chrysostomum analecta*, Kioviae 1896, p. 83-130.

16. Clemens Alexandrinus, *1, Protrepticus und Paedagogus*, hrsg. von O. Stählin (Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte 12), Leipzig 1905, p. 293-340.

17. A. SEVERYNS, *Recherches sur la Chrestomathie de Proclos. 1, Le codex 239 de Photius. 1, Étude paléographique et critique* (Bibliothèque de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège 78), Paris 1938.

18. Dans l'édition de O. Stählin citée n. 16, p. 298-299, cette longue scholie est éditée d'après deux témoins : le *Parisinus gr.* 451, c'est-à-dire le célèbre manuscrit des Apologètes copié en 914 par

codex 239, se retrouve dans le même manuscrit de Paris et porte cette fois sur un passage de la *Préparation évangélique*[19].

Aréthas a fait d'autres emprunts à la *Bibliothèque*. Il s'en est servi pour quatre scholies au total aux œuvres de Clément[20], mais aussi pour les prolégomènes des œuvres de Dion, et encore pour deux scholies aux œuvres de Lucien. Dans la première de ces scholies, une citation d'Euphorion se retrouve dans le codex 279 de la *Bibliothèque*[21] et, dans la seconde, Aréthas renvoie au livre XXXII de Diodore de Sicile, aujourd'hui disparu, mais qui est cité dans le codex 244 de la *Bibliothèque*[22].

Certains de ces résultats ont été remis en cause par G. Russo, qui, dans un ouvrage consacré aux scholies de Lucien, soutient qu'Aréthas peut avoir eu accès à Euphorion et à Diodore indépendamment de Photius[23]. Cependant, comme l'avait déjà fait remarquer Severyns, il est peu vraisemblable qu'Aréthas soit allé chercher chez Diodore une seule citation. Au total, le fait qu'Aréthas ait connu et utilisé la *Bibliothèque*, comme le dit P. Lemerle[24], est « évident » et « démontré ».

Il semble même qu'Aréthas ait connu la *Bibliothèque* dans une recension secondaire, représentée aujourd'hui par le *Marc. gr.* 451, et il n'est pas impossible qu'il soit à l'origine de cette recension. C'est du moins ce qu'a proposé A. Severyns, qui voit dans le *Marcianus* M la copie d'un exemplaire revu par Aréthas lui-même, exemplaire qui serait plus ancien que le *Marcianus* A[25].

Nous verrons plus bas qu'Aréthas a connu les *Amphilochia*, qu'il fait recopier partiellement et commente, sans doute aussi les *Lettres* de Photius[26]. On hésitera cependant à revenir aux thèses de Basile Laourdas qui, dans les années 1950, avait attribué un rôle majeur à Aréthas dans la transmission de ces deux œuvres[27]. Le fait que la recension des *Amphilochia* présente dans le *Mosquensis gr.* 231, où le texte semble avoir été révisé par l'auteur lui-même, soit particulière va plutôt dans un autre sens[28].

On a fait valoir parfois la distance qu'Aréthas, à la fin de sa vie, semble avoir prise vis-à-vis de Photius. On se reportera, sur ce point, au bel article publié en 2000 dans la

Baanès à la demande d'Aréthas – où la scholie, d'après Stählin, est de la propre main d'Aréthas – et un manuscrit de Modène, le *Mutinensis* III, descendant du manuscrit de Paris.

19. Eusèbe, *Praep. evang.* 51, 5.

20. *Protrepticus und Paedagogus* (cité n. 16), p. 298-299 (provient de la *Bibliothèque*, *cod.* 239, Proclus) ; p. 312 (*cod.* 279, Helladios) ; p. 329 (*ibid.*) ; p. 335 (*cod.* 250, Agatharchides).

21. Photius, *Bibliothèque. 8*, *cod.* 279, p. 178, l. 18.

22. Voir H. Rabe, *Scholia in Lucianum*, Leipzig 1906. p. 277, l. 18 (Diodore, XXXII, 11, cf. Photius, *Bibliothèque. 6*, *cod.* 244, p. 130-131).

23. G. Russo, *Contestazione e conservazione : Luciano nell'esegesi di Areta* (Beiträge zur Altertumskunde 297), Berlin – Boston 2012, , p. 107-110. De même, pour Dion, Aréthas pourrait avoir eu accès à la source de Photius : *ibid.*, p. 107, n. 4.

24. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 236.

25. La reconstruction de Severyns est aujourd'hui discutée : voir sur ce point, dans ce volume, l'article de M. Losacco, Les classiques chez Photius, p. 258 et n. 95.

26. Β. Λαουρδας [B. Laourdas], Τὰ εἰς τὰς ἐπιστολὰς τοῦ Φωτίου σχόλια τοῦ κώδικος *Baroccianus Graecus* 217, dans *Ἀθηνᾶ* 55, 1951, p. 125-154.

27. Β. Λαουρδας, Τὰ εἰς τὰ *Ἀμφιλόχια* τοῦ Φωτίου σχόλια τοῦ κώδικος 449 τῆς Λαύρας, *Ἑλληνικά* 12, 1953, p. 252-272.

28. L. G. Westerink dans Photius, *Epistulae et Amphilochia. 4*, p. xv : « Textus Mosquensis a ceteris ita differt (praesertim in Qu. 190) ut a Photio postea leviter retractatus fuisse videtur. »

Revue d'histoire des textes par Margherita Losacco à propos des scholies d'Aréthas à des extraits des *Amphilochia* de Photius[29]. Ces scholies, avec le texte qu'elles commentent, sont transmises par le *Mosquensis gr.* 231, copié pour Aréthas en 932[30], mais ce manuscrit ayant été mutilé, les folios comprenant le début des extraits, avec le titre et la question 80, arrachés par Matthaei, avaient été emportés par lui à Dresde. Bien qu'ils soient revenus à Moscou, ils restent inaccessibles, et Westerink, qui n'avait pu les consulter, croyait qu'Aréthas ne savait pas quel était l'auteur qu'il commentait, ce qui expliquait la liberté avec laquelle il le critique[31]. Mais M. Losacco a pu exploiter une copie des folios arrachés au *Mosquensis*. Le premier apport de son article est de montrer que le nom de Photius figure en tête des extraits des *Amphilochia*. Les scholies d'Aréthas prennent alors tout leur relief, Aréthas n'hésitant pas à critiquer sévèrement les positions de Photius. Par exemple, pour la question 187 des *Amphilochia,* connue de Westerink, Photius, s'inspirant d'une œuvre qu'il analyse par ailleurs dans sa *Bibliothèque* – un traité du moine Job[32] –, entreprend d'exposer les diverses raisons pour lesquelles c'est le Fils qui s'est incarné, et non l'une des deux autres personnes de la Trinité[33]. La première raison qu'il donne (« afin que celui qui, en haut, est Fils, reste Fils également ici-bas ») est approuvée par Aréthas. Mais celui-ci réagit ensuite quand Photius donne ce qu'il pense être une deuxième raison (« il fallait que ce fût le créateur lui-même, et nul autre, qui restaurât sa créature après qu'elle eut été dégradée ») : « D'Aréthas : Et si le Père et l'Esprit sont avec lui, assurément, ils créent avec le Fils… S'il en est ainsi, la raison qui est avancée pour l'incarnation du Fils est superflue et vaine… de sorte qu'il est bon de donner une seule raison de cette incarnation : c'est le Fils qui s'incarne parce qu'il ne faut pas que change la relation de l'immuable nature. Tout le reste n'est que fausses raisons sophistiques, bonnes à jeter au rebut avec les cris des oiseaux (πρὸς τερετίσματα ἀποσκυβαλιζόμεναι). »[34] Quant aux scholies éditées pour la première fois par M. Losacco, elles portent sur la question 80 des *Amphilochia* où Photius traite des volontés dans le Christ. Aréthas, là encore, réagit mais, à la différence de la scholie que nous avons citée pour la question 187, le ton est plutôt celui de la discussion. Par exemple, commentant un passage où Photius nie qu'on puisse parler, pour le Christ, d'une volonté gnomique[35], Aréthas répond ceci : « Mais il ne s'agit pas de la volonté gnomique qui, roulant comme un dé, incline vers les actions des deux sortes [c'est-à-dire : bonnes et mauvaises], mais de celle qui est décidée, durcie, pourrait-on dire, immuable, inflexible, établie inébranlablement pour assurer le salut des hommes. C'est ce que la parole du prophète éclaire en ces termes : "C'est pourquoi le petit enfant, avant de connaître le bien et le mal, se détourne de la méchanceté pour choisir ce qui est bien [Is 7,16]." C'est donc cette volonté-là qui est soutenue par la divinité,

29. Losacco, Testimoni (cité n. 10).

30. Voir Westerink dans Photius, *Epistulae et Amphilochia. 4,* p. xiv-xv.

31. *Ibid.*, p. xv (« sane Artehas originis eorum ignarus erat, nam si Photium auctorem aut novisset aut agnovisset, in annotando minus severe de his opusculis iudicasset »).

32. Photius, *Bibliothèque. 3*, *cod.* 222, p. 152-227.

33. Photius, *Amphilochia*, *qu.* 187 : Photius, *Epistulae et Amphilochia. 5*, p. 244-248. Pour le commentaire de Westerink, voir Photius, *Epistulae et Amphilochia. 4*, p. xv et n. 1.

34. Photius, *Amphilochia*, *qu.* 187 : *Epistulae et Amphilochia. 5*, p. 244, *app. ad lin.* 7. Les autres scholies d'Aréthas, pour cette question, ont la même vivacité (p. 246-247).

35. Photius, *Amphilochia*, *qu.* 80.176-183 : *Epistulae et Amphilochia. 5*, p. 117.

habitant avec elle et empêchant qu'elle s'avilisse si elle se comportait comme les autres volontés humaines. Qu'est-ce qui empêcherait alors de parler, à propos du Christ, d'une volonté gnomique ? »[36]

Le sentiment d'ensemble que donnent ces quelques scholies, malgré la vivacité de la première que nous avons traduite, est qu'Aréthas fait preuve, vis-à-vis de Photius, d'une liberté critique. On retrouve la même attitude quand il présente ou annote les œuvres de Dion. Pour les arguments des divers discours, Aréthas utilise largement la *Bibliothèque*. Pourtant, comme l'avait bien vu Sonny, il n'hésite pas à prendre ses distances avec ce qu'il y trouve, et à proposer sa propre chronologie – erronée – pour la vie et les œuvres de l'auteur qu'il étudie[37].

Au total, on voit quels sont les résultats de l'enquête : nous savons qu'Aréthas a connu au moins certaines œuvres de Photius, certainement les *Amphilochia* et la *Bibliothèque*. Le lien d'Aréthas avec Nicolas Mystikos et l'épigramme perdue du Barberini 310 rendent probable une relation personnelle des deux hommes. Rien ne démontre, comme le notait bien Paul Lemerle, qu'Aréthas ait été un disciple de Photius, mais l'influence qu'a exercée sur lui le grand patriarche, qu'il mentionne par deux fois avec éloge, est sensible.

Aréthas et Nicétas le Paphlagonien

Il est donc difficile de préciser auprès de qui Aréthas s'est formé, même si le milieu dans lequel ce jeune Péloponnésien a étudié, une fois qu'il est arrivé dans la capitale sous Basile Ier, se laisse entrevoir. Mais si nous ne savons pas qui a été son maître, nous connaissons l'un de ses disciples. Il s'agit d'une personnalité marquante dans la littérature byzantine, Nicétas le Paphlagonien, dont l'importance pour l'hagiographie est aujourd'hui reconnue grâce en particulier à la monographie que lui a consacrée Syméon Paschalidis[38]. Paul Lemerle, qui avait déjà réuni toutes les pièces du dossier connues à son époque, adopte une position dont il faut bien comprendre les implications : Aréthas, d'après la *Vie du patriarche Euthyme*[39], déclare bien que Nicétas a été son disciple (μαθητής) mais, pour citer Lemerle, « on a déjà dit que μαθητής n'implique pas nécessairement la relation de *professeur à élève* dans une *école* »[40]. Les termes soulignés par Lemerle lui-même montrent de quoi il est question : rien ne permet de dire qu'Aréthas ait enseigné dans une école du type de ce qu'on voit plus tard avec le Professeur anonyme, ou encore, pour citer Lemerle, « il n'est pas douteux que Nicétas a reconnu dans Aréthas son “maître”, et celui-ci dans Nicétas un “disciple” » mais « rien n'autorise à dire qu'il a suivi un enseignement public d'Aréthas »[41]. Cette position n'est donc pas incompatible avec celle de S. Paschalidis même si celui-ci, insistant sur le fait que la relation entre Aréthas et Nicétas est bien celle

36. Losacco, Testimoni (cité n. 10), p. 305.

37. Sonny, *Ad Dionem Chrysostomum analecta* (cité n. 15), p. 85-86.

38. Σ. Πασχαλιδης, *Νικήτας Δαβὶδ Παφλαγών : τό πρόσωπο καὶ τὸ έργο του* (Βυζαντινὰ κείμενα καὶ μελεταί 28), Θεσσαλονίκη 1999.

39. *Vita Euthymii*, p. 109, l. 11-12.

40. « Elle repose surtout sur une phrase de la *Vie d'Euthyme*... : ὃς καὶ μαθητὴν αὐτοῦ τοῦτον τυγχάνειν ἔλεγεν... Mais on a déjà dit que μαθητής n'implique pas nécessairement la relation de professeur à élève dans une école » (Lemerle, *Premier humanisme*, p. 209).

41. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 209-210.

d'un maître à un disciple, déclare s'opposer à ce que dit Lemerle[42]. Reprenons certaines pièces de ce dossier, dont l'intérêt va au-delà d'un cas personnel.

Nous possédons cinq lettres d'Aréthas à Nicétas, précieuses pour comprendre les relations entre les deux hommes. Dans l'une d'entre elles, malheureusement incomplète, Aréthas traite d'une question philosophique – il s'agit de l'âme rationnelle, sur la génération de laquelle il soutient une opinion différente de celle qu'Aristote exprime dans l'*Éthique à Nicomaque*[43] –, avant d'en venir à son véritable objet, qui est christologique. On peut noter l'intérêt de ce traité pour la culture philosophique d'Aréthas, mais l'important pour la question qui nous occupe ici est l'*épigraphè*, due sans doute à Aréthas lui-même :

> Ἀρέθα ἐπισκόπου Καισαρείας Καππαδοκίας πρὸς Νικήταν ἕνα τῶν συσχολαζόντων καὶ συνήθων οὔπω τέλεον τῇ παρακοῇ ἠχρειωμένον, περὶ τοῦ ὅτι τελεία ταῖς τῶν ἀνθρώπων γενέσεσιν ἡ λογικὴ ψυχὴ παραγομένη ὑπὸ θεοῦ τῷ διαπλασσομένῳ εἰσκρίνεται, καὶ οὐχ ὡς Ἀριστοτέλει δοκεῖ· καὶ ὅτι κατὰ τοῦτο καὶ τῷ θεῷ λόγῳ ἡ σωτήριος ἡμῖν καθ' ὑπόστασιν ἕνωσις γέγονεν[44].
>
> *D'Aréthas, évêque de Césarée de Cappadoce, à Nicétas, l'un de ceux qui étudiaient avec lui et qui étaient de ses familiers avant que sa désobéissance ne l'ait complètement corrompu : sur le fait que l'âme logique, lors de la génération des êtres humains, est parfaite lorsqu'elle est produite par Dieu et introduite dans celui qui est formé, contrairement à l'opinion d'Aristote, et que c'est de cette façon que, pour le Dieu Verbe aussi, s'est produite l'union hypostatique qui nous a apporté le salut.*

La lettre se situe avant qu'Aréthas ne se brouille avec Nicétas lors de l'affaire de la tétragamie et Westerink propose de la dater de 907 parce qu'Aréthas fait référence aux difficultés dans lesquelles il se trouve. D'après l'*épigraphè*, postérieure à la brouille, Nicétas a donc été l'un des συσχολάζοντες qui fréquentaient habituellement Aréthas. Nous comprenons, étant donné la différence d'âge et le type de relation qu'impliquent l'ensemble du dossier et le reproche de désobéissance formulé dans ce titre, non pas que Nicétas partageait les études d'Aréthas, mais qu'avec d'autres, il étudiait habituellement auprès d'Aréthas. C'est en ce sens que, d'après la *Vie d'Euthyme*, Aréthas aurait affirmé que Nicétas était son disciple[45], en ce sens aussi que nous voyons l'oncle de Nicétas, vers Noël 906, recommander à son neveu, lors de la crise de la tétragamie, de ne pas s'exposer à des dangers inutiles en rendant de trop fréquentes visites à son "professeur" (διδάσκαλον) Aréthas : « Et l'une de vos bonnes recommandations, écrit Nicétas à son oncle, c'est de ne pas me jeter dans des dangers évidents, de ne pas m'enfoncer sans m'en apercevoir

42. Pour Nicétas disciple d'Aréthas, voir Paschalidis, *Νικήτας Δαβίδ* (cité n. 38), p. 92-95 ; pour la référence à Lemerle refusant de conclure à l'activité d'Aréthas comme professeur, p. 93. Paschalidis, p. 95, envisage même que Nicétas ait enseigné avec Aréthas.

43. Aréthas de Césarée, *opusc.* 56, *Arethae scripta minora. 1* (cité n. 9), p. 340-362. Pour la position d'Aristote que rejette Aréthas, voir *Éthique à Nicomaque* I 13, 1102a 32-b2.

44. *Arethae scripta minora. 1* (cité n. 9), p. 340, l. 1-8.

45. Alors que Nicétas a été arrêté et comparaît devant Léon VI, le patriarche Euthyme recommande la clémence mais deux personnes se déclarent au contraire en faveur de la sévérité : l'oncle de Nicétas, l'archimandrite et *sakellarios* Paul, qui avait veillé sur l'éducation de son neveu et « le fameux Aréthas, évêque de Césarée, qui disait même que Nicétas était son disciple (ὃς καὶ μαθητὴν αὐτοῦ τοῦτον τυγχάνειν ἔλεγεν) », *Vita Euthymii*, p. 109, l. 11-12.

dans le malheur en témoignant à mon maître (διδάσκαλον) une affection déraisonnable et démesurée, d'éviter aussi d'être victime du danger en me rendant sans cesse chez lui et en paraissant négliger le pouvoir. »[46] Nicétas refusera de suivre ces conseils et continuera de fréquenter celui qu'il dit connaître depuis longtemps[47].

Un autre document qu'il faut évoquer est une lettre bien connue où Aréthas critique un éloge de Grégoire de Nazianze que Nicétas a écrit et lui a envoyé[48]. Aréthas se réfère certes à l'amitié qui lie les deux hommes – un terme, φιλία, qui n'implique nullement une égalité[49] –, mais bien vite il s'autorise de cette amitié pour donner au jeune homme une leçon assez rude, en le renvoyant, comme un débutant, aux principes d'Hermogène[50]. Cette lettre est un parfait exemple des relations qui régnaient entre les deux hommes, alors même qu'Aréthas était archevêque de Césarée. Il en donne du reste une image peut-être moins banale qu'il n'y paraît[51] quand, achevant sa lettre, il rappelle à Nicétas que c'est lui qui « l'a accouché, la première fois et maintenant encore »[52]. Si nous comprenons bien, c'est donc Aréthas qui a aidé Nicétas à mettre au jour sa première œuvre, comme il le fait maintenant pour l'éloge de Grégoire.

Le contenu de l'enseignement d'Aréthas est connu par d'autres documents. La lettre d'Aréthas, que nous avons déjà évoquée, sur le statut de l'âme au moment de la conception, avec une réfutation de la doctrine d'Aristote sur ce point, montre que la philosophie et la théologie n'en étaient pas absentes. D'autre part, la lettre adressée par Nicétas à son oncle mérite elle aussi d'être à nouveau citée pour l'éloge chaleureux que Nicétas fait de son maître : « Alors que bien des choses importantes ont provoqué l'amour que j'ai pour lui – le fait de nous avoir introduit aux principes des sciences les plus belles et de rééquilibrer notre intellect qui rampait tout entier sur le sol, de le faire tendre vers la compréhension de la vérité, de former notre intelligence, de nous enseigner la sagesse, de relever notre âme pour l'amener d'une mollesse puérile à la virilité – celle qui a été pour moi la plus forte et la plus éclatante pour susciter mon amitié, c'est la vertu de cet homme. »[53]

46. *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. 164.

47. Οὐ βραχὺς ἐξ οὗ χρόνος γενναίας ἀρετῆς τοῦ ἀνδρὸς πεπειράμεθα (« Et c'est depuis bien longtemps que nous avons fait l'expérience de la noble vertu de cet homme »), Nicétas David Paphlagôn, *Lettre à son oncle l'higoumène Paul* : *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. 165, l. 11-13.

48. Aréthas de Césarée, *opusc.* 32, Νικήτᾳ σχολαστικῷ : *Arethae scripta minora. 1* (cité n. 9), p. 267-270.

49. Aréthas, qui s'apprête à critiquer sévèrement l'essai de Nicétas, emprunte à Aristote une belle définition de l'amitié : ἄλλον ἑαυτὸν τὸν φίλον ἀφοριζόμενος (*ibid.*, p. 268, l. 1 = Arist., *Éthique à Nicomaque* IX 4).

50. *Ibid.*, p. 269, l. 5-7 = Herm., *De stat.* 7.

51. Pour Lemerle, *Premier humanisme*, p. 209, « ce n'est qu'une image, et banale ».

52. « Je pourrais ajouter que, pour le saint Père auquel il est consacré, ce serait une offrande loin d'être désagréable, avec tout ce que vous m'accorderiez comme prix à moi qui vous ai accouché aussi bien la première fois que maintenant » (*Arethae scripta minora. 1* [cité n. 9], p. 270, l. 31-34).

53. Πολλῶν γὰρ ὄντων ἡμῖν καὶ μεγάλων ἃ τὸ πρὸς αὐτὸν συνεκρότησε φίλτρον, τό τε ταῖς ἀρχαῖς τῶν καλλίστων ἡμᾶς ἐπιστῆσαι ἐπιστημῶν καὶ τὸν νοῦν τῆς παντελοῦς χαμαιζηλίας ἀνασηκοῦν, συντείνειν δὲ πρὸς τὴν τῆς ἀληθείας ἀνάληψιν, τεχνοῦν δὲ τὴν διάνοιαν, παιδεύειν δὲ φρόνησιν, πρὸς ἀνδρίαν δὲ τὸ μαλθακὸν τῆς ψυχῆς καὶ νηπιῶδες διανιστᾶν, τοῦτο κράτιστόν τε καὶ περιφανέστατον ἔμοιγ' οὖν εἰς φιλίαν, ἡ τοῦ ἀνδρὸς ἀρετή, Nicétas David Paphlagôn, *Lettre à son oncle Paul* : *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. 165, l. 14-22.

On peut être sensible à l'ensemble qui est ici dessiné d'un enseignement dont le couronnement est moral, mais il faut d'abord souligner qu'Aréthas a initié Nicétas aux « principes (ἀρχαῖς) des sciences les meilleures ». Il est donc très probable que nous n'avons pas affaire ici à de simples entretiens ou à des consultations, mais à un enseignement complet, depuis les rudiments, qui comprenait, comme le montre le reste du dossier, au-delà de la rhétorique, la philosophie et la théologie.

On notera aussi que Nicétas n'était pas le seul disciple d'Aréthas : aux yeux de celui-ci, il n'est que l'un des συσχολάζοντες qui le fréquentent. C'est donc un cercle auquel nous avons affaire, et, si Paul Lemerle a raison de dire que nous ne sommes pas ici en contexte scolaire et que rien ne prouve qu'Aréthas ait dispensé un enseignement public, nous insisterions pour notre part sur l'intérêt que présente, pour la diffusion du savoir à Byzance, l'existence de tels cercles, autour d'un maître savant qui n'est peut-être pas un professeur de métier, mais qui forme systématiquement des disciples, à un niveau élevé, aux « disciplines les plus belles ». Après avoir suivi l'enseignement d'Aréthas, ou plutôt alors qu'il se forme encore auprès de lui, Nicétas devient lui-même un professeur réputé. C'est du moins ce que nous lisons dans la *Vie d'Euthyme* qui, parlant de « Nicétas le philosophe », dit ceci : « Dieu lui en ayant accordé la grâce, il dépassait tous ses compagnons d'études et tous ceux de son âge, de sorte qu'il prit place parmi les professeurs, qu'il acquit un grand renom dans la Ville impériale et que sa réputation parvint jusqu'à l'empereur. »[54] Nous savons aussi que Nicétas, avant de se retirer dans la solitude, avait distribué sa fortune « aux pauvres et à ses disciples »[55], et que c'est un de ces disciples qui le dénonce à Léon VI, auquel il communique un pamphlet que Nicétas avait écrit contre lui[56]. Une autre source nous apprend aussi que Léon VI, voulant rallier cet opposant singulier, avait proposé à Nicétas de le nommer professeur de philosophie ou de rhétorique[57]. L'ensemble de ce petit dossier, constitué de sources contemporaines, jette ainsi une lumière intéressante sur ce qu'était l'enseignement à Constantinople sous Léon VI, et sur la place qu'Aréthas de Césarée a pu y tenir.

Les devoirs du bibliophile

Aréthas a donc transmis d'une façon vivante, dans une relation de maître à disciple, le savoir qu'il avait reçu. Il l'a transmis aussi par les livres. C'est à sa bibliothèque qu'il doit sa notoriété parmi les modernes, et peut-être déjà sous Léon VI une partie de sa réputation, puisqu'il n'hésite pas, dans un discours prononcé devant l'empereur, à faire allusion à la

54. Ἐκ θεοῦ δὲ χάριν λαβὼν τοῖς τε συμφοιτηταῖς καὶ συνηλικιώταις ἅπασιν ὑπερηκόντιζεν, ὥστε καὶ ἐν διδασκάλοις φοιτᾶν καὶ μέγα ὄνομα ἐν τῇ βασιλευομένῃ πόλει κτήσασθαι, καὶ μέχρι τοῦ βασιλεύοντος τὰ περὶ αὐτοῦ φημισθῆναι, *Vita Euthymii*, p. 105, l. 17-21.

55. *Ibid.*, p. 105, l. 21-22.

56. *Ibid.*, p. 107, l. 10-12.

57. « "Je veux, disait-il, te nommer professeur de philosophie (φιλοσοφίας διδάσκαλον προβαλεῖν), afin que beaucoup soient édifiés par ton enseignement." Comme il disait ne plus pouvoir du tout s'occuper de telles choses : "Eh bien, si tu ne peux faire cela, dit l'empereur, du moins, bon gré, mal gré, tu feras de la rhétorique!" », *Vie de Nicétas*, § 26, éd. B. Flusin, Un fragment inédit de la Vie d'Euthyme ?, *TM* 9, 1985, p. 119-131, ici p. 124.

soif qui le poussait à acquérir des livres[58]. Pour citer N. Wilson, « sa place éminente dans l'histoire de l'érudition peut être due à un heureux accident : la conservation de plusieurs volumes de sa bibliothèque personnelle. »[59] Cet accident, peut-on dire aussi, semble l'avoir desservi : Aréthas est facilement réduit au rôle de bibliophile et d'érudit, alors que son œuvre personnelle est loin d'être négligeable. Tout se passe comme si la grandeur des auteurs qu'il a contribué à transmettre – Platon, Aristote, Marc Aurèle, Épictète – le faisait paraître plus petit qu'il n'est. Huit livres qui lui ont certainement appartenu sont parvenus jusqu'à nous[60]. D'autres sont attestés indirectement par des scholies qui lui sont attribuables[61]. Le fait même que huit volumes au moins de sa bibliothèque aient ainsi traversé les siècles constitue un cas exceptionnel et intrigant, qu'on aimerait pouvoir expliquer. Sur ce point, on peut rappeler une ancienne observation de Compernass, qui montre qu'un volume de la bibliothèque d'Aréthas, contenant les œuvres de Priscus et d'Eunape, se trouvait entre les mains des excerpteurs travaillant pour Constantin VII[62]. Il n'est pas impossible donc, que les livres d'Aréthas, ou certains d'entre eux, soient passés par le Palais.

La fonction des beaux manuscrits qu'a fait copier Aréthas n'est pas évidente et, même s'ils ne se distinguent pas d'autres livres soignés produits à la même époque, on peut se demander, en regardant ces volumes coûteux[63], aux grandes marges très inégalement couvertes de scholies, à quel projet ils correspondent. Un manuscrit comme le *Mosquensis* 231[64] qu'il fait copier par Stylianos en 932, vers la fin de sa vie, avec un choix d'œuvres théologiques parfois modernes, a une utilité évidente pour l'archevêque de Césarée, de même que le *Vallicell.* F 10[65], avec son nomocanon. La lecture personnelle a sans doute joué un rôle important, et plusieurs auteurs ont relevé que les annotations d'Aréthas, souvent, n'étaient pas des scholies à proprement parler, mais des notes de lecture[66]. Mais l'usage auquel est destiné par exemple le manuscrit d'Euclide conservé à

58. Οὐκέτι μοι συνωνεῖσθαι βιβλία φροντίς, τὴν τῶν βιβλίων δίψαν ἀπεσκοράκισμαι (« Je ne me soucie plus d'acquérir des livres : ma soif de livres, je l'ai rejetée bien loin. ») : Aréthas de Césarée, *Oratio in festo S. Eliae* (*opusc.* 65) : *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. 46, l. 23-25.

59. Wilson, *Scholars*, p. 120.

60. Voir Wilson, *Scholars*, p. 120-126. La liste que dresse Lemerle, *Premier humanisme*, p. 213-237 est moins nette et ne fait pas ressortir suffisamment les manuscrits qui ont certainement appartenu à Aréthas. Pour les manuscrits de Platon, dont Lemerle parle p. 213-216, ni le *Vat. gr.* 1, ni le *Paris. gr.* 1807 ne sont retenus par Wilson, même si l'écriture des scholies du *Vat. gr.* 1 est proche de celle d'Aréthas de sorte que, pour ce manuscrit, l'hésitation est permise (cf. Wilson, *Scholars*, p. 129 et n. 11).

61. Voir Lemerle, *Premier humanisme*, p. 213-237 et surtout Wilson, *Scholars*, p. 126-130.

62. J. Compernass, Zwei Schriften des Arethas von Kaisareia gegen die Vertauschung der Bischofsitze, *Studi bizantini e neoellenici* 7, 1935, p. 87-125, ici p. 119-120 ; Westerink, dans *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. xiii ; Lemerle, *Premier humanisme,* p. 225 ; Th. Banchich, Eunapius and Arethas, *GRBS* 24, 1983, p. 181-184.

63. Sur le prix des livres d'Aréthas, voir V. Kravari, Note sur le prix des manuscrits (ix[e]-xv[e] s.), dans *Hommes et richesses* 2, p. 375-384.

64. Voir L. Perria, Arethaea. 2, Impaginazione e scrittura nei codici di Areta, *RSBN* NS 27, 1990, p. 55-87 ; Losacco, Testimoni (cité n. 10).

65. Wilson, *Scholars*, p. 125-126.

66. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 239.

Oxford n'est pas évident[67]. Sa date (888) exclut qu'il ait servi à Aréthas durant ses propres études et l'on peut penser qu'il l'a utilisé pour son enseignement, qui, avec la philosophie, devait aborder les disciplines du *quadrivium*. La recherche d'un prestige personnel n'est pas non plus à exclure. Un document bien connu éclaire en tout cas la conception que s'est faite Aréthas de la copie des manuscrits et la justification qu'il a voulu en donner.

Il s'agit de la lettre fameuse qu'il adresse au métropolite Dèmètrios d'Héraclée, en accompagnement d'un beau cadeau. Aréthas, qui disposait d'un vieil exemplaire des *Pensées* de Marc Aurèle, l'a fait copier et peut offrir à son ami Dèmètrios l'ancien exemplaire qui maintenant pour lui fait double emploi. Voici ce qu'il dit de cette opération de copie, probablement de translittération : « Le livre si plein de profit de l'empereur Marc, le détenant auparavant tout vieux, certes – non qu'il fût totalement en lambeaux, cependant, et que son utilité se refusât jalousement à ceux qui veulent en jouir –, pourtant, puisqu'aujourd'hui j'ai pu le copier et le transmettre tout rajeuni à ceux qui viendront après nous, pensant donc à juste titre que l'avoir en double alors qu'un autre n'en avait à sa disposition pas même un seul (exemplaire) était l'œuvre d'une âme jalouse et que montrer de la mesquinerie venait d'un caractère malin ne laissant de côté aucun excès de grossièreté, en ces choses dont la commune jouissance est proposée à tous par Dieu, cause première des biens, puis par tous ceux qui, après cette cause, font briller sur les autres la lumière qui vient d'elle – ou alors, pourquoi fallait-il écrire et déposer ce trésor dans des livres ? –, jugeant donc qu'il en était ainsi, j'ai cru qu'il était juste d'établir Votre Sainteté toute sacrée comme héritier de ce que j'avais possédé en premier, afin que cela fût pour vous un objet rappelant notre amitié, ma façon d'être et mes dispositions spontanées, j'ajouterais même un motif d'émulation, si les plus grands personnages peuvent tirer profit aussi de ceux qui sont les plus bas. »[68]

On voit qu'Aréthas ne présente pas l'œuvre de Marc Aurèle comme une découverte qu'il aurait faite. Il en parle à Dèmètrios comme d'une chose connue, que son ami, certes, ne possède pas et qui a sans doute une rareté. Il insiste sur son intérêt, entendons son intérêt moral : « le livre si plein de profit, τὸ μεγαλωφελέστατον βιβλίον ». Surtout, l'opération de copie est clairement justifiée par le désir de transmettre une œuvre considérée comme un « trésor » à « déposer dans des livres », afin de « le transmettre tout rajeuni à ceux qui viendront après nous, ἀντιγράψαι καὶ νεαρὸν αὖθις τοῖς μεθ' ἡμᾶς παραπέμψαι ».

Nigel Wilson et d'autres ont raison de relever ce point et de faire honneur à Aréthas d'avoir compris la nécessité de transmettre des textes précieux[69]. Loin d'être un simple

67. Oxford, Bibl. Bodl., D'Orville 301 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 225 ; Wilson, *Scholars*, p. 120.

68. Aréthas, *opusc.* 44, *À Dèmètrios, métropolite d'Héraclée* : *Arethae scripta minora. 1* (cité n. 9), p. 305. Sur cette lettre, et sur le rôle d'Aréthas dans la transmission du texte de Marc Aurèle, voir P. Hadot dans Marc Aurèle, *Écrits pour lui-même*, texte établi et trad. par P. Hadot, Paris 1998, p. xii-xix, et trad. française de la lettre à Dèmètrios p. xx-xxi ; voir aussi Id., *La citadelle intérieure : introduction aux* Pensées *de Marc Aurèle*, Paris 1997², p. 38. La traduction proposée par G. Cortassa, La missione del bibliofilo : Areta e la «riscoperta» dell'*A se stesso* di Marco Aurelio, *Orpheus* NS 18, 1997, p. 112-140, a été critiquée par P. Hadot, *Marc Aurèle*, p. xix. Voir, pour une étude récente de cette lettre avec une traduction en italien, M. Ceporina, La lettera e il testo : Areta Ep. 44 Westerink e Marco Aurelio, *MEG* 11, 2011, p. 35-48.

69. « We should notice with approval how he regards himself as a kind of trustee with the responsibility to transmit literary treasures to future generations » : Wilson, *Scholars*, p. 130.

collectionneur de livres, il a conscience, pour reprendre le titre d'un article paru en 1997, de la « mission du bibliophile »[70]. Et la fécondité des copies qu'il a fait exécuter, la place qu'elles occupent dans la transmission de textes profanes anciens, ou de textes chrétiens anciens eux aussi, montrent qu'il faut sans doute prendre cette conscience au sérieux et la mettre en relation avec l'aspect soigné et même solennel de ces livres.

La lettre à Dèmètrios contient un autre passage important, où Aréthas montre sa conception de l'utilité qu'on peut tirer des livres et de la diffusion des lumières de la connaissance : celle-ci vient de Dieu, cause première, puis est transmise par ceux qui « après cette cause, font briller sur les autres la lumière qui vient d'elle ». C'est toute une théorie du savoir qu'on entrevoit un instant et, dans cette vision qu'Aréthas expose brièvement, il est notable que, parmi ceux qui, éclairés par Dieu, éclairent à leur tour les hommes, il y a une place pour Marc Aurèle, un philosophe païen.

Quel savoir ?

Le savoir que transmet Aréthas par son enseignement et par ses livres, et qui vient de Dieu, est un savoir organisé. Nous avons affaire à un système, qui, pour l'essentiel, apparaît dans la continuité de celui qui régnait dans l'Antiquité tardive. La rhétorique est richement représentée par des auteurs de la seconde sophistique – Aelius Aristide, Dion Chrysostome. On notera aussi la place qu'occupent – comme chez Photius – les lexiques : celui de Pollux, pour lequel le rôle d'Aréthas est important[71], mais d'autres aussi, et la collection réunie dans le Coislin 345 a de bonnes chances d'être liée à l'activité du métropolite de Césarée[72]. Pour la philosophie, le bilan est particulièrement riche. Nous savons qu'Aréthas occupe une place de premier plan dans la transmission des œuvres d'Épictète, Marc Aurèle et Platon[73], et qu'il avait une solide connaissance d'Aristote et de Porphyre[74]. Le manuscrit de Vienne, phil. gr. 314, copié par Jean Grammatikos en 925 et comprenant trois introductions aux œuvres de Platon ainsi que les Vers d'or avec le commentaire de Hiéroclès, est probablement lié à l'activité d'Aréthas[75]. Quant à la copie

70. Cortassa, La missione del bibliofilo (cité n. 68).

71. Wilson, *Scholars*, p. 127, note qu'il est probable qu'Aréthas possédait l'archétype du lexique de Pollux.

72. Voir Wilson, *Scholars*, p. 127-128.

73. Il semble qu'on doive à Aréthas la redécouverte des *Pensées* de Marc Aurèle. Il a écrit des scholies qu'on lit dans l'archétype des œuvres d'Épictète. Pour Platon, voir Wilson, *Scholars*, p. 121-123, qui note, p. 121, que le manuscrit copié pour Aréthas en 895 (Oxford, Clarke 35) est l'un des trois ou quatre plus importants témoins pour les vingt-quatre dialogues qu'il contient.

74. Il se déclare lui-même ἐραστὴς γὰρ τέως διάπυρος Ἀριστοτέλους ὢν καὶ τῶν ἐκείνου λόγων θερμός τις ἀκριβαστής (*Arethae scripta minora. 1* [cité n. 9], p. 325, l. 8-10). Voir Kougéas, *Ἀρέθας* [cité n. 5], p. 80-81. Sur l'importance de l'Urb. gr. 35 pour la tradition de l'*Organon*, voir Wilson, *Scholars*, p. 123-124. Pour les scholies d'Aréthas aux *Catégories* d'Aristote et à l'*Introduction* de Porphyre, voir M. Share, *Ἀρέθα Καισαρείας σχόλια εἰς τὴν Πορφυρίου* Εἰσαγωγὴν *καὶ τὰς Ἀριστοτέλους* Κατηγορίας = *Arethas of Caesarea's scholia on Porphyry's* Isagoge *and Aristotle's* Categories *: Codex Vaticanus Urbinas Graecus 35* (Corpus philosophorum medii aevi. Commentaria in Aristotelem Byzantina 1) Athènes – Paris – Bruxelles 1994.

75. L. G. Westerink & B. Laourdas, Scholia by Arethas in *Vindob. phil. gr.* 314, *Hellenika* 17, 1962, p. 105-131 ; Lemerle, Premier humanisme, p. 216 ; Wilson, *Scholars*, p. 128 ; L. G. Westerink,

qu'il a fait exécuter de la géométrie d'Euclide[76], elle montre qu'il s'est intéressé à une partie au moins du *quadrivium*. Il a annoté les œuvres de la plupart de ces auteurs, sans qu'il soit toujours possible de dire si les scholies qu'il copiait ou faisait copier se trouvaient déjà dans son modèle[77]. Comme le remarque Lemerle, la présence de la philosophie chez Aréthas peut cependant s'expliquer simplement par la place qu'elle occupe dans des programmes scolaires, et la véritable question est alors de savoir « si et dans quelle mesure ces programmes correspondent à une réalité pratique, ou bien ont un caractère tout formel et représentent la survivance d'une tradition que l'on continue de respecter, mais qui s'est desséchée »[78]. Il ne s'agit donc pas d'examiner si Aréthas avait une culture philosophique, mais si cette culture était chez lui profonde et vivante. Et sur ce point, le jugement de Lemerle ne semble guère favorable, puisqu'il voit en Aréthas un « antiquaire érudit, à la pensée plutôt indigente »[79]. La condamnation peut paraître sévère mais, avant de relever des indices montrant la qualité de la culture philosophique chez Aréthas, il faut dire quelques mots du rapport qui s'établit chez lui entre philosophie profane et culture chrétienne.

Aréthas semble avoir été accusé par certains contemporains d'avoir montré une sympathie trop grande pour les textes anciens et l'hellénisme. C'est du moins ce que suggère l'opuscule 66, adressé au patriarche Nicolas par Aréthas encore diacre[80], qui se réfère à l'action intentée contre lui par un certain Nicolas Xylomachairios, et jugée par le patriarche lui-même le Samedi saint de l'année 901. L'adversaire d'Aréthas avait traité celui-ci d'athée[81] et il avait eu l'occasion de réitérer ses attaques plus tard, après le début 907, avec l'aide de Léon VI, maintenant brouillé avec le métropolite de Césarée[82]. Le grief d'athéisme qu'on lit dans l'opuscule 66 n'est guère explicite mais il y a de bonnes chances en effet qu'il renvoie à la place qu'Aréthas accordait aux textes anciens et surtout aux philosophes hellènes.

Cette affaire ne semble guère avoir eu de suites. De son côté, Aréthas n'hésite pas à utiliser la même accusation contre l'un de ses adversaires, Choirosphaktès, auquel il adresse un pamphlet virulent[83] à la fin duquel il envoie son ennemi dans un enfer tout hellène : « Va ton propre chemin, disparais avec le vieillard de Tyr, avec l'impie Julien, dont tu

J. Trouillard, *Prolégomènes à la philosophie de Platon* (Collection des universités de France), Paris 1990, p. lxxxix.

76. Oxford, Bibl. Bodl., D'Orville 301.

77. Pour la liste des scholies d'Aréthas, voir Westerink, *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. xii-xv ; pour les scholies à l'Εἰσαγωγή de Porphyre et au début des *Catégories* d'Aristote, voir Share, *Arethas of Caesarea's scholia* (cité n. 74).

78. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 210.

79. *Ibid.*, p. 241.

80. Aréthas de Césarée, *opusc.* 66 : *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. 49-55.

81. Ὑπὸ σοὶ γὰρ ἀκροατῇ τὸν ἄθεον ἀποκαλοῦντός με, Aréthas de Césarée, *opusc.* 66 : *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. 51, l. 12-13.

82. Aréthas de Césarée, *opusc.* 72 : *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. 108-111. Aréthas rappelle le procès de 901, mais ne revient pas sur les chefs d'accusation.

83. Aréthas de Césarée, *Χοιροσφάκτης ἢ Μισογόης* (*opusc.* 21) : *Arethae scripta minora. 1* (cité n. 9), p. 200-212. Sur la querelle entre Aréthas et Choirosphaktès, voir P. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance, VIIe-XIVe s.* (Réalités byzantines 12), Paris 2006, p. 75-81. Sur Choirosphaktès, voir I. Vassis dans Leon Magistros Choirosphaktes, *Chiliostichos Theologia : Editio princeps*, Einl., kritischer Text, Übers., Kommentar, Indices, besorgt von I. Vassis

admires et imites les discours, partage désormais leur sort et sois compté avec eux dans l'Achérousias, le Cocyte, le Tartare, l'Achéron et le Pyriphlégéthon, là où votre savant Platon a envoyé ceux qui vivent comme vous. »[84] L'expression « votre savant Platon » est frappante et il semble bien, comme l'a noté Westerink à propos de la violence de ses attaques contre Lucien, qu'Aréthas ait senti la nécessité de montrer patte blanche et de déclarer nettement la distance qu'il prend, lui chrétien, vis-à-vis des philosophes païens. Mais à deuxième lecture, on notera que, même dans un contexte polémique, Platon n'est pas condamné, mais condamne aux Enfers. On notera surtout qu'Aréthas s'inspire ici d'un passage de Grégoire de Nazianze, ce qui montre que le Théologien par excellence avait su tirer parti de la culture grecque et l'on remarquera aussi que la référence au *Phédon*, implicite chez Grégoire[85], est explicite dans le pamphlet contre Choirosphaktès. On ne s'empressera donc pas de voir chez Aréthas une condamnation, même circonstancielle, de la philosophie grecque, mais beaucoup plus la conscience qu'il y a un bon et un mauvais usage des auteurs anciens. Il sait du reste que cette attitude ne l'expose pas à de graves dangers dans la société où il vit. Même s'il reste suspect auprès de certains, le savoir profane et son développement, sous le règne de Léon VI, ne sont pas des phénomènes marginaux : ils sont encouragés par l'empereur lui-même et, dans le discours qu'il prononce pour la Saint-Élie au palais devant l'empereur, Aréthas n'hésite pas à s'inspirer de Platon pour dresser le portrait du souverain philosophe[86].

La véhémence, relevée par Westerink, dont témoignent certaines scholies d'Aréthas aux œuvres de Lucien, mérite elle aussi d'être analysée de près. Nous en donnerons ici un exemple. Dans le *Juppiter tragoedus*, Lucien met en scène un stoïcien, Timoclès, et un épicurien, Damis, qui est en fait athée et nie que le monde soit guidé par une providence divine. Il en donne pour preuve le fait que les gens de bien, souvent, ont une vie difficile, tandis que les méchants prospèrent : il n'y a donc pas de Providence pour récompenser la vertu et punir le vice. Il triomphe. Aréthas réagit vivement et, jugeant que la thèse épicurienne est celle de Lucien, invective celui-ci, qu'il entreprend de réfuter : « Le fait de vivre dans la gêne n'est pas un mal, et le fait d'avoir en tout une abondance florissante n'est pas un bonheur. Ce ne sont pas les rétributions de la vie qu'on mène, et les gens sages ne doivent pas les rechercher à tout prix, eux qui *sont brouillés avec leur corps* de

(Supplementa Byzantina. Texte und Untersuchungen 6), Berlin – New York 2002, p. 1-18, en particulier p. 8-9.

84. Aréthas de Césarée, Χοιροσφάκτης ἢ Μισογόης : *Arethae scripta minora. 1* (cité n. 9), p. 212, l. 16-22. Cf. Plat., *Phaed.* 112e4-114b6 ; Greg. Naz., *Or.* 5, 38 ; 41.

85. « Reporte-toi à tes propres doctrines et aux motifs de crainte qui n'ont pas seulement la garantie des poètes, mais aussi celle des philosophes », dit Grégoire en s'adressant à Julien (*Or.* 5, 38 : Grégoire de Nazianze, *Discours. 4-5, Contre Julien*, introd., texte critique, trad. et notes par J. Bernardi [SC 309], Paris 1983, p. 373).

86. Aréthas de Césarée, *opusc.* 61, *Oratio in festo S. Eliae* : *Arethae scripta minora. 2* (cité n. 9), p. 23-30. Par ex. : « Le fils d'Ariston, Platon, considérant avec une intelligence aiguë l'intérêt commun à tous les hommes, déclarait que la vie serait la meilleure quand les philosophes régneraient ou quand les rois seraient philosophes. C'est ainsi qu'il s'est exprimé, lui, avec beaucoup de sagesse et de justesse, et nous, nous en sommes arrivés à faire l'expérience de ce qu'il avait dit : aujourd'hui, nous te voyons toi, l'empereur, allier philosophie et royauté. » (*ibid.*, p. 24, l. 27-33 ; cf. Platon, *République* V 473c11-d2). Dans le même discours, Aréthas cite nommément Hésiode (en même temps que Luc), Aristote *(Éthique à Nicomaque)*, Pindare.

toutes leurs forces et cherchent à circonscrire les plaisirs qui lui sont liés, dont ils savent que, pour l'homme sérieux et le philosophe, ils sont un obstacle et sont capables de nous écarter bien loin de la vertu. »[87]

L'important est ici l'expression διαβέβληνται πρὸς τὸ σῶμα, « sont en conflit avec leur corps, sont brouillés avec leur corps », pour laquelle Westerink renvoie à un passage du *Phédon*. On peut penser tout d'abord que le rapprochement est purement stylistique. Mais voici le passage : « Ainsi donc, Simmias, reprit Socrate, c'est un fait : ceux qui pratiquent la philosophie au droit sens du terme s'exercent à mourir et craignent moins que personne d'être morts. Juges-en : du moment qu'ils sont complètement brouillés avec leur corps et désirent garder leur âme isolée en elle-même, s'ils venaient, quand le moment arrive, à craindre et à s'irriter, ne serait-il pas absurde qu'ils aillent à contrecœur là où ils espèrent trouver ce qu'ils ont désiré pendant leur vie ? »[88] Nous sommes ainsi renvoyés à un passage clé du Phédon, avec la définition de la mort, la méditation sur la mort comme activité du philosophe, la distinction entre l'âme et le corps. La pertinence de cette référence à l'anthropologie platonicienne, pour réfuter l'épicurien Damis qui n'envisage aucune rétribution de la vertu autre que terrestre, est évidente et l'on comprend bien qu'Aréthas oppose ici une lecture chrétienne de Platon à l'athéisme et à l'épicurisme supposés de Lucien.

De même, dans un autre passage de la même scholie, Aréthas emploie l'expression de νοῦς ἡγεμών, d'intellect directeur : « Car ils [Aristide, Phocion et Socrate] savaient bien que la vie relâchée non seulement n'est pas un prix récompensant la vertu mais qu'elle est un obstacle à la vie de l'homme véritable, parce qu'elle détourne l'intellect directeur (τὸν ἡγεμόνα νοῦν) de son occupation et s'empresse de le diriger vers la vie qui est celle des animaux, lui proposant tout l'essaim des boissons, des nourritures et des autres jouissances. »[89]

Westerink renvoie ici aux *Lois* I 631b-d et l'on peut penser tout d'abord qu'Aréthas a repris simplement une expression platonicienne qui s'accorde plus ou moins avec sa propre anthropologie. Mais la pertinence du renvoi apparaît nettement si l'on se reporte au passage signalé. Il s'agit du développement sur les lois des Crétois, où Platon distingue entre deux espèces de biens, les biens humains (santé, beauté, force, richesse) et les biens divins (prudence, tempérance, justice, courage), seuls ces derniers méritant d'être recherchés, parce qu'ils intéressent l'intellect directeur[90]. Plus encore que dans mon premier exemple, on voit quel est ici le statut de la référence à Platon. Il s'agit, sur un point fondamental de la discussion avec l'épicurien Damis, ou plutôt avec Lucien, de renvoyer à un *locus classicus* qui forme l'arrière-plan philosophique de l'argumentation d'Aréthas. La connaissance qu'il a du platonisme n'est pas superficielle ou simplement stylistique, il s'agit d'une relation vivante, qui informe sa pensée. Elle se concilie avec son christianisme, comme il le montre à propos de Marc Aurèle dans sa lettre à Dèmètrios d'Héraclée, ou

87. *Arethae scripta minora. 1* (cité n. 9), p. 335.
88. Platon, *Phédon* 67e, trad. P. Vicaire, Platon, *Œuvres complètes. 4, 1*, Paris 1995, p. 19-20.
89. Εὖ γὰρ ᾔδεσαν τὴν ἀνειμένην ζωήν, οὐ μόνον οὐκ ἀρετῆς ἆθλον ἀλλὰ καὶ ἐμπόδιον τῆς ὡς ἀληθῶς ἀνθρώπου ζωῆς, παράγουσαν τὸν ἡγεμόνα νοῦν τῆς ἑαυτοῦ ἀσχολίας καὶ πρὸς τὴν ἄλογον περισπᾶσθαι βιοτὴν κατεπείγουσαν, ποτῶν καὶ σιτίων καὶ τῶν ἄλλων ἡδυπαθειῶν τὸν ἑσμὸν ὑποτιθεμένην (Aréthas, *opusc.* 54 : *Arethae scripta minora. 2* [cité n. 9], p. 335, l. 31 – 336, l. 5).
90. Platon, *Lois* I 631b-d.

encore, dans une curieuse scholie relevée par N. Wilson, où il dit à propos d'Épictète : « Je pense qu'il a lu les évangiles. »[91] La véhémence qu'il montre vis-à-vis de Lucien peut être due à un trait de caractère mais elle est aussi à la mesure de la différence qu'il fait entre une philosophie qu'il rejette, ici l'épicurisme, et une autre qu'il concilie avec son christianisme. Sur ce point, il semble s'autoriser comme nous l'avons vu de Grégoire de Nazianze, sans doute s'inspire-t-il aussi d'un auteur qu'il connaît bien, Clément d'Alexandrie, qui, proposant aux chrétiens de tirer profit des philosophes hellènes, précise aussitôt : « nous n'acceptons pas n'importe quelle philosophie grecque, mais seulement celle dont Socrate, chez Platon, parle en ces termes : Il y a, selon la formule courante des initiations, beaucoup de porteurs de thyrse, mais peu de Bacchants. »[92] Parmi les textes anciens qu'il enseigne, transmet avec succès, ou même redécouvre, Aréthas, suivant en cela des exemples anciens, sait faire un choix lui aussi et concilier un héritage hellène désormais mieux connu avec l'orthodoxie religieuse pour développer une forme d'humanisme chrétien.

Le programme que Paul Lemerle avait envisagé il y a une quarantaine d'années et qui visait à dégager « le tableau d'une mentalité et d'une culture » a donc été réalisé partiellement et modifie l'image sans doute trop négative qu'il avait proposée de l'évêque de Césarée. Les travaux des codicologues et des éditeurs ont permis de dégager un Aréthas qui n'est pas un simple bibliophile, mais dont le rôle conscient et la place dans la transmission des textes sont aujourd'hui mieux évalués, malgré de nombreuses zones d'incertitude. Se dessine aussi, plus lentement, la silhouette d'un auteur dont on voit mieux aujourd'hui que la culture, en particulier philosophique, n'est pas superficielle. Aréthas n'est pas simplement le transmetteur de textes philosophes importants, ou un lecteur cherchant chez Platon un modèle stylistique, une mine où puiser des expressions heureuses qui rehaussent l'éclat d'un traité. Son contact avec la philosophie antique est vivant et la question de ses rapports avec le christianisme est traitée directement. C'est sur ce point peut-être que les progrès réalisés convergent pour rendre à Aréthas une place plus juste dans l'histoire de la culture, montrant que le renouveau des lettres, dont il est un acteur, ne constitue pas à Byzance une nouveauté radicale qui viendrait contester l'ordre établi et les certitudes anciennes. C'est au centre de la société, autour de l'empereur, dans le haut clergé que s'affirme la restauration d'un système d'éducation et de culture où l'hellénisme ancien peut se combiner avec le christianisme.

Université de Paris-Sorbonne – École pratique des hautes études –
Université Paris Sciences & Lettres

91. Wilson, *Scholars*, p. 127. Les scholies attribuées à Aréthas se trouvent dans l'archétype de la tradition des *Entretiens* (Oxford, Auct. T. 4. 13).

92. Clément d'Alexandrie, *Stromate* I, 19, 92, trad. et notes de M. Caster (SC 30), Paris 1951, p. 118.

PREMIER HUMANISME BYZANTIN : LE TÉMOIGNAGE DES MANUSCRITS ASTRONOMIQUES

par Anne Tihon

Comme on l'a souvent souligné, le renouveau culturel du IXe siècle byzantin apparaît dans toute sa splendeur à travers la copie de somptueux manuscrits. Parmi ceux-ci, l'on compte de nombreux manuscrits scientifiques, et notamment astronomiques. C'est le témoignage de quelques-uns de ces manuscrits que nous voudrions interroger ici, pour voir ce qu'ils nous apprennent sur l'étude et la pratique de cette discipline.

Selon le continuateur de Théophane, Léon le Philosophe avait eu une formation très poussée dans la philosophie et « ses sœurs », l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique[1]. Un peu plus tard, selon le même auteur, l'oncle de Michel III, le césar Bardas, vers 855[2], s'occupa de réorganiser « l'ἔξω σοφία tombée à néant sous des empereurs rustres et ignares »[3] (les empereurs iconoclastes) et la fit refleurir en instituant à la Magnaure une école publique de science ou une école philosophique. Léon le Mathématicien (ou le Philosophe) fut placé à la tête de cette école, son disciple Théodore, à la tête du département de géométrie, Théodègios se vit confier l'astronomie et Kométas la grammaire. Théodore et Théodègios sont inconnus, en revanche Kométas est connu comme spécialiste d'Homère[4]. Cette organisation ne reproduit pas exactement le programme du *trivium* et du *quadrivium*, puisque seules sont mentionnées la philosophie, la géométrie, l'astronomie et la grammaire. Ni la musique ni l'arithmétique ne sont explicitement citées.

C'est le même programme qui est repris par Constantin VII Porphyrogénète (944-959), dont on nous dit – toujours dans la *Continuation de Théophane* – qu'il marquait un grand intérêt pour les étudiants, choisissant parmi eux les titulaires des hauts postes pour la

1. Theophanes continuatus, éd. Featherstone – Signes p. 262-265.
2. La date est discutée dans Lemerle, *Premier humanisme*, p. 160.
3. Theophanes continuatus, éd. Featherstone – Signes p. 262-263 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 159.
4. Theophanes continuatus, éd. Featherstone – Signes p. 272-273 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 166.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 325-337.

justice, l'administration, l'Église. Des professeurs furent nommés : pour la philosophie, le protospathaire Constantin ; pour la rhétorique, Alexandre, métropolite de Nicée ; pour la géométrie, le patrice Nicéphore ; pour l'astronomie l'*asekretis* Grégoire[5]. Le programme est le même, à peu de chose près, que celui de Bardas.

L'intérêt pour la géométrie et l'astronomie apparaît dans ces deux réformes. De même les sources historiques, comme les récits qui se sont développés autour de la personne de Léon le Philosophe (ou le Mathématicien), laissent l'impression d'une époque particulièrement brillante sur le plan scientifique. On s'attendrait donc à trouver dans les manuscrits des traces nombreuses d'activités astronomiques durant les IXe et Xe siècles. Or, il n'en est rien. Les recherches dans les manuscrits ne donnent qu'une maigre récolte d'informations sur les activités astronomiques de cette époque. Certes, de nombreuses œuvres scientifiques furent alors recopiées, mais étaient-elles lues et étudiées ? On peut répondre affirmativement lorsque des lecteurs ont laissé dans les manuscrits des traces de leur lecture, mais que peut-on déduire en l'absence de toute trace de ce genre ? De nombreux chercheurs modernes considèrent implicitement que, si des textes ont été recopiés à grands frais, c'est parce qu'ils intéressaient leurs commanditaires et que le fait même de leur transcription témoigne de l'intérêt tout particulier qu'ils suscitaient. Mais beaucoup de textes ont pu être recopiés à des seules fins de préservation, et n'ont pas nécessairement été lus ou étudiés.

Il est également difficile de deviner en quoi consistait l'enseignement dispensé en astronomie lors des réformes de Bardas et de Constantin VII. L'absence de traités rédigés à cette époque ne permet pas d'en juger. Depuis la fin de l'Antiquité, l'enseignement scientifique avait suivi une courbe descendante. Aux Ve et VIe siècles, on commentait en détail l'*Almageste* de Ptolémée dans les écoles néoplatoniciennes d'Athènes et d'Alexandrie : les nombreuses scolies qui accompagnent cette œuvre en témoignent. Au VIIe siècle, par contre, l'étude de l'astronomie se limite à un commentaire aux *Tables faciles*, attribué à Stéphane d'Alexandrie, imité du *Petit commentaire* de Théon, traité composé pour les moins doués de ses élèves[6]. On s'intéresse beaucoup au comput pascal, mais les traités rédigés à cette époque (ceux de Maxime le Confesseur, de Georges, moine et prêtre, le *Chronicon Pascale*, le comput de l'empereur Héraclius[7]) contiennent peu de notions scientifiques.

En ce qui concerne le VIIIe siècle, l'époque iconoclaste, P. Lemerle a relevé les Vies de saints qui, en racontant l'enfance du héros, évoquent son éducation[8]. On peut voir, d'après celles-ci, que l'enseignement (du moins au niveau secondaire) continue d'être structuré en *trivium* (grammaire, rhétorique, dialectique) et *quadrivium* (arithmétique, géométrie, astronomie, musique). Mais quel était le niveau de cet enseignement ? Où était-il dispensé ? Il faut se méfier des lieux communs présents dans ces récits comme le fait que, là où il

5. Theophanes continuatus, éd. Bekker p. 446 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 264-265.

6. J. Lempire, *Le commentaire astronomique aux Tables faciles de Ptolémée attribué à Stéphanos d'Alexandrie. 1, Histoire du texte, édition critique, traduction et commentaire (chapitres 1-16)* (Publications de l'Institut orientaliste de Louvain 68), Louvain-la-Neuve 2016.

7. J. Lempire, Le calcul de la date de Pâques dans les traités de S. Maxime le Confesseur et de Georges, moine et prêtre, *Byz.* 77, 2007, p. 267-304.

8. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 97-99.

réside, le héros ne trouve aucun maître qui puisse satisfaire ses désirs de connaissances. Ainsi déjà Ananias de Sirak (600-650), ne trouvant aucun maître en Arménie, se rend dans l'Empire byzantin ; on l'envoie chez un mathématicien nommé Christosatur, mais Ananias s'aperçoit vite que celui-ci ne dispose que d'une science insuffisante, et continue sa quête qui le conduira chez Tychichos à Trébizonde[9]. Constantin-Cyrille, l'apôtre des Slaves, ne trouve pas à Thessalonique d'enseignement qui le satisfasse et doit se rendre à Constantinople pour pouvoir faire des études[10]. Léon le Mathématicien lui-même ne trouve pas de maîtres à Constantinople et se rend à Andros pour y rencontrer un savant qui puisse lui donner les connaissances de base et des livres grâce auxquels il pourra parfaire sa formation[11]. Plus tard, Athanase l'Athonite (*ca* 925-1001 ; Abraamios avant son entrée en religion) ne trouve aucun maître dans sa ville natale, Trébizonde, et se rend à Constantinople pour apprendre l'ἔξω σοφία[12]. L'histoire est plausible lorsque le héros vit dans un endroit éloigné de la capitale, mais n'est pas vraisemblable lorsque, comme Léon, le héros vit à Constantinople[13] : c'est simplement un topos littéraire.

Un autre lieu commun est l'hyperbole : Jean (Damascène) et Cosmas, son frère adoptif, ne sont rien moins que de « nouveaux Pythagore et Diophante », ou « des Euclide »[14]. La comparaison est cruelle pour Jean, car, dans son cas, nous pouvons juger du niveau réel de ses connaissances scientifiques. Dans le *De fide orthodoxa*, en effet, il explique des notions très élémentaires d'astronomie qui conviennent à un chrétien, mais, malgré les hyperboles de son biographe, le niveau des connaissances qu'il demande à ses lecteurs se trouve bien en deçà de celui des élèves les moins doués de Théon[15].

L'astrologie, toujours très prisée dans le monde byzantin, trouve des praticiens qui, à la fin du VIII[e] siècle, entrent au service de l'Islam : un Stéphane astrologue (*ca* 775)[16], souvent confondu avec le philosophe Stéphane d'Alexandrie (*ca* 610) et Théophile

9. J.-P. Mahé, Quadrivium et cursus d'études au VII[e] siècle en Arménie et dans le monde byzantin, *TM* 10, 1987, p. 159-206 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 81-84.

10. A. Vaillant, *Textes vieux-slaves. 1, Textes et glossaires ; 2, Traductions et notes*, Paris 1968 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 161. Lemerle admet qu'aucun enseignement supérieur n'existait à Thessalonique au début du IX[e] siècle (p. 162).

11. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 148-160 ; Wilson, *Scholars*, p. 79, note que cette histoire est *very odd* et probablement incomplète.

12. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 257-260.

13. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 150, considère ce récit comme vraisemblable. Personnellement, je doute que Constantinople ait jamais, à aucun moment de son existence, manqué d'un enseignement de haut niveau, privé ou public, quelles que soient les réformes qui ont pu intervenir. À toutes les époques, des récits font valoir qu'avant tel ou tel empereur ou telle personnalité, l'enseignement était tombé en décadence, voire avait complètement disparu : c'est là un lieu commun destiné à valoriser l'empereur ou la personnalité dont on fait l'éloge et à dévaloriser ses prédécesseurs. En ce qui concerne Léon le Mathématicien, les historiens modernes se divisent en deux groupes : ceux qui considèrent Léon comme un grand savant, sur la foi des historiens byzantins, et ceux qui, au vu des textes conservés, sont comme moi-même, très sceptiques à ce sujet (par exemple D. Pingree, Leo the Mathematician, dans *Dictionnary of scientific biography. 3*, New York 1973).

14. *PG* 94, col. 445-448.

15. A. Tihon, L'astronomie à Byzance à l'époque iconoclaste, dans *Science in western and eastern civilization in Carolingian times*, ed. by P. L. Butzer, D. Lohrmann, Basel – Boston – Berlin 1993, p. 181-203, ici, p. 182-183 ; E. Nicolaidis, *Science and eastern Orthodoxy*, Baltimore 2011, p. 46-49.

16. Tihon, L'astronomie à Byzance (cité n. 15), p. 183-190.

(† 785)[17]. Les astrologues devaient au moins pouvoir calculer les positions du Soleil, de la Lune et des planètes. Ceux-ci semblent avoir maintenu un certain niveau de pratique astronomique, mais c'est surtout dans le monde islamique que les deux astrologues cités exercent leurs activités. Stéphanos l'astrologue aurait introduit à Byzance des techniques orientales[18] – nous reviendrons sur ce point. En 792 on note la présence à la cour d'un astrologue nommé Pankratios : celui-ci fut exécuté pour avoir prédit faussement la victoire de l'empereur Constantin VI sur les Bulgares à la bataille de Markellai[19].

La formation astronomique à Byzance commençait généralement par l'étude des traités élémentaires anciens concernant la sphère céleste et sa géométrie. Ces œuvres furent recopiées soigneusement aux IXe et Xe siècles. On peut citer, par exemple, le *Vaticanus gr.* 204 (IXe/Xe siècle) qui contient une large collection de traités élémentaires : les *Sphériques* de Théodose de Tripoli ; la *Sphère en Mouvement* d'Autolycus de Pitane ; l'*Optique* et les *Phénomènes* d'Euclide ; les *Habitations, les Jours et les Nuits* de Théodose ; *Sur les grandeurs et les distances de la Lune et du Soleil* d'Aristarque de Samos ; les *Levers et couchers* d'Autolycus de Pitane ; l'*Anaphorikos* d'Hypsiclès ; la *Catoptrique* d'Euclide ; le commentaire d'Eutocius aux *Coniques* d'Apollonius de Perge ; les *Data* d'Euclide avec le commentaire de Marinus ; des scolies aux *Éléments* d'Euclide[20]. Plus tard, ces traités seront à la base de la formation astronomique. Mais étaient-ils étudiés à l'époque qui nous occupe ? On sait que la géométrie d'Euclide fut effectivement étudiée ainsi que le montrent des notes de Léon le Mathématicien et d'Aréthas de Césarée dans le *Bodleianus d'Orville* 301[21] ; l'anecdote célèbre du prisonnier élève de Léon qui avait ébloui ses geôliers arabes par sa connaissance de la géométrie d'Euclide en témoigne également, pour autant qu'il faille y accorder crédit, nous y reviendrons plus loin. On est donc tenté de penser que les traités sur la géométrie céleste étaient eux aussi étudiés, mais les preuves manquent. Un indice très ténu apparaîtrait peut-être dans la *Vie de Jean Damascène*, rédigée par Jean, patriarche de Jérusalem au Xe siècle, qui déclare[22] :

> *En ce qui concerne l'astronomie, pour autant qu'il s'agisse des distances, des aspects et des proportions des éloignements, même s'il en a peu disserté conformément à la courte connaissance qu'en ont les profanes, on voit bien ce qu'est Jean d'après ce qu'il a écrit.*

Avec un peu de bonne volonté, on pourrait reconnaître ici l'un des traités contenus dans le *Vaticanus gr.* 204, le traité d'Aristarque sur les *Grandeurs et les distances de la Lune et du Soleil*, tandis que les aspects font plutôt penser à l'astrologie. Toutefois, les hésitations

17. *Ibid.*, p. 190-192 ; sur Théophile voir F. Cumont dans *CCAG* 5,1, p. 229-232 (*Catalogus codicum astrologorum Graecorum. 1-12*, Bruxelles, 1898-1936, 20 vol.) ; D. Pingree, Classical and Byzantine astrology in Sassanian Persia, *DOP* 43, 1989, p. 227-239, ici p. 236.

18. Pingree, Classical and Byzantine astrology (cité n. 17), p. 239.

19. P. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance, VIIe-XIVe siècle*, Paris 2006, p. 55.

20. Pour ce manuscrit, voir notamment J. Mogenet, *Autolycus de Pitane : histoire du texte suivie de l'édition critique des traités de la Sphère en mouvement et des Levers et couchers* (Université de Louvain, Recueil de travaux d'histoire et de philologie, 3e série, fasc. 37), Louvain 1950, p. 70-72.

21. *Euclidis Elementa*, ed. I. L. Heiberg et H. Menge, Leipzig 1883-1888, vol. 5, p. 714-715 ; Wilson, *Scholars*, p. 83 ; 121 ; Lemerle, *Premier humanisme*, p. 170-171.

22. *PG* 94, col. 445-448.

qui apparaissent dans le *De fide orthodoxa* à propos de la forme de la terre (sphérique ou conique) ou du Cosmos (sphérique ou hémisphérique) ne plaident certainement pas dans le sens d'une étude approfondie des traités de géométrie céleste au VIIIe siècle[23]. Le biographe du Xe siècle reconnaît lui-même que peu de choses transparaissent de cette formation dans les écrits de Jean : sans doute a-t-il projeté sur son héros un programme d'étude astronomique devenu habituel à son époque.

L'astronomie mathématique, quant à elle, permet de calculer, à l'aide de tables, les principaux phénomènes astronomiques : les positions du Soleil et de la Lune et les événements célestes qui y sont liés à savoir les syzygies et les éclipses ; les positions des cinq planètes, des étoiles fixes, avec leurs levers et leurs couchers. Jusqu'à l'apparition à Byzance des premières tables d'origine arabe au XIe siècle, ces calculs reposaient essentiellement sur les œuvres de Ptolémée, à savoir la *Syntaxe mathématique* ou *Almageste*[24], et les *Tables faciles*. Ces œuvres sont magnifiquement représentées dans les manuscrits.

L'*Almageste*, ainsi que des œuvres dites « mineures » de Ptolémée, a été recopié dans l'un des plus beaux manuscrits en écriture minuscule du IXe siècle, le *Vaticanus gr.* 1594. L'*Almageste* y est accompagné de nombreuses scolies de même écriture que le texte principal, élégamment réparties dans les marges (appelées par J. Mogenet scolies A)[25] : c'est dans ce manuscrit que l'on trouve, d'après mes recherches, la collection la plus complète de scolies anciennes. L'*Almageste* n'est pas seulement un ensemble de tables permettant de calculer les phénomènes célestes ; il s'agit d'un traité structuré (une *Syntaxe*) expliquant systématiquement et de manière détaillée la méthode astronomique qui sera la base de toute l'astronomie médiévale. C'est une œuvre extrêmement difficile, car elle implique la maîtrise de nombreux théorèmes et de calculs trigonométriques, et son étude marquera, aux XIVe et XVe siècles, le sommet de la formation astronomique à Byzance. Les scolies de la main du copiste qui l'accompagnent dans le *Vaticanus gr.* 1594 (scolies A) remontent toutes, semble-t-il, à l'école néoplatonicienne d'Alexandrie (et à travers elle, d'Athènes) des Ve et VIe siècles. Selon une note ajoutée par une main postérieure en marge extérieure du f. 263^v, ce manuscrit aurait appartenu à Léon le Mathématicien : Τοῦ ἀστρονομικωτάτου Λέοντος ἡ βίβλος. Nigel Wilson a contesté cette interprétation, arguant que l'écriture était de loin postérieure à la copie du manuscrit et qu'il s'agissait simplement d'un essai de plume[26]. Toutefois, cette note ne ressemble pas à un essai de plume, et rien n'interdit qu'un lecteur postérieur ait pu identifier ce livre comme provenant de la bibliothèque de Léon. Quoi qu'il en soit, dans l'énorme corpus presque entièrement inédit que constituent les scolies anciennes, je n'ai trouvé aucune trace qui puisse remonter au VIIIe ou au IXe siècle, rien qui puisse être attribué à Léon ou à l'un de ses contemporains. Plus tard, une main postérieure, non identifiée, datable du XIIe ou du

23. Voir note 14.

24. L'appellation dérive de l'arabe *al-majîstî*, elle-même dérivée du grec μεγίστη, « la plus grande ». En grec, on rencontre l'appellation μεγάλη Σύνταξις.

25. J. MOGENET, Sur quelques scolies de l'Almageste, dans *Le monde grec : hommage à Claire Préaux*, Bruxelles 1975, p. 302-311. Voir également A. TIHON, Remarques sur les scolies anciennes de l'*Almageste*, *Almagest* 6, 2, 2015, p. 4-41 ; F. ACERBI, Types, function, and organization of the collections of scholia to the Greek mathematical treatises, *Trends in classics* 6, 1, 2014, p. 115-169.

26. WILSON, *Scholars*, p. 83.

XIII[e] siècle – la datation est incertaine – a ajouté dans le même manuscrit de nombreuses scolies (appelées par J. Mogenet scolies B) qui témoignent notamment d'une connaissance des tables astronomiques arabes et d'une adaptation byzantine en 1032 des tables de l'astronome Alim (= ibn al-Aʿlam, mort en 985)[27]. L'auteur anonyme des scolies B se réfère à des observations arabes effectuées en 829 sous le calife al-Maʾmūn (813-833), mais il ne dispose plus, dit-il, des tables compilées par les astronomes d'al-Maʾmūn.

La question des rapports entre le « premier humanisme byzantin » et l'essor de la science arabe au IX[e] siècle fait l'objet de divergences parmi les historiens modernes. Stéphanos, l'astrologue des années 775 ss, est crédité par David Pingree d'avoir restauré l'astrologie et l'astronomie à Byzance, et d'être un des premiers savants byzantins à avoir eu connaissance des sciences orientales[28] ; il aurait établi des tables astronomiques basées sur les usages chronologiques byzantins. Mais, comme je l'ai déjà souligné dans une étude antérieure[29], le texte sur lequel se base cette reconstruction, à savoir une défense de l'astrologie éditée par F. Cumont[30], contient des détails incompatibles avec la fin du VIII[e] siècle. Il signale, en effet, une erreur de 5° dans les tables de Ptolémée en ce qui concerne la position du Soleil. Or, en 775, l'erreur est de 3,7°[31]. Une déviation de 5° des tables de Ptolémée n'est atteinte qu'au XI[e] siècle, ce qui indiquerait que le texte de « Stéphanos » aurait été composé au XI[e] s. et non à la fin du VIII[e] s. On est tenté de le rapprocher de l'adaptation byzantine des tables d'Alim exposée dans les scolies B de l'*Almageste*. Cette adaptation a été faite pour les années 1032 ss, et utilise l'ère du monde byzantine et, semble-t-il, les mois romains. Ceci correspond parfaitement aux déclarations de « Stéphanos » : διὰ τοῦτο ἐξεθέμην κανόνιον κατὰ τὰ τοῦ κόσμου ἔτη καὶ τοὺς ἡμετέρους μῆνας [...] « à cause de cela, j'ai exposé une table selon les années du monde et selon nos mois [...] »[32].

Les rapports scientifiques byzantino-arabes sont évoqués dans l'anecdote concernant l'élève de Léon le Mathématicien, expert en géométrie, prisonnier des Arabes. P. Lemerle prend ce récit au sérieux et en discute la chronologie. À l'opposé, Dimitri Gutas écrit à ce propos : « Ce qui est incroyable est que les byzantinistes ajoutent foi à ce conte à dormir debout »[33]. Il pose ensuite la question de la corrélation entre les manuscrits scientifiques

27. MOGENET, Sur quelques scolies de l'Almageste (cité n. 25) ; ID. Une scolie inédite sur les rapports entre l'astronomie arabe et Byzance, *Osiris* 14, 1962, p. 198-221 ; A. TIHON, Sur l'identité de l'astronome Alim, *Archives internationales d'histoire des sciences* 39 (122), 1989, p. 3-21 ; R. MERCIER, The parameters of the Zîj of ibn al-Aʿlam, *Archives internationales d'histoire des sciences* 39 (122), 1989, p. 22-50.

28. PINGREE, Classical and Byzantine astrology (cité n. 17), p. 239.

29. TIHON, L'astronomie à Byzance (cité n. 15), p. 186-190 ; P. MAGDALINO, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 19), p. 19-22 (Je remercie l'auteur d'avoir bien voulu citer mon opinion).

30. Édité par F. CUMONT dans *CCAG* 2, p. 181-186 d'après le *Marc. gr.* 335 ; le même texte se trouve dans le *Vat. gr.* 1056, ff. 8-9[v] (voir *CCAG* 5, 3, p. 7-8). Le nom de Stéphanos y a été ajouté après coup.

31. Programme *Deviations* créé par Raymond Mercier (disponible sur le site www.raymondm.co.uk).

32. *CCAG* 2, p. 182, l. 20-21.

33. D. GUTAS, *Pensée grecque, culture arabe*, Paris 2005 (traduction de *Greek thought, Arabic culture*, Routledge 1998), p. 270.

et philosophiques copiés au IXe siècle[34] et le mouvement de traduction qui se déroulait au même moment à Baghdad. Il conclut que les intellectuels byzantins étaient informés des progrès scientifiques des Arabes et de leur demande en copies de manuscrits grecs. Et de conclure en interprétant « le mythe au sujet de Léon le Philosophe et d'al-Maʾmun comme étant l'expression de la prise de conscience par les intellectuels byzantins de la supériorité scientifique des savants arabes et du désir de les égaler »[35]. P. Magdalino adopte une position plus nuancée en écrivant[36] : « On ne saurait préciser à quelle époque les Byzantins se rendirent compte que les Arabes n'en étaient pas restés seulement à l'assimilation du savoir antique, mais le dépassaient par l'application d'une méthode empirique permettant de corriger les résultats obtenus par les Anciens. » Toutefois, il pense que les observations de 829 mentionnées dans les scolies B de l'*Almageste* correspondent aux missions diplomatiques des Byzantins à Baghdad et étaient connues au IXe siècle. Néanmoins aucun texte byzantin antérieur au XIe siècle ne fait allusion aux recherches des astronomes du calife al-Maʾmūn. C'est en 1032 seulement que l'on trouve une preuve que les Byzantins connaissaient des tables astronomiques arabes. Il est probable que c'est par ses sources arabes que l'auteur anonyme des scolies B a eu connaissances des observations effectuées sous le calife al-Maʾmūn.

Dans le *Vaticanus gr.* 1594, plusieurs figures manquent, ce qui rendait les démonstrations difficiles à suivre : elles ont été ajoutées plus tard par la main du scholiaste B. Dès lors, à en juger par le *Vaticanus gr.* 1594, l'*Almageste* ne semble pas avoir été lu et étudié au IXe/Xe siècle. Les autres manuscrits anciens de l'*Almageste* ne révèlent pas davantage une lecture du texte de Ptolémée à cette époque : le *Parisinus graecus* 2389 en écriture onciale ogivale du IXe siècle n'a pas de scolies contemporaines de la copie du manuscrit. Je n'ai pas non plus trouvé de notes de lectures ou scolies des IXe/Xe siècles dans le *Marcianus gr.* 313 (Xe s.) ou le *Vaticanus gr.* 180 (Xe s.).

Il en va un peu différemment pour une autre œuvre de Ptolémée, les *Tables faciles* (Πρόχειροι κανόνες). Celles-ci sont un ensemble de tables plus simples à utiliser que les tables de l'*Almageste*. Elles auront un grand succès dans le monde byzantin, car on en compte une cinquantaine de manuscrits, dont les plus anciens sont quatre manuscrits en onciale du IXe siècle. J'ai déjà présenté ceux-ci dans un article déjà ancien publié dans la *Revue d'histoire des textes*[37] et plus récemment dans le premier volume de l'édition des tables, par Raymond Mercier et moi-même[38].

34. La liste donnée par Gutas contient des erreurs : les manuscrits *Vat. gr.* 1291 et *Leidensis* BPG 78 (dans sa partie en onciale) ne contiennent ni l'*Almageste*, ni le *Commentaire* de Théon sur l'*Almageste* comme indiqué p. 274, mais seulement les *Tables faciles* de Ptolémée. On ne sait pas quand les *Tables faciles* furent introduites dans le monde arabe.

35. Gutas, *Pensée grecque, culture arabe* (cité n. 33), p. 279.

36. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 19), p. 64.

37. A. Tihon, Les *Tables faciles* de Ptolémée dans les manuscrits en onciale, *RHT* 22, 1992, p. 47-87.

38. A. Tihon, *Πτολεμαίου Πρόχειροι κανόνες = Les Tables faciles de Ptolémée. 1a, Tables A1-A2 : introduction, édition critique* et R. Mercier, *Πτολεμαίου Πρόχειροι κανόνες = Ptolemy's Handy tables. 1b, Tables A1-A2 : transcription and commentary* (Publications de l'Institut orientaliste de Louvain 59a-b), Louvain-la-Neuve 2011 ; description des manuscrits vol. 1a, p. 19-39.

Ces manuscrits, vraisemblablement copiés à Constantinople, sont datables grâce aux tables des rois qui faisaient partie des tables de Ptolémée. En effet, ces tables (que j'ai appelées C1) donnent la liste de règnes comptés soit depuis Nabonassar (747 a.C.), soit depuis Philippe, le successeur d'Alexandre (324/3 a.C.). Elles donnent les noms des souverains, la durée de leur règne et la somme des années comptées depuis Nabonassar, et, reprenant à zéro, depuis Philippe. Les années sont évidemment des années égyptiennes et ces listes sont destinées à l'utilisation des tables astronomiques. Elles ont été prolongées diversement pendant l'époque byzantine ce qui permet de dater les manuscrits, car on peut voir où s'arrête la première main. Ces manuscrits sont d'aspect fort contrasté.

Le *Leidensis* BPG 78 (H) est un manuscrit peu soigné dont l'écriture onciale est très « épigraphique ». Il est malheureusement en très mauvais état. On voit par la table des règnes qu'il a été copié, pour la partie en onciale, sous le règne de Léon V (813-820). Le *Vaticanus gr.* 1291 (v) est célèbre pour ses miniatures, et la présentation raffinée des tables fait penser à des stèles. La datation en a été assez discutée, mais le début du IXe siècle est actuellement bien établi[39]. Les deux autres manuscrits, le *Laurentianus* 28/26 (F) et le *Marcianus gr.* 331 (M) sont datables du règne de Léon VI (886-912). Tous deux sont des manuscrits de luxe, spécialement le *Laurentianus*. Le *Marcianus* a été fort maltraité au cours du temps : les folios ont été rognés exagérément, ce qui a ôté beaucoup d'élégance à la mise en page des tables, et de nombreux cahiers ont disparu.

Comme nous l'avons dit plus haut, il ne suffit pas qu'un manuscrit ait été recopié à telle époque pour que l'on puisse en conclure qu'il était effectivement utilisé. Nous avons vu que les tables des rois ont été régulièrement mises à jour. Mais qu'en est-il des tables astronomiques ?

Le *Leidensis* a plusieurs notes chronologiques : en marge de la liste des consuls (table C2), on relève des notes datées de 615/6, 797/8 et 783/4 ; en marge de la table des rois (C1), des notes de 788, 780 ; au f. 52, une scolie datée de 840/841 qui concerne une table chronologique (C5). Toutes ces notes concernent des questions de chronologie, et ne révèlent en rien d'une activité astronomique. Les tables astronomiques ont quelques notes explicatives en écriture onciale, de la main du copiste, mais qui sont probablement copiées sur son modèle : rien qui soit datable du IXe siècle.

Le *Vaticanus gr.* 1291 a des indices beaucoup plus clairs, notamment des scolies éditées par J. Mogenet, en écriture minuscule du IXe/Xe siècle, dont l'une pourrait dater de 830[40]. Ces scolies expliquent succinctement l'emploi des tables : on peut en déduire qu'il s'agissait effectivement de les mettre en pratique. Le *Vaticanus gr.* 1291 contient quelques miniatures souvent étudiées, et en particulier une célèbre miniature montrant, à la manière antique, le Soleil sur un char tiré par quatre chevaux blancs dans un médaillon central ; celui-ci est entouré de cercles concentriques contenant les représentations des heures, mois et signes du zodiaque avec une indication précise des dates et heures d'entrée du Soleil dans chacun des signes du zodiaque. Ces indications sont basées, semble-t-il, sur les tables de Ptolémée, mais il n'est pas possible de préciser la date à laquelle elles

39. T. JANZ, The scribes and the date of the Vat. gr. 1291, dans *Miscellanea bibliothecae Apostolicae Vaticanae. 10* (Studi e testi 416), Città del Vaticano 2003, p. 159-180 ; voir TIHON, *Les Tables faciles de Ptolémée* (cité n. 38), p. 34-39.

40. Voir note 56.

ont été calculées : plusieurs années sont possibles entre 680 et 835[41]. Les heures sont représentées comme des petits personnages féminins, noirs pour la nuit, blancs pour le jour, qui font penser à de petits automates marquant les heures. Les positions des bras varient, sans doute en fonction de l'heure indiquée, mais je n'ai pas réussi à élucider la gestuelle représentée sur la miniature.

Les deux autres manuscrits, le *Laurentianus* 28/26 et le *Marcianus gr.* 331 n'ont pas révélé de traces d'utilisation au IXe ou Xe siècle.

Malgré ces maigres traces, voire leur inexistence, on peut penser que les tables ont été effectivement utilisées à Constantinople ou à Thessalonique. On ne comprend pas les talents d'astrologue tant vantés de Léon le Mathématicien sans une certaine pratique des *Tables faciles* pour calculer les données nécessaires à ses prédictions. Confirmation en est donnée par un petit texte intitulé Σχόλια Λέοντος φιλοσόφου εἰς τὴν ὡριμαίαν, édité par F. Cumont dans le *CCAG*[42]. Dans ce court texte, l'auteur mentionne les ascensions obliques pour le 5e climat (dans lequel se trouve Thessalonique), pour 10° du Bélier (ascension 5;40°) et 8° des Gémeaux (45;45°) ce qui correspond effectivement aux données des *Tables faciles*[43].

Un autre indice se trouve dans la *Chronique* de Théophane[44]. Celle-ci mentionne plusieurs éclipses, mais, dans un seul cas, il donne une indication technique : « Le 4 mai 6305 (= 813), eut lieu une éclipse de Soleil, le Soleil se levant à l'horoscope à 12° du Taureau. » Cette éclipse fut totale à Constantinople et commença à 4 h 51 m depuis minuit ; le Soleil était à 12° du Taureau à 5 h du matin selon les tables de Ptolémée, à 17° selon les calculs modernes[45]. Cette précision montre qu'un horoscope a dû être établi pour le moment où l'éclipse a commencé.

Un autre manuscrit doit également retenir notre attention, et nous amener, cette fois, loin de Constantinople. Il s'agit du palimpseste *Vaticanus syriacus* 623. Un copiste syriaque, nommé Théodose, y a transcrit, en 886, des récits édifiants sur de nombreux folios grattés qui contenaient, en écriture inférieure, des textes araméo-palestiniens, grecs, arabes, arméniens et syriaques. Malheureusement, le copiste ne donne pas le lieu où il a effectué son travail. À la suite de Julien Leroy et de Joseph Mogenet, j'ai identifié en écriture inférieure un certain nombre de tables en écriture onciale faisant partie des *Tables faciles*[46]. D'autre part, D. Proverbio a identifié en écriture inférieure sur quelques folios des fragments arabes qui sont un essai de traduction du *Petit commentaire* de Théon[47]. Lors d'un examen de ce palimpseste à la bibliothèque Vaticane en 2011 et en 2017, j'ai pu remarquer les faits suivants :

41. Tihon, L'astronomie à Byzance (cité n. 15), p. 196-200.
42. *CCAG* 1, p. 139.
43. Tihon, *Les Tables faciles de Ptolémée* (cité n. 38), p. 117.
44. Theophanes, p. 500. Voir Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues* (cité n. 19), p. 56, note 6.
45. Programme *Kairos* de Raymond Mercier.
46. Tihon, *Les Tables faciles de Ptolémée* (cité n. 38), p. 41-47.
47. D. V. Proverbio, Theonis Alexandrini fragmentum pervetus Arabice : su più antico manoscritto del *Commentarium parvum* di Teone Alessandrino, *Rendiconti dell'Accademia nazionale dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche*, ser. 9, 13, 2002, p. 373-386.

- les fragments arabes contiennent quelques mots grecs de même écriture onciale que les tables ;
- une des tables grecques, le diagramme des horizons, contient des mots arabes, identifiés par D. Proverbio : il s'agit des noms des vents, donnés d'abord en grec, suivis de leur équivalent arabe.

Il en résulte que traduction arabe et copie des tables ont été faites en même temps, dans un même *scriptorium*, une ou deux générations avant 886, date de copie des textes supérieurs syriaques, soit par une seule personne, de langue grecque ayant quelques notions d'arabe – l'arabe étant assez maladroit – soit par deux personnes en collaboration. Quant au lieu où s'est effectué ce travail, il est révélé par le style de l'écriture arabe, examiné à ma demande par Paolo La Spisa, qui conclut à une origine palestinienne, probablement le monastère Sainte-Catherine du Sinaï[48].

L'intérêt porté aux *Tables faciles* de Ptolémée et au *Petit commentaire* de Théon dans les milieux monastiques syriaques est largement confirmé par les recherches de Mme Émilie Claude-Villey sur les textes et manuscrits astronomiques syriaques des VIe et VIIe siècles[49]. Mais revenons à notre palimpseste : le début du IXe siècle est la période où commencent les premières traductions du grec en arabe : certains moines du Sinaï étaient donc à ce moment suffisamment intéressés par l'astronomie pour y recopier les *Tables faciles* et tenter de traduire en arabe le manuel de Théon : cet essai de traduction est d'ailleurs plus ancien que les premiers manuscrits de Théon conservés ! Hélas, vers 886, la copie des *Tables faciles* et les essais de traduction sont jetés au rebut et les feuillets récupérés au profit de récits édifiants…

Quittons à présent les œuvres de Ptolémée pour nous tourner vers l'œuvre de son prolifique commentateur, Théon d'Alexandrie (*ca* 364 p.C.). Théon a joué un rôle majeur dans l'apprentissage de l'astronomie de Ptolémée dans le monde byzantin, comme on le voit par les nombreux manuscrits de l'époque paléologue et l'utilisation qui en a été faite par tous les grands savants de cette époque. Théon a écrit trois commentaires à Ptolémée : un commentaire à l'*Almageste* et deux commentaires aux *Tables faciles*. Le *Commentaire à l'Almageste* est attesté dans un manuscrit du IXe siècle, le *Laurentianus* 28/18, dont l'histoire a été retracée par Adolphe Rome et Auguste Pelzer[50].

Copié au IXe siècle à Constantinople sur un modèle assez détérioré, il aurait été donné par l'empereur, lors d'une ambassade en 1158, à Aristippe, archevêque de Catane, à l'intention du roi de Sicile Guillaume Ier. L'empereur Frédéric II hérita de la bibliothèque de son oncle qui comprenait une trentaine d'ouvrages de science. En 1266, Charles d'Anjou supplante les Hohenstaufen et donne au pape la bibliothèque grecque. Les manuscrits de la bibliothèque pontificale ont été inventoriés en 1295 sous Boniface VIII et en 1311 sous Clément V. Dans ces deux catalogues on trouve la trace du manuscrit. En 1311, les manuscrits pontificaux se trouvent à Pérouse, puis sont déposés à Assise.

48. P. La Spisa, Note paléographique sur le palimpseste arabe *Vaticanus Syriacus* 623, dans Tihon, *Les Tables faciles de Ptolémée* (cité n. 38), p. 84-86.

49. É. Claude-Villey, *Les textes astronomiques syriaques (VIe et VIIe siècles),* Thèse de doctorat, Université de Caen Basse-Normandie, 12 juin 2012.

50. A. Rome, Un manuscrit de la bibliothèque de Boniface VIII à la Médicéenne de Florence, *L'Antiquité classique* 7, 2, 1938, p. 261-270.

Vers 1368 le pape Urbain V fait transporter à Rome ce qui reste à Assise et en fait une grande distribution. On retrouve notre manuscrit entre les mains d'Ange Politien, puis il entre à la Médicéenne, mais on ne sait pas à quel moment. Il apparaîtra dans le catalogue de 1534. Le passage par la bibliothèque angevine est attesté par l'abréviation « *And* » *(Andegavensis)* qui figure sur le dernier folio du manuscrit. Parvenu très tôt en Occident, le *Laurentianus* 28/18 n'a pas eu de descendance dans le monde byzantin, car il n'était plus disponible au moment où tous les grands savants de l'époque paléologue se mettaient intensivement à l'étude de Ptolémée et de Théon.

Ce manuscrit est extrêmement important pour le *Commentaire à l'Almageste* de Théon, car c'est le seul à avoir conservé le livre III, revu, selon le titre « par ma fille, la philosophe Hypatie ». Le texte du livre III y est fort détérioré, et, comme c'est le seul témoin de ce livre, le travail de l'éditeur, A. Rome, était particulièrement compliqué[51]. Une fois encore, la question se pose de savoir si ce traité a été lu à l'époque de sa copie, ou s'il a été soigneusement recopié en vue de sa conservation. Les corrections relevées par A. Rome témoignent des scrupules du copiste ou de son réviseur, mais non d'une étude scientifique.

Le « Grand commentaire » de Théon aux *Tables faciles* a été conservé, en compagnie d'Euclide, dans le *Vaticanus gr.* 190, l'un des plus anciens manuscrits en minuscule livresque. Fort heureusement, car c'est ce manuscrit qui est à l'origine de toute la tradition manuscrite postérieure[52]. C'est un traité difficile, qui nous est parvenu dans un texte extrêmement détérioré : tel quel, il était inutilisable par un érudit byzantin ; dans une copie postérieure, le *Parisinus Coislin.* 173 (première moitié XIVe s.), Nicéphore Grégoras y a écrit : Δεῖται πολλῆς καὶ παντοίας διορθώσεως[53]. Il faudra attendre la fin du XIVe ou le début du XVe siècle pour que le texte fasse l'objet d'une recension byzantine. On a donc ici un cas évident de copie dans un but de préservation et non en vue d'une utilisation.

Le « Petit commentaire » de Théon aux *Tables faciles* était, de l'aveu de son auteur, destiné aux moins doués de ses élèves, incapables de suivre une démonstration géométrique ou d'effectuer une multiplication ou une division des nombres[54]. En maître dévoué, Théon rédige pour eux un manuel qui aura un succès considérable. Si j'ai pu en compter cinquante-six manuscrits, aucun n'est plus ancien que la fin du XIIIe s. à l'exception d'un fragment du IXe/Xe siècle en écriture minuscule conservé dans le *Leidensis* BPG 78 ; le texte est accompagné de scolies marginales en écriture onciale. Ce fragment suffit à montrer que le texte circulait à cette époque et était sans doute utilisé pour apprendre le maniement des tables.

Jusqu'ici le témoignage des manuscrits n'a apporté que des présomptions d'utilisation des tables, mais non des certitudes. À part les scolies du *Vaticanus gr.* 1291 qui expliquent

51. Le livre III est édité dans A. Rome, *Commentaires de Pappus et de Théon d'Alexandrie sur l'Almageste. 3, Commentaire sur les livres 3 et 4 de l'Almageste* (Studi e testi 106), Città del Vaticano 1943.

52. J. Mogenet (†), *Le « Grand commentaire » de Théon d'Alexandrie aux Tables faciles de Ptolémée. Livre I : histoire du texte, édition critique, traduction,* revues et complétées par A. Tihon, commentaire par A. Tihon (Studi e testi 315), Città del Vaticano 1985.

53. *Ibid.*, p. 8.

54. Édition A. Tihon, *Le « Petit commentaire » de Théon d'Alexandrie aux Tables faciles de Ptolémée* (Studi e testi 282), Città del Vaticano 1978.

l'usage des tables et peuvent dater de 830 et d'un petit texte astrologique attribué à Léon, aucun texte du IXe siècle n'a pu être présenté.

On peut cependant relever deux autres documents : une table de 30 étoiles brillantes mise à jour pour l'année 854, puis pour l'année 887/8. La longitude des étoiles a été corrigée par addition de la valeur de la précession selon Ptolémée (1° en 100 ans) aux longitudes données par Ptolémée en 137 de notre ère, soit dans le premier cas, par addition de 7;10° (= 853/4) et de 7;30° dans le second cas (= 887/8)[55]. On ne sait pas si ces étoiles étaient destinées à être gravées sur un astrolabe, car la seule trace d'un astrolabe au IXe siècle est une épigramme recopiée dans le *Vat. gr.* 1291 par une main du IXe siècle[56], qui remonte peut-être à l'Antiquité. Les levers et couchers simultanés des étoiles ont toujours suscité de l'intérêt dans le monde grec[57]. Un texte de Théophile traite de ce sujet : les longitudes y ont été adaptées de celles de Ptolémée pour l'année 770/1.

Un petit texte sur le lever du Chien (Sirius) est édité par W. Kroll dans le *CCAG*[58] d'après le *Vindobonensis ph. gr.* 115, f. 143v. Il s'agit d'une adaptation, pour le début du règne de Théophile (829), d'un texte plus ancien daté de 383/384 de notre ère, qui figure dans une série de textes que j'ai appelés les scolies aux *Tables faciles*[59]. Le texte qui a servi de modèle se trouvait vraisemblablement dans les cahiers perdus du *Vaticanus gr.* 1594. Ce texte explique comment calculer le lever du Chien à partir du règne de « Ménophrès ». Le début du règne de ce souverain mythique est placé en 1321 a.C., date à laquelle le lever du Chien se situait le 18 juillet (= 5e épagomène selon le calendrier égyptien) pour la latitude de Memphis ou Héliopolis et marquait le début d'un cycle sothiaque. Le texte applique, non sans erreurs, le calcul au règne de Théophile pour trouver le lever du Chien le 29 Epiphi soit le 23 juillet. J'ai montré que ce calcul ne sert à rien, car il donnera toujours le même résultat : le 29 Epiphi ou 23 juillet, date conventionnelle pour le lever héliaque de Sirius. Le texte a été prolongé pour l'année 919, soit sous le règne de Romain Lecapène et Constantin VII (919-944)[60]. Ceci confirme l'intérêt porté aux chronologies, fussent-elles fantaisistes, et au lever héliaque de Sirius. Mais le sens critique et la réflexion scientifique en sont totalement absents !

Un autre document est un fragment d'éphémérides relevé par Alexander Jones dans le *Parisinus gr.* 2425 datable de 8 janvier 855[61].

Le Xe siècle n'est guère plus riche en documents astronomiques : le seul exemple connu est un petit texte donnant les calculs des planètes pour l'année 906, adaptés des

55. Tihon, L'astronomie à Byzance (cité n. 15), p. 190-192.
56. J. Mogenet, Les scolies astronomiques du Vat. gr. 1291, *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 40, 1969, p. 69-91, ici, p. 75.
57. Tihon, L'astronomie à Byzance (cité n. 15), p. 191-192.
58. *CCAG* 6, p. 79-80.
59. A. Tihon, Les scolies des Tables faciles de Ptolémée, *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 43, 1973, p. 49-110. Il s'agit du texte IX.
60. Les durées de règne des empereurs cités ne correspondent pas exactement aux tables des rois des manuscrits FHv des *Tables faciles* (F = Laurentianus 28/26 ; H = Leidensis BPG 78 ; v = *Vat. gr.* 1291).
61. Communication personnelle. Ceci a fait l'objet d'une présentation à Athènes (5th International conference of the European Society for the history of science, 1-3 novembre 2012).

méthodes de Vettius Valens[62]. Ceci est intéressant à plus d'un point de vue. Tout d'abord, ces textes confirment la lecture attentive de l'astrologue Vettius Valens, ce qui va de pair avec la vogue de l'astrologie. D'autre part, l'auteur a choisi d'appliquer les méthodes empiriques décrites par l'astrologue, plutôt que les méthodes scientifiques des *Tables faciles* de Ptolémée, qui, certes, ne donnent pas de très bons résultats pour les planètes en 906, mais qui sont au moins rigoureuses. Ici, l'auteur n'obtient la planète dans le signe du zodiaque correct que par des artifices douteux, valables pour son seul exemple. Un lecteur du *Vat. gr.* 184 (XIIIe s.) a d'ailleurs athétisé ce texte en écrivant : Ταῦτα ὡς οὐχ ἀληθῆ ὀβελίζονται ἕως τῆς ψηφοφορίας τοῦ Ἑρμοῦ καὶ αὐτῆς.

Ce sont là, il faut l'avouer, de maigres documents. Au vu de cette documentation, est-il possible de dresser un bilan ? L'historien a le droit d'être perplexe, car les sources historiques donnent une brillante image des connaissances scientifiques du IXe siècle byzantin, tandis que les manuscrits eux-mêmes restent muets. S'ils suscitent l'admiration par le soin et l'élégance avec lesquels ils ont été copiés, ils parlent peu de leurs commanditaires, de leurs possesseurs, et encore moins de leurs lecteurs. Il semble que les grands traités d'astronomie mathématique comme l'*Almageste*, ou le *Commentaire à l'Almageste* de Pappus ou de Théon, ont été copiés à des fins de préservation plutôt que pour une étude réelle ; que la pratique de l'astronomie se limitait à l'utilisation des *Tables faciles* par quelques astrologues pour l'établissement d'un thème astrologique ; que certains problèmes particuliers, comme les listes d'étoiles, leurs levers et leurs couchers, ou l'entrée du Soleil dans les signes du zodiaque attiraient quelque peu l'attention. Mais aucune trace d'étude de l'*Almageste* n'a pu être relevée pour les IXe et Xe siècles. Au plus connaît-on la valeur de la précession selon Ptolémée et quelques longitudes d'étoiles. Le manque de réflexion scientifique est flagrant dans l'utilisation de textes non conventionnels. À moins que des découvertes importantes ne remettent en question notre analyse, il faut attendre le XIe siècle pour voir apparaître dans le monde byzantin des textes astronomiques dignes de ce nom, aussi bien d'inspiration traditionnelle grecque que d'influence islamique.

Université catholique de Louvain

62. A. Tihon, Le calcul de la longitude de Vénus d'après un texte anonyme du *Vat. gr.* 184, *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 39, 1968, p. 51-82 ; Ead., Le calcul de la longitude des planètes d'après un texte anonyme du *Vat. gr.* 184, *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 52, 1982, p. 5-29.

LA MÉMOIRE DE L'HISTOIRE : LA TRADITION ANTIQUE, TARDO-ANTIQUE ET BYZANTINE DES HISTORIENS GRECS Vᵉ SIÈCLE AVANT-Xᵉ SIÈCLE APRÈS J.-C.

par Valérie Fromentin

Le présent article, par son titre, promet davantage qu'il ne peut sérieusement tenir, tant sont vastes la période et le corpus envisagés, et divers les problèmes qu'ils impliquent. Il s'efforce néanmoins de répondre aux attentes du professeur Bernard Flusin qui souhaitait que fût dressée, à l'occasion de cet hommage rendu à Paul Lemerle, une sorte de bilan actualisé autour d'une question – la redécouverte des œuvres des historiens grecs aux ixᵉ-xᵉ siècle – à laquelle *Le premier humanisme byzantin* avait consacré des pages aussi lumineuses que précises. La demande était justifiée car si la synthèse de P. Lemerle n'a guère vieilli et reste indépassable sur bien des points, les recherches menées depuis quarante ans en France et à l'étranger, notamment par les éditeurs de textes historiographiques, permettent aujourd'hui de compléter, voire de rectifier à la marge quelques-unes de ses conclusions en apportant à sa magistrale histoire intellectuelle et culturelle de la première renaissance byzantine la contribution renouvelée de la philologie et de l'ecdotique.

Les ixᵉ-xᵉ siècles constituent le goulet d'étranglement par lequel est passée toute la littérature historiographique de langue grecque (classique, hellénistique et impériale), en raison du changement d'écriture, qui donna lieu à de nouvelles éditions de textes dont découle l'ensemble de la tradition manuscrite postérieure, et à cause de la constitution de florilèges *(Extraits constantiniens)* et de lexiques *(Souda)*. Cette période est donc placée sous le double signe de la conservation et de la perte : c'est à elle que nous nous devons à peu près tout ce qui subsiste de la production historiographique grecque mais la sélection, plus ou moins volontaire, qui s'est opérée à ce moment-là nous a privés à tout jamais de pans entiers de cette littérature. Il serait faux de croire, cependant, que les historiens grecs constituent un corpus homogène dont la transmission aurait, au cours de siècles, suivi les mêmes canaux, avant de passer par le « filtre » byzantin : les historiens « classiques », comme Hérodote et Thucydide, qui ont été conservés dans leur intégralité, ont des traditions propres, qui diffèrent sensiblement de celle, plus homogène, des historiens

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xiᵉ siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 339-360.

dits « de Rome » (Polybe, Denys d'Halicarnasse, Appien et Cassius Dion), qui nous sont parvenus dans un état semi-fragmentaire ; quant aux historiens d'époque hellénistique, leur disparition presque totale (il ne reste d'eux que les fragments rassemblés par F. Jacoby) reste une énigme mais on ne saurait en attribuer la responsabilité aux Byzantins car elle est l'aboutissement d'un processus déjà bien engagé avant le IXe siècle. Il nous a en tout cas paru indispensable, pour appréhender la réalité de la « renaissance » des IXe-Xe siècles et en mesurer l'exacte portée, d'essayer de retracer l'histoire au long cours de cette transmission, en nous focalisant sur les historiens complets et semi-fragmentaires, les seuls à nous être parvenus par une tradition manuscrite directe, c'est-à-dire remontant à l'original d'auteur.

1. La transmission des historiens grecs jusqu'au début du IXe siècle

Le cas de Thucydide

La tradition du texte de Thucydide est un cas complexe qu'il n'y a pas lieu ici d'envisager dans le détail[1]. Nous rappellerons seulement que la division actuelle de la *Guerre du Péloponnèse* en huit livres ne remonte pas plus à l'auteur que celle en neuf livres de l'*Enquête* d'Hérodote[2]. À l'origine, en effet, cette histoire comprenait probablement vingt-deux *volumina*, le premier contenant le *prooimion* (l'actuel livre I) et chacun des autres correspondant à une année de la guerre, de 431 à 411 : c'est un éditeur alexandrin qui les aura regroupés en plus grosses unités, soit huit rouleaux dont chacun, sauf le premier, correspondait à trois rouleaux antérieurs[3]. Tous nos manuscrits médiévaux dépendent de cette édition alexandrine[4], à travers un archétype (IVe siècle après J.-C.) qui avait pour particularité remarquable de conserver un grand nombre de variantes[5]. C'est ainsi en tout cas que l'on explique le caractère gravement contaminé de l'ensemble de la tradition textuelle de Thucydide (*codices* et *papyri*), qui se traduit notamment par la dissémination généralisée de bonnes leçons, y compris dans les manuscrits *recentiores*. Il est probable toutefois que des exemplaires de l'édition primitive en vingt-deux rouleaux aient

1. On se reportera aux travaux de V. Bartoletti, *Per la storia del testo di Tucidide*, Firenze 1937 ; J. E. Powell, The archetype of Thucydides, *Classical quartely* 32, 1938, p. 75-78 ; B. Hemmerdinger, *Essai sur l'histoire du texte de Thucydide* (Collection d'études anciennes), Paris 1955 ; G. B. Alberti, Questioni Tucididee, *Bollettino del Comitato per la preparazione dell'edizione nazionale dei classici greci e latini* 5-15, 1957-1967 ; A. Kleinlogel, *Geschichte des Thukydidestextes im Mittelalter*, Berlin 1965.

2. « Elle s'accorde avec le contenu d'un rouleau de papyrus mais pas nécessairement avec les intentions de l'auteur, si l'on en juge par les renvois d'Hérodote à ses *logoi* ou par les souscriptions de caractère annalistique, signées de Thucydide, que l'on trouve aussi bien à l'intérieur qu'à la fin des livres » : J. Irigoin, Les éditions de textes à l'époque hellénistique et romaine, dans *La philologie grecque à l'époque hellénistique et romaine* (Entretiens sur l'Antiquité classique 40), Vandoeuvres – Genève 1993, p. 39-82, spéc. p. 56 (= Id., *La tradition des textes grecs*, Paris 2003, p. 133-173, spéc. p. 148).

3. Selon Hemmerdinger, *Essai sur l'histoire du texte de Thucydide* (cité n. 1), p. 16-19, la première partie (I-IV) était constituée de dix rouleaux, le premier contenant le *prooimion* et les neuf autres (II-IV) correspondant chacun à une année de la guerre.

4. Hemmerdinger, *Essai sur l'histoire du texte de Thucydide* (cité n. 1), p. 28-29.

5. Pour Hérodote aussi on postule l'existence d'une édition alexandrine et l'on date l'archétype de toute la tradition manuscrite du VIe siècle après J.-C. Mais la tradition d'Hérodote, à la différence de celle de Thucydide, n'est pas contaminée (J. Irigoin, 1967-1968 : historiens grecs d'Hérodote à Georges le Moine ; Musée ; Euripide, dans *Tradition et critique des textes grecs*, Paris 1997, p. 45-54, spéc. p. 45-47).

continué à circuler après la constitution de l'édition alexandrine[6]. Nous avons aussi des indices de la présence, en milieu romain au Ier siècle avant J.-C., d'une édition « complète » de Thucydide, relatant l'ensemble de la guerre du Péloponnèse : les témoignages de Cicéron et de Cornélius Népos attestent que le « Thucydide d'Apellicon », rapporté d'Athènes par Sylla[7], allait jusqu'en 404. Il s'agissait en fait d'un « Thucydide continué », augmenté des livres I et II des *Hellenica* de Xénophon (sans que le nom de ce dernier fût cité). Denys d'Halicarnasse, quant à lui, disposait, à la même époque, à Rome, de la version en huit livres s'arrêtant à l'année 411 et à la bataille de Cynosséma (VIII, 104-106), c'est-à-dire la version la plus largement répandue dans l'Antiquité et reflétée par nos manuscrits médiévaux (*Sur Thucydide* 12, 2).

Cependant, si Thucydide est lu et étudié à Rome à la fin de la République[8], c'est moins pour le contenu événementiel de son histoire ou pour sa méthode (même s'il continue d'être loué comme l'historien véridique par excellence), que pour ses discours, constitués en modèles oratoires dès l'époque hellénistique[9], et plus largement pour sa langue et pour son style, qui font l'objet de vifs débats entre atticistes, comme l'attestent notamment le *Brutus* et l'*Orateur* de Cicéron[10] et les opuscules rhétoriques de Denys d'Halicarnasse (*Thucydide* et *Lettre à Pompée Géminos*). Thucydide est à la fois la première victime et le premier bénéficiaire de cette annexion de l'histoire par la critique littéraire et l'éducation rhétorique[11], qui va se poursuivre sans discontinuer dans les siècles suivants : son œuvre, devenue une réserve d'*exempla* stylistiques, qui alimentent les recueils de

6. L. Canfora, Storia antica del testo di Tucidide, *Quaderni di storia* 6, 1977, p. 3-40, spéc. p. 33, et A. Carlini, Il papiro di Tucidide della Bibliotheca Bodmeriana (P. Bodmer XXVII), *Museum Helveticum* 32, 1975, p. 33-40. Un fragment de codex de papyrus (conservé à la Bibliotheca Bodmeriana de Cologny, Suisse, nos 45-46 et 27), daté du IIIe-IVe siècle après J.-C., donne, après une série de textes bibliques et de maximes morales chrétiennes, le début du sixième livre de Thucydide : le texte n'est pas celui de l'édition alexandrine.

7. Sylla rapporta à Rome la bibliothèque d'Apellicon de Téos, un riche Athénien, comme butin de guerre après sa victoire sur Mithridate et la conserva chez lui ; il légua ses livres à son fils Faustus Cornelius Sulla, qui en vendit une partie pour régler ses dettes ; après quoi ils passèrent entre les mains de riches amis tels que Cicéron et Atticus (L. Canfora, Thucydides in Rome and late antiquity, dans *Brill's companion to Thucydides*, ed. by A. Rengakos & A. Tsamakis, Leiden – Boston 2006, p. 721-753, spéc. p. 731-733).

8. La réception de Thucydide en milieu romain est évidemment bien antérieure au Ier siècle, et elle a emprunté divers canaux ; mais elle a peut-être été favorisée, comme le pense L. Canfora (Thucydides in Rome [cité n. 7], p. 722-723), par le transfert de Pella à Rome, après Pydna, de la bibliothèque de Persée par Paul-Émile. Ce dernier distribua ces livres entre ses fils, parmi lesquels Scipion Émilien, qui était le protecteur de Polybe mais aussi un proche de Caton. Ainsi s'explique peut-être l'étonnante anecdote rapportée par Plutarque dans sa *Vie de Caton l'Ancien* (2, 5-6) : « Il étudia sur le tard, dit-on, la culture grecque et était déjà très avancé en âge lorsqu'il eut entre les mains divers livres grecs : il profita un peu de la lecture de Thucydide et davantage de celle de Démosthène pour se former à l'éloquence » (ἄλλως δὲ παιδείας Ἑλληνικῆς ὀψιμαθὴς λέγεται γενέσθαι, καὶ πόρρω παντάπασιν ἡλικίας ἐληλακὼς Ἑλληνικὰ βιβλία λαβὼν εἰς χεῖρας, βραχέα μὲν ἀπὸ Θουκυδίδου, πλείονα δ' ἀπὸ Δημοσθένους εἰς τὸ ῥητορικὸν ὠφεληθῆναι ; traduction française de A.-M. Ozanam, Plutarque, *Vies parallèles*, Paris 2001, p. 636). L'histoire semble montrer que c'est le modèle rhétorique, plus que l'historien, qui intéressait Caton chez Thucydide.

9. Des rouleaux contenant des discours tirés de Thucydide circulaient au temps de Cicéron : Canfora, Thucydides in Rome (cité n. 7), p. 734.

10. *Brutus* 287-288 ; *Orator* 30-32.

11. Voir notamment R. Nicolai, *La storiografia nell'educazione antica*, Pisa 1992.

progymnasmata[12], a progressivement cessé d'être lue pour elle-même, mais c'est en même temps à cette « rhétorisation » qu'elle doit sa survie pendant toute l'Antiquité, jusqu'à la première renaissance byzantine. Ce phénomène concerne également, quoique dans une moindre mesure, les deux autres historiens de la « triade historique » constituée dès l'époque alexandrine – Hérodote et Xénophon –, comme l'atteste le *Florilège* de Stobée (ve siècle après J.-C.), qui regroupe d'ailleurs dans une même rubrique les ῥήτορες καὶ ἱστοριογράφοι[13] : les citations qu'il leur emprunte sont toutes tirées des parties oratoires[14].

Les historiens grecs d'époque impériale

Alors que pour Hérodote et Thucydide la division en livres qui figure dans les manuscrits médiévaux n'est assurément pas originelle, pour les historiens de la fin de l'époque hellénistique et de l'époque romaine en revanche, elle correspond généralement à leurs intentions car ces auteurs ont pris la peine d'indiquer eux-mêmes le plan général de l'œuvre[15] – avec dans certains cas la division en livres, l'incipit et l'explicit de chaque livre[16] –, et parfois même de munir chacun d'eux d'une présentation liminaire ou d'une introduction insérée dans la trame du récit[17] ; en revanche les sommaires que l'on trouve, dans nos manuscrits médiévaux, en tête des livres de Diodore et de Cassius Dion par exemple et qui remontent aux premières éditions sur rouleaux, étaient généralement rédigés par des *librarii* et non par les historiens eux-mêmes[18]. On constate d'autre part que ces historiens ont suivi ce que J. Irigoin a appelé « la loi non-écrite des décades »[19], c'est-à-dire que le nombre de livres que comptent leurs histoires est un multiple de dix, sans doute parce qu'une dizaine de rouleaux permettait un empilage régulier sur des rayons de bibliothèque (4 + 3 + 2 + 1)[20]. Un seul historien grec de Rome fait exception à cette règle : Appien, dont l'*Histoire romaine* comptait vingt-quatre livres, c'est-à-dire vingt-quatre rouleaux, un nombre qui n'est pas divisible par dix ; nous savons en tout cas que Photios lisait (cod. 57) une édition d'Appien de la fin de l'Antiquité qui comprenait trois volumes (10, 9, 5 livres ?).

12. Voir par exemple Aelius Théon, dont les *Progymnasmata* font plus de vingt fois référence à Thucydide comme modèle à imiter (par ex. 66, 68, 87).

13. Voir Photios, *Bibliothèque*, cod. 167.

14. Par exemple, Stobée, *Flor.* 3, 5, 17 Θουκυδίδου δημηγορίας Λακεδαιμονίων (= IV, 18, 4) ; *Flor.* 3, 7, 18 Θουκυδίδου δημηγορίας Περικλέους (= II, 63). Même chose pour Hérodote : Stobée cite entièrement les discours de Darius (*Flor.* 4, 6, 24) et d'Otanès (*Flor.* 4, 8, 29) au livre III, 80-82. De Xénophon il cite les *Mémorables* (*Flor.* 1, 1, 37 et 2, 1, 30), la *Cyropédie* (*Flor.* 2, 46, 22 et 3, 15, 13), l'*Anabase* (*Flor.* 3, 2, 46), *Agésilas* (*Flor.* 3, 29, 71-72), mais semble ignorer les *Helléniques*.

15. Polybe III, 2-3 ; Diodore I, 4, 6-7.

16. Voir par exemple Diodore I, 98, 10 ; III, 1, 1-3 ; XIX, 110, 5 ; Denys d'Halicarnasse, *AR* I, 90, 2 ; Polybe II, 1 ; III, 118, 10.

17. Polybe (XI, frag. 1a) distingue ces introductions intégrées au récit (προεκθέσεις) des sommaires préliminaires (προγραφαί).

18. V. Fromentin, Cassius Dion et les historiens grecs : contribution à l'histoire comparée des traditions textuelles, dans *Cassius Dion : nouvelles lectures*, ouvrage éd. par V. Fromentin *et al.*, Bordeaux 2016, p. 21-32.

19. J. Irigoin, Titres, sous-titres et sommaires dans les œuvres des historiens grecs du Ier siècle avant J.-C. au ve siècle après J.-C., dans *Titres et articulations du texte dans les œuvres antiques*, éd. par J.-C. Fredouille *et al.*, Paris, 1997, p. 127-134.

20. Voir aussi L. Canfora, *Conservazione e perdita dei classici* (Miscellanea erudita 25), Padova 1974.

Cependant, le passage du *volumen* au *codex* à partir du Ve siècle a eu pour conséquence, s'agissant des corpus d'historiens du moins, le regroupement des rouleaux en *pentades* (la contenance d'un codex équivalant à peu près à cinq rouleaux) : c'est ce qui explique, pour Polybe par exemple, la conservation – incompréhensible autrement – de la série constituée par les livres I à V (une pentade) ou, si l'on préfère, la perte des sept pentades suivantes (livres XVI à XL). Et l'on considère généralement que le remplacement, à partir du IXe siècle, de l'onciale par la minuscule (permettant une meilleure utilisation de la surface disponible), a abouti à un nouveau regroupement des livres, *en décades cette fois*, à partir de deux manuscrits contenant chacun une pentade (Annexes, Tableau I) : c'est indubitablement le cas, par exemple, des deux manuscrits les plus anciens des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, le *Chisianus* R VIII 60 et l'*Urbinas gr*. 105, qui contiennent tous deux les dix premiers livres des *AR* puisqu'une souscription, à la fin du livre X dans le *Chisianus*, et une autre à la fin du livre II dans l'*Urbinas*, attestent que leur modèle commun était en deux tomes[21]. Cette règle souffre néanmoins quelques exceptions :

- un même codex en minuscule peut rassembler plusieurs décades, comme les manuscrits M (*Marcianus gr*. 395) et L (*Laurentianus* 70, 8) de l'*Histoire romaine* de Cassius Dion, qui avant leur mutilation « a capite et a fine » contenaient les livres 36-60, soit 2,5 décades [ou cinq pentades][22] ;
- tous les archétypes en onciale n'étaient pas pentadiques. Dans le cas de Diodore, on ignore si l'archétype des livres XI-XX de la *Bibliothèque historique* était constitué de deux tomes (XI-XV et XVI-XX) ou d'un seul codex contenant les dix livres. P. Bertrac[23] n'exclut pas cette seconde hypothèse car, dit-il, « est-ce un hasard, par ailleurs, si les extraits de Diodore cités par Photios portent sur les livres XXXI-XL » ?

Il n'est pas étonnant dans ces conditions de constater souvent un décalage entre la division de l'œuvre telle qu'elle avait été conçue par l'auteur et la tradition manuscrite byzantine et médiévale. Le cas de Diodore est exemplaire à cet égard : on sait qu'il avait réparti la matière historique des quarante livres de sa *Bibliothèque* en trois grandes séquences (livres I-VI ; VII-XVII ; XVIII-XL)[24], mais la répartition actuelle des livres dans les *codices* médiévaux ne reflète plus du tout cette subdivision.

21. Τέλος σὺν θεῷ τοῦ δευτέρου βιβλίου (Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines. Introduction générale et Livre I*, texte établi et trad. par V. Fromentin (Collection des universités de France), Paris 1998, Introduction, p. LXX).

22. Irigoin, Titres, sous-titres et sommaires (cité n. 19).

23. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique. Livre I*, texte établi par P. Bertrac et trad. par Y. Vernière, introd. générale par F. Chamoux & P. Bertrac, Paris 1993, Introduction, Le texte de la *Bibliothèque historique*, p. CXXIII, note 127.

24. Diodore, *Bibliothèque historique* I, 4, 6-7. Les livres I à VI traitaient des antiquités barbares (I-III) et des antiquités grecques (IV-VI) ; les onze livres suivants (VII-XVII) formaient une « histoire universelle » (κοινὰς πράξεις), depuis la guerre de Troie jusqu'à la mort d'Alexandre ; les vingt-trois derniers livres (XVIII-XL) contenaient tous les faits survenus depuis la mort d'Alexandre « jusqu'au début de la guerre entre les Romains et les Celtes » menée par Jules César (60/59 avant J.-C.).

Quelques jalons tardo-antiques

Nous manquons d'informations pour retracer la fortune tardo-antique de nos historiens, mais leur présence est bien attestée à Constantinople avant l'époque de Photios et le règne de Constantin VII.

Nous avons évoqué plus haut le *Florilège* de Jean Stobée, qui témoigne pour le vᵉ siècle de la permanence de la tradition rhétorique des historiens classiques (Hérodote, Thucydide, Xénophon), mais peut-être se réduisait-elle à des listes d'exemples stylistiques ou à des morceaux choisis. Stéphane de Byzance, qui réalisa au VIᵉ siècle pour l'empereur Justinien un lexique de noms de villes et de peuples (les *Ethnika*), semble avoir eu, pour sa part, un accès direct aux œuvres complètes d'Hérodote (neuf livres[25]), de Thucydide (huit livres[26]) et de Polybe (quarante livres[27]), qu'il cite toutes avec références précises aux livres ; il connaît également et cite de Denys d'Halicarnasse les *Antiquités romaines* (vingt livres[28]) et une épitomè (des *AR*?), dont parle aussi Photios (cod. 83 et 84), mais qui est aujourd'hui perdue[29]. Il fait référence à Diodore et à Appien mais ne mentionne pas Cassius Dion, alors que Jean le Lydien, l'un de ses contemporains, l'évoque sous deux noms différents : Dion (*Mois* IV, 2) et Kokkeios[30] (*Mag*. I, 7). Toutefois c'est Pierre le Patrice[31], un dignitaire byzantin du VIᵉ siècle, auteur d'une *Histoire de l'Empire romain* de la mort de Jules César à celle de Constance II, qui nous fournit le meilleur indice de la fortune dont jouissait l'œuvre de Dion à cette époque. L'*Histoire* de Pierre le Patrice est mentionnée seulement dans un lemme de la *Souda* (Π 1406) mais les *Extraits constantiniens* en ont conservé dix-neuf fragments (trois dans les *Excerpta de legationibus Romanorum ad gentes* et seize dans les *Excerpta de legationibus gentium ad Romanos*)[32], qui montrent que Dion est l'unique source du Patrice pour le Haut-Empire. Aussi les *Extraits constantiniens* tirés de Pierre le Patrice constituent-ils un témoin important de la tradition indirecte de Dion, au même titre que les *Extraits constantiniens* tirés de Dion et que l'*Épitomè* de Xiphilin.

25. Steph. Byz., *Ethnica*, livre 4, lemme 29, Δᾶτον, πόλις Θρᾴκης, Ἡρόδοτος ἐνάτῃ : *Stephani Byzantii Ethnica. 1, Α-Γ*, rec. M. Billerbeck (CFHB. Series Berolinensis 43, 1), Berlin 2006.

26. Steph. Byz., *Ethnica*, *s.v.* Τεύτλουσα, νῆσος Ἰωνίας. Θουκυδίδης η′ : *Stephani Byzantii Ethnicorum quae supersunt*, ex rec. A. Meinekii, Berlin 1849, p. 619 ligne 11.

27. Steph. Byz., *Ethnica*, éd. Meineke, p. 437, l. 20, *s.v.* Μεγάλη πόλις [...] καὶ Πολύβιος τεσσαράκοντα βιβλία συγγράψας ; cf. renvoi au livre 37, éd. Meineke, p. 458, l. 8, *s.v.* Μούσειον [...] Πολύβιος τριακοστῷ ἑβδόμῳ.

28. Steph. Byz., *Ethnica*, livre I, lemme 479, Ἄσκλος· πόλις Ἰταλίας. Διονύσιος ἐν κ Ῥωμαϊκῆς ἀρχαιολογίας (éd. Billerbeck).

29. Steph. Byz., *Ethnica*, livre I, lemme 421, Ἀρίκεια· πόλις Λατίνων. Διονύσιος ἐν ἐπιτομῆς ς (éd. Billerbeck).

30. Cassius Dion porte en effet dans certains manuscrits le cognomen de *Cocceianus* par confusion avec Dion Chrysostome.

31. Personnage éminent de la cour de Justinien, détenteur pendant de longues années (539-565) de la très haute charge de *magister officiorum*, il est l'auteur d'une histoire de cette fonction depuis sa création par Constantin Iᵉʳ, avec une description des cérémonies afférentes.

32. Son œuvre connut une vogue certaine à l'époque de Constantin VII non seulement parce qu'il figure dans les *Extraits constantiniens* mais aussi parce que le *De ceremoniis* (I, 84-95) utilise son histoire de la fonction de maître des offices.

Le cas de Jean d'Antioche, qui vécut à Constantinople, au VIIe siècle[33], est similaire à celui du Patrice. Son *Historia chronikè* n'est elle aussi connue que par des fragments, essentiellement constantiniens. Étant donné son extension spatio-temporelle, elle puise à de nombreuses sources (Diodore, Denys d'Halicarnasse, Flavius Josèphe, Plutarque) et ses citations de Cassius Dion prouvent que Jean d'Antioche avait entre les mains les quatre-vingts livres de l'*HR*. Cet auteur est donc un maillon fondamental de la tradition byzantine de Dion, et un témoin dans certains cas plus fiable que Zonaras et Xiphilin.

On explique généralement[34] cette présence des textes classiques à Constantinople aux Ve-VIIe siècles par l'initiative antérieure de Constance II (337-361) et du philosophe païen Thémistios qui décidèrent de rassembler dans la capitale « tout ce qu'on avait pu encore trouver de manuscrits d'auteurs grecs » (orateurs, historiens, poètes, philosophes…) – ce qui supposait la création d'une bibliothèque – et de les faire copier dans un grand scriptorium impérial, organisé et subventionné par l'État, par un corps de calligraphes[35]. Ce premier « sauvetage de l'hellénisme » se poursuivit encore pendant deux siècles (la bibliothèque compta 120 000 livres selon Zonaras[36]) mais subit un coup d'arrêt avec le règne de Justinien (interdiction du paganisme) puis l'entrée dans « les siècles obscurs » (querelle des images, guerre contre les Arabes). On aurait tort de croire cependant que de 650 à 850 en gros, les œuvres classiques tombèrent dans un oubli total. Comme l'écrit J. Irigoin[37], « la situation est plus complexe. Qu'il y ait eu une décadence de la culture fondée sur l'étude de la littérature antique est incontestable […], mais il ne faudrait pas croire que, par un refus tardif du paganisme, l'enseignement, élémentaire, secondaire et supérieur, où les traditions sont solides, ait été fondé exclusivement, à partir d'un moment déterminé, sur des œuvres chrétiennes. » L'astronomie, la géométrie, la musique, l'arithmétique, la grammaire, la métrique et la philosophie aristotéliciennne se maintiennent. Et si l'histoire ne fait pas partie des programmes scolaires, elle reste probablement encore accessible à travers l'enseignement rhétorique.

Une tradition italiote?

Quelques savants philologues et byzantinistes ont défendu l'existence, pour les historiens grecs, d'une seconde tradition, autre que constantinopolitaine, italiote en l'occurrence, en s'appuyant notamment sur un témoin manuscrit qui constitue un *unicum* : le *Vaticanus gr.* 1288[38]. Il s'agit de treize folios, copiés en majuscule biblique,

33. *Ioannis Antiocheni Fragmenta ex Historia chronica*, introd., ed. critica e trad. cura di U. Roberto, Berlin – New York 2005, p. XVII.

34. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 54-57.

35. Thémistios, *Discours IV à Constance II* (*Themistii Orationes quae supersunt. 1*, rec. H. Schenkl, opus consummaverunt G. Downey et A. F. Norman, Lipsiae 1965, p. 84-87) : καὶ ὀλίγῳ ὕστερον ὑμῖν ἀναβιώσεται μὲν δημοσίᾳ ὁ πάνσοφος Πλάτων, ἀναβιώσεται δὲ ὁ Ἀριστοτέλης, καὶ ὁ ῥήτωρ ὁ Παιανιεύς (du dème de Péanie, *i.e.* Démosthène), καὶ ὁ τοῦ Θεοδώρου (le fils de Théodoros, *i.e.* Isocrate) καὶ ὁ τοῦ Ὀλώρου (le fils d'Oloros, *i.e.* Thucydide).

36. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 66.

37. Survie et renouveau de la littérature antique à Constantinople (IXe siècle), *Cahiers de civilisation médiévale* 5, nº 19, 1962, p. 287-302, spéc. p. 290 sq.

38. P. Franchi de' Cavalieri, introduction au fac-similé de *Cassii Dionis Cocceiani Historiarum Romanarum libri LXXIX-LXXX quae supersunt : Codex Vaticanus Graecus 1288* (Codices e Vaticanis selecti 9), Lipsiae 1908, p. 7 ; P. de Nolhac, *La bibliothèque de Fulvio Orsini*, Paris 1887, p. 189 ;

dans la seconde moitié du ve siècle et contenant la fin du livre 79 et le début du livre 80 de l'*Histoire romaine* de Cassius Dion[39], dans lesquels il faut voir les vestiges d'un codex monumental, de format presque carré, écrit sur trois colonnes. Si ces treize feuillets ont été préservés, c'est parce qu'ils ont servi de pages de garde à un ménologe conservé dans un monastère de l'Italie méridionale, peut-être Sainte-Marie du Patir, avant de passer à la bibliothèque de Fulvio Orsini. On ignore ce qu'est devenu le ménologe lui-même. Il était tentant de supposer que ce manuscrit, et non le seul ménologe, avait été copié en Italie du Sud, mais Carlo Maria Mazzuchi[40], qui s'est livré à un examen codicologique et paléographique extrêmement minutieux de ces débris, a démontré, de manière définitive, que le copiste (dont les fautes de grec sont caractéristiques) était un Araméen, originaire de l'aire syro-palestinienne, et qu'il avait vraisemblablement eu pour modèle un exemplaire en deux volumes résultant de la transcription sur codex de parchemin des quatre-vingts *volumina* de l'*HR.* Ces rouleaux, originaires de Rome, d'Alexandrie, d'Athènes ou encore de Nicée en Bithynie, la patrie de Cassius Dion, étaient probablement arrivés à Constantinople dans la seconde moitié du IVe siècle, pour alimenter la bibliothèque nouvellement fondée par Constance II, à l'initiative de Thémistios. La copie faite par le scribe araméen au ve siècle était sans doute destinée à la bibliothèque de Césarée de Palestine, et elle serait passée en Italie méridionale *via* la Sicile au moment de la conquête arabe.

Un autre manuscrit d'historien, trouvé lui aussi en Italie méridionale, mais plus récent (xe siècle) et contenant les cinq premiers livres de la *Bibliothèque historique* de Diodore, le *Neapolitanus suppl. gr.* 4 (*olim Vindobonensis suppl. gr.* 74), a suscité la même hypothèse que le *Vaticanus gr.* 1288 : parce que ce manuscrit contient des fautes d'onciale différentes de celles qu'on trouve dans le *Vaticanus gr.* 130 daté du xe-XIe siècle, on y a vu un argument en faveur de l'existence d'une translittération distincte, propre à l'Italie méridionale, et la preuve qu'on lisait encore Diodore, sinon tous les historiens grecs, au xe siècle en Italie du Sud. Cependant, cette hypothèse n'a pas résisté à l'examen paléographique mené par P. Bertrac[41] sur ce codex composite, mutilé et restauré : l'écriture la plus ancienne, celle du xe siècle, est incontestablement une minuscule pure, constantinopolitaine.

Ainsi donc, tous les chemins de la transmission de nos historiens grecs semblent nous mener – ou nous ramener – à la nouvelle Rome, même si ces chemins sont aussi certainement passés par Césarée de Palestine, comme semblent le montrer non seulement l'histoire du manuscrit de Dion en onciale (le *Vaticanus gr.* 1288), mais surtout Eusèbe de Césarée, dont la *Chronique* et la *Préparation évangélique* contiennent de nombreuses et longues citations de Diodore, avec des renvois précis aux livres[42], et aussi de Denys

J. Irigoin, L'Italie méridionale et la tradition des textes antiques, *JÖB* 18, 1969, p. 37-55, spéc. p. 44-45 (= *La tradition des textes grecs*, p. 439-465, spéc. p. 447).

39. Les treize folios conservés couvrent environ les trois derniers quarts du livre 79 et le début du livre 80, précédé de son sommaire. Tous les éditeurs, jusqu'à Boissevain compris, ont cru qu'il s'agissait des livres 78-79 à cause d'une erreur de Fulvio Orsini, qui a pris le titre final du livre 79 (ΔΙΩΝΟϹ · ΡΩΜΑΪΚΗϹ · ΪϹΤΟΡΙΑϹ · —/— ΟΘ) pour le titre initial du livre suivant (C. M. Mazzucchi, Alcune vicende della tradizione di Cassio Dione in epoca bizantina, *Aevum* 53, 1, 1979, p. 94-139).

40. Article cité à la note précédente.

41. Diodore de Sicile, *Livre I* (cité n. 23), p. LXXVIII, note 5.

42. *Ibid.*, p. CXXV-CXXVI.

d'Halicarnasse[43] : l'évêque de Césarée tenait ces deux auteurs en haute estime[44] et était à l'évidence familier de leurs œuvres.

2. La renaissance des ixe-xe siècles

Photios : un autre regard sur l'histoire

Sur les 279 « notices » que comprend la *Bibliothèque* ou *Myriobiblos* de Photios[45], cent vingt-deux représentent les œuvres de quatre-vingt-dix-neuf auteurs profanes. Parmi eux, trente et un sont des historiens, dont la majorité appartiennent à l'époque impériale ou au début de la période byzantine ; mais l'on trouve aussi des auteurs classiques ou hellénistiques comme Hérodote, Théopompe et Ctésias.

Ces notices sont probablement le résultat d'un travail en deux temps : des notes prises au cours de lectures – faites devant un petit cercle d'amis ou d'élèves – échelonnées sur une douzaine d'années environ, puis la mise au net définitive, avec l'aide d'un secrétaire[46]. Cependant, l'organisation de la *Bibliothèque* semble préserver l'ordre chronologique selon lequel les lectures ont eu lieu, sans doute au hasard des trouvailles de livres, car les œuvres d'un même auteur sont parfois partagées entre plusieurs notices : c'est le cas notamment, pour ne citer que des historiens profanes, de Diodore de Sicile[47], Denys d'Halicarnasse[48], Flavius Josèphe[49], Arrien[50]…

La « commande » qui est à l'origine de la *Bibliothèque*, si l'on en croit l'épître dédicatoire et la postface (c'est son frère Tarasios qui aurait demandé à Photios, alors que ce dernier s'apprêtait à partir en ambassade chez les Arabes, de lui laisser par écrit les notices relatives aux ouvrages qu'il avait lus *sans que lui-même fût associé à ces lectures*[51]) peut expliquer certaines absences et certains silences : la *Bibliothèque* comprendrait majoritairement des

43. Par exemple *Prép. év.* II, 2, 52 (renvoi aux livres 3 et 6 de la *BH* de Diodore) : Ταῦτα ὁ Διόδωρος ἐν τῇ τρίτῃ τῶν ἱστοριῶν. ὁ δ' αὐτὸς καὶ ἐν τῇ ἕκτῃ ἀπὸ τῆς Εὐημέρου τοῦ Μεσσηνίου γραφῆς ἐπικυροῖ τὴν αὐτὴν θεολογίαν, ὧδε κατὰ λέξιν φάσκων ; *Prép. év.* II, 7, 9 (renvoi au livre II des *AR* de Denys d'Halicarnasse) : καὶ τοῦτο δέ σοι γνῶναι πάρεστιν ἀπὸ τῆς Διονυσίου τοῦ Ἀλικαρνασέως *Ῥωμαϊκῆς ἀρχαιολογίας*· οὗτος γὰρ ἐν τῷ δευτέρῳ τὰ κατὰ Ῥωμύλον τὸν πρῶτον κτίστην τῆς Ῥωμαίων πόλεως ἱστορῶν τά τε ἄλλα αὐτοῦ διέξεισι κατορθώματα, ἀτὰρ καὶ τὰ περὶ τῶνδε, τοῦτον γράφων τὸν τρόπον.

44. Eusèbe, *Prép. év.* I, 6, 9 (éloge de Diodore) : γράφει τοίνυν ἄνωθεν τὴν παλαιὰν Αἰγυπτίων ὑφηγούμενος θεολογίαν ὁ Σικελιώτης Διόδωρος, γνωριμώτατος ἀνὴρ τοῖς Ἑλλήνων λογιωτάτοις, ὡς ἂν ὑπὸ μίαν συναγηοχὼς πραγματείαν ἅπασαν τὴν ἱστορικὴν βιβλιοθήκην (voir aussi *Prép. év.* II, préface, 6) ; *Prép. év.* IV, 16, 14 (éloge de Denys) : Διονύσιον τὸν Ἀλικαρνασσέα, ἄνδρα τῆς Ῥωμαϊκῆς ἱστορίας ἀκριβῆ τὴν γραφὴν ἅπασαν ἐκθέμενον.

45. Wilson, *Scholars*. Un chapitre entier est consacré à Photios, p. 89-119.

46. C'est l'hypothèse de P. Lemerle, qui s'appuie sur l'épître dédicatoire et la postface de la *Bibliothèque* (*Premier humanisme*, p. 189-196 et p. 37-42, 179-181). Elle n'a jamais été depuis sérieusement remise en question. Voir aussi J. Irigoin, Survie et renouveau (cité n. 37), p. 295-298, (= *La tradition des textes grecs*, p. 210-215).

47. Cod. 70 (notice biobibliographique tirée de la préface du livre 1 de la *Bibliothèque historique* [chap. 4, 4-7] et jugement personnel) ; cod. 244 (larges extraits des livres XXXI à XL).

48. Cod. 83 *(Antiquités romaines)* et cod. 84 *(Épitomè* des *AR)*.

49. Cod. 76 et 238 *(Antiquités juives)* et cod. 47 *(Guerre des Juifs)*.

50. Cod. 58 *(Parthika)*, cod. 91 *(Histoire du règne d'Alexandre = Anabase*, et *Indika)*, cod. 92 (Τὰ μετὰ Ἀλέξανδρον) et cod. 93 *(Bithynika)*.

51. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 190. Il retient (p. 179) la date de 838 pour cette ambassade.

œuvres que Tarasios *n'a pas lues* ou *est censé ne pas avoir lues* (probablement parce qu'elles étaient rares et/ou très peu connues[52]). Quoi qu'il en soit, Photios a fait un choix car il connaît de toute évidence beaucoup plus d'ouvrages qu'il n'en analyse[53], et nombreux sont les auteurs qu'il cite *passim* sans leur consacrer de notice : c'est le cas notamment de Thucydide, pourtant omniprésent en tant que modèle rhétorique[54] et, dans une moindre mesure, de Xénophon. Celui de Polybe, en revanche, est plus problématique : non seulement aucune *notice* ne lui est dédiée mais il n'est mentionné qu'une seule fois dans la *Bibliothèque* (au codex 83, consacré aux *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse) et, qui plus est, dans un passage qui semble de seconde main puisque Photios paraphrase la préface de Denys (I, 1-8) :

> *J'ai lu les vingt livres des* Histoires *de Denys d'Halicarnasse. Il commence avec l'arrivée d'Énée en Italie, après la chute de Troie, et décrit, avec une profusion de détails oiseux, la fondation de Rome, la naissance de Rémus et de Romulus et tous les événements suivants jusqu'à la guerre des Romains avec Pyrrhus, roi d'Épire. Il relate cet événement-là aussi et donne pour fin [à son ouvrage] la troisième année de la 128e olympiade, date à partir de laquelle, dit-il aussi, commence l'histoire de Polybe de Mégalopolis.*[55]

Ce résumé est cependant moins objectif qu'il n'y paraît, puisqu'il comporte un jugement négatif de Photios sur la πολλὴ λεπτολογία de Denys ; il est aussi légèrement inexact quand il fait dire à Denys (« dit-il aussi ») que les *Antiquités* s'achèvent là où débutent les *Histoires* de Polybe. En effet, bien que Denys mentionne Polybe à deux reprises dans sa préface[56], il ne précise nulle part qu'il s'arrête là où son prédécesseur a commencé : cette coïncidence entre la fin des *AR* et le début des *Histoires* n'est pas soulignée par Denys et ne peut se déduire des indications qu'il fournit que pour un lecteur qui connaît par ailleurs la date du début des *Histoires* (265/4 avant J.-C.). On aurait donc ici la preuve que Photios avait lu au moins la préface de Polybe, où l'historien justifie longuement le choix de cette date comme point de départ (ἀρχή) de son ouvrage[57]. Un doute subsiste néanmoins car Photios peut avoir trouvé cette indication sur le début des *Histoires* ailleurs que chez Polybe lui-même (en marge de son manuscrit de Denys, par exemple, ou dans une source doxographique), d'autant plus que ce rapport de complémentarité entre les deux auteurs relève d'un phénomène largement répandu chez les historiens anciens, qui s'efforçaient d'inscrire leurs œuvres dans un *continuum* historique en prolongeant leurs

52. *Ibid.*, p. 192-193.
53. *Ibid.*, p. 192.
54. Par ex. *codices* 60, 71, 82, 158, 176, 213, 259, 260.
55. Cod. 83 : Ἀνεγνώσθη Διονυσίου Ἁλικαρνασσέως τοῦ Ἀλεξάνδρου βιβλία ἱστορικῶν λόγων εἴκοσιν. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς Αἰνείου μετὰ Τροίας ἅλωσιν ἐπὶ τὴν Ἰταλίαν ἀφίξεως, καὶ διέξεισιν ἐν πολλῇ λεπτολογίᾳ τήν τε τῆς Ῥώμης οἴκισιν καὶ τὴν Ῥέμου καὶ Ῥωμύλου γέννησιν καὶ ἁπλῶς ἐφεξῆς ἅπαντα μέχρις ὅτου Ῥωμαίοις ὁ πρὸς Πύρρον τὸν ἠπειρώτην πόλεμος συνέστη. Διέρχεται δὲ καὶ αὐτὸν ἐκεῖνον, καὶ τελευτᾷ εἰς τὴν ρʹ καὶ κηʹ Ὀλυμπιάδα, ἔτους αὐτῆς ἐνεστηκότος τρίτου· ἀφ' ἧς καί φησιν ἀπάρξασθαι τὸν Μεγαλοπολίτην Πολύβιον τῆς ἱστορίας.
56. *AR* I, 6, 1 ; I, 7, 1.
57. Polybe I, 5, 1 ; I, 12, 5-6.

prédécesseurs en aval ou en amont[58]. Dans ce cas, l'incise καί φησιν pourrait équivaloir à un simple *dit-on aussi* – n'engageant pas l'autorité de Denys lui-même mais renvoyant à une source ou à une tradition anonyme –, ce qui signifierait que Photios n'avait des *Histoires* qu'une connaissance indirecte, de seconde main. Cette hypothèse, que les spécialistes de Photios n'ont jamais envisagée sérieusement (en dépit du silence de la *Bibliothèque* sur Polybe, mais parce qu'il leur paraissait improbable que Photios fût passé à côté d'un auteur auquel les *Extraits Constantiniens*, un siècle plus tard, feraient une si large place), ne doit cependant pas être écartée trop vite : il est possible que Photios, au cours de sa chasse aux livres, n'ait pas exhumé l'œuvre de Polybe ; il est possible également que l'ayant trouvée, il ne l'ait pas lue, faute de temps ou d'intérêt, ou bien qu'il n'ait pas jugé utile d'y consacrer une notice. La véritable redécouverte du premier historien grec de Rome serait donc, dans ce cas, imputable aux excerpteurs de Constantin VII.

Avec l'exemple de Polybe, nous touchons un point essentiel : les notices de Photios, loin de constituer le sec inventaire ou le catalogue exhaustif d'une bibliothèque constituée, reflètent les choix, les centres d'intérêt et les goûts d'un amateur de livres qui est aussi, et peut-être avant tout, un critique littéraire. En effet, ces notices bio-bibliographiques, qui sont de longueur et de contenu très variables, comportent toutes, à de rares exceptions près, un jugement critique de Photios sur la langue et le style de l'auteur. Aucun historien profane ne fait exception à cette règle ni n'échappe à cette caractérisation qui valorise les vertus atticistes par excellence : la pureté (τὸ καθαρόν), la grâce ou l'élégance (ἡ χάρις, τὸ χαρίεν τοῦ λόγου, ἐπίχαρις, κομψός), la simplicité (ἡ ἀφέλεια, ἰσχνός) ou l'absence de superflu (ἀπέριττος), la clarté (σαφής, λαμπρός), la douceur (γλυκύς) qui s'oppose à la dureté (σκληρός). L'atticisme de Photios, qui emprunte aux théories stylistiques du pseudo-Démétrios de Phalère, de Denys d'Halicarnasse, d'Hermogène, et à la tradition des *progymnasmata*[59], est avant tout syncrétique, mais cohérent, du moins en ce qui concerne le « style historique », comme on le voit d'après les deux jugements suivants (l'un sur Hérodien, l'autre sur Diodore), qui se font écho :

> (Hérodien) *Sa phrase est claire, pleine de limpidité et d'agrément; il use d'un style tempéré, qui « n'atticise » pas exagérément ni ne fait violence à la grâce naturelle du langage ordinaire; il n'est pas non plus relâché jusqu'à la trivialité et ne regarde pas de haut le savoir technique. En outre, il ne s'enfle jamais d'ornements superflus et n'omet point le nécessaire. En un mot, il ne le cède qu'à un petit nombre pour la réunion de toutes les qualités de l'historien.*[60]

> (Diodore) *Sa phrase est claire, sans ornements superflus et parfaitement adaptée à l'histoire. Il n'abuse pas des atticismes ni des tours archaïques, et ne s'abaisse pas non plus au niveau*

58. C. Darbo-Peschanski, Fabriquer du continu : l'historiographie grecque face au temps, *Storia della storiografia* 25, 1995, p. 17-34 ; J. Marincola, *Authority and tradition in ancient historiography*, Cambridge 1997, p. 237-257.

59. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 195-196.

60. Cod. 99 (Hérodien) : Ἔστι δὲ τὴν φράσιν σαφὴς καὶ λαμπρὸς καὶ ἡδύς, καὶ λέξει χρώμενος σώφρονι, μήτε ὑπεραττικιζούσῃ καὶ τὴν ἔμφυτον ἐξυβριζούσῃ χάριν τοῦ συνήθους, μήτε πρὸς τὸ ταπεινὸν ἐκλελυμένῃ καὶ τὴν ἔντεχνον ὑπερορώσῃ γνῶσιν. Οὔτε δὲ περιττολογίαις ἐστὶ σεμνυνόμενος, οὔτε τι τῶν ἀναγκαίων παραλιμπάνων, καὶ ἁπλῶς ἱστορικῶν ἐν πάσαις ταῖς κατὰ τὴν ἱστορίαν ἀρεταῖς οὐ πολλῶν ἐστὶ δεύτερος.

du langage familier. Il se plaît à un style moyen, évitant les figures de style et tout ce qui relève de la poésie, sauf lorsqu'il raconte les légendes des dieux et des héros grecs.[61]

Le modèle (non avoué) de ce style sobre et simple (mais dont la simplicité, loin d'être celle du langage ordinaire, doit en fait tout à l'art), c'est Xénophon, dont Arrien est le parfait « imitateur »[62], mais dont on retrouve aussi les qualités chez Appien (ἀπέριττος καὶ ἰσχνός)[63]. Thucydide reste néanmoins le modèle inégalé pour les discours (δημηγορίαι) insérés dans la narration historique : c'est d'ailleurs, selon Photios, son imitation parfaite de Thucydide dans ce domaine qui sauve la prose de Cassius Dion, par ailleurs grandiloquente et pleine de tours archaïques[64] ; Flavius Josèphe est jugé « convaincant et agréable dans les discours »[65] ; lui et Appien excellent dans la *mimésis* des émotions éprouvées et suscitées par les orateurs[66]. Photios est également sensible à l'organisation de la matière historique, et en particulier aux digressions (παρεκβάσεις), dont Denys d'Halicarnasse – et c'est bien là sa seule qualité à ses yeux ! – use à propos « pour soulager et reposer l'esprit du lecteur, rafraîchir et relancer son intérêt »[67]. Rares en revanche sont les jugements portant sur le contenu de l'œuvre, le caractère véridique des informations transmises, autrement dit la fiabilité de l'historien : seul Appien est loué en tant φιλαλήθης[68], tandis qu'Hérodote – présenté par ailleurs comme le meilleur représentant du dialecte ionien[69] – essuie le reproche, traditionnel, d'abuser des fables et des digressions[70]. Il manque de toute évidence à cette vision, très rhétorisée, voire

61. Cod. 70 (Diodore) : Κέχρηται δὲ φράσει σαφεῖ τε καὶ ἀκόμψῳ καὶ ἱστορίᾳ μάλιστα πρεπούσῃ, καὶ μήτε τὰς (ὡς ἂν εἴποι τις) λίαν ὑπερηττικισμένας ἢ ἀρχαιοτρόπους διώκων συντάξεις, μήτε πρὸς τὴν καθωμιλημένην νεύων παντελῶς, ἀλλὰ τῷ μέσῳ τῶν λόγων χαρακτῆρι χαίρων, φεύγων τε τροπὰς καὶ τἄλλα, πλὴν τῶν παρ' Ἕλλησι μυθολογουμένων θεῶν τε καὶ ἡρώων, ὅσα τὸ ποιητικὸν ἔθνος νέμεται.

62. Cod. 58 : Ἰσχνὸς δὲ τὴν φράσιν ἐστὶ καὶ μιμητὴς ὡς ἀληθῶς Ξενοφῶντος.

63. Cod. 57 : Ἔστι δὲ τὴν φράσιν ἀπέριττος καὶ ἰσχνός, ἐπᾶραί τε λόγοις τεταπεινωμένον φρόνημα στρατοῦ καὶ διαπραῦναι φλεγμαῖνον καὶ πάθος δηλῶσαι καὶ εἴ τι ἄλλο λόγοις ἐκμιμήσασθαι ἄριστος.

64. Cod. 71 : Ἔστι δὲ τὴν φράσιν μεγαλοπρεπῶς τε καὶ εἰς ὄγκον διεσκευασμένος, ὅτι καὶ μεγάλων ἔργων ἐννοίας ἀπαγγέλλει. Ἀρχαϊκῶν τε αὐτῷ συντάξεων ὁ λόγος μεστὸς καὶ λέξεων πρεπουσῶν μεγέθει, περίοδοί τε μετὰ παρενθέσεων παρατεταμέναι καὶ ὑπερβατῶν εὔκαιρος χρῆσις. Ῥυθμός τε καὶ ἀναπαύσεις εἰς ἐπιμέλειαν ἠσκημένα διὰ τὸ σαφὲς οὐκ ἔστι τοῖς ἁπλῶς ἀναγινώσκουσιν ἐμφανῆ. Ἐν δέ γε ταῖς δημηγορίαις, ἄριστος καὶ μιμητὴς Θουκυδίδου, πλὴν εἴ τι πρὸς τὸ σαφέστερον ἀφορᾷ. Σχεδὸν δὲ κἂν τοῖς ἄλλοις Θουκυδίδης ἐστὶν αὐτῷ ὁ κανών.

65. Cod. 47 *(Guerre des Juifs)* : πιθανός τε ταῖς δημηγορίαις καὶ ἐπίχαρις, κἂν ἐπὶ τἀναντία ὁ καιρὸς καλῇ χρήσασθαι τῷ λόγῳ, δεξιὸς καὶ γόνιμος ἐνθυμημάτων ἐφ' ἑκατέρᾳ, καὶ γνωμολογικὸς δὲ ὡς εἴ τις ἄλλος, καὶ πάθη τῷ λόγῳ παραστῆσαι ἱκανώτατος, καὶ ἐγεῖραι πάθος καὶ πραῦναι δοκιμώτατος.

66. Cod. 57 : Ἔστι δὲ τὴν φράσιν ἀπέριττος καὶ ἰσχνός, ἐπᾶραί τε λόγοις τεταπεινωμένον φρόνημα στρατοῦ καὶ διαπραῦναι φλεγμαῖνον καὶ πάθος δηλῶσαι καὶ εἴ τι ἄλλο λόγοις ἐκμιμήσασθαι ἄριστος.

67. Cod. 83 : Ἔστι δὲ τὴν φράσιν καὶ τὴν λέξιν καινοπρεπὴς καὶ ἐς τὸ ἀνακεχωρηκὸς τῶν πολλῶν τὸν λόγον ἐκβιαζόμενος· ἡ δὲ κατὰ μέρος διήγησις μετέχειν τε τῆς κατὰ διάνοιαν ἀφελείας ποιεῖ, καὶ οὐδ' εἰς τὸ ἄχαρι καὶ σκληρὸν ἐπιτρέπει παρασυρῆναι. Κέχρηται δὲ καὶ παρεκβάσει οὐκ ὀλίγῃ, τὸν ἀκροατὴν ἀπὸ τοῦ περὶ τὴν ἱστορίαν κόρου διαλαμβάνων ταύτῃ καὶ ἀναπαύων καὶ ἀνακτώμενος. Εἰπεῖν δὲ συντόμως, ὅτι καὶ τὸ κομψὸν τοῦ λόγου τῇ τε κατὰ μέρος ἀφηγήσει καὶ τῇ παρεκβάσει κεκρυμμένον, τὴν ἐπὶ τὸ τραχύτερον ῥέπουσαν θεραπεύει συνέπειαν.

68. Cod. 57 : τὴν δὲ ἱστορίαν, ὡς οἷόν τ' ἐστί, φιλαλήθης, καὶ στρατηγικῶν διὰ τῆς ἱστορίας μεθόδων, εἰ καί τις ἄλλος, ὑποφήτης.

69. Cod. 60 : Ἰωνικῆς δὲ διαλέκτου κανὼν ἂν οὗτος εἴη, ὡς ἀττικῆς Θουκυδίδης.

70. Cod. 60 : Κέχρηται δὲ μυθολογίαις καὶ παρεκβάσεσι πολλαῖς, δι' ὧν αὐτῷ ἡ κατὰ διάνοιαν γλυκύτης διαρρεῖ, εἰ καὶ πρὸς τὴν τῆς ἱστορίας κατάληψιν καὶ τὸν οἰκεῖον αὐτῆς καὶ κατάλληλον τύπον

purement rhétorique, de l'historiographie, une dimension épistémologique : l'histoire semble réduite à n'être plus qu'un genre de prose, relevant des genres de styles ; l'exigence de vérité, dans laquelle Lucien voyait la colonne vertébrale de l'historien, son unique devoir et sa raison d'être[71], n'est invoquée par Photios (comme le prouve son emploi des mots de la famille d'ἀλήθεια) qu'à propos des seuls auteurs chrétiens, dépositaires et passeurs de la Vérité annoncée par le Christ. Ce qui nous ramène *in fine* à Polybe et à son absence de la *Bibliothèque* : quelle place cet historien si peu attique, si économe de discours et – pour cette raison sans doute – ignoré des manuels de rhétorique, quelle place ce digne héritier de la méthode de Thucydide et de sa conception de l'histoire, sincèrement obsédé par la question de la vérité, pouvait-il trouver ou aurait-il pu trouver dans le panthéon rhétorico-historique de Photios ?

On ne saurait toutefois réduire l'intérêt de Photios pour les historiens profanes à ces seuls aspects formels, philologiques et littéraires. Les très nombreuses citations copiées dans les notices prouvent, s'il en était besoin, que Photios lisait aussi ces histoires pour leur contenu, et nous éclairent sur ses centres d'intérêt.

Il a un goût prononcé pour les *mirabilia* (signes divins[72], monstres de la nature[73]). Il applaudit, en tant que chrétien, les auteurs païens qui ont critiqué le paganisme[74] et s'insurge contre « les mensonges de Diodore sur les Juifs »[75]. Il semble partager la fascination de ses compatriotes pour la figure d'Alexandre[76], à travers ses lectures d'Arrien, auteur « du meilleur compte rendu des campagnes d'Alexandre » (l'*Anabase*)[77] et d'une

ἐνίοτε ταῦτα ἐπισκοτεῖ, οὐκ ἐθελούσης τῆς ἀληθείας μύθοις αὐτῆς ἀμαυροῦσθαι τὴν ἀκρίβειαν, οὐδὲ πλέον τοῦ προσήκοντος ἀποπλανᾶσθαι ταῖς παρεκβάσεσιν.

71. Lucien, *Comment il faut écrire l'histoire* 39 : « L'unique devoir de l'historien, c'est de dire ce qui s'est fait. [...] Il mettra l'intérêt de la vérité au-dessus de la haine, et il ne pardonnera pas une faute même à l'amitié. Tel est, je le répète, l'unique devoir de l'historien : ne sacrifier qu'à la vérité, quand on se mêle d'écrire l'histoire, et négliger tout le reste. »

72. Voir par ex. codex 47, Flavius Josèphe, *Guerre des Juifs* : Photios ne résume de cet ouvrage que les signes, à ses yeux prémonitoires, qui ont précédé la prise de Jérusalem (ἐδείκνυ πᾶσιν ἐμφανῶς θεομηνίας ἔργον καὶ τῆς δεσποτικῆς προρρήσεως καὶ ἀπειλῆς τὴν τῆς πόλεως ὑπάρξαι πανωλεθρίαν καὶ ἅλωσιν).

73. Cod. 244 : les extraits du livre XXXII de Diodore recopiés par Photios concernent tous des cas d'hermaphrodisme ou d'androgynie.

74. Il voit dans les *Dialogues* de Lucien (cod. 138) une « parodie comique du monde grec », où l'auteur « raille presque partout les opinions des Hellènes (c'est-à-dire des païens), l'erreur et la folie de leurs imaginations sur les dieux, la licence effrénée de leurs mœurs impures, les opinions et les inventions monstrueuses de leurs poètes et par suite le désordre de leur gouvernement et les agitations et les accidents de leur vie domestique l'orgueil fastueux de leurs philosophes tout pleins d'hypocrisie et de vaines croyances ».

75. Dans le codex 244 Photios a recopié des extraits – selon lui mensongers – du livre XXXIV et du livre XL de Diodore relatifs « aux usages et aux lois du peuple juif, au fondateur de Jérusalem, à la sortie des Juifs d'Égypte ».

76. C'est l'époque où la tradition, déjà si profuse du *Roman d'Alexandre*, s'enrichit d'une version byzantine (voir C. Jouanno, *Naissance et métamorphoses du roman d'Alexandre : domaine grec*, Paris 2002).

77. Cod. 58 : Οὗτος δὲ συντάττει πάντων ἄμεινον καὶ τὰ κατὰ Ἀλέξανδρον τὸν Μακεδόνα. L'*Anabase* (ouvrage en 7 livres, suivis des *Indika*) est résumée dans le cod. 91.

histoire de la succession d'Alexandre[78], d'Amyntianos (*Sur Alexandre*[79]), de Dexippe, qui rédigea lui aussi des Τὰ μετὰ Ἀλέξανδρον[80]. Mais son intérêt se porte principalement sur « les guerres persiques et judaïques » : Hérodote est traité comme s'il était l'auteur d'une *Histoire de la Perse*[81], à laquelle répondraient, pour la contredire, les *Persika* de Ctésias de Cnide[82] ; de la même façon Photios met en parallèle l'histoire du peuple juif relatée par Flavius Josèphe (trois *codices*)[83] et la *Chronique des rois des Juifs*, beaucoup moins fiable selon lui, de son contemporain et adversaire politique, Juste de Tibériade[84]. Tout se passe comme si Photios cherchait dans ces sources profanes qui documentent l'histoire du Proche-Orient ancien le pendant séculaire des témoins sacrés vétérotestamentaires[85]. Ce même point de vue oriental se manifeste aussi dans sa lecture des *Skythika* de Dexippe[86] et sa présentation des *Parthika* d'Arrien, centrée uniquement sur la question de l'origine (scythe) des Parthes, qui n'est pourtant qu'un point de détail par rapport au sujet traité (les guerres entre Rome et les Parthes sous Trajan)[87]. À l'évidence Photios est davantage intéressé par l'histoire des royaumes et des empires orientaux que par celle des cités grecques[88], mais il n'en dédaigne pas pour autant les historiens du monde gréco-romain classique : il les lit simplement avec d'autres yeux. La conséquence la plus surprenante de ce nouveau tropisme est sans doute cet improbable « revival » d'Hérodote : le « père de l'histoire » détrôné par Thucydide, auquel s'attachait depuis des siècles une réputation de menteur, retrouve grâce à Photios une nouvelle identité, celle d'un historien de l'Égypte pharaonique et de la conquête perse, au prix de l'occultation totale de la dimension proprement grecque de son œuvre.

78. Τὰ μετὰ Ἀλέξανδρον (cod. 92).

79. Cod. 131 : Ἀνεγνώσθη Ἀμυντιανοῦ εἰς Ἀλέξανδρον· προσφωνεῖ δὲ τὸν λόγον τῷ αὐτοκράτορι Ῥωμαίων Μάρκῳ καὶ ἐπαγγέλλεται μὲν ἀξίως εἰπεῖν τῶν Ἀλεξάνδρου πράξεων.

80. Cod. 82 : Ἀνεγνώσθη Δεξίππου τὰ μετὰ Ἀλέξανδρον ἐν λόγοις τέσσαρσιν.

81. Le résumé de Photios se limite à la liste des règnes perses couverts par l'*Enquête* : Cyrus, Cambyse, Darius, Xerxès (cod. 60).

82. Cod. 72 : « Dans presque tous ces livres, non seulement il (Ctésias) dit le contraire d'Hérodote mais encore il l'appelle menteur en beaucoup de choses et inventeur de fables » (σχεδὸν ἐν ἅπασιν ἀντικείμενα Ἡροδότῳ ἱστορῶν, ἀλλὰ καὶ ψεύστην αὐτὸν ἀπελέγχων ἐν πολλοῖς καὶ λογοποιὸν ἀποκαλῶν).

83. *Antiquités juives*, cod. 76 et 238 ; *Guerre des Juifs*, cod. 47.

84. Cod. 33 : Ἀνεγνώσθη Ἰούστου Τιβεριέως χρονικόν, οὗ ἡ ἐπιγραφὴ Ἰούστου Τιβεριέως Ἰουδαίων βασιλέων ὧν ἐν τοῖς στέμμασιν [...]. Οὗτος παῖς μὲν ἦν Ἰουδαίου τινὸς ὄνομα Πιστοῦ, ἀνθρώπων δέ, ὥς φησιν Ἰώσηπος, κακουργότατος, χρημάτων τε καὶ ἡδονῶν ἥττων. Ἀντεπολιτεύετο δὲ Ἰωσήπῳ, καὶ πολλὰς κατ' ἐκείνου λέγεται ἐπιβουλὰς ῥάψαι· ἀλλὰ τόν γε Ἰώσηπον, καίτοι ὑπὸ χεῖρα πολλάκις λαβόντα τὸν ἐχθρόν, λόγοις μόνον ὀνειδίσαντα ἀπαθῆ κακῶν ἀφεῖναι. Καὶ τὴν ἱστορίαν δέ, ἣν ἐκεῖνος ἔγραψε, πεπλασμένην τὰ πλεῖστά φασι τυγχάνειν, καὶ μάλιστα οἷς τὸν Ῥωμαϊκὸν πρὸς Ἰουδαίους διέξεισι πόλεμον καὶ τὴν Ἱεροσολύμων ἅλωσιν.

85. A. Kaldellis, The Byzantine role in the making of the corpus of classical Greek historiography, *JHS* 132, 2012, p. 71-85, spéc. p. 79.

86. Cod. 82 : Ἀνεγνώσθη δὲ αὐτοῦ καὶ τὰ Σκυθικά, ἐν οἷς αἱ Ῥωμαίων αὐτῷ καὶ Σκυθῶν ἀναγράφονται πρὸς ἀλλήλους μάχαι τε καὶ ἀξιόλογοι πράξεις.

87. Cod. 58 : « Dans les *Parthiques* il (Arrien) donne un compte rendu des guerres entre Rome et les Parthes pendant le règne de Trajan. Il considère les Parthes comme une colonie de Scythes qui a longtemps été sous le joug de la Macédoine, et se révolta à l'époque de la rébellion contre les Perses pour la raison suivante. »

88. D. Mendels, Greek and Roman history in the Bibliotheca of Photius : a note, *Byz.* 56, 1986, p. 196-206.

Questions de transmission

Cependant, comme le soulignait J. Irigoin, « ce qui fait aujourd'hui, avant tout, le prix de la *Bibliothèque,* ce n'est pas ce qu'elle nous apprend sur la personnalité de son auteur. Elle est, pour près des deux tiers des œuvres qui y sont décrites, le seul témoin qui nous soit parvenu. Ou, si l'on préfère, les manuscrits ultérieurs ne nous ont transmis que le tiers des ouvrages lus par Photios ; les autres ont disparu ou sont arrivés jusqu'à nous sous une forme incomplète »[89]. S'agissant des historiens, il est aisé de dresser un bilan chiffré précis, que l'on limitera ici, par commodité, aux auteurs profanes d'époque classique, hellénistique et impériale, c'est-à-dire antérieurs au IVe siècle après J.-C.

Photios a lu et décrit dans ses notices vingt-deux œuvres historiques datées entre le Ve s. avant et le IIIe s. après J.-C. Six d'entre elles ont survécu sous une forme complète : Hérodote[90], Flavius Josèphe (*Antiquités juives*, *Guerre des Juifs*[91]), Arrien (*Anabase*[92]), Hérodien (*Histoire*[93]), Plutarque (*Vies*[94]). Quatre autres nous sont parvenues sous une forme semi-fragmentaire : Denys d'Halicarnasse (*AR*[95]), Diodore (*BH*[96]), Appien (*HR*[97]), Cassius Dion (*HR*[98]). Douze ont été entièrement perdues dans la tradition directe : Juste de Tibériade (*Chronique des rois des Juifs*[99]), Julius Africanus *(Histoire)*[100], Arrien (*Parthika*, *Événements survenus après la mort d'Alexandre*, *Bithyniaka*[101]), Céphalion (*Abrégé historique*[102]), Ctésias (*Persika*[103]), Phlégon de Tralles (*Recueil de chroniques*[104]), Amyntianos (*Sur Alexandre*[105]), Théopompe (*Philippika*[106]), Agatharchide de Cnide (*Histoires*[107]) et Memnon (*Histoire d'Héraclée*[108]). Si l'on ajoute à cette liste les auteurs auxquels Photios n'a pas consacré de notice, mais qu'il avait assurément lus et qu'il cite

89. Irigoin, Survie et renouveau (cité n. 37), p. 297 (= *La tradition des textes grecs*, p. 213).
90. Cod. 60.
91. *Antiquités juives*, cod. 76 et 238 ; *Guerre des Juifs*, cod. 47.
92. Cod. 91.
93. Cod. 99.
94. Cod. 245.
95. Cod. 83 et 84.
96. Cod. 70.
97. Cod. 58.
98. Cod. 71.
99. Cod. 33.
100. Cod. 34.
101. Cod. 58, 92, 93.
102. Cod. 68 : Ἀνεγνώσθη Κεφαλίωνος σύντομον ἱστορικόν. Ἄρχεται ἀπὸ τῆς βασιλείας Νίνου καὶ Σεμιράμεως, καὶ κάτεισι μέχρι τῶν τοῦ βασιλέως Ἀλεξάνδρου χρόνων.
103. Cod. 72.
104. Cod. 97 : Ἀνεγνώσθη Φλέγοντος Τραλλιανοῦ, ἀπελευθέρου τοῦ αὐτοκράτορος Ἀδριανοῦ, ὀλυμπιονικῶν καὶ χρονικῶν συναγωγή [...] Τὴν μὲν οὖν ἀρχὴν τοῦ συγγράμματος, ὥσπερ ἔφημεν, ἀπὸ τῆς πρώτης Ὀλυμπιάδος ποιεῖται· κάτεισι δέ, ὡς αὐτός φησι, μέχρι τῶν Ἀδριανοῦ χρόνων.
105. Cod. 131.
106. Cod. 176.
107. Cod. 213 : Ἀνεγνώσθη Ἀγαθαρχίδου ἱστορικόν [...] Γράψαι δὲ τὸν ἄνδρα τοῦτον τὰ κατὰ τὴν Ἀσίαν ἔγνωμεν ἐν βιβλίοις ι΄· καὶ τῶν κατὰ τὴν Εὐρώπην δὲ εἰς θ΄ καὶ μ΄ παρατείνεται αὐτῷ ἡ ἱστορία· ἀλλὰ καὶ ε΄ βιβλία τὴν Ἐρυθρὰν αὐτῷ πᾶσαν καὶ τὰ περὶ ταύτην ἐξιστοροῦσι.
108. Cod. 224.

passim (Thucydide, Xénophon[109], Éphore et Douris de Samos[110]), on arrive à un total de trente œuvres environ, dont plus de la moitié est aujourd'hui perdue dans la tradition directe.

Comment expliquer que les vieux manuscrits exhumés par Photios et ses étudiants n'aient pas fait souche ? La réponse avancée le plus souvent[111] est double. Elle évoque à la fois le goulet d'étranglement que représenta le passage de l'onciale à la minuscule, et la production de nouvelles œuvres, anthologiques (comme les *Excerpta constantiniens*), fondées sur les anciennes mais destinées à les remplacer[112], qui aurait rendu inutile, aux yeux des contemporains, la copie des ouvrages ainsi dépouillés. Cette explication, sans doute en grande partie exacte, mérite néanmoins d'être nuancée.

Il convient pour cela de mettre en regard la liste des historiens profanes (ve s. avant-IIIe s. après J.-C.) connus de Photios que nous avons établie plus haut et celle que l'on peut reconstituer d'après les *Excerpta* pour cette même catégorie d'historiens[113]. Ces auteurs sont au nombre de douze : Hérodote, Thucydide, Xénophon *(Cyropédie* et *Anabase)*, Diodore, Polybe, Denys d'Halicarnasse, Nicolas de Damas *(Autobiographie*, *Histoires* et *Vie d'Auguste)*, Flavius Josèphe *(Antiquités juives* et *Guerre des Juifs)*, Arrien *(Anabase*, *Événements survenus après la mort d'Alexandre*, *Bithyniaka)*, Appien, Cassius Dion, Dexippe. C'est beaucoup moins que n'en connaissait Photios, même si deux nouveaux noms apparaissent, qui n'étaient pas répertoriés dans la *Bibliothèque* : Nicolas de Damas et Polybe. Or, comme on le voit d'après le Tableau II donné dans les Annexes, *tous les historiens excerptés* ont continué à être transmis dans la tradition directe (sous une forme complète ou semi-fragmentaire), sauf Nicolas de Damas et Dexippe ; de tous les autres que Photios lisait dans leur intégralité, il ne subsiste aujourd'hui que des fragments, à trois exceptions près : Plutarque, Hérodien, Xénophon (pour les *Helléniques*). Autrement dit, *les auteurs excerptés sont ceux qui ont le mieux survécu* : tout se passe comme si l'entreprise de Constantin, loin de condamner à l'oubli les œuvres originales et complètes, avait au contraire assuré leur pérennité, que ce soit de manière consciente et délibérée, ou au contraire par une sorte d'effet collatéral et paradoxal, le succès des *Extraits* suscitant un

109. Xénophon a plusieurs titres « historiques » à son actif : *Helléniques*, *Anabase*, *Cyropédie*.

110. Cités tous les deux dans la notice sur Théopompe (cod. 176).

111. Irigoin, Survie et renouveau (cité n. 37), p. 297 (= *La tradition des textes grecs*, p. 213).

112. « Au cours de tant de siècles, le nombre des événements est devenu infini comme celui des ouvrages qui les rapportent, et ainsi la complexité de l'histoire s'est étendue sans limites jusqu'à devenir insaisissable [...]. C'est pourquoi l'immensité de ces écrits dont on se fatigue rien que d'y penser et qui paraît généralement fastidieuse et pesante, il (Constantin) a pensé qu'il convenait de la diviser et de la fractionner, pour mettre largement à disposition tout ce qu'elle contient d'utile : en pratiquant un choix, on excitera une attention plus soutenue chez les nourrissons des lettres, et on imprimera plus fortement en eux la noble et efficace justesse de ces écrits. » Traduction de P. Lemerle (*Premier humanisme*, p. 281-282).

113. Dans les quatre sections thématiques conservées (sur cinquante-trois) de la collection de Constantin, on dénombre vingt-six historiens ou chroniqueurs, d'Hérodote à Georges le Moine, dont la moitié appartiennent au ve-viie siècle (P. Lemerle en donne la liste, *Premier humanisme*, p. 285-287). Cette liste n'est certainement pas complète mais il est très probable que pour les *auteurs profanes* en tout cas, « étant donné la nature assez diverse des sections parvenues jusqu'à nous, elle représente l'essentiel de ce que les excerpteurs avaient en main » (B. Flusin, Les Excerpta constantiniens, logique d'une anti-histoire, dans *Fragments d'historiens grecs : autour de Denys d'Halicarnasse*, sous la dir. de S. Pittia, [CEFR 298], Rome 2002, p. 537-559, spéc. p. 540).

engouement pour ces historiens tel que certains lettrés constantinopolitains auraient fait réaliser des copies complètes de leurs œuvres. Il n'est pas possible de trancher entre ces deux hypothèses – qui d'ailleurs ne sont pas exclusives l'une de l'autre –, mais les indices fournis par l'étude codicologique et paléographique des témoins manuscrits les plus anciens de ces œuvres ouvrent néanmoins quelques pistes.

Si l'intérêt de Constantin et de ses contemporains pour les historiens grecs s'est manifesté essentiellement à travers l'encyclopédie historique mais aussi dans le recueil de discours militaires de l'*Ambrosianus* B 119 sup (milieu du x[e] siècle) ou dans l'épitomè de Polybe (*Urbinas gr.* 102, réalisée dans la seconde moitié du x[e]), la constitution de ces florilèges ou de ces abrégés s'est accompagnée également, on le sait pas assez, d'un travail de copie des œuvres originelles, travail qu'on peut qualifier d'éditorial, en ce qu'il a produit de nouvelles éditions complètes de nos historiens (en plusieurs volumes), dont la tomaison diffère, pour autant qu'on puisse en juger, de celle des éditions que Photios avait eues entre les mains, un siècle plus tôt : c'est ainsi que les manuscrits d'Appien aujourd'hui conservés (ce sont tous des *recentiores,* à l'exception du *Vaticanus* 141, du xi[e] siècle) descendent d'une édition de l'*Histoire romaine* constituée à cette époque et qui comptait trois volumes, comme celle décrite par Photios dans le codex 57, mais avec un ordre et une répartition des livres différents. C'est aussi vers le milieu du x[e] siècle que fut réorganisé le corpus des *Vies parallèles* de Plutarque, avec une édition en trois volumes (9 couples de Vies, 7 couples de Vies, 7 couples de Vies) différente de celle de Photios, qui n'en avait que deux[114]. Rien ne permet cependant d'affirmer que Constantin ait été à l'initiative de ce travail d'édition, qui semble avoir commencé avant son règne et s'être poursuivi après lui, mais il est certain que le scriptorium impérial où furent produits les cinquante-trois volumes originaux de l'encyclopédie historique a joué un rôle, avec d'autres ateliers de la capitale, dans cette entreprise de sauvegarde et de redécouverte des œuvres-sources. C'est à J. Irigoin[115] que revient le mérite d'avoir identifié une caractéristique codicologique commune aux manuscrits dont nous sommes sûrs qu'ils ont été copiés sous Constantin VII, dans le scriptorium impérial : ils comportent 32 lignes à la page. C'est le cas notamment des deux seuls manuscrits originels conservés de la collection des *Excerpta* (le *Turonensis* 980, qui contient les extraits *Sur les vertus et les vices* et le *Vaticanus gr.* 73, qui contient les extraits *Sur les maximes*)[116]. Or plusieurs manuscrits d'historiens datés (datables ?) des x[e]-xi[e] siècles

114. Tome I = 12 couples de Vies, tome II = 11 couples de Vies. J. Irigoin, Les manuscrits de Plutarque à 32 et à 22 lignes, *Actes du XIV[e] congrès international des études byzantines (Bucarest, 1971)*, publiés par M. Berza et E. Stanescu, Bucarest 1976, t. 3, p. 83-87 (= *La tradition des textes grecs*, p. 329-335). Voir aussi Id., La formation d'un corpus : un problème d'histoire des textes dans la tradition des *Vies parallèles* de Plutarque, *RHT* 12-13, 1982-1983, p. 1-12 (= *La tradition des textes grecs*, p. 311-328).

115. On se reportera sur cette question des manuscrits à 32 lignes à la page aux trois études de J. Irigoin : Pour une étude des centres de copie byzantins. 2, *Scriptorium* 13, 1959, p. 177-209 ; 1967-1968 : historiens grecs (cité n. 5), spéc. p. 45-50 ; Les manuscrits d'historiens à 32 lignes, *Studia codicologica*, hrsg. von K. Treu (Texte und Untersuchungen 124), Berlin 1977, p. 237-245 (= *La tradition des textes grecs*, p. 295-309).

116. Deux autres manuscrits, le *Laurentianus* 55, 4 et le *Lipsiensis Bib. Urb.* 28, se rattachent aussi à l'activité de Constantin VII. Le premier contient le *Corpus des tacticiens*, le second le *Livre des cérémonies*. Ces deux témoins ont le même format, la même mise en pages (32 lignes/page) et la même décoration que les témoins subsistants de la collection historique.

présentent eux aussi une mise en page à 32 lignes [Annexes, Tableau III]. Pour autant, ces éléments codicologiques ne prouvent pas que *toute* la tradition des historiens grecs des xe-xie siècles remonte au seul scriptorium impérial. La réalité est plus complexe et nous échappe largement. Nous savons qu'un autre atelier, conventuel celui-là, connu sous le nom d'atelier du moine Ephrem[117] [Annexes, Tableau IV], a aussi produit de nombreux manuscrits d'historiens, de luxe ou usuels, dont la mise en page n'est pas à 32 lignes, mais qui se reconnaissent à des types de réglure spécifiques, et à un usage assez fréquent, mais non constant, de la Perlschrift : c'est le cas notamment du *Vaticanus gr*. 124 de Polybe, daté de 947[118]. Cependant, l'un des deux plus anciens manuscrits de Denys d'Halicarnasse, le *Chisianus* R VIII 60, dont l'écriture est caractéristique de la Perlschrift, ne ressemble pas aux manuscrits d'Ephrem et ne compte pas non plus 32 lignes à la page (ses dimensions sont exceptionnelles et il a 44 lignes à la page), alors même que la présence, au 3e folio de garde de ce manuscrit très soigné, d'une peinture aux couleurs vives représentant Denys vêtu à la mode byzantine, écrivant les premiers mots du livre I, ne laisse aucun doute sur son origine constantinopolitaine[119] ! Enfin, il faut bien voir que la tradition des manuscrits à 32 lignes ne concerne pas uniquement les historiens et qu'elle passe également, on ne sait trop comment, par Aréthas de Césarée, comme on le voit d'après l'*Urbinas gr.* 124 de Dion Chrysostome, et le *Laurentianus* 69, 33 de Philostrate, qui contiennent des scholies de la main même d'Aréthas[120].

Au milieu de toutes ces incertitudes, un point cependant semble assuré : les manuscrits d'historiens qui ont servi de sources aux *Excerpta constantiniens* ne sont pas ceux qui sont parvenus jusqu'à nous. Bien plus, comme ont pu le constater, indépendamment les uns des autres, les éditeurs d'Appien, de Diodore, de Polybe, de Denys d'Halicarnasse ou de Cassius Dion, le texte d'un auteur transmis par la tradition indirecte des Extraits relève presque toujours d'une translittération différente de celle(s) des manuscrits de la tradition directe : en d'autres termes, on ne trouve pas, dans les uns et les autres, les mêmes fautes d'onciale. Plus largement, on dénombre pour un même historien, tous manuscrits confondus, jusqu'à deux ou trois translittérations différentes, ce qui, pour une tradition réputée fermée, est surprenant. C'est en tout cas un indice concret du fait que la tradition des historiens à Constantinople, loin de passer par un canal unique, a diffusé à travers de nombreuses ramifications, bénéficiant d'initiatives aussi bien privées qu'officielles, et que le passage de l'onciale à la minuscule n'a pas été le goulet d'étranglement que l'on prétend[121]. Il n'en demeure pas moins que tous les *codices recentiores* d'historiens grecs dérivent des exemplaires du xe siècle que nous avons conservés ou de leurs modèles directs aujourd'hui perdus.

117. A. Diller, Notes on Greek codices of the tenth century, *Transactions and proceedings of the American philological association* 78, 1947, p. 184-188 ; Irigoin, Pour une étude (cité n. 115), p. 181 sq.

118. Le *Vat. gr.* 124 contient les livres I-V de Polybe ; il présente 30 lignes à la page et porte une souscription au f. 304r, donnant le nom du moine (Ephraim) et une date qui correspond probablement au mois d'avril de l'année 947 (*Codices Vaticani Graeci. 1*, rec. S. Mercati et P. Franchi de' Cavalieri, Romae, 1923, p. 154).

119. V. Fromentin dans Denys d'Halicarnasse, *Antiquités romaines* (cité n. 21), p. lv.

120. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 230 sq.

121. Comme l'écrivait déjà P. Lemerle (*Premier humanisme*, p. 120 note 40) : « Il faut donc admettre la multiplicité des centres et des “ateliers” de translittération, et non un centre unique, ou une entreprise comparable à celle que Thémistios nous atteste pour le ive siècle. »

Et pour finir : « l'incontournable Souda »[122]

Ce panorama des IXe-Xe siècles ne serait pas complet si nous n'évoquions aussi, pour finir, la *Souda*, qui est postérieure à Photios, qu'elle cite, et aux *Excerpta constantiniens*, qu'elle utilise largement, mais antérieure à Eustathe de Thessalonique, qui la cite[123]. Ce lien – génétique – avec les *Excerpta* montre que la *Souda* procède, au moins dans sa phase initiale, du même mouvement, initié par Constantin VII[124].

Cet ouvrage anonyme, sans auteur, est un « recueil de recueils », au sein duquel les compilations s'enchaînent et s'emmêlent ; il ne part pas des textes originaux mais transmet le savoir d'autrui, en puisant à diverses sources[125] : lexiques et Etymologica, recueils de scholies, recueil de proverbes, Excerpta. Or, bien qu'il s'agisse d'abord d'un lexique linguistique qui s'intéresse à l'utilisation correcte des mots (noms communs et propres, adjectifs, verbes et adverbes) du point de vue de leur orthographe, de leur sens et de la grammaire, un peu plus d'un sixième des entrées (4733 sur un total de 31438) concerne l'histoire et/ou les historiens de l'Antiquité[126], sous la forme de lemmes lexicaux (comportant des citations d'auteur) ou de notices biobibliographiques. Cependant, l'importance accordée aux différentes époques est variable : les périodes archaïque et classique sont privilégiées par rapport au monde hellénistique ; du côté de l'histoire romaine, c'est Polybe qui se taille la part du lion ; en revanche les rédacteurs semblent se désintéresser du passé byzantin. Mais ce qui fait l'intérêt majeur de la *Souda*, c'est qu'elle nous a conservé la mémoire d'une gamme très variée de genres et d'auteurs historiques situés en dehors des sentiers battus par les autres entreprises (Photios, *Extraits constantiniens*) et pour lesquels elle est souvent notre unique source[127] : alors que les *Extraits constantiniens* ont dépouillé une trentaine d'historiens seulement, relevant pour la plupart de la grande histoire « pragmatique », c'est-à-dire politique et militaire, les citations de la *Souda* ne se limitent pas à ces sources « canoniques » mais proviennent aussi d'érudits, d'antiquaires, auteurs d'histoires locales, de généalogies, de biographies. En un mot, nous lui devons la conservation de renseignements précieux sans lesquels nous écririons nos manuels d'histoire, d'historiographie et de littérature grecques de manière bien différente[128].

Institut Ausonius, UMR 5607, LabEx Sciences archéologiques de Bordeaux (ANR-10-LABX-52)

122. Nous empruntons ce titre à G. Schepens (L'incontournable Souda, dans *Il lessico Suda e gli storici greci in frammenti : atti dell'incontro internazionale, Vercelli, 6-7 novembre 2008*, a cura di G. Vanotti [Themata 6], Roma 2010, p. 1-42), auquel les analyses qui vont suivre doivent beaucoup.

123. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 297 sq.

124. Wilson, *Scholars*, p. 146.

125. Sur les sources de la *Souda*, voir A. Adler, article Suidas, *RE* 7, 1931, col. 675-717 et l'introduction au tome I de son édition, p. XVI-XXIV.

126. *Il lessico Suda e la memoria del passato a Bisanzio*, a cura di G. Zecchini, Bari 1999, p. 5-7.

127. Schepens, L'incontournable Souda (cité n. 122), p. 14-17.

128. *Ibid.*, p. 25.

ANNEXES

Tableau I – La tradition directe et indirecte (historiens grecs de Rome) : état des lieux

	Photios	*Excerpta Constantiniana*	État actuel de la tradition directe (avec prototypes du IXe-XIe s.)	Autres grands témoins de la tradition indirecte
Appien	cod. 57 *HR*, **24 livres** édition en 3 tomes	EV, ELr, ELg, ES extraits des **livres 1 à 9** seulement	• **préf. + livres 6-9,** *Vat. gr.* 141 • **livres 11-17** (*mss recentiores*) (= vestiges édit. en 3 tomes ≠ celle de Photios)	
Cassius Dion	cod. 71 *HR*, **80 livres**	EV, ES, ELg, ELr extraits des **80 livres**	• **livres 36-60** *Marcianus gr.* 395 *Laurent.* 70, 8 • **livres 78-80** *Vat. gr.* 1288 (V^{e})	• Xiphilin (livres **36-80**) [+ livres 1-35 ?] • Zonaras (livres **1-20 et 36-80**)
Denys d'Halicarnasse	cod. 83 *AR* **20 livres** cod. 84 une épitomè en 5 livres des 20 livres [signalée aussi par Stéphane de Byzance]	EV, EI, ELr extraits des **20 livres**	• **livres 1-10** *Urbinas gr.* 105 et *Chisianus* R VIII 60 • **livres 6-10** *Vat. gr.* 1300 • **livre 11** *(mss recentiores)*	• *Épitomè Ambrosiana* des **20 livres** *(mss recentiores)* (≠ épitomè de Photios) • traduction latine de Lapus Biragus, **livres 1-11** (XVe)
Diodore de Sicile	cod. 70 et cod. 244 *BH,* **40 livres**	EV, EI, ELg, ELr, ES extraits des **40 livres**	• **livres 1-5** (4 prototypes, dont *Neap. suppl.gr.* 4) • **livres 11-20** (4 prototypes) [11-15 et 16-20]	• *Excerpta Hoescheliana*, **livres 21-26** (date inconnue) • traduction latine de Poggio, **livres 1-5** (XVe)
Polybe	pas de codex dédié mais auteur cité *passim*	EV, ELr, ELg, EI, ES extraits des **40 livres**	**livres 1-5** *Vat. gr.* 124	• *Excerpta antiqua,* **livres 6-16 et 18** *Urb. gr.* 102 (X^{e})

EV = *Excerpta de virtutibus et vitiis*
EI = *Excerpta de insidiis*
ELr = *Excerpta de legationibus Romanorum ad gentes*
ELg = *Excerpta de legationibus gentium ad Romanos*
ES = *Excerpta de sententiis*

Tableau II – Comparaison Photios/Extraits constantiniens

Historiens grecs profanes (ve s. avant J.-C.- IIIe s. après J.-C.)		Photios	*Extraits constantiniens*	Conservés dans la tradition directe (complets)	Conservés dans la tradition directe (semi-fragmentaires)	Fragmentaires
Agatharchide de Cnide		x				x
Amyntianos		x				x
Appien		x	x		x	
Arrien	*Bithyniaka*	x				x
	Anabase	x	x	x		
	Parthika	x				x
	τὰ μετὰ Ἀλέξ.	x				x
Cassius Dion		x	x		x	
Céphalion		x				x
Ctésias		x				x
Denys d'Halicarnasse		x	x		x	
Dexippe		x	x			x
Diodore de Sicile		x	x		x	
Douris de Samos		x				x
Éphore		x				x
Flavius Josèphe		x	x	x		
Hérodien		x		x		
Hérodote		x	x	x		
Julius Africanus		x				x
Juste de Tibériade		x				x
Memnon		x				x
Nicolas de Damas			x			x
Phlégon de Tralles		x				x
Plutarque *(Vies)*		x		x		
Polybe		?	x		x	
Théopompe		x				x
Thucydide		x	x	x		
Xénophon	*Helléniques*	?		x		
	Cyropédie	?	x	x		
	Anabase	?	x	x		

Tableau III – Les manuscrits d'historiens (x^{e}-xie siècles) à 32 lignes

Contenu	Cote	Date	Remarques
Excepta de virtutibus et vitiis	*Turonensis* 980	milieu du xe s.	commande de Constantin VII exemplaire original
Excerpta de sententiis	*Vat. gr.* 73	milieu du xe s.	commande de Constantin VII exemplaire original
Corpus des tacticiens	*Laurent.* 55, 4	milieu du xe s.	commande de Constantin VII exemplaire original
Livre des cérémonies	*Lips. Bib. Urb.* 28	milieu du xe s.	œuvre de Constantin VII exemplaire original
Diodore, *BH* 11-15 et 16	*Patmiacus* 50	xe s.	
Denys d'Halicarnasse, *AR* 1-10	*Urbinas gr.* 105	xe s.	
Thucydide, *Guerre du Péloponnèse*	*Palat. Heidelb. gr.* 252	fin ixe-début x^{e} s	tous 3 sont issus d'un modèle à 32 lignes (β) dont ils reproduisent la présentation et qui s'apparente de près, s'il ne se confond pas avec lui, au livre dépouillé pour les *Exc. Constant.* (ms Θ de Kleinlogel)
	Par. suppl. gr. 255	xie s.	
	Monac. gr. 430	xe s.	est aussi un manuscrit de type Ephrem
Plutarque, *Vies parallèles* (24)	*Vat. gr.* 138 (= tome 1)	début xie s.	édition en 3 tomes (9, 7, 7 couples de Vies) (cf. Photios, cod. 245 : édition en 2 tomes)
	Athous Lavrae Γ 84 (= tome 2)	début xie s.	
	Laurent. 69, 6	a. 997	
Dion Chrysostome, *Discours*	*Urbinas gr.* 124	xe s.	• contient des scholies de la main d'Aréthas de Césarée • l'ordre des discours est différent de celui que lit Photios (cod. 209)
Philostrate, *Vie d'Apollonios de Tyane*	*Laurent.* 69, 33	xe s.	contient des scholies de la main d'Aréthas de Césarée
Georges le Moine, *Chronique*	*Coislinianus 310*	xe s.	
	Leid. Voss. gr. F 66	xie s.	

Tableau IV – L'atelier d'Ephrem

Manuscrits portant une souscription du moine Ephrem	Manuscrits d'historiens pouvant être rattachés au type Ephrem
Athous Lavrae B 64 (Actes et Épîtres) *Athous Vatop.* 949 (Actes et Épîtres) a. 948 *Marcianus gr.* 201 (*Organon* d'Aristote) a. 954 *Vaticanus gr.* 124 (Polybe, 1-5)	*Monacensis gr.* 430 (Thucydide) xe s. *Vat. gr.* 126 (Thucydide) xie s. *Vat. gr.* 141 (Appien, *HR* 6-7-8) xie s. *Vat. gr.* 148 (Flavius Josèphe) x^{e}-xie s. *Ambr.* D 50 sup (Flavius Josèphe) début xie s. *Vindob. hist gr.* 20 (Flavius Josèphe) x^{e}-xie s. *Parisinus gr.* 1419 (Flavius Josèphe) x^{e}-xie s *Parisinus gr.* 1429 (Flavius Josèphe) xie s.

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE ANTHOLOGIQUE DE CONSTANTIN V À CONSTANTIN VII

par Reinhart Ceulemans

& Peter Van Deun

La période qui nous concerne ici a joué un rôle très important dans la transmission du savoir du passé, tant païen que chrétien : évidemment, il y a l'opération de la translittération, mais également la constitution d'un grand nombre de compilations et d'anthologies. Pour cette raison, il est très curieux que Paul Lemerle, qui a canonisé en quelque sorte la notion de l'encyclopédisme à Byzance de l'époque de Constantin VII le Porphyrogénète, n'ait guère parlé des florilèges dans son livre paru il y a plus de quarante ans. On n'y lit qu'une seule référence à un florilège, plus précisément à la compilation iconoclaste rassemblée par Jean VII le Grammairien[1], sur laquelle nous reviendrons ci-dessous.

Heureusement, un autre géant des études patristiques et byzantines en France s'est concentré tout particulièrement sur le thème des anthologies : en 1962, Marcel Richard écrivait dans sa célèbre contribution sur les florilèges spirituels grecs que « [c]eux qui connaissent l'insuffisance des éditions de la littérature spirituelle patristique et byzantine et les lacunes de notre documentation […] comprendront qu'actuellement un article sur les florilèges spirituels grecs ne puisse être qu'un article programme »[2]. Bien que ces dernières années, des progrès considérables aient été faits, notamment avec la publication de plusieurs éditions critiques[3] et d'un certain nombre d'études sur la littérature de

1. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 139-140.

2. M. Richard, Florilèges spirituels grecs, dans *Dictionnaire de spiritualité ascétique et mystique. 5*, Paris 1962, col. 475-512, ici col. 475, repris dans M. Richard, *Opera minora. 1*, Turnhout – Leuven 1976, n° 1.

3. Par exemple l'édition critique des *Loci communes* : S. Ihm, *Ps.-Maximus Confessor : erste kritische Edition einer Redaktion des sacro-profanen Florilegiums* Loci Communes*, nebst einer vollständigen Kollation einer zweiten Redaktion und weiterem Material* (Palingenesia 3), Stuttgart 2001.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 361-388.

compilation et sur la notion d'« encyclopédisme » à Byzance[4], les mots de Richard restent encore valables, et non seulement pour ce qui est des florilèges spirituels[5].

Dans ce qui suit, nous traiterons de quelques produits majeurs de cette littérature de compilation, en nous concentrant tout particulièrement sur un sous-genre sur lequel nous avons travaillé assez intensément et qu'on désigne du terme assez vague de « florilèges spirituels ». À l'intérieur de ce groupe d'anthologies, Richard[6] a fait une distinction entre trois types : des florilèges « damascéniens », « sacro-profanes » et « monastiques ». Il est toutefois clair que ces distinctions demeurent assez théoriques, les frontières entre ces différentes catégories étant, dans la pratique, plus que perméables et changeantes.

En effet, il faut rappeler ici que toute classification moderne des florilèges byzantins est compliquée par notre maigre connaissance de la façon dont les compilateurs et lecteurs byzantins eux-mêmes les ont classés. On peut se demander, par exemple, quels sont les mots techniques généraux utilisés dans les titres de ce genre de textes[7]. La langue byzantine possède toute une gamme de termes pour signifier ces produits littéraux : on ne citera ici que συλλογή (« compilation »), ἐκλογή (« extrait »), συναγωγή (« recueil », « collection »), σύνταγμα (« composition ») et εἰσαγωγή (« introduction »). Ces termes ont souvent été utilisés comme titres dans la littérature byzantine cependant, les œuvres qu'ils désignent sont difficiles à définir et à distinguer les unes des autres. Par conséquent, il n'est pas facile de définir les caractéristiques communes d'ouvrages désignés par le même terme « générique », ni de mieux saisir le genre (s'il y en a un) qui se cache derrière cette notion. En effet, ces termes ont souvent connu une évolution sémantique considérable[8] et les cas où, dans un prologue ou dans le texte même, des auteurs justifient l'usage du titre sont rarissimes. Cependant, ces textes ont tous un point commun : ils renvoient à la transmission du savoir et à l'enseignement (au sens large) à Byzance, et de ce fait traduisent différentes facettes d'un même aspect de la culture byzantine. Les uns font œuvre de transmission des connaissances par l'intermédiaire d'une restructuration d'un ou plusieurs textes initiaux : il s'agit de commentaires, d'abréviations et de paraphrases.

4. On ne citera ici que les six recueils suivants, parus après le tournant du siècle : *Selecta colligere. 1, Akten des Kolloquiums „Sammeln, Neuordnen, Neues Schaffen : Methoden der Überlieferung von Texten in der Spätantike und in Byzanz“ : Jena, 21-23 November 2002*, hrsg. von R. M. Piccione & M. Perkams (Hellenica 11), Alessandria 2003 ; *Selecta colligere. 2, Beiträge zur Technik des Sammelns und Kompilierens griechischer Texte von der Antike bis zum Humanismus*, hrsg. von R. M. Piccione & M. Perkams (Hellenica 18), Alessandria 2005 ; *Condensing texts, condensed texts*, ed. by M. Horster, Ch. Reitz (Palingenesia 98), Stuttgart 2010 ; *Encyclopedic trends in Byzantium? Proceedings of the international conference held in Leuven, 6-8 May 2009*, ed. by P. Van Deun & C. Macé (OLA 212), Leuven – Paris – Walpole MA 2011 ; *Authority in Byzantium*, ed. by P. Armstrong (Publications of the Centre for Hellenic studies, King's College London 14), Aldershot 2013 ; *Encyclopaedism from antiquity to the Renaissance*, ed. by J. König & G. Woolf, Cambridge 2013.

5. D'où les deux premiers mots du titre de notre article.

6. Voir son article cité à la n. 2.

7. Cette question concerne le thème plus général de la terminologie des titres byzantins, un problème très complexe qui a été au centre des recherches louvanistes de ces dernières années. Les quelques observations qui suivent sont formulées en étroite collaboration avec Aurélie Gribomont.

8. Évidemment, cela n'était pas seulement le cas pour la terminologie relative aux textes compilateurs. Le terme ὑπόμνημα, par exemple, a évolué d'un simple aide-mémoire au commentaire proprement dit, comme l'a relevé A. Gribomont, La question du titre dans les textes de la littérature byzantine : quelques pistes de réflexion autour du terme ὑπόμνημα, *Byz.* 82, 2012, p. 89-112.

L'autre type de transmission se fait par la compilation d'extraits et même de textes complets (par exemple les florilèges et les chaînes)[9]. Bien qu'à ce propos, l'importante notion de συλλογή ait été introduite, à juste titre, par Paolo Odorico[10] pour définir une forme de la réalité culturelle byzantine, une brève recherche nous apprend que le terme même de συλλογή n'est pas massivement présent dans les titres des œuvres anthologiques byzantines : il y est fréquemment remplacé par son synonyme συναγωγή[11].

1. Les *Ἱερά* attribués à Jean Damascène[12]

En étudiant la littérature anthologique de l'époque qui nous concerne ici, on ne peut évidemment pas laisser de côté la compilation monumentale des *Sacra parallela* (*CPG* 8056) qui circule sous le nom de Jean Damascène. On sait que ce florilège a joué un rôle clé dans l'histoire des florilèges byzantins spirituels.

Depuis l'œuvre de pionnier due à Kurt Weitzmann[13], beaucoup d'historiens de l'art se sont concentrés sur le *Parisinus gr.* 923, témoin vénérable des *Sacra parallela* et trésor iconodoule, richement enluminé avec des centaines de miniatures. La date du manuscrit et l'endroit de sa confection ont suscité des discussions, parfois très animées, parmi les spécialistes[14]. Est-ce que cet exemplaire luxueux a été fait pendant le second iconoclasme – les années 814-843 – ou après le rétablissement du culte des icônes en 843 ? Rome, Jérusalem, Italie méridionale et, évidemment, Constantinople sont les candidats principaux pour ce qui est du lieu de confection ; la plupart des chercheurs sont enclins

9. Des propositions semblables pour catégoriser la transmission du savoir ont été formulées par M. Cacouros, La philosophie et les sciences du *trivium* et du *quadrivium* à Byzance de 1204 à 1453 entre tradition et innovation : les textes et l'enseignement, le cas de l'école du Prodrome (Pétra), dans *Philosophie et sciences à Byzance de 1204 à 1453 : les textes, les doctrines et leur transmission : actes de la table ronde organisée au XXe congrès international d'études byzantines (Paris, 2001)*, éd. par M. Cacouros et M.-H. Congourdeau (OLA 146), Leuven – Paris – Dudley MA 2006, p. 1-51, et M. Dubischar, Survival of the most condensed? Auxiliary texts, communications theory, and condensation of knowledge, dans *Condensing texts* (cité n. 4), p. 39-67.

10. Voir surtout sa contribution, très innovatrice : La cultura della συλλογή. 1, Il cosiddetto enciclopedismo bizantino ; 2, Le tavole del sapere di Giovanni Damasceno, *BZ* 83, 1990, p. 1-21 ; voir également son article Cadre d'exposition, cadre de pensée : la culture du recueil, dans *Encyclopedic trends in Byzantium?* (cité n. 4), p. 89-107.

11. Cependant, on retrouve συλλογή souvent dans les prologues aux œuvres, sous sa forme verbale συλλέγω.

12. Comme nous le montrerons à la fin de cette section, il semble que la version originelle des *Ἱερά* précède la période qui nous concerne ici. Toutefois, on a choisi d'accorder ici une place importante à cette anthologie, car la ramification de sa transmission s'est produite pendant les siècles sur lesquels on se concentre dans cet article.

13. *The miniatures of the Sacra parallela : Parisinus graecus 923* (Studies in manuscript illumination 8), Princeton NJ 1979.

14. On ne citera ici que l'article de J. Osborne, A note on the date of the *Sacra parallela* (Parisinus graecus 923), *Byz.* 51, 1981, p. 316-317, ainsi que les contributions plus récentes de M. Evangelatou, Word and image in the *Sacra parallela* (Codex Parisinus graecus 923), *DOP* 62, 2008, p. 113-197, et de M. Meyer, Chastity stripped bare : on temporal and eternal things in the *Sacra parallela*, *BMGS* 38, 2014, p. 1-23. On trouvera un état de la question, fait il y a une quinzaine d'années, dans L. Brubaker & J. Haldon, *Byzantium in the iconoclast era, c. 680-850. The sources : an annotated survey* (Birmingham Byzantine and Ottoman monographs 7), Aldershot 2001, p. 49-50.

à supposer un contexte monastique. Les spécialistes se sont également penchés sur les sources des enluminures conservées dans le manuscrit de Paris, ainsi que sur les liens étroits qui existent entre les textes cités et les images qui les accompagnent.

Pour ce qui est du texte même des *Sacra parallela*, on sait que jusqu'à récemment, presque personne n'a vraiment osé s'aventurer dans l'étude de la tradition manuscrite de la compilation, afin d'établir un texte critique fiable et de porter un jugement au moins probable sur les relations compliquées qui existent entre les multiples florilèges damascéniens. Malgré les travaux pionniers d'Angelo Mai, de Karl Holl, de Friedrich Loofs et de Marcel Richard, pour ne mentionner que quelques noms, c'est José Declerck qui a été le premier à entreprendre un tel projet philologique[15].

Dans ses contributions novatrices[16], Declerck a admirablement réussi à aller au-delà des résultats auxquels ses prédécesseurs avaient abouti pour les questions de date et d'auteur. Le titre utilisé partout pour désigner ce florilège monumental (« *Sacra parallela* ») n'est pas tout à fait correct, car il s'applique exclusivement au troisième livre de l'anthologie, où un grand nombre de vertus et de vices sont en fait présentés en parallèle : dans sa totalité, la compilation originale s'appelait *Ἱερά*. On sait également que les *Ἱερά* étaient composés de trois livres bien distincts, dont les deux premiers, centrés respectivement sur Dieu et sur la condition humaine, sont organisés en chapitres, avec des titres propres. L'organisation alphabétique du matériel est bien évidente, les mots-clés, qui sont cités dans les titres, immédiatement après le mot introductif περί, suivant l'ordre alphabétique[17].

La transmission manuscrite des *Ἱερά* est terriblement compliquée, ce qui, en premier lieu, est dû au fait que malheureusement, l'anthologie originale n'est pas parvenue jusqu'à nous ; dès lors, on ne dispose que d'un vrai océan de versions différentes qui finalement reviennent toutes à la compilation originale perdue aujourd'hui. Relevons tout brièvement les recensions majeures du florilège. Tout d'abord, on signalera les deux manuscrits vénérables renfermant seulement les deux premiers livres, sans qu'il y ait eu d'insertion de chapitres supplémentaires pris aux autres livres : le *Parisinus, Coislinianus* 276 et le *Vaticanus gr.* 1553, datables tous les deux du xᵉ siècle, sont les seuls témoins connus de cette recension[18]. Une version plus longue du deuxième livre se rencontre dans le codex 9 du monastère des Vlatées à Thessalonique (du ɪxᵉ ou du xᵉ siècle semble-t-il), le témoin

15. Dans un futur prochain, son édition critique paraîtra dans la *Series Graeca* du *Corpus Christianorum*, et cette publication sera un événement de tout premier ordre. Il n'y a rien étonnant à ce que, pour l'état de la question qui est offert ici, nous nous soyons basés sur ce que Declerck a déjà fait paraître à ce propos (voir la note suivante).

16. Voir *Eustathii Antiocheni, patris Nicaeni, Opera quae supersunt omnia*, ed. J. H. Declerck (CCSG 51), Turnhout – Leuven 2002, p. cccxxvii-cccxxxvii ; J. H. Declerck, Les extraits des *Sacra parallela* attribués à Jean Damascène, dans *Titi Bostrensis Contra Manichaeos libri IV Graece et Syriace*, textum Graecum librorum I-III, 30A ed. A. Roman adiuvante T. S. Schmidt, textum Syriacum ed. P.-H. Poirier et É. Crégheur (CCSG 82), Turnhout 2013, p. cix-cxxxvii ; Id., Les *Sacra parallela* nettement antérieurs à Jean Damascène : retour à la datation de Michel Le Quien, *Byz.* 85, 2015, p. 27-65, où on retrouvera toute la littérature antérieure.

17. Cette disposition alphabétique (qui est absente du troisième livre, les vrais « lieux parallèles », qui sont d'un caractère totalement différent) semble caractériser tout particulièrement la production anthologique dans la période qui nous concerne ici.

18. Quelques extraits du *Vaticanus gr.* 1553 sont édités par Angelo Mai et reproduits plus tard dans la *PG* 86, col. 2017-2100.

unique de ce qu'on appelle le *Florilegium Thessalonicense*. Dans d'autres recensions, les trois livres sont mélangés, ce qui obscurcit évidemment la transmission du florilège. On citera tout d'abord le célèbre *Florilegium Vaticanum*, la seule version du florilège à être publiée intégralement jusqu'ici. Le manuscrit de cette recension le plus important est le *Vaticanus gr.* 1236, du xve siècle, qui est à l'origine de la désignation de cette recension ; il est également intéressant de noter qu'un descendant du *Vaticanus* a été la source de l'*editio princeps* établie en 1712 par le dominicain Michel Le Quien (1661-1733)[19]. Une autre de ces recensions mixtes est le *Florilegium Rupefucaldinum*, conservé dans le *Berolinensis gr.* 46 (*Phillippicus* 1450), un manuscrit du xiie siècle, qui jadis a appartenu à la bibliothèque du cardinal François de la Rochefoucauld[20]. Finalement, on signalera encore une branche de la tradition qui renferme une recension très abrégée et est connue sous le nom de « Florilège *PML^b* » ; en effet, elle nous est transmise par trois manuscrits majeurs, le *Parisinus gr.* 923, déjà mentionné (du ixe siècle), le *Venetus, Marcianus gr.* 138 (du xe-xie siècle) et le *Florentinus, Mediceus-Laurentianus plut.* 8, 22 (du xive siècle).

Le caractère purement chrétien des *Ἱερά* est directement visible, avec, comme sources, l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi qu'un grand nombre de Pères de l'Église ; seuls Philon d'Alexandrie et Flavius Josèphe font exception, mais on sait que ces deux écrivains étaient bien aimés par les auteurs chrétiens. Malheureusement, il est trop tôt pour déterminer la valeur du texte conservé dans les *Ἱερά*[21] ; c'est pour cette raison qu'on attend avec impatience l'édition critique de cette œuvre.

Un problème épineux porte sur l'identification du compilateur de l'anthologie, ainsi que sur sa date et son origine : il suffit de rappeler la polémique animée à ce propos entre Friedrich Loofs et Karl Holl. Dans la littérature scientifique[22], on lit souvent que la recension originale du florilège aurait été rédigée par Jean Damascène lui-même ou, au moins, sur sa demande. Si cette attribution est correcte, cela nous permettrait de dater le florilège du viiie siècle et de lui supposer une origine palestinienne (plus particulièrement la Grande Laure de Saint-Sabas à Jérusalem). C'est à Declerck[23] que revient le mérite d'avoir réouvert ce dossier et d'avoir réévalué les éléments dont on dispose pour se prononcer à ce propos, en ajoutant d'autres qui sont totalement nouveaux. À juste titre nous semble-t-il, il a relevé, dans les *Ἱερά* ainsi que dans des scholies qui les accompagnent, un certain nombre d'échos d'événements très clairs qui, dans un passé tout récent, s'étaient produits sous les règnes des empereurs Phocas (602-610) et Héraclius (610-641)[24], ce qui nous amène à situer la compilation des *Ἱερά* originaux dans le premier quart du viie siècle. L'étude des titres et des attributions qu'on trouve dans les manuscrits nous apprend que, dans les recensions les plus anciennes, l'anthologie est attribuée à un moine Jean ou à un Jean qui fut moine et prêtre, sans qu'il soit toutefois précisé qu'il s'agit ici

19. Cette édition est reproduite plus tard dans les volumes 95 et 96 de la *Patrologia Graeca* de Jacques-Paul Migne.

20. Une table des matières et un choix de textes de ce *Florilegium Rupefucaldinum* sont publiés dans la *PG* 96, col. 441-544 (d'après l'édition de Michel Le Quien).

21. Pour ce qui est de Titus de Bostra, des citations littérales alternent avec des fragments considérablement remaniés vis-à-vis de leur source : voir Declerck, Les extraits (cité n. 16), p. cxx-cxxv.

22. On ne citera ici que Richard, Florilèges spirituels grecs (cité n. 2), col. 476-477.

23. Voir surtout Declerck, Les *Sacra parallela* (cité n. 16), p. 41-55.

24. Par exemple la prise de Jérusalem par les Perses en 614.

de Jean Damascène. Quoi qu'il en soit, il y a des indices assez probants pour conclure que ce Jean mystérieux a travaillé en Palestine, très probablement à la Grande Laure de Saint-Sabas. En d'autres termes, ce Jean a été actif à Saint-Sabas à la même époque que le moine Antiochus, auteur d'une compilation similaire, les *Pandecta Scripturae Sacrae* (*CPG* 7843), une œuvre qui a joui d'une popularité extraordinaire, dont témoignent les 150 témoins manuscrits énumérés dans la base de données de *Pinakes*; en effet, tout comme Jean, le moine Antiochus a été témoin de la chute de Jérusalem en 614.

2. Le *Florilegium Hierosolymitanum*

Passons maintenant, comme il est presque naturel, à une autre anthologie importante, apparentée aux *Ἱερά* : cette parenté est la raison pour laquelle Richard l'a rangée parmi les « florilèges damascéniens »[25]. Il s'agit du prétendu *Florilège de Jérusalem*, cet autre exemple éloquent de l'art de la compilation dans lequel les Byzantins ont tellement excellé. Le témoin majeur de ce florilège est le *Hierosolymitanus, Sancti Sepulchri* 15, vénérable codex de parchemin datant très probablement du x[e] siècle[26] : c'est d'après le fonds de ce manuscrit que le florilège a été nommé[27]. On notera qu'on se trouve une fois de plus en terre palestinienne, tout comme l'a été le cas, semble-t-il, des *Ἱερά*. Il s'agit ici d'une anthologie très hybride : elle présente en parallèle, pour les Lettres Alpha à Epsilon, quatre recensions du texte, correspondant à quatre florilèges préexistants, c'est-à-dire trois florilèges damascéniens et le *Florilegium Coislinianum*, sur lequel on se concentrera ci-dessous. Il est clair que le *Florilegium Hierosolymitanum* représente une sorte de point d'aboutissement, bien réfléchi, dans la mesure où il reclasse, en les harmonisant, des florilèges antérieurs, tout à fait différents, sans mélanger ces quatre anthologies, mais en évitant, la plupart du temps, les doublets. Arrêtons-nous brièvement à la Lettre Alpha pour illustrer cette méthode de travail. Les 60 chapitres du premier livre (κεφάλαια τοῦ α′ βιβλίου, dit le manuscrit de Jérusalem) de cette Lettre coïncident

25. Voir la référence dans la note suivante.

26. Pour une description du manuscrit, voir A. Παπαδοπουλος-Κεραμευς [A. Papadopoulos-Kerameus], *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη ἤτοι κατάλογος τῶν ἐν ταῖς βιβλιοθήκαις τοῦ ἁγιωτάτου ἀποστολικοῦ τε καὶ καθολικοῦ ὀρθοδόξου πατριαρχικοῦ θρόνου τῶν Ἱεροσολύμων καὶ πάσης Παλαιστίνης ἀποκειμένων ἑλληνικῶν κωδίκων. 1*, Ἐν Πετρουπόλει 1891, p. 65-68. Sur le *Florilegium Hierosolymitanum* en général et ce manuscrit en particulier, on ne citera que les publications suivantes : K. Holl, *Die Sacra Parallela des Johannes Damascenus* (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 16, 1), Leipzig 1897, p. 114-132; Richard, Florilèges spirituels grecs (cité n. 2), col. 483-484 (sur ce florilège même) et 485 (sur le lien, discuté ci-dessous, qui existe entre le *Florilegium Hierosolymitanum* et la première recension du *Florilegium Coislinianum*) – on y ajoutera les trois premières pages de l'appendice rejeté à la fin du premier volume de la reprise, en 1976, dans les *Opera minora* de Richard (voir ci-dessus, n. 2); *Maximi Confessoris Quaestiones et Dubia*, ed. J. H. Declerck (CCSG 10), Turnhout – Leuven 1982, p. ccxiii-ccxiv; T. Fernández, *Book Alpha of the Florilegium Coislinianum : a critical edition with a philological introduction*, dissertation de doctorat non publiée, Leuven 2010, p. lxiv-lxviii et cxxxiv-cxxxviii.

27. On dispose également d'un manuscrit qui est un apographe du codex de Jérusalem : l'*Atheniensis, Metochion Sancti Sepulchri* 274, qui se trouvait jadis à Constantinople et date du xiv[e] siècle. Pour une description du codex d'Athènes, consulter Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη* (cité n. 26). *4*, Ἐν Πετρουπόλει 1899, p. 252-253. Nous remercions José Maksimczuk pour des informations additionnelles.

parfaitement avec une version augmentée du *Florilegium Vaticanum*, qui est donc cité dans son intégralité. Les trois autres livres de la Lettre Alpha constituent des abrégés de trois florilèges, en supprimant les extraits qui ont déjà été cités dans le premier livre. En voici les détails : les 11 chapitres du deuxième livre se retrouvent dans le Ier livre des *Ἱερά*, dans la version du *Parisinus, Coislinianus* 276, déjà mentionné ; les 45 chapitres du troisième livre correspondent au *Florilegium Thessalonicense* ; finalement, des 103 chapitres que renferme la Lettre Alpha du *Florilège Coislin*, le manuscrit de Jérusalem en a repris 85 qui constituent le quatrième livre de sa première Lettre, en omettant les extraits 8-11, 26, 42-43, 48-52, 63, 68-72[28] ; on notera que le quatrième livre du *Florilège de Jérusalem* est apparenté à la première recension du *Florilège Coislin*.

3. Le *Florilegium Coislinianum*

À plusieurs reprises, nous avons déjà signalé le nom du *Florilegium Coislinianum*. Depuis des années, l'équipe byzantine de la KU Leuven s'est concentrée sur cette anthologie monumentale, n'ayant pas seulement établi le texte critique des Lettres Alpha, Bèta, Gamma, Èta, Thèta, Xi et Psi, mais également préparé un bon nombre d'études accompagnant nos éditions[29]. Résumons très brièvement les résultats de nos recherches. Il s'agit d'une anthologie monumentale conservée dans trois recensions, chacune d'entre elles étant déjà attestée dans des témoins du xe siècle. On se concentrera sur les manuscrits principaux, en laissant donc de côté les multiples témoins qui n'ont conservé qu'une toute petite partie de la compilation.

Le codex A, le *Parisinus, Coislinianus* 294, du xie-xiie siècle, est le seul témoin de la première recension et a donné son nom à l'ensemble du florilège ; il s'achève mutilé au milieu de la Lettre Omikron. Comme on l'a déjà montré ci-dessus, le codex T, le *Hierosolymitanus, Sancti Sepulchri* 15, du xe siècle, ainsi que l'*Atheniensis (olim Constantinopolitanus), Metochion Sancti Sepulchri* 274, du xive siècle, sont les seuls témoins du *Florilegium Hierosolymitanum* qui ne renferment que les cinq premières Lettres du florilège : on sait que le quatrième florilège cité dans le *Florilège de Jérusalem* dépend de la recension I du *Florilegium Coislinianum*.

Les deux témoins majeurs de la deuxième recension sont : le *Parisinus gr.* 924, du xe siècle (manuscrit C), pour lequel on signalera la perte d'un bon nombre de folios, et l'*Atheniensis, Bibliotheca Nationalis* 464, également du xe siècle (manuscrit B), qui

28. Les numéros des extraits se réfèrent à Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26). Actuellement, cette édition est sous presse pour la Series Graeca du Corpus Christianorum (vol. 66).

29. L'édition la plus récente est celle de la Lettre Thèta : R. Ceulemans, P. Van Deun & S. Van Pee, La vision des quatre bêtes, la *Théotokos*, les douze trônes et d'autres thèmes : la Lettre Θ du *Florilège Coislin*, *Byz.* 86, 2016, p. 91-128, article qui guidera le lecteur à toutes les autres éditions et aux études antérieures, auxquelles on ajoutera : P. Van Deun, Un extrait pseudo-chrysostomien sur l'intempérance et la lèpre (CPG 4878), dans *Philologie, herméneutique et histoire des textes entre Orient et Occident : mélanges en hommage à Sever J. Voicu*, éd. par F. P. Barone, C. Macé & P. A. Ubierna (Instrumenta patristica et mediaevalia 73), Turnhout 2017, p. 1037-1052 et J. P. Maksimczuk, Chapter E 17 of the *Florilegium Coislinianum* and its relationship with earlier iconodule anthologies, *MEG* 16, 2016, p. 165-183. L'édition critique de la Lettre Rhô paraîtra dans *Byz.* 87, 2017, et celle des Lettres Delta, Epsilon et Zèta est préparée par José Maksimczuk dans le cadre d'une thèse de doctorat dirigée par les auteurs de cet article.

s'arrête abruptement au milieu de la Lettre Tau. De B, on possède deux apographes : le *Parisinus gr.* 1096 (manuscrit P), du xvi[e] siècle, ne contenant que l'intégralité de la Lettre Alpha, ainsi qu'une partie de Bèta ; le *Bruxellensis,* Bibliothèque Royale Albert I[er], IV 881 (manuscrit S), qui a été transcrit, en 1542, par le copiste Jean Katelos de Nauplie, avant que B n'ait perdu sa section finale.

La transmission de la troisième recension est plus riche, avec beaucoup de manuscrits partiels. Les cinq témoins majeurs sont : le *Mediolanensis, Ambrosianus* Q 74 sup., du x[e] siècle (manuscrit D) ; l'*Athous, Iviron* 38 (G) et l'*Argentoratensis, Bibliotheca Nationalis et Universitatis gr.* 12 (E), revenant tous les deux au prêtre Syméon Kalliandrès de Rhodes, qui les a transcrits respectivement en 1281-1282 et 1285-1286 ; l'*Atheniensis, Bibliotheca Nationalis* 329, du xiii[e]-xiv[e] siècle (F) ; le *Vaticanus gr.* 491, de la seconde moitié du xiii[e] siècle (sigle H), qui s'arrête au milieu de la Lettre Kappa. On sait que cette troisième recension est plus courte que les deux autres.

La matière traitée est classée selon l'ordre alphabétique, tout comme dans les *Ἱερά*, mais il y a toutefois des différences. Dans les *Ἱερά*, l'ordre alphabétique est immédiatement visible dans le titre des chapitres (τίτλοι), le mot-clé étant donné au génitif directement après le mot περί. Ceci n'est souvent pas le cas du *Florilegium Coislinianum*, où il n'est pas toujours facile de trouver le mot-clé qui dirige le chapitre (appelé κεφάλαιον et non τίτλος) ; on citera ici, à titre d'exemples, Περὶ τῆς ἐν παραδείσῳ διαγωγῆς Ἀδάμ (chapitre 13 de la Lettre Alpha), Τί χρὴ λέγειν πρὸς τοὺς ἐπαποροῦντας, εἰ μετὰ τὴν ἁμαρτίαν ἡ παιδοποιία, πῶς ἂν ἐγένετο τὰ τῶν ἀνθρώπων πλήθη, εἰ ἀναμάρτητοι διέμειναν οἱ ἐξ ἀρχῆς (chapitre 14 de la Lettre Alpha) et Τί τὸ δρέπανόν ἐστιν ὃ ὁ προφήτης Ζαχαρίας τεθέαται καὶ τί τὸ μέτρον τοῦ μήκους καὶ τοῦ πλάτους, καὶ τὰ ἑξῆς (premier chapitre de la Lettre Delta).

Mais il y a encore d'autres différences entre les *Ἱερά* et le *Florilège Coislin* : très souvent les extraits cités dans le *Florilège Coislin* sont beaucoup plus longs que ceux repris dans les *Ἱερά* ; et à l'intérieur des chapitres des *Ἱερά*, les extraits sont regroupés par auteur, tandis que le compilateur du *Florilège Coislin* adopte plutôt un arrangement thématique dans lequel des citations d'un même auteur ne se succèdent pas toujours. Présentons comme seul exemple la structure et le contenu de la Lettre Epsilon en forme schématique :

ἐμφύσημα	Chrysostome, Cyrille d'Alexandrie
εὐχή et la différence vis-à-vis de προσευχή	Ancien et Nouveau Testament, Jean Chrysostome, Maxime le Confesseur, Grégoire de Nysse, Chrysostome, Grégoire de Nysse
ἔργα	Ancien et Nouveau Testament, Basile de Césarée
εὐπραγία opposé à δυσπραγία	Ancien Testament, Grégoire de Nazianze, Basile de Césarée
ἐχθροί	Ancien Testament, Maxime le Confesseur, Ancien Testament, Grégoire de Nazianze, Nil d'Ancyre, Chrysostome
οἱ ἐπιβουλεύοντες	Ancien Testament
ἐπιθυμία et ἐπιθυμέω	Ancien et Nouveau Testament
εὐεργεσία	Ancien Testament, Chrysostome, Nil d'Ancyre
ἐλεημοσύνη	Ancien et Nouveau Testament, Chrysostome, Grégoire de Nazianze, Athanase d'Alexandrie, Ancien et Nouveau Testament, Chrysostome, Basile de Césarée, Sévérien de Gabala, Jean Chrysostome

εἰκόνες	Pseudo-Denys, Méthode d'Olympe, Épiphane, Basile de Césarée, Cyrille d'Alexandrie, Chrysostome, dialogue iconophile attribué à un certain Moschos, Théodore Studite

On notera que la section sur les images s'achève sur le texte le plus récent cité dans le florilège : un extrait de la *Lettre* 57 de Théodore Studite, achevée soit en 797, soit en 809-811, permettant de fixer un *terminus post quem* bien précis pour la date de la compilation. Comme on le sait déjà, les témoins les plus anciens datent du xᵉ siècle, ce qui donne un *terminus ante quem*, mais malheureusement aucun de ces manuscrits n'a reçu une date précise. Tous ces éléments permettent de dater le florilège, approximativement il est vrai, entre le début du ixᵉ et la fin du xᵉ siècle[30].

Certains éléments tendent à situer l'endroit de compilation en Italie méridionale ou en Sicile, mais cette hypothèse doit encore être confirmée, car une origine constantinopolitaine n'est pas exclue non plus[31]. Toutefois, si en effet la thèse d'une origine italienne ou sicilienne s'avère être correcte, on a de nouveau un florilège-clé qui, tout comme les *Ἱερά*, a été compilé hors de la capitale.

Il reste également extrêmement difficile de se prononcer sur les fonctions de la compilation et sur ses lecteurs[32] : il est en fait plus facile de dire ce que le florilège n'est pas. Tout d'abord, il est parfaitement clair qu'il ne s'agit pas d'une anthologie dogmatique, ni polémique, bien qu'il renferme quelques sections doctrinales, comme la *Lettre* iconophile de Théodore Studite, déjà mentionnée ci-dessus, ainsi que les ἐπαπορητικὰ κεφάλαια κατὰ τῶν Ἰουδαίων, au début de la Lettre Iota, une modeste compilation[33] offrant des questions à poser aux juifs dans un débat. Le *Florilegium Coislinianum* n'appartient pas non plus au genre littéraire des questions et réponses, bien qu'un bon nombre des chapitres soient introduits par une question[34]. La plupart du temps, les extraits sont trop longs pour qu'ils puissent jouer le rôle d'aide à la mémoire. Aucun extrait du florilège n'a un contenu purement liturgique ni canonique. Ce qui est sûr, c'est son but didactique, avec un traitement assez systématique de différents aspects de la théologie et de la spiritualité, la structure alphabétique facilitant évidemment l'usage. Contrairement aux *Ἱερά*, qui sont plutôt un grand manuel pour la vie morale des moines, le *Florilegium Coislinianum,*

30. Sur le problème difficile de la datation précise du florilège, on consultera surtout R. Ceulemans, I. De Vos, E. Gielen & P. Van Deun, La continuation de l'exploration du Florilegium Coislinianum : la Lettre Èta, *Byz.* 81, 2011, p. 74-126, ici p. 90-92.

31. À ce propos, lire surtout Ceulemans, Van Deun & Van Pee, La vision (cité n. 29), p. 101-102 ; Ceulemans, De Vos, Gielen et Van Deun, La continuation (cité n. 30), p. 92-93.

32. Pour ce qui suit, nous nous sommes basés sur nos propres observations, ainsi que sur les pages admirables que Fernández (*Book Alpha* [cité n. 26], p. xxix-xxxii) a consacrées à ce problème.

33. Éditée par V. Déroche, La polémique anti-judaïque au viᵉ et au viiᵉ siècle : un mémento inédit, les *Képhalaia*, *TM* 11, 1991, p. 275-311, repris dans G. Dagron & V. Déroche, *Juifs et chrétiens en Orient byzantin* (Bilans de recherche 5), Paris 2010, p. 275-311 ; on y ajoutera l'article de V. Déroche, Les dialogues *adversus Iudaeos* face aux genres parallèles, dans *Les dialogues* Adversus Iudaeos *: permanences et mutations d'une tradition polémique : actes du colloque international organisé les 7 et 8 décembre 2011 à l'université de Paris-Sorbonne*, éd. par S. Morlet, O. Munnich & B. Pouderon (Collection des Études augustiniennes. Série Antiquité 196), Paris 2013, p. 257-266, plus particulièrement 257-261.

34. On citera, à titre d'exemples, les chapitres nᵒˢ 2 et 6 de la Lettre Èta (respectivement Πῶς ἐστι σάββατον ὁ Θεός; et Τί σημαίνουσιν αἱ νεομηνίαι;) et le deuxième chapitre de la Lettre Xi (Τί διαφέρει τὸ ξύλον τῆς ζωῆς τοῦ ξύλου τῆς γνώσεως;).

qui contient par exemple un bon nombre d'extraits du Pseudo-Denys et de Némésius d'Émèse, auteurs totalement absents des *Ἱερά*, est plutôt destiné à un public de clercs assez cultivé. Mais assez troublant est le titre général le plus vieux qu'on ne trouve que dans un seul manuscrit du *Florilegium Coislinianum*, le témoin C, appartenant à l'excellente deuxième recension. On y lit : Ἑρμηνεία κατὰ στοιχεῖον τῆς θείας γραφῆς, κεφάλ[αια] σμς´ (f. 1), donc une exégèse de la Sainte Écriture, organisée en chapitres. Voici une constatation très intéressante, car beaucoup d'extraits donnent en effet l'explication d'un passage biblique : on ne citera ici que le chapitre 30 de la Lettre Alpha, introduit par la question Πῶς νοητέον τὸ *Πᾶν ἄρσεν διανοῖγον μήτραν* (Lc 2,23), l'extrait 97 de la Lettre Alpha donnant l'exégèse de 1 P 4,6[35], l'extrait 98 de la même Lettre (sur Ps 148,7)[36], le chapitre 7 de la Lettre Èta (sur Ps 64,12), le chapitre 16, très long (85 lignes), de la Lettre Èta (à propos de Mt 24,36 ou de Mc 13,32) et tous les 3 chapitres de la Lettre Xi expliquant Gn 2,9 (sur l'arbre de la connaissance du bien et du mal). Mais il est toutefois clair qu'on ne peut pas caractériser le florilège comme une sorte de commentaire biblique systématique.

Quelle est l'importance du *Florilegium Coislinianum* ? On sait tout d'abord qu'il contient un bon nombre d'extraits qui ne sont pas connus par ailleurs ou dont la transmission est très pauvre : on ne citera ici que les morceaux qui sont cités dans le florilège et qui reviennent à Cosmas Vestitor, à un mystérieux Léonce de Damas, à Titus de Bostra, à Eustathe d'Antioche, au Pseudo-Chrysostome et à l'exégèse de l'Évangile de S. Matthieu d'Athanase d'Alexandrie et de Cyrille d'Alexandrie. Pour ce qui est des fragments des textes qui ont connu une tradition directe plus abondante, le rôle du *Florilège Coislin* comme témoin indirect est assez ambigu. En effet, d'un côté, il y a des extraits citant très librement les sources ; cela est, par exemple, le cas de l'extrait 15 de la Lettre Èta qui paraphrase un passage de Sévérien de Gabala. De l'autre côté – et cette constatation s'impose la plupart du temps –, le florilège cite (assez) littéralement sa source, ce qui augmente évidemment l'importance de l'anthologie comme témoin indirect[37].

Quelle a été la position du *Florilegium Coislinianum* parmi les anthologies de la même époque, tout particulièrement vis-à-vis des *Ἱερά* ? Il s'agit de nouveau d'un problème difficile à résoudre, surtout parce qu'on attend encore l'édition critique intégrale du *Florilegium Coislinianum* et celle des *Ἱερά*, avant qu'on puisse porter un jugement définitif à ce propos[38]. Il est clair qu'il y a eu des liens étroits entre ces deux florilèges, parce qu'ils

35. L'exégèse, qui revient à Maxime le Confesseur, est précédée de l'indication ἑρμηνεία.

36. Le passage biblique est d'ailleurs introduit par le lemme κείμενον, et le commentaire, qui est attribué à Athanase d'Alexandrie, par le mot ἑρμηνεία.

37. Un bon cas est offert par les extraits pris à Maxime le Confesseur ; à titre d'exemple, on ne citera ici que l'édition de son *Commentaire sur le notre Père* (*CPG* 7691) : *Maximi Confessoris Opuscula exegetica duo*, ed. P. Van Deun (CCSG 23), Turnhout – Leuven 1991, p. CLV-CLVII.

38. Pour les relations entre le *Florilegium Coislinianum* et les *Ἱερά*, consulter I. De Vos, E. Gielen, C. Macé & P. Van Deun, L'art de compiler à Byzance : la Lettre Γ du Florilège Coislin, *Byz.* 78, 2008, p. 159-223, ici p. 173-177 ; Eid., La Lettre B du Florilège Coislin : editio princeps, *Byz.* 80, 2010, p. 72-120, ici p. 80-82 ; Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26), p. XXXIII-XLIII ; Id., The *Florilegium Coislinianum* and Byzantine encyclopaedism, dans *Sailing to Byzantium : papers from the first and second postgraduate forums in Byzantine studies*, ed. by S. Neocleous, Newcastle-upon-Tyne 2009, p. 127-144, ici p. 134-142 ; R. Ceulemans, E. De Ridder, K. Levrie & P. Van Deun, Sur le mensonge l'âme de l'homme et les faux prophètes : la Lettre Ψ du *Florilège Coislin*, *Byz.* 83, 2013, p. 49-82, ici p. 60-61.

ont en commun un grand nombre d'extraits, souvent précédés de titres identiques ou fort similaires et ayant des variantes communes contre le texte-source. Pour ce qui est des sections communes dans les Lettres déjà étudiées, il est très curieux qu'il s'agisse très souvent de citations bibliques, mais les deux florilèges partagent également nombre de citations des Pères. Mais la situation n'est pas identique partout et diffère d'une Lettre à l'autre. En effet, il y a des Lettres qui ne partagent aucun extrait avec les *Ἱερά* – c'est, par exemple, le cas des Lettres Èta, Xi et Rhô –, tandis que pour d'autres Lettres, telles Alpha, Bèta, Gamma, Thèta et Psi, on lit plusieurs petites sections « damascéniennes ». Dans ces cas où on pouvait faire la comparaison entre les deux florilèges, la conclusion a été assez troublante et ambiguë. En effet, dans les *Ἱερά*, les citations sont parfois beaucoup plus proches du texte de la source qu'elles ne le sont dans le *Florilegium Coislinianum*, mais les *Ἱερά* s'y caractérisent par plusieurs petites omissions et inversions, ce qui permet de conclure que les *Ἱερά* n'ont pas été la source du *Florilegium Coislinianum*. Mais le contraire se produit également : dans ces cas, c'est le *Florilegium Coislinianum*, et non les *Ἱερά*, qui renferme la leçon la plus originale de la source. Il semble donc que ces deux anthologies descendent, indépendamment l'une de l'autre, d'une source commune, perdue aujourd'hui.

Ce qui semble plus sûr est le lien qui unit le *Florilegium Coislinianum* et les *Loci communes* du Pseudo-Maxime le Confesseur (*CPG* 7718). Avec les *Loci communes* on fait un petit détour dans le monde des gnomologes sacro-profanes qui combinent la sagesse des chrétiens et celle de la tradition païenne, pour stimuler et guider la vie spirituelle de l'homme. Il semble que les premières initiatives à ce propos soient précisément lancées aux IXe-Xe siècles, pendant la période qui nous concerne dans cette contribution. On constate que dans la plupart des cas, il s'agit de recueils restés anonymes. Un des exemples les plus importants est la compilation connue sous le nom de *Loci communes*, dont la version la plus ancienne daterait de la fin du IXe siècle ou du début du Xe siècle, donc à peu près contemporaine du *Florilegium Coislinianum*[39]. Très souvent, les versions différentes des *Loci communes* ont connu une transmission manuscrite abondante, ce qui témoigne de la popularité et de l'influence de cette compilation, dans laquelle les morceaux cités sont regroupés en 71 grandes sections centrées sur des thèmes moraux bien précis. On sait que la partie païenne des *Loci communes* semble coïncider avec une partie d'une autre compilation qui circule sous le nom de *Corpus Parisinum*[40].

Nous avons essayé de montrer[41] que, pour les extraits que le *Florilegium Coislinianum* et les *Loci Communes* ont en commun, ce sont les *Loci Communes* qui semblent dépendre du *Florilège Coislin*, et non des *Ἱερά* comme on l'avait suggéré jusqu'à une époque très récente. Mais cette thèse doit encore être corroborée, car notamment pour la Lettre Alpha, la situation est beaucoup moins claire[42].

39. La datation de toutes les recensions des *Loci communes* reste toutefois problématique.

40. Il s'agit d'une situation extrêmement compliquée, car le *Corpus Parisinum* (nommé d'après le *Parisinus gr.* 1168, un de ses trois témoins) est une compilation hybride, qui daterait de la première moitié du IXe siècle et qui se compose de plusieurs autres florilèges.

41. On consultera DE VOS, GIELEN, MACÉ & VAN DEUN, L'art de compiler (cité n. 38), p. 173-177, et EID., La Lettre B (cité n. 38), p. 81-83.

42. Voir FERNÁNDEZ, *Book Alpha* (cité n. 26), p. XLIV-XLVI.

4. Jean VII le Grammairien compilateur iconoclaste

On aura pu constater que la plupart des anthologies sur lesquelles on s'est penché jusqu'ici, sont restées anonymes. On peut toutefois relever le nom d'un seul compilateur qui a œuvré pendant la période qui nous concerne ici : il s'agit de Jean VII le Grammairien qui a été patriarche de Constantinople entre 837 et 843 et célèbre partisan de la cause iconoclaste[43]. Paul Lemerle[44] a consacré quelques pages admirables à ce « patriarche sorcier »[45], dont le surnom γραμματικός pourrait suggérer qu'il a été professeur dans la capitale. Il fut frappé d'une *damnatio memoriae* radicale, car de lui ne restent que quelques pages de texte grec[46] ; de plus, ses adversaires iconodoules ont déformé l'image de Jean[47]. Dans ce qui suit, nous voudrions le tirer un peu de l'ombre et suggérer qu'il aurait peut-être été une des grandes étoiles qui ont brillé au ciel byzantin de la première moitié du IXe siècle. C'est plus particulièrement sur son travail de compilateur que nous nous concentrerons ici.

Dans son édition du *Gnomologium* de Jean Georgidès, Paolo Odorico a lancé l'hypothèse, bien fondée semble-t-il, que Jean le Grammairien a été le compilateur du florilège appelé conventionnellement *Florilegium Marcianum*, qui renferme environ 400 sentences sacro-profanes, très courtes, regroupées par ordre alphabétique[48]. Le seul témoin du florilège, le *Venetus, Marcianus gr.* 23, qui daterait de la seconde moitié du Xe siècle, est muni d'un grand nombre de scholies marginales, ce qui rend vraisemblable la thèse qu'il s'agit ici d'un exemplaire destiné à l'usage privé d'une seule personne. C'est une constatation assez étonnante, car la plupart des *gnomologia* sacro-profanes antérieurs sont anonymisés et destinés à circuler librement ; l'« individualisation » des gnomologes

43. À son propos, voir *PmbZ* 3199. Références additionnelles dans *The Greek Life of St. Leo bishop of Catania (BHG 981b)*, text & notes by A. G. Alexakis, transl. by S. Wessel (Subsidia hagiographica 91), Bruxelles 2011, p. 64, n. 110.

44. Lemerle, *Premier humanisme*, p. 135-147.

45. Cette qualification provient du titre de l'article de L. Bréhier, Un patriarche sorcier à Constantinople, *Revue de l'Orient chrétien* 9, 1904, p. 261-268. Sur cette image de Jean le Grammairien, voir aussi par exemple P. Odorico, « Parce que je suis ignorant » : imitatio/variatio dans la chronique de Georges le Moine, dans *Imitatio, Aemulatio, Variatio : Akten des internationalen wissenschaftlichen Symposions zur byzantinischen Sprache und Literatur (Wien, 22.-25. Oktober 2008)*, hrsg. von A. Rhoby & E. Schiffer (Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 21), Wien 2010, p. 209-216, ici p. 214-215.

46. Voir surtout les quelques bribes relevées dans l'article de J. Gouillard, Fragments inédits d'un antirrhétique de Jean le Grammairien, *REB* 24, 1966, p. 171-181.

47. Voir notre n. 45 pour un exemple.

48. P. Odorico, *Il prato e l'ape : il sapere sentenzioso del monaco Giovanni* (WBS 17), Wien 1986, p. 14-25. Odorico s'est basé sur le contenu et l'arrangement du florilège, permettant de penser à un compilateur érudit œuvrant dans un milieu iconoclaste du IXe siècle ; il y a également des additions écrites par l'auteur lui-même et ajoutées dans les marges et à la fin du manuscrit, nous informant que le nom du compilateur fut un certain Jean, qui, selon Odorico, peut être identifié avec Jean VII le Grammairien (ou un secrétaire homonyme). Pour cette identification, on consultera également les trois articles d'Odorico suivants : Uno gnomologio bizantino, dans *Miscellanea 2 dell'Istituto di studi bizantini e neogreci dell'Università di Padova*, Padova 1979, p. 95-113 ; «… Alia nullius momenti» : a proposito della letteratura dei marginalia, *BZ* 78, 1985, p. 23-36 (plus particulièrement p. 23-26) ; Gli gnomologi greci sacro-profani : una presentazione, dans *Aspetti di letteratura gnomica nel mondo antico. 2*, a cura di M. S. Funghi (Accademia Toscana di Scienze e Lettere "La Colombaria". Studi 225), Firenze 2004, p. 61-96 (plus particulièrement p. 77-80).

est visible, selon Odorico, à partir du xe siècle, une évolution dont témoigne également le *Gnomologe* de Georgidès qui dépend partiellement du *Florilegium Marcianum* et date du xe siècle[49].

C'est principalement à la *Chronique* iconophile du « Scriptor incertus de Leone Armeno », à l'œuvre du patriarche Nicéphore Ier et à quelques documents hagiographiques, que nous devons de savoir qu'au début de l'année 814, l'empereur Léon V l'Arménien a installé une commission dont Jean le Grammairien, à ce moment higoumène au monastère constantinopolitain des Saints-Serge-et-Bacchus, semble avoir été le président[50]. Le but de cette entreprise a été de chercher et de rassembler, à Constantinople et dans les environs de la capitale, le plus possible de manuscrits, permettant d'étayer leur conviction iconoclaste ; en décembre 814 la commission avait terminé ses travaux. Le résultat a été la compilation d'un ou de plusieurs florilèges condamnant la vénération des images et jouant un rôle important lors du concile icononoclaste de Constantinople de l'année 815. En effet, un de ces recueils[51] était rattaché à la *Définition* approuvée par ce concile tenu à Sainte-Sophie ; dans la seconde partie de sa *Refutatio et eversio*[52], rédigée après 820, l'ex-patriarche Nicéphore Ier, alors en exil dans le monastère de Saint-Théodore en Bithynie, essaie de réfuter, un par un, tous les extraits cités dans ce recueil. Ce florilège s'inscrit évidemment dans une longue tradition de florilèges compilés par les iconoclastes et les iconodoules comme de vrais arsenaux d'extraits auxquels les deux parties pouvaient puiser pour se combattre et pour étayer leurs thèses. On ne citera ici que les deux anthologies conservées dans le célèbre *Parisinus gr.* 1115, centrées respectivement sur le Saint-Esprit et la querelle des images[53]. N'entrons pas ici dans les discussions animées qu'a soulevées ce manuscrit, surtout en ce qui concerne sa souscription[54].

Il est probable qu'on peut également attribuer un autre florilège à Jean le Grammairien. Actuellement, Bram Roosen et Peter Van Deun étudient de tout près une anthologie

49. Pour cette datation, voir Odorico, *Il prato e l'ape* (cité n. 48), p. 27-28.

50. Pour cette initiative impériale, on lira avec beaucoup de profit Lemerle, *Premier humanisme*, p. 138-140.

51. Voir P. J. Alexander, The iconoclastic council of St. Sophia (815) and its definition *(Horos)*, *DOP* 7, 1953, p. 35-66. Une étude récente des manuscrits contenant ce recueil se lit dans le livre de A. Chryssostalis, *Recherches sur la tradition manuscrite du* Contra Eusebium *de Nicéphore de Constantinople*, Paris 2012. Cf. aussi A. Alexakis, Some remarks on dogmatic florilegia based mainly on the florilegia of the early ninth century, dans *Encyclopedic trends in Byzantium?* (cité n. 4), p. 45-55.

52. On consultera ce texte dans l'édition établie par J. M. Featherstone, *Nicephori patriarchae Constantinopolitani Refutatio et eversio definitionis synodalis anni 815* (CCSG 33), Turnhout – Leuven 1997 ; sur l'importance de ce texte, voir également *Eustathii Antiocheni Opera* (cité n. 16), p. cccli-ccclii, ainsi que l'article de Ch. Bordino, I Padri della Chiesa e le immagini nella *Refutatio et Eversio* di Niceforo di Costantinopoli, dans *Vie per Bisanzio : VII congresso nazionale dell'Associazione italiana di studi bizantini : Venezia, 25-28 novembre 2009. 2*, a cura di A. Rigo, A. Babuin & M. Trizio, Bari 2013, p. 571-590.

53. Pour une étude du manuscrit et un inventaire très détaillé de son contenu, voir A. Alexakis, *Codex Parisinus Graecus 1115 and its archetype* (DOS 34), Washington DC 1996 ; un état de la question, excellent, se trouve dans *Eustathii Antiocheni Opera* (cité n. 16), p. cccxxxvii-cccxl.

54. Le volume est achevé, dans la capitale, par Léon Kinnamos en 1276. Le colophon assez troublant (f. 306v) signale qu'il aurait été fait sur un modèle qui se trouvait alors à Rome et qui daterait des années 774-775. Voir Maksimczuk, Chapter E 17 (cité n. 29), p. 166-168.

conservée dans un seul manuscrit de la fin du XIII[e] siècle[55]. Le codex, auquel Marcel Richard avait déjà consacré quelques articles très importants[56], se trouve actuellement au musée national d'Ochrid (codex 86 [Mošin 84])[57], qui a donné son nom à la totalité de l'anthologie : *Florilegium Achridense*. Il s'agit d'un recueil monumental, vraiment fascinant, contenant un grand nombre de textes archaïques, ainsi que des extraits faux et des textes inconnus par ailleurs. L'anthologie telle qu'on la lit dans le manuscrit d'Ochrid (p. 133-212) divisé en 25 chapitres, est une compilation hybride, composée de plusieurs florilèges antérieurs dont la longueur est inégale et dont les origines et les dates sont très hétérogènes. Ainsi, les chapitres 1 et 8 à 15 constituent un florilège dithélite qu'on peut rapprocher du VII[e] siècle. Ce qui nous intéresse ici est le chapitre 25 (p. 208-212 du manuscrit), mutilé à la fin, qui semble être tiré d'un ouvrage de Jean le Grammairien, totalement inconnu. En effet, ce chapitre n'a pas de titre proprement dit, mais commence avec un extrait qui a pour lemme Ἰωάννου πρεσβυτέρου ἀπὸ τῶν γραμματικῶν πρὸς ἀφθαρτοδοκήτας (*inc.* Εἰ ἄφθαρτον φύσει τὸ σῶμα τοῦ Χριστοῦ καὶ φθορᾶς ἀνεπίδεκτον) ; suit un autre extrait, introduit par les mots καὶ πάλιν (*inc.* Ἐπεὶ οὖν τὰ παιδία κεκοινώνηκεν αἵματος καὶ σαρκὸς), qui, à son tour, est suivi d'un florilège qui a toutes les chances de faire partie du même ouvrage de Jean, car il est divisé en trois parties bien nettes, liées l'une à l'autre par une explication de l'auteur. Cette anthologie s'intitule

55. L'édition critique du florilège a été mise en chantier.

56. Quelques nouveaux fragments des Pères anténicéens et nicéens, *Symbolae Osloenses* 38, 1963, p. 76-83, repris dans ses *Opera minora. 1* (cité n. 2), n° 5 ; Le florilège eucharistique du codex Ochrid, Musée national 86, dans *Χαριστήριον εἰς Ἀναστάσιον Κ. Ὀρλάνδον. 3*, Αθήνα 1966, p. 47-55, repris dans les *Opera minora. 1*, n° 6 ; Un faux dithélite : le traité de S. Irénée au diacre Démétrius, dans *Polychronion : Festschrift Franz Dölger zum 75. Geburtstag* (Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit. Beihefte. Forschungen zur griechischen Diplomatik und Geschichte 1), Heidelberg 1966, p. 431-440, repris dans *Opera minora. 3*, Turnhout – Leuven 1977, n° 65 ; Le traité de Georges hiéromoine sur les hérésies, *REB* 28, 1970, p. 239-269, repris dans *Opera minora. 3*, n° 62 ; en collaboration avec B. HEMMERDINGER, Trois nouveaux fragments grecs de l'Adversus Haereses de saint Irénée, *Zeitschrift für die Neutestamentliche Wissenschaft* 53, 1962, p. 252-255. À cette liste d'articles, on ajoutera encore *Iohannis Caesariensis presbyteri et grammatici Opera quae supersunt*, ed. M. Richard (CCSG 1), Turnhout – Leuven 1977, p. XXIX-XXX. Depuis les contributions de Marcel Richard, qui ont surtout relevé les extraits pseudépigraphiques, ainsi que les morceaux archaïques cités dans le florilège, seulement deux chercheurs se sont encore penchés sur cette anthologie : B. ROOSEN, *Epifanovitch revisited : (Pseudo-) Maximi Confessoris opuscula varia : a critical edition with extensive notes on manuscript tradition and authenticity*, dissertation de doctorat non publiée, Leuven 2001, p. 131-132, 522 et 531 ; ID., On the recent edition of the *Disputatio Bizyae* : with an analysis of chapter XXIV *De providentia* of the *Florilegium Achridense* and an *Index manuscriptorum* in appendix, *JÖB* 51, 2001, p. 113-131, plus particulièrement p. 117-118 et 122-130 ; *Eustathii Antiocheni Opera* (cité n. 16), p. CCLVIII-CCLXI et CCCXIII-CCCXIV.

57. Voir le catalogue de V. MOŠIN, Les manuscrits du musée national d'Ochrida, dans *Musée national d'Ohrid, recueil de travaux : édition spéciale publiée à l'occasion du X[e] anniversaire de la fondation du musée et dédiée au XII[e] congrès international des études byzantines*, Ohrid 1961, p. 234-235 (qui date le codex du XIV[e] siècle) ; on trouvera des renseignements supplémentaires chez ROOSEN, *Epifanovitch revisited* (cité n. 56), p. 131-132. On attend avec impatience des reproductions beaucoup plus claires que celles qu'on a sous les mains, car le manuscrit est souvent mal lisible à cause de son état actuel lamentable.

Χρήσεις ἁγίων πατέρων ὅτι φθαρτὸν τὸ σῶμα τοῦ Χριστοῦ πρὸ τῆς ἀναστάσεως[58]. Ce florilège contient une bonne vingtaine d'extraits appuyant la thèse que le corps du Christ est corruptible avant la résurrection ; huit morceaux proviennent de Cyrille d'Alexandrie, cinq d'Athanase d'Alexandrie, trois de Jean Chrysostome, tandis que les autres fragments sont attribués à toute une série de Pères de l'Église (Justin, Ambroise de Milan, Éphrem, Grégoire de Nazianze, Épiphane de Salamis, Hippolyte de Rome, Méthode d'Olympe et Grégoire de Nysse).

Finalement, il a été suggéré que Jean le Grammairien aurait également compilé une chaîne sur les Proverbes ainsi qu'une chaîne sur le Cantique des cantiques, conservées dans le même *Marcianus gr.* 23 déjà mentionné[59]. Ces chaînes, inédites toutes les deux, se singularisent par la perturbation du texte biblique et par l'inclusion d'extraits tirés d'œuvres qui se trouvent au dehors de la tradition exégétique du livre biblique en question (comme, curieusement, les *Pandecta* d'Antiochus, déjà mentionnés). Chacune de ces deux chaînes est basée sur une chaîne existante, qui a été modifiée selon ces principes.

5. Remarque finale

Ayant ainsi relevé ces florilèges importants compilés aux VIIe, IXe et Xe siècles, on peut conclure que cette période a été un âge d'or pour la littérature des anthologies et des collections. La tentation est très grande pour dire que les morceaux choisis se sont dès lors substitués aux textes complets, bref, que cette époque a réduit et rétréci la transmission de la littérature et du savoir du passé. Cette thèse doit au moins être nuancée. En effet, comme l'a démontré Paolo Odorico[60], en parlant de morceaux choisis, il ne s'agit pas toujours de petits extraits, mais souvent aussi de textes entiers ; à cette époque, on voit naître beaucoup de compilations d'ouvrages intégraux. C'est tout particulièrement le cas des chaînes exégétiques grecques datant des IXe-Xe siècles, témoignant d'une préférence pour les compilations d'œuvres complètes[61].

Le temps est définitivement passé où l'on considérait seulement avec mépris la littérature des compilations. La célèbre citation de Jean Damascène (« Comme je l'ai dit, je ne dirai rien qui vient de moi, mais en rassemblant, dans la mesure du possible, tout ce qui est accompli par les maîtres approuvés, je construirai un texte composé d'après

58. Ce thème est apparenté à celui des chapitres 17 (titre : Περὶ τῆς τριημέρου ἀναστάσεως τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ) et 23 (Ὅτι ἄφθαρτον καὶ ἀδαπάνητον τὸ ἄχραντον καὶ ζωοποιὸν σῶμα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, édité par Richard, Le florilège eucharistique [cité n. 56], p. 47-55).

59. Pour ce qui suit, voir R. Ceulemans, The Catena Marciana on the Song of Songs, dans *Encyclopedic trends in Byzantium?* (cité n. 4), p. 177-209, ici p. 207-209.

60. La cultura della συλλογή (cité n. 10), p. 5.

61. À plusieurs reprises, Gilles Dorival a proposé la thèse que les chaînes à deux auteurs, qui offrent une édition complète et synoptique de deux textes exégétiques et donc témoignent d'une grande estime vis-à-vis des grands commentaires patristiques, ne sont pas créées au début de l'ère des chaînes (comme on l'a pensé traditionnellement sur base de leur structure « facile »), mais datent en réalité des IXe-Xe siècles. Voir G. Dorival, Des commentaires de l'Écriture aux chaînes, dans *Le monde grec ancien et la Bible*, sous la dir. de C. Montdésert (Bible de tous les temps 1), Paris 1984, p. 360-386, plus particulièrement p. 367-368 ; Id., *Les chaînes exégétiques grecques sur les Psaumes : contribution à l'étude d'une forme littéraire. 1 et 3* (Spicilegium Sacrum Lovaniense 43 et 45), Leuven 1986 et 1992, respectivement t. 1, p. 32-33 et t. 3, p. 240-242.

tous ces passages selon notre propre ordre »)[62], ne rejette pas le processus de changement ou d'innovation, mais témoigne de cette volonté typiquement byzantine de créer, par extraits, des instruments de travail et des voies par lesquelles le savoir du passé pouvait se transmettre. Ces compilations sont en quelque sorte des fenêtres par lesquelles s'ouvre toute la culture ou toute la vie intellectuelle d'une époque. Et pendant la période qui nous concerne ici, ces fenêtres étaient nombreuses, offrant une splendide vision vers l'extérieur[63].

Appendice : la fin du *Florilège Coislin*

Ci-dessus nous avons traité du *Florilegium Coislinianum*, plus particulièrement de son contenu, de sa disposition alphabétique et de sa transmission en trois recensions différentes. Dans cet appendice, nous examinerons de plus près un problème épineux portant sur cette anthologie, dont une grande partie est encore inédite : de quelle manière ce florilège se termine-t-il ? Dans aucune des trois recensions, l'anthologie ne contient la Lettre Omega. La Lettre Psi est donc le dernier *stoicheion* conservé[64] ; mais à la fin du florilège, plusieurs témoins font très curieusement mention de trois extraits qui sortent de l'ordre alphabétique[65].

1. La fin du florilège dans les trois recensions

1.1. La recension I

Aucun témoin de la recension I ne transmet la fin du *Florilège Coislin* : le codex A s'achève mutilé au milieu de la Lettre Omikron, et le manuscrit T, témoin principal du *Florilegium Hierosolymitanum* qui dépend de la recension I, ne contient que les cinq premières Lettres. On ajoutera ici le témoignage important de l'*Atheniensis (olim Constantinopolitanus)*, *Metochion Sancti Sepulchri* 274, un autre témoin du *Florilegium Hierosolymitanum* ; ce codex se termine avec la Lettre Epsilon, mais contrairement aux manuscrits A et T, le *Metochion* 274 renferme un *pinax* ancien (ff. 2^{v}-26^{v})[66]. Comme

62. Prologue des *Dialectica*, l. 60-63, dans l'édition de B. Kotter, *Die Schriften des Johannes von Damaskos. 1, Institutio elementaris ; Capita philosophica (Dialectica) ; als Anhang : Die philosophischen Stücke aus Cod. Oxon. Bodl. Auc. T.I.6* (Patristische Texte und Studien 7), Berlin 1969, p. 53 : Ἐρῶ δὲ ἐμὸν μέν, ὡς ἔφην, οὐδέν, τὰ δὲ τοῖς ἐγκρίτοις τῶν διδασκάλων πεπονημένα εἰς ἓν συλλεξάμενος, ὅση δύναμις, συντετμημένον τὸν λόγον ποιήσομαι κατὰ πάντα ὑπείκων τῷ ὑμετέρῳ προστάγματι.

63. Voir à ce propos, par exemple, Odorico, La cultura della συλλογή (cité n. 10), p. 19 ; Id., Cadre d'exposition (cité n. 10), p. 96 et 98-99. Récemment, la même thèse fut défendue par T. Fernández (La tendencia compilatoria en época de controversia teológica : antologías bizantinas y derecho : siglos IV a VIII, *Maia* 66, 2014, p. 157-171, ici p. 170-171), qui s'est tout particulièrement concentré sur les florilèges dogmatiques et les collections canoniques.

64. Cette Lettre, éditée par Ceulemans, De Ridder, Levrie & Van Deun, Sur le mensonge (cité n. 38), p. 68-78, se divise en trois chapitres : Περὶ ψεύδους καὶ συκοφαντίας, Περὶ ψυχῆς et Περὶ ψευδοπροφητῶν respectivement.

65. Voir déjà *Maximi Confessoris Quaestiones et Dubia* (cité n. 26), p. ccvi-ccvii (et n. 132).

66. D'après Papadopoulos-Kerameus, *Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη. 4* (cité n. 27), p. 253, le *pinax* était écrit au xvie siècle, mais cela n'est pas correct. En effet, la quasi-totalité du *pinax* date du xive siècle, tout comme le manuscrit lui-même. Seules les sections qu'on trouve aux ff. 2^{v}, 14^{r}, 24-25 et

celui-ci donne une table de matières pour l'intégralité du *Florilegium Hierosolymitanum*, il est notre seule source d'information en ce qui concerne la forme qu'a prise la fin du *Florilège Coislin* dans la première recension[67]. Ce *pinax* nous informe que pour la Lettre Omega, le quatrième livre (qui correspond alors à la recension I du *Florilège Coislin*) ne contient rien du tout[68] : le chapitre avec lequel le quatrième livre y prend fin est le troisième chapitre de la Lettre Psi[69]. La première recension semble se terminer donc avec la Lettre Psi, sans qu'il y ait une section qui suit, ni la Lettre Omega, ni aucun autre extrait.

1.2. La recension II

Des quatre témoins majeurs de la recension II, il y en a deux qui s'arrêtent au milieu du florilège : B et P[70], dans lesquels une table de matières ancienne manque également[71].

Quant au manuscrit C, l'autre témoin vénérable de cette recension, il ne contient pas, lui non plus, l'intégralité du florilège, bien qu'il soit très important pour notre sujet. En effet, dans ce codex, mutilé à la fin, le texte de l'anthologie s'achève au milieu de l'avant-dernier chapitre de la Lettre Psi (Περὶ ψυχῆς)[72] : l'ultime chapitre de ce *stoicheion*, Περὶ ψευδοπροφητῶν, a disparu. Heureusement, C contient, écrit par le scribe du manuscrit lui-même, un *pinax* qui décrit le contenu original du codex (ff. 1-5v)[73]. Dans cet inventaire (f. 5v), le dernier chapitre de Psi (Περὶ ψευδοπροφητῶν, numéroté σμϛʹ) est suivi, après un trait pointillé, de trois lemmes supplémentaires :

- Κυρίλλου Ἀλεξανδρείας, περὶ τοῦ Λαζάρου καὶ εἰς τὸ *Ἐνεβριμήσατο τῷ πνεύματι ὁ Ἰησοῦς λέγων· Ποῦ τεθείκατε αὐτόν*[74]

26v reviennent à une seconde main, datée probablement du XVIe siècle. Les ff. 14v et 25v-26 sont restés vierges. L'information fournie sur le contenu des Lettres Ψ et Ω (voir plus loin) ne revient donc pas à la main principale, qui a copié le florilège lui-même. Pour cette rectification (légèrement différente de ce qu'a dit Richard en 1976 [voir n. 2] : appendice p. I-II), nous remercions José Maksimczuk.

67. On se souviendra que ce n'est pas la recension I complète qui est incorporée dans le *Florilegium Hierosolymitanum* (au dernier rang des quatre anthologies que ce florilège présente en parallèle pour chaque Lettre), mais une sélection réfléchie de cette recension.

68. *Atheniensis (olim Constantinopolitanus), Metochion Sancti Sepulchri* 274, f. 26 : στοιχ[εῖον] Ω [...]· βιβλίον δʹ οὐδέν (voir déjà RICHARD, *Opera minora. 1* [cité n. 2], appendice p. III). Le *pinax* ajoute les mots ἐν ᾧ καὶ περὶ τῶν ἐν Ἅδου, qui nous informent des parallèles qui existent entre le chapitre Περὶ τοῦ Ἅδου dans la Lettre Alpha du quatrième livre du *Florilegium Hierosolymitanum*, d'une part, et les chapitres Περὶ ὥρας καὶ ἡμέρας θανάτου κτλ. (dans le premier livre) et Περὶ ὥρας θανάτου κτλ. (dans le troisième livre) dans la Lettre Omega des premier et troisième livres, d'autre part.

69. En préparant l'édition de cette Lettre (voir la n. 64), le *pinax* du *Metochion Sancti Sepulchri* 274 ne nous était pas encore accessible. Or, le *pinax* (f. 26) nous informe que pour la Lettre Psi, le quatrième livre du *Florilegium Hierosolymitanum* a contenu les trois chapitres qu'on trouve aussi dans les recensions II et III du *Florilège Coislin*.

70. Le codex B s'achève mutilé au milieu de la Lettre Tau. Le manuscrit P contient le florilège jusqu'au douzième chapitre de la Lettre Bèta.

71. Le début du manuscrit B étant mutilé, le *pinax* y a disparu définitivement. Le manuscrit P contient un *pinax*, qui donne seulement l'inventaire de l'état actuel du contenu, c'est-à-dire jusqu'au douzième chapitre de la Lettre Bèta.

72. On notera que dans le *pinax* de C (f. 4v), ce chapitre est intitulé Περὶ ψυχῆς καὶ ὅτι ἀθάνατος ἡ ψυχή (au lieu de Περὶ ψυχῆς, le titre qu'on lit dans le texte même de C, ainsi que dans les autres témoins).

73. Sur l'écriture du *pinax*, voir FERNÁNDEZ, *Book Alpha* (cité n. 26), p. LXVIII, n. 146.

74. Jn 11,33-34.

- Τοῦ ἁγίου Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου, ὁμοίως εἰς τὸ *Ἐνεβριμήσατο* καὶ εἰς τὸ *Ποῦ τεθείκατε αὐτόν*
- Ἱππολύτου Ῥώμης, περὶ Ἰωσὴφ τοῦ τῆς Θ[εοτόκου μν]ήστορος[75] καὶ τῶν υἱῶν καὶ θυγατέρων αὐτοῦ καὶ γενεαλογία τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου καὶ περὶ τῆς πρὸς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ συγγενείας.

C'est avec ces trois titres que prend fin définitivement le *pinax*, qui ne fait donc aucune mention d'une Lettre Omega, mais en revanche cite trois lemmes qui ne sont pas numérotés et se trouvent au-dehors de l'ordre alphabétique caractérisant le *Florilège Coislin*.

Une observation similaire s'impose lorsqu'on se concentre sur le *pinax* du quatrième témoin majeur de la recension II, le manuscrit S (ff. 2-6ᵛ), un apographe direct de B qui a été transcrit avant la mutilation de ce dernier. Ce *pinax* donne un inventaire plus ou moins identique à celui de C. Le dernier chapitre de la Lettre Psi (Περὶ ψευδοπροφητῶν, numéroté σμς´) est suivi non du *stoicheion* Omega mais des mots Τέλος τῆς βίβλου ταύτης, lesquels, à leur tour, sont suivis des mêmes lemmes supplémentaires (f. 6ᵛ) qui se trouvent également à la fin du *pinax* de C[76]. On notera toutefois que le texte même de S, le seul témoin de la recension II à renfermer l'ensemble du *Florilège Coislin*, ne contient pas ces trois fragments supplémentaires : il se termine avec le dernier chapitre de Psi, ce qui montre un désaccord avec la fin de son *pinax*. Le fait que S est une copie fidèle de B nous permet de supposer que cette même anomalie se trouvait jadis également en B. Le problème si, oui ou non, le texte du codex C – avant la mutilation de la fin de ce manuscrit – renfermait les trois extraits mentionnés dans son *pinax*, est plus difficile à résoudre[77].

1.3. La recension III

La troisième recension du *Florilège Coislin* est transmise dans cinq témoins majeurs, dont un peut être laissé de côté ; en effet, le codex H s'arrête abruptement au milieu de la Lettre Kappa[78].

Dans son état original, le manuscrit D, du xᵉ siècle, le témoin le plus ancien de la recension III, a contenu un *pinax*, écrit par le scribe du manuscrit ; aujourd'hui, ce *pinax* se trouve mutilé dans le *Mediolanensis, Ambrosianus* D 137 sup., ff. 4-7ᵛ. De l'inventaire

75. Une partie des mots Θ[εοτόκου μν]ήστορος a disparu dans une pliure du folio ; nous les avons reconstitués sur base du *pinax* qu'on trouve en S (voir ci-dessous).

76. On notera une seule variante qui singularise S seul : dans le troisième lemme, on lit […] καὶ γενεαλογία τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου καὶ τῆς πρὸς τὸν κύριον […].

77. Étant convaincu que B est une copie de C, Fernández (*Book Alpha* [cité n. 26], p. cvi-cxi) pense que ces extraits n'ont jamais été ajoutés au texte même de C (*Book Alpha*, p. lxix-lxx). Mais la présence des trois extraits en C ne peut pas être exclue complètement : Fernández a calculé (*Book Alpha*, p. lxx, n. 155) que dans son état original, C avait encore une ou plusieurs pages additionnelles après le dernier extrait de la Lettre Psi.

78. Le codex contient un *pinax*, mais celui est tout récent et est probablement rédigé par le célèbre Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) ; à ce propos, voir Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26), p. xci.

du *Florilège Coislin*, seulement la seconde moitié a survécu (ff. 4-5v)[79]. Après le chapitre Περὶ ψευδοπροφητῶν (no σκη΄), suivent, au lieu d'une mention de la Lettre Omega, deux autres titres[80], qui rappellent clairement les trois lemmes additionnels mentionnés dans les *pinakes* de C et de S :

- σκθ΄ Περὶ τοῦ Λαζάρου· *Ἐνεβριμήσατο τῷ πνεύματι λέγων· Ποῦ τεθείκατε αὐτόν*
- σλ΄ Περὶ τῆς γενεαλογίας τοῦ Χριστοῦ.

Dans son texte, le manuscrit D a en effet conservé, après le dernier extrait de Psi, un chapitre (sous le no σλα΄) qui combine ce qui est inventorié dans son *pinax* sous les nos σκθ΄ et σλ΄[81]. Ce chapitre contient trois extraits dont les auteurs sont identifiés avec leur nom au génitif et qui correspondent aux trois titres supplémentaires relevés ci-dessus pour C et S. Parmi ces trois manuscrits, D est donc le premier à avoir conservé le texte même de ces extraits inventoriés dans le *pinax*.

Passons maintenant aux manuscrits E et G, dont on sait qu'ils sont très proches l'un de l'autre, descendant indépendamment d'un modèle commun perdu aujourd'hui. Tous les deux ils ont conservé un *pinax*, E aux ff. 1-4v et G aux ff. 1-4. Tout comme c'est le cas de D, les *pinakes* de E et G ne font aucune mention de la Lettre Omega, mais ajoutent au dernier chapitre de la Lettre Psi encore deux autres, qui sont tout à fait identiques aux lemmes cités dans le *pinax* de D, sauf pour le fait qu'ils sont numérotés σλ΄-σλα΄ (E, f. 4v et G, f. 4). Contrairement au manuscrit D, le texte même correspondant à ces lemmes manque dans les manuscrits E et G, où le florilège s'achève (sans aucune mutilation) avec le dernier chapitre de Psi.

Le dernier témoin de la recension III, le manuscrit F, est un cas spécial. D'une part il a omis quelques extraits du florilège ainsi que toute la numérotation de chapitres[82], mais d'autre part il contient plusieurs chapitres additionnels tout au long de l'anthologie[83]. Ces chapitres ne se rencontrent pas dans d'autres témoins du florilège, à l'exception de H, frère de F, ainsi que dans deux témoins partiels qui se trouvent dans la descendance de F, à savoir le *Vaticanus gr.* 728 (V), achevé après 1556 par Emmanuel Provataris, et l'*Oxoniensis, Bodleianus, Canonicianus gr.* 56 (Can), également du XVIe siècle[84]. Pour ce

79. Les ff. 5v-7v de l'*Ambrosianus* D 137 sup. contiennent l'inventaire de ce qui suit au *Florilège Coislin* en D. À ce propos, consulter De Vos, Gielen, Macé & Van Deun, L'art de compiler (cité n. 38), p. 161, n. 7, ainsi que Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26), p. LXXVIII-LXXIX.

80. Cités ici d'après l'*Ambrosianus* D 137 sup., f. 5v.

81. Une telle différence en D entre la numérotation dans le texte même et celle mentionnée dans le *pinax* se voit également pour d'autres chapitres du *Florilège Coislin* (par exemple : contrairement à ce que dit le *pinax*, le chapitre Περὶ ψευδοπροφητῶν est numéroté σλ΄ dans le texte [f. 131]). Voir aussi Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26), p. LXXVIII, n. 198.

82. Un *pinax* manque totalement.

83. Sur ces additions, voir R. Ceulemans, P. Van Deun & F. A. Wildenboer, Questions sur les deux arbres du Paradis : la Lettre Ξ du Florilège Coislin, *Byz.* 84, 2014, p. 49-79, ici p. 62-67 (avec l'édition d'un tel fragment supplémentaire). Cf. également Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26), p. CIII-CIV (ainsi que l'article qu'il prépare sur les fragments additionnels en F et H).

84. D'après Ceulemans, Van Deun et Wildenboer, Questions sur les deux arbres (cité n. 83), p. 54-55, V et Can sont des frères qui descendent, par un intermédiaire perdu aujourd'hui, du manuscrit F ; voir également Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26), p. CXIII-CXV. Ces deux manuscrits ne sont pas des témoins complets : ils contiennent, dans le désordre, une sélection du *Florilège Coislin*, à laquelle s'ajoutent des extraits qui n'en font pas partie.

qui est de la fin du *Florilège Coislin*, le codex F occupe une place particulière : on y lit des extraits qui appartiennent au florilège, mais sont curieusement rejetés en appendice par F, ainsi que des fragments pour lesquels F semble être le témoin unique[85]. À la tête de cette collection se trouvent, suivant immédiatement le dernier extrait de Psi, trois chapitres additionnels, non numérotés, dont le premier traite de Lazare (Περὶ τοῦ Λαζάρου, f. 147r-v), le deuxième du figuier desséché (f. 147v)[86] et le troisième des chérubins (ff. 147v-148)[87]. Les deuxième et troisième chapitres appartiennent au *Florilège Coislin*, mais sont rejetés à la fin par F : dans les autres témoins du florilège, on les retrouve, avec les mêmes titres, respectivement à l'intérieur des Lettres Sigma et Chi. Le chapitre Περὶ τοῦ Λαζάρου, par contre, n'est pas déplacé : il contient les trois extraits qui sont également conservés en D et sont mentionnés dans les *pinakes* de C S D E G. Le troisième de ces extraits est aussi transmis par les manuscrits V et Can que nous venons de mentionner. Dans ces deux témoins, le troisième extrait se trouve entre un fragment de la Lettre Phi et un extrait qui n'appartient pas au florilège[88].

2. Édition des fragments supplémentaires

En bref, dans aucun manuscrit du *Florilège Coislin* on ne trouve des traces de la Lettre Omega : Psi est la dernière Lettre dans l'ordre alphabétique de l'anthologie. Cependant, quelques témoins manuscrits donnent l'impression que le dernier chapitre de Psi n'est pas la fin du florilège et qu'il est encore suivi de trois extraits. Ces trois extraits, groupés parfois en trois chapitres, parfois en deux et une seule fois en un seul chapitre, sont mentionnés dans le *pinax* de plusieurs témoins : C S D E G. Toutefois, leur texte n'est conservé que dans deux manuscrits, à savoir D (f. 131r-v) et F (f. 147r-v). Deux autres codices ont transmis seulement le troisième extrait : les témoins fragmentaires V (f. 308r-v) et Can (ff. 210v-211). Voici le stemma de ces quatre témoins comme il a été établi dans l'édition de la Lettre Xi[89] :

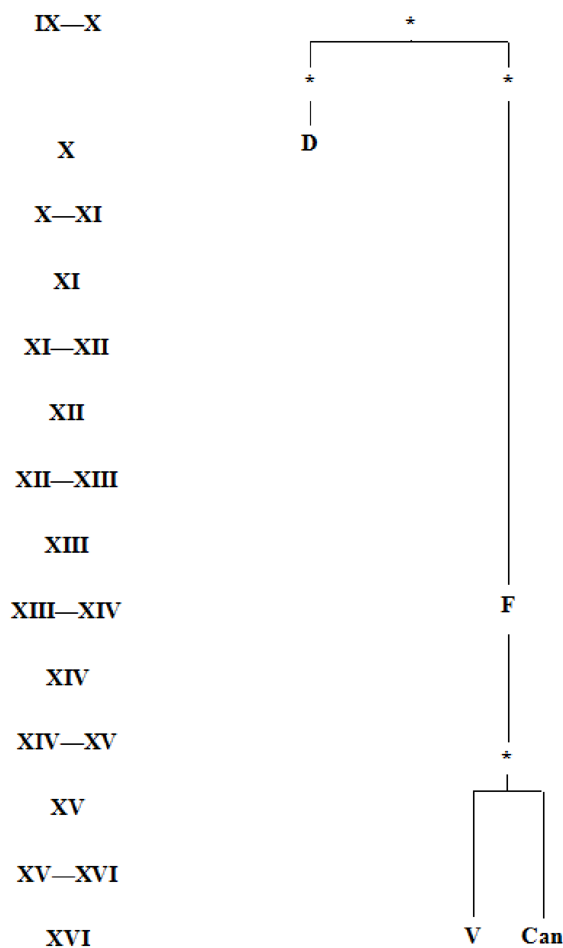
85. Ces fragments n'ont rien à faire avec une Lettre Omega, dont on ne trouve aucune trace en F non plus.

86. Περὶ τῆς ξηρανθείσης (ξηρανθήσης *cod.*) συκῆς (cf. Mt 21,18-22 et Mc 11,20-25). Ἰσιδώρου Πηλουσιώτου. *Inc.* Τὴν συκῆν οὐχ ἁπλῶς ὁ κύριος κατηράσατο, *des.* πρὸς τὴν κρίσιν τῶν πεπραγμένων ἑκάστῳ.

87. Περὶ τῶν χερουβίμ. Σευηριανοῦ Γαβάλων. *Inc.* Χερουβὶμ ἑρμηνεύεται σοφία πεπληρωμένη, *des.* καὶ ἐφωτίσθη τὰ πέρατα.

88. Titre : Πῶς νοητέον τὸ *Εἴ τινος τὸ ἔργον κατακαήσεται, ζημιωθήσεται, αὐτὸς δὲ σωθήσεται ὡς διὰ πυρός* (1 Co 3,15). Τοῦ Χρυσοστόμου. *Inc.* Τουτέστιν, οὐκ οἴσει τοῦ πυρὸς τὴν ῥύμην, *des.* περὶ τῶν μὴ κατακαιομένων ῥαδίως καὶ τεφρουμένων. Il s'agit d'un extrait de la neuvième homélie sur la Première épître aux Corinthiens [*CPG* 4428] : *S.P.N. Joannis Chrysostomi Interpretatio omnium epistolarum Paulinarum per homilias facta. 2, In Divi Pauli Epistolam ad Corinthios priorem homiliae XLIV*, ed. F. Field (Bibliotheca Patrum Ecclesiae Catholicae qui ante Orientis et Occidentis schisma floruerunt), Oxonii 1847, p. 105, 30 – 106, 7.

89. Ceulemans, Van Deun & Wildenboer, Questions sur les deux arbres (cité n. 83), p. 53.



Ce stemma reste valable pour les extraits dont il s'agit ici. Il est clair que D, d'une part, et F V Can, d'autre part, représentent deux branches, qui plusieurs fois s'opposent l'une à l'autre[90]. En F on ne lit aucune variante significative vis-à-vis de V et Can[91]. La parenté entre V et Can s'impose nettement : tous les deux ils n'ont conservé que le troisième extrait, indice évident de leur parenté. Dans la deuxième branche, ils ont des variantes individuelles supplémentaires[92]. De plus, V se caractérise par une faute additionnelle

90. Voir, à titre d'exemples, les leçons suivantes (tirées toutes du troisième extrait, le seul à être transmis dans tous les quatre manuscrits) : Ἰωσήφ D] ὁ praem. F V Can ; ἀρρενικῶν ἀδελφῶν D] ἀδελφῶν ἀρρενικῶν δύο F V Can ; ἡ D] om. F V Can ; ἐξάδελφοι D] ἐξάδελφος F V Can.

91. Voici la seule variante caractéristique de F : Βαραχίου D V Can] Βαραχία F. L'ancêtre commun de V et Can a pu corriger cette variante, probablement inspiré du fait qu'un peu plus loin, F lui-même donne la leçon Βαραχίου.

92. Il n'y a que deux cas : Ἰωσῆ D F] Ἰωσῆν V Can ; τοῦ D] post ἀδελφοῦ transp. F, om. V Can.

(très légère, il est vrai)[93]. À son tour, Can ne contient aucune erreur caractéristique, et on ne trouve qu'un seul cas où ce manuscrit diffère de F, sans être accompagné de V[94].

Bien que l'ampleur limitée du texte n'offre que peu de leçons probantes, il nous semble qu'on peut garder le stemma établi auparavant. Dans ce qui suit, nous éditons les trois extraits d'après le témoignage de F et de D. Si ces deux manuscrits diffèrent l'un de l'autre, nous privilégions les leçons de D, qui s'avère être plus proche du texte de la source (notamment dans le troisième extrait)[95]. Deux fois nous avons dû corriger le texte des manuscrits. Les variantes de V et Can, qui dépendent de F, ne sont pas notées. Comme on le verra ci-dessous, pour chacun des trois extraits, la provenance peut être identifiée, mais seulement pour le troisième, la version éditée ici est si proche de la source[96] que l'indication des différences entre les deux dans l'apparat vaut la peine[97].

Περὶ[98] τοῦ Λαζάρου
Κυρίλλου Ἀλεξανδρείας

Ἐνεβριμήσατο[99] *τῷ πνεύματι λέγων· Ποῦ τεθείκατε αὐτόν*[100]. Ἐπειδὴ δὲ οὐ μόνον Θεός ἐστιν ὁ Χριστός, ἀλλὰ καὶ ἄνθρωπος, πάσχει μετὰ τῶν ἄλλων καὶ τὰ ἀνθρώπινα· κεκινημένος γὰρ εἰς οἶκτον ἐκ τοῦ δακρῦσαι πολλούς, καὶ νευούσης ἤδη τῆς ἁγίας ἐκείνης σαρκός, τοῦτο παθεῖν ἐκλύτως οὐκ ἀφίησιν αὐτὴν ὁ ἐνοικῶν αὐτῇ Θεὸς Λόγος, ἀλλ' ἐπιτιμᾷ τρόπον τινὰ τῷ Πνεύματι τῷ ἁγίῳ δηλονότι[101]. Ἡ δὲ οὐκ ἐνεγκοῦσα τὴν τῆς θεότητος ἐπιτίμησιν τρέμει καὶ θροεῖται καὶ τοῦ ὀλοφυρμοῦ[102] συστέλλει τὸ πάθος[103].

Sur Lazare
Un extrait de Cyrille d'Alexandrie

Il frémit intérieurement et dit : « Où avez-vous déposé *le corps de Lazare ?* » *Parce que le Christ n'est pas seulement Dieu, mais également homme, il éprouve aussi des sentiments humains, tout comme les autres personnes présentes. En effet, il est ému de compassion*

93. ἢ D Can] εἰ F, ἡ V. On pourrait adjoindre deux autres cas : Ζαχαρίας D V] ὁ praem. F Can ; αὐτὴ D V] αὕτη F Can.

94. Il s'agit de la première leçon citée à la note précédente.

95. Nous n'avons pas conservé toutefois la numérotation du chapitre donnée par D (voir n. 98), ni les fautes d'orthographe qui fourmillent en D, malgré son âge vénérable, et qui ne sont donc pas citées dans l'apparat.

96. À savoir la *Chronique* d'Hippolyte de Thèbes, éditée par Franz Diekamp : voir la référence à la n. 140.

97. C'est la raison pour laquelle, dans les notes, nous n'avons pas relevé les différences vis-à-vis de la source pour les deux premiers extraits.

98. La marge de D cite le numéro σλα′ devant ce chapitre (voir plus haut). F ne donne aucune numérotation.

99. Ἐνεμβριμήσατο F.

100. *Ἐνεβριμήσατο … αὐτόν* : Jn 11,33-34. En D, cette citation est centrée devant le reste du texte, sous forme de titre.

101. δῆλον ὅτι D.

102. Scripsimus cum Cyrillo ; ὀλοφυρμοῦ D, ὅλου φυρμοῦ F.

103. τρέμει … πάθος : cf. Jn 11,35.

par les larmes de tellement de gens, et bien que sa sainte chair soit déjà encline à de tels sentiments, Dieu le Verbe, qui habite cette chair, ne lui permet pas de subir ces sentiments sans frein, mais fait d'une certaine manière un reproche clair par la voie du Saint-Esprit. Sa chair, par contre, ne supporte pas ce reproche par la divinité : par conséquent, elle tremble, elle pousse un cri et la passion de la lamentation la saisit.

Τοῦ Χρυσοστόμου

Ὄχλος παρῆν πολὺς τότε, διὸ καὶ συγκαταβαίνει τὴν ἀνθρωπίνην γνῶσιν ἀπογυμνῶν· δακρύει[104] δὲ καὶ συγχεῖται, ὡς εἶδεν καὶ τὴν Μαρίαν καὶ πάντας κλαίοντας[105]. Ἐπιτιμήσας οὖν τῷ παθεῖν – τὸ γὰρ *Ἐνεβριμήσατο*[106] *τῷ πνεύματι*[107], τοῦτό ἐστιν – καὶ ἐπισχὼν τὴν σύγχυσιν, οὕτως ἐρωτᾷ[108], ὥστε μὴ μετὰ ὀλοφυρμοῦ γενέσθαι τὴν ἐρώτησιν. Διὰ τί[109] δὲ ἐρωτᾷ; Ὅτι βούλεται πάντα παρ' ἐκείνων ὁμολογεῖσθαι καὶ μαρτυρεῖσθαι· ποιεῖ δὲ τοῦτο, πάσης ὑποψίας ἀπαλλάσσων αὐτούς.

Un extrait de Chrysostome

Vu la présence d'une grande foule à ce moment, il sympathise en révélant ainsi sa connaissance de l'homme : quand il entend les lamentations de Marie et des autres, il pleure et est bouleversé. Bien qu'il se reproche ses émotions (telle est, en effet, la signification des mots « il frémit intérieurement »*) et soit bouleversé, il interroge Marie d'une telle façon, que sa question ne soit pas accompagnée de lamentations. Pourquoi pose-t-il cette question ? Parce qu'il veut que les personnes présentes reconnaissent tout et en témoignent. En faisant cela, il leur enlève toute occasion de le soupçonner.*

Ἱππολύτου Ῥώμης

Ἰωσὴφ ὁ τῆς παρθένου μνηστὴρ ὁ τέκτων[110] τέσσαρας υἱοὺς ἔσχε καὶ δύο θυγατέρας· Ἰάκωβον τὸν ἐπίσκοπον, Σίμωνα καὶ[111] Ἰούδαν οὐ τὸν προδότην, καὶ Ἰωσῆ, Ἐσθὴρ καὶ τὴν Μάρθαν ἐκ τῆς Σαλώμης τῆς αὐτοῦ γυναικός. Αὕτη γὰρ[112] ἡ Σαλώμη θυγάτηρ ὑπῆρχεν Ἀγγαίου τοῦ[113] ἀδελφοῦ Ζαχαρίου τοῦ πατρὸς Ἰωάννου τοῦ βαπτιστοῦ[114], υἱοῦ

104. Cf. Jn 11,35.
105. ὡς … κλαίοντας : cf. Jn 11,33.
106. Ἐνεμβριμήσατο F.
107. *Ἐνεβριμήσατο… πνεύματι* : Jn 11,33.
108. Cf. Jn 11,34.
109. Διὰ τί] διατί F.
110. ὁ … τέκτων] non hab. Hippol.
111. Non hab. Hippol.
112. Ce mot a plus de sens dans le texte de la source, qui, immédiatement devant l'extrait retenu par le compilateur, dit que Jacques le Juste est né ἐκ τῆς βιωτικῆς […] γυναικός.
113. Post ἀδελφοῦ transp. F.
114. Ζαχαρίου … βαπτιστοῦ: cf. Lc 1,5.

Βαραχίου[115], υἱοῦ Ἀβιᾶ τοῦ ἱερέως[116]. Καὶ λοιπὸν ἐχήρευσεν Ἰωσήφ[117]. Ὡς εἶναι τὴν Σαλώμην καὶ τὸν βαπτιστὴν Ἰωάννην ἀδελφότεκνα ἀρρενικῶν ἀδελφῶν[118]. Ὁ γὰρ Ἀγγαῖος υἱὸς Βαραχίου ἦν θεῖος Ἰωάννου, ὁμοίως δὲ καὶ Ζαχαρίας[119] υἱὸς καὶ αὐτὸς Βαραχίου, θεῖος δὲ τῆς[120] Σαλώμης τῆς γυναικὸς Ἰωσὴφ τοῦ τέκτονος – Σαλώμην δέ φημι οὐ τὴν μαῖαν[121]. Καὶ αὕτη δὲ ἡ[122] Σαλώμη, ἢ[123] καὶ μαῖα, ἀπὸ Βηθλεὲμ ἦν, ἀνεψιὰ καὶ αὐτὴ[124] οὖσα τῆς Ἐλισάβετ καὶ Μαρίας τῆς θεοτόκου, τουτέστιν ἐξάδελφοι[125] ἀπὸ θηλυκῶν ἀδελφῶν γεννηθέντες[126]. Ἄκουε γὰρ τοῦ εὐαγγελιστοῦ Λουκᾶ λέγοντος, ὅτι[127] τρεῖς ἀδελφαὶ ἦσαν ἀπὸ Βηθλεέμ, θυγατέρες μὲν οὖσαι Ματθὰν τοῦ ἱερέως καὶ Μαρίας τῆς αὐτοῦ γυναικὸς ἐπὶ τῆς βασιλείας Κλεοπάτρας[128], ὄνομα τῇ πρώτῃ Μαρία, καὶ ὄνομα τῇ δευτέρᾳ Σοβὴ[129] καὶ ὄνομα τῇ τρίτῃ Ἄννα. Ἔγημε δὲ[130] ἡ πρώτη ἐν Βηθλεὲμ καὶ ἔτεκε Σαλώμην τὴν μαῖαν· ἔγημε δὲ[131] καὶ ἡ δευτέρα ἐν Βηθλεὲμ καὶ ἔτεκε τὴν Ἐλισάβετ· ἔγημε δὲ[132] καὶ ἡ τρίτη εἰς τὴν Γαλιλαίαν καὶ ἐγέννησε Μαρίαν τὴν θεοτόκον, ὡς εἶναι τήν τε Σαλώμην καὶ τὴν Ἐλισάβετ καὶ τὴν ἁγίαν Μαρίαν τὴν θεοτόκον ἀπὸ τριῶν ἀδελφῶν θηλυκῶν γεννηθέντας[133] ἐξαδέλφους. Ἐντεῦθεν οὖν ὁ βαπτιστὴς Ἰωάννης καὶ ὁ κύριος ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστὸς ἀνεψιοὶ λέγονται εἶναι.

115. Βαραχία F. Cf. Za 1,1 ; Mt 23,35.
116. υἱοῦ … ἱερέως : cf. Lc 1,5.
117. ὁ praem. F (et Hippol.).
118. ἀρρενικῶν ἀδελφῶν] ἀδελφῶν ἀρρενικῶν δύο F.
119. Ζαχαρίας] ὁ praem. F.
120. Non hab. Hippol.
121. Les manuscrits hésitent entre une accentuation propérispomène et paroxytone de ce mot. En F, on lit la leçon μαίαν et en D μαῖαν. Cette dernière forme est identique à celle que les deux manuscrits ont pour le même mot un peu plus loin dans l'extrait. À deux reprises, nous avons donc choisi μαῖαν (contre l'édition de Diekamp).
122. om. F.
123. εἰ F.
124. αὕτη F.
125. ἐξάδελφος F.
126. À cet endroit, ainsi qu'un peu plus loin dans l'extrait (γεννηθέντας ἐξαδέλφους), tous les manuscrits donnent une forme masculine du participe, bien que chaque fois il accompagne un substantif qui, sans aucun doute, a un sens féminin. Par ailleurs, cette incongruité est signalée par Provataris, le scribe de V (f. 308v *in margine* resp. *supra lineam*). Pour ce qui est du second cas, quelques manuscrits de la *Chronique* d'Hippolyte, d'où est tiré l'extrait, ont une forme féminine du participe, mais pour le premier cas, tous les témoins de la tradition directe de la *Chronique* donnent un participe masculin. Cette combinaison d'un participe masculin et d'un substantif féminin est bien connue : voir, par exemple, *Theognosti Thesaurus*, cuius ed. principem cur. J. A. Munitiz (CCSG 5), Turnhout – Leuven 1979, p. cv.
127. τοῦ εὐαγγελιστοῦ Λουκᾶ λέγοντος, ὅτι : l'Évangile de Luc dit bien qu'Élisabeth et Marie (mère de Jésus) sont parentes (Lc 1,36), mais ne donne aucune information supplémentaire. Par conséquent, l'éditeur du texte d'Hippolyte (à cet endroit, identique à celui édité dans cet article) suggère une lacune entre λέγοντος et ὅτι.
128. Post Κλεοπάτρας] καὶ Σωπάτρου Περσῶν, πρὸ τῆς βασιλείας Ἡρῴδου υἱοῦ Ἀντιπάτρου hab. Hippol.
129. Scripsimus cum Hippol. ; Σομβὴ D, Σοβῆ F.
130. τε Hippol.
131. τε Hippol.
132. τε Hippol.
133. γεννηθείσας Hippol.

Un extrait d'Hippolyte de Rome

Le charpentier Joseph, le fiancé de la Vierge, avait quatre fils et deux filles : l'évêque Jacques, Simon, Jude (non le traître), Joset, Esther et Marthe, tous nés de sa femme. En effet, cette Salomé était une fille d'Aggée, le frère de Zacharie, qui, à son tour, était le père de Jean Baptiste et fils de Barachie, fils du prêtre Abia. Et pour le reste de sa vie, Joseph a vécu comme veuf. En d'autres termes, Salomé fut la cousine de Jean Baptiste, leurs pères étant des frères. En effet, Aggée, fils de Barachie, fut l'oncle de Jean ; de la même façon, Zacharie (lui aussi, un fils de Barachie) fut l'oncle de Salomé, la femme de Joseph le charpentier. Bien entendu, je ne parle pas de Salomé l'accoucheuse. La Salomé dont il s'agit ici, également appelée « l'accoucheuse », était originaire de Bethléem et fut cousine d'Élisabeth et de Marie, Mère de Dieu, car leurs mères étaient sœurs. En effet, tends l'oreille à l'évangéliste Luc[134]*, qui raconte qu'il y avait trois sœurs, originaires de Bethléem et nées du prêtre Matthan et de sa femme Marie, cela sous le règne de Cléopâtre : elles s'appelaient respectivement Marie, Sobè et Anne. La première fille se mariait à Bethléem et engendrait Salomé l'accoucheuse ; également la deuxième fille se mariait à Bethléem et engendrait Élisabeth ; la troisième fille se mariait en Galilée et accouchait de Marie, la Mère de Dieu. En d'autres termes, Salomé, Élisabeth et sainte Marie, Mère de Dieu, furent des cousines, car leurs mères étaient trois sœurs. De cela ressort qu'on peut dire que Jean Baptiste et notre Seigneur Jésus Christ furent des cousins.*

Les deux premiers extraits donnent l'exégèse d'un passage du quatrième évangile. Les attributions données en D et F sont correctes : le premier extrait provient du septième livre du commentaire sur S. Jean de Cyrille d'Alexandrie (*CPG* 5208)[135], tandis que le second morceau est pris à la 43e (42e) homélie sur S. Jean de Jean Chrysostome (*CPG* 4425)[136]. La comparaison entre ces deux extraits et leurs sources permet de supposer qu'ils n'en sont pas directement tirés ; en effet, dans les deux cas, il s'agit d'un *rifacimento* des textes sources. Est-ce que ces morceaux remaniés et fort abrégés sont empruntés aux chaînes ? Cette hypothèse est bien probable : on sait que le septième livre du commentaire de Cyrille est transmis uniquement par cette tradition indirecte[137], et pour le morceau chrysostomien, on a relevé quelques parallèles intéressants dans les chaînes[138], mais malheureusement, pour les deux extraits, nous n'y avons trouvé aucun passage totalement identique[139].

134. Voir la n. 127 plus haut.

135. Consulter l'édition de Ph. E. Pusey, *S.P.N. Cyrilli archiepiscopi Alexandrini in D. Joannis evangelium. 2*, Oxonii 1872, p. 279, 14 – 280, 2.

136. Voir *PG* 59, col. 349, 50 – 350, 11.

137. Ainsi, pour la section qui nous concerne ici, Pusey s'est basé exclusivement sur les chaînes. Voir à ce propos J. Reuss, Cyrill von Alexandrien und sein Kommentar zum Johannes-Evangelium, *Biblica* 25, 1944, p. 207-209 et Id., *Johannes-Kommentare aus der griechischen Kirche* (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur 89), Berlin 1966, p. xxv-xxvi.

138. On citera ici *Catenae Graecorum Patrum in Novum Testamentum. 2, In Evangelia S. Lucae et S. Joannis*, ed. J. A. Cramer, Oxonii 1844 (réimpr. Hildesheim 1967), p. 310, 35 – 311, 9 (un passage qui porte sur le verset 32 du chapitre 11 et qui n'est pas attribué à Jean Chrysostome), ainsi que B. Corderius, *Catena Patrum Graecorum in Sanctum Iohannem*, Antverpiæ 1630, p. 288.

139. Comme on le sait, la plupart des chaînes sur l'Évangile de Jean sont malheureusement restées inédites jusqu'à ce jour, ce qui montre très bien le manque de recherches récentes dans ce domaine.

L'attribution du troisième fragment, par contre, n'est pas exacte : cet extrait est tiré de la *Chronique* d'Hippolyte de Thèbes (*BHG* 766 f)[140]. C'est le mérite de l'éditeur de ce texte, Franz Diekamp, d'avoir déjà intégré dans son édition les variantes qui singularisent nos témoins D et V[141] ; cela nous a permis de constater immédiatement que nos manuscrits sont les seuls témoins de la *Chronique* à avoir isolé le fragment en question et à l'attribuer à Hippolyte de Rome[142], cela contre tout le reste de la tradition de la *Chronique*.

3. Les trois extraits : des parties appartenant au *Florilegium Coislinianum*?

Quelques indices donnent l'impression que les trois extraits édités ci-dessus faisaient partie de l'état original du *Florilège Coislin*. Ils sont cités dans quelques manuscrits de la recension III et sont mentionnés dans le *pinax* qui se trouve dans quelques autres témoins (également de la recension II) ; de plus, dans le *pinax* de E G D, la numérotation des chapitres en question continue, sans aucune césure, celle du dernier chapitre de la Lettre Psi. Ces éléments permettent de conclure que ces trois extraits se distinguent clairement des fragments supplémentaires qu'on a relevés dans des manuscrits comme F[143] et D[144], mais qui n'apparaissent jamais en dehors de la recension III et qui, dans les manuscrits en question (notamment en D), sont très visiblement séparés du *Florilegium Coislinianum* même[145].

Qui plus est, le lemme qui accompagne les fragments centrés sur les versets de l'Évangile de S. Jean se rapproche des lemmes typiques du *Florilège Coislin* : la plupart du temps, les titres s'y ouvrent avec un περί et l'attribution s'y fait au génitif. On notera également que Cyrille d'Alexandrie et Jean Chrysostome sont des sources préférées du compilateur du *Florilegium Coislinianum*. Pour ce qui est du troisième fragment, on pourrait supposer que le titre Περὶ τῆς γενεαλογίας τοῦ Χριστοῦ (mentionné dans le *pinax* de D E G) a disparu à un certain moment. Aucun fragment d'Hippolyte de Thèbes n'est conservé dans le *Florilegium Coislinianum*[146], mais la *Chronique* d'Hippolyte, qui, malheureusement, résiste à toute datation précise, est incontestablement antérieure à l'anthologie ; en effet, le même fragment d'Hippolyte est utilisé par Cosmas Vestitor dans un de ses panégyriques

140. F. Diekamp, *Hippolytos von Theben : Texte und Untersuchungen*, Münster i.W. 1898, p. 14, 5 – 15, 10.

141. Voir les manuscrits *β* et *β*¹ dans l'apparat de Diekamp (mais avec quelques bévues) ; pour une description, succincte il est vrai, consulter les p. xxvii-xxviii de son édition.

142. Sur cette attribution, voir Diekamp, *Hippolytos von Theben* (cité n. 140), p. xvi.

143. Voir plus haut (avec n. 83) et Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26), p. lxxxvi-xci.

144. Par exemple aux ff. 132-146ᵛ, après le chapitre Περὶ τοῦ Λαζάρου. Cf. Fernández, *Book Alpha* (cité n. 26), p. lxxvii-lxxx.

145. Pour la partie de D qui va du f. 132 au f. 146ᵛ (et qui contient une nouvelle compilation, suivant le *Florilège Coislin*), la numérotation des fragments recommence (de α´ à ρκβ´), et cela tant dans le texte que dans le *pinax*. De plus, dans le *pinax*, toute cette section est précédée du titre Πίναξ σὺν Θεῷ ἕτερος τῆς παρούσης βιβλίου (voir l'*Ambrosianus* D 137 sup., f. 5ᵛ). Ajoutons que dans le même manuscrit, une note qui se lit dans la marge supérieure du f. 131ᵛ résume le contenu du troisième extrait édité ci-dessus (Περὶ τοῦ Ἰωσὴφ καὶ [illisible] ἔσχεν [*ut vid.*] δ´ υἱοὺς καὶ β´ θυγατέρας) : en D, de telles notes s'ajoutent exclusivement au *Florilège Coislin* et non à la section des ff. 132-146ᵛ.

146. Son homonyme Hippolyte de Rome – auquel le troisième extrait est attribué en D F V Can et dans le *pinax* de C S –, est cité une seule fois dans le *Florilège Coislin*, plus particulièrement comme premier extrait de la Lettre Thèta (*De Antichristo* 23, 1-25 dans le premier chapitre de la Lettre Thèta).

faisant l'éloge du père de Jean Baptiste (*BHG* 1881s = *CPG* 8154)[147] : le fait que Cosmas a été cité dans le florilège[148], permet de conclure qu'Hippolyte de Thèbes est sûrement antérieur au *Florilège Coislin*.

Malgré tous ces éléments, nous sommes d'avis que les trois extraits édités ci-dessus ne font pas partie de l'état original du *Florilegium Coislinianum*. Tout d'abord, il est clair qu'ils se situent en dehors de l'ordre alphabétique strict caractérisant le florilège, et le fait qu'ils sont totalement absents de la recension I constitue également un contre-argument très fort. De plus, dans les *pinakes* qu'on a relevés pour la deuxième recension, les trois extraits sont nettement séparés du contenu du *Florilège Coislin* propre, indiquant qu'ils n'appartiennent pas au florilège original[149]. Cette conclusion est confirmée par le titre général du florilège qu'on lit exclusivement en C (f. 1 : Ἑρμηνεία κατὰ στοιχεῖον τῆς θείας γραφῆς, κεφάλ[αια] σμς´), faisant donc mention de 246 chapitres ; du fait que, dans le *pinax* de C, le dernier extrait de la Lettre Psi (Περὶ ψευδοπροφητῶν) porte le numéro 246, il ressort clairement que, selon le scribe de C, les trois fragments ne faisaient pas partie du florilège[150]. Finalement, la constatation que les manuscrits C S E G n'ont pas inclus dans le texte les extraits qu'ils mentionnent dans le *pinax*, permet également de conclure que ces morceaux étaient considérés comme n'appartenant pas au florilège proprement dit[151]. Il semble donc qu'ils soient ajoutés à l'anthologie dans l'ancêtre commun des recensions II et III, malheureusement perdu aujourd'hui.

4. Conclusions

Les pages précédentes ont montré que l'identification de la fin du *Florilège Coislin* constitue un problème épineux. Notre analyse des témoins majeurs des trois recensions nous permet toutefois de tirer deux conclusions.

Tout d'abord, dans tous les témoins de l'anthologie, tant dans le texte que dans les *pinakes*, on a constaté l'absence remarquable du *stoicheion* Omega, ce qui permet d'être presque sûr que le *Florilegium Coislinianum* n'a jamais eu la Lettre Omega. Est-ce que l'anthologie est restée inachevée ? Si cela est vrai, on ne sait pas pour quelle raison le compilateur n'a pas réussi à achever son projet. Mais il n'est pas exclu non plus qu'un

147. Voir F. Halkin, Zacharie, père de Jean Baptiste : trois panégyriques par Cosmas Vestitor, *BHG* 1881q, r, s, *AnBoll* 105, 1987, p. 251-263, ici p. 262, 7-32.

148. Consulter T. Fernández, Cosmas Vestitor's ascetic-physiological fragment (*CPG* 8163), *BZ* 104, 2011, p. 633-640. Il ne fait toutefois aucun doute que l'extrait édité ci-dessus est tiré directement de la *Chronique* d'Hippolyte et non de l'adaptation par Cosmas (contre Fernández, *Book Alpha* [cité n. 26], p. lxxix, n. 204).

149. Dans le *pinax* de C, un trait pointillé sépare les trois extraits du dernier chapitre de la Lettre Psi. Dans le *pinax* de S, les trois extraits sont précédés d'une césure bien nette, notamment les mots Τέλος τῆς βίβλου ταύτης qui suivent le dernier chapitre de Psi ; de plus, les extraits supplémentaires n'ont pas l'introduction typique donnée dans ce dernier *pinax* pour chaque Lettre de l'anthologie (Στοιχεῖον τοῦ Α, Στοιχεῖον τοῦ Β etc.).

150. À ce propos, on notera également que, dans le *pinax* de C (et de S), les chapitres supplémentaires ne sont pas numérotés.

151. Fernández (*Book Alpha* [cité n. 26], p. xxv, n. 17, lxx, lxxxi et lxxxvii, n. 250) est convaincu que les trois extraits sont seulement déplacés et qu'ils ont leur place dans la Lettre Chi du *Florilegium Coislinianum*, mais cette hypothèse ne nous semble pas correcte : ils n'ont pas fait partie de l'état original du florilège.

accident matériel, survenu très haut dans le *stemma codicum*, a entraîné la perte de l'ultime fin du florilège[152].

La Lettre Psi est donc le dernier *stoicheion* conservé dans les témoins du florilège, plus particulièrement dans la plupart des manuscrits contenant les recensions II et III, où est conservée la fin de l'anthologie, ainsi que dans le *pinax* du *Florilegium Hierosolymitanum* qui reflète, comme on le sait, la recension I. Mais, dans quelques manuscrits (et dans quelques *pinakes*), les chapitres de Psi sont encore suivis de trois fragments dont le texte même n'est donné que dans quelques témoins de la recension III, mais qui sont connus également par la recension II. En effet, ces trois extraits (rassemblés en un, deux ou trois chapitres) ont laissé des traces, très probantes, en C S E G (mention dans le *pinax*), en D (mention dans le *pinax*, ainsi que citation des extraits) et en F V Can (citation d'un ou de plusieurs extraits), ce qui permet de conclure qu'ils étaient déjà présents dans l'ancêtre commun des recensions II et III ; la situation est totalement différente pour les fragments qui sont ajoutés dans quelques témoins isolés de la recension III et n'appartiennent clairement pas au *Florilège Coislin*. Le rôle des trois extraits, dont on a trouvé l'édition ci-dessus, est plus difficile à identifier, car ils occupent une place assez ambiguë : d'une part il y a des indices (en termes de présentation et de transmission) qui semblent suggérer que ces extraits font partie de l'état original du florilège, mais d'autre part on a des arguments très probants qui contredisent cette hypothèse : en effet, les trois morceaux sortent de l'ordre alphabétique, sont souvent séparés nettement de ce qui précède, et sont totalement absents de la recension I. Nous sommes donc convaincus qu'ils n'appartiennent pas à l'état original du *Florilège Coislin*, mais que dans l'ancêtre perdu des recensions II et III, ils ont été ajoutés pour des raisons qui nous échappent malheureusement. Le dernier extrait de la Lettre Psi marque donc la vraie fin de l'anthologie.

Université d'Anvers *Katholieke Universiteit Leuven*

152. Nous remercions Bernard Flusin d'avoir relevé le fait qu'également la *Souda* se termine par la Lettre Psi, car la Lettre Omega y suit directement la Lettre Omikron. Mais cela n'est pas le cas du *Florilège Coislin*, dans lequel l'ordre alphabétique est strictement respecté.

LE COMMENTAIRE DE MÉTROPHANE DE SMYRNE SUR LA PREMIÈRE ÉPÎTRE DE PIERRE (CHAPITRE 1, VERSETS 1-23)[1]

par Peter Van Deun

En 2008[2], nous avons démontré qu'un nombre d'ouvrages restés anonymes reviennent à Métrophane, évêque de Smyrne et adversaire du patriarche Photius. Sur Métrophane, on n'a peu d'information. Vers le milieu du ixe siècle, il est élu comme métropolite de Smyrne ; étant partisan du patriarche Ignace, il est déposé de son siège (en 859) et exilé dans la Crimée ; en 869-870, il a pu revenir à son siège, mais avant le synode de 879-880, il est définitivement exilé en Crimée, où il est mort avant le mois d'octobre 912[3].

1. Nous remercions notre collègue Basile Markesinis de toutes ses remarques très précieuses.

2. P. Van Deun, La chasse aux trésors : la découverte de plusieurs œuvres inconnues de Métrophane de Smyrne (ixe-xe siècle), *Byz.* 78, 2008, p. 346-367 ; à cet article, on ajoutera une autre contribution de P. Van Deun, Trésors inconnus de la littérature byzantine des ixe-xe siècles, dans *Annuaire EPHE. Sciences religieuses* 117, 2008-2009, p. 273-276, ainsi qu'une contribution de J. Noret, Comment a-t-on trouvé le véritable auteur du commentaire sur l'Ecclésiaste longtemps attribué à Grégoire d'Agrigrente ?, *Ho theológos : rivista della facoltà teologica di Sicilia* 30, 2012, p. 159-165.

3. Sur sa vie, on consultera la *PmbZ* 4986, 4986A, 25088 et 25088A, intégrant l'information publiée en 2000 ; malheureusement, ces lemmes n'ont pas suffisamment tenu compte de ce que nous avons écrit à ce propos. — On notera encore qu'en Crimée, on a découvert le sceau de Métrophane ; sur ce μολυβδόβουλλον on lit les mots [Μ]ιτ[ροφα]νης [μητ]ροπο[λιτ]ης Σμ[υρ]νης, accompagnés de l'effigie de saint Polycarpe ; à ce propos, voir l'article de Н. А. Алексеенко [N. A. Alekseenko], Печать Митрофана Смирнского из Херсона : ссыльный митрополит в Таврике, *Sacrum et profanum* 3, 2007, p. 11-15. — L'*Atheniensis, Bibliotheca nationalis gr.* 1062, daté du deuxième quart du xvie siècle, renferme deux poèmes inconnus en honneur de Métrophane ; à ce propos, voir F. Pontani, Spigolature Bizantine : Paolo all'Areopago in Sofonia : versi per Metrofane di Smirne, *Istituto lombardo, Accademia di scienze e lettere. Rendiconti. Classe di lettere e scienze morali e storiche* 144, 2010, p. 23-50, plus particulièrement p. 36-44.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 389-415.

Nos recherches ont montré que son œuvre est vraiment monumentale et d'une grande originalité[4]. C'est un auteur qui sort de l'ombre du grand Photius et qui, tout comme son célèbre contemporain, a été une des personnalités-clef de l'époque.

Voici la liste de ses œuvres, sans toutefois entrer dans les détails encore une fois. On constatera que la tradition manuscrite de ses ouvrages est très pauvre – souvent un seul témoin –, ce qui suggère parfaitement que Métrophane a subi une sorte de *damnatio memoriae*.

1. Un commentaire sur l'Ecclésiaste très détaillé, longtemps attribué à Grégoire d'Agrigente ou à Grégoire de Nysse (*CPG* 7950)[5]. La date de l'œuvre, dont on connaît quelques témoins manuscrits, est inconnue.
2. Un commentaire sur l'*Hexaéméron* dont on connaît l'existence, mais que, malheureusement, nous n'avons pas pu retrouver.
3. Un commentaire sur les Psaumes qui semble être perdu, mais dont on trouve des bribes dans les chaînes[6].
4. Une série d'homélies sur St Jean et St Matthieu[7], conservée dans un *codex unicus*. Les dix homélies semblent avoir été achevées entre la déposition du patriarche Nicolas Mystikos (février 907) et la mort de l'empereur Léon VI (mai 912), et constituent, très probablement, un commentaire des péricopes lues à partir de Pâques jusqu'aux premières semaines suivant la fête de Pentecôte, lorsque la lecture de l'Évangile de Matthieu commence[8].
5. Un commentaire sur les *Épîtres catholiques*, sur lequel est centré cet article (voir ci-dessous).
6. Un traité *Adversus Iudaeos*, très long et transmis, lui aussi, dans un seul manuscrit[9]. Très probablement, le texte date des années 907-908, donc sous le règne de l'empereur Léon VI.

4. De son œuvre, il faut exclure deux ouvrages : la *Vie d'Euthyme de Sardes* (*BHG* 2146), attribuée à un moine Métrophane (pour l'édition de ce texte, voir A. Papadakis, The unpublished Life of Euthymius of Sardis : *Bodleianus Laudianus graecus* 69, *Traditio* 26, 1970, p. 63-89) (vocabulaire et syntaxe totalement différents) ; la *Mystagogia* de Photius, attribuée à Métrophane dans quelques manuscrits (à ce propos V. Polidori, Photius and Metrophanes of Smyrna : the controversy of the authorship of the *Mystagogy of the Holy Spirit*, *MEG* 14, 2014, p. 199-208).

5. Pour l'édition critique, voir *Pseudo-Gregorii seu Pseudo-Gregorii Nysseni Commentarius in Ecclesiasten*, ed. a G. H. Ettlinger et J. Noret (CCSG 56), Turnhout – Leuven 2007.

6. Consulter J.-M. Olivier, Les fragments « Métrophane » des chaînes exégétiques grecques du Psautier, *RHT* 6, 1976, p. 31-78.

7. Pour l'édition, cf. K. Hansmann, *Ein neuentdeckter Kommentar zum Johannesevangelium : Untersuchungen und Text* (Forschungen zur Christlichen Literatur- und Dogmengeschichte 16, 4/5), Paderborn 1930.

8. À ce propos, voir Th. Antonopoulou, Homiletic activity in Constantinople around 900, dans *Preacher and audience : studies in early Christian and Byzantine homiletics*, ed. by M. B. Cunningham and P. Allen, Leiden – Boston – Köln 1998, p. 336-339, article repris, dans une traduction grecque (sous le titre Η ομιλητική δραστηριότητα στην Κωνσταντινούπολη γύρω στο έτος 900), dans Θ. Αντωνοπουλου [Th. Antonopoulou], *Βυζαντινή ομιλητική : συγγραφείς και κείμενα*, Αθήνα 2013, p. 99-102.

9. Pour l'édition critique, voir *Anonymi auctoris Theognosiae (saec. IX/X) dissertatio contra Iudaeos*, cur. M. Hostens (CCSG 14), Turnhout – Leuven 1986.

7. La *Laudatio Polycarpi Smyrnensis* (*BHG* 1563)[10], conservée dans deux témoins. La date du texte est inconnue.
8. La *Laudatio archangelorum Michael et Gabriel* (*BHG* 1292)[11], qui n'est conservée que dans un seul témoin manuscrit et pour laquelle on ne connaît pas la date.
9. La *Θεογνωσία* (*CPG* 3223) dont on n'a conservé que des parties dans l'anthologie de la *Panoplie dogmatique* d'Euthyme Zygabène et dans un nombre d'auteurs byzantins de l'époque tardive. La *Theognosia*, antérieure aux *Homiliae in Ioannem et Matthaeum* relevées ci-dessus, a été rédigée en Crimée, l'endroit d'exil de Métrophane[12].
10. Un bon nombre de canons liturgiques, ainsi que l'*Hymne sur la Trinité*, écrit en vers anacréontiques.
11. Deux interventions assez longues lors du synode de 869-870, ainsi qu'une lettre adressée à Manuel, patrice et λογοθέτης τοῦ δρόμου, qu'on lit en appendice aux *Actes* de ce même synode[13].
12. La soi-disant profession de foi de Métrophane de Smyrne, conservée dans un seul codex assez tardif. L'authenticité de cet opuscule, qui semble être inachevé, est douteuse[14].

Dans cette contribution, comme on l'a déjà dit, nous nous concentrerons sur le *Commentaire sur les Épîtres catholiques*, dont on connaissait déjà depuis longtemps l'existence[15] et qui est explicitement attribué à Métrophane de Smyrne[16]. De plus, le vocabulaire et la syntaxe si typiques de Métrophane caractérisent également le texte édité ci-dessous, ce qui confirme l'authenticité de l'ouvrage.

On notera encore que Jean Bekkos, patriarche de Constantinople de 1274 à 1282, a cité un fragment du commentaire sur la première lettre de Jean dans ses *Epigraphae sive Praescriptiones in dicta ac sententias sanctorum Patrum a se collectas de processione Spiritus Sancti* (*PG* 141, col. 692a1-b4), introduit par les mots Ἐν μέρει τῆς ἐξηγήσεως

10. Pour l'édition critique du texte, voir I. De Vos & P. Van Deun, The panegyric of Polycarp of Smyrna attributed to Metrophanes of Smyrna (*BHG* 1563), dans *Martyrdom and persecution in late antique Christianity : Festschrift Boudewijn Dehandschutter*, ed. by J. Leemans (Bibliotheca Ephemeridum theologicarum Lovaniensium 241), Leuven – Parijs – Walpole MA 2010, p. 311-331.

11. Pour l'édition critique, voir E. Gielen & P. Van Deun, The invocation of the Archangels Michael and Gabriel attributed to Metrophanes metropolitan of Smyrna (*BHG* 1292), *BZ* 108, 2015, p. 653-671.

12. On trouvera une étude et le texte des fragments qui nous sont parvenus, dans P. Van Deun, Le *Liber de cognitione Dei* de Métrophane de Smyrne (CPG 3223) : un bilan des fragments conservés (sous presse dans la revue *Medioevo greco*).

13. Consulter l'édition Mansi 16, col. 344d-345a et 349d-353c (les interventions) ; col. 413e-420d (lettre à Manuel).

14. Voir un article, sous presse aux éditions Brepols, de S. Neirynck et P. Van Deun, Est-ce qu'on a découvert la profession de foi de Métrophane de Smyrne ?

15. À ce sujet, on citera, à titre d'exemples, J. A. Fabricius, *Bibliotheca Graeca sive Notitia Scriptorum Veterum Graecorum quorumcumque monumenta integra aut fragmenta edita exstant tum plerorumque e mss. ac deperditis ab auctore recognita*, editio nova curante G. Ch. Harles, XI, Hamburg 1808 (Hildesheim 1967), p. 700-701, plus particulièrement p. 700, ainsi que B. Georgiadès, Μνημεῖα ἐκκλησιαστικὰ ἀνέκδοτα. Α, Ἐκ τῶν τοῦ μητροπολίτου Σμύρνης Μητροφάνους (865), *Ἐκκλησιαστικὴ ἀλήθεια* 3, 1883, p. 513-517, plus particulièrement p. 517.

16. Nous avons relevé les détails dans les notes.

τῆς Ἰωάννου καθολικῆς πρώτης ἐπιστολῆς, ἣν ποιεῖται Μητροφάνης τις μητροπολίτης Σμύρνης, κεῖται ῥῆσις ἔχουσα οὕτως (exégèse de 1 Jn 4,13).

Le commentaire de Métrophane est très long et n'est conservé que dans un *codex unicus*, comme si souvent. Il s'agit de l'*Athous, Dionysiou* 227, transcrit au monastère de Dionysiou, par un moine Maxime, très probablement au XVe siècle[17].

Pour la plus grande partie, l'œuvre est restée inédite, sauf pour ce qui est de trois petits échantillons[18]. Elle s'avère être très originale, ce qui montre que Métrophane est un exégète érudit. Plus particulièrement, il est remarquable qu'il a rassemblé, pour chaque verset de la lettre de Pierre, toute une série de lieux parallèles bibliques bien réfléchie, de sorte qu'on puisse supposer qu'il ait disposé d'un instrument de travail auquel il a pu puiser librement.

Les 20 sermons, dont on ignore la date de confection, sont successivement centrés sur la lettre de Jacques (5 λόγοι), la première lettre de Pierre (également 5 λόγοι), la seconde lettre de Pierre (3 λόγοι), la première lettre de Jean (5 λόγοι), la seconde lettre de Jean (1 λόγος) et, finalement, la lettre de Jude (1 λόγος). Cette succession reflète parfaitement celle de l'*Apostolos*, contenant les péricopes prises aux *Épîtres catholiques*, dans l'ordre où elles doivent être lues pendant le cours de la liturgie des jours de la semaine (en dehors des dimanches et des jours fériés) – l'Ἀπόστολος τῆς ἡμέρας –; la période en question débute avec la 31e semaine (après Pâques) et s'achève avec la semaine de la Tyrophagie, à la veille du Carême. Voici l'inventaire détaillé de cette *lectio divina* :

ΛΑ ἑβδομάς (après Pâques)

- Mercredi : Jc 1,11-18
- Jeudi : Jc 1,19-27
- Vendredi : Jc 2,1-13

ΛΒ ἑβδομάς

- Lundi : Jc 2,14-26
- Mardi : Jc 3,1-10
- Mercredi : Jc 3,11-18 et 4,1-6
- Jeudi : Jc 4,7-17 et 5,1-9
- Vendredi : 1 P 1,1-25 et 2,1-10

ΛΓ ἑβδομάς

- Lundi : 1 P 2,21-25 et 3,1-9
- Mardi : 1 P 3,10-22
- Mercredi : 1 P 4,1-11

17. Pour la description du manuscrit, voir S. P. LAMBROS, *Catalogue of the Greek manuscripts on Mount Athos. 1*, Cambridge 1895, p. 374-375.

18. En effet, trois fragments de ce *Commentaire* ont été édités par Basileios GEORGIADÈS, sur base du manuscrit de Dionysiou : Μητροφάνους μητροπολίτου Σμύρνης ἑρμηνεία τῆς Ἰωάννου δευτέρας ἐπιστολῆς, *Σωτήρ* 4, 1880, p. 33-42 ; Μητροφάνους μητροπολίτου Σμύρνης ἑρμηνεία τῆς Ἰωάννου τρίτης ἐπιστολῆς, *Ἐκκλησιαστικὴ ἀλήθεια* 3, 1883, p. 541-544 ; Μητροφάνους μητροπολίτου Σμύρνης ἑρμηνεία τῆς τοῦ Ἰούδα ἐπιστολῆς, dans *Ἐκκλησιαστικὴ ἀλήθεια* 3, 1883, p. 557-561 et 573-577.

- Jeudi : 1 P 4,12-19 et 5,1-5
- Vendredi : 2 P 1,1-10

ΛΔ ἑβδομάς

- Lundi : 2 P 1,20-21 et 2,1-9
- Mardi : 2 P 2,9-22
- Mercredi : 2 P 3,1-18
- Jeudi : 1 Jn 1,8-9 et 2,1-6
- Vendredi : 1 Jn 2,7-17

ΛΕ ἑβδομάς

- Lundi : 1 Jn 2,18-29 et 3,1-8
- Mardi : 1 Jn 3,9-22
- Mercredi : 1 Jn 3,21-24 et 4,1-11
- Jeudi : 1 Jn 4,20 - 5,21
- Vendredi : 2 Jn 1,1-13

ἑβδομὰς τῆς Τυρινῆς

- Lundi : 3 Jn 1,1-15
- Mardi : Jude 1-10
- Jeudi : Jude 11-25.

Avant de passer à l'édition critique d'une partie du texte, on notera que cette œuvre de Métrophane a été utilisée par Nicodème l'Hagiorite (1749-1809) pour son *Commentaire sur les Épîtres catholiques*, en grec vulgaire, publié à Venise en 1806[19]. Il est clair que l'exégèse de Métrophane a vraiment été la source principale de Nicodème, beaucoup plus que les commentaires de Théophylacte de Bulgarie (*PG* 125, col. 1132-1288, et *PG* 126, col. 9-103) et du Pseudo-Oecuménius (*PG* 119) auxquels l'Hagiorite a également puisé. En effet, Nicodème suit de tout près l'exégèse de Métrophane, en le nommant explicitement, à trois reprises[20], et en citant les mêmes passages bibliques supplémentaires.

Ce qui suit est le commentaire de Métrophane sur la Première lettre de Pierre, chapitre 1, les versets 1-23, correspondant au premier discours sur Pierre (λόγος α′) et conservé aux ff. 83v-95v de l'*Athous, Dionysiou* 227. Ce témoin étant assez tardif, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il renferme un nombre d'erreurs, que nous avons essayé de corriger.

En voici le texte :

19. Nous avons consulté ce texte dans la troisième édition parue à Thessalonique en 1986, sous le titre : *Ἑρμηνεία εἰς τὰς ἑπτὰ Καθολικὰς Ἐπιστολὰς τῶν ἁγίων καὶ πανευφήμων ἀποστόλων Ἰακώβου, Πέτρου, Ἰωάννου καὶ Ἰούδα*, p. 179-211. Sur Nicodème et cet ouvrage, on lira avec beaucoup de profit l'article de E. Citterio, Nicodemo Agiorita, dans *La théologie byzantine et sa tradition. 2, XIIIe-XIXe s.*, sous la dir. de C. G. Conticello & V. Conticello, Turnhout 2002, p. 905-997, plus particulièrement p. 916.
20. Aux pages 179, 182 et 200.

Τοῦ αὐτοῦ Μητροφάνους μητροπολίτου Σμύρνης
ἑρμηνεία εἰς τὴν τοῦ Πέτρου[21] καθολικὴν ἐπιστολήν,
λόγος α΄

Πέτρος ἀπόστολος Ἰησοῦ Χριστοῦ[22] *ἐκλεκτοῖς παρεπιδήμοις διασπορᾶς Πόντου, Γαλατίας, Καππαδοκίας, Ἀσίας καὶ Βιθυνίας, κατὰ πρόγνωσιν Θεοῦ Πατρός, ἐν ἁγιασμῷ Πνεύματος, εἰς ὑπακοὴν καὶ ῥαντισμὸν*[23] *αἵματος Ἰησοῦ Χριστοῦ*[24].

Τὴν σημαντικὴν τῆς ὑποστατικῆς ὑπάρξεως ἀντωνομασίαν τίθησιν ὀφειλομένως ἀρκτικὴν τῆς ἐπιστολῆς, ἐντεῦθεν καὶ τὸ γνήσιον καὶ τὸ ἀξιόπιστον τῆς διδασκαλίας τοῖς ἐντευξομένοις προμνώμενος, καὶ δεικνὺς δὲ κἀκεῖνο σαφῶς ὡς ὁ τῶν ἁγίων πατριαρχῶν, τοῦ Ἀβραὰμ φημὶ καὶ τοῦ Ἰακώβ, τὰς προσηγορίας ἀμείψας[25] τὸ πρὶν καὶ πρὸς τὸ ἄμεινον καὶ κρεῖττον μετοχετεύσας[26], καὶ τοῦτον ἀπὸ τῆς τοῦ Συμεὼν ἤτοι Σίμωνος προσηγορίας — ταυτὸν γάρ ἐστιν ὁμολογουμένως ἑκάτερον — ἀντωνόμασε Πέτρον[27], ἵνα καθάπερ πάλαι τῶν ὀνομάτων αἱ πρὸς τὸ βέλτιον ἀλλοιώσεις καὶ μεταπτώσεις, καὶ τῶν θρησκειῶν καὶ πολιτειῶν τὰς μεταβολὰς συμπαρεδείκνυον κρείττους, οὕτω δὴ καὶ νῦν τὴν τῶν πραγμάτων βελτίωσιν παρεμφαίνωσι. Τούτου χάριν οἷόν τι κάλλιστον ἔπαθλον εἴληφε τὴν τοιαύτην ὀνομασίαν ὁ κορυφαῖος Πέτρος, ἡνίκα διαπυνθανομένου τοῦ Χριστοῦ καὶ πάντων ἡμῶν Θεοῦ καὶ σωτῆρος τοὺς ἀποστόλους, ποίαν περὶ αὐτοῦ κέκτηνται δόξαν, *ἀποκριθεὶς* ἀνεβόησε διαρρήδην· *Σὺ εἶ ὁ Χριστὸς ὁ υἱὸς τοῦ Θεοῦ τοῦ ζῶντος*[28], ἀντήκουσε γὰρ[29] θᾶττον καὶ παρευθύς[30]· *Κἀγὼ δέ σοι λέγω ὅτι σὺ εἶ Πέτρος, καὶ ἐπὶ ταύτῃ τῇ πέτρᾳ οἰκοδομήσω μου τὴν ἐκκλησίαν, καὶ πύλαι ᾅδου οὐ κατισχύσουσιν αὐτῆς*[31].

21. Après Πέτρου, on aurait attendu le mot πρώτην, mais il ne se lit pas dans le codex.
22. Χριστὸν *cod.*
23. ῥατισμὸν *cod.* (une forme qui n'est pas attestée).
24. 1 P 1,1-2.
25. Cf. Gn 17,3-5 (Abram devenu Abraham) et 32,23-33 (Jacob appelé Israël). Dans l'*Adversus Iudaeos* XI, 40-78 et I, 106-161, Métrophane donne une exégèse détaillée de Gn 17,3-5 et 32,23-33 respectivement.
26. πρὸς τὸ ἄμεινον καὶ κρεῖττον μετοχετεύσας : une expression identique se lit dans l'*Adversus Iudaeos* IX, 403-404 (πρὸς τὸ ἄμεινον καὶ κρεῖττον μετοχετεύειν).
27. Voir, à titre d'exemples, 2 P 1,1 (pour Συμεών) et Mc 3,16 (pour Σίμων).
28. Mt 16,16.
29. Un emploi de γάρ très spécial, qui semble être caractéristique de Métrophane ; voir, dans ce même texte, ci-dessous, les notes 116, 223 et 250.
30. θᾶττον καὶ παρευθύς : on lit la même expression 6 fois dans l'*Adversus Iudaeos* (I, 586 ; IV, 666 ; V, 919-920 ; VII, 158 ; XII, 115 et 954-955), ainsi que dans l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* V, 66 (p. 194, 24).
31. Mt 16,18.

Ἀπόστολος Ἰησοῦ Χριστοῦ[32].

Τούτων τὴν διασάφησιν ἐν τῇ ἐπιστολῇ τοῦ ἀδελφοθέου Ἰακώβου τεθείκαμεν[33], καὶ περιττὸν ὑπειλήφαμεν καὶ παρέλκον παλιλλογεῖν[34].

Ἐκλεκτοῖς παρεπιδήμοις[35].

Εἰ *ἐκλεκτοί*, τί δήποτε[36] *παρεπίδημοι*; Μάλιστα δὲ τοῦτο ἐστὶ τὸ θαυμαστὸν καὶ παράδοξον ὅτι ἐπειδὴ *ἐκλεκτοί*, διὰ τοῦτο *παρεπίδημοι*, καὶ ἐπειδὴ *παρεπίδημοι*, διὰ τοῦτο καὶ *ἐκλεκτοί· παρεπίδημοι* μέν, οὐχ᾽ ὡς μόνης ἀποξενωθέντες τῆς Παλαιστίνης, ἀλλ᾽ ὡς σφᾶς αὐτοὺς τῇ διαθέσει πάσης τῆς οἰκουμένης ἀλλοτριώσαντες[37], ἅτε δὴ[38] μηδαμῶς *ἔχοντες* ἐνταῦθα *μένουσαν πόλιν, ἀλλὰ τὴν μέλλουσαν*[39] *ἐπιζητοῦντες*[40] καὶ *τὸ πολίτευμα* ἔχοντες *ἐν* τοῖς *οὐρανοῖς*[41]· *ἐκλεκτοὶ* δέ, διὰ *τὴν κατὰ πρόθεσιν ἐκλογὴν*[42] τοῦ ποιήσαντος αὐτοῦ[43] ἡμᾶς καὶ *καλέσαντος*[44], καθὼς ἐμπεδοῖ[45] καὶ Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος[46], φάσκων· *Ἵνα ἡ κατ᾽ ἐκλογὴν πρόθεσις μένῃ τοῦ Θεοῦ*[47], καὶ πάλιν· *Τοῖς κατὰ πρόθεσιν κλητοῖς οὖσιν·* οὓς γὰρ *προέγνω, καὶ προώρισεν, οὓς δὲ προώρισε, τούτους καὶ ἐκάλεσε, καὶ οὓς ἐκάλεσε, τούτους καὶ ἐδικαίωσε*[48].

32. 1 P 1,1.

33. De cette ligne ressort clairement que le *Commentaire sur la Première lettre de Pierre* est postérieur au *Commentaire sur l'Épître de Jacques*, inédit lui aussi (le passage en question se lit aux ff. 2v-3 de l'*Athous, Dionysiou* 227).

34. On lit la même expression dans le commentaire sur le *Canticum Canticorum* de Nil d'Ancyre (*CPG* 6051), 78, 1-2 : Nil d'Ancyre, *Commentaire sur le Cantique des Cantiques : editio princeps*, introd., texte critique, trad. et notes par M.-G. Guérard (SC 403), Paris 1994, p. 364 (Ἤδη μὲν εἴρηται ταῦτα καὶ παλιλλογεῖν περιττὸν ἅμα καὶ παρέλκον) ; la combinaison de περιττόν et de παρέλκον se lit également dans l'*In Ecclesiastem* I, 17, 28 (Καὶ μηδεὶς παρέλκον ἡμᾶς καὶ περιττόν τι λέγειν οἰέσθω).

35. 1 P 1,1.

36. Le mot τιδήποτε ou τί δήποτε se lit souvent chez Métrophane ; sur la graphie en un mot ou en deux mots, voir Hostens, *Dissertatio* (cité n. 9), p. xliii et p. xliii, n. 13.

37. ἀλλοτριώσαντας *cod.*

38. ἅτε δή constitue une combinaison préférée de Métrophane ; par exemple, seulement l'*Adversus Iudaeos* contient déjà une bonne cinquantaine d'attestations.

39. μένουσαν *cod.*

40. He 13,14.

41. Phm 3, 20.

42. Rm 9,11.

43. αὐτὸν *cod.*

44. Rm 9,12.

45. Le verbe ἐμπεδόω, ainsi que παρεμπεδόω, qui est extrêmement rare, est très préféré dans l'œuvre de Métrophane ; voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 356 ; le texte dont on fait l'édition dans cet article contient 9 attestations de ces mots.

46. Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος : cette expression, qui se lit très rarement dans la littérature grecque, est attestée 65 fois dans les œuvres de Métrophane ; à ce propos, voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 353 ; dans ce qui suit, on lira 9 autres attestations de cette expression.

47. Rm 9,11.

48. Rm 8,28-30.

Διασπορᾶς Πόντου, Γαλατίας, Καππαδοκίας, Ἀσίας καὶ Βιθυνίας[49].

Δείκνυσι διὰ τούτων ὡς τοῖς ἐξ Ἰουδαίων πεπιστευκόσιν ἐπιστέλλει σαφῶς· ἡ μὲν γὰρ θεία περὶ αὐτῶν ἀπόφασις διαρρήδην φησίν· *Εἶπον· Διασπερῶ αὐτούς, παύσω δὴ ἐξ ἀνθρώπων τὸ μνημόσυνον αὐτῶν*[50]· ἀπεπερατώθη δὲ κατὰ καιροὺς ἰδίους πολλάκις καὶ γειώρας[51] τοὺς Ἰουδαίους ἀπέφηνε, μάλιστα δὲ καὶ διαφερόντως[52] κατὰ τὴν ὑστάτην ἅλωσιν καὶ πανωλεθρίαν τῆς Ἱερουσαλήμ· ἀλλ᾽ οἵ γε νῦν δηλούμενοι διὰ τῆς ἐπιστολῆς ἀρχαϊκωτέρας ἦσαν καὶ προγενεστέρας *διασπορᾶς*, τῆς ὑπὸ Ἀντιόχου δηλονότι γεγενημένης, τάχα δὲ καὶ τῆς ὑπὸ τοῦ Ναβουχοδονόσορ, οὐκέτι πάντων τῶν ἀποφοιτησάντων τηνικαῦτα τῆς Ἰουδαίας ἀνασχομένων ἐκεῖσε παλινδρομῆσαι διὰ τὸ σφοδρὰν προειληφέναι πεῖραν πολλάκις τῶν ἐξ[53] ἀλλοφύλων γεγενημένων αὐτοῖς ληΐσεων καὶ δηώσεων[54]· οὔπω γὰρ ἦν τὴν ἐσχάτην ἅλωσιν ὁ Οὐεσπασιανὸς δεδρακώς, πρὸ δὲ ταύτης ἑκάτερος τῶν κορυφαίων ἀποστόλων ἐπὶ Νέρωνος[55] τὸν ἀθλητικὸν ἐνεδήσατο στέφανον καὶ τῆς προσκαίρου ζωῆς ἐξεδήμησε. Τοῖς οὖν πάλαι μεταναστᾶσιν ἀπὸ τῆς Παλαιστίνης καὶ κατὰ διαφόρους χώρας καὶ πολίχνας διασπαρεῖσιν ἐπιστέλλει, φάσκων· *Διασπορᾶς Πόντου, Γαλατίας, Καππαδοκίας, Ἀσίας καὶ Βιθυνίας*[56]. Τοῖς γὰρ Ἰουδαίοις ἦν ὁ μακάριος Πέτρος ὑπὸ[57] τοῦ Κυρίου διαφερόντως προχειρισθείς· τοῦτο γὰρ ἐμπεδοῖ μάλιστα Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος, Γαλάταις γράφων· *Ἀλλὰ τοὐναντίον* εἰδότες *ὅτι πεπίστευμαι τὸ εὐαγγέλιον τῆς ἀκροβυστίας, καθὼς Πέτρος τῆς περιτομῆς· ὁ γὰρ ἐνεργήσας Πέτρῳ*[58] εἰς[59] *ἀποστολὴν τῆς περιτομῆς, ἐνήργησε καὶ ἐμοὶ εἰς τὰ ἔθνη*[60].

49. 1 P 1,1.
50. Dt 32,26.
51. γιώρας *cod.*
52. μάλιστα δὲ καὶ διαφερόντως : cette combinaison se lit très fréquemment dans les œuvres de Métrophane ; voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 357 ; on ajoutera l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* IV, 13, p. 162, 6.
53. ἐξ] *om. a. corr. cod.*
54. Cf. Jr 25,11-12 et 36,10 ; 2 Ch 36,11-21. La combinaison de ces deux mots assez rares se rencontre dans d'autres œuvres de Métrophane : voir son *In Ecclesiastem* IV, 8, 50 (δηώσεως καὶ ληΐσεως ἀλλοφύλων) ; VI, 16, 9 (δηώσεως καὶ ληΐσεως τῶν ἀλλοφύλων) ; *Adversus Iudaeos* V, 684 (τῶν Ἱεροσολύμων δηώσεως καὶ ληΐσεως). Un passage très semblable se lit dans l'*Adversus Iudaeos* II, 483-493 (Πάλαι μὲν γὰρ τῆς ἐπὶ τοῖς εἰδώλοις λατρείας καὶ παντελῶς ἀπὸ Θεοῦ σαφῶς ἀποστασίας καὶ τῶν μυρίων ἐκείνων καὶ παντοδαπῶν παρανόμων ἐπιχειρήσεων τὴν ἀσέβειαν πῇ μὲν ἑβδομηκοντούτης χρόνος αἰχμαλωσίας τὲ καὶ δηώσεως ὑπὸ τοῦ Βαβυλωνίου Ναβουχοδονόσωρ γεγενημένης ἐξιάσατό τε καὶ ἐθεράπευσεν, πῇ δ᾽ αὖ τριταῖος ἐνιαυτὸς πρὸς ἥμισυν κατὰ τὴν Ἀντιόχου τοῦ καὶ Ἐπιφανοῦς λεηλασίαν ἁλωθέντων τῶν Ἱεροσολύμων παιώνιον γέγονεν καὶ ἀλεξιφάρμακον τῆς τῶν παραληφθέντων ἀνοσιουργίας τὲ καὶ παρανομίας).
55. Νέρονος *cod.*
56. 1 P 1,1.
57. ὑπὸ] πρὸ *a. corr. cod.*
58. Πέτρον *cod.*
59. εἰς] πρὸς *a. corr. cod.*
60. Ga 2,7-8.

Κατὰ πρόγνωσιν Θεοῦ Πατρός, ἐν ἁγιασμῷ Πνεύματος, εἰς ὑπακοὴν καὶ ῥαντισμὸν[61] *αἵματος Ἰησοῦ Χριστοῦ*[62].

Τὸ *ἐκλεκτοὺς*[63] ὑμᾶς γεγονέναι καὶ πρὸς τὴν λάμψιν τοῦ ἀληθινοῦ φωτὸς ἀναβλέψαι, φησίν, οὐχ' ἁπλῶς ἀπὸ μόνης ὑπῆρξε τῆς γνωμικῆς αἱρέσεως καὶ τῆς ἰδίας σπουδῆς, ἀλλὰ καὶ πολλῷ μᾶλλον ἀπὸ τῆς χάριτος καὶ βοηθείας τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρός, τοῦ προεγνωκότος[64] τῆς προαιρέσεως ὑμῶν τὸ φιλόκαλον, παρ' οὗ καὶ *πᾶσα δόσις ἀγαθὴ καὶ πᾶν δώρημα τέλειον*[65] δίδοται τοῖς ἀξίοις, ἀφορίσαντος ὑμᾶς εἰς αὐτὸ τοῦτο τοῦ παρακλήτου πρὸς τὸ συνιέναι τῆς θείας ἐνσωματώσεως τὸ μυστήριον καὶ τὴν αἰτίαν τῆς *ὑπακοῆς* καὶ τῆς ταπεινοφροσύνης *Ἰησοῦ Χριστοῦ*[66], τοῦ καλέσαντος ὑμᾶς εἰς τὴν θείαν υἱοθεσίαν, διὰ τοῦ *ῥαντισμοῦ* τοῦ *αἵματος*[67] τῆς καινῆς διαθήκης αὐτοῦ, δηλονότι *τοῦ ἀμνοῦ τοῦ αἴροντος τὴν ἁμαρτίαν τοῦ κόσμου*[68], καθὼς προκατήγγειλεν ὁ θεσπέσιος Ζαχαρίας, πρὸς αὐτὸν ἐκεῖνον ἀναβοῶν· *Καὶ σὺ ἐν αἵματι διαθήκης σου ἐξαπέστειλας δεσμίους σου ἐκ λάκκου οὐκ ἔχοντος ὕδωρ*[69]. Τὸ μὲν γὰρ *ἐν ἁγιασμῷ Πνεύματος*[70], ἀντὶ τοῦ "ἐν ἀφορισμῷ" φησιν ὁ μέγας Πέτρος· οὕτω γὰρ τὴν λέξιν ταύτην καὶ τῶν προφητῶν ἐξείληφεν ἕκαστος, πῇ μὲν[71] λέγοντος Ἰωήλ· *Ἁγιάσατε νηστείαν, κηρύξατε θεραπείαν*[72], πῇ δ' αὖ Ἱερεμίου· *Ἁγιάσατε ἐπ' αὐτὴν ἔθνη, τὸν βασιλέα τῶν Μήδων καὶ τοὺς ἡγουμένους αὐτοῦ καὶ πάντας τοὺς στρατηγούς*[73], ἀντὶ τοῦ "ἀφορίσατε" ληφθέντος αὐτοῖς τοῦ[74] "*ἁγιάσατε*" δήπουθεν, καὶ πάλιν τοῦ Ἡσαΐου περὶ τῶν Βαβυλωνίων εἰπόντος· *Ἡγιασμένοι εἰσίν*[75], ἀντὶ τοῦ "πρὸς αὐτὸ τοῦτο προφανῶς ἀφωρίσθησαν". Ὃ δέ φησιν *εἰς ὑπακοήν*[76], τὴν ἐνανθρώπησιν τοῦ Ἐμμανουὴλ καὶ τὴν ἑκούσιον ἀνάρτησιν τὴν ἐν τῷ σταυρῷ σημαίνει σαφῶς, καθὼς ἐμπεδοῖ καὶ Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος, φάσκων· *Αἰχμαλωτίζοντες πᾶν νόημα εἰς τὴν ὑπακοὴν τοῦ Χριστοῦ*[77], τουτέστιν εἰς τὴν οἰκονομίαν αὐτοῦ καὶ τὴν συγκατάβασιν, καὶ πάλιν· *Ὃς ἐν μορφῇ Θεοῦ ὑπάρχων, οὐχ' ἁρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἶσα Θεῷ, ἀλλ' ἑαυτὸν ἐκένωσε, μορφὴν δούλου λαβών, γενόμενος ὑπήκοος μέχρι θανάτου, θανάτου δὲ σταυροῦ*[78].

Τοιγάρτοι καὶ παρασημαντέον ὀφειλομένως[79] ὡς τὴν σωτηρίαν τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων ἰσοσθενῶς καὶ ἰσορρόπως ἐνεργηθῆναί φησι διὰ τῶν τριῶν θεαρχικῶν

61. ῥατισμὸν *cod.*
62. 1 P 1,2.
63. 1 P 1,1.
64. Cf. 1 P 1,2.
65. Jc 1,17.
66. 1 P 1,2.
67. 1 P 1,2.
68. Jn 1,29.
69. Za 9,11.
70. 1 P 1,2.
71. πῇ μὲν […] πῇ δὲ : expression identique dans l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* IV, 22, p. 164, 23 et 25.
72. Jl 1,14.
73. Jr 28, 28.
74. τοῦ] τὸ *cod.*
75. Is 13,3.
76. 1 P 1,2.
77. 2 Co 10,5.
78. Phm 2,7 et 8.
79. παρασημαντέον ὀφειλομένως : cette même expression se lit encore, plus loin dans ce texte (voir n. 246), ainsi que dans l'*Adversus Iudaeos* (X, 387 et XII, 315) et l'*In Ecclesiastem* (X, 8, 92).

ὑποστάσεων, δηλονότι τοῦ προεγνωκότος Πατρὸς καὶ τοῦ ἀφορίσαντος Πνεύματος καὶ τοῦ ῥαντίσαντος ἡμᾶς καὶ καθάραντος τῷ ἰδίῳ αἵματι ἀμνοῦ ἀκάκου Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ Κυρίου ἡμῶν[80]. Εἰ γὰρ ἐν τῇ *προγνώσει* τοῦ *Θεοῦ* καὶ *Πατρὸς* καὶ τῷ ἀφορισμῷ τοῦ ζωοποιοῦ *Πνεύματος ἐράντισεν* ἡμᾶς *τῷ αἵματι τῆς* καινῆς *διαθήκης*[81] *Ἰησοῦς* ὁ *Χριστός*[82], εὔδηλον ὡς ἐν ταυτοβουλίᾳ τῶν ἐν τῇ μιᾷ θεαρχίᾳ παραλαμβανομένων τριῶν προσώπων τὴν θείαν ἡμεῖς ἐσχήκαμεν ἀναγέννησιν· οἷς δὲ μία πέφυκε βούλησις, τούτοις δηλαδὴ καὶ ταυτότης οὐσίας ἐστί· τὴν γὰρ τοιαύτην ἐμπεδοῖ μάλιστα δόξαν καὶ τῶν προθέσεων καὶ τῆς ὀνοματικῆς τάξεως ἡ μετάπτωσις, ὥσπερ δὴ καὶ νῦν τὸ Πνεῦμα μέσην ἔλαχε τάξιν, ἀπαρατηρήτως ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ τῶν θεολόγων ταῖς προθέσεσι καὶ τοῖς ὀνόμασι κεχρημένων.

Χάρις ὑμῖν καὶ εἰρήνη πληθυνθείη[83].

Δηλονότι προηγουμένως παρὰ τοῦ Θεοῦ καὶ πρὸς τὸν Θεόν, ἔπειτα καὶ παρ' ἀλλήλων καὶ πρὸς ἀλλήλους, ἵνα δὴ τὸ χαρακτηριστικὸν ἔχωσι τῶν τοῦ Χριστοῦ μαθητῶν.

Εὐλογητὸς ὁ Θεὸς καὶ Πατὴρ τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὁ κατὰ τὸ πολὺ αὐτοῦ ἔλεος ἀναγεννήσας ἡμᾶς εἰς ἐλπίδα ζῶσαν, δι' ἀναστάσεως Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐκ νεκρῶν[84].

Τὴν εὐχάριστον ἀναπέμπει δοξολογίαν τῷ Θεῷ τῶν ὅλων χρεωστικῶς[85], ἐπὶ τῇ χαρισθείσῃ τοῖς ἀνθρώποις *ἐξ ὕδατος καὶ Πνεύματος*[86] ἀναγεννήσει[87], *διὰ* τῆς *ἐκ νεκρῶν ἀναστάσεως* τοῦ *Χριστοῦ*[88] καὶ *σωτῆρος* ἡμῶν, ὃς καὶ *μετασχηματίσει τὸ σῶμα τῆς ταπεινώσεως ἡμῶν, εἰς τὸ γενέσθαι αὐτὸ σύμμορφον τῷ σώματι τῆς δόξης αὐτοῦ*[89]. Διὸ δὴ καὶ *σύσσωμοι*[90] αὐτοῦ καὶ *σύμμορφοι*[91] γενήσεσθαι προσδοκῶντες, βαπτιζόμεθα σαφῶς *εἰς ἐλπίδα ζῶσαν*[92], τουτέστιν ἀληθινὴν καὶ μηδαμῶς τινα διαμάρτησιν κεκτημένην τὸ σύνολον, ἣν παρεμπεδῶν καὶ Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος, οὕτω φησίν· *Ἐπεὶ τί ποιήσουσιν οἱ βαπτιζόμενοι ὑπὲρ τῶν νεκρῶν; Εἰ ὅλως νεκροὶ οὐκ ἐγείρονται, τί βαπτίζονται ὑπὲρ αὐτῶν*[93]; Ὃ δὲ λέγει, τοιοῦτόν ἐστιν· Εἰ μὴ καθώς, φησίν, ἐλπίζομεν, οὐκ ἐγείρονται τὰ σώματα ἡμῶν ἐκ νεκρῶν, τί λοιπὸν *ὑπὲρ τῶν* τοιούτων βαπτίζονται *νεκρῶν* σωμάτων *οἱ βαπτιζόμενοι*[94], κατὰ τὴν κυριακὴν ἐντολὴν τὴν φάσκουσαν· *Πορευθέντες μαθητεύσατε πάντα τὰ ἔθνη, βαπτίζοντες αὐτοὺς εἰς τὸ ὄνομα τοῦ Πατρὸς καὶ τοῦ Υἱοῦ καὶ τοῦ*

80. Cf. 1 P 1,2 et 19.
81. He 9,19-20.
82. 1 P 1,2.
83. 1 P 1,2.
84. 1 P 1,3.
85. On lit un texte identique dans l'*In Ecclesiastem* VI, 15, 25-26 (τὴν εὐχάριστον ἀναπέμπετε τῷ Θεῷ τῶν ὅλων δοξολογίαν χρεωστικῶς).
86. Jn 3,5.
87. L'expression ἀναγέννησις ἐξ ὕδατος καὶ πνεύματος se lit également dans l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* II, 61, p. 132, 8.
88. 1 P 1,3.
89. Phm 3,20-21.
90. Ep 3,6.
91. Phm 3,21.
92. 1 P 1,3.
93. 1 Co 15,29. — Εἰ ὅλως νεκροὶ - ὑπὲρ αὐτῶν] *om. cod.*[a. corr.].
94. 1 Co 15,29.

ἁγίου Πνεύματος[95]· εἰκῇ γὰρ γίνεται τοῦτο καὶ μάτην, ἅτε δὴ σαφῶς *εἰς ἐλπίδα* ζωῆς[96] αἰωνίου γινόμενον, οὐκ ἔχον δὲ τὴν τῆς ἐλπίδος ἀλήθειαν, ὅπερ ἄτοπον καὶ παλίμφημον[97]· οὐδὲν γὰρ ποιεῖ μάτην ἔμφρων ἀνήρ, ἀλλ' οὐδὲ πολλῷ μᾶλλον *ὁ ἐπὶ πάντων Θεός*[98]. Τούτου χάριν ὁ μέγας Πέτρος φησίν· *Εἰς ἐλπίδα ζῶσαν*[99], τουτέστιν ἀδιάψευστον καὶ πάντως ἐκβησομένην, διὸ καὶ ἐπήγαγεν· *Εἰς κληρονομίαν ἄφθαρτον καὶ ἀμίαντον καὶ ἀμάραντον, τετηρημένην ἐν τοῖς οὐρανοῖς εἰς ὑμᾶς τοὺς ἐν δυνάμει Θεοῦ φρουρουμένους διὰ πίστεως εἰς σωτηρίαν ἑτοίμην ἀποκαλυφθῆναι ἐν καιρῷ ἐσχάτῳ*[100]. Τὴν ἀκήρατον γὰρ *κληρονομίαν*[101], καὶ πάντη τὲ καὶ πάντως κατηγλαϊσμένην τῆς ἀφθαρσίας τοῖς κάλλεσιν ἐν τῇ βασιλείᾳ τῶν οὐρανῶν, ἡ *ζῶσα ἐλπὶς*[102] ἐπαγγέλλεται πᾶσι τοῖς πεπιστευκόσιν εἰς τὸν ἐνανθρωπήσαντα μονογενῆ τοῦ Θεοῦ Λόγον καὶ σωτῆρα Χριστόν, καὶ τὴν ἀνάστασιν αὐτοῦ καταγγέλλουσιν, ἣν ἀποληψόμεθα μετὰ τὴν ὑστάτην καὶ τελευταίαν ἡμέραν *ἐν τῇ ἐσχάτῃ σάλπιγγι. Σαλπίσει γὰρ καὶ οἱ νεκροὶ ἐγερθήσονται ἄφθαρτοι, καὶ ἡμεῖς ἀλλαγησόμεθα· δεῖ γὰρ τὸ φθαρτὸν τοῦτο ἐνδύσασθαι ἀφθαρσίαν καὶ τὸ θνητὸν τοῦτο ἐνδύσασθαι ἀθανασίαν*, φησί που Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος[103].

Ἐν ᾧ ἀγαλλιᾶσθε, ὀλίγον ἄρτι[104].

Τῶν γὰρ ἐλπιζομένων ἀγαθῶν[105] τοῖς ἀξίοις αἱ ἀμοιβαὶ μεγάλην ἐμποιοῦσι παράκλησιν τοῖς ἐργάταις τῆς ἀρετῆς, οἷον ἀρραβῶνά τινα τῆς παντελοῦς καὶ μελλούσης ἀγαλλιάσεως τὴν τοιαύτην ἐν τῷ παρόντι βίῳ παρεχόμεναι μερικὴν χαρμονήν, ἣ καὶ πρὸς σύγκρισιν ἐκείνης ὀλιγωτάτη καὶ βραχυτάτη πέφυκεν ὄντως.

Εἰ δέον ἐστί, λυπηθέντας ἐν ποικίλοις πειρασμοῖς, ἵνα τὸ δοκίμιον ὑμῶν τῆς πίστεως πολυτιμότερον χρυσίου τοῦ ἀπολλυμένου, διὰ πυρὸς δὲ δοκιμαζομένου εὑρεθῇ[106].

Παραπλησίως καὶ συμφώνως τῷ ἀδελφοθέῳ πεποίηται τὴν εἰσήγησιν πρὸς τὸ δεῖν *ἀγαλλιᾶσθαι καὶ χαίρειν*[107] ἐν τοῖς *ποικίλοις* καὶ παντοδαποῖς[108] *πειρασμοῖς*, δι' ὧν ἀριδηλότατον εἴωθε γίνεσθαι *τῆς πίστεως ἡμῶν τὸ δοκίμιον*[109]· οὐ γὰρ περιουσίᾳ

95. Mt 28,19.
96. 1 P 1,3.
97. La même combinaison de mots se lit dans l'*In Ecclesiastem* VII, 4, 31-32 (πρὸς τὸ τοιαῦτα δοξάζειν ἄτοπα καὶ παλίμφημα καὶ παντὸς ἄξια καταγέλωτος).
98. Rm 9,5.
99. 1 P 1,3.
100. 1 P 1,4-5.
101. 1 P 1,4. La combinaison d'ἀκήρατος et de κληρονομία se lit également dans l'*In Ecclesiastem* I, 4, 193.
102. 1 P 1,3.
103. 1 Co 15,52-53.
104. 1 P 1,6.
105. Cf. He 11,1.
106. 1 P 1,6-7.
107. Mt 5,12.
108. ποικίλοις καὶ παντοδαποῖς : une combinaison préférée chez Métrophane ; voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 357 ; on ajoutera ici l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* V, 14 ; VI, 38 ; VII, 7 ; VII, 106 et 165 (p. 178, 28 ; p. 214, 30 ; p. 238, 11 ; p. 265, 17 et p. 282, 20).
109. Jc 1,2-3.

χρημάτων καὶ κτημάτων[110], οὐδὲ κάλλει καὶ ῥώμῃ σωμάτων, οὐδέ τι γε μὴν ἐπὶ δόξῃ ματαίᾳ καὶ τοῖς παρὰ τῶν ἀνθρώπων γινομένοις ἐπαίνοις, ἀλλ’ οὐδὲ μακρότητι ἡμερῶν καὶ χρονικῇ παρατάσει τῆς παρούσης ζωῆς *ἀγαλλιᾶσθαι καὶ χαίρειν*[111] προσῆκεν, ἀλλ’ ἐν Κυρίῳ καὶ τοῖς διὰ Κύριον λυπηροῖς[112]. Εἰ δὲ καὶ φησὶν ὁ θεῖος Ἰάκωβος· *Πᾶσαν χαρὰν ἡγήσασθε ἀδελφοί μου, ὅταν πειρασμοῖς περιπέσητε ποικίλοις*[113], ὁ δὲ μέγας Πέτρος· *Ἐν ᾧ ἀγαλλιᾶσθε, ὀλίγον ἄρτι, εἰ δέον ἐστί*[114], *λυπηθέντας ἐν ποικίλοις πειρασμοῖς*[115], ἀλλὰ γὰρ[116] μηδεὶς οἰηθείη τὸ ἧττον ἐνταῦθα παραφαίνεσθαι τῆς θείας ἀγαλλιάσεως ἐν τοῖς ὑπὲρ τῆς ἀρετῆς πειρασμοῖς. Πρὸς γὰρ τὴν *πρόσωπον πρὸς πρόσωπον*[117] ἔλλαμψιν, ὀλίγην ὠνόμασε τὴν νῦν ἐν *ἐσόπτρῳ*[118] ἐσομένην καὶ *ἐν αἰνίγματι*[119] καθάπερ ἔφθην εἰπών[120], *εἰς ἔπαινον καὶ δόξαν ἐν ἀποκαλύψει Ἰησοῦ Χριστοῦ*[121]· τῶν γὰρ δεδραμηκότων ἀνολιγώρως[122] τὸ στάδιον[123] τῆς θείας δικαιοσύνης, τὸν ἀληθινὸν *ἔπαινον* καὶ τὴν ἄφθαρτον *δόξαν* ἀποκαλύψει[124] καὶ φανερώσει, κατὰ τὴν ἐπιφάνειαν αὐτοῦ τὴν δευτέραν, ὁ Υἱὸς τοῦ Θεοῦ καὶ Χριστὸς καὶ σωτὴρ ἡμῶν, *ὅταν ἔλθῃ* μετὰ τῆς πατρικῆς δόξης *ἐνδοξασθῆναι ἐν τοῖς ἁγίοις αὐτοῦ*[125], καθὼς καὶ ὁ Παῦλος φησίν· *Ὑμῶν*[126] *ἡ ζωὴ κέκρυπται σὺν τῷ Χριστῷ ἐν τῷ Θεῷ· ὅταν* δὲ *Χριστὸς φανερωθῇ ἡ ζωὴ ὑμῶν*[127], *τότε καὶ ὑμεῖς*[128] *σὺν αὐτῷ φανερωθήσεσθε ἐν δόξῃ*[129]. Διὸ καὶ πάλιν φησίν· *Ὃς ἀποδώσει ἑκάστῳ κατὰ τὰ ἔργα αὐτοῦ, τοῖς μὲν καθ’ ὑπομονὴν ἔργου ἀγαθοῦ, δόξαν καὶ τιμὴν καὶ ἀφθαρσίαν ζητοῦσι, ζωὴν αἰώνιον, τοῖς δὲ ἐξ ἐριθείας*[130] *καὶ ἀπειθοῦσι μὲν τῇ ἀληθείᾳ, πειθομένοις*

110. περιουσίᾳ χρημάτων καὶ κτημάτων : même combinaison de mots dans l’*Homilia in Matthaeum et Ioannem* VII, 43, p. 248, 16-17.
111. Mt 5,12.
112. Cf. 1 P 1,6.
113. Jc 1,2.
114. ἔτι *cod.*
115. 1 P 1,6.
116. Encore une fois cet emploi de γάρ très spécial ; voir ci-dessus, n. 29, ainsi que plus loin, n. 223 et 250.
117. 1 Co 13,12.
118. ἐν ἐσόπτρῳ] *om. cod.*[a. corr.].
119. 1 Co 13,12.
120. καθάπερ ἔφθην εἰπών : une combinaison de mots caractéristique de l’œuvre de Métrophane ; comparer, à titre d’exemples, avec les tournures suivantes : ὡς ἔφθημεν εἰπόντες (*In Ecclesiastem* I, 4, 80 ; II, 5, 5 et 42 ; III, 11, 40 ; III, 19, 49-50 ; IV, 1, 91 ; IV, 4, 76-77 ; *Adversus Iudaeos* XII, 1018 ; *Homilia in Matthaeum et Ioannem* II, 51, p. 128, 18-19 ; II, 65, p. 133, 20 ; III, 75, p. 154, 12 ; VI, 49, p. 218, 7 ; VI, 55, p. 219, 22-23 ; IX, 48, p. 295, 33 ; X, 8, p. 299, 12 ; X, 45, p. 308, 27) ; ὡς ἔφθην εἰπών (*Homilia in Matthaeum et Ioannem* IV, 20 et VII, 154, p. 164, 11 et p. 279, 17) ; καθὼς ἔφθην εἰπών (*In Ecclesiastem* I, 7, 11 ; *Homilia in Matthaeum et Ioannem* VI, 81, p. 226, 27-28) ; καθὼς ἔφθημεν εἰπόντες (*Adversus Iudaeos* I, 303 ; II, 570 ; III, 550) ; καθάπερ ἔφθημεν εἰπόντες (*Adversus Iudaeos* VI, 643 ; *Homilia in Matthaeum et Ioannem* VI, 75, p. 224, 35).
121. 1 P 1,7.
122. ἀνολιγόρως *cod.*
123. Cf. 1 Co 9,24.
124. 1 P 1,7.
125. 2 Th 1,10.
126. ἡμῶν *cod.*
127. ἡμῶν *cod.*
128. ἡμεῖς *cod.*
129. Col 3,3-4.
130. ἐριθίας *cod.*

δὲ τῇ ἀδικίᾳ, θυμὸς καὶ ὀργὴ καὶ θλίψις καὶ στενοχωρία ἐπὶ πᾶσαν ψυχὴν ἀνθρώπου τοῦ κατεργαζομένου τὸ κακόν[131]. Μηδαμῶς τοίνυν ἡμεῖς ποιήσωμέν τι τῶν κατ' ἀρετὴν λαμβανομένων καλῶν διὰ τὸν ἀνθρώπινον ἔπαινον, μὴ δὲ θηρώμενοι δόξαν ἀνθρώπων, τῆς παρὰ τοῦ Χριστοῦ δοθησομένης δόξης παραρρυῶμεν[132], ἀλλὰ πρὸς μόνην ἀποβλέποντες τοῦ θείου θελήματος τὴν ἐκπλήρωσιν, ταύτῃ τοι[133] πᾶσαν ἐντολὴν σπουδάσωμεν κατορθοῦν· *Καὶ τότε ὁ ἔπαινος ἑκάστῳ γενήσεται ἀπὸ τοῦ Θεοῦ*[134], ὅταν καταργηθῇ πᾶσα διάθεσις ἀντιπαθείας καὶ προσπαθείας καὶ μηδὲν λέγηται κατὰ χάριν, ἀλλὰ πρὸς τὴν ἀξίαν πάντες ἀπολαμβάνωσι τῶν οἰκείων ἔργων καὶ λόγων, ταλαντευομένων δηλονότι τοῖς τῆς θείας δικαιοσύνης ἀκροτάτοις ἀκριβασμοῖς καὶ ζυγοῖς.

Ὃν οὐκ εἰδότες ἀγαπᾶτε, εἰς ὃν ἄρτι μὴ ὁρῶντες, πιστεύοντες δέ, ἀγαλλιᾶσθε χαρᾷ ἀνεκλαλήτῳ καὶ δεδοξασμένῃ[135].

Τῇ κατὰ πρόσωπον ὁράσει καὶ προσβλέψει[136] καὶ γνώσει κατὰ τοὺς τῆς ἐπιδημίας καιροὺς τοῦ σαρκωθέντος δι' ἄφατον ἔλεον[137] μεγάλου καὶ ἀπροσίτου φωτός, περὶ οὗ φησιν ὁ μέγας Ἡσαΐας· *Ἴδετε φῶς μέγα* καὶ *φῶς λάμψει ἐφ' ὑμᾶς*[138], τὴν διὰ πίστεως μόνην παραλαμβανομένην ἀντεδιέστειλε προσηκόντως, ὡς ἐλάττονα μὲν αὐτῆς δῆθεν τὴν εἴδησιν ἔχουσαν, μείζονα δὲ τῷ ὄντι προξενοῦσαν μακαρισμόν, καθὼς αὐτὸς ὁ Κύριος ἔφησεν· *Ὅτι ἑώρακάς με πεπίστευκας; Μακάριοι οἱ μὴ ἰδόντες καὶ πιστεύσαντες*[139]. Καλῶς ἄγαν *ἀγαλλιᾶσθε χαρᾷ ἀνεκλαλήτῳ καὶ δεδοξασμένῃ*[140]· τὴν γὰρ ἀπὸ τῆς ἐνεργείας τοῦ παναγίου Πνεύματος ἐγγινομένην ἀγαλλίασιν καὶ χαρὰν ταῖς καθαραῖς καὶ πάντῃ τῶν *παθῶν* τῆς *ἀτιμίας*[141] ἀπηλλαγμέναις ψυχαῖς ἐκλαλῆσαι καὶ παραστῆσαι δι' ἀκριβείας τῶν ἀμηχάνων ἐστίν[142], εἰ καὶ πρὸς τὴν ἀποκαλυφθησομένην τοῖς ἁγίοις κατὰ τὸν αἰῶνα τὸν μέλλοντα τὸ ἔλαττον ἔχει σαφῶς· *δεδοξασμένῃ*[143] δέ φησι διὰ τὸ

131. Rm 2,6-9.
132. On lit une expression très semblable dans l'*In Ecclesiastem* II, 4, 14-15 (τῆς φρονήσεως ἤτοι τῆς παρὰ Θεοῦ δεδομένης σοφίας παραρρυῶμεν), ainsi que dans l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* V, 90, p. 201, 35-36 (παραρρυῆναι τῆς ἀληθείας).
133. ταύτῃ τοι : formule très caractéristique de Métrophane ; en effet, le TLG en relève 52 attestations pour ce qui est de l'*Adversus Iudaeos* ; à cette longue liste, on ajoutera encore l'*In Ecclesiastem* I, 10, 61, II, 13, 37 et III, 24, 42, ainsi que deux endroits plus loin dans ce commentaire (voir les n. 279 et 328).
134. 1 Co 4,5.
135. 1 P 1,8.
136. Cf. 1 Co 13,12.
137. ἔλαιον *a. corr. cod.* – δι' ἄφατον ἔλεον : cette expression se lit uniquement chez Métrophane (deux fois dans notre texte, ainsi qu'une bonne vingtaine de fois dans d'autres ouvrages) ; voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 355.
138. Is 9,1.
139. Jn 20,29.
140. 1 P 1, 8.
141. Rm 1,26.
142. τῶν ἀμηχάνων ἐστίν : cette expression se lit également plus loin dans notre texte, ainsi que dans d'autres ouvrages de Métrophane : *In Ecclesiastem* III, 17, 17 ; *Homilia in Matthaeum et Ioannem* V, 62 ; VI, 65 ; VI, 68 et VII, 18 (p. 192, 30 ; p. 222, 10-11 ; p. 223, 6 et p. 241, 12-13).
143. 1 P 1,8.

τῆς ἀνθρωπίνης χαρᾶς ἄδοξον τῷ ὄντι καὶ καταγέλαστον, ἅτε δὴ αὐτήν[144], ἐφ' οἷς ἔδει μᾶλλον αἰσχύνεσθαι καὶ λυπεῖσθαι σφοδρῶς, ἐν τούτοις τὴν ἰδίαν ὕπαρξιν ἔχουσαν[145].

Ἀλλὰ γὰρ αὔξει καὶ μεγεθύνει τὸ τῆς πίστεως ἔπαθλον ἐφεξῆς καὶ φησί· *Κομιζόμενοι τὸ τέλος τῆς πίστεως σωτηρίαν ψυχῶν*[146]. Εἰς γὰρ τὸν ἀόρατον πιστεύοντές φησιν[147] ἐκ μόνης τῆς τῶν ὁρωμένων διακοσμήσεως καὶ τάξεως καὶ κινήσεως[148] καὶ τῆς τοῦ εὐαγγελικοῦ κηρύγματος εἰσηγήσεως δεδικαίωσθε παραπλησίως τῷ Ἀβραάμ[149], καὶ λαμβάνετε ψυχικὴν σωτηρίαν τῆς πίστεως ὑμῶν τὸν καρπόν[150], ὥσπερ[151] δὴ τῆς πίστεως ἐστὶ λόγος μὴ πολυπραγμονεῖν, μὴ δὲ σφόδρα παρεξετάζειν[152] τὸν πιστευόμενον, ἀνέφικτον ὄντα δηλονότι καὶ *πέρας τῆς* ἰδίας *μεγαλωσύνης οὐκ* ἔχοντα[153], καθά που φησὶν ὁ ἀπόστολος Παῦλος· *Πιστεῦσαι γὰρ δεῖ*[154] *τὸν προσερχόμενον ὅτί ἐστι καὶ τοῖς ἐκζητοῦσιν αὐτὸν μισθαποδότης γίνεται*[155]. *Πιστεῦσαί*[156] φησιν, ἀλλ' οὐχὶ περιττὰς πεποιῆσθαι[157] ζητήσεις καὶ *λογομαχεῖν εἰς οὐδὲν χρήσιμον, ἐπὶ καταστροφῇ* πολλάκις *τῶν ἀκουόντων*[158]. Τὸ αὐτὸ δὲ τοῦτο παρεμπεδῶν, καὶ ὁ μεγαλοφωνότατος Ἡσαΐας[159] φησίν· *Καὶ ἐὰν μὴ πιστεύσητε, οὐδὲ μὴ συνῆτε*[160], δι' ὧν ὡς ἐξ ἀνάγκης ἕπεσθαι τῇ πίστει τὴν σύνεσιν καὶ τὸ ἀνάπαλιν τῇ ἀπιστίᾳ τὴν ἄγνοιαν δείκνυσιν· ἐπειδὴ δὲ τῷ κηρύγματι τοῦ εὐαγγελίου πεπιστευκότας λαβεῖν αὐτοὺς τὴν ψυχικὴν ἔφησε σωτηρίαν[161], ἀλλ' οὐχ' ἑωρακότας Ἰησοῦν τὸν Χριστὸν καθαρίζοντα τοὺς λεπροὺς[162] καὶ δίκην ἐλάφων ἅλλεσθαι παρασκευάζοντα τοὺς χωλοὺς[163] καὶ δαιμόνων ἀπελαύνοντα λεγεῶνας[164] καὶ τυφλοὺς ὀμματοῦντα[165] καὶ νεκροὺς

144. αὐτήν] τὴν *cod.*

145. On aurait attendu un génitif absolu αὐτῆς [...] ἐχούσης ; l'accusatif pourrait s'expliquer soit par l'attraction avec ἐγγινομένην ἀγαλλίασιν, χαρὰν et ἀποκαλυφθησομένην, soit par les tendances de syntaxe troublée, mentionnées par Ettlinger & Noret (cité n. 5), p. xxxvi-xxxviii.

146. 1 P 1,9.

147. Cf. 1 P 1,8.

148. Cf. Sg 13,5 ; Rm 1,20.

149. Cf. Gn 15,6 ; Ga 3,6.

150. Cf. 1 P 1,9.

151. ὅσπερ *cod.* ; pour la correction de ὅσπερ en ὥσπερ, voir ci-dessous, p. 409, l. 325 : ὥσπερ δὴ νόμος ἐστὶ.

152. La combinaison de πολυπραγμονεῖν et παρεξετάζειν se lit également dans l'*In Ecclesiastem* VI, 20, 41-42 ; πολυπραγμοσύνη et παρεξέτασις ont déjà été combinés dans le même texte, VI, 20, 22.

153. Ps 144,3.

154. δὴ *cod.*

155. He 11,6.

156. He 11,6.

157. πεποιεῖσθαι *cod.*

158. 2 Tm 2,14.

159. Dans les textes de Métrophane, le prophète Isaïe est souvent caractérisé comme μεγαλοφωνότατος (une bonne quinzaine d'attestations) ; comparer également avec l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* I, 11, p. 96, 35, où cette épithète est utilisée pour l'évangéliste Jean.

160. Is 7,9.

161. Cf. 1 P 1,9.

162. Cf. Mt 8,2-3 et 10,8 ; Mc 1,40-42 ; Lc 5,12-13.

163. Cf. Mt 9,2-7 et 15,31 ; Mc 2,3-12 ; Lc 5,12-13 et 17,12-14.

164. Cf. Mt 10,8 ; Mc 5,2-13 ; Lc 8,27-33.

165. Cf. Mt 9,27-30 ; 12,22 ; 15,30-31 ; 20,30-34 ; 21,14 ; Mc 8, 22-26 ; 10,46-52 ; Lc 18,35-43 ; Jn 9,1-7.

ἀνιστῶντα διὰ μόνου προστάγματος[166], ἵνα μήπως ἐξηπατημένους σφᾶς αὐτοὺς οἰηθῶσιν, ὡς ἐξ ἀκοῆς μόνης προσηκαμένους τὴν εἰς Χριστὸν πίστιν[167] καὶ τὴν δι᾽ αὐτοῦ σωτηρίαν καραδοκοῦντας, ἐπήγαγε· *Περὶ ἧς σωτηρίας ἐξεζήτησαν καὶ* ἐξηρεύνησαν *προφῆται*[168], *οἱ περὶ τῆς εἰς ὑμᾶς χάριτος προφητεύσαντες*, ἐρευνῶντες *εἰς τίνα ἢ ποῖον καιρὸν ἐδήλου τὸ*[169] *ἐν αὐτοῖς πνεῦμα Χριστοῦ, προμαρτυρούμενον τὰ εἰς Χριστὸν παθήματα καὶ τὰς μετὰ ταῦτα δόξας*[170], μονονουχὶ[171] φάσκων[172]· Μηδαμῶς τινα παραδέξησθε δισταγμὸν ταῖς ψυχαῖς ὑμῶν περὶ ὧν ἐδιδάχθητε παρ᾽ ἡμῶν, ἀλλ᾽ εἰλικρινῆ καὶ διάπυρον[173] τὴν εἰς τὸν Χριστὸν διατηρήσατε πίστιν· οὐ γὰρ *κενὸν τὸ κήρυγμα ἡμῶν*, οὐδὲ πρόσφατος *ἡ πίστις*[174], ἣν ὑμῖν κατηγγείλαμεν, ἀλλ᾽ ἔκπαλαι καὶ ἀνέκαθεν[175] οἱ θεῖοι προφῆται[176] καὶ τὴν ἐπὶ γῆς καταφοίτησιν[177] τοῦ Ἐμμανουὴλ[178] καὶ φιλάνθρωπον ἐνανθρώπησιν, καὶ τὸ αὐθαίρετον αὐτοῦ πάθος, καὶ τὸν σταυρὸν καὶ τὸν θάνατον, καὶ τὴν ταφὴν καὶ τὴν ἔγερσιν, καὶ τὴν εἰς οὐρανοὺς παλινδρόμησιν[179], καὶ τὴν ἐντεῦθεν γενησομένην σωτηρίαν τῷ γένει

166. Cf. Jn 11,1-44. — Des passages apparentés se lisent dans l'*Adversus Iudaeos* II, 349-373 (τὸν δέ τοι σωτῆρα Χριστὸν καὶ Θεὸν τῶν ἁπάντων μυρίας τῷ ὄντι καὶ κρείττους ἀριθμοῦ θαυματοποιΐας καὶ παραδόξους δυνάμεις κατενώπιον αὐτῶν δεδρακότα, καὶ νῦν μὲν τοὺς ἐκ γενέσεως πηροὺς ὀξυδερκεῖς ἀποφήναντα, νῦν δὲ τοὺς παρειμένους τὰ τῶν ποδῶν ἄρθρα καὶ παντελῶς ἀκινήτους καὶ εἰς ἀεὶ κατακειμένους, ἀναθρώσκειν καὶ ἅλλεσθαι καὶ βαστάζειν ἐπὶ τοῦ ὤμου τοὺς ἤδη μέχρι τότε πρὶν βαστάζοντας σκίμποδας λόγῳ μόνῳ παρασκευάσαντα καὶ διαστίχειν καὶ διάττειν ὥσπερ ἐλάφους, ἄλλοτε δ᾽ αὖ λελεπρωμένους διὰ μόνης ἀφῆς εἰς τὴν ἀρχαίαν χροιὰν ἀποκαταστήσαντα, καὶ μογγιλάλοις δὲ καὶ κωφοῖς τὸ τρανῶς λαλεῖν καὶ ὑγιῶς ἀκούειν κεχαρισμένον, καὶ τότε μὲν λεγεῶνα δαιμόνων ἐξωθοῦντα καὶ τοῖς ἀκαθάρτοις δεσποτικῶς ἐπιτάττοντα πνεύμασιν καὶ τῆς σφῶν ἐλευθεροῦντα πονηρᾶς ἐνεργείας τοὺς πάσχοντας, τότε δ᾽ αὖ ἐπὶ τῆς πύλης τῆς πόλεως μονογενῆ τινὸς κομιζόμενον καὶ πρὸς τὸν τάφον ἐπειγόμενον νέκυν ἀναβιῶναι καὶ τῇ τεκούσῃ πάλιν ἀποδοθῆναι παραδόξως πεποιηκότα καὶ παρ᾽ ἐλπίδας, καὶ ἄλλοτέ τινα τεθνηκότα συνήθη καὶ προσφιλέστατον τοὔνομα Λάζαρον ἀπὸ τοῦ τύμβου τετραήμερον ἀναστήσαντα δεδεμένον ἄμφω τὰ χεῖρε καὶ τὼ πόδε κηρίαις, καὶ μυρίαις δ᾽ ἄλλαις καὶ κρείττοσιν ἀριθμοῦ παραδοξοποιΐαις τῆς θειοτάτης αὐτοῦ χάριτος καὶ δυνάμεως παρεσχηκότα τὴν πίστωσιν) et VI, 502-512 (Πρόδηλον ὡς ὁ τὸ πάθος αὐθαιρέτως ἀναδεξάμενος, ὃς αὐτοσοφία καὶ αὐτοσύνεσις ὢν καὶ μυρία τὸ πρότερον λόγια πλήρη συνέσεως καὶ σοφίας φθεγξάμενος ἐν τῷ μυσταγωγεῖν τοὺς ἑαυτοῦ μαθητὰς καὶ τοὺς ἄλλους δὲ πάντας τοὺς προσιόντας τὰ περὶ τῆς εἰλικρινοῦς θρησκείας καὶ πίστεως καὶ τῆς καθολικῆς ἀρετῆς, καὶ μυρία δὲ πάλιν παράδοξα θαύματα λόγῳ μόνῳ ποιήσας, καὶ λεπροὺς καθαρίσας καὶ παραλυτικοὺς ἅλλεσθαι δίκην ἐλάφων παρασκευάσας, καὶ τυφλοῖς τὸ βλέπειν, καὶ τοῖς ἀλάλοις δὲ καὶ κωφοῖς τὸ ἀκούειν καὶ τρανῶς λαλεῖν χαρισάμενος).

167. Cf. Rm 10,17 ; Ga 3,2 et 5.

168. προφήται *cod.*

169. ἐδηλοῦτο *cod.* (tout comme dans quelques témoins néotestamentaires).

170. 1 P 1,10-11.

171. μονννονουχὶ *sic cod.*

172. μονονουχὶ φάσκων : une combinaison très caractéristique de Métrophane ; à ce propos, voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 357.

173. διάπειρον *cod.*

174. 1 Co 15,14.

175. La combinaison de ἔκπαλαι et ἀνέκαθεν se lit également dans l'*Adversus Iudaeos* : VI, 1002 ; XI, 98 et 305.

176. προφήται *cod.*

177. κατὰ φοίτησιν *cod.*

178. Ἐμανουὴλ *cod.*

179. Le mot παλινδρόμησις est rarissime : le TLG donne une bonne dizaine d'attestations, dont 7 dans l'*Adversus Iudaeos* et l'*In Ecclesiastem* de Métrophane ; on ajoutera également l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* IV, 36 et VI, 79, p. 168, 17 et p. 225, 34.

τῶν ἀνθρώπων σαφῶς προηγόρευσαν[180], πῇ μὲν φάσκοντος τοῦ θεσπεσίου Μιχαίου· *Καὶ αἱ ἔξοδοι αὐτοῦ ἀπαρχῆς ἐξ ἡμερῶν αἰῶνος*[181], τουτέστιν αἱ περὶ αὐτοῦ προαγορεύσεις καὶ προδηλώσεις, πῇ δὲ λέγοντος τοῦ Δαυίδ· *Καταβήσεται ὡς ὑετὸς ἐπὶ πόκον*[182] *καὶ ὡς ἡ σταγὼν ἡ στάζουσα ἐπὶ τὴν γῆν*[183], ἄλλοτε τοῦ Ἡσαΐου βοῶντος· *Ἰδοὺ ἡ παρθένος ἐν γαστρὶ ἕξει καὶ τέξεται υἱόν, καὶ καλέσουσι τὸ ὄνομα αὐτοῦ Ἐμμανουήλ*[184], καὶ πάλιν· *Καὶ εἴδομεν αὐτόν, καὶ οὐκ εἶχεν εἶδος οὔτε κάλλος, ἀλλὰ τὸ εἶδος αὐτοῦ ἄτιμον, ἐκλεῖπον παρὰ πάντας τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων*[185], καὶ πάλιν ἐξ αὐτοῦ προσώπου Χριστοῦ· *Τὸν νῶτόν μου δέδωκα εἰς μάστιγγας, τὰς δὲ σιαγόνας μου εἰς ῥαπίσματα*[186], καὶ πάλιν· *Παιδεία εἰρήνης ἡμῶν ἐπ' αὐτόν, τῷ μώλωπι αὐτοῦ ἡμεῖς ἰάθημεν*[187], καὶ ἄλλοτε βοῶντος Ἱερεμίου· *Χριστὸς Κύριος συνελήφθη ἐν ταῖς διαφθοραῖς ἡμῶν, οὗ εἴπομεν· Ἐν τῇ σκιᾷ αὐτοῦ ζησόμεθα ἐν τοῖς ἔθνεσιν*[188], αὖθις δὲ τοῦ μεγαλοφωνοτάτου τῶν προφητῶν Ἡσαΐου δραματουργοῦντος καὶ τὴν θείαν ἀνάληψιν καὶ πρὸς οὐρανοὺς παλινδρόμησιν[189] αὐτοῦ προαινιττομένου καὶ λέγοντος· *Τίς οὗτος ὁ παραγενόμενος ἐξ Ἐδώμ, ἐρύθημα ἱματίων αὐτοῦ ἐκ Βοσόρ;*[190], κατὰ τὰ αὐτὰ δὲ καὶ ὡσαύτως ἀνακράζοντος καὶ τοῦ προφήτου Δαυίδ· *Ἄρατε πύλας, οἱ ἄρχοντες ὑμῶν, καὶ ἐπάρθητε, πύλαι αἰώνιοι, καὶ εἰσελεύσεται ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης. Τίς ἐστιν οὗτος ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης; Κύριος τῶν δυνάμεων αὐτός ἐστιν ὁ βασιλεὺς τῆς δόξης*[191]. Τὸ γὰρ ἅγιον πνεῦμα τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρός, ὃ δὴ καὶ *Χριστοῦ* λέγεται *πνεῦμα*[192] διὰ τὸ τῆς οὐσίας ἀπαράλλακτον καὶ πάντη ταυτόν, καθὼς καὶ ὁ Παῦλός φησιν· *Εἰ δέ τις πνεῦμα Χριστοῦ οὐκ ἔχει, οὗτος οὐκ ἔστιν αὐτοῦ*[193], πάντων τῶν ἁγίων προφητῶν ὁ κατάλογος ἔνοικον ἐσχηκώς, ὡς[194] ἔφησεν[195] ὁ τῶν ὅλων

180. Tout ce passage se rapproche, de loin, de ce qu'on lit dans l'*In Ecclesiastem* IV, 4, 6-38.

181. Mi 5,2, une citation qui se lit également dans l'*Adversus Iudaeos* III, 260-261 (une citation plus large) ; de plus, le contexte y est très similaire : Michaias est également appelé θεσπέσιος (III, 255) et on rencontre des expressions analogues (III, 268-269 : αἱ δηλώσεις καὶ προαγορεύσεις, ce qui rappelle προαγορεύσεις καὶ προδηλώσεις de notre texte ; III, 270-271 : τῆς θείας ἐνανθρωπήσεως καὶ φιλανθρώπου συγκαταβάσεως, ce qui se rapproche de φιλάνθρωπον ἐνανθρώπησιν de notre texte). La citation de Mi 5,2 se retrouve également dans la *Théognosie* (voir n. 150 accompagnant le texte de la *Théognosie*).

182. πόκον *e corr. cod.*

183. Ps 71,6.

184. Is 7,14 ; la même citation se lit souvent chez Métrophane ; voir, à titre d'exemples, *Adversus Iudaeos* III, 126-128 (dans une citation plus large) et 221-222 (citation identique), ainsi que la *Théognosie* (citation identique : voir n. 141 accompagnant le texte).

185. Is 53,2-3.

186. Is 50,6. Cette citation se lit également dans l'*Adversus Iudaeos* XII, 661-664, ainsi que dans la *Théognosie* (version partielle ; voir n. 175 accompagnant le texte de la *Théognosie*).

187. Is 53,5. La même citation se lit dans l'*Adversus Iudaeos* VI, 469-470, ainsi que dans la *Théognosie* (voir n. 178 accompagnant le texte de la *Théognosie*).

188. Lm 4,20.

189. Pour παλινδρόμησις, voir ci-dessus, n. 179.

190. Is 63,1.

191. Ps 23,9-10.

192. 1 P 1,11.

193. Rm 8,9.

194. ὡς] *om. cod.* (tombé par suite de l'*homoioteleuton*).

195. ἔφησιν *a. corr. cod.*

Θεὸς[196] διὰ τοῦ θεσπεσίου προφήτου Ζαχαρίου· Καὶ *ἐγὼ ἐν πνεύματί μου ἐντέλλομαι τοῖς δούλοις μου τοῖς προφήταις*[197], *ἐξεζήτησε* τῷ ὄντι καὶ ἐξηρεύνησε[198] καὶ ἐμυήθη τὲ καὶ ἐμυσταγώγησε τὰ περὶ τῆς ἐνανθρωπήσεως τοῦ μονογενοῦς καὶ Χριστοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν καὶ τῆς δι' αὐτοῦ δοθησομένης τοῖς ἀνθρώποις σωτηρίας ἐν ὑστέροις καιροῖς· *Τὸ γὰρ πνεῦμα* τοῦ Θεοῦ ἐρευνᾷ *καὶ τὰ βάθη τοῦ Θεοῦ*[199], καθώς φησι Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος.

Τούτου χάριν ἐπήγαγεν ὁ κορυφαῖος Πέτρος· *Οἷς ἀπεκαλύφθη ὅτι οὐχ' ἑαυτοῖς, ὑμῖν δὲ διηκόνουν αὐτά, ἃ νῦν ἀναγγέλλει ὑμῖν, διὰ τῶν εὐαγγελισαμένων ὑμᾶς ἐν Πνεύματι ἁγίῳ ἀποσταλέντι ἀπ' οὐρανοῦ, εἰς ἃ ἐπιθυμοῦσιν ἄγγελοι παρακύψαι*[200]. Τὰ γὰρ ἐσόμενα τῶν ἁγίων προφητῶν οἱ λόγοι προκαταγγέλλοντες, οὐκ αὐτοῖς ἐκείνοις ἢ τοῖς κατ' ἐκεῖνο καιροῦ[201] παροῦσι κατήγγελλον, ἀλλὰ τοῖς γενησομένοις ἡμῖν διεπόρθμευον ἃ καὶ κατὰ τὰς ἡμέρας ἐκείνας οἱ εὐαγγελισταὶ καὶ κήρυκες τοῦ κατὰ Χριστὸν μυστηρίου, *τὸν παράκλητον* ἤτοι *τὸ πνεῦμα τῆς ἀληθείας*[202] συνήγορον καὶ συνεργὸν λαβόντες, διεσάφησάν τε καὶ διετράνωσαν, ἅτε δὴ τεθεαμένοι προδήλως τοὺς προφητικοὺς λόγους ἐκβεβηκότας καὶ τοῖς πράγμασιν αὐτοῖς πέρας τὸ κατάλληλον εἰληφότας[203].

Τὸ δὲ *εἰς ἃ ἐπιθυμοῦσιν ἄγγελοι παρακύψαι*[204], τὸ λίαν ἐραστὸν καὶ ἐφετὸν καὶ ἀπρόσιτον καὶ παντελῶς ἀπροσπέλαστον τοῦ τῆς *δικαιοσύνης ἡλίου*[205] παρίστησιν, ὃς *ἐπὶ συντελείᾳ*[206] *τῶν αἰώνων*[207] *ἀνέτειλεν* ἡμῖν, *τοῖς ἐν σκότει καὶ σκιᾷ θανάτου καθημένοις*[208] *τῆς ἁμαρτίας*[209], καὶ τῇ καθ' ἡμᾶς οὐσιωδῶς ἑνωθεὶς φύσει, μετεστοιχείωσεν αὐτὴν πρὸς τὴν ἰδίαν λαμπρότητα. Καὶ τοῦτο ἐστὶν ἆρα σαφῶς *εἰς ἃ ἐπιθυμοῦσιν ἄγγελοι παρακύψαι*[210]· ὃν γὰρ ἐκεῖνοι προσβλέψαι μετὰ πάσης ἐρωτικῆς ἐφίενται διαθέσεως, καὶ πρὸς ὃν ἀτενίσαι ζητοῦντες, οὐχ' οἷοι τὲ εἰσὶ τὸ παράπαν, τοῦτον ἡμεῖς *ἐθεασάμεθα καὶ αἱ χεῖρες ἡμῶν ἐψηλάφησαν*[211], ἐπιφανέντα τῷ κόσμῳ διὰ σαρκός.

196. ὁ τῶν ὅλων Θεὸς : cette expression se lit très souvent chez Métrophane (25 attestations selon le TLG).
197. Za 1,6.
198. 1 P 1,10.
199. 1 Co 2,10.
200. 1 P 1,12.
201. κατ' ἐκεῖνο καιροῦ : tournure qu'on lit souvent chez Métrophane ; voir, par exemple, les 14 attestations dans l'*Adversus Iudaeos* (voir TLG), ainsi que l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* II, 36 (p. 123, 20).
202. Jn 15,26.
203. Des expressions très similaires se lisent dans l'*Adversus Iudaeos* V, 243-244 (Εἰ μὲν γὰρ ἐκβέβηκε καὶ τὸ κατάλληλον ἐδέξατο πέρας ὁ προφητικὸς λόγος), ainsi que dans le *Panegyricum Polycarpi*, éd. De Vos & Van Deun, The panegyric (cité n. 10), p. 322, l. 23 (λάβῃ τὸ κατάλληλον πέρας).
204. 1 P 1,12.
205. Ml 4,2.
206. συντελείας *cod.*
207. He 9,26.
208. Mt 4,16.
209. He 9,26.
210. 1 P 1,12.
211. 1 Jn 1,1.

Ἀμέλει καὶ καθάπέρ τις τροπαιοφόρος καὶ στρατηγός, ἀπό τινων εὐλογωτάτων προφάσεων ἕπεσθαι καὶ πειθαρχεῖν αὐτοῦ τοῖς θεσπίσμασι[212] παρασκευάσας[213] τὴν στρατιάν, πεπαρρησιασμένως καὶ θαρσαλέως ἐπήγαγε· *Διὸ ἀναζωσάμενοι τὰς ὀσφύας τῆς διανοίας ὑμῶν, νήφοντες τελείως, ἐλπίσατε ἐπὶ τὴν φερομένην ὑμῖν χάριν ἐν ἀποκαλύψει Ἰησοῦ Χριστοῦ, ὡς τέκνα ὑπακοῆς*[214]. Τοιγαροῦν φησι τηλικαύτης *χάριτος*[215] καταξιωθέντες, πᾶσαν πάρεσιν καὶ ῥαθυμίαν ἀπώσασθε, καὶ διανάστητε καὶ μετάρσιοι γίνεσθε, καὶ τῶν χαμερπῶν καὶ χαμαιζήλων διαθέσεων καὶ λογισμῶν ἀπαλλάγητε, *τὰς* νοητὰς ὑμῶν *ὀσφύας*[216] γῆθεν ἀναβιβάσαντες πρὸς τὰς ὑψηλοτέρας ἐννοίας, εἰς τὸ διαπαντὸς ἔχεσθαι τῆς θείας *ἐλπίδος* ὡς κραταιᾶς *ἀγκύρας*[217], καὶ προσδοκᾶν τὴν δοθησομένην ἡμῖν παρὰ Θεοῦ δόξαν ἐν τῇ ἡμέρᾳ τῆς τῶν βεβιωμένων ἀνταποδόσεως[218]· ἴδιον γάρ ἐστι τέκνων γνησίων καὶ σπουδαίων καὶ φιλοκάλων ἕπεσθαι καὶ πειθαρχεῖν ταῖς ὀνησιφόροις καὶ σωτηρίοις τοῦ Πατρὸς ἐντολαῖς, ὃς ὑμᾶς *ἐξ ὕδατος ἀναγεννηθῆναι καὶ Πνεύματος*[219] κατηξίωσε.

Διὸ καὶ ἐπήγαγε· *Μὴ συσχηματιζόμενοι ταῖς πρότερον ἐν τῇ ἀγνοίᾳ ὑμῶν ἐπιθυμίαις, ἀλλὰ κατὰ τὸν καλέσαντα ὑμᾶς ἅγιον, καὶ αὐτοὶ ἅγιοι ἐν πάσῃ ἀναστροφῇ γενήθητε, διότι γέγραπται· Ἅγιοι γίνεσθε, ὅτι ἐγὼ ἅγιος εἰμί*[220]. Τοῖς φυλάττειν τὸν χαρακτῆρα τῆς ὑϊκῆς σχέσεως προαιρουμένοις ἀκίβδηλον, πρὸς τὸ διασώζειν ἐν σφίσιν αὐτοῖς τὴν ἀναφορὰν πρὸς τὴν πατρικὴν σχέσιν προσήκουσαν καὶ κατάλληλον, ἀπεοικὼς εὕρηται καὶ παντελῶς ἀπεμφαίνων[221] ὁ συσχηματισμὸς τῆς πρὸς ἀλλήλλους τινὰς ὁμοιότητος· χρὴ γάρ, εἰ γνήσιοι παῖδες, ἀλλ' οὐχὶ νόθοι παραλαμβάνονται τοῦ πεφυκότος πατρός, τὴν πρὸς αὐτὸν καὶ μόνον ἔχειν ἐμφέρειαν καὶ τοῖς ἔργοις αὐτοῖς πιστοῦσθαι τὴν τοιαύτην ὀνομασίαν. Τούτου χάριν ὁ μέγας Πέτρος τοὺς πεπιστευκότας *τέκνα* καλέσας *ὑπακοῆς*[222], ἤγουν οὐδαμῶς ἀπειθοῦντας ταῖς πατρικαῖς ἐντολαῖς, ἀλλ' ἑπομένους καὶ πειθομένους, *τέκνα* γὰρ[223] *ὑπακοῆς*[224] αὐτοὺς κατωνόμασεν, οὐχ' ὡς τοιαύτης ἀποκυηθέντας προσηγορίας, ἀλλ' ὡς τοῦ *δεδωκότος αὐτοῖς ἐξουσίαν τέκνα Θεοῦ γενέσθαι*[225] διὰ τῆς ἄνωθεν καὶ

212. πειθαρχεῖν αὐτοῦ τοῖς θεσπίσμασι : une expression identique se lit dans l'*Adversus Iudaeos* I, 417-418 (πειθαρχήσας εὖ μάλα καὶ θᾶττον τῷ θεσπίσματι τοῦ χρησμοδοτήσαντος), VIII, 278-279 (καὶ εἰρηνικοῖς τε καὶ θείοις θεσπίσμασιν ἐπειθάρχησαν) et IX, 21 (τοῖς θείοις πειθάρχησον τοῦ εὐαγγελίου θεσπίσμασιν).

213. Dans le manuscrit, on lit παρασκοτάσας, qui n'a ici aucun sens (et le verbe παρασκοτάζω est absent de nos dictionnaires).

214. 1 P 1,13-14.

215. 1 P 1,13.

216. 1 P 1,13.

217. He 6,18-19.

218. (ἐν τῇ ἡμέρᾳ) τῆς τῶν βεβιωμένων ἀνταποδόσεως : une expression identique se lit plus loin (voir n. 252), ainsi que dans l'*In Ecclesiastem* (I, 4, 90-91 ; III, 5, 35-36 ; III, 19, 66-67 ; III, 21, 10 ; III, 24, 53-54), l'*Adversus Iudaeos* (X, 314-315) et l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* V, 92, p. 202, 20-21.

219. Jn 3,5.

220. 1 P 1,14-16.

221. ἀπεοικὼς εὕρηται καὶ παντελῶς ἀπεμφαίνων : comparer avec *In Ecclesiastem* III, 17, 24-25 (ἀπεοικὸς εὕρηται καὶ παντελῶς ἀπεμφαῖνον) et avec l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* I, 20, p. 100, 11-12 (εὕρηται […] τὸ ἀπεοικός τε καὶ ἀπεμφαῖνον).

222. 1 P 1,14.

223. Pour l'emploi de γάρ très caractéristique, voir également ci-dessus n. 29 et 116, ainsi que ci-dessous n. 250.

224. 1 P 1,14.

225. Jn 1,12.

μυστικῆς ἀναγεννήσεως, τοῖς θεσπίσμασι πειθαρχοῦντας[226] καὶ τὴν πρὸς αὐτὸν ἐμφέρειαν διασώζοντας.

Ἀλλ᾽ ἄξιον θαυμάσαι τῆς ἀποστολικῆς διανοίας τὴν σύνεσιν, πῶς καὶ τῶν προτέρων αὐτοὺς *ἐπιτηδευμάτων* τῆς *πονηρίας*[227] ἀπέχεσθαι διδάσκει καὶ τὴν ἄγνοιαν προβάλλεται τῆς χαρισθείσης αὐτοῖς συγγνώμης συνήγορον, κἀντεῦθεν ἀπολογίας μὲν ἐπὶ τῇ παλαιᾷ φαυλότητι χώραν διδούς, ἐπὶ δὲ τῇ νῦν σπουδῇ προθυμίας καὶ διεγέρσεως πρόφασιν. Οὕτω γὰρ καὶ Παῦλος ἐποίησεν εἰρηκώς· *Τίνα οὖν καρπὸν ἔχετε*[228] *τότε, ἐφ᾽ οἷς νῦν ἐπαισχύνεσθε; Τὸ γὰρ τέλος ἐκείνων θάνατος· νυνὶ δὲ ἐλευθερωθέντες ἀπὸ τῆς ἁμαρτίας, δουλωθέντες δὲ τῷ Θεῷ, ἔχετε τὸν καρπὸν ὑμῶν εἰς ἁγιασμόν, τὸ δὲ τέλος ζωὴν αἰώνιον*[229].

Εἶτα φησὶν ὁ μέγας Πέτρος· *Καὶ εἰ πατέρα*[230] *ἐπικαλεῖσθε τὸν ἀπροσωπολήπτως κρίνοντα κατὰ τὸ ἑκάστου ἔργον, ἐν φόβῳ τὸν τῆς παροικίας ὑμῶν χρόνον ἀναστράφητε*[231]. Προδιωμολογημένον εἰληφὼς ὡς ἐν τῇ προσευχῇ προμυσταγωγηθέντες ἦσαν τοῦ καλεῖν *πατέρα*[232] *τὸν ἐπὶ πάντων Θεόν*[233], οὐ τοῦτο νῦν αὐτοὺς εἰσηγεῖται ποιεῖν, ἀλλὰ τὸ ἐξ ἀνάγκης ἑπόμενον, ὥστε τοῦ παρ᾽ αὐτῷ ὠνομασμένου καὶ καλουμένου Πατρὸς τὸ ἀπροσωπόληπτον[234] ἐννοεῖν καὶ δεδωκέναι[235] τὴν τῶν ἰδίων χειλέων ὁμολογίαν, καὶ τὰς πατρικὰς ἐντολὰς οἷόν τινα κεκτῆσθαι κανόνα, καὶ πρὸς τὴν ἐκείνην θεραπείαν ἀπευθύνειν πᾶσαν θεωρίαν καὶ πρᾶξιν[236] ἐν παντὶ τῷ βίῳ τῆς προσκαίρου καὶ θνητῆς ἡμῶν ταύτης[237] ζωῆς, ἥκιστα τοῖς ὑλικοῖς[238] καὶ φθαρτοῖς προσπαθοῦντας, οὔτε μὴν δεδουλωμένους ταῖς τῆς σαρκὸς ἡδοναῖς, ἀλλ᾽ ἔργοις αὐτοῖς ψάλλοντας μετὰ τοῦ προφήτου Δαυίδ· *Πάροικος ἐγώ εἰμι παρὰ σοὶ καὶ παρεπίδημος καθὼς πάντες οἱ πατέρες μου*[239]. Τοῦτο δὲ καὶ πολλῷ πρώην[240] διὰ τοῦ προφήτου Μαλαχίου φησὶν ὁ τῶν ὅλων Θεός[241]· *Καὶ εἰ πατὴρ εἰμὶ ἐγώ, ποῦ ἐστιν ἡ δόξα μου; Καὶ εἰ Κύριος εἰμὶ ἐγώ, ποῦ ἐστιν ὁ φόβος μου; Λέγει Κύριος παντοκράτωρ*[242]. Φησὶν οὖν ὁ μέγας καὶ κορυφαῖος Πέτρος· *Εἰ πατέρα*[243] *τὸν ἐπὶ πάντων Θεὸν*[244] ὀνομάζετε, σπουδάσατε καὶ τῆς ἐξηρτημένης αὐτοῦ σχέσεως υἱϊκῆς ἐν ἑαυτοῖς τὴν εὐγένειαν ἀποσώζειν καὶ πρὸς τὴν ἄνω καὶ νοητὴν

226. τοῖς θεσπίσμασι πειθαρχοῦντας : pour cette expression caractéristique de Métrophane, voir ci-dessus, n. 212.
227. Jr 4,4.
228. Faut-il corriger en εἴχετε ?
229. Rm 6,21-22.
230. εἰ πατέρα] εἶπα *sic cod.*
231. 1 P 1,17.
232. 1 P 1,17.
233. Rm 9,5.
234. Cf. 1 P 1,17.
235. δεδοκέναι *cod.*
236. πράξιν *cod.*
237. καὶ θνητῆς ἡμῶν ταύτης] *om. cod.*[a. corr.].
238. τῆς ὑλικῆς *cod.*
239. Ps 38,13.
240. Pour faire les renvois intérieurs, Métrophane utilise très fréquemment l'expression πολλῷ πρώην ; à ce propos, voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 356 ; De Vos & Van Deun, The panegyric (cité n. 10), p. 318, n. 52.
241. Pour cette expression, qui se lit très régulièrement chez Métrophane, voir ci-dessus, n. 196.
242. Ml 1,6.
243. 1 P 1,17.
244. Rm 9,5.

ἀνατείνεσθαι καὶ μεθαρμόζεσθαι πολιτείαν, ὡς πρὸς ἰδίαν πατρίδα καὶ κατοικίαν, ὅπου καὶ τὸν ὑμέτερον πατέρα[245] κατοικεῖν ἴστε καὶ καθομολογεῖτε· τὰ γὰρ ἐνταῦθα τῆς καταδίκης καὶ τῆς ἀποικίας εἰσίν, ἀφ' ἧς ἀνεκλήθητε διὰ τῆς ἐνανθρωπήσεως τοῦ μονογενοῦς αὐτοῦ Λόγου καὶ συμφυοῦς. Ἀλλὰ γὰρ παρασημαντέον ὀφειλομένως[246], ὡς *εἰ καὶ* περὶ τοῦ Θεοῦ καὶ *Πατρὸς* ἔφησε *τὸν ἀπροσωπολήπτως κρίνοντα κατὰ τὸ ἑκάστου ἔργον*[247], ἀλλ' οὐκ ἀποκεκληρωμένως[248] αὐτῷ τῷ Πατρὶ τὴν τοιαύτην δόξαν ἀνέθηκε· διὰ δὲ τὴν δεδομένην ἐξουσίαν παρ' αὐτοῦ τῷ Υἱῷ κατὰ τὸν λόγον τῆς κρίσεως ᾗ πέφυκε[249] καθ' ὑμᾶς, *κρίνει* μὲν *γὰρ*[250] *ὁ Πατὴρ οὐδένα* δι' ἑαυτοῦ καθώς φησιν ὁ Υἱός, ἅτε δὴ *τὴν κρίσιν πᾶσαν τῷ Υἱῷ δεδωκώς*[251]· ἐπειδὴ δὲ συμφυΐᾳ καὶ ταυτοβουλίᾳ τοῦ Πατρὸς καὶ πᾶσαν τὴν τῶν ὄντων ὑπόστασιν ἐξ οὐκ ὄντων ἐκάλεσεν ὁ Υἱός, καὶ πᾶσαν δὲ κρίνει τὴν γῆν καὶ τὰς ἑκάστῳ περὶ τῶν βεβιωμένων ἀφορίσει δικαίας ἀντιδόσεις[252], ὥσπερ ἐπὶ τῶν δημιουργημάτων λέγεται κτίστης καὶ ποιητὴς ὁ Πατὴρ διὰ τὴν ταυτοβουλίαν καὶ συμφυΐαν, οὕτως κἀπὶ τῆς κρίσεως παραλαμβάνεται κριτὴς κατὰ τὸν ἕνα λόγον καὶ τὸν αὐτόν· πέφυκε μὲν γὰρ τῶν ἰδίων κτισμάτων ἐξεταστὴς καὶ δικαστὴς ὁ Θεὸς καὶ Πατήρ, ὡσαύτως γε μὴν καὶ ὁ Υἱός, καὶ τὸ Πνεῦμα τὸ ἅγιον, ἡ ἑνιαία καὶ μοναρχικὴ θεαρχία, κἂν ἐν τρισὶ παρείληπται καὶ πεπίστευται συμφυέσι καὶ συναϊδίοις καὶ θεαρχικαῖς ὑποστάσεσι, καὶ κατὰ τὸν ἁπλούστατον τῆς θεολογίας ὅρον καὶ λόγον[253], καὶ χωρὶς τῆς οἱασδηποτοῦν ἐπὶ τῇ ἀνθρωπίνῃ φύσει συναφείας[254] καὶ συμπλοκῆς· αὐτὸς γάρ ἐστιν *ὁ πλάσας κατὰ μόνας τὰς καρδίας* ἡμῶν καὶ *συνιεὶς εἰς πάντα τὰ ἔργα* ἡμῶν[255]. Ἀλλὰ δοκεῖ πως ἀξιολογώτερον καὶ καταλληλότερον εἶναι τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως προχειρισθῆναι καὶ προκαθεσθῆναι δικαστὴν καὶ κριτὴν τὸν δι' ἄφατον ἔλεον, ἐν τῇ τοῦ *δούλου* γεγονότα *μορφῇ*[256] καὶ τῆς ἀνθρωπίνης ἀσθενείας εἰληφότα τὴν πεῖραν, ἵνα καὶ ἐξ *ὧν πέπονθε πειρασθείς*[257], βουληθείη φιλανθρωποτέρας κρίσεις περὶ *τῶν πειραζομένων*[258] ἤτοι κρινομένων ἐξενεγκεῖν, καὶ προσφυῶς δὲ τοῖς κρινομένοις ὁ κριτὴς ὁρώμενος αὐτοῖς καὶ βλεπόμενος, ἀνυπόπτους καὶ κατὰ τὸ μᾶλλον διεγνωσμένας ποιήσοιτο καὶ καταφανεστέρας τὰς κρίσεις.

245. πατέρα] *om. cod.*[a. corr.].
246. Pour cette expression, voir ci-dessus, n. 79.
247. 1 P 1,17.
248. L'adverbe ἀποκεκληρωμένως est rarissime ; en effet, le TLG en donne 11 attestations, dont 5 se lisent dans l'*Adversus Iudaeos* de Métrophane ; on ajoutera encore I, 2, 86 de l'*In Ecclesiastem*, ainsi que l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* II, 40 ; III, 26 ; V, 8 ; VI, 16 ; VI, 95 ; VI, 96 ; VII, 21 et X, 12 (p. 125, 3 ; p. 142, 18-19 ; p. 176, 19 ; p. 208, 31 ; p. 230, 26 ; p. 231, 9-10 ; p. 242, 5 et p. 299, 34).
249. Pour l'expression ᾗ πέφυκε, le TLG donne 6 attestations dans l'*Adversus Iudaeos* de Métrophane ; on ajoutera l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* III, 77 et V, 57 (p. 154, 24 et p. 191, 9).
250. Pour l'emploi de γάρ très caractéristique, voir également ci-dessus n. 29, 116 et 223.
251. Jn 5,22.
252. τὰς ἑκάστῳ περὶ τῶν βεβιωμένων [...] ἀντιδόσεις : ci-dessus, on a déjà relevé une expression similaire (voir n. 218).
253. ὅρον καὶ λόγον : expression identique dans l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* VII, 56 et 88, p. 251, 36-37 et p. 260, 19.
254. Συναφίας *cod.*
255. Ps 32,15.
256. Phm 2,7.
257. He 2,18.
258. He 2,18.

Ἀμέλει γοῦν ὁ κορυφαῖος Πέτρος ἐπήγαγεν[259]· *Εἰδότες ὅτι οὐ φθαρτοῖς, ἀργυρίῳ ἢ χρυσίῳ, ἐλυτρώθητε τῆς ματαίας ὑμῶν ἀναστροφῆς πατροπαραδότου, ἀλλὰ τιμίῳ αἵματι ὡς ἀμνοῦ ἀμώμου καὶ ἀσπίλου Χριστοῦ*[260]. Τὴν διαφοράν φησι καὶ τὴν ἑτερότητα[261] τῆς γεγενημένης ἡμῖν Χριστόθεν[262] ἀπολυτρώσεως ἐπιστάμενοι πρὸς τοὺς διά τινων λύτρων προσύλων καὶ φθειρομένων τῆς συνεχούσης αὐτοὺς αἰχμαλωσίας καὶ δουλείας ἀπηλλαγμένους, πολλαπλασίονα τῷ λυτρωτῇ ὑμῶν τὴν χάριν ὁμολογεῖτε καὶ τὸν ἀνάλογον ἀπονέμετε φόβον καὶ τὴν δουλείαν ἐξῃρημένην[263], τῷ ἀγοράσαντι μᾶλλον, ἀλλ' οὐχ' ἑαυτοῖς ζῶντες[264], ὥσπερ δὴ νόμος ἐστὶ πᾶσι τοῖς ὑφ' ἑτέραν χαλεπῆς τινος αἰχμαλωσίας καὶ τυραννίδος ἐκλυτρωθεῖσι. Παρεμπεδοῖ γὰρ τοῦτο πολλαχοῦ καὶ Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος, πῇ μὲν φάσκων· *Ἠγοράσθητε γὰρ τιμῆς*[265], *καὶ οὐκ ἐστὲ ἑαυτῶν*[266], πῇ δέ· *Χριστὸς ἡμᾶς*[267] *ἐξηγόρασεν ἐκ τῆς κατάρας τοῦ νόμου, γενόμενος ὑπὲρ ἡμῶν κατάρα*[268], καὶ πάλιν· *Εἰς ἔπαινον δόξης τῆς χάριτος αὐτοῦ, ἐν ᾗ ἐχαρίτωσεν ἡμᾶς ἐν τῷ ἠγαπημένῳ, ἐν ᾧ ἔχομεν τὴν ἀπολύτρωσιν διὰ τοῦ αἵματος αὐτοῦ, τὴν ἄφεσιν τῶν παραπτωμάτων*[269], καὶ πολλῷ δὲ πρώην ὁ μεγαλοφωνότατος Ἡσαΐας τὰ περὶ τοῦ σωτηρίου πάθους διεξιὼν καὶ λέγων· *Οὗτος τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν φέρει καὶ περὶ ἡμῶν ὀδυνᾶται, καὶ ἡμεῖς ἐλογισάμεθα αὐτὸν εἶναι ἐν πόνῳ καὶ ἐν πληγῇ καὶ ἐν κακώσει ὑπὸ Θεοῦ· αὐτὸς δὲ ἐτραυματίσθη διὰ τὰς ἀνομίας ἡμῶν καὶ μεμαλάκισται διὰ τὰς ἁμαρτίας ἡμῶν*[270]. *Ὡς πρόβατον ἐπὶ σφαγὴν ἤχθη καὶ ὡς ἀμνὸς ἐναντίον τοῦ κείροντος*[271] *αὐτὸν ἄφωνος*[272]. Τούτου χάριν φησίν· *Ἀλλὰ τιμίῳ αἵματι ὡς ἀμνοῦ ἀμώμου καὶ ἀσπίλου Χριστοῦ*[273], τὸ πάντῃ τὲ καὶ πάντως ἀναμάρτητον αὐτοῦ καὶ καθαρὸν τῆς πολιτείας καθυπογράφων· ὁ γὰρ παραληφθεὶς *ἀμνὸς τοῦ Θεοῦ* πρὸς ἀναίρεσιν *τῆς* κοσμικῆς *ἁμαρτίας* κατὰ τὸν Βαπτιστὴν Ἰωάννην[274] ὁμολογουμένως οὐδεμίαν ὤφειλεν ἔχειν κηλίδα τὴν ἀπὸ τῆς ἁμαρτίας τὸ σύνολον.

Εἶτα φησί· *Προεγνωσμένου μὲν πρὸ καταβολῆς κόσμου, φανερωθέντος δὲ ἐπ' ἐσχάτων τῶν χρόνων δι' ὑμᾶς τοὺς δι' αὐτοῦ πιστεύοντας εἰς Θεόν, τὸν ἐγείραντα αὐτὸν ἐκ*

259. Ἀμέλει γοῦν [...] ἐπήγαγεν : une expression qui se lit souvent chez Métrophane (avec quelques variantes) ; voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 356-357.
260. 1 P 1,18-19.
261. ἑτερώτητα *cod.*
262. Χριστόθεν : un mot qui ne se trouve qu'une fois dans nos dictionnaires ; chez Métrophane, on l'a relevé deux fois ; voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 358.
263. ἐξειρημένην *cod.*
264. τῷ ἀγοράσαντι μᾶλλον, ἀλλ' οὐχ' ἑαυτοῖς ζῶντες : cf. 2 Co 5,15 et Ga 3,13 ; une expression similaire se lit dans les *Epistulae paschales sive Homiliae paschales* de Cyrille d'Alexandrie (*CPG* 5240), X, 5, 72-73 : Cyrille d'Alexandrie, *Lettres festales. 2, VII-XI*, texte grec par W. H. Burns, trad. et annot. par L. Arragon, P. Évieux, R. Monier (SC 392), Paris 1993, p. 240 (οὐχ ἑαυτοῖς ἔτι ζῶντες κατὰ τὴν θείαν Γραφήν, ἀλλὰ τῷ πάντας ἀγοράσαντι Χριστῷ).
265. 1 Co 6,20.
266. 1 Co 6,19.
267. ὑμᾶς *cod.*
268. Ga 3,13.
269. Ep 1,6-7.
270. Is 53,4-5.
271. *κήροντος cod.*
272. Is 53,7.
273. 1 P 1,19.
274. Jn 1,29.

νεκρῶν καὶ δόξαν αὐτῷ δόντα, ὥστε τὴν πίστιν ὑμῶν καὶ ἐλπίδα εἶναι εἰς Θεόν[275]. Κατὰ δύο τρόπους ὀφειλέτας ἐναποδείξας αὐτοὺς τῆς πρὸς *τὸν ἐπὶ πάντων Θεὸν*[276] γνησίας ὑποταγῆς καὶ δουλείας, ἀπό τε δηλονότι τοῦ καταξιωθῆναι καλεῖν αὐτὸν Πατέρα καὶ μέντοι καὶ τῆς γεγενημένης αὐτοῖς διὰ τοῦ αἵματος τοῦ φιλανθρώπως ἐνανθρωπήσαντος καὶ σωματωθέντος μονογενοῦς αὐτοῦ Λόγου καὶ Χριστοῦ καὶ σωτῆρος ἀπολυτρώσεως, ἀναγκαῖον οἴεται προαιώνιον καταγγεῖλαι καὶ τὴν ὕπαρξιν τοῦ Χριστοῦ καὶ μηδεμιᾷ καθυποκειμένην χρονικῇ παρατάσει καὶ καταλήψει, κατὰ θατέραν τῆς θεότητος φύσιν, ἀλλὰ *προεγνωσμένου*[277] μὲν καὶ προωρισμένου παρὰ τῷ *Θεῷ* καὶ Πατρὶ καὶ *Κυρίῳ τῶν γνώσεων*[278], ὡς σαρκωθησομένου καὶ ταύτη τοι[279] σώσοντος τὸ γένος τῶν ἀνθρώπων, οὐ μὴν καὶ πᾶσιν ὄντος τοῖς ἄλλοις καταφανοῦς, ἀλλὰ νῦν ἐν ὑστέροις τοῦ αἰῶνος καιροῖς φανερωθέντος διὰ τῆς θείας οἰκονομίας αὐτοῦ καὶ φιλανθρώπου συγκαταβάσεως, καὶ γεγονότος δι' ἡμᾶς καθ' ἡμᾶς, ἡνίκα πρόσφορον αὐτὴν κέκρικε καὶ λυσιτελεστάτην, κατὰ τὴν ἀνεξιχνίαστον αὐτοῦ σοφίαν καὶ τὴν ἄπειρον[280] σύνεσιν, πρὸς τὸ φανερῶσαι τοῖς ἐν τῇ γῇ τὸ ὄνομα τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρός, καθὼς αὐτός φησιν· *Ἐφανέρωσά σου τὸ ὄνομα τοῖς ἀνθρώποις*[281]. Παρεμπεδοῖ δὲ τὴν τοιαύτην δόξαν καὶ Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος, οὕτω φάσκων· *Πρὸς ὃ δύνασθε ἀναγινώσκοντες νοῆσαι τὴν σύνεσίν μου ἐν τῷ μυστηρίῳ τοῦ Χριστοῦ, ὃ ἑτέραις γενεαῖς οὐκ ἐγνωρίσθη τοῖς υἱοῖς τῶν ἀνθρώπων, ὡς νῦν ἀπεκαλύφθη τοῖς ἁγίοις ἀποστόλοις αὐτοῦ καὶ προφήταις*[282], καὶ πάλιν· *Ἐμοὶ τῷ ἐλαχιστοτέρῳ πάντων ἁγίων ἐδόθη ἡ χάρις αὕτη, ἐν τοῖς ἔθνεσιν εὐαγγελίσασθαι τὸν ἀνεξιχνίαστον πλοῦτον τοῦ Χριστοῦ καὶ φωτίσαι πάντας, τίς ἡ οἰκονομία τοῦ μυστηρίου τοῦ ἀποκεκρυμμένου ἀπὸ τῶν αἰώνων ἐν τῷ Θεῷ τῷ τὰ πάντα κτίσαντι διὰ Ἰησοῦ Χριστοῦ, ἵνα γνωρισθῇ νῦν ταῖς ἀρχαῖς καὶ ταῖς ἐξουσίαις ἐν τοῖς ἐπουρανίοις διὰ τῆς ἐκκλησίας ἡ πολυποίκιλος σοφία τοῦ Θεοῦ, κατὰ* τὴν *πρόθεσιν τῶν αἰώνων*[283], ἀντὶ "τοῦ πρὸ τοῦ γενέσθαι τοὺς αἰῶνας, προέθετο[284] καὶ προώρισε[285] τὴν γενησομένην τοῖς ἀνθρώποις διὰ Χριστοῦ σωτηρίαν, ἀπεπεράτωσε δὲ τοῖς ἐσχάτοις καὶ προσφόροις τοῦ αἰῶνος καιροῖς". Ὃ δέ φησιν ὁ μέγας Πέτρος· *Εἰς Θεὸν τὸν ἐγείραντα αὐτὸν ἐκ νεκρῶν καὶ δόξαν αὐτῷ δόντα*[286], τῷ τῆς οἰκονομίας λόγῳ καὶ τῆς προσληφθείσης αὐτῷ φύσεως ἀνθρωπίνης φησί, καθ' ἣν ἑκουσίως τῷ ἰκρίῳ[287] προσηλωθεὶς *οὐκ εἶχεν εἶδος οὐδὲ δόξαν, ἀλλ' ἐκλελειπότος τοῦ εἴδους αὐτοῦ*, γέγονεν *ἄτιμος* τηνικαῦτα *παρὰ πάντας τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων*[288], καθὼς προκατήγγειλεν[289] ὁ μέγας Ἡσαΐας εἰπών· *Οὐκ ἔστιν εἶδος αὐτῷ οὐδὲ δόξα· καὶ εἴδομεν αὐτόν, καὶ οὐκ εἶχεν*

275. 1 P 1,20-21.
276. Rm 9,5.
277. 1 P 1,20.
278. 1 R 2,3.
279. ταύτῃ τοι : on a déjà rencontré cette tournure (consulter n. 133 ; voir également n. 328).
280. La combinaison d'ἀνεξιχνίαστος et d'ἄπειρος se lit également dans l'*In Ecclesiastem* I, 11, 6-7, ainsi que dans l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* VII, 54, p. 251, 21.
281. Jn 17,6. Cette citation se lit également dans la *Théognosie* (n. 122 accompagnant ce texte).
282. Ep 3,4-5.
283. Ep 3,8-11.
284. Cf. Ep 1,9.
285. Cf. 1 Co 2,7.
286. 1 P 1,21.
287. ἑκουσίως τῷ ἰκρίῳ : expression similaire dans l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* III, 77, p. 154, 23 ; III, 84, p. 156, 22-23.
288. Voir ci-dessus, n. 185.
289. προκατήγγειλλεν *cod.*

εἶδος οὐδὲ κάλλος, ἀλλὰ τὸ εἶδος αὐτοῦ ἄτιμον, ἐκλεῖπον παρὰ πάντας τοὺς υἱοὺς τῶν ἀνθρώπων[290]. *Δόξαν οὖν αὐτῷ δοῦναι* φησὶ[291] τὴν ἀπὸ τῆς τριημέρου καὶ ζωαρχικῆς ἀναστάσεως, καθὼς ὁ αὐτὸς προφήτης προῃνίξατο λέγων· *Καὶ κύριος βούλεται καθαρίσαι αὐτὸν ἀπὸ τῆς πληγῆς*[292], καὶ πάλιν· *Καὶ βούλεται Κύριος ἀφελεῖν ἀπὸ τοῦ πόνου τῆς ψυχῆς αὐτοῦ, δεῖξαι αὐτῷ φῶς καὶ πλάσαι τῇ συνέσει, δικαιῶσαι δίκαιον, εὖ δουλεύοντα πολλοῖς*[293]· αὐτὸς γάρ φησιν· *Οὐκ ἦλθεν ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου διακονηθῆναι, ἀλλὰ διακονῆσαι καὶ δοῦναι τὴν ψυχὴν αὐτοῦ λύτρον ἀντὶ πολλῶν*[294]. Κατείληπται δὲ καὶ Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος, τὰ αὐτὰ καταγγέλλων καὶ φάσκων· *Τοῦτο φρονείσθω ἐν ὑμῖν ὃ καὶ ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ, ὃς ἐν μορφῇ Θεοῦ ὑπάρχων, οὐχ' ἁρπαγμὸν ἡγήσατο τὸ εἶναι ἶσα Θεῷ, ἀλλ' ἑαυτὸν ἐκένωσε, μορφὴν δούλου λαβών, ἐν ὁμοιώματι ἀνθρώπων γενόμενος· καὶ σχήματι εὑρεθεὶς ὡς ἄνθρωπος, ἐταπείνωσεν ἑαυτόν, γενόμενος ὑπήκοος μέχρι θανάτου, θανάτου δὲ σταυροῦ· διὸ καὶ ὁ Θεὸς αὐτὸν ὑπερύψωσε καὶ ἐχαρίσατο αὐτῷ ὄνομα τὸ ὑπὲρ πᾶν ὄνομα*[295]· παρίστησι γὰρ τὸν ἐν τῇ περιωπῇ τῆς θεαρχικῆς φύσεως ὄντα, κένωσιν[296] αὐθαίρετον προελόμενον καὶ *δούλου λαβόντα μορφὴν* καὶ *γενόμενον ἄνθρωπον*[297] ἐθελουσίως, τὸν *κατ' εἰκόνα καὶ ὁμοίωσιν*[298] αὐτοῦ διαπλάσαντα θεουργικαῖς παλάμαις τὸν ἄνθρωπον[299], καὶ μέχρι τοῦ κατὰ τὸν σταυρὸν ἀτιμωτάτου θανάτου τὴν συγκατάβασιν καὶ τὴν ὑπακοὴν ἐνδειξάμενον[300] πρὸς ἀποπεράτωσιν τῆς ἀγαθοπρεποῦς εὐδοκίας καὶ φιλανθρώπου[301] βουλῆς τοῦ Θεοῦ καὶ Πατρός, ἐν ταυτοβουλίᾳ δηλονότι καὶ συμφυΐᾳ, καὶ διὰ τοῦτο καθ' ὅσον *ἑαυτὸν ἐταπείνωσεν*[302] ἑκουσίως κατὰ θατέραν τῆς θεότητος φύσιν, κατὰ τοσοῦτόν φησιν *ὁ Θεὸς αὐτὸν ὑπερύψωσεν*[303] αὖθις κατὰ θατέραν, οὐδεμιᾶς μεταβολῆς γενομένης ἐπὶ ταῖς ἰδιότησιν ἑκατέραις πρὸς ἑκατέραν, ἀλλ' ἀσυγχύτων καὶ παντελῶς ἀναλλοιώτων μεμενηκυιῶν ἀμφοτέρων τῶν φύσεων, ἐξ ὧν καὶ ἐν αἷς ἦν, ὁ αὐτός τε καὶ εἷς κατήγγελται κατὰ κοινοῦ καὶ καθυπογράφεται τοῖς ἰδιώμασιν ἑκατέροις, διὰ τὸ τῆς ὑποστάσεως ἑνικὸν καὶ μοναδικόν· ἐπεὶ πάντως ὡς οὐδεὶς αὐτὸν ἄλλος, ἀλλ' αὐτὸς ἑαυτὸν ἐξανέστησε, παρίστησιν ἐναργῶς ὁ κατὰ σάρκα προπάτωρ αὐτοῦ καὶ θεοφιλὴς Ἰακὼβ ἐν τῷ φάσκειν· *Ἀναπεσὼν ἐκοιμήθη*[304] *ὡς λέων καὶ ὡς σκύμνος*[305]· *Τίς ἀναστήσει*

290. Is 53,2-3.
291. 1 P 1,21.
292. Is 53,10.
293. Is 53,10-11.
294. Mt 20,28 ; Mc 10,45.
295. Phm 2,5-9.
296. Cf. Phm 2,7.
297. Phm 2,7.
298. Gn 1,26.
299. On lit des passages, assez similaires dans l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* III, 2, p. 135, 21-23 (ταῖς θεουργικαῖς παλάμαις διέπλασέν τε καὶ διεμόρφωσε κατ' εἰκόνα καὶ ὁμοίωσιν ἰδίαν τὸν ἄνθρωπον) ; III, les chapitres 23-24, p. 141, 21 – p. 142, 2 ; VI, 4, p. 205, 7-8.
300. ἐνδηξάμενον *cod.*
301. ἀγαθοπρεποῦς […] φιλανθρώπου : cette combinaison se lit souvent chez Métrophane ; à ce propos, voir Van Deun, La chasse aux trésors (cité n. 2), p. 357 ; De Vos & Van Deun, The panegyric (cité n. 10), p. 319, n. 72.
302. Phm 2,8.
303. Phm 2,9.
304. Gn 49,9.
305. Gn 49,9 ; Nb 24,9.

αὐτόν[306];, καὶ πάλιν Βαλαὰμ ἐκεῖνος ἐν πνεύματι Θεοῦ φήσας· Ἀνακλιθεὶς[307] *ἀνεπαύσατο ὡς λέων καὶ ὡς σκύμνος*[308]· *Τίς ἐγερεῖ αὐτόν*[309]; Τὸ μὲν γὰρ *ἀναπεσὼν ἐκοιμήθη*[310] *ὡς λέων καὶ ὡς σκύμνος*[311] καὶ μέντοι καὶ τὸ ἀνακλιθεὶς[312] *ἀνεπαύσατο ὡς λέων καὶ ὡς σκύμνος*[313], τὸ βασιλικὸν καὶ κραταιὸν καὶ πολυαλκὲς[314] τοῦ Χριστοῦ καὶ σωτῆρος ἡμῶν καὶ τὴν ὡς ἐν ὕπνου τύπῳ παραδοχὴν ἐθελούσιον τοῦ θανάτου καὶ μέντοι καὶ τῆς ἐν τρισὶν ἡμέραις ταφῆς αὐτοῦ τὴν ἀνάπαυλαν διαδείκνυσι· τὸ δὲ *τίς ἀναστήσει αὐτὸν*[315] καὶ *τίς ἐγερεῖ αὐτόν*[316], τὸ μὴ παρ᾽ ἑτέρου τινός, ἀλλὰ παρ᾽ ἑαυτῷ τε καὶ οἴκοθεν ἐκ νεκρῶν ἐγηγέρθαι σαφῶς ὑπὸ τῆς ἰδίας θεότητος, καθὼς αἰνίττεται καὶ Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος, λέγων· *Εἰ γὰρ καὶ ἐσταυρώθη ἐξ ἀσθενείας, ἀλλὰ ζῇ ἐκ δυνάμεως Θεοῦ*[317], τῆς ἐπινοουμένης δηλονότι τῷ αὐτῷ καὶ ἑνὶ κατὰ διαίρεσιν τῆς ἀνθρωπίνης οὐσίας, καὶ μέντοι καὶ τῆς θείας[318].

Εἶτα φησὶν ὁ μέγας Πέτρος· *Τὰς ψυχὰς ὑμῶν ἡγνικότες ἐν τῇ ὑπακοῇ τῆς ἀληθείας διὰ Πνεύματος εἰς φιλαδελφίαν ἀνυπόκριτον, ἐκ καθαρᾶς καρδίας ἀλλήλους ἀγαπήσατε ἐκτενῶς*[319]. *Τὴν* γὰρ *εἰς Θεὸν ἐλπίδα* τὲ καὶ *πίστιν*[320] ἀκραιφνεστάτην ἔχειν τοὺς ἐν πράξεσιν ἀκαθάρτοις τὰς σφῶν ψυχὰς βεβηλοῦντας τῶν ἀμηχάνων ἐστίν, διότι καταδεδουλωμένους τοὺς τοιούτους εὑρίσκων τῆς *ἀτιμίας* τοῖς *πάθεσι*[321], τῆς *ἁμαρτίας* ὁ *ἀρχηγὸς*[322] ἤγουν *ὁ ἄρχων τοῦ κόσμου τούτου*[323], τουτέστι τῶν τὰ κοσμικὰ καὶ γήϊνα καὶ φθαρτὰ καὶ παρερχόμενα[324] φρονούντων, αἰχμαλωτίζει καὶ μακρύνει πάμπαν αὐτοὺς ἀπὸ *τῆς* ὀφειλομένης *πίστεως* καὶ τῆς *ἐλπίδος* τῆς πρὸς *Θεόν*[325], καὶ παρασκευάζει κτᾶσθαι τὰς ἑαυτῶν πεποιθήσεις ἐπ᾽ ἀνθρώποις δυνάσταις, ἢ χρήμασιν ἀποτεθησαυρισμένοις, ἢ ποικίλαις κτημάτων καὶ δαψιλέσιν ἐπιχορηγίαις τὲ καὶ προσόδοις, καὶ κατοφρυᾶσθαι μὲν τῶν ἀσθενεστέρων, συκοφαντεῖν δὲ καὶ διαβάλλειν τοὺς ἀνευθύνους[326], καὶ *κρίσεις* καὶ

306. Nb 24,9.
307. ἀνακληθεὶς *cod.*
308. Nb 24,9.
309. Gn 49,9 ; Nb 24,9.
310. Gn 49,9.
311. Gn 49,9 ; Nb 24,9.
312. ἀνακληθεὶς *cod.*
313. Nb 24,9.
314. Le mot πολυαλκής est rarissime ; comparer avec παναλκής qu'on lit dans l'*In Ecclesiastem* (I, 11, 24 et III, 17, 37), ainsi que dans l'*Adversus Iudaeos* (à sept reprises : I, 101 et 482 ; II, 95 ; IV, 376 ; VI, 408 et 896 ; X, 731).
315. Nb 24,9.
316. Gn 49,9 ; Nb 24,9.
317. 2 Co 13,4.
318. Un passage très similaire se lit dans l'*Adversus Iudaeos* IX, 580-639 (avec des expressions semblables et des citations bibliques identiques).
319. 1 P 1,22.
320. 1 P 1,21.
321. Rm 1,26.
322. Mi 1,13.
323. Jn 12,31 et 16,11.
324. καὶ φθαρτὰ καὶ παρερχόμενα] *om. cod.*[a. corr.].
325. 1 P 1,21.
326. Une expression semblable se lit dans l'*In Ecclesiastem* IV, 8, 12-13 (οἵ τε συκοφαντοῦντες τοὺς ἀνευθύνους καὶ διαβάλλοντες).

μάχας *ἀναμέσον ἀδελφῶν ἐπιπέμπειν*[327], καὶ ταύτῃ τοι[328] τοῦ ἀληθινοῦ Θεοῦ καὶ μόνου παντοκράτορος Κυρίου τὴν δεσποτείαν ἔργοις αὐτοῖς ἀθετεῖν, ἐπιγράφεσθαι δὲ σφῶν αὐτῶν ἄρχοντα κατὰ τὸ ἀκόλουθον τὸν φενακίσαντα Σατανᾶν, καθὼς ὁ προφήτης Δαυὶδ ἐμπεδοῖ, φάσκων· *Εἶπεν ἄφρων ἐν καρδίᾳ αὐτοῦ· Οὐκ ἔστι Θεός*[329]· ἐξ ὧν γὰρ εὕρηται[330] δρῶν διὰ τὴν πρὸς *τὸν ἐπὶ πάντων Θεὸν*[331] καταφρόνησιν, κἂν οὐ δοξάζει διὰ τῶν λόγων, ἀλλὰ κηρύττει διὰ τῶν πράξεων.

Διὰ τοῦτό φησι· *Τὰς ψυχὰς ὑμῶν ἡγνικότες ἐν τῇ ὑπακοῇ τῆς ἀληθείας διὰ Πνεύματος*[332]. Ὁ γὰρ ἐν πᾶσι τῷ λόγῳ *τῆς ἀληθείας*[333] πειθόμενος, *ἁγνὸν ἑαυτὸν* διατηρεῖ[334] πανταχόθεν, τὰς βεβήλους πράξεις καὶ συντυχίας καὶ τὰς πονηρὰς ἐνθυμήσεις οὐδαμῶς προσιέμενος, οὔτε μὴν διαιρῶν τὰς ἰδίας ἐλπίδας εἰς Θεὸν καὶ ἀνθρώπους, ἀλλ' ὥσπερ εἰς ἕνα καὶ μόνον[335] πιστεύειν Θεόν, οὕτως ἔχει πρὸς αὐτὸν ἐκεῖνον καὶ μόνον καὶ πᾶσαν προσδοκίαν *διὰ* τῆς τοῦ παναγίου *Πνεύματος*[336] βοηθείας καὶ συνεργείας, ὑφ' οὗ καὶ τῷ τῆς *φιλαδελφίας*[337] ἔρωτι πυρπολούμενος[338], *ἀγαπᾷ*[339] *τὸν πλησίον ὡς ἑαυτόν*[340], οὐχὶ διά τινα συγγένειαν φυσικήν, ἀλλὰ διὰ τὴν θείαν ἐντολὴν τὴν οὕτω διατίθεσθαι πρὸς *ἀλλήλους*[341] κελεύουσαν πάντας τοὺς τὸν ἕνα καὶ *μόνον ἀληθινὸν* ἐπεγνωκότας *Θεόν*[342], καὶ τῆς μιᾶς καὶ τῆς αὐτῆς *ἐξ ὕδατος καὶ Πνεύματος*[343] ἀξιωθέντας ἀναγεννήσεως, ὡς μηκέτι διαφορὰν[344] εἶναι *Ἰουδαίου* καὶ *Ἕλληνος*, μὴ δὲ *δούλου* καὶ *ἐλευθέρου*, μήτε *ἄρσενος* μήτε *θήλεος*, *ἀλλ' ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ ἓν εἶναι* τοὺς *πάντας*[345].

Τούτου χάριν ἐπήγαγεν· *Ἀναγεγεννημένοι οὐκ ἐκ σπορᾶς φθαρτῆς, ἀλλ' ἀφθάρτου, διὰ λόγου ζῶντος Θεοῦ καὶ μένοντος εἰς τὸν αἰῶνα*[346]. Τὴν πρὸς τὸ κρεῖττον ὑπεροχὴν[347]

327. Pr 6,19.
328. ταύτῃ τοι : on a déjà rencontré cette tournure (voir les n. 133 et 279).
329. Ps 13,1 et 52,2.
330. εὕρηνται *cod. ut vid.*
331. Rm 9,5.
332. 1 P 1,22.
333. 1 P 1,22.
334. 1 Tm 5,22.
335. μόνον] τὸν αὐτὸν *praem. cod.*[a. corr.].
336. 1 P 1,22.
337. 1 P 1,22.
338. πυρπωλούμενος *cod.* On lit une expression très similaire dans l'*In Ecclesiastem* I, 3, 45-46 (πυρπολεῖσθαι τῷ ἔρωτι τῆς ἀρρήτου τῶν ἁγίων ἀγγέλων ἀγαλλιάσεως) et l'*Homilia in Matthaeum et Ioannem* IV, 52, p. 172, 34 – p. 173, 1 (πυρπολουμένην ἔχοντες ἀεὶ τὴν καρδίαν τῷ ἔρωτι τῆς θείας αὐτοῦ καὶ μακαρίας ἀγάπης).
339. 1 P 1,22.
340. E.g. Mt 19,19.
341. 1 P 1,22.
342. Jn 17,3.
343. Jn 3,5.
344. διαφθορὰν *cod.*
345. Ga 3,28.
346. 1 P 1,23. Même citation dans l'*Homilia* II *in Matthaeum et Ioannem*, chapitre 56, p. 130, 23-25 (dans un contexte très similaire).
347. Τὴν πρὸς τὸ κρεῖττον ὑπεροχὴν : on lit la même expression dans l'*In Ecclesiastem* II, 5, 6-7 et III, 23, 26-27, mais, comme on l'a déjà dit, c'est surtout de l'*Homilia* II *in Matthaeum et Ioannem*, chapitres 56-57, p. 130, 25 – p. 131, 3 que se rapproche tout ce passage de la *Théognosie*.

τῶν *ἀναγεννηθέντων*[348] διὰ τῆς κολυμβήθρας πνευματικῶς κἀντεῦθεν τῆς ἀδελφικῆς ὀνομασίας τῇ σχέσει συνδεθέντων ἀλλήλοις πρὸς τοὺς κατὰ φύσιν σαρκὸς ἀδελφοὺς ὄντας ἀλλήλων[349], αἰνίττεται προφανῶς, διὰ τῆς τοιαύτης συγκρίσεως ὑφεξαίρων ταύτης ἐκείνην. Τὸ γὰρ εἰπεῖν *Οὐκ ἐκ σπορᾶς φθαρτῆς, ἀλλ' ἀφθάρτου,* καὶ μέντοι *διὰ λόγου ζῶντος Θεοῦ καὶ μένοντος εἰς τὸν αἰῶνα*[350], τοσοῦτον τῆς πνευματικῆς πρὸς τὴν σαρκικὴν ἐνέφηνε τὸ διάφορον, ὅσον ἀφθαρσίας ἐστὶ πρὸς φθοράν, καὶ *λόγου* τοῦ ἐνυποστάτου καὶ *ζῶντος*[351] ἀϊδίως πρὸς τὸν προφορικὸν καὶ θᾶττον διασκιδνάμενον καὶ πρὸς ἀνυπαρξίαν περιϊστάμενον[352], ὡς ἐντεῦθεν ἡμᾶς ὀφείλειν κατὰ τὸ ἀνάλογον πάντως τῆς ὑπεροχικωτέρας[353] καὶ προφερεστέρας καὶ κρείττονος ἀδελφικῆς ἡμῶν σχέσεως τὴν πρὸς ἀλλήλους ἔχειν ἀγάπην, καὶ πλείονα τὴν ἰσχὺν κεκτῆσθαι καταγγέλλειν τὸν λόγον τῆς φιλοστοργίας τῆς πρὸς τοὺς ἔχοντας πρὸς Θεὸν τὰς αὐτὰς ὑπολήψεις καὶ δόξας, ἢ τῶν ἀλλήλοις κατὰ γένος ἀγχιστευόντων. Μηδεὶς οὖν εὑρεθείη λοιπὸν τοῦ πεφυκότος ἀδελφοῦ κατὰ σπορὰν ἀνθρωπίνην καὶ φθειρομένην ἀντεχόμενος πλέον, τοῦ κατὰ τὴν ἄφθαρτον γέννησιν γνωρισθέντος· ὅπου γε καὶ πλέον ἐκείνου, τοῦτον ἀγαπᾶν ἡμᾶς εἰσηγεῖται Πέτρος ὁ μέγας καὶ κορυφαῖος τῶν ἀποστόλων[354]. Μηδεὶς τοίνυν ἐκεῖνον μὲν ἐθελέτω βλέπειν παρευδοκιμοῦντα[355] τοῖς πνευματικοῖς καὶ σωματικοῖς προτερήμασι, τοῦτον δὲ φθονείτω, καὶ τῆς τῶν ἀμεινόνων ἀπειργέτω τιμῆς. Διὰ τοῦτο γὰρ *ὁ ἐπὶ πάντων Θεὸς*[356] καὶ Πατὴρ *διὰ* τοῦ *ζῶντος* αἰωνίως συμφυοῦς αὐτοῦ *λόγου*[357], πνευματικῶς ἡμᾶς ἄνωθεν *ἐξ ὕδατος καὶ Πνεύματος*[358] ἀνεγέννησεν, ἵνα πάσης σαρκικῆς προσπαθείας ἐκστῶμεν, καὶ τὴν ἀλήθειαν καὶ τὴν ἐν τῇ θείᾳ δικαιοσύνῃ παραλαμβανομένην στάθμην τηρήσωμεν ἀπαρέγκλιτον[359], καὶ *τὸν πλησίον ὡς ἑαυτοὺς ἀγαπήσωμεν*[360], καὶ τὴν *φιλαδελφίαν*[361] καὶ τὴν φιλοξενίαν εἰλικρινῶς κατορθώσωμεν[362], ἵνα μηδεὶς τῶν τῆς αὐτῆς πίστεως κατεχόντων τὴν ἄγκυραν, εἰ οἷόν τέ ἐστιν, εὑρεθείη καθυστερούμενος, ὅσον ἧκεν εἰς ἡμετέραν προαίρεσιν, ἀλλὰ *τὸ* ἡμῶν *περίσσευμα, τὸ ἐκείνων ὑστέρημα*[363] διαπαντὸς ὀφειλομένως ἀναπληροῦν, πρὸς τὸ τοὺς πάντας τῆς πρὸς ἀλλήλους φιλοφροσύνης μετέχειν καὶ τὸ ἓν ἐπὶ πᾶσιν ὁρᾶσθαι τῷ λόγῳ τῆς ὁμοφροσύνης καὶ τῆς τελείας ἀγάπης. Τοῦτο γὰρ παρεγγυᾷ καὶ Παῦλος ὁ μέγας ἀπόστολος, φάσκων· *Παρακαλῶ οὖν ἐγὼ ὁ δέσμιος ἐν κυρίῳ ἀξίως περιπατῆσαι τῆς κλήσεως ᾗ ἐκλήθητε, μετὰ πάσης ταπεινοφροσύνης καὶ πρᾳότητος, μετὰ μακροθυμίας, ἀνεχόμενοι ἀλλήλων ἐν ἀγάπῃ, σπουδάζοντες τηρεῖν τὴν ἑνότητα τοῦ πνεύματος ἐν τῷ*

348. 1 P 1,23.
349. Cf. He 2,11.
350. 1 P 1,23.
351. 1 P 1,23.
352. On lit une expression très similaire dans l'*In Ecclesiastem* III, 16, 26-27 (ὡς θᾶττον ἀλλοιούμενα καὶ φθειρόμενα καὶ πρὸς ἀνυπαρξίαν περιϊστάμενα παντελῶς).
353. ὑπεροχικοτέρας *cod.*
354. Cf. 1 P 1,22.
355. παρευδοκημοῦντα *cod.*
356. Rm 9,5.
357. 1 P 1,23.
358. Jn 3,5.
359. τηρήσωμεν ἀπαρέγκλιτον : une expression similaire se lit dans l'*In Ecclesiastem* II, 1, 76 (συντηρεῖ […] ἀπαρέγκλιτον).
360. E.g. Mt 19,19.
361. 1 P 1,22.
362. Cf. He 13,1-2.
363. 2 Co 8,14.

συνδέσμῳ τῆς εἰρήνης· ἓν σῶμα καὶ ἓν πνεῦμα, καθὼς καὶ ἐκλήθητε ἐν μιᾷ ἐλπίδι τῆς κλήσεως ὑμῶν· εἷς κύριος, μία πίστις, ἓν βάπτισμα· εἷς Θεὸς καὶ Πατὴρ πάντων, ὁ ἐπὶ πάντων καὶ διὰ πάντων καὶ ἐν πᾶσιν ἡμῖν[364]. Εἰ τοίνυν *ἓν σῶμα καὶ ἓν πνεῦμα*[365] πάντες ἐσμέν, κατὰ τὴν μίαν κλῆσιν καὶ τὴν αὐτὴν *ἐλπίδα τῆς κλήσεως*[366] καὶ τῆς ὀνομασίας ἡμῶν, τοῦ εἶναι δηλαδὴ καὶ *καλεῖσθαι* μὲν *ἀλλήλων ἀδελφοί*[367], *τέκνα* δὲ Θεοῦ *καὶ κληρονόμοι*[368] διὰ Χριστοῦ, τοῖς ἔργοις αὐτοῖς ἀδελφοὺς ἀλλήλων ἐναποφήνωμεν· καὶ *εἰ πάσχει τις* τῶν πιστῶν, *πάντες* εὑρεθῶμεν *συμπάσχοντες*, καὶ *εἰ* χαίρει, *συγχαίροντες*[369], ἵνα μηδεμία διαίρεσις ἐν τῷ ἑνὶ σώματι τῆς ἐκκλησιαστικῆς ἀδελφότητος εὑρεθείη τὸ σύνολον, ἀλλ᾽ ἡνωμένην ἔχοντες τὴν καρδίαν ἀλλήλοις, ταῖς τῆς ὁμοψυχίας καὶ τῆς ὁμοφροσύνης ἐνεργείαις καὶ πράξεσιν εὑρεθῶμεν τὴν κεφαλὴν ἡμῶν, δηλαδὴ τὸν *Χριστόν, τὴν πάντα νοῦν ὑπερέχουσαν εἰρήνην*[370] ἐν ἑαυτοῖς κεκτημένοι, καὶ τὴν εἰρήνην ἡμῖν προσφωνοῦντα καὶ λέγοντα πᾶσιν ἡμῖν· *Εἰρήνην τὴν ἐμὴν δίδωμι ὑμῖν*[371], *εἰρήνην* τὴν ἐμὴν *ἀφίημι ὑμῖν*[372], καὶ καταξιωθῶμεν καὶ τῆς τῶν οὐρανῶν βασιλείας, ἐν αὐτῷ Χριστῷ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος σὺν τῷ παντοκράτορι Πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωοποιῷ Πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς ἀπεράντους αἰῶνας τῶν αἰώνων ἀμήν[373].

Katholieke Universiteit Leuven

364. Ep 4,1-6.
365. Ep 4,4.
366. Ep 4,4.
367. He 2,11.
368. Rm 8,17.
369. 1 Co 12,26.
370. Phm 4,7.
371. ἡμῖν *cod.*[a. corr.].
372. Jn 14,27.
373. ᾧ ἡ δόξα καὶ τὸ κράτος σὺν τῷ παντοκράτορι Πατρὶ καὶ τῷ παναγίῳ καὶ ἀγαθῷ καὶ ζωοποιῷ Πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς ἀπεράντους αἰῶνας τῶν αἰώνων ἀμήν : doxologie préférée de Métrophane ; voir *In Ecclesiastem* II (p. 76), III (p. 134), IV (p. 165), V (p. 188), VI (p. 227), VII (p. 259), VIII (p. 280), IX (p. 324) et X (p. 360) ; *Homilia in Matthaeum et Ioannem* II (p. 134) ; *Panegyricum Polycarpi*, p. 324.

LES ÉTUDES SUR LE XIe SIÈCLE

édité par Jean-Claude Cheynet

HISTORIANS, POLITICS, AND THE POLIS IN THE ELEVENTH AND TWELFTH CENTURIES

by Dimitris Krallis

Book XV of the *Alexiad* is a somber affair. Alexios appears weak, subdued, and close to his death. His last campaign refocuses the reader's attention on the empire's eastern frontier, which is otherwise comparatively absent from Anna's work, and the emerging picture is less than idyllic.[1] As Alexios marches back towards the capital from the area of Philomelion, having rescued scores of Romans from the clutches of the Turks, his military formation is adjusted to accommodate the numerous civilians that the army is evacuating in the direction of the imperial territories. Like a ring of shields the Roman expeditionary force envelops them as it marches at an ant's pace to the rhythms of human life. When pregnant women birth a child the army pauses, the blast and blare of military trumpets marking the event. Much the same happens every time an aged Roman refugee dies.[2] We have here an evocative image of an emperor and his soldiers marching to the tune of life, the life of the afflicted polity that they had sought to protect over decades of seemingly endless warfare. This image and the ensuing description of the republic of the poor, the Alexian *orphanotropheion*, both speak of a sensibility to the dialectic between imperial power and the polity that is evident, if little discussed by scholars, throughout Anna's work.[3] On both occasions, Anna casts the emperor and his soldiers/bureaucrats as servants of the respective polities, that of the Romans and the smaller one of the poor.

The imperial attention lavished upon the polity in the closing pages of the *Alexiad* is part of a broader engagement with the community of the Romans that the reader may follow in Anna Komnene's work. It also stands diametrically opposed to the familiar

1. Nicetas Choniates, *Historia*, pp. 4–11, and Zonaras 18.26–9 for Alexios' final years and deathbed; L. Neville, *Heroes and Romans in twelfth-century Byzantium : the* Material for history *of Nikephoros Bryennios*, Cambridge 2012, pp. 16–24 on Alexios' final days and the scheming around his deathbed.

2. *Annae Comnenae Alexias* XV.7.2, p. 481.

3. *Annae Comnenae Alexias* XV.7.5–7, p. 483; Zonaras 18.24.1–2, pp. 744–5 on the rebuilding of the *orphanotropheion* by Alexios I; On the *orphanotropheion* see T. S. Miller, The Orphanotropheion of Constantinople, in *Through the eye of a needle : Judeo-Christian roots of social welfare*, ed. by E. Albu Hanawalt and C. Lindberg, Kirksville Mo 1994, pp. 83–104; Id., *The orphans of Byzantium : child welfare in the Christian Empire*, Washington DC 2003, pp. 176–246, here pp. 190–7.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xi[e] siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 419-448.

image of the Komnenian privatization of the state conjured up by Zonaras and still, to some extent, shaping our view of the twelfth century.[4] Anna Komnene's take on the Byzantine polity may therefore become an entry point for a broader conversation on middle Byzantine conceptions of politics. The present paper traces thematic affinities and ideological convergences in historical writing from the eleventh and twelfth centuries and considers their significance for our understanding of Byzantine political *praxis* and thought. The nexus of reflections on politics and the polity emerging from a parallel study of these works hints at broader historical continuities that problematize a reading of eleventh and twelfth century history predicated upon ideas of a Komnenian "revolution."

The work of the Michaels, Psellos and Attaleiates, Nikephoros Bryennios, Anna Komnene, and Michael Choniates is approached here from two distinct angles. One seeks better to understand their view of the emperor and his place in the polity and the other stoops down to the level of the polity itself to observe it in action and examine the implications of its political agency for our reading of Byzantine politics. It is at this level that we encounter the usually elusive Byzantine city whose role in Byzantine politics is undertheorized by medieval authors and little analyzed by contemporary scholarship. Byzantine political theory itself remains relatively unstudied. According to the rather implausible statement in one of the precious few books on Byzantine political thought: "Byzantium did not produce any original political theory; nor did it trouble itself to discuss rival theories about the nature of the empire."[5] Emperors, however, as presented in the work of Byzantine historians, participate in some form of discursive relationship with the polity, which rises up as a loud, active, and demanding political agent. The polity's sense of political, social, and economic interest in turn frames the self-presentation and *modus operandi* of the imperial office forcing us to reassess our views on the operant political ideologies in the polity of the medieval Romans.[6] In fact historians who chart the emperor's relationship with the body politic preserve traces of a still elusive body of political theorizing in their work.[7] In the very least, this paper's focus on the work of

4. Zonaras, p. 766; For a nuanced reading of Zonaras' thesis see P. Frankopan, Kinship and the distribution of power in Komnenian Byzantium, *The English historical review* 122, 495, 2007, pp. 1–34, here p. 13 and pp. 33–4; P. Magdalino, Aspects of twelfth-century Byzantine *Kaiserkritik*, *Speculum* 58, 2, 1983, pp. 337–8 for continuity in imperial ideology from the eleventh to the twelfth centuries.

5. E. Barker, *Social and political thought in Byzantium : from Justinian I to the last Palaeologus : passages from Byzantine writers and documents*, Oxford 1957, p. 1; similarly limited is D. M. Nicol, Byzantine political thought, in *The Cambridge history of medieval political thought : c. 350–c. 1450*, ed. by J. H. Burns, Cambridge 1988, pp. 51–79.

6. A. Kaldellis, *The Byzantine republic : people and power in New Rome*, Cambridge MA 2015, pp. 2–9 on defining "ideology" within the context of Byzantine studies. The angle of analysis suggested in the present paper is compatible with Kaldellis' reading of the polity and its politics as presented in his most recent book but inconceivable if one were to *a priori* deny the possibility that Byzantine subjects/citizens could develop a collective identity at non-elite level. Such a reading is proposed by J. Stouraitis, Roman identity in Byzantium : a critical approach, *BZ* 107, 1, 2014, pp. 175–220.

7. H.-G. Beck, *Das byzantinische Jahrtausend*, Berlin 1978, p. 38 notes that the absence of surviving, formal expressions of Byzantine political theory does not imply the absence of political thinking. Beck thinks that such presuppositions underpin much of what is written about the polity in Byzantium. Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6) for a look on the Byzantine polity that builds on Beck (pp. xii-xiii) and highlights (pp. 7, 68 and all over) the value of historical writing as a source for Byzantine political thinking.

historians highlights a tension between the twin concepts of *Imperial ideology* and *Political thought* articulated lately in a homonymous book.[8]

Finding the polity in the elusive city of the middle Byzantine era

In the opening passage from the *Alexiad* discussed above, even as the enemy renders provincial *romaioi* rootless, extinguishing their hearths and trampling upon their fields, this displaced fragment of the polity remains an imagined community under the care of the emperor and the state's apparatus. Absent from Anna Komnene's account are descriptions of the territories left behind by the refugees: their cities, towns, and villages. The *Alexiad* does not, as we see below, ignore the world of cities.[9] Their vitality, or lack thereof, as reflected in both material and written evidence spoke, after all, to the character of the empire. In A. H. M. Jones' schema the gradual shift from the quasi-autonomous city run by a healthy curial class to the shackled urban communities of the Justinianic era marks a broader transition from Roman to Byzantine politics.[10] By the seventh century, evidence both textual and material, points to a world of impoverished cities.[11] In this context Jones' schema can be taken to its logical conclusion: weak cities = absolutist politics.[12] Our task here is to critically assess this equation by examining 11th and 12th century evidence, which suggests that the Byzantine city remained a historical agent, albeit to date rather elusive, during the middle Byzantine period.[13]

In a seminal article on Byzantine urban history Clive Foss aptly presented the problems raised by attempts to chart the medieval life of the Roman city:

> *Historians of the age were primarily concerned with the court, the church, and the army; they rarely discussed provincial cities and towns, and their remarks on them are not*

8. D. Angelov, *Imperial ideology and political thought in Byzantium, 1204–1330*, Cambridge 2007, pp. 8 ff.; Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6), pp. 165–98 casts this tension as a clash between the "secular republic" and the "theocratic imperial ideal."

9. *Annae Comnenae Alexias* XIV.1.2, p. 425 on the restoration of cities as one of the emperor's primary duties.

10. A. H. M. Jones, *The Greek city*, Oxford 1940/Sandpiper Books 1998, pp. 147–55, 251–8 for the gradual demise of urban infrastructure and change in the character of the Greek cities in the East; J. Ma, *Antiochus III and the cities of Western Asia Minor*, Oxford 2000 on the Hellenistic kings' relationship with Greek cities. For a critique of Jones' thesis see M. Whittow, Ruling the late Roman and early Byzantine city : a continuous history, *Past & present* 129, 1990, pp. 3–29; L. Lavan, A. H. M. Jones and "The cities" 1964–2004, in *A. H. M. Jones and the later Roman Empire*, ed. by D. M. Gwynn (Brill's series on the early Middle Ages 15), Leiden – Boston 2008, pp. 167–92, here pp. 170–1 on Jones and the emphasis on autocratic bureaucracy and the Church as primary causes of urban decline.

11. J. F. Haldon, The Byzantine Empire, in *The dynamics of ancient empires*, ed. by I. Morris and W. Scheidel, Oxford 2009, pp. 205–54, here p. 219 for a suggestion that the state lost interest in cities and shifted its attention to the village communities.

12. Lavan, A. H. M. Jones and "The cities" (cited n. 10), pp. 174–5 on Jones' bias against the empire wide bureaucracy and its effects on the cities.

13. In its articles on Byzantium, a recent volume on *Visions of community in the post-Roman world : the West, Byzantium and the Islamic world, 300-1100* (ed. by W. Pohl *et al.*, Farnham 2012) covers ethnic and religious groups, as well as the army, yet no urban collectivities.

illuminating. The mere mention of a city in a source reveals nothing whatever about its size, nature, or condition: Leo III, for example, defeated the Arabs near Acroenus. Who can tell from that whether the place in question was a classical city with grandiose public buildings and colonnaded streets, or a fortress perched on a steep hilltop, or a pile of rubble which preserved an ancient name.[14]

A quick look at the so-called Continuators of Theophanes appears to confirm Foss' assessment. Out of 37 different references to *polis/poleis/polesi* as well as roughly108 distinct references to named cities or towns around the empire and in the lands of its neighbors, the majority are little more than placeholders on a map that charts civil strife and foreign wars.[15] Only a precious few are given a slightly more substantive presence. Thus Abydos, Adrianople, Nikaia, and Prousa are in possession of a past, which is rather cursorily discussed, usually as an origins story with antiquarian overtones.[16] The populations of two other cities, Athens and Cherson attack and even kill regional governors, when those become overbearing, thus demonstrating a capacity to mobilize manpower and leadership for the defense of local interests.[17] Neapolis in Italy throws off Roman authority finding it too distant to be efficacious, and Sinope is pardoned by the emperor for its role in a rebellion against him, evidence of clear participation in some form, however ill-defined, of politics.[18] There are, finally, the cases of Melitene, Tephrike, and Edessa. Here we encounter a slightly more developed expression of political agency as the inhabitants of these cities are explicitly mentioned in association with processes of negotiation or abnegation of treaties with the Romans.[19] We must, however, note the peculiar status of these cities as quasi-autonomous *al-thugur* or, in the case of Tephrike, city-states resisting the Byzantine *Reconquista*. Here one may explain the historians' focus on the will of the people as an effort to identify an agent of resistance to the empire's expansion at a time when no centrally managed Muslim response was otherwise evident.

It is generally harder for us to chart the life of cities as homes for politically active citizens before the thirteenth century when the waning of Constantinopolitan authority and the disaggregation of the empire itself after the catastrophic events of the fourth Crusade propelled those centres of Byzantine social and political life on the historical stage.[20] Furthermore, were we to trust *Nov*. 47 by Leon VI, the early tenth century saw

14. C. Foss, Archaeology and the "twenty cities" of Byzantine Asia, *American journal of archaeology* 81, 4, 1977, pp. 469–86, here p. 470.

15. Theophanes continuatus, pp. 1–481.

16. *Ibid.*, pp. 367.5 for Athens, 387. 5 and 388.1 for Adrianople, 464.8 for Nikaia, 465.4 for Prousa

17. *Ibid.*, pp. 388.8 for Athens, 360.15 for Cherson.

18. *Ibid.*, pp. 124.18 and 125.3 for Sinope, 454.7–13 for Neapolis; Scylitzes, Michael I 8, p. 34 shows the rebel Thomas the Slav approaching towns in Bithynia to gain their loyalty. While the citizens of those towns are not featured in Skylitzes' account, the towns themselves are treated as independent political agents that take sides in a civil war and therefore need to be wooed.

19. Theophanes continuatus, pp. 432.4 for Edessa, 416.14 for Melitene; *Vita Basilii*, pp. 142–4.

20. This does not mean we must agree with Brandes, Byzantine cities in the seventh and eighth centuries? Different sources, different histories, in *The idea and the ideal of the town between late antiquity and the early Middle Ages*, ed. by G. P. Brogiolo and B. Ward-Perkins, Leiden 1999, p. 25 and his assessment regarding the demise of nearly all non-commercial (read: coastal) centres in Asia Minor; H. Saradi, *The Byzantine city in the sixth century : literary images and historical reality,* Athens 2006,

a further diminution of municipal autonomy, and one could argue political relevance, as the emperor legislated the abolition of late antique stipulations regarding the political role of urban citizens' councils.[21] The very same article by Foss cited here paints a more or less gloomy outline of urban life, economic, social, or political in the middle Byzantine period.[22]

There are of course exceptions to this image of urban gloom. Thessalonike remained an active centre of commerce, politics, and faith for the long years of the middle Byzantine era and Antioch displayed all the hallmarks of a distinct civic identity, both under Arab rule and after the later tenth century when it was reintegrated in the Byzantine polity.[23] The same is likely true for Byzantine Melitene of the tenth and eleventh centuries. When exposed to Seljuk attacks after the defeat of Romanos Diogenes at Manzikert in 1071, its population elected a local military man as leader and survived as an independent city-state for nearly thirty years. The Meliteneans leveraged local human and natural resources, municipal infrastructure and surviving military assets in their struggle against the Seljuks.[24] Those larger centres notwithstanding, and despite the recent accumulation of archaeological material from projects such as the Amorion excavations, the history of urban politics in middle Byzantium remains at its infancy.[25] When the veil lifts in the thirteenth century we read in both Byzantine and western accounts of places that while present in earlier eras, now for the first time actively display all manner of political stirrings. A picture is therefore drawn of processes of political communication that may have been in place for centuries—unremarked because unremarkable—now recorded by historians, as foreign imperial masters seek to establish a working relationship with urban communities in the lands of the partitioned empire.[26]

pp. 13–45 for a summary of the debate on the city; J. F. Haldon, *Byzantium in the seventh century*, New York 1990, p. 95 and p. 98 recognizes the transformation but also sees a local economy that still operates albeit at a regional level. More recently in L. Brubaker & J. Haldon, *Byzantium in the iconoclast era, c. 680–850. A history*, Cambridge 2011, pp. 540–8 J. Haldon and L. Brubaker paint a more sanguine picture of the "Dark Age" city.

21. Leo VI, *Nov.* 47, pp. 172–4; Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6), pp. 9–14 for the ideological implications of Leon VI's legislative language.

22. Foss, Archaeology and the "twenty cities" of Byzantine Asia (cited n. 14).

23. On Thessalonike see A. E. Vakalopoulos, *A history of Thessaloniki,* Thessalonike 1972 and Id. [Α. Ε. Βακαλοπουλος], *Ιστορία τῆς Θεσσαλονίκης, 316 π.χ – 1983*, Θεσσαλονίκη 1983; A. E. Laiou, Thessaloniki and Macedonia in the Byzantine period, in *Byzantine Macedonia : identity, image and history*, ed. by J. Burke and R. Scott (Byzantina Australiensia 13), Melbourne 2000, pp. 1–11; On Thessalonike surviving the crisis of the cities of the seventh century see A. Kazhdan, Polis and kastron in Theophanes and in some other historical texts, in *Εὐψυχία : mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, pp. 345–60. A. Dunn, Stages in the transition from the late antique to the middle Byzantine urban centre in S. Macedonia and S. Thrace, in *Ἀφιέρωμα στον N. G. L. Hammond* (Παράρτημα Μακεδονικών σπουδών 7), Θεσσαλονίκη 1997, pp. 137–50; Ch. Bakirtzis, The urban continuity and size of late Byzantine Thessalonike, *DOP* 57, 2003, pp. 35–64, here p. 40.

24. J. E. Cooper and M. Decker, *Life and society in Byzantine Cappadocia*, Basingstoke 2012, p. 28.

25. For Amorion see C. Lightfoot, Trade and industry in Byzantine Anatolia : the evidence from Amorium, *DOP* 61, 2007, pp. 269–86.

26. T. Shawcross, Conquest legitimized : the making of a Byzantine emperor in crusader Constantinople (1204–1261), in *Byzantines, Latins, and Turks in the Eastern Mediterranean world*

In the latter parts of his work, Niketas Choniates accounts for precisely such instances, when he describes the foray of the Latin Emperor of Constantinople into the lands of Thrace.[27] Ceremonial entries, replicating the traditional imperial *adventus* were re-enacted in the expectation that urban bodies politic would deploy familiar, age-old ritual vocabulary with which to negotiate their relationship with their new rulers. As aptly shown by Teresa Shawcross, who follows Baldwin's successor Henry on his western tour, the Latin emperor encountered in Thessaly, Boeotia, and Euboea scenes not unlike those vaguely outlined by Choniates.[28] In the accounts of our western sources we hear of local notables *(alcontes)* and clergymen *(papas)* leading the people's celebration of the new emperor with cries of *polychronia*. With them the people, both men and women, came together and celebrated with snare drums, tambourines, and trumpets.[29] At Euripos (Negroponte) the assembled "Greeks" staged a similar spectacle and actively shaped their western overlord's procession "leading" him *(le menerent)* to what was presumably the local cathedral, a church of the Holy Mother of God.[30] In the words of Gilbert Dagron, discussing the constant transformation and adaptation of the imperial *adventus*, the ceremony "gave the emperor not power, which he already possessed, but legitimacy, which he still lacked."[31] In the provinces of the conquered empire, the new Latin overlord sought legitimization through his discursive relationship with the *demos* of the "Greek" provincial cities, a relationship articulated through citizen-led ceremonial.

The account of Henry's reception in Thebes and Euboea stems from a western textual tradition and yet alludes to Byzantine norms and practices. In her discussion of late Byzantine diplomatic gifts, Cecily Hilsdale offers a compelling presentation of the silk *peplos* donated to the city of Genoa as part of the negotiations for the treaty of Nymphaion.[32] Bearing the effigy of the Byzantine emperor, the *peplos* told a story of submission to imperial power. Genoa's body politic, as imagined by Manuel Holobolos, who wrote an oration about those same negotiations, was embodied in the figure of its patron saint St. Laurence, who is depicted leading Emperor Michael VIII into the

after 1150, ed. by J. Harris, C. Holmes, E. Russell (Oxford studies in Byzantium), Oxford 2012, pp. 181–220; P. Magdalino *The empire of Manuel I Komnenos, 1143–1180*, Cambridge 1993, pp. 140–60 for a lucid outline of the issues at stake in our discussions of the Byzantine city of the eleventh and twelfth centuries. Magdalino's compelling argumentation is discussed below p. 446.

27. Nicetas Choniates, *Historia*, pp. 597–8 but also from a Latin perspective Geoffrey de Villehardouin, *La Conquête de Constantinople*, chaps. 272–4; A. Simpson, *Niketas Choniates : a historiographical study*, Oxford 2013, p. 142 and p. 192 for the gradual fragmentation of political agency in Choniates, as events and alternate players become more significant than the emperor himself.

28. Shawcross, Conquest legitimized (cited n. 26), p. 205.

29. Henri de Valenciennes, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, publiée par J. Longnon, Paris 1948, chaps. 663 and 672.

30. *Ibid.*, chap. 683 These processes call for a re-evaluation of minimalist approaches to the relationship between the capital and the provinces such as that by L. Neville, *Authority in Byzantine provincial society, 950–1100*, Cambridge 2004.

31. G. Dagron, *Emperor and priest : the imperial office in Byzantium*, Cambridge 2003, p. 65.

32. On the treaty of Nymphaion and on the *peplos* see C. Hilsdale, The imperial image at the end of exile : the Byzantine embroidered silk in Genoa and the treaty of Nymphaion (1261), *DOP* 64, 2010, pp. 151–99; *Manuelis Holoboli Orationes*, ed. M. Treu, Potsdam 1906–7, vol. 1, p. 47.12–34.

homonymous cathedral of the Italian republic.[33] In the words of the imperial panegyrist the urban polity that accepts the emperor into its most sacred territory symbolically renounces *democracy* by willingly submitting to imperial authority.[34] In reality, much as Henry sought the approbation and alliance of the Thebans and the denizens of Euripos in order to establish his legitimate control over the lands of Greece, thus the Byzantine emperor needed the Genoese *demos*' help to fulfill the crucial strategic aspiration of reconquering Constantinople.

Examples of similar responses to political authority can be multiplied to build a convincing image of urban agency and the attendant political negotiation between the collectivities in question and imperial power. As noted above, however, these are all case studies dating to the early thirteenth century, a time of profound crisis in the now fragmented Byzantine polity.[35] Here I explore the trajectory that takes us from tenth and eleventh century historiography, with its scant and selective mentions of the empire's city world outside Constantinople, to later twelfth- and thirteenth-century evidence of an active provincial urban centre. This turn to an earlier era reintroduces, however, into the conversation the person of the emperor and the question of his relationship to the *politeia* entrusted to his care.[36]

Iconic emperors, imagined alternatives

Let us begin with a master of imperial portraits, Michael Psellos. In the eleventh century savant's account of the reign of Basil II, we cannot but note his evident admiration for the transformation of the young emperor into a somber, ascetic warrior, effectively dominating both his Roman subjects and the empire's external enemies.[37] There is, nevertheless, something unsettling in the *Chronographia*'s account of Basil's reign. The emperor, arms-akimbo, seems all-powerful and yet suspended in mid-air. His presence is not one of a ruler among grateful, contented subjects but rather of a force of nature dominating everyone around it, be it Roman or foreigner.[38] Psellos himself admired

33. C. Hilsdale, *Byzantine art and diplomacy in an age of decline*, Cambridge 2014, pp. 42–64, here pp. 52–4.

34. *Ibid.*, p. 49.

35. Evidence of new stirrings in city culture can be found in the increased production of city panegyrics as discussed in A. Rhoby, Stadtlob und Stadtkritik in der byzantinischen Literatur, in *Byzantinische Sprachkunst : Studien zur byzantinischen Literatur gewidmet Wolfram Hörandner zum 65. Geburtstag*, hrsg. von M. Hinterberger und E. Schiffer, Berlin – New York 2007, pp. 277–95; H. Saradi, The monuments in the late Byzantine *Ekphraseis* of cities : searching for identities, in *Ekphrasis : la représentation des monuments dans les littératures byzantine et byzantino-slaves : réalités et imaginaires*, éd. par V. Vavřínek, P. Odorico et V. Drbal (Supplément de *Byzantinoslavica* 69, 3), Prague 2011, pp. 179–92.

36. For the notion of a Roman Empire defined as a *politeia* rather than a *basileia*, with all the implications for the need to re-conceptualize the role of the emperor in it see Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6) and Id., *Ethnography after antiquity : foreign lands and people in Byzantine literature*, Philadelphia 2013.

37. Psellos, *Chronographie* I, § 22, vol. 1 pp. 13–4 on Basil II's transformation.

38. Psellos, *Chronographie* I, § 36.19–21, vol. 1 p. 23, arms akimbo; Ms Marcianus Gr. 17 F. 3r for Basil dominating the nations; I. Ševčenko, The illuminators of the Menologium of Basil II, *DOP* 16, 1962, pp. 243–76, here p. 272 on the text accompanying the Marc. Gr. 17 illustration; P. Stephenson,

Basil's efficacy but at the same time remained weary of autocracy.[39] In his account of the early Roman monarchy and the Republican era in the *Historia syntomos*, we learn that Tullus Hostilius, Rome's third king, was "very popular indeed," and, quite unlike the austere Basil II, "made all citizens his friends."[40] In the discussion of the Republic that follows, Psellos associates the abolition of the monarchy with "most noble men" and turns to the consular office by highlighting the annual election to it of men from among Rome's finest.[41] Psellos also dedicates a few words to an etymological explanation of Publicola's name, noting that it meant: "he who cares for the people" and subsequently explains that "the aristocratic consuls' rule proved itself to the Romans to be stronger than monarchy" as "during a long period the state enjoyed prosperity as long as there was sufficient unanimity between the two consuls."[42] This admirer of collaborative aristocratic stewardship over and care for the people and the polity was bound to be ambivalent towards Basil's go-it-alone style of rule. The care for the *penetes* on display in the body of Macedonian legislation produced in the tenth and early eleventh centuries need not therefore be the exclusive prerogative and duty of a monarch.[43] As noted by Psellos, an ancient Roman republic of virtue had achieved much the same.

The *Chronographia*, nevertheless, opens with the portrait of this larger than life emperor. Only gradually, as Psellos moves on to Basil's successors, do we see the emergence of a conception of the Byzantine *res publica* and of the duties of a ruler towards his people. We have here traces of a theory of the polity essentially focused on the wellbeing of the Romans as a collective.[44] This theory underpins Psellos' complex portraits of Michael IV and Isaakios I, two men, who for all their character flaws and sins were dedicated to the wellbeing of the Romans.[45] In a way then, Psellos' works represent a balancing act between the exigencies of highly personalized and even autobiographical courtly accounts on the one hand, and the echoes of a republican-inflected conception of politics that highlights the well-being of the polity.[46]

The tomb of Basil II, in *Zwischen Polis, Provinz und Peripherie : Beiträge zur byzantinischen Geschichte und Kultur*, hrsg. von L. M. Hoffmann (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik 7), Wiesbaden 2005, pp. 227–38 for Basil II's self-representation on his funerary epitaph.

39. A. Kaldellis, *The argument of Psellos'* Chronographia, Leiden 1999, pp. 41–51 on Basil II and the imperial position as understood by Psellos; P. Stephenson, *The legend of Basil the Bulgar-slayer*, Cambridge 2003 and C. Holmes, *Basil II and the governance of empire (976–1025)*, Oxford 2005 for critical takes on the reign and *nachleben* of the celebrated emperor.

40. Psellos, *Historia syntomos* 3.28–32.

41. *Ibid*. 8.79–85.

42. *Ibid*. 10.11, 11.20–4, for the translation see Aerts.

43. For a recent take on the Macedonian legislation see M. Whittow, The middle Byzantine economy (600–1204), in *The Cambridge history of the Byzantine Empire c. 500–1492*, ed. by J. Shepard, Cambridge 2009, pp. 465–92, here pp. 489–90 on the efficacy of those laws.

44. Psellos, *Chronographie* VI, § 29, vol. 1 p. 132, to date, this famous line on honours, ranks, and taxes has defined more or less scholarly responses to Psellos' political views.

45. Kaldellis, *The argument of Psellos'* Chronographia (cited n. 39), pp. 51–3 for Basil II's *ascesis* as duty to empire; Psellos, *Chronographie* IV, §§ 7 and 43 regarding Michael's dedication to the state; VII, §§ 44–88 on the more ambivalent account of Isaakios' dedication to the state.

46. Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6), pp. 50–2 on the ideological imperative of imperial care for the polity and throughout the book the republican character of Byzantine politics.

It is at this level that we note a convergence between Psellos and his younger contemporary Michael Attaleiates. More so than Psellos, this author writes with an agenda declared in his introduction and followed closely in the rest of the book.[47] Actions, both intelligent and less so, bravely executed or not, successful but also disastrous, are the focus of his work, and yet, ultimately, the health of the polity and its fortunes define the *History*.[48] Like Psellos, Attaleiates highlights the dangers of autocracy, as evidenced in his rhetorical construction of Michael VII's regime as tyrannical.[49] Similarly, he appears to appreciate the efficiency sometimes implicit in authoritarian governance. The reign of Isaakios Komnenos in fact brings the two men together as they find justification in state interest for that emperor's heavy-handed treatment of monks and the patriarch Keroularios.[50]

With Attaleiates, however, we leave the rarefied world of Constantinopolitan court politics for the provinces of the empire where we are afforded a closer look on the Byzantine city. The *History* is an account of Roman imperial decline and the path to disaster is strewn with the ruins of much lamented urban centres. Ani, Chonai, Kaisareia, Neokaisareia, and Ikonion, are all, at one time or another, sacked by the empire's enemies.[51] We may therefore follow Attaleiates' engagement with the affairs of the empire as this can be traced in what he says about Byzantium's cities. Looking to the *History* the reader notes three categories of activity associated with urban centres: production and trade, culture, and politics. One could add on the list the significance of the city as a defensive centre but this will not be the main focus of the paper.[52] The presence of these particular characteristics in our sources speaks to a broader question regarding the nature of city life. According to Goehrke a town or city must bear the hallmarks of a multifunctional settlement dominating a whole area in economic, military, religious and administrative terms, while also displaying internal social gradations distinct from what one would encounter in a village.[53] As discussed in Attaleiates' work, the cases of Theodosioupolis,

47. D. Krallis, *Michael Attaleiates and the politics of imperial decline in eleventh-century Byzantium*, Tempe AZ 2012, pp. 118 ff.; Michael Attaleiates, *The history* 7–8. All references to this author will be to the widely used chapter breakdown by I. Bekker which was adopted along with I. Pérez Martín's excellent critical edition in Michael Attaleiates, *The history*.

48. Michael Attaleiates, *The history* 61–2, pp. 110–2.

49. L.-R. Cresci, Cadenze narrative e interpretazione critica nell'opera storica di Michele Attaliate, *REB* 49, 1991, pp. 197–218 and C. Amande, L'Encomio di Niceforo Botaniate nella storia di Attaliate : modelli, fonti, suggestini letterarie, *Serta historica antiqua* 2, 1989, pp. 265–86 for the construction of Michael VII as *tyrannos*.

50. D. Krallis, Sacred emperor, holy patriarch : a new reading of the clash between Emperor Isaakios I Komnenos and Patriarch Michael Keroularios in Attaleiates' *History*, *BSl.* 67, 2009, pp. 169–90; Kaldellis, *The argument of Psellos'* Chronographia (cited n. 39), pp. 167–78.

51. Michael Attaleiates, *The history* 79–82, pp. 142–8 for Ani; 140–1, p. 256 for Chonai; 93–4, pp. 170–2 for Kaisareia; 105, p. 192 for Neokaisareia; 135, p. 246 for Ikonion.

52. Psellos, *Ep.* 207, p. 239 for cities as part of a mix of natural and man made fortifications keeping barbarians out of Byzantine space.

53. C. Goehrke, Die Anfänge des mittelalterlichen Städtewesens, *Saeculum* 31, 1980, pp. 194–239, here p. 196.

Ani, and Antioch conform to the aforementioned standard and become essential pieces in the larger puzzle of middle Byzantine urban history.[54]

We open our account of Attaleiates' contribution to the study of cities *in medias res*. In a debate that took place on the campaign trail in the imperial tent in the year 1069, with all of Romanos Diogenes' officers present, Attaleiates suggested that the emperor should extend the campaign season and march all the way to Chliat in Armenia. According to the judge:

For what reason should we not take by siege the city of Chliat and the towns subject to it, which will also enable our soldiers to get their full share of the plunder, become more eager, and inspire fear into the enemy? Instead of being under enemy control, those cities will enrich the Roman Empire. Forces stationed there will vigorously repel the hostile forces, and the invasions of the Turks, which take place at intervals and in small bands, would be blocked; they would no longer find there a rallying point and supply base but simply military opposition, and the road through Mesopotamia will be closed to them.[55]

In this passage the city displays multiple faces. It is a strong redoubt against the empire's enemies; a fort that blocks a pass but also controls land that is fertile and in doing so denies the enemy foraging. When located in enemy territory it is also a target, a place that can be plundered and offer the empire's troops sustenance. More importantly, however, a city is associated with wealth and, as we see in the *History*'s account of Ani, with broader networks of productive villages in its vicinity.[56] For as long as the enemy holds it, the enemy benefits. The empire should therefore do what it can to maintain or capture such wealth. This vision of the city is present in the *History*'s opening pages where Attaleiates notes in his discussion of Byzantine attempts to conquer Sicily:

had Georgios Maniakes, who had been entrusted with the overall military command, not been slandered that he was seeking to usurp the throne and removed from his position, and had the war not been assigned to others, that island would now be under Roman rule, a place so large, famous, endowed with the greatest cities along its coasts, and lacking in no resource.[57]

Once again a territory is defined by its cities and those in turn are associated with resources and, by logical extension, wealth.[58] The coupling of cities with wealth becomes evident in Attaleiates' account of Theodosioupolis, Artze and their people:

54. Michael Attaleiates, *The history* 79–82, pp. 142–8 for Ani, 95 ff., pp. 172–4 and 120 ff., pp. 218 ff. for Antioch and 148, p. 270 for Theodosioupolis.

55. Michael Attaleiates, *The history* 130–1, pp. 228; Brubaker & Haldon, *Byzantium in the iconoclast era* (cited n. 20), p. 543 on villagers and townspeople in the neighborhood of larger urban centres sharing citizenship with the "big-city" denizens, as a possible parallel to the case of the towns around Chliat discussed in Attaleiates.

56. J. Lefort, The rural economy, seventh-twelfth centuries, in *EHB*, pp. 231–310, here p. 276 on thick networks of villages around cities such as Bari; Scylitzes, Constantine IX 25, pp. 472–3 on the association of Adrianople with the villages around it as seen in the defense of the latter by Nikephoros Bryennios during the reign of Constantine IX.

57. Michael Attaleiates, *The history* 9, p. 12.

58. Nicetas Choniates, *Historia*, pp. 520–1 on the territories of the Seljuks defined by cities; see below p. 443.

Theodosioupolis, which had previously been neglected and was now deserted because the inhabitants had moved to the city of Artze, which was close by and perceived to be better situated. They had established a great regional center there which abounded in all sorts of products from Persia, India, and the rest of Asia.[59]

If, however, cities like Artze could be imagined as vibrant economic units, regional centers drawing in the wealth of the Orient, they still needed imperial protection against foreign threats. As noted in the *History*'s account of the sack of another Armenian town, Ani: the inhabitants resisted for a time, but they were merchants inexperienced in military engineering and planning.[60] A clear division is envisaged here between the *politikon* that lives a civilian life and produces wealth, and the *stratiotikon*, tasked with defending the civilians.[61]

In these passages Byzantine towns are spaces of economic activity, places well-worth holding for the empire, or alternatively targets for its foreign policy. They may even be imagined as precise sums of money on the fiscal registers of the state bureaucracy.[62] Elsewhere, however, cities appear as places of memory and history, centers of monumentality and cultural achievement. The *History* reveals this alternative view of the city in its account of the sack of Kaisareia:

The barbarians then […] *broke into the great shrine of the illustrious hierarch, Saint Basil, and tore it apart, looting all the sacred furnishings. They even broke open the saint's tomb, but were utterly unable to profane his holy relics, for these were securely enclosed in a strong structure, which would have taken a long time to tear down. But they did take away the panels that covered the opening, which were skillfully and exquisitely made of gold, pearls, and precious stones. They completely wiped out the beauty of the place and departed from there after slaughtering many people in the metropolis of Kaisareia and defiling the church.*[63]

The sacked town is no longer a place of commerce. It is a community of people commemorated by Attaleiates, who emphasizes their slaughter by the enemy, but also a center of Christian history and memory.[64] It had, furthermore, been a realm of artistic expression, a place worth visiting, not just for its significance as a site of worship but also for the sheer beauty of displayed art *skillfully and exquisitely made of gold, pearls, and precious stones*; art, whose beauty was lamented when lost to barbarian pillage. On a different occasion, a city's population retreats, even disappears, before the weight of

59. Michael Attaleiates, *The history* 148, p. 270.
60. Michael Attaleiates, *The history* 81, p. 148.
61. For the *stratiotikon* and *politikon* division see Lemerle, *Cinq études*, p. 258, pp. 294–5 and Cheynet, *Pouvoir et contestations*, pp. 191–8.
62. Scylitzes, Romanos Lekapenos 19, pp. 224–5 on the captured Melitene as revenue.
63. Michael Attaleiates, *The history* 93–4, pp. 170–2.
64. Michael Choniates does much the same with the history of Athens, only in a far more elaborate fashion, when he evokes Athens' Christian and pagan past in his *Inaugural address at Athens* as seen in S. Efthymiadis, Michael Choniates' inaugural address at Athens : enkomion of a city and a two-fold spiritual ascent, in *Villes de toute beauté : l'ekphrasis des cités dans les littératures byzantine et byzantino-slaves*, éd. par P. Odorico et Ch. Messis (Dossiers byzantins 12), Paris 2012, pp. 63–80, here p. 68 and p. 71 for an association of contemporary Athenian and ancient civic virtue.

history. In 1063 the Anatolian fault produced a terrible earthquake that struck the area of the Hellespont and the Marmara Sea, afflicting all manner of town from the imperial capital to Rhaidestos, and Panion. If the death of numerous people, the collapse of city fortifications, and the destruction of property—Attaleiates' own included—were all issues to record, it was an altogether different urban site that caught the author's imagination:

> *In the Hellespont, Kyzikos was especially struck, where the ancient Greek temple was also shaken and most of it collapsed. This had been quite a sight to behold on account of the solidity of its construction, the technical harmony by which it was built out of beautiful and great blocks, as well as on account of its height and size.*[65]

In Attaleiates' historical account, where human agency and *tyche* conspire to bring the Romans low, the effects of the earthquake on a monument that was testament to Rome's past grandeur may be placed next to the destruction of major centres of Christian worship by barbarians exploiting Roman failings.[66] As in the case of Kaisareia, a monument and a pagan temple at that, which was admired for its beauty and sheer size, defines the city. The city was therefore a hub of sociability and commerce but also a palimpsest of all manner of memory.[67]

Resources beyond the means of individual cities were, however, required for economic and cultural activity to continue unhindered. Hiding in plain site in Attaleiates' text is the relationship of the empire's provincial cities to imperial authorities and government in general. In the late 1060s even as Turkic razzias devastated famous sites the general Romanos Diogenes came to power when, according to Attaleiates the people clamored for a leader to actively direct the armies of the empire against its enemies.[68]

As a defender of the polity Romanos took the field and pursued the Seljuks in Asia Minor, Syria, and Armenia. In his account of that emperor's campaigns Attaleiates elaborates on the duties of an emperor to his subjects and their cities. Regarding the Syrian campaign of 1068 the *History* records that:

> *Since Antioch had previously been ravaged by the raids and was suffering from a scarcity of grain, the emperor feared that if he passed by there he would further deplete the city's food supply. Placing the city's interests above his own convenience, he marched through deserted lands and crossed over those defiles and* kleisourai *which separate Koile Syria from Kilikia.*[69]

The imperial campaign army, on its way to winter quarters after a successful march into enemy territory, skirts a Byzantine metropolis and its hinterland to avoid aggravating an already tight alimentary situation. The emperor here is not only fighting

65. Michael Attaleiates, *The history* 90, p. 164.

66. On *tyche* and other non god-driven explanations see Krallis, *Michael Attaleiates and the politics of imperial decline* (cited n. 47), pp. 184–9; A. Kaldellis, *Procopius of Caesarea : tyranny, history, and philosophy at the end of antiquity,* Philadelphia 2004, pp. 165–221.

67. A. Kaldellis, *The Christian Parthenon : classicism and pilgrimage in Byzantine Athens*, Cambridge 2009, pp. 48–51, p. 181 on the pagan temple at Kyzikos and its history as a Christian monument. The ultimate expression of this phenomenon will be Choniates' lament for the destruction of Constantinople in the *Historia*, pp. 647–55.

68. Michael Attaleiates, *The history* 101, p. 186; Psellos at the time argued much the same as seen in his public orations: *Or.* 18, pp. 175–6.

69. Michael Attaleiates, *The history* 119–20, p. 218.

on the Antiochenes behalf but also actively avoids any moves that would harm them. A relationship is thus developed that ties the Byzantine emperor to his subjects through a contract of service and protection. Antioch may be a rich city but it can only flourish if the emperor understands its needs.

From the reign of Romanos IV on, the *History*'s emperors are firmly set in the context of the Roman polity. Thus Nikephoros Botaneiates:

> *had never been accused of anything: despite all his deeds he had never been charged with injustice by anyone. I myself who am writing this am a witness to this, having been a judge for many years and presided in trials over all manners of person, namely soldiers, citizens, and magistrates, both in the Reigning City and in the course of imperial campaigns, and also regarding different types of* facta *and cases. In no court did I find him convicted or accused of either a small or a more serious affair. Forsooth, I speak the truth, God be my witness.*[70]

The historian uses here his professional position in the justice system to define what makes a good emperor. A clean record, as established by one of the empire's judges (a member of the senate and servant of the Roman people), qualifies Nikephoros for service to the polity. Evidence of Nikephoros' probity is sought in both Constantinople and the provinces. More to the point, according to Attaleiates, such service is the highest calling for any Roman of substance. Attaleiates' readers already know this from what they have read of Romanos Diogenes who:

> *had seen that it was the fault of the rulers' incompetence that enabled the enemy to do whatever they wanted, and that it was the shortsightedness of the Romans that made the enemy increase in strength. Indignant at this and saddened, [Romanos] was seriously thinking of rebellion, not, as was later claimed, because he had a passion for power and wanted to enjoy its advantages, but in order to raise up the fallen fortune of the Romans, for the state was not being governed rationally.*[71]

The quest for power is not what brings about Romanos' rebellion. The rebel is rather dedicated to the Roman cause, much like the statesmen of old who: "did not strive for money and the acquisition of wealth but simply for renown, the demonstration of their manliness, and their country's safety and splendor."[72] Having cast Roman emperors as custodians of the polity, duty-bound to defend it against external enemies, Attaleiates elaborates on the attributes expected of the rulers, when in the context of his encomium to Botaneiates he presents that emperor and his ancestors in the guise of urbane warriors.[73]

70. Michael Attaleiates, *The history* 255–6, pp. 464–6.
71. Michael Attaleiates, *The history* 97, p. 176.
72. Michael Attaleiates, *The history* 220, p. 400.
73. This line of argument was first developed in a paper titled: *An eleventh-century rhetorical interface between army and civilians : Attaleiates' Encomium to Botaneiates*, presented at: 45th Spring Symposium in Byzantine studies, held in March 2012 at University of Oxford. It is to appear under the title: "Urbane warriors : smoothing out tensions between soldiers and civilians in Attaleiates' encomium to Emperor Nikephoros III Botaneiates" in the forthcoming collective symposium papers volume.

Nikephoros' family had a legacy of distinguished military service in defense of the polity and yet Attaleiates deems it equally significant that the Botaneiatai be cast as civilian leaders. We therefore read about Nikephoros' father that:

No one ever saw Michael Botaneiates behave arrogantly towards another citizen, look down his nose at anyone, remain aloof from the normal company and gatherings of the citizens, or lack urbanity, a noble bearing, a calm demeanor, and the gracious smile that was part of his nature. Thus he was regarded by all people as a great marvel, worthy of adoration, for inasmuch as he was invincible, spirited, and stunning in his momentum when it came to military contests, so much more was he pleasant, gentle, and affectionate towards the people of Byzantion in times of leisure, when he was, as they say, "off duty," and spent time in the Imperial City. He liked urbane conversation, made friends with those who had a sense of humor, and thought it unworthy to be addressed by any name other than the one he derived from the City. It is for this reason that he was exceedingly loved by everyone and was both called and known to be a benefit for all […] *and inimitable citizen.*[74]

We also read that Nikephoros Botaneiates himself:

In speech […] *was so graceful, pleasant, and skillful, that his utterances sounded like the song of the Sirens, drawing everyone in to pay attention and making people forget their homes and desire only to listen to him. Thus from the first encounter almost all were moved passionately by the emperor.*[75]

The emperor emerging from Attaleiates' work is therefore a hybrid. In the *History* we follow a progression from the battlefield, where emperors fulfill their prescribed commitment to the defense of the Romans, to the capital where a would-be Roman leader converses casually with civilians without a hint of arrogance in his tone.[76] Attaleiates appreciates military efficiency and even condones harsh fiscal measures, when it comes to funding the army that defends the polity. At the same time, however, he conceives the emperor much as Psellos imagined Rome's republican custodians. Thus after his trial for treason the general Romanos Diogenes:

received the imperial dignity; just released, he was embraced by all and acclaimed; he heard that he was the fulfillment of people's prayers, and each person regarded his salvation as being his own.[77]

In but a few lines Attaleiates associates the salvation of individual Byzantines and the body politic as a whole to the salvation of Romanos himself. The special relationship of this emperor with his subjects is also showcased at a low point of his life. When in the aftermath of Manzikert he was freed from captivity at the hands of the sultan Romanos:

74. Michael Attaleiates, *The history* 236–7, p. 432, the word used here for citizen is πολίτης, for urbane conversation λόγους ἀστείους.

75. Michael Attaleiates, *The history* 216, p. 394.

76. W. Hörandner, The Byzantine didactic poem : a neglected literary genre?, in *Poetry and its contexts in eleventh-century Byzantium*, ed. by F. Bernard and K. Damoen, Farnham 2014, pp. 55–67, here p. 61 citing Psellos' *Rhetorica* for a vision of the rhetorically trained emperor similar to Attaleiates' portrait of Botaneiates.

77. Michael Attaleiates, *The history* 99, p. 180.

departed from there in imperial regalia and pomp, passing through the Iberian towns, but he came across very few soldiers who were refugees from the battle. These too he kept by his side along with the ones who had been freed with him. The rest of his retinue was assembled among the residents of the towns and cities of that area.[78]

The emperor struggled to find troops from among the ranks of his defeated and scattered host, and yet the people of the local towns flocked to his standard and made up his retinue in what was a clear vote of confidence on their part. A few years later Nikephoros Botaneiates marched through western Asia Minor on his way to the Marmara shores and the imperial capital. On the way: "every city received him gladly and with many acclamations and ululations as he marched by."[79] At Nikaia "a harmonious choir was constituted by the locals and a most solemn acclamation, with everyone joining in thankful celebration."[80] Soon after Botaneiates became the darling of the Constantinopolitans who imagined themselves in a state of quasi-democratic rule as they banded together to hail him emperor and depose Michael VII.[81]

Attaleiates' account is centripetal, following a set of developments that take us from crisis in the provinces to developments in Constantinople. Closer to Constantinople another rebel, Nikephoros Bryennios the elder, sought, much in the same fashion, to woo the inhabitants of the Thracian plains. In Rhaidestos, Bryennios' bidding was done by Batatzina, an aristocratic woman of some note who mobilized the city on the side of the rebel. What Attaleiates tells us about the event reveals much about urban affairs in the provinces.[82] The author of the *History* explains that on the outset, when news of the rebellion first reached him, he remained unconcerned:

as I also trusted in the loyalty of the citizens of Raidestos, that the town would remain firm in its loyalty to the rulers out of gratitude. However, I fell victim to my own rational thinking, and was almost led unawares to take a major misstep. For a certain woman, who sought to stand above every one else in Raidestos and was related to Bryennios through her husband, managed to furtively convince many of the citizens of Raidestos with gifts and promises to side with her and join the conspiracy with statements written in their own hand and with oaths. When she had found the men for her conspiracy and considered having those who had joined with her declare Bryennios emperor on the next day, one of them, who owed me a favor on account of some services I had previously rendered him, came to me in the middle of the night and revealed the plot.[83]

Much is omitted from the *History*'s account and yet what it records is telling. First comes Attaleiates' wishful thinking regarding the city's loyalty. His "rational" assessment of the people's mood put him at ease. Such analysis was clearly based on conversations with fellow Raidestinoi and his own "educated" political preconceptions. Attaleiates, however, had only a partial view of the situation. The city was by no means united

78. Michael Attaleiates, *The history* 166–7, p. 302.
79. Michael Attaleiates, *The history* 265, p. 482.
80. Michael Attaleiates, *The history* 265–6, pp. 482–4.
81. Michael Attaleiates, *The history* 256, p. 467.
82. This was the wife of Ioannes Batatzes.
83. Michael Attaleiates, *The history* 244–5, p. 446.

and at least one political agent, a woman "who sought to stand above everyone else in Raidestos," tried to deliver it to Bryennios' camp. We thus see groups of no-doubt leading citizens coming together, carefully choosing who to involve in their conspiracy—as evidenced by the fact that they did not contact Attaleiates, whose courtly appointment and Constantinopolitan career were rightly deemed suspect—and reaching an agreement for action undergirded by oaths.[84] The conspiracy was bolstered by material rewards in the form of gifts and promises for future largesse. After this process of deliberation the conspirators delivered the city to the rebel and opened the gates to his troops.[85]

We see more of the Raidestinoi as they join the soldiers billeted by Bryennios in their town in fortifying the harbor and attacking the neighboring city of Panion.[86] They also come together in destroying the recently erected imperial grain silo, which was deemed (even by the loyalist Attaleiates) to be an affront to the city's economic interests.[87] All in all, a provincial city is conceived as a place of deliberation, calculation, conspiracy, and political action. In this short vignette Attaleiates has given us a snapshot of the political process as it unfolded in the provinces. Fleeing Raidestos the judge rushed to the capital where, in a discussion with the *logothetes* Nikephoros, he suggested that the Raidestinoi be wooed with imperial decrees and promises. There were precedents to that. A few years back in the reign of Constantine X Doukas the inhabitants of Larissa and the plains around it, both Romans and their Vlach neighbors from Trikala, rebelled ostensibly to protest Constantinople's new harsher taxation regime. The account of this local rebellion is provided by Kekaumenos, whose relative, Nikoulitzas Delphinas, was chosen by the rebels as their leader. In due time Nikoulitzas negotiated the end of the rebellion, having extracted from the emperor the following concession, affirmed with "the most awful oaths":

> *Whatever I have done from the day I became emperor until today, I remit it all. No man from your party will be banished or placed under arrest, or face demands for any public or private damage, but I remit everything, in the fear of God.*[88]

Kekaumenos, whose work repeatedly shows interest in the activities of provincial urban bodies politic, had also noted that emperors should treat their subjects as "rational

84. Kekaumenos, ed. Tsougkarakis, pp. 221–5: Δ74.

85. Michael Attaleiates, *The history* 245, p. 448; Scylitzes, Basil and Constantine 5, p. 320 on attacks and threats against a rebel's supporters during a rebellion as an alternative to offers and negotiation.

86. A more extensive analysis of events at Rhaidestos in D. Krallis, "Democratic" action in eleventh-century Byzantium : Michael Attaleiates's "republicanism" in context, *Viator* 40, 2, 2009, pp. 35–53, here pp. 44–6; Kekaumenos, ed. Tsougkarakis, pp. 109–11: B31 on the similarly active citizens of Demetrias.

87. On the grain silo at Rhaidestos see Krallis, *Michael Attaleiates and the politics of imperial decline* (cited n. 47), pp. 23–6; M. Kaplan, Le ravitaillement de Constantinople aux xie-xiie siècles, in Id., *Byzance : villes et campagnes*, Paris 2006, pp. 270–81, here pp. 272–6; P. Magdalino, *The Byzantine background to the First Crusade*, Toronto 1996 at http://deremilitari.org/2013/06/the-byzantine-background-to-the-first-crusade/; A. Laiou, Monopoly and privileged free trade in the Eastern Mediterranean (8th–14th c.), in *Chemins d'outre-mer : études d'histoire sur la Méditerranée médiévale offertes à Michel Balard*, textes réunis par D. Coulon *et al.* (Byzantina Sorbonensia 20), Paris 2004, pp. 511–26, here p. 521.

88. Kekaumenos, ed. Tsougkarakis, p. 227: Δ74.

men, who calculate and consider whether they are being treated well or badly."[89] It would not be too risky to suggest that in Attaleiates' mind a city's *demos* emerges as a similarly rational player carefully surveying the political landscape and acting according to its self-interest. Batatzina, as an agent of the rebel Bryennios, had clearly made her case and offered her incentives. The process whereby the city's decision was reached was discursive; some people, Attaleiates among them, finding themselves on the receiving end of violent reprisals. It was up to the emperor to make his own case to the rebelled polity, much as Constantine Doukas had addressed the people of Larissa.[90]

In this very same Thracian theater of operations other urban polities, much like Raidestos, strove to navigate the empire's shifting political landscape. The city of Adrianople, to the northwest of Raidestos, was an important hub for the European military establishment of the empire.[91] With solid personal links to that city Nikephoros Bryennios expected a positive reception by the Adrianopolitans. According to the *History*, this was exactly what he encountered:

> *When Bryennios was about to enter Adrianople, almost the entirety of the city came out and occupied the areas flanking the approach. The crowd standing around in the field resembled a large herd as it awaited his arrival. When his pennons came into view and his regiments advanced announcing his imposing arrival, and when the horns blared from all sides presaging something awesome and wondrous, at that point he appeared in full regalia, surrounded by a large escort. When the townspeople who had come out to witness the event arranged themselves in ordered lines, the soldiers extended their shields and lifted the points of their weapons into the air in unison, the horns and trumpets blared, and acclamations were loudly chanted by everyone.*[92]

Attaleiates describes nothing short of an imperial procession.[93] The Adrianopolitans come out of their city en masse to greet the rebel, who donned imperial regalia. In a sparse description the *History* captures the essence of what transpired. As if attending a large sporting event the people pour out of the city onto the fields surrounding it in a throng resembling a herd. Once, however, the newly proclaimed rival emperor comes into sight, his army in perfect order, the citizens mirror the martial *taxis* in what becomes a replication of a properly staged imperial *adventus*. The polity, as reflected in this case on the citizens of Adrianople, comes into being as a political agent when faced with a tangible expression of authority; in this case a rebel with wide support among the people. At that moment, its own constitution as an orderly body politic plays an integral role in the legitimization of the rebel and in his transformation into a worthy rival to an increasingly delegitimized Constantinopolitan ruler. We should not treat the Adrianopolitans' flair

89. Kekaumenos, ed. Tsougkarakis, p. 259: E83 μὴ γάρ πρὸς ἄλογα ἔχεις, ἀλλὰ πρὸς ἀνθρώπους λογικούς, διαλογιζομένους καὶ νοοῦντας εἴτε ἀγαθὸν πανθάνουσιν εἴτε κακόν.

90. A. Laiou, The emperor's word : chrysobulls, oaths and synallagmatic relations in Byzantium (11th–12th c.), *TM* 14, 2002, pp. 347–62.

91. Magdalino, *The empire of Manuel I Komnenos* (cited n. 26), pp. 152–3 on Adrianople.

92. Michael Attaleiates, *The history*, 247–8, pp. 450–2.

93. For imperial processions see M. McCormick, *Eternal victory : triumphal rulership in late antiquity, Byzantium, and the early medieval West*, Cambridge 1986, pp. 231 ff. on imperial celebrations in the provinces.

for fanfare and pomp as another instance of Byzantine love of ceremony. Coming outside the city walls to greet the rebel was a political act. The *demos* of Adrianople did not, in fact, have to indulge the rebel. Given a different balance of power among them, the Adrianopolitans could just as easily have kept the city gates shut. Instead by deploying age-old discursive practices they declared their loyalty to a new emperor in the making. Either way, these were by no means the actions of passive subjects cowed by centrally administered autocratic government.

In the twelfth century looking back: the case of Bryennios

Let us resist the pull of the Queen of Cities for a while longer and remain with Nikephoros Bryennios' grandson, the 12th-century historian, in the empire's provinces, in order to follow a compelling example of popular political action. The year is 1074 and the setting the Syrian metropolis of Antioch,[94] where the death of its *doux*, Joseph Tarchaniotes, brought about a change of guard with the arrival of the new military commander, Isaakios Komnenos. According to Bryennios:

> *the situation in the city had reached such a point of commotion that his son, the* magistros *Katakalon, was able only with difficulty to stem the movements of sedition that had broken out, while—at the same time—the rebellion of Philaretos was already getting stronger. And because he* [the emperor] *thought that the cause of sedition was the patriarch Aimilianos, he ordered Isaakios to send him to Constantinople as soon as possible.*[95]

We have here a number of interesting elements. A change of guard in the midst of the local rebellion by Philaretos Brachamios places a dilemma before the Antiochenes, who must to decide where they stand vis-à-vis imperial authority and secession movements.[96] Added to this, the patriarch Aimilianos is clearly treated as a potent political agent, able to stir things up within the city. Bryennios further clarifies the situation when he notes that Isaakios feared "the crowd's positive disposition towards [the patriarch]. For the city was split in two, the one side supporting the patriarch and the other leaning towards the potentates."[97] Having lured the patriarch out of the city, separating him from his supporters in town, Isaakios focused on managing local affairs seeking "to put to rest the emerging *staseis* in the cities."[98] Furthermore, in Antioch itself a new rivalry had taken shape:

94. For Byzantine Antioch see A. Asa Eger, (Re)mapping medieval Antioch urban transformations from the early Islamic to the middle Byzantine periods, *DOP* 67, 2013, pp. 95–134 with critical stance vis-à-vis C. Foss, Syria in transition, AD 550–750 : an archaeological approach, *DOP* 51, 1997, pp. 189–269 and the image of a stagnating pre-tenth century city; K.-P. Todt, Antioch in the middle Byzantine period (969–1084) : the reconstruction of the city as an administrative, economic, military and ecclesiastical center, in *Antioche de Syrie : histoire, images et traces de la ville antique : actes du colloque international, Lyon, Maison de l'Orient et de Méditerranée, 4-6 octobre 2001*, éd. par B. Cabouret, P.-L. Gatier et C. Saliou, Lyon – Paris 2004, pp. 171–90, here pp. 182–4; for Antioch in the context of *staseis* against the authority of Constantinople see Cheynet, *Pouvoir et contestations*, pp. 402 ff.

95. Bryennios, *Histoire* 2.28, pp. 201.19 – 203.4.

96. Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 82 for detailed participant info.

97. Bryennios, *Histoire* 2.28, p. 203.10–2.

98. Bryennios, *Histoire* 2.29, p. 205.2–3.

Some of those who had recently risen in status, burning with envy for those in power and for the doux *armed the crowd against them and the former they blockaded in the citadel guarding the gates, while they attacked and killed some of the latter. As for the rest, they turned towards the citadel and stormed the houses of the ruling class pilfering their money.*[99]

The existing cleavage between supporters of the imperial center and sympathizers of the rebel Philaretos on which the fiery populism of the patriarch was superimposed to produce an explosive Antiochene polity, was now further complicated by social strife. According to Bryennios, newly confident urban strata, perhaps a rising merchant class, sought a place in the sun and violently challenged the existing notables and with them the *doux* himself, who was perhaps quite naturally treated as a member of the established order.[100] Isaakios defeated the upstart Antiochene "bourgeoisie" and then issued forth from the city walls with his forces to face the Turks. It all ended in disaster, the *doux* injured and captured after valiant fighting.[101] By then, however, the Antiochenes, or perhaps the established elite Isaakios had just saved from the "bourgeois" rebellion, were grateful and ransomed the captured commander, who reciprocated by becoming "forthwith positively disposed towards them" seeking "to reward them whenever possible."[102]

The sense we get from the historian's narration is of a community, or to be more precise of a number of inter-connected communities in the vicinity of Antioch, which much like the polity of the *Romaioi* as a whole, faced evolving internal and external challenges. The governor assigned to Antioch and its environs, the *doux* Isaakios Komnenos, is primarily presented as a figure involved in domestic urban politics. He is faced with the triple challenge of Philaretos' rebellion, urban *staseis*, and the political influence of a patriarch who caused much trouble. In a work characterized by its emphasis on aristocratic competition and mostly dealing with the strife that marked the empire's politics in the run up to Alexios Komnenos' reign, the three-page excursus on Isaakios' tenure at Antioch offers a localized version of the empire's troubles. The emerging picture is one of a divided polity, riven by opposed political, social and, one must assume, economic agendas, and driven to violence by charismatic leaders the likes of the patriarch

99. Bryennios, *Histoire* 2.29.5–10, p. 205.20–5; one wonders if the people who had "recently risen is status" were part of the textile manufacturing and trading classes discussed in T. Vorderstrasse, Trade and textiles from medieval Antioch, *al-Masāq* 22, 2, 2010, pp. 151–71 and Ead., Archaeology of the Antiochene region in the Crusader period, in *East and West in the medieval Eastern Mediterranean. 1, Antioch from the Byzantine reconquest until the end of the Crusader principality : acta of the congress held at Hernen Castle in May 2003*, ed. by C. Ciggaar and M. Metcalf (OLA 147), Leuven 2006, pp. 319–36, here pp. 320–1.

100. A. Kaldellis, How to usurp the throne in Byzantium : the role of public opinion in sedition and rebellion, in *Power and subversion in Byzantium : papers from the forty-third spring symposium of Byzantine studies, University of Birmingham, March 2010*, ed. by D. G. Angelov and M. Saxby, Farnham – Burglinton 2013, pp. 43–56 on the political role and opinion of urban strata in Constantinopolitan politics, specifically p. 55 for popular motivations with critique for economistic and guild-focused analysis by T. Lounghis and S. Vryonis Jr. in Χρονικόν περί της αναιρέσεως του Αποβασιλέως Κύρου Μιχαήλ του Καλαφάτου, του Γεγονότος Καίσαρος, και των κατ' αυτήν συμβάντων, *Βυζαντιακά* 18, 1998, pp. 75–104 and Byzantine δημοκρατία and the guilds in the eleventh century, *DOP* 17, 1963, pp. 289–314 respectively.

101. Bryennios, *Histoire* 2.29, p. 207.2–9.

102. Bryennios, *Histoire* 2.29, p. 207.9–14.

Aemilianos. In these circumstances, the *doux* must fulfill his duties to the emperor by neutralizing the patriarch and then by healing the internal divisions—siding in this case with the established community leaders of Antioch. Only once the city is made whole once more, the *staseis* neutralized, and the *doux*'s own authority firmly established, does the governor assume his duty of defending the polity by leading the army against the Turks. It is the now united urban polity that shows its appreciation of his valiant, though ultimately failed campaign against the Turks, by raising the money necessary for his ransoming.

Bryennios offers here a rare, if elliptical, glimpse into the inner workings of a Byzantine city and its hinterland. A faintly outlined though certainly complex enough nexus of interests and motivations animated this metropolis. In the context of this local game, the representative of imperial power was but one more player, admittedly potent, but by no means dominant. The allegiances of the locals were thus taken seriously, and even when violence was deployed against one recalcitrant and equally violent faction, a process of healing had to follow that relied on personal politics of courting and befriending the afflicted party.[103] As in the case of the rebel Botaneiates who carefully wooed the populations of the provincial cities on his slow march to the capital, the *doux* was involved here in complex discursive politics.

Anna's republic

A line can therefore be drawn, linking the erudite republican musings of Psellos' *Historia syntomos* and the political reality in both capital and the provinces as depicted in the works of both Attaleiates and Bryennios. These authors discuss the empire's contemporary affairs with a vocabulary of civic action rooted in Rome's republican past.[104] With this in mind we turn to Anna Komnene's *Alexiad* seeking traces of this very same vocabulary. In this text, under the ostensibly adulatory narrative and the oft discussed, and as frequently denied, personal bias we detect a committed attempt on the part of the princess to cast her father's *res gestae* as service to the Roman polity.[105] Let us then follow Anna on a less travelled tour of the *Alexiad*, one that conforms with the view of the Roman polity conjured up by Psellos, Attaleiates and Bryennios.

In the very proem of her work Anna notes that Alexios was able to rule the Romans and obey rules at the same time.[106] At the opening of what is in effect an apologia of imperial rule, a representative of the dynasty that Zonaras judged harshly for "privatizing" the state and turning the *res publica* into an aristocratic plaything, emphasizes the submission of the emperor to the rule of law.[107] This is no isolated instance in the *Alexiad*. In book VI

103. Kekaumenos, ed. Tsougkarakis, p. 191: Γ58 on engaging the people in one's decisions.

104. Krallis, *Michael Attaleiates and the politics of imperial decline* (cited n. 47), pp. 52–69, 192–8; Neville, *Heroes and Romans* (cited n. 1) all over.

105. *Annae Comnenae Alexias* proem II.2–3, p. 6 on biases and attempted objectivity; Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6), pp. 32–61 on the Byzantine notion of service to the polity as central imperial duty.

106. *Annae Comnenae Alexias* proem II.1, p. 5 ἐπιστάμενος ἄρχειν καὶ ὑπείκειν, ἐς ὅσον χρή, τοῖς ἄρχουσιν.

107. Zonaras, pp. 766.4 – 767.10.

Anna recognizes that ruling the Romans was by no means a simple process of issuing orders. Controversy could arise around specific policies to such a degree that whispering campaigns were organized at a grassroots level against the emperor.[108] In fact Anna herself conceives of the opposition to Alexios in legal terms when she notes that: "the number of his accusers eager to bring charges was greatly multiplied." Alexios' response to such charges, as presented in her work, highlights his readiness to submit to scrutiny. At the meeting convened in the palace of Blachernai Alexios "proposed to appear as a defendant and so offer his own explanation… but in reality he was about to subject himself to cross-examination."[109]

We have here the portrait of an accountable monarch, who willingly submits to scrutiny by the polity and its instruments. This is not much different from an eleventh-century incident involving Michael VII, who, but a few years earlier, in view of Rouselios' raging rebellion in Asia, assembled the senate and noted according to Attaleiates:

> *Men of the City and members of the Senate, I have heard dispiriting news such as no one has yet had to endure, and am on the brink of death. I am that Jonah of old, so take me and cast me into the sea, for it is because of my actions that such horrid and dark misfortunes are befalling the Romans.*[110]

Both Attaleiates and Anna write of an emperor in dialogue with the polity and its representatives. Michael and Alexios both diffuse political tensions and re-establish their authority by kowtowing to the polity and its recognized leaders. As for the polity itself, the *Alexiad* conceives it as a complex entity constituted of groups with diverse ideas about politics. In fact Anna recognizes its fractured nature when she notes that with her history she hoped to satisfy both "those offended by us and those who accept us."[111] Politics is therefore a far cry from the ideal notion of *consensus omnium* under an all-powerful monarch.[112]

In fact, on more than one occasion Anna recognizes the limits of imperial authority. In book VIII Alexios prepares for military operations. "A general conference was called at which he explained his purpose and as everyone agreed, he left the capital."[113] Later in the *Alexiad* the emperor once more seeks authorization for military operations and, much as he had in the previous passage, he convenes a council of the senate along with

108. *Annae Comnenae Alexias* VI.3.1, p. 171 on whispering campaigns: οὐκ ἔλαθε δὲ τοῦτον τὰ κατ' αὐτοῦ ἐν τριόδοις τε καὶ γωνίαις ὑποψιθυριζόμενα and τὰ στόματα τῶν συκοφαντούντων εἶχεν ἑαυτῷ περιχαίνοντα.

109. *Annae Comnenae Alexias* VI.3.2, p. 172 ἑαυτὸν ἐθέλων ὑπόδικον πρῶτον καταστήσασθαι καὶ οὕτω τὰ ὑπὲρ ἑαυτοῦ ἀπολογήσασθαι [...] τὸ δὲ ἦν ἄρα ἄλλο οὐδὲν ἢ ἡ τῶν κατὰ τοῦ βασιλέως θρυλλουμένων ἀνάκρισις.

110. Michael Attaleiates, *The history* 186–7, pp. 338–40; Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6), pp. 120–1 on Anastasios' late fifth-century similar act of submission to the will of the people.

111. *Annae Comnenae Alexias* proem II.3, p. 7.

112. On *consensus omnium* in the Byzantine context see Beck, *Das byzantinische Jahrtausend* (cited n. 7), pp. 38–9 and pp. 46 ff. on the end of consensus and "legitimate" rebellion, p. 57 on the "people" and the formation of consensus.

113. *Annae Comnenae Alexias* VIII.7.2, p. 252 for agreement of assembly; also Book X.4.1, p. 290 on senior officers and leading citizens called into council of war.

high-ranking officials in which to explain his plans.[114] Those plans are, however, deemed dangerous by the civilian and military elite of the empire and rejected. Alexios' response was simple: he accepted the opinion of this deliberative body and abandoned this policy.[115] If, however, Alexios was rebuffed on this occasion, he had in the past demonstrated an ability to sway his constituency. Even before becoming emperor, as generalissimo for Michael VII, he found himself among the Amaseians seeking their assistance in the affair of the Norman Rouselios. Anna explains that he summoned the townspeople, especially the most influential and the wealthy, and tried to convince them that it was in their interest to raise the money for Rouselios' ransom.[116]

The emphasis in the *Alexiad* on the emperor's interaction with members of the body politic evokes Attaleiates' image of the urbane, eloquent Botaneiates discussed earlier and directs our attention to a number of passages in Anna's work that outline an interactive conception of Byzantine politics. Like Alexios, the rebel Nikephoros Bryennios, is cast as an "outstanding candidate," "so persuasive, his arguments" and "his ability to influence all men."[117] Another rebel, Nikephoros Diogenes, won the favor of the people with his appearance and performance in sport[118] and was long considered the favorite of the army rank and file.[119] The stress on eloquence and magnificence in these examples is not limited to members of the Byzantine body politic. Robert Guiscard for that matter was successful in "diverting criticism with incontrovertible argument."[120] Eloquence paid. As a result of Bryennios' ease with words and reputation for bravery both soldiers and civilians united in giving him precedence and towns received him with hands in supplication, an allusion I suspect to the ceremonies of *adventus* discussed earlier.[121]

It is therefore important to examine what qualified a Byzantine commander for leadership positions. According to Anna, impressive physique, great strength, majestic presence, and the ability to persuade, all exercised fascination on country folk and soldiers alike.[122] Here the *Alexiad* reproduces attributes familiar to the student of imperial ideology.[123] What is perhaps surprising is Anna's focus on the audience for such personal

114. Michael Attaleiates, *The history* 70, p. 128 on Constantine X Doukas addressing the guilds of the city upon accession to the throne.

115. *Annae Comnenae Alexias* XIV.2.5, p. 429.

116. *Annae Comnenae Alexias* I.2.5, p. 14; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 78 and Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6), p. 156 for a politically active Amaseia and Amaseians.

117. *Annae Comnenae Alexias* I.4.3, p. 18.

118. *Annae Comnenae Alexias* IX.6.5, p. 272.

119. *Annae Comnenae Alexias* IX.8.4, p. 276; J. F. Haldon and H. Kennedy, Regional identities and military power : Byzantium and Islam ca. 600–750, in *Visions of community* (cited n. 13), pp. 317–53, here pp. 333–5 on the army as a body with distinct identity, rivaling cities as a bearer of provincial political opinion in the middle Byzantine period.

120. *Annae Comnenae Alexias* I.10.4, p. 35.

121. *Annae Comnenae Alexias* I.4.3, p. 18.

122. *Annae Comnenae Alexias* I.7.2, p. 28.

123. A. P. Kazhdan, The aristocracy and the imperial ideal, in *The Byzantine aristocracy : IX to XIII centuries*, ed. by M. Angold (BAR), London – Oxford 1984, pp. 43–57 here p. 45 on Attaleiates' emphasis on military virtue and p. 46 on Theophylact of Ochrid and Alexios' martial virtue; A. P. Kazhdan and A. Wharton Epstein, *Change in Byzantine culture in the eleventh and twelfth centuries*, Berkeley 1990, pp. 104–16 for the emergence of a martial aristocratic ideal fused with imperial ideology.

attributes. It is not the erudite courtiers and aristocratic Constantinopolitans, who find these personal characteristics appealing, but rather the country folk and the military class. Anna takes for granted the significance of popular support, be it provincial and perhaps boorish or metropolitan and often erudite. We must assume that everyone among her peers and readers understood well that the process leading to the elevation of one ambitious man to the throne involved, more often than not, large and diverse coalitions of Romans.

Anna argues at another point in her history that the common folk in general hate their betters and her husband Nikephoros Bryennios thought that the crowd in general liked "change" with all that this word meant for the health of the body politic.[124] Princely snobbery aside, Anna evidently recognized the active role assumed in the empire's politics by a wide-array of people. These are the inhabitants of small towns who met Alexios and Isaakios Komnenoi spontaneously, when the brothers' rebellion became a matter of public knowledge;[125] people who composed popular ditties with which to comment on contemporary events and avidly followed developments in the provinces as seen in book XIV where, after fighting in Asia Minor, Kamytzes—a member of Alexios' entourage—was sent to Constantinople to address a crowd eagerly waiting to hear about the campaigns of their emperor and his army.[126] Alexios was smart to cultivate public opinion in this fashion. Romans, under admittedly different circumstances, had in the past constituted themselves as representatives of the polity around a foreign pretender to the throne. That was Bohemond who had marched against Alexios "accompanied by distinguished officers of the Roman army as well as governors of the regions and towns conquered by Robert."[127] Those were men from the very same towns that on an earlier occasion had written to the Norman leader inviting him to receive their submission. The same process is replicated in the early thirteenth century in the passage by Henri de Valenciennes presented earlier.[128]

Evidently, towns and their people mattered in Anna's work. Moreover, different cities entertained distinct political agendas. The Thessalonicans disagreed with Alexios on the issue of Basilakes and opposed him when he attempted to capture the rebel.[129] Bohemond arrived at Achrida after being invited by its people, who now stood against the emperor.[130] The leading citizens of Dyrrachion are essential for the success of imperial plans vis-à-vis Bolkan[131] and the inhabitants of Goloe throw an army commander in chains and hand

124. *Annae Comnenae Alexias* VI.8.4, p. 185: supporters show joy, the rest pretend, ordinary folk in general not well-disposed to their rulers; Bryennios, *Histoire* Proem 4 (22): the crowd likes change.

125. *Annae Comnenae Alexias* II.6.9, p. 72.

126. *Annae Comnenae Alexias* XIV.6.6, p. 449; M. C. G. Lau, The power of poetry : portraying the expansion of the empire under John II Komnenos, in *Landscapes of power : selected papers from the XV Oxford University Byzantine society international graduate conference*, Id. *et al.* (eds.), Bern 2014, pp. 195–214, here pp. 201–3 on imperial attempts to inform the population of the capital about military affairs.

127. *Annae Comnenae Alexias* V.4.1, p. 149.

128. See above p. 424 with n. 29.

129. *Annae Comnenae Alexias* I.9.3, p. 33.

130. *Annae Comnenae Alexias* V.5.1, p. 153.

131. *Annae Comnenae Alexias* VIII.7.5, p. 253.

him over to the Cumans along with the key to their city.[132] In her assessment of the power of cities Anna appears to follow on the footsteps of Attaleiates, who, as noted earlier in our discussion of Bryennios' rebellion against Michael VII in the 1070s, had insisted that Nikephoros the *logothetes* address *chrysoboula* to the cities to satisfy their demands and keep them loyal in view of challenges to imperial power.[133]

In the twelfth century, then, Anna conjures up a vision of politics that transcends the emperor-rebel dyad. Instead things become more complicated: the towns neighboring Goloe were influenced by the actions of its citizens and decided to join them in opening their gates to the Cumans. This evidence of independent political initiative on the part of provincial populations keenly aware of a wide, complex, and even-shifting political arena has John Doukas carefully assessing the opinions of the citizens of Smyrna through recourse to local experts.[134] As for Alexios, he considers his personal affairs as of less consequence than the "safety of the towns" and the "defense of his empire."[135] This prominence of town politics culminates in Anna's comment regarding her father's rebuilding and repopulation of Attaleia and Adramyttion: "not to restore the towns in their former condition, in his opinion would be a terrible disgrace; their old prosperity must be revived; their inhabitants, scattered in all directions, must be brought back."[136]

In book II of the *Alexiad* Anna notes that the emperors and *kaisars* of old were much concerned with the welfare of their subjects.[137] She understood that for the polity of the Romans to survive, private interest and profit had to be subordinated to the goal of *salus patriae*; a point emphatically made by Attaleiates in the eleventh century.[138] Thus in book IV the families constituting the Komnenian alliance are urged to open their coffers to help the emperor raise armies.[139] In a time of crisis this was almost not enough and "The emperor despairing of the good will of the Romans, called for greater efforts and made fresh demands."[140] As if to deflect Zonaras' accusations regarding Alexios' privatization of the state, Anna paints here an image of imperial duty that weaves Komnenian family interest into the polity in a manner that reverses Zonaras' appropriative imagery with its focus on private interest and stresses the degree to which the Komnenoi are themselves subsumed by the state to which they dedicate all their efforts and private wealth.

In doing so, however, Anna evokes an image of imperial rule in line with Attaleiates' and to some extent Psellos' eleventh-century conception of the politically vibrant, active polity as the primary object of imperial attentions. In this context the famed aristocratic

132. *Annae Comnenae Alexias* X.3.1, p. 287.

133. See above p. 434.

134. *Annae Comnenae Alexias* XI.5.4, p. 337.

135. *Annae Comnenae Alexias* XII.3.4, p. 365. On the corporate identity of those inhabitants, who stick together in exile from original place of origin see Nicetas Choniates, *Historia*, p. 475 for Dadibra and Ch. Dickert, *Byzantium, political agency, and the city : a case study in urban autonomy during the Norman conquest of Southern Italy*, MA thesis in history—Simon Fraser University, 2014, pp. 57–80 on Bari's urban political identity, citing F. Nitti, *Codice diplomatico barese. 5, Le pergamene di S. Nicola di Bari. Periodo normanno (1075–1194)*, Bari 1902, p. 117 the exiled Baresi return to their ruined city.

136. *Annae Comnenae Alexias* XIV.1.2, p. 425.

137. *Annae Comnenae Alexias* II.5.4, p. 66.

138. Michael Attaleiates, *The history* 195–7, pp. 354–8.

139. *Annae Comnenae Alexias* V.2.1, p. 143.

140. *Annae Comnenae Alexias* V.2.2, p. 144.

ethos of the Komnenoi is no longer simply a medieval phenomenon akin to the knightly élan of the western European feudal class. It is rather, as noted recently in a study of Nikephoros Bryennios' work, a reworking of familiar republican virtues for deployment in a changing and dynamic polity of medieval Romans.[141]

Choniates' city unshackled

All this brings us to the end of the twelfth century and the Fourth Crusade, when the empire's cities take centre-stage in the midst of processes of internal Balkanization and eventual fragmentation. When reading the work of Niketas Choniates, the most self-conscious existing account of Byzantine imperial demise, we stumble upon numerous occasions where both the flow of events and the language deployed to present the very same historical moments bring the Byzantine city to the forefront as a significant political agent.[142] In his account of the reign of Alexios Angelos Choniates writes of this emperor's relationship with the sultan Kaykhusraw and in order to provide context for his account of Byzantino-Seljuk affairs turns to the past and notes:

> *To the Ikonian Kilij Arslan, who in former years was a most formidable foe of Emperor Manuel and was crowned with victory in battle were given many sons. To Masud he allotted Amaseia and Ankara, prosperous Pontic cities; Qutb al-Din governed Melitene and Koloneia together with Kaisareia; Rukh al-Din was given Aminsos and Dokeia, and other coastal cities to rule. This Kaykhusraw ruled Ikonion, Lykaonia and Pamphylia, and governed all the land stretching to Kotyaeion.*[143]

In this description of territorial divisions the means by which lands are defined are not strictly geographic. Only two regions, the archaically named Lykaonia and Pamphylia appear, while most other areas are defined by the urban centres contained therein. The tendency to look at territories, both inside and outside the empire from an urban point of view is prevalent in Choniates' account. When at the end of his work he embarks on a jeremiad of evils that befell his homeland and specifically the area of Thrace in the years after 1204, he notes the desolation of:

> *cities that were formerly very great and celebrated, towns of ten thousand inhabitants, fields well worth looking at, beautifully planted meadows, blooming gardens bearing goodly fruit and watered by ever-flowing streams, high roofed dwellings decorated with diverse colours admired as superb works of art, the manifold delights of bathhouses, vines laden with fruit, wheat-covered fields, and countless other things which the seasons put forth and which adorn civilized life* [...][144]

141. Neville, *Heroes and Romans* (cited n. 1), pp. 2–7, 202–3 and pp. 205–6 for such modulations.
142. Simpson, *Niketas Choniates* (cited n. 27), p. 295 on Choniates and decline.
143. Nicetas Choniates, *Historia*, pp. 520–1, Magoulias for the translation.
144. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 634.

The empire's ill fortune involves the destruction of prosperous urban centres.[145] Manicured groves, meadows, vines, and gardens[146] are all intimately linked to a populous civic environment of a "myriad men," whose life is defined by the space they inhabit. These cities are littered with high-roofed dwellings painted in diverse colours and appreciated as works of art and are home to this most Roman of practices, the frequenting of bathhouses.[147] The towns inhabited by these myriads of Roman citizens were active political hives.[148] In tenth century historiography, the aristocracy of Asia Minor appears to have no links to cities. When they appear in the sources, the lords of Anatolia are usually generically localized in a theme or region. The likes of Eustathios Maleinos are not unlike the estate-dwelling and rock-cut mansion warrior lords of Cappadocia and the epic of Digenis. The "leading men of Asia"[149] approached by the rebel Isaakios Komnenos in the late twelfth century, however, are by now urbane landowners with diversified economic activities.[150] Much like their predecessors from the era of the *Reconquista* they sought to translate wealth and influence to privilege and exception. There is, however, a distinct change in this new era. As in the *Alexiad*'s account of the Rouselios incident at Amaseia, in Niketas Choniates' work those same men lead their cities in ceremonies not unlike the ones described by Henri de Valenciennes in the thirteenth century. The *History*'s account of Alexios Angelos' early days in power is replete with references to urban politics, both Constantinopolitan and provincial. His rise to power did not in fact take place in Constantinople. It was engineered in a military camp coup staged by a wide

145. A. Laiou and C. Morrisson, *The Byzantine economy*, Cambridge 2007, pp. 130–3 on the expansion of urban populations in the twelfth century, with examples of Corinth at approximately 25,000 people and Monemvasia at 20,000 inhabitants.

146. Archaeological evidence for that kind of periurban rural landscape in C. S. Lightfoot, Stone screw press weights, in *Amorium reports. 2, Research papers and technical reports*, ed. by C. S. Lightfoot, Oxford 2003, pp. 73–7.

147. P. Squatritti, *Water and society in early medieval Italy, AD 400–1000*, Cambridge 2002, p. 49 on Salerno's bathing/political culture, citing U. Westerbergh, *Chronicon Salernitanum : a critical edition with studies on literary and historical sources, and on languages*, Stockholm 1956, p. 110, p. 123; On the beauty of Byzantine cities in an earlier period see H. Saradi, The *kallos* of the Byzantine city : the development of a rhetorical *topos* and historical reality, *Gesta* 34, 1, 1995, pp. 37–56.

148. Ch. Bouras, Aspects of the Byzantine city : eighth to fifteenth centuries, in *EHB*, pp. 497–528, here p. 523.

149. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 464.

150. A. P. Kazhdan, *L'aristocrazia bizantina : dal principio dell' XI alla fine del XII secolo*, Palermo 1997, pp. 137–9 on the urban links of the Byzantine provincial aristocracy in the 11th and 12th centuries; Krallis, *Michael Attaleiates and the politics of imperial decline* (cited n. 47) on what such an individual's economic profile may have looked like; for the late Byzantine business aristocrat see A. Kazhdan, The Italian and late Byzantine city, *DOP* 49, 1995, pp. 1–22 here pp. 9–10; such individuals would consume the silk fabric found in the eleventh-century Amorion burials discussed in C. S. Lightfoot, Amorium, *Anatolian archaeology* 8, 2002, pp. 11–2; D. Jacoby, Silk economics and cross-cultural artistic interaction : Byzantium, the Muslim world, and the Christian West, *DOP* 58, 2004, pp. 197–240, here p. 215 on the urban setting for the display of silks; the image presented by Choniates speaks of a "close symbiosis between city and territory" as adduced by Lightfoot, Trade and industry in Byzantine Anatolia (cited n. 25), p. 274 and p. 280 on the Amorion bathhouse.

cross-section of the empire's aristocratic leaders.[151] Niketas, however, inserts the people in the account from early on noting:

> *The citizens* […] *remained calm from the beginning and applauded the news, neither remonstrating, nor being inflamed by righteous indignation at being deprived by the troops of their customary right to elect the emperor.*[152]

In the pages that follow segments of the citizenry openly expressed their negative views of Alexios' wife Euphrosyne adding their displeasure at being ruled by the Komnenoi to the existing stock of Constantinopolitan political opinion.[153] Overall, however, Niketas emphasizes the peaceful nature of the transition from Isaakios' to Alexios' regimes. He then, once again, raises the specter of popular agency when in relating the imperial procession into the capital he notes that Ioannes Doukas, Alexios' paternal uncle suffered a sartorial malfunction that exposed his balding head spurring a round of popular ridicule. Choniates notes that Ioannes did not show signs of anger but turned the event into an opportunity for laughter, joining the people in an act of jest.[154]

Soon after Niketas relates Alexios' first tour of Asia Minor, an event that coincided with the Seljuk supported rebellion of Pseudo-Alexios Komnenos. On this occasion Alexios III comes face to face with the body politic of Melangeia. The people of that town collectively proclaimed him *autokrator* and declared their loyalty to him while also, however, affirming their friendship for Pseudo-Alexios. Vacillating between emperor and rebel "they would often say: you too would be delighted in the man if you saw him, O Despot and Emperor."[155] The general impression created by the sequence of events marking the early stages of Alexios' reign is one of an aristocratic coup accepted by a body politic that was carefully managed and deemed to have a rightful place in the transition from one administration to the other.[156] Furthermore, we see an emperor that seeks in the provinces the same kind of citizen approbation that was customarily recognized as the right of Constantinople's *demos*. In referring to those who addressed the emperor Choniates ambiguously evokes both the citizenry at large but also the more powerful and influential from among the provincials. Either way the emperor with his soldiers and travelling court, finds himself involved in a negotiation with his subjects on the issue of an actual challenge to his authority.[157]

On the earlier instance of Ioannes Doukas' sartorial mishap we see a member of the emperor's close circle respond to popular mockery by engaging with it in good-natured, playful fashion. We know from other twelfth-century sources that the people openly discussed political affairs and often turned political critique into ribald songs targeting

151. Nicetas Choniates, *Historia*, pp. 450–9 for Alexios III's rise to power; Simpson, *Niketas Choniates* (cited n. 27), pp. 182–5 for a discussion of Choniates' account.

152. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 455.

153. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 456.

154. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 459.

155. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 462.

156. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 455.

157. Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 419 on the fascinating case of Amaseia, whose ruling class, likely expressing the views of the population at large, vacillated in a similar manner between Manuel Komnenos and Kilij Arslan.

their overlords.[158] Anna Komnene records such instances of popular assessments of her father's reign and the *Timarion* has the onlookers of a procession by the governor of Thessalonike at the feast of Saint Demetrios speaking *sotto voce* about the governor's person to the hero of the satirical work.[159] What is fascinating in the event described by Choniates is both the open expression of mockery in the context of a staged imperial procession and the immediate response of the member of the imperial coterie, who chose to join the crowd in self-mockery that diffused potential tensions between the new authorities and their subjects.[160]

It is perhaps not surprising given the evidence adduced here that Byzantine emperors increasingly engaged individual cities by building bilateral relationships that escaped the general prescriptive character of the law.[161] The city of Thebes offered an annual gift to the emperor in silk goods, emperors offered tax-relief to individual towns, and the denizens of Monemvasia, saw their service to the state rewarded with privileged clauses in the empire's negotiations of international trade treaties.[162] In his book on Manuel Komnenos Paul Magdalino offered twenty-odd pages of reflections on the economic and political life of Byzantine cities.[163] Magdalino linked the conversation about the nature of economic life in the Byzantine city to the broader debate about the place of politics in the medieval Roman polity.[164] In assessing the landscape of twelfth-century city life he discussed the hostility of the erudite bishops Michael Choniates and Eustathios of Thessalonike to the messy world of market sociality:

> *The suspicion therefore arises that what they represent as popular disorders were perhaps strivings for order of a different kind—the kind which northern Italian townsmen had achieved at the expense of emperors, and which the Zealot regime was much later to establish in Thessalonica, to the disgust of the great landed interests, who do their best to misrepresent what was happening.*[165]

The reevaluation of politics in the medieval Roman polity outlined in the lines cited above is an ongoing project that involves colleagues who have heeded Magdalino's call.[166]

158. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 520 on the popular public critiques of Euphrosyne Kamatere.

159. *Timarion*, p. 57.221–4; D. Krallis, Harmless satire, stinging critique : notes and suggestions for reading the *Timarion*, in *Power and subversion in Byzantium* (cited n. 100), pp. 232–4 for this.

160. P. Van Nuffellen, Beyond bureaucracy : ritual mediation in late antiquity, in *State, power, and violence*, ed. by M. Kitts *et al.* (Ritual dynamics and the science of ritual 3), Wiesbaden 2010, pp. 231–46, studies moments during which the exposure of the power elite to the public creates a dynamic that facilitates the expression of popular opinion that needs to be addressed. From a different perspective, R. Rosen, *Making mockery : the poetics of ancient satire*, Oxford 2007, pp. 57–66, here p. 66 noted the mechanics of complicity that develop between mocker and his target, as they appear in the myth of Herakles and the Kerkopes brothers.

161. Laiou, The emperor's word (cited n. 90).

162. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 462 for Thebes; p. 445 on Andronikos Komnenos remitting taxes of cities; Magdalino, *The empire of Manuel I Komnenos* (cited n. 26), pp. 148–9 for Monemvasia, citing H. A. Kaligas, *Byzantine Monemvasia : the sources*, Monemvasia 1990, pp. 1–70 and D. Nicol, *Byzantium and Venice : a study in diplomatic and cultural relations*, Cambridge 1989, pp. 1 ff., pp. 122–3.

163. Magdalino, *The empire of Manuel I Komnenos* (cited n. 26), pp. 140–60.

164. *Ibid.*, pp. 155–60.

165. *Ibid.*, pp. 160.

166. For a radical re-reading of Byzantine politics see Kaldellis, *The Byzantine republic* (cited n. 6).

Michael Choniates seems to bolster the call for such reevaluation when, in discussing the political ethos of the Ancient Athenians, he notes that "Perikles would not have been effective in deploying the elixirs of persuasion had the Athenians not been predisposed to oratory and thus charmed by his potion."[167] The bishop's vision of political community posits a leader on the one side and the *demos*, attuned to political oratory and following reasoned argument, on the other. The process is top-down to be sure, yet it is also discursive. No wonder Attaleiates casts Botaneiates as a friendly and sociable *cives*.[168]

The present paper turned to the historians of the eleventh and twelfth centuries to seek in their work evidence regarding place of the city in a re-conceptualized Byzantine polity. In the process it revealed thematic continuities in their work that speak to the emergence of new vibrant political centres in the course of the two hundred years that lead to the catastrophic events of 1204. At this juncture we encounter Paul Lemerle's work on the eleventh century and specifically his *Cinq études* with their emphasis on the economic strategies of different members of the empire's upper crust.[169] Lemerle's study of men like Boilas, Attaleiates, and Pakourianos melds well with his fourth, on the surface unrelated study on the *Gouvernement des philosophes*. While the rise of large fortunes sheltered from the state's demands through the exploitation of social and institutional networks of influence is the overwhelming theme of the book, a logical inference from Lemerle's sequencing of chapters in the *Cinq études*, would take us back to the cities inhabited and increasingly run by functionaries much like Boilas and Attaleiates. With diverse portfolios, a social and economic presence that extended into multiple towns, and an education with which to theorize their place in the polity, such men became new players in the empire's politics.[170] Over time, they propelled the Byzantine city onto the center-stage of the empire's politics, even as Constantinopolitan bureaucrats complained about the aristocratization of government and the familial colonization of the state.

In the closing, somber pages of the *History*, Niketas Choniates relates his experience as a refugee in Thrace. He laments that "the rustics and baseborn greatly taunted those of us from Byzantion. They foolishly called the misery of our poverty and nakedness the equality of civic rights."[171] One wonders if the provincials truly cast their dislike of the capital's denizens in the language of citizenship and rights.[172] More likely that Choniates

167. Michael Choniates, *Inaugural address at Athens*, chap. 24 lines 20–4 in *Μιχαὴλ Ἀκομινάτου τοῦ Χωνιάτου τὰ σωζόμενα*, ὑπο Σ. Π. Λαμπρου [S. P. Lampros], vol. 1, ἐν Ἀθηναις 1879, p. 100.

168. See above p. 432.

169. Lemerle, *Cinq études*.

170. Krallis, *Michael Attaleiates and the politics of imperial decline* (cited n. 47), pp. 16–42 and appendix 1 expanding on Lemerle's analysis on Attaleiates' diverse portfolio.

171. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 593.

172. L. Neville, Organic local government and village authority, in *Authority in Byzantium*, ed. by P. Armstrong, Farnham 2013, pp. 285–95, here p. 289 looks at *Iviron* 1, no. 9 lines 20–4 where a group of village representatives claim their rights before a judge at court (translation by Neville):

> *In unison they let loose jumbled voices, loud and rustic, seizing the courtroom; the one saying that grain just planted in the furrow of earth was trampled underfoot and would not sprout, another that already animals had fed on the new sprouts, another that a road had been mowed down by beasts even before the summer season.*

The villagers address here multiple and diverse infringements on their lands. A set of separate attacks on individual members of the village community is packaged here as a collective grievance, revealing a

himself reflected in exile on the palpable discrepancy between the ostensible equality of all citizens and the Constantinopolitans' now defunct special status. Niketas would have known of the provincials' frustration with Constantinople's rule from his brother's letters. The deployment in the *History* of a language of citizenship predicated upon a conception of the polity that equitably treats all freeborn citizens, may be a nod to the types of political organization and community that Niketas encountered on his painful journey out of the fallen capital. It is also, however, recognition of long-standing realities of urban political organization and agency in the provinces of the empire that only started taking shape in historical writing in the course of the eleventh and twelfth centuries.

Simon Fraser University, Burnaby

village identity constituted as an amalgamation of individual rights, which must in turn be protected by the state and its representatives. It is the state's failure to protect such interests in the run-up to 1204 that may explain the provincials' taunting of Choniates and his Constantinopolitan refugees.

LA SOCIÉTÉ URBAINE

par Jean-Claude Cheynet

L'évolution des sources

Paul Lemerle fit avancer de façon décisive les études sur la société byzantine en les débarrassant du poids de l'historiographie marxiste qui malmenait les données qu'offrait la documentation byzantine pour les contraindre à rentrer dans les cadres rigides de conclusions préconçues. Cette liberté d'esprit s'est particulièrement illustrée dans le domaine de la société rurale et son disciple, Jacques Lefort, remettra totalement en cause la vision pessimiste du monde rural et du sort dramatique des parèques[1]. Paul Lemerle s'est moins intéressé à la société urbaine qu'il avait confiée à Nicolas Svoronos et à Hélène Ahrweiler[2].

L'étude de la société urbaine ne peut se dissocier de l'histoire économique de l'Empire, qui détermine pour une part la stratification sociale. Dans ce volume, Cécile Morrisson rappelle combien cette histoire a progressé depuis ces quarante dernières années et a transformé notre perception de l'économie urbaine, notamment grâce à la multiplication des données archéologiques, mais il reste beaucoup à faire, en particulier dans la moitié orientale de l'actuelle Turquie. Cependant cet essor économique n'est plus remis en cause par aucun historien et il a nécessairement engendré des transformations dans la société des villes, à commencer par Constantinople aux xe et xie siècles.

Les textes inédits sont rares pour le xie siècle. Les sources narratives ont bénéficié de nouvelles éditions, qui n'apportent pas de modifications majeures. Paradoxalement, le règne de Basile II n'est que peu commenté dans les sources, ce qui constitue une lacune d'un demi-siècle, à l'exception des grandes révoltes aristocratiques et de la guerre bulgare qui occupent le plus gros des sources narratives. Les informations sur la capitale ou sur Thessalonique sont donc quasi inexistantes, mais il n'y a pas de raison de penser que l'évolution antérieure se soit interrompue[3].

1. Les travaux de J. Lefort ont été réunis dans un recueil : *Société rurale et histoire du paysage à Byzance* (Bilans de recherche 1), Paris 2006.

2. Svoronos, Remarques et H. Ahrweiler, Recherches sur la société byzantine au xie siècle : nouvelles hiérarchies et nouvelles solidarités, *TM* 6, 1976, p. 99-124.

3. Le règne de Basile II a été exploré récemment, mais principalement du point de vue politique et administratif : C. Holmes, *Basil II and the governance of empire (976-1025)* (Oxford studies in Byzantium), Oxford 2005.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 449-482.

Parmi les autres sources, des écrits peu utilisés ont été mieux exploités, principalement dans l'œuvre de Psellos, avec la réédition de ses discours aux empereurs ou la relecture plus attentives de ses lettres[4] qui constituent, avec la *Peira* et les *typika* monastiques, une des sources majeures de l'histoire sociale. Psellos, par la diversité de ses ouvrages, éclaire la société constantinopolitaine plus qu'aucun autre auteur byzantin, ce qui risque d'en donner une image déformée, car il n'est pas possible de comparer l'état de cette société en 1050 à celui de 950 ou 1150, faute d'un auteur aussi riche d'informations la décrivant à ces dates-là. Il faut ajouter à ces sources la mise en valeur de la poésie depuis les travaux de M. Lauxtermann et Fl. Bernard, qui ouvrent des perspectives sur la vie culturelle d'une partie de l'aristocratie[5]. Parmi les sources qui ont été publiées depuis 1973, il faut citer la riche documentation du monastère d'Iviron qui n'était pas encore éditée[6], mais dont le contenu était déjà disponible pour plusieurs des participants au colloque de 1973, publié dans *Travaux et mémoires* de 1976.

C'est en fait la sigillographie qui renouvelle le plus les données prosopographiques. L'usage des sceaux connaît son apogée au XIe siècle, à un moment où ils offrent un maximum d'informations. Ceux-ci donnent beaucoup plus souvent le nom transmissible, ce qui permet, dans les cas favorables, de disposer d'une vue d'ensemble des fonctions et dignités obtenues au sein d'une lignée. Les bulles précisent assez souvent le lieu d'exercice quand le sigillant exerce une fonction provinciale, ce qui est rarement le cas après le règne d'Alexis Comnène où ce type d'information est remplacé par la mention d'éventuels liens avec la famille des Comnène ou la simple mention d'une dignité.

Des publications importantes de sceaux étaient, sans aucun doute, parues avant 1976, mais c'est depuis cette date que le plus grand nombre de bulles a été porté à la connaissance du monde scientifique. En revanche, 1973, c'est l'année où le grand sigillographe, Vitalien Laurent, s'éteignait sans avoir pu mener à bien son immense projet de *Corpus*. Il venait de publier ses trois volumes concernant l'Église, mais le volume sur l'administration, le plus riche en informations sur notre sujet, ne fut publié qu'en 1981, à titre posthume[7]. G. Zacos et A. Veglery ont donné leur chef-d'œuvre en 1972, mais les sceaux édités concernent très peu le XIe siècle, à l'exception de la reconstitution de carrière de futurs empereurs et leurs familles, et le second volume, où les bulles datées de ce siècle sont nombreuses, n'est paru qu'en 1985. Werner Seibt a commencé l'édition des sceaux conservés dans les collections autrichiennes en 1978, travail poursuivi en collaboration avec Alexandra Wassiliou-Seibt, et publié les plus belles pièces de la collection Zarnitz[8]. Ces travaux se distinguent des précédents par le souci d'adopter des critères systématiques pour une datation plus précise et par des commentaires très

4. *The letters of Psellos : cultural networks and historical realities*, ed. by M. Jeffreys & M. D. Lauxtermann (Oxford studies in Byzantium), Oxford 2016.

5. M. D. Lauxtermann, *Byzantine poetry from Pisides to Geometres : texts and contexts*, Wien 2003.

6. *Iviron* 1-2.

7. Laurent, *Corpus* 5 et 2.

8. W. Seibt, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich. 1, Kaiserhof*, Wien 1978 ; A.-K. Wassiliou & W. Seibt, *Die byzantinischen Bleisiegel in Österreich. 2, Zentral- und Provinzialverwaltung* (Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik 2, 1), Wien 2004 ; W. Seibt & M.-L. Zarnitz, *Das byzantinische Bleisiegel als Kunstwerk : Katalog zur Austellung*, Wien 1997 ; il faut ajouter dans le même esprit le travail de Ch. Stavrakos, *Die byzantinischen Bleisiegel mit Familiennamen aus der Sammlung des Numismatischen Museums Athen* (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik 4), Wiesbaden 2000 .

étendus qui font état de nombreuses bulles inédites. N. Oikonomidès et son équipe ont ensuite publié tous les sceaux conservés à Dumbarton Oaks ayant trait à la géographie administrative de l'Empire[9]. Enfin moi-même, seul ou en collaboration, j'ai fait connaître un nombre important de sceaux de l'ancienne collection Zacos et de la collection de Dimitri Theodoridis, ainsi que les bulles de plusieurs musées de Turquie, à commencer par celles du musée archéologique d'Istanbul[10]. Tout récemment, Alexandra Wassiliou-Seibt a publié, dans les deux premiers volumes de son corpus des bulles métriques, la légende de nombreux sceaux patronymiques des collections de Dumbarton Oaks et des sceaux Zacos de la BnF[11].

Ce flux impressionnant de sceaux a déclenché des études sur des familles aristocratiques, dont la liste serait trop longue à détailler[12]. Enfin, des bases de données prosopographiques ont vu le jour, comme la *PmbZ* qui inclut le règne de Basile II et la *PBW*, encore en chantier sous l'impulsion de Michael Jeffreys. Les informations fournies par les sceaux, qui font connaître la majorité des aristocrates du temps, sont évidemment partielles et enrichissent principalement notre vision de la société constantinopolitaine. Cependant, les plombs permettent d'avoir désormais une bien meilleure connaissance du personnel administratif de l'Empire et de l'Église. Ces plombs laissent toutefois de côté les riches marchands et artisans qui ne semblent pas avoir frappé de bulles, sauf, peut-être, quand ils avaient obtenu une dignité. Lorsque la légende d'un sceau ne comporte que les éléments anthroponymiques et une dignité, il est difficile de savoir s'il s'agit d'un homme de l'*agora* ou d'un petit fonctionnaire des bureaux de la capitale. Des hypothèses sur les noms de famille permettent toutefois d'avancer des propositions[13].

Avec cette documentation renouvelée, il est possible de reprendre le dossier de l'évolution de la société dans les villes. Nous restons moins bien informés sur les

9. *DOSeals* 1-5.

10. J.-C. Cheynet & D. Theodoridis, *Sceaux byzantins de la collection D. Theodoridis. Les sceaux patronymiques* (MTM 33), Paris 2010; Cheynet *et al., Istanbul*; M. Campagnolo-Pothitou & J.-C. Cheynet, *Sceaux de la collection George Zacos au Musée d'art et d'histoire de Genève*, Genève 2016; Cheynet, *Société*.

11. A.-K. Wassiliou-Seibt, *Corpus der byzantinischen Siegel mit metrischen Legenden. 1, Einleitung, Siegellegenden von Alpha bis inklusive My; 2, Siegellegenden von Ny bis inklusive Σφραγίς* (Wiener byzantinische Studien 28), Wien 2011 & 2016.

12. Sans être exhaustif, rappelons que la première monographie à avoir pleinement intégré l'apport de la sigillographie fut celle de W. Seibt, *Die Skleroi : eine prosopographisch-sigillographische Studie*, Wien 1976, suivie de J.-C. Cheynet & J.-F. Vannier, *Études prosopographiques* (Byzantina Sorbonensia 5), Paris 1986 (Dalassènoi, Brachamioi, Bourtzai, Paléologues). Tout un groupe de familles a été ajouté aux précédentes dans Cheynet, *Société* : Argyroi (en coll. avec J.-F. Vannier), Nestongoi, Phocas, Maléïnoi, Synadènoi, Diogénai, Kratéroi. W. Seibt a donné une série de travaux sur les familles du Caucase, dont les références sont données dans l'article d'Isabelle Augé dans ce volume, et A. Wassiliou-Seibt, notamment sur les familles de patriarche (sur Cérulaire : Die Neffen des Patriarchen Michael I. Kerullarios (1043-1058) und ihre Siegel : Ikonographie als Ausdrucksmittel der Verwandtschaft, *Bulgaria medievalis* 2, 2011 (= *Studies in honour of Professor Vassil Gjuzelev*), p. 107-120; sur Xiphilin : Die Familie Xiphilinos im 11. Jahrhundert : der Beitrag der Siegel, dans *Les réseaux familiaux : Antiquité tardive et Moyen Âge*, éd. par B. Caseau (MTM 37), Paris 2012, p. 307-324.

13. J.-C. Cheynet, Les noms des fonctionnaires civils appartenant aux familles de Constantinople durant les 11e et 12e siècles d'après la sigillographie, dans *Change in the Byzantine world in the twefth and thirteenth centuries : first International Sevgi Gönül Byzantine studies symposium, Istanbul 25-28 June 2007 : proceedings*, ed. A. Ödekan, E. Akyürek, N. Necipoğlu, İstanbul 2010, p. 164-177.

villes des provinces que sur Constantinople. Nous ne disposons pas d'un ouvrage sur la société byzantine qui prendrait en compte son évolution depuis les origines et, en conséquence, d'une étude sur les deux siècles précédant le XIe. Or, les IXe et Xe siècles sont incontestablement témoins d'un essor des villes de province et de la capitale, qui avaient sans doute, pour nombre d'entre elles, conservé une population plus importante que ce que les historiens pensaient à la suite de A. Kazhdan, au cours des siècles de moins en moins obscurs de la transition avec l'Antiquité[14]. L'aristocratie, qui continue à vivre en ville, est la partie la mieux connue des populations urbaines et retiendra plus particulièrement notre attention.

Les villes byzantines, à l'instar de la capitale, virent leur population augmenter au cours du XIe siècle, en lien avec l'amélioration de la sécurité et l'évolution démographique dans tout l'Empire et même dans tout le bassin méditerranéen. Un nouveau champ d'étude s'est développé depuis 1976, celui de la climatologie historique. Bien entendu, l'évolution des conditions climatiques de court terme ne rend pas compte du développement des sociétés urbaines, cependant elle rappelle qu'il ne faut pas traiter ce vaste Empire comme une unité homogène. Les travaux récents confirment le dynamisme des Balkans, y compris les provinces danubiennes, et la situation très diversifiée des provinces anatoliennes[15].

Les aléas des productions agricoles, directement liés aux accidents météorologiques ponctuels, se répercutaient nécessairement sur les villes situées dans les régions touchées, lorsque leur fonction principale était d'abriter les propriétaires fonciers locaux, y compris l'Église.

De plus, dans la seconde moitié du siècle, les villes d'Asie Mineure furent gravement atteintes par les invasions turques avec des conséquences assez différenciées : Adramyttion était encore ruinée au début du règne de Manuel Comnène, alors que Smyrne semble avoir conservé une population considérable au moment même où elle cessait d'être occupée par les Turcs de l'émir Tzachas. Nous avons toutefois peu d'informations qui permettraient d'évaluer le nombre d'habitants des principales villes. J. Koder, dans ce volume[16], offre des estimations selon la superficie des villes dans leurs remparts. On aboutit nécessairement à un résultat théorique, car on ignore l'étendue réellement occupée dans cet espace clos, selon les siècles, et il faut aussi tenir compte des activités qui se déroulaient hors les murs et des habitations qui s'y trouvaient. Les fouilles d'Amorion ont mis en valeur l'étendue des quartiers situés hors les murs. D'une façon générale, l'archéologie des villes médiévales byzantines est moins développée que celle des villes du monde latin et ne permet pas d'en tirer les mêmes enseignements sur le mode de vie des habitants.

14. La recherche sur les villes dans les dernières décennies a été résumée dans P. Magdalino, Sixty years of research on the Byzantine city, dans *Städte im lateinischen Westen und in griechischen Osten zwischen Spätantike und früher Neuzeit : Topographie – Recht – Religion*, hrsg. von E. Gruber, M. Popović, M. Scheutz, H. Weigl, Köln 2016, p. 45-62. Sur la transition Antiquité – Moyen Âge, voir en dernier lieu F. Curta, Postcards from Maurilia or the historiography of the dark-age cities of Byzantium, *European journal of post-classical archaeologies* 6, 2016, p. 89-110.

15. Cf. une étude récente qui montre toute la difficulté d'interpréter la relation entre les variations climatiques et les fluctuations économiques, politiques, voire militaires de l'Empire : J. Preiser-Kapeller, A collapse of the Eastern Mediterranean? New results and theories on the interplay between climate and societies in Byzantium and the Near East, ca. 1000-1200 AD, *JÖB* 65, 2015, p. 195-242.

16. Cf. dans ce volume J. Koder, Remarks on trade and economy, p. 656, fig. 3.

Les villes de province

L'Orient

En Orient, ce sont les villes de la périphérie orientale qui furent, semble-t-il, les plus peuplées, Antioche[17] et sans doute Édesse comptaient plusieurs dizaines de milliers d'habitants, Ani, Arz des Romains[18] ou Mélitène[19], à peine moins, alors que, dans les vieux thèmes orientaux, on serait bien embarrassé pour nommer des cités qui auraient compté à coup sûr plus de 10 000 habitants, même si occasionnellement l'immigration arménienne a gonflé les effectifs des cités comme à Sébastée[20]. La paix relative entre l'Empire et ses voisins musulmans avait favorisé l'accroissement des échanges et permis l'essor démographique.

Seules les villes les plus peuplées comportaient une stratification sociale qui permettait des luttes d'influence et une vraie vie politique. Les autres cités étaient dominées par les aristocrates locaux, dont nombre de familles ont adopté comme noms transmissibles celui de leur ville d'origine, et par les représentants de l'administration impériale et de l'Église qui, bien souvent, appartenaient au même groupe. Sur les archontes de ces agglomérations, nous avons peu d'informations spécifiques[21].

La nature du groupe qui exerce son influence politique et sociale au sein des villes est toujours matière à discussion. Aucune définition moderne n'est parfaitement adéquate[22]. Le terme d'élite est assez vague pour recouvrir toutes les catégories des dominants par

17. Selon Matthieu d'Édesse, un tremblement de terre, sans doute en 1052/1053, aurait provoqué la mort de 10 000 habitants. Même si Matthieu d'Édesse n'est pas très fiable en matière de statistique, il faut comprendre que ce nombre de 10 000 indique qu'il y eut un nombre considérable de victimes (*Armenia and the Crusades : tenth to twelfth centuries : the* Chronicle *of Matthiew of Edessa*, transl. from the original Armenian with a commentary and introd. by A. E. Dostourian, New York – London 1993, p. 85).

18. Sur les villes arméniennes du XIe siècle et leur description par Aristakès de Lastivert, cf. T. Greenwood, Aristakes Lastivertc'i and Armenian urban conciousness, dans *Byzantium in the eleventh century : being in between*, ed. by M. Lauxterman & M. Whittow (Society for the promotion of Byzantine studies 19), Oxford 2017, p. 88-105.

19. Selon Ibn Muqaffaʿ, Mélitène aurait compté 56 églises pour une population de 60 000 fidèles syriaques [B. A. Vest, *Geschichte der Stadt Melitene und der umliegenden Gebiete : vom Vorabend der arabischen bis zum Abschluß der türkischen Eroberung (um 600-1124),* Hambourg 2007, p. 1194]. Ce nombre est évidemment grossi, mais il faut y ajouter les melkites et les Arméniens.

20. Cf. dans ce volume, les estimations de J. Koder, Trade and economy, p. 653-663. L'auteur donne un maximum de 3 300 habitants pour Pègai, port d'embarquement du bétail et autres produits agricoles vers Constantinople et guère plus de 2 000 habitants pour Lopadion, grande place forte sous Jean II Comnène. Ces estimations recoupent celles de A. Harvey, qui sont encore plus modestes avec la plupart des villes ne dépassant pas 1 000 à 2 000 habitants (*Economic expansion in the Byzantine Empire, 900-1200*, Cambridge – New York – Melbourne 1989, p. 198-200).

21. M. Angold, Archons and dynasts : local aristocracy and the cities of the late Byzantine Empire, dans Id., *The Byzantine aristocracy IX to XIII centuries* (BAR International series 221), Oxford 1984, p. 236-248. L. Neville, *Authority in Byzantine provincial society, 950-1100*, Cambridge 2004. Avec les progrès de l'archéologie, il est possible de mieux connaître les consommations de produits de luxe comme la céramique à glaçure.

22. Sur le flou inévitable de ces notions, cf. en dernier lieu le commentaire de I. A. Antonopoulou (La question de l'« aristocratie » byzantine : remarques sur l'ambivalence du terme « aristocratie » dans la recherche historique contemporaine, *Σύμμεικτα* 15, 2002, p. 257-264) et les réflexions de J. Haldon, (Social elites, wealth and power, dans Id. [ed.], *A social history of Byzantium*, Oxford 2009, p. 168-211).

l'exercice d'une charge, qu'elle soit civile, militaire ou ecclésiastique, par la possession de grands domaines, par le commerce de luxe ou encore par l'exercice d'un charisme religieux. Nous distinguerons, de manière un peu arbitraire, entre l'aristocratie de naissance, l'aristocratie de service qui recoupe en grande partie la précédente, et la partie supérieure de la classe des marchands et artisans qui accédaient à un niveau de richesse suffisant pour acheter des dignités et parfois conclure des alliances matrimoniales avec les groupes aristocratiques.

Dans la partie asiatique de l'Empire, il faut distinguer les territoires conquis entre 950 et 1045 et les thèmes romains traditionnels. L'importance des nouvelles provinces dans l'accroissement de la richesse de l'Empire au XIe siècle a longtemps été sous-estimée, ainsi que, sans doute, l'augmentation de la masse monétaire en circulation.

En Orient, Antioche représente un cas particulier parce qu'elle abrite une garnison importante, comptant peut-être jusqu'à 4000 hommes, une administration civile et militaire très développée, compte tenu de l'étendue du duché et de son importance stratégique à la frontière avec l'ennemi longtemps le plus dangereux, les Fatimides. En dehors des ducs, la sigillographie mentionne des *ek prosôpou*, des commerciaires, des curateurs[23]. Seule Thessalonique en Occident a disposé d'une panoplie de fonctionnaires d'ampleur comparable.

Antioche était également le siège d'un patriarcat, qui était loin d'avoir l'importance de celui de Constantinople, mais comportait des charges identiques et était desservi par un personnel qu'on supposera plus nombreux que celui de n'importe quelle métropole de l'Empire. À côté des chalcédoniens, une hiérarchie syriaque était présente et un clergé arménien avait sûrement accompagné les *tagmata* arméniens qui servaient dans le duché[24]. Ibn Butlan, décrivant Antioche, s'extasiait devant les innombrables églises, toutes ornées de mosaïques d'or, de verres colorés et de pavements en mosaïques[25]. La présence d'un personnel nombreux en relation avec l'État et, sauf pour l'Église, rémunéré par lui, induisait un afflux de richesses qui, en retour, alimentait une puissante économie marchande. De plus, Antioche était au centre d'une riche région agricole et se trouvait à l'aboutissement d'une des routes caravanières menant vers la Mésopotamie et l'Asie centrale[26]. Le port de Laodicée a également profité de l'essor démographique et économique de la province[27]. Ce rôle d'Antioche, ville dont la possession était vitale pour l'Empire s'il voulait assurer la tranquillité des provinces du sud-est anatolien, a été sous-estimé et explique l'acharnement d'Alexis Comnène à sauvegarder le lien avec

23. Pour la liste des *ek prosôpou*, commerciaires, curateurs, préteurs, cf. *TIB* 15, p. 223-224.

24. À l'occasion du tremblement de terre qui frappa Antioche, Matthieu d'Édesse, certes de manière polémique, affirme que les églises des Syriaques et celles des Arméniens ont été épargnées au contraire de celle des chalcédoniens (Matthiew of Edessa [cité n. 17], p. 85).

25. Palestine under the Moslems : a description of Syria and the Holy Land from AD 650 to 1500, transl. from the works of the mediaeval Arab geographers by G. Le Strange, London 1890, p. 371.

26. L'*Economic history of Byzantium* fait presque l'impasse sur Antioche à laquelle aucune monographie n'est consacrée. Il est vrai que l'archéologie n'a pas donné toute sa mesure pour l'époque médiévale. Cependant sur l'économie de la Syrie du Nord et d'Antioche, voir maintenant l'ample développement de la notice de cette ville dans *TIB* 15, p. 468-521. Les données précises sont plus abondantes à partir de l'occupation croisée.

27. *TIB* 15, p. 1433. Une communauté musulmane y était établie, qui disposait au moins d'une mosquée et possédait son qadi.

Philarète Brachamios, qui la gouverna jusqu'en décembre 1084, et à s'efforcer de la reprendre aux Normands qui s'y établirent en 1098.

La population, peut-être à majorité grecque à la veille de la conquête turque, était cosmopolite, comprenant des Syriaques appelés par les empereurs à s'installer après la reconquête de la ville en 969, des Arméniens, des Géorgiens[28], des Coptes[29], des musulmans, parfois renforcés par des réfugiés politiques[30], et même progressivement des Latins, sans doute en petit nombre jusqu'en 1098[31]. La ville était attractive, comme en témoigne le séjour du médecin irakien nestorien, Ibn Butlan, qui y supervisa en 1063 la construction d'un hôpital avant de se retirer dans un monastère de la même ville[32]. Nous savons que les communautés religieuses rivalisaient entre elles au point de déclencher des émeutes et que les clercs de chacune des confessions s'efforçaient d'attirer les fidèles des autres.

À Antioche cette prospérité a assuré le développement d'une élite locale qui, à plusieurs reprises, s'opposa à l'autorité impériale, surtout pour des raisons fiscales. Les catépans ou ducs de la ville, parfois condamnés à défendre leur province sans le secours du gouvernement central, furent souvent tentés de prélever de lourdes impositions pour payer leurs troupes. Ce fut particulièrement vrai lorsque les Turcs coupèrent la route terrestre qui traversait l'Anatolie pour gagner Constantinople : Philarète Brachamios à Antioche, mais aussi Gabriel à Mélitène et les successeurs de Basile Apokapès à Édesse acquirent leur mauvaise réputation en raison de la pression fiscale exercée. Sous Michel IV, en raison de la rébellion contre le percepteur Salibas, dont le nom indique l'origine orientale, le duc de la ville, nouvellement nommé, Nicétas, frère de l'empereur, fit confisquer la fortune de onze des προὔχοντας καὶ ζαπλούτους de la ville et les envoya enchaînés à Constantinople. Leur principal représentant, Elpidios, était peut-être issu de la lignée des Brachamioi, dont un ancêtre participa à la prise de la ville, en 969. Nicétas prétendit que ces personnages étaient en fait soupçonnés de bienveillance à l'égard de Constantin

28. De nombreux monastères géorgiens étaient installés dans la région d'Antioche. La ville constituait une étape pour les pèlerins géorgiens se rendant à Jérusalem. À titre d'exemple de la présence géorgienne à Antioche et les environs, cf. B. Martin, La Vie de Georges l'Hagiorite (1009/1010-29 juin 1065) : introduction, traduction du texte géorgien, notes et éclaircissements, *REB* 64-65, 2006-2007, p. 5-204. Des officiers géorgiens furent en poste en Syrie et sans doute de simples soldats aussi (Z. Aleksidze et J. Aliquot, La reconquête byzantine de la Syrie à la lumière des sources épigraphiques : autour de Balāṭunus (Qalʿat Mehelbé), *REB* 70, 2012, p. 175-208).

29. Selon Yaḥyā al-Anṭākī sous le calife fatimide al-Hakim, un grand nombre de chrétiens, qui habitaient la Syrie, prirent la fuite et se dirigèrent tous vers le pays des Grecs; la plupart d'entre eux allèrent se fixer à Laodicée et à Antioche (*Histoire de Yaḥyā-Ibn-Saʿīd d'Antioche, continuateur de Saʿīd-ibn-Bitriq*, éd. et trad. en franç. par I. Kratchkovsky et A. Vasiliev [PO 18, p. 700-833; PO 23, p. 347-520], Paris 1924, 1932, vol. 2, p. 506). Al-Hâkim permit aussi à des chrétiens et à des juifs de quitter librement l'Égypte en emportant, sans être inquiétés, tous leurs biens mobiliers après qu'ils eurent vendu leurs immeubles (*ibid*., p. 519).

30. Au temps de Basile II, Mansūr ibn Luʾluʾ, l'ancien maître d'Alep, vint se réfugier en terre byzantine à Antioche, accompagné de 700 ghulams (*Histoire de Yaḥyā-Ibn-Saʿīd d'Antioche, continuateur de Saʿīd-ibn-Bitriq*, éd. critique du texte arabe préparée par I. Kratchkovsky et trad. française annotée par F. Micheau et G. Troupeau, Paris 1997 [PO 47, p. 384-539], vol. 3, p. 400). Rien ne dit qu'ils restèrent tous dans la ville.

31. Sur le peuplement de la Syrie du nord entre 969 et 1084, cf. *TIB* 15, p. 454-458.

32. *EI*, *s.v.*

Dalassènos, ancien duc de la ville et prétendant potentiel à l'Empire[33]. Les rapports avec les ducs furent plutôt satisfaisants dans l'ensemble. Ainsi, en 1074 ou 1075, lorsque le duc Isaac Comnène fut capturé par les Turcs, sa rançon de 20 000 *nomismata* fut payée par les habitants, sans difficulté à ce qu'il semble. Pourtant c'est ce même duc qui avait dû, lors de son arrivée, faire face à une insurrection d'une partie de la population et l'avait réprimée dans le sang[34]. Nicéphore Bryennios souligne que parmi les émeutiers, certains de ceux qui s'étaient récemment enrichis avaient armé la foule contre les fonctionnaires de l'État et laissé piller leurs demeures[35].

Ces fortunes étaient d'origine artisanale ou marchande et s'étaient développées depuis l'arrivée des Syriaques, venus avec d'importants capitaux[36]. Cet afflux de richesses provoqua un mouvement de construction incomparable. Nous ignorons ses conséquences dans les villes du duché, mais les grands monastères créés dans les campagnes montrent l'étendue des fortunes de leurs fondateurs[37]. Le traité de 969/970 avec l'émir d'Alep énumère la liste des produits de luxe sur lesquels le commerciaire byzantin installé dans la ville prélevait une taxe[38]. Au XIe siècle, Alep cessa d'appartenir à la sphère d'influence directe de l'Empire, mais le commerce ne fut sûrement pas interrompu, sauf rares moments de tension et c'est à Antioche désormais que les commerciaires levaient ces taxes. Nous n'avons pas de traces de corporation, mais seulement de corps de métiers. L'Arménien Firouz, chargé de la garde d'une des tours de la ville qu'il livra à Bohémond, était un fabricant de cuirasses, métier semble-t-il héréditaire dans sa famille, qui a permis à celle-ci de prospérer[39].

Des Antiochiens servirent dans l'administration impériale, y compris localement. Des patriarches, comme Pierre III, furent envoyés se former à Constantinople, Pierre Libellisios un « Assyrien » polyglotte, qui combinait la sagesse des Romains et la belle éducation des Saracènes, selon le mot d'Attaleiatès[40], fut nommé duc d'Antioche, l'*asèkrètis* et *ek prôsopou* d'Antioche, Abramios Apoléthos, était sûrement d'origine sémitique, comme l'était ʿAbd-Allah, curopalate et juge de Zebélé[41]… La « bourgeoisie » antiochienne était

33. Scylitzes, p. 395-396. Skylitzès, *Empereurs*, p. 327-328.
34. Bryennios, *Histoire*, p. 207-209.
35. M. Hendy remarque avec pertinence que cela marque l'essor d'une classe de marchands et artisans à Antioche, comme dans la capitale, sans qu'ils aient eu accès aux mêmes avantages (M. Hendy, *Studies in the Byzantine monetary economy, c. 300-1450*, Cambridge 1985, p. 581).
36. La synthèse la plus complète sur Antioche médiévale reste inédite. Pour l'histoire économique et sociale de la ville, cf. K.-P. Todt, *Region und griechisch-orthodoxes Patriarchat von Antiocheia in mittelbyzantinischer Zeit und im Zeitalter der Kreuzzüge (969-1204)*, thèse dactylographiée, Wiesbaden 1998, p. 429-494.
37. Sur ce mouvement des fondations, cf. G. Dagron, Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du Xe et au XIe siècle : l'immigration syrienne, *TM* 6, 1976, p. 177-216. Dans la ville même il y avait de nombreux couvents dont la répartition entre les différentes communautés nous est inconnue (*TIB* 15, p. 419).
38. M. Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides de Jazîra et de Syrie*, Alger 1951, p. 833-835.
39. G. Dédéyan, L'Arménien Fîroûz : héros de la première croisade ou renégat et relaps ?, dans *Félonie, trahison, reniements au Moyen Âge : actes du troisième colloque international de Montpellier, Université Paul-Valéry, 24-26 novembre 1995* (= *Cahiers du CRISMA* 3), Montpellier 1997, p. 511-522.
40. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 87.
41. J.-C. Cheynet, *Sceaux de la collection Zacos (Bibliothèque nationale de France) se rapportant aux provinces orientales de l'Empire byzantin*, Paris 2001, n°s 7 et 51.

cultivée, comme en témoignent le duc Pierre Libellisios mais aussi le médecin Syméon Seth qui s'établit ensuite à Constantinople dans le dernier quart du XIe siècle, savant qui traduisit de l'arabe avec un grand succès le roman *Kalîla wa-Dimna*. Syméon s'était sans doute formé dans la région, peut-être auprès d'Ibn Butlân, médecin nestorien né à Bagdad, qui vint s'établir à Antioche[42]. Syméon ne fut pas le seul Oriental ayant vécu en Syrie à s'établir à Constantinople. Un astrologue contemporain, Eleuthérios Zébélinos, s'y trouvait en 1079[43]. Son nom rappelle sa ville d'origine, Gabala (Jéblé), et son prénom pourrait évoquer une possible conversion de l'islam au christianisme. Rappelons que se réfugia aussi dans cette ville le grand historien melkite de langue arabe, Yahyâ d'Antioche, qui fuyait la persécution d'Al Hâkim. Étienne le Roumi, médecin et philosophe, né en terre grecque, reçut son éducation à Antioche[44]. C'est aussi dans cette ville que des melkites de langue arabe, dont le plus actif fut le diacre ʿAbd Allah ibn al-Fadl, traduisirent pour leur communauté de nombreuses œuvres des pères de l'Église grecque[45]. Cette vitalité intellectuelle se perpétua au siècle suivant.

La société de cette ville, qui associait de nombreux administrateurs venus de tout l'Empire, mais tout particulièrement de Constantinople, et des élites locales, marchandes ou intellectuelles, avait toute la diversité qu'on s'attend à trouver dans une grande capitale régionale, mais les liens qui l'unissaient à Constantinople étaient solides, puisqu'une partie des élites de la ville soit provenaient de la capitale, soit lui fournissaient du personnel administratif.

Une autre ville, Ani, joua à l'extrémité de la frontière orientale le même rôle qu'Antioche au sud, il est vrai pour peu de temps, entre 1045 et 1064. Ancienne capitale du plus vaste des royaumes arméniens, elle fut dotée d'une forte garnison et d'une administration provinciale dont on a conservé peu de témoignages, sinon deux inscriptions fiscales, qui accordent des exemptions[46]. La première, datant du règne de Théodora, supprime une taxe sur les maisons d'une valeur de huit livres d'or et une autre, versée par le responsable des marchés, de deux livres d'or. Ce n'est évidemment qu'une part des impôts payés par les habitants de la ville. La seconde accorde des faveurs aux marchands de vins, aux bouchers, aux portefaix, ce qui suggère l'existence de corps de métiers bien distincts, sans qu'on sache s'ils avaient une représentation institutionnelle. Elle montre aussi que les Arméniens, principaux responsables de la ville divisée en trois quartiers, avaient reçu des dignités, l'un était *hypatos*, les deux autres spatharocandidats. Ce dernier titre, fort modeste à cette date, témoigne cependant du souci de garder le contact avec les élites

42. S. B. Edgington, Antioch medieval city of culture, dans *East and West in the medieval Eastern Mediterranean. 1, Antioch from the Byzantine reconquest until the end of the Crusader principality*, ed. by K. Ciggaar & M. Metcalf (OLA 147), Leuven 2006, p. 247-259, ici p. 248-249.

43. P. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance, VIIe-XIVe siècle* (Réalités byzantines 12), Paris 2006, p. 101.

44. J. Nasrallah, *Histoire du mouvement littéraire dans l'Église melchite du Ve au Xe siècle*, 4 vol., Louvain 1979-1988, t. 3, p. 143.

45. A. Treiger, ʿAbdallāh ibn al-Faḍl al-Anṭākī, dans *Christian-Muslim relations : a bibliographical history. 3, 1050-1200*, ed. by D. Thomas and A. Mallett with J. P. Monferrer Sala, J. Pahlitzsch *et al.*, Leiden – Boston 2011, p. 89-113. Nasrallah, *Église melchite* (cité n. 44), p. 191-193, son œuvre, p. 293-229.

46. J.-P. Mahé, Ani sous Constantin X d'après une inscription de 1060, *TM* 14, 2002 (= *Mélanges Gilbert Dagron*), p. 403-414.

locales. Aristakès de Lastivert, qui se lamente sur la prise d'Ani par le sultan Alp Arslan, ne donne malheureusement pas d'informations sur l'importance de la population, détaillant plutôt les horreurs de la prise de la ville, conséquence des péchés de ses habitants[47]. Michel Attaleiatès la décrit à cette triste occasion comme « grande et peuplée » et rapporte que, durant le siège, les marchands, qui résistèrent un temps sur les murailles, avaient voulu auparavant amadouer le sultan par des dons, indice de leur poids dans la ville, qui fut prise lorsqu'ils abandonnèrent les murs[48].

Mélitène, siège d'un curateur, d'un stratège[49] et d'un métropolite, était une ville riche, car elle avait bénéficié de l'émigration d'« hommes honorables et fameux », très fortunés, venant de Takrit, qui « dépensaient toute leur fortune pour la construction des églises et des monastères, pour les pauvres et les malheureux ». Il ne peut s'agir que de marchands ou d'artisans, puisque, étant chrétiens, ils n'exerçaient aucune fonction publique dans un pays musulman. Michel le Syrien rapporte deux anecdotes, dont il ne faut pas prendre les données financières à la lettre, qui illustrent la prospérité de la ville : Basile II, bloqué par l'hiver dans le pays de Goubbos, aurait pu emprunter cent *kentènaria* aux fils d'Abou ʿImrân. Plus tard Abou Salim, capturé lui-même par les Turcs, aurait racheté les 15 000 autres prisonniers à raison de cinq dinars par tête[50].

Mélitène a abrité une vie intellectuelle active, sans doute en raison des controverses entre les chalcédoniens, conduits par les métropolites de la ville, souvent combatifs, et les jacobites. Lors de la prise de la ville par les Turcs, ces derniers torturèrent à mort Pierre, copiste et maître d'école détenteur de « magnifiques volumes »[51]. Antioche n'avait pas le monopole de la culture en Orient, puisque, à Mélitène, on copiait des manuscrits alors même que les Turcs rôdaient dans les environs de la cité, ce qui suppose des commanditaires lettrés et riches. Michel Andréopoulos y traduisit du syriaque le *Livre du philosophe Syntipas*[52] et, en 1092 selon un colophon, on traduisait en arménien des textes hagiographiques grecs[53].

Édesse, sans doute la ville d'Orient la plus peuplée après Antioche[54], Laodicée de Syrie, siège d'un stratège et d'un métropolite, Arz, avaient une structure urbaine sûrement identique, car le commerce et l'artisanat y jouaient également un grand rôle, mais l'apport

47. Aristakès de Lastivert, p. 120-124. Sur le gouvernement des territoires arméniens, voir dans ce volume la mise au point d'Augé, Arméniens.

48. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 63 (μεγάλη καὶ πολυάνθρωπος), p. 64-65.

49. Le poste ne fut peut-être pas toujours pourvu. En tout cas la ville n'était plus protégée par des murailles lors de l'attaque turque sous Constantin X Doukas qui ordonna de les relever. Ce furent les notables jacobites de la ville qui auraient pris en charge cette reconstruction (Michel le Syrien, p. 165-166).

50. Michel le Syrien, p. 145-146.

51. Michel le Syrien, p. 159.

52. I. Toth, Authorship and authority in the *Book of the philosopher Syntipas*, dans *The author in middle Byzantine literature : modes, functions, and identities*, ed. by A. Pizzone, Berlin 2014, p. 87-102, ici p. 88 ; Vest, *Melitene* (cité n. 18), p. 1516-1520.

53. T. Greenwood, Armenian sources, dans *Byzantines and Crusaders in non-Greek sources : 1025-1204*, ed. by M. Whitby, Oxford 2007, p. 221-252, ici p. 236.

54. Selon Michel le Syrien (p. 272) en 1146, quand les Turcs surprirent la population d'Édesse que les Francs tentaient de rapatrier en lieu sûr, ils auraient massacré 30 000 habitants et fait 16 000 captifs, laissant 1 000 survivants. Même en tenant compte de l'exagération probable du bilan, on peut estimer que ville aurait compté plusieurs dizaines de milliers d'habitants.

des institutions de l'État y était moindre, en termes de dépenses locales des militaires en garnison. Nos informations sont moins précises que pour Antioche. Elles sont disponibles seulement lorsque sont évoqués les assauts réussis par les Turcs contre ces villes. En 1048, lors de l'attaque turque contre Arz, près de Théodosioupolis, cité remplie « de produits venant de Perse, d'Inde et du reste de l'Asie »[55], on voit le groupe des grands marchands peser de tout son poids pour que la ville ne soit pas évacuée, tant les enjeux économiques étaient lourds[56]. Aucune famille notable ne paraît avoir été originaire de ces cités[57]. À Arz, ce sont les riches marchands qui semblent prendre les décisions, pas l'aristocratie foncière.

Paradoxalement, nous sommes encore moins renseignés sur la vie urbaine dans les vieux thèmes romains, qui n'ont pas bénéficié d'informations fournies par les chroniqueurs locaux. Aucune ville ne semble atteindre un nombre d'habitants comparable à celui des villes de la frontière orientale. Les plus dynamiques, Smyrne, Éphèse, Attaleia, Amastris, Trébizonde, Cherson étaient des ports, ce qui souligne l'importance du commerce dans leur essor. Des fonctionnaires liés à cette activité, commerciaires et responsables de greniers publics *(hôrreiarioi)* demeuraient dans ces villes. Smyrne abritait des arsenaux qui employaient des charpentiers et tout le personnel nécessaire à la construction d'une flotte[58]. Cherson, assez isolée du reste de l'Empire, avait conservé des institutions qui remontaient à l'époque protobyzantine. Elles mettaient en valeur le groupe des *prôteuontés*, les notables qui gouvernaient la ville sous la surveillance du stratège. À nouveau, on supposera que ces privilégiés tiraient profit des échanges avec l'arrière-pays kiévain. Les autres centres notables des thèmes micrasiatiques, Nicée, Césarée, Dokeia, Kastamôn, Sébastè, Tarse, etc. devaient leur importance à leur rôle administratif comme métropoles ecclésiastiques, sièges d'un juge de thème et du personnel qui le servait, ou centres de garnison, mais aussi comme résidence de grandes familles aristocratiques et de leurs serviteurs. La majeure partie de la haute aristocratie semble avoir choisi de vivre sous la protection des murailles d'un *kastron*. En Occident, c'est très clair et explicable par la persistance du danger bulgare, relayé presque immédiatement par les invasions des Petchénègues et autres tribus nomades. Chaque fois qu'on peut identifier la résidence d'un aristocrate, elle est à l'abri d'une cité. En Orient, la sécurité est revenue assez tôt en Asie Mineure de l'Ouest, et ensuite dans toute l'Anatolie jusqu'aux premiers raids turcs en profondeur. Il semble toutefois que les aristocrates logeaient encore en ville. Césarée paraît la plus emblématique de ce type de ville. Lorsque les conjurés de 1057 vinrent trouver Isaac Comnène pour

55. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 114-115.

56. Scylitzes, p. 451-452 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 374-375. Skylitzès, qui appelle Artzé une κωμόπολις, sans doute parce qu'elle était sans rempart, affirme que 150 000 personnes auraient péri, nombre très exagéré même en tenant compte des paysans réfugiés, mais qui suppose une ville très peuplée. Aristakès de Lastivert, originaire de cette cité, décrit aussi son opulence et affirme que 150 prêtres ont été massacrés, autre indice d'un nombre important de fidèles (Aristakès de Lastivert, p. 67).

57. Un Théodosioupolitès attesté comme éparque au XIIe/XIIIe siècle (dernière édition Stavrakos, *Bleisiegel* [cité n. 8], no 88) et un Edessènos (Cheynet & Theodoridis, *Sceaux patronymiques* [cité n. 10], no 78) pourraient faire exception à cette règle. Le Basile Edessènos attesté au XIIe siècle provenait probablement d'Édessa, en Thessalie (Σ. Λαμπρος [S. Lampros], Ὁ Μαρκιανὸς κῶδιξ 524, *Νέος Ἑλληνομνήμων* 8, 1911, p. 3-59 et 113-192, ici p. 41-42).

58. L'émir turc Tzachas embaucha dans la ville un ingénieur et des artisans pour se faire construire une flotte de guerre (*Annae Comnenae Alexias*, p. 222).

qu'il prît la tête de leur mouvement, c'est à Kastamôn qu'ils se rendirent[59]. D'autres cités, comme Sébastée, ont bénéficié du transfert de l'aristocratie arménienne dans la première moitié du XIe siècle. Nous manquons de détail sur les implications sociales de ces développements, mais si d'une part il faut se méfier des nombres de migrants avancés par les chroniqueurs, il est assuré que l'*azatagound*, la noblesse entourant les princes, les a accompagnés dans leurs nouvelles demeures. H. Ahrweiler soulignait que ces Arméniens venus en masse ne se byzantinisèrent pas comme leurs prédécesseurs[60], ce qui est exact, mais ils eurent seulement quelques décennies pour s'intégrer et leur comportement fut plutôt loyal dans l'ensemble[61]. Les fouilles d'Amorion ont démontré qu'il faut se défaire de l'idée que seules les villes portuaires connaissaient un dynamisme renouvelé. La ville s'était relevée de ses ruines après 838 et était prospère aux Xe et XIe siècles. Des fragments de soie et une paire de boucles d'oreille en or ont été retrouvés dans des tombes[62]. Des aristocrates provinciaux y avaient assurément leur résidence, ce qui suppose l'établissement d'artisans et de commerçants capables de lui fournir les éléments qui lui permettaient de tenir son rang. Nous ne pouvons les identifier, mais une de ces familles, ou du moins certains de ses membres, quittèrent la région pour se rendre dans la capitale où ils furent désignés par le nom de leur ville d'origine[63], les Amôreianoi, comme beaucoup de nouveaux venus à Constantinople, qui connurent des fortunes diverses : les Amaseianoi d'Amasée, les Kolôneiatai de Colonée, les Dokeianoi de Dokeia, les Kastamonitès de Kastamôn, où les Comnènes possédaient un *oikos* familial…[64] La source de la richesse de cette aristocratie n'est pas spécifiée. Amorion a perdu au cours du Xe siècle son importance stratégique et il n'est sans doute resté qu'une garnison résiduelle, peut-être renforcée ou rétablie lors de l'invasion turque dans la seconde moitié du XIe siècle[65]. En revanche, elle était au centre d'une région d'élevage dont les surplus pouvaient être dirigés vers Constantinople, et un lieu de production viticole[66]. Le pillage de la cité par les Turcs, sous le règne de Romain IV

59. Scylitzes, p. 489 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 403.

60. Ahrweiler, Recherches (cité n. 2), p. 122-123.

61. Cf. dans ce volume Augé, Les Arméniens et l'Empire byzantin, p. 789-808.

62. Ch. Lightfoot, Business as usual? Archaeological evidence for Byzantine commercial enterprise at Amorium in the seventh to eleventh centuries, dans *Trade and markets in Byzantium*, ed. by C. Morrisson, Washington DC 2012, p. 177-191.

63. Un Amôreianos, sans doute prénommé Michel, fut patrice au XIe siècle : G. Schlumberger, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, p. 614, no 1 ; K. M. Κωνσταντόπουλος [K. M. Konstantopoulos], *Βυζαντιακὰ μολυβδόβουλλα τοῦ ἐν Ἀθήναις Ἐθνικοῦ Νομισματικοῦ Μουσείου*, Ἀθῆναι 1917, no 466. Le prénom est lisible sur un parallèle (Zacos [BnF] 36), à l'effigie de saint Pantéléèmôn comme les deux autres exemplaires.

64. Pour une liste plus complète sur les noms de famille forgés sur un toponyme en Orient, cf. J.-C. Cheynet, La perte de l'Asie Mineure au XIe siècle a-t-elle laissé des traces dans l'anthroponymie familiale ?, *SBS* 12, 2016, p. 1-12.

65. Parmi les monnaies recueillies lors des fouilles, il y a un nombre important de *folles* anonymes datant des années 1065-1080, même en tenant compte d'un trésor de 22 *folles* (Lightfoot, Business as usual [cité n. 62], p. 181).

66. Sur l'implication de l'aristocratie dans le commerce, cf. en dernier lieu D. Jacoby, The Byzantine social elite and the market economy, eleventh to mid-fifteenth century, dans *Essays in Renaissance thought and letters : in honor of John Monfasani*, ed. by A. Frazier & P. Nold, Leiden – Boston 2015, p. 67-86.

Diogène, et le massacre « d'un nombre indicible d'hommes » qui s'ensuivit, ont mérité d'être mentionnés par Michel Attaleiatès[67].

À Amasée, la venue de Roussel de Bailleul, le chef normand venu s'établir dans le thème des Arméniaques pour se protéger des Turcs, mais aussi pour s'éloigner de Constantinople où Michel VII le considérait comme un rebelle, jette une lumière sur la vitalité de la communauté urbaine. Lorsqu'Alexis Comnène, alors jeune général envoyé par Michel VII, vint pour arrêter Roussel, il dut engager un dialogue difficile avec les archontes (ἄρχοντες) de la ville auxquels il demandait de se cotiser pour racheter le Normand à l'émir turc qui le détenait. Nous ignorons tout de ces archontes sinon que, selon Nicéphore Bryennios, ils avaient du bien qu'ils voulurent conserver en se soumettant à Roussel et qu'ils étaient destinataires d'honneurs et de donations venant de l'empereur[68]. Ils ont donc plutôt le profil d'aristocrates fonciers que de riches marchands. Le fleuve traversant Amasée, l'Iris, leur permettait sans doute d'exporter leurs surplus agricoles vers le port de Sampsôn sur la mer Noire.

L'Occident

En Occident, les villes font pâle figure en comparaison de l'Orient. Cependant la fin des guerres bulgares fut un facteur de développement du commerce et la Via Egnatia retrouva son rôle d'axe fondamental de la traversée des Balkans par les Italiens ou les Français du Sud, favorisant l'essor de Dyrrachion et Thessalonique[69].

Sur le plan miliaire, ce sont Andrinople et Thessalonique qui correspondent le mieux à Antioche, car les plus grosses garnisons, avec leur encadrement d'un solide corps d'officiers, y furent installées face aux Bulgares. Nous ignorons tout de la composition sociale de la population à Andrinople, à l'exception du fait que la ville abritait les plus importantes familles d'Occident et leur suite. C'était la patrie du fameux groupe des « Macédoniens », qui comprenait principalement les Bryennioi, les Tornikioi, les Batatzai, les Tarchaneiotai, les Katakalôn. Il ne fait pas de doute que des artisans et des marchands fournissaient à ces centaines de personnes les produits dont ils avaient besoin. L'armée bulgare de Samuel, quand elle s'empara de la ville, semble avoir pris un beau butin, le jour de la foire annuelle organisée par la cité[70]. Le rayonnement de ces familles s'étendait à toute la Thrace, car une parente du rebelle Nicéphore Bryennios, l'épouse d'un Batatzès, s'efforça de rallier au prétendant sa ville de résidence, Rhaidestos[71].

La situation de Thessalonique reste presque aussi mal connue[72], mais elle disposait d'un atout supplémentaire, un port qui, par la vallée du Vardar, constituait le débouché

67. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 95.

68. Bryennios, *Histoire*, p. 191.

69. J. Shepard, Communications across the Bulgarian lands : Samuel's poisoned chalice for Basil II and his successors, in *South-Eastern Europe of the second half of the 10th-beginning of the 11th centuries : history and culture*, [ed.] B. Gjuzelev & G. Nikolov, Sofia 2015, p. 225-229.

70. Scylitzes, p. 346 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 289.

71. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 188.

72. Pour la dernière étude sur la ville, cf. A. Κωνσταντακοπουλου [A. Konstantakopoulou], *Βυζαντινή Θεσσαλονίκη : χώρος και ιδεολογία*, Ιωάννινα 1996. Il n'y a que peu d'informations sur la société.

des productions des Bulgares. Les deux bornes que constituent les prises de la ville en 904 et en 1185 donnent un aperçu ponctuel de sa situation économique.

Dans les deux cas, le butin fut considérable et le nombre de captifs important, ce qui suggère que, dès le début du xe siècle, la ville comptait un grand nombre d'habitants, qui en faisait la capitale des Balkans[73]. L'importance économique est soulignée par l'abondance exceptionnelle des sceaux conservés de commerciaires, d'*abydikoi*, etc., datés du xe siècle[74]. Elle est aussi soulignée pour le xiie siècle par les critiques acerbes d'Eustathe, métropolite de Thessalonique, contre l'esprit de lucre qui atteint jusqu'aux moines de sa cité. La ville drainait le commerce de l'arrière-pays bulgare qui connaît un bel essor, une fois la paix revenue en 1018. Malheureusement, nous ne disposons que de peu de renseignements qui permettraient une analyse plus fine de l'évolution sociale, en dehors de cette impression d'enrichissement progressif. Il est cependant possible d'esquisser la hiérarchie sociale de la ville. Au sommet, les représentants des deux pouvoirs à l'échelle de l'Empire, le duc et le métropolite et leur entourage. Les premiers, choisis au xie siècle parmi les généraux les plus illustres, restaient au plus quelques années seulement, tandis que les seconds étaient plus stables. En dessous, toute une aristocratie locale, bénéficiant de dignités impériales un peu déclassées, tenait son rang grâce à ses biens immobiliers. Ensuite venaient les artisans et les marchands et on pourrait mettre au même niveau, même si leurs occupations étaient fort différentes, le clergé urbain et le petit groupe des notaires. On s'est interrogé sur l'existence de corporations dans les provinces de l'Empire, sans aboutir à une conclusion définitive tant les sources sont ambiguës lorsqu'elles mentionnent des groupes d'artisans[75]. Dès 904, le butin des Sarrasins comprenait une montagne de soieries et de lin brodé, indice de la présence d'une couche de la population à la fois nombreuse et riche[76]. Les moines au xiie siècle n'auraient pas résisté à la tentation de participer aux échanges commerciaux intenses[77].

Grâce aux archives des monastères athonites qui furent souvent en relation avec les habitants de la cité, principalement pour des acquisitions foncières par achats, échanges parfois ou donations, nous atteignons la strate aristocratique locale, qui se repère, non tant par l'étalage de ses richesses, souvent médiocres en fait, que par la détention de dignités assez secondaires. Pour les mêmes raisons documentaires, la sauvegarde d'archives, le même phénomène peut être observé dans l'Italie byzantine et semble concerner des personnages encore plus modestes qu'à Thessalonique[78]. À Thessalonique, en 1112,

73. La capacité théorique d'accueil était de 80 000 habitants au plus à l'intérieur des murailles, mais il y avait aussi des extensions hors les murs possibles. Pour le xie siècle, il semble difficile d'envisager une population qui aurait dépassé les 50 000 âmes.

74. I. Koltsida-Makre, Ἡ βυζαντινή Θεσσαλονίκη μέσα από τη σιγιλλογραφική μαρτυρία (8ος-10ος αι.), *Ὀβολός* 4, 2000, p. 243-267.

75. G. Maniatis, The domain of private guilds in the Byzantine economy, tenth to fifteenth centuries, *DOP* 55, 2001, p. 351-357.

76. *Ioannis Caminiatae De expugnatione Thessalonicæ*, rec. G. Böhlig (CFHB. Series Berolinensis 4), Berolini 1973, p. 50.

77. *Eustathii Thessalonicensis De emendanda vita monachica*, rec. germaniceque vertit K. Metzler (CFHB 45), Berolini 2006, p. 46-48.

78. A. Peters-Custot, Titulatures byzantines en Pouille et en Calabre, dans *L'héritage byzantin en Italie (viiie-xiie siècle). 2, Les cadres juridiques et sociaux et les institutions publiques*, études réunies par J.-M. Martin, A. Peters-Custot et V. Prigent (CEFR 461), Rome 2012, p. 643-658.

Eudocie, fille du patrice et *épi tou Panthéou* Bouriôn, épouse du protospathaire Étienne Rasopôlès, vend un de ses biens, d'une valeur – peut-être sous-estimée – de 28 hyperpères, à l'higoumène du monastère de Docheiariou. Ces Thessaloniciens n'apparaissent pas parmi les sigillants connus, ce qui montre la modestie de leur statut. Ces familles, autrement inconnues, en côtoient d'autres déclassées, comme en témoigne un autre acte des archives de Docheiariou qui concerne un échange de biens fonciers, en 1117, entre Docheiariou et le couple formé par le proèdre Nicéphore Bourtzès et Anne, fille du proèdre Nicolas Splèniarios[79]. Les noms de ces deux lignées sont bien connus, mais les branches présentes à Thessalonique ont perdu de leur éclat, si l'on prend en compte leurs dignités très dévaluées et l'illettrisme, réel ou supposé, de l'épouse. Les métropolites de Thessalonique avaient de très importants revenus, puisqu'une enquête, sous Michel IV, révéla que l'un d'eux, Théophane, aurait accumulé un trésor de 3 300 livres d'or[80]. Ils pouvaient donc entretenir un personnel abondant, peuplant des institutions calquées sur le patriarcat, comprenant, par exemple, un *prôtekdikos* et de très nombreux diacres, dont on retrouve souvent les signatures au bas des documents athonites. Ce clergé desservait les très nombreuses églises et monastères de Thessalonique[81].

L'Occident ne disposait pas d'autres agglomérations très peuplées, mais tout un ensemble de cités comptant quelques milliers d'habitants, dont le plus grand nombre des ports ou des villes proches de la mer, comme Monemvasie[82], Athènes, Corinthe[83], Dyrrachion, Butrint, Mésemvria, Anchialos, qui cumulaient des fonctions administratives et commerciales. Les monographies urbaines sont encore rares et il est difficile de donner un bilan sociologique global de ces petites agglomérations. Par exemple, Athènes est au XIe siècle une cité dynamique, si l'on en juge par le nombre d'églises en service à cette date, sans doute plusieurs dizaines, dont certaines étaient monastiques. Elles se trouvaient presque toutes dans l'enceinte de Valérien, qui donnait peut-être encore aux habitants un sentiment de sécurité. De même, l'habitat n'était pas concentré sur l'Acropole, car les archéologues ont découvert de nombreuses maisons médiévales sur le site des grands ensembles monumentaux de l'Antiquité[84]. Toutefois, il n'avait jamais été utile de remettre en service l'aqueduc d'Hadrien[85]. Il est probable que la description de la société athénienne qu'offrent les lettres du métropolite Michel Chôniatès à la fin du XIIe siècle s'applique déjà à la ville du siècle précédent. L'icône de la Vierge *Athèniôtissa* qui ornait la cathédrale[86]

79. *Docheiariou*, nos 3 et 4.

80. Scylitzes, p. 402; Skylitzès, *Empereurs,* p. 333.

81. Ils fournissent la majeure partie des témoins signataires des actes athonites concernant des transactions foncières.

82. H. Kalligas estime à 7 000 habitants la capacité d'accueil du rocher de la ville et considère qu'à son apogée le port aurait pu compter 20 000 habitants, ce qui semble optimiste (Monemvasia, seven-fifteenth centuries, dans *EHB*, p. 884).

83. G. D. R. Sanders estime que la population de Corinthe a pu évoluer entre 2 000 à 3 000 habitants au début du IXe siècle à 15 000-20 000 au XIIe siècle (Corinth, dans *EHB*, p. 654).

84. Χ. Μπουρας [Ch. Bouras], *Βυζαντινή Ἀθήνα, 10ος-12ος αἰ.*, Αθήνα 2010, p. 120-122.

85. *Ibid.*, p. 49.

86. Michel Chôniatès orna son sceau d'une représentation de cette icône (Laurent, *Corpus* 5, 1, no 607).

faisait l'objet d'un pèlerinage et était suffisamment fameuse au siècle précédent pour lui valoir la visite de Basile II, victorieux des Bulgares[87].

Il est donc difficile de décrire en détail les strates sociales de ces petites villes. L'apogée de Thèbes et Corinthe se situe au XIIe siècle lorsqu'elles abritent de nombreux ateliers de soieries, qui attirent les marchands italiens. À Thèbes, la communauté juive se serait élevée à deux mille personnes. Il est difficile de connaître la situation de la ville au siècle précédent, mais les Vénitiens étaient déjà présents[88] et les soieries de Thèbes et de Corinthe sont clairement évoquées dans le *Timarion* en 1110 qui décrit la foire de Thessalonique à la Saint-Dèmètrios[89]. La plupart d'entre eux résidaient à n'en pas douter dans la ville. La croissance de Thèbes s'appuie sur la production agricole des riches terres du lac Copaïs et la production artisanale. Le cadastre de Thèbes, document exceptionnel pour une analyse de l'élite foncière d'une ville provinciale[90], fait paraître de nombreux propriétaires terriens locaux, dont certains portaient des dignités impériales, mais le seul nom vraiment célèbre, celui de Maniakès, évoque une lignée établie dans le thème des Anatoliques[91]. Cependant certains noms de familles aristocratiques apparaissent, repérables entre autres par l'obtention de dignités. Certaines se sont déjà mises au service de l'empereur, ce qui témoigne de l'essor récent de l'aristocratie des thèmes de l'Hellade et du Péloponnèse, tandis que d'autres ne sont pas encore implantées dans l'administration impériale, notamment dans les bureaux de la capitale. Citons les noms de Léobachos, Galatôn, Karmalikès, Pardos[92]… Aucune de ces familles, sauf peut-être les Pardoi, ne peut se comparer aux grandes lignées de l'aristocratie micrasiatique.

Dyrrachion, d'où partait la Via Egnatia, a constitué au XIe siècle un objectif militaire au moment des affrontements entre Basile II et Samuel d'une part, puis entre Alexis

87. Scylitzes, p. 364. Skylitzès, *Empereurs*, p. 303.

88. *Documenti del commercio veneziano nei secoli XI-XIII*, a cura di R. Morozzo della Rocca & A. Lombardo, Roma 1940, t. 1, p. 11-12.

89. D. Jacoby, Silk in western Byzantium before the Fourth Crusade, *BZ* 84-85, 1991-1992, p. 452-500, ici p. 462.

90. Neville, *Authority* (cité n. 20), p. 59-62.

91. N. Svoronos, Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux XIe et XIIe siècles : le cadastre de Thèbes, *BCH* 83, 1959, p. 1-145, repris dans Id., *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire byzantin* (Variorum CS 15), London 1973, no III, p. 36.

92. Sur Léobachos, cf. N. Oikonomidès, The first century of the monastery of Hosios Loukas, *DOP* 46, 1992, p. 245-255, repris dans Id., *Social and economic life in Byzantium*, ed. E. Zachariadou (Variorum CS 799), Aldershot 2004, no III. Théodore, devenu le moine Théodose, était un ancien catépan. Sur Galatôn, voir la dernière édition de la bulle de Joël Galatôn et son commentaire : V. S. Šandrovskaja, W. Seibt, unter Mitarbeit von N. Seibt, *Byzantinische Bleisiegel der Staatlichen Eremitage mit Familiennamen. 1, Sammlung Lichačev. Namen von A bis I* (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik 10, 1), Wien 2005, no 86. Sur Karmalikès, voir le sceau de Théodore, protospathaire, *hypatos* et vestiarite : Stavrakos, *Bleisiegel* (cité n. 8), no 113. Sur Pardos, en dehors du malheureux catépan d'Italie envoyé vers Georges Maniakès en 1043 (Scylitzes, p. 428 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 356), sont connus, entre autres, par leurs bulles, un stratège de Thrace de la fin du IXe siècle (*DOSeals* 1.71.33), qui fut sans doute aussi drongaire de la Veille (DO 55.1.1602, inédit) et domestique des Scholes (DO 58.106.4222, inédit), un protonotaire des Thracésiens (*DOSeals* 3.2.36), Georges et Léon (I. Jordanov, *Corpus of Byzantine seals from Bulgaria. 2, Byzantine seals with family names*, Sofia 2006, nos 558 et 559), un curateur de Séleucie (I. Γ. Λεοντιαδης [I. G. Leontiades], *Μολυβδόβουλλα του Μουσείου βυζαντινού πολιτισμού Θεσσαλονίκης* (Βυζαντινά κείμενα καὶ μελέται 40), Θεσσαλονίκη 2006, no 33)…

Comnène et les Normands. Les Latins, Amalfitains et Vénitiens, se sont établis en grand nombre au point de former la majorité des habitants au moment de l'offensive de Guiscard, si bien qu'Alexis Comnène leur confia la défense de la ville après sa défaite[93]. Cette installation suggère une intense activité économique depuis que la paix, en 1018, a rendu sûr l'arrière-pays. Auparavant, la cité abritait déjà un groupe d'archontes influents. Le tsar Samuel avait eu un fils, Gabriel, d'Agathe, capturée à Larissa, fille de Chrysèlios, qui préféra cependant livrer la ville à Basile II. Ce dernier en échange promut les deux fils de Chrysèlios à la dignité très élevée de patrice[94]. C'est un bon indice de la puissance de l'élite locale qui semble sans équivalent jusqu'à Thessalonique et Andrinople.

Aucune famille aristocratique notable, sauf les Pardoi, ne paraît, en effet, émerger de ces centres régionaux, même si, à titre individuel, certains se distinguaient à la cour, comme ce Georges le Corinthien, qui fut préteur des Arméniaques, auquel fit appel Nikoulitzas le Jeune, pour négocier son pardon à la suite d'un engagement malheureux dans une rébellion[95].

La société constantinopolitaine[96]

Constantinople, « La Ville Reine », constitue nécessairement le principal observatoire des évolutions des sociétés urbaines de l'Empire. Les informations la concernant sont évidemment beaucoup plus diversifiées que pour les villes de province, mais encore insuffisantes et laissent la place à de nombreuses hypothèses et interprétations.

L'échelle de la ville est incomparable, quoiqu'il soit impossible d'en chiffrer la population, mais elle était bien supérieure à 100 000 habitants dès le début du XIe siècle, peut-être atteignait-elle le double. Paul Magdalino a rassemblé les données qui démontrent la croissance démographique depuis le Xe siècle, les nouvelles fondations monastiques, la nécessité d'augmenter les ressources en eau[97] et insiste sur l'impulsion donnée par Alexis Comnène[98].

La capitale connut une crise frumentaire sévère sous le règne de Michel VII, lorsqu'elle fut privée de son hinterland asiatique par les raids turcs, au moment où sa population était gonflée par les réfugiés, et, du côté européen, le ravitaillement fut peut-être troublé par les révoltes des généraux de l'armée d'Occident, Nicéphore Bryennios et Nicéphore Basilakios[99]. La situation fut rétablie au cours du règne d'Alexis Comnène. L'importance de la crise conforte l'idée d'une population nombreuse ayant besoin de ses deux greniers

93. *Annae Comnenae Alexias*, p. 140.

94. Scylitzes, p. 342-343 ; Skylitzès, *Empereurs,* p. 286.

95. Kekaumenos, éd. Litavrin, p. 254 et 266. Korinthios est un nom de famille, car on connaît un Léon contemporain de Georges (collection privée).

96. Je ne reprendrai pas systématiquement tous les aspects abordés dans une contribution donnée lors d'un colloque tenu à Oxford en 2012 : Social change in Constantinople in the eleventh century, dans *Social change in town and country in Byzantium in eleventh-century Byzantium*, ed. by J. Howard-Johnston (à paraître à Oxford en 2018).

97. P. Magdalino, Medieval Constantinople, dans Id., *Studies on the history and topography of Byzantine Constantinople*, Aldershot 2007, nº I, p. 61-75.

98. *Ibid.*, p. 76-86.

99. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 162-163.

à blé, la Bithynie et la Thrace[100]. Une si grande ville implique une société composée de nombreux groupes bien différenciés.

Les étrangers

Il est toujours difficile d'apprécier la part des non Grecs dans la population de la capitale, car il faut y inclure les étrangers à proprement parler, comme les Latins ou les Arabes, mais aussi les juifs, les Arméniens, les Syriens, les Ibères, qui vivent dans l'Empire et sont sujets du *basileus*[101]. Le nombre des étrangers a probablement augmenté, mais sans doute pas dans des proportions plus importantes que celui des habitants grecs. La répartition a un peu changé avec l'accroissement des visiteurs latins, mais les Orientaux continuaient d'être attirés par la capitale. Médecins et astrologues venaient non seulement de Syrie, mais d'au-delà des frontières, de l'Égypte ou de la Perse[102]. Des frictions entre les différents groupes survenaient, mais elles étaient assez rarement provoquées par des motifs religieux. Des musulmans, qui n'étaient pas seulement des prisonniers de guerre, séjournaient constamment dans la capitale. Parmi eux, des marchands venaient d'Égypte, mais aussi de Syrie[103]. Ils étaient à ce point intégrés à la vie locale qu'ils participèrent aux émeutes de 1042 et 1044[104]. Ils possédaient une mosquée et, si un conflit survint, ce fut à propos du souverain au nom duquel on prononçait le sermon du vendredi, la *khutba*, le Turc sunnite l'emportant sur le Fatimide chiite. Les juifs, qui s'étaient établis nombreux depuis le xe siècle, furent expulsés de la ville, en même temps que les musulmans, et relégués à Péra par Constantin Monomaque. La raison invoquée était sans rapport avec la religion, puisqu'ils étaient accusés d'avoir participé à l'émeute de 1044 qui avait failli renverser l'empereur depuis peu au pouvoir. Ils continuèrent en fait à être présents dans la capitale après cette date[105].

Les Latins vinrent de plus en plus nombreux dans la capitale depuis que les empereurs les enrôlaient en grand nombre pour former ses *tagmata* de cavalerie et que les pèlerins se pressaient sur la route de Jérusalem. Les soldats latins restaient peu de temps à Constantinople, assez démilitarisée tant que les Turcs ne furent pas directement menaçants. Le plus gros contingent, celui des Varanges, était composé, à l'origine, de Rôs, mais aussi d'hommes du Nord, comme le Norvégien Harald, avant que ne prédominent les Anglais et les Danois. Les pèlerins ne s'établissaient pas durablement, sauf s'ils entraient pour

100. Sur le ravitaillement de Constantinople, cf. P. Magdalino, The grain supply of Constantinople, ninth-twelfth centuries, dans *Constantinople and its hinterland : papers from the twenty-seventh Spring Symposium of Byzantine studies, Oxford, April 1993*, ed. by C. Mango and G. Dagron, Aldershot 1995, p. 35-47, repris dans Id., *Byzantine Constantinople* (cité n. 97), no IX.

101. A. Laiou, L'étranger de passage et l'étranger privilégié à Byzance, xie-xiie siècles, dans *Identité et droit de l'autre,* ed. by L. Mayali (Studies in comparative legal history), Berkeley 1994, p. 69-88, repris dans Ead., *Byzantium and the other : relations and exchanges*, Aldershot 1992, no II.

102. P. Magdalino évoque des astrologues persans ou égyptiens actifs au xie siècle (*L'orthodoxie des astrologues* [cité n. 43], p. 100-102).

103. Cf. dans ce volume Jacoby, Byzantine maritime trade, p. 638-643.

104. *The Chronography of Gregory Abû'l Faraj, the son of Aaron, the Hebrew physician, commonly known as Bar Hebraeus*, transl. by E. A. Wallis Budge, London 1932, p. 203.

105. D. Jacoby, The Jews of Constantinople and their demographic hinterland, dans *Constantinople and its hinterland* (cité n. 100), p. 223-225, repris dans Id. *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean*, Aldershot 2001, n° IV.

quelques années au service de l'empereur, mais vu leur nombre, il s'en trouvait toujours qui séjournaient dans la capitale. Les marchands italiens, principalement amalfitains et vénitiens, qui n'étaient pas tout à fait des étrangers aux yeux des Byzantins, venaient plus nombreux, d'autant que Venise obtint d'Alexis Comnène des privilèges. La colonie vénitienne restait toutefois modeste à en juger par l'étendue du quartier qui leur était octroyé et n'avait pas encore connu son développement spectaculaire à partir du règne de Manuel Comnène. C'est pour tous ces Occidentaux que des églises de rite latin étaient en service dès avant 1054.

Beaucoup de chefs latins au service de l'Empire n'intégrèrent pas les rangs de l'aristocratie avant 1081. Pour l'instant, nous ne connaissons pas de descendants de Hervé, de Roussel de Bailleul ou de Crispin pour prendre les trois principaux. Seul Humbert, Normand d'Italie, fit souche, et son fils Constantin devint l'un des principaux lieutenants d'Alexis Comnène. En revanche, cet empereur sut attirer à sa cour de nombreux Normands de l'entourage des Hauteville qui donnèrent des lignées durables, tels les Rhallai, les Rogérioi, les Gidoi… La présence latine à la cour de Constantinople se renforça donc considérablement.

Les chrétiens orientaux avaient toujours trouvé le chemin de la capitale et y avaient reçu un excellent accueil, obtenant des postes et souvent des épouses pour les plus notables d'entre eux[106]. Mais les marchands et artisans formaient le gros des colonies établies dans la capitale. Nous n'avons que peu d'informations concrètes sur ces communautés, sinon qu'elles accueillaient leurs compatriotes dans la capitale. Leur nombre est inconnu. Ainsi, les Arméniens n'auraient, semble-t-il, disposé que d'une église sous Alexis Comnène, ce qui suggère une petite communauté[107], mais est-ce la conséquence de la perte de l'Asie Mineure ? Les Arméniens n'étaient-ils pas plus nombreux au milieu du XIe siècle, lorsqu'ils participèrent aux émeutes de 1044 ? En revanche, il est certain que les Alains étaient plus nombreux depuis la venue de Marie d'Alanie, épouse de Michel VII puis de Nicéphore Botaneiatès, et de tout un contingent de soldats.

La présence des Orientaux ou d'aristocrates de souche orientale est proportionnellement beaucoup plus forte au Palais. Ainsi, le Géorgien Grégoire Pakourianos séjourna fréquemment dans la capitale entre des commandements provinciaux, mais sa troupe personnelle, pour laquelle il fonda le monastère de Bačkovo, ne l'accompagnait sûrement pas, à l'exception de quelques gardes du corps. Certains Orientaux, comme les Sénachérim/Artzrouni, se réfugièrent à Constantinople en raison de l'invasion turque. Le cosmopolitisme de la cour ne fut jamais plus étendu que sous les Comnènes et la présence des étrangers plus voyante dans les rues de Constantinople[108].

106. En cas de conflit, ils faisaient appel aux tribunaux de la capitale. Deux cas de la *Peira* concernent des *ethnikoi*, dont l'un est Géorgien, dont les dispositions testamentaires sont contestées par leurs veuves (A. E. Laiou, Institutional mechanisms of integration, dans *Studies in the internal diaspora of the Byzantine Empire*, ed. by H. Ahrweiler and A. E. Laiou, Washington DC 1998, p. 161-181, ici p. 164-165).

107. Cf. Augé, Les Arméniens et l'Empire byzantin, p. 589-808 dans ce volume.

108. Jean Tzétzès, le poète, qui vivait au temps de Jean II et Manuel Comnène, entendait parler les langages les plus divers, en se promenant dans sa ville (*Ioannis Tzetzae Historiae*, rec. P. A. M. Leone, Napoli 1968, p. 528 ; cf. G. Dagron, Formes et fonctions du pluralisme linguistique [Byzance, VIIe-XIIe siècle], dans Id., *Idées byzantines* [Bilans de recherche 8, 1], Paris 2012, p. 233-264, ici p. 261-264).

Les classes populaires

Elles se distinguaient de l'aristocratie, mais aussi des artisans et des marchands aisés qui employaient du personnel, même si les Byzantins les plaçaient dans la même catégorie des « gens de l'*agora* ». Elles formaient la majorité de la population : ouvriers des ateliers, surtout textiles, tanneurs, les « βαναύσοι », petits marchands, pêcheurs de la Propontide, marins, personnel des grands *oikoi*, bas clergé, moines ordinaires, prostituées, mendiants, etc. Cependant les informations les concernant sont singulièrement absentes, le *Livre de l'éparque* concernant surtout les gens de métiers, responsables des ateliers et des boutiques. Les salaires de ces couches populaires étaient modestes, jusqu'à une pièce d'or par mois au mieux, juste le gîte et le couvert pour les apprentis, alors que pour les membres des corporations, les revenus égalaient ceux des petits dignitaires[109]. Les plus démunis furent recueillis dans des institutions charitables plus nombreuses, presque chaque empereur construisant un nouvel *oikos*, dont une partie des ressources était destinée à soulager la misère des plus infortunés par la construction d'hospices et d'hôpitaux, la remise de quelque nourriture ou de quelques piécettes lors des fêtes. Alexis ne dérogea pas à la règle, en réformant l'Orphanotropheion. Cet effort était soutenu par les plus riches Constantinopolitains, comme en témoignent les tessères de distribution conservées[110].

Des tensions sociales se manifestaient, que l'on perçoit dans les moments de troubles, lorsque les palais des grands personnages sont pillés. Dans ses poèmes, Christophore de Mytilène, qui écrit dans la première moitié du XIe siècle, exprime un sentiment d'injustice sociale, et se moque des gens aisés, dont pourtant il fait lui-même partie comme juge, des clercs incultes, des soldats cupides…[111]

Michel Psellos a décrit la fête de sainte Agathe célébrée par des ouvrières du textile[112], qui suggère que certains métiers modestes célébraient la fête de leur saint patron, comme les métiers « nobles », tels celui, beaucoup plus restreint, des notaires[113]. N. Oikonomidès rappelle la distinction entre les travailleurs manuels, organisés en *sômateia* et ceux qui ne travaillaient pas de leurs mains, par exemple les importateurs d'étoffes syriennes, regroupés en *systémata*[114].

109. Un boulanger gagnait sans doute autour de 30 *nomismata* par an (M. Kaplan, Les artisans dans la société de Constantinople aux VIIe-XIIe siècles, dans *Byzantine Constantinople : monuments, topography and everyday life*, ed. by N. Necipoğlu (The medieval Mediterranean 33), Leiden – Boston – Köln 2001, p. 245-260, ici p. 258-259, repris dans M. Kaplan, *Byzance : villes et campagnes*, Paris 2006, p. 306-307.

110. J. Nesbitt, Byzantine copper tokens, *SBS* 1, 1987, p. 67-75.

111. N. Oikonomides, Life and society in eleventh-century Constantinople, *Südost-Forschungen* 49, 1990, p. 1-14, repris dans Id., *Society, culture and politics in Byzantium*, ed. by E. Zachariadou (Variorum Reprints), Aldershot 2005, no XXI ; C. Livanos, Justice, equality and dirt in the poems of Christopher of Mytilene, *JÖB* 57, 2007, p. 49-73.

112. A. Laiou, The festival of « Agathe » : comments on the life of Constantinopolitan women, dans *Βυζάντιον : αφιέρωμα στον Ανδρέα Ν. Στράτο*, Αθήναι 1986, I, p. 111-122 repris dans Ead., *Gender, society and economic life in Byzantium* (Variorum CS 370), Aldershot 1992, no III.

113. Lors de l'avènement de Michel V, qui cherche l'appui du peuple de Constantinople après avoir évincé l'impératrice Zôè, Michel Psellos distingue deux catégories que le basileus voudrait rallier : le « τὸν ἀπόλεκτον δῆμον » et les gens des « βαναύσων τεχνῶν » (Psellos, *Chronographia*, p. 88).

114. N. Oikonomidès, Un vaste atelier : artisans et marchands, dans *Constantinople 1054-1204 : tête de la chrétienté, proie des Latins, capitale grecque*, dir. par A. Ducellier et M. Balar, Paris 1996, p. 104-135, ici p. 105.

Les élites dirigeantes

À Constantinople, les sources, même narratives, apportent des éléments d'information sur les rapports sociaux dans la capitale. Le célèbre manuel d'histoire byzantine de Georges Ostrogorsky a rendu classique l'opposition entre ces deux parties de l'élite gouvernementale byzantine, le *politikon* et le *stratiôtikon génos*. Le savant suggérait que la politique d'expansion militaire conduite par les trois grands empereurs guerriers, Phocas, Tzimiskès et Basile II, avait été abandonnée par les épigones de ce dernier sous l'influence de ce qu'il appelait « la noblesse civile » et avait conduit au déclin de l'armée thématique et à l'incurie en matière de défense. Il voyait en ce phénomène la cause majeure du déclin accéléré de l'Empire dans le dernier tiers du XIe siècle[115]. Hélène Ahrweiler notait que « les frontières entre les deux *génè* restent malgré tout floues, arbitraires et confuses »[116]. Elle ajoutait toutefois que « la séparation se cristallise et devient donc consciente, mais c'est quand le *politikon génos*, c'est-à-dire l'élite administrative, semble acquérir de l'influence, tandis que le *stratiôtikon* est en perte de vitesse. » La *Chronographie* de Psellos est effectivement construite largement sur cette opposition, et valorise le *politikon*, d'autant plus que l'auteur se considérait, somme toute à juste titre, comme l'un des membres les plus éminents de ce groupe.

Le travail pionnier d'Alexandre Kazhdan, d'abord publié dans un petit livre rédigé en russe, puis rendu plus accessible dans une version élargie en italien, a tout à la fois offert un grand nombre de données prosopographiques nouvelles et des interprétations neuves. Les grandes lignées sont de mieux en mieux connues, ce qui permet de suivre non plus une personnalité brillante, mais tout un groupe. Grâce à cet élargissement de la perspective, il est plus facile de répondre à la question sur la division entre les deux *génè*. Comme Hélène Ahrweiler l'avait conjecturé, la séparation entre les deux est brouillée, mais elle ne se précise pas au cours du siècle. Il y a quelques lignées spécialisées, comme les Dalassènoi ou les Comnènes qui forment exclusivement des officiers, ou les Chrysobergai qui ne fournissent que des juges ou des évêques. Cependant chez les Argyroi, les officiers, majoritaires jusqu'à Romain III, cohabitent avec les juges[117] et, à l'inverse, chez les Xiphilinoi, qui fournissent ecclésiastiques et administrateurs civils, se glisse un commandant à Thessalonique[118]. Et des alliances matrimoniales unirent des familles à tradition civile à celles qui avaient une vocation militaire. Une Makrembolitissa[119], Eudocie, épousa successivement Constantin Doukas, puis Romain Diogène. Constantin Doukas avait été auparavant le conjoint

115. Cf. dans ce volume J. HALDON (L'armée au XIe siècle : quelques questions et quelques problèmes, p. 581-592), qui commente le prétendu déclin des armées impériales.

116. AHRWEILER, Recherches (cité n. 2), p. 107.

117. J.-C. CHEYNET & J.-F. VANNIER, Les Argyroi, *ZRVI* 40, 2003, p. 57-90, repris dans J.-C. CHEYNET, *Société*, p. 525-561. Romain Argyre, le futur empereur, avait accompli une belle carrière de juge, culminant avec la charge d'éparque, tandis qu'au même moment Basile, son frère, occupait les charges de catépan d'Italie, puis de catépan du Vaspourakan, thème nouvellement créé.

118. Sur les Xiphilinoi, cf. A.-K. WASSILIOU-SEIBT, Die Familie Xiphilinos im 11. Jahrhundert : Der Beitrag der Siegel, dans *Les réseaux familiaux : Antiquité tardive et Moyen Âge*, éd. par B. Caseau (MTM 37), Paris 2012, p. 307-324 (p. 311-312 pour Bardas).

119. Sur les Makrembolitai, cf. H. HUNGER, Die Makremboliten auf byzantinischen Bleisiegeln und in sonstiger Überlieferung, *SBS* 5, 1998, p. 1-28. Ils occupèrent beaucoup de charges judiciaires, notamment en province.

d'une Dalassène[120]. Si nous connaissions l'ensemble des unions au sein de la haute société constantinopolitaine, nous constaterions que toutes les familles étaient liées par des parentés plus ou moins proches. Le *Tomos* de Sisinnios qui accentue les interdictions de mariage pour cause de consanguinité prend ici toute sa signification et a renforcé le contrôle des mariages au sein de l'aristocratie proche du pouvoir[121].

La haute administration constantinopolitaine n'est pas immuable. Les carrières sont plus monolithiques, à la différence de l'époque précédente où un fonctionnaire pouvait occuper des charges civiles avant d'obtenir une fonction militaire ou vice versa. Désormais, à très peu d'exceptions près, un civil ou un militaire restait toute sa vie cantonné à ses compétences initiales. Les sceaux de certains fonctionnaires, qui sont à la fois stratège et juge, ne contredisent pas cette affirmation, mais démontrent que certains thèmes, à l'abri des invasions, sont largement démilitarisés[122].

De manière polémique, le Continuateur de Skylitzès, sans doute Skylitzès lui-même, haut fonctionnaire civil servant durant les premières décennies du règne d'Alexis, prétend que, sous Constantin X, le souverain se passionnait pour les procès ainsi que les affaires fiscales, ce qui incita les soldats à devenir des avocats et spécialistes de ces domaines[123]. Pour Skylitzès, rédigeant son *Histoire* sous le règne d'Alexis, il s'agit sans doute de discréditer subrepticement la politique des Doukai, une famille à la fois alliée et rivale des Comnènes. Dans les faits, aucun des officiers connus à cette date n'a abandonné la carrière des armes.

Les agents de l'administration civile sont devenus plus nombreux pour plusieurs raisons, d'une part la multiplication des thèmes, même si les petits thèmes « arméniens » ne disposaient que d'une administration réduite ou étaient regroupés, et la constitution de vastes catépanats ou duchés à partir de la seconde moitié du x[e] siècle et d'autre part l'augmentation très sensible des biens de l'empereur et du fisc, par effet des conquêtes et de la gestion directe des terres klasmatiques ou confisquées, phénomène qui a multiplié les charges de curateurs ou *pronoètai*. Il semble également que le nombre de notaires et de chartulaires entourant les juges de thèmes ait augmenté dans la mesure où le juge est devenu le fonctionnaire le plus puissant du thème, au lieu et place du stratège. Le recrutement s'est donc nécessairement élargi au-delà du cercle de la vieille aristocratie sénatoriale de Constantinople, favorisé par le développement de l'éducation[124], mais les sceaux montrent que les charges les plus importantes, celles de juge, sont restées pour l'essentiel aux mains d'un petit groupe de familles qui accumulaient les fonctions, les Radènoi, les Hexamilitai, les Chrysobergai, les Kataphlôroi, Xèroi, Serbliai, Gymnoi, Promountènoi…

Constantinople jouissait d'une position privilégiée en matière d'éducation par le nombre des écoles en activité et par le monopole des institutions éducatives de très

120. Scylitzes, p. 396; Skylitzès, *Empereurs*, p. 328.

121. A. Laiou, *Mariage, amour et parenté à Byzance aux XI[e]-XIII[e] siècles* (MTM 7), Paris 1992, p. 21-66.

122. Par exemple, Basile Machètarios juge et catépan de Mélitène et Lykandos (*DOSeals* 4.53.5), Constantin catépan de Mélitène et *anagrapheus* (pas nécessairement de Mélitène) (Zacos 2, n° 438), Grégoire (?) Radènos, stratège et juge des Optimates (Campagnolo-Pothitou & Cheynet, *Sceaux Zacos* [cité n. 10], n° 146), un Christophe *o tou* Kataphlôrou, stratège et juge des Optimates [Zacos (BnF) 283].

123. Scylitzes continuatus, p. 112; *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 60-61.

124. M. Grünbart, Byzantine (urban) aristocracy and its attitudes towards literacy, dans *New approaches to medieval urban literacy : 2-3 June 2008*, Brussel 2013, p. 53-60.

haut niveau, telle l'école de droit créée par Constantin Monomaque. Dans ces écoles « supérieures », les étudiants se forgeaient un réseau de relations qui favorisaient leurs futures carrières, mais, en même temps, l'accès à ces écoles était assez restreint si l'on en juge par la correspondance de Michel Psellos lorsqu'il s'adresse à ses anciens élèves, presque tous porteurs d'un nom illustre. Il était de bon ton chez les aristocrates de posséder une bibliothèque. L'éducation était prisée, y compris chez les officiers, qui se targuaient de lire les tacticiens du passé[125].

Dans les villes provinciales, des écoles existaient à coup sûr, où quiconque avait les moyens de payer le professeur pouvait s'instruire, mais il fallait venir à Constantinople pour achever des études qui permettaient de postuler aux emplois les plus qualifiés de l'administration et donnaient une chance de se faire remarquer par l'empereur ou ses proches. Cette singularité explique, en partie, l'attraction de la capitale auprès des élites provinciales.

H. Ahrweiler croit déceler une quête effrénée de richesse plus intense[126]. La recherche du numéraire est incontestable, mais la société est-elle plus particulièrement corrompue pour cette raison au XIe siècle ? Il est impossible d'en apporter la preuve. Toutefois l'abondance de l'or bouleverse les frontières sociales et les charges fiscales attirent. L'exemple du cousin de Kékauménos, Maios, est bien connu : cet ancien stratège, tenté par les revenus de charges fiscales, s'est retrouvé en geôle pour n'avoir pas réuni la somme prévue. De nombreux procès de la *Peira* révèlent aussi l'importance du numéraire car les sommes en jeu sont parfois élevées. Des militaires ont été auparavant tentés par des charges civiles lucratives. Rappelons que l'empereur Nicéphore Ier, logothète du *génikon* lorsqu'il évinça l'impératrice Irène, avait au cours de sa carrière exercé la charge de stratège des Arméniaques et que, sous Léon VI, Himérios fut *prôtoasèkrètis* et logothète du drome, mais aussi amiral en chef de la flotte[127]. Sous Nicéphore II Phocas, son frère Léon, héros de la guerre contre les Arabes, se fit octroyer la fonction de logothète du drome et fut accusé de s'enrichir honteusement en spéculant sur le cours du blé[128]. Enfin quelques sceaux montrent des cumuls similaires[129]. La lecture des lettres de Psellos suggère que les cadeaux les plus variés ou les pressions amicales, cette φιλία générée par les réseaux, pesaient sur la rigueur des jugements des *kritai*, mais rien ne laisse penser qu'il en allait autrement jadis, comme en témoignent par exemple des lettres de Nicéphore Ouranos plusieurs décennies auparavant, ou encore l'enquête que Constantin VII aurait confiée à des hommes supposés intègres sur les abus commis en province[130]. Il est cependant possible, avec l'expansion de la masse monétaire, que les ecclésiastiques aient été plus sensibles aux charmes de la thésaurisation, puisque les exemples les plus spectaculaires datent du XIe siècle[131].

125. Cf. Alexis Comnène, qui s'inspirait d'Élien le Tacticien (*Annae Comnenae Alexias*, p. 469).
126. AHRWEILER, Recherches (cité n. 2), p. 102, 110-111.
127. *PmbZ* 22624.
128. Scylitzes, p. 287 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 234.
129. Par exemple, sous Basile II, Constantin fut tourmarque et commerciaire d'Abydos (*DOSeals* 3.40.13).
130. Theophanes continuatus, p. 443.
131. Alexis Stoudite accepta de célébrer les noces de Michel IV le Paphlagonien et de l'impératrice Zôè, qui étaient anticanoniques, lorsque Jean l'Orphanotrophe, frère de Michel, lui fit verser 50 livres d'or et en distribua aussi 50 au clergé de Sainte-Sophie (Scylitzes, p. 391 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 324).

La classe des marchands et artisans

Elle est particulièrement présente dans les chroniques du temps, puisque les gens de l'*agora* participèrent à plusieurs reprises à la vie politique, lorsqu'ils renversèrent Michel V en 1042, manquèrent de faire de même contre Constantin IX Monomaque deux ans plus tard, ou encore lorsqu'ils répondirent à l'appel du patriarche Michel Cérulaire pour effrayer les légats pontificaux en 1054. Paradoxalement, ils furent bénéficiaires des luttes pour le pouvoir, chaque nouvel empereur, soucieux de sa sécurité dans Constantinople, les récompensa, que ce fût Isaac Comnène en 1057, Constantin X Doukas en 1059, ou Nicéphore Botaneiatès en 1078. Constantin X, dans une allocution tenue depuis le palais impérial, choisit de s'adresser aux σωματεῖα pour leur promettre de gouverner sans commettre d'exactions, ni spolier quiconque[132]. Constantin X fut immédiatement récompensé, puisque, victime d'une conspiration, il y échappa, car la foule refusa de se joindre aux comploteurs, alors que son frère Jean le rejoignait en traversant l'*agora*[133].

Il est difficile d'interpréter cette visibilité de ce groupe en ce siècle. La capitale a, de longue date, abrité de puissants marchands, puisque Nicéphore Ier manifesta déjà son intérêt pour les investissements des armateurs de Constantinople et Léon VI suscita la rédaction d'un règlement connu sous le nom de *Livre de l'éparque*. Il est probable que leur multiplication a suivi le rythme – inconnu – du développement démographique de la Reine des villes. À partir de 1081, leur implication politique semble se réduire, mais c'est aussi une époque sans guerre civile ouverte, en raison d'une dévolution impériale régulière ou, du moins, de conflits ne dépassant pas les murs des palais impériaux. Dès que la succession impériale fut à nouveau orchestrée par des coups d'État militaires, la même configuration se reconstitua. En 1182 les gens de l'*agora*, poussés par Andronic, attaquèrent les partisans de l'impératrice Marie d'Antioche, dont les Latins, et durant les deux décennies suivantes, ils participèrent aux conflits politiques dans la capitale, en s'appuyant sur les classes populaires, comme ils avaient contribué aux discordes entre 1042 et 1081.

Les chroniqueurs traitent marchands et artisans comme un groupe homogène et le *Livre de l'éparque* semble figer ce groupe dans une réglementation immuable, mais en réalité des rivalités entre les métiers sont perceptibles, marquées par l'évolution des rapports de force[134].

Le politikon génos

H. Ahrweiler estimait que s'était formé dans la capitale « un nouveau groupe social », qui « se place sous le signe de l'amitié » et que « nous sommes en présence d'hommes nouveaux »[135]. Cette juste remarque doit être nuancée. La haute aristocratie de la capitale

Alexis avait thésaurisé 25 *kentènaria* d'or dans son monastère (Scylitzes, p. 429 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 357). Rappelons les 33 *kentènaria* accumulés par Théophane de Thessalonique.

132. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 56.

133. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 59. Le terme employé par l'historien, πλῆθος, est neutre.

134. M. Kaplan, Du cocon au vêtement de soie : concurrence et concentration dans l'artisanat de la soie à Constantinople aux xe-xie siècles, dans *Εὐψυχία : mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, p. 322-327, repris dans Id., *Byzance : villes et campagnes* (cité n. 109), p. 291-296.

135. Ahrweiler, Recherches (cité n. 2), p. 108-110.

réussit à monopoliser les postes de juges des thèmes les plus lucratifs, notamment ceux où les Constantinopolitains possédaient la majeure partie de leurs domaines. Rappelons que le juge est désormais le fonctionnaire dominant du thème aux dépens du stratège, même s'il cède tout de même le pas aux ducs ou catépans des grandes circonscriptions frontalières. Il suffit, pour ne prendre qu'un seul exemple, d'établir la liste des juges ou préteurs du thème de Thrace auquel est souvent adjoint celui de Macédoine, deux provinces très prisées en raison de leur proximité de la capitale, en ne retenant que les dénominations qui donnent un nom transmissible :

- Michel Monokaritès, spathaire impérial, juge de l'Hippodrome, de Thrace et de Macédoine[136],
- Constantin Triphyllios, *asèkrètis*, juge de Thrace[137],
- Léon Triakontaphyllos, protospathaire, *épi tou Chrysotriklinou*, *mystolektès*, juge de Thrace[138],
- Pierre Chrysobergès, patrice, *hypatos*, juge du Velum et de Thrace[139],
- Jean Kostomyrès, patrice, juge de Thrace et de Macédoine[140],
- Gabriel Tzirithôn, juge de Thrace[141],
- Jean Elesbaam, *vestès*, juge du Velum, de Thrace et de Macédoine[142],
- Jean Radènos, vestarque, juge du Velum, de Thrace et de Macédoine[143],
- Constantin Sklèros, vestarque, juge de Thrace et de Macédoine[144],
- Nicolas Anzas, magistre, juge du Velum, de Thrace et de Macédoine[145],
- Constantin Alôpos, magistre, juge de Thrace et de Macédoine[146],
- Nicolas Zônaras, juge de Thrace et Macédoine[147],
- Christophore Zônaras, préteur de Thrace et Macédoine[148],
- Andronic Sklèros, préteur, *logariastès*, *exisôtès* et *anagrapheus* de Thrace et de Macédoine[149],
- Michel Sklèros, protoproèdre, juge et *exisôtès* de Thrace et de Macédoine[150],
- Constantin Alôpos, protoproèdre, juge de Thrace et de Macédoine[151],
- Nicolas Mermentoulos, nobélissime, préteur de Thrace et de Macédoine[152].

136. *DOSeals* 1.43.12.
137. *DOSeals* 1.71.10.
138. *DOSeals* 1.71.12.
139. *DOSeals* 1.71.13.
140. *DOSeals* 5.100.1.
141. *DOSeals* 1.71.11. Gabriel était titré *dishypatos* avant 1075.
142. *DOSeals* 1.43.8.
143. Campagnolo-Pothitou & Cheynet, *Sceaux Zacos* (cité n. 10), nº 157.
144. Dernière édition : Campagnolo-Pothitou & Cheynet, *Sceaux Zacos* (cité n. 10), nº 158.
145. *DOSeals* 1.43.13.
146. *DOSeals* 1.43.6. Parallèle inédit : IFEB 957.
147. Jordanov, *Corpus* 2 (cité n. 92), nº 226. Sceau inédit Zacos (BnF) 619.
148. Sceau inédit Zacos (BnF) 621.
149. Cheynet & Theodoridis, *Sceaux patronymiques* (cité n. 10), nº 192.
150. Cité dans un *prostagma* impérial d'Alexis Ier Comnène, daté de 1082 ; cf. Seibt, *Skleroi* (cité n. 12), p. 100-101.
151. Zacos (BnF) 846, mentionné dans Wassiliou-Seibt, *Metrische Legenden* (cité n. 11), vol. 2, nº 1869.
152. Dernière édition : Campagnolo-Pothitou & Cheynet, *Sceaux Zacos* (cité n. 10), nº 159. Ce Nicolas fut ensuite éparque (Wassiliou & Seibt, *Bleisiegel* 2 [cité n. 8], nº 12). Les éditeurs mentionnent

Il faudrait y ajouter un parent de Michel Psellos, Pothos, fils de la veuve (?) du drongaire, magistre, qui fut juge de ce thème au moment où le premier nommé était au sommet de son influence[153].

Cette liste, quoique sûrement incomplète, est très explicite quant au monopole qu'exerçait un nombre restreint de familles constantinopolitaines sur le poste de juge de Thrace, où se trouvaient de nombreux domaines appartenant à l'aristocratie de la capitale ou aux établissements religieux fondés par ses membres. Dans quelques cas, le même nom, Zônaras, Sklèros, revient plusieurs fois. Il est possible que certains juges aient exercé à plusieurs reprises le même poste, comme Constantin Alôpos, une fois titré magistre et, une autre fois, protoproèdre. Il est peu probable que Constantin soit resté dans ce thème assez longtemps pour franchir deux degrés dans les promotions, car il ne semble pas que les juges restaient longtemps à la même place.

Pour répondre à la question de l'importance du renouvellement des élites civiles, il faut noter que plus de la moitié des dix-huit juges attestés portent des noms connus avant 1025 : Triphyllios[154], Chrysobergès, Sklèros[155], Radènos[156], Alôpos/Alypios[157], Tzirithôn, Zônaras[158], ou avant le règne de Monomaque, le premier empereur qui aurait ouvert le Sénat : Mermentoulos[159], Triakontaphyllos[160]. Restent comme « inconnus » Kostomyrès, Anzas et Elesbaam. Par les sceaux et les sources documentaires, nous savons que de nombreux fonctionnaires portant les deux premiers noms furent actifs au XIe siècle[161] et qu'ils n'avaient pas le même profil que Psellos et Attaleiatès, ce qui suggère qu'ils étaient déjà bien introduits au Palais. Seul le nom de Elesbaam semble attesté par un unique fonctionnaire, Jean[162]. Sa réussite, comme celle de Psellos, paraît être personnelle et n'a pas

trois autres Mermentouloi connus par leurs sceaux datés de la seconde moitié du XIe siècle, Constantin, Nicétas et Pierre).

153. Psellos, *Ep.*, nº 250.

154. C'est une des premières lignées à adopter un nom transmissible à la fin du VIIIe siècle (*Theophanis Chronographia*, rec. C. de Boor, Lipsiae 1883-1885, p. 474).

155. Ils sont connus depuis le IXe siècle, cf. Seibt, *Skleroi* (cité n. 12).

156. Wassiliou & Seibt, *Bleisiegel* 2 (cité n. 8), nº 15, dont le commentaire présente tous les Radènoi attestés au XIe siècle.

157. On admet le plus souvent l'équivalence entre les deux noms, quoique ce ne puisse être démontré. Une Alypia fut l'épouse de Constantin VIII et la mère des deux dernières princesses porphyrogénètes de la dynastie macédonienne.

158. Un Zônaras est attesté sous Constantin VII (Theophanes continuatus, p. 442).

159. En 1042, un Mermentoulos était higoumène de Stoudios, le monastère qui accueillait tout particulièrement des moines issus de l'aristocratie (Scylitzes, p. 434; Skylitzès, *Empereurs*, p. 361).

160. Romain III Argyros acheta le domaine de Triakontaphyllos à Constantinople pour le transformer en monastère de la Vierge Péribleptos (Scylitzes, p. 384; Skylitzès, *Empereurs*, p. 318). L'auteur se réfère seulement au nom du propriétaire pour identifier la propriété, signe que ce nom était déjà illustre.

161. Sur la famille Anzas, cf. J. Nesbitt & W. Seibt, The Anzas family : members of the Byzantine civil establishment in the eleventh, twelfth, and thirteenth centuries, *DOP* 67, 2013, p. 189-207. Sur la famille Kônstomyrès, cf. Jordanov, *Corpus* 2 (cité n. 92), p. 237-239 et Cheynet & Theodoridis, *Sceaux patronymiques* (cité n. 10), p. 126-127.

162. Jean est aussi attesté comme juge des Drogoubites (Н. П. Лихачев [N. P. Lichačev], *Историческое значение итало-греческой иконописи : изображения Богоматери в произведениях итало-греческих иконописцев и их влияние на композиции некоторых прославленных русских икон*,

contribué à fonder une lignée durable. Si l'on observait la liste des éparques du XIe siècle jusqu'au règne d'Alexis Comnène inclus, on obtiendrait une conclusion semblable.

La part des hommes « nouveaux » n'est donc pas prépondérante au sommet de l'administration. Nous sommes influencés par les écrits de Michel Psellos et de Michel Attaleiatès, qui sont effectivement les premiers de leurs lignées à atteindre un tel niveau de pouvoir administratif, à force de compter sur leur réseau de collègues, notamment pour Psellos. Mais si Psellos n'est pas né au sein d'une grande famille, il n'était sans doute pas non plus issu du peuple[163]. Toujours est-il que, à la différence du destin familial de la plupart des titulaires de la charge de juge de Macédoine, la fortune des Pselloi et des Attaleiatai n'a pas survécu aux décès des deux hommes qui avaient rendu leur nom célèbre. Pour cette raison, Michel Attaleiatès s'est plaint des coups du sort qui frappaient les meilleurs serviteurs des empereurs. S'il avait appartenu à un *génos* fameux, lui ou ses proches parents auraient pu compter sur la solidarité familiale, qui a permis aux grandes lignées de surmonter les révolutions de palais.

Même les familles qui n'étaient pas de premier plan survivaient à un accident politique. Nicolas Cheilas, préposé aux suppliques, complota contre Constantin X Doukas et perdit tous ses biens. Psellos qui rédigea un chrysobulle au nom de l'empereur, souligne l'humble origine du personnage et combien sa condition fut transformée lorsque « comme par enchantement il fut introduit au palais », « son train de vie changea complètement »[164]. C'est la définition même de l'homme nouveau. Cependant son faux pas ne fit pas disparaître sa famille, puisque des Cheilas occupèrent de hautes fonctions sous les Paléologues[165]. En fait il n'est pas certain que Cheilas soit l'homme si humble (ἀδοξότερος) que Psellos décrit, puisqu'un Cheilas partageait le goût des courses de char de Michel III[166] et cette ancienneté de la lignée expliquerait sa survie.

Nous ne tirerions pas la même conclusion pour les postes subalternes, sans doute plus ouverts aux hommes instruits de toute condition.

S'il y a une nouveauté, c'est la place croissante des femmes au sein de ce groupe, sans doute parce qu'il était à l'abri des murailles de Constantinople. Deux facteurs ont joué, d'une part le rôle de plusieurs impératrices ou assimilées, dont certaines ont gouverné l'Empire, Zôè, Théodora, Eudocie Makrembolitissa, Anne Dalassène et enfin Irène Doukaina et, d'autre part, à partir du moment où les liens familiaux prennent une importance croissante, les femmes, qui assurent la pérennité des lignées et déterminent leur niveau social, deviennent des atouts importants. Le processus fut assez lent, mais

Санкт-Петербург 1911, pl. VII, nº 10 ; coll. privée bulgare, JORDANOV, *Corpus* 2 [cité n. 92], nº 211, repris dans I. JORDANOV, *Corpus of Byzantine seals from Bulgaria. 3*, Sofia 2009, nº 1178A).

163. Sur la famille de Psellos, cf. A. LEROY-MOLINGEN, La descendance adoptive de Psellos, *Byz.* 39, 1969, p. 284-317.

164. P. GAUTIER, Un chrysobulle de confirmation rédigé par Michel Psellos, *REB* 34, 1976, p. 79-99, ici p. 85.

165. Constantin fut juge de l'armée sous Andronic II et Jean, son frère, métropolite d'Éphèse (CAMPAGNOLO-POTHITOU & CHEYNET, *Sceaux Zacos* [cité n. 10], nº 53). Bien entendu, il se peut que Nicolas ne soit pas lié par le sang au Cheilas favori de Michel III et que les Cheilas du temps des Paléologues ne descendent pas de Nicolas, mais un Constantin Cheilas, actif vers 1200 (Zacos [BnF] 808 et une autre bulle du même [ŠANDROVSKAJA & SEIBT, *Bleisiegel der Staatlichen Ermitage* (cité n. 92), nº 61]), pourrait marquer un échelon intermédiaire.

166. Theophanes continuatus, p. 172, 198. Scylitzes, p. 97, 108 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 86, 96.

se mesure par la proportion, certes toujours modeste, du nombre de sceaux de femmes, toutes issues de familles les plus célèbres, émis notamment au nom des Comnènes et des Doukai, et cela avant même l'avènement d'Alexis Ier[167].

L'élargissement du Sénat

Paul Lemerle s'est particulièrement attardé sur ce qui semble l'une des innovations les plus spectaculaires du siècle, bien attestée par Psellos, l'ouverture du Sénat en deux temps principaux, sous Constantin Monomaque, puis sous Constantin Doukas, mais notre seule source est finalement Michel Psellos qui donne la version officielle dans les discours destinés à ces deux empereurs, œuvres de commande, et son opinion personnelle dans la *Chronographie* où il critique vivement les mesures de Monomaque qui aurait fait entrer au Sénat des gens de peu. Il faut noter que les autres sources contemporaines, Jean Skylitzès pour Monomaque et Michel Attaleiatès pour toute la durée de la réforme, ne semblent pas juger dignes de mention ces réformes. Skylitzès écrit plus d'un demi-siècle plus tard, alors qu'Alexis aurait mis fin à cette ouverture, et aurait passé sous silence ces mesures abolies depuis. Mais cette explication ne peut valoir pour Attaleiatès, dont la réussite personnelle, après de belles études dans la capitale, est assez parallèle à celle de Psellos, même si ce dernier parvint à mieux s'implanter à la cour. Au reste, il mentionne d'autres réformes de Monomaque : création de l'Académie du droit, de celles des philosophes et création d'un tribunal d'appel dirigé par l'*épi tôn kriséôn*[168]. En revanche, il consacre quelques lignes seulement à la distribution d'honneurs par Constantin X à son avènement, notant que l'empereur fut généreux envers les gens de l'*agora* et les membres du Sénat[169].

Ces remarques ne constituent pas une preuve dirimante contre les affirmations de Psellos, mais il faut pouvoir les confronter à une autre source, les sceaux, qui, certes, sont proportionnellement moins nombreux pour les échelons inférieurs de l'administration, mais donnent quelques indices. Que dit Psellos ? Que le Sénat s'est ouvert. C'est probable, et P. Lemerle a souligné que les textes suggéraient que désormais étaient distingués deux types de sénateurs, dont l'un était manifestement de statut inférieur à l'autre. Or les sceaux montrent qu'à cette date apparaissent effectivement des noms de famille en rapport avec la toponymie de Constantinople. D'autre part les sceaux mentionnant un métier, fût-ce celui de banquier, restaient en nombre très réduit. J'ai par ailleurs proposé un schéma de l'ouverture du Sénat qui tient compte du rôle des ventes des dignités[170]. Depuis que la richesse est revenue dans les villes byzantines, notamment à Constantinople, c'est-à-dire depuis les débuts de la dynastie macédonienne, les empereurs ont vendu des dignités pour renforcer les finances publiques et au XIe siècle, la crise financière qui commence avec Monomaque correspond à une accélération des ventes qui se poursuit sous Constantin X et plus encore sous Botaneiatès, avant que le système n'implose sous l'importance des

167. J.-C. Cheynet, Le rôle des femmes de l'aristocratie d'après les sceaux, dans *Сфрагистика и история культуры : сборник посвящен юбилею В. С. Шандровской*, Санкт-Петербург 2004, p. 30-49 repris dans Id., *Société*, nº 8, p. 175-195.

168. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 18.

169. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 57.

170. Cheynet, Changements (cité n. 96).

rogai à distribuer[171]. Ce fut finalement une façon indirecte et brutale de lever l'impôt sur la capitale. Or au même moment, l'élite des familles qui fournissaient les charges de juges et qui administraient les biens impériaux en Asie Mineure perd cette source majeure d'enrichissement en raison de l'invasion turque. C'est pour cela que la capitale, jusqu'en 1078, regarde avec plus de sympathie les généraux rebelles venus d'Orient, Isaac Comnène ou Nicéphore Botaneiatès plutôt que ceux se présentant depuis l'Occident, Léon Tornikios ou Nicéphore Bryennios. Les provinces reconquises dans les Balkans ne furent pas livrées, semble-t-il, aux administrateurs civils. Nous ne connaissons pas de juges en Bulgarie ou dans le Paristrion, ni de grandes curatories. Ces provinces, en dépit de leur essor économique, ne pouvaient pas compenser pleinement les pertes orientales. Dans le dernier tiers du xr[e] siècle, les riches Constantinopolitains furent donc doublement frappés dans leurs capacités financières.

Qu'advint-il lorsqu'Alexis Comnène prit le pouvoir, lorsqu'il entra dans la capitale en laissant ses troupes, qu'il n'avait sans doute guère le moyen de rémunérer, piller une partie de la capitale ? Il créa ainsi un ressentiment durable dans la population à l'égard de sa personne. De cet événement malheureux et d'une mesure à l'égard de sénateurs marchands auxquels fut refusé le privilège de prêter serment à domicile, on a très souvent déduit qu'Alexis n'avait que dédain à l'égard de l'*agora*. Nous ignorons tout des sentiments privés de l'empereur, mais sur le plan politique, il est certain que se mettre à dos la population de la capitale eût été suicidaire pour un jeune empereur peu assuré de son pouvoir. Déjà, en 1028, Romain III Argyros, peu rassuré après sa très soudaine accession au pouvoir, « vida les prisons de tous ceux qui y étaient détenus pour dettes, remettant les impôts impayés et acquittant lui-même les dettes privées »[172]. Les principaux bénéficiaires de ces mesures se recrutaient parmi les fonctionnaires de la capitale, qui avaient prévariqué ou échoué à lever les impôts prévus, les marchands de la capitale et, peut-être, des pauvres endettés pour survivre. La venue d'Alexis Comnène ne marqua pas un changement notable au sein du groupe dirigeant. Cela faisait près d'un quart de siècle que son oncle Isaac était monté sur le trône en 1057, fait qu'Alexis rappelait pour affirmer sa légitimité. En dépit de l'instabilité gouvernementale durant ce bref laps de temps, les empereurs qui se succédèrent après l'abdication d'Isaac appartenaient tous au groupe victorieux de 1057, y compris sans doute Romain Diogène. Or que constate-t-on ? Plusieurs de ces empereurs ont grandement favorisé la classe marchande de la capitale, non par sympathie politique, mais pour ne pas être victime d'une émeute populaire, comme Michel V en 1042. Constantin X s'engagea à rétablir les *rogai*, qu'Isaac Comnène avait réduites pour diminuer les dépenses, et Nicéphore III pratiqua une large distribution qui conduisit le trésor en quasi-faillite. Il n'y a pas de raison que le personnel impérial qui changea lentement après 1081 ait montré des dispositions différentes sous Alexis Comnène. Ce dernier en revanche corrigea ce qui avait le plus choqué les militaires de haut rang, que des marchands et des artisans aient partagé les mêmes honneurs qu'eux, en les achetant[173].

171. Sur les ventes, cf. N. Oikonomides, The role of the Byzantine state in the economy, dans *EHB*, p. 973-1058, ici p. 1008-1010, 1021-1022.

172. Scylitzes, p. 375 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 311.

173. Hendy, *Monetary economy* (cité n. 34), p. 577-578. L'auteur cite un texte de Constantin Manassès, très explicite sur ce point et qui condamne les honneurs accordés à des fabricants de cordes, des forgerons, des cordonniers, des marchands, des exploitants agricoles…

L'empereur est aussi critiqué pour avoir conclu un accord avec les Vénitiens lors de la guerre avec les Normands, qui leur offrait des avantages commerciaux indéniables. Mais, d'une part, il suivait le chemin emprunté par Basile II en 992, qui n'avait jamais fait l'objet de critique, et d'autre part, le traité était favorable pour l'Empire, car il lui offrait une flotte toute prête avec ses équipages, le dispensant d'un gros effort financier qu'il n'était pas en mesure d'accomplir. L'empereur ne pouvait prévoir l'impact de ce traité sur l'économie, un siècle plus tard. Ainsi, cette décision ne traduisait pas une éventuelle hostilité de l'empereur à l'égard des grands marchands de la capitale. Pourtant, P. Lemerle voyait dans ce traité un choix qui entraînait « un abandon par Byzance d'une des sources de sa richesse et qu'ainsi elle s'effaçait du champ de l'histoire »[174].

Une autre décision, celle de restaurer une monnaie d'or, l'hyperpère, était destinée à rétablir les finances de l'État et payer une armée dans de meilleures conditions, mais elle eut aussi des conséquences favorables sur le commerce au long cours. Ce n'était certes pas le souci premier de l'empereur. La cour d'Alexis était peu préoccupée et, peut-être, peu consciente des affaires économiques. Anne Comnène, suivant les pas de son époux Nicéphore Bryennios, mentionne l'*agora* à deux reprises seulement mais comme lieu du triomphe ridicule et non comme centre des échanges[175]. De ce silence, il ne faut pas conclure à une quelconque hostilité à l'égard des marchands, mais plutôt à une indifférence aux activités économiques, conforme à une culture aristocratique et au droit qui interdit aux aristocrates la pratique du commerce. De manière significative, Anne Comnène n'évoque pas non plus la réforme monétaire, qui constitue pourtant un titre de gloire à mettre au crédit de son père.

Nous ignorons par ailleurs quel rôle les marchands de la capitale ont pu jouer dans l'effort de rétablissement de la monnaie qui supposait la reconstitution d'un stock monétaire. Les riches Constantinopolitains, qui avaient acheté des charges sans être au service de l'empereur, furent victimes de la suppression des *rogai* et furent donc spoliés de fait, mais cela eut sans doute lieu dès le règne de Nicéphore III Botaneiatès. Lorsqu'Alexis rétablit un nouveau système de dignités, fondé en partie sur les liens familiaux pour les titres les plus élevés, et sur la méritocratie pour les plus bas, la hiérarchie inférieure au titre de sébaste fut réduite à quatre échelons.

L'époque d'Alexis Comnène

Paul Lemerle portait décidément un jugement très sévère sur Alexis qui aurait réduit l'Empire à ses ambitions d'aristocrate provincial et un peu borné. Il oppose les Doukai, représentants du *politikon*, aux Comnènes, aristocrates provinciaux qu'il qualifie de « latifundiaires ». Or l'analyse des données prosopographiques des deux familles montre au contraire qu'elles peuvent être placées dans la même catégorie sociale au XIe siècle. Certes, les Doukai s'illustrèrent dès l'époque de Léon VI, mais ils connurent ensuite une éclipse sérieuse après leur échec pour s'emparer du pouvoir impérial. Les Comnènes n'entrent officiellement dans l'histoire qu'au début du règne personnel de Basile II, mais la lignée maternelle de Manuel Comnène, les Erôtikoi, compte parmi les soutiens de Constantin VII. Les deux familles ont des racines paphlagoniennes, mais toutes deux

174. Lemerle, *Cinq études*, p. 307.
175. *Annae Comnenae Alexias*, p. 374 et 377.

avaient été favorisées par Basile II, qui les avait attirées à Constantinople où elles résidaient en permanence au XIe siècle. La présence dans la capitale de Constantin Doukas, le futur empereur, et de son frère Jean, le futur césar, les a mis en relation avec Psellos, qui n'a presque jamais quitté la cour. De même, Anne Dalassène a mené toutes ses intrigues depuis son palais constantinopolitain et Alexis Comnène, son fils, avait toujours vécu auprès de sa mère avant de découvrir les réalités de l'Anatolie envahie par des bandes turques. Il n'a exercé aucun commandement provincial. Il ne comprend pas la réaction de la population d'Amasée, lorsque, pour capturer Roussel de Bailleul, celle-ci fait appel à un émir turc. Les habitants d'Amasée recherchaient d'abord la sécurité de leur province, quelle que soit l'ethnie de leur protecteur, pourvu qu'il soit efficace. Alexis Comnène, comme son oncle Isaac, élevé au monastère de Stoudios, était tout sauf un provincial, même si Isaac avait tout de même commandé en province[176].

Enfin, P. Lemerle affirme que la société byzantine, du moins celle des villes, avait au XIe siècle évolué sous l'effet du dynamisme économique sur un modèle commun à l'Europe chrétienne, visible notamment dans la péninsule italienne, en développant une classe « bourgeoise » à qui les empereurs et leurs *mésazôntés* avaient offert la possibilité de participer au gouvernement, grâce à leur entrée massive au Sénat. P. Lemerle explique qu'Alexis Comnène aurait pris le contre-pied de cette politique, bloqué la société et dirigé l'Empire avec sa seule parenté, regroupée autour de lui à la cour impériale[177].

Évelyne Patlagean, dans son ouvrage *Un Moyen Âge grec*, consacre un chapitre à la « révolution aristocratique », voulant souligner la profondeur du changement social entre les règnes de Basile II et d'Alexis Ier Comnène[178]. Cette aristocratisation prend de nombreux traits et l'auteur considère que, « si dissolution de l'État il y a, elle opère, paradoxalement, au sommet », « si la primauté de l'empereur demeure manifeste avec Alexis Ier, c'est la structure interne qui change : son exercice devient l'affaire de la parentèle impériale »[179]. P. Magdalino fait le même constat, en s'opposant à la remarque de M. Angold qui ne croit pas à une « révolution dans le gouvernement », et insiste sur les « innovations in government », qui sont incontestables avec des institutions plus resserrées autour de l'empereur[180].

Sur ce dernier point de la parenté, on ne peut que donner raison à P. Lemerle, E. Patlagean et P. Magdalino, dont les affirmations sont confirmées par les travaux ultérieurs de A. Kazhdan et ensuite de P. Magdalino lui-même, pour le règne du petit-fils d'Alexis, Manuel Comnène. Alexis a bien reconstruit les structures étatiques et reconstitué la hiérarchie des dignités en s'appuyant d'abord sur sa parentèle. Cependant, le contraste avec l'époque antérieure est moins fort qu'il n'y paraît. Par exemple, Isaac Comnène avait déjà placé son frère au domesticat des Scholes d'Occident, deux neveux, Michel Kontostéphanos et Théodore Comnène-Dokeianos, à de hauts commandements, dont

176. Pour un résumé de sa carrière, cf. CAMPAGNOLO-POTHITOU & CHEYNET, *Sceaux Zacos* (cité n. 10), no 162.

177. LEMERLE, *Cinq études*, p. 310-311.

178. E. PATLAGEAN, *Un Moyen Âge grec*, Paris 2007, p. 227-285.

179. *Ibid.*, p. 230 et p. 250.

180. P. MAGDALINO, Innovations in government, dans *Alexios I Komnenos. 1, Papers of the second Belfast Byzantine international colloquium, 14-16 April 1989*, ed. by M. Mullett & D. Smythe (Belfast Byzantine texts & translations 4, 1), Belfast 1996, p. 146-166, ici p. 146-152.

le duché d'Antioche[181]. Il n'était pas le premier à gouverner en s'appuyant sur sa famille. Depuis que les données prosopographiques se multiplient, il devient évident que presque tous les empereurs ont gouverné aidés par leurs proches parents, que ce soient, pour ne pas remonter plus haut, les Amoriens, les Macédoniens, ainsi que les usurpateurs, Romain Lécapène ou Nicéphore Phocas. Seule apparente exception, Basile II, était singulièrement dépourvu de parenté mâle, puisque sans fils, sans neveu et sans belle-famille, mais lorsque Constantin VIII voulut marier sa fille Zôè pour donner un successeur à l'Empire, il se tourna vers son plus proche parent, un cousin, Romain Argyros[182].

Alexis Comnène disposait d'une famille très étendue, son réseau d'appuis était assez large : il récompensa ceux avec qui sa mère lui avait fait nouer des liens de parenté et qui furent ses soutiens lors du coup d'État, Georges Paléologue par exemple. Ensuite seulement, Alexis choisit les principaux responsables gouvernementaux parmi ses proches, notamment ses neveux. Il faut remarquer que ces principes ne s'appliquèrent pas seulement aux postes dans l'armée, mais parfois aussi à ceux des bureaux, puisqu'il confia la charge nouvelle de logothète des *sékréta* à Michel, son neveu par alliance[183]. Cependant la liste des hauts fonctionnaires civils, comme les juges de thème ou les éparques, montre que le personnel a peu changé depuis son avènement. Même des charges militaires de premier ordre furent encore confiées à des étrangers à sa famille, pourvu qu'ils aient obtenu sa confiance, comme celles exercées par Grégoire Pakourianos, Constantin Humbertopoulos, Tatikios, Argyros Karatzas, beaucoup d'entre eux n'étant pas issus de lignées byzantines de longue date[184]. Il fut également un empereur de transition pour la distribution des dignités. Au synode des Blachernes, en 1094, la dignité de sébaste n'est pas encore complètement réservée aux membres de la famille impériale[185]. Est-ce à dire que la virulente critique de Jean Zônaras sur la distribution par le souverain à ses proches de biens et de palais qui ne le cédaient guère aux siens propres soit sans objet[186] ? Assurément non d'après les seuls témoignages dont nous disposons, les archives monastiques de l'Athos qui attestent des faveurs reçues par Nicéphore Mélissènos ou Isaac Comnène. La haute fonction publique, qui forme le gros du Sénat, à laquelle appartenaient Jean Zônaras et sa

181. Dernière édition du sceau de Michel Kontostéphanos, magistre et duc d'Antioche : Campagnolo-Pothitou & Cheynet, *Sceaux Zacos* (cité n. 10), n° 110 ; sur les sceaux de Théodore Comnène-Dokeianos, duc de Paphlagonie, avec des dignités culminant avec celle de sébaste : *ibid.*, nos 148 et 149.

182. Romain III Argyros et Constantin VIII avaient un ancêtre commun, leur arrière-grand-père, Romain Ier Lécapène (Cheynet & Vannier, Les Argyroi [cité n. 117], p. 68-69, repris dans Cheynet, *Société*, p. 537).

183. *Annae Comnenae Alexias*, p. 87.

184. Voir l'analyse de P. Frankopan, Kinship and the distribution of power in Komnenian Byzantium, *The English historical review* 122, 2007, p. 1-34.

185. P. Gautier, Le synode des Blachernes (fin 1094) : étude prosopographique, *REB* 29, 1971, p. 213-284, ici p. 217-218. Constantin Maniakès, Constantin Humbert, Marinos Néapolitès sont sébastes, les deux Kontostéphanoi, sans doute les descendants du neveu d'Isaac Comnène, ne le sont pas, pas plus que les Tarônitai.

186. Zonaras, p. 732. Cette accusation est reprise dans la diatribe de Jean d'Antioche, censée avoir été prononcée devant Alexis lui-même (P. Gautier, Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis Ier Comnène, *REB* 27, 1970, p. 5-55, ici p. 41). La question de savoir si ce discours est une critique sincère et brutale du régime ou un subterfuge utilisé par l'empereur pour peser dans les luttes d'influence à la cour est posée, mais n'invalide pas les critiques émises.

famille, continuait à occuper les postes de responsabilité, mais ne bénéficiait plus à pareille échelle des libéralités impériales et il est vrai que, dans la seconde partie de son règne, l'empereur accentua le caractère familial du régime. Cependant l'évolution fut progressive et jamais complètement aboutie. En 1107, Alexis partant combattre Bohémond, laisse sa capitale aux mains d'Eustathe Kymineianos, un eunuque, et de Nicéphore Dékanos[187].

En somme, le très long règne de 37 ans d'Alexis Comnène, équivalent, ou peu s'en faut, à la durée des règnes des empereurs Constantin Monomaque à Nicéphore III Botaneiatès inclus, marque une lente inflexion vers le système dit des Comnènes, qui se poursuivit jusque sous les Paléologues. On ne peut pas affirmer que la première partie du XIe siècle a vu de magistrales réformes sociales ou une ouverture spectaculaire des élites au monde des marchands, de même, dans le dernier quart du XIe siècle, le rythme du changement ne s'est pas non plus accéléré brutalement. En dépit du manque de données, on peut admettre que les petites villes des Balkans ont continué leur croissance, soutenue par une aristocratie locale peu présente dans la capitale. À Constantinople même, les équilibres sociaux sont finalement peu modifiés, sinon sous le règne de Basile II, qui a renforcé la présence de l'aristocratie à la cour sans briser toute attache provinciale, et puis sous Nicéphore Botaneiatès, de manière temporaire, lors de la crise de la *roga*.

La réussite d'hommes nouveaux au sein de l'élite de la cour a pu se produire, mais est restée toujours minoritaire. Il n'est même pas sûr que sous les Comnènes, l'indéniable fermeture soit très marquée. La « bourgeoisie » de la mégalopole, dont le développement a suivi la courbe de croissance de la démographie et de l'économie, resta l'objet de l'attention des empereurs jusqu'en 1204. Les observations et les plaintes de Nicétas Chôniatès sur la distribution de glorieuses dignités à des parvenus rejoignent les commentaires de Michel Psellos cent cinquante ans plus tôt et semblent résulter d'une situation similaire quant à l'économie et la société dans la capitale. Le règne d'Alexis semble marquer une pause dans l'intégration de la bourgeoisie constantinopolitaine dans les rangs de l'aristocratie, mais cette impression est peut-être due seulement à la nature de nos sources et à l'état de guerre permanent des dix premières années de son gouvernement. Les sources sur ses successeurs révèlent le dynamisme maintenu d'une riche classe de banquiers et de marchands.

Conclusion

Un tableau plus nuancé des sociétés urbaines de l'Empire se dessine maintenant. Les villes de provinces à la frontière orientale, Antioche, Édesse, Mélitène, Ani… avaient apporté à l'Empire des centres bien peuplés, aux sociétés urbaines complexes, dotées d'une couche supérieure riche et cultivée. L'invasion turque, puis l'installation des Latins en Orient ne mirent pas fin à cette prospérité et à cette vie intellectuelle, mais ôtèrent à l'Empire la possession de ces territoires urbanisés. Le reste de l'Anatolie fut également troublé par la venue des Turcs seldjoukides et danishmendides et de leurs alliés turcomans. Beaucoup de villes furent atteintes et leurs élites prirent la route de Constantinople, ce qui renforça la tendance à la concentration des élites dans la capitale. L'Occident ne connut pas la même évolution, mais les villes des Balkans étaient moins peuplées, à l'exception de Thessalonique, et abritaient, sauf à Andrinople, très peu de grandes familles

187. *Annae Comnenae Alexias*, p. 384.

aristocratiques. La conquête turque acheva, de fait, la mise au pas de l'aristocratie des villes anatoliennes, perceptible déjà dès le début du xe siècle et favorisée par Basile II.

La politique impériale vis-à-vis des « bourgeois » de la capitale se dessine plus clairement. L'ouverture du Sénat est un fait indéniable, qui se vérifie par la multiplication de nouvelles lignées dont les membres ont le droit de porter des titres, qui leur ont été parfois donnés en don de joyeux avènement, mais le plus souvent ont été achetés. Cet accès élargi au Sénat ne semble pas avoir eu pour corollaire l'entrée des bénéficiaires dans l'administration, sinon pour des postes modestes. La haute administration est restée aux mains de quelques dizaines de familles qui ont quasi monopolisé les meilleurs postes et cela vaut pour ceux de ses membres qui s'étaient engagés dans des carrières ecclésiastiques. Celles-ci perdent un peu de leur superbe sous Alexis Comnène, car ce sont les ducs de thèmes qui dominent maintenant l'administration provinciale.

On mesure le chemin parcouru depuis 1976 et combien nos vues sur la société urbaine à Byzance, notamment sur l'aristocratie, la classe sociale la mieux connue, ont été transformées par les études prosopographiques et une meilleure compréhension du développement économique. Celle-ci s'est appuyée sur plusieurs lignes de recherches. Les progrès de l'archéologie ont offert les premières informations sur les provinces qui pallient le manque d'archives. L'analyse de la fiscalité interdit désormais de considérer qu'il fut un temps où elle serait fondée sur un prélèvement idéal sur les communes des thèmes, et, ensuite une évolution, durant laquelle l'État aurait abandonné des ressources indispensables au profit des grands propriétaires laïcs et ecclésiastiques[188] ; enfin l'appréciation sur la production agricole et le statut des parèques est beaucoup plus positive. Le sentiment que « l'écart se creuse entre les provinces et Constantinople »[189] ne semble pas se vérifier, autre que ponctuellement et sans doute pas davantage qu'aux siècles précédents.

Alexis Comnène n'apparaît plus comme « prétendu sauveur providentiel », mais comme le vrai restaurateur de l'Empire qui a jeté, avec difficulté, les bases du renouveau du xiie siècle et non plus qui « a rapetissé l'Empire aux dimensions de son horizon propre »[190]. Il fut en fait le successeur des « réformateurs » précédents et cela induit qu'il ne s'est pas désintéressé de la société constantinopolitaine et n'a pas introduit de rupture majeure[191].

Le pessimisme sur l'évolution de l'Empire devait expliquer l'effondrement de la seconde moitié du siècle par l'emploi de mercenaires peu attachés à la *politeia* romaine, par une lutte sociale entre « puissants » et « faibles », doublée d'une crise économique et financière. Le recul des frontières de même que l'effondrement – temporaire – des finances sont incontestables, mais ils sont dus, en premier lieu, à la crise dynastique qui s'est combinée à l'apparition d'un formidable adversaire, les Seldjoukides.

Université de Paris-Sorbonne

188. Cf. la contribution dans ce volume de K. Smyrlis, The fiscal revolution of Alexios I Komnenos : timing, scope, and motives.

189. Ahrweiler, Recherches (cité n. 2), p. 115-116.

190. Lemerle, *Cinq études*, p. 252 et p. 298.

191. Magdalino, Innovations in government (cité n. 180), p. 165-166. Voir par exemple la réorganisation de l'*Orphanotropheion*, qui a entraîné la réorientation de biens publics considérables, qui ne furent pas alloués à ses parents, mais profitèrent aux pauvres de la capitale (*ibid.*, p. 156-164).

PROCÈS ARISTOCRATIQUES DE LA *PEIRA*

par James Howard-Johnston

Parler d'aristocratie à Byzance est possible, mais ce n'était pas une aristocratie tout à fait classique au Moyen Âge, puisque ses membres, à la manière romaine, ne possédaient pas de titres héréditaires et devaient, par l'accomplissement d'une brillante carrière personnelle au service de l'État, illustrer la renommée d'une lignée ancienne. Bien sûr, les aristocrates byzantins tiraient gloire de leur naissance, depuis le début du ixe siècle, par la multiplication des noms transmissibles[1]. Mais cette élite dirigeante se distinguait surtout par son pouvoir. Le grand homme à Byzance était un *dynatos*, un puissant, détenteur d'un pouvoir à la fois public, dérivé d'une charge, civile ou militaire, et social, fruit des liens d'amitié et de clientèle, tissés au cours d'une carrière en province et dans la capitale[2].

Les historiens de l'aristocratie byzantine ne sont pas nombreux. Ostrogorskij, doyen du byzantinisme dans les années cinquante et soixante, s'intéressait surtout à la paysannerie et à l'État, une structure qui, selon lui, s'était affaiblie même pendant l'expansion de l'Empire[3]. Lemerle, lui aussi, dirigeait d'abord ses regards vers les textes qui éclairent les couches inférieures de la société et les institutions fiscales d'un État fort, mais ensuite, dans ses études sur le xie siècle, le savant rassemblait un dossier d'informations sur les capacités acquises au service de l'État byzantin, leur vie durant, par quelques aristocrates, grands et moyens[4]. Mais ni la paysannerie, ni l'État, avant l'époque des communications de masse et quasi instantanées, n'ont été le déclencheur des transformations les plus significatives. Pour cela, on doit chercher ailleurs, comme l'a fait Jean-Claude Cheynet dans son beau livre, *Pouvoir et contestations*. Les dirigeants à Byzance étaient ceux qui détenaient le

1. É. Patlagean, Les débuts d'une aristocratie byzantine et le témoignage de l'historiographie : système des noms et liens de parenté aux ixe-xe siècles, dans *The Byzantine aristocracy IX to XIII centuries*, ed. by M. Angold (BAR Int. Ser. 221), Oxford 1984, p. 23-43, aux pages 29-32.

2. R. Morris, The powerful and the poor in tenth-century Byzantium : law and reality, *Past and present* 73, 1976, p. 3-27 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 249-259.

3. G. Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine,* Bruxelles 1954, p. 26-54 ; Id., *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine*, Bruxelles 1956 ; et Id., Agrarian conditions in the Byzantine Empire in the Middle Ages, dans *The Cambridge economic history of Europe. 1, The agrarian life of the Middle Ages*, ed. by M. M. Postan, Cambridge 1966, p. 205-234, aux pages 215-234.

4. P. Lemerle, *The agrarian history of Byzantium from the origins to the twelfth century : the sources and problems*, Galway 1979, et Id., *Cinq études*.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 483-490.

pouvoir à tous les niveaux de la société, dont les décisions entraînaient de grands effets[5]. Ce sont les idées, les désirs, les espoirs, les buts, même les songes et l'imaginaire des élites qui poussent en avant l'histoire humaine, bien plus que les circonstances brutes de la vie matérielle.

Le sujet est double – à part l'aristocratie, il concerne la loi byzantine, qui restait toujours une loi romaine, enracinée dans le fondement solide du *Corpus* de Justinien. On assiste à un vrai renouveau législatif vers la fin du IXe siècle, lorsque le futur empereur Léon VI veille à faire traduire en grec les œuvres de Justinien (*Code, Digestes* et *Novelles*) et à les faire classer en un unique recueil raisonné, nommé *Basiliques* d'après l'empereur Basile Ier (867-886). Aux siècles suivants, cette compilation magistrale fut soigneusement étudiée par des érudits et les juges, au moins par les fonctionnaires responsables des services judiciaires[6]. La majeure partie du texte est aujourd'hui conservée, mais ne signifie pas grand-chose pour l'historien, sauf peut-être qu'il nous avertit du maintien de la *Lex Falcidia* qui imposait la succession à parts égales aux familles byzantines, des plus puissantes aux plus faibles. Les règles falcidiennes garantissaient l'héritage des filles et resserraient les liens familiaux et interfamiliaux de génération en génération[7]. Mais pour en vérifier l'application, on doit se lancer à la recherche d'un texte qui prend racine dans la réalité quotidienne. On trouve alors la *Peira* du magistre Eustathe Rhômaios.

Eustathe Rhômaios appartenait à une famille de juges. Il est né probablement vers 960, puisque Syméon Métaphraste, l'un des grands ministres du Xe siècle, était encore en vie lorsque Eustathe, assistant à un procès devant l'empereur Basile II (976-1025), fut distingué car il apparaissait comme un juge plein de qualités prometteuses. Trente ans plus tard environ, rapidement promu par son ancien collègue Romain III Argyros, devenu empereur en 1028, Eustathe avait gravi les étapes successives de la carrière judiciaire, et atteint le poste de *drongaire de la Veille* au sommet de la hiérarchie, honoré en même temps du haut titre de *magistre*. Il semble qu'il fut mis à la retraite après la mort de Romain III, bien avant l'accession au pouvoir, en 1042, d'un ancien juge thématique, nullement bienveillant à son égard, Constantin IX Monomaque[8]. Arrêtons-nous un moment, pour noter le nom transmissible porté par le premier de ces deux juges qui devinrent empereurs – Argyros : il indique son appartenance à une famille de la haute aristocratie[9]. Cela signifie

5. Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 207-248, 321-357.

6. P. E. Pieler, Byzantinische Rechtsliteratur, dans H. Hunger, *Die hochsprachliche profane Literatur der Byzantiner. 2, Philologie, Profandichtung, Musik, Mathematik und Astronomie, Naturwissenschaften, Medizin, Kriegswissenschaft, Rechtsliteratur* (Handbuch der Altertumswissenschaft. Byzantinisches Handbuch 5, 2), München 1978, p. 341-480, aux pages 452-457, 463-464 ; A. Schminck, Law production and application in the period of the emperors of the so-called "Macedonian" dynasty, http://ora.ox.ac.uk/objects/uuid:9bf8cdbb-4398-4d28-961c-ffe9b847f2bf ; D. Penna, Hagiotheodorites : the last *antecessor*? Some remarks on one of the "new" *Basilica* scholiasts, *Subseciva Groningana* 9, 2014, p. 399-427.

7. J. Howard-Johnston, Partitive inheritance in principle and in practice in eleventh-century Byzantium, dans *Inheritance, law and religions in the ancient and mediaeval worlds*, ed. by B. Caseau & S. R. Huebner (MTM 45), Paris 2014, p. 259-271.

8. N. Oikonomides, The "Peira" of Eustathios Romaios : an abortive attempt to innovate in Byzantine law, *FM* 7, 1986, p. 169-192, repris dans Id., *Byzantium from the ninth century to the Fourth Crusade*, Aldershot 1992, nº XII, p. 171-176.

9. J.-C. Cheynet et J.-F. Vannier, Les Argyroi, *ZRVI* 40, 2003, p. 57-89.

qu'une carrière judiciaire rivalisait alors avec le service des armes, et apportait peut-être plus d'éclat qu'une vie de simple fonctionnaire. Quelques années après la démission d'Eustathe, un subordonné, dévoué à sa personne ou à sa mémoire, mais sans connaissance vraiment affinée de la loi, un client mi-professionnel, mi-personnel, a rassemblé quelques centaines d'aperçus juridiques et de jugements prononcés au cours de sa carrière, les puisant dans les fiches retenues par son chef. Puis il les a organisés en chapitres, chacun traitant d'un seul sujet. Les arguments du juge, exprimés en *hypomnèmata* (avis justificatifs écrits), sont soit reproduits, soit abrégés par le disciple anonyme, accompagnés d'extraits, nombreux et souvent assez longs, des *Basiliques*. Ainsi, la *Peira* est un recueil unique de documents juridiques byzantins, qui nous découvre des étapes successives de la vie professionnelle d'un grand magistrat : d'abord juge dans un tribunal de grande instance, en province, il a dû régler de nombreux conflits de propriété ; plus tard, après l'avènement de Romain Argyros, il traitait, comme questeur, de testaments et de questions d'héritage ; enfin, promu chef de la cour suprême, il résolvait de nombreux différends concernant des contrats et présidait les audiences criminelles[10].

On constate qu'il y a environ soixante-dix procès auxquels participent des aristocrates, c'est-à-dire vingt-cinq pour cent des procès décrits dans la *Peira*. Les parties ne sont pas toujours nommées. Car l'éditeur s'est montré discret envers les amis et les alliés de son maître, et n'a pas souhaité donner l'identité de personnes moins connues. Néanmoins, on rencontre beaucoup de personnages aux noms fameux, tels Alôpos, Anémas, Bourtzès, Chaldos, Dékapolitès, Dermokaitès, Érôtikos, Hexamilitès, Kamatèros (écrit Kakatoros), Karandènos (écrit Parandènos), Cérulaire, Comnène, Mélias, Sarônitès, Solomôn, Synadènos, Tornikios, Triakontaphyllos, Xèros[11], et bien d'autres (la plupart faisant défaut dans l'index de *Pouvoir et contestations*) comme Arotras, Atzokomitès, Diatimoritès, Galatas, Gorgoploutos, Hèlios, Heuretos, Kamélaukas, Kampanarios, Kapichabès, Kapilabès, Kastorès, Katanankès, Konabès, Lampros, Limnogalaktos, Marandos, Métrètès, Moroléon (écrit Mororéon), Ophrydas, Panibérios (écrit Panbérios), Parsakoutènos (écrit Paraskotomos), Péganos, Phagitzès, Psénas, Skéuènas, Symbatikios, Teichiôtès, Thylakas, Zographos[12]. Ce sont les Sklèroi qui apparaissent le plus souvent et dont les méfaits sont détaillés. Ce qui se justifierait aisément par leur soutien envers le futur empereur Constantin Monomaque, qui, dans les années quarante, manifestait son hostilité aux sentences d'Eustathe[13].

Alors, soumettons les procès aristocratiques des quatre premières décennies du XIe siècle à une analyse préliminaire. Nous commencerons avec la question de l'*oikos* aristocratique, dont Paul Magdalino s'occupait il y a trente ans. Quel était le contenu humain d'un

10. J. Howard-Johnston, The *Peira* and legal practices in eleventh-century Byzantium, dans *Byzantium in the eleventh century : being in between*, ed. by M. Lauxtermann & M. Whittow, Aldershot 2017, p. 63-76.

11. *Peira* 7.15, 16, 14.5, 22, 17.5, 14, 19, 25.28, 66, 36.18, 41.9, 43.8, 44.1, 45.11, 49.4, 51.29, 53.2, 58.2, 60.1, 64.1, 65.2, 5.

12. *Peira* 7.6, 12, 8.2, 34, 14.12, 15.9, 16, 16.9, 11, 17.14, 19, 18.6, 19.5, 23.3, 6, 25.8, 60, 65, 45.11, 49.2, 4, 10, 25, 51.21, 25, 58.4, 64.1, 5, 65.5, 66.25, 69.2.

13. *Peira* 15.14, 16, 23.7, 42.11,18-19, 50.4, 65.15, 69.5. Oikonomides, The "Peira" of Eustathios Romaios (cité n. 8), p. 175-176 ; M. Jeffreys, The historical context of the compilation of the *Peira*, à paraître.

oikos ? D'après l'œuvre de Kékauménos, ses *Conseils et récits*, on peut distinguer un noyau qui habite soit dans la maison du maître soit tout près – c'est-à-dire la famille et la proche domesticité –, et une sorte d'enceinte extérieure, comme la pénombre du monde domestique, les *anthrôpoi* du maître de famille, ses serviteurs et ses clients[14]. Le noyau de l'*oikos* était le sujet dont s'entretenaient un jour le juge et son disciple, à propos de la loi qui autorisait le créancier à saisir n'importe quel objet appartenant à un débiteur, qui aurait engagé tous ses biens pour un emprunt (6.16). Selon Eustathe, en étaient exclus tous les biens qu'un débiteur n'aurait jamais mis en gage, sauf en cas d'appauvrissement véritable – soit, en premier lieu, le mobilier de la maison, les vêtements de la famille et les esclaves indispensables *(anankaia andrapoda)*, comme le cuisinier et autres domestiques, deuxièmement le personnel nécessaire à la gestion des affaires, secrétaire et intendant *(phrontistes, meizoteros)*, et, en troisième lieu, l'entourage humain immédiat, concubine, enfants illégitimes et gens nourris *(threptoi)*, peut-être les serviteurs non domestiques, comme des messagers, des hommes de garde, peut-être des parents appauvris.

Les fondements du pouvoir aristocratique à Byzance se trouvaient dans la force dont disposaient les puissants, composée en tout premier lieu de leurs clients et de leurs suites armées. La pression qu'ils pouvaient exercer, identifiée par l'empereur Romain Lécapène dans les lois qu'il promulgua en 922 et 934, se fondait sur l'expansion des grandes propriétés foncières, au détriment progressif de la moyenne et petite propriété[15]. Le procédé peut être illustré par l'affaire du manglabite, fils d'un patrice Baasakios, pendant le règne de Romain III (1028-1034). Il lança une attaque contre l'île de Gazoura avec sa troupe *(laos)*, une suite dans laquelle se mêlaient hommes libres et esclaves. On voit que la condition légale cédait le pas au service d'un chef. Ce *laos*, autrement dit cette bande de brigands, dépouilla les habitants de biens de toutes sortes (42.17). Le procès entier n'est pas décrit, mais quelques principes fondamentaux du droit sont abordés dans la *Peira*. Tout d'abord, le maître est pénalement responsable des vols commis par ses esclaves, même s'ils ont agi à son insu ou contre son avis, en obéissant à autrui (ce qui n'était pas le cas). C'est le maître qui doit rembourser les victimes ou bien leur rendre les esclaves coupables (28.6). La deuxième question concerne la valeur des biens volés. Si les demandeurs peuvent démontrer qu'ils ont bien été pillés, mais qu'ils ne peuvent pas prouver la valeur des biens dérobés, c'est au juge de l'estimer, après enquête, en proportion sur leurs revenus. Après avoir été certifiée sous serment par les demandeurs, la somme énoncée par le juge devient une amende, qui doit être payée par le chef et les hommes libres de sa suite qui en ont les moyens, tandis que les esclaves devaient être remis comme punition (42.17).

Parfois des gens sont tués dans ces conflits. Le fils de Baasakios apparaît une deuxième fois, lorsqu'une querelle entre frères aboutit à un meurtre. L'assassin fut identifié comme son esclave. Mais le maître, qui ignorait le crime, mis hors de cause, dut cependant rendre l'esclave coupable au beau-frère du défunt et à ses fils, les neveux du défunt – non pas au frère, puisqu'il était du parti adverse (66.28). Un cas similaire a connu un résultat

14. P. Magdalino, The Byzantine aristocratic *oikos*, dans *The Byzantine aristocracy* (cité n. 1), p. 92-111 ; W. Danny, *Society and state in Byzantium 1025-1071*, D.Phil., Oxford 2007, chap. 6.

15. N. Svoronos, *Les novelles des empereurs macédoniens concernant la terre et les stratiotes : introduction, édition, commentaires*, Athènes 1994, p. 47-92 ; E. McGeer, *The land legislation of the Macedonian emperors : translation and commentary*, Toronto 2000, p. 37-60.

tout à fait différent. Un autre manglavite, nommé Skéuènas, fut tenu pour responsable du meurtre d'un tenancier *(paroikos)*, puisque l'affaire résultait d'un complot (auquel, on l'entend, il avait participé)[16]. Le coup mortel avait été porté par un de ses *anthrôpoi* (sûrement un esclave), mais qui avait agi, cette fois, en serviteur, obéissant aux ordres du maître. L'esclave meurtrier échappa à la torture après s'être réfugié dans une église. Mais Skéuènas fut condamné à payer une amende de dix livres à la femme et aux enfants du défunt, somme qui fut, en fait, payée par sa veuve, après sa mort (66.25).

Sans doute y eut-il beaucoup de procès pour actes de violence de la part des puissants. Ce que l'on saisit dans la *Peira* n'est qu'une fraction minime des procès criminels, où des questions juridiques ont été soulevées, discutées et tranchées par le grand juge. On y voit, par exemple, le traitement abusif d'un jeune homme, qui détenait une charge officielle *(axiomatikos)*, comme membre de la garde des Panthéôtai[17]. Par excès de zèle, un inspecteur des finances l'avait fait enfermer et asperger d'eau bouillante qui s'égouttait sur la tête et le dos, au prétexte de non-paiement de l'impôt par son père. On jugea que le fils avait subi un préjudice grave, et son père aussi, puisque la somme demandée était le double de l'impôt dû (quarante-cinq *nomismata*). L'inspecteur fut condamné à payer une amende de cinquante *nomismata* au fils, et quatre-vingt-dix au père (61.4). À l'inverse, dans l'affaire du curateur du Disankas, un percepteur d'impôts, qui convoyait une somme d'or, fut détroussé par le curateur et sa suite. Personne ne fut tué, mais plusieurs personnes furent molestées et l'or saisi. Cette fois encore, le châtiment fut financier, la propriété du curateur fut confisquée et remise aux victimes, et le fisc remboursé par les clients du curateur (66.26).

Plus grave fut l'expulsion d'un habitant d'une maison appartenant à Sainte-Sophie, par une foule amenée par le curateur de la Grande Église. L'occupant était *stratiotès*, engagé au service impérial. Il y eut combat. L'un des esclaves du curateur fut blessé. Mais le *stratiotès*, qui avait réussi à fuir à cheval, poursuivi par les esclaves du curateur, se jeta dans un *thrinkos*[18], où deux esclaves, incités par le curateur, le tuèrent de leurs épées. L'un des esclaves fut remis à la veuve du *stratiotès*, l'autre vendu et son prix également donné à celle-ci ; quant au curateur, il n'échappa aux mines qu'à la demande de la veuve. Elle reçut alors en compensation deux livres d'or, qui furent investies, sur ordre du tribunal, dans l'achat d'offices pour le fils du *stratiotès* (66.27). Des accusés comparaissent pour d'autres crimes. Par exemple, la disparition de pièces de monnaies dans une bourse, qu'un spatharocandidat voisin a récupérée dans la maison d'un évêque qui venait de mourir. Le témoignage des deux esclaves du défunt, qui avaient accompagné le spatharocandidat dans ses recherches, fut jugé recevable, et le coupable dut rendre la somme manquante

16. Le style elliptique rend obscure la compréhension du récit : le mot *phonon* (meurtre) est séparé de la victime *(paroikou tinos)* par les références aux hommes de Skéuènas et au complot ; on pourrait alors associer le complot avec le parèque, qui serait, en ce cas, tenancier de Skéuènas, et supposer une autre victime, non identifiée. Mais ce scénario m'apparaît beaucoup moins vraisemblable.

17. H. Glykatzi-Ahrweiler, Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux IXe-XIe siècles, *BCH* 84, 1960, p. 1-111, repris dans Ead., *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, London 1971, no VIII ; l'auteur, p. 8, n. 9, suppose, avec raison à mon avis, que les *Panthéôtai* gardaient le palais, c'est-à-dire qu'ils assuraient la sécurité du bâtiment. S'emparer d'une place était passible d'une amende de 10 livres d'or : cf. *Peira* 17.19.

18. *Thrinkos* signifie chaperon, corniche, ou mur – ici peut-être un réduit couvert en partie par un surplomb, mais en tout cas une petite structure faite de pierres.

(30.75). Il y eut aussi le viol, invoqué contre le frère de Katanankès, c'est-à-dire le chef de la famille Katanankès[19]. Le frère fut retenu en prison dans le Péloponnèse jusqu'à ce que l'audience fût transférée à la cour d'appel, à la demande du Katanankès (51.25). Tous les noms des plaideurs sont tus, sauf celui du frère du présumé violeur.

Les Sklèroi, on l'a dit, jouent le rôle de pires scélérats dans la *Peira*. Grâce aux recherches de Werner Seibt et de Michael Jeffreys, on peut identifier les membres de la famille qui apparaissent dans le texte[20]. D'abord il y a le magistre Sklèros, petit-fils du fameux Bardas Sklèros, révolté contre Basile II et époux de Poulcheria, sœur de l'empereur Romain III Argyros. Il fut promu magistre à l'avènement de son beau-frère (1028). Il dut répondre de plusieurs délits de brigandage, d'emprisonnement et d'attaques menées par lui ou par ses hommes (23.7, 69.5). On sait qu'il fut condamné, entre autres délits, pour violence contre un clerc et donc soumis à une amende d'une livre (42.11). Son frère aîné, le Sklèros chef de famille, fut condamné à payer une assez lourde amende pour s'être emparé d'une propriété monastique sans l'aval des moines (15.14).

La pression exercée par les puissants sur les pauvres ne se manifestait pas habituellement en actes violents, mais plutôt en coups de force pour s'approprier leurs biens. Voici le cas manifeste d'un autre Sklèros, le protospathaire Romain, frère de Marie Sklèraina, la maîtresse de l'empereur Constantin IX Monomaque. Comme son oncle le magistre, il était toujours prêt à se comporter en prédateur vis-à-vis des autres (y compris le fameux Georges Maniakès)[21], mais sa carrière allait durer plusieurs décennies et le mener au rang de curopalate, vraisemblablement pendant le règne d'Isaac Comnène (1057-1059)[22]. Or, son intendant (*épiskeptitès*) avait remis des lots de terre, des animaux et des meubles qui appartenaient à des villageois, à d'autres personnes. Les villageois s'étant pourvus en justice, l'affaire atteignit la cour suprême. Le jugement du magistre Rhômaios fut équitable : toutes les terres devaient être restituées avec leur revenu net depuis leur enlèvement ; même décision pour le bétail, y compris toutes les naissances (sauf si elles dépassaient le nombre du bétail pris) ; quant aux bêtes de trait et de somme, leur nombre devait être remis au double, pour compenser le travail perdu ; enfin les villageois devaient être dédommagés pour les meubles emportés, soit par restitution, soit par remboursement (42.19). D'autres villageois subirent directement des pertes des mains mêmes de Romain Sklèros. Après une visite menaçante à leur domicile, ceux-ci avaient consenti à un accord avec Romain contre la promesse d'une somme d'argent. Alors Romain changea d'avis, et, lorsque les villageois eurent recours à la cour locale, le juge leur imposa un pseudo-compromis, selon lequel ils devaient accepter le fait accompli et le non-paiement de la somme convenue. Mais, devant la cour suprême, ce dernier accord fut annulé en appel. Si l'on ne pouvait

19. Un nom transmissible, sans mention de rang, office ou prénom, implique que le personnage ainsi cité était le chef de famille : Jeffreys, Historical context (cité n. 13).

20. W. Seibt, *Die Skleroi : eine prosopographisch-sigillographische Studie*, Wien 1976 ; Jeffreys, Historical context (cité n. 13).

21. Scylitzes, p. 427 ; Skylitzès, *Empereurs*, p. 355 : c'était ce Romain qui eut l'audace, en 1042, de déclencher une attaque contre le domaine de Maniakès qui avoisinait le sien dans le thème des Anatoliques ; au cours de cette *razzia* intestine, les villages qui appartenaient à Maniakès subirent de sérieux dommages et son lit matrimonial fut souillé, ce qui signifie probablement que sa femme fut violée.

22. Seibt, *Die Skleroi* (cité n. 20), p. 76-85 ; Jeffreys, Historical context (cité n. 13).

apporter de preuve quant à l'emploi de la force par Romain, on devrait retenir le premier accord : Romain devrait payer la somme promise, et le magistre Eustathe lui imposa en outre un intérêt de six *nomismata* par livre d'or, soit un taux de 8,33 %, applicable pour chaque année écoulée depuis l'accord. Sinon, s'ils pouvaient prouver l'emploi de la force, ils devraient rentrer en possession des biens enlevés par Romain (42.18).

On constate trois comportements majeurs : 1) la confiance des pauvres envers le système judiciaire, dont ils escomptaient la sécurité ; 2) un cas très clair de corruption, le juge local se pliant devant un puissant des alentours avec des arguments vraiment malhonnêtes ; 3) la surveillance efficace des tribunaux de provinces par la cour suprême. Les juges d'appel s'obstinaient, semble-t-il, à lutter contre l'empressement des puissants à s'enrichir.

On dispose de plusieurs indices sur la richesse des puissants, toujours estimée en livres d'or : la dot, d'un montant de quatre-vingt-dix livres, reçue par le fils du Comnène, que Jean-Claude Cheynet et Michael Jeffreys identifient avec Isaac, le futur empereur, à l'occasion de ses fiançailles à l'âge de dix-huit ans avec la fille du protospathaire Hélios, et puis l'amende dont il fut théoriquement passible, après les avoir rompues, deux ans plus tard, contre l'avis de son protecteur, l'empereur Basile II, pour un montant de cinquante-cinq livres (17.5 & 14)[23] ; la portion de l'héritage de Panthèrios, réclamée par la *prôtospatharissa* Marie Sklèraina, future maîtresse de Constantin IX Monomaque, soit un montant de soixante-deux livres, qui ne sont rendues ni en numéraire ni en objets précieux, puisqu'on ne pouvait extraire une telle somme de la propriété foncière de Panthèrios, mais en donation au titre de *charistikè* du monastère de Saint-Mamas avec tous ses droits et tous ses revenus (15.16). La condition sociale des puissants est aussi clairement démontrée : c'était en raison de son très haut rang que le jeune Comnène avait reçu une dot atteignant presque le maximum légal (cent livres) (17.14) ; pour des raisons analogues, le chef de la famille Arotras, dont le fils, âgé de vingt-deux ans, s'était marié sans son approbation, apparemment à une jeune fille de rang social inférieur, avait d'abord encouragé les jeunes gens mais faillit annuler le mariage ; il réussit ensuite à obtenir 1) la punition humiliante du père de la jeune fille qui avait encouragé les jeunes et n'avait pas averti Arotras (il fut fouetté) et 2) l'autorisation de priver le jeune homme de son héritage maternel (49.10).

Voilà un dossier assez restreint de procès aristocratiques qui ont été plaidés devant Eustathe Rhômaios. Que peut-on en conclure ? Rien à propos de la fréquence des méfaits, de malveillance, de crimes de la part des puissants, puisqu'on ne connaît pas le nombre de procès qui ne soulevaient aucun problème judiciaire. On voit qu'il y avait des juges souples, impressionnables, sensibles aux influences extérieures, mais que la cour d'appel soutenait la législation émise par les empereurs du xe siècle contre les puissants[24]. Eustathe lui-même renforça la portée de ces lois par ses jugements : le puissant était obligé de présenter un titre de propriété *écrit* (9.6) ; le pauvre devait conserver le terrain contesté pendant toute la durée d'un procès (40.12) ; le seul fondement vraiment solide de la

23. J.-C. Cheynet, Aristocratie et héritage (xie-xiiie siècle), dans *La transmission du patrimoine : Byzance et l'aire méditerranéenne*, éd. par J. Beaucamp & G. Dagron, Paris 1998, p. 53-80, aux pages 74-75 ; Jeffreys, Historical context (cité n. 13).

24. *Contra* D. Simon, *Rechtsfindung am byzantinischen Reichsgericht*, Frankfurt 1973.

propriété foncière résidait dans les registres fiscaux, et, en cas de doute, c'étaient les petits propriétaires qui devaient garder les droits (9.9) – cette règle a eu des effets significatifs lorsque l'empereur Alexis Comnène s'en est servi à la fin du siècle[25]. La *Peira* offre l'image d'un système judiciaire qui gardait un esprit de corps, semblable à celui des hauts fonctionnaires de l'Empire sassanide dans l'Antiquité tardive. Byzance peut être vue comme la réincarnation de ce grand Empire à une échelle réduite, dont l'ordre politique, social et économique était figé dans la loi et le système judiciaire[26].

Enfin, j'aborde une question historique qui demeure ouverte – le destin de tous ces villageois, ces petits propriétaires qui étaient considérés comme la base de tout l'édifice étatique au xe siècle. Dans la *Peira*, rien n'indique une évolution radicale pendant la première moitié du xie siècle, où ils seraient devenus une masse de tenanciers travaillant pour les puissants[27]. On y rencontre beaucoup plus de paysans libres que de tenanciers (parèques). Même les esclaves apparaissent, le plus souvent, comme membres de suites aristocratiques. C'est sûrement trop d'audace, mais on peut avancer le propos que c'est plutôt la formation des clans aristocratiques par une stratégie matrimoniale qui a contribué à l'essor des aristocrates au xiie siècle, que l'extension de leurs domaines. Car la propriété servait deux buts différents – d'abord la génération de rentes et la création de richesses, puis la diffusion de l'influence des puissants et la création de clientèles en plusieurs endroits, c'est-à-dire la création et le renforcement des fondements économiques et sociaux de leur puissance. Plus que les ressources matérielles accumulées par les familles dotées de fortune et de gloire, ce qui fonde leur puissance, en effet, c'est le changement des mentalités qu'elles induisent, la reconnaissance de l'autorité informelle des grands par le menu peuple, au niveau de la région, et la coagulation des réseaux d'influences locales, qui, à Byzance, aux xie et xiie siècles, s'élargissaient de plus en plus au niveau de l'Empire.

Université d'Oxford

25. N. Svoronos, L'épibolè à l'époque des Comnènes, *TM* 3, 1968, p. 375-395, repris dans Id., *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire byzantin*, London 1973, nº V.

26. Cf. J. Howard-Johnston, State and society in late antique Iran, dans *The idea of Iran. 3, The Sasanian era*, ed. by V. S. Curtis & S. Stewart, London 2008, p. 118-131 ; S. Corcoran, Observations on the Sasanian law-book in the light of Roman legal writing, dans *Law, custom, and justice in late antiquity and the early Middle Ages*, ed. by A. Rio, London 2011, p. 77-113.

27. Cf. Ostrogorskij, *Paysannerie* (cité n. 3) ; Svoronos, Remarques, p. 51-63 ; A. Harvey, *Economic expansion in the Byzantine Empire 900-1200*, Cambridge 1989, p. 44-79 ; M. Kaplan, *Les hommes et la terre à Byzance du vie au xie siècle : propriété et exploitation du sol*, Paris 1992, p. 440-444 ; J. Lefort, L'économie rurale à Byzance (viie-xiie siècle), dans Id., *Société rurale et histoire du paysage à Byzance* (Bilans de recherche 1), Paris 2006, p. 395-478, aux p. 400-404, 449-450, 454-460.

L'ARISTOCRATIE FRANQUE DU XIe SIÈCLE EN CONTRASTE AVEC L'ARISTOCRATIE BYZANTINE

par Dominique Barthélemy

Si les byzantinistes sont parfois soumis à des tentations, comme celle d'importer d'Occident « la féodalité », notamment au xie siècle depuis Georges Ostrogorsky, ils savent en général y résister. Paul Lemerle fut parmi les premiers de ceux qui repoussaient cette notion et depuis ses conclusions tranchantes, son opinion est devenue très majoritaire chez les byzantinistes. Toutefois le féodalisme a resurgi à l'occasion d'une synthèse sur le monde grec médiéval dont l'auteur a repris certains thèmes anciens, en reprochant à Jean-Claude Cheynet de ne pas avoir affronté « la question féodale », dans la série de travaux décisifs sur l'aristocratie byzantine qu'il nous livre depuis 1990[1]. Insister sur des similitudes à partir du vocabulaire de la fidélité ou de l'allégeance *(anthrôpos)* est-il de bonne méthode[2] ? Accentuer l'idée d'une « révolution aristocratique » qui apparaît surtout, après 1025, « dans une documentation sans précédent »[3], en oubliant de relativiser cet effet de source, ne serait-ce pas importer dans le byzantinisme la doctrine de mutation féodale de l'an mil qui a fait des dégâts à l'Ouest ? Enfin, la même critique trouve anodins les chapitres de Jean-Claude Cheynet sur les scénarios de révolte, alors qu'ils sont précisément parmi les plus suggestifs, pour qui s'attache à l'analyse des récits d'interaction féodale en France, en Aquitaine ou dans l'Italie normande. Car un des caractères originaux de l'aristocratie féodale est, tout compte fait, que pour elle une révolte véritable est impensable…

Anne Comnène relève bien chez les « Francs », au premier abord, un orgueil affiché, mais elle ajoute qu'ils sont versatiles, ployant devant plus puissant qu'eux[4] et en un sens ils reproduisent ainsi la vieille image de la fougue barbare des Germaniques de l'Antiquité, qui retombait rapidement. Or il me paraît que c'est bien là, en dépit du préjugé de la fille du basileus, un aspect effectif de l'interaction féodale dans le royaume capétien, et aussi dans l'Italie, la Lorraine, l'Allemagne, pays postcarolingiens aussi. Nous avons sur

1. Cheynet, *Pouvoir et contestations* ; Id., L'aristocratie byzantine (viiie-xiiie siècle), *Journal des savants*, 2000, p. 281-322 ; Id. *Société*. Critique dans É. Patlagean, *Un Moyen Âge grec : Byzance, ixe-xve siècle*, Paris 2007, p. 166.
2. Patlagean, *Byzance,* p. 192.
3. *Ibid.*, p. 230.
4. Anne Comnène, *Alexiade*, t. 3, p. 28 et surtout 121.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 491-503.

elle et sur la noblesse quelques sources, même si comme dans l'Empire byzantin les aléas et les lacunes sont très importants.

Il ne s'agit ici que de livrer aux byzantinistes des éléments afin qu'ils mènent, s'ils le souhaitent, une démarche comparatiste. Sur le monde byzantin ma connaissance est évidemment très modeste et lacunaire, et sur la France féodale, plus nourrie tout de même, elle n'en a pas moins de grandes limites. N'y a-t-il pas, d'ailleurs, un piège inhérent à la démarche comparatiste, si elle incite à trouver les mêmes processus sociaux partout ? L'intéressant n'est-il pas surtout de relever des différences suggestives dans les comportements et les valeurs, en dépit de certaines analogies ? Cela mène à mieux cerner la société dans l'étude de laquelle on est spécialisé, et donc à mieux en faire sentir la singularité. Dans le groupe franco-japonais auquel je participe, nous ne cherchons pas tant à faire se rejoindre deux « féodalités », qu'à déceler les différences entre des élites guerrières dont la position sociale et les atouts se ressemblent un peu à première vue… L'Empire grec paraît bien plus près de la France, à tous égards, que le Japon. Des Francs, chers à Jonathan Shepard[5], vont y chercher la gloire et le gain. Pour autant le contraste me semble plus stimulant à considérer que les similitudes.

Noblesse et allégeance

Comme dans l'Empire byzantin, une certaine pérennité de l'aristocratie, à peine soupçonnée naguère, apparaît désormais dans l'Empire carolingien et les royaumes, les duchés, les comtés qui lui succèdent. À l'Ouest aussi, l'élite est une société d'héritiers, et les textes font un usage occasionnel du terme de noblesse. On évoque dans les pays de Loire au XI[e] siècle la conjonction harmonieuse de la naissance noble et du mérite vassalique en des termes proches de ceux évoqués ici par James Howard Johnston, et Geoffroi de Mayenne n'aurait pas grand-chose à envier au patrice Manuel Erôtikos, l'ancêtre des Comnènes[6].

Naturellement, il n'est pas rare qu'un léger décalage s'observe, à l'avantage ou non de l'intéressé, entre sa noblesse et son mérite, mais cela n'ébranle en rien le paradigme d'une harmonie fondamentale entre les deux ! L'aristocratie n'est pas une noblesse statutaire avec titres garantis et réglementés par l'État, mais elle est bien une classe dominante, cumulant les divers attributs de la supériorité sociale, gouvernante et guerrière à la fois, plus souvent épaulée par le haut-clergé (issu de ses rangs) que contredite par lui. Elle a pour repoussoir une classe rustique, servile, sale, à laquelle elle entend bien ravaler toute famille enrichie qui en émergerait, et à laquelle elle prête une bassesse morale, une cupidité qui évoquent la critique byzantine contre des eunuques[7].

Karl Ferdinand Werner a fait beaucoup pour démontrer la continuité des grandes familles franques (ou franco-aquitaines, etc.), notamment par la méthode des *Leitnamen*, et il a décelé en même temps de vraies structures politiques dans le monde franc et féodal.

5. J. Shepard, The uses of the Franks in eleventh-century Byzantium, *Anglo-Norman studies* 15, 1992, p. 275-305.

6. Skylitzès, *Empereurs*, p. 270. Voir aussi Anne Comnène, *Alexiade* X, 3, t. 2, p. 198 pour Marianos Maurokatakalon.

7. Même quand un eunuque fait montre de vaillance, ce ne peut-être que par amour de l'argent, selon Jean Skylitzès, p. 316.

Pourtant, en rejoignant des haut-médiévistes férus d'histoire byzantine, il a trop rejeté la féodalité, trop mis du romain, du byzantin (des dépendants fiscaux mais non sociaux, par exemple) dans le haut Moyen Âge[8].

La féodalité est à repenser, plutôt qu'à rayer de nos papiers. Elle n'est pas le contraire de l'État, pas un pur système de liens de dépendance privés et clientélistes. Georges Duby, tout en brouillant les pistes avec une importune mutation de l'an mil, ouvrait la voie dans son étude de 1953 sur la société mâconnaise à la prise en compte d'une société « moins troublée » qu'on ne l'avait dit[9], et dans laquelle les liens de l'hommage n'étaient certes pas tout, mais pas rien non plus. Une véritable pression sociale s'exerçait sur les seigneurs et les vassaux pour les amener à doser leurs revendications et leurs concessions.

Depuis l'époque de Clovis, comme l'a bien vu Edward Gibbon, une mutation importante s'est produite : l'aristocratie est devenue civile et militaire à la fois, indistinctement, et cette confusion demeure sans discontinuer jusqu'au XIe siècle et au-delà. Assurément les byzantinistes, tel Jean-Claude Cheynet[10] ont à mettre des bémols à l'opposition entre familles civiles et familles militaires, ils peuvent même relever, dans une même carrière, des étapes civiles et des étapes militaires. Mais la distinction des deux domaines sous-tend encore ces nuances. Rien de tel à l'Ouest, où la supériorité sociale (hors du haut-clergé, et encore) s'exprime tout uniment par le port des armes, des seules qui comptent : épées, lances, armures, et par les chevaux, même si le travail accompli pour maintenir la suprématie sociale n'est pas seulement guerrier, pas principalement guerrier (une fois que jeunesse a passé), mais consiste en justice et gestion, en débats aussi.

Depuis l'époque de Charlemagne, Jean-Pierre Devroey l'a récemment rappelé[11], il existe dans les pays qui étaient alors « l'empire des Francs » un système d'allégeance honorable bien défini, quoique manipulable, avec le rite de l'hommage des mains[12], et une éthique du service vassalique mais aussi de la solidarité et de l'aide mutuelle entre seigneur et vassal. On ne contraint pas un vassal, un noble, il est appelé à n'aider qu'à ce qu'il a conseillé, c'est-à-dire consenti, non sans pression de son environnement social et considération de son intérêt. On lui fait crédit de sentir où est son honneur, et comment mériter de conserver, voire d'accroître, son patrimoine.

Le titre impérial de Charlemagne n'a pas transformé, d'un coup, l'assemblage de ses royaumes et son ascendant tendanciel sur leurs aristocraties en un Empire digne de ce nom, avec autorité bureaucratique ou charismatique. L'autorité royale reste largement traditionnelle, coutumière, seul le souci religieux permettant d'envisager et de justifier des réformes (au demeurant plutôt inabouties). Il n'y a pas de capitale digne de Constantinople ou de Bagdad et, même, les efforts des rois carolingiens ont eu pour principal effet, à moyen terme, de renforcer leurs comtes[13].

8. K. F. Werner, *Naissance de la noblesse : l'essor des élites politiques en Europe*, Paris 1998.

9. G. Duby, *La société aux XIe et XIIe siècles dans la région mâconnaise*, Paris 1953, 2e éd. 1971, p. 330. Et désormais ma contribution sur La société de l'an mil dans le royaume capétien : essai d'historiographie, *Revue historique* 681, 2017, p. 93-140.

10. Cheynet, L'aristocratie byzantine (cité n. 1).

11. J.-P. Devroey, *Puissants et misérables. Système social et monde paysan dans l'Europe des Francs (VIe-IXe siècles),* Bruxelles 2006, p. 166-175.

12. Dont l'originalité fait un spectacle en 1077 dans l'Empire grec : Bryennios, *Histoire* IV, 10, p. 274.

13. J. Dunbabin, *France in the making, 843-1180*, Oxford 1985, 2e éd. 2000, p. 8-11.

Le poids du clergé dans le monde franc, au XIe comme au IXe siècle, paraît ici plus net que dans le monde byzantin. Des deux côtés, les dérèglements climatiques, les famines ou épidémies sont interprétés comme des châtiments du Ciel, mais dans l'*Abrégé historique* de Jean Skylitzès, cela met en cause le mauvais gouvernement d'empereurs, alors qu'en Aquitaine et en France à la même époque, ce sont des avertissements au clergé et au peuple d'avoir à mieux obéir aux évêques, et des avertissements dont on joue davantage.

Il est vrai qu'au XIe siècle, le roi capétien[14] n'en est plus à entreprendre des expéditions guerrières ou des réformes, à mobiliser pour cela ses sujets. La fidélité de principe, probablement scellée par l'hommage, des grands comtes et des ducs envers le roi constitue depuis la fin du IXe siècle le principal lien entre ce que les historiens de 1830 appelaient assez justement « les parties désunies de l'État ». Mais cela n'assure qu'une simple préséance à un roi qui ne contrôle en rien le gouvernement régional de ces grands vassaux, et qui n'a pas les moyens d'empêcher entre eux des guerres civiles ayant pour moyen et enjeu des châteaux. On comprend bien que cela n'entache pas trop la noblesse d'un duc d'Aquitaine ou d'un comte de Blois, d'être les fidèles du roi, ni d'ailleurs celle d'un seigneur de Lusignan ou de Beaugency de prêter hommage à ceux-ci, eux qui du reste ont celui de beaucoup de « vassaux de châteaux » (on dit aussi « nobles de châteaux », à l'occasion).

Aucun de ces personnages n'est tout à fait indifférent aux titres, et nous pouvons en repérer plusieurs dans la France et l'Aquitaine du XIe siècle, plus ou moins bien reconnus. Hugues Capet peut demander à Aldebert de la Marche : « qui t'a fait comte » ? mais il lui faut ensuite essuyer une réplique cinglante : « qui t'a fait roi ? », dont du reste il ne s'offusque pas extrêmement[15], lui qui n'est là, en campagne, que pour aider le duc d'Aquitaine. Les titres sont des biens de prestige, plus ou moins reconnus par l'environnement social, des indices de classement dans le palmarès des familles nobles, comparativement plus nobles que d'autres, superlativement nobles. Ce ne sont pas des dignités collationnées et rétribuées à la manière byzantine.

L'aristocratie franque est une société d'héritage, probablement encore plus que celle de l'Empire grec. En effet elle vit de patrimoines que le roi ou le seigneur ne lui ont pas donnés, mais qu'ils l'aident à conserver[16], à défendre contre les revendications d'héritiers concurrents. C'est particulièrement vrai des fiefs principaux, avec droits régaliens, que l'on appelle « l'honneur » familial, d'un vieux mot carolingien, et qui normalement revient à l'aîné des fils – mais non sans que cela ne donne lieu à diverses tensions et à des contreparties : au XIe siècle, les fiefs annexes, mais aussi les héritières sans frère survivant, reviennent à de nobles cadets ! C'est un siècle (à la différence du suivant) d'aînesse non cumulante.

14. D. Barthélemy, *Nouvelle histoire des Capétiens, 987-1214*, Paris 2012.

15. Adémar de Chabannes, *Chronique* III, 34 : *Ademari Cabannensis Chronicon*, cura et studio P. Bourgain, Turnhout 1999, p. 155.

16. Tout au plus peuvent-ils amenuiser ou augmenter un peu : B. Bachrach, Enforcement of the *forma fidelitatis* : the techniques used by Fulk Nerra, count of the Angevins (987-1040), *Speculum* 59, 1984, p. 796-819.

Ce sont plutôt des jeunes et des cadets qui, à la cour de princes et de barons, rivalisent en vue d'obtenir les « palmes de la vaillance »[17], sous forme de dons *(donativa)* en armes et parures, en monnaie aussi, et qui recherchent, non sans péril, la gloire et la fortune dans les guerres dures qui se mènent aux périphéries de l'Europe latine, voire au service de l'Empire byzantin.

L'impossible révolte

Aldebert de la Marche est un impertinent, comme plusieurs de ses semblables, les principaux seigneurs d'Aquitaine, dont Adémar de Chabannes peut écrire qu'ils « tentèrent plusieurs fois de se rebeller contre le comte »[18], mais il me paraît surtout qu'il évolue, et joue sa partie, dans ce système où les rivalités opposent essentiellement des hommes de même rang social ou de rang très proche. Et ces rivalités, occasionnellement aiguës en paroles et en menaces, sont en réalité ciblées et canalisées par toute une interaction, alternant les plaids, les palabres, les hostilités. Naguère la vieille école historienne se représentait un « premier âge féodal » (xe et xie siècles) marqué par la vive violence d'aventuriers, regroupés en bandes, qui pouvaient être rapidement promus ou perdus. Au contraire la découverte qu'il ne s'agit que d'héritiers, dans la Neustrie de K. F. Werner[19], dans le Mâconnais de G. Duby[20], partout ailleurs, consonne bien avec l'observation, la reconnaissance, d'une certaine modération des guerres civiles : les héritiers savent travailler à la reproduction d'un système, avec la prudence requise.

Pour un prince des xe et xie siècles, il est difficile d'ailleurs d'assumer l'initiative d'une guerre directe contre le roi : c'est à ses vassaux proches que l'on s'en prend, tel le comte Eudes Ier de Blois en 992[21] ou c'est à sa propre intervention que l'on résiste[22]. Pas question de le tuer en bataille, ou même de le blesser, de le prendre. La défaite de Philippe Ier à Cassel en 1072, face à l'ost de Robert le Frison, comte de Flandre, n'est pas un drame pour lui : c'est le neveu de Robert qui périt, lui que le roi soutenait contre cet oncle spoliateur, et ledit oncle s'empresse de ne pas pousser son avantage, il laisse Philippe manifester sa mauvaise humeur (nécessaire) en brûlant Saint-Omer[23]. Le roi capétien, frère aîné de l'*Ubos* d'Anne Comnène (Hugues le Maine), est en un sens bien mieux assis sur son trône qu'un basileus contemporain.

Plusieurs chroniques parlent de « rebelles » à leur prince ou au roi, au fil du xie siècle français. En réalité, on peut montrer qu'il s'agit à chaque fois d'actes que l'on décrie et délégitime sous ce nom. Or leurs auteurs ne devaient pas les assumer comme des rébellions,

17. *Dudonis Sancti Quintini De moribus et actis primorum Normanniae ducum*, nouvelle éd. par J. Lair, Caen 1865, p. 187.

18. Adémar de Chabannes (cité n. 15), III, 41, p. 163.

19. K. F. Werner, *Enquêtes sur les premiers temps du principat français (ixe-xe siècles) = Untersuchungen zur Frühzeit des französischen Fürstentums (9.-10. Jahrhundert)*, trad. par B. Saint-Sorny, Ostfildern 2004 (1re éd. Stuttgart 1958-1960).

20. Cité n. 9.

21. Voir sa justification dans Richer, *Histoire de France (888-995). 2, 954-995*, éd. et trad. par R. Latouche, Paris 1937, IV, 80, p. 278.

22. Guillaume de Poitiers, *Histoire de Guillaume le Conquérant*, éd. et trad. par R. Foreville, Paris 1952, I, 34, p. 80-82.

23. A. Fliche, *Le règne de Philippe Ier,* Paris 1912.

mais comme des conflits d'héritiers[24] ou des défenses de leurs droits et prérogatives. Lorsque Guillaume de Poitiers affirme que « les Normands » étaient rebelles à toute loi, ce n'est pas une description objective, mais un déni de leurs raisons et une apologie du duc Guillaume qui a réprimé leurs efforts, certes avec une clémence affichée, mais tout de même avec fermeté[25]. Lorsque Guillaume de Jumièges reproche à des Normands d'être sortis de la fidélité du duc, ce n'est pas qu'ils aient médité sa perte et son renversement, c'est le fait plutôt d'un honneur nécessairement ombrageux[26]. Leur réticence à être trop commandés n'échappe évidemment pas à Anne Comnène et aux Byzantins chez l'ensemble des nobles Francs, mais cela n'implique pas que rien ne les canalise…

La « rébellion » de barons normands ou français (de la région royale) consiste en des luttes factionnelles, qui tendent assurément à limiter le pouvoir royal ou princier, mais elle n'est jamais une agression frontale. Elle consiste en des actes de guerre féodale, ou les suscite de la part du roi ou du prince (et elle les justifie, selon la plupart des chroniques). La clémence finale des rois et princes n'est-elle pas elle-même, au fond, à la mesure des limites de la « révolte » ?

Ce qu'on peut appeler la guerre féodale oppose des comtes ou barons (issus des comtes et vassaux royaux du IXe siècle) qui ont des revendications d'héritage concurrentes, qui les donnent du moins pour justification à l'aide de leurs vassaux et à l'exercice de violences contre la terre qu'on leur refuse, c'est-à-dire contre des paysans surtout. Les sièges de châteaux ne sont guère que des blocus, il ne s'agit du reste pas des principaux châteaux adverses, et ils s'achèvent par des retraites, des capitulations, des trahisons… tandis que la bataille frontale est souvent esquivée, ou assez vite arrêtée. Au XIe siècle, les textes commencent à rendre clair que l'effort principal consiste, dans le conflit entre nobles, à faire des captifs. On ne les traite pas toujours très bien, mais normalement on négocie avec eux des concessions de terre, et Aldebert de la Marche, pris par un vicomte de Limoges, est devenu à cette occasion son gendre[27] : gageons qu'il aura su, cette fois-là, s'abstenir d'insolence !

Entre nobles, on ne va tout de même pas trop se maltraiter mutuellement ! Bien sûr, il y a encore aux abords de l'an mil quelques aveuglements de prisonniers, quelques mains coupées, mais l'heure est déjà aux rançons et aux transactions. Cela devient de plus en plus net au fil du XIe siècle, et rien n'autorise Yvonne Friedman à imaginer que les Francs étaient d'une vraie barbarie[28] avant de découvrir au Proche Orient, sur le modèle arabo-byzantin, les rançons et échanges de prisonniers. Bien au contraire, le Proche

24. Sur les difficultés d'Henri Ier entre 1031 et 1033, voir ma *Nouvelle histoire des Capétiens* (cité n. 14), p. 74-76.

25. Guillaume de Poitiers (cité n. 22), I, 7-10, p. 15-21 et I, 23-28, p. 51-65 : ces « révoltes » consistent surtout, si l'on s'en tient aux faits, en des retraites des grands sur leurs châteaux. Voir D. Bates, The Conqueror's adolescence, *Anglo-Norman studies* 25, 2003, p. 1-18.

26. *The Gesta Normannorum Ducum of William of Jumièges, Orderic Vitalis and Robert of Torigni*, ed. and transl. by E. Van Houts, t. 2, Oxford 1995, p. 93.

27. Adémar de Chabannes (cité n. 15), III, 25, p. 147.

28. Y. Friedman, *Encounter between enemies : captivity and ransom in the Latin Kingdom of Jerusalem*, Leiden 2002, p. 55-62 ; et c'est bien à tort qu'elle affirme p. 72 que la miséricorde envers le vaincu n'est pas encore occidentale en 1095 (voir au contraire, mon essai sur *La chevalerie*, 2e éd., Paris 2012).

Orient a pu durcir les usages guerriers des Francs[29], en tout cas par rapport aux guerres civiles au fond pleines de civilités qu'ils livraient chez eux, mais non sans prendre part aussi, occasionnellement, au long du xie siècle, à des guerres plus dures aux périphéries de l'Europe latine.

Les nobles sont aussi des hommes que rien ou presque ne doit contraindre. Adalbéron de Laon le dit en son *Poème au roi Robert*, vers 1027. Il n'y met qu'une réserve : c'est tant qu'ils ne commettent pas de crime relevant des rois (comprenons : des crimes de majesté[30]). Et il en donne une justification : ils défendent les églises et le peuple, ainsi qu'eux-mêmes, en tant que seuls guerriers dignes de ce nom[31].

On ne voit pas ici de roi, de duc, descendre de son trône pour attraper un noble insolent par les cheveux et la barbe, en le jetant à terre[32]. On ne voit pas de peine de mort, même pour « rébellion » ou « trahison », à une seule exception près : Hugues Capet pend un traître noble et sa femme, à Melun en 992[33]. Un seigneur poitevin coupe parfois la main de petits vassaux, sans doute parjures[34], les rendant inaptes au combat, mais je ne connais aucun jugement prononcé de peine corporelle contre un noble au xie siècle dans le royaume capétien. L'humiliation de la hachée *(harmiscara)* consiste, pour un chevalier, à se muer en monture en portant une selle, sur ses épaules. Pour expressive qu'elle soit[35], elle ne porte un coup mortel ni au noble qui la subit, ni même à sa noblesse (dont elle est même, tout compte fait, l'indice indirect !).

En 1008 l'évêque Fulbert de Chartres évoque la peine de mort que méritent selon le *Code théodosien* (IX, 4, 3) les meurtriers d'un comte du palais, comme coupables de lèse-majesté, ainsi que leur seigneur et protecteur Foulque Nerra, le puissant comte d'Anjou. « En outre beaucoup demandaient ton excommunication et la leur, à la Pentecôte. » Cependant l'évêque Fulbert obtient du roi et du synode un délai, et l'assurance aussi que, si Foulque comparaît, il ne risquera ni la mort ni la mutilation[36]. La seule menace proférée contre lui afin qu'il livre les meurtriers reste celle d'une excommunication, et tout ce que nous

29. A. Zouache, *Armées et combats en Syrie de 491/1098 à 569/1174 : analyse comparée des chroniques médiévales latines et arabes*, Damas 2008, après avoir reproduit l'erreur de Y. Friedman sur les comportements en France (p. 474) signale la dureté des Turcs sur un champ plus étendu que celle des croisés (p. 774 et 882).

30. Cette expression figure plusieurs fois chez Richer de Reims, sans entraîner toujours de sanction majeure : Richer, *Histoire de France* (cité n. 21), IV, 78, p. 273 (pour les vassaux de Melun, excusés par la fidélité envers leur seigneur, qui est seul mis à mort).

31. Adalbéron de Laon, *Poème au roi Robert*, introd., éd. et trad. par C. Carozzi, Paris 1979, v. 280, p. 20. Il les a plus haut déclarés de sang royal (v. 22, p. 2), ce qui tend à limiter la noblesse à sa strate la plus élevée : celle dont Adalbéron est issu lui-même ! Conception plus large de la « noblesse », avec des gradations, dans Guillaume de Poitiers (cité n. 22), p. 232 (« vassaux de moyenne noblesse »).

32. Comme le fait Basile II dans Skylitzès, *Empereurs*, p. 277.

33. Richer, *Histoire de France* (cité n. 21), IV, 78, p. 275.

34. Ce dont leur seigneur se plaint ensuite : G. Beech, Y. Chauvin, G. Pon [éd. et trad.], *Le Conventum (vers 1030)*, Genève 1995, p. 126 et 141 (l. 59).

35. Guillaume de Jumièges (cité n. 26), V, 16, p. 39. Guillaume de Poitiers (cité n. 22), I, 28, p. 62. Voir J.-M. Moeglin, Harmiscara-Harmschar-hachée : le dossier des rituels d'humiliation au Moyen Âge, *Archivum Latinitatis Medii Aevi* 54, 1996, p. 11-65.

36. *The Letters and Poems of Fulbert of Chartres*, ed. and transl. by F. Behrends, Oxford 1976, no 13, p. 26.

savons de la suite est que le roi excite le comte de Blois, proche de la victime, à guerroyer Foulque et que celui-ci part en 1010 en pèlerinage à Jérusalem[37].

De la même manière, les confiscations de fief en cas de faute du vassal ne paraissent ni vraiment totales, ni souvent durables, quelle que soit la qualification de la faute, et que l'hommage soit ou non déclaré « lige »[38]. Je trouve significatif que les dons tactiques aux monastères, soupçonnables ici comme à Byzance, aillent apparemment dans un sens différent. Dans l'Empire grec, on donne parfois pour se prémunir d'une confiscation[39]. Ici, ou au moins en Anjou, c'est le comte qui, ayant opéré une confiscation partielle de fief, en fait don à un monastère de peur d'avoir à la rendre – et quitte à provoquer un conflit entre le monastère et le vassal au fief amoindri (ou ses héritiers), conflit qui débouche sur une transaction[40].

Il existe d'indéniables tensions entre seigneurs et vassaux, mais la vieille école, dans sa vision souvent schématique ou caricaturale du premier âge féodal, a sous-estimé les atouts du seigneur face au vassal, et le sens de la hiérarchie qui est dans la société féodale. L'idée que chacun doit conserver son droit imprègne l'interaction entre des seigneurs et vassaux, dont les proches écoutent les plaintes et qu'ils aident à rétablir un certain équilibre en leur faveur, mais pas au-delà. Cela ressemble à un système visqueux, puisque tout mouvement appuyé d'une particule dans un sens suscite aussitôt des contre-poussées, et ainsi le système perdure, il ne se modifie du moins que lentement. Ici tout avantage sur le terrain ou dans le débat est limité.

Dans ces conditions, les rois, les comtes et les barons n'ont jamais à craindre d'insurrection féodale. C'est une page de Richer de Reims, écrite aux années 990, qui illustre le mieux la difficulté, les risques de la révolte. Ce n'est pas du verbatim, mais rien ne nous autorise à croire que Richer ne donne pas, en belles phrases de son latin savant, une idée juste de la rhétorique des plaids entre féodaux. En 980, n'étant encore que duc des Francs, Hugues Capet a été berné par le roi carolingien Lothaire, son seigneur : lui qui l'avait appelé à l'aide contre l'empereur Otton II en 978, il le lâche en s'alliant à celui-ci. Hugues s'adresse alors à ses vassaux, à ceux qui ont un jour mis leurs mains dans les siennes. Il leur dit l'insulte subie et leur demande s'ils l'aideront contre le roi, eux qui lui ont prêté l'hommage des mains et qui sont désormais liés à lui à la vie, à la mort, et dans l'honneur comme dans la honte. Mais eux le mettent en garde sur le mauvais exemple que cela ferait pour tous les vassaux : il y aurait là de quoi autoriser une arrogance subversive. Donc mieux vaut une manœuvre indirecte : qu'il détache Otton de Lothaire en s'adressant à lui[41]…

C'est en un « semi-latin » beaucoup plus rustique, mais utilisé non sans finesse, que vers 1028 un *memorandum* en faveur d'Hugues le chiliarque, seigneur de Lusignan, énumère tous les griefs qu'il a eus contre son seigneur le comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, qu'il abandonne en lui faisant (ou refaisant) hommage, mais qu'il pourrait encore reprendre

37. C. Pfister, Études sur le règne de Robert le Pieux, Paris 1885, p. 66-68 et 230.

38. Voir D. Barthélemy, *La société dans le comté de Vendôme, de l'an mil au* XIV*e siècle*, Paris, 1993, p. 617-620.

39. Cheynet, L'aristocratie byzantine (cité n. 1), p. 300.

40. Barthélemy, *La société* (cité n. 38), p. 393-396.

41. Richer, *Histoire de France* (cité n. 21), III, 82-82, p. 102-106.

à son compte en cas de nouvelle embrouille[42]. Christophe Giros m'a suggéré que ce surnom de « chiliarque » pourrait lui venir d'une campagne menée, d'un grade obtenu, dans l'armée de Basile II. Mais il peut venir aussi de la Vulgate latine. Ce *memorandum* restitue le même climat que les *Histoires* de Richer de Reims (ou une lettre fameuse d'Eudes de Blois au roi Robert[43]), fait de conformisme, d'allégeance suspicieuse et retorse à l'autorité – mais sans révolte. Jacques Flach, l'un de ses premiers commentateurs, y discernait un alliage étonnant d'« obéissance passive » et de « liberté individuelle »[44], tant ce texte en faveur d'Hugues prend soin de le montrer longtemps patient et endurant face à un seigneur qui le berne et l'insulte, en le laissant spolier par d'autres.

Rien de plus suggestif que l'ultime épisode de ce long récit : le défi du chiliarque au comte. Il déclare en sa cour lui retirer sa foi, tout en s'engageant à ne s'en prendre ni à son honneur principal (la cité de Poitiers) ni à lui personnellement. Il s'en va sain et sauf, comme il sied, et ne fait rien du tout. Les vassaux de Guillaume prennent aux siens une tour, les siens font de même avec une autre. Et les négociations de paix commencent, débouchant sur un hommage qui refait la foi. Nous ne savons pas ce que les deux hommes au fond éprouvent de sentiment, mais ils sont clairement tous deux sous l'influence d'une société féodale qui veut de la stabilité.

Aux approches de l'an 1100

Les abords de l'an 1100 sont marqués en France comme dans les autres régions centrales de l'Europe latine, par des évolutions notables, des mutations bien plus nettes que celles de l'an mil. C'est notamment l'invention des rites et usages de la chevalerie classique, en relation claire avec le développement des cours princières et baronniales, et en réaction implicite contre l'affirmation sociale et militaire (avec les archers) d'une élite urbaine à côté de la classe des vassaux[45]. En Occident comme dans l'Empire byzantin, la croissance urbaine et rurale est sensible partout depuis le IXe siècle (et parfois dès le VIIe) et elle paraît produire des effets de seuil autour de 1100.

L'aristocratie franque ne réserve pas de place, semble-t-il, à la promotion de guerriers héroïques sortis du peuple. Dans les *Histoires* du IXe siècle, si des rustres ou serfs accomplissaient des exploits mémorables, c'est en y trouvant la mort[46]. Au premier âge féodal (Xe et XIe siècles) nous avons trace de légendes, dorées ou noires, d'ancêtres promus par un acte méritoire ou une trahison, selon qu'une famille veut conjoindre de la noblesse héréditaire à de la noblesse magique[47] ou que d'autres veuillent

42. *Le Conventum* (cité n. 34). Sur l'hypothèse de G. Beech, voir ma critique : D. Barthélemy, Du nouveau sur le *Conventum Hugonis*?, *Bibliothèque de l'École des chartes* 153, 1995, p. 483-495.

43. Éditée dans F. Behrends (cité n. 36), p. 152-155 (n° 86).

44. J. Flach, *Les origines de l'ancienne France, Xe et XIe siècle*, t. 2, Paris 1893, p. 530-531.

45. Barthélemy, *La chevalerie* (cité n. 28).

46. Voir par exemple Ermold le Noir, *Poème sur Louis le Pieux*, éd. et trad. par E. Faral, Paris 1932, p. 128-131.

47. Selon les expressions que G. Dagron, *Empereur et prêtre*, Paris 1996, p. 58-60, applique à la royauté. Les légendes familiales françaises conjoignent souvent les deux, elles aussi : exploit de l'aïeul, noblesse de l'aïeule.

la décrier, la stigmatiser[48]. Ainsi des comtes d'Anjou et de Blois, sur lesquels l'enquête prosopographique apporte un démenti à ces légendes : ce sont des lignées d'héritiers, vassales des Capétiens du XIe siècle comme elles l'étaient au IXe siècle de Robert le Fort[49]. Il faudra vraiment des conquêtes importantes, comme celles de l'Angleterre ou de la Sicile, pour que des lignées s'élèvent d'un degré dans l'échelle de la noblesse – et encore, non sans susciter de résistances comme le montrent de belles pages de Geoffroi Malaterra[50].

En ce premier âge féodal (mais surtout au XIe siècle, mieux documenté que le Xe siècle), si des notices ou des récits de miracles font apparaître des ascensions sociales et des réactions contre elles, ce sont celles de serfs ministériaux – entendons de ceux qui sont employés comme agents seigneuriaux. C'est ce genre de fonction qui permet de s'enrichir, de se faire des relations dans la noblesse, s'anoblir en se revêtant d'armures et en allant à cheval, avec la lance et l'épée. Jusqu'au jour où l'on se voit démasqué comme imposteur et contraint de renoncer aux armes, ou à l'épée au moins ! Dans le Chartrain à l'aube du XIIe siècle, des serfs huppés parviennent tout de même à passer de l'hommage servile humiliant à leur seigneur, par la tête et les deniers, à l'hommage des mains, sous sa forme en principe la plus astreignante qui est la ligesse[51].

Il faut passer l'an 1100 pour avoir quelque chose qui ressemble à la diatribe de Michel Psellos contre les nouvelles familles, admises au sénat, sous la forme spécifique de procès en servage intentés à des hommes et familles qui ont fait carrière dans les administrations du roi capétien ou du comte de Flandre[52], alors dans leur premier vrai développement.

Le rite de l'adoubement est attesté, à partir des années 1060, en relation avec les autres éléments d'une véritable mutation chevaleresque des vassaux francs, tels l'invention du tournoi ou l'essor de la courtoisie envers les prisonniers de marque. Contrairement à ce que pensait Marc Bloch, rien ne permet de voir dans l'adoubement chevaleresque une sorte d'ascenseur social permettant d'intégrer dans la classe féodale de nouveaux éléments. Les adoubés sont en effet des fils de familles nobles, auxquels la réception des armes assure une place à part entière, comme adultes, dans la société féodale et dont il inaugure soit le gouvernement seigneurial, soit une errance juvénile et guerrière en quête de la gloire et du gain.

Cette errance peut aussi consister en une fréquentation des cours et des tournois de France, où le premier Tancrède de Hauteville se serait formé une grande réputation, à en croire Geoffroi Malaterra[53]. Elle peut aussi mener les adoubés outremer et dans le danger de la croisade comme le montre Raoul de Caen en son *Histoire de Tancrède*, aux valeurs

48. Ainsi avons-nous trace pour les comtes de Blois de légendes d'exploits : Richer, *Histoire de France* (cité n. 21), I, 9-11, t. 1, Paris 1930, p. 24-30. Et de légende de trahison : Raoul Glaber, *Histoires*, texte trad. et présenté par M. Arnoux, Turnhout 1996, III, 39, p. 214-216.

49. WERNER, *Enquêtes* (cité n. 19).

50. Gaufredus Malaterra, *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris eius*, a cura di E. Pontieri (Rerum Italicarum scriptores 5, 1, p. 3-108), Bologna 1928, III, 31, p. 76.

51. *Cartulaire de Saint-Père de Chartres*, publié par B. Guérard, t. 2, Paris 1840, p. 297, et les commentaires de A. CHÉDEVILLE, *Chartres et ses campagnes, XIe-XIIIe s.*, Paris 1973, p. 383.

52. BARTHÉLEMY, *Nouvelle histoire des Capétiens* (cité n. 14), p. 218-220.

53. Geoffroi Malaterra (cité n. 50), I, 40, p. 25.

très profanes[54]. Les chroniqueurs de l'an 1100, même clercs ou moines, sont sensibles aux valeurs de la mutation chevaleresque, Orderic Vital restitue notamment très bien la quête honorable du gain avec la gloire[55]. Certes il vaut encore mieux se passer de tout gain matériel (comme occasionnellement le Tancrède de Raoul de Caen, grand baron), mais, sur de la moyenne noblesse, une sorte de mercenariat ne fait pas tâche[56], et les chevaliers flamands qui s'en iraient servir, comme mercenaires, Alexis Comnène en Orient n'y perdraient nullement leur rang. On les y admire, avec un peu d'appréhension[57].

L'important est la distinction, au sein des armées, entre les chevaliers et les piétons ou archers. Jamais les vassaux nobles n'ont eu l'exclusivité de la « fonction guerrière » en dépit de l'importance du schéma idéologique des trois ordres depuis le IXe siècle[58]. Ce schéma aurait plutôt pour utilité d'occulter l'existence et le rôle de guerriers non nobles. Mais il est vrai que dans la guerre féodale des Xe et XIe siècles, les escouades de cavaliers sont seules à faire des raids de pillage et des escarmouches, en attendant que des osts plus consistants, et plus riches en piétons, viennent faire un siège de château (sans assaut frontal) ou menacer les assiégeants d'une bataille de déblocus – généralement esquivée.

Cependant le XIe siècle voit apparaître les communes, c'est-à-dire des osts communs à l'échelle d'un diocèse puis d'une ville. La première forme de commune se relie intimement à ce qu'on a appelé, un peu inexactement, le « mouvement de la paix de Dieu ». À partir des années 990 en Aquitaine, 1020 en France, des serments sont imposés aux nobles, afin qu'ils s'abstiennent des injustes rapines qui sont le fond de la guerre féodale. Ainsi se forment, sous la houlette des évêques, des ligues diocésaines comprenant une juridiction et un ost susceptible de guerroyer contre les seigneurs récalcitrants. Certains évêques du XIe siècle demandent à tous les hommes de leur diocèse un serment d'aide à la paix, c'est-à-dire à la guerre au nom de la paix ! Cela s'appelle faire une « communauté » ou « commune », et cela ne va pas sans controverse[59] : les Byzantins ne sont pas seuls à s'alarmer de voir des évêques trop impliqués dans des guerres ! Du Mans à Cambrai, aux années 1070, la transition est perceptible, de la commune sainte, diocésaine, menant jusqu'à une sorte de croisade de l'intérieur, à la commune profane, urbaine défendant les intérêts communs d'une élite urbaine d'hommes d'affaires (distincts des vassaux) et d'artisans moyennement riches.

La piétaille est nombreuse et ces quelques « grands osts » qui défraient plusieurs fois la chronique, spécialement lorsqu'ils sont défaits, à cause de leur inexpérience et même, nous dit-on, par jugement de Dieu. Il n'empêche, leur existence même est symptomatique. Et si les communes en tant que solidarités judiciaires jurées sont en général constituées par transaction avec la noblesse urbaine, et en la payant, la tension est désormais forte. Le

54. *Gesta Tancredi in expeditione Hierosalymitana auctore Radulfo Cadomensi* (Historiens des croisades. 1, Historiens occidentaux. 3, p. 599-716), Paris 1866.

55. Geoffroi Malaterra (cité n. 50), IV, 22, p. 100. *The Ecclesiastical history of Orderic Vitalis*, ed. and transl. with introd. and notes by M. Chibnall, 6 vol., Oxford 1969-1980, notamment VI, p. 350.

56. La question du mercenariat est magistralement discutée par Ph. Contamine, *La guerre au Moyen Âge*, 3e éd., Paris 1992, p. 192-217.

57. Shepard, The uses (cité n. 5), p. 278.

58. D. Iogna-Prat, Le « baptême » du schéma des trois ordres fonctionnels : l'apport de l'école d'Auxerre dans la seconde moitié du IXe siècle, *Annales ESC*, 1986, p. 101-126.

59. D. Barthélemy, Paix de Dieu et communes dans le royaume capétien, de l'an mil à Louis VI, *CRAI* 2014, 1 (janvier-mars), p. 207-241.

témoignage célèbre de Guibert de Nogent sur les « tragédies laonnoises » de 1111 et 1112 atteste de la complexité des luttes factionnelles dans une cité d'alors, mais on ne peut en retrancher une véritable lutte des classes, lorsque l'insurrection de la commune tourne au massacre des nobles autour de l'évêque leur seigneur, le 25 avril 1112[60].

À quelque temps de là, le 2 mars 1127, des serfs tuent leur seigneur le comte de Flandre Charles le Bon, dans une église de Bruges. Les assassins sont d'une famille de grands serviteurs du comte, disgraciés, inculpés de servage en dépit de leurs allures nobles de chevaliers[61] ! Ils périssent dans les supplices, mais la Flandre connaît, en 1127 et 1128, une crise politique marquée par le conflit entre les héritiers possibles, qui rivalisent pour le soutien de rois, de nobles et aussi des élites urbaines de « citoyens ». Le candidat du suzerain qu'est le roi Louis VI, Guillaume Cliton, peine à s'imposer. Galbert de Bruges raconte son entrée dans Saint-Omer (17 avril 1127) où il est contraint, lui chevalier d'excellence et d'extraction (petit-fils de Guillaume le Conquérant) de fraterniser avec les jeunes archers de la ville[62] ! Avant de donner une charte de franchise fameuse à Saint-Omer comme aux autres grandes villes flamandes, et de mourir parce qu'en un combat (27 juillet 1128) il a été désarçonné et tué à terre par un piéton[63], à l'encontre du code de la chevalerie.

La mutation chevaleresque de ce temps ne transforme pas entièrement la guerre et la société, elle élabore plutôt des institutions réservées aux chevaliers et aux gens de bonne compagnie (clercs et dames nobles). Ainsi la cour plaisante (je dirais la cour de l'après-midi, après la cour féodale et la messe du dimanche matin) et le tournoi. Cela fait une sphère préservée de la racaille, et placée sous l'égide du roi et des princes, sans rien qui évoque le cérémonial byzantin, et aussi sans que ces rois et princes ne fassent tout pour faire disparaître la menace sociale contre la noblesse. Ils concèdent en effet des communes urbaines et taxent des villes, et leur rôle d'arbitres entre elles et la société féodale s'en accroît. Ils emploient dans leur administration des nouveaux venus, ou au moins des petits nobles dans un grand rôle, tel Louis VI pour les Garlande. Et ils recrutent des archers dans leurs armées, bientôt (au milieu du XIIe siècle) des compagnies de mercenaires vraiment professionnels et tenus pour ignobles[64].

Le tournoi chevaleresque est attesté sous une première forme, c'est-à-dire encore comme une partie de la guerre réelle entre princes, à partir des années 1070[65]. On est en train de faire le siège d'un château, c'est-à-dire un simple blocus, et les jeunes nobles des deux camps, rongeant leur frein, souhaitent s'illustrer au combat singulier à cheval, avec le coup de lance qui désarçonne l'adversaire. Pour cela, il faut un accord entre les deux camps qui écarte les archers et la piétaille, et que l'affrontement soit une sorte de

60. Guibert de Nogent, *Autobiographie*, introd., éd. et trad. par E. R. Labande, Paris 1981, III, 1-9, p. 269-357.

61. Galbert de Bruges, *Histoire du meurtre de Charles le Bon, comte de Flandre (1127-1128)*, publiées avec une introd. et des notes par H. Pirenne, Paris 1891, 7 à 9, p. 12-16.

62. *Ibid.*, 66, p. 106-107.

63. *Ibid.*, 119, p. 171.

64. H. Grundmann, Rotten und Brabanzonen : Söldner-Heere im 12. Jahrhundert, *Deutsches Archiv für Geschichte des Mittelalters* 5, 1941, p. 419-492, et Contamine, *La guerre au Moyen Âge* (cité n. 56), p. 397-401.

65. D. Barthélemy, Les origines du tournoi chevaleresque, dans *Agôn : la compétition, Ve-XIIe siècle*, sous la dir. de F. Bougard *et al.* (Haut Moyen Âge 17), Turnhout 2012, p. 111-130.

spectacle, regardé et apprécié par les barons d'âge plus mûr. Et il n'est pas mauvais, comme cela arrive souvent, que les adversaires se retrouvent dans une cour plaisante, à quelque temps de là, pour relater et commenter les meilleurs faits d'armes, c'est-à-dire de chevalerie, devant les dames !

Mais las, les choses ne se passent pas toujours ainsi. Un jour de 1098, le châtelain de Chaumont-en-Vexin (1098), vassal du roi capétien, fait tirer les archers sur les chevaux d'assiégeants normands, afin de repousser l'attaque en opérant des prises et sans tuer de chrétiens[66], ce qui ferait particulièrement désordre en période de croisade. Ce procédé paraît déjà classique, qui tue le spectacle et empêche l'exhibition de la chevalerie, et c'est par lui que le duc-roi Henri Beau Clerc remporte les batailles de Brémule (1119) et de Rougemontier (1123)[67]. Il est intéressant qu'Alexis Comnène l'ait utilisé lui aussi, en 1097, lors de ses démêlés avec la première croisade[68].

En attendant, même s'il y a bien une certaine interaction féodale et chrétienne entre les Byzantins et la première croisade, mêlant à la manière de France, au fond, amitié et hostilité, il me semble que la différence structurelle des deux aristocraties, franque et byzantine, ne doit pas être effacée au profit d'une féodalisation de Byzance. La suggestion que je soumettrais aux byzantinistes serait que les sociétés d'héritiers et de fierté guerrière ne se ressemblent qu'approximativement les unes aux autres. La compacité de la société féodale en Occident contraste avec le maintien des ethnicités dans le monde byzantin, et les manœuvres que cache l'arrogance de façade des Francs semblent appropriées à un effacement plus complet des administrations centrales. Cela ne fait-il pas des marques distinctives que l'on aurait tort de vouloir effacer ?

Université de Paris-Sorbonne – Institut universitaire de France

66. Orderic Vital (cité n. 55), V, p. 218.

67. *Ibid.*, VI, p. 234 et 350.

68. Anne Comnène, *Alexiade*, t. 2, p. 222-223. Les Turcs agissent bientôt de même, sans forcément vouloir épargner des vies : Zouache, *Armées et combats en Syrie* (cité n. 29), p. 877.

QUEL RÔLE POUR LES PROVINCES DANS LA DOMINATION ARISTOCRATIQUE AU XI[e] SIÈCLE ?

par Luisa Andriollo & Sophie Métivier

Les rapports entre l'aristocratie et la province n'ont jamais été examinés par Paul Lemerle de manière systématique. En revanche nous connaissons les portraits qu'il a dressés de plusieurs aristocrates provinciaux : trois d'entre eux sont réunis dans le volume *Cinq études sur le XI[e] siècle byzantin* ; le quatrième, consacré à Kékauménos, lui est antérieur[1]. Lorsqu'il analyse le testament d'Eustathe Boïlas, la *diataxis* de Michel Attaliatès, le *typikon* de Grégoire Pakourianos et les *Conseils et récits* de Kékauménos, Paul Lemerle y relève avec soin ce qui caractérise leurs auteurs comme provinciaux. En particulier il ne manque pas de souligner le provincialisme du cappadocien Eustathe Boïlas, que dénoterait jusqu'à la langue de son testament[2]. Dans l'évocation du savant, le monde de Boïlas s'arrête à sa patrie, la Cappadoce, et à ses maîtres, les Apokapai, une famille aristocratique arméno-géorgienne ; Constantinople en est absente à une exception près[3]. Si Lemerle reconnaît en Eustathe Boïlas un rejeton de la vieille aristocratie provinciale, constitutive de l'Empire, il hésite sur les liens, directs ou indirects, qu'elle entretenait avec le centre, sur la place occupée par les Apokapai[4]. Michel Attaliatès ne pouvait être appréhendé par Paul Lemerle en des termes similaires. L'historien n'en

1. Lemerle, *Cinq études* ; Id., *Prolégomènes à une édition critique et commentée des « Conseils et récits » de Kékauménos*, Bruxelles 1960.

2. Le testament (ainsi que l'ensemble du manuscrit) a été rédigé ou copié par un autre Cappadocien, puisqu'il s'agit d'un certain Théodoulos, « moine et prêtre de la Théotokos de Salèm », une église fondée par Boïlas : voir P. Lemerle, Le testament d'Eustathios Boïlas, dans Id., *Cinq études*, p. 39 (dans la notice chronologique, Théodoulos et Eustathe Boïlas sont dits cappadociens), p. 29, l. 283-284, ainsi que le commentaire de Paul Lemerle, *ibid.*, p. 15-16, p. 56 : « testament mal composé, mal articulé, écrit dans une langue raboteuse et incorrecte qui sent chez l'auteur aussi bien que chez celui qui a tenu la plume la rudesse d'une lointaine contrée de l'intérieur ».

3. Dans une hypothèse paradoxale, au vu de l'ensemble de son propos, Paul Lemerle va jusqu'à penser que les Apokapai auraient soupçonné Boïlas de les avoir dénoncés à l'empereur. Voir Lemerle, *Cinq études*, p. 57-58.

4. Cette famille, de fortune assez récente, faisait-elle écran entre Eustathe et l'empereur ? Sur les Apokapai, voir M. Grünbart, Die Familie Apokapes im Lichte neuer Quellen, *SBS* 5, 1998, p. 29-41.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XI[e] siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 505-529.

lie pas moins sa modestie sociale à son origine provinciale, son ascension à sa carrière à Constantinople. Grégoire Pakourianos échappe à ce schéma en tant qu'étranger. En revanche Kékauménos l'illustre assez bien : de l'auteur des *Conseils et récits* Paul Lemerle fait un « général à la retraite », qui a pour aïeux des seigneurs arméno-géorgiens, de grands propriétaires de Thessalie ainsi que des Grecs entre la Bulgarie et l'Empire. Connaissant mal la cour impériale dont il se méfie avec constance, ce « Byzantin moyen » est enraciné dans sa famille et dans sa province. C'est un portrait que les études de Charlotte Roueché ont beaucoup retouché. Elle y redéfinit le « background » culturel et littéraire de l'auteur[5]. Aussi, on pourrait légitimement remettre en question le « provincialisme » et la position sociale que lui attribuait Lemerle : du texte des *Conseil et récits* ressortent les attaches que la famille de l'auteur avait tant dans les Balkans qu'en Orient, ainsi que ses contacts dans la capitale et même à la cour[6] ; aussi, le rang acquis par ce lignage, dont le membre le plus célèbre faillit être acclamé *basileus*[7], n'autorise pas à le confiner au niveau de la modeste aristocratie provinciale.

Si Paul Lemerle s'en tient à caractériser au cas par cas ces quatre Byzantins, on reconnaît dans son point de vue, apparemment objectif, un présupposé qu'Hélène Ahrweiler a exposé en toute clarté dans le cadre d'un colloque organisé par le premier, en 1973, et publié en 1976 sous le titre *Recherches sur le XIe siècle*. Elle y décrit ce qu'elle appelle la « constantinopolitisation des élites »[8]. Par cette expression, qu'elle emploie à plusieurs reprises, elle désigne tout à la fois l'établissement des familles provinciales à Constantinople, leur mépris pour les fonctions provinciales, leur snobisme constantinopolitain[9]. Ce processus, elle le met en rapport avec la politique de Basile II, qui aurait choisi d'affaiblir les grandes familles aristocratiques d'Asie Mineure. Même si les élites, une fois constantinopolitaines, ne désavouent pas complètement leur province, conservant un lien affectif ou sentimental avec leur patrie, elles cessent néanmoins d'y investir au profit de la capitale impériale. En bref, la province n'est plus le lieu de la puissance aristocratique, comme elle a pu l'être jusqu'à la fin du Xe siècle ; l'historienne assimile les nouvelles élites provinciales à des « semi-puissants ». Elle en conclut à une quasi-rupture,

5. C. Roueché, The literary background of Kekaumenos, dans *Literacy, education and manuscript transmission in Byzantium and beyond*, ed. by C. Holmes and J. Waring (The medieval Mediterranean 42), Leiden – Boston – Köln 2002, p. 111-138. Ead., The rhetoric of Kekaumenos, dans *Rhetoric in Byzantium*, ed. by E. Jeffreys (Society for the promotion of Byzantine studies 11), Aldershot 2003, p. 23-37.

6. La nature exacte des liens de parenté entre l'auteur et les personnages qu'il désigne comme membres de sa famille est problématique : voir Lemerle, *Prolégomènes* (cité n. 1), p. 20-56. Une partie d'entre eux avaient servi ou étaient établis dans les Balkans (Démétrios Polémarchios, le Kékauménos commandant de l'Hellade, Nikoulitzas Delphinas) ; d'autres venaient de la frontière arménienne et avaient séjourné ou servi en Orient (l'aïeul toparque de Tibion, Jean Maios). À plusieurs de ces personnages le texte attribue des séjours et des visites dans la capitale (Cecaumeno, *Raccomandazioni e consigli di un galantuomo*, testo critico, trad. e note a cura di M. D. Spadaro [Hellenica 2], Alessandria 1998, p. 140-141, chap. 95 ; p. 204-205, chap. 170 ; p. 206 ss., chap. 174 ss.).

7. Aux dires de Skylitzès, les stratèges révoltés contre Michel VI, en 1057, considéraient Katakalôn Kékauménos comme le meilleur candidat au titre impérial ; il aurait réfusé lui-même cet honneur et incité les conjurés à acclamer empereur Isaac Comnène (Scylitzes, p. 487).

8. H. Ahrweiler, Recherches sur la société byzantine au XIe siècle : nouvelles hiérarchies et nouvelles solidarités, *TM* 6, 1976, p. 99-124.

9. Elle évite néanmoins de parler de constantinopolitianisme.

au XIe siècle, du lien social et politique entre Constantinople et les provinces de l'Empire : au moment des invasions turques, « nous sommes en présence de deux mondes qui, chacun de son côté, mettent en place des structures dont le développement les conduit à la rupture »[10]. Lorsque Paul Lemerle présente Eustathe Boïlas et Kékauménos, il fait d'eux des représentants de ces élites locales, dont les liens avec la capitale et le Palais sont, pour des raisons diverses, distendus.

La vision d'Hélène Ahrweiler n'a pas été reprise en tant que telle : on a en particulier remis en cause l'idée que Basile II aurait brisé la grande aristocratie micrasiatique, si caractéristique du Xe siècle[11]. On sait en effet que les sanctions décidées par l'empereur n'ont affaibli durablement que les Phocas et les Maléinoi, et non l'ensemble du groupe.

La problématique qu'elle a introduite, la province comme fondement, ou non, de la puissance aristocratique, loin d'être systématiquement abordée dans les différentes analyses conduites sur la question aristocratique, a néanmoins été réélaborée par son élève, Jean-Claude Cheynet. Lorsque ce dernier définit les moyens de la puissance des familles aristocratiques, il accorde une place majeure à ce qu'il appelle l'« enracinement provincial », un enracinement qu'il n'hésite pas à cartographier à trois reprises[12]. Pour l'ensemble des grandes familles connues il repère une région d'implantation dans laquelle elles exercent des commandements, principalement militaires, possèdent des biens et des alliances. C'est ce cumul qui conduit Jean-Claude Cheynet à parler d'enracinement provincial dans son panorama de l'aristocratie de la seconde moitié du Xe siècle. Bien que ce processus, qui permit la genèse de l'aristocratie micrasiatique des VIIIe-Xe siècles, ne fonctionne pas dans les régions conquises à la fin du Xe siècle par l'Empire[13], la politique de Basile II, en particulier la répression des deux grandes révoltes des Phocas et des Sklèroi, ne met pas fin à cet enracinement provincial en Anatolie. L'historien continue de le repérer jusque dans le troisième quart du XIe siècle pour des familles comme les Diogénai ou les Botaneiatai. Seule la conquête turque modifie durablement l'implantation provinciale de nombreuses familles. Le cumul des fonctions, des biens et des réseaux n'en est pas moins partiellement entamé ou affaibli en raison de la décision de Basile II de nommer les stratèges hors de la zone d'influence de leurs familles[14]. Cette redistribution des

10. Ahrweiler, Recherches sur la société (cité n. 8), p. 124.

11. A. P. Kazhdan & S. Ronchey, *L'aristocrazia bizantina dal principio dell'XI alla fine del XII secolo* (Nuovo prisma 3), Palermo 1997, p. 141-144 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 333-336 ; C. Holmes, *Basil II and the governance of the empire (976-1025)* [Oxford studies in Byzantium], Oxford 2005, p. 461-475.

12. Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 207-248, avec les cartes aux p. 246-248. L'auteur distingue deux phases dans l'évolution des rapports entre l'aristocratie et les provinces byzantines, avant et après le règne d'Alexis Ier Comnène. Pour les Xe et XIe siècles, il rend compte de la localisation des familles en Orient et en Occident.

13. Cheynet attribue cette interruption d'une part à la nouvelle orientation donnée par Basile II aux nominations aux hautes fonctions, militaires et civiles, en province (Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 211), d'autre part au renforcement du contrôle exercé par le gouvernement central sur les territoires annexés. Les terres conquises sont gérées directement par l'État, elles ne sont pas distribuées aux officiers et fonctionnaires impériaux. Sur ce dernier point, voir Id., Les gestionnaires des biens impériaux : étude sociale (Xe-XIIe siècle), *TM* 16 (= *Mélanges Cécile Morrisson*), 2010, p. 163-204 ; J. Howard-Johnston, Crown lands and the defense of imperial authority in the tenth and eleventh centuries, *Byz. Forsch.* 21, 1995, p. 75-100.

14. Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 307-309.

commandements n'aboutit pas, comme on vient de le dire, à une délocalisation, encore moins à un déracinement généralisé des familles (d'autres, comme Catherine Holmes, ont souligné le fait que l'empereur n'avait pas attaqué les fondements économiques et sociaux de l'aristocratie), mais elle remet en cause a priori le lien privilégié entre une assise provinciale et la position de domination dans l'Empire (et pas uniquement en province). Jean-Claude Cheynet ne manque pas de constater, dans la suite de son étude, que l'aristocratie provinciale de la fin du XIIe siècle est capable de revendiquer l'autonomie sans exercer nécessairement des charges dans l'Empire. C'est le sens de l'étude de Leonora Neville, qui souligne l'autonomie des provinces et le désengagement de l'État dans les domaines autres que fiscal et militaire, dès le XIe siècle, et qui alimente en conséquence l'idée d'une rupture, relative, entre la capitale et ses provinces[15].

L'importance accordée à cette perspective provinciale oblige aussi à reconsidérer la classification qu'avait proposée Alexander Kazhdan entre les familles de l'aristocratie militaire et les familles de l'aristocratie civile, une distinction davantage fondée sur leurs carrières que sur leur implantation. Même si, bien sûr, Kazhdan admettait un schéma plus complexe, dans son interprétation des événements politiques du XIe siècle, cette bipolarité prit une importance fondamentale, s'avérant déterminante pour expliquer l'action, l'identité et la stabilité des familles aristocratiques[16]. C'est cette vision que John Haldon a abandonnée dans le chapitre de synthèse qu'il a consacré aux élites dans son livre *The social history of Byzantium*[17]. À plusieurs reprises il y souligne l'implantation en province des familles de l'aristocratie byzantine, y compris au XIe siècle, le contexte local dans lequel, entre autres, s'insèrent les membres de l'administration de l'État[18]. Surtout il décrit l'aristocratie mésobyzantine comme une aristocratie provinciale en position de domination à la cour et en province. Et ce jusqu'à la veille de la prise du pouvoir par Alexis Ier Comnène[19]. Ce faisant, il pose implicitement la question de l'existence, ou non, d'une aristocratie purement constantinopolitaine, qui fût sans relais ni appuis en province, au XIe siècle et dans les siècles antérieurs.

15. Leonora Neville a considéré le sujet un peu différemment dans son livre, qui a pour objet, non l'aristocratie en tant que telle, mais l'autorité, en particulier celle de l'État et de l'empereur. Elle n'examine pas cependant la place de l'aristocratie dans les rapports d'autorité entre Constantinople et les provinces, sauf lorsqu'elle mentionne le rôle de puissants protecteurs dans la capitale. Voir L. NEVILLE, *Authority in Byzantine provincial society, 950-1100*, Cambridge 2004.

16. KAZHDAN & RONCHEY, *L'aristocrazia bizantina* (cité n. 11), p. 110-112 ; A. P. KAZHDAN & A. WHARTON EPSTEIN, *Change in Byzantine culture in the eleventh and twelfth centuries* (The transformation of the classical heritage 7), Berkeley – Los Angeles – London 1985, p. 63-66.

17. J. F. HALDON, Social élites, wealth, and power, dans *The social history of Byzantium*, ed. by J. Haldon, Oxford 2009, p. 168-211. Cette perspective a été prise en compte par d'autres savants que les historiens français. Lorsque, dans un article de 1994, Paul Stephenson analyse l'insertion rapide et massive du nom de famille dans les légendes des sceaux, il accorde une place importante au caractère provincial des familles qui en auraient introduit l'usage, des familles soucieuses d'afficher leur identité et de s'assurer de leur visibilité, et ce indépendamment de l'empereur. Voir P. STEPHENSON, A development in nomenclature on the seals of the Byzantine provincial aristocracy in the late tenth century, *REB* 52, 1994, p. 187-211.

18. HALDON, Social élites (cité n. 17), p. 180.

19. *Ibid.*, p. 189. Les familles les plus puissantes qui tentent de conquérir le pouvoir impérial entre 1071 et 1081 s'appuient sur des familles qui ont souvent de « fortes affiliations et identités régionales ».

De ce bilan historiographique des relations entre enracinement provincial et domination aristocratique, deux données sont donc admises et acquises : d'un côté, la continuité de la présence aristocratique en province ; de l'autre, l'existence d'une évolution historique qui, à partir des réformes mises en place dès la deuxième moitié du xe siècle, conduit, au siècle suivant, à une centralisation militaire et administrative accomplie, dont la prééminence politique, sociale et culturelle de la capitale est le corollaire. Ces deux faits ne sont contradictoires qu'à première vue : l'analyse attentive des sources montre qu'une telle tension reflète la dialectique réelle des rapports entre pouvoir central, aristocratie et provinces à cette époque.

Pour l'expliquer, il convient de la confronter aux évolutions des équilibres géopolitiques de l'Empire, de ses objectifs stratégiques et des formes d'exploitation de ses ressources matérielles et idéologiques. Les transformations qui, à la fin du xe et au cours du xie siècle, touchèrent aux structures de l'administration centrale et provinciale, ainsi qu'à la fiscalité et l'organisation militaire de l'Empire, ont fait l'objet d'analyses historiographiques diverses au cours des dernières décennies[20] ; dans ce volume, les contributions d'Andreas Goutzioukostas, de John Haldon et Kostis Smyrlis reviennent sur certaines de ces questions, les éclairant de réflexions nouvelles.

Pour notre part, à travers l'histoire plurielle du groupe aristocratique, nous chercherons à déceler quel rôle jouèrent les provinces dans la constitution de sa puissance économique, sociale et politique, dans l'affirmation de l'identité, de l'autorité et du prestige de ses familles au xie siècle. Nous examinerons l'évolution de la composition et du profil social de l'aristocratie byzantine jusqu'au début des années 1070, avant que les invasions turques n'aient altéré durablement le cadre politique et institutionnel en Anatolie. En effet, nous réserverons une attention particulière aux régions micrasiatiques et orientales, bases de la fortune et de la puissance des grands lignages au xe siècle, ce qui ne nous empêchera pas de prendre en compte la relocalisation géographique des intérêts aristocratiques pendant la deuxième moitié du xie siècle, quand elle a eu lieu. Les relations entre l'aristocratie et les territoires provinciaux seront examinées, dans un premier temps, en termes de présence physique, liée à la détention de biens ou aux carrières ; puis comme liens symboliques, vecteurs de la légitimation culturelle et spirituelle de leur pouvoir.

20. Si, cinquante-cinq ans après, la mise au point d'Hélène Ahrweiler sur les structures de l'administration civile et militaire et sur leurs évolutions reste un texte de référence (H. Ahrweiler, Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux ixe-xie siècles, *BCH* 84, 1960, p. 1-109, repris dans Ead., *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, London 1971, VIII), de nombreux travaux ont approfondi l'un ou l'autre aspect de cette problématique. Voir, en particulier, Svoronos, Remarques ; N. Oikonomidès, L'évolution de l'organisation administrative de l'Empire byzantin au xie siècle (1025-1118), *TM* 6, 1976, p. 125-152 ; J.-C. Cheynet, Du stratège du thème au duc : chronologie de l'évolution au cours du xie siècle, *TM* 9, 1985, p. 181-194 ; Id., La conception de la frontière orientale (ixe-xiiie siècle), dans *Eastern approaches to Byzantium : papers from the thirty-third Spring symposium of Byzantine studies, University of Warwick, Coventry, March 1999*, ed. by A. Eastmond (Society for the Promotion of Byzantine Studies, Publications 9), Aldershot 2001, p. 57-69 ; J. Haldon, Approaches to an alternative military history of the period ca. 1025-1071, dans *Η αυτοκρατορία σε κρισή(;) Το Βυζάντιο τον 11ο αιώνα (1025-1081) = The empire in crisis (?) : Byzantium in the 11th century (1025-1081)*, ed. by V. Vlyssidou, Athens 2003, p. 45-74 ; A. Harvey, Competition for economic resources : the state, landowners and fiscal privileges, dans *The empire in crisis*, p. 169-177 ; W. Seibt, Ἀρμενικὰ θέματα als terminus technicus der byzantinischen Verwaltungsgeschichte des 11. Jahrhunderts, *BSl.* 54, 1993, p. 134-141.

En ce qui concerne la présence aristocratique en province, la centralisation administrative et la « polarisation constantinopolitaine » de la société byzantine décrites par Hélène Ahrweiler ne semblent pas avoir abouti à une désertion massive des provinces de la part de la haute aristocratie de l'Empire. Sans compter les séjours dictés par des raisons de service, il est évident que bien des familles aristocratiques avaient leur ou une résidence en province au XI[e] siècle. À cette époque, plus qu'auparavant, les sources font référence à l'origine des aristocrates et à la localisation de leurs patrimoines, nous permettant de formuler des hypothèses sur la géographie de leurs propriétés et sur l'implantation de leurs familles. Dans le tableau qui suit nous avons récapitulé les données disponibles, concernant les biens, les origines et la présence en province des familles, voire des individus. Même s'il s'agit d'informations de nature assez variée, se rapportant à des formes diverses d'ancrage dans l'espace provincial, nous considérons que ce sont des indices de la participation à la vie sociale des régions en question. Lorsqu'ils possèdent des biens dans un territoire donné, qu'ils y entretiennent des relations (relations de parenté, d'alliance ou de fidélité, éventuellement renforcées par des liens de service) et qu'ils y séjournent, de façon stable ou même occasionnelle, les individus et les familles mentionnés se trouvent tous à faire partie, à un titre ou à un autre, de la société locale.

Origine et biens de l'aristocratie byzantine au XI[e] siècle (avant les invasions turques)

Les abréviations bibliographiques propres au tableau qui suit, signalées par un astérisque, sont :

J.-C. Cheynet, Les Choirosphaktai, *SBS* 11, 2012, p. 89-110.

J.-C. Cheynet, Épiskeptitai et autres gestionnaires des biens publics [d'après les sceaux de l'IFEB], *SBS* 7, 2002, p. 87-117 ; réédité dans Id., *Société*, p. 235-272.

J.-C. Cheynet, Trois familles du duché d'Antioche, dans J.-C. Cheynet et J.-F. Vannier, *Études prosopographiques* (Byzantina Sorbonensia 5), Paris 1986, p. 7-122.

J.-C. Cheynet & Th. Drew-Bear, Une inscription d'Akroïnos datant de Constantin Porphyrogénète, avec une note de Jean-Pierre Sodini, *REB* 62, 2004, p. 215-228.

P. Gautier, Monodie inédite de Michel Psellos sur le basileus Andronic Doucas, *REB* 24, 1966, p. 153-170.

D. I. Polemis, *The Doukai : a contribution to Byzantine prosopography* (University of London historical studies 22), London 1968.

Vie d'Eugène de Trébizonde : *The hagiographic dossier of St Eugenios of Trebizond in Codex Athous Dionysiou 154*, a critical ed. with introd., transl., commentary and indexes by J. O. Rosenqvist (Studia byzantina upsaliensia 5), Uppsala 1996.

Vie de Nicéphore de Milet : H. Delehaye, Vita Sancti Nicephori episcopi Milesii, *AnBoll* 14, 1895, p. 129-166.

Vie de Syméon le Nouveau Théologien : Nicétas Stéthatos, *Vie de Syméon le nouveau théologien (949-1022) : un grand mystique byzantin*, texte grec inéd. publ. avec introd. et notes critiques par I. Hausherr et trad. franç. en collab. avec G. Horn (Orientalia Christiana 12), Roma 1928.

Yahya I, II, III : *Histoire de Yaḥyā-Ibn-Saʿīd d'Antioche, continuateur de Saʿīd-ibn-Bitriq*, I-II : éd. et trad. en franç. par I. Kratchkovsky et A. Vasiliev (PO 18, p. 700-833 ; PO 23, p. 347-520), Paris 1924, 1932 ; III : éd. critique du texte arabe préparée par I. Kratchkovsky et trad. française annotée par F. Micheau et G. Troupeau, Paris 1997 (PO 47, p. 384-539).

Pont	Bucellaires – Héraclée du Pont	**Maurix/Maurikas**. En 1073-1074 un personnage de ce nom accueillit, dans son *oikos* d'Héraclée du Pont, Alexis Comnène. Les hommes de Maurix, chargé d'escorter Alexis, ont à leur tête **Michel Boutoumitès** (Bryennios, *Histoire*, p. 196-199).
	Paphlagonie	**Bringai.** Au moment où se prépare l'usurpation de Nicéphore Phocas, Jean Tzimiskès définit Joseph Bringas comme « un misérable eunuque des terres désolées de Paphlagonie » (Leo Diaconus, p. 40). L'empereur Michel VI appartenait à la même famille (Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 192). **Comnènes.** En 1059 Isaac Comnène reçoit les stratèges d'Orient décidés à l'acclamer empereur dans son *oikos* de Kastamôn (Scylitzes, p. 488-489). En 1073-1074 Alexis Comnène visite, à Kastamôn, la maison de son grand-père, qui se trouvait en état d'abandon (Bryennios, *Histoire*, p. 196-197). **Diabatènoi ?** L'alliance avec les Doukai et le fait qu'un Diabatènos est présenté dans l'*Alexiade* comme le défenseur d'Héraclée et de la Paphlagonie contre les Turcs invitent à supposer que la famille avait des bases dans cette région (*Annae Comnenae Alexias*, p. 110 = Anne Comnène, *Alexiade*, I p. 131 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 222). **Dokeianoi**. Le nom familial est formé sur le toponyme de Dokeia (aujourd'hui Tokat), localité située dans le thème des Arméniaques. Au xie siècle la famille avait des biens en Paphlagonie : en 1073-1074 Théodore Dokeianos accueillit Alexis Comnène, son cousin, dans sa demeure paphlagonienne (Bryennios, *Histoire*, p. 194-195). **Doukai ?** Au début du xe siècle, après l'usurpation avortée de Constantin Doukas, l'épouse du rebelle est reléguée dans son *oikos* de Paphlagonie (Theophanes continuatus, p. 385). Il n'est pas certain que les Doukai du xie siècle maintiennent une présence dans la région (l'alliance avec les Dalassènoi pourrait toutefois le suggérer). **Jean l'Orphanotrophe.** L'origine paphlagonienne de cet eunuque et de sa famille est clairement affichée dans les sources (cf. la qualification de Paphlagonien attribuée à Michel IV par les récits historiographiques : Scylitzes, p. 392 ; Psellos, *Chronographia* VI, 12.8, Renauld I, p. 122, Reinsch p. 111) ; son frère Georges possédait des terres en Paphlagonie (Scylitzes, p. 417). **Jean Mauropous.** Il se dit paphlagonien dans ses lettres (Ioannes Mauropus, *Ep.* 9 et 11) ; il aurait été élevé par ses deux oncles, dont l'un était métropolite de Claudioupolis (*MB* 5, p. 144-145). **Syméon le Nouveau Théologien.** Sa Vie le désigne comme natif de Galatè, en Paphlagonie ; dès son enfance il aurait été confié à ses grands-parents, gens en vue au Palais impérial (*Vie de Syméon le Nouveau Théologien**, p. 2, ch. 1, 2).
	Arméniaques	**Amaseianoi ?** Cf. Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 209-210(a). **Dalassènoi.** À la mort de Constantin VIII, Constantin Dalassènos se trouve dans son *oikos* des Arméniaques (Scylitzes, p. 373-374) ; il y était encore au moment de l'accession de Michel IV (Scylitzes, p. 393-394). **Grégoire Pakourianos.** Il possédait des biens à Ani, en Ibérie et dans les Arméniaques ; les invasions turques ont pour conséquence la relocalisation de sa fortune dans les Balkans (Lemerle, *Cinq études*, p. 164-174). **Ervévios Phrangopôlos.** Sous Michel IV, ses domaines sont situés à Dagarabè (Scylitzes, p. 484-485).

(a) L'onomastique constitue le seul critère qui permet de supposer un ancrage local de la famille au xie siècle.

Pont	Trébizonde	**Chaldoi.** Dès le xe siècle la famille est active dans la région de Trébizonde, où les Chaldoi fondent un monastère consacré au Christ Sauveur (*Vie d'Eugène de Trébizonde**, p. 212-213 ; Janin, *Géographie* 2, p. 295). Au xie siècle Grégoire Chaldos, évêque, était impliqué dans un procès avec le juge de Mésopotamie (*Peira* 7, 16). **Gabras.** Leur présence à Trébizonde est bien attestée pendant la deuxième moitié du xie siècle, lorsqu'ils fondent églises et monastères dans la région (Janin, *Géographie* 2, p. 262, 271)(b). **Génésioi.** Ils sont mentionnés par Jean Mauropous en tant que citoyens illustres de Trébizonde (Ioannes Mauropus, *Opera*, p. 210). **Pleustai.** Nicétas Pleustès, stratège de Sôteroupolis et notable de Trébizonde, bénéficie d'un miracle de saint Eugène (*Vie d'Eugène de Trébizonde**, p. 178-181). La première épouse de Nicéphore II Phocas semble avoir appartenu à cette famille (Theophanes continuatus, p. 260 ; Leo Diaconus, p. 40-41). **Tarônitai.** La famille est installée dans la région de Trébizonde depuis le règne de Léon VI (*DAI*, p. 188-195). Lors de la deuxième révolte de Bardas Phocas, en 988, Grégoire Tarônitès recrute à Trébizonde des troupes pour combattre l'usurpateur (Yahya II*, p. 424-425). Les Tarônitai sont encore influents dans la région pendant le règne d'Alexis Comnène (*Annae Comnenae Alexias* XII, 7, p. 376-378 = Anne Comnène, *Alexiade*, III, p. 75-77). **Jean Xiphilin.** Le futur patriarche, originaire de Trébizonde, écrivit une Vie de saint Eugène, patron de la ville. Son frère, Michel Xiphilin, est bénéficiaire de deux miracles du saint (*Vie d'Eugène de Trébizonde**, p. 172-177).

Frontière orientale et Cappadoce	Théodosioupolis	**Basile Théodôrokanos.** En 1040, le patrice Alousianos, stratège de Théodosioupolis, calomnié et injustement puni par Michel IV, quitte son poste en se déguisant avec des habits arméniens et en se faisant passer pour un serviteur du magistre Basile Théodôrokanos (Scylitzes, p. 413).
	Colonée	**Katakalôn Kékauménos.** Il avait son *oikos* à Colonée (Scylitzes, p. 490).
	Sébastée	**Sénachéreim.** Il obtint de Basile II « les villes de Sébastée, de Larissa et d'Abara, ainsi que plusieurs autres domaines » (Scylitzes, p. 355). Autour de 1050 son fils Atom accueillit le katholikos Pierre dans le couvent qu'il avait fait construire au nom de la Sainte Croix à Sébastée (Aristakès de Lastivert, p. 72).
	Mésopotamie	**Grégoire Magistre Pahlawuni.** Il reçoit de Constantin IX villages et propriétés en Mésopotamie (Aristakès de Lastivert, p. 51).
	Édesse	**Apokapai.** Ils y exercent à plusieurs reprises des commandements importants et semblent y avoir résidé avec une certaine continuité (Lemerle, *Cinq études*, p. 52-54 ; Matthieu d'Édesse, p. 127 et 181). **Eustathe Boïlas.** Après avoir quitté sa Cappadoce natale et suivi ses seigneurs, les Apokapai, en une terre peuplée d'Arméniens, qui pourrait bien se situer aux alentours d'Édesse, il dit avoir cédé une partie de ses biens aux Apokapai, qui sont aussi nommés épitropes de son testament (Lemerle, *Cinq études*, p. 21-22, 29, 56-57).

(b) Sur cette famille voir également A. Bryer, A Byzantine family : the Gabrades, c. 979-c. 1653, *University of Birmingham historical journal* 12, 1970, p. 164-187 ; A. Bryer, A. Dunn & J. W. Nesbitt, Theodore Gabras, Duke of Chaldia († 1098) and the Gabrades : portraits, sites and seals, dans *Byzantium state and society : in memory of Nikos Oikonomides*, ed. by A. Avramea, A. Laiou, E. Chrysos, Athens 2003, p. 51-70.

<table>
<tr>
<td rowspan="2">Frontière orientale et Cappadoce</td>
<td>Antioche</td>
<td>Bourtzai. Ils sont liés à Antioche dès sa reconquête par les Byzantins, en 969 (Scylitzes, p. 272-273). En 1065 Léon Sarbantènos, l'anthrôpos d'une Bourtzaina, commanda un manuscrit à Sisinnios, chantre de l'église Saint-Pierre d'Antioche (Cheynet, Trois familles, p. 40).
Brachamioi. Ils sont liés à Antioche dès sa reconquête par les Byzantins, en 969 (Yahya I*, p. 822-823). Un patrice Elpidios, appartenant peut-être à la même famille et notable d'Antioche, fut accusé de soutenir Constantin Dalassènos en 1034 (Cheynet, Trois familles, p. 59-60). Philarète Brachamios fut topotèrétès du tagma des Cappadociens pendant les années 1060 ; il prit le contrôle d'Édesse et Antioche au cours des années 1070 (Cheynet, Trois familles, p. 68-69).</td>
</tr>
<tr>
<td>Charsianon, Lykandos, Tzamandos, Cappadoce</td>
<td>Alakasseis ? Jean Alakasseus servit dans l'armée d'Orient sous les ordres de Bardas Sklèros pendant la campagne de Jean Tzimiskès contre les Russes en 970 (Scylitzes, p. 289-290 ; Leo Diaconus, p. 109). Vers 1040, un Alakasseus, probablement stratège de l'Hellade, affronta les Bulgares de Pierre Déléanos à Thèbes (Scylitzes, p. 411) : à cette époque on nomme généralement des Orientaux pour des commandements en Occident (Cheynet, Pouvoir et contestations, p. 228). À la fin du xie siècle un Alakasseus est décrit par les sources comme un proche de Romain IV Diogénès, ce qui inviterait à supposer une implantation cappadocienne de la famille (Annae Comnenae Alexias X, 4, p. 290 = Anne Comnène, Alexiade, II p. 198 ; Cheynet, Pouvoir et contestations, p. 228).
Alousianos. En 1040, suite à des accusations injustes, il se vit confisquer un beau domaine dans le Charsianon, qu'il tenait de sa femme (Scylitzes, p. 413).
Théodore Alyatès ? En 1071, après la bataille de Mantzikert, il commandait le tagma des Cappadociens, qui se rallia à Romain IV Diogénès (Michaelis Attaliatae Historia, p. 131), ce qui peut suggérer que sa famille avait des liens avec ce territoire (cf. Cheynet, Pouvoir et contestations, p. 228).
Eustathe Boïlas. Dans son testament il déclare être originaire de Cappadoce, où sa famille avait ses biens (Lemerle, Cinq études, p. 27, l. 232-234, et p. 54).
Diogénai. Attaliatès nous informe du fait que Romain Diogénès, le futur empereur, était natif de Cappadoce et qu'il y possédait une résidence (Michaelis Attaliatae Historia, p. 79, 130-131).
Gagik d'Ani. En échange de son pays il obtint « des villages et des villes dans le territoire de la Mésopotamie à titre de lieux de résidence et le droit de les transmettre à perpétuité de génération en génération, qui lui fut confirmé par une bulle à sceau d'or » (Aristakès de Lastivert, p. 51). Skylitzès spécifie qu'il s'agissait de villages situés en Cappadoce, dans le Charsianon et le Lykandos (Scylitzes, p. 437).
Gagik de Kars. En 1064/1065, il céda son royaume à Constantin X Doukas et obtint en échange des territoires ou des rentes à Tzamandos (Matthieu d'Édesse, p. 125-126).
Mandalai. À la fin des années 1070 les fils de Mandalès étaient installés dans la forteresse de Kybistra, en Cappadoce (Matthieu d'Édesse, p. 183).
Mélissènoi ? Si l'on attribue aux Mélissènoi la fondation de l'église de Çarıklı kilise à Göreme, ils auraient détenu des propriétés dans cette zone au xie siècle (Jolivet-Lévy, L'église de la Précieuse Croix [cité n. 35]).
Sképidai. Le protospathaire Michel Sképidès est le fondateur d'une église richement décorée, Karabaş kilise ; à Jean Sképidès, protospathaire épi tou chrysotriklinou, est lié le monastère de Geyikli kilise. Ces monuments datent des années 1060 (Thierry, La Cappadoce [cité n. 26], p. 187-189). Sur les Sképidai, voir aussi Jolivet-Lévy, Militaires et donation (cité n. 26), p. 152-155.
Étienne Spanztiati. Il est mentionné dans une inscription qui se trouve sur la paroi d'une église de la vallée d'Ihlara, datée du xie siècle (première moitié/milieu) et consacrée à saint Michel (Jolivet-Lévy, Militaires et donation [cité n. 26], p. 151).
Basile Tigori. Donateur mentionné dans la dédicace d'une église de la vallée d'Erdemli, du milieu du xie siècle, c'est probablement un personnage d'origine arménienne ; il porte le titre de basilikos kandidatos (Jolivet-Lévy, Militaires et donation [cité n. 26], p. 155).
Nicéphore Xiphias ? Ses domaines auraient été situés aux alentours de Rodandos puisqu'en 1022, lorsqu'il se révolta contre Basile II avec Nicéphore Phocas au Col Tors, il réunit une armée recrutée dans cette région (Scylitzes, p. 366-367 ; Yahya III*, p. 239-240). Ses propriétés, confisquées après l'échec de la révolte, pourraient avoir été incluses dans le domaine impérial qu'on retrouve à cet endroit au xie siècle (Cheynet, Épiskeptitai*, p. 88-89).</td>
</tr>
</table>

Asie Mineure centrale et occidentale	Anatoliques	**Argyroi.** Les fils de Basile Argyros sont mentionnés parmi les archontes dont l'*oikos*, en 1057, était situé dans les Anatoliques (Scylitzes, p. 488).
		Botaneiatai. Skylitzès compte les Botaneiatai au nombre des aristocrates qui avaient leurs biens dans les Anatoliques en 1057 (Scylitzes, p. 488 ; voir aussi *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 164, 186).
		Bourtzai. Michel Bourtzès est mentionné parmi les archontes qui, en 1057, avaient leur *oikos* dans les Anatoliques (Scylitzes, p. 488). À la fin du XIe siècle la présence des Bourtzai entre les Anatoliques et la Cappadoce est attestée par Anne Comnène, qui rappelle les exploits contre les Turcs de Bourtzès, toparque de Chôma et de Cappadoce en 1081 (*Annae Comnenae Alexias* III, 9 et XV, 4, p. 110 et 471 = Anne Comnène, *Alexiade*, I, p. 131 et III, p. 200 ; Cheynet, Trois familles, p. 44).
		Kabasilas ? Alexandre Kabasilas compte parmi les magnats orientaux qui soutinrent l'usurpation de Nicéphore Botaneiatès (Scylitzes continuatus, p. 171-172).
		Karantènoi. Ils semblent avoir été établis dans les Anatoliques, peut-être entre Ikonion et Philomèlion : une inscription trouvée dans cette zone attribue à un Théodore Karant(ènos) la réfection d'une église (Cheynet & Drew-Bear, Une inscription d'Akroïnos*, p. 226).
		Georges Maniakès. Ses domaines se trouvaient dans les Anatoliques, où il était le voisin de Romain Sklèros (Scylitzes, p. 427).
		Paléologues. Ils étaient originaires de la Grande Phrygie, c'est-à-dire des Anatoliques (*Timarion*, p. 57). Lors de la révolte de Nicéphore Botaneiatès, en 1077, Georges Paléologue se rangea aux côtés de Nicéphore Mélissènos, pour défendre l'empereur légitime, Michel VII (Bryennios, *Histoire*, p. 239).
		Romain Sklèros. Frère de Marie Sklèraina, il avait des biens dans les Anatoliques, où il était le voisin de Georges Maniakès (Scylitzes, p. 427).
		Straborômanoi. Un Straborômanos était au nombre des magnats orientaux qui soutinrent l'usurpation de Nicéphore Botaneiatès (Scylitzes continuatus, p. 171-172). Ce personnage, prénommé Rômanos, était originaire de la Pentapole de Phrygie et apparenté à Nicéphore Botaneiatès ; en 1078, il fut envoyé comme ambassadeur à Nicéphore Bryennios (Scylitzes continuatus, p. 179 ; Bryennios, *Histoire*, p. 261).
		Synadènoi. Le nom lignager suggère qu'ils étaient originaires du thème des Anatoliques ; les Synadènoi faisaient partie des magnats orientaux qui soutinrent l'usurpation de Nicéphore Botaneiatès (Scylitzes continuatus, p. 171-172).
	Côte égéenne	**Théodore Alôpos.** Ami de Psellos et membre de l'entourage de Michel VI (Scylitzes, p. 496-497), il était originaire de Rhodes, où il possédait des biens (Psellos, *Ep.* 50).
		Ampélai. Siméon Ampélas fut parmi les soutiens de Bardas Phocas en 970 (Scylitzes, p. 291-292 ; Leo Diaconus, p. 113). Le même personnage, ou l'un de ses parents, fit de riches donations au monastère de Xèrochôraphion, près de Milet, ce qui suggère qu'il était originaire de la région (*Vie de Nicéphore de Milet**, p. 151 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 224). Un officier nommé Ampélas fut tué par les Turcs près de Kotyaion, en 1113 (*Annae Comnenae Alexias* XIV, 5-6, p. 446-448 = Anne Comnène, *Alexiade*, III, p. 169-170).
		Doukai. Des membres de la famille firent partie des rebelles fidèles à Bardas Sklèros : il s'agit de Christophoros, dit Épeiktès, et de Bardas Moungos, fils du patrice et duc Andronic Lydos (Scylitzes, p. 328). Le sobriquet de ce dernier personnage, qui appartenait à la famille Doukas, confirme qu'à cette époque le lignage était installé entre le thème des Thracésiens et celui de l'Opsikion, où s'étendait l'ancienne région de Lydie (Polemis, *Doukai**, p. 8 et 26-27 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 216-217).
		Kaballourioi. Grands propriétaires dans le thème des Cibyrrhéotes et dans les îles de Kos et de Léros. En 1070, un chrysobulle de Nicéphore Botaneiatès confirme la fondation d'un monastère, à Strobilos, par le vestarque Constantin Kaballourios et sa sœur Maria (Darrouzès, Le mouvement des fondations [cité n. 41], p. 170) ; entre 1085 et 1087, un Kaballourios, titré vestarque, légua ses biens-fonds situés sur ces îles à Christodoulos de Patmos (*Patmos* 1, p. 34, 39).

Asie Mineure centrale et occidentale	Côte égéenne	**Mauroi.** Selon la Vie de saint Paul du Latros, au xe siècle les représentants de cette famille étaient au nombre des puissants propriétaires de la région de Milet (*Vie de Paul le Jeune* [cité n. 31], p. 138-140) ; la famille est encore connue au xie siècle (voir plus bas, p. 520 et p. 521 n. 32). **Nicéphore Ouranos.** Une de ses lettres, adressée au stratège des Thracésiens, montre qu'il avait des domaines dans ce thème, soumis à la lourde contribution du *mitaton* (Darrouzès, *Épistoliers* [cité n. 43], ep. V, 42). **Théophylacte Sagopoulos.** Un personnage de ce nom était voisin du monastère de saint Lazare au Galèsios (*Vie de Lazare le Galèsiote* [cité n. 28], p. 541). **Arsénios Skénourios.** Fondateur d'un monastère à Strobilos, il donna à Christodoulos de Patmos le terrain où fut fondé le monastère de Pélion (*BMFD*, p. 564 et 581).
	Banlieue de la capitale – Opsikion	**Anémai.** Au xie siècle on connaît une laure d'Anémas sur l'Olympe, dont un moine copia, en 1054, un manuscrit contenant des textes liturgiques (Janin, *Géographie* 2, p. 135). **Baïanos.** En 1034, les biens d'un Baïanos, qui partagea la disgrâce de Constantin Dalassènos et de son *gambros* Constantin Doukas, furent confisqués par Jean l'Orphanotrophe au profit de son frère Constantin ; la famille paraît être installée dans l'Opsikion depuis le début du xe siècle (Scylitzes, p. 396 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 224-225). **Choirosphaktai.** Au xie siècle, Michel Choirosphaktès avait des biens à Pythia, en Bithynie ; il était le fils d'un officier tombé à Mantzikert en 1071 et il appartenait à une famille bien insérée dans la capitale, qui, à la même époque, était établie aussi dans le Péloponnèse (Cheynet, Choirosphaktai*, p. 97). **Goudélès.** Goudélès fut l'un des trois personnages « originaires d'Asie Mineure, à la fois nobles et riches », qui firent l'objet de confiscations de la part de Jean l'Orphanotrophe (Scylitzes, p. 396 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 224). Un Goudélios compte parmi les magnats orientaux qui soutinrent l'usurpation de Nicéphore Botaneiatès (Scylitzes continuatus, p. 171-172). **Nicéphore Mélissènos.** Selon Kinnamos il avait fait bâtir à Dorylée et dans ses alentours de belles maisons, des thermes et des villages (Kinnamos, p. 294-295). **Probatas.** Un individu de ce nom fut au nombre des trois personnages « originaires d'Asie Mineure, à la fois nobles et riches » qui firent l'objet de confiscations de la part de Jean l'Orphanotrophe (Scylitzes, p. 396 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 224). **Michel Psellos.** Selon Attaliatès, sa famille aurait été originaire de Nicomédie (*Michaelis Attaliatae Historia*, p. 228 ; cf. Gautier, Monodie inédite de Michel Psellos*, p. 159-162). Il fit carrière dans la capitale et s'efforça d'accumuler les donations et concessions de monastères en charisticariat dans l'Opsikion, sur l'Olympe, en Bithynie et dans la métropole de Cyzique (Janin, *Géographie* 2, p. 200, 207 ; Ahrweiler, Charisticariat [cité n. 40], p. 24-27).

Considérons tout d'abord la distribution géographique des biens aristocratiques et l'identité de leurs propriétaires.

Les régions du Pont et de la frontière arménienne et mésopotamienne se signalent par le nombre et la qualité des familles qui y sont implantées. On rencontre ici de puissantes familles de tradition militaire, appartenant à la plus haute aristocratie de l'Empire, tels les Dalassènoi, les Comnènes, puis les Dokeianoi et, peut-être, les Diabatènoi, tous possessionnés entre la Paphlagonie et les Arméniaques. Les Doukai, jadis liés à la Paphlagonie et à la région pontique, pourraient aussi y avoir maintenu des attaches au xie siècle. Plus à l'est, les Tarônitai et les Gabras gardèrent une présence significative dans la région de Trébizonde, tandis que Colonée abritait l'*oikos* de Katakalôn Kékauménos. Des lignages « civils » avaient leurs assises dans ces mêmes territoires, la famille de Jean Mauropous en Paphlagonie, les Génésioi et les Xiphilinoi à Trébizonde. Enfin, les puissants eunuques du Palais, particulièrement influents entre le xe et le xie siècle, ont conservé des liens avec la Paphlagonie, comme les sources le signalent clairement et



Origine et biens de l'aristocratie byzantine au XIe siècle (avant les invasions turques).

comme l'a souligné Paul Magdalino[21]. La prééminence sociale et politique de l'aristocratie pontique, patente dans la première moitié du XIe siècle, fait écho à l'abaissement des grandes familles du haut plateau anatolien, notamment des Phocas et de leurs alliés les plus proches, un abaissement voulu par Basile II, qui chercha ailleurs ses soutiens, ses officiers et ses fonctionnaires.

La présence parmi les grands propriétaires orientaux d'un nombre important d'archontes étrangers est, elle aussi, une conséquence de la politique militaire et de l'action diplomatique mises en œuvre par Byzance au Xe siècle. Portées à leur terme par Basile II, elles ne furent pas remises en cause par ses successeurs, du moins en ce qui concerne leurs effets sur les structures administratives et sociales de l'Empire. L'intégration à l'aristocratie byzantine des élites étrangères, immigrées, vaincues ou ayant cédé leur pays à l'Empire – une intégration de plus en plus importante entre la fin du Xe siècle et le milieu du XIe siècle en conséquence des conquêtes et de l'influence politique accrue de Byzance – continua de se réaliser par le biais des mariages, l'assignation de propriétés et la concession de dignités ; l'exercice de hautes fonctions, en particulier des fonctions militaires, consacrait leur réussite. La tendance du pouvoir impérial à installer des Occidentaux en Orient et, à l'inverse, à envoyer des Orientaux servir en Occident se manifeste particulièrement sous Basile II. Elle trouve des antécédents à l'occasion des campagnes de Nicéphore Phocas contre la Crète ou de Jean Tzimiskès en Bulgarie : le cas d'Anémas, émir de Crète, conduit à Constantinople par Nicéphore Phocas, dont le fils aurait servi sous les ordres de Tzimiskès à Dorostolon, et dont des descendants sont connus dans la banlieue de la capitale au XIe siècle, en est un exemple éclairant[22]. Ces dynamiques d'intégration sociale, ainsi que la mobilité géographique liée à l'origine ethnique et aux carrières, se révèlent efficaces par la suite, comme le montrent les cas des notables bulgares, en particulier des descendants du tsar Jean/Vladisthlav[23], ou encore ceux du commandant franc Ervévios Phrangopôlos et, plus tardivement, de Grégoire Pakourianos. Toutefois, ces transferts n'étaient pas toujours définitifs, ni systématiquement mis en œuvre. Ainsi, les régions proches de la frontière arménienne et mésopotamienne absorbèrent aussi l'immigration des voisins orientaux de l'Empire : on y trouve des Géorgiens, comme Grégoire Pakourianos, qui affirme avoir acquis des biens en Orient avant de s'établir dans les Balkans, les Apokapai et les Théodôrokanoi, et, surtout, un bon nombre de seigneurs arméniens, avec une concentration particulièrement importante en

21. P. MAGDALINO, Paphlagonians in Byzantine high society, dans *Η βυζαντινή Μικρά Ασία = Byzantine Asia Minor (6th-12th cent.)*, ed. S. Lampakis (The Speros Basil Vryonis Center for the study of Hellenism – Hellenism : ancient, medieval, modern 27), Athens 1998, p. 141-150.

22. Ps.-Symeon Magister, p. 759-760 ; Scylitzes, p. 308 ; voir aussi plus haut le tableau p. 515. Sur les Anémai voir également J.-C. CHEYNET, L'apport arabe à l'aristocratie byzantine des Xe-XIe siècles, *BSl.* 56, 1995, p. 137-146, en particulier p. 139-140.

23. L'un d'entre eux, Aarôn, fut patrice *anthypatos, vestès* et catépan du Vaspourakan (Scylitzes, p. 448-449 ; Aristakès de Lastivert, p. 68-72), puis magistre et duc d'Ani (J.-P. MAHÉ, Ani sous Constantin X, d'après une inscription de 1060, *TM* 14, 2002, p. 403-414, en particulier p. 405-406), enfin proèdre et duc de Mésopotamie (LEMERLE, *Cinq études*, p. 39). Son frère Alousianos fut stratège de Théodosioupolis sous Michel IV (Scylitzes, p. 413). D'autres membres de la famille servirent en Orient : en 1069 le vestarque Samuel Alousianos, beau-frère de l'empereur Romain IV Diogénès, était nommé à la tête des cinq *tagmata* d'Occident cantonnés dans les Arméniaques, avec pour fonction de réprimer la révolte du Franc Crispin (*Michaelis Attaliatae Historia*, p. 97).

Mésopotamie byzantine, dans la région de Sébastée et en Cappadoce. Une telle politique de peuplement des régions reconquises de la frontière orientale s'accompagne, d'une part, de l'absence, dans ces régions, d'une aristocratie byzantine y disposant de biens et d'une influence locale, d'autre part, de manière générale, de la reprise en main de la gestion des territoires frontaliers par le gouvernement central, comme semble l'indiquer le nombre important de domaines publics et de fonctionnaires fiscaux et civils.

Ces évolutions n'impliquent pas un effacement complet de l'ancienne aristocratie et de ses biens. Dans la région d'Antioche et en Cappadoce on trouve encore, au XIe siècle, les descendants de familles illustres, comme les Diogénai, les Mélissènoi, les Boïlas, les Bourtzai ou les Brachamioi. Mais ce sont surtout le thème des Anatoliques et le plateau anatolien qui demeurent à cette époque le lieu où se concentrent les propriétés et la présence des magnats qui se targuent d'une tradition familiale ancienne et d'un rang important. On y retrouve des lignages comme les Sklèroi et les Argyroi. Jadis liés à la frontière orientale et à la guerre acritique, ils sont, à notre époque, bien représentés aussi dans l'administration civile, à la cour et dans la capitale. Exemples parfaits du processus que Kazhdan a défini comme une « métamorphose » sociale, mais qu'il semble plus correct de considérer comme une diversification des carrières, seule stratégie qui permette de multiplier les chances de succès, de repli et de survie face aux bouleversements politiques. Une telle redéfinition du profil social, qui brouille la distinction entre aristocratie civile et aristocratie militaire, s'accompagne d'une relocalisation géographique : les Argyroi du Charsianon et les Sklèroi de l'Arménie Mineure sont désormais établis dans une région pacifiée et démilitarisée ; parmi leurs voisins on compte d'autres officiers, tel Georges Maniakès, encore des Bourtzai, les Karantènoi, les Botaneiatai et leurs alliés.

Enfin, il n'est pas surprenant que les hauts fonctionnaires, les proches de la cour et les familles d'ancienne tradition aient possédé des biens en Asie Mineure occidentale, dans la banlieue asiatique de la capitale ou dans les thèmes de l'Opsikion et des Thracésiens. Dans ces régions il est difficile de distinguer entre la couche supérieure de l'aristocratie provinciale et l'élite même de Constantinople, qui fréquentait les faubourgs asiatiques de la Ville et y détenait des biens, patrimoniaux ou en donation conditionnelle. Sur ces territoires, la concentration des domaines publics et, de manière générale, des intérêts stratégiques de l'État semble conditionner lourdement tant l'attribution des hautes fonctions que l'importance et la stabilité des patrimoines aristocratiques, souvent soumis aux aléas des concessions ou des confiscations impériales[24].

À l'issue de cet aperçu de la distribution géographique des biens des grands lignages aristocratiques et de leur présence en province, la ligne politique suivie par le gouvernement central apparaît avec assez de clarté. Au moment où il dirige assez fermement les carrières des fonctionnaires et des officiers, alors que son emprise sur la gestion fiscale, civile et militaire des territoires provinciaux est mieux assurée, le pouvoir impérial s'efforce d'intervenir aussi sur la composition de la société provinciale, en contrôlant et réorientant autant que possible la distribution géographique des biens et de l'influence aristocratiques. Ainsi, c'est aux frontières qu'il préfère installer les archontes étrangers, tandis que

24. Pour une étude de l'aristocratie de ces régions entre le IXe et le XIe siècle, voir L. ANDRIOLLO, *Constantinople et les provinces d'Asie Mineure, IXe-XIe siècle : administration impériale, sociétés locales et rôle de l'aristocratie* (MTM 52), Leuven – Paris – Bristol 2017.

l'ancienne aristocratie est généralement possessionnée au cœur de l'Asie Mineure, dans le territoire des anciens « thèmes romains », depuis longtemps pacifiés et bien surveillés par l'autorité centrale. La proximité avec la cour convient à cette aristocratie comme elle convient au *basileus* : elle peut, avec facilité, faire appel à l'autorité centrale, lorsqu'il s'agit de défendre ses intérêts ; elle dispose de terres qui ne sont pas menacées par les attaques ennemies et qui sont moins exposées au cantonnement des troupes.

L'examen des données réunies dans le tableau que nous avons présenté invite aussi à une réflexion plus approfondie sur la nature de la documentation à notre disposition et sur l'image de l'aristocratie qu'elle nous transmet.

En effet, si l'historiographie et la littérature constantinopolitaine nous renseignent presque exclusivement sur la couche supérieure de l'aristocratie, composée par les grands officiers, hauts dignitaires ou membres de la cour, dont les intérêts et l'influence s'étendaient à l'échelle de l'Empire, l'analyse de la documentation dans son ensemble fait ressortir des distinctions internes au groupe aristocratique[25]. Des sources comme l'hagiographie, les textes de la pratique, l'épigraphie et les témoignages archéologiques nous permettent d'entrevoir l'action de personnages aux noms moins illustres, qui pouvaient faire partie de la moyenne et petite aristocratie, ou même se situer au niveau des notables locaux. Leur position dans la hiérarchie sociale se déduit d'indices divers, en particulier des titres, souvent modestes, qu'ils portent et des fonctions, moins importantes ou subordonnées, qu'ils exercent dans l'armée ou dans l'administration civile. Dans bien des cas, leur appartenance à l'élite de la société provinciale ne se devine que par référence à leurs relations avec des individus éminents ou par les traces qu'ils ont laissées en tant que patrons ou fondateurs d'églises et de monastères. En général, de tels individus n'avaient pas d'accès direct à la cour et aux largesses impériales ; leurs aspirations et leur action étaient le plus souvent circonscrites au territoire où ils étaient installés. Le type social incarné par Eustathe Boïlas, traditionnellement considéré, depuis Paul Lemerle, comme le modeste aristocrate provincial par antonomase, est répliqué maintes fois dans les peintures et les inscriptions des monuments de Cappadoce, particulièrement intéressants au XIe siècle[26]. Ceux-ci nous font connaître plusieurs donateurs et fondateurs, dont souvent il n'est pas

25. Sur la définition de l'aristocratie à Byzance, la délimitation du groupe aristocratique et ses divisions internes, voir M. Angold, Introduction, dans *The Byzantine aristocracy : IX to XIII centuries*, ed. by Id. (BAR international series 221), Oxford 1984, p. 1-9 ; Kazhdan & Ronchey, *L'aristocrazia bizantina* (cité n. 11), p. 67-113 ; Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 249-259. On signale aussi la mise au point de M. Kaplan, Les élites rurales byzantines. Historiographie et sources, dans *Élites rurales méditerranéennes au Moyen Âge* (= *MEFR* 124/2, 2012, p. 287-546), p. 299-312 : l'étude des élites paysannes soulève assez naturellement la question des limites, parfois floues, entre élite villageoise et petite aristocratie provinciale ; l'auteur revient aussi sur la définition de l'élite locale et sur l'usage du terme « élite » dans l'historiographie de Byzance (en particulier p. 300-303).

26. Cf. L. Bernardini, Les donateurs des églises de Cappadoce, *Byz.* 62, 1992, p. 118-140 ; N. Thierry, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* (Bibliothèque de l'Antiquité tardive 4), Turnhout 2002, p. 185 ; C. Jolivet-Lévy, La Cappadoce après Jerphanion : les monuments byzantins des Xe-XIIIe siècles, *MEFR* 110, 1998, p. 899-930 (repris dans Ead., *Études cappadociennes*, London 2002, p. 51-92), en particulier p. 902 et p. 915-918 ; Ead., Militaires et donation en Cappadoce (IXe-XIe siècle), dans *Donation et donateurs dans le monde byzantin : acte du colloque international de l'Université de Fribourg, 13-15 mars 2008*, éd. par J.-M. Spieser et É. Yota (Réalités byzantines 14), Paris 2012, p. 141-161.

possible de préciser l'identité et dont le niveau social pouvait varier ; parmi eux on identifie des étrangers établis dans l'Empire, comme Basile Tigori, ainsi que des dignitaires aux goûts raffinés comme les Sképidai[27]. Dans le cas des régions de la côte égéenne, l'hagiographie et quelques documents mentionnent des notables locaux dont les familles ont rarement accès aux honneurs des chroniques : au Xe siècle la Vie de Nicéphore de Milet et celle de Paul du Latros évoquent des familles dont on trouve des traces aussi par la suite, respectivement les Ampélai et les Mauroi ; un siècle plus tard, la Vie de Lazare le Galèsiote, en plus des visiteurs illustres du saint, comme un Makrembolitès, mentionne aussi quelques représentants de l'aristocratie locale, comme Théophylacte Sagopoulos[28], décrit comme un voisin du saint, et un autre Mauros, Mélétios, moine au Galèsios[29]. À la fin du XIe siècle la Vie de Christodoulos de Patmos fait connaître le moine Arsénios Skènourios, fondateur d'un monastère familial à Strobilos et propriétaire foncier dans les Cibyrrhéotes.

Les traces laissées par ces individus dans le paysage monumental des provinces byzantines au XIe siècle, tout comme leur présence dans les sources écrites, semblent être la conséquence à la fois de la stabilité politique, institutionnelle et militaire, qui favorisait les investissements de l'aristocratie en province, et du développement de l'appareil administratif et bureaucratique byzantin, qui ouvrait des opportunités de carrière nouvelles, accessibles aussi aux élites locales[30]. Cette aristocratie provinciale de rang moyen apparaît donc comme un groupe en expansion dans le cadre plus large des élites sociales et politiques de Byzance, et sa visibilité accrue est elle-même l'indice d'un certain dynamisme de la société provinciale. Ce constat invite à s'interroger sur les

27. N. Thierry, L'église de Saint Constantin et des Quarante Martyrs du Basilikos Kandidatos, Basile Tigori, à Erdemli, Cappadoce, *DChAE* 27, 2006, p. 137-146 (la lecture de l'inscription, qui nomme le donateur, reste problématique). Sur les Sképidai de Karabaş kilise à Soğanlı, voir L. Rodley, *Cave monasteries of Byzantine Cappadocia*, Cambridge 1985, p. 193-202 ; Thierry, *La Cappadoce* (cité n. 26), p. 187-190.

28. *Vie de Lazare le Galèsiote*, *AASS Nov. III*, p. 508-588, ici p. 539 et 541. Les Sagopouloi, dont le nom paraît formé sur celui d'un métier (« vendeurs de tuniques militaires » ou « d'armures », d'équipements militaires), ne semblent pas avoir eu accès à de très hautes fonctions ou dignités. Nous connaissons les sceaux d'un Michel Sagopoulos protospathaire au XIe siècle (Cheynet – Morrisson – Seibt, *Seyrig*, no 60) – éventuellement identique à un homonyme contemporain qui fut protospathaire et mystographe (Laurent, *Corpus* 2, no 146) –, d'un Théodore Sagopoulos qui ne spécifie pas sa dignité (XIe/XIIe siècle : Cheynet *et al.*, *Istanbul*, no 7.105) et d'un homonyme qui fut *kouboukleisios* et *hôrreiarios* de Panormos (J.-C. Cheynet, Un aspect du ravitaillement de Constantinople aux Xe/XIe siècles d'après quelques sceaux d'*hôrreiarioi*, dans Id., *Société*, p. 209-236, ici p. 226). On signale aussi une inscription de Mèdeia, en Thrace orientale, contenant une invocation au nom du « *kyr* Théodore Philanthrôpènos Sagopoulos » (C. Asdracha, *Inscriptions protobyzantines et byzantines de la Thrace orientale et de l'île d'Imbros [IIIe-XVe siècles] : présentation et commentaire historique*, Athènes 2003, p. 316-317) : elle attesterait l'alliance des Sagopouloi avec les Philanthrôpènoi, une famille qui se distingua surtout à partir du XIIIe siècle. L'éditrice date l'inscription de la fin du XIe siècle ; néanmoins, le cumul de deux noms de famille n'est pas commun à cette époque.

29. La Vie de ce saint rapporte également les noms d'un certain nombre de personnages appartenant à la société locale, dont les noms de famille sont inconnus par ailleurs et dont on ne saurait préciser le niveau social, même si leur usage d'un nom de famille suggère une condition assez aisée : cf. Basile, fils d'un Blattopoulos (*Vie de Lazare le Galèsiote* [cité n. 28], p. 539), Constantin Phlaskas (*ibid.*, p. 545), Jean Ardagastènos (*ibid.*, p. 554), Kosmas Konidiarès (*ibid.*, p. 538-539), Nicolas Paxamadès (*ibid.*, p. 530, p. 553).

30. Cf. Andriollo, *Constantinople et les provinces* (cité n. 24), p. 72-305 *passim*.

relations entre les différentes composantes et les niveaux hiérarchiques de l'aristocratie en province, et sur les rapports entre ces sociétés provinciales stratifiées et les milieux constantinopolitains. En effet, la mobilité sociale et géographique liée aux carrières, qu'investit le groupe aristocratique à plusieurs niveaux, pouvait servir à établir des relations ramifiées, et constituer un facteur de cohésion efficace entre Constantinople et les régions périphériques. L'ensemble des sources disponibles, plutôt que nous renvoyer l'image de deux mondes isolés et opposés, laisse apercevoir l'existence de canaux de communication multiples entre la capitale et les provinces micrasiatiques.

C'est d'autant plus vrai que le « provincialisme » prétendu de certains personnages demande à être nuancé. Ainsi, les Mauroi, puissants propriétaires de la région de Milet, avaient déjà au xe siècle des relations à Constantinople, ce qui leur permit de faire emprisonner un gestionnaire des biens impériaux avec lequel ils avaient des différends[31] ; nous savons que cette famille compta par la suite des fonctionnaires de la capitale et même un patriarche d'Antioche[32]. À l'époque où Eustathe Boïlas dictait son testament, un autre Boïlas, Romain, était au nombre des favoris de l'empereur Constantin IX[33] ; Eustathe lui-même avait servi des seigneurs importants comme les Apokapai, et son testament montre que, en dépit de sa disgrâce apparente, il continuait à disposer de relations au sein de la haute aristocratie, de moyens économiques et du niveau culturel propres à la majorité des dignitaires et officiers de l'Empire. L'épigraphie cappadocienne atteste que même les Sképidai, jamais mentionnés par les sources littéraires et sigillographiques à notre disposition, furent honorés de dignités auliques ; un autre membre de la famille, Eustathe, est connu grâce à un acte de l'Italie méridionale, daté de 1042, qu'il souscrit en tant que stratège de Lucanie[34]. De surcroît les historiens de l'art ont souligné les influences constantinopolitaines, visibles dans les décors peints des monuments cappadociens du xie siècle, notamment dans les cas de Çarıklı kilise, à Göreme, et des fondations commanditées par les Sképidai à Soğanlı[35]. Ces fresques peuvent être attribuées à des

31. *Vie de Paul le Jeune* : H. Delehaye, Vita Sancti Pauli iunioris in monte Latro cum interpretatione latina Iacobi Sirmondi, *AnBoll* 11, 1892, p. 19-74 et 136-181, ici p. 138-140. Cet épisode a été étudié dans M. Kaplan, *Les hommes et la terre à Byzance du vie au xie siècle* (Byzantina Sorbonensia 10), Paris 1992, p. 366 ; Neville, *Authority* (cité n. 15), p. 45-46 et 109-110.

32. Sceaux de Georges Mauros, *grammatikos*, xie siècle (Laurent, *Corpus* 2, no 1189) et de Basile Mauros, proèdre et juge de l'Hippodrome, deuxième moitié du xie siècle (Laurent, *Corpus* 2, no 886 ; Jordanov, Melnitsa II, p. 56). À la fin du xie siècle Nicéphore Mauros fut promu patriarche d'Antioche (Zonaras, p. 724).

33. Scylitzes, p. 473-474.

34. Voir V. von Falkenhausen, *La dominazione bizantina nell'Italia meridionale dal ix all'xi secolo*, Bari 1978, p. 65-66 et p. 107 ; A. Peters-Custot, Les communautés grecques de Basilicate à l'époque byzantine, dans *Histoire et culture dans l'Italie byzantine : acquis et nouvelles recherches*, sous la dir. de A. Jacob *et al.* (CEFR 363), Rome 2006, p. 559-587, en particulier p. 566, n. 18.

35. Sur Çarıklı kilise, voir C. Jolivet-Lévy, Çarıklı kilise, l'église de la Précieuse Croix à Göreme (Korama), Cappadoce : une fondation des Mélissènoi ?, dans *Εὐψυχία : mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, p. 301-311, repris dans Ead., *Études cappadociennes*, London 2002, p. 357-374. Sur Karabaş kilise, voir n. 27. J. E. Cooper & M. J. Decker, *Life and society in Byzantine Cappadocia*, New York 2012, p. 118-119 (rien ne justifie les parentés précisément établies entre les différents donateurs) : les auteurs considèrent qu'il s'agit de la résidence des Sképidai. N. Lemaigre Demesnil, *Architecture rupestre et décor sculpté en Cappadoce (ve-ixe siècle)* [BAR international studies 2093], Oxford 2010, p. 144-146, n'exclut pas que le complexe fût un

peintres de la capitale, ou qui y furent formés, en raison de la qualité de leur exécution et du goût constantinopolitain dont elles témoignent. Les costumes des fondateurs n'en attestent pas moins les influences orientales qui s'exercent sur la mode aristocratique byzantine du XIe siècle, tant en province qu'à Constantinople[36].

Par ailleurs, les domaines provinciaux continuaient de jouer un rôle significatif dans la composition des patrimoines de la haute aristocratie[37]. Le potentiel économique et démographique des provinces byzantines avait attiré l'attention de l'administration centrale ; il détermina, au XIe siècle, l'intervention de plus en plus active de l'État dans l'exploitation des terres reconquises et il ne laissait pas non plus indifférents les grands dignitaires et officiers de l'Empire. L'intérêt de l'aristocratie pour l'exploitation et la mise en valeur de ses domaines est bien attesté au XIe siècle : les sentences de la *Peira* évoquent les tentatives des Sklèroi pour s'approprier, y compris par la violence, les terres de petits propriétaires, de monastères et d'autres aristocrates[38], tandis que, dans ses *Conseils et récits*, Kékauménos donne maintes recommandations sur comment mettre à profit ses propriétés foncières[39]. Cette attitude est partagée par les hauts fonctionnaires civils, liés à la capitale et à ses *sékréta*, mais qui pouvaient, eux aussi, avoir des attaches provinciales, comme les attestations analysées plus haut le montrent, notamment dans le cas de l'Asie Mineure occidentale et des régions pontiques. La correspondance de Psellos constitue un témoignage particulièrement significatif à cet égard : elle nous révèle les efforts que ce dignitaire et membre de la cour déploya pour s'assurer les revenus de biens situés dans les provinces voisines de la capitale[40].

L'ensemble des exemples considérés suggèrent que la recherche du profit, le souci d'investir dans des propriétés immobilières et d'avoir des rentes touchaient toute l'aristocratie byzantine ou presque. Que l'on ignore la localisation des patrimoines des familles caractérisées comme « civiles », ne signifie pas qu'elles en aient été dépourvues : ces familles, peu présentes dans les sources narratives, sont connues, dans plusieurs cas, seulement grâce à leurs sceaux. Toutefois, quand des documents sont disponibles (*diataxis* d'Attaliatès, lettres de Psellos, actes de Patmos), on les voit investir et mettre en valeur leur fortune sous des formes diverses, tout à fait semblables à celles des autres dignitaires et officiers de l'Empire. Même si les membres de l'aristocratie investissaient en différentes

monastère, comme le décrivait G. de Jerphanion, *Une nouvelle province de l'art byzantin : les églises rupestres de Cappadoce* (Bibliothèque archéologique et historique 5 et 6), t. II/1, Paris 1936, p. 333-360, et comme l'a également supposé Rodley, *Cave monasteries* (cité n. 27).

36. Thierry, *La Cappadoce* (cité n. 26), p. 198-200 ; Jolivet-Lévy, Militaires et donation (cité n. 26), p. 153, avec les renvois à la bibliographie (n. 55, 56).

37. Les rares sources qui nous informent sur ce sujet montrent que les biens fonciers constituaient une partie importante, voire majoritaire, des fortunes aristocratiques : J.-C. Cheynet, Fortune et puissance de l'aristocratie (Xe-XIIe siècle), dans *Hommes et richesses* 2, p. 53-80.

38. Cf. S. Vryonis, The Peira as a source for the history of Byzantine aristocratic society in the first half of the eleventh century, dans *Near Eastern numismatics : studies in honor of George Miles*, Beirut 1974, p. 277-284, en particulier p. 279-282.

39. Cecaumeno, *Raccomandazioni e consigli* (cité n. 6), p. 130-133.

40. H. Ahrweiler, Charisticariat et autres formes d'attribution de fondations pieuses aux Xe-XIe siècles, *ZRVI* 10, 1967, p. 1-27 (rééd. dans Ead., *Structures administratives* [cité n. 20], VII), ici p. 24-27 ; J.-C. Cheynet, L'Asie Mineure d'après la correspondance de Psellos, *Byz. Forsch.* 25, 1999, p. 233-241, en particulier p. 236-237.

provinces, même si leurs patrimoines étaient d'origines variées (héritage, dot, donation impériale) et pouvaient être dispersés dans plusieurs thèmes, limitrophes ou, au contraire, éloignés les uns des autres, des choix ou stratégies sont visibles. Les sources énumérées plus haut, et en particulier le témoignage de Psellos, montrent que les fonctionnaires cherchaient souvent à obtenir des biens et des donations dans les territoires où ils avaient déjà des intérêts ou des relations, soit parce qu'ils en étaient originaires, soit parce qu'ils y avaient exercé des fonctions. C'est vrai au moins jusque dans le dernier quart du XIe siècle, quand le poids de la menace turque devient sensible, comme l'indiquent le coup d'arrêt temporaire aux fondations monastiques et, dans quelques cas, le transfert des biens et personnes des régions exposées en des lieux plus sûrs, dans le centre et l'ouest de l'Empire[41]. Néanmoins, même au début des années 1070, alors que les incursions turques atteignaient la Paphlagonie et les limites de la Bithynie, pendant son voyage d'Amasée à Constantinople, au retour de sa mission contre Roussel de Bailleul, Alexis Comnène fut reçu, tout au long du parcours, par nombre de riches propriétaires locaux, soumis au *mitaton*, parmi lesquels Michel Maurix et même le cousin du futur empereur, Théodore Dokeianos. Les lignages aristocratiques n'abandonnèrent leurs bases provinciales qu'après avoir accédé à la fonction impériale, comme ce fut le cas pour les Comnènes à la fin du siècle[42].

En dépit d'une centralisation évidente des carrières au XIe siècle, la norme pour beaucoup de familles illustres reste une double présence, en province, où elles ont leurs domaines, et dans la capitale, où elles doivent cultiver leurs relations pour conserver leur rang et leur influence. Bien que la réorientation des carrières et des rapports d'influence ne favorisât pas la mise en valeur des relations provinciales, celles-ci ne s'interrompirent pas pour autant. Au contraire, ce qui émerge des sources, c'est l'existence, encore à cette époque, de réseaux étendus et hiérarchisés de médiation, fondés à la fois sur l'intérêt économique et sur les liens de parenté et de service. Par ce biais pouvaient être mis en œuvre des rapports d'influence et de patronage qui touchaient à différents échelons de la société aristocratique et qui liaient les élites locales à la haute aristocratie de l'Empire et aux représentants du pouvoir central. À la fin du Xe et au début du XIe siècle, l'épistolographie livre à l'occasion un aperçu du fonctionnement de ces « chaînes de médiation ». Ainsi, les lettres de Nicéphore Ouranos témoignent de ses efforts en faveur de quelques métropolites d'Asie Mineure et de leurs protégés, pour lesquels il obtint des chrysobulles impériaux[43]. La correspondance de Michel Psellos décrit, à plusieurs reprises, la mise en œuvre de ces relations de patronage[44] ; ultérieurement, les *Conseils et récits* de Kékauménos confirment l'efficacité de ces formes d'intercession, exprimées par le verbe μεσιτεύειν[45].

41. J. DARROUZÈS, Le mouvement des fondations monastiques au XIe siècle, *TM* 6, 1976, p. 159-176, ici p. 173-174 ; THIERRY, *La Cappadoce* (cité n. 26), p. 211.

42. Bryennios, *Histoire*, p. 196-197.

43. J. DARROUZÈS, *Épistoliers byzantins du Xe siècle* (Archives de l'Orient chrétien 6), Paris 1960, ep. V, 3 (métropolite de Laodicée), V, 5 (métropolite de Nicomédie et évêché suffragant de Lophos), V, 6 (métropolite de Césarée).

44. Pour des parents, des protégés ou des amis, impliqués dans des procès ou des jugements, Psellos sollicite l'attention de son correspondant (Psellos, *Ep.* 66 et 152), ou encore fait des recommandations pour des postes (Psellos, *Ep.* 130, 131 et 153).

45. Cecaumeno, *Raccomandazioni e consigli* (cité n. 6), p. 50-51 (chap. 5, l. 15) et p. 142-143 (chap. 96, l. 11).

En plus de constituer une source de revenus et une forme d'investissement, les *oikoi* aristocratiques, disséminés entre la capitale et les provinces de l'Empire, continuaient donc, au XIe siècle, d'être les nœuds d'un tissu de relations complexe et étendu. Même dans le cas des plus anciennes et des plus illustres familles d'origine provinciale, établies à Constantinople depuis plusieurs générations et bien insérées dans les milieux de la cour, les propriétés patrimoniales avaient encore une place importante, qui n'était pas uniquement matérielle. Les alliances aristocratiques qui se formèrent en Asie Mineure centrale autour d'Isaac Comnène, puis de Romain Diogénès et de Nicéphore Botaneiatès, montrent que la proximité géographique, en plus des affinités d'intérêts, de carrières et de profil social, pouvait encore servir de catalyseur dans la constitution des factions politiques. Pendant une bonne partie du XIe siècle les provinces, en particulier celles de l'Asie Mineure centrale, restent un lieu de confrontation et de négociation avec le pouvoir central, d'action politique et de légitimation sociale. Alors que pour de nombreux dignitaires et membres de l'aristocratie dite « civile » la concession de biens dans les riches provinces de l'Asie Mineure occidentale était un signe de réussite sociale et de proximité avec le pouvoir impérial, les domaines où des aristocrates comme Constantin Dalassènos et Isaac Comnène se retirent renvoient à leur histoire familiale, leur rang, leur prestige et leur aptitude au commandement. Lorsque le gouvernement impérial méconnaît ces mérites, les *oikoi* provinciaux deviennent le lieu de leur défense et de l'opposition à l'autorité centrale. Que des chefs étrangers en rébellion, comme Ervévios Phrangopôlos, agissent à l'identique, confirme la force sociale et symbolique du lien avec la terre et l'*oikos* pour les familles et les individus, une force qui dépasse les frontières géographiques, chronologiques et culturelles. Même après les invasions des Turcs en Anatolie et la réorientation des intérêts aristocratiques vers l'Occident, ce sont l'assignation de propriétés par l'empereur et la création de nouveaux *oikoi* dans les provinces balkaniques qui continuent de matérialiser l'intégration à l'élite dominante de Byzance.

L'investissement des provinces par le groupe aristocratique ne saurait être réduit à des formes strictement matérielles ou physiques. Lorsqu'Hélène Ahrweiler évoque la constantinopolitisation de l'aristocratie, elle note que ces élites conservaient « le souvenir ému de leurs maisons paternelles »[46]. Le lien qui est ainsi affiché par la chronique de Bryennios[47] dans le cas des Comnènes n'est ni purement anecdotique ni simplement sentimental. D'autres documents confirment le maintien ou l'affirmation d'un lien symbolique entre les familles de l'aristocratie et leur patrie provinciale. Nous ne retiendrons que deux exemples empruntés à la documentation hagiographique, deux exemples qui révèlent, précisément, l'investissement symbolique de la province par des familles constantinopolitaines, ou du moins connues comme telles, de l'aristocratie.

Métropolite d'Euchaïta, Jean Mauropous composa une Vie consacrée à un hiéromoine de la région, Dôrothéos le Jeune, membre de la famille des Génésioi (*BHG* 565)[48]. Cette œuvre a été commentée pour deux raisons : d'une part parce qu'elle fait connaître l'origine pontique de la famille des Génésioi, d'autre part parce qu'elle témoigne de

46. Ahrweiler, Recherches sur la société (cité n. 8), p. 107.
47. Bryennios, *Histoire*, p. 197.
48. Ioannes Mauropus, *Opera*, p. 209-218.

la forte conscience nobiliaire de son auteur[49]. Né à Trébizonde, dans la famille des Génésioi, Dôrothéos choisit à l'âge de douze ans la vie monastique sous la direction de Jean, higoumène du monastère de Genna à Amisos. Ordonné diacre, puis prêtre, il refonde, à Chiliokomon, le monastère de la Sainte-Trinité qu'il organise selon le *typikon* du monastère voisin de Chrysè Pétra. Le monastère est exempté de toute imposition et richement doté par le pouvoir impérial[50]. C'est le seul discours, semble-t-il, que Mauropous ait consacré à un saint mésobyzantin[51]. La Vie de saint Dôrothéos le Jeune constituerait donc une exception ou quasi dans son œuvre.

Il est a priori naturel que Jean, métropolite de la voisine Euchaïta, ait consacré une Vie au fondateur d'un monastère qu'il eut l'occasion de visiter. En rattachant très ostensiblement le saint à la famille des Génésioi, il conforte l'assise du saint et de son monastère en même temps qu'il orne la famille d'un prestige nouveau et qu'il ancre celle-ci dans un contexte provincial, et ce à juste titre. Et Athanasios Markopoulos et Léonora Kountoura-Galakè ont mis en évidence la justesse des deux informations que livre la Vie sur la famille des Génésioi, son positionnement social, connu de longue date grâce aux chroniqueurs, sa probable origine pontique, pourtant omise dans le reste de la documentation[52]. Est-il anodin qu'en ce milieu du XIe siècle Jean Mauropous choisisse de présenter, en des termes nouveaux, la famille des Génésioi, une famille de l'aristocratie civile, pour reprendre une catégorisation classique ? Si les Génésioi des IXe et Xe siècles ont été étudiés avec attention par plusieurs historiens, c'est moins vrai de leurs descendants au siècle suivant, pourtant connus grâce à différents sceaux, désormais présentés par Jean-Claude Cheynet dans un article paru en 2015[53]. Vitalien Laurent a signalé, dans une invocation à la Vierge notée dans le *Vaticanus gr.* 675, la mention d'un Romain Génésios, protospathaire, juge de l'hippodrome et du velum et logothète du *stratiôtikon*,

49. Voir P. Magdalino, Byzantine snobbery, dans *The Byzantine aristocracy* (cité n. 25), p. 58-78, repris dans Id., *Tradition and transformation in medieval Byzantium* (Variorum CS 343), Aldershot 1991. I. E. Kountoura-Galakè, The origins of the Genesios family and its connections with the Armeniakon theme, *BZ* 93, 2000, p. 464-473. A. Markopoulos, Quelques remarques sur la famille des Génésioi aux IXe-Xe siècles, repris dans Id., *History and literature of Byzantium in the 9th-10th centuries* (Variorum CS 780), Aldershot 2004, XI. J.-C. Cheynet, Les Génésioi, dans *Myriobiblos : essays on Byzantine literature and culture*, ed. by Th. Antonopoulou, S. Kotzabassi and M. Loukaki (Byzantinisches Archiv 29), Boston 2015, p. 71-83.

50. Il est simplement question de la « providence *(pronoia)* impériale » (Ioannes Mauropus, *Opera*, p. 217). Mauropous évoque une seule fois l'époque de fondation du monastère, lorsqu'il écrit que peu de temps s'est écoulé depuis (*ibid.*, p. 214, l. 14).

51. Qu'il s'agisse de ses discours, de ses épigrammes ou de ses canons, Mauropous a privilégié quelques saints bien connus du sanctoral byzantin, les Trois Hiérarques, les saints militaires, Théodore en particulier (liste des canons dressée dans F. D'Aiuto, *Tre canoni di Giovanni Mauropode in onore di santi militari* [Bollettino dei Classici. Supplemento 13], Roma 1994, p. 22). Ne font exception que sainte Eusébie et saint Baras. La première, cependant, appartient à la légende de saint Théodore ; quant au second, fondateur supposé du monastère de Saint-Jean-Baptiste de Pétra à Constantinople, son éloge n'aurait pas été composé par Mauropous, si l'on accepte la démonstration de Xavier Lequeux. Voir X. Lequeux, Jean Mauropous, Jean Mauropodes et le culte de saint Baras au monastère du Prodrome de Pétra à Constantinople, *AnBoll* 120, 2002, p. 101-109, en particulier p. 104-106.

52. Leonora Kountoura-Galakè conclut à l'implantation de la famille dans la région dès le milieu du IXe siècle. Voir Kountoura-Galakè, The origins of the Genesios family (cité n. 49).

53. Voir Cheynet, Les Génésioi (cité n. 49).

et de son épouse, Euprépia[54]. Ce Romain Génésios porte une titulature caractéristique de la première moitié du XIe siècle. Quant à sa femme, elle porte un nom très rare dans l'onomastique de la période, celui d'Euprépia. On n'en connaît qu'une seule ; il s'agit de la sœur de Constantin IX Monomaque. Peut-on supposer que Constantin IX ait eu pour beau-frère un Génésios ? Cette hypothèse, suggérée par Jean-François Vannier[55], est a priori invalidée par la datation qu'a proposée Robert Devreesse pour le manuscrit qui renferme l'invocation, le XIIe siècle. Mais cette datation est incompatible, comme le notait déjà Laurent, avec la titulature de Romain[56]. Faute d'avoir pu examiner ou faire examiner le manuscrit par un paléographe, nous ne remettrons pas en cause sa datation, mais l'on ne peut considérer que l'invocation qu'il contient soit contemporaine de sa copie. Si l'on retient cette hypothèse concernant la parenté de Romain Génésios avec Constantin IX, on comprend mieux pourquoi l'ancien conseiller de ce dernier, Jean Mauropous, soucieux d'obtenir de l'empereur son retour dans la capitale[57], a composé la Vie d'un saint de la famille des Génésioi, elle-même apparentée aux Monomaques[58].

La Vie de Dôrothéos le Jeune nous révèle, dans un seul mouvement, la sainteté dont une famille de l'aristocratie peut se prévaloir[59] et son caractère provincial. Si l'on ne peut supposer que les lecteurs byzantins ignoraient, comme nous, l'origine pontique des Génésioi, on doit retenir ce souci, sinon cet intérêt, à le faire valoir en ce milieu du XIe siècle.

On retrouve cette configuration dans le cas d'une autre grande famille de l'aristocratie, celle des Monomaques précisément. C'est encore en ce milieu du XIe siècle que Nicétas le patrice est, peut-être pour la première fois, rattaché aux Monomaques. Nous rappelons brièvement qui est ce Nicétas patrice. Eunuque, originaire de Paphlagonie, appelé au Palais par l'impératrice Irène, à la fin du VIIIe siècle, Nicétas exerça la fonction de

54. Voir *Codices Vaticani Graeci. 3, Codices 604-866*, rec. R. Devreesse, Città del Vaticano 1950, p. 280 : au fol. 2v du codex 765, on lit + Θ(εοτό)κε βοήθει τοῖς σοῖς δούλοις Ῥωμανῷ (πρωτο)σπαθ(αρίῳ) (κ)αὶ κριτ(ῇ) ἐπὶ τοῦ Ἱπποδρό(μου) τοῦ βήλου (καὶ) στρατιωτ(ικῷ) λογοθ(έ)τ(η) τῷ γενεσίῳ καὶ Εὐπρεπία τῇ αὐτοῦ συζύγ(ῳ) +. Laurent a identifié ce Romain Génésios avec le propriétaire de deux sceaux du milieu du XIe siècle, à la titulature quasiment identique, bien qu'il soit simplement nommé Romain : Laurent, *Corpus* 2, no 548 ; no 549. Sur ce Romain Génésios, voir *PBW* Romanos 20133 ; Cheynet, Les Génésioi (cité n. 49), p. 78, qui signale lui aussi cette possible identification.

55. Cette hypothèse a été acceptée aussi par C. Settipani, *Continuité des élites à Byzance durant les siècles obscurs : les princes caucasiens et l'Empire du VIe au IXe siècle* (De l'archéologie à l'histoire), Paris 2006, p. 84, note 1.

56. J.-C. Cheynet, Dévaluation des dignités et dévaluation monétaire dans la seconde moitié du XIe siècle, *Byz.* 53, 1983, p. 453-477, p. 468-469, en particulier p. 469 : « la dignité qui accompagne normalement la fonction de juge du velum ou de l'Hippodrome est, sous Constantin IX, celle de prôtospathaire et sous Alexis I, vers 1088, celle de magistre. » Sur la fonction de logothète du *stratiôtikon*, voir R. Guilland, Les logothètes : étude sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin, *REB* 29, 1971, p. 27-28.

57. Sur l'« exil » de Jean Mauropous, voir C. Livanos, Exile and return in John Mauropous, Poem 47, *BMGS* 32, 2008, p. 38-49.

58. Il est vrai que Psellos, qui fait, à plusieurs reprises, l'éloge d'Euprépia, évoque les relations conflictuelles entre Constantin IX et sa sœur, proche en revanche de leur cousin Tornikios : Psellos, *Chronographia* VI 52.9 (« la femme la plus intelligente de notre époque »), 52.10, 100-101, 150.1-5, 184.4-6. Il n'est jamais question de son époux.

59. Sur ce thème, voir S. Métivier, *Aristocratie et sainteté dans l'Empire byzantin (VIIIe-XIe siècle)*, mémoire inédit de l'habilitation à diriger des recherches, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne 2015.

stratège de Sicile avant d'être moine, puis higoumène du monastère de Chrysonikè à Constantinople, un monastère qu'il fut contraint d'abandonner sous le règne de l'empereur iconoclaste Théophile pour y avoir détenu une icône. Il décéda en exil en 836. Il aurait participé au concile de Nicée II, en 787, en tant que fonctionnaire du Palais. Ce sont les informations que réunit Denise Papachryssanthou à partir des différentes notices du *Synaxaire de Constantinople* et des dernières pages qui ont été conservées de sa Vie (*BHG*^{3} 1342b)[60]. Dans aucun de ces textes il n'est désigné comme Monomaque[61]. Suivant Denise Papachryssanthou, Nicétas a été associé à la famille en question dans un autre document hagiographique (*BHG*^{3} 621) et dans un autre contexte, au moment de la translation du corps de sainte Euphémie à Constantinople, translation qui eut lieu en 796 : un patrice, nommé Nicétas Monomaque, y est mentionné pour avoir consacré, en Sicile, une église à la sainte et y avoir déposé une main de celle-ci[62]. En fait, ce n'est que dans un calendrier liturgique conservé dans un manuscrit daté de 1046, le *Marcianus gr.* I 47, que, pour la première fois, mention est faite, à la date du 7 octobre, d'un « saint Nicétas Monomaque »[63]. Le dossier est trop incomplet pour que l'on puisse hasarder une reconstitution. On peut simplement considérer d'une part que le rattachement de Nicétas le confesseur aux Monomaques devait être omis dans la *Vie* (qui est lacunaire), puisqu'il l'est aussi dans toutes les notices du *Synaxaire*, d'autre part que, contrairement à ce que Denise Papachryssanthou a supposé avec prudence, le confesseur de l'iconoclasme Nicétas n'est pas forcément identique à Nicétas Monomaque, même si l'un et l'autre ont le titre de patrice et ont résidé ou exercé en Sicile à la fin du VIIIe siècle, et en dépit de la récurrence supposée (en fait non avérée) du nom de Nicétas dans la famille du saint comme dans la famille des Monomaques[64]. Peut-on mettre en rapport l'explicitation, voire l'invention,

60. D. Papachryssanthou, Un confesseur du second iconoclasme : la Vie du patrice Nicétas († 836), *TM* 3, 1968, p. 309-351. Les fragments de la Vie sont édités et traduits en français aux pages 328-351. *Syn. CP*, col. 115-116 (à la date du 6 octobre). Les différentes recensions du synaxaire du saint sont présentées dans Papachryssanthou, Un confesseur du second iconoclasme, p. 309-310. Sur Nicétas, voir aussi M. Nichanian et V. Prigent, Les stratèges de Sicile : de la naissance du thème au règne de Léon V, *REB* 61, 2003, p. 122-125; *PmbZ* 5424.

61. Outre la recension éditée dans le *Synaxaire* indiquée à la note précédente, voir aussi *Ménologe de Basile II* : *PG* 117, col. 93b-c; Papachryssanthou, Un confesseur du second iconoclasme (cité n. 60), p. 324-327 (= *AASS*, Oct., t. 3, p. 448-449) – *BHG* 1342e. Il est vrai que les noms de famille sont très rarement utilisés dans le *Synaxaire* : sur l'ensemble des notices que nous avons lues ne sont cités que les Martinakioi (dans le cas de l'impératrice Théophanô) et les Bryennioi, dans une notice, celle d'Évariste Stoudite, où le nom est utilisé comme nom unique. Voir *Syn. CP*, 16 décembre, 7, col. 314, l. 16-17; 26 décembre, 5, col. 347, l. 17-19.

62. L'histoire des reliques d'Euphémie par Constantin de Tios (*BHG*^{3} 621), dans *Euphémie de Chalcédoine : légendes byzantines*, publiées par F. Halkin (Subsidia hagiographica 41), Bruxelles 1965, p. 81-106, ici p. 104. On y lit : ὑπὸ Νικήτα πατρικίου τὸ ἐπίκλην Μονομάχου, ἐν τῇ Σικελῶν νήσῳ τῇ μάρτυρι ναὸν δειμαμένου.

63. I. A. Mingarelli, *Graeci codices manu scripti apud Nanios patricios Venetos asservati*, Bononiae 1784, p. 368.

64. Voir Papachryssanthou, Un confesseur du second iconoclasme (cité n. 60), p. 317 : « On voit les points communs : tous les deux sont patrices, ils s'appellent Nicétas, et se trouvent en Sicile sous le règne de l'impératrice Irène. Certes, aucun n'est à lui seul décisif : il y avait de nombreux patrices à la cour d'Irène; le nom de Nicétas était très répandu, particulièrement au IXe siècle; la Translation ne nomme pas Monomaque stratège; il pouvait bien s'agir d'un autre fonctionnaire, militaire ou civil, de Sicile. Cependant, nous pensons qu'il y a toutes les chances pour que notre Nicétas, Nicétas stratège de

de la relation entre ce confesseur du second iconoclasme et les Monomaques avec l'arrivée au pouvoir de Constantin IX en 1042 ? Nous nous garderons de répondre, mais, comme dans le cas de Dôrothéos le Jeune, nous soulignerons les implications indirectes de ce rattachement d'un saint à une famille aristocratique, afficher, et même dévoiler l'origine provinciale, en l'occurrence paphlagonienne, de la famille, laquelle origine est indiquée en toute clarté dans le *Synaxaire de Constantinople*, du moins à partir du milieu du XIe siècle[65]. C'est précisément dans la première moitié du XIe siècle que des Paphlagoniens ont acquis une place décisive à la cour de Constantinople[66]. La famille des Monomaques, caractérisée comme constantinopolitaine et civile dans l'historiographie moderne, en ce cas encore, nous échappe, bien qu'elle soit sans doute connue depuis le IXe siècle.

L'importance revêtue par les domaines et les foyers provinciaux dans le cadre de la construction de l'identité et du prestige familial trouve une autre de ses expressions les plus éloquentes dans l'activité de fondation ou de patronage d'églises et de monastères. Les traces d'une telle activité dans les sources écrites ou dans l'archéologie des provinces micrasiatiques constituent souvent, comme on l'a vu, des indices fondamentaux pour esquisser la localisation des patrimoines et des intérêts aristocratiques. Dans les textes, le souvenir de ces fondations, qui peut être associé à l'évocation, explicite ou implicite, des origines provinciales de la famille, consacre, symboliquement, le pouvoir social et politique acquis par le lignage. De même que les familles de la haute aristocratie ont eu soin de s'inscrire dans la longue durée grâce à l'élaboration de généalogies, elles ont aussi veillé à conserver et à afficher leur ancrage dans l'espace de l'Empire[67].

Étant donné la continuité des liens tant matériels que symboliques de l'aristocratie avec les provinces, en quoi cette relation a-t-elle évolué par rapport au siècle précédent ? Comment s'inscrit-elle dans un cadre institutionnel marqué par une évidente centralisation administrative, militaire et politique ? S'il n'y a pas de rupture substantielle dans les formes de la présence et de l'investissement aristocratique en province, ni dans les dynamiques structurant les liens sociaux entre élites locales, grands de l'Empire et représentants du pouvoir central, l'équilibre des rapports de force, l'exercice de l'influence et les avantages qui en dérivent sont infléchis en faveur du centre ; aussi, les ambitions et les modalités de progression sociale de l'aristocratie, à tous les niveaux, n'échappent pas à cette réorientation.

797, et Nicétas Monomaque ne fassent qu'un. Un indice en faveur de l'identification avec Monomaque semble être le fait que le nom de Nicétas, porté par deux membres de la famille du saint (lui-même et son neveu), est courant dans la famille Monomaque. » Nichanian et Prigent font preuve de réserve : voir NICHANIAN & PRIGENT, Les stratèges de Sicile (cité n. 60), p. 125. Dans la famille des Monomaques, le seul autre membre à porter ce nom de baptême n'est pas attesté avec certitude (ce que ne signale pas Denise Papachryssanthou) : voir *ODB*, t. 2, p. 1398 : Monomachos. Si l'on accepte l'argumentation de Denise Papachryssanthou, Nicétas aurait fondé son église en Sicile en tant que stratège de l'île.

65. PAPACHRYSSANTHOU, Un confesseur du second iconoclasme (cité n. 60), p. 325 ; *Syn. CP*, 6 octobre, col. 116, l. 2-3.

66. MAGDALINO, Paphlagonians (cité n. 21).

67. Sur les généalogies aristocratiques comme sur les fondations religieuses des aristocrates en province, au XIe comme au XIIe siècle, voir M. GRÜNBART, *Inszenierung und Repräsentation der byzantinischen Aristokratie vom 10. bis zum 13. Jahrhundert* (Münstersche Mittelalter-Schriften 82), Paderborn 2015, p. 43-45, p. 149, p. 156-160. L'iconographie des sceaux pourrait aussi suggérer cet ancrage spatial, quoique de très ample façon : il semblerait que l'iconographie des sceaux, frappés d'abord et avant tout par des officiers et dignitaires, puisse refléter des dévotions régionales privilégiées.

En tant que siège de l'autorité impériale, Constantinople a certes toujours constitué le premier point de référence des élites byzantines. Il n'en reste pas moins qu'au xe siècle, alors que l'expansion de l'Empire s'appuyait sur une politique militaire offensive et que la réorganisation des territoires conquis était largement confiée aux commandants expérimentés des provinces orientales, le meilleur moyen pour gagner une place durable à la cour résidait dans la détention d'un solide réseau d'influences et de solidarités régionales. L'élite restreinte qui occupe le devant de la scène politique à cette époque bâtit son pouvoir sur le soutien politique qu'elle sut mobiliser dans les régions orientales de l'Empire, condition nécessaire à ses succès militaires et politiques. Ainsi, les empereurs aristocrates du xe siècle, qui devaient leur position au soutien de réseaux d'influence étendus et solidement enracinés dans leurs territoires d'origine, avaient intérêt à conserver ce soutien, et pour ce à favoriser ces territoires, ce qui profitait en premier lieu à leur patrimoine et à leurs familles. Aussi privilégièrent-ils leur zone d'influence de diverses manières, notamment en promouvant ses élites locales et en lui accordant une centralité politique.

Au xie siècle, on assiste, en revanche, à un basculement des fondements de l'influence politique et sociale : la centralisation militaire et administrative entraîne l'affaiblissement de l'efficacité des liens de fidélité dans les provinces, tandis qu'il devient vital d'avoir ses entrées à la cour et dans les bureaux de la capitale. Dès lors que les équilibres politiques et sociaux furent modifiés au profit de Constantinople, que la gestion des territoires conquis et les carrières des officiers et des fonctionnaires furent réorganisées, le modèle d'avancement social qui avait prévalu dans les deux siècles précédents en fut ruiné. Du moment où l'Empire privilégia à la guerre d'expansion la gestion de ses territoires, notamment ceux nouvellement conquis, à partir des années 1020, il importa désormais et en premier lieu d'avoir de la famille dans la Ville et de cultiver des relations avec la cour et les proches du *basileus*, afin de s'assurer une position de pouvoir, quelle qu'elle fût.

Dans le cadre de cette administration de paix, visant à consolider et rentabiliser les acquisitions d'un Empire qui semblait avoir atteint ses confins naturels, officiers et fonctionnaires sont nommés en grand nombre, pour des missions de durée limitée dans des régions diverses et parfois fort éloignées les unes des autres. Même si les témoignages sigillographiques et littéraires font état d'une présence plus importante qu'auparavant des représentants de l'État dans les campagnes et les provinces de l'Empire, ce qui se traduisit généralement par une pression fiscale plus intense, les intérêts provinciaux n'en furent pas mieux représentés dans la capitale. Les élites locales continuèrent, certes, de montrer un certain dynamisme, favorisé par l'ouverture des carrières administratives à ceux qui pouvaient acquérir une instruction ; cependant, pour en profiter et pour bénéficier des largesses impériales, on devait se rendre à Constantinople. Les fondements de la mémoire et du prestige familial pouvaient encore être recelés dans les provinces, mais ils visaient à consolider le succès social dans la capitale. Les rentes acquises grâce aux carrières étaient certes réinvesties dans des biens patrimoniaux en province, mais ce furent des individus qui en tirèrent profit, non des territoires.

Otto-Friedrich-Universität Bamberg *Université Panthéon-Sorbonne*

LA SOCIÉTÉ RURALE AU XIe SIÈCLE : UNE RÉÉVALUATION

par Raúl Estangüi Gómez & Michel Kaplan

Dans la conclusion de ses *Cinq études sur le XIe siècle byzantin*, Paul Lemerle écrivait en 1977 : « La terre, qui a toujours tenu la première place dans le système socio-économique et institutionnel de Byzance, doit logiquement prendre de plus en plus d'importance. Or nous sommes à une époque caractérisée, de ce point de vue, par l'effacement de l'ancien régime des "biens militaires" et par le fait que le nouveau régime de la *pronoia* n'est pas encore institué, même si certains signes, comme le nombre croissant des apanages, semblent déjà aller dans ce sens. Beaucoup d'obscurité demeure, et des questions essentielles restent sans réponse bien assurée, par exemple celle-ci : y a-t-il eu diminution corrélative de la production, et dans ce cas, une extension de la grande propriété en est-elle la cause, en même temps peut-être qu'une conséquence ? En attendant que les documents d'archives soient mieux étudiés, je n'oserais faire mienne aucune de ces propositions. »[1]

Si nous nous tournons vers le colloque organisé par Paul Lemerle sur le XIe siècle et qui constitue l'essentiel du tome 6 de *Travaux et mémoires*, deux articles concernent notre sujet. Pour Nicolas Svoronos[2], qui consacre une partie de son article aux structures de l'économie rurale[3], on observe des changements quantitatifs jusqu'au troisième quart du siècle, puis qualitatifs *(pronoia*, *oikonomia)*. Cela se caractérise par un accroissement de la grande propriété aux dépens de la petite et moyenne. Mais ce renversement numérique au profit de la paysannerie dépendante n'entame pas la prédominance de la petite exploitation

1. Lemerle, *Cinq études*, p. 310. Lorsqu'il écrit, quatre volumes des Actes de l'Athos seulement ont été publiés, dont trois intéressent ce sujet : *Xèropotamou* ; *Dionysiou* ; et surtout *Lavra* 1. Les soldats des thèmes (contingents provinciaux), issus de la petite et moyenne paysannerie, avaient vu leurs terres enregistrées aux rôles militaires au Xe siècle pour les protéger. La *pronoia* est un système de rémunération des militaires, en général de plus haut rang, constituant en la dévolution à leur bénéfice de revenus fiscaux, dévolution liée au service et donc révocable. Le terme d'*oikonomia* employé ci-dessous, est à peu près synonyme. Paul Lemerle utilise le terme apanage dans un sens figuré.

2. Svoronos, Remarques.

3. *Ibid.*, p. 52-63. Les mêmes conclusions concernant l'organisation de l'exploitation agricole ont été exposées dans un article plus ancien : N. Svoronos, Sur quelques formes de la vie rurale à Byzance : petite et grande exploitation, *Annales. Économies, sociétés, civilisations* 11, 1956, p. 325-335 ; repris dans Id., *Études sur l'organisation intérieure, la société et l'économie de l'Empire byzantin* (Variorum CS 15), London 1973, II.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 531-560.

familiale. La réserve en régie directe apparaît difficilement dans les sources. Nicolas Svoronos analyse la fortune d'Eustathe Boïlas, puis le *praktikon* d'Andronic Doukas[4]. Il s'intéresse aux tenanciers : il estime la superficie de l'exploitation ordinaire à 175 *modioi*; en ajoutant à la production céréalière située dans la riche plaine alluviale du Méandre les revenus des autres productions et si l'on déduit les semailles et la charge fiscale, il resterait à la famille paysanne environ 15 *nomismata*, plus si le paysan est propriétaire, moins s'il est locataire ou parèque. Ce revenu laisse-t-il au paysan quelque chose pour les investissements? Non selon Svoronos, il a juste de quoi nourrir sa famille. Seuls les grands propriétaires ont de quoi investir (Lavra, Andronic Doukas, Boïlas) et ils le font : en 1030, Lavra investit 520 *nomismata* pour mettre en valeur les terres du monastère de Bouleutèria[5]. Mais, d'après l'auteur, ces investissements sont destinés à l'installation de parèques, car les grands propriétaires, qui résident essentiellement en ville, attendent avant tout des revenus pour les y dépenser, et compléter les salaires *(rogai)* distribuées par l'Empereur. Ils ne poussent donc pas les feux de la production agricole; tout au plus aident-ils leurs parèques à accroître leur force de travail. Et Nicolas Svoronos ajoute que la population est au mieux stable, voire en décroissance en Asie Mineure, dépeuplée à cause des guerres civiles avant même l'arrivée des Turcs. Donc, dans les campagnes, il conclut à une tendance, dès le XIe siècle, à la stagnation et à la récession.

Pour Hélène Ahrweiler, qui recherche les nouvelles hiérarchies et les nouvelles solidarités[6], sur ce point en accord avec Nicolas Svoronos, la haute aristocratie se constantinopolitanise et ses membres abandonnent la préoccupation de leur fortune terrienne. La partie moins huppée de cette aristocratie provinciale essaie d'adoucir les mesures, la contraignant par ses appuis à Constantinople : ceux que l'auteure qualifie de « semi-puissants des campagnes » constituent ainsi à leur profit une « chaîne de protections et d'interventions » aboutissant au Palais. « À côté, nous avons les *apostrateutoi*, groupe formé par l'élément le plus déshérité, qui se constitue en bandes pour entreprendre des actions "sauvages", dirions-nous aujourd'hui, contre les protégés de l'autorité qui lèsent leurs intérêts, ou contre l'autorité elle-même. » De nombreuses sources nous montrent les *ponèroi agrogeitones* (« terribles et rustres voisins ») menant des mini-jacqueries, qui déclenchent la réaction des autorités et même des grands propriétaires et de leurs hommes[7]. Ces fréquentes actions d'autodéfense entretiennent un climat de désordre et d'exaspération, d'autant que l'État abandonne une partie du contrôle qu'il exerçait sur les populations. N'ayant plus les moyens de contrainte pour forcer les contribuables à payer l'impôt[8], il l'afferme, comme il apparaît dans les sources dès Constantin X Doukas (1059-

4. *Patmos* 2, nº 50 (1073), p. 3-35.

5. *Lavra* 1, nº 26, p. 177-179 : Athanase de Bouleutèria dispose que ce couvent appartient désormais à Lavra, puisque feu Eustratios de Lavra, oncle du testateur, en a fait tous les frais (l. 12-13 : il a dépensé 520 *nomismata*).

6. H. AHWEILER, Recherches sur la société byzantine au XIe siècle : nouvelles hiérarchies et nouvelles solidarités, *TM* 6, 1976, p. 99-124.

7. *Ibid*., n. 70 : Psellos, *Ep.* 50, 51, 52, p. 82-84.

8. Kekaumenos, ed. Wassiliewsky & Jernstedt, p. 101 : στρατοῦ γὰρ μὴ ὄντος οὐδ' ὁ δημόσιος συνίσταται. Dernière édition, C. ROUECHÉ, sur le site Humanities in the European Research Area http://www.ancientwisdoms.ac.uk/library/kekaumenos-consilia-et-narrationes/ 2013 (consulté le 13 juin 2016) avec toutes les traductions en langue moderne, auxquelles il faut ajouter : Kékauménos, *Conseils et récits d'un gentilhomme byzantin*, texte présenté et trad. du grec par P. Odorico, Toulouse 2015.

1067)[9]. Face à cela, les populations provinciales cherchent le secours de personnalités locales marquantes : de petits dynastes locaux[10] entourés de leurs *anthrôpoi*, *bestiaritai*, *hypèrétai*, leurs milices privées. Voilà qui opère le brassage des populations provinciales, offrant une possibilité de promotion, pratiquement la seule pour la paysannerie depuis que les milices privées ont intégré l'armée régulière : ainsi s'affirment, bouleversant les hiérarchies sociales des provinces, les foyers de nouvelles solidarités qui constituaient l'objet de la recherche d'Hélène Ahrweiler.

Nous avions ici un tableau sombre du XIe siècle, qui a été considérablement nuancé dans les décennies suivantes.

1. De la publication de *Cinq études sur le XIe siècle* à aujourd'hui : bilan historiographique

Il ne saurait être question de résumer tout ce qui a été publié depuis 1975-1976. Notons tout de même quelques études marquantes qui remettent en cause une partie des affirmations exposées ci-dessus ou des points considérés comme acquis concernant la société rurale byzantine en général et en particulier celle du siècle considéré. Alan Harvey, dès 1990, avançait que l'économie byzantine était en expansion du IXe au XIIe siècle[11], position que suit pour les campagnes Jacques Lefort dans sa contribution à l'*Economic history of Byzantium*[12]. Harvey souligne une expansion démographique continue et une densification de l'occupation du sol, particulièrement nette au XIe et au XIIe siècle, l'archéologie et l'histoire du paysage confirmant des sources écrites trop rares[13], du moins en Europe, compte tenu du choc turc en Asie Mineure. Il montre que, au XIe siècle, cette croissance permet à la fois à l'État de conserver des revenus corrects et aux puissants d'obtenir des exemptions fiscales sans créer de déséquilibres en dehors des crises politiques majeures[14].

9. Zonaras, p. 676.

10. Kekaumenos, ed. Wassiliewsky & Jernstedt, p. 34.

11. A. Harvey, *Economic expansion in the Byzantine Empire 900-1200*, Cambridge 1990. Deux ans plutôt, W. Treadgold, *The Byzantine revival, 782-842*, Stanford 1988, avait déjà constaté le début d'une reprise à partir de la fin du VIIIe siècle ; toutefois, A. Harvey n'a pas eu le temps de connaître cette étude avant la parution de son ouvrage. Il convient néanmoins de signaler qu'avant Harvey et Treadgold, voire avant la parution du volume sur le XIe siècle dirigé par Lemerle, M. Hendy, Byzantium, 1081-1204 : an economic reappraisal, *Transactions of the Royal historical society* 5th ser. 20, 1970, p. 31-52, repris dans Id. *The economy, fiscal administration and coinage of Byzantium* (Variorum CS 305), Northampton 1989, II, avait déjà proposé une vision moins pessimiste de la fin du XIe et surtout du XIIe siècle ; voir aussi une mise à jour plus récente de cet article dans Id., Byzantium, 1081-1204 : the economy revisited, twenty years on, dans Id., *The economy*, *op. cit.*, III.

12. J. Lefort, The rural economy, 7th-12th centuries, dans *EHB* 1, p. 231-310 ; traduction anglaise de l'original en français (L'économie rurale à Byzance, VIIe-XIIe siècle), publié dans Id., *Société rurale et histoire du paysage à Byzance* (Bilans de recherche 1), Paris 2006, p. 395-478.

13. A. Dunn, The exploitation and control of woodland and scrubland in the Byzantine world, *BMGS* 16, 1992, p. 235-298.

14. A. Harvey, Competition for economic resources : the state, landowners and fiscal privileges, dans *Η αυτοκρατορία σε κρισή(;) Το Βυζάντιο τον 11ο αιώνα (1025-1081) = The empire in crisis (?) : Byzantium in the 11th century (1025-1081)*, ed. by V. Vlyssidou (Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών, Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών. Διεθνή Συμπόσια 11), Athens 2003, p. 169-177.

Cette vision de l'économie byzantine, qui sous-tend toute l'*Economic history of Byzantium*, a été magistralement synthétisée par Angéliki Laiou et Cécile Morrisson[15]. Pour elles, la période du VIIIe (surtout après la dernière récurrence de la peste dans les années 740) au Xe siècle est celle « de la restructuration, du redressement et d'une expansion maîtrisée »; toutefois, au cours du Xe siècle, « des pressions se font sentir, les riches et puissants tendent à accumuler la fortune foncière ». Puis les XIe et XIIe siècles constituent « l'époque d'une croissance accélérée ». Quant à l'organisation de la production agraire, l'évolution, entamée au Xe siècle[16], se caractérise par « le passage de la communauté villageoise de paysans propriétaires et contribuables au domaine exploité par des locataires »; si les paysans propriétaires subsistent jusqu'à la fin de l'Empire, ils ne sont plus en position dominante. Pour autant, les spécialistes ont continué d'adhérer à l'ancienne hypothèse de Svoronos, selon laquelle la mise en valeur du sol par de petites tenures paysannes l'emporte largement sur la grande exploitation domaniale. Cette donnée fondamentale expliquerait pour l'essentiel que les tenures paysannes aient pu bénéficier elles aussi de l'expansion économique. Laiou et Morrisson ont écrit qu'« à la fin du XIe siècle, le domaine, plus ou moins étendu, cultivé par des fermiers locataires *(paroikoi)*, était devenu le modèle structurant les campagnes », sans pour autant remettre en cause la cohésion économique et sociale du village[17]. Pour elles, en devenant parèques, les paysans naguère propriétaires, et qui le restent pour partie, doivent certes payer plus, le loyer s'ajoutant à l'impôt, mais ils bénéficient de l'appui des propriétaires, qui viennent en soutien à leurs défrichements, investissent eux-mêmes dans la mise en valeur des terres, notamment lorsqu'il y a extension des terroirs, et louent ou prêtent leurs équipements, par exemple les « attelages despotiques[18] », aux parèques, qui sont les locataires perpétuels de leurs terres[19].

Cette perspective d'expansion, avec les conséquences évoquées, a profondément modifié la façon d'aborder l'étude de la société rurale, à commencer par celle que Michel Kaplan a développée dans un ouvrage écrit avant 1987, mais paru seulement en 1992[20]. Certains points de vue doivent néanmoins être signalés pour leur caractère radical. Youval Rotman, dans son étude sur les esclaves dans le monde méditerranéen de l'Antiquité au

15. A. Laiou & C. Morrisson, *The Byzantine economy* (Cambridge medieval textbooks), Cambridge 2007.

16. N. Oikonomidès, The social structure of Byzantine countryside in the first half of the tenth century, *Σύμμεικτα* 10, 1996, p. 105-125, repris dans Id., *Social and economic life in Byzantium* (Variorum CS 799), Aldershot 2004, XVI.

17. Laiou & Morrisson, *The Byzantine economy* (cité n. 15), p. 101 : « The village retained a certain cohesion; in economic terms, there was probably cooperation among peasants who shared oxen or agricultural implements, or who cleared land together or constructed mills. There was also a degree of social cohesion manifested in the presence of the "first men of the village" […] ».

18. Cf., par exemple, *Typikon de Grégoire Pakourianos* (décembre 1083), p. 43, l. 389 : δεσποτικῶν ζευγαρίων.

19. Laiou & Morrisson, *The Byzantine economy* (cité n. 15), p. 104 : « The landlords—or their stewards—had the means to organize production more efficiently. They had teams of oxen which they made available to peasants whose own animal power was insufficient. »

20. M. Kaplan, *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle : propriété et exploitation du sol* (*Byzantina Sorbonensia* 10), Paris 1992. L'auteur s'est depuis largement rangé à l'avis de Harvey et Lefort.

Moyen Âge, considère que les parèques sont des esclaves[21]. Tout récemment, Peter Sarris avance que le grand domaine doté d'abondantes réserves n'a cessé de dominer l'économie et la société rurale byzantines de 600 à 1100[22].

Pour aller plus avant dans le détail, Michel Kaplan a tenté de trouver, comme le faisait Nicolas Svoronos[23], les modalités d'équilibre de l'exploitation paysanne byzantine sous ses différents statuts et différentes étendues, en partant d'une exploitation de petit propriétaire de 100 *modioi* et non 175[24]. Jacques Lefort, partant d'une exploitation peu différente (80 *modioi*), en arrive à des calculs plus affinés, mais assez semblables[25]. L'un et l'autre aboutissent à la même conclusion que Nicolas Svoronos sur la très faible marge d'autofinancement de la petite exploitation rurale de notre époque[26]. Plus récemment encore, dans un programme d'étude comparative des « élites » rurales méditerranéennes, Michel Kaplan a tenté de dégager, notamment à travers certains exemples du XIe siècle, les contours d'une couche moyenne dans la société rurale byzantine[27]. L'opposition

21. Y. Rotman, *Les esclaves et l'esclavage : de la Méditerranée antique à la Méditerranée médiévale* (Belles lettres. Histoire 66), Paris 2004, point de vue déjà affirmé dans Id., Formes de la non-liberté dans la campagne byzantine aux VIIe-XIe siècles, *MEFRM* 112, 2000, p. 499-510. Cette affirmation est démentie par les sources comme par de nombreux articles très antérieurs à cette thèse, qui accorde peu de poids aux définitions juridiques, pas plus qu'aux réalités sociales. Il sera montré plus loin que de nombreux parèques sont également propriétaires, ce qui est évidemment antinomique avec le statut d'esclave. D'ailleurs, l'article de 2000 est beaucoup moins affirmatif : les parèques n'auraient pas de statut civil faute de définition "législative" ["juridique" aurait été plus exact] ; la non-liberté du parèque serait différente de celle de l'esclave car le parèque peut se voir imposer des prélèvements sur les biens qu'il est en capacité de posséder ; « la non liberté de l'esclave, en revanche, est dans l'incapacité de posséder » (p. 507). Et Rotman reconnaît, ce sur quoi nous reviendrons, que des parèques peuvent être à la fois locataires et propriétaires *(ibid.)*. Il est dommage que Rotman se soit écarté de cette position nuancée dans son ouvrage de 2004.

22. P. Sarris, Large estates and the peasantry in Byzantium, c. 600-1100, *Revue belge de philologie et d'histoire* 90, 2012, p. 429-450. Pour parvenir à étendre jusqu'au XIe siècle une vision de la façon dont les grandes exploitations étaient mises en valeur, déjà discutable pour le VIe siècle, il surestime le rôle à l'époque la plus haute de l'esclavage et des colons adscrits, au détriment des colons ordinaires, des locataires et des emphytéotes, et à la seconde époque la place du salariat et des parèques, en accentuant la survie de l'esclavage. De fait, ce dernier est devenu marginal et les exemples cités par Sarris pour le XIe siècle ne sont guère convaincants. Certes, les réserves existent alors, mais sont très minoritaires, comme le montre le *typikon* de Grégoire Pakourianos. Et les parèques sont beaucoup plus indépendants que Sarris ne l'imagine. Comme nous le verrons plus bas (p. 000), une étude plus poussée des parèques permise par les documents d'archives suggère une indépendance économique du paysan que minimise Sarris. Il aurait gagné à lire Lefort ou Laiou & Morrisson, faute d'oser lire Svoronos (voir note suivante).

23. Svoronos, Sur quelques formes de la vie rurale à Byzance (cité n. 3).

24. M. Kaplan, Les élites rurales byzantines : historiographie et sources, dans *Les élites rurales méditerranéennes au Moyen Âge (Ve-XVe siècle)* [= *MEFRM* 124, 2, 2012], p. 299-312. L'auteur résume l'historiographie de la question, en soulignant que le terme élite ne correspond à aucune notion exprimée dans les sources à travers des mots ou des expressions. Nous renvoyons à cet article pour ne pas alourdir notre propos en mettant les références pour chaque terme.

25. Lefort, L'économie rurale (cité n. 12), p. 469-472.

26. Lefort a néanmoins augmenté les taux de rendement de la terre, se fondant sur les calculs de N. Kondov, Über den wahrscheinlichen Weizenertrag auf der Balkanhalbinsel im Mittelalter, *Études balkaniques* 10, 1, 1974, p. 97-109, ici p. 108-109, qui estime un rendement de 4,2 à 5,2 grains pour 1 semé, contre l'hypothèse de Svoronos selon laquelle on obtenait 3,5 grains. Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 82, adopte le chiffre de Svoronos.

27. Kaplan, Les élites rurales (cité n. 24).

traditionnelle entre faibles *(ptôchoi*, *pénétés* ou *aporoi)* et puissants *(dynatoi* ou *prosôpa)*, évoquée par la législation d'époque macédonienne[28], est certes commode, notamment pour le pouvoir impérial, mais n'enferme pas la réalité byzantine. Les sources permettent de déceler les termes concrets correspondants à ceux qui, dans les villages, occupent une place particulière : *(chôro)oikodespotès*, *prooikos*, *presbytéros* (parfois avec et/ou *prôtopresbytéros* ou encore qualifiés de οἱ ἐν αὐτοῖς [les villages] τὰ πρῶτα τέλουντες), *prôteuôn*, ceux qui commandent dans le village (*archontes*, terme ambigu qui désigne les personnes dotées d'un commandement public, donc des puissants), les hommes du rang le plus élevé dans le clergé d'une cathédrale[29]. Parfois, il faut analyser le texte au fond pour découvrir que celui que son hagiographe présente comme issu d'une modeste famille paysanne est en fait un coq de village, comme Cyrille le Philéote dans le village thrace de Philéa à la fin du XIe siècle[30].

La société paysanne byzantine apparaît, en effet, très diversifiée dans l'ensemble des sources (législatives, hagiographiques, diplomatiques). Or cette image contraste avec la représentation du monde rural de l'Empire fourni par la majorité des spécialistes, selon laquelle la plupart des cultivateurs étaient devenus, entre le Xe et le XIe siècle, des fermiers locataires dans le cadre du grand domaine, soit des parèques. Même si la plupart des historiens admettent aujourd'hui que ces derniers étaient propriétaires d'un certain nombre de biens meubles et immeubles (jardins, vignobles, arbres fruitiers, etc.), leur statut de métayer ne laissait pas beaucoup de marge à l'enrichissement personnel, du moins si l'on admet les calculs des rendements agricoles proposés par les spécialistes[31]. Laiou et Morrisson ont certes postulé un accroissement des revenus des paysans, à la faveur de la croissance agricole, mais elles n'ont pas démenti la tendance vers la concentration de la propriété foncière au détriment des biens paysans. Les deux auteurs ont d'ailleurs souligné que cette évolution entraînait à terme un fort déséquilibre entre les cultivateurs, devenus pour la plupart locataires, et les grands propriétaires[32]. Cette polarisation de la société rurale byzantine est à nuancer, aussi bien pour le XIe que pour les siècles ultérieurs, car le terme parèque a fini par désigner l'ensemble des paysans, sans tenir compte du statut juridique des biens qu'ils exploitaient, qu'il s'agisse de pauvres ouvriers agricoles ou de riches entrepreneurs ruraux. Le terme, qui, au Xe siècle, et encore au XIe siècle, était réservé aux hommes travaillant dans les terres d'un grand propriétaire, est devenu par la

28. Les catégories législatives sont encore d'application dans la *Peira* d'Eustathe Rômaios, juge utilisant à la fois les Basiliques, qui reprennent exclusivement la législation et la jurisprudence codifiées par Justinien, et les lois postérieures des empereurs, à commencer par les novelles du Xe siècle. N. OIKONOMIDÈS, The « Peira » of Eustathios Romaios : an abortive attempt to innovate in Byzantine law, *FM* 7, 1986, p. 169-192, repris dans ID., *Byzantium from the ninth century to the fourth crusade : studies, texts, monuments* (Variorum CS 369), Aldershot 1992, VII. La *Peira* dans son ensemble n'est disponible à ce jour que dans l'édition de P. et J. Zépos, *Peira*, p. 11-260.

29. Tel le *prôtopapas* Nicéphore dans plusieurs actes d'Iviron : cf. KAPLAN**,** Les élites rurales (cité n. 24), p. 307-308. Voir ci-dessous, p. 000.

30. *Ibid*., p. 306. Nous analysons cet exemple en détail ci-dessous, p. **000**.

31. Voir par exemple OIKONOMIDÈS, *Fiscalité*, p. 134 : « Lorsqu'on parle de parèques, il faut toujours tenir présent à l'esprit que, malgré le principe de non-propriété foncière, la plupart d'entre eux possédaient en réalité une petite tenure en pleine propriété, fournissant un revenu bien plus substantiel que les terres louées. »

32. LAIOU & MORRISSON, *The Byzantine economy* (cité n. 15), p. 105.

suite d'usage fréquent en raison des changements opérés dans la fiscalité. Le XIe siècle, à cheval entre les systèmes méso- et tardobyzantin, connaît certes de nombreuses mutations, mais celles-ci ne semblent pas tellement avoir affecté les structures de la société paysanne, le village, et non le domaine, restant toujours le cadre principal de l'exploitation agricole.

2. La société villageoise au XIe siècle

Jacques Lefort a écrit qu'« au Xe siècle, le territoire villageois a été le théâtre des transformations qui ont conduit à la prédominance du domaine comme cadre de la production agricole et à un essor de l'économie rurale »[33]. Un nombre relativement important d'actes du XIe siècle témoigne néanmoins de l'existence à cette époque de villageois qui ne travaillent pas dans le cadre domanial; ils sont propriétaires des terres qu'ils exploitent et jouissent d'indépendance juridique. Certes, la plupart des biens attestés par ces actes ont fini entre les mains des monastères athonites, mais nous n'avons conservé que la documentation d'archives monastiques. Il se peut que ce groupe de paysans indépendants, bien documenté tout au long du XIe siècle, ait été beaucoup plus nombreux que les historiens ne l'ont cru, témoignant d'une continuité entre les structures rurales et villageoises des périodes avant et après le XIe siècle.

Le 30 mai 1008, quatorze habitants du village *(chôrion)* de Radochosta délivrent un acte accordant une garantie aux moines du monastère Saint-Akyndinos de Roudaba à propos des limites d'un terrain commun leur appartenant et faisant partie du ressort fiscal de leur *chôrion*, terrain qu'ils avaient précédemment vendu aux moines[34]. Nous reviendrons plus tard sur le contenu même du document; arrêtons-nous pour le moment à l'étude des représentants du village. Sur l'acte figurent les *signa* de quatorze signataires, dont deux prêtres et trois *oikodespotai*, qui signent en premier lieu. Le terme *oikodespotès* sert à désigner des paysans propriétaires de leurs tenures; ils sont probablement les plus riches du village et, par conséquent, ceux qui détiennent le plus d'autorité[35]. Seuls les prêtres apposent leur signature avant eux, non pas en raison de leur aisance économique, mais du rang social conféré par la prêtrise[36]. Les neuf autres sont de simples habitants du village, dont la suscription ne permet pas de savoir s'ils sont propriétaires des terres qu'ils exploitent ou s'ils les louent à l'État ou à d'autres propriétaires[37].

33. Lefort, L'économie rurale (cité n. 12), p. 449.

34. *Lavra* 1, no 14, p. 135-139. Le terme *chôrion* désigne le village à la fois comme habitat, y compris les écarts, et comme circonscription fiscale.

35. Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 224-227, met à profit la vie de Théodore de Sykéôn, qui mentionne déjà pour le VIIe siècle l'existence d'*oikodespotai* dans les villages de Galatie. D'après cette source, les contrastes sociaux à l'intérieur de ces villages restaient modérés, car les *oikodespotai* étaient toujours des cultivateurs. J. Lefort, Les villages de Macédoine orientale au Moyen Âge (Xe-XIVe siècle), dans *Villages dans l'Empire*, p. 289-299, ici p. 298, repris dans Id., *Société rurale* (cité n. 12), p. 499, traduit aussi le terme *oikodespotai* par « propriétaires ».

36. On notera que des quatorze signatures, seuls les deux prêtres ont écrit leur nom de leur main. Sur le rôle des prêtres dans la vie rurale de l'époque, voir Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 227-231.

37. Il est difficile de déterminer le statut juridique des terres exploitées par les membres d'une communauté rurale; le terme *oikodespotès* peut ne pas être excluant, il peut simplement désigner les propriétaires de plus grande envergure : Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 226.

D'autres actes sont plus détaillés quant à la composition de la fortune de certains villageois. Par exemple, un acte de février 1014 témoigne de la donation de deux paysans, Constantin et Marie Lagoudès, vieux et sans enfants, de toute leur fortune *(hypostasis)* au monastère de Lavra, en échange de la commémoraison, se réservant le droit de jouissance, avant leur mort, de leurs biens, à savoir une *aulè* dans le *kastron* de Hiérissos avec ses dépendances et son matériel et deux vignes à Katadaimonôn[38]. La possession d'un bâtiment avec une *aulè* située à Hiérissos implique que ce couple de propriétaires vignerons bénéficie d'une certaine aisance. En novembre 1018, les enfants et héritiers d'un paysan nommé Sakoulès, un autre habitant de Hiérissos, procèdent à l'échange avec Lavra de vignes et terres qu'ils possèdent à Sykéa et à Pravlax[39]. Là encore, il s'agit visiblement d'une famille de cultivateurs avec un niveau de richesse moyen. Les archives d'Iviron conservent aussi quelques actes témoignant de l'existence de petits propriétaires paysans dans la première moitié du XI[e] siècle : un acte du 22 mai 1008 rend compte de la donation à ce monastère d'un champ qui avait été autrefois la propriété d'un paysan nommé Phsézélis[40]. En septembre 1010, la veuve Kalida, petite-fille du prêtre Bardas, vend à Euthyme, higoumène d'Iviron, un champ *(chôraphion)* de 50 *modioi* situé à Mégalè Arsénikeia pour la somme de 15 *nomismata*[41]. En février 1042, la nonne Marie, ses nièces Anne et la nonne Agathè vendent à Syméon, higoumène du monastère des Ibères, des champs (τοὺς χωραφιαίους τόπους) situés à Bolbos pour la somme de 20 *nomismata*[42]. Ces champs constituent leurs parts d'héritage (τὰς γονικᾶς ἡμῶν μοίρας) ; elles les vendent à moitié prix, la différence représentant le prix de la commémoraison par le monastère. En tout état de cause, elles relèvent aussi d'une moyenne paysannerie.

En 1076-1077, les habitants du *kastron* d'Adraméri abandonnent, contre versement de 72 *nomismata*, les droits qu'ils revendiquent sur un terrain mis en culture par les parèques du *métochion* de Lavra à Péristérai et sur une colline[43]. Les habitants d'Adraméri sont qualifiés non seulement de propriétaires *(oikètôres)*, mais aussi de co-habitants et co-contribuables (συνέποικοι καὶ συντελεσταί). En tête figurent six prêtres[44], ce qui n'est pas étonnant, car Adraméri est un évêché ; puis viennent cinq ou six autres propriétaires désignés par leur nom, tandis que les autres sont regroupés dans le corps de l'acte sous l'expression générique : « tous les autres voisins » (οἱ λοιποὶ ἅπαντες οἱ ἔποικοι), donc des propriétaires de moindre importance, tout de même au nombre de 18. Notons que

38. *Lavra* 1, nº 18, p. 148-151. Le terme *aulè* désigne, depuis le IX[e] siècle, une cour entourée de bâtiments. Selon les dimensions, elle pouvait abriter des parcelles cultivées ou permettait de parquer le bétail. Malgré le sens de son origine latine *(castrum)*, *kastron* désigne à cette époque toute agglomération de type urbain (Hiérissos est un évêché), pas nécessairement fortifiée. De plus, il semble bien que Hiérissos soit aussi un *chôrion* au sens de circonscription fiscale.

39. *Lavra* 1, nº 24, p. 170-173.

40. *Iviron* 1, nº 15, p. 186-189.

41. *Iviron* 1, nº 16, p. 190-193. Champ de 5 ha, qui n'est donc vraisemblablement pas d'un seul tenant : comprenons que Kalida vend cinq hectares de terres cultivées.

42. *Iviron* 1, nº 26, p. 240-243.

43. *Lavra* 1, nº 37, p. 211-215. Un *métochion* est une dépendance d'un monastère abritant ou non des moines ; le terme désigne parfois le centre d'exploitation d'un domaine monastique. Péristérai est proche d'Adraméri.

44. La liste des 30 *signa* est en partie illisible.

le qualificatif de *syntélestai*[45] implique la persistance du système de solidarité fiscale au sein de la communauté villageoise, même s'il s'agit d'un *kastron* doté d'un évêché. Ce même qualificatif de *syntélestai* se retrouve dans l'arbitrage rendu en 995 par le juge Nicolas entre les habitants du *chôrion* de Sidèrokausia et le monastère d'Iviron[46]. Mais celle-ci n'est pas le seul point commun entre l'acte de 1076-1077 et celui de 995 : les deux concernent l'exploitation des terres d'usage communal des villageois, dont les grands monastères de l'Athos veulent s'emparer. Dans ces procès, le village agit en tant que personne juridiquement indépendante, partie *(méros)* aux procès, et qui, en tant qu'unité économique autonome, permet à ses habitants d'exploiter un certain nombre de ressources naturelles (par exemple des terres en friche) situées à l'intérieur du ressort villageois. L'acte de garantie délivré par les habitants de Radochosta en 1008 en faveur du monastère Saint-Akindynos de Roudaba, que nous avons déjà évoqué, témoigne aussi de la survivance de ce système, car il concerne la cession d'un bien d'usage communal et la capacité des villageois à délivrer un acte juridique.

En effet, c'est la capacité à agir en justice et à bénéficier de l'usage des terres communales qui caractérise le statut des villageois, plutôt que la condition de propriétaire de la terre exploitée. Certes, les habitants d'Adraméri se qualifient, dans l'acte de 1076-1077, de propriétaires, mais ce n'est peut-être pas le cas de ceux de Radochosta en 1008. Un acte de 982, tiré des archives d'Iviron, fournit une assez bonne représentation des différents degrés de richesse au sein du village. L'acte concerne aussi un conflit opposant les habitants de Hiérissos au monastère d'Iviron au sujet de deux terrains[47]. Les *signa* initiaux sont au nombre de 74. Ce nombre comporte vingt et un clercs : treize prêtres, quatre diacres, trois lecteurs et un simple clerc. S'y ajoutent quatre laïcs qualifiés d'exarque, archonte, *koubouklèsios* et *domestikos*, dignitaires de rang très modeste, et seulement deux *oikodespotai* ; le reste des habitants ne porte aucun qualificatif, comme à Radochosta, signalant peut-être le fait qu'ils ne sont pas propriétaires de leurs tenures. Un autre acte de la même date évoque probablement aussi l'existence de locataires à Hiérissos[48] ; il s'agit d'un échange entre le *koubouklèsios* Nicéphore et vingt-huit des habitants de ce village. Neuf clercs, cinq prêtres et deux diacres apposent leur signature, les douze autres se contentant de *signa* dont deux clercs et un lecteur ainsi que deux *oikodespotai*. Il s'agit probablement des chefs du village, les autres, qui ont aussi signé l'acte de 982, doivent former un segment de la société villageoise plus modeste, peut-être en raison de leur statut de locataires des tenures qu'ils exploitent. Même si les détails manquent, ces actes témoignent de l'existence à l'intérieur même du village d'une hiérarchie, qui répond au niveau de richesse des paysans : la mention du terme *oikodespotès* pour certains villageois mais non pas pour d'autres pourrait en effet traduire l'existence au sein d'un même village d'un certain nombre de paysans prenant en location au moins une partie de leurs biens.

Si la question de la richesse ne semble pas constituer à cette époque un élément de différenciation sociale essentiel, du moins du point de vue juridique, l'appartenance à la

45. Dans l'acte de *Lavra* 1, nº 3 (941), p. 96-97, l. 9 app., Nicolas, par son achat, s'oblige à payer sa part (« co-contribuer », *syntelein*) des 12 *nomismata* d'impôts.

46. *Iviron* 1, nº 9, p. 154-163. Sidèrokausia est vraiment un village au sens actuel du terme.

47. *Iviron* 1, nº 4, p. 117-129.

48. *Iviron* 1, nº 5, p. 129-134.

commune rurale, désignée parfois sous le terme de *koinotès*[49], avec les privilèges que cela comportait, constituait une véritable frontière entre les villageois et les autres catégories de paysans, en particulier ceux travaillant dans les grands domaines. Le statut de ces derniers se caractérise, outre la prise en location des terres qu'ils exploitent, par le fait qu'ils agissent pour le compte d'un puissant. L'acte de Lavra de 1076-1077 en fournit l'exemple, décrivant l'usurpation de la terre communale d'Adraméri par les parèques du métoque de Lavra à Péristérai. Au cours des xe-xie siècles, la mise en culture par les grands propriétaires de nombreuses parcelles de terres a entraîné une forte augmentation de cette catégorie de paysans, que l'on qualifie alors de parèques.

3. L'attraction de la main d'œuvre par les grands domaines

Les actes athonites de cette période montrent la présence sans cesse croissante de parèques. Ils sont mentionnés dès 974, dans le *sigillion* du protospathaire Syméon, qui, sur l'ordre de Jean Ier Tzimiskès (969-976), confirme à Lavra la possession de 32 parèques « non démosiaires » dans la région de Hiérissos[50], détenus en vertu de chrysobulles (perdus) de Romain II (959-963) et de Nicéphore II Phocas (963-969). La concession de parèques aux monastères apparaît aussi dans les archives d'Iviron au même moment que dans celles de Lavra : en septembre 975, Théodore Kladôn, que l'empereur Jean Tzimiskès a chargé de retrouver les contribuables enfuis sur les domaines de puissants, confirme les exemptions figurant dans les chrysobulles de Constantin Porphyrogénète (20 parèques non imposés pour le monastère de Polygyros, plus les parèques du monastère thessalonicien de Léontia) et de Romain II (40 parèques non imposés pour le monastère de Kolobou)[51]. Les chartes impériales de la fin du xe et du xie siècle témoignent en effet de nombreuses concessions de parèques aux grands propriétaires, les exemptant du payement de leurs impôts. Le fait a été interprété comme contradictoire à la législation de l'époque, qui essayait de mettre un frein à l'expansion de la grande propriété[52].

En reprenant une ancienne hypothèse de Georges Ostrogorsky, Mark Bartusis a fourni une interprétation des actes concernant la donation de parèques aux grands propriétaires qui apporte un éclairage nouveau sur la question. L'auteur a trouvé « suspect » que tous les chiffres de parèques exemptés par les autorités au profit des grands propriétaires soient multiples de 5 ou de 12 (ou plutôt de 2) et il a postulé que ce chiffre ne doit pas correspondre à un nombre concret de paysans, mais à un nombre abstrait de cultivateurs

49. Voir par exemple *Iviron* 1, no 9 (995), l. 46. Littéralement : communauté.

50. *Lavra* 1, no 6, p. 106-110. L'auteur de l'acte précise qu'il a laissé au monastère les parèques « non démosiaires », c'est-à-dire non inscrits dans le rôle du fisc : τοὺς δὲ λυποὺς τοὺς μι ὄντας δημοσιάρίους κὰτέλειπων εἰστὶν [*lege* : εἰς τὴν] τοιαὕτην μονὴν τοῦ κῦρ Ἀθανασίου. Sur cette question, voir ci-dessous.

51. *Iviron* 1, no 2, p. 109-113. Il s'agit de monastères qui ont été donnés à Iviron.

52. Voir par exemple G. G. Litavrin, Les terres à l'abandon selon le « Traité fiscal » du xe siècle et leur importance pour le fisc : notes préliminaires, *Études balkaniques* 3, 1971, p. 18-30, ici p. 18. Le même point de vue est repris par D. Górecki, Fiscal control of unproductive land in the tenth century Byzantium : policies and politics, *FM* 10, 1998, p. 239-260 : « with respect to the policy of restoring revenue from the abandoned unproductive peasant land, the disparity between the law and practice came to the point that the powerful appeared to be the emperor's adversaries as well as his allies in the task of reaching this goal » (p. 245).

que le grand propriétaire a le droit d'installer dans ses terres sans rien verser au fisc[53]. D'ailleurs, Bartusis souligne que ce chiffre peut être plus petit ou, plus probablement, plus élevé que le nombre des paysans travaillant réellement sur les biens du grand propriétaire, le document établissant un plafond qui limite la portée du privilège[54]. En fait, nous pensons que le chiffre de paysans exemptés par ce type de privilèges est entièrement théorique et s'applique aux cultivateurs que le grand propriétaire installera dans ses domaines, non pas à ceux travaillant déjà sur ses terres[55]. Cette hypothèse est suggérée par un type de clause qui revient souvent dans cette documentation, à savoir que les parèques jouissant d'une telle exemption devaient être « non imposés, ne possédant pas de terre en propre et n'étant soumis à aucun impôt ni charge impériale »[56]. Cette clause n'aurait aucun sens si les paysans travaillaient déjà sur les biens d'un grand propriétaire lors de l'émission du privilège, puisqu'ils auraient été déjà inscrits dans les actes du fisc depuis le moment où ils s'étaient installés sur le terrain[57]. En revanche, elle visait à encourager les

53. M. Bartusis, *Land and privilege in Byzantium : the institution of pronoia*, Cambridge 2013, p. 79-82. G. Ostrogorsky, *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine* (Corpus Bruxellense historiae Byzantinae. Subsidia), Bruxelles 1956, p. 27, a écrit à propos de la donation par l'empereur Constantin IX au monastère de la Néa Monè de Chios de 24 parèques libres de toutes charges (janvier 1044) : « les 24 paysans en question ne sont pas donnés au monastère; le couvent n'obtient que le droit d'accueillir sur ses terres de nouveaux parèques, et c'est à lui de se les procurer. » Il est néanmoins surprenant que Bartusis, en reprenant la même hypothèse qu'Ostrogorsky, n'ait pas cité l'œuvre de celui-ci. D'ailleurs, à propos du « sens technique » du terme *arithmos* en tant que « donation de parèques », Bartusis ne se réfère qu'à la définition donnée par A. Kazhdan, Formen des bedingten Eigentums in Byzanz während des X.-XII. Jahrhunderts, *Byzantinisch-Neugriechische Jahrbücher* 19, 1966, p. 217-224, ici p. 223 et K. B. Хвостова [K. Hvostova], Прония : социально-экономические и правовые проблемы, *VV* 49, 1988, p. 13-23, ici p. 15, sans faire allusion à l'étude d'Ostrogorsky, qui a été le premier à avancer cette hypothèse.

54. M. Bartusis, *Land and privilege* (cité n. 53), p. 82 : « was an abstract figure either smaller or, most likely, larger than the number of peasants working the monastery's or church's property at the moment of the grant ». Voir aussi, à ce sujet, les remarques de G. Ostrogorsky, *Quelques problèmes* (cité n. 53), p. 26, qui souligne que le chiffre précisé par les actes servait « à fixer nettement le nombre maximum de parèques permis à tel ou tel seigneur ».

55. Cela semble, d'ailleurs, être l'hypothèse d'Ostrogorsky : cf. ci-dessus n. 53. Bartusis, *Land and privilege* (cité n. 53), p. 83 note que « in one case (chrysobulle de Nicéphore III Botaneiatès [juillet 1079] = *Lavra* 1, nº 38, p. 217-219) the emperor specified that the paroikoi were to come from those already working the recipient's land ». En effet, l'acte précise que les moines pourraient bénéficier d'une exemption pour 100 parèques, fils des parèques qu'ils possédaient déjà exemptés, en vertu des anciens chrysobulles.

56. Voir par exemple *Iviron* 2, nº 32 (1059 ou 1074), l. 9-10 : ἀλλὰ καὶ δωρεὰν παροίκων ἀτελῶν ἑβδομήκοντα τῶν μήτε γῆν ἰδίαν ἐχόντων μήτε τελέσμασι τισὶ δημοσιακοῖς ἢ βασιλικοῖς λειτουργήμασι καθυποβεβλημένων.

57. Comme le prouve la documentation ultérieure, les actes fiscaux enregistrent les paysans travaillant sur les terres d'un grand propriétaire et montrent qu'ils étaient redevables de l'impôt, bien qu'il fût plus faible que celui versé par les paysans propriétaires. Les paysans étaient redevables envers le fisc en raison non seulement de leurs biens meubles et immeubles, mais aussi d'un taux de capitation. Bien que fondé essentiellement sur la documentation d'archives du xive siècle, l'article de J. Lefort, Fiscalité médiévale et informatique : recherche sur les barèmes pour l'imposition des paysans byzantins au xive siècle, *Revue historique* 512, 1974, p. 315-356, repris dans Id., *Société rurale* (cité n. 12), p. 25-62, demeure très utile pour l'étude de l'imposition paysanne à d'autres époques. Dans ce travail, Lefort avait postulé que « la famille du parèque ne jouait pas de rôle dans l'imposition, que seuls les biens possédés comptaient dans l'établissement de l'impôt » (Fiscalité médiévale, p. 332, repris dans Id., *Société rurale*, p. 40). Il est

puissants à mettre en exploitation de nouvelles terres, grâce à une population paysanne sans occupation et, par conséquent, extrêmement pauvre, qui ne versait rien à l'État en raison de son état de dénuement.

À la fin du xᵉ et au début du xɪᵉ siècle, le statut de parèque est donc acquis par des paysans n'ayant pas la condition de villageois, soit parce qu'ils ont dû fuir leur village d'origine en raison du contexte politique (par exemple des invasions ennemies), soit parce qu'ils n'y trouvaient plus leur place, n'ayant plus de terres à cultiver. Ce phénomène d'exode paysan est attesté par le *Traité fiscal de la Marcienne*, qui parle de l'abandon par certains villageois de leur lieu d'habitation afin de mettre en exploitation des terres beaucoup plus éloignées[58]. Le traité parle de la fondation des hameaux dans les confins du territoire villageois, mais il est certain qu'un grand nombre de paysans s'installait aussi sur les terres des puissants, devenant des locataires. Il témoigne d'un fort accroissement de la population rurale à la recherche de terres à cultiver.

Ce phénomène est une conséquence du contexte de croissance démographique et économique que connaît à l'époque l'ensemble de l'Empire, dont l'État essaie de tirer profit. En accordant une exemption fiscale pour les paysans installés dans les terres mises en culture par les puissants, l'empereur favorise non seulement l'exploitation de nouvelles terres, mais permet l'accroissement des recettes de l'État. Certes, il abandonne au profit du propriétaire les impôts que ces paysans auraient dû payer au fisc, mais continue à prélever l'impôt foncier et les taxes pour le bétail, nécessaire à l'exploitation agricole[59]. En outre, nous avons vu que ces actes n'accordent pas une exemption pour tous les parèques du bénéficiaire, mais fournissent toujours un chiffre plafonné du nombre des paysans exemptés ; au delà de ce chiffre, le propriétaire est, bien entendu, tenu de verser les impôts dus par ses parèques. Enfin, ce type de privilège comporte également un gain politique, car il permet au souverain de s'attirer le soutien des puissants[60].

néanmoins revenu sur cette question dans le commentaire des volumes III et IV des *Actes d'Iviron* ; à ce sujet voir l'avant-propos dans Iᴅ., *Société rurale*, p. 8 et n. 6 : « ces notes modifient sur quelques points (en particulier sur l'existence, tenue d'abord pour moi pour improbable puis pour probable, d'un impôt sur le feu) les résultats présentés en 1974. » Sur la fiscalité paysanne, voir aussi Oɪᴋᴏɴᴏᴍɪᴅѐѕ, *Fiscalité*, *passim*. Sur la concession d'exemptions fiscales pour les paysans des grands propriétaires, voir Bᴀʀᴛᴜѕɪѕ, *Land and privilege* (cité n. 53), p. 84-85, qui souligne l'avantage pour ces derniers de posséder des cultivateurs exemptés sur leurs domaines, car ils pouvaient s'emparer de leurs redevances.

58. F. Döʟɢᴇʀ, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung besonders des 10. und 11. Jahrhunderts* (Byzantinisches Archiv 9), Berlin 1927 (reimpr. Hildesheim 1960), p. 114-123, ici p. 115 : « Les fermes isolées se sont formées soit parce que certains villageois ou bien n'avaient pas leurs aises au siège du village ou bien n'y disposaient pas, autant que les autres, de ce que l'on appelle des enclos intérieurs et, pour cette raison, ils ont transporté leur habitation dans une partie du ressort du village, l'ont mise en culture et s'y sont établis. Peut-être les pères de certains d'entre eux, en effet, qui avaient eu de nombreux enfants, ont-ils laissé à leur mort aux uns celles des terres qu'ils détenaient au centre du village et aux autres celles de la périphérie ; ceux qui avaient reçu leur part d'héritage dans les zones externes du village, ne pouvant vivre dans une résidence éloignée de leur héritage, y ont déplacé leur habitation, ont mis en valeur le terrain et l'ont transformé en une ferme isolée… » (traduction M. Kaplan et J. Lefort).

59. Notre interprétation suit, sur ce point, celle d'Oɪᴋᴏɴᴏᴍɪᴅѐѕ, *Fiscalité*, p. 42, voir aussi p. 216-220.

60. On notera que notre interprétation est très différente de celle d'Oѕᴛʀᴏɢᴏʀѕᴋʏ, *Quelques problèmes* (cité n. 53), qui relie le contenu de ces actes à « la lutte dramatique entre l'État et les grands féodaux de l'époque macédonienne » ; voir par exemple *ibid.*, p. 33 : « le gouvernement byzantin ne

4. La question de la « fuite » de paysans villageois vers les grands domaines

On vient donc de voir que les paysans s'installant dans les terres des grands propriétaires étaient des cultivateurs qui n'avaient plus aucune terre en pleine propriété, ayant probablement fui leur village en raison de la forte pression démographique de la période. Toutefois, pour la plupart des historiens, la mise en culture de grandes superficies par des puissants a également attiré un grand nombre de contribuables villageois ; une tendance à laquelle se seraient vainement opposés les empereurs de la dynastie des Macédoniens[61].

En effet, l'étude de la législation impériale du x[e] siècle soulève la question du droit des puissants à acquérir les biens des villageois, en raison notamment de l'appauvrissement des petits cultivateurs. Ceux-ci, incapables de continuer à s'acquitter des impôts envers le fisc, ont été contraints de vendre leurs terres aux grands propriétaires fonciers, qui, devenus membres de la commune rurale, finissaient par s'emparer du reste du village grâce au droit de préemption. C'est un processus qui a été fortement combattu par les souverains de la période, afin d'empêcher la disparition des communes rurales, véritables piliers de la fiscalité byzantine à l'époque. Toutefois, en dépit des mesures sévères mises en place, la documentation témoigne de l'abandon par les paysans de leurs terres et de leur fuite auprès des puissants, afin d'échapper à la forte pression fiscale. Au bout de 30 ans, les anciennes tenures des paysans ayant déguerpi devenaient la propriété de l'État (terres klasmatiques), puis elles étaient vendues à d'autres propriétaires, souvent à des puissants[62]. C'est par ce biais que nombre de biens villageois sont devenus au cours des x[e]-xi[e] siècles la propriété des magnats et que des villages entiers sont tombés sous la domination des puissants. Toutefois, il se peut que ce processus de déguerpissement de la population

pouvait pas ne pas céder aux réclamations persévérantes des grands propriétaires, et ne pas leur accorder l'accroissement du nombre de leurs paysans, qui était pour eux un besoin urgent », mais il reconnaît « qu'il ne s'agit pas pour l'État de céder ses parèques par une donation proprement dite, mais seulement de donner au propriétaire l'autorisation d'installer sur son domaine des parèques nouveaux, que ce propriétaire avait lui-même à se procurer où il pouvait ». En fait, l'État ne renonce à aucune de ses prérogatives en matière fiscale, mais simplement aux impôts des parèques que les puissants allaient installer sur leurs biens. En revanche, ceux-ci devaient continuer à s'acquitter de l'impôt foncier de base *(dèmosion)*.

61. La législation des empereurs macédoniens concernant les biens fonciers a été traditionnellement interprétée comme une tentative de ces souverains pour limiter l'expansion de la grande propriété, afin, notamment, de mettre un frein à l'essor d'une aristocratie foncière rivalisant avec le pouvoir impérial en place. Plus récemment, quelques historiens ont nuancé ce point de vue, en mettant l'accent sur des motivations purement fiscales ; voir par exemple Oikonomidès, The social structure (cité n. 16), p. 107 : « The X[th] century legislation was motivated by narrowly fiscal—and not social—considerations. » Pour l'opinion plus classique, voir Ostrogorsky, *Quelques problèmes* (cité n. 53), p. 14 : « Une tendance anti-aristocratique fut le trait caractéristique de la politique agraire du gouvernement byzantin dès les jours de Romain Lécapène », et avec lui l'historiographie marxiste.

62. Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 399-400 : « en cas de défaillance d'un contribuable [ou de plusieurs contribuables], "les impôts sont levés solidairement en supplément ; pour éviter que les autres (contribuables) aussi ne désertent, le réviseur établit un dégrèvement provisoire" ; durant 30 ans, les détenteurs du bien ou leurs héritiers ont le droit de revenir et de récupérer le bien ; on procède alors à un redressement *(orthôsis)* par étapes de l'impôt. Sinon, au bout de 30 ans, "un second réviseur est envoyé et résout l'ancien dégrèvement en exonération". Le bien exonéré devient alors clasmatique, c'est-à-dire propriété de l'État, qui en fait ce qu'il veut, notamment en matière de vente ou de location. » On trouvera dans cet ouvrage une étude détaillée de la législation des Macédoniens.

paysanne ait été moins répandu qu'on ne l'avait cru et que le changement principal ait consisté fondamentalement à une transformation du statut fiscal des cultivateurs, passant de la catégorie de responsables de leur impôt envers le fisc, à celle de redevables envers un grand propriétaire. Il s'agit d'une nuance lourde de conséquences, car elle implique qu'un nombre important des cultivateurs n'a pas abandonné le cadre villageois, mais a simplement changé de statut fiscal.

Si ce processus n'a donc pas transformé le mode d'organisation de la production agraire, toujours fondé sur le village[63], il a entraîné une diminution du nombre de contribuables ; c'est pourquoi il a été fortement combattu par l'État au cours du xe et au début du xie siècle, jusqu'à la mise en place du nouveau système de *praktika* (voir ci-dessous). Deux documents de la fin du xe siècle, auxquels nous avons déjà fait allusion, témoignent de ce phénomène : il s'agit de deux actes, délivrés en 974 et 975 par des fonctionnaires chargés par l'empereur Jean Ier Tzimiskès d'enquêter dans plusieurs villages de Macédoine, afin de retrouver les paysans redevables de leurs impôts envers le fisc[64]. L'un est tiré des archives de Lavra, signé en 974 par l'*ekprosôpou* Syméon, et concerne les biens de ce monastère dans la région de Hiérissos, située près de l'isthme de l'Athos, en Chalcidique orientale[65]. L'autre a été délivré en 975 par l'*ekprosôpou* Théodore Kladôn et concerne les biens de plusieurs monastères dans la même région de Macédoine[66].

Les deux actes contiennent presque le même texte ; or son interprétation n'est pas aisée. Ces documents commencent par une allusion à une ordonnance impériale *(pittakion)*, enjoignant au fonctionnaire « de faire une enquête *(éreunèsô)* au sujet des *strateiai*, *prosodiarioi* et *dèmosiarioi* qui ont cherché refuge auprès des puissants *(prosôpa)* laïcs et ecclésiastiques » ; le fonctionnaire doit « découvrir ceux qui sont des *dèmosiarioi*, les restituer, les imposer et les attacher à sa puissante et sainte majesté »[67]. Ce passage comporte plusieurs termes qui nécessitent une explication. Le texte emploie, tout d'abord, trois mots différents pour désigner les paysans qui font l'objet de l'enquête : les *strateiai*, les *prosodiarioi* et les *dèmosiarioi*. Il s'agit sans doute de contribuables qui versent leurs redevances au fisc. L'existence de trois catégories pourrait indiquer le bureau auquel ils

63. Sur cette question, voir ci-dessus, bibliographie citée dans la note 3 et les remarques de R. Estangüi Gómez, Richesses et propriété paysannes à Byzance (xie-xive siècle), dans *Le saint, le moine et le paysan : mélanges d'histoire byzantine offerts à Michel Kaplan*, éd. par O. Delouis, S. Métivier, P. Pagès (Byzantina Sorbonensia 29), Paris 2016, p. 171-212.

64. Le premier à avoir mis en rapport ces actes avec la législation des empereurs macédoniens du xe siècle a été Ostrogorsky, *Quelques problèmes* (cité n. 53), p. 12-18. Nous sommes toutefois en désaccord avec les conclusions de cet auteur, comme le montrera la suite de notre exposé.

65. *Lavra* 1, no 6, p. 106-110. Aucun de ces deux actes ne porte la mention de l'an du monde, mais simplement celle du mois et de l'indiction. Toutefois, les dates de 974 et 975, établies pour la première fois par Г. Острогóрский [G. Ostrogorsky], О византијским државним сељацима и војницима : две повеље из доба Јована Цимиска, *Глас Српске академије наука* 214, 1954, p. 23-46, semblent justes d'après le contexte historique. On lira sur ce point les remarques des éditeurs de *Lavra* 1, p. 108-109 et surtout d'*Iviron* 1, p. 110-111.

66. *Iviron* 1, no 2, p. 109-113.

67. Nous fournissons ci-dessous le texte de l'acte d'*Iviron* 1 (cité n. 40), no 2, p. 112-113, l. 3-6, mais celui de l'acte de Lavra ne diffère pas substantiellement : ἐπειδήπερ διὰ τιμίου πιττακίου τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν βασιλέως ἐδεξάμην ἵνα ἐρευνήσω περὶ τῶν στρατειῶν καὶ προσοδειαρίων καὶ δημοσιαρίων τῶν καταφυγόντων εἰς τὰ ἀρχοντικὰ πρόσωπα καὶ τὰ τῶν εκκλησιῶν, καὶ ὅπου ἂν ἐφεύρω ὅτι εἰσὶ δημοσιάριοι, ἵνα ἀναρύσωμαι τούτους καὶ ἀπαιτήσω καὶ εἰσκομίσω τῆ κραταιᾶ καὶ ἁγία αὐτοῦ βασιλεία.

versaient leurs impôts. Ainsi, les *strateiai* seraient-ils propriétaires de terres inscrites sur les rôles de l'armée; ils avaient l'obligation de contribuer à l'équipement des soldats[68], en leur versant, peut-être directement, leurs impôts. Plus difficile demeure le cas des *prosodiarioi*, qui semblent être redevables d'une taxe appelée *prosodion*, dont le sens n'est pas clair[69]. Quant au terme *dèmosiarios*, il se réfère aux paysans qui versent, sans autre intermédiaire, leurs redevances au fisc *(dèmosion)*[70]. Mis à part le sens précis de ce vocabulaire, il est certain que l'acte fait allusion à des paysans qui, étant théoriquement redevables envers le fisc, avaient commencé à verser leurs impôts à un tiers, un puissant.

Les éditeurs des *Archives de l'Athos* ont écrit que ces actes témoignent des efforts de l'État pour récupérer « les paysans propriétaires qui, pour échapper à leurs obligations fiscales, se sont réfugiés sur de grands domaines, y devenant des tenanciers (parèques) puisqu'ils y louaient des terres »[71]. Cette hypothèse implique non seulement un changement du statut juridique de ces paysans, passant de la catégorie de propriétaires à celle de locataires, mais aussi un changement de leur lieu d'habitation; selon ces historiens, ces actes rendent compte de l'abandon par les cultivateurs de leurs communes rurales et de leur installation sur les terres des puissants. Nous ne sommes néanmoins pas d'accord avec cette interprétation, qui suppose la capacité de l'État à contraindre les paysans installés sur les terres des puissants à retourner dans leur village d'origine. Certes, plusieurs sources décrivent pour cette époque des déguerpissements de cultivateurs de leurs terres, en raison du fardeau fiscal ou des attaques ennemies[72], mais aucune ne témoigne de

68. Sur les *stratiotai*, voir Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 231-255.

69. P. Lemerle, *The agrarian history of Byzantium from the origins to the twelfth century*, Galway 1979, p. 176, n. 2, voir aussi A. Harvey, Peasant categories in the tenth and eleventh centuries, *BMGS* 14, 1990, p. 250-257, ici p. 253-254, qui reprend les conclusions de Lemerle. Sur le sens de l'impôt désigné par le terme *prosodion*, voir Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 89-90.

70. Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 265, n. 267, a déjà souligné que l'interprétation du terme démosiaire est délicate, car il ne permet pas de déterminer le statut juridique de ces cultivateurs. Contrairement aux éditeurs d'*Iviron* 1, p. 111, il postule qu'il pourrait s'agir aussi bien des paysans propriétaires que des exploitants des terres du fisc, essentiellement des terres klasmatiques. On ne tiendra pas compte de la définition fournie par Harvey, *Economic expansion* (cité n. 11), p. 48 : « dependent peasants of state lands », corrigée ultérieurement dans Id., Peasant categories (cité n. 69), p. 254 : « The term *demosiarios* was probably reserved for a peasant who was liable to pay the *demosion* to the state. As the *demosion* was the land-tax, whose payment was used as evidence of landownership ». Mais, le terme *dèmosion* sert à désigner l'impôt au sens large et non seulement l'impôt foncier (voir par exemple A. Kazhdan, Demosios, *ODB* 1, p. 610 : « The term *demosios kanon* or *to demosion* was […] broadly employed for tax. »).

71. *Iviron* 1, p. 111. C'était déjà l'opinion d'Ostrogorsky, *Quelques problèmes* (cité n. 53), p. 13 : « Selon cet ordre, ils avaient à faire […] une enquête sur les soldats et les paysans redevables à l'État, qui s'étaient réfugiés sur les grands domaines laïques et ecclésiastiques, afin de les restituer au gouvernement impérial »; voir aussi Harvey, *Economic expansion* (cité n. 11), p. 48 (« the *prosodiarioi demosiarioi* […] who had fled onto the estates of archontes and the Church ») et Lefort, Lefort, L'économie rurale (cité n. 12), p. 403 (« Deux documents émis en 974 et 975 par un fonctionnaire *[sic]*, l'*ek prosôpou* Théodore Kladôn, évoquent des villageois de Macédoine qui se sont réfugiés sur des domaines laïcs ou ecclésiastiques, pour échapper à leurs obligations fiscales »).

72. La *Loi agraire* (*Nomos geôrgikos*, éd. W. Ashburner, The Farmer's law, *Journal of Hellenic studies* 39, 1910, p. 85-108) témoigne, pour une période antérieure à celle de nos actes, de déguerpissements de terres : le paysan qui continue à payer l'impôt demeure le propriétaire du terrain, même s'il ne réside pas sur place, mais celui qui cesse de verser ses redevances à l'État perd ses droits sur son bien et doit le laisser mettre en valeur par ceux qui paient les impôts (chap. 19, p. 100). Quant au

l'attachement du cultivateur à sa terre qui pourrait permettre aux pouvoirs publics de les contraindre à y retourner, y compris dans le cas des paysans soumis à la *strateia*[73]. C'est pourquoi nous pensons qu'il est plus adéquat d'interpréter cet acte du point de vue de la fiscalité, accordant au terme *prosôpa* le sens, non pas de « [biens] des puissants », mais de « [catégorie fiscale] des puissants », car l'État ne pouvait « récupérer » ses anciens contribuables que du point de vue fiscal. Selon Nicolas Oikonomidès, qui s'appuie sur la législation macédonienne, ces *prosôpa* étaient des individus dont les biens étaient suffisamment importants pour être considérés comme des unités fiscales à part[74].

Rien dans ces actes de la fin du xe siècle ne permet donc de conclure à une désertion des paysans villageois et à leur installation sur les terres des puissants, mais simplement à une tentative des paysans pour échapper à leurs obligations envers l'État. Cela était peut-être possible grâce au type de privilèges accordés par les empereurs aux puissants, que nous avons déjà évoqués, à savoir la concession par chrysobulle de l'exemption fiscale pour un certain nombre de cultivateurs. La subtilité consistait en ce que plusieurs grands propriétaires réussissaient à couvrir de leur exemption plusieurs paysans redevables de leurs impôts envers l'État. Nous ne connaissons pas les conditions de cet arrangement, mais nous supposons qu'elles devaient être avantageuses aux deux parties : les grands propriétaires percevaient probablement des rentes de ces cultivateurs et, probablement aussi, des jours de travail sur leurs domaines ; tandis que les paysans obtenaient un abaissement considérable de leur charge fiscale[75].

Traité fiscal de la Marcienne, qui rend sans doute compte d'une situation plus proche de celle que nous étudions, il parle d'un dégrèvement fiscal partiel ou total pour les terres abandonnées, afin d'alléger la charge des autres co-contribuables résidant dans la même commune pour éviter qu'ils ne déguerpissent à leur tour ou pour attirer les paysans qui s'étaient enfuis et les pousser à revenir, mais rien n'est dit sur un retour forcé des anciens propriétaires (Dölger, *Beiträge*, cité n. 58, chap. 7, p. 116).

73. Une novelle, longtemps datée de 962 et attribuée à Romain II, qui doit néanmoins être placée en 959 et rattachée donc à l'activité de Constantin VII (cf. L. Burgmann, "Editio per testamentum", *Rechtshistorisches Journal* 13, 1994, p. 455-479, ici p. 476-477), parle bien de la fuite des exploitants des biens stratiotiques et de leur établissement dans les biens des puissants. La loi envisage deux possibilités : soit le stratiote abandonne la terre pour une raison quelconque (la loi ne dit pas laquelle), laissant ses parents ou frères et ses co-contribuables *(syndotai)* comme responsables du service militaire (c'est-à-dire du versement de l'impôt), soit le stratiote tombe dans l'indigence et ne peut supporter la charge militaire, s'en allant sur la terre d'un puissant, le service militaire étant assuré par la personne responsable du déguerpissement du dit stratiote. Même si ce deuxième cas de figure ne nous semble pas tout à fait clair, en aucun cas la loi ne prévoit la réinstallation des stratiotes sur leurs anciennes terres. La législation vise, avant tout, à assurer la rentrée des redevances liées à la *strateia*. Pour l'édition de la novelle, voir *Les novelles des empereurs macédoniens concernant la terre et les stratiotes*, introd., éd., commentaires par N. Svoronos, éd. posthume et index établis par P. Gounaridis (Centre de recherches byzantines. Πηγές 1), Athènes 1994, novelle 7, p. 148-150 (commentaire, p. 142-147) ; traduction anglaise dans *The land legislation of the Macedonian emperors*, transl. and commentary, with an introd. and notes by E. McGeer (Mediaeval sources in translation 38), Toronto 2000, p. 83-85. Le rôle des co-contribuables dans le financement de la *strateia* est une mesure que le chroniqueur Théophane attribue à l'empereur Nicéphore Ier : voir Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 237.

74. Oikonomidès, The social structure (cité n. 16), p. 107, et Id., *Fiscalité*, p. 54. Pour l'utilisation du terme *prosôpon* dans la législation de l'époque, il convient de consulter l'index de Svoronos, *Les novelles* (cité n. 73).

75. Nous rencontrons une procédure semblable dans un acte beaucoup plus tardif, du début du xve siècle. Il s'agit d'un acte de l'empereur Manuel II Paléologue (1391-1425), prévenant les moines de

Le changement de statut de ces cultivateurs a été motivé par une dégradation de leur condition économique. Toutefois, la raison ne semble pas en avoir été une augmentation notable du montant de leurs impôts, comme Ostrogorsky l'a postulé[76]. En revanche, c'est la réduction et la fragmentation progressive de leurs tenures, provoquées par l'essor démographique, qui doivent expliquer ce phénomène, le système de la solidarité fiscale ne faisant qu'aggraver davantage la situation des paysans[77].

En effet, la période de croissance économique et démographique que connaît l'Empire dès le milieu du VIIIe siècle, à laquelle nous avons déjà fait allusion, a entraîné à terme, paradoxalement, un fort appauvrissement de l'exploitation paysanne byzantine et, par conséquent, la crise du système de la commune villageoise. Comme Jacques Lefort l'a déjà souligné, le village (en tant qu'unité fiscale) a été une institution particulièrement « bien adaptée à une époque où, en raison de l'insécurité et de la faible pression démographique, la terre était peu exploitée »[78]. Or, à partir de la fin du IXe et au Xe siècle, l'accroissement de la population, lié à cet essor économique, a provoqué un bouleversement dans l'équilibre interne des communautés villageoises, entraînant surtout la mise en exploitation de plus de terres et, par conséquent, une forte réduction de celles d'usage communal, essentiellement les terres en friche englobées à l'intérieur de la circonscription villageoise, qui permettaient de compléter l'économie paysanne[79]. Comme Jacques Lefort, nous pensons que « l'aspect communautaire du village », après avoir été exagéré par une tradition historiographique ancienne, est aujourd'hui sous-estimé ; l'exploitation de ces espaces communs était sans doute essentielle pour la survie économique des villageois et, surtout, pour le payement de l'impôt[80]. Ajoutons que le défrichement de terres nouvelles du finage villageois pousse

l'Athos de ne pas « introduire » des paysans, redevables de l'impôt envers le fisc, dans leur exemption : *Vatopédi* 3, no 199 (1408), l. 21-22.

76. Ostrogorsky, *Quelques problèmes* (cité n. 53), p. 16 (à propos de nos actes).

77. Kaplan, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 548 : « Le mécanisme de la solidarité fiscale entraîne un alourdissement quasi automatique » ; voir aussi Lefort, L'économie rurale (cité n. 12), p. 447 : « L'État prit à partir du début du Xe siècle des mesures fiscales qui […] ont permis, au XIe siècle, de substituer dans bien des cas l'organisation domaniale à l'organisation communale ». Ajoutons, pour mémoire, car les études manquent, que la défaite de l'armée byzantine en 1071 à Mantzikert face aux Turcs a entraîné la perte de la plus grande partie de l'Asie Mineure, et donc des impôts qu'elle générait. Le rétablissement fiscal et monétaire effectué au tournant du XIe et du XIIe siècle par Alexis Ier Comnène sur un territoire ainsi réduit montre et la prospérité des campagnes et la plasticité de la masse imposable.

78. Lefort, L'économie rurale (cité n. 12), 445. Rappelons que la *Loi agraire* prête une certaine attention aux terres abandonnées.

79. Outre les terres exploitées, les limites du territoire villageois comportaient des terres incultes ou en friche, qui servaient de terrains d'usage commun (pâtures et forêts fondamentalement) et des terres abandonnées, ayant été exploitées par des villageois disparus, dont les autres membres de la communauté versaient désormais l'impôt (au titre de la solidarité fiscale). En revanche, si ces terres abandonnées n'étaient pas exploitées durant une période de 30 ans et si personne ne s'acquittait de leurs impôts, elles devenaient *klasma*, sortant immédiatement de la circonscription villageoise.

80. Ce n'est pas le lieu ici d'étudier en détail le rôle de l'exploitation des espaces en friche dans l'économie villageoise. Nous renvoyons à l'étude de A. Dunn, Rural producers and markets : aspects of the archaeological and historiographic Problem, dans *Material culture and well-being in Byzantium (400-1453) : proceedings of the international conference (Cambridge, 8-10 September 2001)*, ed. by M. Grünbart *et al.*, Wien 2007, p. 101-109, qui a montré l'apport essentiel de l'exploitation de terres incultes pour l'économie paysanne (chasse, pêche, cueillette, bois de charpente, charbon, résine, colorants pour teindre les tissus, tanins végétaux pour le travail du cuir, etc.).

à mettre en culture des terres de moindre qualité, donc entraîne l'existence d'exploitations paysannes plus fragiles.

Le rôle fondamental des terres communales dans l'économie villageoise est également suggéré par le nombre de conflits entre villageois et grands propriétaires au sujet de l'exploitation et de l'acquisition de terres incultes, dont témoignent les actes de la fin du xe et du xie siècle. Cette documentation reflète en effet les conséquences dramatiques du défrichement de nouvelles terres pour les communes paysannes. En dépit des mesures mises en place par les empereurs de la dynastie macédonienne, visant à limiter l'acquisition des biens à l'intérieur des villages par de grands propriétaires, la réduction des biens communaux ne se ralentit pas, en raison principalement de la mise en exploitation du *saltus* par les cultivateurs eux-mêmes[81]. Cela entraîne une diminution progressive des ressources naturelles à la disposition des villageois et oblige la plupart d'entre eux à trouver d'autres moyens pour compenser la réduction du *saltus*. Un grand nombre de villageois déguerpit et s'installe sur les terres d'un grand domaine, mais d'autres réussissent à rester sur place, grâce probablement aux nouveaux liens entretenus avec le groupe des puissants, qui profitaient de leurs avantages fiscaux pour accroître leurs revenus économiques, même si cela n'impliquait pas forcément l'acquisition de nouvelles terres, les paysans versant simplement leurs impôts. Cette décentralisation fiscale est caractéristique du monde rural byzantin à partir du xie siècle ; c'est-ce qui explique en partie l'abandon du système de la commune villageoise et la mise en place du système des *praktika* au cours de ce siècle. Arrêtons-nous plus avant sur cette question de la fiscalité, car elle est importante pour saisir les transformations du monde rural à cette époque.

5. Le système des *praktika*

Selon Nicolas Oikonomidès, c'est la localisation de biens fonciers appartenant à un seul propriétaire en plusieurs endroits différents et leur morcellement progressif qui est à l'origine d'un changement de la fiscalité et de l'utilisation de *praktika* à partir du xie siècle, voire un peu auparavant[82]. En effet, le système fiscal précédent s'était fondamentalement appuyé sur l'existence de la commune rurale, auprès de laquelle l'État prélevait ses impôts. Les grands propriétaires, désignés par le terme *prosôpa*, y étaient une exception, car ils

81. La documentation montre que les biens en friche d'exploitation communale (forêts, pâturages, rivières, lacs, etc.) appartenaient au ressort villageois ; voir par exemple l'acte du juge Nicolas de 995 relatif au conflit opposant la commune de Sidèrokausia et les moines du monastère de Kolobou au sujet de la terre en friche d'Arsinikeia : *Iviron* 1, nº 9 (995), p. 160-163. Il ne faut pas confondre ce type de biens avec les biens devenus klasmatiques, qui étaient retirés (ce que signifie le terme *klasma*) du ressort villageois par un procédé fiscal particulier. Cette question sera traitée plus loin.

82. Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 61. Toutefois, nous ne sommes pas d'accord avec l'auteur sur la disparition du cadastre à cette époque, car nous pensons, comme Jacques Lefort, que les *praktika* étaient copiés à partir de ce cadastre, qui continuait à être tenu à jour dans les bureaux de la capitale : J. Lefort, Observations diplomatiques et paléographiques sur les praktika du xive siècle, dans *La paléographie grecque et byzantine : actes du colloque international organisé dans le cadre des colloques internationaux du CNRS à Paris du 21 au 25 octobre 1974*, Paris 1977, p. 461-472. En revanche, la continuité du cadastre avant le xie siècle semble beaucoup plus incertaine : voir les remarques d'Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 31-36.

constituaient des unités fiscales à part[83]. Toutefois, du moment où les villageois acquièrent des biens en dehors de leur commune et/ou prennent en location d'autres terrains plus ou moins éloignés, versant une partie de leurs redevances à un autre propriétaire, le système de la commune villageoise devient moins efficace, car il est plus délicat d'imposer les biens appartenant à un même propriétaire situés en dehors de sa commune de résidence[84]. De même, l'ancien système ne prenait pas en compte l'état d'exploitation de la terre, attribuant par exemple la charge fiscale des biens abandonnés au reste des villageois[85]. En revanche, à partir de cette époque, c'est la capacité à mettre en culture un bien qui devient le principal critère de taxation. Cette nouvelle méthode impliquait le recensement détaillé de chaque feu paysan et la mention de sa charge fiscale individuelle[86].

Toutefois, outre cette dispersion parcellaire, nous pensons que c'est surtout la capacité à enregistrer le montant des impôts dont le contribuable était le bénéficiaire qui explique le développement du système des *praktika*. Nous avons vu que le versement des impôts à un particulier et non pas au fisc existait, au moins, dès la seconde moitié du xe siècle ; or c'est un système qui se développe considérablement à partir du xie siècle. Il permit la mise en place de ce que Nicolas Oikonomidès a appelé la « fiscalité de privilèges », caractéristique de toute la période tardive de l'histoire byzantine, consistant à rémunérer les principaux cadres de l'administration, de l'armée, ainsi que les institutions ecclésiastiques et les monastères par la concession d'impôts et de franchises fiscales. L'ensemble des recettes fiscales perçues par un individu ou une institution (par exemple un

83. Sur la signification du terme *prosôpa*, voir ci-dessus, p. **000**.

84. C'est toutefois prévu par le *Traité fiscal* de la Marcienne : « Si on trouve la mention "et au titre de la moitié ou du tiers ou du quart" d'un lot situé dans un autre village, cela signifie que la personne recensée dans ce village-ci détient un bien dans un autre village et que, ne voulant pas être contrainte de payer l'impôt aux deux endroits, elle a demandé au réviseur que l'impôt foncier auquel est soumis le demi-lot qu'elle détient dans ce village-là en soit détaché et transféré dans l'autre et qu'ainsi elle n'ait qu'un versement à effectuer. » Dölger, *Beiträge* (cité n. 58), chap. 31, p. 122 ; Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 61.

85. Les détails sur le mode d'imposition au sein de la commune rurale manquent presque complètement. Il semble qu'une distinction entre trois catégories de terres, selon leur qualité, ait existé durant toute la période, mais rien n'est dit sur l'état d'exploitation. La *Loi agraire* et le *Traité fiscal* de la Marcienne mentionnent l'obligation des villageois de verser l'impôt pour la terre désertée par un voisin. Voir ci-dessus, n. 72**.**

86. Un tel mode d'enregistrement et d'imposition est attesté entre la fin du xiiie et le xve siècle : les documents fiscaux enregistrent la capacité de travail et les biens en pleine propriété des paysans, afin de déterminer le poids de l'impôt (voir Lefort, Fiscalité médiévale [cité n. 57]). Pour la période du xie au xiiie siècle, la plupart des *praktika* ne mentionne que la catégorie fiscale à laquelle appartient chaque cultivateur en fonction du nombre de bêtes qu'il possède pour cultiver la terre. C'est pourquoi certains auteurs ont écrit qu'à cette époque les paysans n'étaient imposés qu'en fonction de la catégorie fiscale à laquelle ils appartenaient : cf. K. Smyrlis, Taxation reform and the pronoia system in thirteenth-century Byzantium, dans *Change in the Byzantine world in the twelfth and the thirteenth centuries*, ed. by A. Ödekan, E. Akyürek, N. Necipoğlu, İstanbul 2010, p. 211-217, ici p. 211-212. Toutefois, comme Oikonomidès l'a déjà montré, il ne s'agit que de l'impôt personnel, l'impôt foncier et les surtaxes n'étant pas compris : voir par exemple la remarque d'Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 68, n. 81, à propos des paysans travaillant le domaine d'Alôpékai près de Milet en 1073 : « ils ne payaient pour la terre que le loyer – lequel ne figure pas ici [c'est-à-dire dans le *praktikon*] – mais devaient payer l'impôt sur leur personne. » En effet, la plupart des *praktika* de la période xie-xiiie siècle ne contiennent que des descriptions de parèques installés sur les terres des grands propriétaires, ne possédant pas de terres en propre, et ne pouvant, par conséquent, être redevables que de l'impôt personnel.

monastère) était contenu dans le *praktikon*[87]. Il servait à son propriétaire à prouver auprès de l'administration le montant des impôts auquel il avait droit. Comme il a été démontré ailleurs, le *praktikon* n'est pas un titre de propriété, contrairement à l'opinion d'une certaine historiographie, mais un instrument au service des agents du fisc permettant de connaître le montant de la rente fiscale de chaque individu et au bénéficiaire de s'opposer aux exigences indues des fonctionnaires du fisc[88]. Certes, les *praktika* contiennent souvent, outre la description des unités de contribuables, celle des biens fonciers ; toutefois, il s'agit d'une dévolution de taxes, par laquelle l'État abandonne au profit d'un bénéficiaire l'impôt foncier d'un terrain et lui accorde le droit de l'exploiter, mais non pas la propriété. La nuance est considérable, car elle signifie que les biens inscrits dans un *praktikon* n'appartenaient pas (ou pas toujours) au bénéficiaire de l'acte et, par conséquent, que les parèques qui y sont mentionnés ne travaillaient pas nécessairement sur les terres du bénéficiaire, mais lui versaient simplement leurs impôts[89].

Le plus ancien *praktikon* conservé est celui du fonctionnaire Adam en faveur de l'aristocrate Andronic Doukas, daté de 1073[90]. Par cet acte, le bénéficiaire reçoit les revenus fiscaux du domaine impérial *(épiskepsis)* d'Alôpékai, situé près de la ville de Milet, à savoir les impôts des paysans, qualifiés de parèques, qui exploitaient cette terre. Le contenu du document n'implique nullement qu'Andronic Doukas en ait reçu la pleine propriété, celle-ci revenant toujours à l'État. Quant aux cultivateurs, ils travaillaient la terre contre versement d'un loyer *(pakton)*, qui était désormais perçu par l'aristocrate en question. Selon Oikonomidès, cette nouvelle procédure fiscale, consistant à accorder à une personne ou à une institution les impôts d'un certain nombre de contribuables, pourrait être liée aux innovations fiscales du règne de Constantin IX Monomaque (1042-1055)[91].

87. Le terme *praktikon* désignait au départ un procès-verbal, au sujet d'un différend relatif à des propriétés foncières (par exemple l'acte *Iviron* 2, nº 51 de 1103, *praktikon* relatif à Radolibos p. 206-211) : *Vatopédi* 1, p. 215-216. Comme Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 62-63, l'a souligné, ce type de document n'est pas le même que les actes, qualifiés de *praktika*, remettant à un particulier certains biens. Entre le milieu du xie et le début du xiie siècle, les deux types d'actes coexistent. Par exemple, l'acte *Iviron* 2, nº 52, p. 228-248, *praktikon* émis par le sébaste Jean Comnène en 1104, est un document hybride.

88. Sur l'emploi des *praktika* par le fisc, voir R. Estangüi Gómez, Quelques paysans aisés dans l'Empire byzantin du xve siècle, dans *Les élites rurales méditerranéennes* (cité n. 24), p. 429-444, en particulier p. 432-433. Les définitions nombreuses, et souvent imprécises, fournies par l'historiographie du terme *praktikon* permettent de souligner les difficultés que nous avons à interpréter le nouveau système fiscal : voir par exemple celle de A. Laiou, *Peasant society in the late Byzantine Empire : a social and demographic study*, Princeton 1977, p. 9 (« praktika or inventories of the possessions of laymen and ecclesiastics ») ou de l'*ODB*, p. 1711 (« An inventory listing the taxes, as well as the demesne land and paroikos households held by a single individual or religious institution »). Plus récemment, É. Patlagean, *Un Moyen Âge grec : Byzance ixe-xve siècle*, Paris 2007, p. 421, a écrit « [le terme] *praktikon* désigne à partir du xie siècle un inventaire fiscal de biens et de leur force de travail ».

89. Les biens enregistrés dans un *praktikon* étaient des biens conditionnels, pouvant faire l'objet d'une confiscation de la part de l'État, contrairement aux biens détenus en pleine propriété. Pour une distinction entre ces deux types de biens, voir R. Estangüi Gómez, *Byzance face aux Ottomans : exercice du pouvoir et contrôle du territoire sous les derniers Paléologues (milieu xive-milieu xve siècle)* [Byzantina Sorbonensia 28], Paris 2014, p. 80-84.

90. *Patmos* 2, nº 50 (1073), p. 3-35 (cité n. 4). Andronic est le fils du césar Jean Doukas et le père d'Irène, qui épousa Alexis Comnène.

91. Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 63.

La question nécessite d'être approfondie, mais il se peut que cette pratique remonte à la fin du xe siècle. Nous avons déjà vu le cas des paysans redevables envers le fisc qui, vers 975, versaient leurs impôts à des puissants, grâce aux privilèges fiscaux de ces derniers. Certes, ce cas ne témoigne pas vraiment d'une cession d'impôts par l'État à un tiers, mais atteste l'existence de contribuables qui versaient leurs taxes à un particulier.

Les éditeurs des *Actes d'Iviron* ont vu aussi un « cas précoce de dévolution de revenus fiscaux » dans d'autres actes du xe siècle, mentionnant la donation à quelques monastères de tenures paysannes versant leurs redevances à l'État *(dèmosiarioi oikoi)*[92]. Le cas leur a semblé particulièrement clair dans deux actes tirés des archives d'Iviron, datant de 1059 et 1061[93], qui mentionnent tous deux un acte de l'empereur Basile II (*ca* 979/980) en faveur d'Iviron, en vertu duquel le monastère avait reçu une donation de soixante familles versant leurs impôts à l'État *(dèmosiarioi oikoi)*[94]. Selon les commentateurs de ces actes, il s'agit de « feux de paysans propriétaires qui habitaient leur terre ou leur village, et dont l'impôt était versé à Iviron »[95].

Cette évolution du système fiscal, consistant à accorder les impôts des contribuables à des particuliers, traduit un contexte d'expansion économique du monde rural, à savoir l'augmentation du nombre de contribuables et l'enrichissement de la paysannerie. En effet, il semble qu'après avoir connu un contexte de forte crise au xe siècle, la société rurale ait prospéré. Toutefois, contrairement à l'opinion de la plupart des spécialistes, cet enrichissement ne s'est pas produit dans le cadre du grand domaine, mais dans celui des communes villageoises, qui préservèrent leur autonomie et connurent une période d'essor à partir du xie et jusqu'au xiiie siècle[96].

6. L'acquisition de communes villageoises par les puissants

Il est traditionnel d'expliquer l'évolution du monde rural au xie siècle par la transformation des communautés villageoises en biens appartenant aux grands propriétaires. Par exemple, dans une synthèse récente sur l'histoire du village byzantin, Angéliki Laiou a écrit : « Things changed in the course of the tenth century, and by the mid-eleventh century the transformation was far advanced. The village community was eroded by the expansion of the estate in the countryside, and the integration of villages among

92. *Iviron* 1, no 2 (975), p. 112. Ces auteurs ont évoqué le témoignage d'un acte un peu plus tardif, de décembre 984, tiré aussi des archives d'Iviron (*Iviron* 1, no 6, 984, p. 138-140) qui atteste l'existence de vingt-cinq feux exemptés, habitant dans le *kastron* de Chrysoupolis, qui devaient verser leurs redevances au monastère de Lavra : ἐπεὶ δὲ ἐν τῶ αὐτῶ χρυσοβουλλίω περιέχονται οἴκοι εἰκοσιπέντε ἐξκουσευόμενοι ἐν Χρυσοπόλει καὶ ἐν τῇ καθ' ημᾶς τελοῦντες Λαύρα (l. 32-33). On retrouve la même interprétation chez Harvey, Peasant categories (cité n. 69), p. 252 : « in the case of the *exkoussatoi oikoi* had allowed the landowner to collect the revenues instead. »

93. *Iviron* 2, nos 32 et 33, p. 80-91.

94. L'acte parle d'*oikoi exkoussatoi* (cf. *Iviron* 2, no 33, p. 90, l. 7) ; il doit donc s'agir de la concession au monastère par l'État des impôts versés par ces paysans.

95. *Iviron* 2, p. 83.

96. Pour plus de détails sur cette question, voir R. Estangüi Gómez, Richesses et propriété paysannes (cité n. 63).

the properties of lay and ecclesiastical landlords. »[97] À propos de l'évolution des villages de la côte d'Asie Mineure, Démétrios Kyritsès et Kostis Smyrlis ont écrit dans le même ouvrage que « l'intégrité du territoire du village ainsi que ses fonctions et compétences furent mises en cause par l'essor, marqué à partir du xe siècle, des grands domaines qui appartenaient à l'État, à l'Église et aux laïcs »[98]. Ces auteurs considèrent qu'au xiiie siècle, mais le modèle serait aussi valable pour les xie-xiie siècles, « dans la région de Smyrne [...] les villages avaient leur propre territoire bien que ce dernier appartînt moins souvent aux villageois qu'aux grands propriétaires »[99].

En dépit de la reconstitution proposée par les spécialistes, le manque de sources empêche souvent de déterminer l'évolution des villages byzantins ainsi que leur statut juridique. L'hypothèse de leur acquisition par les grands propriétaires vient du sens accordé par l'historiographie à la remise d'un *praktikon* par les agents du fisc. Selon la plupart des auteurs, la concession d'un *praktikon* relatif à un village signifiait la cession des droits de propriété sur ce village[100]. Or nous avons déjà vu que cette interprétation est irrecevable, le *praktikon* servant simplement à déterminer le montant de la rente fiscale du bénéficiaire et non pas de titre de propriété[101].

Nous connaissons néanmoins le cas de deux villages, Radolibos et Dobrobikeia, situés en Macédoine orientale, qui constituent une exception, car les actes suggèrent qu'ils sont devenus la propriété de puissants. C'est pourquoi leur exemple est souvent utilisé par les historiens pour expliquer la transformation des villages byzantins en biens appartenant aux grands propriétaires. Or il convient de reprendre à nouveau ce dossier, car le contenu des actes relatifs à ces deux villages permet de déterminer les conditions d'acquisition de ces villages par des puissants.

Grâce au nombre, relativement important, d'actes concernant Radolibos conservés dans les archives d'Iviron, nous savons qu'avant 1090, l'aristocrate Symbatios Pakourianos avait acquis un domaine *(proasteion)* appelé Radolibos ; à cette date, il le légua par

97. A. Laiou, The Byzantine village (5th-14th century), dans *Villages dans l'Empire*, p. 31-54, ici p. 47.

98. D. Kyritsès et K. Smyrlis, Les villages du littoral égéen de l'Asie Mineure au Moyen Âge, dans *Villages dans l'Empire*, p. 437-452, ici p. 438.

99. *Ibid.*, p. 442.

100. C'est le cas par exemple *ibid.*, p. 439 : « nous avons des données précises seulement pour Barè, située sur le golfe de Smyrne, dont les paysans sont énumérés dans un *praktikon* rédigé en 1235 lors de la remise de ce village au monastère de Lembos ».

101. On citera, à titre d'exemple, le cas du village appelé Chostianè, situé dans le thème de Mogléna, « accordé » par l'empereur Alexis Ier Comnène à Léon Képhalas, proèdre et *katépanô* d'Abydos, en récompense de sa défense de la forteresse de Larissa contre Bohémond de Tarente : *Lavra* 1, no 48 (1086), p. 258-259. L'acte stipule que Képhalas a été mis en possession du *chôrion* de Chostianè en vertu d'un *praktikon*, qui énumère nominativement les paysans (qualifiés de *boïdatoi* et *aktèmones*). Plus loin, l'acte précise qu'il s'agit du « revenu entier du *chôrion* [qui] ira à Képhalas et à sa partie, qui ne devront porter aucune atteinte à la situation des paysans, ne pas les expulser, ne pas accueillir les habitants d'autres *chôria*, s'ils veulent que la donation garde sa validité » (l. 22-26 ; nous avons repris l'analyse des éditeurs de l'acte). Le contenu de l'acte ne laisse aucun doute sur le fait que Képhalas n'avait pas reçu le droit de propriété sur Chostianès, mais seulement son revenu fiscal ; voir aussi à ce propos Bartusis, *Land and privilege* (cité n. 53), p. 141 : « We cannot conclude that he was free to dispose of the village as his personal property », et les autres remarques de cet auteur, *ibid.*, p. 140-145.

testament à son épouse Kalè[102], qui deviendra par la suite la moniale Marie. Plusieurs années plus tard, en 1098, celle-ci en fit à son tour don au monastère athonite d'Iviron pour sa commémoraison et celle de son époux, enterré dans ce même monastère[103]. À cette occasion, la donatrice remit aux moines une copie certifiée conforme d'un extrait du cadastre ou *kôdix (isokôdikon)* contenant la description du village *(chôrion)* de Radolibos et de ses contribuables[104]. L'acte fournit une délimitation de ce *chôrion*, suivie du calcul de l'impôt *dèmosion* ($9\,{}^{17}/_{24}$ *nomismata*) ; il mentionne un dégrèvement provisoire *(sympatheia)* de cet impôt de $2\,{}^{1}/_{3}$ *nomismata* effectué par le recenseur Thomas, puis d'un redressement *(orthôsis)* du montant total « au nom de la commune » (προσώπῳ τῆς κοινότητος) entrepris par le fonctionnaire Georges Hexamilitès. Le document reprend ensuite (l. 13-14) le contenu d'un chrysobulle et d'une ordonnance *(pittakion)* de l'empereur Alexis Ier Comnène (1081-1118), datés de décembre de l'indiction 7 (1098), en vertu desquels il ordonne « de porter au compte » de la nonne Marie Basilakina la totalité de l'impôt versé par le village de Radolibos. Suit enfin la liste de 13 contribuables de la commune avec leur taux d'imposition respectif, dont la somme, $9\,{}^{16}/_{24}$ *nomismata*, est très proche des $9\,{}^{17}/_{24}$ du *dèmosion* indiqué plus haut. En 1103, les agents du fisc établirent un *praktikon* en faveur d'Iviron, contenant une description de Radolibos. Cet acte fournit une délimitation, identique à celle du village, contenue dans l'*isokôdikon*, et une liste des 122 parèques qui y étaient installés[105].

Selon Jacques Lefort, il y avait à Radolibos d'une part la commune villageoise, connue par l'*isokôdikon* donné par la veuve Marie à Iviron en 1098, et d'autre part le domaine *(proasteion)* acquis par Symbatios Pakourianos avant 1090. D'après cet auteur, les deux entités auraient coexisté pendant un certain temps : le domaine aurait compris à cette époque une grande partie du territoire villageois et aurait été exploité par des parèques (le *praktikon* de 1103 fournit le chiffre de 122 feux)[106]. À partir de 1098, l'ensemble du territoire villageois et le domaine devinrent la propriété d'un seul détenteur, la nonne

102. *Iviron* 2, no 44, p. 154-156. Il est difficile de préciser la date à laquelle Symbatios entra en possession du village de Radolibos. Nous connaissons très peu de chose sur sa carrière. Il semble avoir servi dans l'armée byzantine sous Alexis Ier, dont il avait reçu des donations ; il était en Macédoine en 1085, car il signe un acte en tant que témoin (cf. la notice biographique d'*Iviron* 2, p. 152). Il n'est pas impossible qu'il ait reçu ce bien par héritage. La famille Pakourianos, d'origine géorgienne, avait prospéré au sein de l'Empire au cours du XIe siècle : cf. *Typikon de Grégoire Pakourianos* ; sur cette question, voir aussi Lemerle, *Cinq études*, p. 158-161. Symbatios mourut peu avant le 10 janvier 1093 : cf. *Iviron* 2, no 46 (1093), p. 169.

103. *Iviron* 2, no 47, p. 178-183.

104. L'*isokôdikon* est conservé dans les archives d'Iviron : *Iviron* 2, no 48 (entre 1098 et 1103), p. 187-188. Les *isokôdika* étaient délivrés aux contribuables par les agents du fisc, dès la fin du Xe siècle, pour servir des titres de propriété : cf. Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 53.

105. *Iviron* 2, no 51, p. 203-211.

106. J. Lefort, Le cadastre de Radolibos, les géomètres et leurs mathématiques, *TM* 8, 1981, p. 269-313, ici p. 272-273 ; repris dans Id., *Société rurale* (cité n. 12), p. 105-154, ici p. 109 : « À cette époque le proasteion comprenait une notable partie du territoire villageois et comptait de nombreux parèques, si l'on juge du moins par ses revenus en 1098 ou par le nombre des familles de parèques que l'on trouve installées à Radolibos quelques années plus tard : 122. Le proasteion et la commune, qui ne comptait que 13 contribuables en 1098, coexistèrent donc un certain temps ». Sur Radolibos, voir aussi l'article, un peu plus récent, de J. Lefort, Radolibos : population et paysage, *TM* 9, 1985, p. 195-234 ; repris dans Id., *Société rurale*, p. 161-200.

Marie, en vertu de la donation de l'empereur Alexis Ier des revenus des 13 familles villageoises de Radolibos ; puis il devint la propriété d'Iviron[107]. Lefort conclut en disant que l'histoire du village de Radolibos n'a rien d'extraordinaire, « celle d'une commune qui, au tournant du XIe siècle, est absorbée par un domaine *(proasteion)* »[108].

Les archives d'Iviron contiennent aussi les actes relatifs au village de Dobrobikeia. Il s'agit principalement d'un autre *isokôdikon*, que l'on peut dater de la seconde moitié du XIe siècle, portant sur deux villages, Obèlos et Dobrobikeia, et plusieurs biens situés dans la région du Strymon[109]. La description d'Obèlos est assez courte, du fait qu'elle ne comprend que deux contribuables. En revanche, celle de Dobrobikeia fournit plus de renseignements. Elle mentionne la délimitation du village et l'impôt (10 5⁄8 *nomismata*), puis indique que le village avait bénéficié d'un dégrèvement provisoire *(sympatheia)* pour la totalité des paysans, effectué par l'épopte Thomas (le même qu'à Radolibos). Puis, au moment où le document fut établi, le dégrèvement provisoire avait fait l'objet d'un redressement *(orthôsis)* pour quelques paysans seulement, dont les impôts devaient désormais être versés au monastère d'Iviron ; l'acte dit que cette opération avait été entreprise par l'*asèkrètis* Jean.

D'après les deux *isokôdika* conservés à Iviron, on sait que les situations de Dobrobikeia et de Radolibos étaient semblables : les deux villages avaient bénéficié d'un dégrèvement provisoire de leur impôt, puis d'un redressement partiel. La mention des agents du fisc responsables des opérations fiscales successives permet de proposer une chronologie, car l'activité de l'épopte Thomas, chargé de procéder au dégrèvement des deux villages, peut être datée du début du XIe siècle, coïncidant avec les mesures d'allégement fiscal promues par les derniers souverains de la dynastie macédonienne[110] ; nous essayerons de préciser cette chronologie un peu plus bas[111]. Ensuite, les *isokôdika* mentionnent pour Radolibos et Dobrobikeia deux redressements fiscaux respectifs : celui de Radolibos est dû au recenseur Georges Hexamilitès, dont la carrière est attestée pour la seconde moitié de la décennie 1040 et la première moitié des années 1050[112] ; à Dobrobikeia, il s'agit de l'*asèkrètis* Jean, attesté dans les années 1042-1044[113].

107. Voir aussi *Iviron* 2, p. 186 : « Dès lors que les impôts de la commune furent cédés par l'empereur à la nonne Marie, en décembre 1098, il ne fut plus question de la commune de Radolibos. »

108. LEFORT, Le cadastre de Radolibos (cité n. 105), p. 270 (p. 106).

109. *Iviron* 1, no 30, p. 268-270. Cet extrait de registre fiscal signé par Grégoire Chalkoutzès, spatharocandidat et chartulaire du *génikon* et caissier d'Occident n'est pas daté (cf. la discussion *ibid.*, p. 267-268), et doit sans doute être assigné à la seconde moitié du XIe siècle ; mais ce qui est décrit date de la première moitié de celui-ci. Pour l'analyse du village de Dobrobikeia, voir KAPLAN, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 486-488.

110. Le chrysobulle de Nicéphore Botaniate de 1079 en faveur de Lavra mentionne deux chrysobulles antérieurs, l'un de Basile II (976-1025) et l'autre, daté de 1031, de Romain III (1028-1034), accordant aux moines le dégrèvement provisoire *(sympatheia)* pour un bien dans l'île de Néoi : *Lavra* 1, no 38 (l. 7-8), p. 217-219. Sur cet acte, voir KAPLAN, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 403-404.

111. Les éditeurs d'*Iviron* 1 ont daté l'activité de l'épopte Thomas des années 1020-1030 (p. 264-266), avec un point d'interrogation, mais ils n'ont apporté aucun élément précis en faveur de cette chronologie, mises à part les mesures d'allégement fiscal prise à la fin de la dynastie macédonienne mentionnées ci-dessus.

112. *Iviron* 2, p. 94-95 (avec références aux sources).

113. *Iviron* 1, p. 264.

Un autre acte conservé dans les archives d'Iviron permet de déterminer qu'à l'époque du redressement de son impôt, Dobrobikeia appartenait déjà aux moines d'Iviron. Il s'agit d'un acte du juge Léon daté de 1059, par lequel il confirme tous les privilèges et biens de ce monastère[114]. L'acte mentionne en particulier un décret de l'empereur Michel IV (1034-1041) restituant aux moines le village de Dobrobikeia qui leur avait été confisqué en raison des agissements frauduleux de leur ancien higoumène.

La chronologie du règne de Michel IV implique que le village de Dobrobikeia était devenu la propriété d'Iviron avant le redressement de son impôt (*ca* 1045-1055 : période de l'activité du recenseur Hexamilitès). Il s'agissait probablement d'un bien klasmatique, qui, après avoir bénéficié pendant plusieurs années (au moins 30 ?) d'un dégrèvement fiscal complet (entrepris par l'épopte Thomas, dont l'activité pourrait en fait dater des années 1005-1010), était devenu la propriété de l'État ; ensuite, il avait été acquis par achat ou par donation par les moines d'Iviron. Le procédé par lequel les biens faisant l'objet d'un dégrèvement ou *sympatheia* devenaient des terres klasmatiques, c'est-à-dire des biens du fisc, est bien connu grâce au *Traité fiscal* de la Marcienne. Lors de son acquisition par Iviron, le village de Dobrobikeia n'avait plus le statut de commune villageoise, étant devenu une propriété de l'État à la suite de cette procédure, mais a dû faire l'objet d'un redressement partiel comme prévu, sur ordonnance impériale[115].

L'histoire de Radolibos n'est pas identique à celle de Dobrobikeia, bien que nous pensions aussi qu'il était devenu un bien klasmatique lors de son acquisition par la veuve Marie à la fin du XIe siècle. D'après l'*isokôdikon* relatif à ce village, nous savons qu'il avait bénéficié d'un dégrèvement partiel de son impôt à la même époque que Dobrobikeia (*ca* 1005-1010), probablement en raison des mesures fiscales prises par Basile II visant à soulager certains contribuables du poids de leur impôt[116]. Ensuite, il connut un redressement vers le milieu du XIe siècle, une mesure qui est sans doute due plutôt aux rigueurs fiscales du règne de Michel IV et d'Isaac Ier Comnène qu'à une amélioration de la situation de ses exploitants. Quelques années plus tard, en 1098, la nonne Marie Basilakina remet aux moines d'Iviron un *isokôdikon* contenant une description de la commune et, surtout, la mention d'une ordonnance de l'empereur Alexis Ier lui accordant une remise de l'impôt foncier *(élogisthè)* de Radolibos[117]. Plusieurs historiens ont déjà

114. *Iviron* 2, no 32, p. 85-87.

115. Voir ci-dessus, note 62. « Si une ordonnance a prescrit de pratiquer un redressement même sur des biens exonérés, soit en faveur de ceux qui les détiennent, soit en faveur d'autres, de toute façon cela doit se faire » (DÖLGER, *Beiträge*, cité n. 58, c. 20, p. 120).

116. La concession de nombreux dégrèvements fiscaux est peut-être à mettre en rapport avec l'échec de l'*allèlengyon* destiné à soulager les contribuables défaillants. Cette mesure, mal documentée, prise par Basile II (976-1025) après 996, consiste à contraindre les puissants tels que définis dans la législation impériale depuis 922 à payer pour les contribuables défaillants, même situés dans des villages voisins où les puissants ne sont pas possessionnés, sans leur accorder les droits des co-contribuables : KAPLAN, *Les hommes et la terre* (cité n. 20), p. 439-440 ; OIKONOMIDÈS, *Fiscalité*, p. 61, n. 54.

117. *Iviron* 2, no 48, p. 187-188, l. 13-14 : μηνὶ δεκεμβρίῳ ἰνδικτιῶνος ζʹ ἐλογίσθη διὰ χρυσοβούλλου καὶ πιττακίου τοῦ φιλοχρίστου ἡμῶν δεσπότου κυροῦ Ἀλεξίου τοῦ Κομνηνοῦ τὸ τοῦ παρόντος χωρίου Ραδολύβου ἅπαν τελούμενον δημόσιον [...] προσώπω τῆς μοναχῆς Μαρίας καὶ κουροπαλατίσσης τῆς Βασιλακίνας (« au mois de décembre de l'indiction 7, il a été compté, en vertu d'un chrysobulle et d'une ordonnance de notre maître kyr Alexis Comnène ami du Christ, au titre de la personne [*prosôpa*] de la moniale et *kouropalatissa* Maria Basilakina la totalité de l'impôt foncier dudit village de Radolibos »).

signalé le sens du verbe *élogisthè*, grâce au contenu du *Traité fiscal* : l'impôt est maintenu dans le *kôdix*, mais compté (c'est le sens du verbe) au bénéfice du contribuable qui n'a donc pas à le payer[118]. Même si le *logisimon* consiste en une dévolution de l'impôt foncier, il n'implique pas nécessairement que le bien en question appartenait au bénéficiaire en pleine propriété, mais simplement qu'il en était le responsable à l'égard du fisc et en avait à ce titre le droit de l'exploiter[119]. Mis à part la situation juridique précise du bien, il est certain que Marie Basilakina possédait Radolibos avant la délivrance de ce chrysobulle par Alexis Ier. Toutefois, son acquisition ne doit pas s'expliquer par l'absorption du village par le domaine, mais par la transformation de l'ensemble dans un bien klasmatique. Nicolas Oikonomidès considère que l'époux de Marie, Symbatios Pakourianos, avait déjà acquis la totalité de Radolibos avant 1090 et qu'il ne faut opérer aucune distinction entre le village et le domaine[120]. De même que Dobrobikeia, Radolibos était probablement devenu un bien klasmatique vers le milieu du XIe siècle, à la suite d'une forte crise. Comme Oikonomidès, nous pensons que l'*isokôdikon* accordé par la nonne Marie aux moines d'Iviron ne reflétait nullement la situation de Radolibos à la fin du XIe siècle, mais décrivait probablement l'état de ce village au début du siècle[121]. L'intérêt pour les moines d'obtenir ce document n'était certes pas de déterminer le montant de l'impôt foncier et la liste de contribuables, mais de prouver la concession d'un *logisimon* par l'empereur, dont le monastère bénéficierait par la suite.

La transformation de Radolibos et Dobrobikeia en biens klasmatiques avant de devenir la possession de puissants oblige à nuancer la reconstitution proposée par l'historiographie sur l'évolution du monde rural byzantin au XIe siècle. Contrairement à l'idée reçue, aucun village, au sens strict du terme, ne semble être devenu le bien d'un puissant : il semble que pour qu'un particulier puisse acquérir un village, ce dernier devait d'abord perdre sa condition juridique d'unité fiscale indépendante et devenir un bien klasmatique, c'est-à-dire un bien qui ne rapportait rien – du point de vue fiscal – à l'État. Ensuite, le territoire villageois, acquis par des puissants, était exploité par des cultivateurs ayant le statut de parèques. Ces biens sont certes qualifiés de villages *(chôrion)* par les sources, mais leur statut fiscal était celui d'un domaine *(proasteion)*, car ils versaient leurs impôts à un particulier, qui en était le responsable envers l'État.

Il est difficile de dire si les villages fiscalement disparus puis acquis par de grands propriétaires au cours du XIe siècle furent nombreux, notre documentation étant trop fragmentaire. En revanche, leur nombre a pu être plus réduit qu'on ne le pense généralement, car si l'on étudie l'évolution de la propriété des grands monastères athonites

118. Voir par exemple *Iviron* 2, p. 185. Ce procédé permet de revenir facilement sur la mesure : il suffit d'effacer du *kôdix* la mention « a été compté (ἐλογίσθη) ».

119. OIKONOMIDÈS, *Fiscalité*, p. 179-186.

120. N. OIKONOMIDÈS, La fiscalité byzantine et la communauté villageoise au XIe siècle, dans *Septième congrès international d'études du Sud-est européen (Thessalonique, 29 août – 4 septembre 1994). Rapports*, Athènes 1994, p. 89-102; voir aussi ID., *Fiscalité*, p. 194-195 : « il est certain que les Pakourianoi payèrent régulièrement leur impôt foncier jusqu'en décembre 1098 et que le *logisimon* obtenu à cette date par Marie le fut dans la perspective du passage du bien à un monastère. » Voir aussi la discussion dans BARTUSIS, *Land and privilege* (cité n. 53), p. 146, n. 66.

121. OIKONOMIDÈS, *Fiscalité*, p. 194-195 : « la rente fiscale que Marie s'est fait accorder était de loin supérieure (nous ne savons pas de combien) aux 9 16/24 *nomismata* représentant l'impôt personnel des treize contribuables mentionnés dans le vieil *isokôdikon*. »

sur la longue durée, du xe au xve siècle, on constate que l'acquisition d'anciens villages ne s'est produite qu'au xie siècle[122]. Cela fut probablement dû à un redressement de la société villageoise au cours des xie et xiie siècles, sans doute en raison de la stabilisation politique de l'époque des Comnènes et de l'expansion économique de la période.

7. L'émergence d'une paysannerie prospère

Cyrille le Philéote vécut du milieu du xie au début du xiie siècle. Il mourut en 1110 dans le monastère fondé par son frère Matthieu. Sa Vie fut écrite par le moine Nicolas Katasképènos, un aristocrate, une vingtaine d'années plus tard[123]. Malgré les efforts de celui-ci pour dépeindre son héros sous les traits d'un homme misérable vivant du raccommodage des filets de pêche, il fournit des renseignements qui attestent la condition plutôt aisée de Cyrille et de sa famille. Par exemple, il parle des ouvriers qui cultivaient leurs vignobles[124]. Or c'est surtout l'histoire du monastère fondé par le frère de Cyrille, Matthieu, qui trahit le statut du saint, car l'auteur avoue que, pour fonder cet établissement, Matthieu avait restauré une église en ruines qui se trouvait sur des biens familiaux[125]. À cette époque, l'empereur Alexis Ier Comnène se rendit auprès de Cyrille et lui accorda une exemption fiscale, impôt principal et surtaxes, pour le monastère de Matthieu ; le récit parle de plusieurs unités fiscales *(stichoi)* leur appartenant en propre[126].

Le cas de Cyrille est assez révélateur de la capacité d'investissement d'une partie de la paysannerie byzantine. Il s'agit en l'occurrence d'une élite rurale, mais cet exemple

122. Par exemple, si l'on prend l'énumération des biens d'Iviron confirmés en 1310 par l'empereur Michel IX Paléologue, le monastère possédait à cette époque, outre des terres et d'autres biens immeubles plus modestes, cinq grands domaines *(proasteia)* : Radolibos, Obèlos, Dobrobikeia, Méliziané et Kaména. Nous connaissons l'histoire de Radolibos et de Dobrobikeia, acquis par Iviron au cours du xie siècle. Obèlos est également mentionné dans le même *isokôdikon* relatif à Dobrobikeia, délivré probablement dans la seconde moitié du xie siècle (*Iviron* 1, no 30, p. 268-270) : il est qualifié de village, comptant à l'époque deux contribuables. Dans la documentation ultérieure, il est toujours appelé *proasteion* et le nombre de parèques s'accroît. Le domaine de Méliziané apparaît déjà dans l'acte du recenseur Andronic d'août 1047, contenant la liste des biens d'Iviron (*Iviron* 1, no 29, p. 256-281). Il est toujours qualifié de *proasteion*. Enfin, Kaména était un domaine acquis également par Iviron au début de son histoire, car mentionné dans l'acte du recenseur Andronic de 1047 ; à cette époque, il n'était constitué que par une terre de 500 *modioi*. Puis, il s'accrut tout au long du xie siècle ; en 1100, il avait déjà les dimensions qu'il garde au début du xive siècle : cf. *Iviron* 2, p. 45-46.

123. *BHG* 468 : *La vie de saint Cyrille le Philéote, moine byzantin († 1110)*, introd., texte critique, trad. et notes par É. Sargologos (Subsidia Hagiographica 39), Bruxelles 1964.

124. *Ibid.*, chap. 19. 2, p. 99-101 : « revenant chez lui, le saint voulut voir les quelques vignes qu'il avait. Car c'était le moment de les travailler. Lorsqu'il vit de loin les ouvriers qui ne travaillaient pas du tout, mais qui étaient par terre à discuter, il tomba lui aussi à terre et y resta trois heures ; [...] il ne se leva pas avant de les voir reprendre le travail. »

125. *Ibid.*, chap. 21.1, p. 104.

126. *Ibid.*, chap. 47. 8, p. 231-232. Le *stichos* est la ligne du cadastre correspondant au départ à une exploitation. L'auteur de la Vie connaît parfaitement le système fiscal. Dans le même paragraphe, il montre comment Alexis accorde d'une part un *logisimon* (l'impôt cadastral est compté – c'est le sens du mot, comme nous l'avons dit plus haut – au crédit du contribuable, qui n'a donc plus à le payer) et d'autre part un chrysobulle d'*exkousseia*, dispense de surtaxes, ce qui aboutit à une exonération totale d'impôt. Cela range définitivement Cyrille et sa famille dans l'élite du village de Philéa. L'exemple de Cyrille est développé dans Kaplan, Les élites rurales byzantines (cité n. 24), p. 306.

témoigne du contexte de croissance économique en milieu paysan. Bien que le XI[e] siècle ait vu l'essor de grands domaines et de riches propriétaires fonciers, il permit aussi une certaine consolidation de la paysannerie. Ce changement transparaît également dans la politique fiscale que mènent alors les empereurs, car les concessions d'exemptions pour l'installation de nouveaux cultivateurs diminuent à partir du milieu du XI[e] siècle, le nombre de paysans sans occupation, susceptibles d'être installés sur les terres de puissants, s'étant probablement restreint.

En 1079, l'empereur Nicéphore III Botaniate délivra un chrysobulle en faveur du monastère de Lavra, confirmant les dispositions contenues dans un chrysobulle précédent, délivré par Romain III Argyre en 1031, à savoir l'exemption fiscale pour l'installation de 100 parèques, et accordant en outre aux moines une nouvelle exemption pour 100 parèques supplémentaires[127]. Or, le document précise que les moines ne devaient pas les trouver ailleurs, mais les recruter « parmi les enfants et petits-enfants des douloparèques qui leur avaient été attribués »[128].

Cette consolidation de la paysannerie byzantine au cours du XI[e] siècle a suivi une période, de plus d'un siècle, de transformations importantes dans la société rurale, qui ont entraîné, sur le plan de la fiscalité, la quasi-disparition de la commune rurale au sens fiscal du terme et la mise en place d'un système décentralisé, fondé sur la concession de revenus fiscaux à des particuliers. Toutefois, le village est demeuré le centre de la vie rurale et le cadre le plus important de l'habitat paysan. Même si, dès la fin du IX[e] siècle, en raison de la croissance démographique, nombre de paysans ont été forcés de quitter les tenures familiales et de s'installer sur les domaines des grands propriétaires, nous avons vu que les sources du XI[e] siècle témoignent de la continuité des structures villageoises et du statut, relativement aisé, de leurs habitants. De même, dans un article récent, il a été question de la différence de richesse entre les paysans installés dans un grand domaine et ceux habitant un village, distinction qui semble s'être maintenue jusqu'à la fin de la période byzantine[129].

En effet, la crise de la paysannerie aux X[e]-XI[e] siècles n'a pas signifié la disparition du village en tant que centre de la vie rurale à Byzance ; nous avons vu que l'expansion de la grande propriété foncière ne semble avoir entraîné la disparition que d'un nombre

127. *Lavra* 1, n° 38, p. 217-219.

128. *Ibid.*, l. 19-27 : ἐπεὶ δὲ οὐκ ἤρκει τῇ τῆς βασιλείας ἡμῶν ἀγαθότητι τὸ ἕπεσθαι μόνον προηγησαμένοις καλοῖς, ἀλλ' ἔδει ταύτην καὶ παρεαυτῆ τί προσθεῖναι ἵνα καὶ ἀρχομένη φαίνηται τῶν σωτηριωδῶν, προστίθησι τῇ προαναγεγραμμένῃ χρυσοβούλλω δωρεᾷ τῶν ἑκατὸν ἀτελῶν παροίκων καὶ δουλοπαροίκων ἶσον ἕτερον ἀριθμόν, οὐκάλλοθεν ἀναπληροῦσθαι ὀφείλοντα τοῖς μοναχοῖς ἀλλ' ἢ τῶν παίδων καὶ ἐγγόνων τῶν προσκεκληρωμένων τῇ μονῇ δουλοπαροίκων (« puisque donc le seul fait d'accepter les bienfaits précédents ne suffisait pas à la bonté de notre majesté, mais qu'il fallait que celle-ci ajoute aussi quelque chose par elle-même pour montrer qu'elle est mue par le souci du salut, elle ajoute à la précédente donation par chrysobulle de cent parèques et douloparèques non-imposés le même nombre [de parèques non imposés], qui devra être atteint par les moines uniquement avec les enfants et petits-enfants des douloparèques qui leur avait été attribués. »). Le terme douloparèque désigne les ouvriers agricoles installés sur les biens des puissants, contrairement aux parèques, qui exploitent la terre grâce à un contrat de bail à long terme. Nous nous éloignons ici substantiellement de l'opinion émise par N. ΟΙΚΟΝΟΜΙΔΗΣ [N. OIKONOMIDÈS], Οἱ βυζαντινοὶ δουλοπάροικοι, *Σύμμεικτα* 5, 1983, p. 295-302, selon laquelle les douloparèques sont avant tout d'anciens esclaves alors chasés.

129. ESTANGÜI GÓMEZ, Richesses et propriété paysannes (cité n. 63).

très restreint de communes villageoises. En revanche, les *praktika* de la période du XIe au XIVe siècle témoignent de la vitalité de ces communautés et du niveau de vie convenable de leurs habitants.

À partir du XIe siècle, le monde rural byzantin est caractérisé par une certaine interdépendance entre les espaces villageois et domaniaux[130]. En effet, à cette époque, la frontière entre paysans indépendants habitant dans un village et paysans locataires de terres d'un grand propriétaire tend à s'effacer progressivement, même si des métayers ont toujours existé[131] : malgré la nature de la documentation conservée, issue pour l'essentiel des archives monastiques, la plupart des paysans attestés par les *praktika* étaient à la fois habitants d'un village, propriétaires d'un grand nombre de biens meubles et immeubles, et locataires d'une terre appartenant souvent à un puissant. Le dossier relatif au monastère de la Théotokos Éléousa à Stroumitza (ancienne Tibérioupolios, au nord de la Macédoine), fondé à la fin du XIe siècle, en fournit un exemple, car il témoigne de l'enrichissement des paysans travaillant sur les terres du monastère et de leur installation ultérieure dans le village voisin de Palaiokastron (actuel Veljusa)[132].

Si la progression de la grande propriété, déjà évidente pour Paul Lemerle, ne s'est pas démentie, une chose, néanmoins, doit être largement nuancée : cette progression n'a pas entraîné la disparition d'une société villageoise relativement aisée et dynamique, qui est également en bonne partie responsable du décollage économique des campagnes byzantines. Si Paul Lemerle intitulait son dernier développement « une société bloquée », la réalité issue des documents dont la publication s'est multipliée force à modifier sensiblement cette appréciation. La société rurale byzantine du XIe siècle est au contraire extrêmement mobile, inscrite dans la dynamique de croissance, et donc de changement, qui commence au milieu du VIIIe siècle et se poursuit jusqu'au XIIIe siècle au moins, même si le démembrement de l'Empire en 1204 à la suite de la prise de Constantinople par les croisés ne permet de sentir le phénomène que dans l'Empire de Nicée : la diminution de la production sur laquelle Paul Lemerle s'interrogeait n'a pas eu lieu. La société rurale byzantine s'inscrit dans le mouvement général de croissance que connaissent l'Europe et le monde méditerranéen, dont le XIe siècle est un temps fort, et qui continue sur un rythme encore accéléré au siècle suivant.

Les effets de la croissance économique sont donc complexes. Dans un premier temps, les familles paysannes bénéficient d'une amélioration de leur niveau de vie qui permet la survie d'un nombre plus élevé d'enfants et pousse à l'intensification des cultures, elle-même cause de croissance. Mais le surcroît démographique pousse à la fragmentation

130. Cette situation n'est peut-être pas la même dans l'ensemble des provinces de l'Empire : elle semble certaine pour la Macédoine, mais dans les régions d'Asie Mineure, le poids de la grande propriété a pu être plus important.

131. Il convient de ne pas confondre les paysans habitant un village et prenant en location les biens d'un tiers, qui peut être un autre villageois, et les paysans installés dans un grand domaine, dont les conditions de vie sont, on vient de le voir, beaucoup moins favorables.

132. ESTANGÜI GÓMEZ, Richesses et propriété paysannes (cité n. 63), p. 205. Sur l'Éléousa, voir M. KAPLAN, Retour sur le dossier du monastère de la Théotokos Éleousa à Stroumitza, *ZRVI* 50, 2013, p. 479-492 et ID., Les moyens d'existence d'un petit monastère de Macédoine : la Théotokos Éléousa de Stroumitza (XIe-XIIe siècles), dans *L'argent des dieux*, colloque d'octobre 2014, sous presse.

des exploitations[133], donc un appauvrissement de celles-ci, voire à la libération d'une main-d'œuvre qui ira s'employer sur de grands domaines. L'exploitation familiale en difficulté ne peut plus payer ses impôts, donc risque la confiscation ou la vente à ceux qui peuvent acquérir, les puissants, ce qui motive la législation macédonienne du xe siècle. Nous assistons donc à une crise de croissance, crise provisoire qui provoque les changements que nous avons tenté de décrire, et qui semble résolue au milieu du xie siècle ou un peu plus tard.

Université Panthéon-Sorbonne *Université Panthéon-Sorbonne*

133. Voir ci-dessus n. 58.

ADMINISTRATIVE STRUCTURES OF BYZANTIUM DURING THE 11th CENTURY: OFFICIALS OF THE IMPERIAL SECRETARIAT AND ADMINISTRATION OF JUSTICE

by Andreas Gkoutzioukostas

Forty-two years have passed since the publication of the fundamental study of N. Oikonomides in 1972 regarding the administrative organization of the Byzantine State during the 11th century (1025-1118), which still remains a benchmark for modern research. As the wise scholar pointed out, there is no *Taktikon* of imperial etiquette for that period, like those of the 9th and 10th centuries, nor a source like the *Περί βασιλείου τάξεως* of Konstantinos Porphyrogennetos; there is, however, much scattered evidence in other narrative sources, such as the imperial documents, especially the chrysobulls, and the proceedings of the ecclesiastical synods.[1] Supplementary and sometimes unique information concerning the reconstruction of the administrative machine of the Byzantine Empire is found in lead seals, the number of which continues to grow thanks to important new editions complying with modern scientific sigillographic criteria.[2]

This paper focuses on officials of the 11th century who are known or deemed by scholars to be associated with the imperial secretariat and the administration of justice, these sectors being closely connected. Modern research views are discussed and some new interpretations based on the conclusions of our research over the past decade proposed.

The main officials of the imperial secretariat remained in the 11th century the *epi tou kanikleiou*, the *protoasecretis* and the *epi ton deeseon*. The ἐπὶ τοῦ κανικλείου or κανίκλειος, initially called χαρτουλάριος τοῦ κανικλείου, was from the 9th century the warden of the imperial inkstand containing the scarlet ink. He confirmed imperial documents

1. N. Oikonomidès, L'évolution de l'organisation administrative de l'Empire byzantin au xie siècle (1025–1118), *TM* 6, 1976, pp. 125–52, here p. 125 (= Id., *Byzantium from the ninth century to the Fourth Crusade : studies, texts, monuments* [Variorum CS 369], Aldershot 1992, X).

2. Regarding Byzantine sigillography and the historical value of the seals, which was recognized by N. Oikonomides, a pioneer in this field of research also; see the extended introduction of J.-C. Cheynet, Introduction à la sigillographie byzantine, in Id., *Société*, pp. 1–82.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 561-580.

(recognitio) and could intervene in the formulation of chrysobulls, thus also playing a significant role in imperial decisions.[3]

The πρωτοασηκρῆτις appeared in the 8th century, while his subordinates *a secretis* are mentioned from the 5th century as members of the imperial secretariat being in charge of writing down the proceedings of the *sacrum consistorium*.[4] According to the *Kletorologion* of Philotheos (899), the *protoasecretis* headed a service comprising the *a secretis*, the *basilikoi notarioi* and the *dekanos*.[5] The *protoasecretis* was responsible for the engrossing (that is, the final preparation) of imperial documents, as has been suggested by F. Dölger, although there is no clear evidence in the sources.[6] He gradually became the most important dignitary of the imperial secretariat, superseding the *koiaistor* in dictating the imperial documents and laws during the 10th century.[7]

The ἐπὶ τῶν δεήσεων mentioned from the 7th century was in charge of the collection and elaboration of petitions addressed to the emperor. The fact that the petitions often had legal content is probably the reason why he was included among the judicial officers by the *Kletorologion* of Philotheos.[8] As a dignitary close to the emperor he could also take

3. F. Dölger, Der Kodikellos des Christodulos in Palermo : ein bisher unerkannter Typus der byzantinischen Kaiserurkunde, *Archive für Urkundenforschung* 11, 1929, pp. 1–65 (= Id., *Byzantinische Diplomatik : Aufsätze zum Urkundenwesen der Byzantiner*, Ettal 1956, pp. 1–74), here pp. 44–53 (50–61); F. Dölger – J. Karayannopulos, *Byzantinische Urkundenlehre. 1, Die Kaiserurkunden* (Handbuch der Altertumswissenschaft 12, 3, 1), München 1968, p. 62; Oikonomidès, *Listes*, p. 311; A. Kazhdan, Kanikleios, *ODB* 2, p. 1101; Α. Γκουτζιουκωστας [A. Gkoutzioukostas], *Ο θεσμός του κοιαίστωρα του ιερού παλατίου : η γένεση, οι αρμοδιότητες και η εξέλιξή του* (Εταιρεία Βυζαντινών ερευνών 18), Θεσσαλονίκη 2001, pp. 130–1.

4. Α. Γκουτζιουκωστας [A. Gkoutzioukostas], Η εξέλιξη του θεσμού των ἀσηκρῆτις και του πρωτοασηκρῆτις στο πλαίσιο της αυτοκρατορικής γραμματείας, *Βυζαντινά* 23, 2002–2003, pp. 47–93, here pp. 52–75.

5. Oikonomidès, *Listes*, p. 123[1–4]. Cf. A. Vogt, *Basile Ier, empereur de Byzance (867–886) et la civilisation byzantine à la fin du IXe siècle*, Paris 1908 (repr. Hildesheim – New York 1973), p. 169; Dölger, Der Kodikellos (quoted n. 3), p. 55 (62), n. 292. It seems that the *a secretis* were hierarchically above the *notarioi of the asekreteia* according to the evidence of Konstantinos Porphyrogennetos: *Constantini Porphyrogeniti imperatoris De cerimoniis aulae byzantinae*, rec. I. Reiske (CSHB), vol. 1, Bonnae 1829, p. 693[9–14], who refers to their payment: ὁ εἰς τὰ ἀσηκρητεῖα μέλλων γενέσθαι, ἐὰν λαμβάνει ῥόγαν νομίσματα λ´, ὀφείλει διδόναι λίτρας ιβ´. εἰ δὲ πλείονα ῥόγαν ἐπιζητεῖ, κατὰ ἀναλογίαν τῆς ῥόγας ὀφείλει ἀναβιβάζεσθαι καὶ τὸ τίμημα. ὁ δὲ νοτάριος τῶν ἀσηκρητειῶν ὁ θέλων γενέσθαι, ἐὰν λαμβάνει ῥόγαν νομίσματα κ´, ὀφείλει δοῦναι λίτρας η´. Cf. G. Weiss, *Oströmische Beamte im Spiegel der Michael Psellos* (Miscellanea Byzantina Monacensia 16), München 1973, pp. 112–3. For *decanos* see R. Guilland, Le décanos et le référendaire, *REB* 5, 1947, pp. 90–100 (= Id., *Recherches sur les institutions byzantines* [Berliner byzantinistische Arbeiten 35], Berlin – Amsterdam 1967, vol. 2, pp. 89–98).

6. Dölger, Der Kodikellos (quoted n. 3), p. 55 (62); Dölger – Karayannopulos, *Byzantinische Urkundenlehre* (quoted n. 3), p. 65; Oikonomidès, *Listes*, p. 310.

7. Gkoutzioukostas, Η εξέλιξη του θεσμού των ἀσηκρῆτις (quoted n. 4), pp. 77–86.

8. J. B. Bury, *The imperial administrative system in the ninth century : with a revised text of the Kletorologion of Philotheos* (The British Academy supplemental papers 1), London 1911 (repr. New York 1958), p. 76; L. Bréhier, *Le monde byzantin. 2, Les institutions de l'Empire byzantin* (L'évolution de l'Humanité 32 bis), Paris 1949, pp. 226–7; Dölger – Karayannopulos, *Byzantinische Urkundenlehre* (quoted n. 3), p. 61; R. Guilland, Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Maître des Requêtes, *Byz.* 35, 1965, pp. 97–118 (= Id., *Titres et fonctions de l'Empire byzantin* [Variorum CS 50], London 1976, XXII); Oikonomidès, *Listes*, p. 322; Laurent, *Corpus* 2, p. 110; Α. Γκουτζιουκωστας

over various missions and perform other duties, as Rosemary Morris has clearly pointed out in her special study on the *epi ton deeseon*[9] and as was usual in Byzantium where the activity of state officials was characterised by fluidity and flexibility.

While the *epi tou kanikleiou* and the *epi ton deeseon* remained members of the imperial secretariat until the 12th century, the *protoasecretis* moved away and became a judicial officer after 1106, according to N. Oikonomides and other scholars,[10] this being the date of the last known note of a *protoasecretis* on an imperial document.[11] From a testimony of Ioannes Kinnamos, however, it may be concluded that the (πρωτο)ασηκρῆτις was normally responsible for dictating imperial speeches under Manuel I Komnenos (1143-1180).[12] In addition, the *protoasecretis* Georgios Skylitzes, who was βασιλικὸς γραμματικὸς under Manuel I Komnenos (1166),[13] dictated a τόμος or θέσπισμα of the supporters of Andronikos I Komnenos, according to which they approved the persecution of Andronikos' enemies.[14] Consequently, it seems that the *protoasecretis*, whose judicial

[A. Gkoutzioukostas], *Η απονομή δικαιοσύνης στο Βυζάντιο (9ος–12ος αι.). Τα δικαιοδοτικά όργανα και δικαστήρια της πρωτεύουσας* (Βυζαντινά κείμενα και μελέται 37), Θεσσαλονίκη 2004, pp. 110–5.

9. R. Morris, What did the *epi tôn deêseôn* actually do?, in *La pétition à Byzance*, éd. par D. Feissel et J. Gascou (Monographies 14), Paris 2004, pp. 125–40.

10. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 131; Laurent, *Corpus* 2, p. 5; P. Magdalino, Justice and finance in the Byzantine State, ninth to twelfth centuries, in *Law and society in Byzantium : ninth–twelfth centuries*, ed. by A. E. Laiou and D. Simon, Washington DC 1994, pp. 93–115, here pp. 108–9, who considers that from 1106 the *protoasecretis* had only judicial duties and became the head of a court of justice in the framework of the reforms introduced by Alexios I Komnenos. See also P. Magdalino, Innovations in government, in *Alexios I Komnenos. 1, Papers of the second Belfast Byzantine international colloquium, 14–16 April 1989*, ed. by M. Mullett and D. Smythe (Belfast Byzantine texts & translations 4, 1), Belfast 1996, pp. 146–66, p. 165; É. Malamut, *Alexis Ier Comnène*, Paris 2006, p. 294.

11. See L. Petit, Le monastère de Notre-Dame de Pitié en Macédoine : extrait du *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople* (*IRAIK* 6), Sofia 1900, p. 30[10–11]: Κατεστρώθη τοῦ πρωτοασεκρέτου. Cf. Dölger & Wirth, *Regesten*, no. 1231.

12. Kinnamos, p. 290[14–16]: Κατὰ τοῦτον τὸν χρόνον καὶ τὸν σιλέντιον ὁ βασιλεὺς αὐτὸς ξυνετάξατο λόγον, οὐχ ὥσπερ εἴθιστο, τοῦ ἀσηκρῆτις αὐτὸν ἐκ βασιλέως δῆθεν ὑπαγορεύσαντος. Here a *protoasecretis* rather than an *a secretis* was responsible for compiling the speech, as has been rightly observed. See E. Stein, Untersuchungen zur spätbyzantinischen Verfassungs- und Wirtschaftsgeschichte, *Mitteilungen zur Osmanischen Geschichte* 2, 1921 (repr. Amsterdam 1962), pp. 1–62, here p. 37, n. 4; Dölger – Karayannopulos, *Byzantinische Urkundenlehre* (quoted n. 3), p. 164, n. 3; *Deeds of John and Manuel Comnenus by John Kinnamus*, transl. by C. M. Brand, New York 1976, p. 25, n. 42.

13. See Σ. Ν. Σακκος [S. N. Sakkos], "*Ὁ πατὴρ μου μείζων μού ἐστιν*". *Β΄, Ἔριδες καὶ Σύνοδοι κατὰ τὸν ΙΒ΄ αἰῶνα* (Σπουδαστήριον Ἐκκλησιαστικῆς γραμματολογίας 8), Θεσσαλονίκη 1968, p. 176[30–31]. Cf. P. Magdalino, *The empire of Manuel I Komnenos, 1143–1180*, Cambridge 1993, p. 291. See also, *Patmos* 1, no. 8 (*Chrysoboullon* of Ioannes II Komnenos [1119]), line 36[r]: διὰ τοῦ γραμματικοῦ Ἰωάννου. The editor (p. 87) wonders if Ioannes was *a secretis* or another superior official of the imperial secretariat. The term γραμματικὸς replaced the term ἀσηκρῆτις during the Komnenian era according to the scholars. See Stein, Untersuchungen (quoted n. 12), pp. 37–8; Dölger – Karayannopulos, *Byzantinische Urkundenlehre* (quoted n. 3), p. 64; Theodoros Prodromos, *Historische Gedichte*, [hrsg. von] W. Hörandner (Wiener byzantinische Studien 11), Wien 1974, p. 519; O. Kresten, Zum Sturz des Theodoros Styppeiotes, *JÖB* 27, 1978, pp. 49–103, here p. 50 n. 8.

14. Nicetas Choniates, *Historia*, p. 335: καὶ δὴ τόμος εὐθὺς ἐδέχετο τὰ ὑποτυπούμενα, ὑπαγορεύοντος τοῦ πρωτασηκρῆτις, ἀμφιπονουμένου τοῦ ἐπὶ τῶν δεήσεων, τοῦ δὲ πρωτονοταρίου τοῦ δρόμου ταῖς φωναῖς ἀλαλάζοντος... τὸ ἄθεσμον ἐκεῖνο θέσπισμα...Cf. Stein, Untersuchungen (quoted n. 12), p. 38.

activity dates from the 10th century[15] and who under Ioannes (1118-1142) and Manuel Komnenos (1143-1180) was listed among the higher judicial officers of the empire,[16] could also dictate imperial documents during the 12th century and probably did not leave the imperial secretariat.[17]

Another official considered by modern scholars to be a member of the imperial secretariat is the *mystikos*, who appears for the first time during the reign of Basil I (867-886).[18] According to the prevailing view the *mystikos* was in charge of dictating the confidential and private correspondence of the emperor.[19] A close examination of

15. *Prôtaton*, no. 3, lines 37–40 (934): καὶ ἀμφοτέρων τῶν μερων παραγενομένων καὶ ἐξετασθέντων κελευσει τῆς βασιλείας ημῶν, επι Στεφανου μαγίστρου κὰι Κωνσταντινου βασιλικου (πρωτο) σπαθαρίου καὶ πρωτοασηκρητ(ου) καὶ Βασιλείου βασιλικου πρωτοσπαθαρίου καὶ ἐπι τῶν δεησεων, επι τοῦ περιωνύμου σεκρετου τῶν ασηκρητειων. For the judicial activity of the *protoasecretis* during the 11th century, see *Peira* 14, 1; 25, 69; 43, 8; 53, 1. Cf. Gkoutzioukostas, Η εξέλιξη του θεσμού των ἀσηκρῆτις (quoted n. 4), pp. 87–8; Id., *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 186, 224–5.

16. *Ecloga basilicorum*, hrsg. von L. Burgmann (Forschungen zur byzantinischen Rechtsgeschichte 15), Frankfurt am Main 1988, B. 2.3.41 (p. 98[19–21]), B. 7.8.2+4 (p. 286[32–35]), B. 9.1.64 (p. 372[3–4]) (οἱ γὰρ μεγάλοι δικασταί, ὡς ὁ δρουγγάριος, ὁ ἐπὶ τῶν κρίσεων, ὁ πρωτοασηκρῆτις, διὰ τῶν ἐξυπηρετούντων αὐτοῖς γραμματικῶν ἀναγινώσκουσι τὰς ἀποφάσεις), B. 9.3.45 pr. (p. 402[1]); R. J. Macrides, Justice under Manuel I Komnenos : four novels on court business and murder, *FM* 6, 1984, pp. 99–204 (= Ead., *Kinship and justice in Byzantium, 11th–15th centuries* [Variorum CS 642], Aldershot – Brookfield – Singapore – Sydney 1999, IX), here p. 138[217–226] and p. 180–1, n. 208; Cf. Ead., The competent court, in *Law and society* (quoted n. 10), pp. 117–30 [= Ead., *Justice* (as above), VIII], here pp. 118 and 126; Magdalino, *The empire of Manuel* (quoted n. 13), pp. 261–2; L. Burgmann, Zur Organisation der Rechtsprechung in Byzanz (Mittelbyzantinische Epoche), in *La giustizia nell'alto medioevo. Secoli IX–XI : settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, XLIV, 11–17 aprile 1996*, Spoleto 1997, pp. 905–30, here pp. 922 and 927–8; Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 234–7. For the revival of the office of *protoasecretis* and his activity as supreme judicial officer see Α. Γκουτζιουκωστασ [A. Gkoutzioukostas], Παρατηρήσεις για την απονομή δικαιοσύνης κατά τους παλαιολόγειους χρόνους: "Το βασιλικόν σέκρετον", in *Antecessor : Festschrift für Spyros N. Troianos zum 80. Geburtstag*, hrsg. von V. Leontaritou, K. Bourdara, E. S. Papagianne, Αθήνα 2013, pp. 458–78.

17. Gkoutzioukostas, Η εξέλιξη του θεσμού των ἀσηκρῆτις (quoted n. 4), pp. 86–7.

18. The first holder of the office was Leo Choirosphaktes. See *Léon Choerosphactès, magistre, proconsul et patrice : biographie, correspondance*, texte et trad. par G. Kolias (Texte und Forschungen zur byzantinisch–neugriechischen Philologie 31), Athen 1939, no. 25, lines 96–7, p. 19; Leone Choirosphaktes, *Corrispondenza*, introd., testo critico, trad. e note di commento a cura di G. Strano (Pubblicazioni del centro Studi sull'antico cristianesimo 2), Catania 2008, no. 20, lines 95–7: μέμνησο τῆς πρὸς τὸν σὸν πατέρα μυστικῆς θεραπείας. Cf. Α. Γκουτζιουκωστασ [A. Gkoutzioukostas], *Το αξίωμα του μυστικού. Θεσμικά και προσωπογραφικά προβλήματα*, Θεσσαλονίκη 2011, pp. 57–64.

19. See for example Dölger – Karayannopulos, *Byzantinische Urkundenlehre* (quoted n. 3), p. 62; R. Guilland, Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le mystique, ὁ μυστικός, *REB* 26, 1968, pp. 279–96; Laurent, *Corpus* 2, p. 50; M. Angold, *A Byzantine government in exile : government and society under the Lascarids of Nicaea, 1204–1261*, Oxford 1974, p. 162; Α. Χριστοφιλοπουλου [A. Christophilopoulou], *Το πολίτευμα και οι θεσμοί της βυζαντινής αυτοκρατορίας 324–1204. Κράτος, διοίκηση, οικονομία, κοινωνία*, Αθήνα 2004, p. 384; J.-C. Cheynet, Nicholas Mysticus (852–925), in *Encyclopedia of the Middle Ages. K-Z*, ed. by A. Vouchez, B. Dobson, M. Lapidge, Cambridge – Chicago 2000, p. 1018; John Skylitzes, *A Synopsis of Byzantine history 811–1057*, transl. by J. Wortley, with introd. by J.-C. Cheynet and B. Flusin, and notes by J.-C. Cheynet, Cambridge 2010, p. 175, n. 59; J. Haldon, The State. Structure and administration, in *The Oxford handbook of Byzantine studies*, ed. E. Jeffreys, J. Haldon, R. Cormack, Oxford 2008, pp. 539–53, here pp. 546

the sources, however, shows that the responsibility for such confidential correspondence addressed to foreign sovereigns, state dignitaries, clergy and monks (10th–11th centuries) resided primarily with the *protoasecretis*, who in addition to laws and other imperial documents also dictated the confidential letters of the emperor, as may be inferred from several cases (Theodore Daphnopates, Symeon Magister and Logothetes).[20] This is also confirmed by Michael Psellos, who served for many years in the imperial secretariat and dictated documents and letters. Psellos was ἀσηκρῆτις under Michael IV (1034–41) and Michael V (1041–2), and under Konstantinos IX Monomachos (1042–55) he was probably promoted to *protoasecretis*,[21] since he had assumed the task of composing imperial decisions and speeches, giving them an elegant rhetorical style, as is mentioned in one of his orations titled ὅτε παρητήσατο τὴν τοῦ πρωτοασηκρῆτις ἀξίαν.[22] Probably in this capacity, too, and not as *mystikos*, Psellos dictated imperial letters.[23] He also played an active role in political decisions, as he says, since the empress Theodora, even during Konstantinos Monomachos' lifetime, consulted him on her questions and plans every time she wanted to write a confidential document or do something in secret.[24] Psellos' activity as secretary and letter-writer on behalf of the emperor continued during the reign of Michael VII Doukas (1071–8), but we do not know what position he occupied.[25] Consequently the *mystikos* was not in charge of dictating the confidential correspondence of the emperor, a task assumed by other officers, for example the *protoasecretis* and his subordinates *(a secretis* and *notarioi)*. Besides, it seems that the *mystikos* did not dictate any

and 550. But see Oikonomidès, *Listes*, p. 324; Id., Chancery, *ODB* 1, pp. 408–9; Id., St George of Mangana, Maria Skleraina, and the "Malyj Sion" of Novgorod, *DOP* 34–35, 1980–1981, pp. 239–46 (= Id., *Byzantium* [quoted n. 1], XVI), p. 245: "this office designated the Emperor's confidential counselor who also had important judicial responsibilities." See also P. Gautier, Un chrysobulle de confirmation rédigé par Michel Psellos, *REB* 34, 1976, pp. 79–99, here p. 82, n. 8, who agrees with Oikonomides.

20. See Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 69–81, with the relevant sources.

21. For the career of Psellos until the reign of Constantine Monomachos (1042–1055) and the various problems concerning the holding of the office of *protoasecretis*, see Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 81–3 and n. 143. Cf. also F. Lauritzen, Psellos' early career at court : a secretis and protoasecretis (1034-1042), *VV* 68, 2009, pp. 135–43.

22. *Michaelis Pselli Oratoria minora*, ed. A. R. Littlewood, Leipzig 1985, no. 8, lines 139–140: "λόγοις καλλίοσι τὰ ἐκείνου ἐκόσμησα δόγματα, καὶ τὰ θεσπιζόμενα ῥητορικώτερον ἐξεφώνησα".

23. Michele Psello, *Imperatori di Bisanzio : cronografia*, testo critico a cura di S. Impellizzeri, Vicenza 1984, VI, 190, lines 3–4: πολλάκις γοῦν ἐμοὶ τὰ πρὸς ἐκεῖνον πιστεύων ἀπόρρητα καὶ ἐπιστέλλειν προστάττων.

24. Michele Psello, *Imperatori di Bisanzio* (quoted n. 23), VI, a (Theodora), 13, lines 3–4: ἐτύγχανον μὲν οὖν οὐ πρὸ πολλοῦ τῆς βασιλεύοντος τελευτῆς ἀποταξάμενος τῇ φαύλῃ ζωῇ· ἐπεὶ δὲ ἡ Θεοδώρα τοῦ κράτους ἐπείληπτο, εὐθύς με μετακαλεσαμένη ἐκτραγῳδεῖ μὲν καὶ ἃ παρὰ τοῦ γαμβροῦ πεπόνθει, κοινωνεῖ δέ μοι καὶ βουλευμάτων τινῶν ἀπορρήτων, καὶ ἐγκελεύεταί μοι συνεχῶς τε πρὸς αὐτὴν ἀφικνεῖσθαι, καὶ εἴ τί γε τῶν πάντων εἰδείην μηδὲν ἐπικαλύπτειν αὐτῇ· οὐ πρώτως δὲ τότε τῆς πρὸς αὐτὴν κεκοινώνηκα μεταβάσεως, ἀλλὰ καὶ ἔτι ζῶντι τῷ βασιλεῖ, εἴ τι γράψειν ἀπόρρητον βούλοιτο ἢ ἄλλο τι ποιήσειν τῶν κεκρυμμένων, ἐμοὶ ἐκοινώνει τοῦ λόγου καὶ τοῦ βουλεύματος. See also E. V. Maltese, Epistole inedite di Michele Psello. 3, *Studi italiani di filologia classica*, 3a ser. 6, 1988, pp. 110–34, here pp. 119–31, no. 20, lines 79–83.

25. Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), p. 89 and n. 161–2, with the relevant sources.

private imperial documents and, as G. Weiss has noted, there was no formal distinction between the imperial and the emperor's private secretariat nor a special technical term for designating the emperor's private secretary.[26]

It is, of course, difficult to outline the duties of the *mystikos*, since the sources take them for granted and give no detailed description. According to the testimony of Pseudo-Kodinos: ἡ τοῦ μυστικοῦ ὑπηρεσία νοεῖται καὶ ἀπ' αὐτοῦ τοῦ ὀνόματος.[27] Moreover, Leo Choirosphaktes talks about μυστικὴ θεραπεία,[28] and Michael Psellos notes that the μυστικὴ τοῦ κράτους ὑπηρεσία was assigned to the *magistros* and *protoasecretis* Epiphanios.[29] It should be noted that the *mystikos* had nothing to do with the μυστικόν κουβούκλειον (secret chamber) or personal service of the emperor, which was also called secret (μυστικὴ θεραπεία)[30] and comprised mainly eunuchs, contrary to the view that there was rather a natural relationship with the imperial chamber.[31] It is true that some of the *mystikoi* were eunuchs, and some of them were appointed as *epi tou koitonos*, but this was not a norm, since only two of the almost 21 *mystikoi* of the 10th and 11th centuries we traced in the sources were *epi tou koitonos*,[32] and does not, in our view, reveal the institutional duties of the office but rather the fact that the emperor chose for the dignity of *mystikos* trustworthy persons whom he knew from previous personal contact, such as those who had served as *epi tou koitonos*. The supposition of P. Magdalino that the *mystikos* undertook certain responsibilities for the palace and the public treasury and controlled the ordinary and extraordinary payments to clergy and government officials not only during the Komnenian era, but perhaps from the beginning[33] is rather risky, since further examination of the sources reveals that the *mystikos* did not acquire such institutional responsibilities in relation to the imperial residence, the treasury and the church; his activity derived from the fact that he was close to the emperor and could be entrusted with various missions and functions as was usual also for other dignitaries who held influential posts.[34]

26. Weiss, *Östromische Beamte* (quoted n. 5), p. 111.

27. Pseudo-Kodinos, *Traité des offices*, introd., texte et trad. par J. Verpeaux (Le monde byzantin 1), Paris 1966 (repr. 1976).

28. See above n. 18.

29. Gautier, Un chrysobulle (quoted n. 19), p. 83$^{19–27}$; *Michaelis Pselli Orationes forenses et acta*, ed. G. T. Dennis, Stutgardiae 1994 (Actum 4, *Χρυσόβουλλος*), p. 171$^{24–34}$.

30. Konstantinos Porphyrogennetus, *De cerimoniis* (quoted n. 5), p. 554$^{11–13}$.

31. See P. Magdalino, The not-so-secret functions of the mystikos, *REB* 42, 1984, pp. 229–40 (= Id., *Tradition and transformation in medieval Byzantium* [Variorum CS 343], Aldershot 1991, XI), here p. 235.

32. See the catalogue of *mystikoi* by Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 187–203. For the *epi tou koitonos* see J.-C. Cheynet, Note sur l'épi tou koitônos, in *Zwischen Polis, Provinz und Peripherie : Beiträge zur byzantinischen Geschichte und Kultur*, hrsg. von L. M. Hoffmann (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik 7), Wiesbaden 2005, pp. 215–25.

33. Magdalino, The not-so-secret functions (quoted n. 31), pp. 235–9.

34. Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 141–163, with the whole argumentation and analysis of the relevant sources. See also Α. Χριστοφιλοπουλου [A. Christophilopoulou], *Βυζαντινή ιστορία. 3, 1, 1081–1204*, Αθήνα 2001, p. 263.

The *mystikos* was probably connected with the "mysteries" (μυστήρια),[35] that is the secret meetings of the emperor with his advisors and senior officials, like the *a secretis* who participated in the secret sessions (θεία σήκρητα, *secreta*) of the *sacrum consistorium* during the early Byzantine period.[36] Such a function of the office is rather implied by the testimonies of Michael Psellos. A *chrysoboullon*, written by Psellos on behalf of the emperor Konstantinos X Doukas (1060/1061) in favour of the *protoasecretis*

35. Ignatius, *Vita Nichephori*, in *Nicephori archiepiscopi Constantinopolitani Opuscula historica ; accedit Ignatii diaconi Vita Nicephori*, ed. C. de Boor, Lipsiae 1880 (repr. New York 1975), p. 144[7–10]: ὑπογραφεὺς τοῖς τῶν κρατούντων μυστηρίοις ὑπηρετούμενος, οὕτω γὰρ παρὰ Αὐσονίδι διαλέκτῳ τὸ Ἀσηκρῆτις ὄνομα, ὃ ἐπὶ τῶν μυστηρίων μεθερμηνεύεσθαι βούλεται. See also *ibid.*, p. 147[15–17]: ταῦτα λέγων καὶ οὕτω φρονῶν διετέλει ἐν τῇ μυστικῇ τῶν κρατούντων, ὡς εἴρηται, ὑπηρεσίᾳ στρεφόμενος καὶ τοῖς δημοσίοις ἐπιζυγούμενος πράγμασιν. For the dating of the Vita (843–6), see S. Efthymiades, On the hagiographical work of Ignatius the Deacon, *JÖB* 41, 1991, pp. 73–83, here pp. 80–2. For Ignatius the Deacon see also *PmbZ* 2665; T. Pratsch, Ignatios the Deacon : churchman, scholar and teacher : a life reconsidered, *BMGS* 24, 2000, pp. 82–101. See also Ignatius, *Vita Tarasii* (843–7): Ignatios the Deacon, *The life of the patriarch Tarasios (BHG 1698)*, introd., text, transl. and commentary by S. Efthymiades (Birmingham Byzantine and Ottoman monographs 4), Aldershot 1998, p. 79[36–38]: Ταράσιον ὁ ἐμὸς λόγος, τὸν ἐπὶ τῶν μυστηρίων πρῶτον τῆς θεολήπτου βασιλείας ὑμῶν, ὑπαινίττεται and p. 75[8–9]: ὡς καὶ τὴν ὕπατον ἀξίαν κοσμῆσαι καὶ πρῶτος ὑπογραφεὺς τῶν βασιλικῶν μυστηρίων ἐγκριθῆναι. The editor (p. 175) translates the above passages in the following way: "Tarasios, the first among the secretaries of your God-given reign" and (p. 173): "as to adorn the office of hypatos and to be appointed as first secretary of the imperial secrets." Cf. also S. Perentides, À quoi bon le latin à Byzance après Justinien ? ou La rhétorique et le charme de l'incompréhensible, *Вспомогательные исторические дисциплины = Auxiliari historical disciplines* 30, St.-Petersburg 2007 (= *Studies in honour of Igor P. Medvedev, for his 70th anniversary of birthday*), pp. 136–54, here pp. 145–6.

36. See *ACO* 2, 1, 1 (p. 77.5): Κωνσταντῖνος ὁ καθωσιωμένος μαγιστριανὸς καὶ βοηθὸς τῶν θείων σηκρήτων; *CTh* 6, 35, 7 (367): "Omnes, qui intra consistorii secreta veneranda notariorum funguntur officio…". Cf. R. Delmaire, *Les institutions du Bas Empire romain, de Constantin à Justinien. 1, Les institutions civiles palatines*, Paris 1995, p. 44. On the contrary see *The Theodosian code and novels and the Sirmondian constitutions*, a transl. with commentary, glossary and bibliography by C. Pharr, Princeton 1952, p. 152: "If any persons should perform the duties of imperial secretaries within the venerable secrecy of the imperial consistory…" The nominal relation of the *mystikos* with the *a(d) secretis* is also implied by the *Vita Georgii of Amastris* (842-843) [*BHG* 668]: *Русско-Византийские исследования. 2, Житие св. Георгия Амастридского и Стефана Сурожского*, В. Г. Васильевский [V. G. Vasilievskij], Санкт-Петербург 1893, pp. 1–73 (repr. *Труды* 3 [1915], pp. 1–71; Dumbarton Oaks, The hagiographical database, http://128.103.33.14/saints2/TEXTS/10.html [9 September 2014]), where it is mentioned for the *protoasecretis* Tarasios, p. 30[13]–p. 31[1]: ἐν τῷ τάγματι δὲ τῷ τὴν μυστικὴν ἐπιτελοῦντι βασιλικὴν χρείαν κατειλεγμένου, ὅπερ ἀσηκρῆτις τῇ Ἰταλῶν διαλέκτῳ προσαγορεύεται. Cf. I. Rochow, *Byzanz im 8. Jahrhundert in der Sicht des Theophanes : quellenkritisch-historischer Kommentar zu den Jahren 715–813* (Berliner byzantinische Arbeiten 57), Berlin 1991, p. 241. Cf. Ignatius, *Vita Tarasii* (quoted n. 35), p. 212 n. 9. See also E. A. Sophocles, *Greek lexicon of the Roman and Byzantine periods (from BC 146 to AD 1100)*, Cambridge Mass. – Leipzig 1914 (repr. Hildesheim – New York 1975), p. 775 (μυστικός): "Substantively, ὁ μυστικὸς = ἀσηκρῆτις, σηκρητάριος." See also *Achmetis Oneirocriticon* [10th c.], rec. F. Drexl, Lipsiae 1925, chap. 14, lines 15–7 : Ἐὰν ἴδῃ τις, ὅτι συγκαθεύδει τῷ Φαραὼ ἢ ὁ Φαραὼ συγκοιμᾶται αὐτῷ τρόπῳ γυναικός, μυστικὸς ἔσται τῷ Φαραὼ καὶ πρῶτος τῶν ἀποκρύφων μυστηρίων αὐτοῦ. Cf. S. M. Oberhelman, *The Oneirocriticon of Achmet : a medieval Greek and Arabic treatise on the interpretation of dreams*, Texas 1991, p. 249, n. 30, where he considers the *mystikos* of the above passage as a term equivalent to *ἀσηκρῆτις* and *secretarius*. For the difference between *ἀσηκρῆτις* and *secretarius* see Gkoutzioukostas, Η εξέλιξη του θεσμού των ἀσηκρῆτις (quoted n. 4), pp. 59–63.

Epiphanios Philaretos,[37] declares the emperor's appreciation of the trustworthiness and skills of Epiphanios, who had foreseen his accession to the throne, and appoints him to the closest circle of his associates, giving him the μυστικὴ τοῦ κράτους ὑπηρεσίαν.[38] Further, in a letter to Epiphanios Psellos writes that he is a newcomer to the adyta and mysteries of the imperial court: οὐ γὰρ ἀγνοῶ τὸν ἐμὸν Ἐπιφάνιον, ὅτι νεοτελής ἐστι τὰ τῆς τοῦ βασιλέως αὐλῆς ἄδυτα καὶ μυστήρια.[39] In our view, this passage probably hints at Epiphanios' acquisition of the office of *mystikos*, and the letter should therefore be dated shortly after the above *chrysoboullon*.[40] Of course the *consistorium* was abolished in the middle Byzantine period, but the secret councils of the emperor with his advisors continued to take place[41]. Michael Psellos, for example, notes in his *Enkomion* for Symeon Metaphrastes that Symeon supervised the most secret affairs and participated together with other counsellors in secret councils, according to our interpretation (καὶ πρῶτα μὲν ἐπὶ ταῖς μυστικωτέραις ἐφειστήκει τῶν πράξεων καὶ τοῖς ἀπορρήτοις βουλεύμασι κοινωνὸς παρειστήκει τοῖς συμβουλεύουσιν[42]): the last phrase indicates the office of

37. For the dating of this document see Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 100, n. 195, with the relevant bibliography.

38. Gautier, Un chrysobulle (quoted n. 19), p. 83$^{19–27}$; Michael Psellos, *Orationes forenses et acta* (quoted n. 29), p. 171$^{24–34}$: Τοιοῦτος περὶ τὸ κράτος ἡμῶν ὁ μάγιστρος Ἐπιφάνιος καὶ πρωτοασηκρῆτις ὦπται καὶ δεδοκίμασται, καὶ λυχνιαῖόν τι φῶς ἴσως ἐν ἡμῖν ἰδών, ἡλιακὴν τοῦτο φρυκτωρίαν εἶναι ἐτόπασε καὶ τὴν ὑπόγειον ἡμῶν αἴγλην ὥσπερ ὑπέργειον δᾳδουχίαν ἐτίμησε, καὶ τὴν ἑσπέριον ἡμῶν δύσιν ὡς ἀνατολὴν ἑῴαν ἐθαύμασε, καὶ τὸ ἀπόρρητον περὶ ἡμᾶς βούλημα τοῦ θεοῦ ὠδῖσιν ἀρρήτοις τῆς ψυχῆς ἐγνωμάτευσε. Διὰ ταῦτα προσπέφυκε τούτῳ τὸ κράτος ἡμῶν, καὶ τοῦ κύκλου τῶν περὶ τὸ βῆμα ἠξίωσε καὶ εἰς ὕψος ἦρε τιμῆς καὶ τὴν μυστικὴν τοῦ κράτους ὑπηρεσίαν ἐπίστευσε. Cf. Gautier, Un chrysobulle (quoted n. 19), p. 82, n. 8; Oikonomidès, *Listes*, p. 324.

39. Michael Psellos, *Epistulae*, *MB*, vol. 5, no. 169 (p. 431). Cf. Gautier, Un chrysobulle (quoted n. 19), p. 92; M. D. Spadaro, Un chrysobullon Pselliano (nr. 1023 Dölger), *Orpheus* 5, 1984, pp. 335–56, here p. 338 n. 12.

40. Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), p. 103.

41. See D. Kyritses, The imperial council and the tradition of consultative decision-making in Byzantium (eleventh to fourteenth centuries), in *Power and subversion in Byzantium*, ed. by D. Angelov and M. Saxby (Publications of the Society for the Promotion of Byzantine Studies 17), Farnham 2013, pp. 57–69. See also A. Gkoutzioukostas, Τα συλλογικά όργανα της βυζαντινής Αυλής, in "*Ἡ τῶν πλειόνων ψῆφος κρατείτω*"*: η τύχη της αρχής της πλειονοψηφίας από τη μετακλασική περίοδο ως τους νεότερους χρόνους*, Conference organized by the Hellenic Parliament Foundation and the Greek Legal History Society, Athens, 4 April 2014 (forthcoming).

42. See *Michaelis Pselli Orationes hagiographicae* [Ἐγκώμιον εἰς τὸν Μεταφραστὴν κῦρ Συμεὼν], ed. E. A. Fisher, Stutgardiae 1994, no. 7, lines 117–29: βασιλεῦσι γὰρ ἐπέραστος γεγονὼς τὰ τιμιώτατα τῶν ὅλων πιστεύεται, τὸ μὲν ἐγγὺς ἑστάναι τοῦ βήματος διὰ τὴν σύνεσιν, τὴν δὲ τῆς πολιτείας διοίκησιν διά τε τὴν τῆς φύσεως ἐπιτηδειότητα καὶ τὴν τῶν πραγμάτων προσλαβὼν ἐπιμέλειαν. καὶ πρῶτα μὲν ἐπὶ ταῖς μυστικωτέραις ἐφειστήκει τῶν πράξεων καὶ τοῖς ἀπορρήτοις βουλεύμασι κοινωνὸς παρειστήκει τοῖς συμβουλεύουσιν. ἐπεὶ δὲ ἡ τοῦ τρόπου πίστις ἐν τούτοις τοῦτον ἐκήρυξε, μετὰ τῶν ἀδύτων καὶ τὰς κοσμικωτέρας φροντίδας συνείληφεν, ὡς τὸν αὐτὸν γεγενῆσθαι εἰσαγγελέα τε τῷ κρατοῦντι τῶν ἔξωθεν καὶ ἐξαγγελέα τῶν τοῦ κρατοῦντος τοῖς ἔξωθεν. καὶ ἦν ὡσανεὶ δεσμὸς τῆς διοικήσεως ἀκριβής… See also I. Ševčenko, Poems on the deaths of Leo VI and Constantine VII in the Madrid manuscript of Scylitzes, *DOP* 23–24, 1969–1970, pp. 187–228, here p. 219, who translates the passage in the following way: "he (Symeon) supervised the most secret affairs, and participated, together with other councillors, in secret councils." Cf. Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 105–12.

mystikos, as N. Oikonomides suggested,[43] and not, as I. Ševčenko believes,[44] that of *protoasecretis*. Consequently, the *mystikos* belonged to the close circle of the emperor's immediate associates and was probably in charge of organising these sessions.

The *mystikos* or *protomystikos*[45] had also some judicial activity, mainly at the volition of the emperor, who delegated the examination of certain cases to persons with legal and judicial experience. The judicial function of *mystikos* does not imply that he was at the head of a court of justice.[46] Of the almost 52 persons who held the office of *mystikos*, a judicial career can be documented for just three (Michael Philokales, Eustathios Romaios and an anonymous *koiaistor* and *mystikos*).[47] The *mystikos* therefore, although he had some judicial activity, was not a judicial officer or the head of a court of justice.

Probably connected with the *(proto)mystikos* are the *mystographoi* and perhaps the *mystolektai*. Mentioned for the first time in the early 10th century (911/912),[48] the *mystographos* was considered by N. Oikonomides[49] and P. Magdalino[50] to be a judicial officer, who may have had some connection with the *mystikos*. It is true that he participated in trying certain cases, according to the *Peira* of Eustathios Romaios,[51] and that on most of the seals the dignity of *mystographos* is attached to judicial offices, such as the *krites of the hippodrome*, the *krites of velum* and the *krites of the themata*. This does not, however, prove that the *mystographos* was also a judicial officer, since the title is also accompanied by other

43. Oikonomidès, *Listes*, p. 324.

44. Ševčenko, Poems (quoted n. 42), p. 219. See also Ch. Høgel, *Symeon Metaphrastes : rewriting and canonization*, Copenhagen 2002, p. 67.

45. Mentioned in a document (1057) from the archive of the Athonite monastery of Saint Panteleemon. According to the Ὑπόμνημα of Ἱλαρίων, the πρόεδρος καὶ πρωτομυστικὸς Ἰωάννης Ξηρὸς tried a case in his σέκρετον by order of the emperor. See *Pantéléèmôn*, no. 5 (1057), lines 11–3: … κελεύει κριθῆναι π(αρὰ) τοῦ ὑπ(ερ)λάμπρου προέδρου (καὶ) πρωτομυστικοῦ κὺ(ρ) Ιω(άννου) τοῦ Ξηρου· ἀφ' οὗ (καὶ) ψήφισμα ἱερὸν (καὶ) σεβασμία κρίσις ἐκ τοῦ ευσεβοὺς σεκρέτου αὐτοῦ ἡμῖν κ(α)τεπέμφθη… For the *protomystikos* and the various interpretations expressed in modern research see Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 113–116; Id., Seals of Byzantine officials connected with the administration of justice, *JÖB* 62, 2012, pp. 9–18, here p. 17.

46. See Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 133–7, with sources and bibliography.

47. See the catalogue of *mystikoi* by Gkoutzioukostas, *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 187–203.

48. H. Grégoire, *Recueil des inscriptions grecques-chrétiennes d'Asie Mineure. 1*, Paris 1922 (repr. Amsterdam 1968), no. 302: ἀεὶ προνοίᾳ πατρικῇ κεχρημένος, ὡς οἷα τέκνοις πᾶσι τοῖς ὑπηκόοις, ὁ παγγάληνος εὐσεβὴς αὐτοκράτωρ Λέων σὺν υἱῷ τῷ γλυκεῖ Κωνσταντίνῳ … καὶ τήνδε σῴζων τὴν φιλόχριστον πόλιν, σοφῶς κατωχύρωσε τείχει δευτέρῳ δεικνὺς ἑαυτῆς μᾶλλον ἀσφαλεστέραν ἐχθρῶν τε πάσης μηχανῆς ἀνωτέραν. καὶ χεὶρ μὲν ἡ μόναρχος ἔργου προστάτις ὡς καὶ χορηγὸς τῶν καλῶν καὶ δεσπότις. Εὐφήμιος δὲ τοῦ Κράτους μυστογράφος θερμῶς ὑπουργῶν εὐφυὴς ἐπιστάτης. See also G. E. Bean, Inscriptions in the Antalya Museum, *Belleten* 22, 1958, pp. 21–91, no. 41. Cf. A. Gkoutzioukostas, Some remarks on mystographos and mystolektes, in *Ἠπειρόνδε : proceedings of the 10th international symposium of Byzantine sigillography, Ioannina, 1–3 October 2009*, ed. by Ch. Stavrakos and B. Papadopoulou, Ioannina 2011, pp. 191–219, here pp. 197, 199.

49. Oikonomidès, *Listes*, p. 325; Id., L'évolution (quoted n. 1), p. 134 n. 54; Id., The "Peira" of Eustathios Romaios : an abortive attempt to innovate in Byzantine law, *FM* 7, 1986, pp. 162–92 (= Id., *Byzantium* [quoted n. 1], XII), here p. 187.

50. Magdalino, Justice and finance (quoted n. 10), p. 104.

51. *Peira* 7, 15.

secretarial offices, such as those of *libellisios*, *basilikos notarios*, *protonotarios*, *protonotarios of the agelon*, *megas chartoularios*, *megas chartoularios of the genikon*, *chartoularios of the stratiotikon*, *basilikos notarios of the eidikon* and *basilikos notarios of the euageis oikoi.*[52] In addition, the *mystographos* was associated with secretarial duties, as indeed his name denotes.[53] The term was also used as synonymous with the *a secretis.*[54] The *mystographos* was probably in charge of writing down the proceedings of the emperor's "secret sessions" with his officials, the senate and his advisors, which had been the main duty of the *a secretis* during the early Byzantine period.[55]

Regarding the office of *mystolektes*, mentioned only on seals, he could probably try cases because of his knowledge and experience, but not because of his office.[56] It is true that on most seals the dignity of *mystolektes* is attached to a judicial office, but also to dignitaries that worked in the *imperial koiton* or that had mostly secretarial rather than judicial duties, such as the *primikerios*, the *epi tou koitonos*, the *a secretis*, the *basilikos notarios*, the *protonotarios*, the *protonotarios of the oikeiakon*, the *protonotarios of the ephoros,* and the *basilikos notarios of the sakelle*.[57] It should also be pointed out that the *History* of Joseph Genesios (10th c.) contains the verb μυστολεκτῶ (ἐμυστολέκτει τεταμιεῦσθαι ἐσθῆτι τῇ ἐνδοτάτω τοῦ φονευθέντος),[58] which has the meaning of revealing a secret to the members of the senate and other participants in the procedures for the acclamation of Michael II. In our view, the *mystolektes* performed his duties as messenger, announcing the secret decisions or the orders of the emperor and perhaps calling the advisors of the emperor to participate in the secret sessions.[59] Of course, one cannot draw firm conclusions just from the etymology of the word *mystolektes*, but we have no other mentions in primary sources except from the seals and the ecclesiastical hymns and other hagiological texts where it denotes someone who knows and reveals the divine mysteries.[60]

52. See Gkoutzioukostas, Mystographos and mystolektes (quoted n. 48), pp. 195–7.

53. Ioannes Lydos, *Περὶ ἐξουσιῶν ἢ περὶ ἀρχῶν τῆς Ῥωμαίων πολιτείας*: Jean le Lydien, *Des magistratures de l'État romain*, texte établi, trad. et commenté par M. Dubuisson et J. Schamp, Paris 2006, III, 18, 3: Ὁ γὰρ ὕπαρχος, ἢ παρὰ βασιλέως θαρρούμενος ἢ αὐτὸς κατὰ τὸν νόμον κινούμενος καὶ σπουδάζων ἄρχοντα ὁποῖον οὖν ἢ ὑπηκόων τινὰ παραστῆσαι τῷ νόμῳ, τὸν κομμενταρρήσιον μυστογράφον λαμβάνων, τὸ πρακτέον ἐπέτρεπεν αὐτῷ, used the term to describe a confidential or private secretary of the *prefectus praetorio.*

54. See Gkoutzioukostas, Mystographos and mystolektes (quoted n. 48), pp. 198–9.

55. *Ibid.*, pp. 199–200.

56. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1) p. 134, n. 54 and Magdalino, Justice and finance (quoted n. 10), p. 104, considers *mystolektes* as a judicial officer. See also *DOSeals* 3, nos. 99, 10. To the contrary Laurent, *Corpus* 2, p. 70, argues that the *mystolektes* belonged to the imperial chancery and probably made reports and transmitted messages to the heads of the imperial chancery or to the emperor, and combined these duties with judicial activity. See also V. S. Šandrovskaja, W. Seibt, unter Mitarbeit von N. Seibt, *Byzantinische Bleisiegel der Staatlichen Eremitage mit Familiennamen. 1, Sammlung Lichačev. Namen von A bis I* (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Veröffentlichungen der Kommission für Byzantinistik 10, 1), Wien 2005, no. 11.

57. See Gkoutzioukostas, Mystographos and mystolektes (quoted n. 48), p. 203.

58. *Iosephi Genesii Regum libri quattuor*, rec. A. Lesmüller-Werner et I. Thurn (CFHB 14), Berolini 1978, p. 22^{49-56}.

59. Gkoutzioukostas, Mystographos and mystolektes (quoted n. 48), pp. 203–4; Id., *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), pp. 130–1.

60. See Gkoutzioukostas, Mystographos and mystolektes (quoted n. 48), p. 201, n. 54; Id., *Το αξίωμα του μυστικού* (quoted n. 18), p. 127, n. 273.

Until the middle of the 11th century the most important judicial officers were the *eparch of the city* (ἔπαρχος πόλεως), who had general jurisdiction over the population of Constantinople,[61] and the *koiaistor*, who was primarily concerned with cases of testaments and tutelage.[62] During the second half of the 11th century the *droungarios of the vigla*, who previously commanded the *tagma of arithmos* and guarded the covered hippodrome, which became the supreme court of the capital, evolved into a kind of minister of justice called, from the time of Michael VII, the *megas droungarios*.[63] His court was situated in the covered hippodrome, where the *kritai of the hippodrome* (κριταὶ ἐπὶ τοῦ ἱπποδρόμου) and the *kritai of the velum* (κριταὶ τοῦ βήλου) also sat. The *droungarios* is considered to have been the head of the twelve-member court of the hippodrome, the central and supreme tribunal of the Byzantine state, without the relation between the *droungarios* and the *kritai of the hippodrome* and the *kritai of the velum* being clearly defined.[64] According to the *Ecloga basilicorum* (1142), the *kritai of the hippodrome* and *of the velum*, contrary to the *droungarios* who was included among the "great" judges, belonged to the ranks of the "lesser" judges, trying cases referred to them by the emperor or the supreme judicial officers, and could also function as *assessores* to the "great" or superior judges of Constantinople.[65] Consequently, they could sit with the *droungarios* as assessors or the *droungarios* could delegate cases to them, but they could not be permanent and regular members of *droungarios*' court and of equal status with him. The existence of a *tribunal of the velum*, which has been posited,[66] should also be rejected, since no such court is attested in the sources.[67]

61. For the judicial duties of the *eparch of the city* see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 103–107.

62. *Ibid.*, pp. 107–10; for the *quaestor (sacri palatii)* see also Id., *Ο θεσμός του κοιαίστωρα* (quoted n. 3).

63. *JGR*, vol. 1, p. 281 (Novel of Michael VII, 1075); p. 293 (Novel of Alexius I Komnenus, 1081) and p. 319 (Ὑπόμνησις τοῦ κουροπαλάτου καὶ μεγάλου δρουγγαρίου τῆς βίγλης, 1092). Cf. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 134.

64. See D. Simon, *Rechtsfindung am byzantinischen Reichsgericht* (Wissenschaft und Gegenwart. Juristische Reihe 4), Frankfurt am Main 1973; Oikonomidès, The "Peira" (quoted n. 49), here pp. 187–8; Burgmann, Zur Organisation der Rechtsprechung (quoted n. 16), p. 920. Cf. G. Weiss, Hohe Richter in Konstantinopel, *JÖB* 22, 1973, pp. 117–43, here pp. 119–20, 131; Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 124–38.

65. *Ecloga basilicorum* (quoted n. 16), B. 2.3.70 (p. 112[20–24]): Τῶν δικαστῶν οἱ μὲν ἔχουσι δικαιοδοσίαν καὶ δύνανται καὶ προστιμᾶν καὶ τιμωρεῖσθαι τοὺς ἁμαρτάνοντας, ὁποῖοί εἰσι σήμερον ὁ δρουγγάριος, ὁ ἔπαρχος καὶ οἱ τοιοῦτοι· οὗτοι γὰρ δύνανται καὶ δικαστὰς διδόναι ἐπὶ ὑποθέσει τοὺς ἄλλους κριτάς. Οἱ δὲ μηδὲν τοιοῦτον ἔχοντες τοῦτο μόνον ἔχουσιν, ὅτι δικάζουσιν, ὁποῖοί εἰσιν οἱ τοῦ βήλου κριταί; B. 7.8.2+4 (p. 286[15–18]): Ἀλλ' οὐδὲ δικαστήν, ἐν ὅσῳ κρίνει καὶ τὴν ἰδίαν ποιεῖται διάγνωσιν, χρὴ καλεῖν εἰς δικαστήριον — ὑπόθου δὲ τὸν τοιοῦτον δικαστὴν μὴ κατὰ τοὺς προειρημένους ἔπαρχον ἢ πραίτωρα ἢ τοὺς ἄλλους τοὺς τοιούτους, ἀλλ' ὑποδεέστερον, οἷός ἐστιν ὁ κριτὴς τοῦ βήλου ἢ τοῦ ἱπποδρόμου.

66. See Magdalino, *The empire of Manuel* (quoted n. 13), p. 230; Α. Χριστοφιλοπουλου [A. Christophilopoulou], Τὰ βυζαντινὰ δικαστήρια κατὰ τοὺς αἰῶνες Ι΄–ΙΑ΄, *Δίπτυχα* 4, 1986–1987, pp. 163–77, here pp. 168–71.

67. For the *krites of the hippodrome* and the *krites of the velum* see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 138–59.

Another change signalling the decline of the office and tribunal of the *eparch of the city* was the emergence of the *parathalassites*, previously his subordinate, as an independent official controlling maritime traffic and the transport of goods in the ports of Constantinople, with judicial authority over disputes arising between mariners reaching those ports.[68] Another element probably connected with the changes in the service presided over by the *eparch of the city* is the appearance of the *praitor of Constantinople* (πραίτωρ Κωνσταντινουπόλεως) mentioned on seals of the 11th century.[69] Although it is believed that this official is the same as the *praitor* mentioned twice in the *History* of Leo the Deacon (10th c.) and considered by modern scholars as occupying a new judicial office created by Nikephoros Phokas,[70] the *praitor* cited by Leo the Deacon should be identified, as suggested—correctly, in our opinion[71]—by N. Oikonomides,[72] with the *logothetes tou praitoriou*, a subordinate of the *prefect of the city*, who was in charge of the Praitorion and its prison and had police duties as well. It is very probable that the λογοθέτης τοῦ πραιτωρίου is mentioned by Leo the Deacon simply as πραίτωρ, in the same way that the λογοθέτης τοῦ γενικοῦ and the λογοθέτης τοῦ στρατιωτικοῦ are mentioned as γενικὸς and στρατιωτικὸς respectively, in other primary sources.[73] This does not mean, however, that the *praitor of Constantinople* succeeded the *logothetes tou praitoriou*, as N. Oikonomides suggested,[74] because the officials appear in parallel during the 11th century, since the *logothetes tou praitoriou* is mentioned in a document of 1023,[75] and according to the seals

68. *Peira* 51, 29. Cf. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 134. For *parathalassites* and the evolution of his office see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 193–4, with bibliography.

69. Laurent, *Corpus* 2, nos. 1143–6; Zacos 2, no. 649; *DOSeals* 5, nos. 28.1–4. Cf. the review of W. Seibt, *BZ* 100, 1, 2007, p. 234; A. Gkoutzioukostas, The praitor mentioned in the *History* of Leo the Deacon and the praitor of Constantinople : previous and recent considerations, *Βυζαντιακά* 25, 2005–2006, pp. 105–15, here p. 111.

70. H. Glykatzi-Ahrweiler, Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux ixe-xie siècles, *BCH* 84,1960, pp. 1–109 (= Ead., *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance* (Variorum CS 5), London 1971, VIII), here p. 44; Ead., Fonctionnaires et bureaux maritimes à Byzance, *REB* 19, 1961, pp. 239–52, here p. 249 n. 50 (= Ead., *Études*, II); Laurent, *Corpus* 2, p. 600; R. Guilland, Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. L'éparque. 1, L'éparque de la ville, Ὁ ἔπαρχος τῆς πόλεως, *BSl.* 41, 1980, pp. 17–32, 145–80, here p. 29. Cf. A. Kazhdan, Praetor, *ODB* 3, p. 1710.

71. See Α. Γκουτζιουκωστας [A. Gkoutzioukostas], Παρατηρήσεις για τον πραίτωρα Κωνσταντινουπόλεως, *Βυζαντιακά* 23, 2003, pp. 37–55, here pp. 38–51.

72. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 133, n. 43.

73. See Gkoutzioukostas, The praitor (quoted n. 69), p. 110.

74. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 133, n. 43.

75. See Rallès – Potlès 5, p. 57: Προκαθημένου Εὐστρατίου τοῦ ἁγιωτάτου πατριάρχου ἐν τῷ μικρῷ σεκρέτῳ, συνεδριαζόντων αὐτῷ Πέτρου τοῦ περιφανεστάτου πρωτοσπαθαρίου καὶ ἐπάρχου, καὶ θεοφιλεστάτων μητροπολιτῶν ... τοῦ ἐπὶ τῶν δεήσεων Βασιλείου σπαθαροκανδιδάτου καὶ συμπόνου ... καὶ Λέοντος ἀσηκρῆτις καὶ λογοθέτου τοῦ πραίτωρος. Cf. Grumel – Darrouzès, *Regestes*, no. 933 ; W. Seibt, Prosopographische Konsequenzen aus der Umdatierung von Grumel, Regestes 933, *JÖB* 22, 1973, pp. 103–15 ; Κ. Γ. Πιτσακης [K. G. Pitsakes], *Το κώλυμα γάμου λόγω συγγένειας εβδόμου βαθμού εξ αίματος στο βυζαντινό δίκαιο* (Θρακικές Νομικές Μελέτες 8), Αθήνα – Κομοτηνή 1985, p. 61 and n. 7.

the office held by Konstantinos Bringas (2nd half of the 11th century), providing that the reading of the seal is right,[76] and by Nikephoros Radenos (?) (mid 11th c.).[77]

Consequently, the office of *praitor of Constantinople* was rather a new one. He could not "have been a financial administrator who performed liaison functions between the imperial court and merchants and workmen," as has been suggested.[78] The fact that Theodoros and Niketas had been *notarioi of the eidikon* and then *praitores* of Constantinople does not imply that they remained in the service of the *eidikon* and does not indicate the duties of the *praitor*, since there is also a seal of Leo *krites of the velum* (judicial officer) and *praitor of Constantinople*.[79] It seems that he was probably invested with judicial powers,[80] if we take into account the fact that the duties of the *praitores* or *krites* of the *themes* were mainly judicial.[81] Moreover, the *Peira*, a primary source for the 11th century, mentions a *praitor* as a judge, who may be identified with the *praitor of Constantinople*.[82]

According to the same source various dignitaries, whose specific duties are not clearly defined, took part in trying cases. Modern research generally includes these officials among the judicial officers.[83] Such are the cases of the *thesmophylax*, the *exaktor* and the *kensor*.

The θεσμοφύλαξ was the guardian of the law during antiquity, but the Byzantine office that appeared in the 10th century (*Taktikon Escurialense* [971-973])[84] and mentioned on seals from the 10th to the 12th century[85], had, of course, a different role and activity. According to *Peira*[86] he took orders from the *droungarios of the vigla* to investigate a quarrel outside the hippodrome between Leo, πρωτοσπαθάριος καὶ πρωτονοτάριος τοῦ γενικοῦ, and a κανδιδάτος. On the basis of this testimony the *thesmophylax* was considered as an official of the hippodrome court and a subordinate of the *droungarios of the vigla*.[87] Two parallel pieces of a seal of Γεώργιος, πατρίκιος, κριτὴς τοῦ βήλου, θεσμοφύλαξ τῶν κρίσεων

76. See also Laurent, *Corpus* 2, no. 1094; G. Stavrakos, *Die byzantinischen Bleisiegel mit Familienamen aus der Sammlung des Numismatischen Museums Athen* (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik 4) Wiesbaden 2000, no. 44 (p. 106), who points out that the reading of the seal published by V. Laurent is problematic. According to G. Stavrakos the seal is dated between the end of the 11th and the beginning of the 12th century, a little earlier than another seal of Constantinos Bringas (see Laurent, *Corpus* 2, no. 1080).

77. Cheynet *et al.*, *Istanbul*, no. 2.111: Κ(ύρι)ε β(οή)θ(ει) Νικηφόρ(ῳ) [(πρωτο)]σπαθαρ(ίῳ) μυ[σ]τογράφ(ῳ) (καὶ) λογοθέτῃ τοῦ πρετο[ρί]ου [τ]ῷ Ῥ...

78. *DOSeals* 5, p. 71.

79. Laurent, *Corpus* 2, no. 1146.

80. Gkoutzioukostas, The praitor (quoted n. 69), p. 112.

81. See also Seibt (quoted n. 69), p. 234.

82. *Peira* 51, 29. Cf. Gkoutzioukostas, The praitor (quoted n. 69), pp. 112–3. But see also Burgmann, Zur Organisation der Rechtsprechung (quoted n. 16), p. 918, n. 39, who believes that the *praitor* of *Peira* should be probably identified with the *logothetes tou praitoriou*.

83. See for example Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 134, n. 454; Magdalino, Justice and finance (quoted n. 10), p. 104.

84. Oikonomidès, *Listes*, p. 271[29].

85. See Gkoutzioukostas, Seals of Byzantine officials (quoted n. 45), p. 10, n. 5.

86. *Peira* 61, 6.

87. Oikonomidès, *Listes*, p. 326; Laurent, *Corpus* 2, p. 485.

καὶ σύμπονος, published and dated to the 11th century by V. Laurent,[88] and an almost identical specimen edited by G. Zacos, who proposes a more precise date in the middle of the 11th century,[89] reveals in our opinion his real function. The phrase θεσμοφύλαξ τῶν κρίσεων (that is, the guardian[90] of the judgments) in combination with the testimony of the *Peira* denotes, in our view, that he could have been in charge of keeping an archive of the judgments of the δρουγγάριος τῆς βίγλης or even an archive of the cases tried in the hippodrome, since his seat was, it seems, near the covered hippodrome where the courts were situated.[91]

N. Oikonomides wondered whether the *thesmographos* mentioned on seals[92] and by Michael Psellos[93] was a subordinate of the *thesmophylax*.[94] If this is the case, then he may have been responsible for writing down judicial decisions or a kind of notary who worked in the judicial decisions archive in Constantinople. It is certain, from the testimony of Michael Psellos, that there were more than one *thesmographos* at a time. *Thesmos* in ancient Greek means that which is laid down, a law, ordinance, rule, precept, or even institution.[95] The first part of this title (θεσμός) could therefore also refer to judicial decisions, decisions of justice (θέμις), and θεσμογράφος could be a "notary of justice." This is, of course, an assumption based on the etymology of the name of the office, since there is nothing in the sources to shed light on the matter.

The κένσωρ and the ἐξάκτωρ mentioned from the 10th century *(Taktikon Escurialense)*[96] are often attached on seals to *kritai* (e.g. κριταὶ ἐπὶ τοῦ ἱπποδρόμου, κριταὶ τοῦ βήλου)[97] and considered, taking other primary sources into account as well, as respectively a lower

88. Laurent, *Corpus* 2, no. 1079 (Bruxelles. Coll. Kimps, no. 103 and DO.58.106, no. 3225 [B]).

89. Zacos 2, no. 978.

90. See also *Theodori Prodromi De Rhodanthes et Dosiclis amoribus libri IX*, ed. M. Marcovich, Lipsiae 1992, p. 57[47–48]: Ἐγὼ μὲν οὕτω τὸν πόθον φρουρεῖν θέλω καὶ θεσμοφύλαξ εἰμί σοι τῆς ἀγάπης.

91. Gkoutzioukostas, Seals of Byzantine officials (quoted n. 45), p. 10.

92. See Laurent, *Corpus* 2, nos. 678 and 1156; Cheynet – Morrisson – Seibt, *Seyrig*, , no. 197.

93. Michael Psellos, *Orationes forenses et acta* (quoted n. 29), *(Ὑπόμνημα)*, p. 150[195]–151[196]: ὅ τε μυστογράφος Εὐφρόσυνος καὶ ὁ θεσμογράφος Γαβριὴλ οἱ Ξηρίται, ὅ τε θεσμογράφος Μιχαὴλ, and p. 150[202].

94. Oikonomidès, *Listes*, p. 326.

95. H. G. Liddel – R. Scott, *A Greek-English lexicon*, revised and augmented by H. S. Jones, with the assistance of R. McKenzie, with a revised supplement, Oxford 1996, p. 795. According to the *Etymologicum magnum*, rec. Th. Gaisford, Oxford 1848 (repr. Amsterdam 1967), p. 445: Ἐκ τοῦ θεσμὸς οὖν, ὃ σημαίνει τὸν νόμον, γίνεται θέμις ἐκ τοῦ τίθημι, θεμὸς καὶ θεσμὸς, καὶ θέσμις καὶ θέμις. See also *Eustathii archiepiscopi Thessalonicensis commentarii ad Homeri Iliadem pertinentes. 3, Praefationem et commentarios ad libros K-Π complectens*, cur. M. van der Valk, Lugduni Batavorum 1829, p. 665[9–11]: Ὅτι δὲ καὶ θεμίσσειν ῥῆμά ἐστιν, ἐξ οὗ μάλιστα ἡ θέμις, καὶ ὅτι σύστοιχος ἡ θέμις καὶ ὁ θεσμός, ἤδη δὲ καὶ τὸ τέθμιον, ὅ ἐστι νόμιμον, δηλοῦσιν οἱ παλαιοί.

96. Oikonomidès, *Listes*, p. 271[9, 14]. For the Roman *censor* see J. W. Kubitschek, Censor, *RE* 3, 2, 1899, pp. 1902–8; Ch. Gizewski, Census, *Brill's encyclopaedia of the ancient world, New Pauly. 3, Cat-Cyp*, Leiden – Boston 2003, pp. 110–1. The *exaktor* was a tax collector during the early Byzantine period. The term ceased to exist from the 7th to the 10th century, when the *exaktor* reappeared. See Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), p. 190 and n. 855; Id., Seals of Byzantine officials (quoted n. 45), p. 13, where it is mistakenly mentioned that the office reappeared in the 11th century.

97. See Gkoutzioukostas, Seals of Byzantine officials (quoted n. 45), p. 11, n. 16–7 and pp. 14–5, n. 43–4.

judicial officer and a member of the imperial court of justice or a fiscal judge[98] although the information supplied by the seals implies an additional functional role for these dignitaries, who probably had fiscal duties as well. The seal of Νικόλαος Χρυσοβέργης, πρωτοκένσωρ καὶ μέγας οἰκονόμος τῶν δυσικῶν ἐπισκέψεων[99] as well as another one where a τάγμα of κένσωρες is mentioned: Σφραγὶς τυποῦσα τὰς γραφὰς Ἰωάννου | τοῦ Πενταΐλα τάγματος τῶν κενσώρων[100] denote that there was a group of κένσωρες headed by a πρῶτος, as J.-C. Cheynet also has observed.[101] Moreover, the term κένσωρ is not synonymous with that of κριτὴς and no court of justice of a πρωτοκένσωρ is mentioned in the sources. The meaning of the word κῆνσος, used even during the Byzantine era to denote the record of land holdings and land tax or the tax registers,[102] the evidence of a *protokensor* and of a group of *kensores*, and the financial offices that many of the κένσωρες assumed suggest that the office may have been connected with the general tax registers in Constantinople, although we have no other indication that he was member of the γενικὸν λογοθέσιον.

As regards the office of *exaktor* we know from the Peira that he was a member of the fisc and that he tried cases not only connected with the public treasury, but also cases of guardianship.[103] He therefore tried cases and his office was often combined with judicial officers on seals, but he was not a member of the imperial court as has been claimed.[104] The imperial court did not have a stable composition and was identified with the emperor, who could refer a case to an officer.[105] Besides, the office of ἐξάκτωρ is attached on seals not only to judicial offices, but also to financial dignities.[106] In addition, a seal of Πόθος, πρωτοσπαθάριος ἐπὶ τοῦ Χρυσοτρικλίνου, κριτής, ἀναγραφεὺς καὶ ἐξάκτωρ Κώου, Λέρου καὶ Κυκλάδων νήσων (11th c.), shows clearly that the ἐξάκτωρ could also act outside Constantinople, overseeing a provincial financial and judicial unit such as the above, and consequently that he was not a permanent member of the imperial court of justice or a

98. Oikonomidès, *Listes*, pp. 323–6; Id., L'évolution (quoted n. 1), p. 134, n. 54; Id., The "Peira" (quoted, n. 49), p. 187; Magdalino, Justice and finance (quoted n. 10), p. 104, who believes that the *exaktor* was a fiscal judge. See also Christophilopoulou, *Το πολίτευμα* (quoted n. 19), p. 252.

99. *DOSeals* 1, no. 1.30 (two specimens from the same boulloterion) (second half of the 11th c.).

100. Spink Auction 135, 6 October 1999 (Zacos III) no. 257. He may be the same person as the πρωτοσπαθάριος καὶ ὕπατος Ἰωάννης Πενταΐλας (middle 11th c.). See I. Jordanov, *Corpus of Byzantine seals from Bulgaria. 3, 1*, Sofia 2009, no. 612.

101. J.-C. Cheynet, D. Theodoridis, *Sceaux byzantins de la collection D. Theodoridis. Les sceaux patronymiques* (Monographies 33), Paris 2010, no. 55, pp. 68 and 194.

102. For κένσωρ, κῆνσος and κηνσεύειν in the Byzantine sources see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 194-198; Id., Seals of Byzantine officials (quoted n. 45), p. 12, n. 25.

103. *Peira* 16, 11; 25, 8. According to W. Fischer, *Studien zur byzantinischen Geschichte des elften Jahrhunderts*, Plauen 1883, p. 8, n. 6, the ἐξάκτωρ was in charge of guardianship cases, as can be concluded from the testimonies of *Peira*. Cf. Laurent, *Corpus* 2, p. 480: "Chargé, ce semble, plus spécialement des affaires de tutelle."

104. Oikonomidès, *Listes*, pp. 325–6; Laurent, *Corpus* 2, p. 480; Σ. Δ. Χονδριδου [S. Chondridou], *Ο Κωνσταντίνος Θ΄ Μονομάχος και η εποχή του (ενδέκατος αιώνας μ.Χ.)*, Αθήνα 2002, p. 218, n. 20; A. Kazhdan, Exaktor, *ODB* 2, p. 766.

105. For the imperial court of justice see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 259–66.

106. See Gkoutzioukostas, Seals of Byzantine officials (quoted n. 45), pp. 14–5, n. 43 and 44.

mere fiscal judge. The ἐξάκτωρ Pothos was probably a tax collector in the above islands, since he was also κριτὴς and ἀναγραφεὺς of the same territorial unit.[107]

Our analysis regarding the offices mentioned above is reinforced by the testimony of Michael Psellos regarding the career of his son-in-law Ἐλπίδιος Κεγχρής, according to which he helped Elpidios first to became κριτὴς τοῦ βήλου, and then to be promoted to other completely different offices, which he lists, including those of θεσμογράφος, μυστογράφος and ἐξάκτωρ.[108] If all these positions were judicial offices, as many scholars believe, then Psellos would not remark on their diversity.

During the reign of Konstantinos IX Monomachos (1042–55) new judicial offices were established. The *epi ton kriseon* (ἐπὶ τῶν κρίσεων) was appointed at the head of the *sekreton ton dikon* (σέκρετον τῶν δικῶν), a service in which judicial decisions from the provincial tribunals were filed and controlled.[109] The *epi ton kriseon* also performed judicial duties in Constantinople and was included among the ἐμπράκτους δικαστὰς or the "great" judges of the empire according to the primary sources of the 12th century.[110]

The *nomophylax* (νομοφύλαξ) was the professor of the short-lived legal school founded by Konstantinos Monomachos in 1047.[111] The name afterwards became a title granted to persons with legal training. It did not imply any judicial competence, nor did its holders preside over any tribunal, but were delegated by the emperor to assist in trying cases due to their legal knowledge. Since the title was frequently given to clergymen, the ecclesiastical office of *nomophylax* was created alongside the secular one.[112]

107. *DOSeals* 2, no. 42.1: Θ(εοτό)κε βο[ήθ(ει)] Πόθῳ β(ασιλικῷ) (πρωτο)σπ[α]θ(αρίῳ) ἐπὶ τοῦ Χρ(υσοτρι)[κ]λ(ίνου), κριτῇ, ἀναγρ[αφ(εῖ)] (καὶ) ἐ[ξά]κτ(ωρι) [Κ]ώο[υ], Λέρ(ου) (καὶ) Κ[υ]κλάδ(ων) νήσω(ν). See also *Ioannis Tzetzae Historiae*, rec. P. A. M. Leone, Napoli 1968, p. 191[609–611]: Ἐφ' ᾗ γαμβρὸν ἐξάκτορα Γεώργιον ἐσχήκει, πολλὰς ἀρχὰς ἀνύσαντα πρακτορικὰς θεμάτων, οὗ καὶ θανόντος ὄνομα βοᾶται νῦν ὡς ζῶντος. Cf. Gkoutzioukostas, Seals of Byzantine officials (quoted n. 45), p. 13 n. 33.

108. Michael Psellos, *Orationes forenses et acta* (quoted n. 29), (Actum 1), p. 147[107–112]: τοῖς τε γὰρ πρωτοσπαθαρίοις τοῦτον ἐγκαταλέγει, καὶ τοῖς ἐς τὸ τοῦ Ἀντιφωνητοῦ σέκρετον μικροῖς βασιλικοῖς νοταρίοις ἐγκατατάττει, ἔτι γε μὴν καὶ τοῖς ἐς τὸν ἱππόδρομον ἐγκρίνει κριταῖς ... καὶ πρῶτον μὲν αἰτήσας τὸν αὐτοκράτορα κριτὴν τοῦ βήλου ποιεῖ, ἔπειτα θεσμογράφον τιμᾷ, καὶ μετὰ ταῦτα μυστογράφον, καὶ οὕτως ἀνάγει εἰς τοὺς ἐξάκτωρας. καὶ τὰ μὲν ἀξιώματα τούτῳ διηλλαγμένα τε καὶ ἀνόμοια, ἡ γνώμη δὲ ἴση καὶ πρὸς ἑαυτὴν οὐκ ἀπᾴδουσα. Cf. *Mothers and sons, fathers and daughters : the Byzantine family of Michael Psellos,* ed. and transl. by A. Kaldellis with contrib. by D. T. Jenkins and S. Papaioannou, Notre Dame, Indiana 2006, p. 151, where the text of Psellos is translated in the following way: "… In truth he was unequal to these honors and an unsuitable choice, but his attitude remained the same and never fell out of tune with itself." But the first phrase means that Elpidios had various and different offices. See also R. Guilland, Un compte-rendu de procès par Psellos, *BSl.* 20, 1959, pp. 205–30, here p. 207 (= Id., *Recherches* [quoted n. 5], vol. 1, pp. 84–107, here p. 86): "Les dignités pouvaient changer et être différentes, sa mentalité restait la même et ne restait pas en désaccord avec elle-même (?)."

109. *Michaelis Attaliatae Historia*, p. 18[1–4]: Ἐκαίνισε δὲ καὶ σέκρετον δικῶν ἰδιωτικῶν, "ἐπὶ τῶν κρίσεων" καλέσας τὸν τούτου προέχοντα. Ἐν τούτῳ οἱ τῶν ἐπαρχιῶν δικασταὶ καὶ συντάττουσι τὰ ποιητέα ἐγγράφως καὶ τὰ τῶν σχεδαρίων ἐναποτιθέασιν ἴσα δι' ὑποψίας ἀπαλλαγήν.

110. See Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 202–7, with the relevant sources and bibliography.

111. See Σ. Τρωιανος [S. Troianos], Η Νεαρά Κωνσταντίνου του Μονομάχου : ἐπὶ τῇ ἀναδείξει καὶ προβολῇ τοῦ διδασκάλου τῶν νόμων, *Βυζαντινά σύμμεικτα* 22, 2012, pp. 243–63.

112. For *nomophylax* see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 208–16.

Another office connected, according to certain scholars, with the reforms of Konstantinos Monomachos is that of *dikaiophylax*, although its origins remain obscure. Initially bestowed only on churchmen (mid 11th c.),[113] the office was later opened to laymen as well.[114] The δικαιοφύλαξ was not an official in charge of keeping an archive of judicial decisions, as has been suggested,[115] but rather, as his name implies,[116] a judicial officer;[117] his jurisdiction covered both Constantinople and the provinces, but he was not a *judge of a theme*.[118]

Alexios I Komnenos inaugurated a new era for the Byzantine Empire in the 11th century, when many changes took place in the administrative machine. According to P. Magdalino, apart from the court of justice of *protoasecretis*, of which we have already spoken, he also created the tribunal of the *dikaiodotes* and that of the *logothetes ton sekreton*.[119] The δικαιοδότης is cited for the first time in a *prostagma* of Alexios (1094) as the head of a *sekreton.*[120] We know nothing of his probable administrative duties, but we do know that he had a judicial competence, as his name denotes[121] and as is implied by the fact that in the 12th century he is referred to as head of a court.[122]

Unlike the *protoasecretis* and *dikaiodote*s, the *logothetes ton sekreton* did not become a judicial officer. The office is mentioned for the first time in a *chrysoboullon* of Alexios (1081), by which he temporarily assigned the administration of the empire to his mother, Anna Dalassene, because he had to campaign in Epirus against the Normans. The *logothetes ton sekreton* (λογοθέτης τῶν σεκρέτων or προεστὼς τῶν σεκρέτων or ὁ

113. Laurent, *Corpus* 2, no. 902 = Zacos 2, no. 660, where a seal of Νικήτας μοναχός, σύγκελλος καὶ δικαιοφύλαξ is published (middle of the 11th c.). Cf. Auktion Münz Zentrum Köln 78, 7–9.9.1994, 800 (better specimen). Cf. also R. J. Macrides, Nomos and kanon on paper and on court, in *Church and People in Byzantium*, ed. by R. Morris, Birmingham 1990, pp. 61–86 (= Ead., *Kinship* [quoted n. 16], VI), here p. 69.

114. The first mention of the office of *dikaiophylax* in the narrative sources is that of *Vatopédi* 1, no. 10, line 51. Cf. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 135; Id., *Fiscalité*, p. 278, n. 57.

115. This opinion has been developed by Christophilopoulou, Τα βυζαντινά δικαστήρια (quoted n. 66), p. 176, who believes that δικαιοφύλαξ means the guardian/keeper of the δικαιώματα, that is, the documents, the judicial decisions, although such an etymology cannot be derived from the source evidence for the office. See also Ead., *Το πολίτευμα* (quoted n. 19), pp. 261, 388–9.

116. See for example the testimony of Constantine Manasses for Justin II (565–78), *Constantini Manassis Breviarium chronicum*, rec. O. Lampsides (CFHB 36), Athenis 1996, p. 183, lines 3345–6 and 3361: βαβαὶ τῆς γαληνότητος καὶ τῆς χρηστότητός σου, αὐτοκρατόρων ἄριστε, δικαιοφύλαξ πρᾶε and ὁ μεγαλόνους δικαστὴς καὶ τοῦ δικαίου φύλαξ.

117. See Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 218–9, with the relevant sources.

118. But see *DOSeals* 1, no. 43.2, where they publish a seal of Χριστόφορος Λειχούδης, πρόεδρος καὶ δικαιοφύλαξ Θρᾴκης καὶ Μακεδονίας (11th c. or more precisely 1060–90). In this case the term δικαιοφύλαξ is according to our point of view equivalent to that of *krites*. See A. Gkoutzioukostas, The judges of the Macedonia theme, *JÖB* 63, 2013, pp. 113–126, here pp. 119–20.

119. Magdalino, Innovations (quoted n. 10), p. 165. See also Malamut, *Alexis Ier* (quoted n. 10), p. 294.

120. *JGR*, vol. 1, p. 650: κατεστρώθη ἐν τῷ σεκρέτῳ τοῦ δικαιοδότου; Dölger & Wirth, *Regesten*, no. 117; Cf. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 135, n. 56; Magdalino, Justice and finance (quoted n. 10), p. 108.

121. For the term *dikaiodotes* see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 226–7, with sources.

122. See Macrides, Justice under Manuel I (quoted n. 16), p. 138[224].

διοικῶν τὰ σέκρετα), as supervisor and coordinator of the entire administration, was designated to help Anna in the exercise of power.[123] After close examination of the persons appointed to this position during the reign of Alexios I, P. Magdalino concluded that from around 1090 to 1118 the office was bestowed on members of the imperial family,[124] who were experienced in financial and judicial matters: The *sebastos* and *megas droungarios* Michael (*logothetes of the sekreta* around 1090), the *doux* and *praitor of Thessaloniki* (1112) Andronikos Doukas, the *protoasecretis* Gregorios Kamateros who became *logothetes of the sekreta* before 1118.[125] Given the particular qualifications of the above three persons, P. Madgalino concludes that the *logothetes of the sekreta* became a supreme judge of fiscal affairs[126] and that Alexios was the first emperor to create a court of justice specialising in financial cases.[127] Furthermore, the scholar[128] argues that the *logothetes ton sekreton* or his financial court of justice is the same as that of *katholikos*, a "supreme judge in fiscal affairs" mentioned in the *Ecloga basilicorum*[129] and the *prokathemenos ton demosiakon dikasterion*[130] cited in a Novel of Manuel Komnenos (1166).[131] He also suggests that the

123. *Annae Comnenae Alexias*, p. 102^{66}–103^{95}: διορίζεται οὖν ἡ βασιλεία μου καθαρῶς διὰ τοῦ παρόντος χρυσοβούλλου, ἵνα δι' ἣν ἔχει πολυπειρίαν περὶ τὰ βιωτικὰ πράγματα, εἰ καὶ τέλεον τούτων καταπεφρόνηκεν, ἅπερ ἂν ἐγγράφως διορίσηται, κἂν παρὰ τοῦ προεστῶτος τῶν σεκρέτων ἀναφέρωνται ἢ τῶν ὑπ' αὐτὸν σεκρετικῶν ἢ τῶν ἄλλων πάντων… οἷαι γὰρ ἂν λύσεις παρ' αὐτῆς ἀποφανθήσονται ἢ καὶ προστάξεις ἔγγραφοι ἢ ἄγραφοι, κἂν εὔλογοι κἂν ἀνεύλογοι, σφραγίδα φέρουσαι αὐτῆς τὴν Μεταμόρφωσιν καὶ τὴν Κοίμησιν, ὡς αὐτῆς τῆς βασιλείας μου λογισθήσονται, τὸ δὲ μηνὶ τοῦ κατὰ τὴν ἡμέραν διοικοῦντος τὰ σέκρετα … καὶ οὔτε εὐθύνην οὔτε ἡντιναοῦν ἀνάκρισιν ὑποπτεύσει νῦν ἢ εἰς τὸ μετέπειτα παρ' οὑτινοσοῦν τῶν ἁπάντων οὔτέ τις τῶν ἐξυπηρετουμένων αὐτῇ ἢ αὐτὸς ὁ κατὰ τὴν ἡμέραν λογοθέτης τῶν σεκρέτων…; Dölger & Wirth, *Regesten*, no. 1073. The *logothetes of the sekreta* is also attested in a document of 1081. See *Lavra* 1, no. 43, line 63. Cf. Ch. Diehl, Un haut fonctionnaire byzantin : le logothète (τῶν σεκρέτων), in *Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga par ses amis de France et de pays de langue française*, Paris 1933, pp. 217–27, here p. 217; Magdalino, Innovations (quoted n. 10), p. 153. See also *Patmos* 1, no. 49A–Γ (copies of a pittakion of Anna Dalassene) (lines 265–6) and p. 347; *JGR*, vol. 1, pp. 297–8 (1082); *Actes de Docheiariou*, éd. diplomatique par N. Oikonomidès (Archives de l'Athos 13), Paris 1984, no. 2, lines 39–40 (1089); Dölger & Wirth, *Regesten*, nos. 1083 and 1152b.

124. Cf. Diehl, Un haut fonctionnaire byzantin (quoted n. 123), p. 223.

125. See Magdalino, Innovations (quoted n. 10), pp. 153–5. See also R. Guilland, Études sur l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Les logothètes, *REB* 29, 1971, pp. 5–115, here p. 78, who remarks that those who held the office of the *logothetes of the sekreta* (pp. 79–84) were experienced in financial matters.

126. Magdalino, Innovations (quoted n. 10), p. 155; Id., *The empire of Manuel* (quoted n. 13), p. 253; Id., Justice and finance (quoted n. 10), p. 111.

127. The opinion that the *logothetes of the sekreta* was an official with financial as well as judicial duties was also expressed by Ch. Du Cange, *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, Paris 1688 (repr. Paris 1943), p. 823.

128. Magdalino, Innovations (quoted n. 10), p. 155; Id., *The empire of Manuel* (quoted n. 13), p. 262.

129. *Ecloga basilicorum* (quoted n. 16), B. 9.1.91: (p. 376^{11-15}): Οἷον· ὁ καθολικὸς ἤγουν ὁ προϊστάμενος καὶ φροντίζων τῶν δημοσιακῶν πραγμάτων, … ἀναρμόδιός ἐστι δικαστὴς ἐπὶ ταῖς ἰδιωτικαῖς δίκαις· μόνων γὰρ τῶν δημοσιακῶν φροντίζειν ἐπιτέτραπται καὶ δικαιοδοσίαν οὐκ ἔχει ἐπὶ τοῖς ἰδιωτικοῖς πράγμασι; Magdalino, Innovations (quoted n. 10), p. 155; Id., *The empire of Manuel* (quoted n. 13), p. 253; Id., Justice and finance (quoted n. 10), pp. 107, 111.

130. Cf. also Stein, Untersuchungen (quoted n. 12), p. 34, who supported such an identification.

131. Macrides, Justice under Manuel I (quoted n. 16), p. $138^{217-226}$: … φροντιοῦσιν ὅ τε πανσέβαστος σεβαστὸς καὶ μέγας δρουγγάριος καὶ οἱ μεγαλεπιφανέστατοι ὅ τε πρωτασηκρῆτις καὶ ὁ δικαιοδότης ἑνωθέντες ποιῆσαι τὸν τούτων (πολιτικοὺς δικαστὰς and συνηγόρων) ἐπιμερισμὸν ἐξ ἴσου

disappearance of the *logothetes of the sekreta* from the sources after Alexios' death, can be explained by the fact that his successors Ioannes and Manuel "suspended the title of the *logothetes of the sekreta* and entrusted the fiscal tribunal to the holder of some other office, such as the *megas logariastes* or the *epi ton oikeiakon*," since they did not wish a powerful *logothetes* to control the whole civil administration.[132] The *logothetes of the sekreta* reappeared after 1185 and presided over the well known fiscal tribunal of 1196 described in the Acta of Lavra.[133]

Undoubtedly, this is a very interesting theory. However, the three individuals that P. Magdalino cites are not sufficient to prove that the *logothetes* was a judicial officer competent to judge financial disputes, although he could take part in trying cases. In addition, the *logothetes of the sekreta* continues to be attested in the sources during Manuel I Komnenos' reign in two *prostaxeis* of 1160 and 1176, where he is mentioned respectively as προϊστάμενος τῶν σεκρέτων[134] and προεστὼς τῶν σεκρέτων.[135] P. Magdalino argues that the above phrases describe in a different way the head of the fiscal court, the *prokathemenos of the demosiaka dikasteria* or *katholikos*. But in our view it is clear that the (κατὰ τὴν ἡμέραν) προϊστάμενος τῶν σεκρέτων and the (κατὰ τὴν ἡμέραν) προεστὼς τῶν σεκρέτων are identified with the *logothetes of the sekreta*,[136] since Anna Komnene also used the expression προεστὼς τῶν σεκρέτων for the *logothetes of the sekreta*, as mentioned above.

Furthermore, the court of the *logothetes ton sekreton* or *megas logothetes*, as it is called from 1192,[137] could try private cases, as is apparent from a land dispute between the monastery of St. Paul in Latros and the Alexios Mesopotamites family,[138] while the *katholikos*, whose sphere was financial affairs, was not authorised to hear private disputes, as is clearly stated in the *Ecloga basilicorum*; the same probably applied to the *prokathemenos of the demosiaka dikasteria*. Consequently, the *logothetes of the sekreta* cannot be identified with the *katholikos* and the *prokathemenos ton demosiakon dikasterion*. Besides, the καθολικός presides over and cares for "demosiaka pragmata" (ὁ προϊστάμενος

ἐφ' ἑκάστῳ τῶν τεσσάρων δικαστηρίων, τοῦ τε μεγάλου δρουγγαρίου, τοῦ προκαθημένου τῶν δημοσιακῶν δικαστηρίων, τοῦ πρωτασηκρῆτις καὶ τοῦ δικαιοδότου...

132. Magdalino, Justice and finance (quoted n. 10), p. 107. Cf. Id., *The empire of Manuel* (quoted n. 13), p. 262.

133. *Lavra* 1, nos. 67–8. For this tribunal see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 245–50 and more recently the communication of E. Papagianne, Περί πολυμελών δικαστηρίων: παρατηρήσεις με βάση μια υπόθεση του 1196, in the workshop: "*Ἡ τῶν πλειόνων ψῆφος κρατείτω*" (quoted n. 41) (forthcoming).

134. Petit, Le monastère (quoted n. 11), p. 32[3–4]; Dölger & Wirth, *Regesten*, no. 1437.

135. *Patmos* 1, no. 22[13] (1176).

136. See also *Patmos* 1, p. 219.

137. See MM 3, p. 27: παρὰ τοῦ τε θείου ἐκείνου τῆς ἁγίας αὐτοῦ βασιλείας πρωτοπανεντιμοϋπερτάτου μεγάλου λογοθέτου; Dölger & Wirth, *Regesten*, no. 1610; Guilland, Les logothètes (quoted n. 125), p. 83; Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), p. 243 and n. 1120.

138. MM 4, p. 305 (1196): ... ὁ καθηγούμενος τῆς ἐν τῷ Λάτρῳ σεβασμίας μονῆς τοῦ ἁγίου Παύλου, ἱερομόναχος Παῦλος, παρὰ τῷ μεγάλῳ λογοθετικῷ δικαστηρίῳ ἑλκύσας ὁμοζύγους, τόν τε Μεσοποταμίτην Ἀλέξιον καὶ τὴν Εἰρήνην, ἀλλὰ δὴ καὶ τὴν θυγατέρα αὐτῶν Μαρίαν περί τινος οἰκοστασίου τῇ κατ' αὐτὸν μονῇ διαφέροντος καὶ ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τῶν Βασιλίσκου διακειμένου. Cf. P. Lemerle, Notes sur l'administration byzantine à la veille de la IVe croisade d'après deux documents inédits des archives de Lavra, *REB* 19, 1961, pp. 258–72 (= Id., *Le monde de Byzance : histoire et institutions* [Variorum CS 86], London 1978, XXIX), here p. 264; Janin, *Géographie* 2, pp. 448–9.

καὶ φροντίζων τῶν δημοσιακῶν πραγμάτων), that is, fiscal policy,[139] and therefore his duties differ from those of the *logothetes of the secreta*.

Modern research suggests that we should not search for a particular dignitary identified with the *prokathemenos of the demosiaka dikasteria*, since this court was not regular and stable.[140] The head of this tribunal was not a judicial officer and the court could probably be set up with a different composition on each occasion, as is also implied by the use of the plural (δημοσιακῶν).[141] It seems, however, that there is a probable example of one such court.[142] This is the tribunal of 1196 presided over by the *logothetes ton sekreton* and *megas logariastes* Ioannes Belissariotes. That court, on which other higher and lower dignitaries sat, was summoned to settle a dispute between the monastery of Lavra and the State. Ioannes Belissariotes, who held two very high positions, was, as we and other scholars believe, appointed president of this tribunal because of his post as *megas logariastes*. The *megas logariastes*, who is attested from 1094,[143] controlled the financial services of the state and was responsible for the whole financial policy, the imposition of taxes and the state budget.[144] Consequently, if it is correct that the above tribunal is that of προκαθήμενος τῶν δημοσιακῶν δικαστηρίων and the latter is identified with the καθολικός, then the *megas logariastes*, who was not a regular judicial officer but an official responsible for the whole financial policy of the empire,[145] like the *katholikos*, could preside over the *demosiaka dikasteria*.[146] In any case, the *logothetes ton sekreton* should not be identified with the *prokathemenos ton demosiakon dikasterion*.

Aristotle University of Thessaloniki

139. For the term δημοσιακός (= fiscal) see Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), p. 239, n. 1093.

140. Magdalino, *The empire of Manuel* (quoted n. 13), p. 262; Macrides, Justice under Manuel I (quoted n. 16), p. 182; Christophilopoulou, *Βυζαντινή ιστορία* (quoted n. 34) pp. 265–6.

141. Magdalino, *The empire of Manuel* (quoted n. 13), p. 262; Macrides, Justice under Manuel I (quoted n. 16), p. 182; Burgmann, Zur Organisation der Rechtsprechung (quoted n. 16), pp. 928–9; Christophilopoulou, *Βυζαντινή ιστορία* (quoted n. 34), pp. 265–6.

142. Oikonomidès, L'évolution (quoted n. 1), p. 133, n. 42; Magdalino, Justice and finance (quoted n. 10) p. 111; Macrides, Justice under Manuel I (quoted n. 16), p. 182, n. 216; Christophilopoulou, *Βυζαντινή ιστορία* (quoted n. 34), pp. 266–7.

143. *JGR*, vol. 1, p. 650; Dölger & Wirth, *Regesten*, no. 1175.

144. See for example *Patmos* 2, nos. 57 and 58 (1197).

145. It is true that the *megas logariastes* also tried private cases between Venetians and Byzantines, according to a *chrysoboullon* of Alexios III Angelos (1198), but this is a special case in the framework of the judicial privileges granted to the Venetians by the emperor. See *JGR*, vol. 1, pp. 477–8: ".. ut et tale capitulum per presens chrysobulum verbum Imperii mei solvatur, et concedatur eis, quod Greco quidem contra Veneticum agente in peccuniali causa, a legato Venetie, qui tunc in magna erit urbe, judicium fieri debeat; Venetico vero contra Grecum similiter agente, si quidem, qui tunc fuerit cancellarius vie, in magna urbe iverit, apud eum causa moveri et judicari debeat: si vero forte ipse in magna urbe non fuerit, tunc apud magnum logariastam cause judicentur…" and pp. 478–9; Dölger & Wirth, *Regesten*, no. 1647. Cf. Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 242–3, 255. See also D. Penna, *The Byzantine imperial acts to Venice, Pisa and Geonoa 10th-12th centuries : a comparative legal study*, Netherlands 2012, pp. 67–8, 71–4, 84–8.

146. See also Gkoutzioukostas, *Η απονομή δικαιοσύνης* (quoted n. 8), pp. 244–5. Fiscal cases were also tried in the Γενικόν, the seat of the *logothetes of the genikon* during the middle Byzantine era. See *ibid.*, pp. 68–9.

L'ARMÉE AU XIe SIÈCLE : QUELQUES QUESTIONS ET QUELQUES PROBLÈMES

par John Haldon

Bien des points de vue ont changé dans le monde des études byzantines depuis la publication en 1977 par Paul Lemerle de sa contribution « Byzance au tournant de son destin », la dernière des *Cinq études sur le xie siècle byzantin*[1]. Non seulement notre appréciation du xie siècle est très différente, en grande partie précisément grâce à l'incisive critique faite par Lemerle de nombreuses hypothèses traditionnelles, mais le réexamen de sources plus anciennes ainsi que l'étude détaillée de nouveaux matériaux, tout particulièrement des données sigillographiques, ont permis la réévaluation de nombreux problèmes de l'histoire du xie siècle et conduit à une nouvelle interprétation de la façon dont l'État et la société romaine d'Orient ont évolué. Dans cette courte contribution, je souhaiterais en présenter une brève vue d'ensemble, en particulier les aspects relatifs au rôle de l'armée et des institutions militaires, et constater l'état de la recherche, quelque quarante années après le jugement de Paul Lemerle.

Malgré de nombreuses avancées dans notre compréhension du rôle et de la fonction de l'armée tout au long du xie siècle, il n'est pas rare de trouver encore dans les récits ordinaires de type narratif l'idée, maintenant obsolète, selon laquelle l'armée byzantine était au stade terminal de sa décomposition dans les années 1070, inefficace, mal équipée, mal commandée, et sous-financée. Encore plus commune est la notion que le xie siècle constitua d'une certaine façon un tournant décisif dans l'évolution de la société et de l'État byzantins. L'héritage, apparemment empoisonné, de Basile II ou l'échec de cet empereur à régler la succession impériale furent des facteurs importants de cette transformation. Ces problèmes jouèrent bien sûr leur rôle, de même que l'instabilité de la situation internationale, tant sur le plan militaire que politique et économique. Mais la question de savoir si le xie siècle devrait être scruté de façon si nuancée est toujours loin d'être tranchée ; du point de vue, en effet, de l'évolution de l'État et des structures sociales, je soutiendrai que ce siècle continue et poursuit des développements du siècle précédent ou même antérieurement, sans aucune rupture évidente. Des contraintes systémiques dans le fonctionnement de l'État romain d'Orient déterminèrent les directions dans

1. P. Lemerle, Byzance au tournant de son destin (1025-1118), dans *Cinq études*, p. 249-312.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 581-592.

lesquelles il pouvait se développer, et, sans vouloir suggérer ou imposer une quelconque inévitabilité dans la façon dont les choses se déroulèrent éventuellement, il est difficile de voir comment un régime centralisé, quel qu'il fût, aurait pu gérer le genre de pressions auxquelles Constantinople fit face vers la fin du xe siècle et au xie siècle, sans recourir aux méthodes adoptées par Basile II. Celles-ci par essence dépendaient pour leur efficacité à la fois de la personnalité du dirigeant et d'autre part des circonstances particulières au règne de Basile. Il est toujours problématique de trouver le bon équilibre dans l'explication de tels développements entre structure et contingence, et entre structure et capacité d'action individuelle, mais il pourrait être bénéfique de penser plus souvent de cette façon plutôt qu'en termes de séries d'accidents historiques, qui est l'impression que l'on retient le plus souvent des histoires narratives même les plus récentes[2].

Le rôle de l'armée et du militaire, intimement liés aux transformations de l'élite byzantine, dépend autant de la relation entre les structures institutionnelles et les éléments circonstanciels que tout autre aspect de l'État byzantin. Il est maintenant généralement admis – et c'est un élément clé de l'héritage de Paul Lemerle – que le monde byzantin, de même que ses voisins, connut un redressement économique majeur vers la fin du xe et en particulier au xie siècle. Cette avancée eut un impact à la fois sur les politiques impériales intérieures et étrangères et sur la croissance de la société provinciale, en promouvant le développement urbain et l'évolution d'une élite provinciale plus riche et plus influente, en poussant l'expansion d'une économie hautement monétarisée dans les terres récemment absorbées des Balkans, en stimulant les échanges, le commerce et l'industrie, et, en même temps, en créant de nouvelles tensions entre le centre et la province et entre les intérêts de différentes factions de l'élite[3]. De la même façon, il est aujourd'hui accepté que l'utilisation de mercenaires, qu'ils fussent étrangers ou indigènes, ne fut en aucune façon néfaste, et que de telles forces n'étaient pas nécessairement peu fiables – les travaux de Jean-Claude Cheynet et de Jonathan Shepard ont, en effet, démontré que c'était souvent l'inverse[4]. Il est également possible de montrer que la performance des forces byzantines et le bilan de leurs généraux n'étaient en moyenne pas inférieurs, dans la période allant jusqu'à la fin des années soixante du xie siècle, aux résultats obtenus durant la majeure partie du viiie siècle[5]. Par ailleurs, on peut aussi démontrer que la commutation de la *strateia* en un fardeau fiscal, dans le contexte de l'époque, n'était en soi pas plus responsable de l'écroulement des capacités militaires byzantines que la bataille de Mantzikert elle-même.

2. Voir, par exemple, M. Angold, Belle époque or crisis? (1025-1118), dans *The Cambridge history of the Byzantine Empire ca. 500-1492*, ed. by J. Shepard, Cambridge 2008, p. 583-626.

3. Voir A. Harvey, *Economic expansion in the Byzantine Empire 900-1200*, Cambridge 1989 ; A. Laiou, The Byzantine economy : an overview, dans *EHB*, p. 1145-1164, ici 1147-1156 ; A. E. Laiou and C. Morrisson, *The Byzantine economy*, Cambridge 2007, p. 90-165.

4. J.-C. Cheynet, Le rôle des Occidentaux dans l'armée byzantine avant la première croisade, dans *Byzanz und das Abendland im 10. und 11. Jahrhundert*, hrsg. von E. Konstantinou, Köln – Weimar – Wien 1997, p. 111-128 ; J. Shepard, The uses of the Franks in eleventh-century Byzantium, *Anglo-Norman studies* 15, 1993, p. 275-305.

5. J. F. Haldon, Approaches to an alternative military history of the period ca 1025-1071, dans *Η αυτοκρατορία σε κρισή(;) Το Βυζάντιο τον 11ο αιώνα (1025-1081) = The empire in crisis (?) : Byzantium in the 11th century (1025-1081)*, ed. by V. Vlyssidou (Εθνικό Ίδρυμα Ερευνών, Ινστιτούτο Βυζαντινών Ερευνών. Διεθνή Συμπόσια 11), Athens 2003, p. 45-74.

Ces procédés faisaient, en effet, partie du cadre politique et socio-économique à l'intérieur duquel l'État devait s'organiser. Ils étaient fonction des changements de la situation stratégique et politique, qui entraînait la détermination du nombre nécessaire des soldats professionnels employés à temps plein[6].

Il n'en demeure pas moins que l'Empire fut incapable de faire face avec succès aux défis qu'il eut à relever à partir des années 1040, et que nous n'avons toujours pas, à mon sens, d'explication communément acceptée sur les causes de cet échec. En fait, l'Empire finit évidemment par réagir mais il fallut attendre, pour trouver des solutions, les changements introduits par Alexis Ier Comnène et sur lesquels bâtirent ses successeurs. Mais les raisons de ces échecs ne sont ni évidentes ni, bien sûr, confinées au domaine strictement militaire. D'autres auteurs traiteront de l'histoire politique et sociale fort complexe de la période, et il nous faut garder à l'esprit tout un éventail de problèmes qui affectèrent directement la capacité de l'Empire à résister efficacement aux attaques extérieures – des problèmes structuraux ou systémiques : les tensions et les conflits entre factions à l'intérieur de l'élite, qu'elle fût provinciale ou métropolitaine ; la configuration des intérêts personnels de nombreuses familles militaires, concernant les différents aspects de l'administration de l'État et de l'armée ; les intérêts contradictoires du gouvernement central, qui se devait de garder le contrôle de ses ressources fiscales, et ceux de l'élite dans les provinces d'autre part ; des facteurs conjoncturels, produits de moments particuliers dans ces relations, tels les rébellions de Georges Maniakès et de Léon Tornikios, le renversement de Michel VI, les effets économiques des invasions ennemies dans les Balkans et les provinces de l'Anatolie à partir des années 1040, les politiques fiscales des empereurs depuis Constantin IX. Tous ces éléments sont des questions clés qu'il faut garder à l'esprit, sans compter nombre d'autres facteurs importants[7]. Et même si les historiens modernes n'ont pas eu tort d'accepter certains des jugements des commentateurs byzantins du temps, tels que Skylitzès, Psellos, Kékauménos ou Attaleiatès, j'estime qu'il est important de replacer leurs appréciations dans un contexte plus large et d'observer plus attentivement les développements de plus longue durée, comme Paul Lemerle le proposa et comme les chercheurs ultérieurs l'ont souligné. Nous devrions être conscients tout particulièrement des contradictions contenues dans le discours des auteurs byzantins, et toute interprétation que nous pourrons offrir de leurs opinions devrait en rendre compte[8]. Mais si nous nous limitons, autant que possible, aux aspects militaires, je commencerai par énoncer quelques pensées élémentaires à propos de la période de la façon suivante.

6. Lemerle, Byzance au tournant de son destin (cité n. 1), p. 265-267, 269-271 ; J.-C. Cheynet, La politique militaire byzantine de Basile II à Alexis Comnène, *ZRVI* 29-30, 1991, p. 61-74 (republié dans Id., *The Byzantine aristocracy and its military function*, Aldershot 2006, X), p. 65-66. Discussion générale de l'armée de cette période : Cheynet, *Pouvoir et contestations*, p. 303-313 ; H.-J. Kühn, *Die byzantinische Armee im 10. und 11. Jahrhundert*, Wien 1991 ; J. F. Haldon, *Warfare, state and society in the Byzantine world, 565-1204*, London 1999.

7. Bonne histoire générale de la période : Angold, Belle époque or crisis? (cité n. 2) ; voir aussi Cheynet, *Pouvoir et contestations* ; M. F. Hendy, Byzantium, 1081-1204 : the economy revisited, twenty years on, dans Id., *The economy, fiscal administration and coinage of Byzantium*, London 1989, III ; Harvey, *Economic expansion* (cité n. 3).

8. Voir, par exemple, E. De Vries-van der Velden, Psellos, Romain IV Diogénès et Mantzikert, *BSl.* 58, 1997, p. 274-310.

Premièrement, il n'y a aucune preuve réelle que, durant les années 1025-1071, les armées byzantines, lorsque les commandants étaient à la hauteur de leur tâche, furent inférieures d'une quelconque façon à celles de la fin du xe siècle. On peut cependant observer un déclin significatif dans leur performance entre un premier temps, qui s'étend jusqu'à la fin des années 1040 et le début des années 1050, et un second à partir de 1060 environ. Toutefois, menées avec discipline, cohésion tactique et un bon commandement, les forces byzantines étaient encore capables de tenir tête aux ennemis les plus redoutables, une fois qu'elles en étaient venues aux mains avec eux.

Deuxièmement, bien que la situation militaire de l'Empire fût compromise par ce que nous pourrions percevoir, à l'instar de quelques contemporains, comme des initiatives fiscales irréfléchies, il faut se rappeler le contexte culturel et politique dans lequel ces innovations furent introduites, et reconnaître leur logique, du point de vue de la cour à Constantinople. Le gouvernement central n'avait pas une connaissance très étendue, d'après ce que l'on sait, des objectifs des Seldjoukides et de la différence entre les intérêts politiques et militaires poursuivis par le sultan, d'une part, et ceux des clans turkmènes, d'esprit indépendant et animés par leurs intérêts « tribaux » et personnels, d'autre part. Les événements antérieurs, qui conduisirent à la perte d'Ani en 1064, en fournissent une démonstration claire, dans la mesure où le gouvernement impérial se reposa sur la capacité du sultan à limiter ses ambitions et à contrôler l'ensemble des Turcs théoriquement sous son emprise. En l'occurrence, le chef seldjoukide fut forcé de prendre l'initiative de l'attaque, afin de préserver sa propre autorité politique, contre une forteresse dont la garnison se révéla insuffisante et la défense inadéquatement menée[9].

Troisièmement, vient un facteur que j'appellerai « l'arrogance impériale » – un trait qui semble caractéristique des classes dirigeantes de tous les empires au sommet de leur puissance. Ici, il nous faut prendre en compte la suffisance de nombreux membres influents de l'élite byzantine, que l'on peut percevoir dans les descriptions contemporaines ou semi-contemporaines de la façon dont ils considéraient leurs voisins aussi bien que leurs ennemis. Sous-estimer un ennemi vu comme « barbare », du point de vue culturel ou organisationnel, ou surestimer sa propre force, est une caractéristique typique de cette attitude. S'il fallait, en effet, analyser un facteur plus en détail, ce serait une mauvaise évaluation des forces ennemies, une contrepartie du succès impérial qui, comme je l'ai dit, nous est familière à la lecture de l'histoire de nombreux empires similaires. Les résultats d'une bataille dans la période médiévale ainsi qu'à d'autres époques, même avec des troupes bien équipées, disciplinées et bien entraînées, étaient, au bout du compte, imprévisibles. L'arbitre ultime était, entre autres facteurs, ainsi que l'écrivit un historien bien connu de la guerre des croisades, « l'interaction du moral, de la prouesse individuelle et de la bonne fortune »[10]. La différence entre le bon et le mauvais général, néanmoins, comme Léon VI le remarque dans ses *Taktika*, et comme ses prédécesseurs auteurs de traités militaires le disent au moins implicitement, était que le bon général percevait cette situation, se comportait de façon appropriée aux circonstances, et s'assurait que ses

9. Voir Miguel Ataliates, *Historia*, p. 60-62 ; Scylitzes continuatus dans Georgius Cedrenus, p. 653-654 ; Matthieu d'Édesse, p. 120-124 ; M. Angold, *The Byzantine Empire 1025-1204 : a political history*, London 1984, p. 18-19.

10. R. C. Smail, *Crusading warfare, 1097-1193*, 2. ed. with a new bibliograph. introd. by C. Marshall, Cambridge 1995, p. 13.

dispositions seraient capables de répondre à des surprises soudaines ou des changements dans les conditions de la bataille[11]. Écrivant à la fin du XIe siècle, Kékauménos note qu'il n'avait jamais connu un homme diligent et alerte qui n'eût été capable de créer sa propre bonne fortune sur le champ de bataille[12]. La tâche d'un bon général était précisément d'engager le combat uniquement lorsque les circonstances étaient optimales pour un résultat favorable. Certes, il serait incorrect de suggérer que les défaites byzantines dans la période après 1025 étaient dues seulement à l'incompétence ou à l'arrogance des dirigeants, il est indéniable que ces facteurs jouèrent un rôle important, quand bien même l'on demeure circonspect envers une bonne partie des critiques *ad personam* émises par certaines sources contemporaines. Lorsqu'on ajoute les luttes de pouvoir personnelles et les rivalités individuelles entre commandants, et dans le contexte des faiblesses systémiques contenues dans les structures politiques et militaires de l'Empire, cette combinaison s'avéra fatale.

Quatrièmement, l'héritage du succès militaire impérial, sous les empereurs de la fin du Xe et du début du XIe siècle, incita à poursuivre la pratique d'une coordination minutieuse, au niveau tactique, entre l'infanterie lourde, la cavalerie et les troupes légères. Cette continuité exprimait les difficultés à changer un système jusque-là hautement efficace, qui avait évolué depuis les années 950. Elle reflétait aussi le lien entre le succès obtenu avec de telles armées et le type de commandement militaire, qui se recrutait largement parmi un groupe spécifique de l'élite dont les intérêts personnels étaient étroitement liés au succès des conquêtes et au contrôle de l'armée. Mais ce type d'armée ne put répondre de façon satisfaisante au changement de la situation stratégique à partir des années 1040, et, en dépit de l'expérience des années intermédiaires, cet attachement aux anciennes modalités tactiques est évident jusqu'à la bataille de Mantzikert comprise. De telles formations n'étaient pas appropriées face aux Petchénègues et aux Seldjoukides, et les succès n'étaient remportés qu'en présence d'un commandant particulièrement compétent et talentueux, ce qui fut trop rarement le cas. La mobilité tactique et stratégique était cruciale contre de tels ennemis. Dans les années 1060 en particulier, et notamment durant les campagnes de 1069 et 1071 sous Romain IV, les forces impériales se montrèrent tout simplement incapables d'égaler la célérité et la flexibilité des raids seldjoukides et turkmènes.

Enfin, les armées impériales avaient toujours eu jusqu'alors un avantage significatif en termes d'infrastructure et de soutien logistique. Mais dans le contexte des opérations militaires à partir des années 1040 en Anatolie, elles se retrouvèrent désavantagées : les pillards vivaient sur le pays, en se déplaçant rapidement et en de petits groupes qui pouvaient s'accorder sur un point de concentration afin de déborder des divisions romaines plus larges et plus lentes. Les soldats byzantins, en revanche, opérant la plupart du temps sur leur propre territoire, dépendaient d'un système de ravitaillement et d'approvisionnement organisé par l'appareil fiscal de l'État (même si des abus de leur part étaient fréquemment dénoncés par les autochtones). C'était toujours le cas lorsque les troupes étaient divisées en unités plus petites en raison de la stratégie adoptée, conduisant nécessairement à un dispositif moins souple. Même s'il ne fait aucun doute que la présence des forces romaines pouvait être nuisible tant à l'économie locale qu'à celle de l'ennemi,

11. Leo VI, *Taktika*, I, 15 ; II, 1-53 ; XX, 1-5, etc.
12. Kekaumenos, ed. Litavrin, § 87, p. 35-36.

ces conditions préalables donnèrent indéniablement un avantage aux forces ennemies en termes de mobilité et de flexibilité[13].

L'organisation stratégique évolua très rapidement durant le xe siècle et au début du xie, s'éloignant sensiblement de ce que nous appelons traditionnellement le « système des thèmes », afin de répondre aux exigences d'une politique plus offensive[14]. Le travail de divers chercheurs ces trente dernières années a clarifié ces développements. Il nous permet aussi de voir que les détachements toujours plus larges et plus efficaces de *tagmata* impériaux et d'unités mercenaires ont été repoussés dans les thèmes frontaliers, formant une profonde bande de centres fortifiés. Ces changements générèrent de nouveaux problèmes. Depuis la fin des années 960, ces petits districts militaires étaient groupés en une série de commandements plus larges, chacun sous l'autorité d'un *doux* ou *katépanô,* indépendant de l'administration thématique locale. Ces officiers supérieurs se virent attribuer la tutelle sur les généraux subalternes dont ils commandaient les régions. Stratégiquement, ces nouveaux commandements formèrent un écran de provinces tampons, protégeant ce qui était dorénavant l'arrière-pays des *thémata* les plus anciens, chacun d'eux couvrant un segment étendu de la frontière, disposé pour des opérations offensives, et indépendant des autres en termes de troupes disponibles. Des arrangements similaires furent établis à l'Ouest[15].

Mais la récupération de territoires considérables, le long de la frontière orientale, produisit une situation où, paradoxalement, l'Empire était moins protégé qu'il ne l'avait été jusque-là contre une attaque sérieuse provenant de l'extérieur. En effet, même si la nouvelle structure de commandement des duchés et catépanats créa un rideau protecteur de districts tampons entre les régions intérieures de l'Empire et les zones frontières, l'organisation militaire, dans les duchés nouvellement établis, était fragmentée et conçue de façon à répondre aux menaces locales ou à la nécessité de mobiliser pour des offensives plus importantes. Bien que cet agencement gardât une certaine capacité défensive, son orientation offensive comportait certains inconvénients. Quand une menace majeure apparaissait, c'était toujours à l'empereur ou à l'un des commandants en chef, plutôt qu'à un officier local, qu'il revenait d'assembler une force appropriée et d'avancer le plus rapidement possible pour y faire face. Typique de ce point de vue est la fameuse expédition

13. Pour la logistique de l'armée byzantine : Haldon, *Warfare, state and society* (cité n. 6), p. 148-150 et 234-236.

14. Pour les changements stratégiques et politiques sur la frontière orientale de l'Empire pendant le xe siècle, voir G. Dagron avec H. Mihăescu, *Le traité sur la guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969)*, Paris 1986, p. 239-45 ; Kühn, *Die byzantinische Armee* (cité n. 6), p. 61-66.

15. Pour ces développements : N. Oikonomidès, L'évolution de l'organisation administrative de l'Empire byzantin au xie siècle, *TM* 6, 1976, p. 125-152 ; Id., L'organisation de la frontière orientale de Byzance aux xe-xie siècles et le *taktikon* de l'Escorial, dans *Rapports du XIVe congrès international des études byzantines. 2*, Bucarest 1971, p. 73-90 (republié dans Id., *Documents et études sur les institutions de Byzance, VIIe-XVe s.*, London 1976, XXIV) ; J.-C. Cheynet, Du stratège de thème au duc : chronologie de l'évolution au cours du xie siècle, *TM* 9, 1985, p. 181-194 ; avec discussion dans Haldon, *Warfare, state and society* (cité n. 6), p. 85-88, et la Table 3.2. Kühn, *Die byzantinische Armee* (cité n. 6), p. 165-168 ; Oikonomidès, *Listes*, p. 354-363. Pour le contexte balkanique : D. Obolensky, The Balkans in the ninth century : barrier or bridge?, dans *Byzantium and the West c. 850-1200*, ed. by J. D. Howard-Johnston, Amsterdam 1988, p. 47-66 ; P. Stephenson, Balkan borderlands (1018-1204), dans *Cambridge history of the Byzantine Empire* (cité n. 2), p. 664-691, ici 665-678 ; Id., *Byzantium's Balkan frontier : a political study of the northern Balkans, 900-1204*, Cambridge 2000.

de Basile II en 995, qui dut faire marche forcée depuis Constantinople pour soulager Alep : l'empereur accomplit son trajet, qui normalement prenait jusqu'à 60 jours, en un quart de ce temps, mais perdit plus de la moitié de ses effectifs initiaux. De la même façon, les campagnes de Jean Tzimiskès contre les Bulgares et les Rus' dans les années 970 reposaient beaucoup sur la présence de l'empereur avec ses troupes d'élite pour assurer une réponse proportionnée à la menace; l'expédition de Romain III en Syrie, au début des années 1030 – moins couronnée de succès –, illustre le même mode de fonctionnement[16]. Cette stratégie était certes adaptée à une menace locale, et tout à fait capable d'y faire face, mais elle reflétait une situation où l'Empire ne faisait face à aucun ennemi majeur et où les opérations locales étaient la norme.

Cette stratégie s'est transformée en une faiblesse fondamentale, même dans la seconde moitié du XIe siècle, puisque, en cas d'attaque ou de menace sur plus d'un front, l'empereur ou le commandant en chef et l'armée principale pouvaient rarement se rendre à temps d'un point à un autre sans efforts extraordinaires. Les succès de la période allant des années 960 et 970 jusqu'à la fin du règne de Basile II, sous une série d'empereurs énergiques, qui possédaient à la fois le savoir-faire tactique et une vue d'ensemble des menaces pour déployer intelligemment leurs armées et leurs ressources, produisirent ainsi un système qui reposait presque entièrement sur la capacité personnelle du commandant en chef et celle de ses subordonnés. De façon générale, le système des duchés permit de repousser efficacement la plupart des attaques limitées et en dissuada d'autres. Mais la capacité du vieux système thématique à absorber les grandes offensives adverses, parce qu'il était centré sur la défense du territoire et le harcèlement de l'ennemi, laissa la place à des armées de terre offensives vers la fin du Xe siècle et au XIe siècle, tandis que les capacités défensives des anciennes élites étaient négligées ou intentionnellement laissées à l'abandon, afin de pourvoir aux dépenses de plus en plus importantes pour payer des armées mercenaires à temps plein.

La nature du problème est illustrée par plusieurs événements à partir des années 1040. Quand Georges Maniakès ou Léon Tornikios se rebellèrent et marchèrent contre Constantinople, aucune troupe locale ou provinciale n'était disponible près de la capitale, de sorte que Constantin IX fut obligé de lever en hâte des troupes locales et des mercenaires afin de s'opposer à eux. Durant la rébellion de Léon Tornikios en 1047, Michel Psellos, témoin oculaire des événements, dit clairement que, avec l'armée de terre de l'Est engagée en Arménie et les armées occidentales ralliées à Tornikios, il n'y avait tout simplement personne pour défendre la capitale. Il dit explicitement que n'étaient disponibles ni troupes locales ou provinciales, ni forces alliées ou auxiliaires, mis à part quelques mercenaires de la garde du palais. L'empereur fut forcé de créer une armée à partir de rien, en recrutant dans les rues et parmi les soldats détenus dans les prisons de la capitale pour divers délits. L'échec d'une tentative de contre-offensive efficace, contre les attaques seldjoukides en Vaspourakan et Ibérie vers la fin des années 1040, résulta du manque de troupes disponibles pour des officiers régionaux comme Kékauménos; il

16. Pour la campagne de Basile en 995, voir J. H. Forsyth, *The Byzantine-Arab chronicle (938-1034) of Yahya b. Said al-Antaki*, Univ. Michigan 1977, p. 492-495; et pour les guerres postérieures à 950 : M. Whittow, *The making of orthodox Byzantium, 600-1025*, London 1996, p. 310-390. Sur la révolte de Tornikios : Scylitzes, p. 438-439.

démontrait le besoin de gagner du temps afin d'assembler des ressources suffisantes, et, par-dessus tout, la coopération indispensable entre officiers de statut équivalent. C'était un luxe que l'Empire pouvait difficilement se permettre contre des ennemis comme les Turkmènes. Quand le général Isaac Comnène marcha avec l'armée de terre orientale contre Constantinople, en 1057, l'empereur Michel VI n'avait à sa disposition que l'armée de l'Ouest, dispersée dans les Balkans, et une petite force mercenaire dans la capitale[17].

Certes, le danger engendré par la présence d'importantes armées permanentes dans les régions frontières était bien connu. Mais avant les années 1040, l'Empire en était venu à se reposer de plus en plus sur un système politico-diplomatique d'alliances ou d'États tampons, qui semblaient rendre superflues une bonne partie des armées permanentes dans les provinces. C'était évident notamment le long de la frontière nord, à l'embouchure du Danube, là où les installations défensives byzantines faisaient face à des peuples potentiellement hostiles sans aucune zone tampon, et où le gouvernement encouragea la colonisation économique et l'intégration des peuples au nord, à travers les échanges et le commerce. Cela réduisit les coûts de maintien du système complexe de postes avancés et de forteresses, établi à la fin du règne de Basile II[18]. Ce procédé n'avait pas qu'un composant militaro-stratégique : l'élite constantinopolitaine au pouvoir s'inquiétait de la croissance des suites autour des grands notables provinciaux et des liens de patronage entre des commandants qui appartenaient à ce groupe et les soldats de leur thème. Ces craintes jouèrent aussi un rôle clé et déterminèrent la nature de la réponse stratégique et fiscale[19]. Même l'empereur soldat Isaac I[er] Comnène reconnut que les dépenses créées par des forces perpétuellement mobilisées et un état de guerre constant seraient trop lourdes pour l'État à long terme, et il poursuivit une politique étrangère qui devait lui permettre d'en appeler aux vassaux et aux dirigeants des pays voisins pour fournir des renforts en hommes, plutôt que d'avoir à maintenir une vaste armée permanente à l'intérieur de l'Empire[20].

L'un des résultats de ces développements, ainsi que P. Lemerle l'a démontré, était la mise à l'écart croissante des anciennes milices thématiques, qui semblent avoir lentement perdu leur capacité martiale. Désormais, les armées de terre, à la fois le long des frontières de l'Empire et à l'intérieur des provinces, étaient de plus en plus composées de mercenaires

17. Psellos, *Chronographie*, vi, 83 ; vi, 105 ; vi, 112 ; vii, 10.

18. Voir P. Stephenson, Byzantine policy towards Paristrion in the mid-eleventh century : another interprétation, *BMGS* 23, 1999, p. 43-66 ; P. Doimi de Frankopan, The numismatic evidence from the Danube region, 971-1092, *BMGS* 21, 1997, p. 30-39. Pour l'organisation des provinces balkaniques pendant cette période : L. Maksimović, L'organisation du pouvoir byzantin après 1018 dans les contrées reconquises, *ZRVI* 36, 1997, p. 31-42 (avec résumé français à la p. 43).

19. P. Magdalino, The Byzantine aristocratic oikos, dans *The Byzantine aristocracy, IX to XIII centuries*, ed. by M. Angold (BAR S 221), Oxford 1984, p. 92-111 ; et E. McGeer, *Sowing the dragon's teeth : Byzantine warfare in the tenth century* (DOS 33), Washington DC 1995, p. 221-222. Pour les soldats des provinces et le patronage, voir à titre d'exemple : *JGR* 1, i, p. 225-226 (avec le commentaire par P. Lemerle, *The agrarian history of Byzantium from the origins to the twelfth century : the sources and problems*, Galway 1979, p. 122-123) ; aussi Leo VI, *Taktika*, viii, 26, avec Dagron, *Le traité sur la guérilla* (cité n. 14), p. 282 ; avec discussion dans J. F. Haldon, Military service, military lands and the status of soldiers : current problems and interprÉtations, *DOP* 47, 1993, p. 1-67, ici p. 48 et la n. 119 (republié dans Id., *State, army and society in Byzantium : approaches to military, social and administrative history*, Aldershot 1996, VII).

20. Psellos, *Chronographie*, vii, 50.

indigènes ou étrangers, de troupes professionnelles, ou de forces envoyées par des princes et des dirigeants subordonnés et vassaux de diverses entités politiques mineures aux frontières de l'Empire. La question de savoir s'il est, oui ou non, approprié de qualifier ces procédés de démobilisation, ainsi que le fit Paul Lemerle, est sujet à discussion[21]. Au sens où les populations provinciales de l'Empire n'étaient plus, pour la plupart, appelées à servir dans les armées, alors la réponse est positive. Comme je le suggérerai plus loin, néanmoins, la plus grande partie des armées impériales était toujours composée de soldats indigènes, tout au moins dans la période antérieure à Mantzikert.

La plupart des unités efficaces dans l'armée impériale consistaient, bien avant les dernières années de Basile II, en de nombreux *tagmata*, unités – rémunérées sur une base permanente – de mercenaires à temps plein, recrutés dans les provinces de l'Empire et à l'étranger. L'augmentation, que l'on croyait spectaculaire, de l'emploi de mercenaires par le gouvernement central a souvent été vue comme une évolution néfaste, avec l'argument que les forces thématiques antérieures étaient à la fois plus loyales à l'Empire, plus attachées à leurs terres natales et plus dignes de confiance, et en outre moins coûteuses. Mais plusieurs études ont maintenant montré que cette vue était erronée, et pour trois raisons principales[22].

Premièrement, la croissance du corps des mercenaires représentait le début d'une réponse à un changement de contexte global, qui fit passer l'Empire, au cours du xe siècle, d'une stratégie plus ou moins fondamentalement défensive à une politique offensive. Dans ces circonstances, les mercenaires employés à temps plein se révélaient à la fois tactiquement plus efficaces et fournissaient d'ordinaire un meilleur service par rapport à leur coût. Les milices thématiques peu onéreuses étaient largement inefficaces, parce que l'élément militaire clé, le petit nombre de troupes entourant le stratège, offrait des effectifs trop modestes pour mener une stratégie d'expansion de long terme avec tout ce que cela impliquait : des garnisons permanentes à la frontière, une mobilisation rapide, une préparation militaire constante, etc. Et gardons à l'esprit que beaucoup des unités essentielles de l'Empire, y compris tous les *tagmata* impériaux, en garnison à l'intérieur comme autour de Constantinople entre la fin du viiie et le début du xe siècle, ainsi que les petits éléments permanents dans chaque *théma*, étaient en fait des unités mercenaires indigènes.

Deuxièmement, les soldats employés à plein temps étant mieux entraînés que la majorité des troupes provinciales, un plus petit nombre d'entre eux était requis pour accomplir une même tâche. Ce recrutement fournissait en général des hommes plus qualifiés et offrait la possibilité d'une meilleure sélection des compétences spécialisées et d'une meilleure répartition entre les divers corps techniques. Le nombre total de mercenaires étrangers ne fut jamais élevé, et pourtant ils servirent l'Empire très efficacement, quel que fût le théâtre dans lequel ils étaient engagés. De plus, aussi longtemps qu'ils étaient payés régulièrement, ils étaient au moins autant, voire plus loyaux que les levées provinciales, car ils étaient moins étroitement impliqués dans les affaires locales ou les rivalités au sommet de l'État – qu'ils fussent byzantins ou non importait peu. Les recrues indigènes

21. Byzance au tournant de son destin (cité n. 1), p. 263-265.
22. Voir Cheynet, Le rôle des Occidentaux (cité n. 4) ; Shepard, The uses of the Franks (cité n. 4).

avaient autant de chance que les soldats professionnels de se rebeller, si elles n'étaient pas payées ou traitées adéquatement.

Troisièmement, l'utilisation de troupes mercenaires donna au gouvernement central une meilleure maîtrise sur ses armées, puisqu'il contrôlait les cordons de la bourse et le taux de recrutement, et la répartition sur le territoire de ces unités. Les soldats mercenaires étaient plus immédiatement dépendants des trésoriers de leurs unités que les stratiotes. C'était un avantage pour des dirigeants, comme Basile II par exemple, qui remettaient en question la prééminence des magnats militaires provinciaux dans les *thémata* orientaux, ou, comme Constantin IX, qui désiraient diminuer leur dépendance vis-à-vis de cette élite provinciale dans le domaine militaire et politique. Les documents monastiques de l'Athos et de Patmos fournissent des listes de *tagmata* dont les soldats étaient à la charge des propriétaires fonciers, mais dont les monastères étaient exemptés. Pour être opposables aux fonctionnaires du fisc, ils devaient mentionner nommément tous les *tagmata*, étrangers et *rhômaioi*, mais il faut garder à l'esprit qu'ils ne comportent pas d'indication chiffrée sur le rapport entre étrangers et autochtones. Et même si le nombre de mercenaires étrangers augmenta assez rapidement entre 1040 et 1060, il n'y a aucune raison de penser que les Romains étaient surpassés en nombre par les étrangers, comme on le croit parfois. Malgré l'utilisation croissante de soldats professionnels étrangers, le gros des armées était toujours largement byzantin, au moins jusqu'aux années postérieures à Manzikert. Le recrutement s'effectuait sur la base du volontariat, financé par les *strateiai* fiscalisées – les sources mentionnent des *tagmata* thématiques de Thrace et Macédoine, de Cappadoce, de Colonée, du Charsianon, des Anatoliques, de Pisidie et Lycaonie, de Chaldie (Trébizonde) et des Arméniaques, ainsi que de Cilicie et de Bithynie[23].

Il va de soi que les choses pouvaient mal tourner avec des mercenaires, mais comme Jean-Claude Cheynet et Jonathan Shepard l'ont montré, les mercenaires étrangers employés par l'Empire formaient généralement une force combattante loyale et efficace. Et quand ils se rebellèrent ou trahirent leur chef ou l'empereur, c'était généralement lorsque leur situation stratégique était avantageuse et dans un contexte politique où des troupes d'origine byzantine étaient aussi impliquées de la même façon, comme dans la rébellion de Georges Maniakès dans les années 1030, ou avant, pendant et après la bataille à Mantzikert. Ainsi, lors de la révolte de Roussel de Bailleul, la plus grande partie des mercenaires francs servant l'empereur semble avoir été cantonnée dans le thème des Arméniaques, ce qui donna au rebelle à la fois une force militaire adéquate et une base territoriale avec les ressources et le soutien logistique nécessaires pour maintenir sa position[24].

Mes remarques finales portent sur la performance des armées impériales au XIe siècle. Entre 1025 et 1071, on compte plus de soixante campagnes ou engagements divers, provoqués par des attaques ennemies, ou à l'initiative des empereurs ou de certains de leurs commandants. Au cours de celles-ci, en incluant le résultat des sièges de forteresses ou de cités, mais en excluant les conflits civils, les forces impériales sortirent victorieuses à plus de 50 %. Il est néanmoins remarquable que le nombre de défaites et l'ampleur des

23. Kühn, *Die byzantinische Armee* (cité n. 6), p. 251-259.

24. Voir Shepard, The uses of the Franks (cité n. 4), p. 278-280, 295-305 ; Cheynet, Le rôle des Occidentaux (cité n. 4).

pertes augmentèrent considérablement dans les années soixante du xie siècle, comparées aux trois décennies précédentes, et que le nombre de victoires fut plus grand dans les années 1030 et 1040 qu'après celles-ci. Si l'on s'en tient à une impression générale, ce résultat est supérieur à celui obtenu entre 650 et 720, par exemple, ou même à l'époque suivante, entre 720 et 800[25], qui inclut les brillants règnes de Léon III et Constantin V, mais il est inférieur en revanche à celui de la seconde moitié du xe siècle; il serait à peu près identique au bilan des années entre 900 et 950. De la même façon, le nombre d'incidents disciplinaires et les exemples d'un commandement médiocre, voire lamentable parfois, sont plutôt constants quelle que soit l'époque considérée, et l'on ne peut donc pas incriminer uniquement ces facteurs pour expliquer l'érosion des défenses impériales au milieu du xie siècle.

Les causes des défaites aussi bien que des victoires résident dans une combinaison de facteurs, ayant à voir avec la tactique, la discipline et l'entraînement militaire, le commandement et le moral. Je n'ai pas le temps d'illustrer chacun d'entre eux par des exemples, mais je souhaiterais souligner que la différence cruciale pour l'histoire militaire impériale du xie siècle réside moins dans la performance des soldats, ou dans la compétence ou l'incompétence des chefs militaires, mais bien dans les dispositions stratégiques que j'ai décrites, combinées avec la composition tactique des armées. Compte tenu des changements de la situation internationale à partir des années trente et quarante du xie siècle, la nature des ennemis exigea une réponse stratégique et tactique différente, – fait que la plupart des dirigeants de l'Empire, qu'ils fussent politiques ou militaires, échouèrent à reconnaître. Les grandes et lentes armées de terre héritées des guerres de reconquête n'étaient simplement pas faites pour se mesurer aux Petchénègues ou aux Seldjoukides. Les plus grands succès sur les deux fronts furent obtenus lorsque l'Empire adopta une stratégie plus fluide de harcèlement et de raid de riposte – dans les Balkans du Nord au début des années cinquante, et sous des généraux comme Kékauménos dans l'Est vers la fin des années quarante. De larges armées permanentes étaient inutiles contre les Seldjoukides dans l'Est, par exemple, et l'on ne doit pas oublier que la dissolution des forces du thème d'Ibérie, vers 1053, fit suite à leur performance décevante à la fin des années 1040, quoiqu'avec Katakalon Kékauménos à leur tête elles aient été capables de défaire les Seldjoukides[26]. La dissolution de l'armée d'Ibérie fut peut-être une erreur stratégique, comme le prétend Skylitzès, mais l'argent gagné par la commutation des obligations militaires de soldats jugés peu efficaces fut peut-être considéré comme un meilleur substitut, offrant plus de flexibilité dans le recrutement.

Une politique similaire semble avoir été poursuivie quelque temps plus tôt dans les Balkans[27]. Sur les deux fronts, la capacité des commandants, même les plus aptes à conduire à la bataille la cavalerie légère d'archers dans des circonstances favorables aux

25. Pour une vue d'ensemble des conflits entre Byzance et l'Islam pendant les années ca. 640-800 : R.-J. Lilie, *Die byzantinische Reaktion auf die Ausbreitung der Araber* (Miscellanea Byzantina Monacensia 22), München 1976.

26. Scylitzes, p. 448-449; Miguel Ataliates, *Historia*, p. 34. Pour la dissolution des troupes d'Ibérie : Scylitzes, p. 476; Kekaumenos, ed. Litavrin, § 50, p. 18.

27. Voir Stephenson, *Byzantium's Balkan frontier* (cité n. 15), p. 91-93.

armées romaines, était limitée. Quand Isaac Ier abandonna la politique de raids introduite dans les Balkans contre les Petchénègues, il ne remporta que très peu de véritables succès.

Les événements de la campagne menée par Romain IV en 1068 en fournissent une bonne illustration. L'empereur reçut les nouvelles du sac de Néocésarée par les Seldjoukides quand il était proche de Sébasteia. Il y laissa ses bagages ainsi que l'infanterie et pourchassa les membres du raid à travers le difficile terrain des alentours de Téphrikè, rattrapant finalement l'ennemi après huit jours de poursuite. Mais il fut incapable d'attaquer car ses troupes, qui incluaient vraisemblablement des unités de cavalerie lourde, et en particulier leurs montures, étaient exténuées par la poursuite d'une force légère et rapide. Seule la panique parmi les Turcs à l'apparition soudaine de l'empereur les amena à fuir et à abandonner leur butin[28]. Le caractère inapproprié des arrangements tactiques et stratégiques est évident dans les résultats de telles campagnes, qui furent incapables de prévenir les raids en profondeur des forces ennemies dans le territoire impérial, avec toutes leurs conséquences, à la fois pour le moral, la société, et l'infrastructure économique.

Université de Princeton

28. Miguel Ataliates, *Historia*, p. 80-81 ; Scylitzes continuatus dans Georgius Cedrenus, p. 670-671.

THE FISCAL REVOLUTION OF ALEXIOS I KOMNENOS: TIMING, SCOPE, AND MOTIVES

by Kostis Smyrlis

In 1025 Constantinople controlled a vast territory extending from Italy to the Caucasus and Syria. This was an empire where peace reigned and there was a budget surplus. The image was radically different about five decades later. For much of the 1070s and 1080s, emperors exercised effective rule only over the southern Balkan peninsula and the islands. The loss of territory and enemy attacks on all sides led to the collapse of state finances. The decline was reversed by Alexios I Komnenos who came to power in 1081 and stayed on the throne until his death in 1118. Within a decade from his accession, he had stabilized the situation in Europe and, a few years later, could begin preparations for an offensive war in Asia Minor. Alexios benefitted from relative internal stability which allowed him to concentrate on the empire's defence. Fundamentally, however, what permitted Byzantium's recovery was its state tradition and organization, most importantly its sophisticated administration that extracted and mobilized resources on a vast scale. In this, the empire was unmatched by its more bellicose neighbours. Alexios prevailed over the Normans not only on account of his perseverance and strategic acumen but also because, thanks to the administration serving him, he was able to raise armies repeatedly and secure crucial external help by paying or promising to pay the German emperor and awarding gifts and tax exemptions to the Venetians.[1]

The severity of the danger and the budgetary collapse forced Alexios to take harsh fiscal measures including abusive taxation and confiscation. His longevity on the throne allowed him to eventually restore state finances, something emperors had been trying to do for decades under better conditions though with less energy and consistency. Although the existing framework that Alexios inherited allowed him to survive the worst of the danger, he went on to introduce significant reforms. The central fiscal administration was simplified.[2] In 1092, he reformed the coinage, restoring the fineness of the gold coin after two decades of catastrophic debasement. And in 1106–9, he simplified the calculation

1. On the political developments: M. Angold, *The Byzantine Empire 1025–1204*, 2nd ed. London – New York 1997, pp. 129–35; P. Stephenson, *Byzantium's Balkan frontier : a political study of the northern Balkans, 900–1204*, Cambridge 2000, pp. 101–3, 165–73.

2. N. Oikonomides, L'évolution de l'organisation administrative de l'Empire byzantin au xie siècle (1025–1118), *TM* 6, 1976, pp. 125–52, here pp. 135–41; repr. in Id., *Byzantium from the ninth century*

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 593-610.

of the land tax.[3] As important as these reforms were, they did not touch the foundations of the fiscal system. However, changes introduced by Alexios to the way the state paid its servants did affect the essence of the state finances, revenues and expenditure. Instead of salaries in cash, under the new system some of the state employees received taxation rights, lands and tax exemptions.[4] The deficiency of sources makes it difficult to establish the chronology and extent of the change. It appears, nevertheless, that the concessions of lands and fiscal rights as remuneration were made on a large scale and that they had a considerable impact on the annual state budget. Although taxation remained the main fiscal instrument, Alexios' reform was revolutionary. The significance of the changes is even greater in view of the fact that they are closely related to the *pronoia* system which eventually led to the thorough transformation of state finances.[5] Introduced by Alexios, the *pronoia* seems to have expanded to a significant degree under his grandson, Manuel I Komnenos (1143–80), to become the main type of state remuneration in the thirteenth and fourteenth centuries.[6]

Apart from the chronology and extent of change, Alexios' motives in introducing the new system are also uncertain. The few theories that have been proposed in order to explain this are not completely satisfactory. In this paper I focus on two important measures taken by Alexios which I believe help to explain the timing and intended scope of his reform as well as his motives for undertaking the reform. These measures are, first, the 1088/89 census and large-scale confiscations that followed it and, second, the concession of extensive lands and fiscal rights to the emperor's close relatives. Although my interest in these measures is primarily fiscal, I will also comment on their political and social significance which is also extremely important.

The confiscations under the *epibole* system (1088/89 and later)

During the first four years of his reign, Alexios was desperately trying to repel the Norman invasion in the western Balkans. Some drastic measures were taken in this period, in particular the confiscation of church silver,[7] the abolishment of the salaries associated with honorary titles (the *rogai*)[8], and, most probably, the further debasement of the

to the Fourth Crusade, Hampshire – Brookfield VT, 1992, no. X. Cf. Id., The role of the Byzantine state in the economy, in *EHB* 3, pp. 973–1058, here pp. 995, 1026–7, 1028–9.

3. C. Morrisson, La logarikè : réforme monétaire et réforme fiscale sous Alexis Ier Comnène, *TM* 7, 1979, pp. 419–64; repr. in Ead., *Monnaie et finances à Byzance : analyses, techniques*, Aldershot – Brookfield VT, 1994, no. VI. A. Harvey, Financial crisis and the rural economy, in *Alexios I Komnenos*, ed. M. Mullett and D. Smythe, Belfast 1995, pp. 167–84, here pp. 177–80.

4. This shift is known thanks in particular to the work of Nikos Oikonomides, The role of the Byzantine state (quoted n. 2), pp. 1039–44. See also M. Bartusis, *Land and privilege in Byzantium : the institution of pronoia*, Cambridge 2013, pp. 132–65.

5. According to Oikonomides, the *pronoia* was an evolved version of the earlier concessions of lands and fiscal rights: Oikonomidès, *Fiscalité*, pp. 223–4.

6. On the expansion of the *pronoia* under Manuel I, see most recently Bartusis, *Land and privilege* (quoted n. 4), pp. 86–97, 111.

7. Α. Α. Γλαβινας [A. Glabinas], *Ἡ ἐπὶ Ἀλεξίου Κομνηνοῦ (1081–1118) περὶ ἱερῶν σκευῶν, κειμηλίων καὶ ἁγίων εἰκόνων ἔρις (1081–1095)*, Θεσσαλονίκη 1972, pp. 51–71.

8. Zonaras, p. 733; cf. Oikonomides, The role of the Byzantine state (quoted n. 2), p. 1021.

nomisma.[9] It was only around 1088/89 that Alexios was able to take a measure that was not a reaction to emergency but one that implied a longer-term project. Often referred to in modern historiography as the *epibole*, the fiscal term sometimes used in relation to it in contemporary sources, this measure has been studied by numerous scholars who have done much to elucidate its mechanism and intentions; many points nevertheless remain obscure.[10] Here, I will review this affair providing some additional evidence and clarifications. Most of our information comes from documents concerning the estates of Athonite monasteries in southeastern Macedonia, which explains the monasteries' and region's prominence in what follows.

The *epibole* measure was based on the principle that one could only hold as much land as the tax he paid entitled him to; what land was found to be in excess by assessors ought to be confiscated. It seems that before Alexios landowners were allowed to keep lands in excess by paying the corresponding tax. This had happened in 1079, following a census carried out in southeastern Macedonia at the orders of Nikephoros III Botaneiates (1078–81).[11] That census had led to an increase of about 72 percent of the tax the monastery of Lavra owed for its estates in the region, an increase that was almost certainly the result of a new and higher tax rate introduced by Botaneiates. It is likely that this higher rate aimed at counterbalancing the effects of the debasement of the gold coinage.[12] The evidence concerning another Athonite monastery, Docheiariou, suggests that the 1079 census led to a rise in the tax of the other landowners as well.[13] Moreover, if we accept that the motivation of the 1079 census was to compensate the losses caused to the fisc by the payment of taxes in debased coinage, it is logical to assume that the measure was general and not limited to southeastern Macedonia.

The measure of Alexios had different intentions and results than the one of Botaneiates a few years earlier. In 1088/89, or soon before, Alexios issued a decree of general application *(koinos horismos)* that specified how many *modioi* of land corresponded to one nomisma of tax.[14] Alexios also ordered a new census in southeastern Macedonia and stipulated that the 1079 assessment and its tax increases in the region were to be considered invalid.[15] No doubt, censuses were also ordered in the other territories controlled by Constantinople as indicated by the fact that the decree on the land-to-tax rate was general and by the evidence coming from other regions discussed below. Moreover, Alexios must have also invalidated the censuses that, as suggested above, had likely been carried out under Botaneiates in other provinces of the empire. At least in southeastern Macedonia, as a

9. Cf. C. Morrisson, Byzantine money : its production and circulation, in *EHB* 3, pp. 909–66, here p. 932. Some at least of the confiscations and new or increased taxes mentioned by the writers of the time must date from the early years of Alexios, see below nn. 35, 36.

10. See the account of J. Lefort in *Iviron* 2, pp. 27–31. See also N. Svoronos, L'épibolè à l'époque des Comnènes, *TM* 3, 1968, pp. 375–95; Harvey, Financial crisis (quoted n. 3), pp. 173–7; Oikonomidès, *Fiscalité*, pp. 56–61.

11. *Lavra* 1, no. 52 (1094), ll. 7–9 and Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 59.

12. *Lavra* 1, no. 50 (1089) and Svoronos, Épibolè (quoted n. 10), pp. 377, 386; Morrisson, La logarikè (quoted n. 3), p. 443; Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 59.

13. The 1079 census had increased the tax burdening the estate of Perigardikeia belonging to Docheiariou: *Docheiariou*, no. 2 (1089), l. 31: *prostethen demosion*.

14. *Xénophon*, no. 2, l. 29 and *Lavra* 1, no. 50, ll. 3–6, 31–2.

15. *Iviron* 2, pp. 28–9.

consequence of the invalidation of the 1079 increases, the tax owed by the landowners was lowered. This resulted in vast quantities of land found to be in excess. It is significant that when establishing how much land corresponded to the tax, officials took into account the tax actually paid *(teloumenon demosion)*, excluding the taxes from which the landowners might be exempted.[16] This contradicts the directions given by the fiscal treatise of the Marciana on how the *epibole* should be applied.[17] Under the stricter rule of 1089, the more privileged the landowner was the greater the land in excess would be, while a totally exempt estate would be lost altogether.[18] In any case, it is clear that the main targets of this measure were the great landowners. As noted by Oikonomides, the technique of the *epibole* was only worthwhile for large estates.[19] Moreover, the small and dispersed pieces of land of modest landholders were not well suited for the purposes of this measure which were to endow high ranking imperial servants.[20] Unlike Botaneiates, Alexios was not trying to increase the tax owed to the state, but to confiscate a large number of estates. Indeed, the assessors of the fisc, beginning in 1088/89 and continuing into the first decade of the twelfth century, usually confiscated the lands found to be in excess.

The documentation from Mt. Athos shows that the confiscations and the redistribution of property that followed Alexios' measure were massive. Unsurprisingly, the best documented cases are those of certain monasteries that have preserved their archives. Some Athonite monasteries received more or less privileged treatment through exceptions to the fiscal rules. Lavra, a monastery of outstanding prestige and wealth, managed to loose relatively few lands but only at the end of a 20-year-long struggle with the fisc during which it temporarily lost control of almost half of its Macedonian lands. Lavra achieved what seems like an extraordinary feat thanks to repeated exceptions and "donations" awarded to it by the emperor.[21] The monastery of Iviron, which also ranked very high in terms of wealth but had less influence in Constantinople, lost about half of its fortune (11 out of 23 estates). It seems that in the early stages of the confiscation period the Iberians benefited from the patronage of two influential individuals, Maria of Alania and her son Constantine Porphyrogennetos. They intervened so that Iviron could retain the estate of Melitziane and gave the monks five pounds of gold apparently so that they could buy back their confiscated estate of Mesolimna. The option to recover lands through purchase was likely a privilege as suggested by the case of Docheiariou below. With the disgrace of Maria and the death of Constantine in the 1090s, the powerful

16. *Docheiariou*, no. 2 (1089), ll. 6–7, 24; *Iviron* 2, no. 52 (1104), ll. 8, ll. 29–30, and *passim*. On Lavra, see *Lavra* 1, p. 70 and Svoronos, Épibolè (quoted n. 10), pp. 386, 388–9.

17. F. Dölger, *Beiträge zur Geschichte der byzantinischen Finanzverwaltung, besonders des 10. und 11. Jahrhunderts*, Berlin 1927, pp. 114–5. This is not the place to reconsider Oikonomides' dating of the treatise to the first half of the 12th c.: *Fiscalité* (quoted n. 5), pp. 44–5. The above noted contradiction, nevertheless, raises the possibility that the system seen in the Athonite documents is based on a modification of an older rule, the one provided by the treatise, ordered by Alexios to allow the state to confiscate more land. This was indeed the aim of his invalidation of the 1079 census.

18. This could explain why Docheiariou risked losing its entire estate of Atoubla in 1089 (*Docheiariou*, no. 2); but other explanations are also possible.

19. The role of the Byzantine state, p. 1031 (quoted n. 2).

20. See also below, n. 29, what Theophylact of Ochrid says about the estates of the "archontes".

21. *Lavra* 1, nos. 50, 52, 58 and pp. 70–1. See also Harvey, Financial crisis (quoted n. 3), pp. 175–6, 180–2.

protection of Iviron ended; both estates were lost.[22] Docheiariou was luckier than Iviron. Thanks to the patronage of Anna Dalassene, the emperor's mother, it was spared the total confiscation of one of its estates, was allowed to keep more land than the rules provided for, and was permitted to buy back the confiscated parts of its estates.[23]

The Athonite documents also provide indirect information on four or five additional contemporary cases of confiscation that are known or may be assumed to be a consequence of the *epibole*. In at least three of these cases the landowners were laymen. Immediately after the census of 1088/89 an unknown landowner lost at least 1,500 *modioi* of land in Sithonia, Chalkidike, found to be in excess of what he was entitled to. The fisc gave these 1,500 *modioi* to the monastery of Xenophon in compensation for the loss of its estate of Kekaumenoi in Kassandra, Chalkidike, which had been seized and given to the *sebastokrator* Isaac Komnenos, the emperor's brother.[24] The monastery of Esphigmenou experienced the same type of forced exchange only this time it happened twice. Its estate of Portarea in southwestern Chalkidike having been given to the *sebastokrator* Isaac around 1089, the monastery was compensated with land in the Strymon valley taken from the estate of a certain Stroimeros, almost certainly a victim of the *epibole*. Stroimeros eventually regained his land around 1094 after his rights over the entire estate were recognized, and Esphigmenou was given another land taken from an estate on the lake of Achinos, land that was likely at the disposal of the fisc following a confiscation.[25] Two additional cases of confiscation may be also attributed to the application of the *epibole*. A document of Lavra shows that before 1110 a moderately affluent inhabitant of Thessalonike had lost to confiscation his only estate, which was situated to the southeast of the city. In 1110, the landowner's sons and inheritors thought it possible that the emperor might decide to restore it to them against their obligation to pay the tax.[26] Before 1112, finally, parts of an estate at Brya in western Chalkidike, which belonged to the Thessalonian Gregory Bourion or his daughter Eudokia, were seized and attached to an imperial *episkepsis*.[27]

Additional evidence coming from other areas of the empire confirms that the measure had a wide application. In spite of their often brief and allusive expression, the letters of Theophylact archbishop of Ochrid are most valuable in this respect.[28] One of these letters

22. *Iviron* 2, pp. 24, 33.

23. *Docheiariou*, no. 2. I have difficulty understanding the passage on ll. 32–4, "ἐπὶ τῇ Περιγαρδικείᾳ διαφυλάξεις τὸ ἐπιτεθέν δημόσιον παρά τε τοῦ Κοντολέοντος καὶ τοῦ Καταφλῶρον καὶ μὴ ἀπαιτήσεις ἀπὸ τῶν μοναχῶν τὰ ἐπιβάλλοντα τούτῳ [τῷ δημοσίῳ] ἑκατὸν νομίσματα," as referring to a raise of the tax of Perigardikeia (*ibid.*, pp. 57–8). I would more readily see here an elliptic reference to the fact that, as the tax Kontoleon and Kataphloron imposed on the estate in 1079 was declared valid, Docheiariou regained its rights on the lands corresponding to it and was thus liberated from the need to buy them back from the fisc at the price of 100 nomismata. In any event, the cases of Iviron and Docheiariou suggest that the sale of confiscated estates was not rare; the *geopolai* of the fisc, mentioned in the contemporary speech of John of Antioch discussed below, may have been in charge of such sales: P. Gautier, Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis I[er] Comnène, *REB* 28, 1970, pp. 5–55, here p. 31.

24. *Xénophon*, no. 2.

25. *Esphigménou*, no. 5.

26. *Lavra* 1, no. 59, ll. 75–7; the remainder of the fortune to be inherited consisted of relative small parcels of land.

27. *Docheiariou*, no. 3, l. 44; cf. the different interpretation on p. 65.

28. Théophylacte, *Lettres*. Cf. A. Harvey, The land and the taxation in the reign of Alexios I Komnenos : the evidence of Theophylakt of Ochrid, *REB* 51, 1993, pp. 139–54.

demonstrates that the church of Ochrid had lost a village to confiscation soon before Theophylact's arrival there, around 1090. According to this text, the village had been seized by the emperor as had happened with the properties of all the "*archontes*," that is, the lay landowners. In the same letter, Theophylact declares that he did not oppose being deprived of the property by the emperor "who wishes to donate it to whomever he wants;" he had nothing to say about the village "for, maybe, [villages] will be taken from all the others as well."[29] The archbishopric continued to have difficulties protecting its properties in the 1090s and 1100s. Villages or lands were measured by assessors, were exchanged with the fisc, and were fully or partially confiscated.[30] It is unknown how many properties were lost but they may have represented a significant portion of the church's wealth.[31] It is worth mentioning, finally, that in a letter addressed to the patriarch Theophylact refers to confiscations affecting the churches of the empire in general.[32] Although no letter explicitly refers to the *epibole*, most of these confiscations were probably done through its application, as indicated by the timing of the expropriations, the practices associated with them, and the fact that they appear to be part of a general measure, all of which resemble the Athonite evidence.

It seems that the metropolis of Naupaktos was also hit by the measure as suggested by a chrysobull of 1228 awarding tax privileges to the church. The act reproduces some of the arguments used by Metropolitan John Apokaukos when requesting the privilege. Apokaukos had reported that Naupaktos was very wealthy until the reign of Alexios I when the prelate at the time went to the emperor and surrendered to the fisc many estates "in correspondence to the taxes of the said metropolis." Rather than being troubled by fiscal demands, that prelate chose to possess a few tax-exempt properties. My interpretation of this rather bizarre passage is as follows. Apokaukos, who may have had at his disposal documents from the time of Alexios, either misunderstood what had happened back then or, more likely, misrepresented the events in his effort to secure a tax exemption. The timing of the affair, its essence, loss of property and reduction of tax, and the use of the expression "in correspondence to the taxes" all suggest that this was a case of application of the *epibole* as a result of which the metropolis lost the greatest part of its fortune.[33]

29. Théophylacte, *Lettres*, no. 26. l. 9: ὥσπερ οὖν καὶ τὰ τῶν ἀρχόντων πάντων; l. 12: χαρίζεσθαι βουλομένου ὅτῳ ἂν θέλῃ; ll. 16–17: ἴσως γὰρ καὶ ἀπὸ πάντων τῶν ἄλλων ἀφαιρεθήσονται.

30. The emperor ordered the confiscation of a building with courtyard of the archbishopric, apparently distinct from the village seized before c. 1090: Théophylacte, *Lettres*, no. 26. Yet another property of the church, in the village of Moggila, may have been ceded to an imperial official: *ibid.*, no. 17. The village Hai Ekklesiai (*ibid.*, nos. 31, 90), the village by the Vardar (no. 88) and the village in (the region of) Ochrid (no. 85) may well be three distinct properties; cf. Harvey, The land and the taxation (quoted n. 28), pp. 148–9.

31. In one of the letters Theophylact speaks of "the few [properties] left to church in [the region of] Ochrid": Théophylacte, *Lettres*, no. 126.

32. Théophylacte, *Lettres*, no. 45.

33. A. Papadopoulos-Kerameus, *Noctes Petropolitanae*, Saint-Petersburg 1913; repr. Leipzig 1976, pp. 251–52. Compare p. 251, ll. 11–2 (εἰς ἱκάνωσιν ὧν εἶχε τελῶν καὶ βαρῶν ἡ εἰρημένη μητρόπολις) to *Iviron* 2, no. 52, ll. 7–8 (εἰς ἱκάνωσιν τῶν ἀνηκόντων αυτοῖς τελουμένων δημοσίων). Cf. P. Magdalino, Justice and finance in the Byzantine state, ninth to twelfth centuries, in *Law and society in Byzantium, ninth–twelfth centuries*, ed. by A. E. Laiou and D. Simon, Washington DC 1994, pp. 93–115, here p. 109 n. 68.

We should not be misled by our ecclesiastical sources in believing that the measure of Alexios concerned exclusively or mostly monasteries and churches. It is true that these landowners were the preferred target of confiscation throughout Byzantine history.[34] There is, nevertheless, more than sufficient evidence for us to conclude that the Alexian measure was exceptional in this respect. The decree regarding the tax rate was general, there are several cases involving confiscated laymen in the Athonite archives and we have Theophylact's unambiguous statement on the properties of the *archontes*. To this evidence, one may add the important information coming from literary sources which shows that Alexios targeted wealthy laymen as much as he did churches and monasteries. In a speech addressed to the emperor in 1091, the clergyman John of Antioch protests the confiscation of the land of affluent churches but he also speaks of the impoverishment of the rich laymen as a result of Alexios' measures: in the country, the villages, the cities, and Constantinople, "the wealthy were almost all reduced to the rank of the indigents, losing their fortune *(ousia)* either at one go or little by little." Taken in conjunction with the already discussed evidence, this statement could very well be a reference to the *epibole*. John insists on confiscation later urging Alexios to offer compensation for "all that had been seized for illegal reasons, from rich or poor, money or estates, sacred and private."[35]

Whether or not John of Antioch was referring to the *epibole*, what he says in his speech adds to the impression that expropriation was widespread under Alexios. Indeed, confiscation is particularly prominent in the account of Alexios' reign written by the historian John Zonaras. According to Zonaras, Alexios abolished the annual salaries and seized the properties of the aristocracy *(synkletikoi)* because he was lacking money. After a failed conspiracy against him, the same emperor confiscated the properties of the main culprits and also those of many falsely accused Constantinopolitans and aristocrats. Debts were invented and properties were taken from people who owed nothing. Assessments of the estates of all subjects were ordered in the countryside, a possible allusion to *epibole*.[36] In an early 12th-c. speech addressed to Alexios, the imperial official Manuel Straboromanos mentions an instance of extensive confiscation carried out in application of a law *(nomos)* of an unknown nature. Straboromanos says that all the lands of his father had been confiscated but that this had happened to all those caught by the law being responsible for the same thing.[37] The island of Leros, finally, which was used to endow the imperial

34. Cf. K. Smyrlis, The state, the land and private property : confiscating monastic and Church properties in the Palaiologan period, in *Church and society in late Byzantium*, ed. by D. Angelov, Kalamazoo 2009, pp. 58–87, here pp. 69–71, 76–7; Id., Private property and state finances : the emperor's right to donate his subjects' land in the Comnenian period, *BMGS* 33, 2, 2009, pp. 115–32, here p. 127–32.

35. Gautier, Diatribes de Jean l'Oxite (quoted n. 23), pp. 31–3 and 43.

36. Zonaras, pp. 733, 736, 737. Zonaras mentions in connection to the censuses the *hypertima* and *hyperplea* (pp. 737–8), the second of which may refer to land found to be in excess of what the landowner ought to possess: cf. Dölger, *Beiträge* (quoted n. 17), p. 121, l. 20; for a different interpretation: Oikonomidès, *Fiscalité*, pp. 144–5, 191.

37. P. Gautier, Le dossier d'un haut fonctionnaire byzantin d'Alexis Ier Comnène, Manuel Straboromanos, *REB* 23, 1965, pp. 168–204, here p. 183, ll. 31–3: τοῦτο κοινὸν καὶ πρὸς ἑτέρους συνέβη ὅσοις ὑπὸ ταῖς αὐταῖς αἰτίαις ἡ τοῦ νόμου κατέσχε βοήθεια. The reference to a general law excludes, I believe, the solution suggested by Paul Gautier that this was a simple case of disgrace: *ibid.*, pp. 171–2.

foundation of the Pantepoptes and later the *sekreton* of the Myrelaion, most likely came under state control thanks to a confiscation that took place before 1087 as suggested by the vain efforts by a *vestarches* called Matzaros and some others to have their ownership rights over Leros recognized.[38] The measure of the *epibole* and the rather abusive way in which it was carried out should be seen in the wider context of a state trying to acquire land through expropriation. Simply, the *epibole* had the widest application of all other confiscations.

The fate of the confiscated lands is documented only in a few instances. They suggest that concession to third parties was the most common practice. Four estates or lands in Chalkidike taken from three different landowners were given to the *sebastokrator* Isaac soon after their expropriation.[39] Seven estates of Iviron in Chalkidike and the Strymon valley, of approximately 20,000 *modioi* in total, were ceded to the *protoproedros* Constantine Bourtzes.[40] Similarly, the village confiscated from the church of Ochrid before 1090 approximately was donated to an individual or at least Theophylact thought that it would be.[41] Only in one of the known cases, the lands seized before 1112 from Bourion, do we know that they ended up as part of an imperial estate. In one additional case, that of the estate seized before 1110 from a Thessalonian, it is also possible that the lands were still in the possession of the fisc sometime after their confiscation.[42]

The measure was unprecedented in scope if not in nature. The confiscations carried out by Isaac I Komnenos (1057–9), which had apparently also affected both laymen and monasteries, were no doubt much less extensive.[43] There is no trace of them in the Athonite archives. In fact, nothing so massive is to be found in these archives until the great expropriations that hit monastic estates after 1371.[44] But unlike the latter, the Alexian expropriations concerned all landowners, lay and ecclesiastic. The scale seems enormous. A significant part of the estates belonging to great landowners must have been confiscated. From a fiscal point of view this poses a big question. By choosing to confiscate rather than maintain or increase the tax the state forsook a great amount of tax. A priori, this is unthinkable for any state and especially for Byzantium in 1088/89, at a time of financial difficulties. Unthinkable unless the losses are somehow compensated or if the state actually gains financially from the measure. How the state of Alexios may have achieved this depends on what it did with the lands it acquired after the expropriations. As noted, most evidence points to the direction of immediate concession to third parties but a portion of the confiscated lands may have been kept by the state for direct exploitation, as seems to have been done as recently as in the reign of Isaac I.

After half a century of relatively weak or short-lived emperors and financial incoherence, the need to reaffirm imperial authority and restore fiscal rectitude was certainly felt by many in Byzantium, especially in the face of a grave external danger. This made it easier

38. *Patmos* 1, no. 5, ll. 21–6. In 1087, certain estates on the island of Leros were donated by the emperor to the monk Christodoulos, founder of the monastery of Patmos; see below.
39. *Iviron* 2, p. 29.
40. *Iviron* 2, no. 52 and p. 30.
41. See above n. 29.
42. See above nn. 27, 26.
43. Psellos, *Chronographia*, p. 236; Miguel Ataliates, p. 47.
44. On these expropriations see Smyrlis, The state (quoted n. 34), pp. 66 ff.

for Alexios to carry out his program. With the obvious exception of the reactions to the confiscation of church silver, which acquired the character of a dogmatic dispute, the harsh measures of Alexios seem to have met with relatively little resistance.[45] The elite protested, of course. Theophylact of Ochrid and most severely John of Antioch and John Zonaras criticized the fiscal exactions including the confiscations. As with the church treasures, the imperial side used the argument of lack of resources at a time of military emergency to explain the fiscal injustices committed.[46] With regard to the *epibole* in particular, the attitude of the emperor appears remarkably confident. Commenting on the measure in a chrysobull of 1094, Alexios condemns previous fiscal practice as improper implying that the way *epibole* was applied in his reign was the appropriate one.[47] Writing much later, Anna Komnene devotes long passages trying to justify the confiscation of church treasures but does not say a word about land expropriations except with regard to cases of disgrace and punishment.[48]

The concessions to the close relatives of Alexios I

As already stated, the revolution of Alexios consisted in the extensive use of grants of fiscal rights, lands and taxes, to remunerate imperial servants. I shall not discuss here the issue of the origins of this system. It is sufficient to repeat that grants that look more like a way to provide payment for regular services rather than to simply reward loyalty and achievements become more visible from the reign of Alexios although the practice probably already existed in Byzantium. Such were some at least of the often-commented upon concessions to Leo Kephalas and Gregory Pakourianos.[49] Several other known grants fall in the same category, most notably those made to Constantine Bourtzes, already mentioned, and probably also those in favour of the *kouropalates* Symbatios Pakourianos.[50] While the concession of lands to military and civil officials as payment for the performance of service seems fairly straightforward, it is less so when it comes to the emperor's close relatives who also received grants from Alexios. In fact, there are more documented cases of grants to imperial relatives, especially Alexios' brothers and brothers-in-law, than there are for non-relatives. These concessions appear to have been vast in scale.

45. On the dispute see Glabinas, *Ἔρις* (quoted n. 7), p. 54 ff.

46. Gautier, Diatribes de Jean l'Oxite (quoted n. 23), p. 41, ll. 12–6. See also below on Anna Komnene.

47. *Lavra* 1, no. 52, ll. 7–9.

48. *Annae Comnenae Alexias*, pp. 143–6, 171–3.

49. Oikonomidès, *Fiscalité*, pp. 186–95, 219–20; see also Bartusis, *Land and privilege* (quoted n. 4), pp. 125–32, 139–41.

50. *Iviron* 2, p. 152. Our documentation preserves additional cases of Comnenian dignitaries possessing lands in Macedonia which may have been conceded to them for the same purpose; see, for example, the *kouropalates* Constantine Opos, whose lands near the lake of Achinos bordered in 1095 recently confiscated properties: *Esphigménou*, no. 5, ll. 23–5 (cf. n. 25 above); and the *proedros* John Melidones, a "man" of Caesar Nikephoros Melissenos in 1085, who had acquired properties near Thessalonike not very long before 1104 (*Iviron* 2, nos. 43, ll. 14, 59; 52, ll. 321–4). Melidones may have received these lands from the emperor or from Melissenos, as in the case of Samuel Bourtzes who was given a property by the caesar before 1104, see below n. 58.

The concessions clearly began immediately after the accession of Alexios in 1081, with the granting of lands and other fiscal rights.[51] We are told that Nikephoros Melissenos, brother-in-law and essential ally of Alexios in his early reign, was made caesar and "given the city of Thessalonike."[52] Apart from administrative authority, this concession certainly included important revenues as well, which could be obtained thanks to the right to enjoy taxes and to collect the products from imperial estates in the region. Melissenos also acquired lands in the region either in 1081 or subsequently as seen in the later sources discussed below. Soon before 1084, Alexios granted to his brother Adrian all the rights of the state in the peninsula of Kassandra, including the right to collect the taxes burdening private properties.[53] In 1085, the *megas doux*, most likely another close relative of the emperor, apparently held properties near Hierissos in southeastern Chalkidike.[54] The case of Anna Dalassene, the mother of Alexios and empress until about 1096, is somewhat different from all others in this period. Before 1087, Anna came to control the *sekreton* of Myrelaion, a long established semi-independent state organism possessing numerous estates in different areas of the empire, including the island of Leros.[55] From the late 1080s, our information on this type of grants increases significantly. In this period, we see John Doukas, brother-in-law of Alexios, possessing estates in the Strymon region and possibly Chalkidike.[56] Nikephoros Melissenos held estates in western Chalkidike and apparently also within the territory of the diocese of Ochrid.[57] We also know that Melissenos donated to Samuel Bourtzes a piece of land taken from an imperial estate *(episkepsis)* in Kalamaria, a property that may have been ceded to him.[58] *Sebastokrator* Isaac Komnenos, the emperor's eldest brother and second emperor, appears to have been the most generously endowed at least in the regions where the Athonites had properties: he held estates near Thessalonike, in western, central and southeastern Chalkidike as well as in Kassandra. In all of the known cases, the properties had been recently confiscated from

51. These concessions have been discussed often; see in particular M. Hendy, *Studies in the Byzantine monetary economy, c. 300–1450*, Cambridge 1985, pp. 85–90; Id., Byzantium, 1081–1204 : the economy revisited, twenty years on, in Id., *The economy, fiscal administration and coinage of Byzantium*, Northampton, 1989, no. III, pp. 1–48, here pp. 27–34; P. Magdalino, *The empire of Manuel I Komnenos, 1143–1180*, Cambridge 1993, pp. 162–9; Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 222; Bartusis, *Land and privilege* (quoted n. 4), pp. 132–9, 147–51, 165–70.

52. Zonaras, pp. 731–3; *Annae Comnenae Alexias*, p. 76.

53. *Lavra* 1, no. 46. The rights of the fisc in Kassandra most likely also included lands which the men of Adrian were apparently trying to expand by disputing the property rights of other local landowners: *ibid.*, ll. 32–9.

54. *Xèropotamou*, no. 7.

55. *Patmos* 1, nos. 5, 47; *Patmos* 2, no. 52. On the known properties of the Myrelaion in the 10th and 11th c., see K. Smyrlis, *La fortune des grands monastères byzantins, fin du xe – milieu du xive siècle*, Paris 2006, p. 127 n. 240.

56. *Iviron* 2, no. 45 (1090–1094), l. 23–24, no. 52 (1104), ll. 521–2, 531: village of Preklista in the region of Ezoba administered by a local intendant; no. 52, ll. 32–4, 39–41, 60–4, cf. p. 222: property either in Chalkidike or the Strymon valley.

57. *Iviron* 2, no. 52, ll. 104–5, 116, 130–3: Chliaropotamos, an estate acquired by Constantine Bourtzes from Iviron but seized by Melissenos (see also below n. 71); ll. 242, 247: estate of Hagia Marina; Théophylacte, *Lettres*, no. 9 (1088–1104).

58. *Docheiariou*, no. 4, ll. 9–11; cf. *ibid.*, pp. 76–7 and Oikonomides, The role of the Byzantine state (quoted n. 2), p. 1040. On the status of this estate, see also below.

private landowners. Isaac also had the right to collect taxes in the region of Thessalonike.[59] The practice of large grants to imperial relatives continued in the next generation of the Komnenoi. Anna Komnene, daughter of Alexios, seems to have succeeded her grandmother Anna Dalassene in the control of the island of Leros if not of the entire *sekreton* of Myrelaion.[60] The husband of Anna, Nikephoros Bryennios, appears to have held properties in western Chalkidike.[61] Most of the 30 estates or villages situated around the delta of the Maritsa, in Thrace, dedicated to the monastery of Kosmosoteira by the *sebastokrator* Isaac, son of Alexios, had been apparently given to him by his father.[62]

As with the case of the *epibole*, our evidence on these grants essentially comes from documents kept in the archives of Mt. Athos monasteries. The documents dating from the reign of Alexios are almost exclusively concerned with the regions of Chalkidike and the Strymon valley. Given that the references to the imperial relatives' properties are random—they are usually mentioned as neighbours of the monasteries' estates—we can be certain that their lands in Chalkidike and the Strymon valley were much more extensive than what we see through the Athonite lens. Moreover, there is no reason to think that their properties were primarily concentrated in Macedonia. Undoubtedly their holdings in the other fertile regions of the empire, Thrace, Bulgaria, Greece, and the islands, were also quite significant.[63] These extensive properties were managed thanks to a numerous personnel, in particular regional and local managers *(logariastai* and *pronoetai)*, as in the case of the far-flung properties of the monastery of Pantokrator a few decades later.[64]

Apart from the enjoyment of lands, which must have been tax exempt, and the right to collect taxes from private properties, these people also exercised a degree of state authority in their lands. There are a couple of cases in which they resolved disputes regarding their properties in person or through their intendants and trusted men.[65] More importantly, the *sebastokrator* Isaac seems to have had at his disposal a mechanism that replaced that of the fisc also with regard to the essential task of measurement of lands. Consecutive *logariastai* working for Isaac in Chalkidike confiscated lands of Iviron in application of

59. Estate in Kassandra: *Xénophon*, no. 2 (1089). Estates in western and central Chalkidike: *Esphigménou*, no. 5 (1095); *Iviron* 2, nos. 45, ll. 1, 7, 52, 82; 52, ll. 247–8, 407–10, 415, 450, 455–7. Estates near Hierissos: *ibid.*, no. 50 (1101). Estates near Thessalonike: *Lavra* 1, no. 51 (1092), ll. 14–5. Taxes: *ibid.*, ll. 17–8. On the properties ceded to Isaac, see also Bartusis, *Land and privilege* (quoted n. 4), pp. 147–9.

60. *Patmos* 2, no. 55 (late 11th – early 12th c.) and pp. 86–8. Anna's wealth was confiscated after the failed conspiracy against her brother John II in 1119; according to Niketas Choniates the properties were later restored: *Historia*, p. 11.

61. *Docheiariou*, no. 3 (1112), ll. 42, 48; the document simply refers to the properties of the "caesar," cf. p. 64.

62. L. Petit, Typikon du monastère de la Kosmosotira près d'Aenos (1152), *IRAIK* 13, 1908, pp. 17–77, here pp. 52–3. See also N. Oikonomidès, Liens de vassalité dans un apanage byzantin du xiie siècle, in *Ἀετός : studies in honour of Cyril Mango*, ed. by I. Sevčenko and I. Hutter, Leipzig 1998, pp. 257–63, here pp. 260–63; repr. in Id., *Social and economic life in Byzantium*, ed. E. Zachariadou, Aldershot – Burlington VT 2004, no. XX.

63. This is already noted in Bartusis, *Land and privilege* (quoted n. 4), p. 149.

64. Smyrlis, *La fortune* (quoted n. 55), pp. 70–2.

65. The *sebastokrator* Isaac was asked to resolve an uncertainty regarding the limits of an estate of his neighbouring lands of Iviron: *Iviron* 2, no. 45 (1090–4), l. 82. A man working for Anna Komnene settled a dispute between her *paroikoi* and the monastery of Patmos: see above n. 60.

the *epibole* and attached them to the estates of the *sebastokrator*; they also established the limits of the estates of the monastery.[66] It is not clear whether the caesar Nikephoros Melissenos and the *megas doux* John Doukas disposed of the same authority in the lands given to them. It is noteworthy, nevertheless, that a *pronoetes* of John Doukas in the region of Ezoba forbade entry into his employer's lands to an assessor of the fisc who was setting the limits of a neighbouring estate. This suggests that at least *de facto* the estates of the *megas doux* were off limits for the fisc.[67] In fact, what we see happening in the estates of these people resembles what we know about the lands of the *sekreton* of the Myrelaion that was under the control of Anna Dalassene. The mother of the emperor directed both the numerous administrative personnel of the Myrelaion in the capital as well as the people who monitored its lands and revenues in the provinces apparently without any reference to the central fiscal authorities.[68]

Whether or not managed independently from the fisc, these properties remained under the authority of Alexios. This is seen in cases of conflict between the imperial relatives and private parties. The emperor sent a high imperial servant to resolve the disputes between Adrian Komnenos and local landowners regarding properties in Kassandra.[69] Alexios also warned the *pronoetai* of the *sebastokrator* Isaac not to exact abusive dues from tax payers.[70] The emperor finally intervened or was expected to do so in the case of Nikephoros Melissenos and John Doukas who had seized estates in Chalkidike or the Strymon upon which they had no rights.[71]

It is not clear if and under what conditions these people could dispose of the properties granted to them. Could they alienate them and what happened when they died or retired from office? The evidence seems contradictory. On the one hand, we know that in 1101, the *sebastokrator* Isaac restored an estate that had been confiscated and attached to his properties back to its original owner Iviron in the same way the emperor would have done.[72] Many years later, in 1152, another *sebastokrator* Isaac, the son of Alexios, bequeathed his numerous estates, most of them given to him by his father, to the monastery of Kosmosoteira he had founded in Thrace.[73] It is worth noting here that Gregory Pakourianos had full ownership rights on his extensive properties, most originating in imperial donations, which he dedicated to his monastery.[74] On the other hand, when in the late 11th c. Nikephoros Melissenos donated to Samuel Bourtzes a piece of land taken from an imperial estate, in a case we have already encountered, the emperor's confirmation was sought. Was this because the *episkepsis* had not been granted to him or was it always necessary to obtain imperial confirmation? In addition, when in 1087 the monk Christodoulos of Patmos requested some properties of the *sekreton* of Myrelaion,

66. *Iviron* 2, no. 50 (1101), ll. 67–72.
67. *Iviron* 2, no. 45 (1090–4), ll. 23–4.
68. *Patmos* 1, nos. 5, 47; *Patmos* 2, nos. 52, 53.
69. See above n. 53.
70. *Lavra* 1, no. 51 (1092); cf. the remarks of Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 243.
71. *Iviron* 2, no. 52 (1104), ll. 32–4, 39–44, 60–4; 104–5, 116, 130–3.
72. *Iviron* 2, no. 50, l. 70.
73. Isaac had in fact already alienated some other properties and had turned down an offer to sell an estate to the monastery of Pantokrator finding the price too low: Petit, Kosmosotira (quoted n. 62), pp. 52–3, 68–9.
74. *Typikon de Grégoire Pakourianos*, pp. 35–41. Cf. Oikonomidès, *Fiscalité*, pp. 190–1, 220–1.

controlled by Anna Dalassene, it was Alexios who granted the lands to the monastery whereas his mother simply consented to the donation. The alienation of the properties of the Myrelaion was then registered by certain central fiscal bureaux.[75] It is also interesting that the estates awarded to the *sebastokrator* Isaac and the caesar Nikephoros Melissenos, both of quasi-imperial rank, are called *despotika* in contemporary sources.[76] This could be taken to mean that the properties were considered to have imperial or public status while in the possession of the individuals. These estates would thus appear to have been attached to an office rather than to a person and would, therefore, be reclaimed by the state at the death or retirement of the holder in order to endow a new beneficiary. This at least seems to have happened with the island of Leros, or indeed the Myrelaion, before the end of the 11th c. It is worth noting here that John Zonaras in his final assessment of Alexios and while criticizing the emperor's favouritism towards his relatives and servants only speaks of the conferral of public revenues *(demosia chremata*, *choregiai)*, not of lands. As the large scale concession of estates to imperial relatives is not in doubt, I take this statement to mean that contemporaries, Zonaras at least, thought that the grants concerned not the ownership but the usufruct of the state lands awarded.[77] There is no easy solution here. The contradictions we see may well be a reflection of the fact that the system was new and still evolving and that things were not clear even to contemporaries. In any case, logic argues against the idea of full ownership since these were concessions predicated on the appointment to imperial office, that is, they were not pure donations. Moreover, a practice of permanently alienating vast properties could not have lasted very long as it would have quickly depleted state resources.[78]

Beyond matters related to the lands or fiscal rights granted to them, there is evidence suggesting that these people possessed much broader authority. This was an authority that was not based on the specific governmental positions they occupied but that was of a general nature stemming from the fact that they partook in the imperial office. A document of 1085 informs us that, following an appeal, Nikephoros Melissenos heard the property dispute that opposed the bishop of Ezoba to Iviron and that he later sent his trusted men to carry out a local inspection. The document contains no reference to any imperial function by virtue of which Melissenos was competent to judge the affair other than his imperial status: he is called "our *despotes* the caesar" or simply "our *despotes*."[79]

The information regarding the *megas doux* John Doukas is more perplexing. In 1092, Theophylact of Ochrid sent him a letter requesting the donation of a village that at the

75. *Patmos* 1, no. 5; cf. nos. 46, 47. It is noteworthy that in two documents Anna Dalassene says that she is conceding to Christodoulos the properties' use or revenues, which are distinguished from the ownership donated by Alexios: *ibid.*, no. 47, ll. 5, 11; *Patmos* 2, no. 52, ll. 22–3. The evidence regarding the estates of Leros should nuance the stipulations of the chrysobull, quoted by Anna Komnene, by which Alexios entrusted the government of the state to his mother awarding her the right to donate immovables: *Annae Comnenae Alexias*, p. 102.

76. *Iviron* 2, pp. 195–6; Théophylacte, *Lettres*, no. 9.

77. Zonaras, p. 767. M. Hendy understands here that the imperial relatives were mainly awarded tax revenues and not land: The economy revisited (quoted n. 51), pp. 31–2.

78. Cf. on this point Magdalino, *The empire of Manuel I* (quoted n. 51), pp. 163–4, 168–9; Oikonomidès, *Fiscalité*, pp. 220–1.

79. *Iviron* 2, no. 43, ll. 6, 10, 13.

time was apparently held by an imperial official.[80] Moreover, the *typikon* of the monastery of Evergetis, near Constantinople, informs us that, sometime in the late 11th or early 12th c., John Doukas awarded to the monks tax exemption for dependent peasants settled in certain estates of theirs.[81] Our information is succinct or ambiguous making it hard to decide whether John Doukas acted entirely on his own authority. Given the significance of the concession of fiscal resources for state finances, it is safer to assume that some sort of central control was exercised even in the case of the highest ranking relatives. The already mentioned chrysobull by which Alexios entrusted the government to Anna Dalassene implies that the donation of immovables and exemptions were reserved for the emperor and his mother alone. In fact, the evidence regarding Leros suggests that Anna's sovereignty may have not been equal to her son's in this respect.[82]

The motives for the concessions

In fact there are two questions here: why did Alexios give so much to these people and why was it usually lands that he gave? According to the view that dominated Byzantine studies for a long time and whose impact is not yet fully dispelled, the late 11th century and the introduction of the *pronoia* by the Komnenoi signalled the triumph of the land-hungry aristocracy over the centralized state at the end of a protracted struggle.[83] In the more recent scholarship there seems to be a consensus that Alexios distributed the lands so as to secure the loyalty of his extended family and some other associated families.[84] There is no doubt that Alexios' changes in government were politically motivated. Reserving most of the high offices for the imperial relatives, all of whom were at the same time entrusted with some important position, was a move that served to solidify the regime. This, however, should not obscure the fact that Alexios' reforms also had to be practical. Given their scope and their significance for the strength of the empire, these reforms had to make sense in military and fiscal terms. This includes not only entrusting the highest offices to the imperial relatives but also concessions awarded to them. With this in mind, the grants appear too large to be explained as simple gifts made in exchange for political support. It is inconceivable that a state that had recently lost at least half of its resources and was in the midst of a life threatening crisis would give away imperial estates or, even more so, that it would confiscate tax-producing lands on a large scale only in order to secure the political support of certain people.

80. Théophylacte, *Lettres*, no. 17.

81. P. Gautier, Le typikon de la Théotokos Évergétis, *REB* 40, 1982, pp. 5–101, here p. 93.

82. Above n. 75.

83. G. Ostrogorskij, *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles 1954, pp. 13–4; cf. J. Haldon, The army and the economy : the allocation and redistribution of surplus wealth in the Byzantine state, *Mediterranean historical review* 72, 1992, pp. 133–53, here pp. 135–9; repr. in Id., *State, army and society in Byzantium : approaches to military, social and administrative history, 6th-12th centuries*, Aldershot 1995, no. VI.

84. For example Magdalino, *The empire of Manuel I* (quoted n. 51), pp. 181–2; Bartusis, *Land and privilege* (quoted n. 4), p. 150.

The large grants to the imperial relatives were not simply gifts but accompanied the offices entrusted to them.[85] The concessions certainly secured them a lifestyle appropriate to their high status, allowing them to maintain palaces as Zonaras complained, but were above all necessary in order to cover the expenses related to their functions.[86] What these expenses were exactly is not easy to tell. For sure, these high officials required subordinates to help them fulfil their administrative responsibilities. We have already seen the trusted men of Nikephoros Melissenos, active in the Strymon region. The *sebastos* John Komnenos, nephew of Alexios, *doux* of Dyrrachion in 1092 and on duty in Larissa in 1103, who certainly enjoyed some sort of concession, was ordered by Alexios twice, in 1101 and 1103, to travel to Macedonia to carry out assessor duties in missions that obviously involved several men.[87] But these may have been the least important of these officials' duties. I think it is best to associate these grants to the salaries paid to *strategoi* of the themes as known from an earlier period, though obviously in the case of the *sebastokrator* and the caesar the scale was larger. These salaries have been described as being in essence budgets dedicated to a function, remunerating of course the *strategos* but also covering many expenses related to the exercise of his duties, including the payment of several subordinates.[88] The account of Alexios' reign by his daughter Anna lends support to this idea. In the *Alexias*, the close relatives appear very often as military commanders, leading contingents in battle and gathering troops for the emperor.[89] Even more interesting is that on several occasions the reunion of these people is roughly equivalent to the gathering of the army for campaign.[90] In other words, it seems that when they went on campaign these relatives brought with them military contingents of some size.[91]

One of the conclusions the above impose is that the grants to the imperial relatives, while on occasion enormous, were not very different in nature from those awarded to the other non-Comnenian officials and dignitaries. Another point that needs to be made here is that since all major titles and positions, whether awarded to imperial relatives or to others, were accompanied by land grants of appropriate size the global extent of the

85. Cf. Hendy, The economy revisited (quoted n. 51), p. 31; Oikonomides, The role of the Byzantine state (quoted n. 2), pp. 1040–1; Bartusis, *Land and privilege* (quoted n. 4), p. 147.

86. Zonaras, p. 767.

87. *Iviron* 2, no. 52, p. 224. In 1103 two subordinates of John Komnenos surrendered to Iviron the village of Radolibos in the Pangaion region: *ibid.*, no. 51.

88. N. Oikonomides, Title and income at the Byzantine court, in *Byzantine court culture from 829 to 1204*, ed. by H. Maguire, Washington DC 1997, pp. 199–215, here pp. 203–5; repr. in Id., *Social and economic life* (quoted n. 62), no. XVII; Id., The role of the Byzantine state (quoted n. 2), p. 1012.

89. For example, *Annae Comnenae Alexias*, pp. 211, 242, 254; cf. also p. 286, where the relatives are the military advisors of the emperor.

90. *Ibid.*, p. 240: all the army of Constantinople, made of Alexios' relatives, goes to join the emperor; p. 242: Alexios leaves the city to meet the Petchenegs with 500 Flemish mercenaries and his relatives; pp. 267–8: the emperor leaves Constantinople to go on campaign waiting on his way for his relatives to join him; p. 384: Alexios leaves Constantinople to meet Bohemund with a few men and his relatives; p. 464: the emperor goes to meet the Turks with his soldiers and his relatives.

91. This is expressly stated once regarding the formation in 1108 of a contingent including many of those serving *(exyperetoumenoi)* the sons of Alexios I and Nikephoros Bryennios: *ibid.*, p. 403. Cf. the suggestion of Oikonomides that the grants to Pakourianos also covered the needs of his military companions: The role of the Byzantine state (quoted n. 2), p. 1041; Pakourianos also erected castles in the estates conceded to him: Harvey, Financial crisis (quoted n. 3), p. 170.

grants must have been much greater than what we can see in the Athonite documents and the scattered additional evidence. If somebody like the *protoproedros* Constantine Bourtzes was given 20,000 *modioi*, it is logical to assume that those bearing superior titles were given greater concessions.[92] Having started as soon as Alexios gained the throne the concessions probably only became systematic and expanded dramatically after 1088/89, thanks to the lands acquired through confiscation. Notwithstanding the foregoing stress on the importance of the concessions and the fact that they transformed imperial finances by replacing many salaries, it must be underlined that taxation remained by far the most important tool of the state. Indeed, the intensification of taxation appears to have been the major concern of Alexios and his fisc and to have greatly increased the tax burden of the population, including the elite, hence the grave complaints of the contemporaries regarding repeated censuses, new taxes, and the abuses or oppression by fiscal officials.[93]

Let us now consider the second question stated above regarding the reasons that led Alexios to use land grants rather than salaries in order to finance the upper echelons of his administration. The most developed theory regarding the concessions of lands including those made under the *pronoia* system has been proposed by Oikonomides who has suggested that allowing direct collection of revenue at the place of production was advantageous both for the grant beneficiary and the economy at large. It was preferable for the former because he could organize the collection of peasant dues, in cash or in kind, in the way that was most opportune financially for his household; the beneficiary could also use the income as soon as it was produced without waiting for the payment of the salary. According to the same theory, this system was also good for the economy because, in a context of shortage of gold metal, it meant greater liquidity in comparison to the older system where money obtained from taxation and destined for payments had to be withdrawn from circulation for considerable periods.[94] With regard to the advantages to the beneficiary, in the absence of any figures, it is hard to know whether the new system represented an improvement for the beneficiary who, it should be noted, had to assume the management and tax-collection expenses. If it was so indeed, this would have been observed by contemporaries thus creating a preference for land rather than salary among officials. As for the economy at large, the suggestion that the state was trying to make more cash available for private transactions rests upon an uncertain numismatic argument and, most crucially, implies an understanding of economic matters that seems too advanced for the Byzantine fisc.

More recently, Mark Bartusis has suggested that it was the bankruptcy of the state in the 1080s and the ensuing lack of money that forced Alexios to turn to land grants. Since he lacked the cash to pay salaries to his relatives and associates Alexios used lands

92. In the Synod of Blachernai, listing the 47 lay dignitaries who participated, the *protoproedroi* are listed in the positions 29 to 35, beneath the *sebastoi*, *protonobelissimoi*, *nobelissimoi*, *protokouropalatai*, and the *kouropalatai*: P. Gautier, Le synode des Blachernes (fin 1094) : étude prosopographique, *REB* 29, 1971, pp. 213–84, here pp. 217–8.

93. Harvey, The land and the taxation (quoted n. 28); Id., Financial crisis (quoted n. 3), esp. pp. 182–4. On the continued importance of taxation in spite of the changes in the remuneration of state servants under Alexios, see Oikonomides, Title and income (quoted n. 88), pp. 213–4.

94. Oikonomides, Title and income (quoted n. 88), 214–5; Id., *Fiscalité*, pp. 218–9.

that he obtained through confiscation.[95] Although I think this is right, this proposal does not explain why the state chose to seize tax-producing properties to then give them away.

An idea that needs to be examined here regards the possibility that the reform was a reaction to medium-term circulation issues. The catastrophic devaluation of the gold coin and the general political instability, which were particularly acute in the 1070s and 1080s, probably led many to hoard their money thus leading to a scarcity of cash that in turn made it harder for the fisc to collect taxes.[96] The state, according to this theory, was therefore forced to revert to land concessions in order to pay its servants. Some of the evidence discussed above, however, seems to oppose this idea. Alexios made grants to his brothers Adrian and Isaac that consisted in the right to tax private properties something which suggests that taxation remained a reliable source of income. Most importantly, cash and taxation remained of paramount significance for the state whose main effort was to increase tax revenue both before and after the monetary reform of 1092. Although the concessions must have had a significant impact on the structure of the annual budget, the state continued to pay salaries on a vast scale.

I think that in trying to find the solution it is crucial to take into consideration that, apparently, most of the lands conceded had been confiscated for that purpose. The use of lands coming from pre-existing imperial estates to endow officials was probably limited. Confiscation represented a huge gain for the fisc. Leaving aside the possibility of selling the lands, the expropriation of private estates meant that the state acquired the rights to the totality of the agricultural surplus whereas previously it could only claim a part of it through taxation. At least in principle, the state could choose to keep the lands and turn them into imperial estates for direct exploitation. That it rarely did so could have something to do with the desires of the close relatives of Alexios, who may have preferred lands over salaries. But most probably the deciding factor in choosing to cede these lands to officials was efficiency. It would be extremely burdensome for the fisc to ensure the management of countless estates scattered throughout the empire. It made more sense to assign the management of these estates to different private individuals.

In the case of the brothers and brothers-in-law of Alexios, who were the major recipients of these concessions, their households came to resemble the *euage sekreta* of the earlier part of the 11th c., which managed lands assigned to them by the emperors. There is not a great difference between the handing over to a favoured individual of the running and revenues of an *euages sekreton* and the creation of a new wealthy household under the control of a close imperial relative. Both the *euage sekreta* and the *oikoi* of the Komnenoi, which housed archives including their property documents, were situated in Constantinople and could always be accessed by the imperial administration.

95. Bartusis, *Land and privilege* (quoted n. 4), p. 132; cf. p. 95, on the reasons that pushed Manuel I to use *pronoiai* on a large scale.

96. This possibility has been suggested to me by Cécile Morrisson.

Conclusion

The severe external threat and the bankruptcy of the state pushed Alexios I to take drastic measures in order to increase fiscal assets with which to finance the defence effort. Taxation was greatly intensified. The state also resorted to frequent confiscations of private lands a practice that reached a peak in 1088/89 thanks to the measure of the *epibole* and continued at a high intensity in the subsequent two decades. Although dressed in the garb of fiscal order, the census and expropriations of 1088/89 and later were essentially abusive. In essence, the measure was nothing else but the planned confiscation of vast properties throughout the empire. The target was the estates belonging to more or less wealthy landowners. In spite of the monastic and ecclesiastic bias of our sources, there can be little doubt that the measure affected laymen as much as it did monasteries and churches. The application of the *epibole* was certainly not uniform: many exceptions from the rule were conceded to institutions and most probably to individuals as well. Few could have been as successful as Lavra in protecting their properties. Although we cannot know the precise extent of the confiscated lands, the evidence from southeastern Macedonia suggests that the scale was enormous. The properties of the wealthy, or at least of the great majority of them, were reduced significantly. The relative size of state or state-controlled lands, on the contrary, grew. This then appears as a reversal of the tendency of great private landowners to expand their properties. A significant portion of the gains that the 10th-century land legislation and its later reiterations had failed to prevent was cancelled.

The confiscations were clearly Alexios' response to the need to endow certain people with lands. As soon as the young Komnenos gained the throne, he started making concessions of taxes and lands to close relatives and other high officials. The land concessions apparently expanded to become systematic after 1088/89 when, as a result of the *epibole*, the state came to possess vast properties. Confiscation only makes sense if the state could somehow exploit the lands acquired. In this case, given the scale of the measure, this could only be achieved by entrusting the management of the scattered properties to private individuals. In the case of the close relatives of the emperor who were given vast lands, this system essentially reproduced the already established model of the *euage sekreta*. The grants were not simply gifts made to secure the loyalty of the beneficiaries, but were primarily payments to ensure the performance of the administrative and military functions entrusted to the officials concerned. The lands could occasionally be alienated to third parties by the beneficiaries, notably in the case of the endowment of monasteries, but most of them probably remained permanently under imperial control. This was a vast program of confiscation of private assets which were used to finance a section of the imperial administration. Far from marking the defeat of the centralized state by the powerful the reign of Alexios in fact marked its triumph.

New York University

REVISITER LE XI[e] SIÈCLE QUARANTE ANS APRÈS : EXPANSION ET CRISE

par Cécile Morrisson

À Byzance, [...] *il n'y a d'économie que monétaire*
P. Lemerle*

Les organisateurs du colloque et éditeurs m'avaient confié la tâche de faire « le point sur l'historiographie des questions monétaires et économiques » depuis 1973. C'était déjà le souhait en 2004 de l'un des rapporteurs chargés par Cambridge University Press d'évaluer le projet de *textbook* sur la *Byzantine economy* que nous leur avions soumis, Angeliki Laiou et moi : « What would appear to be lacking however, is a general introductory chapter taking students through the 19th and 20th century historiography of the subject, which might be of considerable use, although such things are never fun to write ». Sans remonter aux travaux du xix[e] ou du début du xx[e] siècle, ni couvrir l'ensemble de l'histoire économique de Byzance, il est utile de combler cette lacune en se bornant au cadre plus étroit du xi[e] siècle, entendu dans les limites larges que lui donnait Paul Lemerle, entre la mort de Basile II et celle d'Alexis I[er] Comnène (1025-1118). À ce propos, je ne peux que rappeler avec reconnaissance ma dette envers Paul Lemerle qui m'orienta vers la numismatique en me confiant en 1962 au meilleur des maîtres, Philip Grierson[1]. Lemerle sut percevoir l'importance des facteurs économiques dans l'histoire du xi[e] siècle comme le montre la conclusion de ses *Cinq études sur le xi[e] siècle* et accessoirement, le fait qu'il ait choisi d'ouvrir par deux études économiques le volume 6 de *Travaux et mémoires* issu du colloque de 1973 dont nous avons célébré le quarantième anniversaire. Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'il avait alors renouvelé la perception de ce siècle clé et donné une impulsion décisive à la recherche qui suivit, en France comme à l'étranger.

* Co-rapport sur Ville et campagne à Byzance, *XII[e] congrès international d'études byzantines, Ochride, 10-16 septembre 1961*, Beograd 1963, t. 1, p. 281.

1. C. Morrisson, Philip Grierson (15 November 1910-15 January 2006), *DOP* 60, 2006, p. 2-12.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xi[e] siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 611-625.

1. L'économie du xIe siècle dans l'historiographie des quarante dernières années

L'état de la question avant 1973 peut être résumé ainsi à la lecture d'Ostrogorsky (1952) : la mort de Basile II signe « le commencement de la désagrégation », marquée par la rivalité de la noblesse civile de la capitale et de la noblesse des fonctionnaires avec la noblesse militaire des provinces, la désagrégation de la petite propriété, absorbée par les grands domaines, la hausse des charges financières, la dilapidation ultérieure du trésor de Basile II, l'affaiblissement de l'armée[2]. Le tableau est tributaire des récits des historiens, d'une lecture pessimiste des documents d'archives et en partie de la modélisation de Carl Neumann. La démonstration apportée en 1954 par Grierson d'une dévaluation monétaire commencée dès Michel IV (1034-1041) – soit plus de quarante ans avant celle de Michel VII que citent les textes – n'avait évidemment pas pu être prise en compte et ajoutée à ce sombre catalogue. Au congrès d'Oxford en 1966, Charanis évoque la possibilité d'une croissance démographique dans les Balkans qui aurait duré jusqu'au xIIe siècle[3], mais Svoronos insiste au contraire sur une diminution de la population rurale dès le xe siècle dont les causes seraient des événements climatiques et surtout le développement de la grande propriété qui auraient entraîné un déclin de la production agricole. Il reconnaît toutefois une certaine croissance urbaine et le « développement connu du commerce » jusqu'au milieu du siècle avant la crise financière, la pression des Turcs ou des Petchénègues, les révoltes balkaniques des années 1060-1090, puis la stagnation et le blocage liés au conservatisme aristocratique des Comnènes[4]. En 1973 Svoronos ignore ou ne mentionne pas les études novatrices, voire révolutionnaires, de Michael Hendy, son *Coinage and money* de 1969 et son article de 1970. Le jeune savant britannique, alors âgé de 27 ans, y démontrait que le monnayage des Comnènes, stabilisé par Alexis Ier, n'était pas le chaos qu'on croyait[5] et que le xIIe siècle, avec son urbanisation

2. G. Ostrogorsky, *Histoire de l'État byzantin*, Paris 1956 (trad. par J. Gouillard de la 2e éd. allemande revue de 1952). Pour le détail de son analyse, cf. Id., *Pour l'histoire de la féodalité byzantine*, Bruxelles 1954 et La commune rurale byzantine, *Byz.* 32, 1962, p. 139-166 ainsi que *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine*, Bruxelles 1956.

3. P. Charanis, Observations on the demography of the Byzantine Empire, *Thirteenth international congress of Byzantine studies. Main papers. 14*, Oxford 1966, p. 456-461 (repr. dans *Studies on the demography of the Byzantine Empire*, London 1972, art. I).

4. N. Svoronos, Société et organisation intérieure dans l'empire byzantin au xIe s. : les principaux problèmes, dans *Proceedings of the XIIIth international congress of Byzantine studies, Oxford, 5-10 September 1966*, London 1967, p. 373-389 aux p. 384-389.

5. *Pace* Svoronos, qui, dans sa remarquable étude du cadastre de Thèbes (N. Svoronos, Recherches sur le cadastre byzantin et la fiscalité aux xIe et xIIe siècles : le cadastre de Thèbes, *BCH* 83, 1959, p. 1-145), ne peut que s'appuyer (p. 100 et n. 5) sur la diversité des alliages mentionnés par Wroth dans son catalogue des monnaies byzantines du British Museum (1908) : « en or et électron […], en électron […], en billon (bas argent ou bronze argenté) […] », pour se demander ensuite (p. 104) : « étant donné les nombreux types de nomismata de bas aloi émis par Alexis Ier, […] si les monnaies à base d'or et de bon poids n'avaient pas dans l'Empire un cours limité, étant réservées aux payements extérieurs, et si le numéraire en nomismata vraiment en circulation ne consistait pas justement dans ces monnaies de bas aloi, dont la valeur intrinsèque ne pouvait pas atteindre un niveau élevé. » Sur la base des mêmes informations de Wroth, R. S. Lopez ne pouvait faire autrement que de déclarer en 1951 : « We have specimens of seven different types of the nomisma struck by Alexius I, and of thirteen struck by Manuel. Presumably all of them were intended to pass as good bezants, but most

croissante, représentait « l'apogée du développement commercial byzantin »[6]. Il fut l'un des premiers auteurs à introduire la documentation archéologique (numismatique comprise) dans le débat[7]. En précurseur cependant, dès 1968, Aleksander Každan avait bien vu – comme Sjuzjumov – que « les villes byzantines sont en plein essor au XIe comme au XIIe siècle » et que « l'on assiste à un développement particulier de l'artisanat provincial [...] La masse monétaire en circulation augmente, le niveau de vie de l'artisan citadin s'améliore mais aussi celui des paysans » (pas de famine catastrophique aux Xe-XIe siècles) et la population paysanne semble avoir connu un accroissement[8].

La table ronde internationale de 1973, publiée en 1976 dans le tome 6 de *Travaux et mémoires*, avait été le couronnement des deux années de séminaire du Collège de France consacré au XIe siècle[9]. Svoronos y nuança quelque peu son interprétation de 1966 en déclarant : « s'il est vrai que l'Empire, qui continue de se ranger parmi les plus grandes puissances, parvient à maintenir un rythme satisfaisant de son économie jusqu'au milieu du XIe siècle, il n'est pas moins vrai que dès ce moment il dénote les signes d'une crise économique profonde qui l'engagera dans la récession. »[10] D'autres participants apportaient leur pierre à la description des atouts et des réalisations de l'économie et de la société de l'époque : Michel Balard analysait l'activité commerciale des Amalfitains[11], André Guillou éclairait l'importance de la « soie du katépanat d'Italie », un exposé qui avait nourri également son article au titre plus explicite « Production and profits in the Byzantine province of Italy (tenth to eleventh centuries) : an expanding society » paru dans les *DOP* en 1974, et dans lequel il soulignait le nombre de nouvelles fondations, l'extension des centres urbains existants et d'autres signes d'une relative prospérité[12]. Parmi les changements sociétaux, Hélène Ahrweiler, tout en rappelant le phénomène bien connu de l'ouverture du Sénat, se rangeait plutôt du côté des pessimistes. Elle relevait surtout le décalage entre Constantinople et la province, les problèmes posés par

of them were of bronze, billon, silver, or pale gold » (R. S. LOPEZ, Harmenopoulos and the downfall of the bezant, dans *Τόμος Κωνσταντίνου Ἀρμενοπούλου*, Θεσσαλονίκη 1952, p. 111-125, à la p. 123).

6. M. F. HENDY, Byzantium 1081-1204 : an economic reappraisal, *Transactions of the Royal historical society,* 5th series, 20, 1970, p. 31-52 (repr. dans *The economy, fiscal administration and coinage of Byzantium*, Northampton 1989, art. II).

7. Du moins dans le débat concernant le XIe siècle, car le témoignage de la monnaie avait été largement invoqué à propos du déclin des villes au VIIIe siècle par Kazhdan, Ostrogorsky et Charanis.

8. А. П. КАЖДАН [A. P. KAŽDAN], *Византийская культура*, Москва 1968, analysé par Irène Sorlin, *TM* 6, 1976, p. 391-392. Il note aussi à raison la différence entre la situation du Xe siècle où « les grands propriétaires, et surtout l'Église, protestent contre l'obligation qui leur est faite de pratiquer l'*allèlengyon* » et celle du XIe siècle « où les monastères recherchent les terres en déshérence » (p. 392, n. 121). Je n'ai pas consulté ses « Remarques sur la vie économique à Byzance aux XIe-XIIe siècles » (Из экономической жизни Византии XI-XII веков, *Византийские очерки* 1971, p. 169-212).

9. *Annuaire du Collège de France* 1971-1972, p. 519-530 et 1972-1973, 73, p. 493-504.

10. SVORONOS, Remarques, p. 49-67 qu'il qualifie lui-même à plusieurs reprises de « notes rapides » (p. 65) visant « plutôt à poser quelques problèmes qu'à apporter des solutions étayées sur un examen approfondi » (p. 67).

11. M. BALARD, Amalfi et Byzance (Xe-XIIe siècles), *TM* 6, 1976, p. 85-95.

12. A. GUILLOU, La soie du katépanat d'Italie, *TM* 6, 1976, p. 69-84. ID., Production and profits in the Byzantine province of Italy (tenth to eleventh centuries) : an expanding society, *DOP* 28, 1974, p. 91-109 (repr. dans A. GUILLOU, *Culture et société en Italie byzantine, VIe-XIe s.* [Variorum reprints], London 1978, art. XII).

« la présence des étrangers dans l'Empire » qui ne sont plus « byzantinisés » comme par le passé, la multiplication des phénomènes d'insoumission et des mouvements séparatistes et faisait l'hypothèse d'une diminution des rentrées fiscales[13]. Enfin Cyril Mango célébrait au contraire le XIe siècle comme « la plus grande époque de l'architecture byzantine après l'effondrement de l'Empire de Justinien », « une grande période de construction quant au nombre des monuments qui nous sont parvenus ou nous sont connus par les textes, quant à leurs dimensions relativement imposantes, enfin quant à l'originalité de leur conception »[14].

Paul Lemerle tira lui-même les conclusions de l'ensemble de la table ronde dans le chapitre final de ses *Cinq études sur le XIe siècle* (1977) : « Byzance au tournant de son destin (1025-1118) ». Il commence par une analyse politique dénonçant la condamnation du *politikon* qui aurait, dit-on, ruiné l'armée nationale, puis il replace la transformation de l'armée et la fiscalisation de la *strateia* dans le contexte du « progrès de l'économie monétaire, qui a toujours été la base de l'économie byzantine, mais jamais peut-être autant qu'au XIe siècle »[15]. Il renvoie à mon étude de la dévaluation dans laquelle l'altération de la monnaie d'or avant 1067 était mise en relation avec la monétarisation croissante de l'économie et le développement de la production et des échanges[16]. Il se fait en quelque sorte le porte-parole de ses conclusions, forgeant le terme de « dévaluation d'expansion » que je n'avais pas employé moi-même. Il attribue le « gonflement du volume des transactions » non pas tant à l'augmentation de la production ou à l'accroissement du territoire, mais plutôt à l'adération de nombreuses taxes – donc à une hausse du taux de monétarisation – et à « l'accroissement des échanges sur le plan international »[17]. Je reviens sur ce point important de l'interprétation économique du XIe siècle dans la seconde partie de cet article mais poursuis ici le rappel historiographique en évoquant maintenant le renouvellement, voire le bouleversement de l'historiographie qui suivit, et que la table ronde et ses avancées avaient en partie déclenchés ou en tout cas contribué à lancer.

On peut distinguer deux vagues dans ce renouvellement : une première vague dans les années 1980-1990 qui établit une perception positive de la majeure partie du XIe siècle et du XIIe (séparées par la crise des années 1070-1090 dont l'interprétation fit toujours l'objet d'un consensus) comme d'une phase d'expansion et de relative prospérité ; une seconde vague à partir des années 2000 qui insère cet acquis dans une analyse macroéconomique.

La période 1980-1990 voit d'abord une floraison de travaux complémentaires qui contribuent à étayer l'image de l'expansion, même s'ils en contestent certains aspects[18].

13. H. Ahrweiler, Recherches sur la société byzantine au XIe siècle : nouvelles hiérarchies et nouvelles solidarités, *TM* 6, 1976, p. 99-124.

14. C. Mango, Les monuments de l'architecture du XIe siècle et leur signification historique et sociale, *TM*, 6, 1976, p. 351-365, p. 352.

15. Lemerle, *Cinq études*, p. 272. Il avait exprimé sa conviction du caractère monétaire de l'économie byzantine dès 1963 (cf. citation en exergue, ci-dessus, p. 611).

16. C. Morrisson, La dévaluation de la monnaie byzantine au XIe siècle : essai d'interprétation, *TM* 6, 1976, p. 6-48. [repr. dans *Monnaie et finances à Byzance : analyses, techniques* (Variorum CS 461), Aldershot 1994, art. IX].

17. Lemerle, *Cinq études*, p. 286.

18. Ainsi Michael Hendy dans ses critiques de mon analyse de la dévaluation, naturellement reprises par son élève, Alan Harvey, voir plus bas.

L'intuition de Charanis[19] sur la croissance de la population et de la production agricole – dans les provinces occidentales du moins – se trouve confirmée par les recherches de Jacques Lefort et de son équipe sur les villages et les paysages de Macédoine : les documents athonites et leurs études de terrain[20] montrent la multiplication des hameaux qui s'étendent au pied des collines, leurs observations géographiques pointent le recul de la forêt et l'extension des cultures. *Le grand atlas Universalis de l'archéologie* livre au grand public la même année 1986 un aperçu de ces résultats et l'illustration parlante de cette carte du peuplement en Chalcidique occidentale du xe au xive siècle[21] (fig. 1).

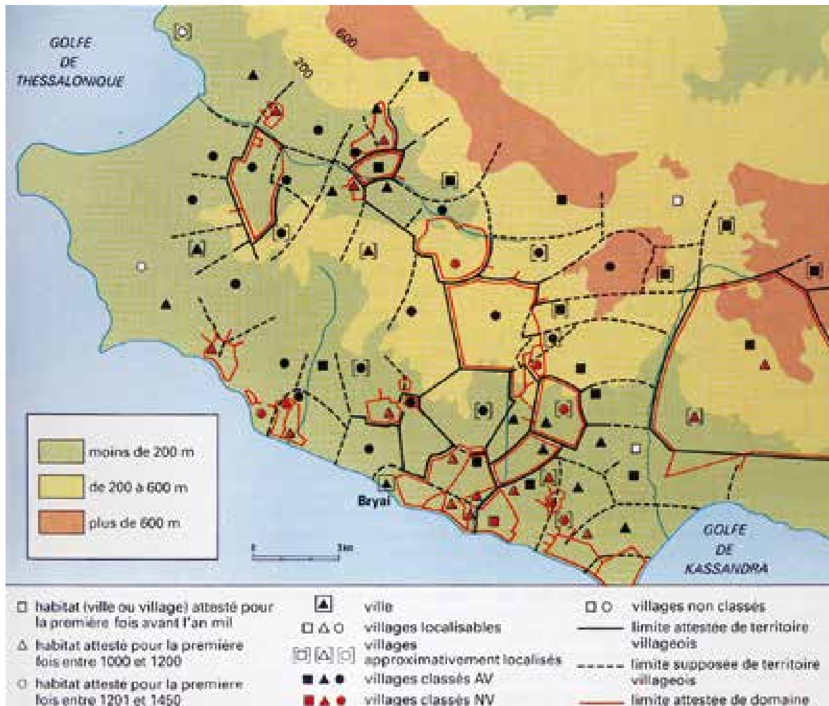


Fig. 1 – Villages de Chalcidique occidentale du xe au xive siècle
(Lefort *et al.*, cité n. 21 ; AV = anciens villages, NV = nouveaux villages).

19. P. Charanis, *Studies on the demography of the Byzantine Empire*, London 1972, notamment Observations on the demography of the Byzantine Empire, dans *Thirteenth International Congress of Byzantine Studies, Oxford, 1966. Main papers*, Oxford, 1966 (art. XX).

20. J. Lefort, *Villages de Macédoine. 1, La Chaldidique occidentale* (MTM 1), Paris 1982 ; *Paysages de Macédoine : leurs caractères, leur évolution, à travers les documents et les récits des voyageurs*, présenté par J. Lefort (MTM 3), Paris 1986, voir notamment p. 115. Comme le résume plus tard J. Lefort lui-même dans son chapitre « Population et démographie », dans *Le monde byzantin. 2, L'Empire byzantin (641-1204)*, sous la dir. de J.-C. Cheynet, Paris 2006 : « la fondation continue, à partir du xe siècle, de hameaux situés aux confins des territoires villageois suppose une population plus nombreuse […] ; vont dans le même sens des faits qui attestent, soit un recul de la forêt, soit une extension des cultures, en Grèce, en Macédoine, en Thrace, en Bithynie et en Lycie. »

21. J. Lefort *et al.*, Essor et crise, dans *Le grand atlas de l'archéologie* (Grands atlas Universalis 4), Paris 1986, p. 142-143.

Le tableau est complété par plusieurs des études présentées au second séminaire *Hommes et richesses* à l'EPHE en 1987/1988 : le parallèle est alors établi entre la Macédoine et l'Italie du Sud où J.-M. Martin observe également « que [du xe au xiiie siècle] la population s'accroît de façon probablement considérable » [22]. En même temps, la mise en lumière du développement de l'artisanat rural à partir de l'anthroponymie fournit un autre indice de l'accroissement du surplus disponible et des échanges[23].

Malgré son titre, le grand livre de Michael Hendy, *Studies in the Byzantine monetary economy, c. 300-1450* (1985), accorde très peu d'attention à l'évolution du peuplement et de la production et traite du xie siècle surtout sous l'angle d'une crise financière, bien qu'il reprenne sa thèse antérieure d'un début du développement du commerce qui se poursuit au xiiie siècle. Les présupposés qui sous-tendent l'ouvrage sont le faible niveau de liquidité de l'économie essentiellement agricole, le caractère limité des échanges, le rôle moteur fondamental de l'État et la nature purement fiscale de la monnaie[24]. La recherche britannique, sous la plume de son élève Alan Harvey, apporte toutefois une synthèse indépendante, essentiellement à partir de la documentation athonite alors publiée, sur le phénomène de l'*Economic expansion* (1989), entendue surtout comme celle de l'économie rurale[25]. Le renversement de la perspective et le terme d'expansion introduit par Lemerle en 1973 sont donc entrés dans le *syllabus*. Le renversement n'est toutefois pas total car l'exposé reste tributaire de l'interprétation « féodaliste » ou « primitiviste » et ne voit pas l'importance de l'investissement paysan dans les améliorations et l'intensification de l'exploitation, ni le rôle positif de la protection apportée par les puissants à leurs dépendants, qu'ont soulignés les travaux de Lefort et de son équipe.

La deuxième vague, celle des années 1990-2010**,** est marquée par deux traits : d'une part le progrès continu des apports archéologiques où la céramologie occupe une place désormais essentielle, même pour la période mésobyzantine, où elle était jusque-là beaucoup moins bien explorée que l'Antiquité tardive[26] et d'autre part l'intégration de l'ensemble de la

22. J.-M. Martin, J. Lefort, Organisation de l'espace rural : Macédoine et Italie du Sud, dans *Hommes et richesses* 2, p. 11-26, à la p. 15. Voir aussi le rapport de J.-M. Martin, p. 63, sur l'exposé de J. Lefort, Population et peuplement en Macédoine orientale, xixe-xve siècle, dans *Hommes et richesses* 2, p. 63-82.

23. J. Lefort et séminaire de l'EPHE, Anthroponymie et société villageoise (xe-xive siècle), dans *Hommes et richesses* 2, p. 225-238 (repr. dans J. Lefort, *Société rurale et historie du paysage à Byzance* [Bilans de recherche 1], Paris 2006, art. X).

24. M. F. Hendy, *Studies in the Byzantine monetary economy*, Cambridge 1985. Voir mon compte rendu, L'économie monétaire byzantine : à propos d'un ouvrage récent, *RN*6 29, 1987, p. 245-256, p. 251.

25. A. Harvey, *Economic expansion in the Byzantine Empire (900-1200)*, Cambridge, 1989. Voir les recensions de A. E. Laiou, dans *Studies in medieval and Renaissance history*, 1992, p. 180-183 et C. Morrisson, *Revue historique* 581, janv.-mars 1992, p. 158-161.

26. On appréciera cette différence et les progrès réalisés en comparant le premier essai de synthèse de J.-M. Spieser sur le sujet, La céramique byzantine médiévale (*Hommes et richesses* 2, p. 249-260) et sa mise au point, avec V. François, Byzantine pottery and glass, dans *EHB* 2, p. 593-609 avec l'utilisation qu'en fait A. Laiou pour suivre le développement des échanges dans le chapitre IV de A. E. Laiou & C. Morrisson, *The Byzantine economy*, Cambridge 2007 ou dans Regional networks in the Balkans in the middle and late Byzantine period, dans *Trade and markets in Byzantium*, ed. by C. Morrisson, Washington DC 2012, p. 125-146 (réimpr. dans Ead., *Byzantium and the other : relations and exchanges* [Variorum CS 1005], Farnham – Burlington VT 2012, art. XIII).

documentation dans une perspective économique. C'est pour tenir compte de ces progrès qu'Angeliki Laiou fait appel non seulement aux historiens déjà impliqués comme elle dans l'exploitation des documents, mais aussi à nombre d'archéologues pour la rédaction de l'*Economic history of Byzantium from the seventh through the fifteenth century*. Cette entreprise collective de longue haleine commence en 1994 et s'achève avec la publication des trois volumes de l'édition anglaise par Dumbarton Oaks en 2002 et celle de l'édition grecque en 2006[27]. Énumérant les sources économiques dont disposent les byzantinistes, sans cacher ni exagérer leur infériorité relative par rapport à la documentation occidentale, Laiou rappelle l'importance de l'archéologie qui « jusqu'à présent n'avait pas été exploitée systématiquement pour l'ensemble de l'économie »[28]. L'ambition et la réussite de cette « somme » sont généralement saluées[29], mais d'autres y voient comme une réfutation systématique de M. Hendy[30] – ce qui n'était absolument pas l'intention des éditeurs malgré une divergence assumée sur le rôle des facteurs et des mécanismes de marché[31] – et lui reprochent un certain manque de cohérence. C'est pour pallier ce défaut et tenir compte des progrès enregistrés depuis dans les domaines de l'archéologie urbaine, de la céramologie et de la documentation concernant les échanges, plus encore que pour offrir un complément synthétique à l'*EHB* que A. Laiou écrivit avec moi son dernier livre, *The Byzantine economy* (2007)[32]. Trois de ses derniers articles, où l'expansion du XIe siècle et le développement des échanges occupent une bonne place en sont à la fois les sources et le prolongement : l'exposé du congrès de Paris (2001) sur le village byzantin[33], celui du congrès de Londres (2006) sur la ville byzantine plus productive que parasite, qui détruit un lieu commun de l'historiographie marxiste[34], enfin celui du symposium de Dumbarton Oaks sur le commerce et les marchés (2008) qui met à contribution la diffusion de la céramique glaçurée entre autres sources pour esquisser le développement des réseaux du commerce régional balkanique, plus dépendants de relations interrégionales dans le nord et plus actifs à ce niveau comme au niveau local et régional dans le sud[35].

Les vingt dernières années écoulées foisonnent de publications touchant en partie notre sujet, qui s'articulent autour de deux domaines principaux, le peuplement rural et, à un moindre degré, le développement urbain et les échanges commerciaux. *Les villages dans l'Empire byzantin* (2005), fruit des rapports en séance plénière et des tables rondes du congrès international des études byzantines de 2001, sont l'épitomè de l'acquis obtenu

27. *EHB* 2002, réimpr. 2007 ; *Οἰκονομικὴ ἱστορία τοῦ Βυζαντίου ἀπὸ τὸν 7ο εως τὸν 15ο αἰώνα*, Ἀθήνα 2007.

28. A. E. Laiou, Nouvelles perspectives pour une histoire de l'économie byzantine, *CRAI*, avril-juin 2003, p. 825-842, p. 826.

29. Cf. M. Kaplan, L'économie byzantine : perspectives historiographiques, *Revue historique* 306, 2, 2004, p. 391-398. E. Patlagean, *Un Moyen Âge grec*, Paris 2007.

30. A. Dunn, dans *Speculum* 80, 2, 2005, p. 616-621, à la p. 620.

31. A. E. Laiou, Economic and non-economic exchange, dans *EHB* 2, p. 691.

32. A. E. Laiou & C. Morrisson, *The Byzantine economy*, Cambridge 2007.

33. A. E. Laiou, The Byzantine village (5th-14th century), dans *Villages dans l'Empire*, p. 31-54 (réimpr. dans A. E. Laiou, *Economic thought and economic practice* [Variorum CS 1033], Farnham – Burlington VT 2013, art. XI).

34. A. E. Laiou, The Byzantine city : parasitic or productive?, dans Ead., *Economic thought* (cité n. 33), art. XII.

35. A. E. Laiou, Regional networks (cité n. 26).

dans ce domaine par la recherche internationale. L'essor des villages, relevé quelque vingt ans auparavant par Lefort en Macédoine et par Martin en Italie du Sud, se retrouve dans d'autres régions (Béotie, Péloponnèse, Serbie, sud de la Bulgarie). Il se laisse deviner en Asie Mineure, y compris en Antiochène, mais semble s'arrêter dans la plupart des régions avec l'avancée seldjoucide, sauf dans les provinces occidentales et notamment en Bithynie. L'enquête de terrain exemplaire et l'analyse paléogéographique menée par Jacques Lefort, Bernard Geyer et leur équipe y soulignent la forte densité de population, la reprise constatée dès le début du IXe siècle, favorisée par la proximité avec la capitale à laquelle la région fournit céréales et légumes. La reprise va de pair avec une intensification des cultures, bref une évolution semblable à celle déjà décelée en Macédoine et probablement parallèle à celle de beaucoup de provinces de l'Empire moins bien documentées[36].

Le commerce est l'objet dans le même temps d'un véritable engouement de la part de la communauté scientifique et suscite une série de rencontres et de publications qui éclairent notamment l'essor des échanges à courte, moyenne ou longue distance, au cours de notre période, et l'interaction de ces trois niveaux. L'expansion du XIe siècle y est partout reconnue et ne suscite plus de débat. Les débuts de cette reprise sont plus précoces dans le sud des Balkans et en Thrace, en partie en raison de la stabilisation des relations avec les Bulgares et surtout de la proximité de la capitale et de Thessalonique, ou en Bithynie et dans l'ouest de l'Asie Mineure, sous l'influence également de la métropole, mais elle s'étend progressivement, quoiqu'irrégulièrement, dans les régions plus lointaines, voire plus enclavées[37]. Le commerce et les échanges nous amènent à revenir maintenant sur les rapports entre la monnaie et l'expansion du XIe siècle.

2. La monnaie : crise et expansion

Instrument des finances impériales comme des échanges économiques, la monnaie est au cœur de l'histoire de la période dont elle révèle à la fois les tensions et les réussites. La « crise du besant » que Lopez diagnostiquait au Xe siècle en tentant d'interpréter les sources fameuses sur la création du *tétartèron*[38] est en fait plus tardive.

Les faits

La composition de l'or monnayé

La recherche s'est d'abord limitée à mesurer la pureté, ou titre, et le poids de la monnaie d'or, par mesure du poids spécifique dans les articles pionniers de Philip Grierson

36. *La Bithynie au Moyen Âge*, éd. par B. Geyer & J. Lefort, Paris 2003, notamment p. 173-174, 318-323, 329-330, 392-395, 408, 487, 538-545.

37. A. E. Laiou, Regional networks (cité n. 26).

38. R. S. Lopez, La crise du besant au XIe siècle et la date du Livre du Préfet, *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales et slaves* 10, 1950 (= *Mélanges Henri Grégoire. 2*), p. 403-418. La création du *tétartèron*, ce nomisma plus léger d'$1/12$ (un « petit quart ») d'où son nom, par Nicéphore Phocas était une mesure financière destinée à soulager les finances de l'État qui payait ainsi ses dépenses tout en exigeant les impôts en monnaie de plein poids *(histaménon)*. Voir *DOC* III, 1, p. 31-33, 37-38, *DOC* III, 2, p. 708-710 ; Hendy, *Studies*, p. 507-509 avec les références. Elle n'eut pas de conséquences sur la vie économique et les échanges, car la monnaie d'or passait au poids.

(1954 et 1961) qui révélèrent les premiers que la dévaluation commençait non pas sous Michel VII mais au moins sous Michel IV[39], puis sa composition élémentaire (analyses par activation neutronique de frottis – *streaks* – prélevés sur des monnaies de DO et de la BN, réalisées par Don Gordus, analyses à la base de mon article de 1976, qui donnaient pour la première fois sans destruction des pièces la teneur en or, argent et cuivre de l'alliage). Un pas nouveau fut franchi avec l'analyse des éléments traces pratiquée par activation protonique au Cyclotron du CNRS à Orléans par Jean-Noël Barrandon. Elles lui permirent de révéler au début des années 1980 dans l'ouvrage collectif sur *L'or monnayé. 1, Purification et altérations de Rome à Byzance* la maîtrise parfaite par les Byzantins de la purification du métal et leur sophistication dans l'application des procédés de dévaluation[40]. C'est pourquoi, contrairement à Grierson, toujours suivi par Hendy et encore récemment par Kaplanis[41], je place le début de la dévaluation, ou tout au moins la première phase de celle-ci sous le règne de Constantin VII où le titre tombe à quelque 94 % au lieu des 97 % de la période mésobyzantine, et non sous Michel IV, une altération certes limitée mais qui ne peut être attribuée au hasard ou à l'incertitude des mesures (voir tableau 1 et fig. 2).

Cette « dévaluation rampante » dure jusqu'au règne de Michel IV (1034-1041) soit pendant plus d'un siècle à un rythme faible de 0,04 % par an. Au cours de ce que je considère la deuxième phase de la dévaluation, de Constantin IX (1041-1055) à Romain IV (1068-1071), le rythme s'accélère, décuplé (à 0,4 % par an) mais le procédé suivi, de dévaluation par ajout d'or non purifié, permet encore de « limiter les dégâts » en conservant à l'or un titre – et une couleur – acceptables puisqu'il faut attendre Michel VII pour que la pâleur de l'or rende son altération visible à l'œil nu (fig. 3).

La production monétaire

Une première modélisation de son évolution en avait été proposée par Jacques Poirier sur la base des chiffres de composition élémentaire sur l'altération de l'alliage, en faisant l'hypothèse – non démontrée et peu réaliste pour les règnes courts – d'une refonte complète à chaque étape de « la totalité des pièces de l'étape précédente », ce qui était la source évidente d'une surestimation ou « évaluation haute de l'augmentation du nombre de monnaies frappées »[42]. Or les numismates disposent de méthodes statistiques désormais éprouvées pour estimer à partir d'un relevé du nombre de coins observés sur les monnaies d'une émission donnée, le nombre de coins originels ayant servi à la frapper. Après avoir mené à bien une étude remarquable de l'ensemble des émissions de nomismata de l'atelier de Constantinople de 713 à 976, reposant sur l'examen autoptique de plus

39. Ph. Grierson, The debasement of the bezant in the eleventh century, *BZ* 47, 1954, p. 379-394.

40. Numismatique et histoire : l'or monnayé de Rome à Byzance : purification et altérations, *CRAI* 1982, p. 203-223 (recherches de J.-N. Barrandon, C. Brenot, J.-P. Callu, R. Halleux, C. Morrisson, J. Poirier) et C. Morrisson, C. Brenot, J.-N. Barrandon, J.-P. Callu *et al.*, *L'or monnayé. 1, Purification et altérations de Rome à Byzance* (Cahiers Ernest-Babelon 2), Paris 1985.

41. C. Kaplanis, The debasement of the « dollar of the Middle Ages », *The journal of economic history* 63, 3 2003, p. 768-801.

42. J. Poirier, dans *L'or monnayé* (cité n. 40), p. 141-145.

Phase	Règne	Dates	Carats	% Au	% Ag	% Cu	Taux annuel d'altération et procédé
	Justinien II-Léon VI	695-912	23,3	97,3	1,99	0,7	
1re phase	Constantin VII	914-959	22,7	94,4	4,8	0,7	0,04% Ajout d'or non purifié
	Michel IV	1034-1041	21,6	90	7	3	
2e phase	Constantin IX	1041-1055	20,8	87	10,9	2,1	0,4% Ajout d'or non purifié
	Romain IV	1068-1071	16,8	70	24,8	5,2	
3e phase	Michel VII	1071-1078	14	58,1	37,1	4,8	1,6% Ajout d'or et d'argent
	Nicéphore III	1078-1081	8,5	35,8	56,6	7,6	
	Alexis Ier (préréforme)	1081-1092	2,5	10,6	72,5	16,9	

Tableau 1 – Les principales étapes de la dévaluation du nomisma (914-1092)
(Taux moyens pour le nomisma histaménon. Source : données de *L'or monnayé. 1* [cité n. 40]).

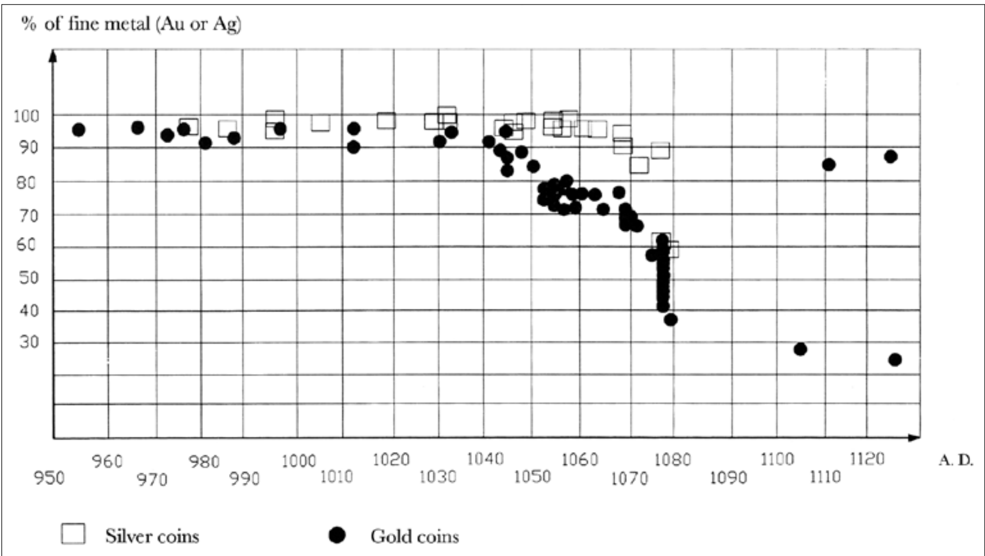


Fig. 2 – La dévaluation du nomisma de 950 à 1092
(C. Morrisson, *EHB*, chap. 42, fig. 2).

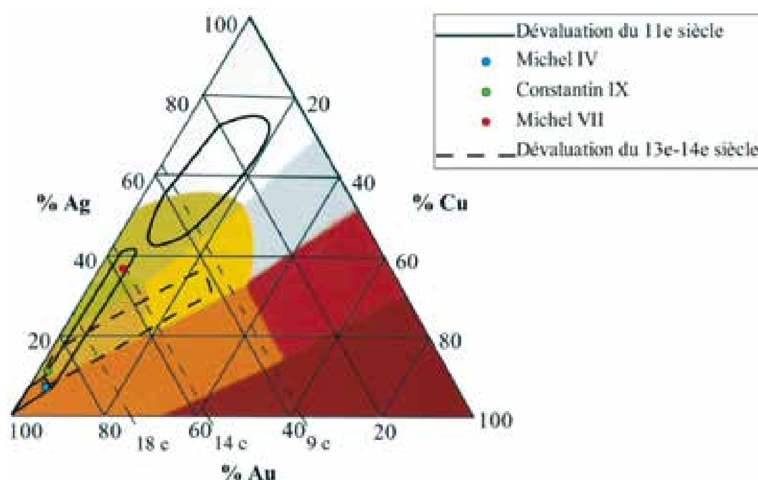


Fig. 3 – Dévaluation et couleurs de l'or (C. Morrisson – M. Blet-Lemarquand) (Source : données de *L'or monnayé. 1* [cité n. 40]).

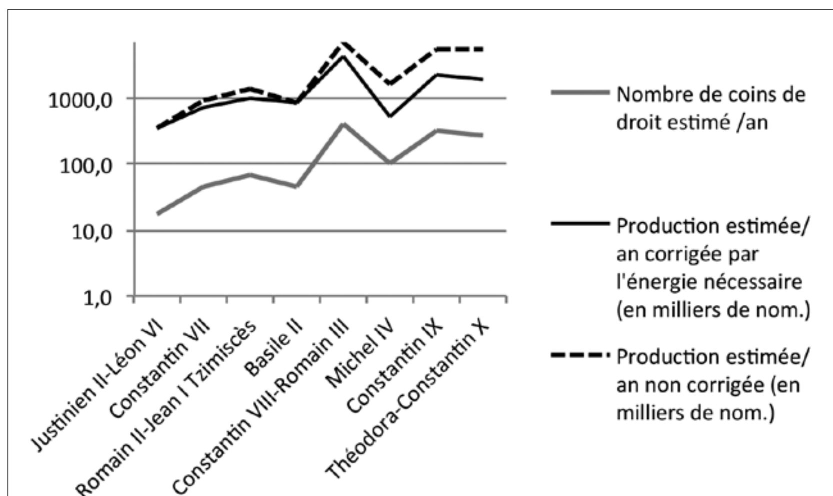
de 8 000 monnaies, Franz Füeg s'est attaqué aux émissions des deux premières phases de la dévaluation (976-1067)[43]. Les résultats en sont spectaculaires (tableau 2 et fig. 4).

Les estimations des coins des années 1025-1034 ou 1042-1055 ne correspondent pas cependant à une production multipliée par 10 sous Constantin VIII et Romain III ou sous Constantin IX comme on pourrait le croire à la vue de cette figure. En effet le durcissement entraîné par la plus forte proportion d'argent dans l'alliage et l'amincissement des flans amenaient mécaniquement une plus faible productivité des coins[44]. Mais il est incontestable que la première hausse significative du nombre de coins se produit à la fin du règne de Constantin VII et plus encore sous Nicéphore II et Jean Tzimiscès (un triplement par rapport à la moyenne des VIIIe-IXe siècles), que le règne de Basile II représente un palier, et que les chiffres s'envolent sous Romain III (triplement par rapport à la période 959-976), et à nouveau sous Constantin IX et Théodora, tous ces empereurs dont Psellos a dénoncé la prodigalité incroyable et le gaspillage des réserves accumulées par Basile II[45].

43. F. Füeg, *Corpus of the nomismata from Basil II to Eudocia 976-1067 with Addenda from Anastasius II to John I from 713 to 976*, Lancaster PA 2014. Je remercie l'auteur de m'avoir communiqué le manuscrit de son étude avant la publication.

44. Selon les calculs et la modélisation de F. Delamare (F. Delamare, P. Montmitonnet, C. Morrisson, Une approche mécanique de la frappe des monnaies : application à l'étude de la forme du solidus byzantin, *RN*6 26, 1984, p. 7-45). Entre un nomisma de Constantin VII et un histaménon de Constantin X Doukas l'énergie nécessaire à la frappe est multipliée par deux, et la durée de vie du coin a dû diminuer à proportion.

45. Voir les sources citées dans Grierson, Debasement (cité n. 39).



Règne	Date	Au en %	Nombre de coins de droit estim/ an (Füeg)	Production estimée/an non corrigée (en milliers de nom.)	Énergie nécessaire à la frappe (en joules) (Delamare)	Production estimée/an corrigée (en milliers de nom.)
Justinien II-Léon VI	713-944	97,3	17,40	348	30	348
Constantin VII	944-959	94,4	46,40	928	40	696
Romain II-Jean I[er] Tzimiscès	959-976	93,6	67,00	1340	40	1000
Basile II	976-1025	92,7	43,66	873	32	818
Constantin VIII-Romain III	1025-1034	93,3	409,00	6790	48	4240
Michel IV	1034-1041	90,0	98,00	1620	90	540
Constantin IX	1042-1055	87,0	325,00	5390	87	2275
Théodora, Michel VI, Isaac C, Constantin X	1055-1068	76,6	264,00	5280	81	1953
Romain IV	1068-1071	70,0				
Michel VII	1071-1078	58,1			60	
Nicéphore III	1078-1081	35,8				
Alexis I[er] (pré-réforme)	1081-1092	10,6				

Tableau 2 – Nombre de coins originel et estimations de la production monétaire. Échelle semi-logarithmique. (Données de Füeg, *Corpus of the nomismata* [cité n. 43], complétées par C. Morrisson et F. Delamare).

NB : On évalue habituellement la durée de vie d'un coin monétaire en nombre de pièces frappées. Mais cela n'est qu'un pis-aller. Puisque cette durée de vie se déduit de l'usure du coin, on devrait l'évaluer en nombre de coups de marteau frappés. Ce n'est que, connaissant le nombre de coups de marteau nécessaires pour frapper une pièce donnée, que l'on peut calculer le nombre de pièces frappées avec ce coin. Dans la plupart des cas, on ignore le nombre de coups de marteau nécessaires pour frapper une pièce de monnaie donnée. Or ici, grâce aux études menées sur l'évolution des alliages monétaires (*L'or monnayé*, cité n. 40), et sur le calcul de l'énergie dépensée pour frapper les différents types de nomisma (Delamare *et al.*, Une approche mécanique [cité n. 44]), nous avons des bases sûres permettant d'affirmer que tel ou tel type a été frappé en un, deux, voire trois coups de marteau [30, 60, 90 joules]. [F. Delamare].

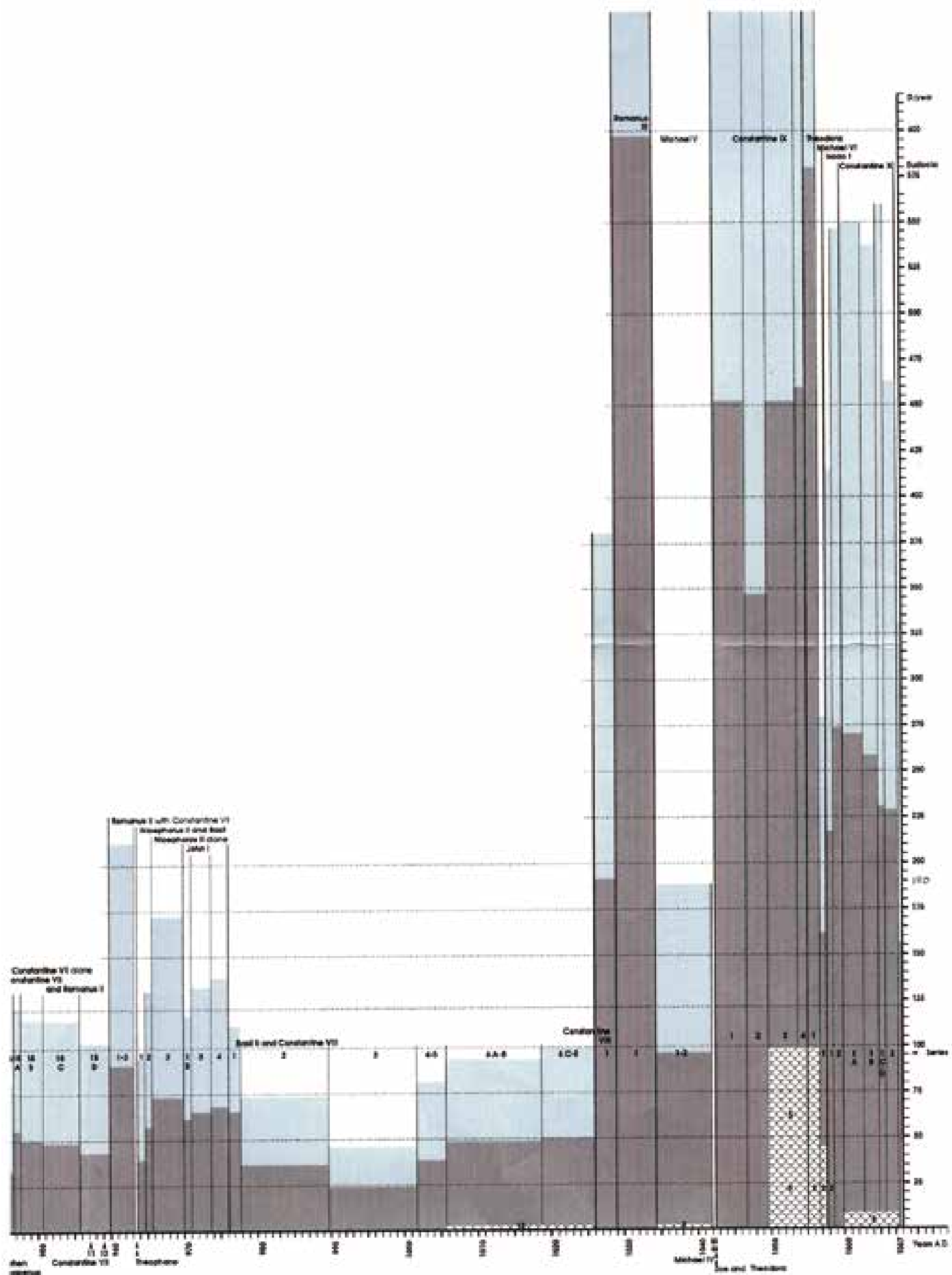


Fig. 4 – Augmentation des quantités de monnaies d’or frappées de 950 à 1067 (estimations du nombre originel de coins des émissions) (Füeg, *Corpus of the nomismata* [cité n. 43], fig. D, p. 145). Les estimations du nombre de coins de droit des histaména sont indiquées en brun foncé. À partir de Michel IV, celles des tétartèra, sur fond quadrillé.

L'interprétation

Il me faut ici revenir sur mon interprétation des deux premières phases de la dévaluation que résume ainsi Michael Angold : « According to Cécile Morrisson, what we have during the first phase—to the end of the 1060ies—is a deliberate devaluation for the purpose of development, decided upon because the volume of trade had increased much more rapidly than the quantity of gold available. »[46] Ce résumé *ad usum collegiorum* m'impose une rétractation et quelques explications. En premier lieu, je reconnais avoir été maladroite dans l'expression des conclusions tirées de mon analyse des facteurs de l'équation comptable (MV = PT[47]) au XI[e] siècle et avoir eu tort de vouloir exonérer Constantin IX de la responsabilité de la dévaluation. La phrase « Si l'on veut considérer le déséquilibre budgétaire comme la condition explicative des variations de M, c'est-à-dire de la dévaluation, cela implique que l'on écarte toute variation de T »[48] doit être corrigée ainsi : « Si l'on affirme que le déséquilibre budgétaire est la condition explicative des variations de M, c'est-à-dire de la dévaluation, et que l'on écarte toute variation de T, alors il faut qu'il y ait eu une hausse des prix et l'hypothèse devient alors : … »

Mais ma présente rétractation ne concerne qu'une partie de l'argument. Il faut en effet revenir sur le fait que toute dévaluation provoquée par le financement d'un déficit budgétaire peut se faire dans deux contextes différents :

- dans une économie en stagnation (où T est stable) ou bien
- dans une économie en expansion (où T augmente).

Dans le premier cas, à volume de transactions monétaires constant, la dévaluation entraîne inévitablement une hausse des prix proportionnelle à celle de M (c'est ce qu'on observe à partir de 1071 dans la « seconde dévaluation » et l'analyse classique que j'en ai faite s'applique toujours). Dans le second cas, celui d'une économie en expansion, la hausse de M n'induit pas de hausse des prix (P) si T augmente dans des proportions comparables.

Or la hausse de M dans la période 945-1067 (mesurée à la fois par l'altération de l'or et par l'accroissement des quantités frappées tel que déduit des estimations de coins) n'a pas induit d'augmentation de prix comparable. En effet les rentes restent stables, les sources ne mentionnent aucun dérapage comme elles en signalent au contraire après 1071 lorsqu'apparaît la dévaluation des dignités destinée à compenser la baisse des *rogai* en

46. M. Angold, *Cambridge history of the Byzantine Empire*, p. 591. Même exposé dans Füeg (cité n. 43), p. 130-131.

47. L'équation comptable d'Irving Fisher ou équation quantitative ne concerne que les transactions monétaires. La validité de son application aux économies antique ou médiévale est souvent contestée par les historiens favorables aux thèses primitivistes, qui insistent sur l'importance des transactions non monétaires et particulièrement du don et du contre-don. Son intérêt pour l'histoire monétaire du Moyen Âge a été défendu également, 11 ans après ma tentative de 1973, par John Day (J. Day, The Fisher equation and medieval monetary history, dans *Problems of medieval coinage in the Iberian area*, ed. by M. Gomes Marques Santarém 1984, p. 139-146, repr. dans J. Day, *Medieval market economy*, Oxford 1987, p. 108-115). Nicholas Mayhew a démontré toute sa pertinence pour l'analyse de l'offre de monnaie et de la vitesse de circulation dans l'Angleterre médiévale et moderne (N. J. Mayhew, Population, money supply and the velocity of circulation in England, 1300-1700, *Economic history review* 48, 2, 1995, p. 238-257).

48. C. Morrisson, La dévaluation (cité n. 16), p. 19.

termes réels[49]. Même si l'argument des prix, vu le manque de preuves directes, peut être contesté, et l'a d'ailleurs été par Kaplanis[50], la convergence de tant d'indices archéologiques et documentaires sur l'accroissement de la population, celui de la production agricole et artisanale, de la monétarisation des redevances et des échanges rend l'accroissement du facteur T (transactions monétaires) absolument indéniable.

On ne peut donc certes pas exonérer Constantin IX de la responsabilité de ses dépenses somptuaires ajoutées à celles nécessitées par la lutte contre les Petchénègues, mais il faut reconnaître aux empereurs dépensiers le mérite involontaire d'avoir injecté dans le circuit monétaire les espèces dont les échanges et le territoire accrus avaient besoin. S'il n'y avait pas eu à la fois déthésaurisation (les investissements et dépenses effectués grâce aux réserves accumulées par Basile II) et altération du nomisma, la pénurie de signes monétaires, l'*endeia nomismatos* tant redoutée par Léon VI[51], aurait freiné la croissance des échanges. En effet un contexte de déflation (si T augmente alors que M reste constant, il faut une baisse de P), étant donné la rigidité des prix à la baisse, aurait beaucoup ralenti l'expansion économique qui a caractérisé les trois quarts du XIe siècle et qui s'est poursuivie pendant une grande partie du XIIe. En outre cette expansion a constitué les conditions de la floraison intellectuelle et artistique d'une période que Paul Lemerle nous a amené à mieux comprendre et évaluer et que les contributions du présent livre s'efforcent d'éclairer.

Institut de France – CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée

49. J.-C. Cheynet, Dévaluation des dignités et dévaluation monétaire dans la seconde moitié du XIe siècle, *Byz.* 53, 1983, p. 454-477.

50. Kaplanis, Debasement (cité n. 40).

51. Léon VI, novelle 52 (*Les novelles de Léon VI le Sage*, texte et trad., publiés par P. Noailles et A. Dain, Paris 1944, p. 201, l. 3-4) : ἔνδειαν [νομίσματος] ὡς νόσον καὶ φθοράν.

BYZANTINE MARITIME TRADE, 1025–1118

by David JACOBY

Only one study on Byzantine maritime trade covering the eleventh and early twelfth century has appeared in the last twenty years or so.[1] This is rather surprising, given the vital role of maritime trade in the empire's economy, its significant evolution in that period, and important archeological discoveries providing new insights into its workings. Two facets of Byzantine maritime trade deserve our attention: firstly, its modes of operation, as well as the macro- and micro-economic *domestic* contexts in which it evolved; secondly, these same aspects in trade and shipping conducted by the empire's subjects in *foreign* waters. The first facet is at best mentioned in passing in studies dealing with the empire's ports, ships, itineraries, trade, or economy in the years 1025–118.[2] The second facet is largely overlooked, since it is still widely assumed, based upon Byzantine literary sources, that the Byzantines were reluctant to travel, feared the sea, were devoid of enterprising spirit, and awaited foreigners to supply them with the goods they needed.[3] These stereotypes were common among the Byzantine social élite and authors identifying with its values and attitudes or presenting them in their writings. However, despite

1. A. E. LAIOU, Byzantine traders and seafearers, in *The Greeks and the sea*, ed. by S. Vryonis Jr., New Rochelle NY 1993, pp. 79–96, though with an emphasis on trade rather than on the specific aspects of *maritime* trade. Some studies on particular features or regions of that trade are cited below. To shorten the notes I mainly cite recent publications, in which the reader will find primary sources and earlier bibliography.

2. For instance, in A. AVRAMEA, Land and sea communications, fourth-fifteenth centuries, in *EHB* 1, pp. 57–90, here pp. 77–90, and the more thorough study by E. KISLINGER, Verkehrsrouten zur See im byzantinischen Raum, in *Handelsgüter und Verkehrswege : Aspekte der Warenversorgung im östlichen Mittelmeerraum 4. bis 15. Jahrhundert*, hrsg. von E. Kislinger, J. Koder, A. Külzer (Österreichische Akademie der Wissenschaften, Philosophisch-historische Klasse, Denkschriften 388), Wien 2010, pp. 149–74. "Maritime trade" does not even appear in the index of either A. HARVEY, *Economic expansion in the Byzantine Empire, 900–1200*, Cambridge 1989, in *EHB* 3, pp. 1171–83, or A. E. LAIOU and C. MORRISSON, *The Byzantine economy*, Cambridge 2007.

3. The supposed reluctance of Byzantines to travel and the fact that only two merchants of the eleventh and twelfth century are known by name has recently been interpreted as limited Byzantine sea-fearing, which enabled the Venetians to enter into the Byzantine supply system: E. KISLINGER, Reise und Verkehrswege in Byzanz : Realität und Mentalität, Möglichkeiten und Grenzen, in *Proceedings of the 22nd International Congress of Byzantine studies, Sofia, 22–27 August 2011. 1, Plenary papers*, ed. by I. Iliev, Sofia 2011, pp. 341–87, here pp. 374–8. This construct may be safely dismissed in the light of the evidence adduced below.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 627-648.

their prejudice against seaborne trade, some Byzantine authors stressed the audacity of merchants and sailors engaging in that activity in their quest for profit.[4] Incidentally, these writers were not ignorant of maritime matters, as illustrated by the description of the reign of Isaac Komnenos (r. 1057–59) by Michael Psellos: "He took over the state as though it were a merchantman loaded to the safety-line, so that it barely topped the wash of the waves, and having crammed it up to the very decks, he sank it."[5]

The textual and material evidence bearing on both facets of Byzantine seaborne trade in the period covered here is meager, fragmentary, and widely scattered. There are no writings from a Byzantine travelling milieu such as western notary charters or the Jewish letters of the Cairo Geniza recording maritime trade and travel.[6] Paradoxically, textual sources offer more evidence about foreigners than about imperial subjects operating within the empire's maritime network. This raises the question whether one may consider contemporary and especially later, more abundant sources as reflecting the activity of Byzantine traders and maritime carriers in the period examined here. The distribution of known shipwrecks illustrates some maritime trade routes, yet it is impossible to determine by them the full range of the Byzantine maritime networks, nor the Byzantine share in shipping. Likewise, Byzantine ceramics or other artifacts found on board or near shipwrecks do not always provide secure evidence in that respect, since they may have been conveyed by foreign carriers or, in the case of amphoras, may have been re-used as containers. This is also the case of ceramics found in land excavations. It remains to be seen to what extent the available sporadic evidence enables a reconstruction of Byzantine seaborne trade in the eleventh and early twelfth century.

The domestic economic background

It is important to stress already at this stage that the empire's maritime trade in the period covered in this paper was affected by some dynamic factors generating significant changes in its nature, volume, intensity and range. Some of these changes were the result of economic developments within the empire, while others were brought about by external factors.

By the early eleventh century economic expansion had already been underway for some two centuries. It was reflected by demographic increase, especially in cities, by urban growth, the accumulation of wealth, and a rise in purchasing power.[7] These general trends are particularly well illustrated in the major consumption center of the empire,

4. D. Jacoby, The Byzantine outsider in trade c. 900–c. 1350, in *Strangers to themselves : the Byzantine outsider : papers from the thirty-second Spring Symposium of Byzantine studies, University of Sussex, Brighton, March 1998*, ed. by D. C. Smythe, Aldershot 2000, pp. 129–32, repr. in D. Jacoby, *Latins, Greeks and Muslims : encounters in the Eastern Mediterranean, 10th–15th centuries*, Farnham 2009, no. I.

5. Psellos, *Chronographia*, vol. 1, p. 233, Book 7, § 55; translation quoted from *Fourteen Byzantine rulers : the Chronographie of Michael Psellus*, transl. with an introd, by E. R. A. Sewter, Harmondsworth 1966, p. 309.

6. On the rich material from the Geniza, see S. D. Goitein, *A Mediterranean society : the Jewish communities of the Arab world as portrayed in the documents of the Cairo Geniza*, Berkeley – Los Angeles 1967–93; J. L. Goldberg, *Trade and institutions in the medieval Mediterranean : the Geniza merchants and their business world*, Cambridge 2012.

7. Laiou and Morrisson, *The Byzantine economy* (quoted n. 2), pp. 90–6, 130–3, on demography and the urban economy.

Constantinople, both directly and indirectly. Modern estimates of the city's population in the period covered here remain in the realm of speculation, in the absence of reliable figures in medieval sources.[8] However, circumstantial evidence implies that the city enjoyed a sizeable demographic growth. A large influx of "aliens, Armenians and Arabs and Jews" in the first decades of the eleventh century was held responsible for the severe riots that erupted in Constantinople in 1044, which prompted emperor Constantine IX Monomachos (r. 1042-1055) to order the expulsion of all those among them who had settled in the city in the preceding thirty years. It is highly doubtful that this order was successfully implemented. In any event, the flow of immigrants was obviously not limited to the ethnic groups just mentioned or to an influx from Syria and Asia Minor. It continued throughout the eleventh century and was furthered by the Seljuq advance in Asia Minor.[9] Constantinople was particularly attractive to people seeking employment or business opportunities in view of its large population, the various functions of state institutions, the growing economic resources flowing into the city, and the latter's centrality in the Byzantine supply system. The resulting increase in grain demand in Constantinople may account for the short-lived attempt by Emperor Michael VII Doukas in the 1070s to channel the grain trade of Thrace from Raidestos to Constantinople through an imperial market, in order to take advantage of its growing volume and tax it more efficiently.[10]

The admission to the Senate of rich merchants, senior members of the guilds and some administrative personnel, a new policy apparently initiated by Constantine IX Monomachos and pursued until the reign of Alexios I Komnenos (r. 1081–118), has generally been considered in a political or social perspective.[11] It also reflects an economic process, namely the growing affluence of some individuals not belonging to the social

8. P. Magdalino, *The empire of Manuel I Komnenos, 1143–1180*, Cambridge 1993, p. 120 and n. 49, refers to a study of mine, as though I accepted the figure of 400,000 stated by Geoffroy of Villehardouin for 1204. Id., The grain supply of Constantinople, ninth-twelfth centuries, in *Constantinople and its hinterland : papers from the twenty-seventh Spring Symposium of Byzantine studies, Oxford, April 1993*, ed. by C. Mango and G. Dagron, Aldershot 1995, pp. 35–47, repr. in P. Magdalino, *Studies on the history and topography of Byzantine Constantinople*, Aldershot 2007, no. IX, cites the figure as "inaccurate, but it is the only global estimate we have" (pp. 35–6). Laiou and Morrisson, *The Byzantine economy* (quoted n. 2), p. 131, refers to it as if it were a fact. We should beware of the impressionistic assessments of medieval observers, prone to exaggeration. The city's water supply system could anyhow not have sustained a population of 400,000 inhabitants in the twelfth century. Compared to the water installations at their peak in the fifth-sixth centuries, they were greatly diminished, and this must have already been the case earlier: J. Crow, J. Bardill and R. Bayliss, *The water supply of Byzantine Constantinople*, London 2008, respectively pp. 15–9 and 21–2. J. Koder, Maritime trade and the food supply for Constantinople in the Middle Ages, in *Travel in the Byzantine world*, ed. by R. Macrides, Aldershot 2002, pp. 109–24, here pp. 110, 116, adopts a hypothetical figure of 100,000 people, more plausible but still undocumented.

9. *The Chronography of Gregory Abu'l-Faraj, the son of Aaron, the Hebrew physician commonly known as Bar Hebraeus*, transl. from the Syriac, with an historical introd. by E. A. W. Budge, Oxford – London 1932, p. 203. See also D. Jacoby, The Jews of Constantinople and their demographic hinterland, in *Constantinople and its hinterland* (quoted n. 8), pp. 223–7, repr. in D. Jacoby, *Byzantium*, *Latin Romania and the Mediterranean*, Aldershot 2001, no. IV.

10. Magdalino, The grain supply of Constantinople (quoted n. 8), pp. 39–45, and a different interpretation by A. Laiou, Exchange and trade : seventh-twelfth centuries, in *EHB* 2, pp. 697–770, here pp. 741–4, and in Laiou and Morrisson, *The Byzantine economy* (quoted n. 2), pp. 135–6.

11. G. Dagron, The urban economy, seventh-twelfth Centuries, in *EHB* 2, pp. 393–461, here pp. 414–6; Laiou, Exchange and trade (quoted n. 10), vol. 2, p. 753; N. Oikonomides, The role of

elite and their mounting pressure to translate their large economic resources, which are the main consideration here, into enhanced social status. By the early eleventh century the accumulation of wealth and the rise in purchasing power in the empire resulted in changing consumption patterns and a greater inclination to display luxury in food, dress, and other material aspects of daily life.[12] In turn these behavioral developments fueled a growing and increasingly diversified demand, the driving force of the economy.

This is illustrated in Constantinople by the import of highly appreciated Cretan cheese, which may have already been available by the 1020s. According to the poet known as Ptochoprodromos, who apparently wrote around 1170, it was imported by Venetians and obtainable in their quarter, its consumption not being limited to the wealthy. His testimony seems to be also valid for the first half of the twelfth century.[13] Olive oil arrived from Apulia and possibly also from Sicily beginning in the second half of the eleventh century, and from the Peloponnese in the first half of the twelfth century, if not earlier. Wine was imported from remote Byzantine and foreign regions such as Southern Italy, present-day Albania, as well as from Chios, Crete and Samos, islands producing high-grade brands, and even from the Levant.[14]

The rise in the standard of living was not confined to the elite, nor to the empire's capital. It also extended to wider circles of the urban population, as well as to the provinces. Presumably much time after it had begun, the author of *Timarion* mentioned around 1140 the sale of textiles from Boeotia and the Peloponnese at the fair of St. Demetrios in Thessalonike, indirectly referring to silk fabrics manufactured at Thebes or Corinth.[15] The downscaling in quality and imitations of manufactured products ensured a broader circle of consumers at middling and lowers ranks of society whose purchasing power was more limited than at the level of the elite. Pieces of clothing made of second-grade silk fibers or a mix of silk and other fibers were occasionally found in low-class households. In 1022 a Jewish woman of modest means living at Mastaura, a small town located on a tributary of the Maeander River in Lydia, granted her daughter a marriage gift that included two silken kerchiefs valued two hyperpyra each and a dress woven of second-

the Byzantine state, in *EHB* 3, pp. 973–1058, here p. 1021; J. Haldon, Social élites, wealth and power, in *The social history of Byzantium*, ed. by J. Haldon, Chichester 2009, pp. 168–211, here pp. 191–2.

12. A. Kazhdan and A. W. Epstein, *Change in Byzantine culture in the eleventh and twelfth centuries* Berkeley 1985, pp. 74–83.

13. D. Jacoby, Silk in Western Byzantium before the Fourth Crusade, *BZ* 84–85, 1991–2, p. 452–500, repr. in D. Jacoby, *Trade, commodities and shipping in the medieval Mediterranean*, Aldershot 1997, no. VII, here p. 494, and n. 239 for the dating.

14. D. Jacoby, Mediterranean food and wine for Constantinople : the long-distance trade, eleventh to mid-fifteenth century, in *Handelsgüter und Verkehrswege* (quoted n. 2), pp. 127–47, here pp. 129–30, 136–7. Koder, Maritime trade (quoted n. 8), p. 119, consider oil an important component of the daily diet, yet its overall consumption in Constantinople must have been smaller than in his calculation since it was a fairly expensive commodity, especially high-grade oil: see D. Jacoby, Rural exploitation and market economy in the late medieval Peloponnese, in *Viewing the Morea : land and people in the late medieval Peloponnese*, ed. by S. E. J. Gerstel, Washington 2013, pp. 213–75, here pp. 233, 238–9.

15. *Timarion*, pp. 53–5, §§ 5–6, and see esp. lines 147–57. I adopt here the approximate dating proposed by M. Alexiou, *After antiquity : Greek language, myth, and metaphor*, Ithaca 2002, pp. 100–5, different from the one in Jacoby, Silk in Western Byzantium (quoted n. 13), p. 462.

grade silk worth somewhat less.[16] Ptochoprodromos refers to the half-silk dress woven of silk and cotton of his wife, who reproached him of never having offered her a silken dress, which suggests that in some cases one woven of floss silk could have been expected in a modest household.[17] The mass production of jewelry and cross-reliquaries in bronze imitating objects in precious metals is a further illustration of the growing demand at levels of the social scale below the elite.[18]

Large landowners, whether lay or monasteries, used accounting in the management of their estates and found ways to reduce administration costs in order to increase their revenue,[19] yet they were not content with the sale of surpluses, as widely assumed. Textual sources and recent archeological finds at Sparta point to the major role of local large landowners in the rise of oil production and in its marketing, more fully documented for the twelfth century. These landowners also encouraged the peasants to increase their yield of olives.[20] The large number of young mulberry trees in Calabria in the mid-eleventh century points to an expansion of sericulture by local peasants in response to a rising demand for raw silk. The market-oriented approach of the *archontes* who established silk workshops in Thebes and Corinth in the eleventh century and financed their operation is obvious.[21] In short, large landowners, as well as entrepreneurs and merchants were attentive to the expanding and increasingly varied market demand and responded to it by initiating, pursuing and stimulating a market-oriented production of surpluses in pastoral, agricultural and manufactured commodities. They also boosted demand by diversifying production and market supply. In turn these developments generated an increase in commercial exchanges and maritime transportation and expanded their geographic range. The surplus of edibles, wine, semi-manufactured and manufactured commodities produced in the empire was largely directed toward Constantinople, yet a portion was also distributed throughout the empire and beyond its borders.[22]

Patterns of maritime trade and navigation: the domestic market

The common focus upon long-distance maritime trade and the role of the Italians in its framework has deflected attention from Byzantine short-haul and medium-range regional commerce and transportation. The Empire's extensive coastline, the connection between the mainland and numerous islands as well as between the latter, and wide

16. D. Jacoby, What do we learn about Byzantine Asia Minor from the documents of the Cairo Genizah?, in *Η Βυζαντινή Μικρά Ασία : 6ος-12ος αι. = Byzantine Asia Minor : 6th-12th cent.*, [eds. N. Oikonomides and S. Vryonis, Jr.], Αθήνα 1998, pp. 83–91, repr. in Jacoby, *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean* (quoted n. 9), no. I, here pp. 84–6.

17. Jacoby, Silk in Western Byzantium (quoted n. 13), p. 475.

18. B. Pitarakis, *Les croix-reliquaires pectorales byzantines en bronze*, Paris 2006.

19. On the management of large domains and accounting, see J. Lefort, The rural economy, in *EHB* 1, pp. 231–310, here pp. 295–9; K. Smyrlis, *La fortune des grands monastères fin du xe-milieu du xive siècle*, Paris 2006, pp. 234–43; M. Kaplan, L'économie du monastère de la Kosmosôteira fondé par Isaac Comnène d'après le *typikon* (1152), in *Mélanges Cécile Morrisson* (= *TM* 16, 2010), pp. 455–83, here pp. 471–80.

20. Jacoby, Rural exploitation (quoted n. 14), pp. 213, 233–9.

21. Jacoby, Silk in Western Byzantium (quoted n. 13), pp. 462–73, 475–88.

22. See above, n. 14; Jacoby, Silk in Western Byzantium (quoted n. 13), pp. 494–7, 500.

diversity in economic resources required continuous and intensive commercial exchanges between micro-regions, as well as between the empire and foreign countries.[23]

The eleventh- and early twelfth-century textual and archeological sources offer sparse, yet precious information regarding Byzantine merchant ships, their differing modes of navigation, and the latter's geographic ranges both in the Mediterranean and in the Black Sea. Regardless of the distance covered, these sources reflect three distinctive navigation patterns, each of which deserves special attention and will be illustrated in due course.

The first navigation pattern involved direct sailing to specific locations determined in advance by market demand. Ship owners also acting as merchants engaged in that type of sailing over short distances. In 1204 Gunther of Pairis was told that the local Greeks operated some 1,600 fishing boats.[24] Even if inflated, the figure suggests a large-scale movement of barks and small vessels involved in the daily conveyance of various commodities to the city from nearby locations, as from the Asian shore across the Bosporos.[25] The small vessels may have been similar to some of those discovered in the Yenikapı district of Istanbul, the site of the Byzantine portus Theodosiacus. Direct sailings over longer distances were also practiced in accordance with oral or written carriage contracts concluded between the ship's owner or owners and merchants sending their goods on board the vessel. In addition, regardless of their tonnage, ships loaded to capacity with a single or multiple commodities such as wine, grain, fish, timber, or manufactured goods sailed directly from production or collection centers to specific destinations determined by commercial contracts or by market conditions. The second navigation pattern, cabotage, consisted in the movement of ships between ports or havens located at fairly short- or medium-range distances one from another along a planned navigation route. In contrast, tramping entailed calling into ports or havens without a fixed schedule. The last two navigation patterns aimed at the small-scale collection and distribution of goods, as well as the loading and unloading of passengers. Especially tramping was conducted by petty traders.

These navigation patterns allowed for variations in maritime trade. Some of the cargo on board may have been sent to a specific destination, while the remainder was to be sold wherever possible. Merchants who did not accompany their cargo entrusted it to an agent, a middleman,[26] the ship owner or the captain, if these were not identical, for delivery to a specific addressee.[27] Sometimes the captain also traded along the way, as the one on the Serçe Limanı ship, examined below. Navigational considerations induced ships to hug the coast and to rely on a string of islands to cross the Aegean. Only strong economic incentives prompted shipmasters and merchants to deviate from that rule.

23. D. Jacoby, The Eastern Mediterranean in the later Middle Ages : an island world?, in *Byzantines, Latins, and Turks in the Eastern Mediterranean world after 1150*, ed. by J. Harris, C. Holmes and E. Russell, Oxford 2012, pp. 93–118, here pp. 95–7, 112.

24. Gunther von Pairis, *Hystoria Constantinopolitana : Untersuchungen und kritische Ausgabe*, von P. Orth (Spolia Berolinensia 5), Hildesheim – Zurich 1994, p. 129, cap. VIII.

25. In his discussion of food supplies Koder, Maritime trade (quoted n. 8), pp. 112–3, refers to small ships bringing perishable goods over short distances.

26. For a case in Constantinople in 1111, see below, n. 71.

27. For a list of goods pertaining to a Byzantine carriage contract of the early thirteenth century, though not for a business venture: M. Grünbart, Aspekte des Waren- und Informationsaustausches in personalen Netzwerken, *Byz.* 80, 2010, pp. 157–73, here pp. 164–7.

Deep water sailing was occasionally practiced in the Black Sea by the eleventh century,[28] yet was uncommon in the medieval Eastern Mediterranean before the second half of the twelfth century, unless unavoidable as between Southern Italy and the Balkan shore or between the latter and Crete.[29]

Short- and medium-range shipping is well illustrated by the tenth and eleventh-century hagiographic texts regarding the founders of monasteries, *typika* of these institutions, and imperial privileges granted to them. These monasteries mostly operated small ships sailing with surpluses from their own estates or bought from peasants, sometimes also with cash, and returned with goods acquired for their own supply. The mixed cargoes on these vessels consisted of foodstuffs, raw materials, semi-finished products, and manufactured commodities. The acquisition of goods may have been carried out at specific, predetermined locations where sale and purchase or barter took place, or else at several sites, in which case the ships conducted cabotage or tramping. Some of them carried only 200 to 300 maritime *modioi* or 1.2 to 1.8 registered tons.[30] However, in 963, shortly after its foundation, the monastery of Lavra on Mount Athos owned at least one larger ship reaching Abydos, according to the *Life* of St. Athanasios. Before 984 Emperor Basil II granted Lavra a fiscal exemption for a vessel capable of carrying 6,000 maritime *modioi* or 36 tons. Athanasios transferred this privilege to John the Iberian, which suggest that Lavra did not have then such a ship. At the same time the monks of Mount Athos were allowed to sell their own surplus of wine as far at Thessalonike, according to the *typikon* of Constantine IX Monomachos issued for them in 1045, which allowed to reach Ainos in Thrace. Shortly after its foundation, the monastery of Patmos obtained permission to send its ships to all parts of the empire. One of them was selling the monastery's cheese and dried meat in the region of the Dardanelles and arrived at Constantinople between 1088 and 1091/92. The monastery's ships were also reaching Crete by 1093. The Amalfitan monastery on Mount Athos was allowed by 1045 to send a large ship to Constantinople to collect donations from the Amalfitans in the city, yet without conducting trade. Still, even tax-exempted vessels belonging to monasteries barred from trading by imperial regulations engaged in purely commercial sailings in the Aegean and in the Marmara Sea, occasionally as far as Constantinople.[31]

28. M. McCormick, *Origins of the European economy : communications and commerce, AD 300-900*, Cambridge 2001, pp. 422–3, 482–3, for a somewhat earlier period.

29. Earliest testimonies for longer journeys: along Crete to Alexandria in 1183 and from Acre directly to one of the Aegean islands and along Crete in the following year by round ships: *The travels of Ibn Jubayr*, transl. by R. J. C. Broadhurst, London 1952, pp. 29, 329–30; directly from Messina along the southern shore of Crete to Rhodes in 1191 by galleys, and directly from Marseilles to Acre: *Chronica magistri Rogeri de Hovedene*, ed. by W. Stubbs (Rerum Britannicarum medii aevi scriptores 51, 3), London 1868–71, pp. 105, 160.

30. According to E. Schilbach, *Byzantinische Metrologie* (Handbuch des Altertumswissenschaft 12, 4 = Byzantinisches Handbuch 4), München 1970, pp. 94–6, the θαλάσσιος μόδιος was equivalent to 12,8 kg wheat, which serves as basic unit for my calculation of the carrying capacity of the ships mentioned here.

31. M. Nystazopoulou-Pélékidou, Les couvents de l'espace égéen et leur activité maritime xe-xiiie s., *Symmeikta* 15, 2002, pp. 109–30; Smyrlis, *La fortune des grands monastères* (quoted n. 19), pp. 219–25, 228–30. P. Soustal, Wirtschaft und Handelsleben auf dem Heiligen Berg Athos, in *Handelsgüter und Verkehrswege* (quoted n. 2), p. 275–287; M. Kaplan, Monks and trade in Byzantium from the tenth to the twelfth century, in *Trade in Byzantium : papers from the third international Sevgi*

The monasteries were obviously eager to take advantage of the expanding demand. The monastery of Ganos, situated along the Marmara Sea, developed a market-oriented production of wine that enjoyed a wide distribution in the eleventh and twelfth century.[32] Yet there is no evidence that this monastery shipped the wine on its own vessels.

Several tenth or eleventh-century ships excavated in the Yenikapı district in Istanbul, such as YK 6, 7 and 9, with a hull measuring between 6.2 and 8.5 m, were also involved in short- and medium-range seaborne trade.[33] They presumably carried a mixed cargo, like YK 12, a somewhat larger ship originally 9.0 to 9.5 m long and 2.80 m wide, dated to the period extending from 672 to 800. Some 180 Günsenin I amphoras were found with this ship, each of them weighing some 4 kg and originally containing 7-8 liters of wine produced by the Ganos monastery. The wine cargo would thus have weighed between 1.98 and 2.16 tons.[34] The navigation pattern of vessels carrying such small shipments of wine amphoras was determined by commercial considerations. They may have engaged in cabotage or tramping to distribute the amphoras at various locations, unless the entire wine cargo had been ordered or bought by specific wholesalers or tavern-keepers and was to be delivered to them.[35] The eleventh-century Tekmezar I ship found off Marmara Island, with a carrying capacity of some 220 to 240 metric tons, presumably one of the largest Byzantine vessels of that period, transported a single commodity, some 20,000 amphoras of Ganos wine.[36] The ship was clearly heading directly to a single large market, namely Constantinople, in which she would have unloaded her entire cargo. It is highly unlikely that the vessel would have called in several ports along its medium-range voyage in order to sell parts of its wine load.

The Byzantine two-masted lateener that sank around 1025 along the southwestern coast of Asia Minor at Serçe Limanı was engaged in a much longer commercial voyage. The vessel, 15.6 m long and c. 5 m wide, with a carrying capacity of some 30 tons, was returning

Gönül Byzantine studies symposium : Istanbul, 24–27 June 2013, ed. by P. Magdalino, N. Necipoğlu with the assistance of I. Jevtić, Istanbul 2016, pp. 55–64.

32. N. Günsenin, Ganos wine and its circulation in the 11th century, in *Byzantine trade, 4th-12th centuries : the archaeology of local, regional and international exchange : papers of the thirty-eight Spring Symposium of Byzantine studies, St. John's College, University of Oxford, March 2004*, ed. by M. M. Mango, Farnham 2009, pp. 145–53. However, the wide diffusion of the Ganos amphoras does not necessarily document the range of wine distribution, as assumed by the author, pp. 152–3, since they may have been re-used as containers for other commodities.

33. I. Ö. Kocabaş – U. Kocabaş, Technological and constructional features of Yenikapı shipwrecks : a preliminary evaluation, in *The "old ships" of the "New Gate" = Yenikapı'nın eski gemileri*, ed. U. Kocabaş, Istanbul 2008, pp. 97–186, here pp. 103, 132, 148.

34. I. Ö. Kocabaş, The latest link in the long tradition of maritime archaeology in Turkey : the Yenikapı shipwrecks, *European journal of archaeology* 15, 2, 2012, pp. 309–23. On the wine, see previous note. For the weight of a full amphora of that type, see N. Günsenin, From Ganos to Serçe Limanı : social and economic activities in the Propontis during medieval times illuminated by recent archaeological and historical discoveries, *The INA quarterly* 26, 3, 1999, pp. 18–23, here p. 21. Koder, Maritime trade (quoted n. 8), pp. 120–4, does not refer to the capacity of these Gunsenin amphoras and bases his calculations on larger ones.

35. Two seventh-century ships have been found along Marmara Island, one carrying roof tiles and the other water pipes: Günsenin, From Ganos to Serçe Limanı (quoted n. 34), pp. 19–20. They would also have sailed directly to specific locations in response to specific orders.

36. *Ibid.*, pp. 19–21.

from the southern Syrian-Lebanese coast ruled by the Fatimids of Egypt. It was manned by around a dozen people. Each or most of them were apparently the owners of some of the Günsenin amphoras type I on board, originally filled with Ganos wine yet re-used several times.[37] In addition, the mixed cargo of the ship included some Islamic pottery, raisins, sumac (a spice, dyestuff and tanning agent), a small amount of Syrian glassware, and three tons of glass cullet consisting of raw glass, broken glassware, and glassmaking waste to be recycled.[38] The unidentified perishable cargo in the forward half of the hold may have been Syrian plant ashes, yet another ingredient entering in glassmaking.[39] The raw materials were sailing to glassworks most likely located at Constantinople. A ninth-century story in the Miracles of St. Photeine is the only textual testimony for glassmaking in the city,[40] yet this activity presumably continued later. Except for the Günsenin amphoras, the goods had obviously been purchased at several locations along the way, without a fixed schedule of navigation. The ship was thus engaging in tramping. The conduct of small-scale trading is also suggested by the weighing equipment on board.

Two pilgrimage accounts of the early twelfth century offer additional evidence on long-distance Byzantine maritime trade and navigation. On his journey to Jerusalem the English pilgrim Saewulf sailed in 1102 from Chalkis in Euboea on a vessel that engaged in tramping in the Aegean. The following year he travelled to Constantinople, changing ships along the way. In Rhodes he boarded a small vessel, probably Byzantine, on which he reached Samos. He notes that "we bought our daily food [there], as in all the islands". In Chios he undoubtedly embarked on a Byzantine ship that likewise anchored at several locations.[41] The Byzantine vessel carrying the Russian abbot Daniel of Chernigov from Constantinople to the Holy Land between 1106 and 1108 called in several ports, although the abbot only mentions a three-day stop at Ephesos and suggests a longer one in Byzantine Cyprus. From there the ship sailed to Jaffa, the nearest coastal city to Jerusalem, where the pilgrims disembarked.[42] All these vessels picked up passengers and goods along the way.

37. Günsenin, Ganos wine (quoted n. 32), pp. 146–9.

38. F. van Doorninck Jr., The Byzantine ship at Serçe Limanı : an example of small-scale maritime commerce with Fatimid Syria in the early eleventh century, in *Travel in the Byzantine world* (quoted n. 8), pp. 137–48.

39. On the high quality of Syrian soda ashes, superior to the Egyptian ones, see the fourteenth-century Francesco Balducci Pegolotti, *La pratica della mercatura*, ed. by A. Evans, Cambridge Mass. 1936, p. 380.

40. J. Henderson and M. M. Mango, Glass at medieval Constantinople : preliminary scientific evidence, in *Constantinople and its hinterland* (quoted n. 8), pp. 333–56, here pp. 345–6, and for the location of the glass factory mentioned in the text, p. 317, map; see also pp. 352–3, for the soda ash component in analyzed glass found in Constantinople.

41. *Peregrinationes tres : Saewulf, John of Würzburg, Theodoricus*, ed. by R. B. C. Huygens (CCCM 139), Turnhout 1994, pp. 75–7, and for the itinerary, see the map pp. 32–3. Dating of the voyage by J. H. Pryor, The voyages of Saewulf, *ibid.*, p. 51, n. 25. See also Kislinger, Verkehrsrouten zur See (quoted n. 2), pp. 170, 174.

42. Account of Abbot Daniel, transl. by W. F. Ryan in J. Wilkinson, J. Hill, W. F. Ryan, *Jerusalem pilgrimage, 1099–1185*, London 1988, pp. 122–6, chaps. 2–7, and see the map p. 123. For its dating, see K.-D. Seeman, *Altrussische Wallfahrtsliteratur : Theorie und Geschichte eines literarischen Genres*, München 1976, p. 175.

The attendance of merchants "from everywhere" at the fair of St. Demetrios in Thessalonike, reported by *Timarion*, also suggest cabotage and tramping in the Aegean. The merchants must have collected some of the goods they intended to sell at several locations along their journey to the city.[43] In the 1080s the three blocks of large estates belonging to the Georgian nobleman Gregorios Pakourianos and his brother, situated between the Strymon Delta and the region of Mosynopolis with good access to the coast, commercialized a considerable amount of their agricultural produce. Significantly, the chrysobull of Emperor Alexios I issued to the Venetians in 1082 mentions their right to trade along the shore from Thessalonike to Constantinople, which included the regions in which the estates of Pakourianos were located. The explicit listing of that stretch of coast was obviously related to the purchase of agricultural produce.[44] The listing was clearly made at Venice's request, although its merchants were allowed then to trade freely in all regions of the empire.[45] We may safely assume that Byzantine merchants and maritime carriers had been engaging well before 1082 in the collection and transportation of produce along the Balkan coast and its shipping to Thessalonike and Constantinople.

The Black Sea and the Mediterranean formed distinct commercial regions until around the mid-thirteenth century. Each of them partly handled different goods within its own trade patterns and shipping networks. At their juncture Constantinople served as destination or point of departure for trade and shipping in one or the other region, and as transit and transshipment station for commodities travelling between them.[46] It would seem that in the eleventh and twelfth century ships only exceptionally sailed from the Mediterranean into the Black Sea or vice-versa in medium-range or long-distance voyages. This was apparently the case of some vessels carrying wine, since the transshipment and especially the re-stacking of amphoras in Constantinople would have entailed more time, expenses, and risk of breakage than for other commodities. Two shipwrecks found in the Bay of Sudak in southeastern Crimea, securely dated to the reign of Nikephoros III Botaneiates (r. 1078–81), carried Günsenin types I and II amphoras containing Ganos wine, some of them still sealed with their original pine cork stoppers. On board there were also amphoras-jars presumably filled with olive oil.[47]

43. See above, n. 15.

44. The connection has been aptly made by A. E. Laiou, Regional networks in the Balkans in the middle and late Byzantine period, in *Trade and markets in Byzantium*, ed. by C. Morrisson, Washington DC 2012, pp. 125–46, here pp. 130–5, repr. in A. E. Laiou, *Byzantium and the other : relations and exchanges*, Farnham 2012, no. XIII, pp. 10–7.

45. D. Jacoby, Italian privileges and trade in Byzantium before the Fourth Crusade : a reconsideration, *Anuario de estudios medievales* 24, 1994, pp. 349–69, here pp. 351–3, repr. in Id., *Trade* (quoted n. 13), no. II.

46. D. Jacoby, The economy of Latin Constantinople, 1204–1261, in *Urbs capta : the Fourth Crusade and its consequences = La IVe croisade et ses conséquences*, sous la dir. de A. Laiou (Réalités byzantines 10), Paris 2005, pp. 195–214, repr. in Id., *Travellers, merchants and settlers across the Mediterranean, eleventh-fourteenth centuries*, Farnham 2014, no. VII; Id., Constantinople as commercial transit center, tenth to mid-fifteenth century, in *Trade in Byzantium* (quoted n. 31), pp. 193–210.

47. S. Zelenko, Shipwrecks of the 9th–11th centuries in the Black Sea near Soldaya, in *Actas del VIII Congreso internacional de ceràmica medieval en el Mediterráneo : Ciudad Real – Almagro*, J. Zozaya *et al.* eds, Ciudad Real 2009, pp. 235–44.

By the late ninth century Trebizond on the northern Asia Minor shore served as maritime outlet for oriental food condiments, dyestuffs and aromatics, collectively called "spices" in the Middle Ages, most of which originated in southern and eastern Asia and arrived via the Persian Gulf.[48] There can be no doubt that Byzantine merchants and ships ensured the transfer of these commodities from Trebizond to Constantinople. On the other hand, the extant tenth-century sources illustrate the seaborne trade of the Bulgars, the Rus', and the residents of Tmutarakan and Kerch/Bosporos with Constantinople.[49] It is inconceivable, though, that in the long run Byzantine merchants and maritime carriers from the capital should have abstained from participating in commercial exchanges with the western and northern shores of the Black Sea.

According to a mid-tenth century source, foreign fishermen or merchants were bringing dried- or salt-fish from the Sea of Azov to Constantinople, the maritime journey lasting between nine and fifteen days. Similarly, fishermen or traders from Cherson delivered fish from the Dniepr estuary.[50] The participation of Constantinopolitan merchants and ships in traffic with the Straits of Kerch may have begun or increased after the Rus' destruction of the Khazar khaganate in the mid-960s and the reorientation and intensification of that region's trading toward Byzantium.[51]

In the absence of contemporary evidence, we may turn to some later sources providing insights into the nature of that mercantile activity. In 1235 a ship carrying four Hungarian Dominicans sailed for 33 days from Constantinople along the Balkan shore to reach Matrica, situated on the peninsula of Taman at the entrance of the straits of Kerch.[52] The voyage to that region, which was presumably aimed at the purchase of fish, lasted far longer than the one mentioned above. It clearly implied cabotage or tramping along the Western Black Sea shore with its numerous havens.[53] A faster return voyage may be envisaged if

48. S. Vryonis Jr., *The decline of medieval Hellenism in Asia Minor and the process of Islamization from the eleventh through the fifteenth century*, Berkeley 1971, pp. 15–6; B. Martin-Hisard, Trébizonde et le culte de saint Eugène, 6e-11e s., *REArm* NS 14, 1980, pp. 307–43, here pp. 337–8. S. W. Reinert, The Muslim presence in Constantinople, 9th-15th centuries : some preliminary observations, in *Studies in the internal diaspora of the Byzantine Empire*, ed. by H. Ahrweiler and A. E. Laiou, Washington DC 1998, pp. 125–50, here pp. 132–3, 135–6, mentions another route in the tenth century leading from the Persian Gulf via Basra, Raqqa, and Aleppo to Antioch. However, the treaty of 969 or 970 between the empire and the emir of Aleppo mentions costly silks, gems, pearls and other oriental goods, yet not spices: see French transl. by M. Canard, *Histoire de la dynastie des H'amdanides de Jazîra et de Syrie* (Publications de la faculté des lettres d'Alger, 2e série, 21), Alger 1951, pp. 833–6, especially p. 835, § 20.

49. I treat these people as foreigners in the period covered in this paper, despite the Byzantine conquest of Bulgaria in 1018 and considering the changing political conditions and uncertainty about imperial rule or overlordship in the Crimea and around the Straits of Kerch.

50. J. Shepard, "Mist and portals" : the Black Sea's north coast, in *Byzantine trade* (quoted n. 32), pp. 421–41, here p. 427.

51. *Ibid*., pp. 432–9.

52. H. Dörrie, ed., Drei Texte zur Geschichte der Ungarn und Mongolen : die Missionsreisen des fr. Julianus O. P. ins Uralgebiet 1234/5 und nach Russland 1237 und der Bericht des Erzbischofs Peter über die Tartaren, *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. 1, Philosophisch-historische Klasse* 1956, no. 6, pp. 126–202, here pp. 152–3; for the dating, see pp. 148–9.

53. On mooring conditions in a later context: D. V. Dimitrov, The role of the Black Sea ports in navigation and commerce, 13th–15th centuries, in *Proceedings of the 22nd International Congress of Byzantine studies* (quoted n. 3), pp. 451–71.

the ship was fully loaded with fish. The Franciscan missionary William of Rubruck, who travelled in the Black Sea in 1253, reports that merchants from Constantinople sail in large ships to the straits of Kerch and pursue their voyage into the Sea of Azov on their own small boats to buy vast quantities of dried sturgeon and other fish at the estuary of the Don River.[54] Both sources appear to reflect traditional patterns of seaborne trade and navigation involving merchants and ships from Constantinople. It is likely that Byzantine merchants also handled the traffic in naphta from the region around the Straits of Kerch in the eleventh and twelfth century. This was the main ingredient of Greek fire, which the imperial government was eager to obtain. The number of excavated red clay pitchers serving as containers for naphta excavated at Tmutarakan, Cherson and Sarkel reaches a peak in the tenth and first half of the eleventh century. Some have also been found in Constantinople, though their content has not been explored.[55]

Grain exports from the western and northern shore of the Black Sea to Constantinople are not directly documented in the eleventh and twelfth century. The treaty of 1169 between Manuel I Komnenos and Genoa nevertheless points to such traffic. The treaty prohibited the sailing of Genoese ships from the Mediterranean *toward* Rhosia and Matracha, and not just access to these two cities as generally stated. Considering that vessels travelling from Constantinople usually engaged in coastal navigation to reach the Straits of Kerch, the ban regarded the region extending from Bulgaria to the Sea of Azov, which produced large grain surpluses, as illustrated by later sources. Circumstantial evidence suggests that the Genoese bought that commodity before 1169, and that the prohibition introduced in that year was aimed at ensuring that the grain would not bypass Constantinople. Once there, it would be taxed and either available for local consumption or for export.[56] We may safely assume that the Genoese were not the first to purchase grain along the Western Black Sea shore. Byzantine merchants and carriers must have been involved in its supply to the capital from the first half of the twelfth century, if not earlier.

Byzantine traders and ships in foreign Mediterranean waters

The differing and complementary nature of the Byzantine and Fatimid economies required trade in a broad range of commodities.[57] The agreements which the emperors

54. Fr. Guillemus de Rubruc, Itinerarium, in *Sinica franciscana. 1, Itinera et relationes Fratrum Minorum saeculi XIII et XIV*, collegit, ad fidem codicum redegit et adnotavit A. van den Wyngaert, Ad Claras Aquas 1929, pp. 166–7.

55. On naphta and its use in Greek fire: Shepard, "Mist and portals" (quoted n. 50), pp. 427–8, 436; J. F. Haldon, A. Lacy, and C. Hewes, Greek fire revisited : recent and current research, in *Byzantine style, religion and civilization : in honour of Sir Steven Runciman*, ed. by E. M. Jeffreys, Cambridge 2006, pp. 290–325; В. Е. Науменко, О боспорской нефти Константина VII Багрянородного как военно-экономическом факторе политики Византийской империи в Северном Причерноморье в X-XI вв., in *Восточная Европа в древности и средневековье* 25, редкол.: Е. А. Мельникова и др., Москва 2013, pp. 205–9. My thanks to Jonathan Shepard for the latest information on the topic.

56. D. Jacoby, Byzantium, the Italian maritime powers, and the Black Sea before 1204, *BZ* 100, 2007, pp. 677–99.

57. In this section I rely on the sources adduced in an earlier study of mine, yet with additions and new interpretations: D. Jacoby, Byzantine trade with Egypt from the mid-tenth century to the Fourth Crusade, *Thesaurismata* 30, 2000, pp. 25–77, repr. in Id., *Commercial exchange across the*

Leo VI and Romanos I Lekapenos concluded with the rulers of Egypt and Syria respectively between 884 and 896 and between 935 and 944 presumably paved the way for an increase in traffic. Byzantine trade in Egypt appears to have been routine by the mid-tenth century. A Hebrew letter of 959 from the Cairo Geniza mentions a "Market of the Greeks" in Fustat, or Old Cairo. The assignment of a special *funduq* for the housing of Byzantine merchants by the Egyptian authorities implies that they were visiting Egypt both regularly and in fairly large numbers.[58] They were clearly sailing on Byzantine ships.

The Arab geographer Ibn Hawqal, who completed a revised version of his "Portrait of the world" around 988, blamed Muslim rulers for their lax policy toward the empire. He claimed that because of their eagerness to reap profit, they allow the Byzantines to send their ships to Muslim ports for trade and their agents to travel in their countries. These activities enable the empire to secretly gather information about Muslim territories. His criticism implies that Byzantine merchants were welcome in Egypt, both for the goods they brought and for the taxes they paid. The contemporary Arab geographer al-Muqaddasi, who completed his "Best Classification for the Knowledge of Regions" in 986 and a revised version in 989, noted that ships from Arabia and Rum, i. e. the empire, were constantly arriving at Fustat.[59]

Arab authors of the second half of the tenth century mention trade between Egypt and several Byzantine ports or regions: Crete, Chios, with reference to its mastic used in the preparation of perfumes and pastries, Rhodes, and Attaleia on the southern coast of Asia Minor.[60] Small shipments such as those of the costly mastic of Chios or medicinal plants from Crete and Asia Minor did obviously not fill the ships' hold and imply that vessels on the way to Egypt carried a mixed cargo and practiced cabotage or tramping.[61] In all likelihood, Byzantine merchants also shipped timber to Egypt. The Empire's recovery of Crete and Cyprus in the 960s deprived Egypt of direct access to two sources of that material, required for the maintenance of its naval power. Shortly afterwards, in 971, under the pressure of Emperor John I Tzimiskes, Doge Pietro Candiano IV of Venice prohibited the transfer of timber, oars and arms to Muslim countries. A similar ban must have been issued in the empire itself, despite the absence of direct evidence to that effect. Byzantine merchants would have conveyed the timber and iron from the Taurus and Amanus Mountains in Asia Minor.[62] Most ports trading with Egypt were situated along the sea lane leading from Constantinople to Alexandria. Cretan vessels crossed the Aegean to join that waterway, since direct sailing to Egypt was not yet practiced.[63]

Two important developments generated an increase in the volume and value of commodities Byzantine merchants acquired in Egypt from the late tenth or first half of the

Mediterranean : Byzantium, the Crusader Levant, Egypt and Italy, Aldershot 2005, no. I. The study is also reproduced with a different pagination in J. Shepard, *The expansion of Orthodox Europe : Byzantium, the Balkans and Russia*, Aldershot 2007, pp. 107–59.

58. Jacoby, Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), pp. 34–5.

59. *Ibid.*, pp. 33, 36–7. "Rum" had several meanings in Arabic-speaking regions. Context or circumstantial evidence determines when it was used for Byzantium or its subjects: see *ibid.*, pp. 27–9.

60. *Ibid.*, pp. 31–2.

61. On the export of medicinal plants from these two Byzantine regions at a later period, see below, n. 72.

62. Jacoby, Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), pp. 35–6.

63. See above, n. 28–29.

eleventh century: growing and more diversified Byzantine demand, already mentioned, and a shift in the flow of oriental spices. These spices were increasingly diverted from the Persian Gulf, plagued by political instability, to the Red Sea and the Nile Valley through which they reached the Mediterranean. Trebizond lost its function as major spice market, and by the first half of the eleventh century Alexandria, with the support of its Fatimid rulers, established itself as the main Mediterranean outlet for these oriental commodities. As a result, the empire became dependent upon Egypt for their supply.[64] Byzantine maritime trade with Egypt steadily gained in importance, despite being restricted or hampered for short periods by political circumstances, as between 975 and 987 and between 1016 and 1027, by naval warfare or by piratical activity.[65]

The intensification of Byzantine maritime trading and shipping with Fatimid territories is indirectly reflected throughout the eleventh and the first half of the twelfth century by letters from the Cairo Geniza, which record the continuous two-way movement of Jews sailing on Byzantine ships, some of which were attacked by Muslim pirates.[66] More specifically, letters written in Alexandria in the 1060s or the early 1070s reveal the involvement of merchants from Crete, along those from Constantinople, in the acquisition of spices in Alexandria. The purchase strategy of the Byzantine merchants had a direct impact on market prices in the Egyptian port. These fell sharply, as in 1094, when the merchants refused to buy spices, either because they considered them too expensive or there was little demand for some of them in the empire. A letter sent from Alexandria to Fustat in the last years of the eleventh century states that pepper, cinnamon or ginger are not available in the Egyptian port and adds: "If you have any of these commodities, keep them, for the Rum are keen solely on them. All the Rum are about to leave for Fustat. They are only waiting for the arrival of two additional ships from Constantinople."[67] The sailing of several Byzantine vessels from Alexandria up the Nile to Fustat in a single season is noteworthy. The English chronicler Orderic Vitalis reports that a few years later, in 1102, very rich merchants from Constantinople were staying for some time in the Fatimid capital.[68] They too had obviously arrived on Byzantine ships. A *nomisma histamenon* of the emperors Basil II and Constantine VIII minted in the early eleventh century, found in the harbor of Acre, may have been lost by a Byzantine trader on his way to Egypt.[69]

64. Jacoby, Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), pp. 30–1.

65. Reinert, The Muslim presence in Constantinople (quoted n. 52), pp. 136–8. On Muslim piracy in that period: H. Ahrweiler, *Byzance et la mer : la marine de guerre, la politique et les institutions maritimes de Byzance aux VIIe-XVe siècles*, Paris 1966, pp. 130–4. On eleventh-century piracy hampering trade with Egypt, see next note.

66. Jacoby, The Jews of Constantinople (quoted n. 9), pp. 223–7; Id., What do we learn about Byzantine Asia Minor (quoted n. 16), pp. 89–92.

67. Transl. by Goitein, *A Mediterranean society* (quoted n. 6), vol. 1, p. 44; dating of the document after 1094: *ibid.*, vol. 5, p. 104. See also Jacoby, Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), pp. 43–4.

68. *The ecclesiastical history of Orderic Vitalis*, ed. and transl. by M. Chibnall, Oxford 1969–80, vol. 5, pp. 351–2.

69. This appears likely since Acre was neither an important trading center nor the port of destination of pilgrims before the Frankish conquest of the city in 1104. On the coin, see R. Kool, A thirteenth century hoard of gold florins from the medieval harbour of Acre, *The numismatic chronicle* 166, 2006, pp. 301–20, here pp. 306–7.

Byzantine merchants financed their purchases in Egypt with a fairly large array of commodities, which indirectly inform us about the empire's ports and regions from which they sailed and the navigation routes they followed. Silk textiles surely travelled from Constantinople, a major manufacturer of silk stuff. Rumi *mandil* or Byzantine silk kerchiefs, brocade, and cloth for upholstery appear in many Jewish marriage contracts from the tenth to the twelfth century found in the Cairo Geniza.[70] They clearly reflect fashion throughout Egyptian society. In 1111 a Byzantine *vestioprates* or merchant of silk garments entrusted several pieces, the total value of which was 125 hyperpyra, to a Venetian for sale in Damietta.[71] We may safely assume similar business ventures involving Byzantine middlemen sailing to Egypt. Cretan merchants shipped pastoral and agricultural produce from their island in the 1060s or early 1070s, and later medicinal plants. Merchants from the Peloponnese may have conveyed olive oil to Egypt, as done by Venetians in 1134. Mastic from Chios continued to be shipped to Egypt, as attested around 1050 and in the second half of the eleventh century. Medicinal plants and drugs in addition to cheese arrived from Asia Minor.[72]

There is good reason to believe that Byzantine merchants and carriers also shipped timber and iron from Asia Minor to Egypt in the eleventh and early twelfth century. In Egypt the purchase of these commodities became a state monopoly administered by the *Matjar* or Trade Office from the mid-eleventh century. The prices it paid, combined with low taxes, encouraged imports.[73] The conveyance of timber and iron, bulky and heavy commodities, required special shipping arrangements, different from customary ones. As attested by thirteenth-century sources, the length of beams imported from Asia Minor to Egypt varied between c. 6 and 7.5 m, and the voyage was only profitable if the ship carried a large amount of them.[74] As a result, the conveyance of timber was limited to medium-sized or large ships. A large cargo of iron would have been carried by similar crafts. Iron was stowed at the bottom of the hold to serve as ballast and ensure the stability of the vessel.

The Persian Nasir-i Khusraw, who visited Jerusalem in 1047 reports, with reference to the late tenth and early eleventh century, that many pilgrims from the empire used to visit the Holy Sepulcher every year.[75] Some well-off Byzantine pilgrims from distant regions or cities such as Constantinople presumably sailed to the Holy Land, rather than

70. Goitein, *A Mediterranean society* (quoted n. 6), vol. 1, p. 46; vol. 4, pp. 191, 315, 320, 329–30.

71. *Famiglia Zusto*, a cura di L. Lanfranchi (Fonti per la storia di Venezia. 4, Archivi privati), Venezia 1955, pp. 23–4, no. 6. Only the Venetian's residence in Venice is mentioned. In 1114 he received a loan there: *ibid.*, pp. 24–5, no. 7.

72. Jacoby, Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), pp. 35, 43, 45. On oil: *Documenti del commercio veneziano nei secoli XI-XIII*, a cura di R. Morozzo della Rocca e A. Lombardo, Torino 1940, vol. 1, p. 69, no. 65, of 1135; the sailing took place in the preceding year.

73. D. Jacoby, The supply of war materials to Egypt in the Crusader period, *Jerusalem studies in Arabic and Islam* 25, 2001, pp. 102–32, here pp. 103–4, 120–3, repr. in Jacoby, *Commercial exchange* (quoted n. 57), no. II.

74. *Ibid.*, p. 120: a cargo of 25 beams brought to a collection point and one of 400 beams weighing 80 metric tons sent to Egypt.

75. *Nāṣer-e Khosraw's Book of travels (Safarnāma)*, transl. by W. M. Thackston, Jr., Albany NY 1986, pp. 37–8; Jacoby, Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), pp. 37–8.

travel overland. They would have boarded vessels conducting commercial voyages to Cyprus or Egypt, since there were no ships specializing in pilgrims' transportation. The vessels sailing to Egypt must have anchored off Jaffa, devoid of a protected harbor, and stopped there again on their home journey to take pilgrims on board. Such pattern of pilgrimage by the sea route is suggested by the journey of a Byzantine envoy sent to the caliph al-Mustansir in 1056 or 1057, who sailed on a Byzantine ship as far as Cairo. After delivering gifts on behalf of the emperor, he left Egypt on the same ship, accompanied by Fatimid vessels from the Syrian fleet. In order to pray at the Holy Sepulcher he went ashore at Jaffa, and must have re-embarked there.[76] The same pattern appears to have been followed by the vessel carrying the Russian abbot Daniel of Chernigov between 1106 and 1108 from Constantinople via Cyprus.[77] The ship must have pursued her voyage to Egypt after anchoring off Jaffa. This city could not have been the final destination of a Byzantine ships, since it was devoid of a commercial role.

Byzantine trade with the Syrian-Lebanese coast has already been noted above. The Serçe Limanı vessel engaged around 1020 in tramping in order to collect various commodities. In 1047 Nasir-i Khusraw saw vessels from al-Rum and al-Firank, i. e. Byzantium and the Christian West respectively, as well as from Andalusia and the Maghreb in Tripoli, which was then an important port of call and transshipment station.[78] The city may have been the final destination of some Byzantine ships.

The evidence regarding maritime trade between Byzantine Southern Italy and other regions of the empire in the period covered in this paper is extremely meagre. It is likely that merchants and ships from the catepanate of Italy handled the bulk of these commercial exchanges. An aspect of their trade is illustrated by the chrysobull of the co-emperors Basil II and Constantine VIII issued in 992 in favor of Venice, which prohibited the return of "Amalfitanos, Iudeos, Longobardos de civitate Bari et aliorum" from Constantinople to Southern Italy on board Venetian ships. This provision appears to have been aimed at preventing the illegal export of silk textiles from Constantinople.[79] The chrysobull refers to Longobards, who indeed represented the majority of Bari's population, and implies that merchants from Bari, the capital and main port of the province, were regularly sailing to Constantinople. The Greeks of Bari formed only a small group and were mainly active in the imperial administration.[80] Their omission from the imperial decree suggests that they were not directly involved in maritime trade. The presence of Byzantine silks in

76. M. Hamidullah, Nouveaux documents sur les rapports de l'Europe avec l'Orient musulman au Moyen Age, *Arabica* 7, 1960, pp. 281–300, here pp. 288–9; there is some confusion in the text regarding the identity of the emperor and the date of the embassy.

77. See above, p. 635.

78. *Nāṣer-e Khosraw's Book of travels* (quoted n. 75) p. 13; Jacoby, Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), pp. 38–9.

79. *I trattati con Bisanzio 992–1198*, a cura di M. Pozza e G. Ravegnani (Pacta veneta 4), Venezia 1993, p. 23, § 1, yet for emendations to the text and for its interpretation, see D. Jacoby, The Jews and the silk industry of Constantinople, in Id., *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean* (quoted n. 9), no. XI, pp. 5–7. The sailing on Venetian ships raises the question of Italian participation in the internal maritime trade of the empire, which is examined below.

80. On Bari's population: V. von Falkenhausen, Bari bizantina: profilo di un capoluogo di provincia secoli IX-XI, in *Spazio, società, potere nell'Italia dei comuni*, a cura di G. Rossetti, Napoli 1986, pp. 195–227, here pp. 202–5.

early-eleventh century Bari confirms the trade in silk textiles.[81] The city's traffic in the eleventh and early twelfth century also extended to other commodities and other regions of the empire. Two of its ships sailing to Constantinople sank, respectively in 1051 and 1062, the first one carrying oil. Along the southern coast of Asia Minor Bari's merchants reached Tarsos in Cilicia in 1045. It is likely that merchants from Southern Italy exported the bulk of raw silk produced in Calabria, attested in the mid-eleventh century, to silk workshops in Constantinople and possibly also to those of Thebes.[82]

Bari's trade with the empire continued after its conquest by the Norman Robert Guiscard in 1071. An account on the transfer of the relics of St. Nicholas from Myra in Cilicia to Bari in 1087 reports that the city's merchants trading in Antioch brought there grain, the origin of which is not recorded. They were well acquainted for a long time with their Venetian counterparts and apparently conducted with them some joint trading. The account also illustrates their thorough knowledge of the maritime route linking Bari to Cilicia.[83] A triangular voyage from Bari to Damietta in Egypt, Constantinople, and return took place in 1119.[84] It appears to have been routine, since the *Consuetudines* of Bari, implemented in the course of the twelfth century, refer to merchants sailing to Egypt, Syria and Constantinople.[85] According to a letter written around 1135, preserved in a stylized version, a Genoese merchant intended to travel to Constantinople via Bari on a local ship.[86]

The Italians in the empire's maritime trade system

The long and intense debate regarding the involvement of the Italian nations in the empire's maritime trade, its influence on that trade and, more generally, its impact upon the Byzantine economy has been much affected by two factors: a sharp imbalance between Italian and Byzantine documentation, and an exaggerated weight ascribed to the imperial privileges granted to these nations. The chance survival of a small number of Italian notary charters and other sources and the absence of similar Byzantine documentation has resulted in an inflated assessment of the Italian role. For instance, it has been suggested that the Venetians were the initiators of large-scale exports of oil from the Peloponnese in the twelfth century, Byzantine merchants adopting their practices,[87] that the privileges obtained in 1082 "enabled Venice to dominate much of

81. D. Jacoby, Silk crosses the Mediterranean, in *Le vie del Mediterraneo : idee, uomini, oggetti, secoli XI-XVI*, a cura di G. Airaldi (Università degli studi di Genova. Collana dell'Istituto di storia del medioevo e della espansione europe 1), Genova 1997, pp. 55–79, here p. 63, repr. with corrections in Id., *Byzantium, Latin Romania and the Mediterranean* (quoted n. 9), no. X.

82. On Calabrian raw silk: Jacoby, Silk in Western Byzantium (quoted n. 13), pp. 471, 475–6. A portion of that silk may have been absorbed by silk workshops in Southern Italy: Id., Silk crosses the Mediterranean (quoted n. 81), p. 66.

83. Falkenhausen, Bari bizantina (quoted n. 80), pp. 209–13.

84. *Documenti del commercio veneziano* (quoted n. 72), vol. 1, p. 43–4, no. 41.

85. The *Consuetudines* were recorded in the late twelfth century: Falkenhausen, Bari bizantina (quoted n. 80), p. 202.

86. W. Wattenbach, Iter austriacum, 1853, *Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen* 24, 1855, pp. 1–94, here p. 79, no. XIX.

87. Lately again by P. Armstrong, Merchants of Venice at Sparta in the 12th century, in *Sparta and Laconia from prehistory to pre-modern*, ed. by W. G. Cavanagh, C. Gallou, M. Georgiadis, London

the Constantinopolitan commerce,"[88] or that the Italians provided a major stimulus to the development of the Byzantine economy in the eleventh and twelfth century.

Two basic factors have been largely overlooked in the discussion. First, the growth of demand and the intensification of commercial exchanges in the empire in the eleventh and twelfth century were propelled by *domestic* developments, as stressed above. To be sure, traders and ships from Venice, Amalfi and Gaeta were already reaching Constantinople as early as the 940s. Yet there is no evidence to suggest that the Italian share in the domestic maritime trade of the empire attained some importance until around the mid-eleventh century, and even that expansion must be qualified, as we shall see below. Secondly, the Venetians and the Amalfitans were mainly interested in the export of Byzantine luxury products, such as silk textiles, and could not offer in exchange western commodities of equal value, whether qualitatively or quantitatively. As a result, they suffered from a negative balance of trade with the empire. It has been argued that they partly financed their purchases with precious metals. Indeed, in 1087 Venetian merchants in Antioch were financing with much gold and silver their acquisitions of purple and other silks, carpets and gems. This must have also been the case before the city's fall to the Seljuqs in 1084. It is generally assumed that Amalfi's purchase of costly goods in the empire was sustained by its trade with Tunisia, yet this trade declined from the late tenth century onward and the flow of gold it may have yielded dried up by the mid-eleventh. Moreover, since the Italians also suffered from a negative balance of trade in Egypt, they imported there gold rather than exported it.

Venetian sources suggest that the Italians financed much of their purchases in the empire by means other than precious metals. Rather than sailing directly to their final destination, they engaged in trade and transportation along their navigation routes. The *Honorantie civitatis Papie*, the market regulations of Pavia compiled between 991 and 1004, mention yearly Venetian imports of silks, yet it is unclear whether they refer to Byzantine textiles since they also list food condiments and dyestuffs, obviously imported from Egypt.[89] The Venetian shipping of Cretan cheese to Constantinople is recorded in 1022. Venetian contracts of 1089 and 1118 respectively referring to Apulia and Sicily seem to have envisaged the conveyance of oil to the city. Yet Venetian cabotage and tramping did not always extend as far as Constantinople. By the 1070s Venetian merchants were regularly sailing to Corinth. From there they proceeded overland to Thebes to buy silk textiles and return home, or proceeded to Thessalonike, as implied by the early twelfth-century *Timarion*.[90] They may have also acquired silks at Antioch when returning from Egypt.[91] Some Venetians and Amalfitans permanently residing at Dyrrachion (Durazzo) well before 1081 were in a position to extend their trade along

2009, pp. 313–21, here pp. 319–20. For a refutation of that view, see Jacoby, Rural exploitation (quoted n. 14), pp. 233–9.

88. R. W. Dorin, Adriatic trade networks in the twelfth and early thirteenth centuries, in *Trade and markets* (quoted n. 44), pp. 235–80, here p. 264.

89. C. Brühl, C. Violante, *Die "Honorantie civitatis Papie" : Transkription, Edition, Kommentar*, Köln – Wien 1983, p. 19, lines 53–67; pp. 40 and 44–5, commentary to lines 56 and 65–6, respectively. For the layers of the text and their dating, see *ibid.*, pp. 77–85.

90. See above, n. 15.

91. See above, p. 643.

the Via Egnatia to Thessalonike, and Constantinople, as well as to Southern Italy and Venice.[92] Trade and transportation along the way furthered a speedier turnover of the initial investments and generated additional financial resources, possibly in some cases quite substantial, which could be invested in the course of the journey.[93]

Undue importance has been ascribed to the chrysobull of Emperor Alexios I granting privileges to the Venetians in 1082 with regard to their integration within the networks of Byzantine maritime trade. That integration began well *before* 1082. It is illustrated by Venetian trading and transportation services, some of which have just been mentioned. The Venetians traded freely along the Byzantine shores in the Mediterranean, including in Crete in the 1060s or 1070s. The permanent residence of Venetians and Amalfitans in the capital before 1082 implies that the regulation limiting the sojourn of foreigners in the city to three months had been lifted much earlier. Significantly, that regulation is not even mentioned in the chrysobull of Alexios I or later. Venetians may have been settled at Antioch by the 1050s, while Amalfitans were established there by the 1070s. Citizens of both nations permanently resided in Constantinople and Dyrrachion before 1082. Moreover, the merchants and ships of Amalfi, Gaeta and Bari operated in the empire without *ever* obtaining commercial or fiscal concessions and apparently without any geographic restrictions, and so did the Genoese in Crete in the 1060s or 1070s.[94] Only the purchase and export of specific high-grade silk textiles was strictly controlled.[95] The export of precious metals, salt, and war materials, except for timber, was presumably still prohibited, although there is no evidence in that respect for our period.

This is not to deny the importance of tax exemptions, which were the main imperial concessions to the Venetians in 1082. They definitely increased Venetian competitiveness.[96] However, the implementation of the privileges was far from smooth in the first half of the twelfth century, thus hampering the expansion of Venetian commercial operations, although in the long run they obviously favored Venetian trade in the empire. This was also the case with respect to Pisa's and Genoa's commerce, respectively from 1111 and 1155, though to a lesser extent since these two maritime powers enjoyed smaller tax exemptions.[97]

92. A. Ducellier, *La façade maritime de l'Albanie au Moyen Âge : Durazzo et Valona du* XI*e au* XV*e siècle*, Thessaloniki 1981, pp. 70–3.

93. For the last two paragraphs, see D. Jacoby, Commercio e navigazione degli Amalfitani nel Mediterraneo orientale : sviluppo e declino, in *Interscambi socio-culturali ed economici fra le città marinare d'Italia e l'Occidente dagli osservatorî mediterranei : atti del convegno internazionale di studi, Amalfi 14–16 maggio 2011*, a cura di B. Figliuolo e P. F. Simbula, Amalfi 2014, pp. 89–128, here pp. 90–1, 93, 98–102; Id., Venetian commercial expansion in the Eastern Mediterranean, 8th–11th centuries, in *Byzantine trade* (quoted n. 32), pp. 371–91, here pp. 372, 375–80, 386–8.

94. Jacoby, Venetian commercial expansion (quoted n. 93), pp. 385–6, 389–90; Id., Commercio e navigazione degli Amalfitani (quoted n. 93), pp. 91–4, 107. On the Genoese, see Id., Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), p. 43.

95. On silks, see Jacoby, Silk in Western Byzantium (quoted n. 13), pp. 466–7, 488, 490–2.

96. See Laiou, Byzantine traders and seafearers (quoted n. 1), pp. 84–5, on the influence of the fiscal exemptions on market prices.

97. Jacoby, Italian privileges (quoted n. 45), pp. 349–59, 362–4. Conditions were thus very different from those described by Laiou, Byzantine traders and seafearers (quoted n. 1), p. 83, who argues that until the late eleventh century "domestic trade must have been fully in the hands of the Byzantine merchants," since the operations of foreign merchants "were strictly regulated by the Byzantine state and they were not free to engage in trade within the Byzantine Empire […] The general

The intensification of commercial exchange between the empire and Fatimid territories in the eleventh century created new opportunities for Amalfitan and Venetian merchants and maritime carriers. They progressively extended the geographic range of their trading and transportation services based on cabotage and tramping and integrated within the networks operated by imperial subjects and foreigners between the empire and the Levant. Amalfitan sailings between Constantinople and Alexandria are attested by Jewish letters from the mid-eleventh century onward.[98] Similar Venetian sailings may be safely assumed for that period. Indeed, the chrysobull of Alexios I issued in 1082 to Venice lists Byzantine ports located along the Asian coast from Laodikeia to Constantinople and thus reflects the perspective of Venetians sailing from Alexandria toward the imperial city.[99] In 1111 a merchant from Venice undertook to sell in Damietta silk garments entrusted to him by a Byzantine merchant. In 1119 a Venetian vessel sailed from Venice to Bari, from where it was to pursue its journey to Damietta and Constantinople. In the same year some Venetians boarded an Amalfitan vessel leaving the imperial city for Alexandria. About 1135 the wife of a Genoese merchant visiting Egypt and planning to proceed to Constantinople requested him to bring spices and silk textiles. The spices which the merchant was expected to buy in Egypt would have partly financed the purchase of silks in the empire.[100] As noted above, the Italians also conveyed goods from Byzantine provincial ports on their way to Egypt.

The expanding maritime trade of the empire and the Italian impact

Though useful, the various reconstructions of medieval sea-lanes presented so far offer only a selective and static view of navigation routes, because they are based on the chance survival or discovery of textual and archeological evidence and cover several centuries. Medieval nautical guides known as portolans, extant from the thirteenth century onward, provide a more complete, yet similarly static picture. Indeed, at any given time the *actual* use of sea-lanes and the intensity of navigation along them mainly depend upon specific economic factors, namely demand and supply, and upon political and naval developments occasionally interfering with them.[101] Thus, for instance, the Venetian list of complaints submitted to Emperor Michael VIII in 1278, which mainly illustrates short- and medium-range shipping affected by piracy in the Aegean provides a contemporary, though partial view of the maritime network in the region in the second half of the thirteenth century.[102] Unfortunately, there is no similar document reflecting Byzantine maritime trade in the eleventh and early twelfth century. In view of the paucity of Byzantine sources bearing on

situation changed significantly" following the grant of privileges to the Venetians in 1082 and later to the Pisans and the Genoese.

98. Jacoby, What do we learn about Byzantine Asia Minor (quoted n. 16), pp. 91, 93–4.

99. Jacoby, Italian privileges (quoted n. 45), p. 352.

100. See above, n. 71, 84, 86. The second case of 1119 was recorded in 1144: *Famiglia Zusto* (quoted n. 71), p. 38, no. 16.

101. It should be noted, though, that goods seized by pirates or corsairs re-entered the trading circuit.

102. *Urkunden zur älteren Handels- und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, hrsg. von G. L. F. Tafel und G. M. Thomas, Wien, 1856–7, vol. 3, pp. 159–281; G. Morgan, The Venetian claims commission of 1278, *BZ* 69, 1976, pp. 411–38, esp. 427–34.

the patterns and evolution of that trade, the resort to contemporary western documentation and later evidence, such as adduced above in several instances, is therefore indispensable, provided anachronistic backward projections are avoided.

Two macro-economic developments impacted on the empire's trade in our period: an ongoing qualitative and quantitative increase in market demand, and the shift in the channeling of costly oriental commodities from the Persian Gulf to the Mediterranean. The growing diversity in edibles, wines, raw materials, semi-manufactured and manufactured goods, as well as luxury products circulating within the empire's supply system required an increase in shipping tonnage to cope with the larger volume and intensity of commercial exchanges, including between the empire and Fatimid Egypt and Syria. Once we consider the economic interdependence and interaction of micro-regions, the growing diversity of origin of commodities, the pull of market demand, and the commercialization of surpluses, the picture that arises is one of increasing complexity of maritime networks.

The reconstruction of domestic maritime trade and shipping in our period at the micro-economic level must first of all take into account the usually unrecorded daily movement of barks and small ships engaged in supply services over short distances. The larger vessels carrying Ganos wine illustrate a variety of navigation courses, determined by specific commercial considerations. In addition to direct sailings, cabotage or tramping involving short- and medium-range journeys were undoubtedly the most common patterns of domestic maritime trade, yet presumably less so along the Levantine shore. Cabotage also provided an indispensable support to long-distance trade by conveying goods to and from multiple locations to collection and distribution centers. To be sure, the sporadic sources of our period reveal isolated instances of Byzantine seaborne trade, yet once they are inserted within their contemporary context and supported by carefully selected later evidence, it is clear that they illustrate consistent patterns.

One may wonder to what extent the Italian involvement in Byzantine maritime trade contributed to the latter's expansion and impacted upon the Byzantine economy in the eleventh and early twelfth century. In the absence of quantitative evidence, some general considerations may help us to reach a balanced assessment, provided we remember the disproportion between Italian and Byzantine evidence. In our period the population of Venice was still small and its resources limited. Amalfi's demographic and financial resources were even smaller. The recourse of the merchants and ships of the two cities and other Italians to cabotage and tramping to support their purchases in the empire underlines the limitations of their initial capital investments. Moreover, the spreading of Venetian ships throughout the entire eastern Mediterranean limited the overall tonnage they could muster for trade in the empire, especially in view of the importance of the bulky commodities they imported to Egypt, namely timber and iron, and the Egyptian alum they carried on their return voyage. The Amalfitans operated within an even wider geographic range, and their transportation capacity was more limited. For them too, from the late tenth century onward trade with Egypt was more important and lucrative than with the empire.[103]

103. Jacoby, Venetian commercial expansion (quoted n. 93), pp. 381–6; Id., Commercio e navigazione degli Amalfitani (quoted n. 93), pp. 109–13. On eleventh- and twelfth-century Italian

The evidence adduced above reveals that the liberalization of foreign trade in the empire did not follow the grant of privileges to the Italians.[104] It was already well underway *before* 1082. Regarding the privileges enjoyed by Venice from 1082 and Pisa from 1111, one should distinguish between the *individual* advantage their traders undoubtedly gained, and the *combined* impact of their privileges on Byzantine domestic trade, which considering the limitations mentioned above could not have been substantial in our period. The integration of the Italians within the domestic maritime supply system of the empire is often viewed as leading to the replacement of Byzantine by Italian merchants,[105] as if the volume of market exchange was static. It should therefore be stressed once more that the integration took place within a dynamic, *expanding* maritime trade in the empire, primarily stimulated by *domestic* demand. Therefore it did not necessarily undermine the business of Byzantine merchants and maritime carriers and may have even furthered their exports from the empire.

Although Italian merchants were trading in the empire by the mid-tenth century, they apparently did not settle in Constantinople, in Dyrrachion and possibly in Antioch until the following century. While extending the range of their trade before 1082, settlement in other cities seems to have occurred only from the 1130s. This suggests that the Italian involvement in the empire's trade and transportation expanded rather slowly and in stages until around the mid-twelfth century. The integration of the Venetians and the Amalfitans within the maritime network connecting the empire to Egypt appears to have proceeded faster, thanks to their earlier trading in Egypt. By the late eleventh century the two cities had already established a triangular pattern of maritime trade connecting them both with Constantinople and Alexandria. This pattern was consolidated following the establishment of the crusader states in the Levant shortly afterwards and the addition of Pisan and Genoese trading. It is along the waterway linking the empire to Egypt that Italian mercantile activity gradually replaced Byzantine maritime trading in the twelfth century.[106]

In short, it may be safely assumed that in the eleventh and early twelfth century the Byzantines, the silent majority, assumed the bulk of maritime trade and transportation within the domestic supply system, including along major sea lanes. In these circumstances, the Italian impact on the empire's economy must have been rather modest. It gradually increased and assumed more importance in the second half of the twelfth century, yet this development is already beyond the chronological range of the present paper.

Hebrew University of Jerusalem

exports of Egyptian alum, a mineral used for the fixing of dyes on textiles, in the treatment of hides, and in medicine, see D. Jacoby, Production et commerce de l'alun oriental en Méditerranée, xi[e]-xv[e] siècles, in *L'alun de Méditerranée*, éd. par Ph. Borgard, J.-P. Brun et M. Picon (Collection du Centre Jean Bérard 23), Naples – Aix-en-Provence 2005, pp. 219–67, here pp. 220–8.

104. As generally assumed, for instance by Laiou and Morrisson, *The Byzantine economy* (quoted n. 2), pp. 144–5.

105. Laiou, Byzantine traders and seafearers (quoted n. 1), p. 85: "eventually [...] domestic trade passed increasingly into the hands of the Venetians (and other privileged Italian merchants)."

106. Jacoby, Byzantine trade with Egypt (quoted n. 57), pp. 47–61; Id., Venetian commercial expansion (quoted n. 93), pp. 386–8; Id., Commercio e navigazione degli Amalfitani (quoted n. 93), pp. 116–8.

REMARKS ON TRADE AND ECONOMY IN ELEVENTH-CENTURY ASIA MINOR: AN APPROACH*

by Johannes Koder

Within Paul Lemerle's pioneering studies in many fields of Byzantine history and archaeology his research on the agrarian history of Byzantium contributed decisively to the economic history of Byzantium.[1]

In the eleventh century the Byzantine state encompassed not an empire such as that established by Justinian, whose reconquista united for a short period nearly most of the Mediterranean basin, but still (again) a multiethnic empire in southeastern Europe, Asia Minor, the Aegean Sea and parts of northern Syria, all together some 1.5 million km². The successful territorial reconquest in the east since the end of the 9th century was important for the economic and demographic stabilization in central and western Asia Minor in the 10th and early 11th century. The expeditions of John Kourkouas in upper Mesopotamia, who conquered Melitene (913 and 934), were continued during the reign of Romanos Lakapenos and Constantine Porphyrogenitus. In the years after 965 Nicephorus Phocas occupied Tarsos and Mopsuestia and proceeded to northern Syria, and after him John Tzimiskes advanced to Palestine.[2]

* Many thanks to Mihailo Popović, Vienna, who prepared the maps, Figs. 4–6.

1. P. Lemerle, Esquisse pour une histoire agraire de Byzance : les sources et les problèmes, *Revue historique* 219, 1958, pp. 33–74 and 254–84, *Revue historique* 220, 1958, pp. 43–94; revised English translation: *The agrian history of Byzantium from the origins to the twelfth century*, Galway 1979; P. Lemerle, Recherches sur le régime agraire à Byzance : la terre militaire à l'époque des Comnènes, *Cahiers de civilisation médiévale* 2, 1959, pp. 265–81.

2. R.-J. Lilie, *Die byzantinische Reaktion auf die Ausbreitung der Araber : Studien zum Strukturwandel des byzantinischen Staates im 7. und 8. Jahrhundert* (Miscellanea Byzantina Monacensia 22), München 1976; W. Felix, *Byzanz und die islamische Welt im früheren 11. Jahrhundert* (Byzantina Vindobonensia 14), Wien 1981; J.-C. Cheynet, La conception militaire de la frontière orientale (ixe-xiiie siècle), in *Eastern approaches to Byzantium : papers from the thirty-third Spring symposium of Byzantine studies, University of Warwick, Coventry, March 1999*, ed. by A. Eastmond, Aldershot 2001, pp. 57–69; Τ. Γ. Κολιας [T. G. Kolias], *Νικηφόρος Β΄ Φωκάς (963–969) : ο στρατηγός αυτοκράτωρ και το μεταρρυθμιστικό του έργο* (Ιστορικές μονογραφίες 12), Αθήνα 1993; for the typology of military campaigns along the eastern frontier see also I. Stouraitis, *Krieg und Frieden in der politischen und ideologischen Wahrnehmung in Byzanz, 7.–11. Jahrhundert* (Byzantinische Geschichtsschreiber. Ergänzungsband 4), Wien 2009.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 649-663.

Remarkable are the structural changes of political and economic power, which may at least in part be explained with the fact that the success of this reconquest relied to a significant part on members of the land owning aristocracy. The rivalry between the strong aristocracy and the declining power of the emperors in Constantinople after 1025 (and in particular since Constantine Doukas, 1059–1067) was conducive for the loss of a great part of Asia Minor in the decade after 1071 and probably accelerated it.[3] This development may be observed not only near the eastern frontier—where an emperor (Basil I?) orders Digenis Akritas to visit him, whereas Digenis denies and invites for his part the emperor to come to him to the Euphrates river, but only with a few soldiers (λάβε ὀλίγους μετὰ σοῦ καὶ ἐλθὲ 'ς τὸν Εὐφράτην)[4]—but also in other parts of the empire; Kekaumenos makes it very clear: He not only recommends in general landownership combined with economic autarky, but also expresses a strong warning to entrust own land to the emperor:[5]

You have no other source of livelihood beyond working the land. Make self-sufficient investments for yourself, such as mills and workshops and gardens, and any other things that will give you their fruits every year, through rents and produce. Plant trees of every sort, and reed-beds, from which you will have an income that doesn't involve effort every year; these will provide you with rest. Have livestock such as ploughing oxen, and pigs, and sheep, and other animals which are born and grow and increase every year; these will supply you with plenty for your table. You will rejoice in everything, in abundant supplies of corn, wine, and all other planted produce, and animals, both for food and for work. And if you live like this, don't lose interest and neglect your livelihood, or all these things will decrease, […]

If you own fortresses, or perhaps villages, on your own land, and are a toparch, and hold power in them, don't let wealth or titles or big promises from the emperors lead you astray, and give your land to an emperor, and get money and possessions in exchange for it, even if you are going to get four times as much, but own your land, even if it is small and insignificant.

For the period between the early tenth and the last third of the eleventh century the military threat in the East often was far from western and central Asia Minor. For these one and a half centuries I will try to continue, what I began in two earlier studies,[6] and

3. W. Brandes, *Die Städte Kleinasiens im 7. und 8. Jahrhundert*, Berlin 1989; J.-M. Spieser, L'évolution de la ville byzantine de l'époque paléochrétienne à l'Iconoclasme, in C. Abadie-Reynal *et al.*, *Hommes et richesses. 1, IVe–VIIe siècle*, Paris 1989, pp. 97–106; J. Lefort, The rural economy, seventh-twelfth centuries, in *EHB*, pp. 259–61; M. Kaplan, *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle*, Paris 1992, pp. 80–5, and A. Laiou & C. Morrisson, *The Byzantine economy* (Cambridge medieval textbooks), Cambridge 2007, pp. 64–6.—See also R.-J. Lilie, *Byzanz : das zweite Rom*, Berlin 2003, pp. 269–71.

4. E. Trapp, *Digenes Akrites : synoptische Ausgabe der ältesten Versionen* (WBS 8), Wien 1971, Z (V) 2311–2315, 2321–2325.

5. Kekaumenos 88 and 218, transl. Roueché (26.7.2014).

6. J. Koder, Land use and settlement : theoretical approaches, in *General issues in the study of medieval logistics : sources, problems and methodologies*, ed. by J. F. Haldon (History of warfare 36), Leiden – Boston 2006, pp. 159–83; Id., Regional networks in Asia Minor during the Middle Byzantine period

I shall attempt to discuss some aspects of the general conditions of economy, traffic and settlement, with reference to the western part of Asia Minor, which had close economic relations with Constantinople.

In discussing commercial networks in the context of transportation of goods from the producer to a particular marketplace, one may define roughly three levels of trade, distinguishing local, regional and transregional trade.[7] It is not possible to define these three levels in exact terms of distance or duration, because the limits depend on many factors, which we cannot describe precisely enough for all conceivable circumstances: the density and types of settlements, the interests of the consumers and the producers, wholesalers and retailers; furthermore, the expected earnings; the costs for transportation, the quality of roads and of beasts of burden, or the size of ships and the quality of their crews respectively, finally the costs of storage and customs in the place of destination.

Last but not least the natural conditions must be taken into consideration: the variability of agrarian productivity in different landscapes result in a variable supply radius for their central places, be it fortified cities or other types of settlements with non-agrarian inhabitants. Regional productivity is a significant factor in the local and the regional trade of goods, because it influences the efficiency, volume and the distance of transportation.

As a working hypothesis I propose to apply the term *local trade* to a distance of one day, under certain conditions up to two days of travel, which correspond in terms of distance to between 20 and 60 km (and occasionally also more).[8] The *regional trade* may encompass generally a distance of more than one or two days and not exceeding ten days of travel, in terms of distance up to a maximum of about 300 km. Therefore *transregional* (including also "international") trade would apply for all longer distances. In general these three levels should be expressed rather by days than by distances, because the latter may vary depending on the above mentioned factors.[9]

The main sources for our topic may be divided into four partially overlapping categories:[10]

1. natural preconditions, including climate;
2. the material evidence of human land use: anthropogenic landscape changes, as wood removal and erosion, all types of archaeological and monumental remains, including also caravanserails (these mainly from the post-Byzantine period) as markers for

(seventh-eleventh centuries) : an approach, in *Trade and markets in Byzantium*, ed. by C. Morrisson, Washington DC 2012, pp. 147–75.

7. See the related summary in C. Morrisson, Introduction, in *Trade and markets* (quoted n. 6), pp. 4–5.

8. The late Byzantine (1436) arithmetike methodos, ed. S. Deschauer, *Die große Arithmetik aus dem Codex Vind. phil. gr. 65*, Wien 2014, mentions daily distances between 20 and 44 miles. (see p. 413).

9. See also Laiou & Morrisson, *The Byzantine economy* (quoted n. 3), pp. 81–2.

10. See J. Koder, *Το Βυζάντιο ως χώρος : εισαγωγή στην ιστορική γεωγραφία της Ανατολικής Μεσογείου στη Βυζαντινή εποχή*, Θεσσαλονίκη 2004, pp. 209–23, and Id., Handelsgüter und Verkehrswege—Problemstellung, Quellenlage, Methoden, in *Handelsgüter und Verkehrswege : Aspekte der Warenversorgung im östlichen Mittelmeerraum*, hrsg. von E. Kislinger, J. Koder, A. Külzer (Veröffentlichungen des Instituts für Byzanzforschung 18), Wien 2010, pp. 13–24; see also C. Morrisson, Introduction, in *Trade and markets* (quoted n. 6), pp. 5–7.

medieval routes, milestones, roads, bridges, harbour installations, all sorts of small finds;

3. the written sources (including inscriptions), which may offer also detailed information about the changing terminology for settlements (e.g. *agridion*, *esothyron, kastron*, *kome*, *libadion, nomadiaia ge, proasteion*, *stasis*, *chora, choraphion, chorion*);
4. the names (toponyms, hydronyms, names of landscapes and mountains, and similar) and their morphological adaption to other languages (for example *Pegai → Biğa*), or their translation into other languages (for example *Pentegephyra → Beşköprü*) or their total change (for example *Kaystros → Küçük Menderes*[11]).

Just a few words about the first category, the natural preconditions: in our context the importance of central places and of trade routes, though it depends also on temporary political and economic circumstances, is mainly determined by the surface geography and certain geological events. These are earthquakes and seaquakes, various forms of erosion, changing water level of lakes (important e. g. in the case of the lake of Nikaia[12]), course changes of rivers (Sagarios/Sakarya) and expansion of river estuaries (especially all deltas along the western coast of Asia Minor).[13]

Narrating sources explain climatic and other natural phenomena or events and a subsequent economic or demographic change not logically, but with supernatural causes, often as punishment for human sins. Therefore, systematic investigations of the written sources with regard to climatic events and natural catastrophes are necessary to transform more or less coincidental individual observations into synthesized results and to reconstruct the historical climate.[14]

The climate has a substantial impact on conditions for settlement, production and trade; it is *potentially* significant for the entire logistically relevant process. Thus, minor and short-term climatic changes can also have a lasting influence on farming and livestock breeding, and can disturb the supply situation of those settlements which are, because of the number of their inhabitants or for other reasons, not self-sufficient, as for example garrisons: In some Mediterranean hinterlands, which had over the long term a continental climate, a slight reduction in the average annual temperature, combined with an increase in precipitation, is capable of producing different effects, depending on geographic location and sea level:[15] In the lower lying areas of western Asia Minor with

11. No references for Μικρὸς Μαίανδρος in TLG (26.7.2014).

12. See J. Lefort, Les niveaux du lac de Nicée au Moyen Âge, *Castrum* 7, 2001, pp. 77–93, repr. J. Lefort, *Société rurale et histoire du paysage de Byzance*, Paris 2006, pp. 375–93.

13. Examples: Hermos/Gediz, Maiandros/Menderes and Indos/Dalaman.

14. For details see Ι. Γ. Τελελης [I. G. Telelis], *Μετεωρολογικά φαινόμενα και κλίμα στο Βυζάντιο : προσέγγιση των πληροφοριών από τις πηγές και εμπειρικές ενδείξεις για τις διακυμάνσεις του κλίματος της Ανατολικής Μεσογείου και Μέσης Ανατολής, 300–1500 μ. Χ.* (Πονήματα της Ακαδημίας Αθηνών), Αθήναι 2003, and Id., Climatic fluctuations in the eastern Mediterranean and the Middle East ad 300–1500 from Byzantine documentary and proxy physical paleoclimatic evidence : a comparison, *JÖB* 58, 2008, pp. 167–207. See also D. Ch. Stathakopoulos, *Famine and pestilence in the late Roman and early Byzantine Empire : a systematic survey of subsistence crises and epidemics* (Birmingham Byzantine and Ottoman monographs 9), Aldershot 2004.

15. See B. Geyer, Esquisse pour une histoire des paysages depuis l'an mil. 1, Les phases constitutives du paysage, in *Paysages de Macédoine*, présenté par J. Lefort, Paris 1986, pp. 99–106.

a continental climate such changes may lead to a change or reduction in agricultural production. In the higher-lying central areas of Asia Minor the end of the so-called Beyşehir Occupation Phase, approximately by the year 600, resulted in a general decline of the agricultural economy.[16] In the highlands (to the east of the Sakarya river and of the cities Eskişehir, Kütahiya and Denizli), the same climatic change brought more precipitation and rendered in before arid zones, which had served mainly as grazing land, a more productive cultivation of grain or a re-expansion of forest and brushwood possible. Later, the political and demographic recovery resulted in a new prosperity between 950 and 1100, again with negative consequences for the forests.

As a rule, changes of climate and environment, which were perceived by contemporary farmers and cattle breeders as negative (e.g. a drought that destroyed the harvest or endangered livestock), demanded an immediate reaction, whereas a climate development, that was favourable to agriculture or stock-farming, did not necessarily result automatically in an increase in production, it only offered the possibility.

Within the written sources, in our context two are standing out, Hierokles' Synekdemos and middle Byzantine land survey manuals: up to a certain degree, the quasi-statistical data from Hierokles (fig. 1),[17] though they refer to an earlier period, are useful for our purposes, because they inform about the number of traditional *poleis* and thus reflect indirectly the possible agricultural productivity and economic wealth of the most regions of the Eastern Roman Empire.

16. In the discussion of my paper John Haldon kindly drew my attention to the last results concerning the end of the Beyşehir Occupation Phase: A. Izdebski, P. Foldvari, Guanglin Liu, B. van Leeuwen, and Xuyi, Bridging the gap : agrarian roots of economic divergence in Eurasia up to the late middle ages, http://www.basvanleeuwen.net/bestanden/bridgegap.pdf, pp. 1–32 (26.7.2014). See also E. Kaptijn, J. Poblome, H. Vanhaverbeke, J. Bakker and M. Waelkens, Societal changes in the Hellenistic, Roman and early Byzantine periods : results from the Sagalassos territorial archaeological survey 2008 (southwest Turkey), *Anatolian studies* 63, 2013, pp. 75–95; J. Bakker, E. Paulissen, D. Kaniewski, J. Poblome, V. De Laet, G. Verstraeten, M. Waelkens, Climate, people, fire and vegetation : new insights into vegetation dynamics in the eastern Mediterranean since the first century AD, *Climate of the past* 9, 2013, pp. 57–87; S. Bottema, H. Woldring, Anthropogenic indicators in the pollen record of the eastern Mediterranean, in *Man's role in the shaping of the eastern Mediterranean landscape*, ed. by S. Bottema, G. Entjes-Nieborg, & W. van Zeist, Rotterdam 1990, pp. 231–65; A. Izdebski, Why did agriculture flourish in the late antique East? The role of climate fluctuations in the development and contraction of agriculture in Asia Minor and the Middle East from the 4th till the 7th c. AD, *Milllenium, Jahrbuch zu Kultur und Geschichte des ersten Jahrtausends n. Chr.* 8, 2011, pp. 291–312.—For earlier bibliography see S. Bottema, Pollen proxy data from southeastern Europe and the Near East, in *Evaluation of climate proxy data in relation to the European Holocene* (= *Paläoklimaforschung/Palaeoclimate research* 6, 1991), pp. 63–79; H. Salvesen, The climate as a factor of historical causation, in *European climate reconstructed from documentary data : methods and results* (= *Paläoklimaforschung/Palaeoclimate research* 7, 1992), pp. 219–33; D. Stathakopoulos, Reconstructing the climate of the Byzantine world : state of the problem and case studies, in *People and nature in historical perspective*, ed. by J. Laszlovszky and P. Szabo, Budapest 2003, pp. 247–61; W. J. Eastwood, N. Roberts and H. F. Lamb, Palaeoecological and archaeological evidence for human occupance in southwest Turkey : the Beyşehir occupation phase, *Anatolian studies* 48, 1998, pp. 69–86; W. J. Eastwood, M. J. Leng, N. Roberts and B. Davis, Holocene climate change in the eastern Mediterranean region : a comparison of stable isotope and pollen data from Lake Gölhisar, southwest Turkey, *Journal of quaternary science* 22, 2006, pp. 327–41.

17. *Le Synekdèmos d'Hiérokles et l'opuscule géographique de Georges de Chypre*, texte, introduction, commentaire et cartes par E. Honigmann, Bruxelles 1939.

Region	*Number of poleis from Hierokles (Jones)*	*Area in km²*		*Radius in km per polis*
		eparchia	*per polis*	
Asiane (10 provinces)	313 (344)	179,860	575 (523)	13.0
Pontike (11 provinces)	80 (97)	311,610	3,895 (3,212)	32.0
and parts from Anatolike:				
Kilikia A	8 (8)	11,880	1485	21.5
Kilikia B	9 (9)	10,400	1156	19.0
Isauria	23 (29)	17,660	768 (609)	14.0
Total (24 provinces)	433 (487)	531,410	1,227 (1,091)	18.5

Fig. 1 – Asia Minor: *eparchiai* and *poleis* (after Hierokles).

This larger territory of interest, the *praefecturae* Asiane and Pontus, plus the provinces Isauria and Cilicia Prima and Secunda from Oriens, covered some 550,000 km² with 487 *poleis* (the number including Hierokles' 433 *poleis* plus the amendments, mainly additions, of Arnold Jones).[18] The mean value of territories belonging to a *polis* (1,091 km²) is, certainly, of no realistic significance, because of the great variabilitiy of the sizes of *polis*-related territories, which reach from some 300 km² in Pamphylia to more than 8,000 km² in Armenia Prima.

But Hierokles' figures may serve as a general indicator of a region's economic significance. His data correspond to informations coming from a land survey manual, which is dated to the Middle Byzantine period, after the reign of Leo VI. It takes into account the quality differences of the terrain as a basis for taxation and distinguishes in principle between two categories: the first is cultivated land of highest quality, applying to the Anatolian themes Thrakesion and Kibyrraioton and to the Dysis, the European parts of the empire, and the second to all other parts of the Anatole.[19] The manual combines these two categories with a further specification into three qualities of land: The first comprises meadow land, irrigated land, property located near the sea *(parathalassion)* and land within or near settlements; the second quality the arable, not irrigated land outside of settlements, and the third pasture and dry land (including in part also forest and brushwood.[20]

We will focus on the first and second quality in the Anatole, to which belonged Thrakesion and Kibyrraioton, furthermore in all probability also Optimaton, Opsikion and parts of Boukellarion and Anatolikon, all in western Asia Minor, in other words

18. A. H. M. Jones, *The cities of the Eastern Roman provinces*, 2nd rev. ed. by M. Avi-Yonah, Oxford 1971, pp. 522–52 (appendix IV).

19. *Géométries du fisc byzantin*, éd., trad., commentaire par J. Lefort *et al.* (Réalités byzantines 4), Paris 1991, Nr. 3 (Paris. Suppl. gr. 676, 12th/13th cent.), pp. 62–3 (§§ 51–3), with further specification and prices for three categories of land in the mid-eleventh century (1 – ½ – ⅓ nomisma); on the prices see C. Morrisson and J.-C. Cheynet, Prices and wages in the Byzantine world, in *EHB* 2, pp. 815–78, quoting pp. 818–21 (on the Price of land in 13th-c. Asia Minor).—On this or a similar text relies a poem of Michael Psellos, in *Géométries du fisc byzantin*, Nr. 10, pp. 184–201 (see v. 14–20, § 286).

20. Λέγεται δὲ πρώτη μὲν ποιότης τὸ χορτοκοπούμενον λιβάδιον, ὁ ὕπαρδος τόπος, τὸ παραθαλάσσιον καὶ τὸ ἐσώθυρον, δευτέρα δὲ ἡ σπειρομένη μὲν ἄνυδρος καὶ ἐξώθυρος, τρίτη ἡ νομαδιαὶα καὶ χερσαὶα, *Géométries* (quoted n. 19), pp. 62–3, § 53.

the areas of ten former Roman provinces with the highest density of settlement, and an average radius around the *poleis* between 10 and 18 km, with a maximum of about 25 km. They correspond approximately to the western landscapes from a line, which runs from the gulf of Ereğli in the north to the gulf of Antalya in the south.

Another important factor is the average population figure of densely built up settlements. Many of these had an at least partial agricultural autarky, because often a part of their inhabitants were farmers, who had their fields next to the town, comparable to the type of the so-called "Ackerbürgerstadt"[21] in medieval central and western Europe. In many cases pure farming settlements were to be found immediately outside the city walls.

Another system is represented by the site-hierarchy in the Laconia Survey (11th century). It consists of four categories of agricultural settlements (fig. 2), the lowest being (I) *staseis*/ farms, followed by (II) *proasteia*/estates, (III) *agridia*/hamlets, and (IV) *choria*/villages, at a distance of between 3 and 8 km of the (V) central *polis*-market Sparta.[22] A combination of both types, the "Ackerbürgerstadt" and the "Laconian" model, often may be found. In both local trade with the hinterland dominated, whereas regional (and transregional) trade served to a variable degree for the exportation of agricultural and other products.

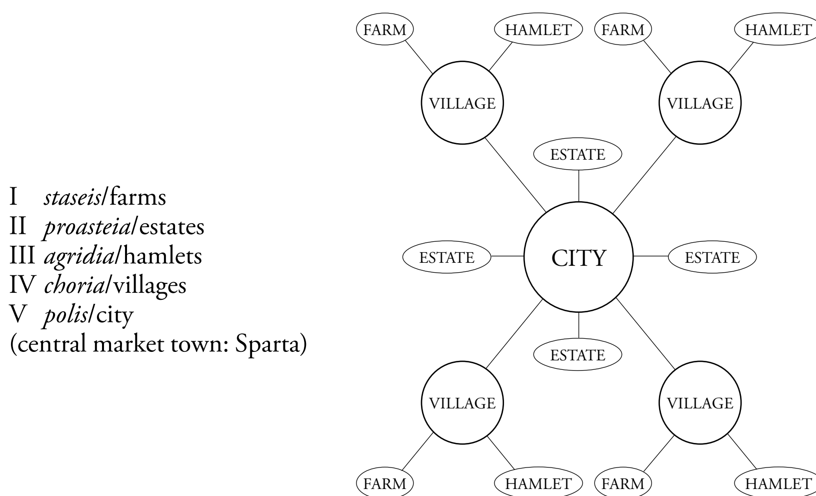


Fig. 2 – Laconia Survey: Middle Byzantine settlement hierarchy, 11th c. (Armstrong, The survey [quoted n. 22]).

21. K. Fehn, Ackerbürgerstadt, *LexMA* 1, 1980, p. 81.

22. P. Armstrong, The survey area in the Byzantine and Ottoman periods, in *The Laconia survey : continuity and change in a Greek rural landscape. 1, Methodology and interpretation* (Annual of the British School in Athens. Supplementary volume 26), London 2002, pp. 339–402, see pp. 353–61, Ill. 7.4.

James Russell discussed the number of inhabitants in urban settlements and he accepted a density of up to 300 inhabitants a hectare, regarding it as "a very high index".[23] I attempted to verify maximum figures for Byzantine medieval cities, relying on examples of different size, which still show a sufficient number of remains of the enclosing walls and of housing units for a realistic approximate computation.[24] These are Thessalonica, Nicaea, Mistra, Ioannina and Pergamon. By taking as a basic unit the single-family house with a ground floor, often used as a professional area (stables, workshops, ware-houses), and an upper story for dwelling,[25] one may count the number of ruined houses inside a closed built-up area of the space defined by the fortifications (fig. 3). The result seems to me to confirm the figure of 300 inhabitants as a high population density per hectare in settlements as sound.[26]

City name	*Housing area*	*Households*		*Inhabitants*	
	Area (ha)	*(ha)*	*(number)*	*(number)*	*(per ha)*
Thessalonica	290	230	15,800	79,000	273
Nicaea	130	100	7,500	37,500	288
Mistra	21	16	1,200	6,000	286
Ioannina	17.5	14	1,050	5,300	303
Pergamon	12	9	800	4,000	333

Fig. 3 – Examples for urban habitation density.

23. J. C. Russell, *Late ancient and medieval population* (Transactions of the American philosophical society 48, 3), Philadelphia 1958, p. 93 (*ibid.*, p. 92, he discusses "290 and 261 persons to the hectare" for the cities of the Muslim caliphat of Córdoba, see also his significantly lower estimations for Selcuk cities in Asia minor, *ibid.* pp. 99–100). See also the figures in Laiou & Morrisson, *The Byzantine economy* (quoted n. 3), pp. 130–1, and Τ. Λουγγης [T. Loungis], Η εξέλιξη της βυζαντινής πόλης από τον τέταρτο στο δωδέκατο αιώνα, *Βυζαντιακά* 16, 1996, pp. 33–67, p. 66, relying on Г. Г. Литаврин [G. G. Litavrin], Провинциальный византийский город на рубеже XII–XIII вв., *VV* 37, 1976, pp. 17–29, esp. pp. 24 and 27 for Lampsakos (173 households and c. 900 inhabitants).

24. The calculation relies on the presupposition that the houses on average correspond to one household (equal to a mean value of 5 persons). When quantifying, a tentative pertinent share of 20–25% of the surrounding streets, places and common buildings (as churches) was taken into consideration.

25. See P. Schreiner, Das Haus in Byzanz nach den schriftlichen Quellen : mit einem Exkurs über Häuserpreise, in *Haus und Hof in ur- und frühgeschichtlicher Zeit (Gedenkschrift für Herbert Jankuhn),* hrsg. von H. Beck and H. Steuer, Göttingen 1997, pp. 277–320, and S. Ellis, The Middle Byzantine house and family : a reappraisal, in *Approaches to the Byzantine family*, ed. by L. Brubaker, Sh. Tougher (Birmingham Byzantine and Ottoman studies 14), Farnham 2013, pp. 247–72, with bibliography. Useful for the typology of village houses in Byzantine Lycia: A. Şanli-Erler, *Bauern in der Polis : ländliche Siedlungen und agrarische Wirtschaftsformen im zentrallykischen Yavu-Bergland* (Tübinger althistorische Studien 1), Bonn 2006, esp. pp. 15–60, see also the observations by K. Belke, Das byzantinische Dorf in Zentralanatolien, in *Villages dans l'Empire*, pp. 425–35.

26. For Pergamon, Klaus Rheidt proposed a residential area of c. 19 ha, but only as the result of a population boom in the years after 1071. According to him, it may have accommodated up to 4,200 inhabitants (corresponding to 220 per ha), see M. Klinkott, *Altertümer von Pergamon. 16, Die Stadtmauern. 1, Die byzantinischen Befestigungsanlagen von Pergamon mit ihrer Wehr- und Baugeschichte*, Berlin – New York 2001, town plan at the end of the volume; K. Rheidt, Byzantinische Wohnhäuser des 11. bis 14. Jahrhunderts in Pergamon, *DOP* 44, 1990, pp. 195–204; see also K. Rheidt, The urban economy of Pergamon, in *EHB* 2, pp. 623–9. See also Koder, Land use (quoted n. 6), pp. 166–9.

Relying on these estimations we may calculate approximate maximum figures for other towns, for which the size cannot be ascertained because their area today is inhabited and built over, as for example Chonai[27] (now Honaz) near the Lykos river valley, a famous place of pilgrimage and, according to Niketas Choniates, a "prosperous and big city,"[28] which may in size be comparable to Pergamon.

As I mentioned already, cultivation-areas near to average urban settlements should be taken into consideration for the supply with perishable or fresh provisions like vegetables and fruits, whereas olives, oil and wine, also cheese, could be brought from elsewhere.

The cultivation-areas for vegetables[29] may perhaps not be neglected, but they were not extended, because specialised gardening literature[30] as well as practical experience demonstrates, that in central European climate (under pre-industrial conditions) 40 m^2 (net) are sufficient for the total annual supply of one person with vegetables, included legumes[31]. I am conscious of the fact, that neither the Mediterranean climate and soil allow a precise transfer of this figure, nor our lack of knowledge about the possible human influence on productivity (e.g. irrigation, efficiency of manuring) or the productiveness of the medieval species of vegetables. But I think, if we take the 40 m^2 per person for *fresh vegetables only* (omitting legumes, olives and so on), it may at least be evident, that under favourable conditions the garden next to the house (the *esothyrion*) was sufficient for the normal supply with vegetables even in parts of densely built up settlements.

The annual demand on grain (mainly wheat and barley) may have been at least 200 kg for one year for one standard person (adult, c. 60–65 kg).[32] The same quantity should be added for the producers, furthermore one third for losses between producer and consumer, losses which were caused by robbery, theft, rodents, blight and similar, also distress at sea.[33] In the end the necessary production volume was at least 550 kg of grain per annum for one non-producing urban citizen. The production area for these quantities of grain was, with respect to 2-crop-rotation and depending on the soil quality, between 30 and 40 ha. In western Asia Minor this local production demand could normally be met in the immediate neighbourhood of the towns, because in these regions more than 20% of surface were suitable for grain production; and in the territories corresponding to the early Byzantine provinces of Hellespont, Bithynia and Honorias (together some

27. *TIB* 7, pp. 309–11.

28. πόλις εὐδαίμων καὶ μεγάλη, Nicetas Choniates, *Historia*, p. 178.19; see *TIB* 7, pp. 222–5.

29. J. Koder, Fresh vegetables for the capital, in *Constantinople and its hinterland*, ed. by C. Mango and G. Dagron, Aldershot 1995, pp. 49–56.

30. Cf. e.g. L. M. Kopetz, *Gemüse-Fibel : kurzgefaßte Darstellung des Freilandgemüsebaues für Landwirte und Kleingärtner*, Wien 1957[5].

31. (and potatoes, which of course were not known in Byzantium).

32. The following calculations are based on: consumption of cereals per person and month: 2.5–3.5 *modioi* = 17–24 kg, per annum: 0.204–0.288 t; net produce 50 t/km^2; necessary area c. 0.5 ha/Person, this twice under the condition of a two-crop rotation, and other additional factors. For details cf. J. Koder, *Gemüse in Byzanz : die Versorgung Konstantinopels mit Frischgemüse im Lichte der Geoponika*, Wien 1993, pp. 100–3, and Id., Land use (quoted n. 6). — 62 kg: L. Foxhall & H. A. Forbes, Sitometreia : the role of grain as a staple food in late antiquity, *Chiron* 12, 1982, pp. 41–90, here pp. 47–8.

33. For problems with transportation by ship see D. G. Letsios, *Nomos Rodiōn nautikos = Das Seegesetz der Rhodier : Untersuchungen zu Seerecht und Handelsschiffahrt in Byzanz* (Δημοσιεύματα ναυτικού δικαίου 1), Rhodos 1996, esp. pp. 134–43.

56,000 km^2), which were the main providers for Constantinople until the seventies of the 11th century, the productivity was significantly higher.

Furthermore, according to the catalogue of daily consumption of standard agricultural products, which is nearly the same in the *Nomos georgikos* (c. 700) and in the *Strategikon* of Kekaumenos (11th century),[34] the annual supply quantities of provisions were at least 18 l of oil, 20 kg of olives, 5 kg of legumes and 90 l of wine per adult.[35] Depending on local climate and other circumstances, these quantities may have been imported in part not only from western Asia Minor, but also from other regions.

Stock breeding near rural settlements was in principle not in need of logistics for food, because, according to the *Nomos georgikos* the animals normally were driven to pasture, often in a daily walking distance from the village. They grazed in the forests, and after harvesting, also in fields and vineyards.[36] But for beasts of burden and work the supply had to be provided, especially in urban settlements. Mules, donkeys, horses, dromedaries, oxen and buffalos *(Bubalus bubalis)* are mentioned.[37] Considering all parameters, mules were probably the most preferable pack animals in western Anatolia. They have a long expectation of life (45–50 years) and are more persistent than donkeys and horses;[38] they are stronger than donkeys, bearing burdens of up to 150 kg,[39] this normally over a distance of 30–40 km a day. Furthermore they need less food than horses (75%), namely 2 kg of hard fodder and 6 kg of hay or grass of any quality a day (700 and 2,200 kg a year).[40]

During the period of prosperity between 950 and 1100 more than fifty central settlements with the economic importance and/or the size of cities may be found in western Asia Minor in a territory of roughly 200,000 km^2, corresponding to some

34. Koder, Land use (quoted n. 6), pp. 163–5.

35. J. Koder, Cuisine and dining in Byzantium, in *Byzantine culture : papers from the conference "Byzantine days of Istanbul" held on the occasion of Istanbul being European cultural capital 2010, Istanbul, May 21–23 2010*, ed. by D. Sakel, Ankara 2014, pp. 423–38.

36. Pasture-land also at more distant places, where the animals with their herdsmen stayed for a longer time (both possibilities are mentioned in the *Nomos georgikos* [§§ 45, 49, 54]), see Koder, Land use (quoted n. 6), pp. 164–5.

37. *Nomos georgikos*: §§ 36, 37, 39, 41, 43–45, 50, 51.

38. See K. Belke, Von der Pflasterstraße zum Maultierpfad? Zum kleinasiatischen Wegenetz in mittelbyzantinischer Zeit, in *Ἡ Βυζαντινη Μικρα Ασια, 6ος–12ος αι.*, επιμ. εκδ. Σ. Λαμπακης, Αθηναι 1998, pp. 267–84, and Id., Verkehrsmittel und Reise- bzw. Transportgeschwindigkeit zu Lande im Byzantinischen Reich, in *Handelsgüter und Verkehrswege : Aspekte der Warenversorgung im östlichen Mittelmeerraum (4.-15. Jahrhundert)*, hrsg. von E. Kislinger, J. Koder, A. Külzer (Veröffentlichungen zur Byzanzforschung 20), Wien 2010, pp. 45–58; J. Haldon, Introduction, in *General issues in the study of medieval logistics : sources, problems and methodologies*, ed. by J. F. Haldon (History of warfare 36), Leiden – Boston 2006, p. 5, and Id., Roads and communications in the Byzantine Empire : wagons, horses, and supplies, in *Logistics of warfare in the age of the Crusades : proceedings of a workshop held at the Centre for medieval studies, University of Sydney*, ed. by J. H. Pryor, Aldershot 2006, pp. 131–58; see alao F. Olck, Esel, in *RE* 6/1, 1907, col. 626–76, here col. 639–44.

39. The life of St. Philaretos Eleemon (8th c.) mentions 6 *modioi* (c. 82 l) of grain as load capacity for *hypozygia* (probably donkeys, cf. *ODB*, p. 274, s.v. "Beasts of burden"), corresponding to c. 76.8 kg of wheat (E. Schilbach, *Byzantinische Metrologie*, München 1970, p. 96); comparable are 200 Roman pounds (c. 65.2 kg) in *Diokletians Preisedikt*, hrsg. von S. Lauffer (Texte und Kommentare 5), Berlin 1971, 14.11.

40. J. Haldon, Roads and communications (quoted n. 38), pp. 144–6, with Tables 8.1–2.

4,000 km^2 per city (fig. 4).[41] The distribution of these settlement sites is uneven: The inland cities were mainly concentrated near the lakes and along the river valleys. In the mountainous inland regions the density was, of course, lower, though still significantly higher than in the eastern part of Asia Minor.

Along the coasts and their immediate hinterlands[42] the settlement density was high (fig. 5), along the Marmara Sea and the Bosporus (for self-evident reasons) extremely

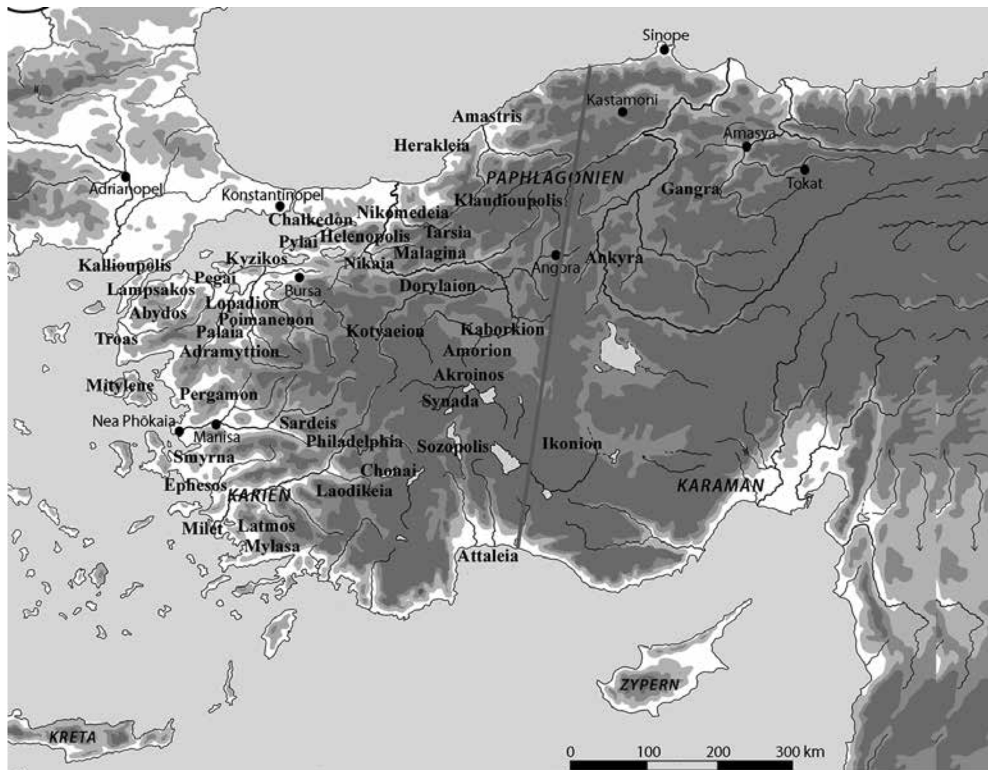


Fig. 4 – Western Asia Minor before the end of the 11th c.

41. Abydos, Adramyttion, Akroinon, Amastris, Amorion, Antiocheia Pisidias, Apollonias, Attaleia, Chalkedon, Chonai, Dorylaion, Ephesos, Helenopolis, Herakleia, Hierapolis, Kaborkion, Klaudiupolis, Kotyaeion, Kyzikos (Artake), Laodikeia, Lampsakos, Herakleia (Latmos), Laodikeia, Lopadion, Magnesia, Malagina, Melanoudion, Milet (late Byzantine Palatia), Mylasa, Myra, Nikaia, Nikomedeia, Palaia, Parion, Patara, Pegai, Pergamon, Philadelpheia, Phokaia, Poimanenon, Prusa, Pylai, Sardeis, Sozopolis, Syllaion, Synada, Smyrne, Tarsia, Thyateira, Tralleis, Xanthos.

42. For the region see K. Belke, Mysien und Hellespont, in *RbK* 6, 2002, col. 839–68, and *TIB* 13; Ph. Niewöhner, Mysia (Hellespontus), in *Reallexikon für Antike und Christentum* 25, 2013, pp. 389–403.



Fig. 5 – Coastlands along the coast of the Marmara Sea.

high. Here, the distances from one urban center to the next vary between 15 and 60 km or 1–3 days journey.[43]

Most of the urban settlements had, owing to their acropolis and/or their town walls a distinct fortification character, some of them served—together with their hinterland—mainly military purposes; in these cases most of the civilian farmers worked to produce for the army.[44]

Furthermore, nearly half of these towns gained a significant additional importance, because they were sea harbours.[45] Most of them were located along the southern coast of the Marmara Sea. As harbour towns they may have had reduced agricultural functions, but they served as seaports for the provisions, which came from the extended hinterland and would be shipped to Constantinople.

A good example for a fortified harbour-town with its road connections to the hinterland is Pegai. Unlike other sites (as Parion and Kyzikos) the Pegai Peninsula is abandoned

43. Distances (round figures):

a) Abydos – 30 km – Lampsakos – 40 km – Parion/Kemer – 30 km – Pegai/Karabiga – 60 km – Kyzikos Peninsula (Artake) – 50 km – Lopadion/Uluabat – 15 km – Apollonias – 40 km – Prusa – 60 km – Nikaia – 40 km – Helenopolis/Hersek – 25 km Pylai/Yalova.

b) Lopadion/Uluabat – 45 km – Poimanenon/Eski Manyas – 45 km – Palaia/Balya.

c) Nikaia 30 km – Malagina – 25 km – Tarsia 55 km – Nikomedeia – 45 km – Dakibyza/Gebze – 25 km – Kartalimen – 15 km – Chalkedon.

44. Kekaumenos strongly recommends: "Take great care of your soldiers. Don't cut their pay; for the soldier who receives from you is selling you his own blood. […] Don't let the foreigners and Romans who are on guard about the Palace get behind in their pay, but let them receive their rations in abundance each and every month, and their provisions, and their pay, intact." Kekaumenos 276–8, transl. Roueché.—See J. F. Haldon, *Warfare, state and society in the Byzantine world*, London 1999, pp. 139–148 and 284–292, with references.

45. Abydos, Adramyttion, Amastris, (Attaleia), Chalkedon, Ephesos [Hagios Theologos], Helenopolis, Herakleia, Kartalimen, Kyzikos [Artake], Lampsakos, Latmos, Mylasa, Nikomedeia, (Parion, between Lampsakos and Pegai), Pegai, Phokaia, Pylai, Smyrne, Troas.

today; thus it provides conclusive evidence of the extent of the medieval settlement. The ruins of the city cover a triangular peninsula that is tapered to the north; to the west it ends at a city wall of c. 500 m length. A small acropolis is found at the highest point in the northwest corner.[46] The habitable area comprised almost 11 hectares—a sufficient size to accommodate a maximum of about 3,300 inhabitants, who may have been supplied without difficulty from the surrounding areas.[47] The ancient port was located on the southern side of the settlement (the coastline to the north is characterized by steep cliffs), but in the medieval period a bay in the western part of Erdek körfezi, at a distance of c. 2 km, was known under the name *korphos tes Pegas.*[48] It is likely that this place served as the city's port,[49] from which grain and other products were exported to Constantinople—a seal from the 11th century mentions a "steward of the granaries of the imperial estate" *(horeiarios tou basilikou ktēmatos)*.[50]

Pegai was located at the main road that ran along the Propontis at a varying distance from the coast; it linked the port bays of Abydos and Lampsakos with those of Parion, Pegai, Kyzikos, and other harbors as far as Apameia.[51] The coastal road was met or crossed by roads to the port towns from the south (fig. 6). Owing to the rivers, the remains of Byzantine and (early) Ottoman bridges allow also regional road courses to be identified.[52] Thus, there are two bridges over the Granikos: one, the Akköprü, has long been known, the other was discovered a few years ago by William Aylward.[53] Both are found near the point where the coastal road is crossed by another road, that leads from the southern inland to the port of Pegai, approximately 10 kilometers distant.

Many other bridges mark the course of the coastal road: the Güvercin bridge crossed the Aisepos river about 5 kilometers south of the mouth of the stream; to the east, the Güzelce bridge, near Dogruca bridge,[54] crossed (north–south) the Empelos river, a tributary of the Gönen Cayı. The piers of a bridge over the Ryndakos river,[55] near Lake Apollonias, mark another road, that connected Lopadion/Uluabat with the main road running parallel to the coast.

46. W. Aylward, The Byzantine fortifications at Pegae (Priapus) on the sea of Marmara. 1 and 2, *Studia Troica* 16, 2006, pp. 179–203 and 17, 2007, pp. 90–105; Belke, Mysien und Hellespont (quoted n. 42), col. 863–5, and *TIB* 13, s.v., with further bibliography.

47. The maximum demand for grain was 2,350–3,400 tons per annum, produced on an area of cultivation measuring 100–140 km^2.

48. A. Delatte, *Les portulans grecs. 1*, Paris 1947, p. 229.21 (Portolan II), pp. 242.2–7, 337.3 (Portolan II and VI, v.l. Σπίγα), and other portolans.

49. A. Horn & W. Hoop, *Durch die Nordägäis nach Istanbul : Izmir—Marmarameer—Istanbul: Nautischer Reiseführer*, Hamburg 1989, pp. 60–1.

50. J.-C. Cheynet, Un aspect du ravitaillement de Constantinople aux xe/xie siècles d'après quelques sceaux d'*hôrreiarioi*, *SBS* 6, 1999, pp. 1–26 (reprint in Id., *Société*, pp. 209–36), ici pp. 19–20; *DOSeals* 3, p. 113 (Nr. 65).—Ptochoprodromos liked the cucumbers (*tetrangura*) from Pegai, a hint to the vegetable production in its hinterland and ist marketing in Constantinople: *Πτωχοπρόδρομος*, κριτική έκδ. H. Eideneier, Ηράκλειο 2012, poem II, v. 65, cf. J.-C. Cheynet, L'époque byzantine, dans *La Bithynie au Moyen Âge*, éd. par B. Geyer & J. Lefort, Paris 2003, pp. 311–50, here p. 328, fn. 143 (quoted from *TIB* 13, s.v.).

51. See Koder, Regional networks (quoted n. 6), pp. 158–62.

52. *a) Roads*: Abydos – Lampsakos – Parion – Pegai – Kyzikos/Artake …– Apameia. *b) Bridges*: Akköprü (Granikos), Güvercin (Aisepos), Güzelce (Empelos), Lopadion (Ryndakos).

53. W. Aylward, personal communication, June 2007.

54. 40° 15′ 41.9″ N, 28° 03′ 09.4″ E, about 3 km south-southeast of Dogruca (formerly Debleke), several hundred meters south of the modern highway from Bandirma to Çanakkale.

55. The south-southwestern end of the bridge: 40° 12′ 13.7″ N, 28° 26′ 28.6″ E.

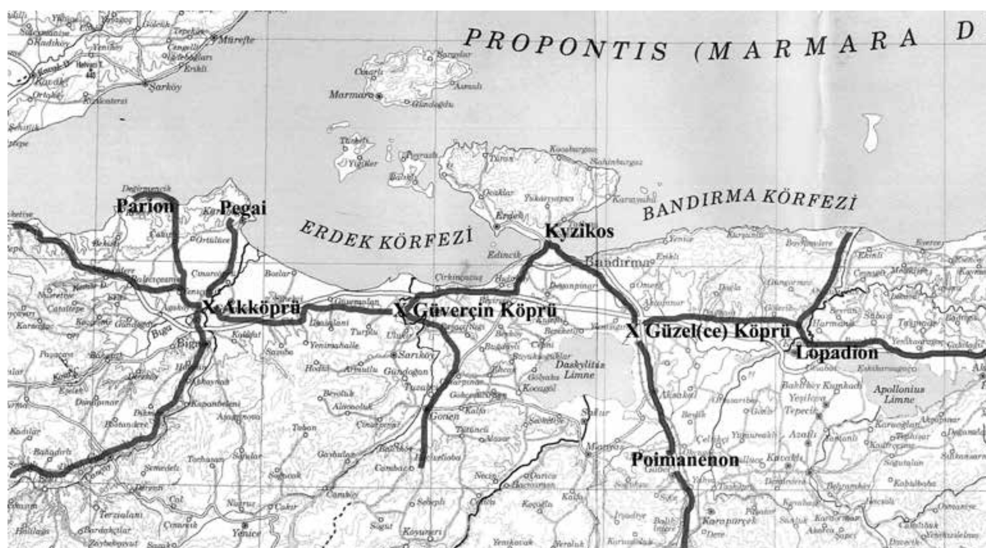


Fig. 6 – Roads and bridges near the Asian coast of the Marmara Sea.

The importance of Lopadion results from the fact, that the Rhyndakos river connected it directly with the sea: from its river-port boats crossed to the European coast of the Marmara Sea and to Constantinople.[56] It was situated in a fertile plain near Lake Apollonias; its fortifications, which probably were rebuilt by John II Komnenos (1130?), mark the extension of the town. The northeast flank of the site, which is nearly square in plan (approximately 475 × 150 m), abuts the Rhyndakos river. Within its walls it covers an area of some 7 hectares, but the settlement seems to have extended outside the fortifications (to the southwest, and along the river to the west); a population figure of more than 2,000 was rather probable.[57]

Other examples in the context of the 11th century would be Abydos, Malagina and Pylai.[58] The monumental remains in many of the mentioned places indicate a constant positive development of the economy in western Asia Minor during the 10th and the first half of the 11th century.

56. Al-Masʿūdī, *Le livre de l'avertissement et de la révision* 140 (transl. B. Carra de Vaux, Paris 1896, p. 193); J. Lefort, Les communications entre Constantinople et la Bithynie, in *Constantinople and its hinterland : papers from the twenty-seventh spring symposium of Byzantine studies, April 1993*, ed. by C. Mango and G. Dagron, with the assistance of G. Greatrex, Oxford – Aldershot 1995, pp. 209–10 (quoted from *TIB* 13, s.v. Lopadion). The brother of saint Lazaros, monk of Galesion, is mentioned as a shipowner in Lopadion: Vita S. Lazari in *AASS* Nov. III, Nov. 7, p. 537F.

57. C. Foss, The defenses of Asia Minor against the Turks, *The Greek orthodox theological review* 27, 1982, pp. 145–205, here pp. 159–61 and 183 = Id., in *Cities, fortresses, and villages of Byzantine Asia Minor*, Aldershot 1996, art. V; C. Foss & D. Winfield, *Byzantine fortifications : an introduction*, Pretoria 1986, pp. 145–6; Belke, Mysien und Hellespont (quoted n. 42), col. 860–2; *TIB* 13, s.v.— For a possible maximum of 2,100 inhabitants, a demand for grain of c. 2,200 tons per annum (and an area under cultivation, 67–90 km^2) can be assumed.

58. *TIB* 13, s.v.

During the centuries of growing prosperity, the territory of some 200,000 km^2, or a little more, on which this paper is focussed, may have had some 3 million inhabitants.[59] The major part of them, at least 80%, lived without doubt not in the fifty (or a little more) cities, but in rural settlements, in villages, as independent farmers or—more often—as *paroikoi*, who belonged to a land-owner of a large estate. This landscape had a fully developed economy and was densely populated, but not "urbanized."

Somehow continuing these considerations, I am closing with a few additional remarks about the possibility to compare the development of the economy and the settlement structures in western Asia Minor and in the southern Balkans between the 9th and the beginning of the 11th century, as it was undertaken by Philipp Niewöhner at the end of an excellent new paper on Milet.[60] That landed elites had taken over,[61] who invested and lived on their estates, but normally did not contribute to larger urban building projects, is evident and applies in principle for all parts of Byzantium during the period discussed here, also for the *Dysis*, because aristocratic country houses are found also there. Hence, I think that the general conclusion, that a ruralisation, which began in the early Byzantine period, "wieder eingesetzt und weit drastischere Formen angenommen zu haben (scheint)" is not debatable, and it seems to me to be valid for eastern and for parts of central Anatolia. Though, the consecutive hypothesis of a more intensive de-urbanization of Anatolia in comparison to the Balkans should be questioned for western Asia minor, at least if it argues mainly with the monumental remains. The monuments, which were built in Asia Minor between the 9th and the beginning of the 11th century, often replaced buildings, which were destroyed in the period of the Arab raids, the latest. Hence, exactly this phase of rebuilding activities during the late 9th and the 10th centuries may in many cases be the explanation for the lack of monuments from the 11th century, because at this time the churches and other constructions, which were built only one century or less ago, still were in good repair. On the other hand, their abandonment or devastation at the end of the 11th century, after 1071, easily explains new building activities in western Asia Minor *after* 1204.

Perhaps we should also consider the political and ideological background. Asia Minor was a territory under menace of self-assured Muslims with a strong religious, but also political backing, be it, in the 11th century, the Seldjuks or earlier the Arabs. In southeastern Europe the development in this respect differed: the Slave invaders had settled, obviously (also for demographic reasons) without many difficulties, but their "landnahme" had—after the withdrawal of the Avars from the southern Balkans (in the years after 626)—no strong autonomous political or ideological (religious) backing. Therefore they could be integrated in the political system of the Byzantines (and the Bulgarians) and into orthodox Christianity as early as from the late 7th century onwards.

Österreichische Akademie der Wissenschaften, Wien

59. In any case more than 12 inhabitants per km^2: J. Koder, Überlegungen zur Bevölkerungsdichte des byzantinischen Raumes in Spätmittelalter und Frühneuzeit, *Byz. Forsch.* 12, 1987, pp. 289–305.

60. Ph. Niewöhner, Neue spät- und nachantike Monumente von Milet und der mittelbyzantinische Zerfall des anatolischen Städtewesens, mit Beiträgen von O. Dally *et al.*, nach Vorarbeiten von O. Feld, *Archäologischer Anzeiger* 2, 2013, pp. 165–234, see esp. pp. 231–2.

61. See M. Kaplan, Les élites rurales byzantines : historiographie et sources, *MEFRM* 124, 2, 2012, pp. 299–312.

LES BALKANS : ROUTES, FOIRES ET PASTORALISME AU XIe SIÈCLE

par Mihailo St. Popović

Dans cette contribution, il est impossible d'exposer les recherches sur tous les aspects de l'économie byzantine au cours des xie et xiie siècles, depuis les publications pionnières du célèbre Paul Lemerle. Pour cette raison, je vais me concentrer sur quelques lignes directrices générales et des études de cas sélectionnées. Mon point de départ est le tome 6 des *Travaux et mémoires*, dans lequel Nicolas Svoronos a publié, en 1976, un article intitulé « Remarques sur les structures économiques de l'Empire byzantin au xie siècle »[1].

Il y a une quarantaine d'années, il a exprimé une opinion qui avait généralement cours parmi les spécialistes : « On peut partir de la constatation, commune à tous les byzantinistes, que la période qui va du milieu du ixe siècle jusqu'au premier quart du xie (1025) est marquée par une expansion économique de l'Empire considéré dans son ensemble. »[2] Pour l'époque suivante, Svoronos s'est tourné vers l'exploration des principales raisons de la crise des structures internes de l'économie de l'Empire byzantin[3] et il est arrivé à la conclusion que : « […] si ces conditions ont permis à l'économie rurale de se maintenir à un niveau satisfaisant dans une première période courte, elles ne sont pas de nature à favoriser une expansion de longue durée : elles conduisent à la stagnation et à la récession. »[4] Svoronos offrait le même constat à propos de l'artisanat et du commerce : « […] les structures restent archaïques, les techniques commerciales de même ; elles ne s'adaptent pas aux transformations profondes qui commencent à s'opérer dans le reste du monde méditerranéen. »[5]

Depuis, de nombreux travaux sur l'économie byzantine ont été publiés, qui ont conduit à des traitements plus sophistiqués du sujet. Il y a principalement deux positions, que je voudrais brièvement rappeler ici. Un chercheur, Michael Hendy, n'a pas suivi la position de Nicolas Svoronos ; il s'oppose à l'interprétation selon laquelle le xie et le xiie siècle à Byzance présentaient un déclin économique continu, et il a reconsidéré les publications

1. Svoronos, Remarques.
2. *Ibid.*, p. 49.
3. *Ibid.*, p. 51.
4. *Ibid.*, p. 63.
5. *Ibid.*, p. 67.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 665-674.

scientifiques des années 1970[6]. Il s'est directement référé à Paul Lemerle : « Even the late Paul Lemerle signalled at least a partial withdrawal from the full traditionalist position in his *Cinq études sur l'onzième siècle byzantin* (1977), itself based largely on the Parisian table ronde in the eleventh century that had taken place shortly before. »[7] Hendy a réhabilité les XIe et XIIe siècles et choisi une approche qui embrasse à la fois un vaste tableau de l'économie byzantine ainsi que des questions spécifiques plus détaillées. Il a pris en considération deux régions principales, l'Anatolie et la péninsule Balkanique[8]. Elles furent au XIe siècle le fondement essentiel de la vigueur économique de l'État. Ce n'est que plus tard, au XIIe siècle, que l'Empire a réorienté son économie vers les régions montagneuses de la péninsule Balkanique, et s'est donc appuyé sur le pâturage. Concernant le commerce, Hendy a contesté l'influence des commerçants étrangers, parce qu'ils étaient en nombre relativement restreint, et parce qu'il postulait que le commerce à longue distance était encore marginal à cette date. Il a accordé une attention particulière à la monnaie byzantine. Dans la dépréciation de la monnaie d'or, il ne voyait pas un problème économique, mais purement fiscal, qui résultait du déséquilibre budgétaire croissant au cours du XIe siècle[9].

En suivant Svoronos, Michael Angold a pris une position contraire à celle de Hendy. Dans son ouvrage *The Byzantine Empire 1025-1204*[10], dans la section sur l'économie et la société de l'Empire byzantin au XIe siècle, il a analysé la dépréciation de la monnaie d'or. Angold y a également vu, comme Hendy, un problème financier. Cependant, il a exprimé son scepticisme à l'égard de l'application, dans le contexte de l'Empire byzantin, des théories économiques du XXe siècle : « The condition of the Byzantine economy in the eleventh century has to be approached not from the direction of modern economic theory, but through the few pieces of solid evidence that we possess. »[11] En se fondant sur Kékaumenos, Michel Psellos, Michel Attaleiatès et sur le *Livre de l'éparque*, Angold est arrivé à la conclusion que les sources décrivant l'état économique de l'Empire au XIe siècle sont contradictoires. Dans l'ensemble, Angold adoptait la théorie de la baisse progressive de l'économie byzantine : « Modern historians have viewed this debasement of the gold coinage as perhaps the clearest indicator of the long-term decline of Byzantium. It may not at first have been apparent where the debasement of the gold coinage was leading, but today it looks very much like the first step down the slippery slope of permanent economic decline. »[12]

Une étape importante dans l'histoire de l'économie byzantine a été marquée par la publication en 2002, sous la direction de la regrettée Angeliki Laiou, du bilan global *The economic history of Byzantium : from the seventh through the fifteenth century*, dans laquelle elle a coordonné avec bonheur les contributions de nombreux chercheurs. Dans l'article de synthèse, Laiou a considéré que, du IXe au XIIe siècle, Byzance avait globalement connu

6. M. Hendy, The economy : a brief survey, dans *Byzantine studies : essays on the Slavic world and the eleventh century*, ed. by S. Vryonis, Jr., New Rochelle – New York 1992, p. 141-152.
7. *Ibid.*, p. 142.
8. *Ibid.*, p. 143.
9. *Ibid.*, p. 143-148.
10. M. Angold, *The Byzantine Empire 1025-1204 : a political history*, London – New York 1988².
11. *Ibid.*, p. 62.
12. *Ibid.*, p. 59.

un essor économique continu et accéléré[13]. De manière significative, elle a intitulé le sous-chapitre sur les xie et xiie siècles « The takeoff »[14].

A. Laiou dresse un portrait nuancé et équilibré de la période. Elle découple les défaites militaires et la faiblesse politique de l'Empire de l'économie réelle et note : « Most sectors of the Byzantine economy experienced accelerated growth in the course of the eleventh and twelfth centuries. »[15] Elle décrit une augmentation de la population totale de l'Empire, une expansion de l'urbanisation et une croissance de la production. Le secteur agricole a innové par l'introduction des nouvelles cultures. La production de céramique, de verre et de soieries est localisée non seulement dans la capitale, mais dans diverses provinces de l'Empire (par exemple, à Cherson, à Corinthe, à Thèbes, à Athènes et à Veliko Tărnovo).

Contrairement à Hendy, Laiou voit dans la présence de marchands italiens une contribution significative au développement institutionnel du secteur financier à Byzance. Laiou évoque clairement une crise du système monétaire à ce moment précis : « There *was* a crisis in this period in the monetary system »[16] et elle regrette le manque d'informations suffisantes sur l'évolution des prix. A. Laiou oppose la situation économique au temps d'Alexis Comnène, qui consolida le système monétaire et financier, aux politiques jugées désastreuses de la dynastie des Anges. Les opinions sont donc loin d'être unanimes, mais restent fort divisées. Une dizaine d'années après la publication de cette somme, il apparaît possible de compléter certains des résultats obtenus, voire de les corriger.

Dans l'ensemble, une base solide a été jetée pour interpréter les structures macro-économiques de Byzance, et les byzantinistes français y ont pris une part importante. Dans l'*Economic history of Byzantium*, Jacques Lefort a publié un article sur « The rural economy, seventh-twelfth centuries » (p. 231-310), Gilbert Dagron sur « The urban economy, seventh-twelfth centuries » (p. 393-461), Cécile Morrisson et Jean-Claude Cheynet sur « Prices and wages in the Byzantine world » (p. 815-878) et finalement Cécile Morrisson sur « Byzantine money : its production and circulation » (p. 909-966).

Dans la seconde partie de ma contribution, je voudrais me focaliser sur les micro-structures de l'économie byzantine dans la péninsule Balkanique. Je vais présenter des études de cas, qui sont fondées sur mon travail pour la future publication du tome 16 de la *TIB (Macédoine. Partie nord)* dans le cadre du programme de l'Académie de Vienne[17]. Une question pertinente pour la recherche future est celle de l'existence et de la localisation de foires dans le sud de la péninsule Balkanique. Pour l'époque qui s'étend du ixe au xiie siècle, Maria Gérolymatou a publié une étude intitulée *Αγορές, έμποροι και εμπόριο στο Βυζάντιο*[18]. Elle explique que, après la conquête du premier Empire bulgare par

13. A. E. Laiou, The Byzantine economy : an overview, dans *EHB* 3, p. 1145-1164.
14. *Ibid.*, p. 1150.
15. *Ibid.*, p. 1150.
16. *Ibid.*, p. 1153.
17. M. Popović, Mapping Byzantium : the project "Macedonia, Northern part" in the series *Tabula Imperii Byzantini (TIB)* of the Austrian Academy of Sciences, dans *Mapping different geographies*, K. Kriz *et al.*, ed. (Lecture notes in geoinformation and cartography), Berlin – Heidelberg 2010, p. 219-234 ; Id., *Historische Geographie und Digital Humanities : eine Fallstudie zum spätbyzantinischen und osmanischen Makedonien* (Peleus, Studien zur Archäologie und Geschichte Griechenlands und Zyperns 61), Mainz – Ruhpolding 2014, p. 10-17.
18. M. Γερολυματου, *Αγορές, έμποροι και εμπόριο στο Βυζάντιο, 9ος-12ος αι.* (Μονογραφίες 9), Αθήνα 2008.

les Byzantins au XIe siècle, Byzance a reconstruit sa domination politique dans le sud de la péninsule jusqu'à la fin du XIIe siècle, mais il lui semble que ce fait n'a pas eu de conséquences tangibles sur le développement des centres économiques de la région. L'auteur a montré la grande importance de la côte occidentale de la mer Noire avec les ports locaux et les centres commerciaux, ainsi que du Danube, qui ouvre les portes de l'Europe centrale[19]. Les trouvailles isolées d'amphores byzantines datées du XIe au XIIIe siècle, par exemple à Braničevo et à Belgrade, prouvent l'existence d'une activité commerciale dans ces villes situées le long du Danube. Les découvertes de poterie byzantine dans le sud de la péninsule Balkanique sont plus abondantes, principalement à Niš, Ras, Skopje et Prilep. Niš avait alors une importance particulière, en raison de son emplacement sur la *Via militaris* entre Constantinople et Belgrade et en raison des croisades[20].

En outre, la question des foires locales et régionales dans le sud de la péninsule Balkanique reste très controversée. Après l'article fondamental sur les foires médiévales en Macédoine[21] publié en 1927 par le chercheur bulgare Ivan Sakazov[22], peu de progrès scientifiques ont été réalisés dans ce domaine spécifique de la recherche. Bien souvent, les résultats concrets restent dispersés dans différentes revues ou ne sont pas enregistrés par la communauté scientifique internationale en raison de barrières linguistiques.

Ivan Sakazov a donné une définition éclairante d'une foire[23] : selon lui, les foires se sont développées de préférence à proximité des églises ou des monastères – parfois aussi à des carrefours ou près des gués – et avaient lieu le jour de la fête du saint à qui une église

19. *Ibid.*, p. 171-172.

20. *Ibid.*, p. 176-177. Sur la *Via militaris* et la *Via Egnatia* : A. Avramea, Land and sea communications, fourth-fifteenth centuries, dans *EHB* 3, p. 57-90 ; P. Collart, Une réfection de la Via Egnatia sous Trajan, *BCH* 59, 1935, p. 395-413 ; Id., Les milliaires de la Via Egnatia, *BCH* 100, 1976, p. 177-200 ; M. Fasolo, *La Via Egnatia. 1, Da Apollonia e Dyrrachium ad Herakleia Lynkestidos* (Viae Publicae Romanae 1), Roma 2005 ; Id., La via Egnatia nel territorio della Repubblica di Macedonia, dans *Παλαιὰ φιλία : studi di topografia antica in onore di Giovanni Uggeri*, Galatina 2009, p. 601-612 ; T. Filiposki, Prašanjeto za proodnosta na zapadniot del od patot Via Egnatia (Drač-Solun) vo vtorata polovina na IX vek, dans *Pătuvanijata v srednovekovna Bălgarija*, Veliko Tărnovo 2008, p. 110-119 ; L. Gounaropoulou et M. B. Chatzopoulos, *Les milliaires de la Voie egnatienne entre Héraclée des Lyncestes et Thessalonique*, Athènes 1985 ; N. G. L. Hammond, The western part of the Via Egnatia, *JRS* 64, 1974, p. 185-194 ; E. Koytcheva, Civitates et castra on Via militaris and Via Egnatia : early Crusaders' view, *Revue des études sud-est européennes* 44, 1-4, 2006, p. 139-144 ; Κ. Π. Μουστακας [K. P. Mustakas], Το οδικό δίκτυο της Δυτικής Μακεδονίας κατά το Μεσαίωνα (11ος-15ος αιώνας), dans *Ιστορική γεωγραφία : δρόμοι και κόμβοι της Βαλκανικής από την αρχαιότητα στην ενιαία Ευρώπη = Historical geography : roads and crossroads of the Balkans from antiquity to the European Union*, Θεσσαλονίκη 1998, p. 145-154 ; M. Nystazopoulou-Pélékidou, Le réseau routier du Sud-Est européen et son apport à l'évolution historique des peuples balkaniques au Moyen Âge, dans *Arta istoriei, istoria artei : academicianul Răzvan Theodorescu la 65 de ani*, Bucureşti 2004, p. 27-36 ; N. A. Oikonomides, The medieval Via Egnatia, dans *The Via Egnatia under Ottoman rule (1380-1699) : Halcyon days in Crete II : a symposium held in Rethymnon, 9-11 January 1994*, ed. by E. A. Zachariadou, Rethymnon 1996, p. 9-16 ; Th. L. F. Tafel, *De via militari Romanorum Egnatia qua Illyricum, Macedonia et Thracia iungebantur*, Tubingae 1842 (réimpression London 1972).

21. Ici nous employons le nom Macédoine dans l'acception du temps, les frontières de cette province débordant alors largement celle de l'État contemporain de Macédoine.

22. I. Sakazov, Panairi vŭ srědnověkovna Makedonija, *Makedonski pregledŭ* 3, 4, Sofia 1927, p. 1-14.

23. *Ibid.*, p. 3-5.

locale avait été consacrée. La foire permettait au producteur, au consommateur et au commerçant de se rencontrer dans un lieu défini à une date déterminée et à interagir les uns avec les autres pendant une période limitée. Selon les sources analysées jusqu'à présent dans la littérature, une foire pouvait durer entre trois et vingt-cinq jours. Généralement les foires rassemblaient des personnes de différentes régions, qui n'étaient pas en mesure de se voir les unes les autres tout au long de l'année. Les termes grecs pour une foire sont *panēgyris*[24] et *phoros*[25], ce dernier mot pouvant aussi signifier un « hommage », « taxe » ou « impôt ». Les anciens termes slaves attestés dans les sources sont *panagjurŭ* ou *panagirĭ*, *sŭborŭ* et *forŭ*[26]. Évidemment, le premier et le troisième dérivent de la langue grecque. Spyros Vryonis Junior, qui a retracé l'évolution du mot *panēgyris* de l'Antiquité à la période ottomane, précise que ce terme « can refer to a strictly religious festival, to a commercial fair, to a religious festival combined with a local fair, to a festive occasion such as a marriage or political celebration, to a gathering of bishops, or even to an encomiastic speech. »[27]

Dans mon étude de 2011 intitulée « New insights into the history of Balkan fairs in the historical region of Macedonia (13th-19th centuries) »[28], j'ai publié mes recherches sur la localisation des foires en Macédoine. En me fondant sur les documents serbes et bulgares des XIIIe et XIVe siècles, j'ai localisé les foires dans ma zone de travail, c'est-à-dire le nord de la Macédoine (*TIB* 16 ; ici fig. 1).

La question reste de savoir si l'état des XIIIe et XIVe siècles reflète un développement qui remonterait aux XIe et XIIe siècles. Dans ce contexte, je voudrais relever le cas de la foire du monastère Saint-Georges à Skopje. Celle-ci est attestée pour la première fois dans une charte du tsar bulgare Constantin Tich, en 1258 ou 1265/66[29]. Elle se déroulait le 21 novembre, qui, selon le calendrier julien, correspond à la fête de la Présentation de la Vierge au Temple. En 1300, le roi serbe Stefan Uroš Milutin a signé une charte confirmant les privilèges et les propriétés du monastère Saint-Georges[30]. Cette charte mentionne entre autres la foire du monastère, qui durait huit jours, et précise qu'elle fut créée par l'« empereur Roman », qui pourrait être identique à l'empereur byzantin Romanos III Argyros († 1034)[31]. L'indication sur l'« empereur Roman » souligne fortement la continuité des foires byzantines sous la domination slave, selon l'hypothèse de Spyros Vryonis Junior[32]. De tous ces constats, il ressort que cette foire pourrait remonter au XIe siècle. En outre, la charte du roi serbe rend compte de ceux qui ont participé à la

24. LSJ, p. 1297 ; Trapp, *Lexikon* 6, p. 1192.
25. LSJ, p. 1951.
26. Sakazov, Panairi (cité n. 22), p. 3.
27. S. Vryonis Jr, The *Panēgyris* of the Byzantine saint : a study in the nature of a medieval institution, its origins and fate, dans *The Byzantine saint*, ed. by S. Hackel, London 1981 (réimpression New York 2001), p. 196-228, ici p. 200.
28. Dans *Studies in honour of Professor Vassil Gjuzelev* (= *Bulgaria mediaevalis* 2, 2011), p. 757-776. Voir aussi : M. Živojinović, Settlements with marketplace status, *ZRVI* 24-25, 1986, p. 407-412.
29. *Gramoti na manastirot Sv. Georgi-Gorg Skopski*, podgotvile K. Ilievska, V. Mošin, L. Slaveva (Spomenici za srednovekovnata i ponovata istorija na Makedonija 1), Skopje 1975, p. 183-204, ici p. 187.
30. *Ibid.*, p. 209-238.
31. *Ibid.*, p. 236.
32. Vryonis Jr, The *Panēgyris* (cité n. 27), p. 214-216.



Fig. 1 – Les foires dans le nord de la Macédoine.

foire, c'est-à-dire les Grecs, les Bulgares, les Serbes, les Latins, les Albanais et les Valaques. Ils devaient payer un péage semblable à ceux acquittés dans les foires de Tétovo et de Gračanica à l'abbé du monastère Saint-Georges et non pas à un fonctionnaire laïque. Du vin, du pain et de la viande étaient vendus à la foire exclusivement avec l'autorisation de l'abbé[33]. On a l'impression que le roi serbe a rédigé ou confirmé un règlement, qui aurait pu exister sous la domination byzantine, au XIe siècle.

En comparant ces conclusions avec les résultats fondamentaux publiés par Soraya Faroqhi[34] sur les foires de la péninsule Balkanique à l'époque ottomane (jusqu'en 1650), on remarque immédiatement qu'aucune des foires médiévales mentionnées ci-dessus n'avait survécu à la transition politique. J'ai enrichi les résultats de S. Faroqhi de 1978 avec de nouvelles données, c'est-à-dire celles tirées des chartes en vieux-slave et des registres ottomans (fig. 2). À mon avis, on peut supposer qu'aux XIe et XIIe siècles en Macédoine, il n'y avait pas autant de foires qu'à l'époque ottomane. Le nombre de foires, cependant, ne doit pas avoir été inférieur à celui des foires slaves des XIIIe et XIVe siècles.

Une autre étude de cas, sur laquelle je fais mes recherches dans le cadre du tome 16 de la *TIB*, porte sur le pastoralisme en Macédoine. Encore une fois, les études byzantines françaises ont joué un rôle de premier plan, par exemple en la personne de Michel Kaplan, qui a publié un article intitulé « L'activité pastorale dans le village byzantin du VIIe au XIIe siècle »[35]. Après avoir lu les sources écrites du Xe au XVIe siècle, en particulier

33. *Gramoti na manastirot Sv. Georgi-Gorg Skopski* (cité n. 29), p. 236.

34. S. FAROQHI, The early history of the Balkan fairs, *Südost-Forschungen* 37, 1978, p. 50-68, ici p. 64-65.

35. M. KAPLAN, L'activité pastorale dans le village byzantin du VIIe au XIIe siècle, dans *Animals and environment in Byzantium (7th-12th c.)* (National Hellenic Research Foundation, Institute for Byzantine Research, International Symposium 21), Αθήνα 2011, p. 407-420 ; voir aussi ID., *Les hommes et la terre à Byzance du VIe au XIe siècle : propriété et exploitation du sol*, Paris 1992.

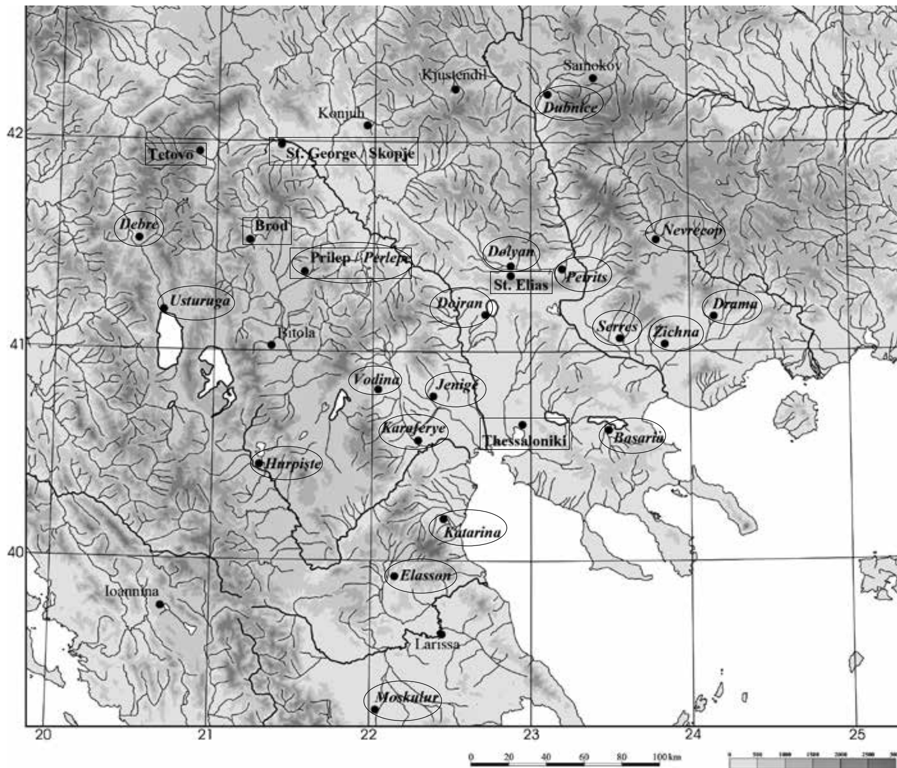


Fig. 2 – Les foires dans le nord de la Macédoine.
En gras et encadré, les foires médiévales; en gras italiques et encerclé, les foires ottomanes.

les documents byzantins et vieux-slaves des monastères de l'Athos, j'ai pu délimiter le pastoralisme dans le nord de la Macédoine, en me fondant sur les mentions d'estives, de pâturages d'hiver, de prétendus *katuni* et sur la présence valaque[36].

Les documents vieux-slaves sur les pâturages de montagne utilisent généralement le terme *planina*, qui désigne, d'habitude, des alpages situés à plus de 1 000 m d'altitude. C'étaient donc des estives, que les éleveurs fréquentaient chaque année du printemps à l'automne. Les *katuni* saisonniers se trouvaient au même endroit. Selon ces textes, rois, tsars, monastères, nobles, villages et *katuni* étaient susceptibles de posséder des alpages. Le

36. M. St. Popović, Spätbyzantinische Siedlungen und wlachische Transhumanz in den Flusstälern der Strumica und Kriva Lakavica, dans *Südosteuropäische Romania : Siedlungs-/Migrationsgeschichte und Sprachtypologie : romanistisches Kolloquium XXV* (Tübinger Beiträge zur Linguistik 532), Tübingen 2012, p. 227-240; Id., Vlachen in der historischen Landschaft Mazedonien im Spätmittelalter und in der Frühen Neuzeit, dans *Walchen, Romani und Latini : Variationen einer nachrömischen Gruppenbezeichung zwischen Britannien und dem Balkan*, hrsg. von W. Pohl, I. Hartl, W. Haubrichs, Wien 2017, p. 183-196; Id., Das Kloster Hilandar und seine Weidewirtschaft in der historischen Landschaft Mazedonien im 14. Jahrhundert, dans *Περίβολος : zbornik u čast Mirjane Živojinović [mélanges offerts à Mirjana Živojinović]*, Beograd 2015, vol. 1, p. 215-225.

mot vieux-slave *planina* a été adopté sous la forme *planēna* dans le vocabulaire byzantin. Dans les documents byzantins, les pâturages d'hiver sont nommés *cheimad*(*e*)*ion*, que transcrit le vieux-slave *zabel*[37].

Outre les pâturages d'été et les pâturages d'hiver, des preuves claires du pastoralisme en Macédoine sont lesdits *katuni*. Dans son *Lexicon Serbico-Germanico-Latinum*, le philologue serbe Vuk Stefanović Karadžić a expliqué *katun* avec les mots *bačija* et *mandra* et traduit spécifiquement ces trois termes par « étable à vache »[38]. Le *katun* est, dans le sens le plus large du mot, un habitat saisonnier, soit pendant les mois d'été ou d'hiver, des bergers valaques, albanais ou autres. En raison des informations limitées des sources, on ne peut reconstituer complètement l'organisation interne d'un *katun* médiéval. Un *katun* était dirigé par un chef appelé *katunar* ou *čelnik*. Les chercheurs hésitent, ne sachant si le nom du chef désignait tout le *katun*, ou si le *katun* comprenait les grandes familles apparentées. La taille d'un *katun* fluctuait au Moyen Âge entre 10 et 105 ménages. Cependant, il n'est pas certain que les formes du nomadisme, bien attestées au XXe siècle dans l'Europe du Sud-Est, puissent être automatiquement transposées à l'époque médiévale[39].

Sur les figures 3a et 3b sont localisés les pâturages en Macédoine, du Xe au XVIe siècle, en se fondant sur les volumes 11 et 16 de la *TIB*, distinguant les estives, les pâturages d'hiver, les *katuni* et les références aux Valaques. La figure 4 permet de visualiser les pâtures du Xe au XIIe siècle. Les toponymes attestant le pastoralisme, qui ont fort probablement existé pendant plusieurs siècles durant l'Empire byzantin et l'Empire ottoman, sont ajoutés sur la figure 5. À mon avis, on peut supposer que l'activité économique entre le Xe et le XIIe siècle était plus forte qu'on le déduit des sources écrites conservées. La plus grande

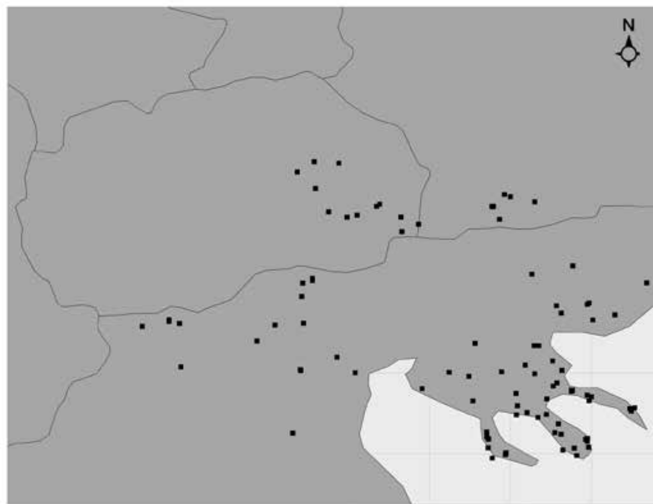


Fig. 3a – Les pâturages en Macédoine du Xe au XVIe siècle.

37. Popović, *Historische Geographie* (cité n. 17), p. 116.

38. V. St. Karadžić, *Srpski rječnik istumačen njemačkijem i latinskijem riječima = Lexicon Serbico-Germanico-Latinum*, Beograd 1935[4] (1re éd. Vindobonae 1852), p. 19, 276 et 357.

39. Popović, *Historische Geographie* (cité n. 17), p. 115.

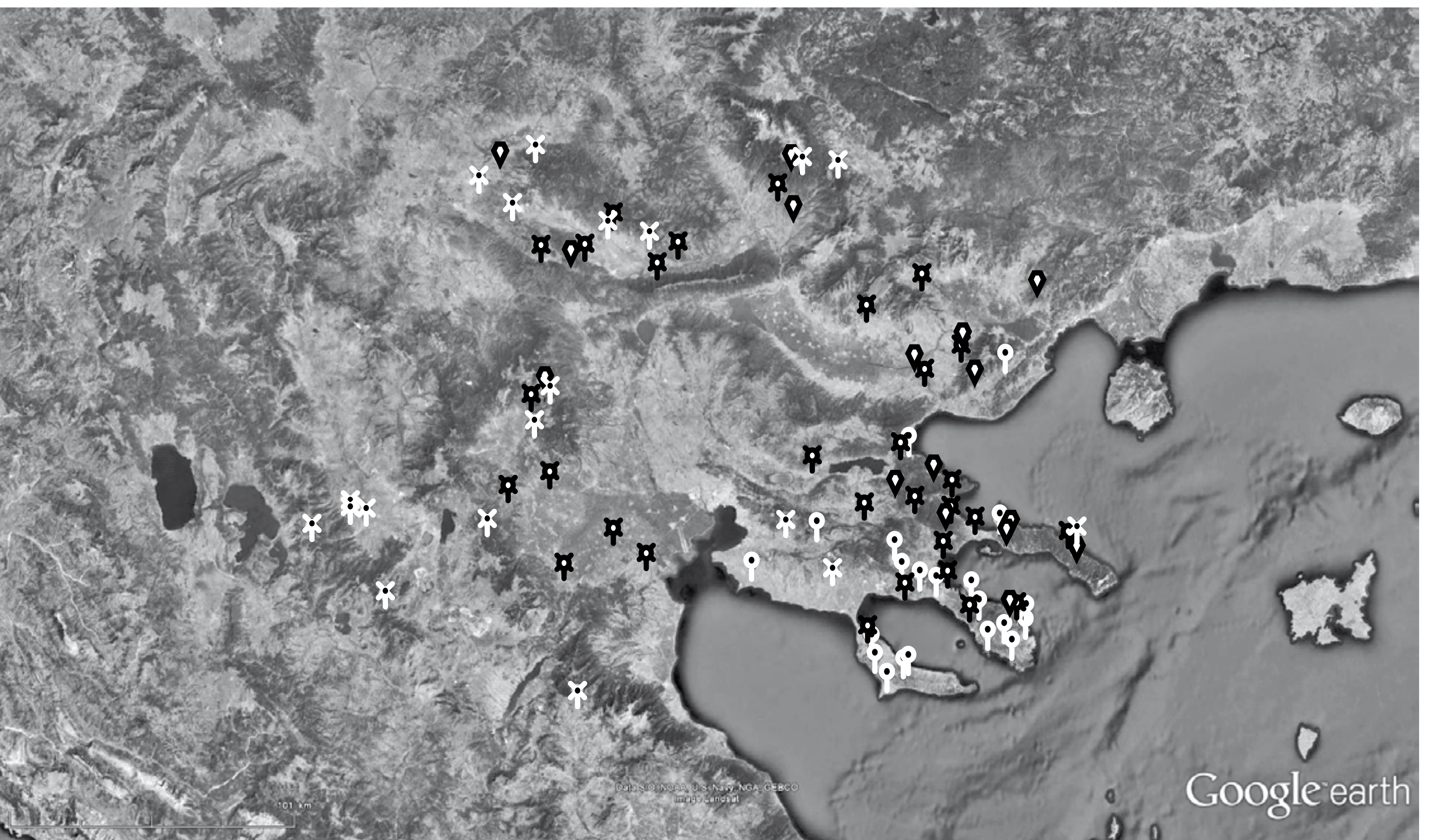


Fig. 3b – Les pâturages en Macédoine du x[e] au xvi[e] siècle.
estives ; pâturages d'hiver ; *katuni* ; références aux Valaques.

abondance des sources du XIVe au XVIe siècle ne signifie pas automatiquement que le pastoralisme était plus développé et représentait une plus grande richesse en ce temps-là.

Enfin, je voudrais souligner un champ de recherche qui, à mon avis, a un potentiel remarquable pour l'avenir. C'est la question de savoir comment établir une relation entre les foires et le pastoralisme, d'une part, et les réseaux routiers d'une région, d'autre part. Il sera nécessaire de s'éloigner des grandes routes principales comme la *Via Egnatia* ou la *Via militaris* pour se tourner vers les routes régionales. En outre, les références constantes à des sources écrites bien connues sur les routes et leurs interprétations répétées sur des considérations purement théoriques ne peuvent apporter aucune nouvelle information. Seuls, l'utilisation de la cartographie moderne jusqu'au XIXe siècle, qui peut très bien refléter des réalités médiévales, le géoréférencement, leur rapprochement avec des données spatiales, fondées sur des sources écrites et des recherches de terrain, et l'étude des paysages, sont des méthodes qui peuvent apporter un développement durable en ce domaine.

Académie autrichienne des sciences, Vienne



Fig. 4 – Les pâtures du Xe au XIIe siècle.



Fig. 5 – Les toponymes attestant le pastoralisme.

L'ART AU XI[e] SIÈCLE : UNE VUE D'ENSEMBLE*

par Jean-Michel Spieser

Faire une sorte de bilan de l'art du xi[e] siècle pose quelques questions préliminaires. Qu'entend-on exactement par xi[e] siècle ? Commence-t-il au début du règne de Basile II ou à la fin de son règne ? Il en va de même pour la fin du siècle : l'avènement d'Alexis I[er] marque-t-il une limite ou faut-il aller plus loin, par exemple jusqu'à la fin de son règne ? On a donc une sorte de choix entre un court et un long xi[e] siècle. La question se pose avec d'autant plus d'acuité que le xi[e] siècle, pour ce qui concerne l'art, n'est en général guère individualisé. Après une « Renaissance macédonienne » et avant 1204[1], les manuels ou les livres généraux, avec quelques exceptions[2], ont tendance à placer plutôt un long xi[e]-xii[e] siècle sans relever une rupture nette dans cette période. D'autres ne traitent pas la matière d'un point de vue purement chronologique, ce qui permet de mettre d'autres aspects et d'autres continuités en évidence[3].

Il paraît effectivement difficile de définir en quelques mots le xi[e] siècle ou de lui attribuer une unité, même plus ou moins factice. D'un point de vue politique, c'est

* Je remercie Cécile Morrisson pour la lecture de mon texte ainsi que pour les suggestions et références qu'elle m'a données.

1. Sur la « Renaissance macédonienne », voir, dans ce même volume, J.-M. Spieser, La « Renaissance macédonienne » : de son invention à sa mise en cause.

2. Comme exception, on citera J. Lowden, *Early Christian and Byzantine art*, London 1997 (traduit en français : *L'art paléochrétien et byzantin*, Paris 2001), qui contient un chapitre intitulé « Sacred spaces : decorated churches c. 960 – c. 1100 » – cette chronologie permet d'introduire la Panagia de Hosios Loukas – et un autre chapitre « Holy books : illuminated manuscripts c. 976 – c. 1100 », p. 227-306. Les xi[e] et xii[e] siècles se trouvent réunis dans un chapitre dans A. Cutler, J.-M. Spieser, *Byzance médiévale, 700-1204* (Univers des formes 41), Paris 1996, p. 207-396, ainsi que dans J. Durand, *L'art byzantin*, Paris 1999, ou dans C. Jolivet-Lévy, *Byzance*, dans *L'art du Moyen Âge : Occident, Byzance, Islam*, sous la dir. de J.-P. Caillet, Paris 1995, p. 284-335. De même, les xi[e] et xii[e] siècles sont traités ensemble dans deux livres récents sur l'architecture : S. Ćurčić, *Architecture in the Balkans : from Diocletian to Süleyman the Magnificent*, New Haven 2010, p. 345-505 (ce chapitre inclut encore la première moitié du xiii[e] siècle) ; Ch. Bouras, *Byzantine and post-Byzantine architecture in Greece*, Athens 2006, p. 83-162.

3. Par exemple, Th. Mathews, *Byzantium from antiquity to Renaissance*, New York 1998 ; J.-M. Spieser, L'art de Byzance, dans *Moyen Âge, Chrétienté et Islam*, sous la dir. de Ch. Heck (Histoire de l'art, Flammarion)[2], Paris 1996, p. 43-141.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xi[e] siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 675-700.

un siècle de transformations successives : relative instabilité du pouvoir après la mort de Basile II, pouvoir exercé par la noblesse civile avant l'arrivée des Comnènes, crise financière, à un moment plus tardif qu'il n'avait été longtemps pensé et de courte durée[4]. D'un point de vue économique, il est caractérisé par un développement qui n'a été mis en évidence que dans les dernières décennies[5]. On dirait facilement qu'il est un siècle de transition, si cette expression n'était pas, à juste titre, critiquée. Ce manque d'unité ou de concept unificateur qui permette de dégager de grandes lignes rend difficile de faire un bilan sans entrer dans de trop nombreux détails. L'imprécision des datations pour une grande partie de la production artistique ne permet pas non plus de dégager facilement une évolution d'ensemble. Pour ces raisons, on choisit ici de faire porter la réflexion essentiellement sur l'architecture et la peinture monumentale qui donnent des repères plus assurés, tout en donnant brièvement en conclusion quelques considérations sur d'autres ensembles.

Architecture

Pour l'architecture, il est utile de rappeler d'abord les principales conclusions auxquelles Cyril Mango était arrivé en 1976[6]. Il mettait en valeur la richesse architecturale du XIe siècle par rapport au Xe et soulignait l'implication des empereurs dans de nouvelles constructions, qu'il opposait au peu de fondations impériales du Xe siècle. Rappelons, après lui, que Basile II a transformé Saint-Mokios à Constantinople en monastère, que Romain III Argyre a fondé le monastère de la Théotokos Péribleptos[7], Michel IV celui des Saints-Cosme-et-Damien, près de Constantinople et Anne Dalassène celui du Christ Pantepoptès. Pour Constantin IX Monomaque se pose la question si, à l'ensemble célèbre des Manganes, palais et monastère, et à la Néa Moni de Chios[8], il ne faut pas ajouter le monastère de Saint-Luc en Phocide : la datation de son *katholikon* reste débattue ; son ampleur architecturale, la richesse de son décor de mosaïques, mais aussi une inscription copiée par Cyriaque d'Ancône en 1436, peuvent conduire à cette conclusion, mais quelques sources semblent donner des arguments plus décisifs en faveur du début du XIe siècle, plus précisément 1011[9]. Quelques autres fondations ou réfections, moins spectaculaires, lui

4. Pour la situation monétaire au XIe siècle, mise au point dans A. Laiou & C. Morrisson, *The Byzantine economy*, Cambridge 2007, p. 147-155 ; voir aussi C. Morrisson, Revisiter le XIe siècle quarante ans après : expansion et crise, dans ce volume.

5. Morrisson, dans ce volume.

6. C. Mango, Les monuments de l'architecture du XIe siècle et leur signification historique et sociale, *TM* 6, 1976, p. 351-365.

7. C. Mango, The monastery of St. Mary Peribleptos (Sulu Manastir) at Constantinople, *REArm* 23, 1992, p. 473-493.

8. Pour une étude d'ensemble de l'architecture de l'église, qui se rattache de manière originale aux églises dites à trompes d'angles (ci-dessous, p. 681) : Ch. Bouras, *Nea Monē on Chios : history and architecture*, Athens 1982. Voir aussi ci-dessous n. 21.

9. Ch. Bouras, Originality in Byzantine architecture, dans *Mélanges Jean-Pierre Sodini* (= *TM* 15, 2005), p. 99-108 (voir p. 105-106), qui propose une date à peu près 1000. Ćurčić, *Balkans* (cité n. 2), p. 386, attribue la construction du *katholikon*, qu'il date de 1011 ou 1022, à Basile II ; N. Chatzidakis, La présence de l'higoumène Philothéos dans le catholicon de Saint-Luc en Phocide (Hosios Loukas). Nouvelles remarques, *CArch* 54, 2011-2012, p. 17-32, admet 1011, comme N. Oikonomides, The first century of the monastery of Osios Loukas, *DOP* 46, 1992, p. 245-255, qui propose pourtant

sont attribuées, en particulier la reconstruction du Saint-Sépulcre[10]. Mais la production architecturale ne se limite ni à ces fondations impériales, ni à Constantinople. Un article récent a mis en évidence l'importance, encore largement méconnue, de monuments du XIe siècle en Asie Mineure[11]. Cette richesse architecturale, qui se manifeste surtout par des monastères[12], s'accompagne aussi de variété et de quelques innovations, déjà soulignées par C. Mango[13].

Certes les dispositifs techniques et les connaissances nécessaires à la construction des églises byzantines n'ont pas changé depuis la fin du Ve ou du VIe siècle, lorsque la coupole s'est peu à peu généralisée[14]. Les églises dont la structure s'organise autour d'une coupole sont les plus nombreuses. La petite taille de la plupart de celles construites à partir de la fin du IXe siècle a permis aux constructeurs de se contenter de méthodes simples, résolvant de manière empirique les problèmes de statique, même si certaines églises, plus complexes, ont dû nécessiter une approche différente[15]. Le système de l'église en croix grecque, où la coupole est épaulée par quatre voûtes et des compartiments d'angles qui, de plus en plus souvent, sont couverts de voûtes d'arêtes, reportant les charges sur des points précis, permet facilement des coupoles jusqu'à sept mètres de diamètre[16]. Malgré les incertitudes qui subsistent sur sa datation, l'église de la Théotokos du monastère de Saint-Luc en Phocide se situe sans doute à peu près au début du long XIe siècle évoqué ci-dessus (fig. 1)[17]. Ce type de plan, parfaitement adapté pour de petites congrégations et donc utilisé pour des églises privées et des monastères, traverse tout le XIe siècle (pour ne citer

d'attribuer le décor de mosaïques à Constantin IX, en raison du témoignage, discuté, de Cyriaque d'Ancône. L'article de N. CHATZIDAKIS, The abbot Philotheos, founder of the katholikon of Hosios Loukas : old and new observations, dans *New light on old glass : recent research on Byzantine mosaics and glass*, ed. by Ch. Entwistle and L. James, London 2013, p. 254-259, reprend, de manière plus brève, l'article cité des *CArch*. Voir encore les références ci-dessous, n. 17.

10. Pour un bilan récent : S. Y. ÖTÜKEN, Konstantin IX. – « Soliman, » « Einzelkämpfer, » « Siegesbringer » – und die « unbesiegbare » Theotokos, dans *Byzantine Constantinople : monuments, topography and everyday life*, ed. by N. Necipoğlu, Leiden – Boston – Köln 2001, p. 175-185.

11. M. MIHALJEVIĆ, Üçayak : a forgotten Byzantine church, *BZ* 107, 2014, p. 735-754.

12. Pour les églises épiscopales, voir ci-dessous.

13. MANGO, *Monuments* (cité n. 6), p. 358-365.

14. Sur les questions de techniques, de méthodes de construction, le livre de base reste R. OUSTERHOUT, *Master builders of Byzantium*, Princeton 1999. Sur l'organisation des chantiers, les outils, les aspects économiques d'une construction, voir aussi Ch. BOURAS, Master craftsmen, craftsmen, and building activities in Byzantium, dans *EHB* 2, p. 539-554.

15. BOURAS, *Originality* (cité n. 9), suppose l'existence d'architectes travaillant à partir de plans, au moins pour des édifices innovateurs et complexes, par exemple Saint-Luc de Phocide.

16. OUSTERHOUT, *Master Builders* (cité n. 14), p. 202. L'église sud du monastère du Pantocrator, construite un peu au-delà de la période envisagée (1136), avec sa coupole d'un diamètre de 9 m, semble être une limite maximale.

17. Pour la datation de cette église : OIKONOMIDES, First century (cité n. 9) ; voir aussi P. MYLONAS, Gavits arméniens et *litae* byzantines : observations nouvelles sur le complexe de Saint-Luc en Phocide, *CArch* 38, 1990, p. 99-122 (pour le témoignage de Cyriaque d'Ancône, p. 116 et p. 122, n. 97) ; ID., Nouvelles remarques sur le complexe de Saint-Luc en Phocide, *CArch* 40, 1992, p. 115-122, qui propose une histoire plus compliquée de ce monument avec un premier état remontant au milieu du Xe siècle. Cette date, 946-955, est reprise par ĆURČIĆ, *Balkans* (cité n. 2), p. 298.

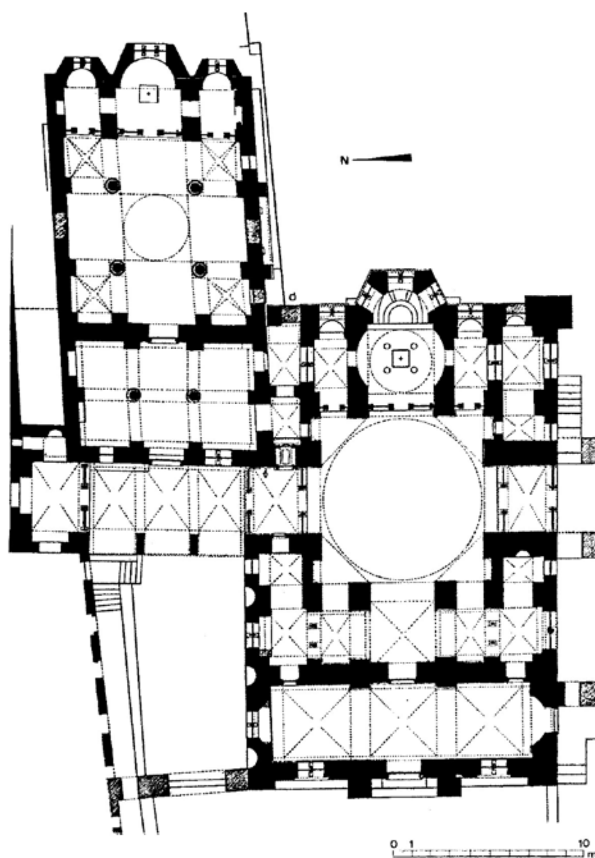


Fig. 1 – Saint-Luc en Phocide. Plan de l'église de la Panagia et du *katholikon* (d'après C. MANGO, *Byzantine architecture*, London 1979, p. 116, fig. 171).

que quelques exemples, le Christ Pantepoptès – Eski Imaret Camii[18] – à Constantinople ou, en Grèce, la Panagia tôn Chalkeôn de Thessalonique [1028] et le *katholikon* du monastère de Hosios Meletios, sans doute de la fin du siècle)[19]. L'importance du plan en croix grecque peut donner une image d'uniformité, mais il se décline en de nombreuses variantes qui contredisent cette impression. Il est inutile de les énumérer dans ce cadre, d'autant plus qu'aucune ne semble spécifique du XIe siècle[20].

18. Vraisemblablement, l'état fin XIe siècle du monastère du Christ de Chora était un plan en croix grecque inscrite, très semblable à celui du Christ Pantepoptès : R. OUSTERHOUT, *The architecture of the Kariye Camii in Istanbul*, Washington 1987, p. 15-20.

19. Pour la Panagia tôn Chalkeôn, ĆURČIĆ, *Balkans* (cité n. 2), p. 371-372 ; pour Hosios Meletios, *ibid.*, p. 390-391, toujours avec les références antérieures, mais, pour aucun de ces deux monuments, il n'existe d'étude architecturale récente.

20. Une série de plans est commodément regroupée dans R. OUSTERHOUT, Beyond Hagia Sophia : originality in Byzantine architecture, dans *Originality in Byzantine literature, art and music*, ed. by A. R. Littlewood, Oxford 1995, p. 167-185 (voir p. 169).

Même des variantes plus éloignées et qui sont considérées comme des innovations s'y rattachent structurellement, en raison de leur coupole centrale épaulée par des voûtes qui dessinent une croix[21]. Trois séries sont à considérer : les églises tétraconques, les églises de type dit athonite et les églises à coupole sur trompes d'angles. C. Mango considère que ce sont des plans nouveaux dans le monde byzantin et qui s'inspirent de l'architecture du Caucase, Arménie et Géorgie, où des églises plus anciennes, correspondant à ces types, sont attestées[22]. Ils se seraient répandus par l'intermédiaire de monuments de Constantinople qui, pour la plupart, n'ont pas survécu ou, même, ne sont pas connus. Les conclusions de C. Mango ont été mises en doute, mais aucun argument décisif n'a été donné. L'opposition la plus nette vient de Ch. Bouras qui revendique pour la Grèce même (et non pour Constantinople) la possibilité d'innovation[23].

Pour s'opposer à l'idée que les tétraconques du XIe siècle aient été inspirés par de modestes monuments paléochrétiens[24], C. Mango se fonde essentiellement sur l'église du Christ de la Chalkè, dont il montre qu'elle était originellement un tétraconque[25]. Elle a été construite en 972 par Jean Tzimiskès, lui-même d'origine arménienne. Ce n'est pas une preuve absolue, mais néanmoins un indice fort. Compte tenu de la fréquence des tétraconques en Arménie, l'hypothèse d'un relais constantinopolitain ou, du moins, d'une origine constantinopolitaine pour ce type de plan, reste probable.

Les indices sont plus ténus pour les églises athonites triconques, même s'il existe quelques églises arméniennes et géorgiennes avec des absides latérales, mais elles semblent, structurellement, différentes des églises athonites[26]. Pour la même raison, on ne peut pas invoquer le rapprochement avec les absides latérales ajoutées, d'après des sources littéraires, à l'église des Blachernes et à la Chalkoprateia[27].

Les recherches les plus récentes semblent montrer que les *katholika* de Vatopédi (fig. 2) et d'Iviron sont les premiers à avoir été construits sous cette forme, tandis que celui de

21. Voir les remarques à ce sujet dans Ousterhout, *Master builders* (cité n. 14), p. 25-33. Il a aussi supposé que la structure des murs nord et sud de la Néa Moni pouvait faire penser que c'était d'abord une petite église en croix grecque inscrite qui était prévue : Id., Originality in Byzantine architecture : the case of Nea Moni, *Journal of the Society of architectural historians* 51, 1992, p. 48-60. Des recherches récentes ont mis en évidence, de manière inattendue, une maçonnerie qui n'était pas très soignée, contrastant avec la qualité du plan et la richesse du décor. Cette maçonnerie était cachée par un enduit, observation qui doit être étendue à d'autres monuments du XIe siècle : S. Voyadjis, The katholikon of Nea Moni in Chios unveiled, *JÖB* 59, 2009, p. 229-242.

22. Mango, *Monuments* (cité n. 6), p. 358-365.

23. Bouras, *Originality* (cité n. 9).

24. Des exemples de tétraconques : Panagia Kamariotissa sur l'île de Chalkè, près de Constantinople : Th. Mathews, Observations on the church of Panagia Kamariotissa on Heyebiliada (Chalke), Istanbul, *DOP* 27, 1973, p. 115-127 ; Panagia Mouchliotissa : Ch. Bouras, The architecture of the church of the Panagia Mouchliotissa in Constantinople, *DChAE* 26, 2005, p. 35-50 ; Saints-Apôtres, Athènes : F. Alison, *The Athenian agora. 20, The church of the Holy Apostles*, Princeton 1971. Voir aussi Ćurčić, *Balkans* (cité n. 2), p. 405-406.

25. Mango, *Monuments* (cité n. 6), p. 362.

26. Voir, par exemple, l'église géorgienne d'Öşk Vank citée par Mango, *ibid.*, fig. 1 (p. 360) ou les cathédrales arméniennes de Dvin et de T'alin, datées du VIIe siècle : *Armenia sacra*, sous la dir. de J. Durand, I. Rapti et D. Giovannoni, Paris 2007, p. 78-79.

27. Rapprochement proposé par A. Tantsis, The so-called « Athonite » type of church and two shrines of the Theotokos in Constantinople, *Zograf* 34, 2010, p. 3-11.



Fig. 2 – Monastère de Vatopédi. Le *katholikon* du sud-est
(d'après *Ἱερὰ Μεγίστη Μονὴ Βατοπαιδίου*, Ἅγιον Ὄρος 1996, I, fig. 108, p. 146).

Lavra, parfois considéré comme le précurseur, serait l'objet d'une réfection imitant les deux exemples précédents, à partir d'un état primitif en croix grecque inscrite[28]. Ces églises ressemblent typologiquement à une église en croix grecque inscrite à laquelle on aurait ajouté une abside à l'extrémité des bras nord et sud de la croix. Un accord sur leur

28. S. Mamaloukos, A contribution to the study of the « Athonite » church type of Byzantine architecture, *Zograf* 35, 2011, p. 39-50. Cet article fait le point de la question et contient une large bibliographie sur les monuments concernés.

origine est d'autant plus difficile qu'il n'y a pas unanimité sur ce qu'il faut entendre par « type athonite » : une correspondance avec ces absides latérales suffit-elle ou doit-on y inclure seulement les églises qui ont aussi des chapelles latérales proches de celles des monastères athonites déjà mentionnés ? Cette question entraîne une réflexion sur la notion de typologie dans l'architecture byzantine, sinon sur sa mise en question, non pour son utilité pour classer les monuments, mais pour son importance dans la compréhension des éventuelles filiations et rapprochements entre différents monuments.

Les mêmes questions se posent pour les églises dites à trompes d'angle, représentées, dans la période considérée, par le *katholikon* de Saint-Luc en Phocide, par Daphni et, sans doute, par la Panagia Lykodèmou d'Athènes, largement restaurée[29]. On considère que Daphni a été construit et décoré aux environs de 1100, d'après les mosaïques qui y sont conservées[30]. D'une certaine façon, le noyau central forme de nouveau une croix grecque, mais la coupole s'appuie sur des piliers en « L » par l'intermédiaire d'un octogone, formé par des niches jetées sur les deux branches de ces piliers (fig. 3). Les coupoles arméniennes reposent souvent sur des trompes, mais, utilisées dans cette architecture de pierres, elles sont d'une structure différente (fig. 4) ; on a pensé à un modèle constantinopolitain disparu[31] ; on a aussi supposé une innovation locale : Saint-Luc serait le premier monument de ce type, ce qui expliquerait qu'il ne soit pas attesté en dehors de la Grèce[32]. La réponse aurait pu être donnée par Saint-Georges des Manganes, si l'église avait été conservée. Son plan, malgré des piliers un peu différents, est comparable à la série grecque[33].

Avec toute la prudence qui s'impose, disons que Hosios Loukas, la plus ancienne église à trompe d'angles en Grèce, s'est inspirée d'un monument de Constantinople, peut-être Saint-Georges des Manganes qui, lui-même, a pu trouver une inspiration dans des monuments arméniens. Cela ne veut ni dire que l'église des Manganes a copié un tel monument, ni que Hosios Loukas a copié un monument constantinopolitain. Innovation et créativité peuvent se manifester à chaque étape.

Si l'originalité de l'architecture byzantine en Grèce ne se manifeste peut-être pas dans les plans, l'appareil cloisonné avec ses pierres taillées régulièrement, avec une riche ornementation céramo-plastique, en particulier de motifs pseudo-coufiques, est caractéristique de la Grèce centrale et de la Grèce du Sud (fig. 5). La large utilisation de

29. Pour cette dernière, voir Ch. Bouras, The Soteira Lykodemou at Athens. Architecture, *DChAE* 25, 2004, p. 11-24 qui, montrant que ce monument s'est inspiré de Hosios Loukas et a été fait d'après le même plan, le date du début du XIe siècle, conformément à la datation qu'il propose pour ce dernier. Si l'on accepte une datation plus récente pour Hosios Loukas (cf. ci-dessus n. 9), celle de la Soteira Lykodèmou varie de la même manière, mais reste certainement au XIe siècle.

30. La seule étude d'ensemble de ce monument majeur reste celle de G. Millet, *Le monastère de Daphni : histoire, architecture, mosaïques*, Paris 1899. Voir aussi Ch. Bouras, The Daphni monastic complex reconsidered, dans *Ἀετός : studies in honour of Cyril Mango*, ed. by I. Sevčenko and I. Hutter, Leipzig 1998, p. 1-14. Pour une date plus ancienne pour Daphni, début de la seconde moitié du XIe siècle : R. Cormack, Viewing the mosaics of the monasteries of Hosios Loukas, Daphni and the church of Santa Maria Assunta, Torcello, dans *New light on old glass* (cité n. 9), p. 242-253. L'auteur suggère que ces trois ensembles de mosaïques ont été l'œuvre d'un même atelier sur une ou deux générations.

31. En dernier lieu, Ćurčić, *Balkans* (cité n. 2), p. 386.

32. Bouras, *Originality* (cité n. 9), p. 105-106.

33. La connaissance de cet ensemble repose toujours sur R. Demangel, E. Mamboury, *Le quartier des Manganes et la première région de Constantinople*, Paris 1939, p. 39-47 ; pour une mise au point récente, Ćurčić, *Balkans* (cité n. 2), p. 354-355.



Fig. 3 – Saint-Luc en Phocide. Nord-ouest du *naos* (photo auteur).

motifs pseudo-coufiques n'est pas évidente à expliquer[34]. Il a été proposé de les mettre en rapport avec l'existence, à Athènes au XI[e] siècle, d'une mosquée, qui prouve la présence d'une communauté musulmane. Une inscription suggère aussi une mosquée à Chalkis en Eubée. Une cruche en bronze, trouvée sans doute près d'Éleusis, porte à la fois une véritable inscription coufique et des lettres coufiques utilisées de manière décorative. Elle n'a pu être fabriquée que par un artisan arabe, présent en Grèce. Cette situation pourrait être liée à la reconquête de la Crète par Nicéphore Phocas en 961, qui aurait entraîné le départ d'artisans vers la Grèce[35].

34. En dernier, Ch. Kanellopoulos, L. Tohme, A true Kufic inscription on the Kapnikarea church in Athens, *Al-Masaq : journal of the medieval Mediterranean* 20, 2008, p. 133-139. Plus généralement, pour les relations entre art byzantin et art islamique, mais vu surtout du point de vue de l'art impérial, voir maintenant A. Walker, *The emperor and the world : exotic elements and the imaging of Byzantine imperial power, ninth to thirteenth centuries CE*, Cambridge 2012.

35. M. Ross, *Catalogue of the Byzantine and early mediaeval antiquities in the Dumbarton Oaks collection. 1, Metalwork, ceramics, glass, glyptics, painting*, Washington DC 1962, p. 48-49 et pl. XXXVI ; G. C. Miles, Byzantium and the Arabs : relation in Crete and the Aegean area, *DOP* 18, 1964, p. 1-32.



Fig. 4 – Ashtarak, trompes d'angle (photo auteur).

L'appareil cloisonné régulier, agrémenté de motifs pseudo-coufiques d'une grande valeur esthétique, comme on le trouve dans l'église de la Théotokos de Saint-Luc, ainsi que dans des églises d'Athènes du XIe siècle, comme les Saints-Apôtres ou les Saints-Théodores, n'est pas la seule variante utilisant des pierres sous des formes et des aspects divers. Moellons plus ou moins réguliers, gros blocs, souvent de réemplois, parfois disposés en croix de manière variée, sont largement répandus dès la fin du Xe siècle (mais on trouve déjà des précurseurs à la fin du IXe siècle). Ces techniques resteront largement utilisées dans le Péloponnèse et le sud de la Grèce continentale au XIIe siècle[36].

Il est à peine utile de rappeler que ces techniques de construction sont favorisées par la présence de pierres qui s'y prêtent facilement et par les vestiges de nombreux monuments antiques alors que, dans le nord de la Grèce et à Constantinople, ce sont les constructions en briques qui dominent. L'utilisation des réemplois est un phénomène bien connu, lié en particulier à la fin de l'exploitation, qui remonte à plusieurs siècles, de la plupart des carrières de marbre[37]. Ces blocs antiques s'intègrent heureusement, dans les églises de la Grèce du Sud, à des parements travaillés avec soin et leur donnent un aspect original.

Mais, vraisemblablement, pour satisfaire des besoins locaux, quelques carrières ont été exploitées ou, plutôt, ré-exploitées. C'est peut-être le cas pour la sculpture architecturale de

36. Pour des détails et un tableau qui propose une chronologie, G. Hadji-Minaglou, Le grand appareil dans les églises des IXe-XIIe siècles de la Grèce du Sud, *BCH* 118, 1994, p. 151-197.

37. Les données ci-dessous proviennent de J.-P. Sodini, Marble and stoneworking in Byzantium, seventh-fifteenth centuries, dans *EHB* 1, p. 129-146, en particulier, p. 142-146.

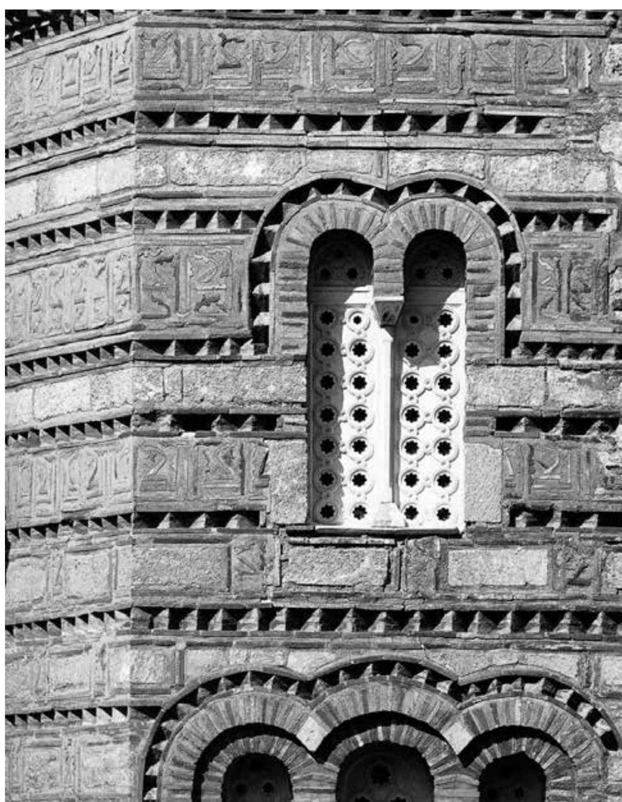


Fig. 5 – Saint-Luc en Phocide. Panagia, ornements pseudo-coufiques (photo auteur).

la Néa Moni de Chios[38]. D'autres exemples sont attestés de manière plus ou moins sûre : il n'est pas très clair si, dans le Magne, le marbrier Nikètas, qui a signé une partie de sa production, utilisait des pièces de réemploi ou s'il avait du marbre nouvellement extrait à sa disposition[39]. Les constructions abondantes dans certaines régions au XIe siècle, Mont Athos, Grèce centrale, Magne, Phrygie, suggèrent que de nouvelles carrières étaient ouvertes. Pour d'autres matériaux que le marbre, des carrières locales ont été repérées, par exemple dans le Magne[40]. Par contre, la difficulté à se procurer des colonnes conduit à l'emploi plus fréquent de piliers, y compris pour des basiliques, car de nouvelles colonnes n'étaient plus produites.

L'existence de véritables basiliques à charpente est connue, mais ce n'est que récemment qu'on s'y est intéressé de manière plus précise[41]. La construction de basiliques

38. Bouras, *Nea Monē* (cité n. 8), p. 153.

39. Sodini, *Marble* (cité n. 37), p. 143 et n. 73 (avec les références antérieures).

40. *Ibid.*, n. 77 avec renvoi à A. H. S. Megaw, Byzantine architecture in Mani, *BSA* 33, 1932-1933, p. 154 et à Hadji-Minaglou, *Le grand appareil* (cité n. 36), p. 164-165 et n. 17. Voir aussi des exemples dont la date n'est pas évidente, Sodini, *ibid.*, p. 144.

41. Voir déjà Mango, *Monuments* (cité n. 6), p. 355-358 ; récemment : M. Altripp, *Die Basilika in Byzanz*, Berlin 2013 ; voir aussi Ćurčić, *Balkans* (cité n. 2), p. 308-315 et 395-400.

se prolonge au moins jusqu'au xie siècle[42]. De nouvelles basiliques sont attestées à la fin du xe et au xie siècle, parfois constructions neuves, parfois transformation d'une basilique paléochrétienne[43]. Elles sont de dimension assez variées, mais plus petites que les grandes basiliques paléochrétiennes[44]. Seules quelques-unes, comme Saint-Achille de la Petite Prespa, ont une taille qui s'en rapproche. La plupart semblent avoir été des églises épiscopales, sans que l'on puisse dire que les églises épiscopales étaient nécessairement de plan basilical[45]. Les évêques ne disposaient pas de ressources équivalentes à celles utilisées pour des monastères, ce qui explique la modestie de ces édifices[46].

Il faudrait aussi pouvoir faire le recensement des basiliques paléochrétiennes encore utilisées au xie siècle. Des conclusions plus ou moins sûres se laissent seulement entrevoir dans quelques grandes villes. Trois basiliques paléochrétiennes sont encore aujourd'hui utilisées à Thessalonique : Saint-Démétrius, l'Acheiropoiètos et Saint-Ménas, cette dernière fortement rénovée, mais qui a gardé sa forme basilicale. La plus grande basilique de Thessalonique a été remplacée, à une date encore largement débattue, qui va de la fin du vi^e au troisième quart du viiie siècle, par l'actuelle Sainte-Sophie[47]. À Constantinople, au moins deux basiliques à charpente étaient encore en fonction dans un état proche de leur état originel, Saint-Jean Stoudios et la Chalkoprateia, tout comme la basilique, appelée *Bema Church*, qui précédait l'état du xiie siècle de Kalenderhane Camii et occupait le même espace que l'église postérieure[48]. Saint-Polyeucte, dont les recherches récentes montrent qu'il s'agissait bien d'une basilique à charpente[49], ne semble plus avoir été utilisée

42. Pour Tigani, une basilique du viie siècle : Ćurčić, *Balkans* (cité n. 2), p. 261-262 ; Altripp, *Basilika* (cité n. 41), p. 10 ; pour d'autres exemples attribués aux viie-viiie siècles, mais dont la datation n'est pas unanimement acceptée, *ibid.*, p. 9-12. Pour deux exemples constantinopolitains, Ćurčić, *Balkans* (cité n. 2), p. 254-255.

43. Dans la perspective d'un long xie siècle : les basiliques de Servia (environs de l'an 1000), la basilique d'Hagios Achilleios sur la Petite Prespa (un peu avant l'an 1000), la plus grande de la série ; au xie siècle proprement dit : la petite basilique de Kalambaka (pour une autre proposition de datation pour cette basilique : S. Voyadjis et V. Sythiakakis, Redating the basilica of Dormition, Kalambaka, Thessaly, *JÖB* 61, 2011, p. 195-227) ; celle, plus importante, de Verria (Berroia). Pour les références et pour une liste plus complète : Ćurčić, *Balkans* (n. 2), p. 308-312 et p. 395-398 ; Altripp, *Basilika* (cité n. 41), p. 12-19. Pour les problèmes liés à Sainte-Sophie d'Ohrid, Ćurčić, *Balkans*, p. 398-399, avec les références antérieures.

44. Il faut aussi rappeler l'existence de très petites basiliques qui n'ont plus rien à voir avec les basiliques paléochrétiennes et qui sont ainsi nommées en raison de leur plan allongé. Elles n'ont pas nécessairement une couverture en charpente et peuvent être voûtées comme Saint-Étienne (Hagios Stephanos) de Kastoria : N. Siomkos, *L'église Saint-Étienne à Kastoria*, Thessalonique 2005, p. 35-43. Voir Altripp, *Basilika* (cité n. 41), en particulier, p. 21-38.

45. Altripp, *Basilika* (cité n. 41), p. 146-157.

46. Mango, Monuments (cité n. 6), p. 357-358.

47. Le cas de Sainte-Sophie de Thessalonique n'est pas encore définitivement réglé : une datation au viiie siècle reste la plus généralement acceptée, même si une étude a tenté de montrer un premier état de la basilique à coupole remontant à la fin du vi^e siècle : K. Theoharidou, *The architecture of Hagia Sophia, Thessaloniki* (BAR International series 399), Oxford 1988.

48. *Kalenderhane in Istanbul : the buildings*, ed. by C. L. Striker and K. Doğan Kuban, Mainz 1997.

49. J. Bardill, Église Saint-Polyeucte à Constantinople : nouvelle solution pour l'énigme de sa reconstitution, dans *Architecture paléochrétienne*, textes réunis par J.-M. Spieser, Gollion 2011, p. 77-103.

au xie siècle[50]. D'autres basiliques paléochrétiennes ont été repérées à Constantinople, mais on ne sait pas jusqu'à quand elles étaient utilisées[51]. À ces basiliques à charpentes, s'ajoutent les grandes basiliques à coupoles, à Constantinople, Sainte-Sophie, Sainte-Irène, les Saints-Apôtres, mais aussi Saint-Jean d'Éphèse, pour ne citer que quelques exemples parmi les plus célèbres. Ces édifices suffisaient aux besoins et rendaient inutiles la construction de nouveaux grands édifices de culte. Sainte-Sophie de Kiev, élevée dans le deuxième quart du xie siècle, peut-être entre 1037 et 1044 ou 1046, avec l'aide de constructeurs byzantins, montre que la capacité de construire de grands monuments n'était pas perdue[52]. Ces survivances, aussi bien que la richesse des possibilités mises au point à partir du vie siècle, ont rendu inutile un renouvellement profond tel que l'a connu l'architecture de l'Occident médiéval[53].

Seuls quelques mots peuvent être dits de l'architecture civile. À quelques exceptions près, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de séparer clairement le xie siècle des périodes aussi bien précédentes que suivantes.

Des rues à portiques, qui étaient une des marques des villes de l'Orient romain et de l'Antiquité tardive, subsistaient à Constantinople[54]. Ils sont connus surtout par des mentions d'incendies qui les détruisent, comme l'incendie rapporté par les miracles de sainte Photini, datés entre ixe et fin xie siècle ; l'incendie de 1203, mentionné par Villehardouin et Nicétas Choniatès, montre que des portiques existaient encore au début du xiiie siècle[55]. Le *typikon* du Pantocrator mentionne aussi l'existence d'un portique public à proximité du monastère[56]. Il est possible qu'à certains emplacements, des piliers aient remplacé les traditionnelles colonnes[57]. Ces dernières attestations ne correspondent pas au xie siècle, mais elles permettent d'affirmer leur existence dans cette période.

Il n'y a pas eu de travaux importants au Grand Palais au courant de ce siècle, mais Constantin IX Monomaque a fait construire le palais des Manganes, à proximité du monastère du même nom[58]. Dans les textes byzantins, ce palais est désigné par le mot *oikos*,

50. M. Harrison, *A temple for Byzantium*, London 1989, p. 73-74. Id., *Excavations at Saraçhane in Istanbul. 1*, Princeton 1986, p. 112-113.

51. Th. F. Mathews, *The early churches of Constantinople*, University Park 1971.

52. En dernier, E. Boeck, Simulating the hippodrome : the performance of power in Kiev's St. Sophia, *Art bulletin* 91, 2009, p. 283-301, voir p. 283 ; A. Poppe, The building of the church of St Sophia in Kiev, *Journal of medieval history* 7, 1981, p. 15-66.

53. La question est posée par C. L. Striker, The findings at Kalenderhane and problems of method in the history of Byzantine architecture, dans *Byzantine Constantinople* (cité n. 10), p. 107-116, surtout p. 114-115. Il considère que le vocabulaire architectural acquis au vie siècle paraissait suffisant aux constructeurs byzantins.

54. M. Mundell Mango, The porticoed street at Constantinople, dans *Byzantine Constantinople* (cité n. 9), p. 29-51, en particulier 47-51.

55. *Ibid.*, p. 48. Pour les incendies à Constantinople, voir A. M. Schneider, Brände in Konstantinopel, *BZ* 41, 1941, p. 382-403.

56. P. Gautier, Le typikon du Christ Sauveur Pantocrator, *REB* 32, 1974, p. 1-145 ; voir p. 75, l. 756.

57. Mundell Mango, *The porticoed street* (cité n. 54), p. 49.

58. Voir ci-dessus n. 33. Voir aussi Lemerle, *Cinq études*, p. 274-277, sur Constantin IX Monomaque et les Manganes.

terme également utilisé pour les demeures aristocratiques byzantines[59]. Les substructures qui en restent montrent un bâtiment compact, ce qui est sans doute l'aspect habituel des demeures aristocratiques byzantines. Des recherches récentes montrent que ce type de résidence s'est substitué à la maison aristocratique antique dès l'Antiquité tardive, à une date plus haute que généralement acceptée, et, sans doute, à l'intérieur du monde byzantin[60]. On ne connaît guère d'équivalents byzantins contemporains, mais des palais antérieurs ou postérieurs de même nature sont attestés dans l'Empire même ou dans des États voisins[61]. Des textes donnent quelques indications sur des demeures de « puissants » : un *praktikon* de 1073 décrit la maison qui fait partie d'un domaine donné à Andronic Doukas. En plus d'une église « maçonnée »[62], pourvue de tribunes et d'une coupole qui s'appuie sur huit colonnes, ce qui est surprenant, elle comprend une salle (de réception ?) voûtée, en forme de croix (σταυροτρίκλινος, peut-être un hapax) ; cette coupole est portée par quatre colonnes et la salle est flanquée de quatre chambres (μετὰ κουβουκλείων τεσσάρων) et d'une terrasse non couverte (ἡλιακός ἄσκεπος)[63] ; la présence d'un bain, lui aussi maçonné, est également indiquée. Cette résidence est certainement bien plus modeste que celle, attestée vers la fin du XIe siècle, située près de Serrès, et appartenant à Constantin Doukas : elle lui permettait d'héberger l'empereur et sa suite[64].

59. Pour les différents sens de ce mot, P. Magdalino, The Byzantine aristocratic *oikos*, dans Id., *Tradition and transformation in medieval Byzantium*, Aldershot 1991, texte II (réimprimé de *The Byzantine aristocracy, IX to XIII centuries*, ed. by M. Angold, Oxford 1984, p. 92-111).

60. Ph. Niewöhner, The late antique origins of Byzantine palace architecture, dans *The emperor's house : palaces from Augustus to the age of absolutism*, ed. by M. Featherstone *et al.*, Berlin 2015, p. 31-52.

61. Ćurčić, *Balkans* (cité n. 2), p. 354 et n. 33 (p. 859), renvoie, pour comparaison, aux palais de Pliska et de Preslav ainsi qu'au palais des rois normands de Sicile. On peut, dans le monde byzantin, faire le rapprochement avec le palais du Myrélaion, qui lui est antérieur, même s'il n'est guère connu (W. Müller-Wiener, *Bildlexikon zur Topographie Istanbuls*, Tübingen 1977, p. 240-242 ; C. L. Striker, *The Myrelaion [Bodrum Camii] in Istanbul*, Princeton 1981, p. 12-16, ne fait qu'évoquer le palais) ; sur l'église et le palais du Myrélaion, voir aussi L. Bevilacqua, *Arte e aristocrazia a Bisanzio nell'età dei Macedoni* (Milion 9), Roma 2013, p. 119-132 ; comme palais postérieurs, on peut citer ceux de Nymphaion, Syllaion, sans oublier évidemment Tekfur Saray à Constantinople. Pour ces palais, voir maintenant Niewöhner, Late antique origins (cité n. 60).

62. Cette description a déjà été signalée par Magdalino, Aristocratic *oikos* (cité n. 59), p. 95. Le texte est maintenant édité dans *Patmos* 2, nº 50, p. 7-35, voir p. 9, l. 102-103 et 110-113 ; pour ἐγχόρηγος, maçonné, construit avec du mortier (l. 102), voir Trapp, *Lexikon*, *s.v.* On trouve dans le même acte, l. 110, ἐγχόριος, qui n'est pas attesté, pour qualifier le σταυροτρίκλινος : erreur pour ἐγχόρηγος ? Voir aussi Constantin Harménopoulos qui utilise ce mot pour qualifier un mur : *Constantini Harmenopuli Manuale legum sive Hexabiblos*, rec. G. E. Heimbach, Lipsiae 1851 (repr. Aalen 1969), 2, 4, 78, l. 4 (p. 284) et 2, 4, 79, l. 4 *(ibid.)*. Ce texte est discuté par P. Schreiner, Das Haus in Byzanz nach den schriftlichen Quellen, dans *Haus und Hof in ur- und frühgeschichtlicher Zeit*, hrsg. von H. Beck und H. Steuer, Göttingen 1997, p. 277-320, en particulier 280-282, avec des propositions de restitution du plan.

63. Cette terrasse est également dite ἄνευ πάτου ; alors que ce mot désigne d'habitude le sol (cf. Trapp, *Lexikon*, *s.v.*), il faut sans doute comprendre ici « sans étage », d'après δίπατος, à deux étages (cf. Trapp, *Lexikon*, *s.v.*) et τρίπατος, à trois étages (voir Φ. Κουκουλες [Ph. Koukoulès], *Βυζαντινών βίος και πολιτισμός*, Ἐν Ἀθηναις 1948, IV, p. 262 et n. 4). Schreiner, Haus (cité n. 62) comprend que cette expression veut dire « sans pavement ».

64. Magdalino, Aristocratic *oikos* (cité n. 59), p. 95, d'après Anne Commène, *Alexiade* IX, 5,4 (éd. Leib II, 171). Pour Constantin Doukas, voir *Annae Comnenae Alexias*, p. 304, n. 62. Pour des maisons urbaines à plusieurs étages, Koukoulès, *Βυζαντινών βίος*, IV (cité n. 63), p. 261-265. Pour

Peinture monumentale

Les hasards de la conservation font que l'étude des peintures – les mosaïques sont incluses dans ce terme – est limitée essentiellement à deux ensembles, la Grèce et la Cappadoce. Il reste important d'aborder l'étude de ces peintures par les approches traditionnelles, stylistiques et iconographiques, mais il ne semble pas que ces questions aient été profondément renouvelées depuis les travaux de D. Mouriki[65].

L'évolution qu'on essaie de dégager est essentiellement fondée sur quelques monuments importants, d'une part des églises à mosaïques qui semblent être des fondations impériales ou princières comme Sainte-Sophie de Kiev, la Néa Moni de Chios, peut-être Saint-Luc en Phocide[66], d'autre part, des églises qui relèvent d'un patronage de milieux sociaux au-dessus de la moyenne : la Panagia tôn Chalkeôn de Thessalonique (1028), fondée par un protospathaire, catépan de Longobardie[67], Sainte-Sophie d'Ohrid[68], la chapelle de la Trinité du monastère de Koutsovendis à Chypre (ca 1100) qui avait pour donateur Eumathios Philokalès, *doux* de Chypre[69]. Cette série comprend deux églises épiscopales dans d'importantes métropoles, Sainte-Sophie de Kiev et celle d'Ohrid, une petite église funéraire à Thessalonique et trois églises et chapelles monastiques. Le monastère de Myriokephala, en Crète, a été fondé, aux environs de l'an 1000, par Jean Xénos, issu d'une riche famille, ce qui suppose des moyens qui ne sont sans doute pas éloignés des églises qui viennent d'être citées[70]. Les peintures de l'Épiskopi d'Eurytania, donc l'église épiscopale d'une ville de province, sont d'une belle qualité[71]. Une partie du décor du xie siècle d'une

d'autres types de maisons urbaines, Ch. Giros, Présence athonite à Thessalonique, xiiie-xve siècles, *DOP* 57, 2003, p. 265-278. Les maisons du xie siècle ne devaient être guère différentes.

65. Pour le style, en particulier en Grèce, voir D. Mouriki, Stylistic trends in monumental painting of Greece during the eleventh and twelfth centuries, *DOP* 34/35, 1980/1981, p. 77-124 ; pour le xie siècle, p. 79-100 ; Ead., *The mosaics of Nea Moni on Chios*, Athènes 1985, qui peut quasiment servir de manuel.

66. Pour la Néa Moni, Mouriki, *ibid.* ; pour les mosaïques de Sainte-Sophie de Kiev, В. Лазарев [V. Lazarev], *Мозаики Софии Киевской*, Москва 1960 ; Id., *Old Russian murals and mosaics*, London 1966, p. 30-44 ; Г. Н. Логвин [G. N. Logvin], *София Киевская*, Киев 1971 ; Boeck, *Simulating* (cité n. 52). Pour le donateur du *katholikon* de Saint-Luc en Phocide, voir ci-dessus ; Mouriki, Stylistic trends (cité n. 65), p. 81-82, propose une date dans les années 1040, mais attribue la fondation à une initiative locale. La même datation est proposée par Cormack, Viewing (cité n. 30).

67. L'étude la plus complète des peintures remonte à cinquante ans : K. Papadopoulos, *Die Wandmalereien des 11. Jahrhunderts in der Kirche Panagia tōn Chalkeōn in Thessaloniki*, Graz 1966 ; voir aussi la brochure de A. Τσιτουριδου [A. Tsitouridou], *Ἡ Παναγία τῶν Χαλκέων*, Θεσσαλονίκη 1975.

68. En dernier, B. Todić, Représentation des papes romains dans l'église Sainte-Sophie d'Ohrid, *DChAE* 29, 2008, p. 105-118, avec les références antérieures, en particulier Ц. Грозданов [C. Grozdanov], *Студии за Охридскиот живопис*, Скопје 1990 ; Sh. Gerstel, *Beholding the sacred mysteries*, Seattle – London 1999, p. 83-84.

69. Voir maintenant M. Parani, The frescoes of the Holy Trinity Chapel of the Monastery of St. John Chrysostomos at Koutsovendis (à paraître dans *Studies in iconography* 2018), avec les références antérieures.

70. Pour Jean Xénos (ca 970 – après 1031) : *PmbZ* 23109, p. 226-228. Voir aussi Ν. Β. Τωμαδακης [N. B. Tomadakès], Ὁ ἅγιος Ἰωάννης ὁ Ξένος καὶ Ἐρεμίτη ἐν Κρήτῃ (10^ος–11^ος αἰών), *EEBS* 46, 1983-1986, p. 1-117 (édition de son testament, p. 11-12 ; traduction et commentaire de G. Fiaccadori dans *BMFD* 1, p. 143-147). Pour l'église, Mouriki, Stylistic trends (cité n. 65), p. 87 et n. 22 avec les références antérieures.

71. Mouriki, Stylistic trends (cité n. 65), p. 87 et n. 24 avec les références antérieures.

autre église épiscopale d'une petite ville de province, la Protothronè de Chalki, qui était alors la principale agglomération de Naxos, est conservée : l'église a été rénovée en 1052 par un évêque, Léon, et deux dignitaires laïcs, le protospathaire et tourmarque Nikètas et Stephanos Kamèlarès, comte[72]. Près de Chalki est préservé le *katholikon* d'un petit monastère, Saint-Georges Diasoritès, avec des peintures également datées du xie siècle, qui sont de meilleure qualité que celles de la Protothronè. Une inscription implique l'intervention d'un protospathaire du nom de Jean, sans que l'étendue de son intervention soit précisée et sans qu'il soit sûr qu'elle soit en lien avec les peintures du xie siècle[73]. Une autre série d'églises, décorées de peintures de qualité variable, est attestée dans des villes ou en dehors, sans que leurs donateurs ou même leur fonction précise ne soient connus : citons Hagios Andreas de Livadi, dans l'île de Cythère[74], Hagios Merkourios (1074/75) et quelques fragments de décor à Corfou[75]. On ne sait rien non plus sur le donateur de la première couche de peinture des Saints-Anargyres de Kastoria, attribuée aux environs de l'an 1000[76].

Autant il existe une riche documentation sur les églises villageoises à partir du xiiie siècle, autant elle est réduite pour la période considérée dans cet article. Ce déséquilibre s'explique difficilement par la seule démographie, même si la population était plus nombreuse au xiiie siècle[77]. Il est certainement lié à la réfection fréquente du décor des églises, si bien que des peintures du xie siècle ont disparu derrière des repeints plus récents. Sans chercher à faire un recensement exhaustif des quelques décors existants, signalons un groupe mis en évidence par une étude récente : quelques peintures dans des églises du Magne de la fin du xie siècle montrent une proximité qui permet de conclure à l'existence d'un atelier local[78].

72. N. Ziας [N. Zias], Πρωτόθρονη στό Χαλκί, dans M. Χατζηδακης [M. Chatzidakis] *et al.*, *Νάξος* (Βυζαντινή τεχνή στήν Ἑλλάδα), Ἀθήνα 1989, p. 30-49, voir p. 30. Pour les tourmarques, voir R. Guilland, *Recherches sur les institutions byzantines. 1*, Berlin – Amsterdam 1967, p. 160 ; Oikonomidès, *Listes*, p. 341, 343, 345. Comme nous sommes dans une île, on avancera l'hypothèse qu'il s'agit d'un comte de la flotte, qui était, à cette période, un officier commandant de trois à cinq dromons : Leo VI, *Taktika*, Constitution 19, Naumachica, § 25. Je remercie Jean-Claude Cheynet pour cette précision.

73. A. Αχειμαστου-Ποταμιανου [A. Acheimastou-Potamianou], Ἅγιος Γεώργιος ὁ Διασορίτης, dans *Νάξος* (cité n. 72), p. 66-79 (voir p. 74). Pour un aperçu des peintures byzantines de Naxos, M. Panayotidi, Les peintures murales de Naxos, *Corsi di cultura sull'arte ravennate e bizantina* 38, 1991, p. 281-303.

74. M. Χατζηδακης, I. Μπιθα [M. Chatzidakis, I. Bitha], *Ευρετήριο Βυζαντινών τοιχογραφιών Ελλάδος. Κύθηρα*, Αθήνα 1997, p. 59-73.

75. P. L. Vocotopoulos, Fresques du xie siècle à Corfou, *CArch* 21, 1971, p. 151-180.

76. M. Χατζιδακης [M. Chatzidakis], dans M. Χατζιδακης, Στ. Πελεκανιδης [M. Chatzidakis, St. Pelekanidis], *Καστοριά*, Αθήνα 1992, p. 38.

77. Pour l'accroissement démographique dans l'Empire depuis la fin du viiie siècle jusqu'à la fin du xiiie siècle, Laiou & Morrisson, *The Byzantine economy* (cité n. 4), p. 91-96 et 169-170 ; A. Laiou, The human resources, dans *EHB* 1, p. 47-55.

78. M. Panayotidi, Village painting and the question of local « workshops », dans *Villages dans l'Empire*, p. 193-212, voir p. 195-197 avec les références antérieures. Pour une image en couleurs d'une de ces peintures (Saint-Pantéléimon de Boularii), Cutler & Spieser, *Byzance médiévale* (cité n. 2), p. 137 et 138 (fig. 104 et 105). Voir aussi L. Safran, The art of veneration : saints and villages in the Salento and the Mani, dans *Villages dans l'Empire*, p. 179-192 (p. 180-181 pour des exemples du Salento).

C'est la Cappadoce qui est la région la plus fournie en peintures de cette période ; à la fois, les conditions naturelles et son histoire ultérieure ont permis une meilleure conservation des monuments. Il paraît maintenant acquis qu'ils sont à traiter comme ceux d'autres régions de l'Empire. Si suffisamment de monuments étaient conservés dans le reste de l'Empire, on trouverait, comme partout, des particularités régionales, mais il n'y a pas lieu d'insister particulièrement sur un caractère « oriental » des peintures de Cappadoce.

Du point de vue de leurs donateurs, les publications existantes et quelques études récentes confirment et complètent ce qu'on sait pour la Grèce[79]. Les donateurs connus sont issus des mêmes milieux : un moine, Arsène, et son fils Théophylacte, protospathaire et taxiarque, ont donné le décor de l'église Saint-Michel d'Ihlara (Kuzey Ambar Kilisesi), sans doute du XIe siècle[80]. Le décor de Sainte-Barbe de Soğanlı, daté de 1006 ou 1021, est dû à un Basile, dont seule une partie de la titulature, domestique, est conservée, ce qui rend incertaine sa situation sociale[81]. Un autre protospathaire, Michel Skepidès, est le responsable du décor de Karabaş Kilise (1060/61)[82] ; Jean Skepidès, un protospathaire, qui avait des fonctions importantes, est sans doute à l'origine du décor de Geyikli Kilise (1040-1080), dans la même vallée[83]. Un dernier fondateur, Basile Tigori, *basilikos kandidatos*, paraît être un personnage moins important, mais il a fait exécuter un décor de qualité[84]. Le style des peintures, plus que l'inscription, permet de l'attribuer au milieu du XIe siècle[85]. D'autres donateurs, plus anonymes, appartiennent aussi à un milieu aisé, compte tenu de la qualité des décors qu'ils ont fait peindre. Pour deux des églises dites à colonnes, habituellement datées au milieu du XIe siècle, Karanlık Kilise et Çarıklı Kilise, seuls leurs prénoms sont connus, mais les costumes portés sont en accord avec la qualité des peintures[86]. Quelques décors plus modestes et qui, à ce point de vue, font penser

79. Voir le tableau, établi par C. JOLIVET-LÉVY, Militaires et donation en Cappadoce (IXe-XIe siècles), dans *Donation et donateurs dans le monde byzantin*, éd. par J.-M. Spieser et E. Yota (Réalités byzantines 13), Paris 2012, p. 141-161, voir p. 157. Voir aussi C. JOLIVET-LÉVY, *La Cappadoce médiévale : images et spiritualité*, Paris 2001, p. 73-82. Les exemples ci-dessous proviennent de ces deux publications.

80. Pour le texte de l'inscription : N. THIERRY, Un style schématique de Cappadoce daté du XIe siècle d'après une inscription, *Journal des savants* 1968, p. 45-61 (voir p. 46-48) ; pour une lecture et une interprétation différentes de l'inscription : *TIB* 2, p. 254 ; M. RESTLE, Kappadokien, dans *Reallexikon zur Byzantinischen Kunst. 3, Himmelsleiter – Kastoria*, Stuttgart 1978, col. 1075 ; pour une mise au point, JOLIVET-LÉVY, Militaires (cité n. 79), p. 148-150 (mais il faut évidemment lire « taxiarque » et non « axiarque »). Pour les taxiarques, OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 335-336.

81. En dernier, JOLIVET-LÉVY, Militaires (cité n. 79), p. 151 (avec les références antérieures), penche, d'après le décor, pour une fonction militaire importante.

82. JOLIVET-LÉVY, Militaires (cité n. 79), p. 152-153.

83. JOLIVET-LÉVY, Militaires (cité n. 79), p. 154-155. Jean Sképidès était ἐπὶ τοῦ χρυσοτρικλίνου, ὑπάτος, στρατηγός ; pour l'*hypatos*, de nouveau attesté comme dignité à partir de 1039, OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 296 et 325. Pour l'ἐπὶ τοῦ χρυσοτρικλίνου, *ibid.*, p. 299.

84. R. GUILLAND, Candidat, dans ID., *Titres et fonctions de l'Empire byzantin* (Variorum CS 50), London 1976, texte II (réimprimé de *Polychronion : Festschrift Fr. Dölger*, p. 210-225) : voir p. 217-219 ; OIKONOMIDÈS, *Listes*, p. 298.

85. JOLIVET-LÉVY, Militaires (cité n. 79), p. 155 ; pour le décor et l'inscription, voir N. THIERRY, L'église de Saint Constantin et des Quarante Martyrs du Basilikos Kandidatos, Basil Tigori, à Erdemli, Cappadoce, *DChAE* 27, 2006, p. 137-146.

86. Pour les problèmes posés par la datation de ces deux églises, voir ci-dessous n. 97. Pour les donateurs de Karanlık Kilise, voir A. TSAKALOS, Art et donation en Cappadoce byzantine : l'église

aux églises de villages mentionnées ci-dessus, sont dus à d'autres donateurs anonymes, mentionnés par leurs seuls prénoms[87].

Une certaine homogénéité se dessine entre la Grèce et la Cappadoce pour les créations d'églises et pour leurs fondateurs. La même échelle sociale est, en général, confirmée par la qualité du décor, même si, dans la Cappadoce du XIe siècle, on ne connaît pas de fondation impériale. On y a bien des donations faites en commun par plusieurs personnes, souvent, mais pas nécessairement, d'une même famille, mais on ne connaît pas, pour cette période, de donation collective au nom de tous les habitants d'un village, comme elles sont attestées à partir du XIIIe siècle[88]. Il n'est pas clair si cette absence est liée aux hasards de la conservation ou reflète des différences économiques ou sociales, sinon juridiques, entre les villages du XIe et ceux du XIIIe siècle[89]. Une étude qui reste à faire serait de compléter cette approche en essayant de distinguer systématiquement entre églises monastiques, églises servant à la communauté villageoise, chapelles funéraires. Les éléments permettant d'en juger ne sont pas nécessairement faciles à mettre en évidence, d'autant plus que le *katholikon* est souvent le seul vestige d'un ancien monastère.

Pour les décors proprement dits, une nouvelle attention a été portée aux programmes. Si le livre de O. Demus, qui s'est imposé comme le livre classique sur la problématique des programmes, en faisant sans doute oublier des considérations plus anciennes sur ce thème, reste la base de la réflexion, bien des nuances sont à y apporter[90].

C'est bien à partir du XIe siècle que le programme iconographique dit classique se répand vraiment, même s'il est discrètement attesté dès le Xe siècle par un sermon de Léon VI[91] : le Pantocrator dans la coupole, des scènes de la vie du Christ dans les parties hautes du *naos*, des saints dans les parties basses (sur les murs à hauteur d'homme dans

rupestre de Karanlık kilise, dans *Donation et donateurs* (cité n. 79), p. 163-181, en particulier p. 167-169. Pour quelques autres exemples, JOLIVET-LÉVY, *Cappadoce médiévale* (cité n. 79), p. 74, 75, 78-79.

87. JOLIVET-LÉVY, *Cappadoce médiévale* (cité n. 79), p. 79. Des exemples parallèles sont attestés pour le Xe siècle : *ibid.*, p. 57-59, même s'il n'est pas toujours évident de distinguer entre portraits de donateurs et portraits funéraires.

88. Pour une période plus ancienne, au début du Xe siècle, plusieurs personnes ont participé au décor de l'église Köy Ensesi Kilisesi : JOLIVET-LÉVY, *Cappadoce médiévale* (cité n. 79), p. 57. Pour les exemples du XIIIe siècle, A. LAIOU, The peasant as donor, dans *Donation et donateurs* (cité n. 79), p. 106-124, en particulier, p. 116-121 ; S. KALOPISSI-VERTI, Collective patterns of patronage in the late Byzantine village : the evidence of church inscriptions, *ibid.*, p. 125-140.

89. Je remercie Konstantin Smyrlis pour les réflexions qu'il m'a communiquées à ce sujet.

90. O. DEMUS*, Byzantine mosaic decoration*, London 1948. Pour des remarques plus anciennes sur cette question, J. REIL, *Die altchristlichen Bildzyklen des Lebens Jesu*, Leipzig 1910 ; G. MILLET, *Recherches sur l'iconographie de l'Évangile*, Paris 1916, p. 16 *sq*. Les remarques qui suivent sont essentiellement un résumé de mes réflexions publiées dans : Liturgie et programmes iconographiques, *TM* 11, 1991, p. 575-590 et dans : Le développement du *templon* et les images des Douze Fêtes, dans *Les images dans les sociétés médiévales : pour une histoire comparée*, éd. par J.-M. Sansterre et J.-Cl. Schmitt (= *Bulletin de l'Institut historique belge de Rome* 69, 1999), Bruxelles 1999, p. 131-164.

91. A. FROLOW, Deux églises byzantines d'après des sermons peu connus de Léon VI le Sage, *Études byzantines* 3, 1945, p. 43-91 ; *Leonis VI sapientis imperatoris Byzantini Homiliae*, ed. Th. Antonopoulou (CCSG 63), Turnhout 2008, p 423-429 et 471-478. Les programmes des églises cappadociennes de la fin du IXe et du Xe siècle sont différents, mais diffèrent aussi fondamentalement des programmes paléochrétiens connus, en particulier par leur disposition circulaire, qui sera aussi adoptée par le programme « classique ». Malheureusement aucun décor d'église du Xe siècle, en dehors de la Cappadoce, n'est suffisamment conservé pour permettre des comparaisons.

les églises peintes, dans une situation plus élevée, y compris dans des voûtes basses dans les églises à décor de mosaïques où les murs sont en grande partie recouverts d'un placage de marbre). Dans le sanctuaire, la Théotokos, dans la conque de l'abside, surmonte en général la Communion des Apôtres.

L'idée, en soi juste, de O. Demus sur le symbolisme des différentes parties de l'église, depuis la coupole et les voûtes hautes qui représentent le monde céleste jusqu'à la zone inférieure des murs, l'Église terrestre, ne rend pas compte, à elle seule, de ce programme. Il faut aussi y voir une image de l'économie du Salut, elle-même signifiée par la liturgie. Le *naos* rappelle l'Incarnation, donc la descente de Dieu sur terre, tandis que le mouvement ascendant du décor du sanctuaire est l'image de la *théôsis*, la nature humaine retrouvant la divinité, ce qui est symbolisé par l'Ascension, car le Christ remonte auprès de Dieu avec sa nature humaine[92]. Il faut surtout s'écarter de l'idée d'un cycle rigide de Douze Fêtes représenté dans les églises. L'idée d'un cycle constitué, déjà présente chez Demus, est devenue encore plus prégnante par l'utilisation, par les historiens de l'art, du mot *dodekaeortòn*, qui est en fait un néologisme[93]. Une comparaison entre le choix et l'emplacement des scènes à Saint-Luc de Phocide, à la Néa Moni de Chios et à Daphni permet de voir les ajustements liés aux contraintes de l'architecture, mais aussi à des choix opérés par le concepteur du programme[94].

Les églises citées en exemple sont, toutes les trois, des monuments élevés et décorés avec un grand soin et qui ont été coûteux. L'élaboration de leur décor a donc également été particulièrement soignée. Mais il y a relativement peu de monuments dont le décor est assez bien conservé pour permettre une synthèse solide. Citons les peintures de la crypte de Hosios Loukas, dont la datation reste discutée, mais qui est certainement proche de la période considérée ici (fig. 6)[95], la Panagia tôn Chalkeôn de Thessalonique, datée de 1028[96], les églises dites à colonnes de Cappadoce, Karanlık Kilise, Elmalı Kilise et Çarıklı Kilise, datées généralement du milieu du XIe siècle[97]. La petite église en croix grecque

92. Spieser, Liturgie (cité n. 90).

93. C'est du moins l'impression que donne un sondage dans les textes du Xe au XVe siècle accessibles dans le TLG. Pour l'expression δώδεκα ἑορτές, en deux mots, voir ci-dessous p. 696.

94. Cutler & Spieser, *Byzance médiévale* (cité n. 2), p. 241-252. Je ne reviens pas ici sur les images du narthex, qui dépendent aussi des choix faits dans le *naos*, comme, par exemple, pour Hosios Loukas. Le fait que le programme du narthex soit plus varié que celui du *naos* et, davantage encore, que celui du sanctuaire, plus figé, s'explique par son éloignement du pôle sacré, qui est le sanctuaire.

95. Voir C. L. Connor, *Art and miracles in medieval Byzantium : the crypt at Hosios Loukas and its frescoes*, Princeton 1991, qui, p. 65-66, propose une date aux environs de l'an 1000, qui ne peut guère être retenue ; N. Chatzidakis, *Hosios Loukas*, Athens 1997, p. 92-93, suggère une date entre 1022 et 1040, plus compatible avec les dates proposées pour la construction et les mosaïques du *katholikon* : voir ci-dessus p. 681.

96. Papadopoulos, *Wandmalereien* (cité n. 67).

97. La bibliographie sur ces trois églises est abondante. Les références antérieures se trouvent dans Jolivet-Lévy, *Cappadoce médiévale* (cité n. 79) ; voir aussi la fiche 42, en fin du volume de N. Thierry, *La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge* (Bibliothèque de l'Antiquité tardive 4), Paris 2002 ; seule Karanlık Kilise a bénéficié d'une monographie, une thèse, malheureusement restée inédite : A. Tsakalos, *Le monastère rupestre de Karanlık Kilise : monachisme, art et patronage en Cappadoce byzantine*, Université de Paris I, 2006 ; voir Tsakalos, *Art et donation* (cité n. 86). Je ne reviens pas ici sur le débat concernant la date de ces trois églises : il paraît plus prudent de s'en tenir à la date traditionnelle du milieu du XIe siècle, mais la question peut encore être débattue. Pour des arguments intéressants



Fig. 6 – Saint-Luc en Phocide. Crypte, vue d'ensemble
(d'après Chatzidakis, *Hosios Loukas* [cité n. 95], fig. 72).

Saint-Georges Diasoritès à Naxos, datée, d'après le style, du xie s. sans plus de précision, peut s'y ajouter[98]. Elle a, dans l'état actuel, un programme très réduit, commençant avec l'Annonciation, sur les piliers de part et d'autre du sanctuaire, et des scènes conservées dans les voûtes, mais celles qui devaient figurer dans les lunettes au haut des murs sud, ouest et nord ne sont pas conservées, ce qui entraîne une forte incertitude. Pour la Panagia tôn Chalkeôn, une certaine régularité est aussi observée, mais les lacunes ne permettent pas non plus de conclusions sûres[99]. Dans les trois églises de Cappadoce, à Karanlık Kilise, les scènes principales se suivent dans l'ordre attendu, mais à partir du bras nord de la

en faveur du xiiie siècle : R. Warland, Deesis – Emmanuel – Maria : Bildkonzepte kappadokischer Höhlenkirchen des 13. Jahrhunderts, dans *Byzantinische Malerei : Bildprogramme, Ikonographie, Stil*, hrsg. von G. Koch, Wiesbaden 2000, p. 365-385 ; en dernier, Id., Byzantinische Wandmalerei des 13. Jahrhunderts in Kappadokien : visuelle Zeugnisse einer Koexistenz von Byzantinern und Seldschuken, dans *Der Doppeladler : Byzanz und die Seldschuken in Anatolien vom späten 11. bis zum 13. Jahrhundert*, N. Asutay-Effenberger, F. Daim (Hrsg.), Mainz 2014, p. 53-69.

98. Acheimastou-Potamianou, Ἅγιος Γεώργιος (cité n. 73).

99. Papadopoulos, *Wandmalereien* (cité n. 67), p. 37-57.

croix ; il n'en va pas de même à Elmalı Kilise, où on a pourtant, comme à Karanlık, mis en valeur, en les opposant, Nativité et Crucifixion – la Nativité de nouveau au nord et la Crucifixion au sud – et encore moins à Çarıklı Kilise où l'irrégularité du plan est un élément d'explication évident pour le caractère inhabituel de la distribution des scènes[100].

Ce petit nombre d'exemples rend difficile toute généralisation, mais suffit pour montrer qu'il n'y avait pas de système rigide. Non seulement la répartition des scènes, mais même leur nombre dépendaient de nombreuses circonstances. Cela suffit aussi pour montrer que ce n'est pas autour de l'idée d'un cycle de Douze Fêtes que s'organisait le décor des églises byzantines.

Par-delà la signification de ces décors et les choix des commanditaires, on ne s'est demandé qu'assez récemment comment ils étaient regardés[101]. Il est difficile d'isoler le XIe siècle sur ce thème. Les transformations les plus importantes du système de décor, qui ont nécessairement entraîné une transformation dans sa perception, ont eu lieu avant ou auront lieu après. Entre l'adoption d'une disposition circulaire du décor, profondément différente, par sa signification, de celle utilisée dans les basiliques paléochrétiennes et la multiplication des images, surtout à partir du XIVe siècle, le système décrit ci-dessus offre une bonne visibilité des images, peu nombreuses, plutôt proches des fidèles compte tenu de la taille relativement restreinte des églises. Les *ekphraseis* ne renseignent guère sur la réaction du fidèle ordinaire assistant à une liturgie ou entrant dans une église pour prier. On n'a pas non plus, pour le XIe siècle, d'*ekphrasis* décrivant un décor de manière systématique, même si elle n'est jamais exhaustive, qui serait comparable à l'*ekphrasis* des Saints-Apôtres de Constantinople par Constantin le Rhodien ou à celle de Nicolas Mésaritès[102]. Les remarques sur le décor de visiteurs occasionnels donnent un autre point de vue, mais très partiel[103]. Les photographies publiées dans livres et articles sont insuffisantes, sinon impuissantes pour cette approche[104].

On sait depuis Otto Demus que le décor des églises byzantines était conçu de manière à ce que le fidèle se sente placé dans le même espace que les personnages et scènes sacrés

100. Jolivet-Lévy, *Cappadoce médiévale* (cité n. 79), p. 294-296.

101. De plus nombreux travaux se sont intéressés à la manière dont les Byzantins voyaient et décrivaient leurs images, considérées de manière isolée, et non à la perception d'ensemble du décor. Voir par exemple, avec les références antérieures, R. Nelson, To say and to see : ekphrasis and vision in Byzantium, dans *Visuality before and beyond the Renaissance*, ed. by R. S. Nelson, Cambridge 2000, p. 143-161. Pour une tentative d'approche d'une perception d'ensemble, J.-M. Spieser, L'espace sacré des églises byzantines, dans *Représentations et conceptions de l'espace dans la culture médiévale*, éd. par T. Suarez-Nani, M. Rohde (Scrinium Friburgense 30), Berlin 2011, p. 305-321.

102. Constantine of Rhodes, *On Constantinople and the Church of Holy Apostles*, ed. by L. James, Farnharm 2012 ; Mesarites Nikolaos, *Description of the Church of the Holy Apostles at Constantinople*, Greek text ed. with transl. commentary, and introd. by G. Downey, *Transactions of the American philosophical society* 47 (6), 1957, p. 859-924. Voir R. Webb, The Aesthetics of sacred space : narrative, metaphor and motion in *ekphraseis* of church buildings, *DOP* 53, 1999, p. 59-74.

103. Voir par exemple les textes de Clavijo visitant des églises du XIe siècle de Constantinople (la Théotokos Péribleptos et Saint-Georges des Manganes), traduits dans C. Mango, *The art of the Byzantine Empire 312-1453*, 1972 (réimpr. University of Toronto Press 1986), p. 217-218 et 219-220.

104. Voir, par exemple, les pages consacrées à la Théotokos de Sainte-Sophie dans Nelson, To say and to see (cité n. 101), p. 146-150, qui met la description qu'en fait Photius en relation avec la perception qu'il en avait, bien différente de celle de photographies prises depuis un échafaudage.

qui l'entourent[105]. L'espace pictural est remplacé par l'espace réel : le même espace relie le Pantocrator dans la coupole et les prophètes ou apôtres qui l'entourent à la base de celle-ci et les fidèles qui regardent dans sa direction. Ce système se met en place avant et se prolonge après, mais c'est sans doute au XIe siècle qu'il s'impose avec le plus de netteté. La manière dont leur perception est décrite peut se mettre en relation avec les théories de la vision dans le monde byzantin, toujours discutées au XIe siècle, comme l'a montré Robert Nelson[106].

On peut aller plus loin et considérer que le caractère sacré de l'espace ne dépend pas du seul espace architectural et de ce qui lui est ajouté par le décor, mais qu'il est une expérience multi-sensorielle où le déroulement de la liturgie elle-même, l'encens, les chants sont aussi à prendre en considération. Alexéi Lidov a créé, pour l'étude de ce nouvel objet, le terme et le concept de « hiérotopie », que des études ultérieures devront préciser, même s'il n'est pas nécessaire de partager tous les présupposés qui fondent ses réflexions[107]. Ce concept présume, avec raison, que l'impression d'ensemble donnée par le décor est plus importante que le détail des scènes dont il se compose.

Mais certains textes attirent l'attention sur une perception moins synthétique. Quelques images attirent une dévotion particulière. Dans le *typikon* de Grégoire Pakourianos, daté de 1083, une série d'images (εἰκόνες) sont mentionnées en rapport avec le sanctuaire, sans que la nature de ces images, de la Théotokos, de la Crucifixion, du Prodrome et de saint Georges, soit précisée[108]. Elles sont mises en valeur par des lampes. Il est vraisemblable qu'au moins une partie d'entre elles n'était pas des icônes, mais des images peintes, dans ce cas peut-être sur les piliers séparant l'abside centrale des absides latérales ou de chapelles[109]. Des exemples plus clairs d'images murales mises en valeur par l'éclairage, sans que l'ensemble du décor soit mentionné, malgré sa richesse probable, sont donnés

105. Demus, *Mosaic decoration* (cité n. 90). Pour une série d'exemples, Spieser, Espace sacré (cité n. 101), p. 320.

106. Nelson, To say and to see (cité n. 101), p. 152-153, avec des renvois en particulier à des textes de Michel Psellos et de Syméon Seth.

107. A. Lidov, Hierotopy : the creation of sacred spaces as a form of creativity and subject of cultural history, dans *Hierotopy : creation of sacred spaces in Byzantium and medieval Russia*, ed. by A. Lidov, Москва 2006, p. 32-58. Voir sa dernière mise au point sur ce sujet : Creating the sacred space : hierotopy as a new field of cultural history, dans *Spazi e percorsi sacri : i santuari, le vie, i corpi*, a cura di L. Carnevale e Ch. Cremonesi, Padova 2014, p. 63-91.

108. *Typikon de Grégoire Pakourianos*, p. 71 et 73, l. 886-891.

109. Spieser, Développement (cité n. 90), p. 140-143. Un indice pour cette interprétation vient du fait que ces images, la plupart d'entre elles au moins, ne se retrouvent pas dans le bref inventaire qui fait partie du *typikon* : la seule icône de la Crucifixion qui y est mentionnée (Gautier, Pakourianos, [cité n. 108], p. 121, l. 1684) est dite λίθινος διὰ θυρίδων, peut-être un petit triptyque en stéatite (cf. I. Kalavrezou-Maxeiner, *Byzantine icons in steatite*, Wien 1985, I, p. 76). On ne peut guère identifier non plus l'icône de la Théotokos ainsi éclairée avec le petit triptyque émaillé mentionné dans l'inventaire (p. 121, l. 1679) : Εἰκών χειμευτὴ μικρὰ διὰ θυρίδων ἡ Θεοτόκος. On ne cherchera pas non plus ces images qui paraissent importantes dans les vingt-sept icônes indifférenciées, peintes sur bois et avec des revêtements métalliques, mentionnées p. 121, l. 1686 : Εἰκόνες ὑλογραφία μετὰ πετάλων τὸν ἀριθμὸν εἰκοσιεπτά (pour le sens de ὑλογραφία et de πετάλον, voir L. Bender, M. Parani, B. Pitarakis, J.-M. Spieser, A. Vuilloud, *Artefacts and raw materials in Byzantine archival documents = Objets et matériaux dans les documents d'archives byzantins*, Mis on-line, janvier 2013 : http://www.unifr.ch/go/typika, synthèses *hylographia* et *pétalon* (consulté le 10/2/2015).

par le *typikon* du monastère du Pantocrator à Constantinople, mais ils sortent du cadre chronologique de cet article[110].

Le *typikon* de Pakourianos permet de revenir sur la question des Douze Fêtes ; il est un des exemples qui montrent que, malgré les réserves exprimées ci-dessus sur l'utilisation de ce concept pour comprendre le décor des églises, il existait bien pour les Byzantins du XIe siècle. En plus de ce texte, qui mentionne l'éclairage d'un *templon* « qui a les Douze Fêtes »[111], les Douze Fêtes sont le sujet d'un poème de Manuel Philès, donc de la première moitié du XIIIe siècle, sur une icône en mosaïque les représentant[112] ; on les trouve aussi dans un acte de Vatopédi, qu'on peut dater de 1247/1258[113]. Une autre série de douze épigrammes sur des fêtes de Grégoire, métropolite de Corinthe après 1092, comprend la Déposition de la Croix et l'Incrédulité de Thomas au détriment de la Résurrection de Lazare et de la Dormition[114]. D'autres séries d'épigrammes sur des Fêtes ne se limitent pas à douze ou ne vont pas jusqu'à douze[115]. Cette variété semble indiquer que, même pour les Byzantins, l'idée des Douze Fêtes n'était utilisée que lorsque, ou une disposition, ou un cadre adéquat s'y prêtait et que, même au XIe siècle, il n'y a pas de liste canonique s'imposant en toutes circonstances[116]. Enfin, dans un tétraévangile, une série de sept épigrammes accompagne des miniatures représentant des Fêtes[117], ce qui confirme cette interprétation, mais permet aussi d'attirer l'attention sur la riche production de manuscrits illustrés du XIe siècle.

110. Voir J.-M. Spieser, Le monastère du Pantocrator à Constantinople : le *typikon* et le monument, *Convivium* 2 (1), 2015, p. 202-217.

111. Gautier, Pakourianos (cité n. 108), p. 121, l. 1687. Pour le sens de *templon*, qui désigne ici la planche d'épistyle de la clôture plus généralement appelée *templon*, voir Bender *et al.*, *Artefacts* (cité n. 109), artefact # 1596 et synthèse « templon » (consulté le 11/2/2015).

112. *Manuelis Philae Carmina. 1*, ed. E. Miller, Paris 1855, poème 24.

113. *Vatopédi* 1, no 15 (*diataxis* de Maxime, fondateur du monastère de Boreinè), voir p. 157, l. 176-177.

114. H. Hunger, Gregorios von Korinth : Epigramme auf die Feste des Dodekaorton, *AnBoll* 100, 1982, p. 637-651.

115. Voir trente-deux courtes épigrammes présentes dans deux manuscrits des environs de 1100 et éditées par W. Hörandner, Ein Zyklus von Epigrammen zu Darstellungen von Herrenfesten und Wunderszenen, *DOP* 46, 1992, p. 107-115 : même si on enlève de ce nombre les images représentant des miracles et les épigrammes qui se rapportent à la même scène, ce sont quinze « fêtes » qui sont représentées. Un autre groupe de vingt et une épigrammes (W. Hörandner, A cycle of epigrams on the Lord's feasts in Cod. Marc. Gr. 524, *DOP* 46, 1992, p. 119-133) contient des poèmes datés du XIe au XIIIe siècle. Une mention fait difficulté en raison de sa date : les Douze Fêtes apparaissent dans le Récit de la Construction de Sainte-Sophie : *Scriptores originum Constantinopolitanaru. 1*, rec. Th. Preger, Lipsiae 1901 (repr. 1989), § 23, p. 99, l. 8-9. Ce texte est attribué à la deuxième moitié du IXe siècle (G. Dagron, *Constantinople imaginaire : études sur le recueil des « Patria »*, Paris 1984, p. 268-269). Si cette mention remonte au texte originel, ce serait la plus ancienne mention de Douze Fêtes.

116. Pour des réflexions à ce sujet, Spieser, Développement (cité n. 90), p. 155-158.

117. R. S. Nelson, *Text and image in a Byzantine Gospel book in Istanbul <Ecumenical Patriarchate, cod. 3>*, Ph. Diss., New York University 1978.

Manuscrits illustrés – Arts somptuaires – Art profane

Il est superflu aujourd'hui de développer longuement un bilan sur les manuscrits illustrés, un livre étant en préparation sur ce sujet[118]. Il faut néanmoins en dire quelques mots. Ce n'est pas par hasard que Basile II a déjà été évoqué ci-dessus. Les deux manuscrits qui lui sont liés, le Ménologe et le Psautier[119], ne se rattachent plus d'un point de vue stylistique aux caractéristiques attribuées à la Renaissance macédonienne. On n'y trouve plus, ou plus au même degré, des personnages qui ont un véritable volume, ni une certaine profondeur dans l'image. Ces deux manuscrits paraissent être le signe d'une rupture sur la cause de laquelle on a, me semble-t-il, peu de données[120].

Il n'est guère de types de livres qu'on ne trouve pas au XIe siècle. Il a même connu une remarquable floraison de la production de livres liturgiques illustrés. Les aléas de la conservation ne suffisent pas pour expliquer que certains textes paraissent plus souvent et plus richement illustrés que par le passé. C'est le cas, en particulier, des ménologes. Les exemplaires les plus anciens apparaissent peu après la moitié du siècle et on n'en trouve plus guère après le début du XIIe siècle[121]. Même s'il existe des évangéliaires illustrés plus anciens, par exemple le Patmos 70[122], c'est à partir du XIe siècle que leur nombre semble devenir plus important, mais, à la différence des ménologes, leur production continue au XIIe siècle[123]. C'est aussi le cas pour les tétraévangiles. À juste titre, cette multiplication a été mise en relation avec le grand nombre de fondations monastiques du XIe siècle[124]. Ce n'est peut-être pas par hasard que les deux tétraévangiles les plus richement illustrés datent de ce siècle[125], même si, de manière plus générale, l'illustration des tétraévangiles tend à comporter moins d'images. Celles-ci se concentrent sur les fêtes importantes et deviennent des supports de méditations pour le lecteur[126]. C'est encore du XIe siècle que

118. *A companion to Byzantine illustrated manuscripts*, ed. by V. Tsamakda, Leiden (à paraître).

119. Ménologe de Basile II : Bibliothèque Apostolique Vaticane, gr. 1613, pour une notice accompagnée de références bibliographiques, voir *Bibliotheca Apostolica vaticana : Liturgie und Andacht im Mittelalter*, Stuttgart – Zurich 1992, p. 114-115. Psautier de Basile : Venise, Marcienne, gr. 17. Voir A. Cutler, The psalter of Basil II, *Arte Veneta* 30, 1976, p. 9-19 et 31, 1977, p. 9-15.

120. Un article récent essaie de montrer, en partant du « Lectionnaire de Trébizonde » que ces aspects apparaissent dès le troisième quart du Xe siècle : A. Zakharova, The Trebizond lectionary (cod. gr. 21 and 21a) in the Russian National Library, Saint Petersburg, and Byzantine art after the Macedonian Renaissance, *DChAE* 29, 2008, p. 59-68.

121. N. Patterson Ševčenko, *Illustrated manuscripts of the Metaphrastian menologion*, Chicago 1990, p. 197-203.

122. M.-L. Dolezal, *The middle Byzantine lectionary : textual and pictorial expression of liturgical ritual*, Chicago 1991, p. 63, avec renvoi à K. Weitzmann, *Die byzantinische Buchmalerei des 9. und 10. Jahrhunderts*, Wien 1996 (réimpression de l'édition Berlin 1935), p. 65-69 et pl. LXXI-LXXIII.

123. Dolezal, *Middle Byzantine lectionary* (cité n. 122).

124. Patterson Ševčenko, *Illuminated manuscripts* (cité n. 121), p. 202-203. Voir ci-dessus pour les fondations de monastères.

125. Paris BnF gr. 74 : H. Omont, *Évangiles avec peintures byzantines du XIe siècle*, Paris 1908, 2 vol. ; Florence, Laur. VI 23 : T. Velmans, *Le Tétraévangile de la Laurentienne : Florence, Laur. VI 23*, Paris 1971 ; I. G. Rao, Σ. N. Καδας [S. N. Kadas], *Το Τετραευάγγελο « Χρυσοῖς Γράμμασιν » της Λαυρεντιανής Βιβλιοθήκης = The Laurentian Gospels « Χρυσοῖς Γράμμασιν »*, Αθήνα [2010]. Je remercie Elisabeth Yota pour cette référence.

126. E. Yota, *Le tétraévangile Harley 1810 de la British Library : contribution à l'étude de l'illustration des tétraévangiles du Xe au XIIIe siècle*, Fribourg 2001, p. 232-249.

date le premier d'une série de cinq octateuques, manuscrits de prix et, d'une certaine manière, paradoxaux, puisqu'ils comprennent à la fois une abondante illustration et font une place importante aux chaînes, ce qui fait supposer qu'ils étaient destinés à des lecteurs érudits, mais qui appartenaient à la haute aristocratie byzantine[127].

Une étude systématique des commanditaires, qui appartiennent nécessairement à des milieux aisés, mais qui sont assez rarement connus, permettrait peut-être d'aller au-delà de considérations sur la volonté de commémoration des donateurs, sur le souci de montrer leur piété ou d'honorer le donataire[128].

On manque encore plus largement de travaux préliminaires sur la plupart des arts somptuaires. La production byzantine d'objets en ivoire atteint un apogée au Xe siècle, plus particulièrement dans la seconde moitié de ce siècle[129]. Elle se prolonge sur une partie du XIe siècle tout en déclinant progressivement, pour ne devenir qu'exceptionnelle au-delà. Cette disparition est expliquée par le manque de disponibilité de l'ivoire, ce qui paraît paradoxal, puisqu'à partir du XIIe siècle, il est largement présent en Europe occidentale[130]. Faut-il revenir sur la question de la relation entre ivoire et stéatite[131] ? Bien que le nombre moins important de stéatites des Xe et XIe siècles par rapport à ceux du XIIe puisse être dû à la fragilité de ces objets, il ne semble pas moins que les plaques sculptées sur stéatite ont remplacé l'ivoire quand celui-ci est devenu plus rare. Ce n'est pas lié à une question économique : l'aristocratie byzantine au XIIe siècle ne manquait pas de moyens.

De même, on attend toujours une synthèse sur les émaux. C'est sans doute dans la deuxième moitié du Xe que s'est développée la technique appelée « Senkschmeltz », où les figures en émail se détachent sur un fond métallique aux dépens du « Vollschmelz », où motifs et figures se détachent sur un fond lui-même émaillé[132]. En dehors de quelques œuvres remarquables du XIe siècle, comme la couronne dite de Monomaque[133], nos

127. K. Lowden, Illustrated Octateuch manuscripts : a Byzantine phenomenon, dans *The Old Testament in Byzantium*, ed. by P. Magdalino and R. Nelson, Washington DC 2010, p. 107-152. Le commanditaire d'un octateuque du XIIe siècle (Istanbul, Topkapı Sarayı, gr. 8) a été identifié à Isaac Comnène, l'un des fils d'Alexis Ier : *ibid.*, p. 111-112.

128. J.-M. Spieser, The use of illustrated books in Byzantine society, dans *A companion to Byzantine illustrated manuscripts* (cité n. 118). Voir les données réunies par A. Iacobini, Il segno del possesso : committenti, destinatari, donatori nei manoscritti bizantini dell'età Macedone, dans *Bisanzio nell'età dei Macedoni*, a cura di F. Conti e G. Ficcadori, Milano 2007, p. 151-184.

129. Pour la chronologie des ivoires médiobyzantins, A. Cutler, *The hand of the master : craftmanship, ivory, and society in Byzantium (9th-11th centuries)*, Princeton 1994, p. 197-225.

130. Voir les remarques de Cutler, *Hand of the master* (cité n. 129), p. 218-219, qui attribue ce fait à l'activité des marchands italiens en Méditerranée.

131. Il ne semble pas y avoir eu de nouvelle étude d'ensemble sur le corpus des stéatites depuis Kalavrezou-Maxeiner, *Byzantine icons in steatite* (cité n. 109).

132. D. Buckton, « Chinese whispers » : the premature birth of the typical Byzantine enamel, dans *Byzantine East, Latin West : art-historical studies in honor of Kurt Weitzmann*, ed. by Ch. Moss, K. Kiefer, Princeton 1995, p. 591-595, montre que la technique du Senkschmelz s'est développée à Byzance dans les années 960, la staurothèque de Limburg en étant l'exemple sûrement daté le plus ancien.

133. Pour cet objet, voir H. Maguire, Enamel plaques and medallions : « the crown of Constantine IX Monomachos », notice 145, dans *The glory of Byzantium : art and culture of the middle Byzantine era, AD 843-1261*, ed. by H. C. Evans and W. D. Wixom, New York 1997, p. 210-212, avec les références antérieures.

connaissances ne sont pas assez précises pour faire une synthèse sur la production d'émaux de cette période[134].

La couronne de Monomaque attire l'attention sur une autre catégorie pour laquelle il est difficile de faire une synthèse. Même si plus personne ne met en doute l'existence d'un riche art profane dans le monde byzantin et si des études récentes lui ont été consacrées, il n'est guère possible de proposer une synthèse sur ce qui en ferait l'originalité au XIe siècle, malgré quelques œuvres majeures[135]. Rappelons néanmoins deux points importants, même s'ils ne sont pas propres à ce siècle.

L'art profane se retrouve parfois au cœur de l'imagerie religieuse, comme le montrent des lettrines pleines de fantaisie, présentes dans de nombreux types de manuscrits[136]. Par ailleurs, il faut rappeler, après A. Cutler[137], que la distinction entre art profane et art sacré dans le monde byzantin n'est pas aussi nette qu'elle le semble aujourd'hui. Pour le dire autrement, le sacré déborde largement les images religieuses ; non seulement les représentations impériales, qu'une sainte figure l'accompagne ou non, mais aussi tout ce qui se trouve autour de l'empereur, l'environnement palatial, les objets qui lui sont liés d'une manière ou d'une autre, contribuent à cette mise en scène du sacré. Un écho peut s'en trouver dans les peintures représentant en particulier des scènes de l'hippodrome à Sainte-Sophie de Kiev, un des rares, sinon le seul, exemples de cette peinture profane liée au pouvoir qui soit conservée (fig. 7)[138].

Conclusion

De ce point de vue, mais aussi de manière plus générale, le XIe siècle n'est pas profondément différent ni du siècle qui l'a précédé, ni du siècle qui l'a suivi. Les monuments, les objets participent toujours de l'élaboration d'un monde idéal, dominé par le sacré sous toutes ses formes, dans lequel les habitants de l'Empire se reconnaissaient, même s'il se distingue par l'abondance et la richesse de son architecture, mais aussi de l'ensemble de sa production artistique. C'est vrai pour les monastères, les peintures qui les décorent, les objets liturgiques précieux, les objets luxueux, comme pour les objets les plus humbles, *enkolpia* en bronze comme la céramique quotidienne dont les motifs sont souvent ambigus[139]. Le XIe siècle,

134. Je remercie Mme Antje Bosselammn-Ruickbie pour les échanges que nous avons eus à ce sujet.

135. Voir, par exemple, *Arte profana e arte sacra a Bisanzio*, a cura di A. Iacobini, E. Zanini (Milion 3), Roma 1995, où quelques articles sont consacrés à des œuvres du XIe siècle ; E. Dauterman Maguire & H. Maguire, *Other icons : art and power in Byzantine secular culture*, Princeton – Oxford 2007, où le XIe siècle ne paraît pas non plus avoir une place particulière.

136. Par exemple, quatre lettrines du Sinaï 293, fol. 59v, 90v, 104r, 108v : K. Weitzmann & G. Galavaris, *The monastery of Saint Catherine at Mount Sinai : the illuminated Greek manuscripts. 1, From the 9th to the 12th century*, Princeton 1990, fig. 191-194 (cf. p. 69 pour la liste complète). Ce manuscrit contient des lectures des Actes et des Épîtres. Plus élaborées, mais déjà du début du XIIe siècle, le Sinaï 508, un ménologe, offre de nombreux exemples : *ibid.*, p. 120-121 et fig. 398-403. Les exemples semblent se multiplier au XIIe siècle.

137. A. Cutler, Sacred and profane : the locus of the political in middle Byzantine art, dans *Arte profana* (cite n. 135), p. 315-338.

138. Boeck, Simulating (cité n. 52).

139. Pour les *enkolpia*, B. Pitarakis, *Les croix-reliquaires pectorales byzantines en bronze*, Paris 2006 ; sur les significations que peuvent avoir en particulier les motifs animaux sur la céramique, Dauterman Maguire & Maguire, *Other icons* (cité n. 135), p. 74-89.

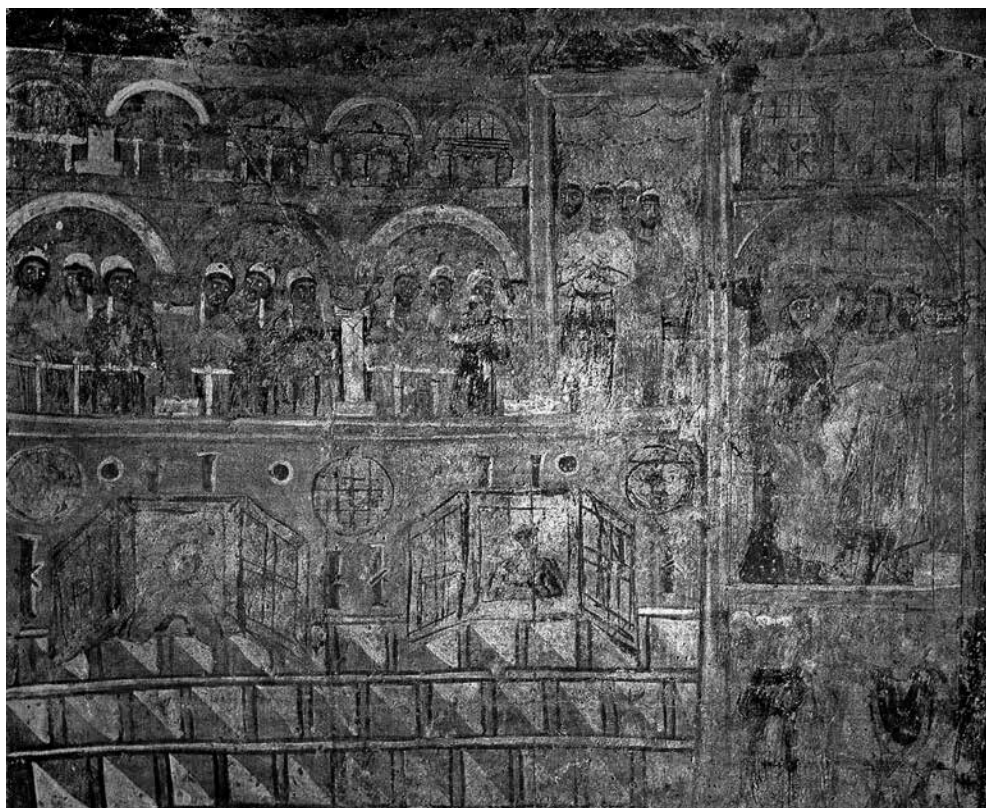


Fig. 7 – Kiev, Sainte-Sophie, d'après LOGVIN, *София Киевская* (cité n. 66), pl. 252.

tout comme d'ailleurs celui qui le suit, est très riche du point de vue artistique, mais aussi intellectuel. L'étiquette « Renaissance », qui a été donnée à l'époque macédonienne, ne ferait pas problème si elle caractérisait simplement un renouveau après une période difficile, mais elle résonne du prestige dans lequel on tenait l'art grec classique, qui était l'aune à laquelle on mesurait l'art byzantin, attitude qui n'a pas complètement disparu. Elle a sans doute eu l'inconvénient de donner l'impression que les siècles suivants, coincés entre deux « Renaissances », étaient en retrait par rapport au xe siècle. C'est loin d'être le cas, comme on a essayé de le montrer dans ces pages : on pourrait quasiment renverser le jugement porté par les premiers historiens de l'art qui s'occupaient du monde byzantin et qui regrettaient de voir disparaître les éléments antiques au profit de traits « localo-byzantins »[140], en le renversant et en en supprimant « localo- » dans cette dernière expression.

Université de Fribourg

140. G. F. WAAGEN, *Kunstwerke und Künstler in England und Paris*, Berlin 1837-1839, 3 vol. (voir vol. 3, p. 202-203 et 225-226).

LE RENOUVEAU DU CULTE DES STYLITES SYRIENS AUX Xe ET XIe SIÈCLES ? LA *VIE* ABRÉGÉE DE SYMÉON STYLITE LE JEUNE (*BHG* 1691C)[1]

par Béatrice Caseau & Marie-Christine Fayant

Entre les dernières années du règne de Nicéphore II Phocas et l'arrivée des Turcs seldjoukides, dans les années 1070-1080, la région d'Antioche est sous autorité byzantine et les deux monastères des saints stylites, Syméon l'Ancien et Syméon le Jeune, bénéficient du retour d'un pouvoir chrétien qui est favorable à la vie monastique. Il est de nouveau possible de construire ou de restaurer les églises et la vie monastique ne connaît pas d'obstacle à son développement. La reconquête par les armées byzantines d'Antioche en 969 permet à la communauté melkite de retrouver l'appui politique dont elle avait été privée depuis la conquête arabe. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'intérêt renouvelé pour les deux stylites les plus célèbres de l'histoire monastique que furent Syméon l'Ancien et Syméon le Jeune.

À l'époque médiobyzantine, les deux Syméon ne sont pas tout à fait sur un pied d'égalité. Le culte de Syméon le Jeune progresse davantage. L'Ancien était installé non loin d'Alep et le Jeune non loin d'Antioche. Les deux stylites ont attiré, autour de leur personne, disciples et pèlerins et ont bénéficié d'appuis financiers permettant la construction de deux imposants monastères[2], mais les divisions christologiques et ecclésiales liées aux suites du concile de Chalcédoine ont conduit le monastère de Syméon l'Ancien du côté des

1. Nous souhaitons remercier Jean-Claude Cheynet, Anna Lampadaridi et Charis Messis pour leur relecture et leurs conseils.

2. Monastère de Syméon l'Ancien : la construction commence à une date inconnue après la mort du saint en 459. L'église cruciforme est achevée vers 490, J.-P. Sodini, La hiérarchisation des espaces à Qalʿat Semʿan, dans *Le sacré et son inscription dans l'espace à Byzance et en Occident*, sous la dir. de M. Kaplan, Paris 2001, p. 251-262 ; J.-L. Biscop, Réorganisation du monachisme syrien autour du sanctuaire de Saint-Syméon, dans *Les églises en monde syriaque*, éd. par F. Briquel Chatonnet, Paris 2013, p. 131-167, ici p. 136-144 ; cf. *TIB* 15, *s.v.* Telanissos, p. 1812-1818. Monastère de Syméon le Jeune inauguré en 551 du vivant du saint : J. Lafontaine-Dosogne, *Itinéraires archéologiques dans la région d'Antioche ; recherches sur le monastère et sur l'iconographie de S. Syméon Stylite le Jeune*, Bruxelles 1967, p. 67-135 ; W. Djobadze, *Archeological investigations in the region west of Antioch on-the-Orontes*, Stuttgart 1986, p. 57-115 ; cf. *TIB* 15, *s.v.* Thaumaston Oros, p. 1827-1828.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 701-732.

monophysites/Jacobites tandis que celui de Syméon le Jeune s'est établi et est demeuré dans la foi chalcédonienne ou melkite. La concurrence entre les deux centres est illustrée par le fait que la *Vie de Syméon le Jeune* probablement rédigée au début du VIIe siècle, emprunte des épisodes aux *Vies* de Syméon l'Ancien, sans même le mentionner[3]. Dès avant la reconquête byzantine du Xe siècle, les deux monastères sont habités par des moines chalcédoniens et après la reconquête, ils bénéficient de l'afflux de visiteurs lié à la progression de la communauté chrétienne melkite, à laquelle appartient le personnel civil et militaire partageant la foi de l'empereur qui arrive en effet de Constantinople pour gouverner et protéger la région. Des chrétiens réfugiés de l'Égypte fatimide, comme Yahya d'Antioche[4], ont pu aussi contribuer à cette croissance démographique[5]. Cette communauté melkite est placée sous l'autorité d'un patriarche d'Antioche, mais ce dernier est désormais nommé par Constantinople. La charge est rarement confiée à un clerc local[6], un grand nombre des patriarches d'Antioche est choisi dans le clergé de Sainte-Sophie ou dans les monastères proches de la capitale[7]. La localisation du monastère de Syméon le Jeune, plus proche d'Antioche et donc du centre régional du gouvernement byzantin, le favorise par rapport au monastère de Syméon l'Ancien, plus à l'est. On constate que le XIe siècle est une période prospère pour le monastère du mont Admirable comme pour la région, au témoignage d'Ibn Butlan qui la parcourut en 1051[8]. De ce siècle de présence byzantine à Antioche, date une floraison de textes hagiographiques concernant saint Syméon le Jeune et la reprise de la production d'objets (eulogies) montrant le saint sur sa colonne. Ces deux types de production, littéraire et matérielle, illustrent la vitalité du culte des Syméon stylites dont la diffusion au-delà de la région d'Antioche se repère notamment par l'insertion des deux stylites dans les programmes iconographiques des

3. V. Déroche, Quelques interrogations à propos de la Vie de Syméon Stylite le Jeune, *Eranos* 94, 1996, p. 65-83.

4. *Histoire de Yahyā-Ibn-Saʿīd d'Antioche continuateur de Saʿīd-Ibn-Bitriq. 2*, éd. et trad. en français par I. Kratchkovsky & A. Vasiliev (PO 23), Paris 1932.

5. H. Kennedy, Antioch from Byzantium to Islam, dans *The city in late antiquity*, ed. by J. Rich, London – New York 1992, p. 181-198.

6. Agapios II (978-996) et Pierre III (1052-1057) sont les seuls patriarches nés dans le patriarcat d'Antioche. Ils sont arabophones, même si Pierre III a passé sa jeunesse et fit une partie de sa carrière à Constantinople.

7. K.-P. Todt, The Greek-orthodox patriarchate of Antioch in the period of the renewed Byzantine rule and in the time of the first Crusades (969-1204), dans تاريخ كنيسة أنطاكية للروم الأرثوذكس: أية خصوصية؟ *[Histoire de l'Église grecque orthodoxe d'Antioche : quelle spécificité ? (conférence tenue à l'université de Balamand, 11-14 janvier 1999)]*, Balamand 1999, p. 33-53 ; J.-C. Cheynet, Le contrôle de la Syrie du Nord à la fin de la seconde occupation byzantine (seconde moitié du XIe siècle), dans *Bisanzio e le periferie dell'impero*, a cura di R. Gentile Messina, Acireale 2011, p. 41-57

8. Description d'Antioche et du monastère par Ibn Butlan, traduction anglaise dans *Palestine under the Muslems : a description of Syria and the Holy Land from AD 650 to 1500*, transl. from the works of the medieval Arab geographers by G. Le Strange, Beirut 1965[2], p. 370 : « we found all the country between Halab and Antâkiyyah populous, nowhere ruined abodes of any description. On the contrary, the soil was everywhere sown with wheat and barley, which grew under the olive-trees; the villages ran continuous, their gardens full of flowers and the waters flowing on every hand, so that the traveller makes his journey here in contentment of mind, and peace and quietness » (Yâkût I, 382) ; *ibid.*, p. 434 : « Outside Antâkiyyah is Dair Sim'ân, which, with its outlying grounds, is equal in size to half the city of the Khalifs at Bagdâd. The revenues of the lands yearly amount to several Kintars (quintals) of gold and silver, and they say the yearly income is 400,000 dînârs. » (Yâkût II, 672)

églises médiobyzantines[9], par le choix des stylites comme motif iconographique sur des sceaux byzantins et par l'onomastique monastique.

Cet article se penche sur la production hagiographique autour de Syméon Stylite le Jeune durant cette période et plus particulièrement sur les choix qui sont opérés lors de la rédaction d'une vie abrégée du saint.

I. Les deux centres monastiques

Les deux monastères, rendus célèbres par les stylites homonymes qui vécurent sur une colonne l'un au ve et l'autre au vie siècle, étaient encore peuplés de moines au moment de la reconquête byzantine au xe siècle. Le plus ancien, celui de Syméon stylite l'Ancien, aussi appelé Syméon l'Alépin, en raison de sa proximité avec Alep, a été construit autour de la colonne du saint au ve siècle, sous les règnes de Léon et de Zénon. Le monastère doté d'imposants bâtiments devient un centre de pèlerinage renommé et de nombreuses eulogies sont alors produites à l'effigie de saint Syméon l'Ancien[10]. Les moines du monastère optent pour le monophysisme et se placent sous l'autorité de Sévère d'Antioche. Une tentative de reconquête par des moines chalcédoniens échoue et aboutit à un massacre[11]. Entouré d'un enclos, le monastère sert de refuge à la population des villages voisins lors des attaques qui se produisent à partir du viie siècle. En 638, les troupes arabes font cependant irruption dans le monastère et emmènent en captivité les hommes et les femmes qui y ont trouvé refuge. Une inscription syriaque datée de 843/844 évoque un certain Serge comme higoumène et atteste que le monastère continue cependant à fonctionner sous les Omeyyades puis sous les Abbassides. Toutefois, une partie du monastère n'est plus aux mains des moines : les mosaïques du baptistère sont détruites et des tombes musulmanes montrent que cette zone a été confisquée et une partie du monastère a servi d'habitation. G. Tchalenko fait l'hypothèse d'une interruption de l'occupation du monastère par les moines qui se seraient repliés à Deir Siman[12]. Le monastère passe des monophysites aux chalcédoniens. On ignore si le changement a déjà eu lieu au ixe siècle mais au xe siècle, des moines melkites vivent à Qalʿat Semʿan.[13] Peu avant la reconquête byzantine, à l'époque du patriarche Christophoros, en 966, un *kastron* est construit dans une partie de l'ancienne église. Les accès en pente douce créés pour les pèlerins sont détruits, et le monastère est fortifié[14]. Au témoignage de Yahya d'Antioche, c'est alors un monastère

9. C. Jolivet-Levy, Contribution à l'étude de l'iconographie mésobyzantine des deux Syméon Stylites, dans *Les saints et leur sanctuaire à Byzance*, publié par C. Jolivet Lévy, M. Kaplan, J.-P. Sodini, Paris 1993, p. 35-47.

10. J.-P. Sodini, Remarques sur l'iconographie de Syméon l'Alépin, le premier stylite, *Monuments Piot* 70, 1989, p. 38-40 ; Id., Nouvelles eulogies de Syméon, dans *Les saints et leur sanctuaire* (cité n. 9), p. 25-33.

11. F. Alpi, *La route royale : Sévère d'Antioche et les Églises d'Orient (512-518)*, Beyrouth 2009, p. 232.

12. G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord : le massif du Bélus à l'époque romaine*, Paris 1953, t. 1, p. 242.

13. *TIB* 15, p. 413.

14. J.-L. Biscop, The "kastron" of Qalʿat Simʿān, dans *Muslim architecture in Greater Syria, from the coming of Islam to the Ottoman period*, ed.by H. Kennedy, Leiden 2006, p. 75-83 ; J.-P. Sodini, Saint Syméon, lieu de pèlerinage, *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa* 38, 2007, p. 107-120.

peuplé et florissant[15]. Le patriarche Christophoros, fuyant la révolte d'Antioche contre l'émir d'Alep, trouve refuge au monastère. Ce patriarche Christophoros est une figure intéressante, qui s'entendait très bien avec l'émir d'Alep Sayf ad-Dawla mais c'est ce qui causa sa fin tragique : il est assassiné par des notables musulmans en 967, à la mort de l'émir[16]. Les travaux de fortification, entrepris en 966 au monastère, se poursuivent avec davantage de ressources en 979, alors que la région est sous autorité byzantine. Ces travaux n'empêchent pas la prise du monastère à la fin du xe siècle. Une armée musulmane venue d'Alep massacre les moines et les villageois réfugiés dans l'enceinte du monastère en septembre 985[17]. Un véritable charnier de corps décapités et mutilés a en effet été découvert qui confirme le massacre[18]. Une armée fatimide est probablement à l'origine d'une autre attaque qui incendie le monastère vers 1017. Si la vie monastique reprend malgré tout sur le site – puisque des moines sont attestés au xiie siècle – le monastère n'est guère florissant et ne semble pas être un centre de rédaction hagiographique à cette époque. Il est déserté et semble détruit en 1200.

L'autre monastère qui bénéficie du retour au pouvoir des Byzantins est le monastère de Syméon le Jeune (521-592), situé non loin d'Antioche, à environ 500 mètres d'altitude sur une colline dominant l'embouchure de l'Oronte, non loin de la route reliant Antioche à la plaine de Séleucie de Piérie, à son port et au delà à Laodicée[19]. Le monastère de Syméon le Jeune a été construit de son vivant et inauguré en 551. Peu après la mort de ce Syméon, ses miracles sont narrés dans une *Vita* très longue, comportant 259 chapitres, compilation de sources diverses, et dont plusieurs épisodes sont calqués sur celle du premier stylite. Vincent Déroche propose que cette *Vita* ait été précisément écrite sous le règne de Phocas, entre 602 et 610[20]. De si nombreux miracles sont attribués au saint que ce dernier est connu ensuite sous le nom de Syméon le Thaumaturge et que la colline prend le nom de mont Admirable. Par rapport à Syméon l'Ancien dont la vocation à monter sur une colonne a lieu à l'âge adulte, Syméon le Jeune est devenu stylite à l'âge de 6 ou 7 ans. Il est admiré pour cette ascèse d'enfance par le patriarche d'Antioche, qui le consacre diacre à 12 ans. Contrairement aussi à son homonyme alépin, il est donc membre du clergé et devient prêtre.

L'influence du premier stylite sur le second est tacite : la *Vie* de Syméon le Jeune s'inspire sans la citer de celle de Syméon l'Ancien et reprend certains épisodes comme le fait de se meurtrir le corps en s'entourant de cordes, ou encore les descriptions des plaies sur les pieds. Il semble clair que Syméon le Jeune a aussi trouvé son inspiration architecturale à Qalʿat Semʿan, même s'il prétend tenir des anges le plan du bâtiment[21]. Le

15. *Histoire de Yahyā-Ibn-Saʿīd d'Antioche. 2* (cité n. 4), p. 416.

16. Une vie arabe de ce patriarche a été traduite : H. Zayat, Vie du patriarche melkite d'Antioche Christophore († 967) par le protospathaire Ibrahîm b. Yuhanna : document inédit du xe siècle, *Proche-Orient chrétien* 2, 1952, p. 11-38 et p. 333-366.

17. *Histoire de Yahyā-Ibn-Saʿīd d'Antioche. 2* (cité n. 4), p. 416.

18. L. Buchet, J.-P. Sodini, J.-L. Biscop, P.-M. Blanc, M. Kazanski, D. Pieri, Massacre dans le monastère de Qalʿat Semʿan, Syrie (extrémité ouest du martyrium, sondage BW5), *Vers une anthropologie des catastrophes : actes des 9e journées anthropologiques de Valbonne*, Paris 2009, p. 317-332.

19. J. Mecerian, Le monastère de Saint-Syméon-Stylite-le-Jeune : exposé des fouilles, *CRAI* 92, 3, 1948, p. 323-328.

20. DÉroche, Quelques interrogations (cité n. 3), p. 74-75.

21. Lafontaine-Dosogne, *Itinéraires archéologiques* (cité n. 2), p. 67.

silence sur ces emprunts évoque une situation de concurrence entre les deux monastères qui s'explique aussi par les conflits christologiques, qui ont divisé le patriarcat d'Antioche et conduit à la création de deux Églises à la hiérarchie séparée à partir du vie siècle. Contrairement à Qalʿat Semʿan, le monastère du mont Admirable est resté dans les mains des chalcédoniens, désormais nommés melkites.

Ce monastère a été pendant les siècles de son existence un lieu de vie intellectuelle et de transferts culturels. Il a conservé son ancrage dans la culture grecque, même pendant les premiers siècles de la domination politique arabe, mais l'arabisation progressant, les moines devenus bilingues ont pu transmettre l'enseignement de la patristique grecque en arabe. Des inscriptions funéraires bilingues montrent que le grec a continué à être lu et écrit. Ce bilinguisme a permis à certains des moines de devenir traducteurs et de transmettre des œuvres grecques au monde arabe. Ce travail a commencé avant la reconquête byzantine et s'est poursuivi ensuite. Antoine, higoumène de Saint-Syméon du mont Admirable traduit Jean Damascène et des homélies de Jean Chrysostome[22]. Parmi les œuvres aussi traduites en arabe à Saint-Syméon au xe siècle, on peut citer des catéchèses de Théodore Stoudite traduites par l'archimandrite Chariton[23].

Après la reconquête byzantine, l'hellénisme regagne encore du terrain. Julien Aliquot a récemment réuni le corpus des inscriptions grecques des territoires de la reconquête byzantine en Syrie, depuis la fin du xe et au cours du xie s. Au monastère de Syméon le Jeune, il relève deux inscriptions sur mosaïque, qui datent du xie siècle :

- une dédicace versifiée dans l'église de la sainte Trinité,
- et une inscription sur mosaïque au nom de l'archimandrite Syméon dans la même église[24].

Le monastère du mont Admirable a bénéficié de l'implantation de moines géorgiens, eux aussi chalcédoniens, qui se sont montrés très actifs dans le travail de traductions de textes hagiographiques[25]. Il y avait environ soixante moines géorgiens vers 1057 qui eurent accès comme les autres moines du monastère à la bibliothèque du patriarche Théodore III (1034-1042) que ce dernier avait déposée au monastère et qui contenait quelque quatre cent vingt volumes. Les moines géorgiens jouèrent un rôle important dans la diffusion du culte de saint Syméon dans leur pays d'origine. Ils disposaient de leur propre église au sein du monastère et il est possible que les moines aient eu aussi un *scriptorium*. Ils se sont montrés dynamiques dans leur activité littéraire[26]. Une *Vie* de Marthe, la mère

22. V. Kontouma, Jean III d'Antioche et la Vie de Jean Damascène (*BHG* 884), *REB* 68, 2010, p. 127-147, ici p. 144.

23. J. Nasrallah, Deux auteurs melchites inconnus du xe siècle, *Oriens christianus* 63, 1979, p. 75-86. Ce Chariton est à placer entre Antonios et Pierre, mais la question reste de savoir si cet archimandrite du monastère Saint-Syméon est ensuite devenu higoumène du monastère d'Arsaya. C'est sous le nom de Chariton d'Arsaya que des extraits des *Petites catéchèses* de Théodore Stoudite ont été traduits.

24. Z. Aleksidze et J. Aliquot, La reconquête byzantine de la Syrie à la lumière des sources épigraphiques : autour de Balāṭunus (Qalʿat Mehelbé), *REB* 70, 2012, p. 175-208.

25. B. Martin-Hisard, Georgian hagiography, dans *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 1, Periods and places*, ed. by S. Efthymiadis, Farnham 2011, p. 285-298.

26. W. Z. Djobadze, *Materials for the study of Georgian monasteries in the western environs of Antioch on the Orontes*, Louvain 1976, p. 87-88.

de Syméon, a été traduite en géorgien par un certain David dont G. Garitte pensait qu'il était moine au mont Admirable, alors que Kekelidze l'identifiait avec David Tbeli, un traducteur actif à la fin du xe siècle, qui avait traduit des *Vies* de saints de Syméon Métaphraste[27]. Une *Vie* de Syméon le Jeune existe aussi en traduction géorgienne et, comme son modèle grec, signale la vénération de nombreux Géorgiens pour le saint. Il est probable que cette traduction géorgienne ait été composée dans ce même monastère. Elle est datée diversement mais elle est antérieure à la fin du xe siècle, puisqu'elle est contenue dans un manuscrit antérieur à 978[28]. Georges le Reclus qui vivait au mont Admirable près du monastère de Saint-Syméon a commandité la copie de la *Vie* de sainte Marthe et de celle de saint Barlaam pour en faire cadeau au monastère d'Iviron au mont Athos. Il a dû faire copier le texte au monastère de Saint-Syméon dans les années 1042-1045[29]. Le monastère est aussi à l'origine des deux autres copies connues de la *Vie* de sainte Marthe en géorgien : l'une a été apportée à Jérusalem[30] et l'autre est actuellement à l'Institut des manuscrits à Tiflis[31]. Il est donc clair que le monastère est devenu un centre important de rédaction, de traduction et de copie de textes hagiographiques au xie siècle. Il a aussi servi de lieu d'échanges culturels entre chrétiens d'horizons divers.

Le monastère attire en effet des visiteurs et reprend avec éclat son rôle de lieu de pèlerinage, ce qui stimule la production d'eulogies et finalement sert à la diffusion du culte de Syméon au-delà de la région d'Antioche. Deux moines byzantins, assez célèbres en leur temps, sont passés par le monastère au xie siècle. Saint Lazare le Galésiote († 1053) fait un pèlerinage au monastère de Syméon le Thaumaturge alors qu'il se rend de Laodicée à Antioche[32]. Saint Nikon de la montagne Noire (né v. 1025), un aristocrate de Constantinople devenu moine, vient résider un temps au monastère de Saint-Syméon et y vit en ermite dans une hutte[33]. Avant de se rendre au mont Athos, Georges l'Hagiorite († 1066) a vécu au mont Admirable, dans un ermitage dépendant du monastère. La *Vie* de saint Georges l'Hagiorite[34] raconte les relations difficiles entre les moines géorgiens et les moines autochtones. On a ainsi quelques mentions éparses du monastère dans la littérature grecque du xie siècle, indépendamment des textes qui traitent de saint Syméon lui-même et ces mentions prouvent l'attractivité du monastère.

27. G. Garitte, *Version géorgienne de la Vie de sainte Marthe* (CSCO 285), Louvain 1968, XXIV ; K. Kekelidze, *Keimena* (Monumenta hagiographica Georgica 1), Tbilisi 1918, p. 215-340.

28. *La Vie ancienne de S. Syméon Stylite le Jeune (521-592). 1, Introduction et texte grec ; 2, Traduction et commentaire, Vie grecque de Sainte Marthe, mère de S. Syméon, Indices*, publiée par P. Van den Ven, Bruxelles 1962 et 1970, ici t. 1, p. 54*.

29. *Version géorgienne de la Vie de sainte Marthe* (cité n. 27), V-VI. Mont Athos, Iviron, cod. Géorgien 84 (A).

30. Manuscrits du patriarcat grec, cod. Géorgien 156 (J).

31. Institut des manuscrits à Tiflis, cod. A 142 (T).

32. *Vie de Lazare le Galésiote* 25, trad anglaise par R. P. Greenfield, *Life of Lazaros of Mt. Galesion : an eleventh century pillar*, Washington 2000, p. 109.

33. A. Solignac, Nicon de la Montagne-Noire. *Dictionnaire de spiritualité. 11*, Paris 1982, col. 319-320 ; J. Nasrallah, Un auteur antiochien du xie siècle : Nicon de la Montagne Noire (vers 1025-début xiie s.), *Proche Orient chrétien* 19, 1969, p. 150-161 ; on pourra consulter l'introduction au *Taktikon* de Nicon : *Das Taktikon des Nikon vom Schwarzen Berge : griechischer Text und kirchenslavische Übersetzung des 14. Jahrunderts*, ed. von Ch. Hannick *et al.*, 2 vol., Freiburg 2014, vol. 1, p. xxv-lxxiv.

34. B. Martin-Hisard, La Vie de Georges l'Hagiorite (1009/1010-29 juin 1065) : introduction, traduction du texte géorgien, notes et éclaircissements, *REB* 64-65, 2007, p. 5-204.

La première moitié du xi[e] siècle est une période faste pour le monastère. Le monastère a sans doute bénéficié de dons de terres lors de la reconquête et devient l'un des monastères les plus riches de l'Empire. Ibn Butlan au milieu xi[e] s. explique que le monastère et ses terres couvrent une superficie égale à la moitié de la capitale du calife. Il célèbre aussi l'accueil reçu à l'hôtellerie[35]. Yâkût qui reprend Ibn Butlan ajoute que le monastère avait d'importants revenus annuels, ce qui suppose de grands domaines[36]. Les moines sont non seulement riches, mais puissants et ils savent comment faire fonctionner les rouages du pouvoir. Ils font appel à l'impératrice pour régler une dispute entre le monastère et le patriarche d'Antioche Émilien. Pour cela, ils envoient une délégation jusqu'à Constantinople et demandent à Michel Psellos d'intercéder en leur faveur et de devenir leur protecteur. Jean-Claude Cheynet suggère de voir en Psellos un épitrope et non un charisticaire[37]. Il donne une idée de la richesse du monastère et des relations entre ce monastère provincial et le centre politique constantinopolitain. C'est un élément à retenir pour la diffusion du culte dans la capitale.

Comme Qalʿat Semʿan, le monastère du mont Admirable a été fortifié au x[e] siècle, par la construction d'une seconde enceinte. Le monastère semble florissant pendant la seconde période d'occupation byzantine, et continue de fonctionner pendant la période latine mais il est attaqué par les Mamlouks en 1260 et ne se relève pas de cette destruction. La dernière inscription funéraire date de 1266. La principauté d'Antioche tombe aux mains des musulmans en 1268 et on n'entend plus parler des moines du monastère par la suite. Le site est abandonné et pillé dans les siècles suivants et cela jusqu'à une date récente. Jacqueline Lafontaine-Dosogne se plaignait à la fin des années 1960 du pillage des pierres très important au monastère de Syméon le Jeune et notait les déprédations qui eurent lieu sur place entre l'époque de Mécérian, autour de la seconde guerre mondiale, et son temps[38].

II. Métaphrase et abrégés

La seconde période d'occupation byzantine de la région d'Antioche a été une époque faste pour le monastère du mont Admirable, ce qui lui permit de faire davantage connaître Syméon Stylite le Jeune dont le culte connaît alors un regain. Une floraison de textes hagiographiques vient honorer le saint stylite. Ce sont des textes qui s'inspirent de la *Vie* ancienne et qui ont été rédigés pour les besoins liturgiques ou spirituels. Si nous laissons de côté les langues autres que le grec, nous disposons de plusieurs textes qui permettent de mesurer ce qui est retenu de la *Vie* ancienne et donc d'évaluer quels éléments sont perçus comme des éléments constitutifs de la sainteté au tournant du x[e] et du xi[e] siècle. Voici les textes grecs qui ont été rédigés en l'honneur du saint, probablement à cette époque.

35. Le Strange, *Palestine under the Muslems* (cité n. 8), p. 434.

36. Voir note 8.

37. J.-C. Cheynet, L'administration provinciale dans la correspondance de Michel Psellos, dans *Byzantium in the eleventh century*, ed. by M. Lauxterman, M. Whittow, Oxford 2017, p. 45-59 (Society for the promotion of Byzantine studies 19), p. 45-59.

38. Lafontaine-Dosogne, *Itinéraires archéologiques* (cité n. 2).

1) Nicéphore Ouranos a rédigé une métaphrase (*BHG* 1690) de la *Vie* ancienne, qui a été éditée dès le xviie siècle dans les *Acta sanctorum* sur la base d'un seul manuscrit[39]. Ce texte reprend pour l'essentiel les miracles du thaumaturge dans une langue classicisante[40]. Nicéphore Ouranos était l'ami de Syméon Métaphraste et sa manière de transformer les *Vies* de saints anciennes n'est pas dissimilaire[41]. C'est un homme pieux, qui ne s'est jamais marié et qui porte un regard attentif à la vie monastique[42]. Le texte a probablement été rédigé alors que Nicéphore Ouranos était duc d'Antioche. Il avait la *Vie ancienne* sous les yeux quand il a rédigé sa propre version : il avait pu en faire venir une copie du monastère de saint Syméon ou, peut-être plus probablement, en commanditer une copie pour son usage personnel. Nicéphore Ouranos était alors en charge de la région, commandant d'une importante armée, après une carrière qui lui avait permis de gagner la confiance impériale. Il avait été auparavant préposé à l'encrier, *épi tou kanikleiou*, « une charge très importante, puisqu'elle mettait en contact quotidiennement avec la personne de l'empereur auquel le préposé présentait une plume et l'encre pourpre »[43]. Il avait obtenu la très prestigieuse dignité de magistre en 996 et s'était vu confier l'armée pour combattre les Bulgares en Occident, ce qu'il fit avec succès, avant d'être envoyé en Orient. Selon Yahya d'Antioche, il est nommé gouverneur d'Antioche en 999[44]. Il est décrit comme un proche de Basile II, avec lequel il fait campagne en Arménie au tout début du xie siècle. Il demeure en poste à Antioche jusqu'en 1006/7 et meurt dans l'année ou les années qui suivent. Nicéphore Ouranos n'est pas seulement un militaire brillant, il est aussi un protecteur des monastères. Il intervient dans les affaires de l'Athos, alors qu'il est en poste en Occident. Le monastère de Lavra avait comme épitrope quiconque était *épi tou kanikleiou*. C'est à ce titre qu'Ouranos fut chargé de veiller sur le monastère de Lavra mais sa sollicitude pour les monastères va au-delà. Une partie de sa correspondance a été conservée et montre que différents monastères ont demandé son aide. Il écrit par exemple pour protéger le monastère Saint-Taraise, sur le Bosphore[45]. Ce même intérêt a dû se manifester pour le monastère de Syméon le Thaumaturge. Que ce proche de l'empereur qu'était le *magistros* et duc d'Antioche Nicéphore Ouranos ait pris la peine d'écrire une métaphrase de cette longue *Vie ancienne de Syméon le Jeune* n'a pu que contribuer à diffuser le culte du stylite dans l'Empire et surtout dans les milieux de la cour. Il est probable qu'il fit connaître sa métaphrase à Constantinople et contribua à populariser le culte de saint Syméon dans la capitale. C'est une belle illustration du souhait des élites de cour de se concilier la population de la Syrie du Nord.

39. *Vie de Syméon* (x^e-xie s.), éd. C. Janninck dans *AASS Maii* 5, p. 298-401 (d'après le manuscrit B 14 de la bibliothèque Vallicellane, xie s.). D'autres manuscrits de cette métaphrase existent mais ils ne sont pas publiés.

40. Présentation détaillée de cette métaphrase dans *La Vie ancienne de S. Syméon Stylite le Jeune* (cité n. 28), p. 34*-45*.

41. Kontouma, Jean III d'Antioche (cité n. 22).

42. D. Krausmüller, Religious instruction for laypeople in Byzantium : Stephen of Nicomedia, Nicephoros Ouranos and the Pseudo-Athanasian *Syntagma ad quondam politicum*, *Byz.* 77, 2007, p. 239-250.

43. J.-C. Cheynet, Recruter les officiers à Byzance, dans *Les serviteurs de l'État au Moyen Âge : XXIXe congrès de la SHMES (Pau, mai 1998)*, Paris, p. 21-31, ici p. 27.

44. *Histoire de Yahyā-Ibn-Saʿīd d'Antioche. 2* (cité n. 4), p. 400, 446, 459-60.

45. J. Darrouzès, *Épistoliers byzantins du xe siècle*, Paris 1960, p. 45-46.

2) Trois *Vies* abrégées de Syméon sont connues et s'inspirent de la *Vie* ancienne. Les *Vies* brèves avaient une utilité pour la lecture liturgique ou monastique lors des fêtes des saints[46]. Elles servaient aussi de lecture pieuse à des laïcs lettrés. Du point de vue de l'histoire des genres littéraires, les *Vies* brèves se situent entre les rédactions longues, comme la *Vie* ancienne, et les notices très courtes des synaxaires qui souvent abrègent encore les *Vies* brèves. C'est le cas pour la notice de Syméon le Jeune dans le Synaxaire de Sirmond (*Berolinensis Phil.* 1622) qui reprend les informations fournies par des abrégés de la *Vie* ancienne[47]. La notice est encore plus courte dans le Synaxaire du *Patmiacus* 266 édité par Dmitrievskij puisqu'elle se résume à dire où et quand vivait Syméon, le nom de ses parents et d'où ils venaient[48].

Il semble que les *Vies* brèves correspondent à une étape dans la constitution des ménologes, et que nombre d'entre elles soient antérieures ou contemporaines avec le travail de réécriture de Syméon Métaphraste. Sur Syméon le Jeune, on dispose de témoignages qui datent des VIIᵉ et VIIIᵉ siècles, rien n'empêche cependant qu'une *Vie* brève ait été rédigée au IXᵉ siècle ou au début du Xᵉ siècle, mais il n'y a pas de notice pour Syméon dans le synaxaire dit de Constantin VII (recension H)[49]. Il est donc plus probable que la rédaction des *Vies* brèves soit liée à la seconde période byzantine dans la région d'Antioche et au développement du culte de saint Syméon le Jeune à Constantinople. J. Bompaire qui publie le texte des abrégés ne les date pas[50]. À partir des analyses de Paul Van den Ven, on peut les situer globalement au XIᵉ siècle.

a) *BHG* 1691 : L'auteur de cette *Vie* abrégée de Syméon[51] est Jean Pétrinos, moine au monastère de Pétra, si l'on admet que Pétrinos est un adjectif qui désigne son monastère. P. Van den Ven et J. Bompaire ont considéré que ce Jean Pétrinos vivait au monastère constantinopolitain de Pétra[52], nom du monastère saint Jean Prodrome situé non loin des Blachernes[53]. Ce monastère était particulièrement prospère et disposait d'une importante bibliothèque aux XIᵉ et XIIᵉ siècles. Si Jean Pétrinos était bien moine à Constantinople, cet abrégé nous montre, d'une part, l'existence probable de la *Vie ancienne* à Constantinople et, d'autre part, le souhait d'avoir un résumé de la *Vie* dans le milieu monastique dans lequel vivait l'auteur. Cependant le nom de « Pétra » est assez courant et V. Laurent pense qu'il pourrait plutôt s'agir d'un monastère de la région d'Antioche, qui se serait appelé Pétra. Il commente le sceau d'un monastère des pierres (τῶν πετρῶν) qui a été retrouvé à Chypre et qui porte l'effigie de Syméon Stylite, sans que soit précisé de quel

46. H. Delehaye, Le synaxaire de Sirmond, *AnBoll* 14, 1895, p. 396-434.
47. *Syn. CP*, col. 703-705.
48. А. А. Дмитриевский [A. A. Dmitrievskij], *Описаніе литургическихъ рукописей, хранящихся въ библіотекахъ православнаго Востока. 1, Τυπικά*, Кіевъ 1895, p. 75.
49. Sur les synaxaires, A. Luzzi, Synaxaria and the Synaxarion of Constantinople, dans *The Ashgate research companion to Byzantine hagiography. 2, Genres and contexts*, ed. by S. Efthymiadis, Farnham 2011, p. 197-208 ; Id., La piu antica recensione del Sinassario di Costantinopoli, dans *Liturgia e agiografia tra Roma e Costantinopoli*, a cura di K. Stantchev, S. Parenti (Analecta Kryptoferres 5), Grottaferrata 2007, p. 109-113 ; Id., Note sulla recensione del sinassario di Costantinopoli patrocinata da Costantino VII Porfirogenito, *RSBN* 26, 1989-1990, p. 142-143.
50. J. Bompaire, Abrégés de la Vie de saint Syméon Stylite le Jeune, *Ἑλληνικά* 13, 1954, p. 71-110.
51. Jean Petrinos, *Vie de Syméon*, éd. dans Bompaire, Abrégés (cité n. 50), p. 79-88.
52. Bompaire, Abrégés (cité n. 50), p. 71.
53. Janin, *Géographie* 1, 3, p. 421-429.

Syméon il s'agit[54]. L'iconographie rappelle celle des eulogies : Syméon couronné par deux anges de part et d'autre du saint, de face, dont le buste est posé sur une colonne. Le sceau est daté par Laurent du VIIe-VIIIe siècle. L'emploi du génitif fait pencher plutôt pour le VIIe siècle. Toutefois, la datation du sceau n'est pas assez précise pour permettre de donner un contexte historique : il peut dater d'avant ou d'après la conquête arabe de la région d'Antioche. On peut objecter qu'un tel monastère « des pierres » n'est pas identifié dans cette région, alors qu'il existe à Constantinople un monastère du Prodrome dans le quartier de Pétra. Mais pour ce dernier monastère, on pourrait légitimement s'attendre à trouver une image de saint Jean-Baptiste, le précurseur, sur un sceau du monastère constantinopolitain dédié à ce saint. Le sceau doit donc provenir d'un autre monastère dit « des pierres » qui a pu être chypriote, ou proche-oriental. On peut imaginer que des réfugiés d'Antioche soient venus s'installer à Chypre et que le culte des stylites se soit diffusé dans l'île, mais c'est une simple conjecture. Bien que le sceau ait été retrouvé en Chypre, l'argument de Laurent pour proposer une localisation antiochienne à ce monastère repose sur l'absence d'un culte des stylites clairement implanté dans l'île d'Aphrodite ou dans la capitale.

Le rapprochement entre le sceau du monastère « des pierres » et le moine Jean Pétrinos, auteur d'une *Vie* de Syméon, se fonde uniquement sur l'iconographie du sceau qui représente un saint Syméon. Il est donc ténu. Laurent essaie de mettre en garde ses collègues contre l'idée que Jean soit nécessairement un moine de Constantinople, puisqu'il existe un autre monastère « des pierres » pouvant justifier le surnom et qui de surcroît était probablement dédié à saint Syméon Stylite. L'absence d'un monastère « des pierres » dédié à saint Syméon dans la capitale ne signifie pas l'absence d'un culte des Syméon : on note l'existence d'une église Saint-Syméon, construite pour abriter des reliques de Syméon l'Ancien non loin de la colonne de Daniel le Stylite au Sosthénion, sur le Bosphore, et la présence de Syméon Stylite, prêtre et archimandrite (donc Syméon le Jeune), dans le Synaxaire de l'Église de Constantinople. Ces deux éléments montrent que le culte des deux stylites est bien attesté dans la capitale[55].

Finalement, c'est le rapprochement entre Jean Pétrinos et ce sceau qui est mal assuré. Son idée de faire de Jean Pétrinos un provincial ne semble pas assez étayée pour être retenue. On ne donne à un moine un surnom fondé sur celui de son monastère que si ce dernier est assez célèbre pour être immédiatement identifié. Il semble donc plus probable de le rattacher au monastère constantinopolitain qui est l'un des monastères les plus prospères de la capitale, plutôt qu'à un obscur couvent signalé seulement par un sceau du VIIe siècle.

Cela ne signifie pas pour autant que ce Jean Pétrinos était originaire de la capitale. Pour expliquer l'intérêt de ce Jean pour le stylite, on peut imaginer que ce Jean soit originaire de la région d'Antioche ou ait voyagé dans la région et ait séjourné au monastère du mont Admirable. Ce ne sont que des conjectures, et même si la mobilité des moines byzantins au Moyen Âge est un phénomène bien attesté, l'auteur a pu trouver un intérêt pour les récits hagiographiques concernant les stylites sans que ses origines géographiques ne soient impliquées dans ce choix. La reconquête de la région d'Antioche a pu jouer un rôle mais

54. LAURENT, *Corpus* 5, 2, n° 1280 bis.
55. JANIN, *Géographie* 1, 3, p. 479. Deux autres monastères de Syméon existent dans la capitale, mais on ne sait rien à leur sujet.

de nouveau, il s'agit d'une conjecture, car l'intérêt pour les *Vies* de saints qui est continu tant au xe qu'au xie siècle peut suffire à expliquer ce travail.

Finalement, on sait très peu de chose du contexte de la rédaction de cette *Vie* abrégée. Tout au plus peut-on affirmer que la rédaction d'une *Vie* abrégée a été faite pour les besoins des milieux monastiques et qu'elle a pu contribuer à l'intensification du culte de Syméon le Jeune. Il est probable que sa rédaction a été faite par un moine vivant à Constantinople, au monastère de Pétra. J. Bompaire affirme qu'il aurait vécu au plus tard au xe siècle, mais il n'explique pas les raisons de cette datation[56]. Pour Paul Van den Ven, le texte a été écrit dans « le style puriste du xie siècle »[57]. Le plus ancien manuscrit date du xiie siècle et a appartenu au monastère de Pétra, ce qui est un indice supplémentaire.

Cette *Vie* abrégée de Pétrinos est constituée de dix-sept chapitres relatant principalement la première partie de la vie du saint : des faits qui ont précédé sa naissance, son enfance et ses débuts dans la vie ascétique[58]. Puis, l'abrégé comporte des prophéties et miracles du saint, note son appartenance au clergé et la construction du monastère. La *Vie* abrégée découle de la *Vie* ancienne dont une prière est même recopiée mot à mot, ce qui permet de supposer la présence d'un manuscrit de la *Vie* ancienne en tout ou en partie dans la bibliothèque du monastère.

b) *BHG* 1691c : Anonyme, Abrégé de la *Vie de Syméon*[59].

L'abrégé est contenu dans les folios 309v-313v du codex *Parisinus graecus* 1534, qui est un ménologe du xie siècle pour mars, avril, mai. C'est le seul des abrégés de la *Vie de Syméon le Jeune* à revendiquer l'appellation Βίος ἐν συντόμῳ[60].

Il comporte vingt-cinq chapitres dont dix portent sur l'enfance et des miracles particuliers. La notice du Synaxaire de Constantinople a dû s'inspirer de cet abrégé dont elle recopie certaines erreurs, par exemple, sur les colonnes ou la durée de vie de Syméon[61].

c) *BHG* 1691b : Cet abrégé est différent des deux autres[62]. Qu'il soit anonyme comme le pensait Paul Van den Ven ou attribué au moine Michel, ce qui est l'opinion de J. Bompaire, il a fait partie du ménologe impérial, dédié à Michel IV (1034-1041). Il est contenu dans un manuscrit provenant du monastère Saint-Jean à Patmos (manuscrit 736, daté du xiiie ou xive siècle).

Il comporte seize chapitres, qui portent naturellement en premier lieu sur l'enfance, mais avec moins de détails que les deux autres. Il comporte, en revanche, beaucoup plus de récits de miracles que les deux autres abrégés. Il s'intéresse aussi davantage aux différentes colonnes du saint. Enfin, il mentionne la présence des Ibères au monastère. Comme la notice du Synaxaire, l'auteur fait vivre Syméon au temps de Justinien.

56. Bompaire, Abrégés (cité n. 50), p. 71.
57. *La Vie ancienne de S. Syméon Stylite le Jeune* (cité n. 28), p. 46*.
58. Chap. 1 à 12.
59. *BHG* 1691c : éd. dans Bompaire, Abrégés (cité n. 50), p. 104-108.
60. Sur les abrégés et les ménologes de *Vies* abrégées, H. Delehaye, Les ménologes grecs, *AnBoll* 16, 1897, p. 311-329, repris dans *Synaxaires byzantins, ménologes, typica*, Farnham 1977, no III, ici p. 325 ; J. Noret, Ménologes, synaxaires, ménées : essai de clarification d'une terminologie, *AnBoll* 86, 1968, p. 21-24.
61. *Syn. CP*, col. 703-705.
62. *BHG* 1691b : éd. dans Bompaire, Abrégés (cité n. 50), p. 89-90.

Ces textes ont peu retenu l'attention des chercheurs. Comme le faisait remarquer Marina Detoraki, les abrégés sont vraiment le parent pauvre de la réécriture hagiographique : « très fréquents dans les dossiers hagiographiques, ces abrégés apparaissent en effet comme une poussière de textes secondaires, difficiles à situer, dont la raison échappe et qui n'ont guère d'intérêt que dans la mesure où les textes qu'ils résument ont disparu. »[63] Comme les *Vies* abrégées de Syméon Stylite le Jeune ne font que résumer la *Vie ancienne* dont le texte a été conservé, ils n'ont pas cette fonction supplétive, ce qui explique le peu d'intérêt qui leur a été accordé.

L'éditeur et traducteur de la *Vie ancienne*, Paul Van den Ven, n'avait pas de mots assez durs pour ce groupe de *Vies* de Syméon du xe/xie siècle. De la *Vie* de Syméon par Nicéphore Ouranos, il écrit que c'est une médiocre paraphrase. Il pense que l'auteur a choisi de sauter par-dessus certains miracles car il en avait assez de cette *Vie* trop longue ou par fantaisie[64]. Son opinion des abrégés n'est guère plus favorable. Il pense comme Jacques Bompaire, leur éditeur, qu'ils ont peu d'intérêt. Il avait d'ailleurs renoncé à les éditer et avait confié le dossier à Jacques Bompaire. Ce dernier écrivait dans son introduction à leur édition en 1954, soit plusieurs années avant la publication du texte de la *Vie ancienne* par Paul Van den Ven : « Ce sont certes des textes mineurs, mais non négligeables comme témoins et même, en attendant l'édition définitive de la *Vie* ancienne comme substituts. »[65] En fait, tant Paul Van den Ven que Jacques Bompaire cherchaient dans ces textes une source complémentaire à la *Vie ancienne*, qui puisse apporter un éclairage différent sur Syméon le Jeune ; or tous ces textes sont dérivés de la *Vie ancienne* et en dépendent étroitement. Ils n'apportent aucun élément nouveau qui permette d'ajouter un épisode à la *Vie* de Syméon. Pour ces savants en quête d'hagiographie ancienne, ils sont tout simplement décevants. Au mieux une pierre d'attente…

Toutefois, si au lieu de les prendre comme témoins de l'hagiographie ancienne, on les considère en eux-mêmes comme témoins du culte des saints à l'époque médiobyzantine, ils reprennent de l'intérêt. Si l'on étudie les choix faits par les abréviateurs dans le texte ancien, en admettant que ces choix reflètent les valeurs de la société de leur temps vécues par leur auteur, ils peuvent nous renseigner sur la manière de concevoir la sainteté au xie siècle et sur ce qui paraît obsolète dans ces textes hagiographiques d'un autre âge. Or c'est cette notion de choix significatif que rejettent Paul Van den Ven ou Jacques Bompaire. Selon ce dernier, l'abrégé de Paris tout comme celui de Jean Pétrinos « méritent à peine ce nom, tant ils sont disproportionnés dans le rapport des parties, et fantaisistes dans le choix des épisodes »[66]. Cette idée de choix opéré au hasard et de fantaisie est partagée et reprise par Paul Van den Ven qui écrit que « les emprunts à la source paraissent avoir été dictés par la fantaisie »[67]. Ces deux savants avaient-ils raison ? L'idée que la fantaisie ait pu présider au choix opéré par le rédacteur de l'abrégé est pour le moins surprenante. Les choix des abréviateurs ont-ils été seulement dictés par le hasard ou peut-on admettre que

63. M. Detoraki, Un parent pauvre de la réécriture hagiographique : l'abrégé, dans *Remanier, métaphraser : fonctions et techniques de la réécriture dans le monde byzantin*, éd. par S. Marjanović-Dušanić et B. Flusin, Belgrade 2011, p. 71-84.

64. *La Vie ancienne de S. Syméon Stylite le Jeune* (cité n. 28), p. 40*.

65. Bompaire, Abrégés (cité n. 50), p. 71.

66. *Ibid.*, p. 73.

67. *La Vie ancienne de S. Syméon Stylite le Jeune* (cité n. 28), p. 51*.

les abréviateurs ont repris certains épisodes parce qu'ils trouvaient un écho en eux ? Que retient-on au XIᵉ siècle d'une *Vie* ancienne aussi longue que celle de Syméon ?

Livrons-nous à un examen méthodique pour le contenu comme pour la forme, des rapports entre un abrégé particulier, l'abrégé de Paris (*BHG* 1691c), et sa source. Il s'agit de dégager les points sur lesquels se concentre l'intérêt de l'abréviateur et d'analyser les aspects de la *Vie* ancienne qui sont au contraire passés sous silence.

Le travail essentiel de l'abréviateur est un travail de sélection – drastique dans le cas de la *Vie* de Syméon Stylite le Jeune puisqu'on passe de 259 chapitres à 25 – au terme duquel ne sont finalement retenus que peu d'événements :

- l'enfance du saint, c'est-à-dire les six ou sept premières années de la vie (chap. 1-10) ;
- son rôle dans un tremblement de terre (chap. 14-17) ;
- deux miracles (chap. 18-19) ;
- son ordination sacerdotale à trente ans (chap. 20) ;
- sa mort (chap. 21B-23).

Ces faits reprennent assez fidèlement les chapitres de la *Vie ancienne* correspondants (chap. 1-19, 104-107, 118, 130, 132-135, 256-257) et leur ordre est globalement identique[68]. En revanche, il est clair que la sélection n'est pas opérée de manière homogène : les événements retenus appartiennent à la première période et à la cinquième de la vie de Syméon. L'abréviateur arrête le récit de l'enfance à l'installation du saint sur sa première colonne, près du moine Jean, puis ne mentionne plus ni changement de lieu, ni changement de colonne[69]. Seul le récapitulatif final (chap. 24) fournit ces repères[70]. On voit déjà ici clairement la différence de perspective de l'abrégé par rapport à sa source.

Ce qui est éliminé de l'abrégé de Paris

Stylitisme

Paradoxalement, l'abréviateur est peu concerné par le stylitisme. Il évoque l'installation sur la première colonne, mais le reste du texte élimine les mentions de la colonne alors même qu'elles se trouvent dans le texte ancien.

Par exemple, dans la *Vie* ancienne, l'ordination sacerdotale a lieu au sommet de la colonne, où monte l'évêque de Séleucie en personne (chap. 135) ; l'abrégé, qui a conservé l'épisode de l'ordination, ne mentionne pas la colonne. Les changements de colonne ne sont mentionnés que dans la chronologie finale. Le stylitisme, qui est une forme d'*imitatio Christi* en rapport avec la crucifixion (chap. 9) n'est pas valorisé pour lui-même. Aucun détail concret relatif aux conditions matérielles de vie du stylite n'apparaît dans l'abrégé. On a là peut-être un signe de l'évolution de la vie monastique aux Xᵉ-XIᵉ siècles : les pratiques ascétiques extrêmes ne sont plus valorisées comme signe de sainteté, on commence même à s'en méfier, comme on le voit dans les critiques, il est vrai du XIIᵉ siècle, d'un Jean Tzetzès ou

68. On peut noter cependant deux déplacements : au chap. 13, celui d'un élément qui se trouve à la fin de la *Vie* ancienne, mais l'abrégé ne fait que rétablir l'ordre chronologique ; au chap. 15 la vision insérée dans le récit du tremblement de terre apparaît bien avant dans la *Vie* ancienne.

69. On notera juste la vague allusion du chap. 21B : « après avoir été pendant 85 ans serviteur du Seigneur […] *dans différents lieux* ».

70. Avec une étonnante inversion entre la petite colonne et la grande…

d'un Théodore Balsamon face à l'aspect exhibitionniste de certaines pratiques ascétiques[71]. La présence croissante dans les monastères byzantins de moines issus de la bonne société, qui s'est accentuée à partir du x[e] siècle, a modifié les conditions dans lesquelles la vie monastique était menée : l'ascèse y est régulière, sans recherche de la prouesse et sans excès. Tous ces nouveaux moines n'avaient pas nécessairement le goût d'une ascèse rigoureuse, car ils étaient nombreux dans les milieux aristocratiques à prendre l'habit monastique sous la contrainte, après une disgrâce, ou par convenance sociale. Entrer au monastère à la fin de sa vie était devenu une façon honorable de se préparer à l'au-delà, on voit donc des aristocrates opter pour ce mode de vie après un veuvage. Le stylitisme a toujours été une forme extrême et rare de la vie monastique : les stylites ont été peu nombreux durant les premiers siècles de l'Empire byzantin et Théodoret, le premier auteur à insérer un stylite dans un recueil louant les saints moines, était un peu embarrassé. En écrivant son éloge de Syméon l'Ancien, il trouve nécessaire de justifier le mode de vie du stylite, qui est nouveau et ne fait pas l'approbation de tous[72]. Il cherche des modèles bibliques à cet étrange mode de vie au sommet d'une colonne. Il répond à ceux qui critiquent la vie de stylite, que Dieu a parfois demandé des choses étranges à ses prophètes. Il reconnaît le caractère étrange, voir paradoxal de cette forme de vie monastique très spectaculaire[73].

Les stylites demeurent rares par la suite, mais on en connaît quelques exemples grâce à la documentation hagiographique : Luc, au x[e] siècle, et Lazare le Galésiote, au xɪ[e] siècle[74]. J.-M. Sansterre qui a fait une comparaison entre les différentes *Vies* de stylites souligne le déclin des récits sur les pratiques ascétiques. Ainsi, dans la *Vie* de Lazare le Galésiote, les pratiques ascétiques extrêmes ne sont plus valorisées comme signe de sainteté[75].

Cette évolution représente un fort changement par rapport à l'hagiographie protobyzantine. La *Vie* ancienne s'attarde avec complaisance sur les pratiques ascétiques très dures, qui mettent même parfois la vie de Syméon en péril, et ce dès son plus jeune

71. P. Magdalino, The Byzantine holy man in the twelfth century, dans *The Byzantine saint*, ed. by S. Hackel, Birmingham 1981, p. 51-66 ; A. P. Kazdhan & A. Wharton Epstein, *Change in Byzantine culture in the eleventh and twelfth centuries*, Berkeley – Los Angeles – London 1985, p. 86-99.

72. Syméon est considéré comme un imposteur par Ardabur, le *magister militum per Orientem*, et un homme de son entourage, *Vies grecques de Syméon* 27, recensions A et B (*Das Leben des heiligen Symeon Stylites*, bearb. von H. Lietzmann, Leipzig 1908, p. 64-65) ; *Vie latine* 27 (Lietzmann, p. 65). (A. J. Festugière considère l'épisode apocryphe : A.-J. Festugière, *Antioche païenne et chrétienne*, Paris 1959, p. 373 ; R. Doran le met en appendice, parce qu'il ne se trouve pas dans tous les manuscrits : *The Lives of Simeon Stylites*, transl. with an introd. by R. Doran, Kalamazoo 1992, p. 228-229). La *Vie de Daniel* rapporte les critiques de moines mésopotamiens à l'égard de Syméon : *Vie de Daniel le Stylite* 7, éd. H. Delehaye, *Les saints stylites* (Subsidia hagiographica 14), Bruxelles 1923, p. 7-8 ; commentaire dans C. Gaspar, Cassian's Syrian monastic contemporaries, dans *Jean Cassien entre l'Orient et l'Occident*, C. Badilita et A. Jakab (éd.), Paris – Iasi 2003, p. 15-32.

73. Théodoret de Cyr, *Vie de Syméon* 26, 12, dans Théodoret de Cyr, *Histoire des moines de Syrie. 1*, introd., texte critique, trad., notes par P. Canivet et A. Leroy-Molinghen (SC 234), Paris 1977, p. 187-189 : οὕτω καὶ τὸ καινὸν τοῦτο καὶ παράδοξον ἐπρυτάνευσε θέαμα τῷ ξένῳ πάντας ἕλκων εἰς θεωρίαν καὶ πιθανὴν τοῖς ἀφικνουμένοις παρασκευάζων τὴν προσφερομένην παραίνεσιν· ... ὁ εἰς θεωρίαν ἀφικνούμενος τὰ θεῖα παιδευθεὶς ἐπανέρχεται.

74. Delehaye, *Les saints stylites* (cité n. 72).

75. J.-M. Sansterre, Les saints stylites du v[e] au xɪ[e] siècle : permanence et évolution d'un type de sainteté, dans *Sainteté et martyre dans les religions du Livre*, éd. par J. Marx, Bruxelles 1989, p. 33-45, ici p. 38 : l'auteur y compare les *Vies* de quatre stylites, celles de Daniel (mort en 493) et de Syméon le Jeune d'une part, et celles de Luc (x[e] s.) et de Lazare le Galésiote (xɪ[e] s.) d'autre part.

âge. L'abrégé de Paris n'élimine pas totalement cette caractéristique, mais n'en retient qu'une manifestation[76], celle relative au contrôle alimentaire. Il est vrai que la *Vie* ancienne insiste beaucoup sur le rôle des privations alimentaires pour mener une vie monastique victorieuse des tentations démoniaques[77].

Miracles

Syméon est explicitement qualifié de « thaumaturge » au début de l'abrégé, mais l'abrégé n'accorde, en fait, qu'une faible place aux récits de miracles très nombreux dans la *Vie* ancienne[78]. L'abréviateur élimine le spectaculaire de l'activité thaumaturgique du saint. On peut d'ailleurs se demander s'il ne faut pas voir dans la remarque incidente « beaucoup dépassent la raison et l'entendement » (12A) une critique à l'égard d'un certain type de récits de miracles[79]. Alors que la *Vie* ancienne contient tant de récits de miracles que V. Déroche propose de la classer plutôt dans le genre des « thaumata », recueil de miracles que dans les *Vies* de saints, l'abrégé ne raconte que trois miracles. Si les miracles de guérison n'occupent plus le devant de la scène, les visions sont bien représentées[80]. L'auteur accorde une place importante aux visions, au don de dioracie, ce qui est un trait de la sainteté médiobyzantine[81].

Vie monastique

La vie monastique, très présente dans la *Vie* ancienne, tient peu de place dans l'abrégé. Un seul monastère est mentionné, celui du moine Jean (chap. 8). La *Vie* ancienne est rédigée par un moine qui s'exprime au nom de la communauté monastique en employant le « nous »[82] et qui présente Syméon comme le fondateur. Cet aspect est totalement gommé dans l'abrégé. L'abréviateur ne s'intéresse pas à la communauté monastique autour de Syméon, mais à la seule figure du saint. Il y a une brève mention des « frères » présents lors de l'ordination sacerdotale de Syméon (chap. 20A), et au moment de sa mort (chap. 23). On peut probablement en déduire que l'abrégé de Paris n'a pas été écrit au monastère de Syméon. L'histoire du monastère après Syméon n'intéresse pas non plus l'abréviateur. La *Vie* ancienne raconte des tensions internes au sein du monastère (chap. 123-125) et le saint prédit le déclin de l'institution après sa mort (chap. 240). Rien de tel n'est conservé dans l'abrégé. La *Vie* abrégée concentre toute la lumière sur le saint lui-même, tiré hors de son contexte. Il s'agit d'une production hagiographique

76. Sansterre, Les saints stylites (cité n. 75), p. 38.

77. B. Caseau, Syméon Stylite le Jeune (521-592) : un cas de sainte anorexie ?, *Kentron* 19, 2003, p. 179-203.

78. En particulier à partir du chap. 79 où le récit des événements est ponctué de séries de miracles. DÉroche, Quelques interrogations (cité n. 3), p. 70.

79. Sur cette attitude critique, perceptible dans certains textes, B. Flusin, Vers la métaphrase, dans *Remanier, métaphraser* (cité n. 63), p. 85-100, ici p. 95-97 ; G. Dagron, L'ombre d'un doute : l'hagiographie en question, *DOP* 46, 1992, p. 59-68.

80. Chap. 6, 9-10, 13, 15, 20.

81. P. Magdalino, *L'orthodoxie des astrologues : la science entre le dogme et la divination à Byzance, VIIe-XIVe siècle* (Réalités byzantines 12), Paris 2006.

82. Sur la signification de ce « nous » voir DÉroche, Quelques interrogations (cité n. 3), p. 72 et suiv.

qui a pour but de développer le culte du saint. Ce type de texte, lu à l'église ou au réfectoire, servait notamment à l'édification de moines vivant loin du monastère de Saint-Syméon. Il importe aux abréviateurs d'éliminer ce qui lie trop Syméon à une communauté particulière, ce qui l'enracine dans un contexte historique et géographique précis, pour faire un modèle de sainteté universel. L'abréviateur ne veut pas restreindre l'autorité spirituelle posthume de Syméon à sa communauté monastique, mais en faire un saint de l'Église.

Relations entre le saint et l'histoire de son époque

Si l'on s'intéresse maintenant aux relations entre le saint et les grands événements de son époque, très présentes dans la *Vie* ancienne, on constate qu'elles ont totalement disparu dans l'abrégé qui ne mentionne d'ailleurs aucun personnage de la hiérarchie politique ou religieuse, sauf deux : l'empereur Justin dont le règne permet, au chap. 1, de situer l'époque où vécut Syméon (« au temps de l'empereur Justin ») et l'évêque de Séleucie qui ordonne Syméon prêtre.

La *Vie* ancienne met en lumière l'attitude de Syméon face aux événements dramatiques comme la prise d'Antioche par Chosroès en 540 (chap. 57-64), ou la peste de 542. Seuls deux événements historiques sont conservés dans l'abrégé de Paris, le tremblement de terre de 526 où Syméon perd son père (chap. 4) et celui de 557 qui est à l'origine de la composition des tropaires (chap. 14-17). L'abrégé de Jean Pétrinos conserve le premier tremblement de terre et la visite de deux évêques.

L'abréviateur de Paris et Jean Pétrinos veulent situer Syméon dans le temps, mais pas de façon trop précise. Chacun des deux abrégés le situe « au temps de l'empereur Justin », sans préciser de quel Justin il s'agit[83]. Or si Syméon a vécu soixante-quinze ans, soit de 521 à 596[84], il a connu les règnes successifs de Justin Ier (518-527), Justinien (527-565), Justin II (565-578), Tibère II (578-582) et Maurice (582-602). Cette restriction chronologique, curieuse, fait sans doute écho aux liens privilégiés de Syméon avec Justin II, auxquels la *Vie* ancienne consacre une dizaine de chapitres qui relatent en particulier la prédiction de l'avènement de Justin II, la guérison de sa fille (chap. 202-207), la vaine mise en garde contre un charlatan lors de sa maladie et la vision de sa mort prochaine (chap. 208-211). Mais pour l'abréviateur, c'est de l'histoire ancienne et les détails historiques importent peu. Ils servent à fournir un cadre, un peu comme le décor d'arrière-plan d'une icône. L'abrégé de Paris et celui de Jean Pétrinos choisissent un empereur Justin, le Synaxaire de Constantinople préfère mentionner le règne de Justinien[85], qui correspond effectivement à la plus grande partie de la vie de Syméon. C'est un autre choix, mais il relève de la même idée : camper le personnage dans le temps, mais juste pour donner un cadre général. Bernard Flusin parle de « passé minimum » pour cette manière de traiter le temps[86].

83. On trouve la même indication dans l'abrégé de Pétrinos (chap. 1A).

84. Selon les textes, Syméon vit 75 ans (*Vie* ancienne, abrégé de Pétrinos) ou 85 ans (abrégés de Paris et de Patmos, avec, pour ce dernier, un décompte contradictoire).

85. *Syn. CP*, col. 703.

86. B. Flusin, Le serviteur caché ou Le saint sans existence, dans *Les Vies de saints à Byzance : genre littéraire ou biographie historique ? Actes du IIe colloque international philologique, Paris, 6-8 juin 2002,* sous la dir. de P. Odorico & P. A. Agapitos (Dossiers byzantins 4), Paris 2004, p. 59-71, ici p. 63.

Ce qui est conservé et mis en valeur de la *Vie* ancienne

Si nombre d'aspects très développés dans la *Vie* ancienne sont éliminés par l'abréviateur, d'autres sont au contraire mis en lumière. Il s'agit de l'enfance du saint, de son ascèse alimentaire, de son ordination et d'un choix dans ses miracles. On peut se demander si cette sélection reflète un choix personnel de l'auteur ou peut-être liée à une inflexion dans l'écriture hagiographique liée à l'évolution sociale ?

Enfance et précocité

On est frappé par la disproportion entre les chapitres relatifs à l'enfance de Syméon (chap. 1-10) et ceux qui se rapportent au reste de sa vie. Dans la *Vie* ancienne, l'enfance, pourtant minutieusement relatée, n'occupe que les chap. 1-18, soit 16 pages sur 224 dans le texte grec. La précocité de Syméon, déjà fortement soulignée dans la *Vie* ancienne, devient ici un critère majeur de sainteté[87]. On notera aussi que, comme dans la *Vie* ancienne, Marthe, la mère de Syméon, tient dans l'abrégé une place non négligeable[88]. Elle apparaît naturellement dans les chap. 1-2 relatifs à la conception de Syméon, mais l'abréviateur conserve aussi la vision où lui est révélé l'avenir de son fils (chap. 5) et même le rôle qu'elle joue au moment du tremblement de terre où elle vient trouver Syméon pour lui demander de supplier Dieu (chap. 16).

Le rôle des parents pour susciter la sainteté est en quelque sorte souligné ainsi que l'enfance élue de Dieu[89].

Ascèse alimentaire

Le deuxième trait frappant du portrait de Syméon est l'importance des éléments relatifs à l'ascèse alimentaire. Le moine se caractérise par les restrictions alimentaires plus importantes que celles des laïcs[90]. Syméon passe d'une nourriture humaine rare à une nourriture miraculeuse. L'abréviateur montre le saint demander la grâce d'être dispensé du besoin de se nourrir[91]. Le jeûne extrême était une forme d'ascèse propre à susciter l'admiration à l'époque mediobyzantine[92] et qui fait de Syméon un moine supérieur aux autres. Les critiques ne manquent pas concernant les monastères de cette époque,

87. Sur la place de l'enfance dans les *Vies* de saints, B. Caseau, Childhood in Byzantine saints' lives, dans *Becoming Byzantine : children and childhood in Byzantium*, ed. by A. Papaconstantinou & A.-M. Talbot, Washington 2009, p. 127-166, ici p. 143-148 (conception, prodiges après la naissance, alimentation) ; D. Ariantzi, *Kindheit in Byzanz*, Berlin 2012.

88. La place accordée aux mères dans les *Vies* de saints est étudiée dans M. Kaplan, Hagiographie et histoire de la société, dans *Les Vies de saints à Byzance* (cité n. 86), p. 35-43.

89. Th. Pratsch, *Der hagiographische Topos : griechische Heiligenviten in mittelbyzantinischer Zeit*, Berlin 2005.

90. B. Caseau, *Nourritures terrestres, nourritures célestes : la culture alimentaire à Byzance* (MTM 46), Paris 2015.

91. On pourra noter que les deux seuls déplacements d'événements précédemment relevés (chap. 13 et 15) concernent précisément l'ascèse alimentaire.

92. B. Caseau, Monastères et banquets à Byzance, dans *Pratiques et discours alimentaires en Méditerranée, de l'Antiquité à la Renaissance*, J. Leclant, A. Vauchez et M. Sartre éd. (Cahiers de la Villa Kérylos 19), Paris 2008, p. 223-269.

en particulier sur le relâchement de l'ascèse alimentaire[93]. Eustathe de Thessalonique critique vivement les moines pour leur souci excessif des biens matériels et leur recherche de produits alimentaires de qualité[94]. La *Satire des higoumènes* attribuée à Théodore Prodrome s'insère pleinement dans cette littérature critique à l'égard de la gourmandise dans les monastères[95]. Par contraste l'insistance de Syméon sur le jeûne et sa capacité à se nourrir de très peu sont des éléments qui définissent sa sainteté.

Ordination sacerdotale et guide spirituel

Si l'abréviateur omet le rôle de Syméon comme fondateur et higoumène du monastère du mont Admirable, il consacre le chap. 20 à son ordination sacerdotale. Cet épisode, nous l'avons signalé, est dépourvu des aspects pittoresques et spectaculaires qu'il revêt dans la *Vie* ancienne, mais il n'en est pas moins mis en valeur dans un texte qui ne comporte que peu d'événements marquants. Sans doute faut-il voir dans ce choix de l'abréviateur un écho de l'effort constant accompli par la hiérarchie ecclésiastique pour contrôler les moines ; cette préoccupation garde visiblement toute sa pertinence à l'époque de rédaction de l'abrégé[96].

Il importe à l'abréviateur que Syméon soit apprécié des évêques et intégré au clergé. C'est une garantie d'orthodoxie et un signe d'honneur. Contrairement aux moines de chœur d'Occident, les moines byzantins ne sont pas tous prêtres, c'est une distinction. C'est aussi à ce titre que Syméon peut légitimement devenir un guide spirituel pour ceux qui viennent le trouver.

Ce rôle est un aspect important de la sainteté[97]. La paternité spirituelle a longtemps été une source de pouvoir pour les moines qui donnent des conseils *ad hoc* sur la manière de gagner le paradis[98] et surtout pour ceux des moines qui avaient la réputation d'entrevoir le futur. Le XIe et le XIIe siècle n'échappent pas à cette pratique, qui voient émerger des figures comme celle de Syméon le Nouveau Théologien[99].

Le silence relatif à la fondation n'empêche pas le rédacteur de l'abrégé de faire état du rôle de guide spirituel du saint aux chap. 11 (envers « ceux qui sont engagés dans

93. M. ANGOLD, Monastic satire and the Evergetine monastic tradition in the twelfth century, dans *The Theotokos Evergetis and eleventh-century monasticism*, ed. by M. Mullett & A. Kirby, Belfast 1994, p. 86-102.

94. *Eustathii Thessalonicensis De emendanda vita monachica*, rec. Germanice vertit indicibusque instruxit K. Metzler (CFHB 45), Berlin 2006, 66, p. 78-81.

95. *Poèmes prodromiques en grec vulgaire*, éd. par D. C. Hesseling & H. Pernot, Amsterdam 1910, poème III ; la traduction de ce texte est donnée par E. JEANSELME & L. ŒCONOMOS, La *Satire contre les higoumènes*, poème attribué à Théodore Prodrome : essai de traduction française, *Byz.* 1, 1924, p. 317-339.

96. R. MORRIS, *Monks and laymen in Byzantium, 843-1118*, Cambridge 1995 ; KAPLAN, Hagiographie et histoire de la société (cité n. 88), p. 31 et suiv.

97. Sur le rôle du saint comme guide spirituel dans la société, P. BROWN, The rise and function of the holy man in late antiquity, *JRS* 61, 1971, p. 80-101, repris dans *Society and the holy in late antiquity*, London – Berkeley 1982 ; KAPLAN, Hagiographie et histoire de la société (cité. n. 88), p. 25-47.

98. C. RAPP, Safe-conducts to heaven : holy men, mediation and the role of writing, dans *Transformations of late antiquity : essays for Peter Brown*, ed. by Ph. Rousseau, M. Papoutsakis, Farnham 2009, p. 187-203.

99. H. M. J. TURNER, *St. Symeon the New Theologian and spiritual fatherhood*, Leiden 1990.

une existence solitaire » c'est-à-dire les moines du couvent de Jean) et 21 (allusion à son « enseignement » dont les destinataires ne sont pas précisés).

Miracles et culte

Des innombrables miracles racontés dans la *Vie* ancienne, l'abrégé n'en a retenu que trois : la fin du tremblement de terre de 557 (chap. 14, 16-17), les exorcismes et guérisons liés à une image du saint (chap. 18) et les guérisons opérées par l'eulogie des cheveux insérés dans une croix (chap. 19). On notera qu'il s'agit dans les trois cas de miracles accomplis non par le contact direct avec le saint mais indirectement à travers des supports divers : un tropaire de sa composition qu'il fait chanter (chap. 14), un tropaire qui lui a été transmis par l'Esprit saint et qu'il enseigne au peuple (chap. 16-17), une image et une eulogie. Les miracles retenus n'ont pas été choisis au hasard : ce sont ceux qui ont laissé une trace dans le culte. C'est clair pour les tropaires, qui sont entrés dans la liturgie[100]. L'image miraculeuse du saint est peut-être à mettre en rapport avec le développement des eulogies portant la figure du saint. Quant à l'eulogie des cheveux, elle était sans doute encore vénérée comme relique à l'époque de rédaction de l'abrégé. L'abrégé ne contient aucun élément relatif aux eulogies faites de la « terre du saint », pourtant bien attestées, mais c'est peut-être une indication géographique : l'abrégé a probablement été rédigé loin du monastère du mont Admirable. Il ne sert pas à la promotion du monastère mais au culte du saint.

Différents types de rapports entre l'abrégé et ce qu'il conserve de sa source

Les éléments conservés sont ainsi le fruit d'une sélection liée aux préoccupations contemporaines de l'abréviateur. Mais son travail ne se limite pas à la sélection ; les passages retenus entretiennent avec leur source des rapports variés quant au degré de précision et de fidélité.

Aucun fait retenu n'est vraiment déformé. Comme on peut s'y attendre dans un abrégé, une partie importante de ce qui est retenu fait l'objet d'un résumé. Pour prendre les cas les plus significatifs, la fin du chap. 3B (« s'abstenant de bain et de toute autre nourriture ») est ainsi un résumé du chap. 6 de la *Vie* ancienne ; le chap. 4 (Syméon réchappant du tremblement de terre) résume le chap. 7 ; le chap. 8 (rencontre du moine Jean) résume très succinctement les chap. 11-14 de la *Vie* ; le chap. 9 (Syméon sur la colonne et tentation) synthétise les chap. 15-18 ; le chap. 20 (ordination) réduit les chap. 132-135. D'autres rapports entre l'abrégé et sa source, plus originaux, méritent encore d'être soulignés.

Concentration chronologique

Dans tous les énoncés, qu'il s'agisse de résumés ou de récits développés, on notera une tendance du rédacteur à la simplification, qui se traduit notamment par la concentration

100. Toutefois l'abrégé ne retient que deux des trois tropaires attribués à Syméon dans la *Vie* ancienne. Peut-être faut-il supposer aussi un usage liturgique de la prière finale à Syméon (chap. 25) qui remplace la prière à Dieu du chap. 259 de la *Vie* ancienne.

chronologique. En particulier le caractère répétitif et la durée de certains faits présentés dans la *Vie* ancienne sont ici gommés : au chap. 2A, le séjour de Marthe dans l'église de Jean Baptiste ne dure qu'une journée[101] ; au chap. 3B, les paroles prononcées lors du baptême ne sont pas répétées sept jours d'affilée comme dans la *Vie* ancienne[102] ; le chap. 14 ne mentionne pas que le tropaire est chanté pendant soixante jours.

Style « évangélique »

D'une manière générale, le rédacteur cherche à éliminer tout ce qu'il perçoit comme trop anecdotique. On peut déceler une volonté d'épurer, styliser, voire idéaliser[103]. Même dans les épisodes racontés un peu plus longuement, le pittoresque est absent. La différence de style entre l'abrégé et sa source est ainsi flagrante. Le vocabulaire est d'ailleurs assez pauvre, comparé à la richesse de celui de la *Vie ancienne*, et la syntaxe souvent raide, voire lourde (surabondance des tournures participiales), à côté de la vivacité du modèle. Il est vrai que le seul modèle explicitement revendiqué dans le texte est celui des Évangiles (εὐαγγελικῶς εἰπεῖν chap. 12B) et, de ce point de vue, le recours aux sommaires[104], procédé commode pour l'abréviateur, peut aussi apparaître comme une référence à ce genre littéraire. Peut-être aussi faut-il songer au modèle évangélique pour expliquer un autre trait frappant de la structure énonciative du texte, la place accordée au style direct, des sortes de *logia*, qui ont souvent pour caractéristique d'être textuellement repris de la *Vie* ancienne, par exemple, la déclaration de Marthe lors de sa vision (chap. 5), celle de l'Esprit saint dans la première vision de Syméon (chap. 6B), celle d'un patriarche dans une autre vision de Syméon (chap. 10), les paroles de l'Esprit au chap. 17[105].

Reprises textuelles

Même en dehors des passages au style direct, la différence de style avec la *Vie* ancienne n'exclut cependant pas une très grande fidélité dans l'énoncé des faits. Dans les chap. 1-10 en particulier, on a souvent affaire à une sorte de « collage » de phrases ou de parties de phrases tirées de la *Vie* ancienne. Le cas le plus frappant, qui n'est pas le seul exemple, se trouve au chap. 6, qui reprend presque mot pour mot les l. 4-14 et 20-22 du chap. 9 de la *Vie* ancienne. On y voit bien comment s'opère le passage de la source à l'abrégé, par combinaison, dans le récit comme dans le discours, de reprises littérales et de suppressions.

101. Dans l'abrégé de Pétrinos (chap. 2C), il dure, comme dans la *Vie* ancienne, plusieurs jours.

102. Elles ne sont pas non plus répétées dans l'abrégé de Pétrinos (6B).

103. Pour les procédés caractéristiques de la réécriture, voir V. Déroche, Les réécritures de la *Vie de Jean l'Aumônier* de Léontios de Néapolis (*BHG* 886), dans *Remanier, métaphraser* (cité n. 63), p. 61-69.

104. Sommaires contenus dans l'abrégé : chap. 11 (enseignement de Syméon), 12 (miracles et prophéties), 21 (enseignement et miracles).

105. Autres passages au style direct : chap. 2B et 2C (Jean Baptiste à Marthe) ; chap. 3B (Syméon après son baptême à deux ans) ; chap. 9 (dialogue entre le jeune stylite et l'apparition du Christ) ; chap. 15B (prière de Syméon) ; chap. 20B (les anges à Syméon) ; soit un total de dix passages au style direct. Cette importance du style direct est d'autant plus frappante qu'elle va à l'encontre d'une tendance des abrégés, relevée par Detoraki, Un parent pauvre (cité n. 63), p. 81, qui, le plus souvent, transforment des discours directs en résumés au style indirect.

*Le chap. 6 de l'abrégé de Paris et sa source (*Vie *ancienne, chap. 9)*

Abrégé chap. 6	*Vie* ancienne, chap. 9
(A) Ὁρᾷ δὲ καὶ τὸ παιδίον θείαν ὀπτασίαν ἐπὶ τῆς ἀρχαίας τειχοποιΐας τῆς λεγομένης Χερουβίμ, τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν καὶ τὸν λαὸν τῶν δικαίων σὺν αὐτῷ. Καὶ ἦν κριτήριον καὶ ἡ βίβλος τῆς ζωῆς ἀνεῳγμένη ἐν χειρὶ Κυρίου, ἐξ ἀνατολῶν δὲ ὁ παράδεισος πυκάζων ἕως τῶν νεφελῶν τοῦ οὐρανοῦ, καὶ ἐκ δυσμῶν λίμνη πυρὸς ἀναβράζουσα.	Καὶ ὁρᾷ ὀφθαλμοφανῶς ἐπὶ τῆς ἀρχαίας τειχοποιΐας τῆς λεγομένης Χερουβὶμ τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν καὶ τὸν λαὸν τῶν δικαίων σὺν αὐτῷ ἐρχομένους. Καὶ τίς ἄρα ἐκδιηγήσεται τὴν ἔνδοξον ἐκείνην καὶ φρίκης γέμουσαν παρουσίαν; Ἀδέκαστον κριτήριον ἵστατο καὶ ἡ βίβλος τῆς ζωῆς ἀνεῳγμένη ἐν χειρὶ τοῦ Κυρίου, ἐξ ἀνατολῶν ὁ παράδεισος πυκάζων ἕως τῶν νεφελῶν τοῦ οὐρανοῦ καὶ ἐκ δυσμῶν λίμνη πυρὸς ἀναβράζουσα.
(B) Τὸ δὲ ἑπόμενον Πνεῦμα ἦλθε δακτυλοδεικτοῦν καὶ λαλοῦν τῷ παιδίῳ· « Ἄκουε, παιδίον, καὶ σύνες ρήματα ζωῆς. Ἀνάδεξαι βίον θεάρεστον καὶ ψυχωφελῆ	Τὸ δὲ ἑπόμενον πνεῦμα ἦλθε δακτυλοδεικτοῦν καὶ διελάλει πρὸς τὸ παιδίον λέγον· « Ἄκουε, παιδίον, καὶ σύνες ῥήματα ζωῆς· ἀνάδεξαι βίον θεάρεστον τῇ συμβουλῇ τῶν σοι δεικνυμένων πειθόμενος. Ἡ ἀνάστασις ἀφαντασίαστος ἔσται διὰ τὴν ἐσομένην ἀλήθειαν, τὸ ἀγαλλίαμα τῶν δικαίων βασιλεύοντος τοῦ Κυρίου παρέστηκεν, τῆς ἀτελευτήτου ζωῆς μεμαρτύρηται ἡ γραφή, ὁ τῶν τρυφῶν παράδεισος διαμένει καὶ τῆς αἰωνίου κολάσεως ἡ φλὸξ ἰδοὺ δὴ καταλάμπει. Ἄπιθι οὖν πορείᾳ τὸ ἀγαθὸν ἐκλεξάμενος,
ὅπως τῶν τοσούτων δεινῶν τοῦ σκότους ἀπαλλαγῆς καὶ τῆς ἐπαγγελίας τῶν αἰωνίων τοῦ Θεοῦ ἀγαθῶν ἐπιτύχῃς. »	ὅπως τῶν τοσούτων δεινῶν τοῦ σκότους ἀπαλλαγῇς καὶ τῆς ἐπαγγελίας τῶν ἡτοιμασμένων τοῖς ἀγαπῶσι τὸν Θεὸν ἀνεκλαλήτων ἀγαθῶν κατατύχῃς. »

Conclusion

Au total, l'abrégé de Paris est à la fois très fidèle et très infidèle à sa source. L'abondance des reprises littérales crée une illusion de fidélité. Mais c'est une fidélité à la lettre, car, si le rédacteur n'invente rien, il omet – et c'est son rôle d'abréviateur – beaucoup. Or, à travers la sélection, se dessine, comme nous l'avons montré, une image du saint sensiblement différente de celle du modèle. On ne peut évidemment tirer d'un abrégé les mêmes conclusions en matière d'image de la société que d'une *Vie* complète. Il n'en demeure pas moins que, de la *Vie* ancienne à l'abrégé de Paris, on décèle des évolutions, au moins dans la conception de la sainteté. Le saint est proposé à l'admiration, mais c'est un saint qui est entré en quelque sorte dans un moule médiobyzantin. Il est un peu hors du temps.

Les abrégés ont certainement contribué au développement du culte de Syméon le Jeune, mais aussi de celui de Syméon l'Ancien, car les deux figures sont souvent liées dans l'iconographie des églises comme dans l'imaginaire des Byzantins. L'une des preuves du développement de leur culte est fournie par les sceaux du xiᵉ siècle. Mettent Syméon sur leur sceau le ou les monastères de saint Syméon, et des moines du monastère de Saint-Syméon naturellement, mais on trouve aussi ce choix sur des sceaux appartenant à des laïcs. Ceux-ci portent le plus souvent le prénom de Syméon, et certains viennent de la région d'Antioche, mais ce n'est pas le cas de tous. On trouve, par exemple, un stratège de Thessalonique au xiᵉ s. qui ne porte même pas le prénom de Syméon et qui a cependant choisi ce saint[106]. Les *Vies* abrégés ont certainement contribué à ce renouveau de l'intérêt pour les stylites de la haute époque.

106. Aétios, logothète du *stratiotikon*, Laurent, *Corpus* 2, nº 547 (xiᵉ s.). Une autre lecture est proposée par W. Seibt, à savoir stratège de Thessalonique.

Annexe – Texte de l'abrégé (édition J. Bompaire) et traduction par M.-Ch. Fayant

Βίος ἐν συντόμῳ τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Συμεὼν τοῦ ἐν τῷ Θαυμαστῷ Ὄρει

1. — Ὁ ἅγιος καὶ πανόσιος πατὴρ ἡμῶν καὶ θαυματουργὸς Συμεὼν ὁ ἐν τῷ Θαυμαστῷ JB p. 104
Ὄρει ἦν ἐπὶ Ἰουστίνου τοῦ βασιλέως. Γεγένηται δὲ ἐν τῇ Ἀντιοχέων μεγαλοπόλει, πατέρα fol. 310r
ἐσχηκὼς τοὔνομα Ἰωάννην ὁρμώμενον ἐκ τῆς Ἐδεσηνῶν πόλεως, καὶ Μάρθαν τὴν τιμίαν καὶ ἀοίδιμον αὐτοῦ μητέρα τῆς εἰρημένης Ἀντιοχείας Συρίας οὖσαν θρέμμα.

2. — (A) Ἥτις συναφθεῖσα νομίμως τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς Ἰωάννῃ καὶ ἐπὶ πολὺν χρόνον ἄπαις διαμένουσα ἀπέρχεται ἐν μιᾷ εἰς τὸν οἶκον τοῦ ἁγίου Προδρόμου καὶ Βαπτιστοῦ Ἰωάννου, εὐχομένη καὶ δυσωποῦσα τοῦ χαρισθῆναι αὐτῇ τέκνον ἀρρενικὸν εἰς τὸ προσάξαι αὐτὸ λειτουργὸν Κυρίου. (B) Ὅθεν ἐπικαμφθεὶς ταῖς δεήσεσιν αὐτῆς ὁ τοῦ Κυρίου Πρόδρομος καὶ Βαπτιστὴς Ἰωάννης παρέστη αὐτῇ ὀφθαλμοφανῶς καὶ εἶπεν· « Θάρσει, γύναι. Εἰσήκουσε Κύριος τῆς δεήσεώς σου ». Καὶ ἔδωκεν αὐτῇ ὁ τοῦ Κυρίου Πρόδρομος θυμίαμα στύρακος εἰς τὸ θυμιᾶσαι τὸν ἅγιον αὐτοῦ οἶκον.

Vie abrégée de notre père parmi les saints, Syméon du mont Admirable[107]

1. Notre père saint et très vénérable, thaumaturge, Syméon du mont Admirable, vivait au temps de l'empereur Justin. Il est né dans la grande ville d'Antioche, ayant pour père un dénommé Jean, originaire de la ville d'Édesse, et pour mère l'honorable et illustre Marthe, nourrisson d'Antioche de Syrie déjà citée[108].

2. A. Comme celle-ci s'était légitimement unie à son mari Jean et restait depuis longtemps sans enfant[109], elle s'en va en une journée au sanctuaire de saint Jean Baptiste le Précurseur, priant et suppliant que lui soit accordée la grâce d'un enfant mâle pour le consacrer comme ministre du Seigneur[110].

B. Alors, fléchi par ses demandes, Jean Baptiste le Précurseur du Seigneur se tint auprès d'elle, visible à ses yeux[111], et dit : « Aie confiance, femme ! Le Seigneur a entendu ta demande. » Et le Précurseur du Seigneur lui donna de l'encens de styrax pour qu'elle encense sa sainte demeure.

107. Dans les notes ci-dessous, VAnc : Vie ancienne ; VdV : Van den Ven, *La Vie ancienne de S. Syméon Stylite le Jeune* (cité n. 28).

108. La précision « de Syrie » est propre à l'abrégé de Paris ; correspond-elle à un besoin de distinguer des autres Antioche pour des lecteurs qui ne localisent pas immédiatement le mont Admirable ? [celle de Pisidie notamment] On la retrouve dans la notice du Synaxaire de Constantinople. — Contrairement à l'abrégé de Pétrinos (1CD), notre texte ne mentionne pas les réticences de Marthe, qui voulait rester vierge et n'accepte le mariage que par respect pour ses parents et après des prières à Jean Baptiste (VAnc chap. 1).

109. Cf. VAnc 2, 1-11. La stérilité n'est pas mentionnée comme telle dans la VAnc, mais elle est implicite puisque Marthe, « s'étant rendu compte que l'ornement de sa virginité avait disparu » se rend au temple de Jean Baptiste pour demander une descendance pour le service du Seigneur.

110. Dans la VAnc, le rituel ressemble à une incubation (elle dort dans le temple, jeûne, reçoit l'apparition la nuit), cet aspect est gommé ici.

111. Cf. VAnc 2, 11-17. Dans la VAnc, l'apparition de Jean Baptiste est exprimée par le même adverbe ὀφθαλμοφανῶς, mais il est atténué par un ὡς εἰπεῖν qui n'est pas repris ici.

(C) Ὅσον δὲ ἐθυμία ἡ σφαῖρα οὐκ ἠλαττονοῦτο, μετ᾽ ὀλίγον δὲ χρόνον ἔφη αὐτῇ ὁ τοῦ Κυρίου Πρόδρομος· « Ἀπελθοῦσα γύναι ἐν τῷ οἴκῳ σου συνάφθητι ἐν εὐλογίᾳ Κυρίου τῷ ἀνδρί σου, καὶ τέξεις υἱὸν καὶ καλέσεις τὸ ὄνομα αὐτοῦ Συμεών. Κρεῶν ἢ οἴνου ἢ ἑτέρων ἐπινοιῶν γινομένων πεμμάτων οὐχ ἅψεται πώποτε τὸ παιδίον, μήτε δὲ τὸν ἀριστερόν σου μαζὸν θηλάσει. Διετὴς δὲ γενόμενος λήψεται τὸ ἅγιον βάπτισμα ἐν τῷδε τῷ οἴκῳ. Ἔσται γὰρ λειτουργὸς Κυρίου πάσας τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς αὐτοῦ ».

3. — (A) Τεχθεὶς δὲ ὁ ἅγιος Συμεὼν ἀνοδύνως καὶ διετὴς γενόμενος βαπτίζεται εἰς τὸ τῆς ἁγίας καὶ ζωαρχικῆς Τριάδος ὄνομα ἐν τῷ τοῦ Προδρόμου ναῷ.

(B) Καὶ εὐθέως ἤρξατο λέγειν τρανῇ τῇ φωνῇ οὕτως· « Ἔχω πατέρα καὶ οὐκ ἔχω fol. 310^v πατέρα. Ἔχω μητέρα καὶ οὐκ ἔχω μητέρα », δηλῶν τὴν πρὸς τὰ γήϊνα αὐτοῦ ἀποταγὴν καὶ τὴν πρὸς τὰ οὐράνια ἀναγωγήν. Καὶ ἦν τρεφόμενος ἄρτῳ καὶ μέλιτι, ἀπεχόμενος λουτροῦ καὶ παντοίου ἄλλου ἐδέσματος.

C. La boule ne diminuait pas à mesure qu'elle encensait[112] et, peu de temps après[113], le Précurseur du Seigneur lui dit : « Va, femme, et dans ta demeure unis-toi à ton mari avec la bénédiction du Seigneur. Tu enfanteras un fils et tu lui donneras le nom de Syméon. L'enfant ne prendra jamais de viande, de vin, ou d'autres préparations qu'on a inventées, et il ne tétera pas ton sein gauche. À deux ans, il recevra le saint baptême dans ce sanctuaire. Car il sera ministre du Seigneur tous les jours de sa vie. »[114]

3. A. Saint Syméon est enfanté sans douleur[115] et, à deux ans, il reçoit le baptême au nom de la sainte Trinité source de vie[116], dans le sanctuaire du Précurseur.

B. Et aussitôt, d'une voix forte, il se mit à parler ainsi : « J'ai un père et je n'ai pas de père. J'ai une mère et je n'ai pas de mère »[117], montrant son renoncement aux choses terrestres et son élévation vers les choses célestes[118]. Et il se nourrissait de pain et de miel, s'abstenant de bain et de toute autre nourriture[119].

112. Résumé de la fin du chap. 2 de la VAnc (l. 17-30). L'abrégé supprime l'explication de la permanence de la quantité d'encens (le saint renouvelle le stock pendant qu'elle dort).

113. Concentration chronologique : dans la VAnc (chap. 3), la deuxième intervention de Jean Baptiste a lieu quelque temps après la première.

114. Reprise quasi textuelle de la VAnc 3, 5-13. L'abréviateur élimine toutefois l'explication de l'allaitement au sein droit, qui figure en revanche dans la notice du Synaxaire de Constantinople (p. 703, l. 28-30).

115. Cf. VAnc 3, 32-33. L'abrégé élimine un développement sur la conception et la grossesse (3, 16-32), puis la consécration de l'enfant (fin du chap. 3) et son allaitement (refus du sein gauche, chap. 4).

116. La formule « au nom de… » est un des très rares ajouts de l'abrégé, qui reprend sans doute ici la formule liturgique en vigueur à son époque. L'abrégé de Pétrinos (6C) mentionne une formule très voisine.

117. Phrase introductive et déclaration presque identiques dans la VAnc (5, 5-7), mais dans la VAnc, les paroles sont répétées durant 7 jours.

118. Texte très proche de VAnc 5, 7-9.

119. « S'abstenant… » résume le chap. 6 de la VAnc, mais l'abréviateur ne mentionne pas que l'enfant refuse le lait de sa mère quand celle-ci a consommé de la viande.

4. — Πενταετοῦς δὲ αὐτοῦ γενομένου, σεισμοῦ μεγάλου γεγονότος, ἔπεσεν Ἀντιόχεια ἡ πόλις ἕως ἐδάφους, ἐν ᾗ συνελήφθη καὶ ὁ τούτου πατὴρ καὶ τελευτᾷ. Αὐτὸς δὲ διεσώθη JB p. 105 ἐν τῷ ναῷ τοῦ ἁγίου πρωτομάρτυρος Στεφάνου.

5. — Τῆς δὲ τιμίας αὐτοῦ μητρὸς ἐννοούσης καὶ περὶ πολλοῦ ποιουμένης τὸ τί ἄρα ἔσται τὸ παιδίον, ὁρᾷ ἑαυτὴν κατ᾽ ὄναρ ὥσπερ εἰς ὕψος αἰρομένην καὶ κρατοῦσαν τὸ παιδίον καὶ ἀναφέρουσαν δῶρον τῷ Κυρίῳ καὶ λέγουσαν πρὸς τὸ παιδίον, ὡς ἐπὶ τοῦ προφήτου Συμεών· « Ἐπεθύμουν ἰδεῖν σου τὴν θείαν ἀνάβασιν, ὦ τέκνον, ὅπως ὁ Κύριος ἀπολύσῃ τὴν δούλην σου ».

6. — (A) Ὁρᾷ δὲ καὶ τὸ παιδίον θείαν ὀπτασίαν ἐπὶ τῆς ἀρχαίας τειχοποιΐας τῆς λεγομένης Χερουβίμ, τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν καὶ τὸν λαὸν τῶν δικαίων σὺν αὐτῷ. Καὶ ἦν κριτήριον καὶ ἡ βίβλος τῆς ζωῆς ἀνεῳγμένη ἐν χειρὶ Κυρίου, ἐξ ἀνατολῶν δὲ ὁ παράδεισος πυκάζων ἕως τῶν νεφελῶν τοῦ οὐρανοῦ, καὶ ἐκ δυσμῶν λίμνη πυρὸς ἀναβράζουσα. (B) Τὸ δὲ ἑπόμενον Πνεῦμα ἦλθε δακτυλοδεικτοῦν καὶ λαλοῦν τῷ παιδίῳ· « Ἄκουε, παιδίον, καὶ σύνες ῥήματα ζωῆς. Ἀνάδεξαι βίον θεάρεστον καὶ ψυχωφελῆ ὅπως

4. Quand il eut cinq ans, il y eut un grand tremblement de terre et la ville d'Antioche s'effondra jusqu'aux fondations; son père fut pris sous les décombres et mourut[120]. Mais lui fut sauvé dans le sanctuaire du saint protomartyr Étienne[121].

5. Comme son honorable mère réfléchissait et se préoccupait beaucoup de ce que serait l'enfant, elle se voit en songe comme élevée en hauteur[122], tenant l'enfant, l'offrant en don au Seigneur et disant à l'enfant, comme au temps du prophète Syméon : « Je désirais voir ta divine ascension, ô enfant, afin que le Seigneur laisse aller ta servante[123]. »

6. A. L'enfant aussi a une vision divine, il voit notre Seigneur Jésus-Christ sur le vieux rempart appelé Chérubim, et, avec lui, le peuple des justes. Et il y avait un tribunal et le livre de vie était ouvert dans la main du Seigneur; au levant, il y avait l'Éden dont les frondaisons s'élevaient jusqu'aux nuages du ciel, et au couchant, une mer de feu bouillonnante.

B. Et l'Esprit qui suivait vint montrer du doigt et parler à l'enfant : « Écoute, enfant, et comprends les paroles de vie. Engage-toi dans une existence agréable à Dieu et utile

120. Cf. VAnc 7, 1-3.

121. Contrairement à l'abrégé de Pétrinos (6 EF), notre texte élimine les circonstances dans lesquelles Syméon est sauvé : l'enfant, qui errait dans les décombres, est recueilli par une vieille femme qui l'emmène dans la montagne où sa mère, après l'avoir cherché durant une semaine, le retrouve grâce à une apparition de Jean Baptiste (VAnc 7).

122. Dans la VAnc (8, 2-4), Marthe se voit ailée; ce détail, retenu par l'abrégé de Pétrinos (6H), est supprimé ici. Le reste, à partir de « comme… », reprend textuellement la VAnc où la déclaration de Marthe se poursuit « (me laisse aller) en paix, (moi sa servante), parce que j'ai trouvé grâce parmi les femmes d'offrir au Très-Haut les douleurs de mes entrailles ». L'abrégé, comme celui de Pétrinos (6H), n'a conservé que la partie de la déclaration qui rappelle le plus le début du cantique de Syméon (Lc 2,29).

123. « Ta servante » : texte très curieux, qu'on retrouve dans l'abrégé de Pétrinos (6H); la VAnc (8, 7-8) a « moi, sa servante », plus conforme à ce qu'on attend. Marthe se présente ici non comme la servante du Seigneur (cf. Marie dans le Magnificat), mais comme la servante de son fils à qui elle s'adresse comme s'il était déjà saint.

τῶν τοσούτων δεινῶν τοῦ σκότους ἀπαλλαγῆς καὶ τῆς ἐπαγγελίας τῶν αἰωνίων τοῦ Θεοῦ ἀγαθῶν ἐπιτύχης ».

fol. 311r 7. — Ταῦτα οὖν ἰδὼν καὶ ἀκούσας τὸ παιδίον Συμεών, σφόδρα συνετισθέν, ἀνῆλθεν ἐν τῷ ὄρει τῷ ἐπὶ Σελεύκειαν, ὑπὸ ἀνδρὸς λευχειμονοῦντος ὁδηγούμενον καὶ δορυφορούμενον. Καὶ ἦν ἐν τῇ ἐρήμῳ μετὰ τῶν θηρίων μονώτατον δοξάζων ἀπαύστως τὸν Κύριον.

8. — Μετὰ δὲ τοῦτο καταλαμβάνει μοναστήριον ἐνάρετον πάνυ, ἐν ᾧ εὗρεν καὶ Ἰωάννην τὸν ὅσιον ἡσυχάζοντα καὶ ἑτέρους ἀδελφοὺς ἐναρέτους. Κἀκεῖ διετέλει τὸ παιδίον ἀγωνιζόμενον, ἄρτῳ καὶ ὕδατι καὶ ὀσπρίοις τρεφόμενον.

9. — Ἀνέρχεται οὖν ἐν κίονι, καὶ φανεὶς αὐτῷ ὁ Κύριος, λέγει τὸ παιδίον πρὸς αὐτόν· « Κύριε, πῶς ἐσταυρώθης ». Καὶ ἁπλώσας τὰς χεῖρας ἔφη· « Οὕτως ἐσταυρώθην ὑπὸ Ἰουδαίων ». Δείκνυνται οὖν τῷ μακαρίῳ Συμεῶνι πᾶσαι αἱ παγίδες τοῦ Διαβόλου ὥσπερ ζῷα καὶ τῶν παθῶν πᾶσαι αἱ ἐνέργειαι. Ἐξ ὧν ῥυσθῆναι ἑαυτὸν καὶ τὸν κόσμον ἱκέτευεν ὁ ὅσιος.

à l'âme afin d'échapper aux dangers si graves des ténèbres et d'obtenir la promesse des biens éternels de Dieu. »[124]

7. Après avoir vu et entendu cela, l'enfant Syméon, tout à fait instruit, monta sur la montagne proche de Séleucie, guidé et protégé par un homme vêtu de blanc. Et il était dans le désert avec les bêtes sauvages, tout seul, glorifiant sans cesse le Seigneur[125].

8. Et après cela il se rend dans un monastère tout à fait vertueux; il y trouva le vénérable Jean qui vivait en solitaire et d'autres frères vénérables. Et là l'enfant passait sa vie dans le combat spirituel, se nourrissant de pain, d'eau et de légumes trempés[126].

9. Il monte alors sur une colonne[127], et, le Seigneur lui étant apparu, l'enfant lui dit : « Seigneur, comment as-tu été crucifié? » Et, étendant les bras, il dit : « J'ai été crucifié ainsi par les Juifs »[128]. Sont alors montrés au bienheureux Syméon tous les pièges du Diable comme des animaux et toutes les forces des passions. Et le vénérable suppliait d'en être préservé ainsi que tout le monde[129].

124. Pour la comparaison précise entre ce chapitre et le chap. 9 de la VAnc, voir le tableau comparatif.

125. Cf. VAnc chap. 7 avec des reprises textuelles. — La mention μετὰ τῶν θηρίων affaiblit l'original μετὰ θηρίων ὡς πρόβατον, allusion scripturaire (Mt 10,14; Lc 10,3) reprise dans l'abrégé de Pétrinos (7C). — « Glorifiant sans cesse le Seigneur » est un ajout de l'abréviateur.

126. Ce chapitre est un résumé très succinct des chap. 11-14 de la VAnc. Il ne reprend pas la tentative de meurtre, racontée au chap. 14, perpétrée par un berger du monastère contre le jeune Syméon; celui-ci lui pardonne et le guérit du dessèchement de la main droite qui avait empêché son geste criminel. L'épisode est repris, brièvement, par l'abrégé de Patmos (2BC) et par celui de Pétrinos (8D).

127. Résumé du chap. 15 de la VAnc.

128. La question et la réponse reprennent à peu près textuellement celles de la VAnc (16, 3-5) où la réponse se poursuit par : « parce que je le jugeais bon; quant à toi, sois fort et viril ». La VAnc précise aussi l'interprétation du dialogue : « plus tard il reconnut que c'était à cause de la station sur la colonne et de la patience qu'elle exigeait qu'il avait cru utile de lui montrer l'image de la croix et de lui tenir ce langage. »

129. Résumé très succinct d'un épisode très pittoresque de lutte contre les démons (chap. 18). L'abréviateur élimine totalement le récit détaillé des pratiques ascétiques de l'enfant à qui le moine Jean recommande la modération (chap. 17). L'abrégé de Pétrinos en garde quelques aspects (9C).

10. — Καὶ ὡς ταῦτα ηὔχετο ὁ μακάριος εἶδέ τινα τῶν πατριαρχῶν χρίσαντα αὐτὸν ἁγίῳ μύρῳ καὶ λέξαντα· « Ἐν τούτῳ, τέκνον Συμεών, σύγκοψον τὰς μυριάδας καὶ χιλιάδας τῶν ἐναντίων δυνάμεων καὶ θάρσει ἐν Κυρίῳ ».

11. — Οὕτως τοίνυν ὁ ὅσιος Συμεὼν ἔκτοτε παρὰ τῆς θείας χάριτος ἐσοφίσθη καὶ ἦν JB p. 106 νουθετῶν προσφόρως πάντα ἄνθρωπον καὶ τοὺς τὸν μονήρη βίον ἀναδεδεγμένους, ὥστε πάντας ἐκπλήττεσθαι καὶ δοξάζειν τὸ Πνεῦμα τοῦ Θεοῦ τὸ ἅγιον, τὸ λαλοῦν δι' αὐτοῦ.

12. — (A) Τὰς δὲ πολλὰς καὶ ἀπείρους θαυματουργίας, ἃς ἐποίησεν ὁ Θεὸς διὰ τοῦ δούλου αὐτοῦ Συμεῶνος, τάς τε γράμμασι ἀναγραφείσας καὶ τὰς ἀκοῇ παραληφθείσας, fol. 311v ἐπιλείψει με διηγούμενον ὁ χρόνος, πολλῶν ὄντων ὑπὲρ λόγον καὶ ἔννοιαν. (B) Εὐαγγελικῶς γὰρ εἰπεῖν, ἦν ἰώμενος ὁ ὅσιος πᾶσαν νόσον καὶ πᾶσαν μαλακίαν, ὥστε, τοὺς παραγινομένους πρὸς αὐτὸν τοὺς μὲν δι' εὐχῆς τοὺς δὲ δι' ἀφῆς τῆς ἁγίας χειρὸς αὐτοῦ σφραγίζων, τυφλοῖς τὸ βλέπειν δι' ἐντεύξεως ἀπεδίδου, χωλοὺς περιπατεῖν ἐποίει, παραλύτους συσφίγγων, λεπροὺς καθαίρων, δαίμονας ἀπελαύνων, νεκροὺς ἐγείρων, πάντα τε προγινώσκων καὶ προλέγων διὰ θείας ἀποκαλύψεως, θεομηνίας δὲ κατ' ὀργὴν Θεοῦ ἐκπεμπομένας διὰ δεήσεως ἀποστρέφων, θηρίοις ἐπιτιμῶν, δαίμονας φιμῶν, νόσους θεραπεύων, πάθη ποικίλα ἰώμενος.

10. Et alors qu'il priait ainsi, le bienheureux vit l'un des patriarches l'oindre de sainte huile parfumée[130] et dire : « Par celle-ci, enfant Syméon, brise les myriades et les milliers de puissances hostiles et aie confiance dans le Seigneur. »[131]

11. Ainsi donc le vénérable Syméon fut dès lors comblé de sagesse par la grâce divine et il avertissait utilement tout homme, en particulier ceux qui étaient engagés dans une existence solitaire, si bien que tous étaient frappés de stupeur et glorifiaient le Saint-Esprit de Dieu qui parlait par lui.

12. A. Les multiples et innombrables miracles que Dieu accomplit par son serviteur Syméon, ceux consignés dans des écrits et ceux reçus par ouï-dire[132], le temps me manquera pour les raconter et plusieurs dépassent la raison et l'entendement.

B. Car, pour parler comme l'évangile, le vénérable guérissait toute maladie et toute infirmité, si bien que, marquant du signe de croix ceux qui venaient à lui, les uns par la prière, les autres par le toucher de sa sainte main, il rendait la vue aux aveugles par des prières, il faisait marcher les boiteux ; il rendait solides les paralysés, purifiait les lépreux, chassait les démons, ressuscitait les morts, prévoyait et prédisait tout grâce à la révélation divine, écartait par sa supplication les calamités envoyées par la colère de Dieu, invectivait les bêtes sauvages, réduisait les démons au silence, soignait les maladies, guérissait des maux variés.

130. Myron, huile parfumée consacrée par l'évêque.

131. Cf. VAnc chap. 19 où les paroles qui accompagnent l'onction sont plus longues mais contiennent celles retenues ici.

132. L'abréviateur fait ici référence aux collections de miracles du saint, dans lesquelles il faut sûrement inclure la *Vie* ancienne qu'il abrège.

(C) Ὥστε καὶ τοὺς ἐν πίστει ἐν παντὶ τόπῳ ἐπικαλουμένους τὸν Κύριον καὶ μνημονεύοντας τοῦ ὁσίου Συμεών, καὶ ἅπτοντας κανδήλας, ἐμφανίζειν αὐτοῖς καὶ ἰᾶσθαι τὰ νοσήματα αὐτῶν ἐν ὀνόματι Κυρίου, ἐν παντοίοις πάθεσιν· οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐν αἰχμαλωσίᾳ ἐπικαλουμένους αὐτόν, τῶν δεσμῶν ἀπολυομένους, μέσον τῶν πόλεων διέρχεσθαι ἀβλαβεῖς.

13. — (A) Ἔτι δὲ νήπιος ὢν ὁ μακάριος ηὔξατο τῷ Θεῷ μὴ δεηθῆναι σωματικῆς τροφῆς, καὶ ἐφάνη αὐτῷ λευχειμονῶν θεῖος ἄγγελος, σκεῦος ἅγιον ἐπιφερόμενος πρὸς αὐτὸν διὰ τοῦ ἀέρος, ὅστις καὶ μετεδίδου αὐτῷ ἐν κοχλιαρίῳ ἐκ τρίτου. (B) Τὸ δὲ εἶδος τοῦ μεταδιδομένου ἦν ὡς εἶδος ὀρύζης· καὶ τοῦτο κατὰ κυριακὴν μετὰ τὴν ἀπόλυσιν τῆς (fol. 312[r]) ἐκκλησίας ἑωρᾶτο, καὶ μετελάμβανεν καὶ ἐξ αὐτοῦ διήρκεσεν ἄχρι τῆς τελειώσεως αὐτοῦ.

14. — (A) Κλονουμένης οὖν ποτε τῆς γῆς ὑπὸ σεισμῶν καὶ πάντων μετὰ λιτῆς ἀπελθόντων πρὸς αὐτόν, ποιήσας εὐχὴν ὁ ὅσιος ηὔξατο καὶ τελέσας τροπάριον παρέδωκεν αὐτοῖς ψάλλειν οὕτως· (B) « Νινευῖται τοῖς παραπτώμασι τὴν διὰ σεισμοῦ κατάχωσιν ἤκουον· ἐν δὲ τῷ μεσιτεύοντι σημείῳ τοῦ κήτους, διὰ τοῦ Ἰωνᾶ, ἡ ἀνάστασις ἐν μετανοίᾳ, (JB p. 107) μετὰ παρακλήσεως· <ὡς> ἐν ἐκείνῳ, Χριστὲ ὁ Θεός, βοὴν λαοῦ σου μετὰ νηστειῶν

C. Si bien qu'à ceux qui, dans la foi, invoquaient le Seigneur en tout lieu, mentionnaient le vénérable Syméon et allumaient des cierges, il se montrait et guérissait leurs maladies au nom du Seigneur, dans toutes sortes de maux; en outre les captifs qui l'invoquaient, libérés de leurs liens, circulaient au milieu des villes sans être inquiétés[133].

13. A. Alors qu'il était encore en bas âge, le bienheureux pria Dieu de ne pas avoir besoin de nourriture corporelle, et lui apparut un ange de Dieu vêtu de blanc, lui apportant à travers l'air un vase sacré, qui lui donnait aussi la communion dans une cuillère à trois reprises[134].

B. L'aspect de ce qui était donné pour communier était comme l'aspect du riz; et on voyait cela le dimanche après le renvoi de l'assemblée; il recevait la communion et il subsista grâce à cela jusqu'à sa mort.

14. A. Un jour, comme la terre était secouée par des tremblements de terre[135] et que beaucoup venaient le supplier, le vénérable, ayant composé une prière, pria et, ayant achevé un tropaire, leur donna à chanter ainsi :

B. « Les Ninivites apprenaient leur ensevelissement par le tremblement de terre qui punissait leurs fautes; dans le miracle salutaire de la baleine, grâce à Jonas, la résurrection est dans le repentir qui accompagne l'appel au secours; comme, en ce temps-là, Christ Dieu, tu as accueilli avec compassion le cri de ton peuple, accompagné de jeûnes, de même épargne-nous et aie pitié de nous par ta résurrection le troisième jour, parce que

133. On notera que l'abréviateur distingue clairement les miracles opérés par Syméon lui-même (B), de ceux opérés par son intercession (C). La libération des captifs est attestée dans la VAnc aux chap. 61-63 où, lors de la prise d'Antioche par Chosroès en 540, des prisonniers qui invoquent le nom de Syméon sont miraculeusement délivrés.

134. Dans la VAnc l'épisode est raconté par le saint lui-même peu avant de mourir (chap. 256, 9-31).

135. La ville a connu plusieurs tremblements de terre au VI[e] siècle, l'épisode relatif au tremblement de terre de 557 est rapporté aux chap. 104-107 de la VAnc : Syméon est averti du tremblement de terre par plusieurs visions (éliminées par l'abréviateur), il ordonne aux moines de prier et, pour apaiser la colère de Dieu, leur fait chanter deux tropaires qu'il a composés.

οἰκτείρας ἀπεδέξω, καὶ ἡμᾶς τῇ τριημέρῳ σου ἀναστάσει φεῖσαι καὶ ἐλέησον, ὅτι σὺ εἶ ὁ Θεὸς τῶν μετανοούντων, καὶ ἐν ἡμῖν δεῖξον τὴν ἀγαθότητά σου, τρισάγιε, δόξα σοι ».

15. — (A) Πάλιν οὖν ὁρᾷ ὁ ὅσιος τοὺς ἁγίους ἀγγέλους καὶ τὸν Κύριον σὺν αὐτοῖς καὶ ἵππον λευκόν, θέλοντας αὐτὸν βασιλεῦσαι πνευματικῶς καὶ θεῖναι διάδημα ἐπὶ τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ. (B) Καὶ εἶπεν ὁ ὅσιος Συμεών· « Κύριε, εἰ κελεύεις με μετὰ ὁσίων βασιλεῦσαι, μὴ δεηθῶ ἀνθρωπίνης τροφῆς ». Καὶ ἐχαρίσθη αὐτῷ καὶ τοῦτο ἐκ Θεοῦ καὶ ἐνέδυσαν αὐτὸν καὶ περιέζωσαν πνευματικὴν στολήν. Καὶ ἰδὼν ὁ Διάβολος ταῦτα καὶ οἱ δαίμονες ἐθαμβήθησαν.

16. — (A) Τοῦ δὲ σεισμοῦ ἐπιμένοντος καὶ κλονοῦντος τὰ πάντα, ἡ ὁσία Μάρθα, ἡ μήτηρ αὐτοῦ, προσῆλθεν αὐτῷ παρακαλοῦσα ὅπως δυσωπήσῃ τὸν Θεὸν ὑπὲρ τοῦ παυθῆναι τὸν σεισμόν. Τοῦ δὲ κλείσαντος τὴν θύραν καὶ προσευχομένου ἐπὶ πολύ, ἦλθεν

tu es le Dieu de ceux qui se repentent, et montre ta bonté à notre propos ; trois fois saint, gloire à toi. »[136]

15. A. De nouveau donc le vénérable voit les saints anges, et le Seigneur avec eux ainsi qu'un cheval blanc ; ils voulaient qu'il règne spirituellement et poser un diadème sur sa tête[137].

B. Et le vénérable Syméon dit : « Seigneur, si tu m'ordonnes de régner avec les vénérables, fais que je n'aie pas besoin de nourriture humaine. »[138] Et cette grâce aussi lui fut accordée par Dieu[139] et ils le vêtirent et ils lui mirent un habit spirituel[140]. Et en voyant cela, le Diable et les démons furent frappés de stupeur[141].

16. A. Comme le tremblement de terre persistait et secouait tout[142], la vénérable Marthe, sa mère, vint à lui, l'exhortant à supplier Dieu pour que le tremblement de terre

136. Pour ce premier tropaire, cf. VAnc 105, 6-14, où il est chanté pendant soixante jours ; le texte est quasi identique dans les deux œuvres, mais μετὰ νηστειῶν (« accompagné de jeûnes ») remplace μετὰ νηπίων καὶ κτηνῶν (« avec les enfants et les troupeaux »). Ce tropaire figure dans les Ménées, sous le nom de Syméon, à la date du 26 octobre où les Grecs commémorent le grand tremblement de terre de 740 (Delehaye, *Les saints stylites* [cité n. 72], p. lxxiii). Pour l'expression concernée, le texte des Ménées est identique à celui de la VAnc.

137. Cet épisode n'a pas de lien apparent avec le récit du tremblement de terre dans lequel il est inséré. Dans la VAnc, il apparaît au chap. 47, inséré dans une série de miracles. 15A ≈ VAnc 47, 4-7.

138. Prière identique dans VAnc 47, 12-14.

139. Cette proposition résume VAnc 47, 14-18 où Dieu répond (style direct) et prolonge sa réponse en donnant à Syméon le pouvoir de combattre les démons.

140. Version simplifiée de VAnc 47, 18-22 : « Et les anges revêtirent (ἐνέδυσαν) Syméon, par-dessus ses habits ascétiques, de la gloire et de la magnificence de la sainteté, posant sur son front un diadème fait de la pierre précieuse de l'esprit de vie, qui portait une croix et au-dessus duquel une étoile brillait comme un éclair. » Dans notre texte, « vêtement spirituel » (πνευματικὴν στολήν) traduit sans doute « la gloire et de la magnificence de la sainteté ».

141. Conclusion identique dans VAnc 47, 26-27.

142. Ce chapitre et le suivant reprennent le chap. 107 de la VAnc. Mais l'abréviateur supprime deux épisodes associés : la première visite de Marthe dès la veille du tremblement de terre, qui lui est révélé par son fils (VAnc 105, 16-25) ; la composition du second tropaire (chap. 106).

τὸ Πνεῦμα τοῦ Θεοῦ χαίρων πρὸς αὐτόν· (B) καὶ ψάλλων τροπάριν εὐμελῶς, ἔλεγεν οὕτως· fol. 312v « Ὡς ἐπὶ Μωϋσέως πρεσβευόμενος ἱλάσθης ὁ Θεὸς τοῦ μὴ συντρίψαι τὸν Ἰσραήλ, καὶ νῦν, Κύριε, παῦσον λιτανευόμενος τὴν ὀργὴν ἀπὸ τοῦ λαοῦ σου, συγχώρησιν ποιούμενος τῶν ποικίλων αὐτῶν ἁμαρτιῶν, ὡς μόνος ἀναμάρτητος, Χριστὲ ὁ Θεός, κατὰ τὸ μέγα σου ἔλεος. Δόξα σοι ».

17. — Καὶ ἔφη τὸ Παράκλητον Πνεῦμα τῷ ὁσίῳ· « Οὕτως δίδαξον λιτανεύειν τὸν λαόν, καὶ παύσονται οἱ σεισμοί ». Καὶ τούτου γενομένου κατ᾽ ἐπιτροπὴν τοῦ ὁσίου, ἐγένετο παρευθὺ ἀνοχὴ τοῦ σεισμοῦ, καὶ πάντες ἐδόξαζον τὸν Θεὸν καὶ τὸν ὅσιον ἐμεγάλυνον.

18. — Γυνὴ δέ τις ἀκάθαρτον καὶ πονηρὸν πνεῦμα ἔχουσα καὶ ἰαθεῖσα ὑπὸ τοῦ ὁσίου, ἀπελθοῦσα ἐν τῷ οἴκῳ αὐτῆς, ἀνέστησεν εἰκόνα τοῦ ἁγίου Συμεών, ἥτις θαυματουργοῦσα δαίμονας ἀπήλαυνεν καὶ πᾶσαν ἄλλην νόσον ἰᾶτο.

cesse[143]. Alors qu'il avait fermé sa porte et qu'il priait longuement, l'Esprit de Dieu vint vers lui joyeux

B. en chantant harmonieusement un tropaire ; il disait : « De même qu'au temps de Moïse, tu as été apaisé, ô Dieu, par la prière pour qu'Israël ne soit pas écrasé, maintenant aussi, Seigneur, cesse après nos supplications d'être irrité contre ton peuple, et fais-nous remise de nos divers péchés, toi qui seul es sans péché, Christ Dieu, selon ta grande miséricorde. Gloire à toi. »[144]

17. Et l'Esprit Paraclet dit au vénérable : « Apprends au peuple à supplier ainsi et les tremblements de terre cesseront. »[145] Et il en fut ainsi conformément à la décision du vénérable ; le tremblement de terre s'arrêta aussitôt et tous louaient Dieu et exaltaient le vénérable[146].

18. Une femme qui possédait un esprit impur et malin et qui avait été guérie par le vénérable retourna dans sa maison, éleva une image du saint Syméon, qui, accomplissant des miracles, chassait les démons et guérissait toute autre maladie[147].

143. Dans la VAnc la requête de Marthe est au style direct (107, 1-6).

144. Formule introductive et texte du tropaire quasi identiques dans la VAnc (107, 7-13), mais avec une modification du contexte : dans la VAnc, ce tropaire, qui est le troisième, est composé à l'occasion d'un nouveau tremblement de terre, qui survient deux semaines après le premier et frappe Constantinople et sa région. L'auteur de l'abrégé ne mentionne que le tremblement de terre d'Antioche auquel il rattache ce tropaire.

145. Cf. VAnc 107, 14-15.

146. Même exécution immédiate et même résultat (fin du tremblement de terre) dans la VAnc (107, 15-18) ; mais la fin de la phrase (καὶ πάντες) modifie la conclusion de l'épisode dans la VAnc (l. 18-22). D'après notre texte, le miracle suscite louange de Dieu et éloge du saint. Dans la VAnc, on trouve à cet endroit une exhortation au lecteur : qu'il ne doute pas de l'intervention de l'Esprit auprès de Syméon et en glorifie Dieu.

147. Ce bref épisode résume le chap. 118 de la VAnc (voir VdV, t. 2, n. 1 p. 119). Théotekna, originaire de Rosopolis en Cilicie, est stérile, possédée depuis son enfance et renvoyée par son mari au bout de vingt ans de mariage. Elle se rend auprès du saint qui la guérit et la renvoie chez son mari dont elle conçoit un enfant. Celui-ci est présenté au saint à l'âge d'un an et c'est au retour de cette « présentation » que la femme élève dans sa maison une image du saint qui s'avère miraculeuse « parce que l'Esprit saint qui habitait Syméon la couvrait de son ombre » : elle purifie les démoniaques et guérit les malades. L'abréviateur supprime les précisions sur la maladie, la guérison et les circonstances.

19. — Τούτου τῶν ἁγίων τριχῶν τῆς κεφαλῆς μέρος ἄνθρωπός τις λαβὼν καὶ ἐγκλείσας ἐν σταυρῷ, καὶ ἐν ἐκκλησίᾳ ἀποθήσας, ἦν ἰώμενος πάντα τὰ πάθη τῶν ἀνθρώπων.

20. — (A) Τριακοστὸν τοίνυν ἔτος ἄγων ὁ ὅσιος Συμεὼν λαμβάνει πληροφορίαν παρὰ Θεοῦ τοῦ χειροτονηθῆναι πρεσβύτερος. Καὶ τοῦτο παρὰ Κυρίου ἀποκαλυφθείς, ὁ Σελευκείας ἐπίσκοπος ἐλθὼν κεχειροτόνηκεν αὐτὸν ἐν ὀνόματι Κυρίου. Καὶ τῶν ἀδελφῶν παρακαλούντων ποιῆσαι τὴν θείαν προσκομιδήν, εὐξάμενος συνέταξε θείαν λειτουργίαν ἀφ᾽ ἑαυτοῦ. (B) Ἀμφιβάλλων δὲ εἰ ἀρεστόν ἐστι τῷ Θεῷ δι᾽ αὐτῆς ἱερουργῆσαι, ὁρᾷ ἐν JB p. 108
ἐκστάσει στρατιὰς οὐρανίους ἐν σχήματι εὐνούχων φωτοειδῶν τῇ χειρὶ εὐφημούντων fol. 313r
αὐτὸν καὶ λεγόντων· « Εἴ τις οὐ κοινωνεῖ τῇ ὁμολογίᾳ ταύτῃ, ἀνάθεμα ἔστω ».

21. — (A) Ἔκτοτε οὖν ἐκ Θεοῦ πληροφορηθεὶς ὁ ὅσιος καὶ μέγας Συμεὼν καὶ καθαρῶς καὶ ἀμέμπτως ἱερουργῶν Κυρίῳ τῷ Θεῷ, καὶ πᾶσιν ἁγιάζων, καὶ νουθετῶν τὰ πρὸς

19. Un homme, qui avait reçu une partie des saints cheveux de la tête de celui-ci, les avait enfermés dans une croix et les avait déposés dans une église, guérissait tous les maux des hommes[148].

20. A. Arrivé à trente ans, le vénérable Syméon reçoit de Dieu la pleine assurance de l'ordination sacerdotale[149]. Et ayant eu la révélation de cela de la part du Seigneur, l'évêque de Séleucie vint et l'ordonna au nom du Seigneur[150]. Et comme les frères l'exhortaient à accomplir la divine oblation eucharistique, après avoir prié, il célébra le service divin lui-même.

B. Ne sachant pas s'il plaisait à Dieu qu'il célèbre le sacrifice avec cette liturgie, il voit dans une extase des armées célestes sous l'apparence d'eunuques couverts de lumière qui l'acclament de la main et disent : « Si quelqu'un ne s'associe pas à cette confession de foi, qu'il soit anathème. »[151]

21. A. Dès lors, le vénérable et grand Syméon, qui avait reçu pleine assurance de la part de Dieu, célébrait le sacrifice pour le Seigneur Dieu avec pureté et sans tache,

148. Cf. VAnc 130, 1-12. Un prêtre géorgien reçoit du saint l'eulogie. De retour dans sa patrie, il est, à l'instigation du démon, accusé de magie par les autres prêtres et destitué par l'évêque qui est châtié de cette décision par une maladie. Il comprend, vient trouver le saint qui le guérit avec l'eulogie et recouvre son statut. Au chap. 131, l'oratoire manque d'être pillé lors d'une incursion des Perses, mais les deux hommes chargés d'y mettre le feu sont retrouvés morts devant le reliquaire. Tous les éléments anecdotiques et les événements associés à l'eulogie sont ici éliminés.

149. Cf. VAnc 132-135. La VAnc consacre un chapitre entier (132) au refus de Syméon, par humilité, de recevoir l'ordination sacerdotale, à moins que Dieu lui-même ne le lui commande ; et ce malgré les demandes insistantes de ceux qui voient en lui un garant de l'orthodoxie. L'abrégé passe directement à la deuxième étape, l'intervention de Dieu, évoquée en une phrase, mais objet d'un chapitre entier de la VAnc (chap. 133). L'âge de Syméon lors de son ordination est différent dans la VAnc, « dans la trente-troisième année de son âge » (133, 13-14). Celui indiqué ici (30 ans) n'est pas compatible avec la date du tremblement de terre (en 557, Syméon a déjà 36 ans). L'abrégé de Pétrinos (15A) indique 33 ans, comme la VAnc.

150. Cette sobre phrase résume le chap. 134 de la VAnc, très pittoresque, où l'évêque de Séleucie, poussé par l'Esprit, vient trouver Syméon sur sa colonne et parvient à le convaincre d'être ordonné sur-le-champ.

151. Le chapitre 20B paraphrase la première moitié du chap. 135 (l. 1-8) de la VAnc, mais ne reprend pas l'apparition du Christ qui suit immédiatement et complète la déclaration d'anathème (prononcée trois fois dans la VAnc) par une formule trinitaire (VAnc 135, 8-10).

σωτηρίαν ψυχῆς διὰ τῆς ἡδίστης αὐτοῦ καὶ μελισταγοῦς διδασκαλίας, — πολλὰ δὲ καὶ ἄπειρα τέρατα καὶ σημεῖα ποιήσας ὁ Κύριος δι᾽ αὐτοῦ καὶ πολλὰ πάθη καὶ νόσους ἰασάμενος, καὶ δαίμονας ἐκδιώξας καὶ καταισχύνας —, (B) καὶ ἐπὶ ὀγδοήκοντα καὶ πέντε ἔτη τῷ Κυρίῳ δουλεύσας εἰλικρινῶς καὶ θεαρέστως ἐν διαφόροις τόποις, προέγνω διὰ τοῦ ἁγίου Πνεύματος τοῦ ἀεὶ ὁδηγοῦντος αὐτὸν καὶ τὴν τιμίαν καὶ ὁσίαν αὐτοῦ μετάστασιν ἀπὸ γῆς πρὸς τὰ οὐράνια.

22. — Πρὸ γὰρ δέκα ἡμερῶν τῆς κοιμήσεως αὐτοῦ ἐγνώρισε πᾶσιν ὁ ὅσιος τὴν πρὸς Κύριον αὐτοῦ ἐκδημίαν.

23. — Τῆς οὖν ἡμέρας ἐνστάσης, τὰς ἑσπερινὰς πληρώσας εὐχάς, πᾶσί τε εὐξάμενος καὶ συνταξάμενος τοῖς ἀδελφοῖς, ὥρᾳ πρώτῃ τῆς νυκτὸς παρέδωκε τὸ πνεῦμα αὐτοῦ τῷ Κυρίῳ ἐν χαρᾷ καὶ δόξῃ πολλῇ, μηνὶ Μαΐῳ κγ´.

24. — Ἡ δὲ ἐξ ἀρχῆς αὐτοῦ στάσις ἐγένετο οὕτως· ἓξ ἔτη ἔστη πλησίον τοῦ ἀββᾶ Ἰωάννου τοῦ ἡσυχαστοῦ, καὶ εἰς τὸν στῦλον τὸν μέγαν πάλιν ἔστη ἔτη ιη´, καὶ ἐν τῷ ἁγίῳ καὶ Θαυμαστῷ Ὄρει ἐν τῷ βασιδίῳ ἀπὸ ξηρολίθων ἔτη ι´ καὶ ὕστερον εἰς τὸν μικρὸν

bénissait tous et avertissait de ce qui concernait le salut de l'âme par son enseignement très agréable qui distillait du miel[152] — le Seigneur avait accompli à travers lui de multiples et innombrables prodiges et signes, avait soigné beaucoup de maux et de maladies et avait chassé et humilié des démons[153] —

B. après avoir été pendant quatre-vingt-cinq ans serviteur du Seigneur, d'une manière sincère et agréable à Dieu dans différents lieux, il connut d'avance, grâce au Saint-Esprit qui le guidait constamment, son honorable et pieuse assomption de la terre vers les réalités célestes.

22. Car dix jours avant sa dormition, le vénérable apprit à tous son départ vers le Seigneur[154].

23. Alors, comme le jour finissait, après avoir achevé les prières du soir, avoir prié pour tous et avoir donné des instructions à ses frères, à la première heure de la nuit, il rendit son âme au Seigneur, dans la joie et dans la gloire, le 23 mai[155].

24. Voici sa vie depuis le début : il se tint six ans auprès de l'abbé Jean le Solitaire, et il se tint sur la grande colonne[156] à nouveau dix-huit ans[157], et au saint mont Admirable,

152. L'expression « enseignement… miel » se trouve dans une prière de Xanthippe, dans les *Actes de Xanthippe et Polyxène* 8, 26 (M. R. James, *Apocrypha anecdota* [Texts and studies 2, 3], Cambridge, Cambridge University press 1893 (repr. 1967)], p. 58-85).

153. Le chap. 21A est résumé de l'activité de Syméon à partir de son ordination, qui distingue son œuvre propre (activité liturgique et enseignement) et les signes que Dieu accomplit par lui (guérisons et exorcismes).

154. Cf. VAnc 256, 41-42.

155. Cf. VAnc 257, 1-4, à peu près textuellement. En revanche, la VAnc parle d'un vendredi 24 mai mais cette date ne correspond pas au calendrier de 592 ; l'abréviateur est le seul qui corrige l'erreur (voir VdV t. 1, p. 124*, n. 4), conservée dans les deux autres abrégés et dans le Synaxaire de Constantinople.

156. Très curieusement, l'abrégé inverse les données de la VAnc relatives aux stations sur la petite et la grande colonne. L'erreur est reprise dans le Synaxaire de Constantinople ; cf. VdV p. 53* et n. 1.

157. Le séjour sur la colonne de 40 pieds est de dix-huit ans au lieu de huit dans la VAnc (258, 4). Selon VdV t. 1, p. 52* s., il s'agit peut-être d'une lecture fautive (insertion d'un jambage entre les deux H de ἔτη η´)

στῦλον ἔτη με´, ἀρξάμενος κατὰ Θεὸν ἀγωνίζεσθαι ἀπὸ τοῦ ἕκτου χρόνου, ὡς εἶναι τὰ πάντα τῆς ζωῆς αὐτοῦ ἔτη πε´.

25. — Διό, πάτερ πανάγιε καὶ πανόσιε, θεοφόρε καὶ θαυματουργέ, Συμεὼν πανόλβιε fol. 313v καὶ πολυέραστε, ὡς παρρησίαν ἔχων πρὸς Χριστὸν τὸν Θεὸν ἡμῶν αὐτῷ πρεσβεύειν ὑπὲρ ἡμῶν ἀεὶ μὴ διαλείπῃς, ὅπως καὶ τὸν παρόντα βίον ἀκινδύνως διέλθωμεν καὶ ἐν τῷ μέλλοντι αἰῶνι τῶν αὐτοῦ ἐπιτύχωμεν αἰωνίων ἀγαθῶν, ἐν αὐτῷ τῷ Σωτῆρι καὶ Δεσπότῃ Χριστῷ τῷ Θεῷ ἡμῶν, ᾧ πρέπει πᾶσα δόξα, τιμὴ καὶ προσκύνησις ἅμα τῷ Πατρὶ καὶ τῷ ἁγίῳ Πνεύματι, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων. Ἀμήν.

sur le pilier de pierres sèches dix ans et ensuite sur la petite colonne quarante-cinq ans ; il avait commencé le combat spirituel pour Dieu à partir de sa sixième année ; le total de sa vie est de quatre-vingt-cinq ans[158].

25. C'est pourquoi, père très saint et très vénérable, théophore et thaumaturge, bienheureux Syméon bien-aimé, toi qui as liberté de parole auprès du Christ notre Dieu, ne cesse pas d'être ambassadeur pour nous à jamais, afin que nous traversions l'existence présente sans danger et que dans l'avenir nous obtenions Ses biens éternels, auprès du Sauveur lui-même et Maître, le Christ notre Dieu, à qui conviennent toute gloire, honneur et prosternation, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, maintenant et toujours et pour les siècles des siècles. Amen[159].

Université de Paris-Sorbonne – CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée

Université de Paris Ouest – Nanterre

158. La VAnc distingue 6 ans d'enfance plus quatre périodes de 6, 8, 10 et 45 ans, soit une vie de 75 ans, durée reprise dans l'abrégé de Pétrinos (qui ne donne pas les durées des stations). La durée totale est ici de 85 ans, comme dans l'abrégé de Patmos mais avec un autre calcul. Sur cette chronologie, cf. VdV p. 52*, 124*-130*. Le Synaxaire de Constantinople a la même durée et le même décompte que notre abrégé.

159. Prière différente de la VAnc (chap. 259) où elle n'est pas adressée au saint mais à Dieu. Dans l'abrégé de Pétrinos (17C), Syméon est invoqué comme intercesseur avec une formule « pour la gloire de notre sauveur à qui […] » très proche de l'abrégé de Paris.

L'ITALIE BYZANTINE AU XIe SIÈCLE

par Jean-Marie MARTIN

L'Italie tient une place très modeste dans le livre de Paul Lemerle consacré au XIe siècle : seule la cinquième de ses études[1], qui retrace les vicissitudes et la transformation profonde de la politique impériale et de l'Empire du règne de Basile II à celui d'Alexis Ier, peut être confrontée à ce qu'on a appris depuis sur l'Italie byzantine, qui a suscité plusieurs études d'ensemble et de détail au cours des dernières décennies.

Certes, l'Italie byzantine – ou, plus précisément, la Langobardie/Italie – nous a laissé pour le XIe siècle plus de sources écrites (notamment de documents de la pratique) que n'importe quelle autre région de l'Empire, Macédoine comprise; elles permettent de suivre localement certaines évolutions de la politique impériale, mais cette province périphérique ne peut que dans une certaine mesure, et pendant un temps limité, servir d'étalon à tout l'Empire. Quant à la Calabre, elle est très pauvre en documents d'époque byzantine; toutefois, comme en Pouille, les données d'époque normande permettent, dans une certaine mesure, de mesurer à tout le moins tout ce qui a pu la séparer de l'autre thème italien.

1. LANGOBARDIE/ITALIE ET CALABRE

Car la notion même d'Italie byzantine n'est pas évidente et mérite d'être commentée et expliquée. Les autorités impériales distinguaient en effet, au sein du bloc territorial d'un seul tenant que constituait l'Italie byzantine de la fin du IXe à la seconde moitié du XIe siècle, deux thèmes bien individualisés, qui n'ont été qu'occasionnellement réunis sous un même gouverneur, la Langobardie (devenue Italie) et la Calabre. Dans le *De administrando imperio*[2], Constantin VII explique pourquoi l'Empire est représenté en Italie par deux « patrices » (stratèges) : l'un a (théoriquement) autorité sur la Sicile, la Calabre, Naples et Amalfi, soit sur les régions de l'Italie méridionale qui n'avaient pas été conquises par les Lombards (en fait, son autorité directe se limite à la Calabre) ; l'autre, qui réside à Bénévent, gouverne Pavie et Capoue : il s'agit manifestement du stratège de

1. Byzance au tournant de son destin, 1025-1118, dans LEMERLE, *Cinq études*, p. 249-312.
2. *DAI* 27, p. 112-119. Voir J.-M. MARTIN, Les thèmes italiens : territoire, administration, population, dans *Histoire et culture dans l'Italie byzantine*, sous la dir. de A. Jacob, J.-M. Martin et G. Noyé (CEFR 363), Rome 2006, p. 517-558, ici p. 547-548.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 733-747.

Langobardie, dont l'autorité aurait dû s'étendre à toute l'Italie lombarde, mais qui en réalité résidait à Bari et dont l'autorité directe était limitée à la Pouille et à la Basilicate. Les deux stratèges sont donc, en théorie, les héritiers de la bipartition de l'Italie qui a suivi la conquête lombarde de 569. Mais il est vrai qu'une telle dichotomie reste pertinente pour distinguer la Pouille de la Calabre.

La Langobardie – rebaptisée Italie à la fin du xe siècle peut-être simplement parce que, deux siècles plus tôt, le royaume des Lombards avait reçu des Carolingiens le nom de royaume d'Italie – est, à l'exception de son extrémité méridionale[3], occupée par une population de langue latine, de rite latin et de droit lombard ; la Calabre, au contraire, a été largement hellénisée à partir de la Sicile ; on y pratique le rite byzantin et le droit privé byzantin du xe siècle. Ajoutons que ces deux régions, qui ne se ressemblent pas physiquement, sont encore très inégalement peuplées et mises en valeur : au milieu du xe siècle, seules ou presque la côte moyenne de Pouille, autour de Bari, et la Calabre méridionale, autour de Reggio, sont bien peuplées ; elles sont séparées par des zones quasi désertes : les régions utiles des deux thèmes ne se touchent pas et Bari est, en pratique, plus proche de Dyrrachium que de Reggio. En outre, comme l'a bien vu Jean-Claude Cheynet[4], le catépanat d'Italie (ancienne Langobardie), qui borde à l'ouest le canal d'Otrante, a pour le centre de l'Empire une valeur stratégique bien supérieure à celle de la lointaine Calabre ; celle-ci, peuplée de Grecs, a évidemment une place – mais très marginale – dans l'Empire.

Enfin, on a montré[5] que la structure sociale des deux thèmes était très différente, pour des raisons sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici. En Calabre, le *brébion* de la métropole de Reggio[6] montre l'importance de la très grande propriété ecclésiastique : l'énorme richesse foncière de cette cathédrale métropolitaine, toujours restée au sein de l'Empire, est exceptionnelle, mais la cathédrale récente d'Oppido commence à la même époque à se constituer un temporel non négligeable[7] ; à l'époque normande, la seigneurie, importée par les conquérants, est essentiellement foncière en Calabre : elle a pour bases la terre et les villains qui, en dépit de la différence institutionnelle introduite par les Normands, partagent bien des traits avec les parèques byzantins[8]. En Pouille, la ruine de nombreuses cathédrales[9], l'importance de l'église privée, le repli des grandes abbayes campaniennes sur les principautés lombardes favorisent la petite et moyenne propriété, qui domine presque sans partage[10], même si les autorités impériales (on y reviendra) ont cherché à créer une classe de notables ; dans cette région, la seigneurie normande, privée de bases foncières importantes, est essentiellement banale.

3. J.-M. Martin, Une origine calabraise pour la Grecìa salentine ?, *RSBN* NS 22-23 (XXXII-XXXIII), 1985-1986, p. 51-63.

4. J.-C. Cheynet, La place des catépans d'Italie dans la hiérarchie militaire et sociale de Byzance, *Νέα Ῥώμη* 4, 2007, p. 143-161, ici p. 150.

5. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 549-553.

6. *CAG* IV. Les abréviations des sources sont développées en fin d'article.

7. *CAG* III.

8. A. Peters-Custot, *Plateae* et *anthrôpoi* : peut-on trouver des origines byzantines à l'organisation normande de la paysannerie de la Calabre méridionale ?, dans *L'héritage byzantin en Italie (VIIIe-XIIe siècle). 4, Habitat et structure agraire*, études réunies par J.-M. Martin *et al.* (CEFR 531), Rome 2017, p. 293-318.

9. Toutefois, au début du xie siècle, la cathédrale d'Oria (lieu de repli de l'évêché de Brindisi) a des parèques *(vaxalli)* : *CDBrind.* I, doc. 2.

10. J.-M. Martin, *La Pouille du VIe au XIIe siècle* (CEFR 179), Rome 1993, p. 293-301.

2. Les réformes administratives

La principale réforme, bien attestée dans l'administration de l'Italie byzantine, est la création du catépanat d'Italie, en 969 ou 970[11]. On doit bien mesurer ce qu'elle signifie. Il faut en premier lieu remarquer qu'elle ne touche que le thème lombard : la Calabre continue, jusqu'à la fin de la domination byzantine, d'être administrée par un stratège[12] ; elle ne passe sous le commandement du catépan que de façon très ponctuelle[13] même si, dans les faits, la politique du stratège de Calabre dépend de celle du catépan[14] ; elle doit aussi accepter quelques réformes. La permanence du statut de la Calabre me semble être le signe du faible intérêt (stratégique en tout cas) que l'Empire portait à cette province excentrée. Enfin, il est probable que c'est de la Calabre qu'a été détaché l'éphémère petit thème de Lucanie, attesté en 1042[15], mais qui a manifestement disparu avant 1051 (il n'entre pas dans la titulature d'Argyros) ; on sait seulement qu'il couvrait la région du Merkourion, au nord-ouest de la Calabre ; André Guillou l'étend par hypothèse à l'ensemble de l'ancienne Lucanie[16], Vera von Falkenhausen à la zone calabraise de Cassano allo Jonio[17]. On peut en tout cas mettre la création de ce petit thème en rapport avec la montée en puissance, du côté lombard, de Guaimar V, prince de Salerne depuis 1027, de Capoue depuis 1039, puis aussi duc d'Amalfi et de Sorrente, qui prend en 1043 le titre de *dux Apulie et Calabrie*[18].

Comme il se doit, la première manifestation visible de la création du catépanat est l'arrivée d'officiers des τάγματα[19] : des scholes[20] à la fin du xe siècle, *hikanatoi*[21] et excubites[22] de la fin du xe au milieu du xie, sans compter un πρωτομανδάτωρ τῶν βασιλικῶν ἀρμαμέντων à Bari en 1032[23] et un ταγματόφυλαξ, attesté à Tarente en

11. Cheynet, La place des catépans d'Italie (cité n. 4), p. 143, estime que le premier catépan fut Michel Abidélas en 970, alors que V. von Falkenhausen, *La dominazione bizantina nell'Italia meridionale dal IX all'XI* secolo, Bari 1978, p. 85, proposait Eugène en 969.

12. Falkenhausen, *La dominazione bizantina* (cité n. 11), p. 104-107.

13. *Ibid.*, p. 86-107 : sont chargés des deux provinces Romain (avant 982), Basile Boiôannès (vers 1025-1026), Christophe le Bulgare (1029) – les deux derniers pendant une partie seulement de leur charge de catépan –, Argyros (1051-1058).

14. V. Prigent, Ek prosôpou et stratèges, notes sur les subordonnés du catépan d'Italie, *Archivio storico per la Calabria e la Lucania* 70, 2003, p. 5-26, ici p. 6 note 3.

15. *CAG* I, doc. 3.

16. A. Guillou, La Lucanie byzantine : étude de géographie historique, *Byz.* 35, 1965, p. 119-149, réimpr. dans Id., *Studies on Byzantine Italy*, London 1970, X.

17. Falkenhausen, *La dominazione bizantina* (cité n. 11), p. 69-72.

18. J.-M. Martin, Les institutions liées à la conquête. Le duché, dans *I caratteri originari della conquista normanna : diversità e identità nel Mezzogiorno (1030-1130) : atti delle sedicesime Giornate normanno-sveve (Bari, 5-8 ottobre 2004)*, a cura di R. Licinio, F. Violante, Bari 2006, p. 305-333, ici p. 312.

19. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 537-539. Selon N. Oikonomidès, L'évolution de l'organisation administrative de l'Empire byzantin au xie siècle (1025-1118), *TM* 6, 1976, p. 125-152, ici p. 143, les τάγματα quittent alors la capitale pour les provinces.

20. *IS*[2] VIII, c. 66-67 (978). *CDP* XX, doc. 25 (992).

21. Anon. Bar., *s. a.* 989, 1036, 1045, 1047 ; Falkenhausen, Un σιγίλλιον (1016).

22. Anon. Bar. et Lup. Prot., *s. a* 990, 997. *Trani*, doc. 8 (999). *CDBrind.* I, doc. 2 (1010). Falkenhausen, Un σιγίλλιον (1016). *CDB* IV, doc. 8 (1017). Lup. Prot., *s. a.* 1017.

23. Trinchera, doc. 25 = *CDC*, doc. 847. Voir aussi, en Calabre, *CAG* IV, p. 196.

1084[24] (donc après la fin de la domination impériale). Des représentants des τάγματα s'installent également en Calabre, dont la défense est réorganisée en profondeur par Nicéphore II Phocas[25]. Avec (ou après) les représentants des τάγματα arrivent en Italie, au XIe siècle, des troupes venues des thèmes centraux et orientaux (Anatoliques[26], Opsikion, Thracésiens[27], Macédoniens[28]) et des mercenaires étrangers (en particulier normands[29]), alors qu'au Xe siècle on n'en trouvait que ponctuellement. Enfin, on rencontre des militaires surtout dans des zones particulièrement protégées (régions proches du golfe de Tarente, Capitanate)[30].

Au moins aussi importante est la mise en place d'une administration locale normale[31]. En effet, depuis la conquête et jusqu'aux alentours de l'an mil, l'administration locale semble avoir été entre les mains de gastalds, au titre lombard, qu'on rencontre dans toute la Langobardie, de Lucera au nord-ouest à Massafra (près de Tarente) au sud-est ; on les trouve également dans les listes d'agents publics de 892 à 938. En 998 (donc après l'institution du catépanat), Théodore, excubite de Langobardie, a encore nommé à Lucera quatre gastalds[32], qui siègent *ad seniorandum, iudicandum et regendum* ; en 1003, ils ont été remplacés par un chartulaire impérial et tourmarque[33]. C'est en effet à cette époque que les tourmarques apparaissent dans les cités[34], prenant manifestement la place des gastalds.

24. Trinchera, doc. 48.

25. Voir Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 538-539 : les *scribones* massacrés à Crotone en 1058 sont peut-être des excubites (Oikonomidès, *Listes*, p. 330 et n. 251). Sur la défense de la Calabre à la fin du Xe siècle, voir G. Noyé, La Calabre entre Byzantins, Sarrasins et Normands, dans *Cavalieri alla conquista del Sud : studi sull'Italia normanna in memoria di Léon-Robert Ménager*, a cura di E. Cuozzo e J.-M. Martin, Ariano Irpino 1998, p. 90-116, ici p. 107-109.

26. Anon. Bar., *s. a.* 1032. *Ann. Bar.*, *s. a.* 1041.

27. *Ann. Bar.*, *s. a.* 1041.

28. *Ibid. s. a.* 1027, 1041.

29. Mais aussi Pauliciens (Bulgares ? *Ann. Bar.*, *s. a.* 1041), Varangues (Anon. Bar., *s. a.* 1046, 1047, 1048, 1066), Russes (*Ann. Bar.*, *s. a.* 1027, 1041), Vandales, Turcs, Bulgares, Valaques (*ibid.*, *s. a.* 1027), Slaves (Malaterra, I, 16, p. 16).

30. Région tarentine et Basilicate : Trinchera, doc. 22 (1029), 43 (1058) ; *Carbone*, doc. 3 (1044) ; *CDB* I, doc. 9 (1017) ; κόμης κάστρου Ταράντου (Trinchera, doc. 26 [1033], 31 [1039], 32 [1040], 43 [1058] ; *Carbone*, doc. 4 [1049]). Oppido en Calabre : *CAG* III, doc. 3, 24, 39, 42, 44. Capitanate : Lucera : *CDC*, doc. 758 (1024), 648 (1012 ou 1027), 21 (1037), 374 (1039) ; Troia : Leccisotti, *Troia*, doc. 3 (1042), 4 (1043). Voir Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 542.

31. *Ibid.*, p. 530-535. Je pense que le στρατηγῶτις Τρανοῦ dont Vivien Prigent a étudié le sceau (Prigent, Ek prosôpou et stratèges [cité n. 14], p. 14-19) est un agent seigneurial d'époque normande : c'est à ce moment qu'apparaît la forme *stratigotus*.

32. Falkenhausen, Zur Verwaltung.

33. SS XXXVI, doc. 1.

34. En Capitanate : à Troia (Leccisotti, *Troia*, doc. 3 [1042] ; *CDP* XXI, doc. 9 [1050], 10 [1053], 11 [1059]), Fiorentino (*CDC*, doc. 1042 [1044], 127 [1046]), Dragonara (*Tremiti*, doc. 34 [1045]), Civitate (*Tremiti*, doc. 59 [1059]), Ripalta (*Tremiti*, doc. 16 [1035] ; Leccisotti, Morrone [1055]), Lucera (SS XXXVI, doc. 2 [1003] ; *RNAM*, doc. 374 [1039]), Ascoli Satriano (Leccisotti, *Ascoli*, doc. 4 = Trinchera, doc. 11 [999]). Dans le Gargano : à Siponto (*Le più antiche carte*, doc. 19 [973] ; *Tremiti*, doc. 76 [1064], 79 [1068]), Vieste (*Tremiti*, doc. 7 [1019], 12 [1031]), Devia (*Tremiti*, doc. 32 [1043]). Dans la Pouille centrale : à Cannes (*CDB* VIII, doc. 2 [1001], 10-12 [1035]), Trani (Trinchera, doc. 19 [1021] ; *Trani*, doc. 11 [1035], 12 [1036], 13 [1039], 18 [1072] ; Guillou, *Inscriptions*, doc. 182 [première moitié du XIe siècle]), Giovinazzo (*RNAM*, doc. 398 [1054] ; *CDB* III, doc. 4 [1055], 5 [1056], 7 [1053], 11 [1068]), Bari (*CDB* IV, doc. 8 [1003], 9 [1005], 13 [1017],

Un acte de 1019[35] leur attribue une juridiction criminelle : ils sont très probablement les représentants généraux de l'État au niveau citadin. Comme autrefois les gastalds, ils sont normalement recrutés parmi les notables locaux ; ils peuvent cumuler leur charge avec une autre (un tourmarque est domestique impérial à Bari en 1036[36], d'autres sont κόμης τῆς κόρτης[37], un autre encore *épiskeptitès*[38]) ; à partir des années 1030, ils servent souvent de juges aux contrats[39]. La charge de tourmarque semble subir une évolution plutôt négative : surtout à partir des années 1030, on rencontre plusieurs tourmarques dans une même ville, alors qu'apparaît une nouvelle fonction locale, apparemment plus importante, celle d'ἐκ προσώπου d'une ville[40]. Dans les villes de Calabre, très autonomes, et plus précisément à Gerace, l'historien normand Geoffroy Malaterra commente ἐκ προσώπου *(presopus)* : « *quem nos prepositum dicimus* »[41] ; il leur donne donc le premier rang local. En tout cas, on voit qu'il faut attendre la création du catépanat d'Italie (et même un peu plus) pour que soit mise en place une administration locale de droit commun en Pouille. Les choses étaient peut-être différentes, du moins au début, en Calabre, mais la documentation ne permet pas de l'affirmer.

Ne parlons pas de l'état-major du catépan, qui ne semble pas présenter d'originalité[42]. Signalons en revanche que le juge du thème, bien attesté depuis la fin du xᵉ siècle, ne semble pas jouer le rôle de chef suprême de l'administration civile qu'on lui a attribué[43].

Enfin, la création du catépanat entraîna un important effort pour mettre en valeur et administrer des régions encore pratiquement vides. On a en effet décelé une campagne systématique de fondation de cités et autres établissements fortifiés dans des zones qui en étaient dépourvues – notamment dans l'actuelle Basilicate, qui faisait la jonction entre l'Italie et la Calabre – et n'étaient que très peu peuplées, au moment même de la

23 [1034], 24 [1036], 27 [1039], 27 B [1028], 31 [1045], 33 [1047], framm. 1 [v. 1000-1050], framm. 12 [1024], framm. 14 [1028] ; *CDB* I, doc. 21 [1046] ; *CDB* VIII, doc. 9 [1030]), Polignano (*CDP* XX, doc. 25 [992], 32 [1013], 35 [1019], 36 [1024]), Monopoli (*RNAM*, doc. 369 [1037] ; *CDP* XX, doc. 40 [1054] ; Trinchera, doc. 42 [1054]), Conversano (*CDP* XX, doc. 43 [1079]). Dans la Pouille méridionale : à Tarente (Guerrieri [1028] ; Trinchera, doc. 26, 27 [1033], 30 [1035], 31 [1039], 32 [1040], 33 [1042]). Dans l'actuelle Basilicate : à Matera (*CDB* IV, doc. 29 [1040]), *Acena* (*CDB* I, doc. 9 [1017]), San Chirico Raparo (*CDC*, doc. 1175 = Trinchera, doc. 40 [1053]), dans la zone de Carbone (*Carbone*, doc. 1 [1007], 3 [1044], 7 [1059], 8 [1061]). En Calabre : à Oriolo (*CDC*, doc. 684 = Trinchera, doc. 15 [1015]), Oppido (*CAG* III, doc. 37 [1056]) ; le *brébion* de Reggio en cite plusieurs au milieu du xiᵉ siècle : *CAG* IV, p. 166, 188, 193, 195, 196 (p. 195 : le tourmarque Pierre est le neveu du métropolite de Reggio Théophylacte).

35. *CDP* XX, doc. 35.

36. *CDB* IV, doc. 24.

37. *CDB* I, doc. 12, 21 ; *CDB* IV, doc. 31 ; *CDB* VIII, doc. 9.

38. Trinchera, doc. 19.

39. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 534. Sur cette fonction, voir J.-M. Martin, Le juge et l'acte notarié en Italie méridionale du viiiᵉ au xᵉ siècle, dans *Scrittura e produzione documentaria nel Mezzogiorno longobardo : atti del Convegno internazionale di studio (Badia di Cava, 3-5 ottobre 1990)*, a cura di G. Vitolo, F. Mottola, Badia di Cava 1991, p. 287-301.

40. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 534-535.

41. Malaterra, I, 32, p. 22.

42. Voir Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 536-537.

43. Voir H. Ahrweiler, Recherches sur l'administration de l'Empire byzantin aux ixᵉ-xiᵉ siècles, *BCH* 84, 1960, p. 1-111, réimpr. dans Ead., *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, London 1971, ici p. 69-71 ; Oikonomidès, L'évolution de l'organisation (cité n. 19), p. 148.

création du catépanat[44]. Rappelons rapidement les faits connus. En 968, l'archevêché autocéphale grec d'Otrante devient métropole et on lui donne comme suffragants, en Basilicate principalement, Acerenza (cité antique), et aussi Gravina, Tricarico et Tursi, apparemment des villes nouvelles[45], au moment où une population grecque s'installe dans certains secteurs de la Basilicate[46]. En 983 apparaissent les nouveaux sièges latins de Minervino et Montemilone, placés sous le contrôle de la métropole de Trani[47]. D'autres petits établissements, souvent traités de καστέλλια, naissent dans l'actuelle Basilicate : il semble que les autorités cherchent à contrôler les zones qui permettent de mettre en contact l'Italie et la Calabre. Les murailles de Tarente (ville pratiquement abandonnée depuis plusieurs décennies) sont reconstruites entre 965 et 969[48]. Ce n'est donc sans doute pas par hasard que la καστροκτισία est citée en Pouille en 999[49]. On voit en tout cas que, dès la fin du xe siècle, la superficie utile du catépanat est bien supérieure à celle du thème de Langobardie un demi-siècle plus tôt.

La campagne menée dans les années 1010-1020, à la fin du règne de Basile II, par le catépan Basile Boiôannès – qui reste en poste de 1017 à 1028 – semble avoir un but différent[50]. Elle se concentre principalement sur la Capitanate, c'est-à-dire les collines du Préapennin, et vise manifestement, à plus ou moins long terme, trois buts : établir une double ligne d'établissements fortifiés le long de la frontière, désormais reconnue comme telle, avec la principauté de Bénévent sous influence occidentale ; sans doute étendre à cette zone frontalière une administration impériale complète ; enfin, disposer d'une base pour coloniser la plaine du Tavoliere, déserte depuis le viie siècle. À vrai dire, cette entreprise considérable a largement échoué : la Capitanate a été l'une des premières zones conquises par les Normands, qui ont mis un terme à l'administration impériale ; la colonisation de la plaine se fera à l'époque normande, avec des modalités nouvelles. Le catépan a toutefois créé, dans l'extrême nord-ouest du territoire qu'il administrait, l'embryon d'un réseau de petites cités très vite devenues sièges épiscopaux latins, tous soumis (sauf celui de Troia) à la métropole lombarde de Bénévent avec l'accord des autorités impériales.

Grâce à ces campagnes, l'Empire a réussi à doter d'un réseau de cités cette région, où les cités antiques avaient en grande partie disparu pendant le haut Moyen Âge : des sièges épiscopaux attestés sur le territoire du catépanat au xie siècle, 17 sont d'origine antique, 28 de fondation médiévale, c'est-à-dire byzantine[51]. En Calabre, l'effort, commencé plus tôt, dès le viiie siècle (Gerace, Santa Severina), s'est poursuivi au ixe (évêchés de la Sila, Nicastro) et jusqu'au xie (Oppido).

44. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 526-527.

45. *IP* IX, p. 408.

46. A. Peters-Custot, Les communautés grecques de Basilicate à l'époque byzantine, dans *Histoire et culture* (cité n. 2), p. 559-587, ici p. 563.

47. *Trani*, doc. 7.

48. Jacob, La reconstruction de Tarente.

49. *Trani*, doc. 8 ; voir Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 259.

50. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 528 ; voir J.-M. Martin et G. Noyé, Les villes de l'Italie byzantine (ixe-xie siècles), dans *Hommes et richesses* 2, p. 27-62.

51. J.-M. Martin, L'Italie méridionale, dans *Città e campagna nei secoli altomedievali (Spoleto, 27 marzo-1 aprile 2008) : Centro italiano di studi sull'alto medioevo : atti delle Settimane. 56*, Spoleto 2009, vol. 2, p. 733-774, ici p. 747.

En outre à cette époque, qui voit le début du grand essor démographique du Moyen Âge central, la population tend à se regrouper en villages (dès le VIIIe siècle en Calabre, surtout à partir du Xe en Pouille), même si la concentration n'est pas totale[52]. À côté des gros villages de la Pouille centrale, concentrés sur de petites nappes phréatiques, il en existe de petits, tels ceux que possède le juge de Bari *Byzantios* au milieu du XIe siècle, qui ne survivront pas[53]. Dans les régions menacées (golfe de Tarente), certains sont munis d'une tour de défense, mais, à l'inverse de ce qu'on observe dans les régions occidentales de l'Italie, il n'y a pas d'« incastellamento » rural. En outre, la démographie continue de progresser, après le départ des autorités byzantines, jusqu'au XIVe siècle : au moment de la conquête normande, il reste encore des zones vides, notamment dans les plaines littorales marécageuses.

Si le catépanat est tout entier administré par le catépan (du moins dans ses zones peuplées), il n'est pas humainement homogène : l'extrême sud-est, à partir de Lecce, autour de Gallipoli et Otrante, est peuplé de Grecs, sans doute venus de Sicile par la Calabre ; d'autre part, à l'autre extrémité, la Capitanate ne semble pas soumise à la fiscalité normale[54]. C'est en effet dans le domaine fiscal que les originalités apparaissent[55]. En premier lieu, selon N. Oikonomidès, le catépan d'Italie semble jouir dans ce domaine d'une plus grande liberté d'action que ses collègues, pouvant faire des actes d'exemption sans se référer à l'autorité centrale. En outre, sans doute comme dans les autres thèmes occidentaux (et donc aussi en Calabre), le catépan d'Italie ne perçoit pas de salaire, mais touche une συνήθεια, sportule versée aux fonctionnaires qui, si on se réfère à l'exemple de Palagiano, ne paraît pas négligeable.

Mais, moyennant ces deux correctifs, il semble que seuls le centre et le sud du catépanat aient été soumis au régime fiscal commun. Les listes d'exemption, comme il se doit, ne mentionnent pas l'impôt de base (καπνικόν), que tout le monde est censé payer, mais seulement les prestations surnuméraires (nous reviendrons sur certaines d'entre elles). Un tel système fiscal, d'un type évidemment inconnu en Occident, ne s'est pas imposé immédiatement, ni partout : en 892, au moment de la conquête, on ne cite que des taxes, sans doute toutes indirectes, portant des noms latins[56]. Le premier σιγίλλιον d'immunité énumérant des impôts byzantins normaux n'est pas antérieur à 999[57], soit après la création du catépanat. Mais ceci ne vaut pas en Capitanate, où ne sont cités que le νόμιστρον, le *plateaticum* (d'origne lombarde), l'*angaria* et le *servitium curie*, qui semblent tous être soit des prestations, soit des taxes indirectes[58].

Les listes d'exemption énumèrent les impôts surnuméraires normalement versés dans la Pouille centrale. Plusieurs visent à l'entretien de l'armée : *droungaraton* (sans doute

52. Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 268-272. J.-M. Martin et G. Noyé, Les villages de l'Italie méridionale byzantine, dans *Villages dans l'Empire*, p. 149-164.

53. Lefort-Martin.

54. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 545-546.

55. Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 711-714. Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 284-289.

56. Leccisotti, *Lesina*, doc. 2 = Trinchera, doc. 3 ; *CV*, doc. 80 ; voir Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 697.

57. *Trani*, doc. 8. Voir Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 697-698.

58. Voir Trinchera, doc. 18 (1019), 28 (1034). Del Giudice, app. I, doc. 5 (1018 et 1052) ; Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 698.

un impôt militaire régulier), *mètaton* (gîte des troupes), *kastroktisia* déjà citée, *bandon* ; la κοντούρων καὶ κονταράτων ἐκβολή[59] semble désigner une taxe destinée à la fois à la construction de petits navires et à l'entretien des *conterati*, fantassins munis d'une lance et recrutés sur place. D'autres sont destinés à l'approvisionnement.

La *strateia* apparaît dans trois documents apuliens (Conversano 980, Bari 1017, Cannes 1034[60]) ; elle pèse sur certains biens et semble fiscalisée au XIe siècle : en 1045, le catépan cède au juge *Byzantios* la *strateia* due par les deux villages qu'il possède[61]. Normalement, les biens soumis à la *strateia* sont inaliénables, d'où l'acte fait en 1032 par le catépan Michel et permettant l'aliénation d'un bien soumis à la *strateia* du *dromos*[62]. De tels biens passent aux héritiers selon les modalités fixées par la loi lombarde[63]. En Calabre, un seul acte de 1005 protège quelqu'un ἐκ στρατιωτικῆς δουλείας[64].

On voit que le catépanat d'Italie a pris au XIe siècle l'allure d'une véritable province de l'Empire, que n'avait pas vraiment le thème de Langobardie au siècle précédent. Mais cette province conserve quelques particularités, dues sans doute en partie à son éloignement du centre, mais aussi à l'inégal enracinement des institutions impériales.

3. L'administration et la population

Changeons à présent de point de vue, pour considérer comment cette byzantinisation est considérée par la population locale, en grande majorité, répétons-le, lombarde dans le catépanat, grecque en Calabre. Notons tout de suite que, dans les deux provinces, les autorités impériales ont canalisé la croissance démographique de l'époque selon leurs propres schémas ; en outre, les destructions et abandons du haut Moyen Âge donnent un poids particulier à leur action sur le territoire – construction de la majorité des cités, regroupement bien entamé de la population rurale en χωρία-*loci*.

En ce qui concerne les nouveaux évêchés, les autorités impériales respectent, évidemment, le rite de la population ; d'ailleurs, si la Calabre a été officiellement rattachée au patriarcat de Constantinople au VIIIe siècle, la Pouille dépend toujours de celui de Rome. Ni avant, ni après 1054 on ne rencontre, sur le terrain, la moindre animosité entre Églises grecques et Églises latines : chacune est cantonnée aux zones de population correspondantes. En Capitanate, le catépan collabore avec les autorités romaines pour fonder des évêchés latins suffragants de la métropole lombarde de Bénévent[65] ; à Tarente, où vit pourtant une importante minorité grecque, l'évêché reste latin. Les zones de possible contestation sont rares : une partie de la Basilicate, le nord de la Calabre.

59. Trinchera, doc. 42 ; Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 543.
60. *CDP* XX, doc. 22 ; *CDB* IV, doc. 13 ; *CDB* VIII, doc. 10 ; voir Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 702-704. En Calabre : Trinchera, doc. 13 (1005).
61. Lefort-Martin. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 541.
62. *CDB* IV, doc. 21 B. Oikonomidès, *Fiscalité*, p. 287.
63. Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 703.
64. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 541.
65. W. Holtzmann, Der Katepan Boioannes und die kirchliche Organisation der Capitanata, *Nachrichten der Akademie der Wissenschaften in Göttingen. Philologisch-Historische Klasse*, 1960, p. 19-39.

Autre chose est le caractère très peu cohérent des réseaux ainsi constitués[66] : la présence de métropoles latines ayant peu de suffragants est sans doute liée au fait que les autorités confirment à certains évêques le titre honorifique d'archevêque, alors que Rome ignore l'archevêché autocéphale ; en pays grec, les évêchés du Salento dépendent de Santa Severina en Calabre, alors qu'Otrante, à l'est du Salento, sert de métropole à la Basilicate, située loin vers l'ouest. Évidemment, les évêchés latins sont soumis au pouvoir politique au même titre que les grecs, d'autant que, en Occident, la réforme romaine ne fait que commencer à la fin de la période de domination byzantine en Italie ; l'archevêque de Bari *Bisantius*, que les *Annales de Bari* (1035) qualifient de *terribilis et sine metu contra omnes Graecos* (sans doute parce qu'il défend la population contre des abus de pouvoir), utilise une bulle grecque[67]. Les évêques de Troia (sûrement latin) et d'Acerenza (très probablement latin, bien que suffragant de la métropole grecque d'Otrante) sont tués dans l'armée impériale en 1041[68] : certes ils font la guerre, comme des Latins, mais pour le *basileus*.

Les rapports de l'administration avec l'ensemble de la population semblent différents dans les deux thèmes. En Calabre, province à la fois marginale et très menacée, peuplée de Grecs, les villes prennent une grande autonomie dès le xe siècle : certaines concluent des accords avec les Arabes et leur paient tribut[69] ; elles se révoltent fréquemment contre les autorités, qui ne les protègent pas assez efficacement[70]. Les grands notables urbains (tels les Maléinoi de Stilo et Rossano) – qui continueront à jouer un rôle à l'époque normande – sont sans doute assez riches pour ne pas être attirés par les dignités impériales[71].

Dans le catépanat, au contraire – qui, on l'a vu, n'abrite rien qui ressemble à une aristocratie –, il semble que les autorités impériales aient systématiquement distribué des dignités, sans doute pour faire émerger et fidéliser une classe de notables locaux. Dans la Pouille centrale, on rencontre de nombreux personnages décorés des titres de spathaire, spatharocandidat ou protospathaire, jusque dans les agglomérations secondaires[72]. Comme l'a montré Annick Peters-Custot, de telles distributions se font jusque vers 970 – soit à l'époque du thème de Langobardie – alors que l'administration locale reste confiée à des gastalds. À partir de 980 au contraire, soit au moment de la création du catépanat, on intègre les notables locaux dans la nouvelle administration (tourmarques, topotérètes, ἐκ προσώπου, κριταί) ; enfin, à partir de 1045, au moment de la conquête normande, on en revient à la distribution de dignités nouvelles (protosébaste, protonobélissime), qui se poursuit jusqu'à la fin du siècle sous la domination normande. En Capitanate, dont le développement ne commence qu'au premier tiers du xie siècle, on ne connaît pratiquement pas de dignitaires.

Ainsi, la distribution de dignités, importantes et nombreuses, appartient à l'époque du thème et est cantonnée au centre du thème de Langobardie, seule région bien peuplée et

66. Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 566-576.
67. *Ibid.*, p. 569.
68. *Ibid.*, p. 625.
69. Martin et Noyé, Les villes de l'Italie byzantine (cité n. 50), p. 58.
70. Noyé, La Calabre entre Byzantins (cité n. 25), p. 100-102.
71. A. Peters-Custot, Titulatures byzantines en Pouille et en Calabre, dans *L'héritage byzantin en Italie (viiie-xiie siècle). 2, Les cadres juridiques et sociaux et les institutions publiques*, études réunies par J.-M. Martin, A. Peters-Custot et V. Prigent (CEFR 461), Rome 2012, p. 643-658, ici p. 651 sq.
72. Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 699.

organisée. On sait que la concession d'une dignité comportait le versement régulier d'une ῥόγα[73], qui n'était, en l'occurrence, pas inutile pour créer une catégorie de notables dans une société qui ignorait pratiquement la grande propriété foncière (la concession d'un village au juge *Byzantios* va dans le même sens, de même que la concession en χαριστική, en 999, du monastère impérial de St-Pierre de Tarente au spatharocandidat Christophe Bochomakè[74] ; mais de telles mesures ne pouvaient être qu'exceptionnelles).

On ne s'étonne pas, dans de telles conditions, que la monnaie impériale ait bien circulé dans le centre de la Pouille. Certes, le commerce avec les Balkans ou même l'Asie Mineure a pu contribuer à cet afflux de monnaie impériale. Mais on remarque qu'il cesse très vite après la conquête normande, alors que le commerce continue : la Pouille centrale voit encore courir le *Michaèlaton* de Michel VII[75] ; mais, de 1100 à 1140, n'y circulent plus que des pièces de cuivre, probablement frappées en Italie méridionale ; à la même époque, la Capitanate se replie sur le denier de Pavie[76]. La fin brutale de la monnaie impériale dans la région me semble signifier qu'à l'époque de domination impériale une part importante sinon majoritaire de la monnaie constantinopolitaine arrivait en Pouille grâce à l'action directe de l'État, sous forme de traitements ou soldes et de *rogai*.

Les chartes apuliennes signalent la présence du *nomisma*, dont on peut suivre la dévaluation grâce aux adjectifs qui caractérisent les frappes successives, du *follis* et même du *miliarèsion* (dont on a retrouvé deux exemplaires)[77] ; seule la Capitanate voit courir, à côté des monnaies impériales, quelques tarins (siciliens, puis salernitains) à partir des années 1030 (mais la Capitanate n'abrite pas de dignitaires). Un trésor de *folleis* enfoui à la fin du xᵉ siècle à Cannes, dans le centre-nord de la Pouille, montre notamment l'abondance de monnaie impériale de cuivre, destinée aux petites transactions : les 773 *folleis* et ½ *follis* qui le composent, frappés entre 820 et 959, valent un peu plus de 31 *miliarèsia*, soit encore 2,5 *nomismata*[78].

En Calabre, le paysage monétaire est tout différent. On y trouve, certes, des monnaies impériales, notamment des *folleis* anonymes de classe C [4], sans doute envoyés à l'occasion de l'expédition sicilienne de Maniakès[79]. Mais les documents ne connaissent que le tarin – auquel le *Brébion* de la métropole de Reggio laisse parfois son nom arabe primitif de *rubāʿī*. Cette petite monnaie d'or sicilienne[80], pesant à peine 1 g, très maniable, ne circule

73. P. Lemerle, « Roga » et rente d'État aux xᵉ-xiᵉ siècles, *REB* 25, 1967, p. 77-100. J.-C. Cheynet, Dévaluation des dignités et dévaluation monétaire dans la seconde moitié du xiᵉ siècle, *Byz.* 53, 1983, p. 453-477.

74. Trinchera, doc. 10.

75. C. Morrisson, Le Michaèlaton et les noms de monnaies à la fin du xiᵉ siècle, *TM* 3, 1968, p. 369-374.

76. Martin, *La Pouille* (cité n. 10), p. 453-460.

77. *Ibid.*, p. 447-453.

78. B. Callegher et C. Morrisson, *Miliareni de follibus* : la trouvaille de folles byzantins de Cannes (milieu du xᵉ siècle), dans Puer Apuliae *: mélanges offerts à Jean-Marie Martin*, éd. par E. Cuozzo, V. Déroche, A. Peters-Custot et V. Prigent (Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance. Monographies 30), Paris 2008, vol. 1, p. 105-122, ici p. 118.

79. L. Travaini, *La monetazione nell'Italia normanna* (Nuovi studi storici 28), Roma 1995, p. 236.

80. M. A. De Luca, Un contributo al dibattito sull'introduzione del quarto di dīnār e sulla sua possibile derivazione da modelli bizantini, dans *La Sicile de Byzance à l'Islam*, études réunies par A. Nef et V. Prigent, Paris 2010, p. 113-130.

pas qu'en Calabre : depuis le xe siècle, elle domine toute la côte tyrrhénienne jusqu'à Naples[81]. Elle ne peut guère arriver dans l'Italie continentale que par le commerce, mais elle n'est pas concurrencée par la monnaie impériale, même en Calabre.

On voit donc que le cas de la Pouille centrale est très particulier : la circulation monétaire y est largement due à l'intervention de l'État. Quant à la Calabre, c'est, certes, une province de l'Empire, mais elle n'est guère intégrée à celui-ci que par sa population grecque orthodoxe, de droit byzantin. En réalité le thème de Calabre n'a pas fait l'objet d'une réforme profonde, comme le catépanat (on y trouve tout de même, on l'a vu, des représentants des τάγματα et Nicéphore II Phocas y a créé un système de défense en profondeur). En outre, la population de cette région particulièrement boisée, en butte aux fréquentes attaques siciliennes, semble soumise à des contributions particulières pour la défense navale : transport de bois pour les constructions navales, service de garde-côtes, service des galères ; ces servitudes spécifiques, bien attestées aux époques suivantes, sont sans doute d'origine byzantine[82]. On connaît d'ailleurs la révolte de Rossano (vers 965-966), racontée dans la *Vie* de saint Nil, qui a pour cause l'ordre donné par le stratège Nicéphore Hexakionitès de construire des χελάνδια. Cette relative autonomie dans le domaine de la défense me semble constituer une autre preuve du caractère marginal de la Calabre dans l'Empire. On a en outre déjà évoqué l'autonomie de fait des villes calabraises et de leurs notables dès le xe siècle, qu'on retrouve à l'époque de la conquête normande[83]. Il semble que certains de ces notables soient en bons termes avec des fonctionnaires corrompus[84] ; d'où de nombreuses révoltes au xe siècle, au moment des raids sarrasins : lorsqu'elle est libérée du stratège Krénitès, vers 947, la Calabre semble abandonnée à ses habitants[85] ; en 1009 encore, la révolte de la vallée du Crati oblige les autorités à se réfugier à Cassano[86]. Ensuite, la province semble plus calme car les raids musulmans sont efficacement combattus, mais aussi parce qu'on laisse au thème une large autonomie. C'est sans doute à cette autonomie que correspond le maintien du régime thématique.

C'est au contraire à cette époque qu'on connaît dans le catépanat d'importantes révoltes, dont les buts et la nature sont très probablement différents, mais bien difficiles à saisir. Celle de Mel de Bari, qui commence en 1009, se situe dans la lignée de nombreux mouvements, moins importants, attestés dans les années 980-1000, soit au moment de l'instauration du catépanat[87] ; elle est à l'origine de la première invasion normande en Pouille (1017). Cette longue révolte touche plusieurs villes et même plusieurs régions du catépanat ; mais elle n'est pas générale et rien ne permet de penser qu'elle soit fondamentalement antigrecque ou anti-impériale (à une époque où le pouvoir souverain

81. J.-M. Martin, Economia naturale ed economia monetaria nell'Italia meridionale longobarda e bizantina, dans *Storia d'Italia Einaudi, Annali. 6, Economia naturale, economia monetaria*, Turin 1983, p. 179-219, ici p. 198-202.

82. Martin, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 542-543. J.-M. Martin, Le service public, critère de distinction des élites : Italie méridionale de tradition byzantine et lombarde, xe-xiiie siècle, *MEFRM* 124, 2, 2012, p. 531-545, ici p. 538-542.

83. Martin et Noyé, Les villes (cité n. 50), p. 58.

84. Noyé, La Calabre entre Byzantins (cité n. 25).

85. *Ibid.*, p. 100-104.

86. *Ibid.*, p. 110.

87. J. Gay, *L'Italie méridionale et l'Empire byzantin depuis l'avènement de Basile Ier jusqu'à la prise de Bari par les Normands (867-1071)* (BEFAR 90), Paris 1904, p. 401-411.

était devenu très faible dans les principautés lombardes). On sait d'ailleurs que le fils de Mel, Argyros, finit par combattre la révolte suivante et fut nommé en 1051 δοὺξ Ἰταλίας Καλαβρίας Σικελίας καὶ Παφλαγονίας : c'est l'un des très rares Italiens qui aient été intégrés à ce niveau de la hiérarchie administrative[88].

La seconde révolte est celle des *conterati*, en 1040-1041[89], rapportée par les trois séries d'Annales de Bari, et qui semble toucher toute la Pouille, d'Ascoli Satriano au nord-ouest à Mottola au sud-est. Ces soldats locaux légèrement équipés tuent un officier impérial, puis le catépan; les autorités répondent en pendant quatre rebelles et en en aveuglant quatre autres; finalement, c'est Argyros qui restitue Bari à l'Empire. Comme l'affaire des χελάνδια de Rossano trois quarts de siècle plus tôt, la révolte des *conterati* a pour cause les contributions militaires (le catépan Nicéphore Dokéianos voulait faire une expédition en Sicile); elle n'a apparemment rien d'un mouvement « national », ni non plus d'un complot en vue d'un coup d'État. Notons que c'est précisément en 1040 que les évêques de Troia et d'Acerenza sont tués au service de l'empereur. Remarquons toutefois que les deux grandes révoltes de Pouille – celle de Mel et celle des *conterati* – semblent avoir une base géographique plus large que celles de Calabre : le catépanat est sans doute une province un peu plus centralisée et plus fermement gouvernée.

En tout cas, dans les deux régions, la conquête normande n'est pas vue comme une libération par la population. Les notables grecs de Calabre, comme les notables lombards bénéficiant d'une dignité impériale, n'avaient sans doute rien à reprocher à l'Empire; le reste de la population pouvait souffrir de prestations fiscales et militaires jugées excessives. Il ne semble pas que les principautés lombardes aient pu, au XIe siècle, attirer les sujets lombards de l'Empire. Une des manifestations les plus curieuses d'un « patriotisme » impérial chez ceux-ci est l'usage du nom personnel *Bisantius*, qu'on ne rencontre apparemment pas dans le reste de l'Empire. Celui-ci leur reconnaît le plein usage de leur rite religieux et du droit lombard, qui est explicitement cité dans un certain nombre d'actes privés[90].

En outre le thème de Langobardie, qui abrite une société sans véritable aristocratie et ignore la grande propriété, correspond bien aux rêves réactionnaires et irréalistes des empereurs macédoniens[91]. Au contraire en Calabre, terre de grande propriété (du moins ecclésiastique), les villes sont tenues par une aristocratie locale très autonome. La Calabre semble plus marginale que le catépanat, non seulement par sa situation géographique, mais aussi parce que l'Empire se borne à encadrer sa défense sans trop s'impliquer dans son gouvernement; manifestement les réformes de la fin du Xe siècle y sont moins importantes; d'où peut-être le maintien du thème.

L'évolution de la Langobardie, à l'époque du catépanat, est une réussite certaine, facilitée par sa structure sociale : cette région, qui protège les Balkans, est devenue une

88. MARTIN, *La Pouille* (cité n. 10), p. 704.

89. GAY, *L'Italie méridionale* (cité n. 87), p. 455. MARTIN, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 540-541.

90. En 1029, en Capitanate, un acte (*RNAM*, doc. 343) cite à la fois *domino Liuprando rex* (le roi Liutprand) et *donnus Carolus rex* (à propos d'un capitulaire de Charlemagne) ; l'acte est daté des années de Romain Diogène : MARTIN, Les thèmes italiens (cité n. 2), p. 548. Le juge *Byzantios* a le droit de juger les habitants de ses villages selon la loi lombarde (LEFORT-MARTIN).

91. Voir P. LEMERLE, *The agrarian history of Byzantium from the origins to the twelfth century*, Galway 1979, p. 88 et 112-114.

province originale (la seule de langue latine à cette époque), mais bien administrée de l'Empire. Jean-Claude Cheynet a bien montré dans quels milieux avaient été recrutés les catépans d'Italie : officiers de haut rang au départ, d'un niveau moins élevé à partir de Basile II, sauf exceptions[92].

Après le règne d'Isaac Comnène et le gouvernement (en Italie et en Calabre) du Lombard Argyros[93], au moment de la conquête normande, on se contente d'envoyer de petits corps expéditionnaires qui ne visent qu'à tenir quelques points d'appui, pour continuer de protéger les Balkans, comme le tentera de nouveau Manuel Comnène en 1155[94]. On note toutefois en 1064, parmi les derniers catépans, la présence de Pérènos, militaire de haut niveau, duc de Dyrrachium et d'Italie[95]. On distribue d'autre part d'importantes dignités à Robert Guiscard et à d'autres Normands[96]. Ajoutons qu'Alexis Ier nomme protosébaste le duc de Naples et impose, de 1096 à 1100, le sébaste Marin comme duc d'Amalfi[97]. Tout cesse avec Jean Comnène.

Conclusion

Les traces laissées par la présence byzantine dans les deux thèmes sont assez différentes[98]. En Calabre, où la grande propriété persiste à l'époque normande, en changeant de mains, de nombreux notables grecs se mettent au service des Normands[99]. Dans la Pouille normande, fragmentée par le régime seigneurial, on conserve des noms de fonctions (catépan devenu agent local, juge d'Italie dont la compétence est limitée à Bari) ; mais le pouvoir politique appartient à l'aristocratie importée : les notables locaux se tournent vers le commerce[100]. En revanche, la culture grecque s'épanouit dans le Salento. Dans les deux thèmes, l'occupation du sol et, notamment, le réseau urbain doivent beaucoup à l'époque de domination impériale. Mais on pense que l'absence de toute aristocratie en Pouille et la présence d'une aristocratie purement locale en Calabre n'ont pas, à long terme, favorisé l'intégration à l'Empire.

92. Cheynet, La place des catépans (cité n. 4).

93. Le fait que sa titulature inclut la Paphlagonie serait dû à la présence d'un τάγμα venu de cette province : Cheynet, La place des catépans (cité n. 4), p. 157.

94. *Ibid.*, p. 160-161.

95. *Ibid.*, p. 158 ; comme au début de la conquête, l'Italie lombarde redevient une simple annexe administrative d'une circonscription balkanique.

96. H. Bibicou, Une page d'histoire diplomatique de Byzance au xie siècle : Michel VII Doukas, Robert Guiscard et la pension des dignitaires, *Byz.* 29-30, 1959-1960 (= *Hommage à la mémoire de Ciro Giannelli*), p. 43-75. Peters-Custot, Titulatures byzantines (cité n. 71), p. 646. J.-M. Martin, De l'usage des dignités impériales en Italie (fin du viiie-début du xiie siècle), *TM* 16, 2010 (= *Mélanges Cécile Morrisson*), p. 533-548, ici p. 543.

97. Martin, De l'usage des dignités (cité n. 96), p. 541-546.

98. Voir J.-M. Martin, Hellénisme et présence byzantine en Italie méridionale (viie-xiiie siècle), dans *L'ellenismo italiota dal VII al XII secolo : alla memoria di Nikos Panagiotakis*, Αθήνα 2001, p. 181-202.

99. Voir A. Peters-Custot, *Les Grecs de l'Italie méridionale post-byzantine, ixe-xive siècle : une acculturation en douceur* (CEFR 420), Rome 2009.

100. Voir J.-M. Martin, Aristocraties et seigneuries en Italie méridionale aux xie et xiie siècles : essai de typologie, *Journal des savants* 1999, p. 227-259.

Abréviations désignant les sources

Ann. Bar. : *Annales Barenses,* dans *MGH, SS* V, p. 52-56.

Anon. Bar. : *Anonymi Barensis Chronicon,* dans *Rerum Italicarum scriptores* 5, p. 145-156.

CAG : *Corpus des actes grecs d'Italie du Sud et de Sicile* :

CAG I : A. Guillou, *Saint-Nicolas de Donnoso (1031-1060/1061)*, Città del Vaticano 1967.

CAG III : A. Guillou, *La Théotokos de Hagia-Agathè (Oppido) (1050-1064/1065)*, Città del Vaticano 1972.

CAG IV : A. Guillou, *Le brébion de la métropole byzantine de Règion (vers 1050)*, Città del Vaticano 1974.

Carbone : G. Robinson, *The history and cartulary of the Greek monastery St Elias and St Anastasius of Carbone. 2, Cartulary* (OCA 15, 2 nº 53 et 19, 1 nº 62), Roma 1929 et 1930.

CDB : *Codice diplomatico Barese* :

CDB I : G. B. Nitto de Rossi e F. Nitti, *Le pergamene del duomo di Bari. 952-1264,* Bari 1897, réimpr. anast. Trani 1964.

CDB III : F. Carabellese, *Le pergamene della cattedrale di Terlizzi. 971-1300,* Bari 1899, réimpr. anast. Bari 1960.

CDB IV : F. Nitti, *Le pergamene di S. Nicola di Bari. Periodo greco. 939-1071,* Bari 1900, réimpr. anast. Bari 1964.

CDB VIII : F. Nitti, *Le pergamene di Barletta. Archivio capitolare. 897-1285,* Bari 1914.

CDBrind. : A. De Leo, *Codice diplomatico Brindisino. 1, 492-1299,* a cura di G. M. Monti, Trani 1940 ; *2, 1304-1397,* a cura di M. Pastore Doria, Trani 1964.

CDC : M. Morcaldi, M. Schiani, S. De Stephano, *Codex diplomaticus Cavensis. 1-8*, Napoli – Milano 1873-1893 (réimpr. anast., Badia di Cava s. d. [1981]).

CDP : *Codice diplomatico Pugliese* :

CDP XX : G. Coniglio, *Le pergamene di Conversano. 1, 901-1265*, Bari 1975.

CDP XXI : J.-M. Martin, *Les chartes de Troia. 1, 1024-1266*, Bari 1976.

CV : *Chronicon Vulturnense del monaco Giovanni*, a cura di V. Federici (Fonti per le Storia d'Italia 58-60), Rome 1925-1938, 3 vol.

Del Giudice : G. Del Giudice, *Codice diplomatico del Regno di Carlo I e II d'Angiò dal 1265 al 1309*, Napoli 1863-1902.

Falkenhausen, Un σιγίλλιον : V. von Falkenhausen, Un σιγίλλιον bizantino nel codice *Crypt.* A.a.XI e A.a.XIII, *Bollettino della Badia Greca di Grottaferrata* 47, 1993, p. 71-77.

Falkenhausen, Zur Verwaltung : V. von Falkenhausen, Zur byzantinischen Verwaltung Luceras am Ende des 10. Jahrhunderts, *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 53, 1973, p. 395-406.

Guerrieri : F. Guerrieri, *Possedimenti temporali e spirituali dei Benedettini di Cava nelle Puglie. 1, Terra d'Otranto*, Trani 1900.

Guillou, *Inscriptions* : A. Guillou, *Recueil des inscriptions grecques médiévales d'Italie* (CEFR 222), Rome 1996.

IP IX : *Regesta pontificum Romanorum. Italia pontificia. 9, Samnium-Apulia-Lucania*, ed. W. Holtzmann, Berolini 1962.

IS[2] : F. Ughelli, *Italia sacra*, cura et studio N. Coleti, Venetiis 1717-1722, 10 vol.

Jacob, La reconstruction de Tarente : A. Jacob, La reconstruction de Tarente par les Byzantins aux ixe et xe siècles : à propos de deux inscriptions perdues, *Quellen und Forschungen aus italienischen Archiven und Bibliotheken* 68, 1988, p. 1-17.

Leccisotti, *Lesina* : T. Leccisotti, *Le colonie cassinesi in Capitanata. 1, Lesina (sec. VIII-XI)* (Miscellanea Cassinese 13), Montecassino 1937.

Leccisotti, *Ascoli* : T. Leccisotti, *Le colonie cassinesi in Capitanata. 3, Ascoli Satriano* (Miscellanea Cassinese 19), Montecassino 1940.

Leccisotti, Morrone : T. Leccisotti, Documenti di Capitanata fra le carte di S. Spirito del Morrone a Montecassino, *Japigia* 11, 1940, p. 27-44 (document p. 43-44).

Leccisotti, *Troia* : T. Leccisotti, *Le colonie cassinesi in Capitanata. 4, Troia* (Miscellanea Cassinese 29), Montecassino 1957.

Lefort-Martin : J. Lefort et J.-M. Martin, Le sigillion du catépan d'Italie Eustathe Palatinos pour le juge Byzantios (décembre 1045), *MÉFRM* 98, 1986, p. 525-542.

Le più antiche carte del capitolo della cattedrale di Benevento (668-1200), ed. a cura di A. Ciaralli *et al.* (Fonti per la storia dell'Italia medievale. Regesta chartarum 52), Roma 2002.

Lup. Prot. : Lupi Protospatharii Annales, dans *MGH, SS* V, p. 52-63.

Malaterra : *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris eius auctore Gaufredo Malaterra monacho Benedictino*, éd. E. Pontieri, Bologne 1927 (*Rerum Italicarum scriptores*[2] 5, 1).

RNAM : A. Spinelli *et al., Regii Neapolitani archivi monumenta edita ac illustrata,* Neapoli 1845-1861, 6 vol.

SS : documents inédits de l'ancien fonds de S. Sofia de Bénévent conservés au Museo del Sannio (Bénévent), Fondo di S. Sofia.

Trani : A. Prologo, *Le carte che si conservano nello archivio del Capitolo metropolitano della città di Trani (dal IX secolo fino all'anno 1266)*, Barletta 1877.

Tremiti : A. Petrucci, *Codice diplomatico del monastero benedettino di S. Maria di Tremiti (1005-1237)* (Fonti per la storia d'Italia 98), Roma 1960, 3 vol.

Trinchera : F. Trinchera, *Syllabus Graecarum membranarum…*, Neapoli 1865, réimpr. anast. Roma s. d.

CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée

MAN-TO-MAN, DOG-EAT-DOG, CULTS-IN-COMMON: THE TANGLED THREADS OF ALEXIOS' DEALINGS WITH THE FRANKS

by Jonathan Shepard

I. Introductory: the *Realpolitik* and risk-taking of Alexios I Komnenos

One may begin with a couple of characterisations of Alexios I Komnenos, the first of which comes in Niketas Choniates' portrayal of the scene at Alexios' deathbed. Desperate to thwart the succession of her own son, John, and having failed to persuade her son-in-law, Nikephoros Bryennios, to take action, Irene Doukaina railed at John's conduct, accusing him of rebellion and seizing the throne while his father was still alive. Alexios' response was to make a forced smile and to raise his hands to heaven. This was, according to Choniates, an ambivalent gesture which could be taken for thanksgiving to God in sardonic response to what he had just heard from Irene, but which could have been in straightforward supplication for forgiveness of his trespasses. The ambivalence was not lost on Irene, if one follows Choniates' dramatized yet presumably not wholly fictional account. Professor Malamut offers an admirable translation of Irene's rejoinder: "Oh mon époux, dans la vie tu as excellé dans toutes les sortes de tromperies, ornant ta langue de significations contradictoires, et même maintenant, alors que tu te meurs, tu restes fidèle à tes façons de faire!"[1] Our second characterisation comes from a different, much more recent, angle yet is equally uncomplimentary. Alexios was, in Paul Lemerle's words, "un réactionnaire borné;" "c'est un soldat, et par ses origines au moins, un grand propriétaire provincial. Du soldat, il a les idées simples, et le besoin de la référence au passé. Du propriétaire terrien, le sens des intérêts concrets de sa famille. Les circonstances

1. Nicetas Choniates, *Historia* I, p. 7; transl. in E. Malamut, *Alexis Ier Comnène*, Paris 2007, p. 442. On Choniates' penchant for conveying his own assessments through vivid details of the *dramatis personae* and reporting of their words in direct speech, see A. Simpson, *Niketas Choniates : a historiographical study*, Oxford 2013, pp. 256–9. Choniates would hardly have put this characterisation of her husband into Irene's mouth unless he considered it plausible. He seems to have been following the rhetorical technique of Thucydides, with whose work he was most probably familiar and from whom, on one occasion, he quoted: Nicetas Choniates, *Historia* I, p. 204, line 86; *ibid.* II, p. 143 (index locorum); Simpson, *Niketas Choniates*, p. 7, p. 258 n. 190.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle, *quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 749-788.

ayant fait de lui un empereur, il a rapetissé l'empire aux dimensions de son horizon propre."[2]

Although these characterisations offer a contrast, they are not wholly incompatible and they find some support in contemporary sources. After all, a military man might be a master of ambivalence and dissimulation, yet have only limited cultural horizons. Alexios' talent for face-to-face encounters with Pecheneg envoys and knowledge of their ways (as of those of other barbarians) receives fulsome praise from his court orator, Theophylact Hephaistos.[3] Yet this does not signify real breadth of understanding or nuanced appreciation of other cultures: rather, it affirms his wiliness, beguiling the barbarians into accepting the generous concessions on offer in the wake of his military disaster at Dristra in the mid-1080s. Alexios would seem to have had a way with words, even though he does not appear to have had command of the Pechenegs' language. Theophylact depicts Alexios as outshining "philosophers" and "orators" alike in his "conversations" *(homiliai)* with the Pechenegs, and he lays emphasis upon his facility in speaking and his fecundity of ideas, in short "the clarity of his words" *(tōn rhēmatōn)*. Alexios' talent for attuning his manner of speaking to circumstances elicits special praise. His performance outmatched those of speech-makers in Homer's epic, following up the vigorous attack of an Odysseus with the slightly milder tone of a Menelaos.[4] Through his consummate use of rhetoric and his insight into the barbarian envoys' thinking, Alexios had shamed them and induced them to avow their desire for peace. This particular quality of Alexios, his capacity to beguile outsiders, appears to have been common currency among the writers who were working under his aegis. In the early years of the 12th c. Euthymios Zigabenos, too, praised the emperor's cunning and "dexterous grasp and handling of public affairs," his military stratagems and his "responses at once circumspect and full of shrewdness to the ambassadors of the great nations."[5] Thus Alexios' dexterity and ability to tack with the wind in dealings with foreign peoples was not merely well-known to contemporaries, but the subject of public commendation among his most loyal subjects.

One may therefore suppose him to have employed similar techniques when he was addressing Latins, whether face-to-face and by word of mouth—presumably through interpreters[6]—or in written communications directed to their leaders in the West. The brief reports in western narrative sources of Alexios' invocation of Christian solidarity in his appeals to the West for military aid on the eve of the First Crusade are open to the objection that they were composed after the event and that they may distort the messages' contents.[7] The fact of Alexios I's familiarity with, and ability to deploy, terms current among westerners in the earlier stages of the Crusade is less open to challenge, judging

2. P. Lemerle, Byzance au tournant de son destin, in Lemerle, *Cinq études*, pp. 310, 298.

3. Théophylacte d'Achrida, *Discours, traités, poésies*, introd., texte, trad. et notes par P. Gautier (CFHB 16, 1), Thessalonique 1980, pp. 218–23.

4. *Ibid.*, pp. 222–5.

5. Ἀποκρίσεις περιεσκεμμέναι καί ἀγχίνοιαι μεσταὶ πρὸς τοὺς πρέσβεις τῶν μεγάλων ἐθνῶν: Euthymios Zigabenos, *Panoplia dogmatike*, *PG* 130, cols. 19, 21.

6. That Alexios could not understand the spoken language (or languages) of westerners is suggested by Anna's statement that, upon observing the movements of a crusader's lips, he had to ask "one of the Latin interpreters" what had been said: *Annae Comnenae Alexias* X.10.6–7, I, p. 316. This would render implausible any facility in speaking their language, even if Alexios knew simple words and phrases.

7. See below, nn. 100, 153.

by the letters he addressed to Abbot Oderisius of Monte Cassino.[8] But even conceding that such terminology was already known to Alexios before Urban II's proclamation of the Crusade at Clermont in November 1095, one might question whether Alexios fully grasped its implications or, indeed, the volatility of notions about Holy War then in play in the West. Equally, one might dismiss any suggestion that he had sympathy for such ideas, even if allowing for the concepts of warfare for the Faith that were current in some Byzantine circles.[9]

From this perspective, any encouraging noises about the Holy Land that Alexios and his spokesmen may have voiced or conveyed in writing were a matter of playing "the Jerusalem card:" well-informed manipulation of Frankish sensibilities, and nothing more. Indeed, this is stated quite explicitly in a 13th-c. Byzantine chronicle: Alexios is said to have shown adroitness and "deeply laid planning" in exploiting westerners' indignation at "the domination of Jerusalem and the life-giving Sepulchre […] by the Persians;" through sending envoys and "use of appropriate arguments" he persuaded many to "advance with him towards the East," thereby expelling the Persians "from Roman territories." The chronicle gives no indication that Alexios seriously contemplated going in person to Jerusalem, and implies that he coolly harnessed westerners' fervour to the interests of state. This was the interpretation placed upon the *Synopsis Chronike* by the scholar who first drew attention to its potential significance, Peter Charanis.[10] Any attempt to attach weight to this source is open to the objection that the chronicle dates from long after the First Crusade and some eminent scholars—not least Lemerle himself—have drawn attention to the Unionist sympathies of its putative author, Theodore Skoutariotes.[11] The latter objection, at least, loses much of its force from the serious question that now hangs over the attribution of the *Synopsis Chronike* to Skoutariotes. That the text in its present

8. See below, n. 102.

9. On Holy War in the West, see e.g. J. Riley-Smith, *The First Crusade and the idea of crusading*, Cambridge 1986, esp. pp. 1–8, 15–20, 27; J. Flori, *La guerre sainte : la formation de l'idée de croisade dans l'Occident chrétien*, Paris 2001, esp. pp. 284–97, 302–11. On the diverse notions and imagery of sacred warfare in Byzantium, see G. T. Dennis, Defenders of the Christian people : Holy War in Byzantium, in *The Crusades from the perspective of Byzantium and the Muslim world*, ed. by A. E. Laiou and R. P. Mottahedeh, Washington DC, 2001, pp. 31–9; P. Stephenson, Imperial Christianity and sacred war in Byzantium, in *Belief and bloodshed : religion and violence across time and tradition*, ed. by J. K. Wellman Jr, London 2007, pp. 81–96; J.-C. Cheynet, Légitimer la guerre à Byzance, *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 62, 2009, pp. 233–51, esp. pp. 239–48; A. Kolia-Dermitzaki, "Holy war" in Byzantium twenty years later : a question of term definition and interpretation, in *Byzantine war ideology between Roman imperial concept and Christian religion : Akten des internationalen Symposiums (Wien 19.–21. Mai 2011)*, ed. by J. Koder and I. Stouraitis, Wien 2012, pp. 121–32; M. White, *Military saints in Byzantium and Rus, 900–1200*, Cambridge 2013, pp. 54–68, 72–8, 82–5.

10. *Ἀνωνύμου Σύνοψις χρονική*, in *MB* 7, pp. 184–5; P. Charanis, Byzantium, the West and the origin of the First Crusade, *Byz.* 19, 1949, pp. 17–36, esp. pp. 33–4.

11. See P. Lemerle, Byzance et la Croisade, in *Relazioni del X Congresso internazionale di scienze storiche. 3, Storia del medioevo*, Firenze 1955, pp. 595–620, at p. 600 and n. 3 (repr. in P. Lemerle, *Le monde de Byzance*, London 1978, no. 8). See also other critics, e.g. F. D[ölger], *BZ* 43, 1950, pp. 437–8 (more neutral, mainly regretting Charanis' use of outdated editions of sources); G. Ostrogorsky, *A history of the Byzantine state*, transl. by J. Hussey, Oxford 1968[2], p. 362 and n. 3; J. H. Pryor, A view from the masthead : the First Crusade from the sea, *Crusades* 7, 2008, pp. 87–151, esp. pp. 125–6 and n. 168 (doubting even the report by Bernold of St. Blaise of the presence of Byzantine envoys at the Council of Piacenza).

form dates from the 13th c. is beyond doubt; but the imputation of wilful distortion on the part of a supposedly pro-western author is no longer sustainable.[12]

The representation by the *Synopsis Chronike* of Alexios' role in triggering the First Crusade matches Irene Doukaina's reported words at his deathbed quite neatly. Indeed, in an earlier study I have myself implied such a characterisation.[13] One may, accordingly, doubt whether it is worthwhile to investigate more closely the rationale of a master of "toutes les sortes de tromperies." Analysing Alexios' motivations and world-picture, attempting to distinguish personal inclination from *raison d'état*, may appear futile for so quintessentially *un homme politique*, and all the more so given that our most elaborate portrayal is a work of *belles lettres* composed by his daughter, Anna Komnena.[14] There have been discoveries and reassessments of other sources relating to Alexios in recent years, as will be seen below. But no single item taken in isolation transforms the picture. Indeed, the first two elements of my title are not inconsistent with the "sorte de génie de la rouerie" that Lemerle discerned in Anna Komnena's portrayal of her father.[15] And some of Alexios' actions—or inactions—bespeak a certain readiness to play one group of barbarians off against another in the time-honoured way. Yet if one turns to matters of faith, specifically to his dealings with individual western monks and his contacts with Jerusalem, one may doubt whether variations on traditional Byzantine *Realpolitik* suffice to account for Alexios' conduct. He was doing more than simply reflect the more positive attitudes towards westerners that were gaining purchase in some Byzantine circles, articulated in the writings of Michael Attaleiates.[16] It may be that, through collating aspects of Alexios' handling of "cults in common" with the more familiar themes of "man-to-man" and "dog-eat-dog," one can go further and discern glimmerings of the stance of his grandson Manuel, intimations of "Manuel Comnène avant Manuel Comnène."[17] These amount to more than might be expected from a man "nourri d'idées toutes faites," to cite Lemerle's characterisation.[18] Alexios' appreciation of "cults-in-common" and sense of other cultural affinities could account for what—with hindsight—appears to have been an implausibly risky form of bonding with one prominent crusader in 1097, the

12. K. Zafeiris, The issue of the authorship of the *Synopsis Chronike* and Theodore Skoutariotes, *REB* 69, 2011, pp. 253–63, at pp. 262–3.

13. J. Shepard, Aspects of Byzantine attitudes and policy towards the West in the tenth and eleventh centuries, in *Byzantium and the West, c. 850–c. 1200*, ed. by J. D. Howard-Johnston, Amsterdam 1988, pp. 67–118, at pp. 105–12.

14. For the literary qualities of Anna's work, see now P. Buckley, *The Alexiad of Anna Komnene : artistic strategy in the making of a myth*, Cambridge 2013, supplementing contributions to *Anna Komnene and her times*, ed. by T. Gouma-Petersen, New York – London 2000. On the deficiencies in her chronology, see P. Frankopan, *The First Crusade : the call from the East*, London 2012, pp. 25–6.

15. Lemerle, Byzance au tournant (cited n. 2), p. 298.

16. P. Magdalino, *The Byzantine background to the First Crusade*, Toronto 1996, pp. 32–4; D. Krallis, *Michael Attaleiates and the politics of imperial decline in eleventh-century Byzantium*, Tempe AZ 2012, pp. 52–62, 67–9, 192–9, 233–4.

17. P. Magdalino, *The empire of Manuel I Komnenos 1143-1180*, Cambridge 1993, pp. 32, 44–5; A. Rodriguez Suarez, *The western presence in the Byzantine Empire during the reigns of Alexios I and John II Komnenos (1081–1143)*, unpublished PhD thesis, London 2014, pp. 290–2.

18. Lemerle, Byzance au tournant (cited n. 2), p. 298.

Norman adventurer Bohemond.[19] This episode is an extreme example of Alexios' habit of singling out individuals whose talents seemed to him outstanding and of assigning them roles which could be clear-cut but which he often left ill-defined, trusting that their core-values and interests were aligned closely with his own. Other instances of this practice will feature below, their sheer variety being a striking trait, alongside the fact that several of the persons went to places that lay on the periphery of his dominions or far beyond, at least at the time of their posting. Slightly less obvious is the fact that some likely candidates had previously been critics of Alexios, or subjects of his condemnation, for example John the Oxite and John Italos. Much the same could, of course, be said of Alexios' *mode d'emploi* with commanding figures in the armed forces and aristocratic families, as other contributions to this volume attest. But Alexios' confidence in his ability to spot individuals with a record of waywardness, yet with cultural coordinates essentially akin to his own, is worth highlighting. Roussel de Bailleul will receive extensive coverage, as will Bohemond himself (below, pp. 756–8, 765–7).

What seems to have been a particularly successful instance of "talent-spotting" of gifted outsiders and rebels involves Byzantium's northern approaches and a member of a dynasty that ruled over a separate polity yet had quite close culturo-religious links with the empire. The princes of Rus had, in the later 11th c., many other preoccupations, not least internal disputes concerning the allocation of towns and territories to youthful members of the dynasty. One defeated yet resilient and manifestly ambitious claimant to a senior "seat," Oleg Sviatoslavich, withdrew from Rus' core territories to an outlying princely possession, Tmutarakan, on the eastern shore of the Straits of Kerch. In 1079, during the reign of Nikephoros III Botaneiates, Oleg was abducted and taken to Constantinople.[20] The imperial government received Oleg and subsequently kept him as, in effect, an exile on Rhodes for "two summers and two winters," in the words of Daniel the Pilgrim.[21] The detention of Oleg was in accordance with the interests—and almost certainly the wishes—of the senior prince of Rus, Vsevolod of Kiev, and it is no accident that examples of the seals of Ratibor, the governor whom Vsevelod despatched to take over at Tmutarakan, have been found at Cherson and Sougdaia as well as in the region of the Middle Dnieper. They attest the vitality of Ratibor's communications with the imperial authorities and, more generally, the Byzantine government's keen interest in this strategically and economically valuable stronghold.[22] Yet by c. 1083 Oleg was back

19. J. Shepard, When Greek meets Greek : Alexius Comnenus and Bohemond in 1097–98, *BMGS* 12, 1988, pp. 185–277, esp. pp. 199–201, 240–1, 275–6.

20. *Повесть временных лет*, подгот. текста, пер., ст. и коммент. Д. С. Лихачева, под ред. В. П. Адриановой-Перетцм, доп. М. Б. Свердлова [ed. by D. S. Likhachev and V. P. Adrianova-Peretts, rev. by M. B. Sverdlov], Санкт-Петербург 1996, p. 87.

21. Daniel the Higoumene, *Pilgrimage*, ed. E. Löfstrand: *Хождение игумена Даниила в святую землю*, Stockholm 1993, p. 14 verso; M. Dimnik, *The dynasty of Chernigov. 1054–1146*, Toronto 1994, p. 160.

22. В. Л. Янин [V. L. Ianin], *Актовые печати древней Руси X-XV вв.*, 2 vols., Москва 1970, I, pp. 60–2, 63 and n. 10, 180–1, 255; В. Л. Янин, П. Г. Гайдуков [V. L. Ianin, P. G. Gaydukov], *Актовые печати древней Руси X-XV вв. 3, Печати, зарегистрированные в 1970-1996 гг.*, Москва 1998, p. 39; V. Bulgakova, *Byzantinische Bleisiegel in Osteuropa*, Wiesbaden 2004, pp. 225–6, 245–7, 274; J. Shepard, Closer encounters with the Byzantine world : the Rus at the Straits of Kerch, in *Pre-Modern Russia and its world : essays in honor of Thomas S. Noonan*, ed. by K. L. Reyerson, T. G. Stavrou and

"from the Greeks" at Tmutarakan, where he ousted the incumbents and installed himself as prince, proceeding to strike a fair number of small silver coins, partial imitations of *miliaresia*.[23] Oleg can only have accomplished this with the help of the new emperor, Alexios I Komnenos. That Oleg was now in favour at court is suggested strongly by the sigillographic evidence, in the form of two seals of Theophano Mouzalonissa, styled by the Greek legend as "*archontissa Rhōsias*." The lead seals may be attributed with reasonable confidence to the wife of Oleg, who is known to have borne the name of Theophano. No compelling counter-arguments have been made against the thesis first posited by K. M. Loparev that Theophano, the scion of a noble Byzantine house, was wedded to Oleg, probably before his departure for the Straits of Kerch.[24]

The match will have required Alexios' sanction and it is most likely that he took the initiative in bringing about the new political and marital liaison. Presumably, Alexios' priority was to ensure the presence on the Straits of Kerch of a Rus prince who had already shown enterprise and military capability. Oleg was beholden to Alexios for his return to Tmutarakan and Alexios could reasonably hope for his continued compliance, notwithstanding his presumptuousness in striking silver coins. Oleg, too, issued seals with Greek legends during his spell at Tmutarakan, using his Christian name of "Michael." One of the types, known from two examples, designates him as "*archōn* and *doux* of Matracha and all Khazaria," while another styles him "*archōn* of Matracha, Zichia and all Khazaria." Neither the chronological sequence of these seals nor the precise scope of the areas they name are of prime concern here. Three aspects of the seals of Oleg-Michael and Theophano are, however, worth noting. Firstly, Oleg's use of the terms *archōn* and *doux*, presumably at his own volition, implies a certain sense of deference towards the emperor, if not the tenure of a specific imperial post, or "Duchy." Seeing that this type names only two places, Matracha (i.e. Tmutarakan) and "all Khazaria," one may suppose

J. D. Tracy, Wiesbaden 2006, pp. 15–77, esp. pp. 22–5, 37–42; О. А. Алфьоров [O. A. Alf'orov], Нові сфрагістичні дані про Тмутараканського посадника Ратибора, in *IцМеждународный нумизматический симпозиум ПриPONTийский меняла : деньги местного рынка, Севастополь, Национальный заповедник "Херсонес Таврический" 14–19 сентября 2012 г. : тезисы докладов и сообщений*, ред. Н. А. Алексеенко, Е. Я. Туровский, С. Г. Демьянчук [ed. by N. A. Alekseenko, E. Y. Turovskii and S. G. Dm'yanchuk], Севастополь 2012, pp. 9–11; J. Shepard, "Mists and portals" : the Black Sea's north coast, in *Byzantine trade, 4th-12th centuries*, ed. by M. Mundell Mango, Aldershot 2009, pp. 421–41, esp. pp. 431–3, 435–6.

23. *Повесть временных лет* (cited n. 20), p. 87; Shepard, "Mists and portals" (cited n. 22), p. 434. It is not impossible that Ratibor, too, may have issued a form of coinage: Alf'orov, Нові сфрагістичні (cited n. 22), p. 9 and illustration 1 on p. 11.

24. Х. Лопарев [K. Loparev], Византийская печать с именем русской княгини, *VV* 1, 1894, pp. 159-66; Г. Г. Литаврин [G. G. Litavrin], *Византия, Болгария, Древняя Русь, IX–начало XII в.*, Санкт-Петербург 2000, pp. 286–7; Bulgakova, *Byzantinische Bleisiegel* (cited n. 22), pp. 224–5, 241–4. See also M. Jeffreys *et al.*, *Prosopography of the Byzantine world*, 2011, available at <http://pbw.kcl.ac.uk>: Theophano 20102, <http://db.pbw.kcl.ac.uk/pbw2011/entity/person/156058> [accessed 16 November 2015]. The hypothetical nature of Loparev's thesis and the problematic nature of the source-materials were emphasised by В. Н. Чхаидзе [V. N. Chkhaidze], Феофано Музалон—архонтисса Росии (к вопросу об идентификации), *VV* 66 (91), 2007, pp. 155–70. Lacking from his study is any full alternative explanation for the pattern of the source-materials, consideration of the resemblances between the seals attributable to Theophano and one of the types attributable to Oleg-Michael, or adequate appraisal of the general historical background (for which see G. G. Litavrin, À propos de Tmutorokan, *Byz.* 35, 1965, pp. 221–234, esp. pp. 231–4; Litavrin, *Византия, Болгария* (cited *supra*), pp. 288–91).

it to predate the type that also mentions Zichia. Secondly, the expression "all Khazaria" implies that the term "Khazaria" could apply to more than one area, perhaps the eastern Crimea alongside the environs of Tmutarakan itself, but very possibly also the Lower Don, which had had a strategically important role in the Khazar khaganate and was the site of Sarkel. Thirdly, the two known examples of seals of Theophano were, most probably, found in Constantinople and thus would have come from the state archives. So, too, does at least one example of Oleg's seals, while at least two other seals of this prince have come to light at the port of Sougdaia, the residence of imperial officials in the eleventh century. Both the find-spots and the iconography and styling of the legends on the seals of Oleg-Michael and Theophano attest lively communications with the imperial authorities and a culturo-political alignment that was to the empire's advantage, even if it fell short of outright subordination.[25]

Tmutarakan was just one among many troublesome districts and strongholds on the empire's periphery with which Alexios had to deal during the first fifteen or so years of his reign. He took a risk in supporting Oleg and thereby contravening the interests of the most powerful Rus prince of the time, Vsevolod. But Alexios' gamble paid off, in so far as a modicum of stability returned to a region of great strategic concern to the empire after a period of turbulence lasting two decades or more. Oleg exploited the uncertainties following the death of Vsevolod in 1093 to make a bid in 1094 for dominance in the Middle Dnieper region, eventually settling for joint-rule with his brothers at their father's former seat, Chernigov. He probably retained links with Tmutarakan but, by the beginning of the twelfth century, there was a palpable imperial presence in the area of the Sea of Azov. Indeed, Theophylact of Ohrid refers to operations there in a letter addressed to Gregory Taronites before 1103, and Alexios' reassertion of imperial authority over "the regions beside the Cimmerian Bosporus" was celebrated in 1103 by a tendentious yet scarcely fictionalising oration of Manuel Straboromanos.[26] Thus already around the mid-1090s, the time of Oleg's departure from Tmutarakan, Alexios could feel that the chance he had taken on Oleg had been amply vindicated. This could have emboldened him to risk *liaisons dangereuses* with far more formidable former adversaries, assigning them to other peripheral regions of key strategic importance.

25. Ianin, *Актовые печати* (cited n. 22), I, pp. 26–9, 171, 251; Ianin and Gaydukov, *Актовые печати* (cited n. 22), III, pp. 22, 115; Litavrin, *Византия, Болгария* (cited n. 24), p. 287; Bulgakova, *Byzantinische Bleisiegel* (cited n. 22), pp. 222–5, 232–3, 238–44; Shepard, Closer encounters (cited n. 22), pp. 44–5; A. Alf'orov, A seal of Michael, *archōn* and *doux* of Matracha and all Khazaria, in *Byzantine and Rus' seals : proceedings of the international colloquium on Rus'-Byzantine sigillography : Kyiv, Ukraine, 13–16 September 2013*, ed. by H. Ivakin, N. Khrapunov, W. Seibt, Kyiv 2015, pp. 94–104, esp. pp. 97–101. On the ambivalence of the term *archōn*, when used of figures on the imperial periphery, see J.-C. Cheynet, Official power and non-official power, in *Fifty years of prosopography*, ed. by Av. Cameron, Oxford 2003, pp. 137–51, at pp. 148–50.

26. For Oleg's return to the Middle Dnieper-region, see *Повесть временных лет* (cited n. 20), p. 95; Shepard, Closer encounters (cited n. 22), pp. 40–1. For manifestations of imperial power both at the Straits of Kerch and in the Sea of Azov, see Théophylacte, *Lettres*, pp. 426–7 and n. 3 (text); pp. 123–6 (introduction); P. Gautier, Le dossier d'un haut fonctionnaire d'Alexis Comnène, Manuel Straboromanos, *REB* 23, 1965, pp. 168–204, here p. 190, lines 26–7 (text); Litavrin, À propos de Tmutorokan (cited n. 24), pp. 226–9, 231–4; Litavrin, *Византия, Болгария* (cited n. 24), pp. 288–9; Shepard, Closer encounters (cited n. 22), pp. 61–2.

II. Alexios' appraisal of westerners' ways

There is no word in the *Alexiad* concerning Alexios' relationship with Oleg and Theophano Mouzalonissa or, indeed, about Tmutarakan or Rus. To a certain extent, such inattention registers the cultural horizons of the author, her desire to rank her father among the Homeric heroes and supreme commanders of classical antiquity, and to stage his contests in theatres like Dyrrachium, familiar from the classical era. However, one should not dismiss as literary artifice Anna's protracted treatment of Alexios' campaigns against the "Kelts" and his dealings with individual western warriors. There are grounds for supposing interest on Alexios' own part in many of the westerners' ways. Moreover, Alexios' ties with members of one particular family—and embryonic dynasty—were closer than the Byzantine or, indeed, Latin narrative sources might lead one to expect. Three sets of remarks and reconsiderations of evidence may serve to back up these suppositions.

II.1. The insurrection of Roussel de Bailleul

Firstly, important elements of Alexios Komnenos' outlook towards westerners seem to be refracted through the works of his daughter and, especially, his son-in-law, Nikephoros Bryennios. An episode common to both works that receives very extensive treatment is the insurrection of Roussel de Bailleul and its eventual suppression by the youthful Alexios. Skirting the quicksand around the question of the precise interrelationship between the extant texts of Bryennios and Anna,[27] one may reasonably suppose Alexios himself to have been the ultimate source of most—if not all—of the contents of these two accounts of the rebellion. In other words, not only the factual coverage but also the military evaluations expressed in Bryennios' account most probably derive from Alexios, virtually a self-appraisal. For example, only he could have informed Bryennios of his tactics and feat of dissimulation on the eve of his first major encounter with Roussel.[28] Alexios' propensity to recount details of his campaigning tribulations and eventual triumph over Roussel to others, including the holy man Cyril the Phileote, is attested in the latter's *Life*.[29] Admittedly, one can only speculate as to Bryennios' principles of selection, and he may have had reasons of his own for relating everything his father-in-law had to say about Roussel, while omitting some of his other reminiscences. But the amount of detail in Bryennios' account of the techniques that had brought "the Frank" to heel suggests something more than relish in a good story. There is a sober, somewhat didactic, quality to the presentation of the Franks' *modus operandi*, with full exegesis of their talents as organisers and governors. This amounts to more than pride in stratagems and the outmanoeuvring of foes.[30] Whereas

27. See the contributions to *Anna Komnene and her times* (cited n. 14), esp. R. Macrides, The pen and the sword, pp. 63–81; D. R. Reinsch, Women's literature in Byzantium? : the case of Anna Komnene, pp. 83–105, esp. 99–100. See also L. Neville, *Heroes and Romans in twelfth-century Byzantium : the* Material for history *of Nikephoros Bryennios*, Cambridge 2012, esp. pp. 182–4; L. Neville, Lamentation, history, and female authorship in Anna Komnene's *Alexiad*, *GRBS* 53, 2013, pp. 192–218.

28. Bryennios, *Histoire* II.20, pp. 184–5.

29. Nicolas Kataskepenos, *La Vie de saint Cyrille le Philéote, moine byzantin (+ 1110)*, 47.11, introd., texte critique, trad. et notes par É. Sargologos, Bruxelles 1964, pp. 233–4, 459–60.

30. Neville argues that Bryennios shows preference for ancient Roman virtues of fortitude and generalship, and she sees in his *History* veiled criticism of Alexios' reliance on stratagems; Anna

Anna's impressionistic picture represents a very large, heterogeneous, force confronting her heroic father, Bryennios' narrative—reflecting Alexios' own appraisal of the episode—has less to say about the Franks' weight of numbers.[31] Instead, and in contrast to Anna, comes what amounts to an analytical account of how Roussel, with limited resources, set about winning the sympathies and even the active support of the inhabitants of the Pontos, whom the central government had left unprotected.[32] Roussel embarked on raising taxes in coin from the towns of the region, and a portion of the proceeds seem to have gone to the Franks stationed in his "castles." From these strongholds, the soldiers not only protected the surrounding populations but also constituted a market for agrarian producers.[33] Such was the quality of Roussel's regime that Amaseia's citizens rioted, some even trying to set him free, after his imprisonment there by Alexios. Their cry was that "they had suffered nothing terrible from him;"[34] by implication, they were grateful to the Franks for providing some protection against the Turks.

This account brings out Roussel's organisational and political talents but, more importantly, it relays Alexios' apprehension that Roussel was far from being unique: if the other Franks were left in their fortresses, a new "tyrant" would emerge and regain control of the region. Accordingly, Alexios stayed on for a while, blockading one fortress after another and devising ambushes for the enemy's attempts at sorties.[35] This reads less like a tale of Homeric cunning than a memorandum on the Franks' variegated talents and on correct methods of counterinsurgency. The account shows how the Franks could govern both urban populations and country folk with remarkable competence, despite initial limitations on their numbers and resources; at the same time, it highlights their vulnerabilities. To some extent, such a meticulous account merely exemplifies traditional Roman attentiveness to the martial capabilities of barbarians, and confidence in harnessing

Komnena, in response, depicted Alexios' tactics in positive terms of Odyssean guile: *Heroes and Romans* (cited n. 27), pp. 185–92. While this may be so, Bryennios' account of the thwarting of Roussel most probably relays Alexios' own version, which combined analysis of the overall strategic situation with details of his ruses and improvisations. Alexios' cunning and adroitness in dealing with foreigners was, after all, celebrated by orators and writers in his entourage from the early years of his reign onwards. See above, p. 750.

31. Roussel stood, according to Anna, at the head of "a substantial force," drawn partly from his compatriots and partly from "all kinds of other peoples;" he "surged against the Romans like a flood in full spate:" *Annae Comnenae Alexias* I.1.2; I.2.1; I.1.3, I, pp. 11, 13, 12. Roussel is said by Bryennios to have had a larger force than Alexios, but Bryennios' abiding theme is what Roussel managed to achieve through careful disposition of finite resources, in this respect being comparable to Alexios himself: Bryennios, *Histoire* II.20, pp. 184–5. For comparison of the accounts of Roussel's rebellion in the *History* and the *Alexiad*, see also D. R. Reinsch, Zur literarischen Leistung der Anna Komnene, in *Λειμών : studies presented to Lennart Rydén on his sixty-fifth birthday*, ed. by J. O. Rosenqvist, Uppsala 1996, pp. 113–25, esp. pp. 117–8; Reinsch, Women's literature (cited n. 27), pp. 99–100; Neville, *Heroes and Romans* (cited n. 27), pp. 185–6.

32. Bryennios, *Histoire* II.14; II.19; II.21, pp. 166–7, 182–3, 186–7. On Roussel's rebellion, see Cheynet, *Pouvoir et contestations*, pp. 78–80, 405–6.

33. The interrelationship of Roussel's regular receipt of revenues from towns, foraging on the part of the garrisons of the strongholds, and the provisioning of Roussel's troops by the local inhabitants is re-constructible from Bryennios, *Histoire* II.20–1; II.24, pp. 184–7, 192–3. See also Miguel Ataliates, *Historia*, pp. 146–7; Michael Attaleiates, *The history*, pp. 362–3; Scylitzes continuatus, p. 161.

34. Bryennios, *Histoire* II.23, pp. 190–1.

35. Bryennios, *Histoire* II.24, pp. 192–3.

them. Indeed, Alexios' cousin protested at the thought of blinding so "noble a man" as Roussel, "very well-able to benefit the Romans' interests."[36] But the attention to details of governance—rather than martial prowess—in Bryennios' account may well reflect Alexios' own line of thinking about the qualities of the Franks: rather than merely being brave and formidable cavalrymen on the battlefield, they could provide protection and prosperity to sizable populations across a large area, and gain their adhesion over time. We also learn from Bryennios that Alexios lavished "all sorts of kindnesses" upon Roussel while the latter was held prisoner in Constantinople: Alexios kept him "well-stocked with the necessities of life" from his own home and interceded with the emperor on his behalf.[37] Such details of his solicitousness for the man he had outplayed are most likely to derive from Alexios himself, and presumably he found it congenial to recount them. Furthermore, after Roussel's rehabilitation, he served with Alexios in commanding a surprise attack, involving joint-operations by land and sea against the rebel John Bryennios at Athyra. The gates were forced, John Bryennios' cavalrymen fled and the two commanders gave chase, wishing to press home their advantage. However, the infantry units were scattered some distance away and so their own units timidly held back.[38] All this suggests quite close collaboration in the field between the two men and even a certain readiness on Alexios' part to give Roussel the benefit of the doubt, in effect to trust him as a worthy comrade-in-arms.

At Athyra, Roussel's zeal to head off in pursuit of the enemy alongside Alexios Komnenos was stymied by events. But Roussel had shown his mettle some fifteen years earlier. In 1063, at Cerami, he had led the charge together with Count Roger de Hauteville against the Sicilian Muslims, after overcoming Roger's hesitations. The count had, according to Geoffrey Malaterra, been pondering on whether to pursue the Muslim forces that his nephew had just routed. Roussel warned that he would "never render him aid *(auxilium)* there nor anywhere else unless he engaged with the enemy."[39] The upshot was that Roger and Roussel (alongside Roger's nephew Serlo and another commander) coordinated an effective assault against the Muslim forces. Roger and Roussel are said to have urged on their respective warriors, comparing their situation with Gideon's before the hosts of Midian, and proclaiming: "Lift up your hearts, o most valiant young recruits to the Christian army! All of us are marked with the sign of Christ."[40] These words were, undeniably, put into their mouths by Geoffrey. Even so, his account bears witness to the name Roussel had made for himself among the Normans in Sicily; and it is strikingly similar to the reputation he gained amongst his Byzantine contemporaries. Moreover, the episode implies fairly close personal ties between Roussel and Roger. Roussel's subsequent departure for service in Byzantium would scarcely have escaped

36. Bryennios, *Histoire* II.25, pp. 194–5.

37. Bryennios, *Histoire* II.28, pp. 200–1.

38. Miguel Ataliates, *Historia*, pp. 182–3; Michael Attaleiates, *The history*, pp. 460–5; Scylitzes continuatus, p. 175; Zonaras XVIII.17.27–9, pp. 716–7.

39. Geoffrey Malaterra, *De rebus gestis Rogerii Calabriae et Siciliae Comitis et Roberti Guiscardi ducis fratris eius auctore Gaufredo Malaterra monacho benedictino* II.33, a cura di E. Pontieri (Rerum Italicarum scriptores 5, 1), Bologna 1928, p. 43; G. Theotokis, The Norman invasion of Sicily, 1061–1072 : numbers and military tactics, *War in history* 17, 2010, pp. 381–402, esp. pp. 396–7. On these intimations of notions of Holy War, see Flori, *La guerre sainte* (cited n. 9), pp. 294–5.

40. Geoffrey Malaterra, *De rebus gestis Rogerii* II.33 (cited n. 39), pp. 43–4.

Roger's attention. Indeed, it could well have elicited some communication between Roger and the Byzantine authorities, whether or not Roussel formally sought his permission to depart for the East.

II.2. Alexios, Count Roger of Sicily, and other de Hautevilles

A few other items of data point to diplomatic contacts between Count Roger and Byzantium, and form part of a slightly larger assortment of indications of the links between Alexios and individual members of the de Hauteville family. These constitute our second set of remarks and reconsiderations of evidence. Some items are fairly well-known, for example Orderic Vitalis' statement that Alexios brought up "in luxury" Olympias-Helena, the daughter of Guiscard who had been betrothed to the son of Michael VII, Constantine Doukas; she had been sent to Byzantium in her infancy, along with another of Guiscard's daughters. Alexios is said eventually to have despatched them back to the West, to Count Roger of Sicily; this occurred sometime after their attainment of adulthood, perhaps around 1095.[41] Orderic offers an implicit reason for the choice of destination: Roger "was amicably disposed towards the emperor."[42]

Orderic's explanation is credible,[43] and is consistent with the fact that Alexios' capital was deemed an appropriate place of exile for William de Grandmesnil, after his insurrection had been put down in 1093. William was only brought to heel by the combined efforts of the three leading de Hautevilles, Bohemond, Count Roger and Roger Borsa, the Duke of Apulia. William was dispossessed of his lands, but permitted to "travel to the emperor of Constantinople" together with his wife Mabel in, probably,

41. This dating for the return of Olympias-Helena and her sister entails minor modification of Orderic's statement that they had stayed with Alexios himself "for about twenty years." Such a lengthy period would place their despatch homewards around the turn of the 11th c., in the twilight years of Roger's rule. If, on the other hand, Orderic's avowedly round figure denotes their entire stay in Byzantium, from c. 1075 onwards, their return journey would have occurred towards 1095, and thus around the time of Alexios' appeals to the West for aid. See Orderic Vitalis, *Historia ecclesiastica* VII.5, *The Ecclesiastical history of Orderic Vitalis*, ed. and transl. with introd. and notes by M. Chibnall 6 vols., Oxford 1969–80, IV, pp. 12–3, 14–5. Lupus Protospatharius offers a date of 1075/76 (reckoning by the September year) for Guiscard's despatch of his daughter to Constantinople: *MGH SS*, V, Hanover 1844, p. 60. Although Guiscard's propaganda seemingly blamed Alexios Komnenos for expelling her from the palace, Alexios is much more likely at some stage to have reinstalled her after Nikephoros III Botaneiates had annulled the engagement to Constantine and expelled her, an episode known both to Geoffrey Malaterra (*De rebus gestis Rogerii* III.13 [cited n. 39], pp. 64–5) and to Anna Komnena (*Alexiad* I.12.7; I.15.4; IV.5.5, I, pp. 41, 49–50, 130). The usually well-informed William of Apulia describes the newly-acceded Alexios' approach to Olympias-Helena as *blandus*, "showing her no small honour," a characterisation matching Orderic Vitalis' account: William of Apulia, *Gesta Roberti Wiscardi* IV, lines 155–6: Guillaume de Pouille *La geste de Robert Guiscard*, éd., trad., commentaire et introd. par M. Mathieu, Palermo 1961, pp. 212–3. For careful evaluation of the sometimes misleading evidence, see V. von Falkenhausen, Olympias, eine normannische Prinzessin in Konstantinopel, in *Bisanzio e l'Italia : raccolta di studi in memoria di Agostino Pertusi*, Milano 1982, pp. 56–72, esp. pp. 57–9, 65–8.

42. Orderic Vitalis, *Historia ecclesiastica* VII.5 (cited n. 41), IV, pp. 14–5.

43. Orderic was well-placed to gain accurate information about Norman Italian affairs. His monastery of Saint-Evroul was prominent in the network of Norman-French monks who staffed the houses of Sant' Eufemia in Calabria and SS. Trinità di Venosa in Lucania, and it remained in contact with them: P. Oldfield, *Sanctity and pilgrimage in Southern Italy, 1000–1200*, Cambridge 2014, pp. 55, 141–2 and n. 8.

the summer or autumn of 1094. Their arrival would have brought the total number of Robert Guiscard's daughters resident in the City to three, if Olympias-Helena and her sister were then still performing their daily duties for the emperor.[44] This dignified withdrawal could well have been the product of negotiations between Count Roger and Alexios, and it anyway bespeaks a degree of trust between the senior de Hautevilles and the emperor. One may note in this connection an archival document's incidental mention of diplomatic contacts between Count Roger and Byzantium. Sometime in, probably, the earlier or mid-1090s, the Calabrian landowner Genesios Moschatos carried out a mission *(apostolē)* to Constantinople on behalf of Roger. He followed this up with a journey to Jerusalem, apparently a "return trip" *(epanodos)* to the Holy Sepulchre; in other words, Moschatos had gone on an earlier pilgrimage, which had not necessarily taken him to Constantinople. One cannot be sure that Moschatos' mission on behalf of Count Roger directly concerned the exile of William de Grandmesnil. One might expect Roger to have entrusted negotiations about so formidable a rebel to one of his intimates. The travels of Moschatos are more significant as an indication of casual diplomatic toing and froing between Roger's court and Constantinople. They can be reconstructed from the written judgement that Joseph Terras, judge of Stilo, issued on 5 August 1098.[45]

Moschatos' travels fit into a broader picture of the circulation of more or less pious individuals between the eastern Christian world and the regions of Southern Italy under Norman control in the later 11th c. Among the most pious one may note, for example, the youthful Nicholas "the Pilgrim." Together with a monk named Bartholomew he travelled from Greece across the Straits of Otranto to Apulia, whose inhabitants were reportedly moved by his habit of chanting the *Kyrie eleison* incessantly. Nicholas' sainthood gained some form of papal acknowledgement within a few years of his death in 1094.[46] Heading in the opposite direction in the 1080s or 1090s, a certain Marina took up residence in a religious house in the Holy Land, but she ended her days back in her native Sicily.[47] The document mentioning Moschatos' journey on behalf of Count Roger contains a further significant detail. Among the "good men" who were eventually summoned to attend the demarcation of the property in dispute between Moschatos and the monastery of St. John Theristes in the region of Stilo was a certain "Gidelmos of Romania."[48] Of

44. Geoffrey Malaterra, *De rebus gestis Rogerii* IV.22 (cited n. 39), p. 101; J. Becker, *Graf Roger I. von Sizilien : Wegbereiter des normannischen Königreichs*, Tübingen 2008, p. 69. On the possibility that William "may have joined the Crusade as a member of the division of Alexius and not of Boamund," see E. Jamison, Some notes on the *Anonymi Gesta Francorum*, in *Studies in French language and mediaeval literature presented to Professor Mildred K. Pope*, Manchester 1939, pp. 195–204, at p. 199. For the girls' duties, see below p. 761.

45. A. Guillou, *Saint-Jean-Théristès (1054-1264)*, Città del Vaticano 1980, p. 55, lines 29–31 (text); p. 49 (résumé). According to Joseph's act, Moschatos cited his forthcoming pilgrimage-cum-mission as grounds for making the judge responsible for maintaining the integrity of his landholdings during his absence. Such deviousness need not detract from the historicity of Moschatos' actual journey to the East.

46. P. Oldfield, St Nicholas the Pilgrim and the city of Trani between Greeks and Northmen, c. 1090–c.1140, *Anglo-Norman studies* 30, 2008, pp. 169–72; Oldfield, *Sanctity and pilgrimage* (cited n. 43), pp. 74–5, 91, 105.

47. Oldfield, *Sanctity and pilgrimage* (cited n. 43), pp. 165–6, 272–3.

48. Guillou, *Saint-Jean-Théristès* (cited n. 45), p. 57, line 46 (text); p. 51 (résumé).

western—presumably Norman—origins, Gidelmos was now closely enough associated with the eastern empire to be deemed "of Romania," with the implication that he had property and affiliations there. Yet he enjoyed sufficient standing in Calabrian society to be a witness to the determination of proceedings set in train "at the court of the great count," Roger.[49] The linguistic usage of the judgement issued by Joseph Terras suggests a fair degree of détente, political and cultural, between Count Roger's dominions and "Romania."

These instances of the Norman Sicilian leadership and their subjects interacting with Byzantium may prompt reconsideration of the identity of the father of Constantine Humbertopoulos. The military service performed by a certain Hubert or Humbert is known from his seals. One type attests his attainment of the senior title of *vestēs*, while an earlier type of seals attests Hubert/Humbert's command over a unit, perhaps the Optimatoi, in the mid-11th c.[50] Over twenty years ago I dismissed as "very unlikely" the identification of this individual with a son of Tancred de Hauteville named "Humbertus," whose death the *Chronicon breve Northmannicum* records in its entry for 1071.[51] The chronicle's silence about any connection of "Humbertus" with Byzantium seemed to me to cast doubt on identifying Constantine Humbertopoulos as his son, as did my supposition that Constantine was of mature years by 1081 when, as a senior commander, he was instrumental in the success of Alexios Komnenos' coup.[52] Such doubts may have been unwarranted, given the early age at which the exceptionally talented could receive senior commands (as witness Alexios himself), and in light of all the other ties—well-attested or probable—between members of the de Hauteville family and the imperial court. Amongst these ties is the fact that Guy, one of Robert Guiscard's sons by his second marriage, transferred his loyalties to Alexios in 1084. Guy was reportedly serving as a close, even privy, counsellor of the emperor at the time of his advance to the relief of the crusaders at Antioch in 1098.[53]

Counting in Guy, one may reckon on at least four scions of the de Hauteville line being, in one way or another, habitués of Alexios' entourage during the first fifteen years or so of his reign. This renders Orderic Vitalis' vignette about the life and palace duties of Olympias-Helena and her sister more plausible, if still somewhat fey. Every morning, after Alexios rose from his bed, the girls would come with a towel and comb of ivory in order to comb his beard, while he washed his hands.[54] Such personal ties complement the impression of détente between some parts, at least, of the Norman-ruled South and

49. Guillou, *Saint-Jean-Théristès* (cited n. 45), p. 56, lines 34–5 ; pp. 49–50 (résumé).

50. W. Seibt, Europäische Aristokraten auf byzantinscher Karrierleiter : ein sigillographischer Beitrag zur Prosopographie des 11. Jahrhunderts, in *Byzanz in Europa : Europas östliches Erbe*, hrsg. von M. Altripp, Turnhout 2011, pp. 84–6.

51. *Breve chronicon Northmannicum*, ed. by E. Cuozzo, Il Breve Chronicon Northmannicum, *Bulletino dell'Istituto storico italiano per storico italiano per il Medio Evo e Archivio Muratoriano* 83, 1971, pp. 131–232, at p. 171; J. Shepard, The uses of the Franks in eleventh-century Byzantium, *Anglo-Norman studies* 15, 1993, pp. 275–305, at p. 303 n. 127.

52. *Annae Comnenae Alexias* I.4.7–9, pp. 64–5. See Cheynet, *Pouvoir et contestations*, pp. 89–90.

53. *Gesta Francorum et aliorum Hierosolimitanorum* IX.27, ed. [and transl.] by R. Hill, Oxford 1962, pp. 63–4; Malamut, *Alexis Ier Comnène* (cited n. 1), pp. 421–2.

54. Orderic Vitalis, *Historia ecclesiastica* VII.5 (cited n. 41), IV, pp. 14–5. It is questionable whether Mabel, the daughter of Guiscard who probably arrived in Constantinople in 1094, frequented

"Romania" given by documents like Joseph Terras' judgement of 1098. And, as will be seen below, there are further grounds for accepting Orderic's statement that Roger "was amicably disposed towards the emperor."[55]

II.3. Alexios' awareness of westerners' modes of bonding, and change in the West

a. Alexios' observations of oath-taking and his uses of it

Our third set of remarks about Alexios' links with westerners concerns his interest in their ritual gestures for pledging loyalty, and in one particular form of bonding. The importance attached by Alexios to oaths in general is suggested by, for example, Anna's report that he took the initiative in exchanging oaths with Gregory Pakourianos and Constantine Humbertopoulos on the eve of his flight from the capital and launch of his rebellion in 1081.[56] He pledged to the former the post that he held himself, Domestic of the Schools,[57] and presumably a senior command was pledged to Humbertopoulos, too. More specific curiosity on Alexios' part about westerners' modes of swearing oaths of loyalty may be inferred from an episode common to both Bryennios' *History* and the *Alexiad*. This occurred during the battle fought in 1078 at Kalovrye between Bryennios' homonymous grandfather and forces loyal to Nikephoros III Botaneiates under the command of Alexios Komnenos. Things were going badly for Alexios, and all the more so when the Italian Norman cavalrymen under his command deserted to the cause of Nikephoros Bryennios. According to the *History*, all the "Franks" dismounted, "put their hands in his hands [Nikephoros Bryennios'], as is their ancestral custom *(patrios nomos)*, and gave their pledges *(pisteis)*." The rest of the rebel soldiery witnessed these rites. So, too, did Alexios Komnenos along with the group of Turkish commanders he had led up to a hilltop to gain an overview of the enemy.[58] Most probably, Alexios himself was the ultimate source of information about this and other episodes from the battle, while Anna's account derives from her spouse's *History*.[59] It is, after all, hard to conceive of any other informant on details of the ruse Alexios employed to escape from amidst enemy

Alexios' court. Accordingly, she has not been counted among the "habitués" mentioned above. See also above, n. 44.

55. Orderic Vitalis, *Historia ecclesiastica* VII.5 (cited n. 41), IV, pp. 14–5. See below, pp. 784–5.

56. *Annae Comnenae Alexias* I.4.7-9, I, pp. 64–5.

57. *Annae Comnenae Alexias* I.4.7, I, p. 64.

58. Bryennios, *Histoire* IV.10, pp. 274–5. On the rebellion of Nikephoros Bryennios, see Cheynet, *Pouvoir et contestations*, pp. 83–4.

59. Anna's account apparently diverges from Bryennios' in stating that the Franks "gave to him [Nikephoros Bryennios] their right hands:" *Annae Comnenae Alexias* I.6.1, line 92, I, p. 24. The difference may, however, be no more than apparent, if the plural was used in Bryennios' *History* to denote the "hands" of the Frankish warriors as a collective, and not to mean that each man put both hands in those of Bryennios. If this is the case, Anna seems merely to be offering a gloss on what she took the *History* to be stating. She follows Bryennios' account of the battle "fairly closely," giving it a "different moral meaning," but without evincing signs of an alternative source: Neville, *Heroes and Romans* (cited n. 27), p. 186. Moreover, Alexios' description of the gestures he saw may not have been rendered accurately, by the time Nikephoros Bryennios put pen to paper. Gestures for pledging allegiance with the hands do not seem to have gained a stable form and meaning in the West before the 12th c. See C. West, *Reframing the feudal revolution : political and social transformation between Marne and Moselle, c. 800–c. 1100*, Cambridge 2013, pp. 211–2. See below, p. 765.

ranks, pulling down his visor to hide his face and seizing a steed bedecked with purple saddlecloth, intended for Nikephoros Bryennios' use.[60] Alexios, then, seems to have found his observations from the hilltop noteworthy. And if he considered the western warriors' rites of pledging loyalty worth recalling to his son-in-law, it was presumably because the description seemed to him useful, rather than merely droll; likewise with the detail that the act of pledging was witnessed by the rest of the rebel army.

As this episode shows, Alexios was not the only Byzantine general to be aware of western modes of swearing oaths for the purpose of reinforcing loyalties. In fact, around this time several aspirants to the throne availed themselves of other peoples' practices so as to engage their military manpower. For example, while Nikephoros Botaneiates with his rebel forces was approaching Nicaea, he received oaths from Turks who "crossed their hands over their chests and [...] pledged that they would toil alongside him and help him in attaining what was well-pleasing."[61] In default of effective government and sufficient funding for maintaining regular forces, ambitious commanders in need of manpower were apt to turn to foreign fighters and to engage their loyalties with whatever rites seemed likely to command their respect. At one point in Alexios' own bid for the throne, a company of Turks swore "an oath after their own fashion" to serve with him.[62] In such conditions, Alexios' recall of what he had seen from his hilltop at Kalovrye of westerners' form of pledging loyalty might seem unexceptional, lacking connotations of special attention to western ways. Indeed, were the terminology of our sources to relay the words of Alexios himself *ad litteram*, one might conclude that he had only outline knowledge and scant understanding of modes of regulating relationships between man and man in the Latin West. The terms "ancestral custom" and "customary oath," used by Bryennios and Anna,[63] are misleading, in so far as they imply fixed rites and clear-cut concepts for determining a relationship of *fides*. Although oaths of good faith and ritual gestures signifying obligation on the part of one man towards another had long been commonplace, there were many varieties in form and sequence of rites, and in overall interpretation. It appears to have been only in the later 11th c. that the terminology and ritual gestures employed to solemnise man-to-man relationships grew more precise and standardised, at least in northern Romance-speaking and western German-speaking societies. Words like *feodum* (fief) and *hominium* (homage) registered greater precision in the delineation of, respectively, landholding and bilateral relations between persons. *Feodum* gained connotations of a distinctive type of conditional property-right within "hierarchies of tenure," while *hominium* was "a convenient label for a ceremony instituting a specially binding relationship between aristocrats of different rank, in a way which

60. Bryennios, *Histoire* IV.9, pp. 272–3; *Annae Comnenae Alexias* I.5.7–8, I, p. 23.
61. Miguel Ataliates, *Historia*, p. 191; Michael Attaleiates, *The history*, pp. 484–5.
62. *Annae Comnenae Alexias* II.6.8, I, p. 72, lines 23–4.
63. Anna, like her husband, implies a stable form of oath and obligation, as when she mentions "the customary oath of the Latins" (τὸν συνήθη τοῖς Λατίνοις ... ὅρκον) sworn to Alexios by Count Robert I of Flanders, when he undertook to send 500 cavalrymen upon his return home: *Alexiad* VII.6.1, p. 218. Anna occasionally uses this terminology of the oaths sworn to Alexios by crusading leaders in 1097: *Alexiad* X.7.5; X.11.5, pp. 303, 318–9. No attempt will be made here at a systematic review of the terminology used by Bryennios, Anna or other Byzantine writers to denote oaths sworn between westerners and Byzantine commanders or emperors.

went beyond a mere oath." This, at least, is the conclusion of an important study by Charles West.[64]

But while these considerations suggest oversimplification—or plain anachronism[65]—on the part of Bryennios and Anna, they do not necessarily relay the words that Alexios himself used of his dealings with westerners in the last quarter of the 11th c. Indeed, he seems to have been au courant with the new modes of forging personal bonds and obligations that were crystallising in the West at this time. For all the incomplete and obfuscatory nature of the Byzantine and Latin sources' accounts of the oaths sworn by the leading first crusaders, they suggest that Alexios was consistent in his demands for both the performance of *hominagium/hominium* and an oath of *fidelitas*, the former entailing ritual gestures.[66] This does not make him a pioneer. But it suggests Alexios' awareness of recent politico-cultural developments in the West, and his efforts to harness them to imperial objectives.

b. Liege homage, and the assignment of Bohemond to the East

A high level of alertness on Alexios' part to quite novel western customs is suggested by his exploitation of one particular development, liege homage. The term *ligius* (liege) has been described by West as another of the terms that emerged in the late 11th c.; it served to express "the priority of one particular bond of subordination over others" and it represented "a new attempt, as in other spheres, at precision."[67] What could be the earliest datable reference to liege homage occurs in an apparently contemporary copy of a charter preserved in a codex now in Reims' bibliothèque municipale; the codex dates from 1055.[68] Little more than forty years later, Alexios was taking a pledge of loyalty along with liege homage from a prominent figure among the first crusaders, Bohemond de Hauteville. Alexios had the supplementary terms set out in a written text and affirmed by an oath. We know of this because the clause in the text of 1097 concerning Bohemond's liege homage was incorporated in a later agreement.[69] The declaration that he was the "subject and liegeman of both your Majesties [i.e. Alexios and his son John]"[70] will have marked him out from most—if not all—the other Crusade leaders in 1096/97.[71]

64. West, *Reframing the feudal revolution* (cited n. 59), pp. 205–6, 209–10.

65. By the mid-12th c., when Anna was writing, oaths of fidelity along with gestures of submission and terms like *feodum* were gaining a more technical sense, sometimes formulated in legal acts: West, *Reframing the feudal revolution* (cited n. 59), pp. 201–4, 210–1, 226–7. Earlier scholarly thought on homage and fealty is set out in J. Le Goff, The symbolic ritual of vassalage, repr. in Id., *Time, work and culture in the middle ages*, transl. by A. Goldhammer, Chicago 1980, pp. 237–87, esp. pp. 240–8. On the hazards of documents' survival and of inferences drawn from them, and on the pitfalls of terminology, see respectively D. Barthélemy, *The serf, the knight and the historian*, transl. by G. R. Edwards, Ithaca – London 2009, pp. 13–34, 182–91, 205–7; S. Reynolds, *Fiefs and vassals : the medieval evidence reinterpreted*, Oxford 1994, pp. 18–27, 29–34, 48–64.

66. F. L. Ganshof, Recherche sur le lien juridique qui unissait les chefs de la première croisade à l'empereur byzantin, in *Mélanges offerts à M. Paul-E. Martin par ses amis, ses collègues, ses élèves*, Genève 1961, pp. 49–63, esp. pp. 56–63; Shepard, When Greek meets Greek (cited n. 19), pp. 231–2.

67. West, *Reframing the feudal revolution* (cited n. 59), p. 210.

68. West, *Reframing the feudal revolution* (cited n. 59), p. 210 and n. 48. (The codex is Lat. 15, f. 2v.).

69. *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.2, lines 21–5, I, p. 414.

70. *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.2, line 24, I, p. 414.

71. Alexios fostered a sense of intimacy with other leaders besides Bohemond, and it is conceivable that these were solemnised by some form of liege homage in the case of a few select individuals. This

Some time ago I remarked upon the significance of this clause and cited it among the reasons for supposing that a special relationship was forged between Bohemond and Alexios in 1097.[72] Systematic investigation of the nature of the other first crusaders' oaths will be sidestepped here in favour of two further illustrations of Alexios' responsiveness to practices and concepts gaining currency in the West and his adroitness in adapting them to imperial interests. Firstly, Alexios appears to have seen in liege homage not only a means of overriding all a man's other bonds of subordination, but also an opportunity for determining with precision a secure yet not unconditional form of property-holding. The connection is underlined in the agreement Bohemond was obliged to make at Diabolis in 1108, wherein all but one of the earlier text's clauses were voided. Here, "the lands" constituting Alexios' "gift"[73] to Bohemond are listed by name, ranging from the city of Antioch to military districts. He is to hold them for life, provided that he keeps "faith *(pistis)* utterly untarnished and pure devotion *(eunoia)*" towards the empire "in the person of your ever-august Majesties,"[74] and "provided that I am the subject and liegeman underling of your throne and the imperial sceptre."[75] Upon Bohemond's death, they are all to revert to "the empire of New Rome."[76] Furthermore, he acknowledges, any additional land formerly belonging to the empire that he may subjugate in future belongs not to him but to the emperor; only at the emperor's discretion may he administer it, as "your liegeman and trusty subject."[77] Bohemond also undertakes not to swear an oath to anyone else to the empire's detriment; nor will he "become the man of another person or another power, greater or lesser, without your permission."[78]

In these clauses, notions of oaths, "faith," service and the tenure of land and administrative responsibilities are intermeshed. Associations such as these are also a feature of charters and other documents in the Latin West from the later 11th c. onwards. The use of terms like "homage"—signalled by gestures—and "fiefs" was expressing "a far more formalised set of relations, a sharper conceptual grasp of 'lordship' and its implications."[79] Alexios seems to have been alert to the terms and the concepts alike, while seeking to accommodate them within the institutional framework of an "empire of New Rome" whose sovereignty was currently vested in his own person. A greater preciseness in western notions of "lordship" was being put to new uses in circumstances

might, for instance, account for the sworn statement by "truthful witnesses" that the Saracens spared Odo Arpin's life after the battle of Ramla because he was "a knight [*miles*] of the emperor of the Greeks:" Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana* IX.6, ed. and transl. by S. B. Edgington, Oxford 2007, pp. 644–5. These ties, however, are unlikely to have involved grants of specific offices or property-rights, and the balance of probability weighs heavily in favour of the uniqueness of Bohemond's status as liegeman of the emperor and his heir.

72. Shepard, When Greek meets Greek (cited n. 19), pp. 199–201, 217–9, 240–1.

73. τὰς δοθείσας χώρας ὡς ἀπὸ τῆς βασιλείας ὑμῶν δεδωρημένας [...] τῆς δωρεᾶς: *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.3, lines 32–3, I, p. 414.

74. *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.19, lines 26–31, I, pp. 419–20.

75. τοῦ θρόνου ταύτης καὶ τῆς βασιλικῆς ῥάβδου δοῦλον εἶναι καὶ λίζιον ὑποχείριον: *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.19, lines 31–2, I, p. 420.

76. *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.19, lines 27–8, I, p. 420. See also *ibid.*, lines 55–7.

77. *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.8, lines 80–4, I, p. 416.

78. *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.9, lines 93–5, I, p. 416.

79. West, *Reframing the feudal revolution* (cited n. 59), p. 212. For the gestures, see *ibid.*, p. 211.

where some sort of delegation of imperial authority was politic and, indeed, unavoidable. Those circumstances were, in 1108, rather different from the state of play when Alexios had first exacted liege homage from Bohemond. And, given that the treaty made between them at Diabolis abrogates virtually every clause of its predecessor, the contents of that written text might seem to be irrecoverable. However, there is reason to believe that the Diabolis treaty is a modification of the earlier text, not a total revision, and thus can provide material for our second illustration of Alexios' adroitness in adapting western ways to his empire's needs. Very probably, Alexios had appointed Bohemond to the post of "Domestic of the East" in 1097 and, at the same time, made Bohemond his "subject and liegeman" in hopes of ensuring unstinting fidelity.

This probability has been reinforced by Michael Jeffreys and John Pryor. They argue strongly that it was the emperor, not Bohemond, who made the first move towards a personal entente, raising the prospect of him becoming Domestic of the East; and that Bohemond accepted the offer.[80] If in 1097 the city of Antioch had been denied to him but "lands beyond Antioch, fifteen days' journey in length and eight in width" were on offer,[81] the city was in 1108 deemed his to reclaim from his nephew Tancred and make the headquarters of his Duchy. Some of the regions that had been covered in the original grant were now retracted; by way of compensation Bohemond asked for themes stretching far to the east to the neighbourhood of Edessa, and these are duly listed in the Treaty of Diabolis.[82] Other regions included in the original grant to Bohemond were, Jeffreys and Pryor argue, re-granted and these, too, are listed in the Treaty.[83] At the heart of their thesis is the congruence between the sets of territories supposedly assigned to Bohemond in his capacity of Domestic of the East in 1097 and those under the command of Philaretos, who held a post of the same name in the earlier 1080s. Philaretos was, in reality, autonomous, having wrested control of these territories for himself; yet he re-entered the empire's political orbit in 1078 and was subsequently consigned the lofty post of Domesticate of the East, in recognition.[84] An outline of his kaleidoscopic holdings can be discerned from collation of the narrative sources with the seals of Philaretos himself

80. They thereby invert Anna Komnena's account, which depicts Bohemond as requesting the post, and Alexios sagely playing for time: *Annae Comnenae Alexias* X.11.7, I, p. 320; J. H. Pryor and M. J. Jeffreys, Alexios, Bohemond, and Byzantium's Euphrates frontier : a tale of two Cretans, *Crusades* 11, 2012, pp. 31–86, esp. pp. 31–2, 34, 39–40, 62, 76–7. This particular aspect of the thesis of Pryor and Jeffreys is questioned by V. von Falkenhausen, Boemondo I e Bisanzio, in *"Unde boat mundus quanti fuerit Boamundus" : Boemondo I di Altavilla, un normanno tra Occidente e Oriente*, a cura di C. D. Fonseca e P. Ieva, Bari 2015, pp. 105–23, at p. 113.

81. *Gesta Francorum* II.6 (cited n. 53), p. 12.

82. *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.12, 18–9, 21, 24–5, I, pp. 417, 419–20, 421; Pryor and Jeffreys, Alexios, Bohemond (cited n. 80), pp. 61–4, 77.

83. *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.18–9, I, p. 419; Pryor and Jeffreys, Alexios, Bohemond (cited n. 80), pp. 39, 62–3.

84. Anna's statement that Philaretos received the post from Romanos IV Diogenes is most probably an anachronism, rather than sheer fiction: *Annae Comnenae Alexias* VI.9.2, I, p. 186; J.-C. Cheynet, Les Arméniens de l'Empire en Orient de Constantin X à Alexis Comnène, in *L'Arménie et Byzance : histoire et culture* (Byzantina Sorbonensia 12), Paris 1996, pp. 67–78, esp. p. 76; Id., Les Brachamioi, repr. in Id., *Société*, vol. 2, pp. 377–412, esp. p. 406; Pryor and Jeffreys, Alexios, Bohemond (cited n. 80), pp. 35–6, 38.

and those of the grandees and warlords associated with him.[85] Comparison between these and Bohemond's successive configurations of holdings is of less consequence here than the basic thesis that Alexios envisaged for Bohemond a role of "marcher lord" in 1097, comparable with that of Philaretos a decade and a half earlier.[86] No less significantly, seeing in "liegeman" the nearest approximation to *doulos*, Alexios invoked the term by way of rendering Bohemond's subordination as tight as possible, while also bestowing on him specific property-rights. If, as is most likely, he exacted liege homage from Bohemond alone, he was presumably showing awareness of the association beginning to be made in the West between homage and conditional rights to landholding, a kind of lordship still unformulated and mutable, but given greater precision by the term *ligius*.[87]

Whether or not the terms of the text Bohemond swore to observe in 1097 provided for the reversion of his holdings to the emperor upon his death is uncertain, and in any case bestowal of the Domesticate of the East is likely to have entailed ceremonial quite distinct from rites of homage. But this does not detract from the significance of Alexios' knowledgeableness about western forms of bonding between man and man and his capacity for adapting them to his own situation in 1097. Such is what might be expected from his experience as a commander of western mercenaries and, albeit briefly, comrade-in-arms of Roussel, as also from his observations on the hilltop at Kalovrye in 1078. And if our suggestions made above about Alexios' assessment of the organisational and political skills of Roussel hold good, he could well have seen merit in assigning to Bohemond an assortment of territories that shielded Antioch and stretched eastwards to the Euphrates and beyond. While agricultural communities were the main form of settlement, Cilicia, the region of Antioch and the basin of the Euphrates contained many prosperous towns and religious centres.[88] This calls to mind Alexios' assessment of Roussel's ability to gain cooperation from both agrarian populations and townsfolk and even win some popularity. When Alexios tried to raise sums of money from the citizens of Amaseia while pretending to blind Roussel, they protested that he had done them no harm.[89]

85. Cheynet, Les Arméniens de l'Empire (cited n. 84), pp. 72–7; Cheynet, Les Brachamioi (cited n. 84), pp. 390–1, 397–410; Pryor and Jeffreys, Alexios, Bohemond (cited n. 80), pp. 36, 38, 68–9, 76–7 and Appendix on pp. 82–4.

86. Pryor and Jeffreys, Alexios, Bohemond (cited n. 80), pp. 39, 44–8, 76–7.

87. West, *Reframing the feudal revolution* (cited n. 59), pp. 212, 210. Expectations and circumstances at the time of Alexios' first exaction of liege homage from Bohemond were unique. Accordingly, to suppose that the proceedings in 1097 were modelled on any particular precedent or analogies in the West would be unwise.

88. Pryor and Jeffreys, Alexios, Bohemond (cited n. 80), pp. 64–5, 77 and map 1 on p. 37. See, e.g. G. Dagron, Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du xe et au xie siècle : l'immigration syrienne, *TM* 6, 1976, pp. 177–216, esp. pp. 186–98; J.-C. Cheynet, La conception militaire de la frontière orientale (ixe-xiiie siècle), in *Eastern approaches to Byzantium*, ed. by A. Eastmond, Aldershot 2001, pp. 57–69, esp. pp. 60–5; *TIB* 15, vol. 1, pp. 349–61, 417–23, 483–8, 502–12.

89. Bryennios, *Histoire* II.22–23, pp. 188–91. See above, p. 757.

III. Marcher lordships to the East: a variant of traditional *Realpolitik*?

Considering these illustrations of Alexios' alertness both to the development of new notions of lordship and property in the West and to the militaro-administrative talents of Franks like Roussel, and setting these alongside Alexios' fore-mentioned links with at least four members of the de Hauteville family, one might suppose Alexios to have seen himself almost as a "family friend." One might even go so far as to see the special relationship postulated between Alexios and Bohemond as a kind of offshoot of his existing familial ties with the de Hautevilles. Seductive as these notions of family-friendship may be, they are open to doubts and qualifications, some more substantive than others.

One obvious doubt is as to whether Alexios could really have been willing to contemplate the prospect of westerners installing themselves across vast swathes of territory that might come to stretch from the Tauros mountains to Aleppo and Edessa, beyond the Euphrates.[90] Granted that they could be expected to be few in numbers, they might still be expected to bring chaplains and attract other Latin churchmen. Seemingly, Alexios had been providing for westerners' needs on pilgrimage-routes already before the First Crusade, expressly permitting them to found churches on the island of Rhodes, a facility of which they availed themselves. One learns of this from a complaint about their advocacy of azymes made by Bishop Nicholas of Andida, seemingly datable to the mid-1090s.[91] So one might doubt Alexios' willingness to risk comparable problems with eastern churchmen in towns where Latins established themselves and built churches, and to face denunciation from an unsympathetic patriarch of Antioch. The status and capacity for troublemaking of Aemilianos, the patriarch in the 1070s, is recounted in Bryennios' *History*, and this presumably reflects Alexios' own assessment along with that of his brother Isaac, the Duke of Antioch.[92] Such doubts as to Alexios' likely expectations of coping with problems of this sort are not, however, unsurmountable. As will be seen below, he seems to have taken practical steps to try and obviate them, while aspiring to broader ecclesiastical consensus that would override differences over azymes and ecclesiastical discipline (below, pp. 771-2, 781–4). Besides, Alexios could well have reckoned that the Franks' lack of manpower and inevitable preoccupation with defending their territories would tend to discourage major disputes between local churchmen and any chaplains and other clerics in their train. The Turks' pressure on the regions assigned to Bohemond's Domesticate was, after all, likely to match the havoc they had wreaked in Roussel's dominions in the mid-1070s, and the latter's effective lordship may well have earned him respect from local clerics as well as laypersons.

90. Pryor and Jeffreys, Alexios, Bohemond (cited n. 80), pp. 39, 63–4, 73–4, 77.

91. J. Darrouzès, Nicolas d'Andida et les azymes, *REB* 32, 1974, pp. 199–210, esp. p. 208, lines 23–33 (text); pp. 202–3 (transl. and commentary); J. Pahlitzsch, *Graeci und Suriani im Palästina der Kreuzfahrerzeit*, Berlin 2001, pp. 53, 60. On churches that Alexios conceded to the Venetians: R.-J. Lilie, Die Lateinische Kirche in der Romania vor dem Vierten Kreuzzug, *BZ* 82, 1989, pp. 202–20, esp. pp. 202–6.

92. Bryennios, *Histoire* II.28, pp. 202–3. On Isaac's stint as governor of the city, see V. Laurent, La chronologie des gouverneurs d'Antioche sous la seconde domination byzantine, *Mélanges de l'Université Saint Joseph* 38, 1962, pp. 219–54, esp. pp. 249–50. On Aemilianos: Cheynet, *Pouvoir et contestations*, pp. 80–1; *TIB* 15, vol. 1, pp. 355, 571, 618.

More fundamental than doubts as to Alexios' reckoning of the feasibility and possible side-effects of the installation of western warriors between the Tauros mountains and the Euphrates basin is the objection that such a strategy, while feasible, amounted to nothing more than a variant of traditional imperial *Realpolitik*. Under the terms of Alexios' allocation of "lands beyond Antioch," Bohemond would not receive the city itself and so he would need to be cooperative with the agents and garrison Alexios assigned there.[93] And he and his Frankish warriors could be expected to be preoccupied on too many fronts for their outlying marcher lordship to become a powerbase capable of mounting serious challenges to imperial hegemony across Asia Minor.[94] The prospect of instituting—through invocation of the appropriate oaths, rites and concepts—more than one such lordship on the empire's eastern approaches could well have occurred to Alexios. Twenty years or so earlier, Alexios had reckoned that other Franks besides Roussel were capable of turning their fortresses into bastions of control over surrounding areas (above, pp. 757–8). He could now have envisaged a form of "divide-and-rule" between two or more Frankish lordships in the East. Or he could simply have counted on being able to play off the Franks against the Turkish warlords whom they evicted from the Euphrates basin and other such prosperous regions.

Alexios' quasi-familial ties with members of the de Hauteville family could well be interpreted as an exercise in such "divide-and-rule." As noted above, Bohemond's half-brother, Guy, was an apparently close counsellor at the time of Alexios' advance through Asia Minor in 1098. Even if Alexios had no particular plans to install him anywhere, Guy's prominence at court might have been regarded as something of a counterweight to whatever ventures Bohemond might essay.[95] On the broader diplomatic stage, Alexios' "amicable" relationship with Count Roger of Sicily is likely to have owed much to their shared experience of Bohemond's ruthless ambition and this, too, was a variant of "divide-and-rule."[96] And, at a tactical level, Alexios' method of inducing the Turkish defenders of Nicaea to surrender in 1097 is an example of his adeptness. Their leaders were secretly offered generous terms and, eventually, a choice between entry into Alexios' service or withdrawal.[97] There is evidence of the crusaders' subsequent suspicions that they were being played off against the Turks. According to a Continuator of the *Chronicle* of Frutolf of Michelsberg, a rumour circulated among those whom he himself

93. Even when Antioch was assigned to Bohemond in 1108, care was taken to signal Alexios' residual dominion over the city. Those of Bohemond's supporters who happened to be at Diabolis were to swear oaths of fidelity to the emperors, but other knights were to swear the same oaths in Antioch to the "man" sent by Alexios to administer them: *Annae Comnenae Alexias* XIII.12.15, I, p. 418.

94. Such expectations were borne out by events, in that Bohemond was a prisoner in Turkish hands barely two years after occupying Antioch. See J. Flori, *Bohémond d'Antioche : chevalier d'aventure*, Paris 2007, p. 220; Pryor and Jeffreys, Alexios, Bohemond (cited n. 80), pp. 48, 57–8, 66–7.

95. Guy's eloquent lament upon hearing the false news of the destruction of the crusading army at Antioch was composed by an author broadly in sympathy with Bohemond; in depicting this kinsman's grief for "my lord Bohemond," "my sweetest friend and lord," the writer perhaps "doth protest too much:" *Gesta Francorum* IX.27 (cited n. 53), pp. 63–4.

96. Above, pp. 752, 759, 769. For Roger's coolness towards Bohemond and readiness to support Roger Borsa against him, albeit in return for substantial grants of lands, see, e.g. Becker, *Graf Roger I. von Sizilien* (cited n. 44), pp. 68–70.

97. *Annae Comnenae Alexias* XI.2.5-10, I, pp. 326–9.

accompanied to the East in 1101. It was said that the emperor "causes the Franks to fight the Turks in the same way as dog eats dog"![98] The tactics used by Alexios to demoralise the defenders of Nicaea relied partly on the sheer numbers and ferocity of the westerners. He instructed his emissary, Manuel Boutoumites to warn the Turks that the alternative to accepting his offer of an amnesty and "all sorts of promises" might be a massacre.[99]

If, as is quite well-attested, Alexios in the early to mid-1090s sponsored appeals for "all true Christians" to come and drive back the "heathen" who had "almost destroyed" the "Holy Church" in his region,[100] it could be that he was hoping for some sort of mass-movement of persons, armed and unarmed, to the Holy Land, for purposes of distracting Turkish warlords in Asia Minor and beyond, thereby opening the way to new politico-military configurations on Byzantium's eastern approaches. Indeed, if in 1096/97 the Jews of Thessalonica really were being urged by the governor and the metropolitan to join the hordes of Franks who were passing through their city and to hasten to Jerusalem, where the Messiah had appeared,[101] one may reasonably see Alexios' hand behind the authorities' urgings. And this could represent another attempt to swell the human wave towards the Holy Land. It would be in key with the rumour heard by the Continuator of the *Chronicle* of Frutolf of Michelsberg: Jews and Franks alike were fodder for Alexios' strategy of "dog-eat-dog." By this reckoning, they amounted to little more than diversionary cover for a limited operation to regain territory and key strongholds, and all were expendable.

IV. Imperial commitment to Antioch and Jerusalem

However, this image of Alexios as coldblooded calculator and talented practitioner of traditional *Realpolitik* does not merely render resoundingly false the rhetoric of his letters to the abbot of Monte Cassino, where the crusaders are called "pilgrims" and their dead "blessed."[102] It also leaves unexplained various scraps of evidence that suggest a more fulsome, and personal, commitment on the part of Alexios and other Byzantines to affairs in Antioch and Jerusalem alike, and also to religious houses and cults in western Europe, an awareness of their cults in common. Viewed individually, the scraps are paltry, and if some have received attention in recent publications, others feature in works still awaiting

98. *Frutolfi et Ekkehardi Chronica*: *Frutolfs und Ekkehards Chroniken und die anonyme Kaiserchronik*, übers. von F.-J. Schmale und I. Schmale-Ott (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters 15) Darmstadt 1972, pp. 166–7; *Chronicles of the investiture contest : Frutolf of Michelsberg and his continuators*, transl. and annotated by T. J. H. McCarthy, Manchester 2014, p. 164. The traditional identification of the author of the "1106 Continuation" with Abbot Ekkehard of Aura has met with serious challenge from T. J. H. McCarthy: *ibid.*, pp. 46–8 (introduction).

99. *Annae Comnenae Alexias* X.11.10, I, p. 321.

100. See, e.g. Bernold of St. Blaise, in *Bertholds und Bernolds Chroniken*, hrsg. von I. S. Robinson, übers. von H. Robinson-Hammerstein und I. S. Robinson (Ausgewählte Quellen zur deutschen Geschichte des Mittelalters 14), Darmstadt 2002, pp. 412–3. See also below, p. 784.

101. A. Sharf, An unknown Messiah of 1096 and the emperor Alexius, repr. in Id., *Jews and other minorities in Byzantium*, Ramat-Gan 1995, pp. 136–47, esp. pp. 138–9 (translated text of the letter of Rabbi Menahem b. Elijah).

102. *Die Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088–1100*, mit Erl. hrsg. von H. Hagenmeyer, Innsbruck 1901, no. 5, p. 141; no. 11, p. 153.

publication. Without attempting a full synthesis, one may outline a few here, starting with a couple of senior assignments Alexios seems to have made to Antioch not long before the First Crusade. One, first posited by Paul Magdalino, involves the rehabilitation of the former "consul of the philosophers" John Italos and his appointment as *chartophylax* to the patriarch of Antioch.[103] Magdalino's suggestion is quite tentative, but his case for dating the appointment to sometime after John's trial and condemnation for heresy in 1082 is consistent with the lack of reference in the trial record to any ecclesiastical post held by John. As Magdalino points out, Italos was of South Italian origin and thus very well-equipped to converse with any Romance-speakers who might appear on the scene, especially those from his own part of the world, such as Bohemond.[104] The suggestion gains force from the work of Judith Ryder on "John the Oxite and Alexios Komnenos" now in preparation. Ryder shows that Patriarch John of Antioch was more counsellor and critical friend of Alexios than foe, and that his "diatribe" of 1091 was probably delivered after consultation with him, on the eve of a major imperial policy-shift.[105] As Ryder notes, John was welcomed warmly by the emperor upon his eventual return to Constantinople, and although he later wrote a tract against azymes, he does not seem to have been ill-disposed towards Latin Christians at the beginning of their occupation of Antioch. Indeed, the tract reveals that he had been present (as patriarch) at liturgies celebrated by Latin priests.[106] This would have served to symbolise Christian fellowship, and he had already come under suspicion of more than fellowship with western Christians from the Turks. They had hung John on ropes from the city walls before the crusaders' eyes, suspecting him of treachery.[107] The assignment to the patriarchal see of a spirited churchman who might prove equanimous towards Latins if not towards the adherents of other sects in residence there would have been apt if, already around 1090, Alexios were contemplating means of regaining Antioch with western military aid and, perhaps,

103. P. Magdalino, Prosopography and Byzantine identity, in *Fifty years of prosopography* (cited n. 25), pp. 50–1.

104. Magdalino, Prosopography (cited n. 103), p. 51; J. Gouillard, Le procès official de Jean l'Italien, *TM* 9, 1985, pp. 133–74, esp. pp. 136–161 (text and translation).

105. John the Oxite, *Λόγος εἰς τὸν βασιλέα κῦρ Ἀλέξιον τὸν Κομνηνόν*, ed. and French transl. pp. 18–49 in P. Gautier, Diatribes de Jean l'Oxite contre Alexis I[er] Comnène, *REB* 28, 1970, pp. 5–55, esp. pp. 26–35; J. Ryder, John the Oxite and Alexios I Komnenos : friends or foes? (in preparation). John seems to have taken up residence in his see not long after delivering his "diatribe" in Constantinople, in late 1091 or early 1092: T. Papacostas, The history and architecture of the monastery of Saint John Chrysostomos at Koutsovendis, Cyprus, *DOP* 61, 2007, pp. 25–156, esp. pp. 36–7.

106. B. Leib, *Deux inédits byzantins sur les azymes au début du XII[e] siècle : contribution à l'histoire des discussions théologiques entre Grecs et Latins* (Orientalia Christiana 2, 9), Roma 1924, p. 130 (= p. 262). John was seemingly on good personal terms with Anna Dalassena, judging by his praise for her piety and "very manly qualities of judgement:" P. Gautier, Jean V l'Oxite, patriarche d'Antioche : notice biographique, *REB* 22, 1964, pp. 128–157, esp. pp. 156–7 (text and translation); p. 134 (introduction). See also Pahlitzsch, *Graeci und Suriani* (cited n. 91), p. 80 and n. 97, p. 92 n. 149; Ryder, John the Oxite (cited n. 105).

107. Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana* V.1 (cited n. 71), pp. 338–9; William of Tyre, *Chronicon* VI.23: Guillaume de Tyr, *Chronique*, éd. critique par R. B. C. Huygens, 2 vols., Turnholti 1986, I, p. 340; Gautier, Jean V l'Oxite (cited n. 106), pp. 136–9 (text); pp. 131–2 (introduction); Ryder, John the Oxite (cited n. 105); *TIB* 15, vol. 1, pp. 355–6.

of shielding it with fortresses garrisoned by Franks in the territories to the East. And, ironically, the patriarch's political stature is signalled by a rumour that was, according to Orderic Vitalis, circulating among the populace soon after Bohemond fell into Turkish captivity, in the late summer or early autumn of 1100. John was supposedly planning "to betray the city of Antioch to the Augustus" [i.e. Alexios Komnenos].[108]

Alexios' horizons did not, however, stop at Antioch. Nor could they, given the responsibility that his predecessors had assumed for Jerusalem, and the significance of its church to some Byzantine monastic circles and even, perhaps, to Alexios himself in respect of his own spiritual salvation. There is not inconsiderable evidence that emperors took on a more conspicuous role as patrons and custodians of the Holy Sepulchre and Jerusalem's Christians in general towards the mid-11th c. They were, as I have suggested elsewhere, reacting at least partly to increasing numbers of pilgrims from the West and to those pilgrims' readiness to help pay for restoration work on the church of the Anastasis. The work of Robert Ousterhout suggests how emperors sought to solemnise their contribution not only with the golden mosaics commissioned by Constantine IX but also through dissemination of *enkainia* celebrating the dedication of the Anastasis church, as if "the Temple" in Jerusalem had now been rebuilt at the command of a Solomon-like emperor.[109] Their patronage extended to the monasteries of Palestine, if the surviving deluxe manuscript of a *menologion* was despatched by Empress Theodora to St. Chariton's monastery near Bethlehem, as Andrew Jotischky has tentatively suggested.[110] Western pilgrims were, I think, an important "target" for spectacular undertakings such as the mosaics, and one gauge of their impact on westerners is the work of William of Tyre, which relays long-lasting local traditions about Constantine IX's beneficence, towards not only the Holy Sepulchre but Jerusalem's patriarchate and Christian community in general.[111] If emperors were vaunting their care for the Holy Sepulchre and its visitors as a mark of moral dominion over the city, they might well have been expected to do something to protect it once bands of Turcomans began raiding the region and harrying pilgrims, whose inflow from the West continued in the 1060s and, most probably, later still. There is a plaintive tone implying dereliction of duty in the letter of Pope Victor III addressed to Anna Dalassena in, probably, 1086/87.[112] This, I suggest, goes beyond the immediate issue of mistreatment of western pilgrims and requisitioning of their horses by Byzantine officials to a more fundamental failure of the imperial government to look after Jerusalem. Pope Victor would, presumably, have heard something about the emperors'

108. Orderic Vitalis, *Historia ecclesiastica* X.24 (cited n. 41), V, p. 356; Gautier, Jean V l'Oxite (cited n. 106), p. 132; Falkenhausen, Boemondo I e Bisanzio (cited n. 80), p. 116.

109. R. Ousterhout, New temples and new Solomons : the rhetoric of Byzantine architecture, in *The Old Testament in Byzantium*, ed. by P. Magdalino and R. S. Nelson, Washington DC 2010, pp. 223–53, esp. pp. 249–51. See also J. Shepard, Holy Land, lost lands, *Realpolitik* : imperial Byzantine thinking about Syria and Palestine in the later 10th and 11th centuries, *Al-Qantara* 33, 2012, pp. 505–45, esp. pp. 522–4, 528–30, 532–5.

110. A. Jotischky, The fortunes of war : an eleventh-century Greek liturgical manuscript (Sinai gr 512) and its history, *Crusades* 9, 2010, pp. 173–84, esp. pp. 174–6, 178–80.

111. William of Tyre, *Chronicon* IX.17–8 (cited n. 107), I, pp. 443–4; Shepard, Holy Land, lost lands (cited n. 109), pp. 533–5.

112. H. E. J. Cowdrey, Pope Victor and the Empress A., *BZ* 84–85, 1991–2, pp. 43–8 (Latin text on p. 48).

claims to special care for the cults there in his earlier incarnation as Desiderius, abbot of Monte Cassino. Pilgrims stopped at this house en route to the East, and its abbots were not infrequent recipients of letters from emperors, including Alexios himself, early on in the First Crusade.[113]

Not that westerners were alone in their concern about conditions in the Holy Land. As Jotischky notes, links between Byzantine-based monks and houses in Palestine and Syria intensified towards the mid-11th c. and, in sending the codex, Theodora would have followed a current of veneration for these eastern religious houses flowing strongly in Byzantine monastic and secular milieus.[114] The *Life* of St. Lazarus of Galesion treats the arrival at his house in western Asia Minor of monks from Jerusalem as almost routine.[115] Earlier, Lazarus had spent many years in Jerusalem, apparently making his name for piety there, but the flow of well-connected persons ran in the opposite direction, too, as with the Constantinople-born officer from an army family who abandoned his career to take the tonsure and live in a leading monastic centre not far from Antioch, assuming the name of Nikon. Nikon of the Black Mountain became prominent for his spiritual instruction of laymen as well as monks, having been commissioned to do so throughout the patriarchate of Antioch. Nikon's most celebrated work, the *Pandekts*, was compiled to assist with his teaching and it seems to have circulated widely, a translation into Arabic perhaps being made in his lifetime.[116] Nikon's teaching-assignment was renewed by the Antiochene patriarchal synod after the Turkish takeover, and he showed concern for events at Jerusalem as well as for religious discipline and the need to respect the authority of the patriarch of Constantinople in Antioch. This is clear from a passage in his (still unpublished) "Little Book," to which K. Maksimovich has drawn attention.[117] Nikon describes the miraculous descent of the "Holy Fire" into the church of the Holy Sepulchre every Eastertide, and the plight of the Christians, who fear that failure of the Fire to make its appearance would prompt a bloodbath at the hands of "the people ruling there," the

113. *Die Kreuzzugsbriefe* (cited n. 102), nos. 5 and 11; Cowdrey, Pope Victor (cited n. 112), p. 45; H. E. J. Cowdrey, *The age of Abbot Desiderius*, Oxford 1983, p. 17; Oldfield, *Sanctity and pilgrimage* (cited n. 43), pp. 184, 185, 188.

114. Jotischky, The fortunes of war (cited n. 110), pp. 178–9.

115. Gregory the Cellarer, *Life of Lazaros of Mt. Galesion*, chapter 84, ed. by H. Delehaye in *AASS Novembris. Tomus tertius quo dies quintus, sextus, septimus et octavus continetur*, Bruxellis 1910, p. 535.

116. К. А. Максимович [K. A. Maksimovich], "Малая книга" : Никона Черногорца (XI в.) – новый источник по истории Восточной церкви, *Вестник ПСТГУ. 1, Богословие. Философия* 4 (24), 2008, pp. 26–37, esp. pp. 27–30; Id., Неизвестный византийский источник 1087 г. о чуде пасхального огня в Иерусалиме, in *История : дар и долг*, ответственный ред., Н. Н. Лисовой [ed. by N. N. Lisovoi], Москва – Санкт-Петербург 2010, pp. 177–83, esp. pp. 177–8. On Nikon, see I. Doens, Nicon de la Montagne Noire, *Byz.* 24, 1954, pp. 131–40; J. Nasrallah, Un auteur antiochien du xi[e] siècle : Nicon de la Montagne Noire (vers 1025–début du xii[e] siècle), *Proche-Orient chrétien* 19, 1969, pp. 150–62, esp. pp. 151–2; J. Nasrallah, *Histoire du mouvement littéraire dans l'Église melchite du v[e] au x[e] siècle*, 4 vols., Louvain 1979–88, III, pp. 113–4, 120–2; *TIB* 15, vol. 1, p. 418; vol. 2, p. 1772.

117. Nasrallah, Un auteur antiochien (cited n. 116), pp. 157–8; Id., *Histoire du mouvement*, III (cited n. 116), pp. 118–9; Maksimovich, "Малая книга" (cited n. 116), pp. 30, 32–7; Id., Неизвестный византийский источник (cited n. 116), pp. 178–9; *TIB* 15, vol. 1, pp. 418–9 and n. 2142.

Turks.[118] Nikon has, he writes, seen for himself how the Turks enter the church of the Anastasis at Easter, swords at the ready "to slaughter all the Christians" in the event of the Fire failing to descend, a "massacre of the innocents." Nikon prefaces his description with the statement that what has been dispensed to the city of Jerusalem "does not have a bearing on the well-being of the entire world, and must not represent it."[119] In stating this, he would seem to be reassuring readers that Jerusalem's plight, although dire, does not presage still more terrible things, perhaps the End of the World. In other words, concern for the Christians of Jerusalem may well have intermingled with eschatological fears, the centre-stage of the drama being the church of the Anastasis, the showpiece of imperial munificence only a generation earlier. Nikon would only have given such reassurance if apprehensions were not running high, and they are unlikely to have been confined to his immediate constituency of Antioch. Evidence for direct contacts between Nikon and Constantinople in his later years seems to be sparse, but the type of fears he was trying to allay may well have had resonance in the capital, as well as monastic circles. It may not be complete coincidence that Nikon wrote his "Little Book" in 1087/88, a year or so after Pope Victor wrote to the imperial government, implying (as I have suggested) a certain dereliction of duty in failing to protect pilgrims to Jerusalem.

These fragments of evidence suggest the pressures that were weighing upon Alexios from various quarters, while his abiding interest in the patriarchal church at Antioch is beyond dispute. But they are unrevealing as to the attitudes of those who enjoyed Alexios' confidence, let alone of Alexios himself. A possible pointer comes from wall-paintings commissioned on Cyprus by a member of Alexios' circle, Eumathios Philokales. Philokales was duke of the island at the turn of the 11th c., and around 1100 he saw to the building of a chapel dedicated to the Holy Trinity next to the katholikon of the Koutsovendis monastery.[120] The two aspects of the murals that pertain to our theme receive careful exegesis from Maria Parani in a forthcoming study. At the risk of distortion, I shall summarise her findings. Firstly, a strand running through the cycle of saints in the chapel involves Antioch and the Holy Land, three or four saints associated with Antioch being portrayed in the southwest part alone, while others had been monks in Palestine.[121] Parani draws attention to the figure of a relatively obscure saint, Gregentios of Taphar, whose reputation in the Middle Byzantine era seems to have rested on his ability to bring the Jews of Arabia to the true faith, championing it in the face of its enemies and acting ultimately on the instructions of the emperor.[122] The Koutsovendis monastery had been founded c. 1090 by a monk hailing from Antioch, George, and by the time the paintings were executed the crusaders were in Jerusalem. So one might anyway expect Antioch,

118. Maksimovich, Неизвестный византийский источник (cited n. 116), p. 179 (Greek text with transl.); pp. 180–1 (commentary).

119. Maksimovich, Неизвестный византийский источник (cited n. 116), p. 179 (Greek text with transl.).

120. M. G. Parani, The frescoes of the Holy Trinity Chapel of the Monastery of St. John Chrysostomos at Koutsovendis, Cyprus (forthcoming); I am most grateful to Maria Parani for allowing me to read this work in draft. On the monastery, see also Papacostas, History and architecture of the monastery of Saint John Chrysostomos (cited n. 105), esp. pp. 29–50, 74–5, 146–8.

121. Parani, Frescoes of the Holy Trinity Chapel (cited n. 120).

122. Parani, Frescoes of the Holy Trinity Chapel (cited n. 120).

Jerusalem and the rest of the Holy Land to feature in the imagery. Nonetheless, the linking of these places calls to mind the aforementioned interest of Alexios in the church of Antioch well before the Crusades, raising the question whether he, too, saw Christian affairs in that city and Jerusalem as closely interconnected.

A second aspect of the paintings highlighted by Parani is their focus on the Pentecost and the Ascension and the themes of intercession and redemption, with dedicatory inscriptions and perhaps a portrait of Philokales himself placed below the Mother of God, the supreme intercessor.[123] Considering these "eschatological concerns," Parani suggests that it may be of a type with the placing of Alexios Komnenos among the sinners in the Blachernai Palace's depiction of the Last Judgement. As she observes, eschatological notions were running through his court, judging by Zonaras' account of the impact upon Alexios of some monks' prophecy that he would not die before he had laid down his crown at the Holy Sepulchre.[124] Considering this and the concern at court for dogmatic orthodoxy, a spirituality of repentance, and engagement with Syria and Palestine at the time of the Crusade, she goes on to remark: "that we can pick up echoes of these at Holy Trinity … should not really come as a surprise," bearing in mind Philokales' membership of Alexios' circle and involvement with the Levant.[125] At the very least, the congruence between Koutsovendis' and Blachernai's intimations of the Last Judgement suggests a distinctive feature in Alexios' political culture, which he and his confidants put on display. As Paul Magdalino observed, belief in the Second Coming after the Last Emperor's journey to Jerusalem was not confined to the Byzantines: it was also widespread among the first crusaders, with expectations that their own venture might precipitate it.[126]

Perhaps Alexios and his circle were reacting to western ideas and practices, harnessing them to state interests somewhat in the manner of liege homage. But it is no less possible that already before the Crusade apprehensions about the End of the World were running high among eastern Christians, fanned by reports of the Turks' activities at Jerusalem. Nikon of the Black Mountain's pronouncements on the subject may imply as much and, as suggested above, a generation earlier the imperial government had highlighted the *basileus*' special responsibility for the Holy Sepulchre. Nikon, for his part, was an advocate of imperial authority, urging the monks of a house on the Black Mountain to resume their liturgical commemoration of the emperor as well as of their diocesan bishop. He was also attentive to the affairs of the Antiochene patriarchate, playing an

123. Parani, Frescoes of the Holy Trinity Chapel (cited n. 120).

124. John Zonaras, *Epitome historiarum* XVIII.28.10–12 (cited n. 38), III, p. 760. On Zonaras' account, see P. Magdalino, The history of the future and its uses : prophecy, policy and propaganda, in *The making of Byzantine history : studies dedicated to Donald M. Nicol on his seventieth birthday*, ed. by R. Beaton and C. Roueché, Aldershot 1993, pp. 3–34, esp. p. 26; Magdalino, *Empire of Manuel I Komnenos* (cited n. 17), p. 34. For the Last Judgement at Blachernai, see P. Magdalino and R. Nelson, The emperor in Byzantine art of the twelfth century, *Byz. Forsch.* 8, 1982, pp. 123–183, at pp. 123–6; V. Kepetzi, Empereur, piété et rémission des péchés dans deux ekphraseis byzantines : image et rhétorique, *DChAE* 20, 1998, pp. 231–44, esp. pp. 235–44.

125. Parani, Frescoes of the Holy Trinity Chapel (cited n. 120).

126. Magdalino, History of the future (cited n. 124), p. 26; Parani, Frescoes of the Holy Trinity Chapel (cited n. 120). On eschatological expectations among the first crusaders, see e.g. Riley-Smith, *The First Crusade* (cited n. 9), pp. 33–6, 142–3; J. Flori, *L'Islam et la fin des temps*, Paris 2007, pp. 266–80.

important part in its governance before the arrival of John the Oxite to take up his post, and he delivered a ruling of its clerical leadership to Patriarch Euthymios of Jerusalem. He was also in touch with the monks of Koutsovendis in the 1090s, addressing letters of advice to the founder, George, and to various monks who were associated with this house.[127] In straightforwardly diplomatic or military terms, Alexios could have considered it necessary to be seen "to do something," as a function of his imperial office. But given the continuing communications between monasteries and churches in the Holy Land and Byzantium and Alexios' reverence for monks, one may suppose that he made the same connection between the holy cities of Jerusalem and Antioch as the paintings of the Koutsovendis monastery did, and positively *wanted* somehow to alleviate conditions in Jerusalem. It is, after all, possible that Zonaras' "certain monks" who prophesied that Alexios would live to make, in effect, a pilgrimage to Jerusalem hailed from the Holy Land.[128] If apprehensions about an imminent Second Coming and Last Judgement, alongside regard for Jerusalem as the way to redemption, carried weight not only in the spirituality of some western Christians, but also in ruling and monastic circles in Byzantium, these could be described as "cults in common."

To use such terminology, and even to speak of "continuing communications" between Byzantium and the Holy Land may seem rather bold. But there is further evidence suggestive of a certain commitment to Jerusalem on Alexios' part. The proceedings of the Synod of Blachernai in, probably, the last weeks of 1094 have been expounded by Paul Gautier. One of the churchmen present there was none other than the patriarch of Jerusalem, Symeon. He presided alongside the Constantinopolitan patriarch and Alexios himself.[129] As Gautier showed, the synod was politically charged and it was stage-managed by the emperor, who would scarcely have given a supervisory role to anyone he did not trust. There is no reason to think that Symeon was residing in Constantinople at the time, and this suggests that communications remained feasible between the capital and Jerusalem, as well as a spirit of cooperativeness between emperor and patriarch. Two further aspects of Symeon's visit deserve mention. Firstly, he wrote a tract on azymes, couched in fairly moderate tones, even if rejecting azymes as unsound; the time of writing was probably the mid-1090s, and thus around the time of his visit to Constantinople.[130] Setting aside speculation as to what prompted Symeon to pen his tract, one may note another aspect of his role as, in effect, an honorary arbitrator acting in association with the emperor at the Blachernai Synod. Symeon's predecessor, Patriarch Euthymios, had played a comparable role a decade or so earlier, when he seems to have acted as a peacemaker at the behest of Alexios. He performed these duties at Thessalonica in, probably, 1084 and his opposite number was none other than the

127. *TIB* 15, vol. 1, pp. 355, 420 and n. 2159; Papacostas, History and architecture of the monastery of Saint John Chrysostomos (cited n. 105), pp. 34, 36–8.

128. John Zonaras, *Epitome historiarum* XVIII.28.10 (cited n. 38), p. 760.

129. P. Gautier, Le synode de Blachernes (fin 1094) : étude prosopographique, *REB* 29, 1971, pp. 213–84, esp. pp. 220 (text), 225–31 (commentary).

130. Symeon of Jerusalem, *Περὶ τῶν ἀζύμων*, in Leib, *Deux inédits* (cited n. 106), pp. 217–39; Pahlitzsch, *Graeci und Suriani* (cited n. 91), pp. 58–60.

leader of the invading Normans, Bohemond.[131] As Bréhier suggested long ago, the choice of Euthymios can scarcely have been accidental: he may well have invoked the plight of Jerusalem and the need for Christians to make common cause against the infidel.[132] Thus by the time of the Blachernai Synod Alexios had experience of acting in liaison with the patriarch of Jerusalem, and he clearly knew of the status this hierarch enjoyed in the Latin west. If Alexios could reckon on having the patriarchs of both Antioch (in the form of John the Oxite) and Jerusalem prepared to cooperate in the mid-1090s, his readiness to contemplate installation of Frankish garrisons in the Euphrates basin, and even their deployment under his old enemy Bohemond, would not have been so rash.

V. Alexios, the assignments of Guillaume of Cormery and other monks

It is now worth drawing attention to some scraps of evidence relating to the western men of God whom Alexios cultivated. Their importance lies in suggesting that his ties with westerners amounted to more than soldierly "man-to-man:" "man-to-monk," they involved respect for ideals and cults of saints shared by eastern and western Christians, a commonality transcending details of ritual if not differences over the *filioque* clause. Alexios cherished the monk of Cormery, Guillaume, for many qualities: intellect, fidelity, organisational skills, and piety. That, at least, is what emerges incidentally from "the Cormery text," a work whose main aim is to enumerate the relics Guillaume presented to his former house near the Loire, in a grand ceremony on 19 July 1103.[133] From this and from a slightly fuller version of the text, relayed by Dom Yves Gaigneron, one deduces that Guillaume was an avid collector of relics, twice visiting the Holy Land in quest of them.[134] His appetite also took him into the recesses of a monastery in Nicomedia, where he persuaded the abbot to give him precious relics, including St. James the Persian's head. Guillaume had funded repairs to the monastery following the Turks' occupation in the early 1090s. He was thereby implementing a commission from the emperor to restore the city, while serving as "chaplain and priest" to the army that had liberated it.[135] Rather than discussing this assignment, one may note his role some years later, after his return to the West and elevation to the see of Salpi in Apulia. He subsequently donated many relics of demonstrably high quality to Cormery and, if our text is a fair gauge of the appreciation they initially received, Guillaume was thereby demonstrating another, godly, side to his old employer, that of intermediary on behalf of the eastern churches. The "Cormery Text," by way of accounting for the relics' arrival in the monastery, mentions the envoys

131. *Typikon de Grégoire Pakourianos*, pp. 131 (text), 130 (transl. and commentary); Charanis, Byzantium, the West (cited n. 10), p. 35.

132. L. Bréhier, *L'Église et l'Orient au Moyen Âge : les croisades*, Paris 1907, p. 53 and n. 2; Charanis, Byzantium, the West (cited n. 10), p. 35 and n. 3.

133. J. Shepard, "How St James the Persian's head was brought to Cormery" : a relic collector around the time of the First Crusade, in *Zwischen Polis, Provinz und Peripherie : Beiträge zur byzantinischen Geschichte und Kultur*, hrsg. von L. M. Hoffmann unter Mitarbeit von A. Monchizadeh (Mainzer Veröffentlichungen zur Byzantinistik 7), Wiesbaden 2005, pp. 287–335, esp. pp. 302 (text); 308–9 (translation); 310–1 (commentary).

134. Shepard, "How St James the Persian's head" (cited n. 133), pp. 293–6, 311–2.

135. Shepard, "How St James the Persian's head" (cited n. 133), p. 299 (text); pp. 304 (translation), 326–8, 331–2 (commentary).

with letters "full of weeping" that Alexios had sent out "everywhere" in the earlier 1090s. Through these he had "begged with tears for the aid of the entire Christian people," promising "very generous rewards." A hint of the contents of these messages is provided by the graphic account in the "Cormery Text" of the death or depravity that monks, nuns and other Christians were suffering at the hands of the Turks, invaders of "the rightful possessions of the empire of Constantinople."[136] At a lesser, more localised, level, Guillaume was performing a role not so very different from that of Patriarch Euthymios vis-à-vis Bohemond in, probably, 1084. The relics were also eloquent testimony to the piety of the monks of Nicomedia. In fact, these paragons of monastic commonality loom larger in our text than Alexios himself.

Guillaume seems to have been en poste at Salpi by around 1099,[137] if not earlier. It was probably no accident that his see lay near communication nodes and also Monte Gargano, whose shrine of St. Michael and complex of monasteries drew many pilgrims from the North, including Normans, and which lay on the route of those heading for the Holy Land.[138] Salpi was also close to Canosa, a bastion for Bohemond and the eventual site of the mausoleum housing his remains.[139] One might see the assignment of Guillaume to Salpi as Alexios' means of securing an efficacious operator to Bohemond's rear in the later 1090s. Without rejecting this interpretation altogether or doubting Alexios' hand in the appointment, I suggest that Guillaume's implantation at Salpi belonged to a broader network woven by Alexios. The emperor's links with Count Roger of Sicily have been noted above, but his networking extended to Apulia, too. Vera von Falkenhausen has pointed to a pattern of correspondence in Apulian charters between the use of imperial regnal years and their mention of a notable bearing a Byzantine court title.[140] She emphasises that these usages were not archaic survivals but a barometer registering fluctuations in political allegiances. Thus, for example, in 1098 and 1100

136. Shepard, "How St James the Persian's head" (cited n. 133), p. 298 (text); pp. 304, 303 (translation). One should not exclude the possibility that Guillaume himself had a hand in the formulation of these appeals to the West for help in the earlier 1090s.

137. J.-M. Martin, *La Pouille du VIe au XIIe siècle*, Rome 1993, p. 573 and n. 65; J. Shepard, Cross-purposes : Alexius Comnenus and the First Crusade, in *The First Crusade : origins and impact,* ed. by J. Phillips, Manchester 1997, pp. 107–29, esp. p. 118 and n. 52 on p. 127.

138. See, e.g. M. Chibnall, *The world of Orderic Vitalis : Norman monks and Norman knights*, Oxford 1984, p. 210; J.-M. Martin, Les Normands et le culte de Saint-Michel en Italie du Sud, in *Culte et pèlerinages à saint Michel en Occident*, sous la dir. de P. Bouet *et al.*, Rome 2003, pp. 341–64, esp. pp. 341–2, 347–351, 356–360; Oldfield, *Sanctity and pilgrimage* (cited n. 43), pp. 200–1. One should note that particularly assiduous provision for pilgrims to the East was made around the time of the First Crusade. Between 1098 and 1100, Count Henry of Monte Sant'Angelo built a hospice to receive pilgrims on the slopes of Monte Gargano, and this was later donated to Monte Cassino: Martin, Les Normands, pp. 356–7; Oldfield, *Sanctity and pilgrimage* (cited n. 43), p. 187 and n. 29.

139. A. W. Epstein, The date and significance of the cathedral of Canosa in Apulia, South Italy, *DOP* 37, 1983, pp. 79–90; Flori, *Bohémond d'Antioche* (cited n. 94), pp. 293–7; T. Dittelbach, Seldschuken und Normannen : Transmediterrane Perspektiven, in *Der Doppeladler : Byzanz und die Seldschuken in Anatolien vom späten 11. bis zum 13. Jahrhundert*, N. Asutay-Effenberger, F. Daim (Hrsg.), Mainz 2014, pp. 111–28, esp. pp. 113–4.

140. V. von Falkenhausen, Le istituzioni bizantine in Puglia nell'alto medioevo, in *Bizantini, longobardi e arabi in Puglia nell'alto medioevo : atti del XX congresso internazionale di studio sull'alto medioevo : Savelletri di Fasano (BR), 3–6 novembre 2011*, Spoleto 2012, pp. 185–210, esp. pp. 204–5; Frankopan, *The First Crusade* (cited n. 14), p. 23 and n. 27 on p. 213.

the lord of Melfi saw fit to style himself "Goffridus imperialis sevasto et comes" and to confirm documents with his imperial title, name and father's name in Greek.[141] As von Falkenhausen observes, imperial courtliness embraced Latin churchmen alongside laymen, through titles betokening affiliation with the *basileus*. Among the prelates to receive court-titles were the archbishops of Trani, and one such, sporting his lofty title of *synkellos*, was Bisanzio in 1094. The city of Trani, small but rich and well-connected, exemplifies the kind of place where Alexios might have expected to find ecclesiastical sympathisers.[142] Of course, such appetite for marks of honour from the emperor implies a general cultural orientation on the part of some senior churchmen and notables in Apulia. Two Latin archbishops of Bari, Nicholas and Andrew, had borne the title of *prōtosynkellos* already before Bisanzio is attested as *synkellos*. And the same title, *synkellos*, had been bestowed on Bisanzio's predecessor, John of Trani, probably in the earlier 1050s.[143] Nonetheless one may suggest an element of design in the bestowal of the titles from Constantinople. Trani lies only about thirty kilometres from Salpi, where Guillaume took up office around the time Bisanzio was flaunting his title of *synkellos*. Indeed, Guillaume and Bisanzio were both invitees to the consecration of Canosa's cathedral church by Pope Paschal II, according to the witness-list of a charter datable to September 1102.[144]

Moreover there is additional evidence of Alexios' forging of ecclesiastical, more precisely monastic, ties in influential circles to the north of the Alps, bearing out a somewhat general statement of the same tenor made by the abbot of Cluny, Peter the Venerable.[145] A notable instance is the metamorphosis of Odo Arpin, a leading crusader,

141. Falkenhausen, Le istituzioni byzantine (cited n. 140), p. 205. See F. Carabellese, *Codice diplomatico barese. 3, Le pergamene della cattedrale di Terlizzi*, Bari 1899, no. 32, pp. 48–9; Id., *Codice diplomatico barese. 7, Le carte di Molfetta*, Bari 1912, no. 4, pp. 8–9; O. Limone, *Santi monaci e santi eremiti : alla ricerca di un modello di perfezione nella letteratura agiografica dell'Apulia normanna*, Galatina 1988, p. 158.

142. Falkenhausen, Le istituzioni byzantine (cited n. 140), pp. 206–7. On Trani, see Martin, *La Pouille* (cited n. 137), pp. 223, 229–31, 246, 394, 400, 404–5, 451–7, 567–8, 597–9, 602, 611–2, 619–20; J.-M. Martin, Jean, archevêque de Trani et de Siponto, syncelle impérial, in *Byzance et ses périphéries (mondes grec, balkanique et musulman) : hommage à Alain Ducellier*, études réunies par B. Doumerc et Ch. Picard, Toulouse 2004, pp. 123–30, esp. pp. 125–6; A. Peters-Custot, *Les Grecs de l'Italie méridionale post-byzantine (IXe-XIVe siècle) : une acculturation en douceur*, Rome 2009, p. 65 and n. 243; p. 134 and n. 256; Oldfield, *Sanctity and pilgrimage* (cited n. 43), pp. 69–71, 74–7, 101, 105–6, 242–3, 265–6.

143. The text which mentions Nicholas and Andrew as *prōtosynkelloi* may not be authentic, but this does not necessarily detract from the historicity of the persons or titles mentioned in the witness-list. See L.-R. Ménager, *Recueil des actes des ducs normands d'Italie (1046–1127). 1, Les premiers ducs (1046–1087)* (Società di storia patria per la Puglia. Documenti e monografie 45), Bari 1981, no. 44, p. 143. For this reference, and for salutary warnings as to the hazardousness of linking Guillaume's appointment to Salpi with Bisanzio's receipt of his title, I am most grateful to Vera von Falkenhausen. On the circumstances in which Archbishop John probably received his title of *synkellos*, see Martin, Jean, archevêque de Trani (cited n. 142), pp. 126, 128.

144. *Le carte di Canosa (1102–1264)*, in G. B. Nitto de Rossi e F. Nitti, *Codice diplomatico Barese. Le pergamene del duomo di Bari (1266–1309) ; Appendice, Le pergamene di Giovinazzo, Canosa e Putignano sino al 1266* (Commissione provinciale di archeologia e storia patria), Bari 1899, no. 1**, p. 212; Shepard. Cross-purposes (cited n. 137), n. 52 on p. 127.

145. Peter the Venerable, ep. 75, *The letters of Peter the Venerable*, ed. with an introd. and notes by G. Constable, 2 vols., Cambridge MA 1967, I, p. 209.

into the prior of the leading Cluniac house of La-Charité-sur-Loire only three or so years after Guillaume made his return visit to Cormery in 1103. I have already presented the general case for supposing that Alexios forged a personal, if not quite spiritual, bond with Odo, and will pick out just two aspects here: the attention Alexios seems to have paid to monks and monastic houses in the West is consistent with his well-known veneration of holy men in Byzantium;[146] and the significance of his placing under Prior Odo's aegis of the Latin house he founded at Civetot. This was where Peter the Hermit's pilgrims had come to grief in 1096. The house was presumably intended to serve as a conspicuous monument to Alexios' solicitousness for the welfare of all pilgrims.[147]

VI. Alexios's vision: towards a new Christian consensus

The scraps of evidence presented here mostly comprise public gestures. Prior Odo's subordination to the great house of Cluny and his influence at the French court might well have been expected to help counteract Bohemond's defamation of Alexios and his association with the court, sealed by his marriage to King Philip's daughter Constance in 1106.[148] So Alexios' démarches could be seen as of an essentially political and diplomatic cast: a series of expedients, applying current western modes of bonding and piety to imperial interests. Alexios had constantly to react to changing circumstances, and as a general he could entertain the notions of sacrificing a platoon to save the regiment and, indeed, "dog-eating-dog." Nonetheless, there was something more positive and fundamentally sympathetic in his attitude towards individual Franks and the Christian west, a higher register rising above everyday soldierly comradeship and rites of bonding man-to-man. Account has already been taken of Alexios' ties of "man-to-monk" in the case of Guillaume and also the prior of La-Charité-sur-Loire (who in his earlier incarnation as a crusader had been dubbed a *miles imperatoris*).[149] I would go so far as to suggest that Alexios' personal relationships with individual Frankish monks and churchmen were not just diplomatic networking, vital as this was to him. They were threads in a larger tapestry, encompassing affairs of state but also the church and perhaps,

146. Peter the Venerable, ep. 75, *Letters* (cited n. 145), I, p. 209. Alexios' personal devotion is signalled by the story he told Cyril the Phileote of his wondrous recovery from illness: the holy man Ignatios who accompanied him on his campaign against Roussel had lain upon him, face to face, and given him a "holy kiss" while praying that the illness might be transferred to his own body: Nicolas Kataskepenos, *Vie de saint Cyrille* (cited n. 29), pp. 234, 460. Alexios' youthful piety was at the dictates of his mother, Anna Dalassena, and he later had to compete with his relatives' foundations of houses; moreover, his fiscal measures were far from uniformly favourable to monasteries' material interests : R. Morris, *Monks and laymen in Byzantium, 843–1118*, Cambridge 1995, pp. 267–88. But there is no reason to doubt his belief in the inherent value of monastic spirituality, which his own administrative measures would serve to rectify and enhance: Malamut, *Alexis Ier Comnène* (cited n. 1), pp. 258–66, esp. 264. See also other contributions to this volume; J. Shepard, The emperor's "significant others," in *The emperor in the Byzantine world*, ed. by S. Tougher, Aldershot (forthcoming).

147. Peter the Venerable, ep. 75, *Letters* (cited n. 143), I, p. 209; J. Shepard, The "muddy road" of Odo Arpin from Bourges to La Charité-sur-Loire, in *The experience of crusading. 2, Defining the Crusader kingdom*, ed. by P. Edbury and J. Phillips, Cambridge 2003, pp. 11–28, esp. pp. 16–7, 20–1, 22–4.

148. Flori, *Bohémond d'Antioche* (cited n. 94), pp. 255–7, 265–9.

149. Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana* IX.6 (cited n. 71), pp. 644–5; Shepard, "Muddy road" (cited n. 145), p. 15. See above, n. 71.

even, the Last Judgement. In fact, the apparent tangle of threads amounts to a personal vision of attaining, partly with the help of monks, partly through negotiations with hierarchs, a new Christian consensus—or rather, an extremely old one, which Alexios was hoping to reconstitute.

This would have been a version of the Pentarchy which, in the 1090s, showed signs of being revivable. Besides having in Nicholas III a fairly compliant Constantinopolitan patriarch, whose own letter to Urban evoked the Pentarchy,[150] Alexios could count on goodwill and intellectual weight from John the Oxite in Antioch and Symeon in Jerusalem; and the Melkite patriarch of Alexandria was more or less amenable to the wishes of the Fatimid government, with which Alexios seems to have maintained generally good relations. Indeed, the "Muslims" to whom he is said to have sent written word of "the appearance of the Franks" in 1095/96 were most probably the Fatimid authorities, and this demarche is quite consistent with the advice he later gave to the crusaders at Nicaea: that they should send envoys to the "emir of Babylon," that is, the Fatimid caliph of Egypt.[151] Evidence concerning the patriarchs of Alexandria is sparse, but that communications between them and Constantinople were feasible is clear. In fact, Patriarch Sabas ibn Abī l-Layth attended a synod in Constantinople in April 1117. He was accompanied by his brother, an influential senior official named Abū l-Barakāt Yūhannā ibn Abī l-Layth, and, as Johannes Pahlitzsch notes, they were most probably carrying out a mission together for the Fatimid caliph. Indeed Sabas, who had medical knowledge and training, is even said by Abū l-Makarīm, to have healed the ailing Alexios of an illness.[152] The keystone of the Pentarchy was the see of Rome, but here, too, Alexios showed signs of wishing to engage the incumbent in a common Christian enterprise and drawing him within a more conciliar structure.

Alexios' overtures towards Urban II after his accession to the pontificate clearly have some connection with his need for military manpower from the West. The démarches can be seen as no more than bait, prospects of eventual ecclesiastical reunification being dangled before Urban in hopes of more immediate material assistance. But if already, in the late 1080s, Alexios envisaged Frankish marcher lordships to the East, replete with chaplains and priests akin to Guillaume at Nicomedia (above, pp. 777–8), he would have seen a concordat with the Western Church hierarchy as more of a necessity than a bargaining counter. Seen from this perspective, the presence at synods of other eastern hierarchs together with the patriarch of Constantinople and Alexios himself might amount

150. Patriarch Nicholas III's letter to Urban of September 1089, while somewhat peremptory in tone, alludes to the ancient practice of newly-installed hierarchs despatching statements of faith to their "colleagues" *(homotagōn)* already *en poste*: A. Becker, *Papst Urban II. : 1088–1099*, 3 vols., Stuttgart 1964–2012, II, p. 252 (text); p. 267 (commentary).

151. For Alexios' message in 1095/96 reported by al-ʿAzimi and its likeliest addressees: C. Cahen, La chronique abrégée d'al-ʿAzimi, *Journal asiatique* 230, 1938, pp. 353–448, esp. p. 371 and n. 5 on p. 431; C. Hillenbrand, *The Crusades : Islamic perspectives*, Edinburgh 1999, p. 44; P. M. Cobb, *The race for paradise : an Islamic history of the Crusades*, Oxford 2014, p. 75 and n. 40 on p. 291. For Alexios' advice to the crusaders: *Hystoria de via et recuperatione Antiochiae atque Ierusolymarum (olim Tudebodus imitatus et continuatus)*, 6.32, ed. critica a cura di E. D'Angelo, Firenze 2009, p. 28.

152. Grumel – Darrouzès, *Regestes*, no. 1003; K. Ciggaar, An Egyptian doctor at the Comnenian court, *Nea Rhome* 2, 2005, pp. 287–302, esp. pp. 289–90; J. Pahlitzsch, The Melkites in Fatimid Egypt and Syria (1021–1171), *Medieval encounters* 21, 2015, pp. 485–515, esp. pp. 496–8.

to a preliminary to an ecumenical council. And bearing in mind Patriarch Symeon's prominence at the Blachernai Synod of 1094, one may suppose that he was at least partly responsible for the "frequent messages about the oppression of the Lord's Sepulchre and devastation of all the churches" mentioned by the author of the "1106 Continuation" of Frutolf of Michelsberg.[153] Indeed, the patriarch of Jerusalem—presumably in the person of Symeon—has an important role in the story of Peter the Hermit's visit to Jerusalem that Albert of Aachen relates. The patriarch is even said to have given Peter "a letter of holy mission with the seal of the holy cross" to take back to the West. This was, according to Albert, presented by Peter to the pope himself.[154] The "multitude of armies" (presumably companies) that were, in the words of the Cormery Text, responding to Alexios' appeals and "bearing down on the enemy" in the earlier 1090s would themselves have demonstrated Christian solidarity. Alexios may have hoped that such tours de force would make it the harder for Urban to hold out against proposals for some sort of council to resolve—or find working compromises for—those matters of ritual that caused friction at local level between eastern and Latin churchmen, as azymes did on Rhodes (see above, p. 768). In graphic form, Alexios was orchestrating concerted action on the part of the eastern church leaders, "the entire Christian people" willing to come to their aid (see above, p. 778), and himself. It was as if they—easterners and westerners alike—now embodied the "one community" of "our most holy and catholic church" which Urban II was, in effect, being invited to re-join.

Such high-flown terminology is already to be found in the imperial protocol of the *Synodos Endemousa*'s ruling on relations with the papacy, issued in September 1089 under Alexios' auspices.[155] As is well-known, Alexios was responding to Urban's enquiry as to why his name was not inscribed on the "holy diptychs" in St. Sophia. He requested a profession of faith from the new pope, for verification in accordance with "the apostolic canons and the holy and ecumenical seven councils."[156] In the event of any "ecclesiastical problems" arising from his profession, Urban should come in person or send a representative. The problems were to be resolved "in strict agreement with the divine canons" at what would amount to an ecumenical council of the church in Constantinople. The patriarchs of Jerusalem and Alexandria were to be invited, while Nicholas III of Constantinople along with the patriarch of Antioch, John the Oxite, were already present at the *Synodos Endemousa* in 1089.[157] Nothing concrete came of this exchange, in the sense of steps towards the holding of the council, and the eighteen-month deadline set for the arrival of Urban or his representative duly expired. One should, however, note that around the expiry-date—March 1091, if one reckons from the date of the synod —"mercenaries from Rome" were eagerly awaited by Alexios, during the campaign culminating in his victory

153. *Frutolfi et Ekkehardi Chronica* (cited n. 98), ed. and transl. F.-J. Schmale and I. Schmale-Ott, pp. 106–7; transl. McCarthy, p. 146.

154. Albert of Aachen, *Historia Ierosolimitana* I.2–5 (cited n. 71), pp. 4–7. See J. Flori, *Pierre l'Ermite et la première croisade*, Paris 1999, pp. 84–6.

155. Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), II, pp. 215–22 at p. 215 (Greek text and German transl.).

156. Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), II, pp. 216, 219–20 (Greek text and German translation).

157. Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), II, pp. 220–1 (Greek text and German translation).

over the Pechenegs at Lebounion in April.[158] Perhaps there is some connection between the expected arrival of one or more western companies with the pope's blessing and the impending deadline. Urban could well have felt obliged to make some such gesture in the name of Christian commonality, in default of his attendance at a general council. Councils were, after all, instrumental to the papacy in its bid to regenerate Christendom in the later 11th c., and to that extent the proposal of a more general—even ecumenical—council served to put Urban on the defensive.[159] That Alexios saw in councils a means of urging Urban before a wider audience to show his credentials of Christian leadership is suggested by events a few years later. The Council of Piacenza was one of the most important of those convened by Urban in his efforts to assert his leadership and reform the church, and preparations for this concourse of churchmen were protracted.[160] It may be no accident that it was at Piacenza that Byzantine envoys put in an appearance and appealed for help from "true Christians."[161]

Such aspirations and calculations on the part of Alexios may amount to yet another instance of his diplomatic guile—or, alternatively, could betray extreme naivety, given the hierocratic nature of Urban's own vision of Christendom.[162] But Urban's stance in the early years of his pontificate, encapsulated in his enquiry about the diptychs, seems

158. *Annae Comnenae Alexias* VIII.5.1, p. 245. The visit of imperial envoys to Urban in Campania at the end of 1090 or beginning of 1091 and their show of "due respect," alongside that rendered by "all Catholics" (including the French king's envoys) was in itself a timely reminder to the pope of the mutual advantages of Christian collaboration: Bernold of St. Blaise, in *Bertholds und Bernolds Chroniken* (cited n. 100), pp. 374–5. See also, on issues of chronology and the lack of substantial military manpower at Urban's disposal to send immediately from Campania, Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), II, pp. 181–2. Such limitations would not have prevented the pope from providing endorsement for companies which responded to Alexios' "letters full of weeping" and promising "very generous rewards," of the sort mentioned by the "Cormery Text." See above, p. 778.

159. Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), III, pp. 179–84, 196–200, 209–17; G. Gresser, *Die Synoden und Konzilien in der Zeit des Reformpapsttums in Deutschland und Italien von Leo IX. bis Calixt II., 1049–1123*, Paderborn 2006, pp. 579–85. Urban's enthusiasm for councils of one sort or another is attested by the sheer number—ten or more—that he convened during the eleven years of his pontificate: R. Somerville, *Pope Urban II's Council of Piacenza : March 1–7 1095*, Oxford 2011, pp. 3–4; Gresser, *Die Synoden*, pp. 263–76, 284–7, 292–317, 321–32. The Latin terminology for "general" and "universal" or "ecumenical" councils was elastic at the end of the eleventh century, and no clear-cut distinctions were drawn in the West by usage of the terms *synodus* and *concilium*: Gresser, *Die Synoden*, pp. 573–8; R. Somerville, *Pope Urban II, the* Collectio Britanica*, and the Council of Melfi (1089)*, Oxford 1996, pp. 182–5.

160. Somerville, *Pope Urban II's Council of Piacenza* (cited n. 159), pp. 4–9, 15–23. See also Gresser, *Synoden* (cited n. 159), pp. 292–8, 301–2, 509.

161. *Bertholds und Bernolds Chroniken* (cited n. 100), pp. 412–3. Conveniently for Alexios, Piacenza also served as the prelude to the wedding of one of the daughters of Count Roger, Maximilla, to Conrad, the estranged son of Henry IV who now pledged himself to Urban's cause and gave promise of strengthening it. This is a further hint of the continuing value to Alexios of Roger's ties with Urban: Geoffrey Malaterra, *De rebus gestis Rogerii* IV.23 (cited n. 39), p. 101; *Bertholds und Bernolds Chroniken* (cited n. 100), pp. 416–7; Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), I, pp. 136–7; Becker, *Graf Roger I. von Sizilien* (cited n. 44), pp. 224–5; Frankopan, *The First Crusade* (cited n. 14), pp. 24–5.

162. Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), II, esp. pp. 351–8; III, esp. pp. 19–31, 39–43, 53–70, 89–97, 604–29; Flori, *La guerre sainte* (cited n. 9), pp. 286–93, 310–8, 332–4; P. Chevedden, Crusade creationism versus Pope Urban II's conceptualization of the Crusades, *The Historian* 75, 2013, pp. 1–46, esp. pp. 32–43.

to have left room for recognition of his primacy as essentially honorary.[163] And a passage in Geoffrey Malaterra's history suggests that Alexios had additional reason to expect cooperativeness from Urban, in the person of Count Roger I; this dovetails neatly with the amicable relations between Roger and Alexios attested by Orderic Vitalis. According to Geoffrey, the pope even took the trouble to make a winter crossing to Sicily so as to consult Roger about the emperor's invitation to what is described as a "disputation" between eastern and western clergymen in Constantinople. Roger is said to have advised him to make the journey, seemingly in expectation that the question of azymes—mentioned as the point at issue—might there be resolved.[164] Even more strikingly, Urban's failure to take part in the council in Constantinople is blamed on the supporters of the anti-pope, Wibert III, in Rome. There is no word of any other considerations that Urban might have had, or of the slightly less eirenic tone of Patriarch Nicholas III's letter to him in the autumn of 1089.[165] Geoffrey is, most probably, reflecting the position of his patron, Roger, at the time of writing, the later 1090s.

This, in turn, is significant in that it suggests a persistently positive attitude on Roger's part towards some form of reconciliation between the eastern and western churches. The count had reasons of his own for promoting harmonious relations, seeing that the majority of the Calabrian subjects under his sway were eastern-rite, while Greek-speaking eastern Christians predominated in eastern and northeastern Sicily.[166] Alexios can hardly have been unaware of this, given the vitality of communications between Roger's dominions and the Byzantine lands.[167] One might take this for yet another example of Alexios' skilful diplomacy, harnessing Roger's active interest in Greco-Latin coexistence to his

163. See A. Bayer, *Spaltung der Christenheit : das sogenannte Morgenländische Schisma von 1054*, Köln 2002, p. 157.

164. Geoffrey Malaterra, *De rebus gestis Rogerii* IV.13 (cited n. 39), p. 93; Becker, *Graf Roger I. von Sizilien* (cited n. 44), pp. 136–7. There is no reason to dismiss Geoffrey's report as implausible, given all the indirect evidence of Roger's links with Byzantium; the pope's visit may be dated to late 1089, and thus soon after his receipt of the invitation to Constantinople: Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), II, pp. 66–7, n. 107; 164–7 and n. 302. See also Frankopan, *The First Crusade* (cited n. 14), p. 29.

165. Geoffrey Malaterra, *De rebus gestis Rogerii* IV.13 (cited n. 39), p. 93. Becker, *Graf Roger I. von Sizilien* (cited n. 44), p. 137. For the text of Nicholas' letter: Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), II, pp. 250–5, 260–3, 266–8. Urban's seemingly pragmatic moves towards an ecclesiastical settlement in southern Italy at the Council of Melfi, held in September 1089, aroused immediate opposition from individual Greek-rite clergymen loth to recognise his paramount authority, notably the metropolitan-elect of Reggio, Basil. See Becker, *Papst Urban II.* (cited n. 150), II, pp. 80–105; Somerville, *Pope Urban II, the* Collectio Britanica (cited n. 159), pp. 175–80 (introduction to the canons). The extant canons make no explicit reference to relations with the Greek clergy, but those on the total celibacy of clergy above the rank of subdeacon, on minimal ages for subdeacons, deacons and priests, and on extravagant clerical dress could have a bearing on Greek-rite practices, and even serve to highlight the differences: *ibid.*, pp. 253, 256 (text), p. 177, no. 12, pp. 269–75, 290–1. See also Gresser, *Synoden* (cited n. 159), pp. 269, 270–1.

166. See, e.g., P. Herde, The papacy and the Greek church in southern Italy between the eleventh and the thirteenth century, in *The society of Norman Italy*, ed. by G. A. Loud and A. Metcalfe, Leiden 2002, pp. 213–51, esp. pp. 215, 217–23; V. von Falkenhausen, The Greek presence in Norman Sicily : the contribution of archival material, *ibid.*, pp. 253–88, esp. pp. 255–65, 268–76; Peters-Custot, *Les Grecs de l'Italie* (cited n. 142), pp. 126–36, 150–4; G. A. Loud, Communities, cultures and conflict in southern Italy, from the Byzantines to the Angevins, *Al-Masāq* 28, 2, 2016, pp. 132–52.

167. See above, pp. 760–1.

own need for a more collaborative papacy and exploiting Urban's heavy reliance on the Normans for support and, indeed, asylum between 1089 and late 1093. But Roger also offered an example of what could be done by a Norman leader both to protect Greek-rite churches and monasteries from intrusive Latin bishops and to maintain control over a large Muslim population with a handful of knights.[168] From this perspective, Roger's polity was a working model of Greco-Latin harmony. It could well have occurred to Alexios that he might attempt a similar arrangement on Byzantium's eastern approaches, whether under the charge of another talented member of the de Hauteville family or of some other "Frank." Alexios had, after all, only to recall the achievements in northern Asia Minor in the 1070s of Roussel, by turns the comrade-in-arms of Roger and himself.[169] Indeed, the creation of Frankish marcher lordships, harbouring Latin clergy yet leaving eastern Christian churchmen and monks to their own rites and jurisdictions, might even prove to be a show-case for the merits of the Pentarchy.

Much, of course, would depend on precisely which magnates heeded the appeals for aid that Alexios sent or sponsored. He could not have been sure how Bohemond would respond, any more than he could have foreseen that Urban II would amplify his messages so drastically eight months after the Council of Piacenza, at Clermont, or that the mass-response would far exceed even Urban's expectations. But with cooperation from Patriarchs John and Symeon and, presumably, from other churchmen and monks in the Levant and on Cyprus,[170] Alexios could in the mid-1090s reasonably hope that Frankish companies might be installed in strongholds beyond Antioch, reaching to the Euphrates but also, conceivably, south towards Jerusalem. Raymond of Toulouse could have appeared a strong candidate for a lordship there, for his longstanding commitment to St. Peter and interest in holy warfare and the Holy Land can scarcely have escaped Alexios' notice. In 1088 Sergios, an eastern Christian abbot from Jerusalem, had been active on behalf of Patriarch Euthymios of Jerusalem in Raymond's home territories. Sergios had donated a church of the Holy Sepulchre at Mons Corbellus (La Salvetat-de-Lauragais)

168. A. Metcalfe, The Muslims of Sicily under Christian rule, in *The society of Norman Italy* (cited n. 166), pp. 289–321, esp. pp. 293–6; A. Metcalfe, *Muslims of medieval Italy*, Edinburgh 2009, pp. 93–7, 100–7; Becker, *Graf Roger I. von Sizilien* (cited n. 44), pp. 206–17; Peters-Custot, *Les Grecs de l'Italie* (cited n. 142), pp. 234–9, 246–54, 266–7, 275–94; Loud, Communities, cultures and conflict (cited n. 166).

169. See above, pp. 757–9.

170. Communications between Cypriot monasteries such as Koutsovendis and churchmen and monks on the mainland seem to have been quite frequent. It was at Koutsovendis that John the Oxite looked in, on his way from Constantinople to take up his post at Antioch in late 1091 or early 1092. Tellingly, he received a briefing on the state of affairs with the Antiochene church from a monk who had travelled to Cyprus for this purpose: Papacostas, History and architecture of the monastery of Saint John Chrysostomos (cited n. 105), pp. 36–7. Our source for this encounter is one of the (unedited) letters of Nikon of the Black Mountain. No less suggestive is the portentous account in terms evocative of the Scriptures by the *Hystoria de via et recuperatione Antiochiae* (cited n. 151; 9.321–3, p. 66) of the liberation of John from his eight months of imprisonment after the crusaders had entered Antioch: "then all the elders ran to him and threw themselves at his feet." Earlier, the eviction of the "honourable patriarch" —John's predecessor—from the cathedral church of Antioch is recounted sympathetically: *ibid.* 9.269–70, pp. 60–1. These details are unique to the *Hystoria*: *ibid.* p. XLI (introduzione).

to the Cluniac house of Moissac, and he arranged for regular payments to be made to the patriarchate. The church lay only thirty kilometres or so to the east of Toulouse.[171]

Events turned out in such a way as to stymie any settlement of this nature and the vision of a new Christian order pivoting on the *basileus* that is here being ascribed to Alexios may seem to suffer from a lack of direct textual support. But a text that he commissioned, the *Panoplia Dogmatike*, could be cited as an indication that Alexios' vision persisted even after the Crusade. The *Panoplia* relegates the *filioque* issue to the distant past, treats azymes as exclusively an error of the Armenians, and waxes eloquent on the drive against deadly heretics of the present day, the Bogomils.[172] The assault has, according to this text, been led by "our most wise and magnanimous emperor" who deserves a place beside the church fathers. The only heresy still more recent than the Bogomils' is that of "the Saracens."[173] To treat their heresy as so topical would make sense if operations against Muslims such as the Turks were on the agenda, and if this were how Alexios presented himself at the time of the *Panoplia*'s protracted compilation, the early 1100s. He would, in effect, have been aligning himself with the crusaders and showing his unique credentials to preside over any future general council of the church.[174] The *Panoplia*'s perspectives were congruent with an ideal of eastern and western Christian consensus,

171. A. Müssigbrod, *Die Abtei Moissac 1050–1150 : zu einem Zentrum cluniacensischen Mönchtums in Sudwestfrankreich*, München 1988, pp. 233–5 (text on pp. 234–5); J. Riley-Smith, *The first crusaders, 1095–1131*, Cambridge 1997, p. 33; Pahlitzsch, *Graeci und Suriani* (cited n. 91), p. 46; Id., Melkites in Fatimid Egypt (cited n. 152), pp. 494–5. On Raymond's activities and links with the papacy before 1095, see J. H. Hill and L. L. Hill, *Raymond de Saint-Gilles, 1041 (ou 1042)–1105*, Toulouse 1959, pp. 11, 15, 20–1, 23; Flori, *Guerre sainte* (cited n. 9), p. 305. Raymond's personal ties with Count Roger of Sicily were of long standing, in that he had married another of Roger's daughters, Mathilda, at a wedding ceremony in Sicily: Geoffrey Malaterra, *De rebus gestis Rogerii* III.22 (cited n. 39), p. 70; Hill and Hill, *Raymond de Saint-Gilles*, pp. 14, 16–7; Becker, *Graf Roger I. von Sizilien* (cited n. 44), p. 225.

172. The dating and, indeed, the process of compilation of the *Armoury* await full exegesis: H.-G. Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, München 1959, pp. 614, 616; J. Koder, Die letzte Gesandtschaft Alexios' I. Komnenos bei Paschalis II., in *Das Papsttum in der Welt des 12. Jahrhunderts*, hrsg. von E.-D. Hehl *et al.*, Stuttgart 2002, pp. 127–36, esp. p. 133; Malamut, *Alexis Ier Comnène* (cited n. 1), p. 240; A. Rigo, La *Panoplie dogmatique* d'Euthyme Zigabène : les pères de l'Église, l'empereur et les hérésies du présent, in *Byzantine theologians : the systematization of their own doctrine and their perception of foreign doctrines*, ed. by A. Rigo, P. Ermilov, Roma 2009, pp. 19–32, esp. 31–2. See now also N. Miladinova, *The* Panoplia Dogmatike *by Euthymios Zygadenos : a study on the first edition published in Greek in 1710*, Leiden 2014, pp. 2–7, 26. Title 27 of the *Armoury* is called "Against Bogomils." Its detailed presentation of their teachings is introduced and rounded off by accounts of how the Bogomil leader Basil was tracked down, out-witted and condemned by "our most wise and magnanimous emperor:" Euthymios Zigabenos, *Panoplia Dogmatike* (cited n. 5), cols. 1289–332, at cols. 1289^{D}–1292^{A}, 1332$^{B–C}$. See J. Shepard, Hard on heretics, light on Latins : the balancing-act of Alexios I Komnenos, in *Mélanges Cécile Morrisson* (= *TM* 16), Paris 2011, pp. 765–77, esp. pp. 771–3.

173. Euthymios Zigabenos, *Panoplia Dogmatike* (cited n. 5), cols 1332^{D}–1360^{D}.

174. Urban's successor, Paschal II, showed at least as much appetite for synods and conferences of one sort or another and one of his supporters, Bishop Rangerius of Lucca, held up as an ideal the supposed willingness of Constantine the Great to assign lordship over Rome to the pope: C. Servatius, *Paschalis II. (1099–1118)*, Stuttgart 1979, p. 222. See also U.-R. Blumenthal, *The early councils of Paschal II*, Toronto 1978, esp. pp. 123–5; Gresser, *Synoden* (cited n. 159), pp. 335–431.

venerating the same saints' cults in a communion transcending ritual differences, and now actively united against the Saracens to defend the Holy Land.

At the same time, the *Panoplia* represented a counterblast to the accusations of enmity to true Christians and of heresy that Bohemond began to make against the "Greeks" in general and Alexios in particular from soon after his occupation of Antioch. A purportedly comprehensive account of past heresies reaching from the early days of Christianity to Alexios' current drive against the Bogomils and a denunciation of the teachings of Mohammed may well have seemed the most dignified and definitive riposte to Bohemond's "black propaganda," which drew on a narrative text to cast Alexios as betrayer of the "pilgrims" and "Christians" of the First Crusade.[175] Through, in effect, having himself written into the script of the *Panoplia*, Alexios could hope to gain room for manoeuvre, especially with regard to re-opening negotiations with the papacy. Until the very end of his reign, Alexios was on the alert for opportunities to find common diplomatic ground with Pope Paschal II, while also keeping lines of communication open with the only other eastern Christian hierarch besides Constantinople's to be still *en poste*, the patriarch of Alexandria.[176]

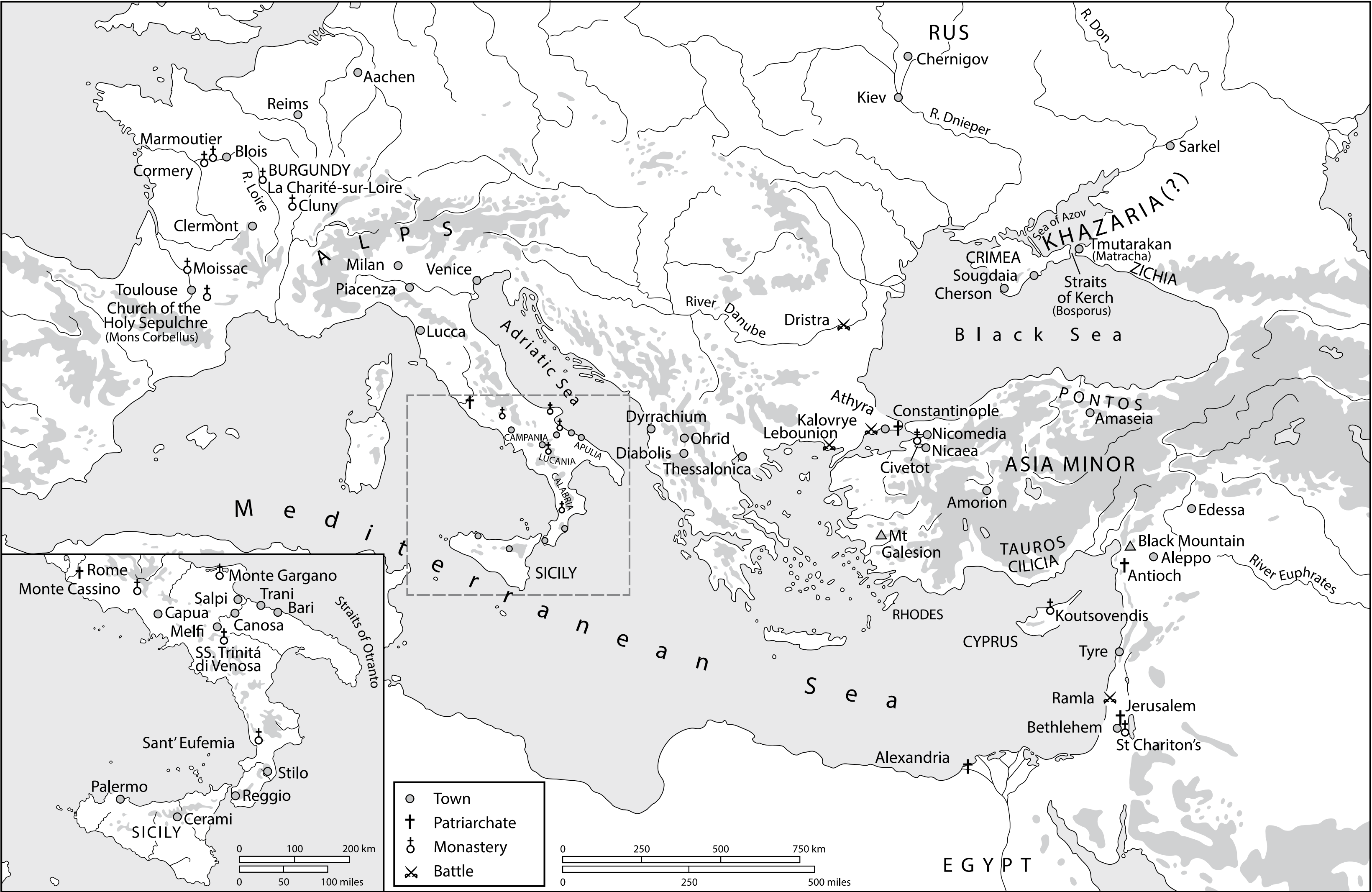
These intimations of Alexios' vision of a Christian consensus under some form of imperial order are, admittedly, opaque. They still leave room for the characterisations of Alexios mentioned at the beginning of this study: the "significations contradictoires" which Niketas Choniates has Irene Doukaina deplore, and the "deeply laid planning" ascribed to Alexios by a 13th-c. chronicle (see above, p. 751). And, one should note, a revived version of the Pentarchy would accord well with "le besoin de la référence au passé" that was ascribed to Alexios by Professor Lemerle.[177] Equally, unforeseeable events thwarted attainment of the Christian consensus in the form of Frankish marcher lordships, as of Alexios' vision of going to Jerusalem before he died. However, according to Zonaras, Alexios took seriously the monks who prophesied that he would do so, and the fragments of evidence that have come to light since Lemerle's study are in key with this. Cults held in common with westerners might transcend even longstanding differences, bringing about a new Christian order, or preparing all souls for the World's End. Alexios' combination of tactical dexterity and strategic flair with bids for Christian consensus bespeaks an ideal persistently sought after, and not inherently unattainable. Pragmatism was interlinked with a visionary programme.

University of Cambridge

175. J. Flori, De l'Anonyme normand à Tudebode et aux *Gesta Francorum*, *Revue d'histoire ecclésiastique* 102, 2007, pp. 717–46, esp. pp. 739–45; Flori, *Bohémond d'Antioche* (cited n. 94), pp. 254–7, 275–8.

176. For Alexios' indefatigable demarches towards Paschal II, see, e.g., Bayer, *Spaltung der Christenheit* (cited n. 163), pp. 187–91, 196–200; Koder, Die letzte Gesandtschaft Alexios' I. Komnenos (cited n. 172), pp. 127–35, esp. pp. 133–5; Malamut, *Alexis Ier Comnène* (cited n. 1), p. 432; Shepard, Hard on heretics (cited n. 172), pp. 775–6. For the attendance of Patriarch Sabas ibn Abī l-Layth at a synod in 1117, along with the patriarchs of Constantinople and Antioch, see Grumel – Darrouzès, *Regestes*, no. 1003; Pahlitzsch, Melkites (cited n. 152), pp. 496–7. See above, n. 152.

177. Lemerle, Byzance au tournant (cited n. 2), p. 298.


RUS
Chernigov
Kiev
R. Dnieper
R. Don
Sarkel
KHAZARIA(?)
Sea of Azov
Tmutarakan
(Matracha)
ZICHIA
CRIMEA
Sougdaia
Cherson
Straits
of Kerch
(Bosporus)
Black Sea
Aachen
Reims
Marmoutier
Blois
Cormery
BURGUNDY
R. Loire
La Charité-sur-Loire
Cluny
Clermont
Moissac
Toulouse
Church of the
Holy Sepulchre
(Mons Corbellus)
ALPS
Milan
Venice
Piacenza
Lucca
River Danube
Dristra
Adriatic Sea
CAMPANIA
APULIA
LUCANIA
CALABRIA
SICILY
Dyrrachium
Ohrid
Diabolis
Thessalonica
Athyra
Kalovrye
Lebounion
Constantinople
Nicomedia
Nicaea
Civetot
PONTOS
Amaseia
ASIA MINOR
Amorion
Mt
Galesion
TAUROS
CILICIA
Edessa
Black Mountain
Aleppo
Antioch
River Euphrates
RHODES
Koutsovendis
CYPRUS
Tyre
Ramla
Jerusalem
Bethlehem
St Chariton's
Alexandria
EGYPT
Mediterranean Sea
Town
Patriarchate
Monastery
Battle
0 250 500 750 km
0 250 500 miles
Rome
Monte Cassino
Monte Gargano
Trani
Bari
Salpi
Capua
Canosa
Melfi
SS. Trinitá
di Venosa
Straits of Otranto
Sant' Eufemia
Stilo
Palermo
Reggio
Cerami
SICILY
0 100 200 km
0 50 100 miles

LES ARMÉNIENS ET L'EMPIRE BYZANTIN (1025-1118)

par Isabelle Augé

La thématique de cet ouvrage, fruit des travaux réalisés lors du colloque intitulé « À la suite de Paul Lemerle : l'humanisme byzantin et les études sur le XIe siècle quarante ans après » laisse en théorie très peu de place à l'étude des Arméniens dans l'Empire, puisque ces aspects n'avaient pas été abordés par l'éminent byzantiniste dans les ouvrages cités, hormis à la marge, dans la troisième des cinq études, à propos de Grégoire Pakourianos, ce « condottiere venu des confins orientaux », géorgien certes, mais ayant des rapports étroits avec le milieu arménien. Le reste de la bibliographie de Paul Lemerle fait aussi état d'une étude consacrée à Anania Širakac'i, grand savant du VIIe siècle arménien[1]. Cependant, il est difficile de faire le point sur le XIe siècle byzantin sans porter un intérêt à la question arménienne puisque, avec l'avancée de l'Empire à l'est, les rencontres et les relations sont fournies. Depuis les travaux de Paul Lemerle, ces questions des rapports arméno-byzantins ont suscité un intérêt, chez les arménisants certes, mais aussi dans les travaux de certains byzantinistes. Pour les premiers il convient de signaler, parmi d'autres travaux, la thèse de Gérard Dédéyan[2] ; pour les seconds, certaines contributions du volume 6 de *Travaux et mémoires* paru en 1976 et intitulé *Recherches sur le XIe siècle*[3]. La connaissance des Arméniens de l'Empire a ensuite beaucoup progressé grâce au développement de la sigillographie et notamment les nombreux travaux de Jean-Claude Cheynet sur lesquels nous nous appuierons et qui seront cités tout au long de notre étude[4] ainsi que ceux

1. P. Lemerle, Note sur les données historiques de l'autobiographie d'Anania de Širak, *REArm* NS 1, 1978, p. 195-202.

2. G. Dédéyan, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés : étude sur les pouvoirs arméniens dans le Proche-Orient méditerranéen. 1, Aux origines de l'État cilicien : Philarète et les premiers Ṙoubéniens ; 2, De l'Euphrate au Nil : le réseau diasporique*, Lisbonne 2003.

3. Noter les contributions, dans ce volume, de G. Dagron, Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du Xe et au XIe siècle : l'immigration syrienne, *TM* 6, 1976, p. 177-216, repr. dans Id., *Idées byzantines* (Bilans de recherche 8), Paris 2012, t. 1, p. 265-301 et de N. Oikonomidès, L'évolution de l'organisation administrative de l'Empire byzantin au XIe siècle (1025-1118), *TM* 6, 1976, p. 125-152.

4. L'article le plus centré sur la période qui nous intéresse ici étant J.-C. Cheynet, Les Arméniens de l'Empire en Orient de Constantin X à Alexis Comnène (1059-1081), dans *L'Arménie et Byzance : histoire et culture* (Byzantina Sorbonensia 12), Paris 1996, p. 67-78.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 789-808.

de Werner Seibt[5]. Leurs études concernant Philarète Brachamios et sa famille, fondées sur la sigillographie, ont notamment permis d'avoir une idée plus précise des origines et du développement de la carrière de ce personnage au sein de l'Empire[6]. De même, les travaux du premier nommé ont remis en question un certain nombre d'éléments véhiculés dans les études classiques sur les Arméniens parues dans les années 1960 et 1970, le plus marquant de cette évolution historiographique étant la révision, à la baisse, du nombre d'Arméniens dans l'Empire, toutes périodes confondues[7].

Les Arméniens ont toujours eu, avec l'Empire byzantin, des relations étroites induites par leur position géographique puisque, dès l'abolition de la royauté arsacide d'Arménie, en 428, l'Arménie historique se trouve divisée entre deux grands Empires voisins, l'Empire perse et l'Empire byzantin. Sans que l'on fasse ici le récit des modifications de la frontière orientale de l'Empire au cours des siècles, il faut donc rappeler cette proximité géographique et avoir à l'esprit les interventions fréquentes de l'Empire en Orient, lors même que ses antagonistes changent, des Perses aux Arabes, puis aux Turcs.

Cette situation géopolitique a entraîné inévitablement des migrations d'Arméniens cherchant refuge au sein de l'Empire, ce qui était facilité par l'existence de nombreuses routes est-ouest, suivant le tracé des voies de passage naturelles, permettant de passer du massif arménien au plateau anatolien. L'Empire, de même, a souvent essayé de faciliter ces migrations pour des raisons diverses parmi lesquelles on peut signaler la volonté d'éviter une trop grande concentration sur la frontière orientale ou encore l'utilité des guerriers arméniens, particulièrement efficaces sur certains fronts agités.

Avec la reconquête byzantine du xe siècle la situation évolue dans le sens d'une plus grande présence arménienne dans l'Empire, avec l'annexion de la Syrie du Nord, Mélitène et une partie de la Mésopotamie jusqu'à Édesse. Cette avancée de l'Empire à l'est s'accompagne de la migration de Syriens jacobites et d'Arméniens, migration présentée par le chroniqueur arménien Asołik de Tarōn comme datable du catholicossat de Xačʿik

5. W. Seibt, The Eastern frontier of Byzantium in the decennia after Mantzikert : can seals help reconstruct developments?, *SBS* 12, 2016, p. 25-32 ; Id., Der armenische Münztypus des Korikē Kuropalates aus dem 11. Jahrhundert, dans *Vindobona docet : 40 Jahre Institut für Numismatik und Geldgeschichte der Universität Wien 1965-2005*, hrsg. von H. Emmerig (= *Numismatische Zeitschrift* 113/114), Wien 2005, p. 283-287 ; Id., Vasil Goł – Basileios der « Räuber » – Βασίλειος σεβαστὸς καὶ δούξ, *JÖB* 58, 2008, p. 153-158.

6. J.-C. Cheynet, Les Brachamioi, dans J.-C. Cheynet et J.-F. Vannier, *Études prosopographiques* (Byzantina Sorbonensia 5), Paris 1986, p. 57-74, repr. dans Id., *Société*, vol. 2, nº 15, p. 377-412 ; W. Seibt, Philaretos Brachamios – General, Rebell, Vasall?, dans *Captain and scholar : papers in memory of Demetrios I. Polemis*, ed. by E. Chrysos and E. Zachariadou, Andros 2009, p. 281-295.

7. Voir Cheynet, Les Arméniens de l'Empire (cité n. 4), p. 67 : « Si on considère les ouvrages de N. Adontz, de P. Charanis ou même celui plus récent de A. Kazhdan, toute famille ayant pour ancêtre un émigré arménien devait être prise en compte : la dynastie macédonienne est souvent considérée comme "arménienne" puisque du sang arménien coulait dans les veines de son fondateur. Il nous semble qu'au bout de deux ou trois générations, l'intégration était accomplie au point que le comportement de ces Arméniens ne différait pas de celui du reste de l'aristocratie, à moins qu'ils ne soient restés en contact permanent avec un milieu où vivaient de nombreux Arméniens. » Les travaux cités sont ceux de N. Adontz, *Études arméno-byzantines*, Lisbonne 1965 ; P. Charanis, *The Armenians in the Byzantine Empire*, Lisbonne 1963 ; А. П. Каждан, *Армяне в составе господствующего класса Византийской империи в XI-XII вв.*, Ереван 1975 [A. P. Každan, *Les Arméniens dans l'aristocratie de l'Empire byzantin aux xie et xiie siècles*, Erevan].

(971-992)[8] et particulièrement palpable en Cilicie, en Syrie du Nord et en Cappadoce, dans la région de Sébaste[9].

Sous le règne de Basile II, l'expansion se poursuit surtout en direction du nord-est, au détriment des puissances chrétiennes locales, géorgiennes et arméniennes (annexion du Tayk‘ en 1001)[10], sans que cela n'entraîne de condamnation féroce de la part des chroniqueurs arméniens contemporains, eu égard à l'habileté de la politique impériale, en particulier sur le plan religieux[11]. C'est au moment de l'annexion du Vaspurakan que nous avons choisi de commencer notre étude dont la première partie envisagera les Arméniens comme acteurs des conflits et des modifications qui marquent la frontière orientale, avec un XIe siècle qui voit successivement la fin de l'avancée byzantine, l'arrivée des Turcs, puis celle des Francs. Ces modifications d'importance entraînent des migrations dans l'Empire et il faudra ensuite tenter de cerner les communautés arméniennes qui y sont installées, qu'elles soient héritières d'un long passé ou renforcées par des migrations récentes, avant de tenter d'étudier les questions religieuses.

La seconde progression byzantine, qui a lieu à partir des premières années du XIe siècle, se fait donc principalement en direction du nord-est, aux dépens de princes chrétiens qui passaient pour des alliés de Constantinople. Les territoires arméniens de ce secteur s'étaient émancipés de la tutelle arabe et organisés en entités territoriales distinctes, royaumes et principautés. Les plus importantes de ces entités, qui se trouvaient aussi le plus à l'ouest, en contact direct avec la nouvelle frontière byzantine, étaient les royaumes bagratides de Kars et Ani et, plus au sud, autour du lac de Van, le Vaspurakan. C'est ce territoire, appartenant à la famille arménienne des Arcruni, représentée par Sénéchérim, qui est intégré le premier à l'Empire[12] dans des circonstances qui sont relatées par Jean Skylitzès : « À cette époque aussi, Sénachèreim, archonte de Haute Médie, qu'on appelle aujourd'hui l'Asprakanie, se réfugia avec toute sa famille auprès de l'empereur auquel il fit don de tout

8. Étienne Asołik de Tarôn, *Histoire universelle. 2, Livre III (888 ?-1004 ?),* trad. de l'arménien et annotée par F. Macler, Paris 1917, p. 141, cité par DAGRON, Minorités ethniques (cité n. 3), p. 295.

9. Ces questions ont été étudiées par exemple dans G. DÉDÉYAN, Reconquête territoriale et immigration arménienne dans l'aire cilicienne sous les empereurs macédoniens (de 867 à 1028), dans *Migrations et diasporas méditerranéennes (Xe-XVIe siècles) : actes du colloque de Conques (octobre 1999)*, réunis par M. Balard et A. Ducellier, Paris 2002, p. 11-32 et G. DÉDÉYAN, L'immigration arménienne en Cappadoce au XIe siècle, *Byz.* 45, 1975, p. 34-54.

10. C. HOLMES, Byzantium's Eastern frontier in the tenth and eleventh centuries, dans *Medieval frontiers : concepts and practices*, ed. by D. Abulafia and N. Berend, Aldershot 2002, p. 83-104.

11. D'importants travaux ont été menés concernant cette problématique de la vision de l'autre. Voir par exemple V. A. ARUTJUNOVA-FIDANYAN, L'image de l'Empire byzantin dans l'historiographie arménienne médiévale (Xe-XIe s.), dans *L'Arménie et Byzance* (cité n. 4), p. 7-17. Plus précisément, concernant Basile II, on peut citer le don de précieuses reliques qu'il a consenti au monastère arménien d'Aparank‘, don qui a entraîné la rédaction d'une *Histoire de la sainte Croix d'Aparank‘* par Grigor Narekac‘i. Voir J.-P. MAHÉ, Basile II et Byzance vus par Grigor Narekac'i, *TM* 11, 1991, p. 555-572. Jean-Pierre Mahé, qui a étudié ce texte de près, à la fois dans cet article et dans l'ouvrage monumental qu'il a consacré à la traduction et au commentaire d'un des ouvrages les plus importants de la spiritualité arménienne, le *Livre de lamentation* du même Grigor Narekac‘i, a montré que les membres de la dynastie des Arcruni, qui régnaient dans cette partie de l'Arménie, étaient loin d'être hostiles aux Byzantins et considéraient même comme bénéfique tout exil dans l'Empire.

12. Voir par exemple W. SEIBT, Die Eingliederung von Vaspurakan in das byzantinische Reich (etwa Anfang 1019 bsw. Anfang 1022), *Հանդէս ամսօրեայ [Handes Amsorya]* 92, 1978, p. 49-66.

le pays qui lui était soumis. »[13] Il est certain que, comme le remarque l'auteur grec, le roi arménien a cherché un refuge auprès de l'Empire, face aux attaques turques de plus en plus menaçantes. Mais il était également conscient de l'avancée irrémédiable de Basile II dans la région et, pris entre les deux, il a préféré céder volontairement ses territoires. Vient ensuite, chronologiquement, l'annexion du royaume d'Ani, le plus important des royaumes arméniens, tant sur le plan territorial que symbolique. Celle-ci est beaucoup plus compliquée et les circonstances dans lesquelles elle s'est déroulée comportent encore de nombreuses zones d'ombre, dues en particulier au caractère contradictoire des différentes sources arméniennes, qu'il est inutile de rappeler ici depuis la synthèse faite par Jean-Pierre Mahé[14]. Contrairement à ce qu'il s'est passé pour le Vaspurakan, l'annexion a ici suscité des oppositions, malgré la présence d'un parti byzantinophile relativement influent. Au dire des sources arméniennes (essentiellement Aristakēs de Lastivert) comme grecques (Jean Skylitzès), l'empereur n'hésita pas à s'allier avec l'émir cheddadide de Dvin, Abū'l-Aswār, pour contraindre le bagratide à abdiquer[15]. C'est chose faite en 1045 alors que la dernière annexion, celle du petit royaume de Kars, intervient plus tard, en 1064.

La première question que l'on est en droit de se poser concernant l'annexion de ces territoires aux marges de l'Empire, est celle de leur organisation. Il faut alors croiser les sources, sources littéraires arméniennes et grecques, sources épigraphiques arméniennes ou sources sigillographiques, pour avoir un tableau complet de la situation. Prenons par exemple le cas le plus documenté, celui du royaume d'Ani, qui devient, après 1045, un duché, le duché de Grande Arménie, souvent rattaché à celui d'Ibérie. L'Empire y envoie alors des gouverneurs dont on peut dresser une liste suffisamment complète. Le premier personnage connu est le vestarque Michel Iassitès qui s'est emparé de la ville. Il subit aussitôt un revers militaire narré par Jean Skylitzès : alors qu'il avait promis à l'émir cheddadide de Dvin, par chrysobulle, de lui laisser les places qu'il aurait lui-même conquises, il cherche à annexer la totalité du royaume d'Ani, déclenchant ainsi les représailles de l'émir qui lui inflige une défaite. Il est alors remplacé par Katakalôn Kékauménos, personnage cher à Jean Skylitzès[16]. C'est à lui que s'adresse Aarôn le Bulgare, gouverneur du Vaspurakan (Vaasprakanie), lorsqu'il est inquiété par le sultan seldjûkide Tughril I[er] (1038-1063), qui avait envoyé son neveu, Arslan, ravager le territoire qu'il administrait[17]. Resté certainement en poste jusqu'en 1049, Katakalôn

13. Skylitzès, *Empereurs*, p. 296.

14. J.-P. Mahé, L'Église arménienne de 611 à 1066, dans *Histoire du christianisme des origines à nos jours. 4, Évêques, moines et empereurs (610-1054)*, sous la dir. de J.-M. Mayeur et *al.*, Paris 1993, p. 457-547, ici p. 525-528, avec une réflexion sur le rôle joué par le catholicos Petros I[er].

15. Skylitzès, *Empereurs*, p. 363 : « Celui-ci (Kakikios) auquel l'armée romaine faisait la guerre et dont les domaines étaient pillés par l'archonte de Tivion (Dvin), jugeant qu'il n'y avait plus aucun espoir, traita avec le parakoimomène qui l'envoya à l'empereur, auquel il remit sa ville. »

16. *Ibid.*, p. 364 : « Lorsque l'empereur eut été informé de ce malheur, Nicolas et Iassitès furent démis de leur commandement et l'on nomma, au lieu de Iassitès, comme duc d'Ibérie, Kékauménos. »

17. *Ibid.*, p. 373. *Պատմութիւն Արիստակիսի Լաստիվերտցւոյ*, **Կ. Իւզբաշեան, հրատ, Երեւան** 1963 [*Histoire d'Aristakēs de Lastivert*, éd. K. Yuzbašyan, Erevan], p. 63, donne la même information en appelant le personnage Kamenas. On connaît d'autres ducs ou catépans du Vaspurakan, qui sont souvent des vétérans des guerres byzantino-bulgares du règne de Basile II, qu'ils soient Bulgares ou Byzantins. Voir le détail dans C. Holmes, *Basil II and the governance of empire (976-1025),* Oxford 2005, p. 363-367. L'ouvrage de Jean Skylitzès permet d'identifier les deux premiers représentants

Kékauménos laisse ensuite la place à ce même Aarôn le Bulgare, qui quitte donc le Vaspurakan. Ce personnage bien connu, troisième fils de Vladisthlav, tsar de Bulgarie vaincu par Basile II, n'est pas un cas isolé de prince bulgare servant en Orient. Sa présence montre en tout cas l'importance de la région pour le basileus et est relativement bien documentée. Un sceau conservé à Dumbarton Oaks le nomme « Aaron magistros, duc d'Ani et d'Ibérie »[18] et il a laissé une inscription en arménien sur la façade ouest de l'église principale d'Ani, la katołikē[19], dans laquelle on apprend que c'est Théodora qui l'a placé à ce poste (donc en 1055-1056) et qu'il s'est attaché à réaliser de lourds travaux dans la ville (construction d'un aqueduc et réfection du système de défense). Il ajoute qu'il a obtenu de l'impératrice, par chrysobulle, des exemptions d'impôts (certainement une *exkousseia*) ce qui montre, a contrario, que la fiscalité byzantine mise en place en 1045, devait être lourde pour la population, peu habituée, sous les Bagratides qui vivaient du leur, à de tels prélèvements. En 1059, Aarôn devient duc de Mésopotamie, à la mort du prince pahlawuni Grigor Magistros qui, jusque-là, exerçait ces fonctions. Il a donc successivement exercé ses talents dans des territoires voisins, Vaspurakan, duché d'Ibérie et de Grande Arménie puis Mésopotamie. Nous n'avons pas d'information précise sur son successeur immédiat[20]. En 1060, Bagrat Vxkac'i (Pancratios), magistre et catépan, est en place et a laissé, lui aussi, une inscription sur la façade occidentale de la katołikē[21]. Il s'agit d'un texte difficile à comprendre et interpréter qui nous apprend simplement que les habitants d'Ani, sous domination byzantine, étaient soumis à des impôts de natures diverses, en particulier des corvées, et des impôts en nature destinés à assurer la

de Byzance dans la région, Basile Argyros et Nicéphore Comnène. On connaît également Nicolas Chrysèlios puis Nicétas Pegonitès, son remplaçant. On peut d'ailleurs remarquer, avec l'auteur, que ces représentants de l'autorité byzantine restent peu de temps en place et qu'il y a un roulement très rapide.

18. Voir *DOSeals* 4, n° 75.1. Voir aussi I. Jordanov, Sceaux des descendants du tsar Ivan-Vladislav (1016-1018) à Byzance, *Archeologia* 4, 1996, p. 7-22 (article en bulgare, titre et résumé en français) et J.-C. Cheynet, Le culte de saint Théodore chez les officiers de l'armée d'Orient, dans *Byzantium state and society : in memory of Nikos Oikonomides*, ed. by A. Avramea, A. Laiou, E. Chrysos, Athens 2003, p. 137-154, repr. dans Id., *Société*, vol. 1, n° 12, p. 307-321, ici p. 311.

19. Հ. Օրբելի, *Դիվան հայ վիմագրության. 1, Անի քաղաք*, Երևան 1966 [H. Ōrbeli, *Corpus des inscriptions arméniennes. 1, Ville d'Ani*, Erevan], n° 107, p. 38. Traduction dans J.-P. Mahé, Ani sous Constantin X, d'après une inscription de 1060, *Mélanges Gilbert Dagron* (= *TM* 14), Paris 2002, p. 403-414, ici p. 405 : « Par la volonté et la miséricorde du Dieu bienfaisant, moi, le magistre Aaron, élevé à cette dignité par les très glorieuses majestés, dans la fleur de mon âge et la beauté de ma jeunesse, je vins en Orient, en cette forteresse d'Ani, magnifiquement construite. J'ai rehaussé la totalité du rempart avec des blocs accumulés, fermes et solidement fixés. À mes frais, au prix de grandes dépenses, j'ai laborieusement amené l'eau au milieu de cette place forte, pour la joie et le rafraîchissement de ceux qui ont soif. J'ai rapporté une lettre d'exemption marquée d'un sceau d'or, de la part de la reine autocrate porphyrogénète, concernant les impôts des maisons de cette ville et la surtaxe qu'on versait tous les ans pour un montant de huit livres. En outre, à la demande des assujettis, j'ai supprimé aussi le paiement de deux livres de recettes que versait le muhtasib. Tout cela… »

20. Peut-être s'agit-il de Jean Monastériotès. Cette information est donnée par P. Mouradian, Ani et la politique orientale de Byzance, dans *Ani, capitale de l'Arménie en l'an mil, catalogue de l'exposition du Pavillon des Arts (7 février-13 mai 2001),* ouvrage réalisé sous la dir. de R. H. Kévorkian, Paris 2001, p. 87-99, ici p. 97. L'auteur dit qu'elle provient d'un fragment d'inscription grecque mais je n'ai pu le vérifier (apparemment cette inscription avait été vue par Basmadjian en 1904).

21. H. Ōrbeli, *Corpus* (cité n. 19), n° 106 p. 37, traduite et commentée par J.-P. Mahé, Ani sous Constantin X (cité n. 19), p. 407-413.

subsistance de la garnison byzantine. Il s'agissait pour le catépan d'en modifier le mode de prélèvement en transformant apparemment les impôts en nature en taxes en espèces. Comme les hausses résultant inéluctablement de ces mesures risquent d'indisposer une population hostile à la domination byzantine et qui vient déjà de supporter les grands travaux d'Aarôn le Bulgare, Bagrat Vxkac'i se montre à la fois évasif sur les financements et extrêmement prolixe sur les exemptions fiscales visant sans doute à atténuer l'effet d'une réforme plus onéreuse que ne le laisse entendre le texte. Il supprime ou réduit les octrois perçus aux portes de la ville. Les résultats de cette politique peuvent être appréciés, en particulier, à la lecture d'un long passage de Michel Attaléiatès dans lequel l'auteur, après avoir rappelé les circonstances de la prise d'Ani par les Byzantins, s'attarde sur la politique de celui qu'il nomme Pancratios : après avoir obtenu le commandement en promettant qu'il protégerait la ville sans exiger de renforts et sans charge supplémentaire pour le trésor public, il ne la ravitailla pas correctement, non plus qu'il ne l'administra, et la mit en grand danger[22]. Cette remarque d'Attaléiatès rejoint largement les analyses faites par les chroniqueurs arméniens (surtout tardifs d'ailleurs), d'après lesquels l'avancée des seldjûkides en Asie Mineure s'explique largement par les conquêtes, par les Byzantins, de territoires arméniens frontaliers qu'ils furent ensuite incapables de gérer et de maintenir dans leur giron[23]. Pourtant malgré l'échec personnel de ce personnage, il faut bien noter que les Byzantins ont cherché à s'appuyer sur les Orientaux pour défendre les provinces orientales. Les derniers catépans connus du Vaspurakan furent tous, à l'exception d'Aarôn le Bulgare, Arméniens ou Géorgiens[24]. Quelle que soit l'opinion que l'on peut avoir sur cette question, il est en tout cas indéniable qu'à peine vingt ans après la prise d'Ani par

22. ἐπεὶ γὰρ σιτηρέσιον καὶ ὁ ἐν ταύτῃ σατράπης ἐλάμβανε, προσελθών τις Ἀρμένιος Παγκράτιος οὕτω καλούμενος τῷ βασιλεῖ, συντίθεται τούτῳ καὶ ὑπισχνεῖται χωρίς τινος ἀπολήψεως τὴν τοιαύτην ἀρχὴν ὑπελθεῖν καὶ κρειττόνως συντηρῆσαι τὸ ἄστυ, καὶ ὅση τούτῳ παραπέφυκε σύγκτησις. καὶ λαμβάνει τὸν βασιλέα τῇ ὑποσχέσει συνεπινεύοντα, καὶ δοὺξ ἀποδείκνυται, καὶ καταλαμβάνει τὴν ἐν τούτοις ἡγεμονίαν. Ἀναξίως δὲ τὰ πράγματα διοικῶν, καὶ μήτε τῇ ἀκροπόλει σῖτον ὡς τὸ εἰκὸς προμηθούμενος μήτε ἀλλ' ὅτι πολεμικὸν ἢ πολιτικὸν ὀρθῶς καὶ βεβαίως ἐμπορευόμενος, εἰς μεγάλους κινδύνους τὴν θαυμασίαν παρενέβαλε πόλιν. Voir Michael Attaleiates, *The history*, p. 146-147.

23. V. A. Arutjunova-Fidanyan, L'image de l'Empire byzantin (cité n. 11) a bien montré comment le thème de l'Empire démolisseur de la « maison arménienne », l'ouvrant aux seldjûkides, est né tardivement et trouve son plein épanouissement surtout chez Matt'ēos Uṙhayec'i.

24. J.-C. Cheynet, Le contrôle de la Syrie du Nord à la fin de la seconde occupation byzantine (seconde moitié du xie siècle), dans *Bisanzio e le periferie dell'impero*, a cura di R. Gentile Messina, Acireale 2012, p. 41-57, ici p. 47. Les sources arméniennes témoignent également largement de ce fait et donnent de nombreuses informations sur les rouages de l'administration byzantine dans les terres anciennement arméniennes. Il faut surtout, pour cette question, s'appuyer sur l'œuvre d'Aristakēs Lastiverc'i et celle de Yakob Sanahnec'i (qui a servi de source à Matt'ēos Uṙhayec'i dans la première partie de sa chronique). Comme le remarque V. A. Arutjunova-Fidanyan, L'image de l'Empire byzantin (cité n. 11), p. 14 : « Aristakēs et Yakob nous mettent en présence d'un nombreux personnel administratif dans l'empire : ici et là on rencontre des domestiques d'Orient, des toparques semi-indépendants, des responsables de grandes et de petites circonscriptions administratives militaires… des chefs de forteresses, des commandants de garnison, des juges, des inspecteurs et autres fonctionnaires civils, un envoyé extraordinaire de l'empereur, etc. Arméniens, Grecs, Bulgares, Turcs : leur origine ethnique est aussi variée que leurs options religieuses (chalcédoniens, monophysites). L'historiographie arménienne est une mine d'informations sur l'administration byzantine, et il est remarquable que les historiens arméniens n'aient en général rien vu d'étrange dans le fait que l'Arménie soit non seulement divisée en royaumes et principautés héréditaires, mais aussi en thèmes byzantins, commandés par des chefs byzantins. »

les Byzantins, la ville tombe aux mains des Turcs qui poursuivent une avancée inéluctable en Asie Mineure.

La question de la pénétration turque en Asie Mineure, de ses modalités, de la résistance opposée par l'Empire a été posée et, sur ce point, les travaux de J.-C. Cheynet ont bien montré, en s'appuyant en partie sur la sigillographie, que l'Empire résiste plus longtemps et plus fermement qu'on a bien voulu le dire ou l'écrire et que la bataille de Mantzikert, en 1071, n'a pas complètement sonné le glas de l'Asie Mineure byzantine[25]. Dans la décennie qui suit la bataille, l'autorité impériale est encore très présente en Orient. En Mésopotamie, elle est représentée par Nicéphore Paléologue alors que Grégoire Pakourianos tient Théodosioupolis et ce sont surtout les guerres civiles qui touchent ensuite l'Empire qui permettent une avancée notable des Turcs. Plus au sud, entre le duché de Mélitène et la Syrie incluse, la frontière byzantine résiste bien, avec le duché d'Édesse (tenu par Léon Diabatènos jusqu'en 1077) et celui d'Antioche, aux mains d'Isaac Comnène jusqu'en 1088[26]. C'est dans ce contexte qu'il faut évoquer la figure complexe d'un Arménien qui compte dans l'étude du XIe siècle byzantin, Philarète Brachamios, personnage qui a donné lieu à de nombreuses études, ce qui s'explique en particulier par le fait que l'on a conservé, pour ce qui le concerne, de nombreuses sources, historiographiques et sigillographiques[27]. Il commence, au milieu du XIe siècle, une carrière militaire au service de Byzance, puisqu'il est mentionné, sur un sceau daté des années 1050-1060 par Jean-Claude Cheynet, comme taxiarque, c'est-à-dire chef d'un groupe de mille fantassins[28]. La sigillographie permet ensuite de le suivre pas à pas dans sa progression, qui atteint un premier acmé sous le règne de Romain IV Diogène dont il fut un des soutiens ; si l'on ne sait pas précisément qu'elle fut sa fonction[29], les sources sigillographiques attestent une élévation dans la hiérarchie des dignités. Le règne de Michel VII (1071-1078), auquel il est opposé, est utilisé par Philarète pour construire

25. Voir surtout l'article de J.-C. CHEYNET, La résistance aux Turcs en Asie Mineure entre Mantzikert et la première croisade, dans *Εὐψυχία : mélanges offerts à Hélène Ahrweiler* (Byzantina Sorbonensia 16), Paris 1998, vol. 1, p. 131-147, avec un rappel de l'historiographie antérieure note 2 p. 131.

26. *Ibid.*, p. 132.

27. Les sources littéraires grecques mentionnent fréquemment Philarète, en particulier Michel Attaléiatès, Skylitzès continué et Anne Comnène. Ses contemporains arméniens lui consacrent également de nombreux passages. Il est fortement critiqué, par exemple, par Matt'ēos Uṙhayec'i, entre autres griefs parce qu'il est chalcédonien de confession. Il est aujourd'hui aisé de se faire une idée précise concernant ce personnage. Toutes les sources sigillographiques le concernant sont répertoriées dans CHEYNET, Brachamioi (cité n. 6), p. 390-410. L'auteur explique ainsi, p. 390, le nombre important de plombs conservés relatifs à Philarète : « Nombre d'entre eux [des plombs] proviennent probablement du sud-est de la Turquie, où jadis ce général avait exercé son pouvoir, et qui a fourni ces dernières années un matériel sigillographique considérable. C'est aussi en partie la conséquence de ce que Philarète fut l'ultime représentant officiel, nous le verrons, de l'autorité impériale. Ainsi, les documents qu'il a scellés ne furent pas remplacés par des successeurs byzantins, puisqu'il fut le dernier d'entre eux, et furent sans doute conservés avec un grand soin pour tenter de sauvegarder des droits acquis lors des remous militaires et politiques qui marquèrent le passage de la région des Byzantins aux Turcs, puis aux croisés ». Gérard Dédéyan lui a consacré, ainsi qu'à sa principauté, une étude exhaustive : DÉDÉYAN, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés. 1* (cité n. 2), p. 5-360 ; SEIBT, Philaretos (cité n. 6).

28. CHEYNET, Brachamioi (cité n. 6), p. 391-392.

29. D'après le Continuateur de Skylitzès il est alors stratège autokratôr. CHEYNET, Brachamioi (cité n. 6), p. 406.

une sorte de principauté indépendante, coupée de fait de l'Empire par les territoires conquis par les Turcs : il contrôle Édesse à partir de 1077, Antioche l'année suivante. L'arrivée au pouvoir de Nicéphore III Botanéiatès voit Philarète rentrer dans le giron de l'Empire. Le nouvel empereur officialise son pouvoir dans cette vaste région formée par les territoires qui avaient constitué l'essentiel des duchés d'Édesse et d'Antioche. Il accumule alors dignités (curopalate, protocuropalate) et fonctions (duc d'Antioche, Domestique des scholes d'Orient)[30]. Alexis Ier conserve sa confiance à Philarète mais ce dernier, qui ne peut compter sur aucune aide de l'empereur, occupé par les affaires d'Occident, ne parvient pas à conserver son territoire, victime des attaques des Turcs de Nicée et de Malik Shah et fortement amputé, dès 1084, par la perte d'Antioche. Philarète meurt à une date inconnue, certainement à placer dans les années 1090. Si son œuvre a été assez éphémère, elle a tout de même permis de maintenir la frontière intacte dans une région où s'installent de nombreux Arméniens[31], et où ses épigones tentent, à une échelle réduite, de poursuivre son action, principalement en Euphratèse[32] : ses fils à Maraš, Gabriel à Mélitène, T'oros à Édesse. Tous ces personnages, dans une situation géographique délicate, sont obligés de composer avec les Seldjûkides, en même temps qu'ils continuent à reconnaître l'autorité au moins nominale de l'Empire byzantin, comme l'attestent les dignités auliques qu'ils portent et les fonctions qu'ils sont censés exercer : T'oros, par exemple, est duc et curopalate[33], Gabriel ajoute à ces mêmes titres celui d'émir ce qui permet de supposer que, bien que représentant de l'Empire, il avait dû être contraint de reconnaître également la souveraineté du sultan Malik Shah[34]. Un autre sceau, postérieur, le donne même duc et protonobélissime[35].

Même si l'autorité byzantine est en fait surtout nominale, les seigneurs arméniens de l'Euphratèse, qui défendent comme ils peuvent la frontière orientale de l'Empire, se réclament encore de l'empereur. L'arrivée de la première croisade brouille les cartes : les Arméniens, d'après les sources narratives, la voient d'abord plutôt d'un bon œil et se montrent coopératifs. Mais les limites de cette collaboration sont visibles dès 1098 lorsque,

30. Cheynet, Brachamioi (cité n. 6), p. 408-409.

31. Voir Dédéyan, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés. 1* (cité n. 2), p. 129-139. L'auteur y fait un tableau des différentes vagues migratoires.

32. Étude complète des différentes options choisies par ces personnages dans G. Dédéyan, Les princes arméniens de l'Euphratèse et l'Empire byzantin (fin xie-milieu xiie siècle), dans *L'Arménie et Byzance* (cité n. 4), p. 79-88.

33. Voir sur le personnage et sa carrière, Dédéyan, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés. 2* (cité n. 2), p. 986-996. Les sources littéraires et sigillographiques permettent de montrer qu'il a d'abord été curopalate et duc de Mélitène (Spink, *Byzantine seals from the collection of George Zacos* [catalogue établi avec le concours de J.-C. Cheynet], II, vente du 25 mai 1999, no 130, p. 14). À une date indéterminée, proche de 1094, il devient duc d'Édesse, tout en conservant sa dignité de curopalate et Gabriel s'installe à Mélitène. La loyauté de T'oros envers l'Empire ne fait pas de doute. Elle a été par exemple notée par l'Anonyme syriaque qui écrit, dans sa chronique : « À Édesse, il y avait Théodore le Curopalate, fils de Hétom, qui l'avait délivrée des Turcs, ainsi que nous l'avons montré ci-dessus ; il n'attendait que la venue du roi des Grecs pour la lui remettre » : *Anonymi auctoris chronicon ad AC 1234 pertinens. 2*, trad. par A. Abouna, introd., notes et index de J.-M. Fiey (CSCO 354, Syr. 154), Louvain 1974, p. 40 ; cité par Dédéyan, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés. 2* (cité n. 2), p. 996.

34. Zacos 2, no 464. L'introduction de ce titre d'émir est certainement postérieure à la mort de Philarète. Voir Cheynet, Les Arméniens de l'Empire (cité n. 4), p. 77.

35. Zacos 2, no 465.

après avoir appelé Baudouin de Boulogne à Édesse, T'oros est finalement massacré par les Arméniens d'Édesse, avec l'approbation du chef franc[36]. Dans cette situation complexe qui implique, côté chrétien, trois protagonistes, l'Empire n'ayant pas renoncé à ses droits sur les régions occupées par les Francs, les princes arméniens tentent, pour sauvegarder leur pouvoir, de jouer un jeu de bascule risqué. Prenons un seul exemple, celui du prince Goł Vasil (Basile le Voleur), bien éclairé par les sources et étudié par l'historiographie[37]. Ce personnage aux origines familiales peu claires est maître, certainement déjà du vivant de Philarète, d'un territoire qui s'étend du nord au sud des abords de Mélitène à ceux d'al-Bîra et d'ouest en est depuis une ligne Maraš-Aynt'ab jusqu'aux rives de l'Euphrate, avec comme épine dorsale le Taurus de Commagène et comme villes principales K'esoun et Ra'bān. Il exerce là son pouvoir, à l'instar de celui de T'oros à Édesse ou de Gabriel à Mélitène, sous autorité au moins nominale de Byzance. Sa spécificité vient toutefois du fait, mais nous y reviendrons en dernière partie, que, contrairement à ces derniers, il est de confession arménienne et non chalcédonienne. La situation géographique du territoire sous l'autorité de Goł Vasil le met bien entendu au contact direct des États créés par les Latins à la suite de la première croisade, le comté d'Édesse et la principauté d'Antioche. Après avoir été longtemps en bons termes avec les Normands, et par là même en opposition avec Alexis Ier Comnène, le chef arménien rompt l'alliance lorsque Tancrède représente un véritable danger pour lui, c'est-à-dire lors du cumul, par ce dernier, de la régence d'Antioche (1104-1111) et de celle d'Édesse (par l'intermédiaire de Richard du Principat) pendant la captivité de Baudouin du Bourg à Mossoul (1104-1108). Ainsi positionné, le Normand menace Goł Vasil d'encerclement et ce dernier, alors en bons termes avec le représentant byzantin en Cilicie, le stratopédarque Aspiétès, prend part à une campagne contre lui. Lors de celle-ci apparaissent comme alliés le comte d'Édesse, récemment libéré et décidé à récupérer sa ville, et Goł Vasil. Celui-ci prend une part active à la campagne, fournissant une importante cavalerie et persuadant le gouverneur byzantin de lui envoyer des renforts, selon les informations données par le chroniqueur arménien Matt'ēos Uřhayec'i[38]. Cet exemple de Goł Vasil et de sa politique, que l'on peut qualifier d'opportuniste, est donc l'un des plus parlants puisqu'il passe d'une alliance à l'autre au gré des vicissitudes politiques et militaires, dans l'unique but de préserver ses possessions. C'était pourtant retarder l'échéance, il est vrai, après la mort de Goł Vasil. La principauté, tenue par son fils adoptif Vasil Tłay est finalement annexée, après maintes

36. Cette question, éclairée par de nombreuses sources, est bien étudiée. Qu'il suffise de donner ici deux références récentes qui permettent de connaître les sources et la littérature antérieure : C. MUTAFIAN, *L'Arménie du Levant (XIe-XIVe siècle)*, Paris 2012, vol. 1, p. 58-59 ; voir aussi C. MACEVITT, *The crusades and the Christian world of the East : rough tolerance*, Philadelphia 2008, p. 65-73.

37. Voir la présentation donnée dans DÉDÉYAN, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés. 2* (cité n. 2), p. 1057-1174. Il faut y ajouter la contribution plus récente de W. SEIBT, Vasil Goł (cité n. 5).

38. *Պատմութիւն Մատթէոսի Ուռհայեցւոյ*, Երուսաղեմ 1869 [Matt'ēos Uřhayec'i, *Histoire*, Jérusalem], p. 383 : « Goł Vasil leur envoya (à Baudouin et ses alliés) un détachement de 800 hommes et un corps de Pacinkac' [Petchénègues] à la solde de l'empereur des Romains et cantonnés dans la ville de Msis [Mamistra] ». Traduction anglaise dans *Armenia and the Crusades (10th-12th centuries) : the Chronicle of Matthew of Edessa*, transl. from the original Armenian with commentary and introd. by A. E. Dostourian, Lanham 1993, p. 201. Pour une présentation rapide de ces conflits avec les Francs voir G. DÉDÉYAN, Les princes de l'Euphratèse et les Francs (1080-1150), dans *Arménie entre Orient et Occident*, sous la dir. de R.-H. Kévorkian, Paris 1996, p. 164-173, ici p. 165-167.

péripéties qu'il est inutile de raconter ici, par le comte d'Édesse en 1116[39]. Poussé dans ses derniers retranchements, le chef arménien trouve refuge dans l'Empire, au témoignage, une fois encore, de Matt'ēos qui ajoute que « le roi des Romains lui réserva un accueil grandiose, ainsi qu'à toutes ses troupes »[40]. L'Empire byzantin est donc, pour ce prince qui agissait sous sa tutelle lointaine, un dernier recours ; nul doute que le basileus, en proie aux oppositions des Turcs et des Francs, voyait d'un bon œil l'arrivée de ce personnage entouré de ses troupes, qui formèrent un contingent particulier, celui des « Kokkobasilioi »[41].

Ce dernier exemple d'arrivée dans l'Empire d'un prince arménien accompagné d'une suite, essentiellement composée de soldats, nous permet de faire la transition avec la suite de notre propos qui est d'étudier la place des Arméniens dans l'Empire et, dans un premier temps, l'importance de leur présence justement renforcée par les modifications notables de la frontière orientale de l'Empire tout au long du XIe siècle.

Les membres de la famille Arcruni, qui régnaient sur le Vaspurakan et ont cédé de leur propre gré leur royaume en 1021, ont reçu des titres et des fonctions. Pour ce qui concerne Sénéchérim, on possède le témoignage, unique il est vrai, de Jean Skylitzès, qui écrit qu'il obtint des domaines autour de la ville de Sébaste, reçut le rang de patrice et la charge de stratège de Cappadoce[42], ce qui peut s'expliquer par la cession volontaire de son petit royaume. Il est d'ailleurs à noter que ses proches ont aussi été gratifiés de dignités : son fils aîné Dawit reçut le titre de magistros, le cadet Abu Sahl fut fait curopalate ; alors que son épouse reçut un titre très important pour une femme dans l'Empire byzantin, celui de patricienne à ceinture, comme l'atteste un sceau conservé dans la collection Zacos[43]. Seule la sigillographie permet également de montrer que l'empereur, certainement Michel VII, n'hésita pas à confier une charge importante à l'ancien roi d'Ani, Gagik, malgré le danger de rébellion potentiel représenté par ce grand dynaste. Un sceau bien conservé le présente en effet, sans qu'il puisse y avoir de doute sur son identité, comme « Kakikios Aniôtès, protoproèdre, *épi tou koitônos*, grand comte de l'étable et grand duc du Charsianon »[44]. Comme le titre de protoproèdre n'est pas donné aux stratèges et aux

39. Matt'ēos Uṙhayec'i, *Histoire* (cité n. 38), p. 421 ; *Chronicle of Matthew of Edessa,* (cité n. 38), p. 219-220.

40. Matt'ēos Uṙhayec'i, *Histoire* (cité n. 38), p. 422 ; *Chronicle of Matthew of Edessa,* (cité n. 38), p. 220.

41. On le retrouve encore lors des campagnes de Manuel Comnène (voir le témoignage de Jean Kinnamos, p. 199, 271, 272).

42. Skylitzès, *Empereurs*, p. 296 : « Il fut honoré du rang de patrice et de stratège de Cappadoce et obtint en échange, comme domaines, les villes de Sébastée, de Larissa, d'Avara, et plusieurs autres domaines. »

43. J.-C. Cheynet, La patricienne à ceinture : une femme de qualité, dans *Au cloître et dans le monde : femmes, hommes et sociétés (IXe-XVe siècle)*, textes réunis par P. Henriet et A.-M. Legras, Paris 2000, p. 179-187, repr. dans Id., *Société*, vol. 1, no 5, p. 163-173, ici p. 172-173. Sceau édité par W. Seibt, Armenische Persönlichkeiten auf byzantinischen Siegeln, dans *Armenian perspectives : 10th anniversary conference*, ed. by N. Awde, Richmond 1997, p. 269-272, ici p. 271. La légende court sur les deux faces du sceau et dit : [Θ(εοτό)κε βοή]θει τῇ σῇ δούλῃ Κουσούσᾳ ζοστῇ μη(τ)ρὶ Δά(υι)δ μα[γ]ίστρου τ(οῦ) [Σ]εναχερήμ.

44. W. Seibt, War Gagik II von Großarmenien ca. 1072-1073 μέγας δοὺξ Χαρσιανοῦ?, dans *Τὸ Ἑλληνικόν : studies in honor of Speros Vryonis Jr*, ed. by J. S. Langdon *et al.*, New Rochelle 1993, p. 159-168. Cité dans N. G. Garsoïan, The problem of Armenian integration into the Byzantine Empire, dans *Studies in internal diaspora of the Byzantine Empire*, ed. by H. Ahrweiler and A. E. Laiou,

ducs avant le règne de Michel VII, Gagik commandait donc probablement à Césarée sous cet empereur[45]. Il obtint même une promotion, devenant curopalate[46].

Mais les dynastes, loin d'arriver seuls, étaient généralement suivis par les membres de leur entourage et, certainement, bien que l'on ne possède là-dessus que peu d'informations, par une partie des couches populaires de la population. Il semble intéressant de rappeler ici un cas bien documenté, celui du prince Grigor, de la famille des Pahlawuni[47], qui fit une brillante carrière dans l'Empire. Il est né aux alentours de 990 en grande Arménie, dans la région de Bǰni et émigre dans l'Empire byzantin, à la suite de la prise d'Ani, à laquelle il s'est opposé dans un premier temps, en 1045. Ce personnage, dont il est question dans de nombreuses œuvres littéraires arméniennes, comme chez Aristakēs Lastivertcʻi ou Mattʻēos Uṙhayecʻi, est également l'auteur d'une correspondance très fournie (88 lettres)[48]. Les conditions dans lesquelles son exil s'est déroulé ne sont pas claires et, dans sa correspondance, Grigor Magistros se montre, certainement à dessein, très allusif. Quoi qu'il en soit de sa position exacte et du rôle qu'il a joué dans la cession aux Grecs du royaume d'Ani, l'empereur Constantin Monomaque le gratifie d'avantages substantiels. Selon Aristakēs de Lastivert, il se rendit à Constantinople, où le roi Gagik était retenu, et finit par céder ses propres domaines recevant en échange la dignité de magistre[49]. On sait également, grâce à la sigillographie en particulier, que Grigor Magistros, désigné comme Grégoire Arsakidès, occupa le poste de duc de Vaspurakan et du Tarôn[50]. L'étude de ce personnage est intéressante à plus d'un titre puisqu'elle montre d'abord que ce prince, hostile dans un premier temps aux Byzantins, finit par émigrer dans l'Empire et devenir un des rouages de l'administration impériale en Orient. Il est par ailleurs un hellénophone confirmé, un remarquable lettré, qui a donné de nombreuses traductions

Washington 1997, p. 53-124, ici p. 112. Le texte grec est le suivant : Κακίκιος Ἀνιώτης πρωτοπρόεδρος ἐπὶ τοῦ κοιτῶνος μέγας κόμης τοῦ σταύλου μέγαδουξ τοῦ Χαρσιανοῦ.

45. Voir Cheynet, Les Arméniens de l'Empire (cité n. 4), p. 72. Il note toutefois qu'une date plus haute ne peut pas être totalement exclue car Gagik, en tant qu'ancien roi indépendant, pouvait avoir obtenu en compensation de la perte de ses territoires une dignité exceptionnellement élevée. La seule vraie anomalie de sa titulature est constituée par le qualificatif de « grand » inusité pour un comte de l'étable et pour un duc de thème. Il faut peut-être y voir une concession au prestige du prince arménien.

46. J.-C. Cheynet, D. Theodoridis, *Sceaux byzantins de la collection D. Theodoridis. Les sceaux patronymiques* (MTM 33), Paris 2010, nº 7.

47. Noter que c'est certainement Grigor lui-même qui est à l'origine de cette prétention généalogique de la famille des Abułamrencʻ qui commence à prendre, avec lui, le nom de Pahlawuni par le truchement, fréquent, de la création d'une généalogie fictive ayant l'avantage de relier la famille de Grigor à l'Évangélisateur de l'Arménie : **Լ. Գ. ԽԱՉԵՐԵԱՆ**, *Գրիգոր Պահլաւունի Մագիստրոս (985 - 1058 թթ.) : կեանքն ու գործունէութիւնը*, **Լոս Անջելես** 1987 [L. G. Xačʻeryan, *Grigor Pahlawuni Magistros (985-1058) : vie et œuvre*, Los Angeles]. Voir A. et J.-P. Mahé, *Histoire de l'Arménie*, Paris 2012, p. 177.

48. **Կ. ԿՈՍՏԱՆՅԱՆՑ**, *Գրիգոր Մագիստրոս Թղթեր*, **Ալեքսանդրապոլ** 1910 [K. Kostaniancʻ éd., *Les lettres de Grigor Magistros*, Alexandropol].

49. Aristakès de Lastivert (cité n. 17), p. 60 : « Lorsqu'il comprit qu'on ne laisserait pas Gagik revenir dans son pays, se présentant au roi, il lui remit la clef de Bǰni et tous ses domaines patrimoniaux. Il fut honoré par lui et reçut la dignité de magistre et une demeure en Mésopotamie, des villages et des villes, tout cela confirmé par chrysobulle, à titre d'héritage transmissible de génération en génération. »

50. Sceau de la collection de Dumbarton Oaks : sceau DO 55.1.2940 mentionné dans Cheynet – Morrisson – Seibt, *Seyrig*, nº 40 et publié avec d'autres plombs de membres de cette famille très intégrée à l'Empire : W. Seibt, Ἀρσακίδης/Aršakuni : armenische Aristokraten in byzantinischen Diensten, *JÖB* 44, 1994, p. 349-359.

d'œuvres grecques en arménien[51]. Malgré cette acculturation certaine, de nombreux éléments montrent qu'il a difficilement quitté ses terres patrimoniales et entretenu des contacts très forts avec ses anciens compatriotes. Sa correspondance en donne, dans un premier temps, de nombreux exemples. Aux moines du monastère de Sanahin, qui lui reprochaient de s'être expatrié, il répond : « Quant à moi, il m'échut le sort, comme à ces enfants arrachés au sein d'une mère de grande beauté, de tomber dehors dans un pays étranger ou d'être, comme Joseph, vendu et déporté loin des tombeaux de mes pères et de mes domaines »[52]… Il est d'ailleurs particulièrement intéressant de noter que les inscriptions du couvent de Keč'aris montrent qu'il intervient en 1054 pour libérer l'église Surb Grigor de l'impôt[53], ce qui suppose qu'il ait gardé un lien très fort avec ce que l'on peut désigner en arménien comme son *hayrenik*, ses terres patrimoniales[54].

Au-delà des personnages des anciens dynastes et de leur entourage, il est certain que l'annexion byzantine puis, surtout, l'avancée seldjûkide ont mis sur les routes de nombreux Arméniens plus anonymes, sans qu'il soit aisé d'en évaluer l'importance numérique. Si l'on en croit les chroniqueurs arméniens, en particulier Matt'ēos Uřhayec'i, c'est tout un peuple qui quitte sa terre pour se réfugier en Cilicie. Laissons-lui la parole lorsque, sous l'année 528 de l'ère arménienne (soit 1079), il décrit les effets conjugués de la famine et des exactions des Turcs : « De nombreuses provinces furent dépeuplées, la nation des Orientaux fut détruite, et le pays des Romains ruiné; nulle part on ne trouvait de pain, ou de lieux de repos, sauf à Édesse et dans ses alentours. À Antioche, et dans tout le pays

51. M. Leroy, Grégoire Magistros et les traductions arméniennes d'auteurs grecs, *Annuaire de l'Institut de philologie et d'histoire orientales*, Bruxelles 1935, III (volume offert à Jean Capart), p. 265-294 et plus récemment A. K. Sanjian, Gregory Magistros : an Armenian Hellenist, dans *Tò Ἑλληνικόν* (cité n. 44), p. 131-158.

52. Kostanianc', *Lettres* (cité n. 48), p. 139, passage cité et traduit dans M. Vanérian, *La correspondance de saint Nersês Chenorhali avec les Arméniens*, Montpellier 2007 (thèse dactylographiée), p. 119.

53. Une branche des Pahlawuni vécut en territoire byzantin après la chute de l'Asie Mineure puisque nous sont connus plusieurs sceaux de la fin du xie et du début du xiie siècle au nom d'Arsakidès, portant des prénoms grecs ou sous forme hellénisée (Constantin, Grégoire). La plus intéressante de ces pièces, frappée par un Arsakidès-Pakourianos, protocuropalate, atteste l'union de deux familles orientales au service de l'Empire. Voir sources et bibliographie dans Cheynet, Les Arméniens de l'Empire (cité n. 4), p. 73, particulièrement note 35.

54. Ն. Ակինեան, *Ներսէս Լամբրոնացի արքեպիսկոպոս Տարսոնի*, Վիեննա 1956 [N. Akinēan, *Nersēs Lambronac'i, archevêque de Tarse*, Vienne], p. 375. Voir en dernier lieu Կ. Մաթևոսյան, Գրիգոր Մագիստրոս Պահլավունու արձանագրությունը Կեչառիսում, *Անի-Շիրակի պատմության էջեր*, Երևան 2010 [K. Mat'evosyan, L'inscription de Grigor Pahlawuni à Keč'aris, dans *Pages d'histoire d'Ani-Širak*, Erevan], p. 138-149. Le début du texte, d'après la transcription donnée dans cet article est le suivant : Ի հինգհարիւրերրորդի (503 = 1054) ամի թուականութեանս թորգոմեան, ի թագաւորութեան սուրբ եւ ինքնակալ թագաւորին Կոստանդեա Մաւնումախին, բերաւ ոսկի մատանիս, զոր հզաւրին եւ առաքինոյն, բարեպաշտին Գրիգորոյ Մագիստրոսին, կիտաւնտին եւ դուկին Վասպուրականի եւ Տարաւնոյ արշակունոյն եւ հայկազնոյն մեծաւ աշխատութեամբ ազատեալ էր զմեծ եւ հռչակաւոր եկեղեցիքս իւր. Եւ ոչ այլ ինչ հայցէ, բայց միայն աղաւթս առնել սուրբ եւ ինքնակալ թագաւորին Կոստանդեայ: « En l'année 503 de l'ère de T'orgom, sous la royauté du roi saint et autocrate, Kostandin Mawnumax (Constantin Monomaque), a été apporté le (document) scellé d'or (chrysobulle) par lequel le puissant, vertueux et pieux Grigor Magistřos, Kitawnt (Kitonite) et duc du Vaspurakan et du Tarawn de la famille des Aršakunik' et Arménien, avec beaucoup de peine, a libéré (de l'impôt) ses grandes et célèbres églises. Et il n'était demandé rien d'autre que simplement de prier pour le roi saint et autocrate Kostandin… ».

de Cilicie jusqu'à Tarse et tout le pays de Maraš, à Tluk' et dans les environs, nulle part on ne trouvait de tranquillité. Toutes les créatures fuyaient en masse et allaient dans ce pays en foule innombrable, par milliers […]. Elles submergèrent ce pays, comme les sauterelles qui, par leur multitude, dérobent la terre à la vue, et, si je puis rajouter, au moins sept fois plus nombreuses que le peuple auquel Moïse fit traverser la mer Rouge, et que les cailles dans le désert du Sinaï. Et la terre était remplie de cette masse effrayante. »[55] Il est difficile de tirer une quelconque information concrète de cette citation, de laquelle on retiendra tout de même qu'en tant que témoin oculaire, le chroniqueur arménien a certainement vu arriver à Édesse, en 1079, une foule nombreuse, et qu'il reprend, comme les chroniqueurs antérieurs, le thème biblique de l'exil[56]. Il insiste ensuite sur l'existence, parmi cette foule, de personnages distingués, nobles, prêtres ou moines qui ne sont pas plus épargnés[57]. Cette émigration des ecclésiastiques dans l'Empire est particulièrement intéressante et corroborée par d'autres sources, en particulier les colophons de manuscrits arméniens. Par exemple, l'un d'eux décrit en quelques pages la vie de Sargis Šnorhali, en guise de prologue à un ouvrage de ce dernier. Parmi les informations données apparaît la mention du maître de Sargis, un certain Step'anos, qui arriva dans l'Empire, avec d'autres réfugiés, dans le canton de K'esoun et s'installa dans le célèbre couvent appelé Karmir Vank', lorsque la région était sous l'autorité de Goł Vasil[58]. Il fallait de toute façon que des personnes, prêtres ou moines, puissent assurer l'encadrement spirituel des fidèles arrivés en nombre. D'ailleurs le phénomène touche les plus hautes autorités de l'Église arménienne, le meilleur exemple restant celui de la pérégrination des catholicos successifs durant tout le XIe siècle, dans la principauté de Goł Vasil (Karmir Vank', Šułr)[59].

S'il est finalement assez facile de cerner la présence arménienne dans l'Orient de l'Empire, il est loin d'en être de même ailleurs, faute de sources. On sait et on répète à l'envie que des Arméniens se trouvent dans les Balkans, ou encore à Constantinople mais, finalement, les informations disponibles sur ces questions sont ténues. Étudions, pour commencer, le cas de Constantinople, ville cosmopolite, qui accueille, parmi d'autres ethnies, des Arméniens, ainsi qu'en témoigne explicitement, par exemple, un voyageur occidental qui donne une description de la ville dans le dernier quart du XIe siècle. Il est émerveillé devant le panel de peuples (sont cités, outre les Grecs, les Daces, Amalfitains, Arméniens, Syriens, Lombards, Varanges, Francs, Juifs, Turcs), mais aussi de cultes et

55. Matt'ēos Uṙhayec'i, *Histoire* (cité n. 38), p. 261-262.

56. Voir K. Beledian, L'expérience de la catastrophe dans la littérature arménienne, *Revue d'histoire arménienne contemporaine* 1, 1995, p. 127-197. Une littérature de la catastrophe s'est constituée, dès le Ve siècle, dans le genre de la chronique et s'est développée avec les invasions arabes, chez Sēbeos puis, surtout, chez Łewond. Elle est reprise ensuite par Aristakēs Lastiverc'i et Matt'ēos Uṙhayec'i et a aussi donné lieu au genre de la lamentation.

57. Matt'ēos Uṙhayec'i, *Histoire* (cité n. 38), p. 262 : « Des hommes importants et illustres, des nobles et des princes, des femmes de la plus haute condition, mendiaient en errant. Et tout cela, nous l'avons vu de nos yeux […]. De vénérables prêtres et moines moururent en terre étrangère, en émigrés *(panduxtk')* et servirent de nourriture aux bêtes sauvages et aux oiseaux. »

58. Ա. Մաթեւոսյան, *Հայերեն ձեռագրերի հիշատակարաններ. Ե-ԺԲ ԴԴ.*, Երևան 1988 [A. Mat'evosyan, *Colophons de manuscrits arméniens (Ve-XIIe s.)*, Erevan], nº 200, p. 169-173 pour la totalité du texte, ici p. 171. Voir aussi Dédéyan, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés. 2* (cité n. 2), p. 1094-1095.

59. Une carte est donnée dans Mutafian, *L'Arménie du Levant* (cité n. 36), carte 54 : « Les 9 sièges catholicossaux en Cappadoce, en Euphratèse et en Cilicie (1050-1441) ».

de langues[60]. Cette description de la bigarrure ethnique sonne, comme l'a bien montré Gilbert Dagron, comme un *topos* qui accompagne très souvent les descriptions des grandes villes médiévales, pour en montrer la richesse et la prospérité. Cependant, la description elle-même induit aussi un certain isolement des mêmes étrangers, dans des quartiers spécifiques. Habitué à ce fonctionnement, l'historien s'attend à trouver, si ce n'est un véritable quartier, du moins un lieu d'implantation privilégié des Arméniens comme en connurent à diverses époques, dans la ville impériale, les Juifs, les Russes, les Latins. Or, les seules mentions que l'on puisse glaner dans les sources sont très ténues. Les Arméniens avaient certainement une église où l'on célébrait selon leur rite et dans leur langue, située au cœur du quartier dans lequel ils vivaient. Le chroniqueur Michel le Syrien le confirme lorsqu'il raconte que, pour des raisons sur lesquelles il est inutile de s'arrêter ici, Alexis Comnène fit fermer cette église[61]. En fait, c'est toujours en lien avec les questions d'ordre religieux, sur lesquelles nous nous arrêterons dans notre dernière partie, que les auteurs grecs donnent de brèves indications sur la présence d'une communauté arménienne. Dans ce cas, elle apparaît invariablement comme assez nombreuse pour poser un problème grave à l'orthodoxie. Citons deux exemples tirés de l'*Alexiade* d'Anne Comnène. Le premier est en liaison avec le procès intenté, sous le règne de son père, au moine Nil de Calabre[62]. À cette occasion, la princesse byzantine écrit qu'« il y avait à ce moment-là, dans la capitale, un grand nombre d'Arméniens pour qui ce Nilos devint un ferment d'impiété »[63]. De la même manière, et à peu près pour les mêmes raisons, on apprend qu'il y avait de nombreux Arméniens en Thrace, autour de Philippoupolis. D'après Anne Comnène, Alexis eut affaire à eux lors d'un séjour qu'il fit dans la ville, en sa compagnie, en 1114/1115. La princesse byzantine déplore que la ville ait souffert du fait que beaucoup d'impies y résidèrent. Elle ajoute que « les Arméniens la possédaient, ainsi

60. Texte dans K. N. Ciggaar, Une description de Constantinople dans le Tarragonensis 55, *REB* 53, 1995, p. 117-140, ici p. 119 : « Ibi est videre multa hominum milia oloserícis vestimentis induta, multas quoque gentes diversi cultus et sermoniis. Hic Greci habitant, illic Armeni, hic vicum Siri incolunt, ast illum Longobardi, Angli qui et Garengi dicuntur alio degunt loco, Daci alio, porro Melphitani, Franci, Iudei quoque et Turcopoli proprias habent in eadem urbe mansiones », cité et analysé par G. Dagron, Formes et fonctions du pluralisme linguistique (Byzance, VIIe-XIIe siècle), *TM* 12, 1994, p. 219-240, repr. dans Id., *Idées byzantines* (cité n. 3), t. 1, p. 233-264, ici p. 261-262.

61. Michel le Syrien, XV, 7, t. 3, p. 185 : « Jusqu'à l'époque de l'empereur Alexis, notre nation [les Syriaques jacobites] avait une église à Constantinople et les Arméniens une autre; et dans chacune d'elles se trouvaient un prêtre et une corporation de négociants séculiers et autres. Un prêtre syrien s'y rendit, d'Antioche; comme le prêtre de notre église, qui était de Symnada, ne l'accueillit pas, Satan entra en cet homme, et il alla dire aux Grecs : "Ces Syriens et ces Arméniens qui sont dans votre ville ont commerce avec les Turcs". Et l'empereur fut irrité; sur son ordre, les deux églises furent incendiées et les prêtres chassés, et le reste du peuple devint pour la plupart hérétique. » Cette vexation fut certainement temporaire mais on ne sait quand le culte arménien fut rétabli dans la capitale. En tout cas, au début du XIVe siècle, il y a à nouveau une église arménienne à Constantinople, puisque le patriarche grec de la ville, Athanase Ier (second patriarcat 1303-1309) se plaint, dans ses actes, du mal fait aux orthodoxes par la présence, dans la ville, des Arméniens et de leur église : cité par Garsoïan, The problem of Armenian integration (cité n. 44), p. 61 (les références sont données dans la note 32).

62. Cette affaire n'est pas très claire à cause d'une difficulté d'interprétation du texte d'Anne Comnène qui rapporte l'événement. Comme l'a montré Jean Gouillard, la traduction du passage de l'*Alexiade* (Anne Comnène, *Alexiade*, t. 2, p. 187-189) est erronée (J. Gouillard, Le synodikon de l'orthodoxie : édition et commentaire, *TM* 2, 1967, p. 1-298, ici p. 202-206).

63. Anne Comnène, *Alexiade*, t. 2, p. 188.

que les nommés Bogomiles », et compare lesdits Arméniens à un « fleuve saumâtre »[64]. Ce qui nous intéresse ici est surtout l'impression laissée par le texte d'une communauté importante, sûrement composée en partie par des Arméniens réfugiés dans les Balkans à la suite des invasions turques, qui étaient venus grossir un noyau primitif qui avait commencé à se constituer certainement à partir du IXe siècle[65]. Même si les indices sont relativement minces, on peut conclure à la présence de communautés, de lieux de culte et, dans les lieux de grande concentration, d'une hiérarchie ecclésiastique.

Au-delà de ces informations, on peut également affirmer une présence importante des Arméniens, en se fondant en grande partie sur l'onomastique, dans l'aristocratie byzantine, surtout militaire et, plus largement, dans l'armée[66]. On voit surtout les soldats arméniens à l'œuvre sur la frontière orientale de l'Empire, où ils sont les plus nombreux. Le phénomène est éclairé à la fois par les sources grecques et arméniennes et les exemples sont légion. Nous pouvons citer, par exemple, l'importance du rôle joué par l'infanterie arménienne pour la reprise par Romain Diogène, de la forteresse de Mantzikert, en 1071, à la veille de la bataille du même nom[67]. Plus tard, sous Alexis Comnène, on voit également ces soldats arméniens présents sur le front occidental, aidant l'empereur face à son ennemi le plus féroce, Robert Guiscard. Anne Comnène nous apprend, en premier lieu, que son père écrivit aux officiers grecs d'Asie Mineure qui combattaient alors les Turcs pour qu'ils lui envoient des troupes[68], sans citer les Arméniens qui apparaissent pourtant ensuite dans son récit des vicissitudes du front occidental. L'un d'eux, Aspiétès, s'illustre à la bataille de Dyrrachion en octobre 1081[69] et un autre, Ariébès, défend Achrida, en 1082, contre les attaques de Bohémond[70]. Ce que l'on ne sait pas c'est si ces deux personnages sont arrivés d'Orient, à l'appel de l'empereur, ou s'ils résidaient déjà depuis longtemps dans l'Empire, peut-être dans la capitale[71].

64. Anne Comnène, *Alexiade*, t. 2, p. 178-179.

65. Les membres de la communauté arménienne de Philippoupolis sont encore très actifs au siècle suivant, lors des discussions arméno-grecques des années 1165-1178. Pour une vision rapide de cette communauté voir B. L. Zekiyan, The Armenian community of Philippopolis and the bishop Ioannes Atmanos, imperial legate to Cilicia, dans *Between the Danube and Caucasus*, ed. by G. Kara, Budapest 1987, p. 363-373.

66. Il faut, quand on examine cette question, avoir à l'esprit les développements récents de l'historiographie, que nous avons rappelés en introduction et qui ont largement revu à la baisse le nombre d'Arméniens dans les cadres ; le calcul se fondant, jusqu'au siècle dernier, essentiellement sur l'onomastique. Or, il a été démontré que les Arméniens se sont très vite intégrés à l'aristocratie byzantine, se comportant en tout point comme leurs homologues grecs. Peut-on dès lors, souvent au bout de deux ou trois générations, les considérer encore comme Arméniens ?

67. Voir Michael Attaleiates, *The history*, p. 276-277. L'exemple est développé dans Cheynet, Les Arméniens de l'Empire (cité n. 4), p. 70-71.

68. Anne Comnène, *Alexiade*, t. 1, p. 131.

69. Anne Comnène, *Alexiade*, t. 1, p. 161, Sur les Aspiétai, cf. A.-K. Wassiliou-Seibt, Kaukasische Aristokraten auf byzantinischer Karriereleiter : eine kritische Nachlese des Quellenbefunds zur Familie der Aspietai (1081-1205), *BZ* 108, 2015, p. 207-217.

70. Anne Comnène, *Alexiade*, t. 2, p. 22. Sur les sceaux de ce personnage et d'autres porteurs du nom, cf. le bref commentaire d'A. K. Wassiliou-Seibt, *Corpus der byzantinischen Siegel mit metrischen Legenden. 2, Siegellegenden von Ny bis inklusiv sphragis* (Wiener byzantinische Studien 28, 2), Wien 2016, no 2867.

71. Cheynet, Les Arméniens de l'Empire (cité n. 4), p. 77. Voir aussi J.-C. Cheynet, Les officiers étrangers dans l'armée byzantine aux xe-xiie siècles, dans *Guerre et société au Moyen-Âge : Byzance-*

Quoi qu'il en soit, les Arméniens sont certainement nombreux, depuis plusieurs siècles déjà, dans l'armée byzantine et leurs qualités militaires sont reconnues, malgré les soupçons quant à leur fidélité que l'on peut déceler ici et là dans les sources byzantines. Les officiers grecs de l'Empire pouvaient aussi certainement tirer de nombreux avantages de leur bonne connaissance de l'ennemi, et, parfois de sa langue, puisque bon nombre d'Arméniens, soldats ou civils, connaissaient l'arabe. On peut donner l'exemple du mendiant arménien qui, en 1038, éventa une ruse, s'inspirant de l'histoire du cheval de Troie, qui aurait pu permettre aux Arabes de prendre la ville[72].

L'auteur occidental anonyme décrivant Constantinople, dont nous avons sollicité plus haut le témoignage, évoquait la diversité des langues, mais aussi des cultes. Il faut donc maintenant, pour en terminer, faire le point sur les questions religieuses : quelles étaient la confession des Arméniens de l'Empire et les réactions des autorités civiles et religieuses de ce dernier face à un ferment d'hétérodoxie ?

La confession des Arméniens installés dans l'Empire est double : certains sont restés fidèles à la foi de leurs ancêtres, alors que d'autres ont adopté la foi chalcédonienne. Les anciens dirigeants des royaumes arméniens et les princes de leur entourage sont restés fidèles à la foi de saint Grégoire l'Illuminateur, farouchement défendue par Gagik d'Ani lors de sa convocation à Constantinople par Constantin X, lors de laquelle il aurait rédigé, aux dires de Matt'ēos Uṙhayec'i, une longue épître exposant la foi des Arméniens[73]. De même on voit Grigor Magistros, alors qu'il est déjà, au moins pour deux d'entre elles, duc du Vaspurakan et du Tarōn, écrire trois lettres qui ont pour objet l'hérésie des T'ondrakiens qui menace l'Église arménienne ; dans l'une d'elle il indique qu'il a même assisté à des joutes opposant un tenant de cette secte avec un tenant de la foi arménienne[74]. On a dit plus haut que le catholicos arménien s'est installé dans la principauté de Goł Vasil, donc sous l'autorité nominale de l'Empire. Les dynastes arméniens, restés fidèles à leur foi, ont également reproduit, dans leurs nouveaux territoires, cédés par les autorités byzantines, certains réflexes qui étaient les leurs dans leurs terres patrimoniales, parmi lesquels une certaine frénésie de construction. Le meilleur exemple est, à cet égard, celui des anciens rois du Vaspurakan. Sénéchérim fait ainsi construire, à Sébaste, une église Surb

Occident (VIIIe-XIIIe siècle), éd. par D. Barthélémy et J.-C. Cheynet (MTM 31), Paris 2010, p. 42-60, p. 59-60.

72. Skylitzès, *Empereurs*, p. 334. Exemple cité par Dagron, Pluralisme linguistique (cité n. 60), p. 256, note 125 qui en fait un soldat, alors que le texte parle d'un mendiant, certainement un habitant arménien de la ville d'Édesse où ils étaient nombreux.

73. Le texte, sans doute recomposé par le chroniqueur arménien, est donné dans Matt'ēos Uṙhayec'i, *Histoire* (cité n. 38), p. 195-214. Voir J. Gouillard, Gagik II, défenseur de la foi arménienne, *TM* 7, 1979, p. 399-418.

74. Ce sont les lettres 67, 68 et 69 de l'édition Kostanianc' (citée n. 48) qui concernent cette question. La première a été envoyée au patriarche jacobite d'Antioche, vers lequel les T'ondrakiens s'étaient tournés, pour lui enjoindre de ne pas les croire et de ne pas les accepter, la seconde, certainement postérieure, est directement adressée aux T'ondrakiens, dans l'espoir de les faire venir à résipiscence. Enfin, la lettre 69 s'adresse à un ancien adepte de la secte, revenu de son erreur, mais elle n'est pas datable. Voir la présentation de F. Alpi, Grigor Magistros Pahlawuni's letters against the T'ondrakians, dans *Eastern Christianity in context : third Europaeum joint graduate studies symposium, Leiden-Bologna-Oxford, Saturday 21 May 2011, Leiden* (consulté sur www.academia.edu/816674/Grigor_Magistros_Pahlawunis_Letters_against_the_Tondrakians le 19/08/2013).

Nšan commencée en 1022 et destinée à abriter les reliques de la Vraie croix emportées du monastère de Varak[75]. Cette activité se double de l'installation, certainement, de *scriptoria* assez nombreux et riches. On a ainsi conservé quelques Évangéliaires copiés et enluminés dans la région de Sébaste dans cette période[76].

À côté se trouvent également dans l'Empire des communautés d'Arméniens gagnés à la foi chalcédonienne[77], dont le membre le plus éminent, dans la période qui nous intéresse, est Philarète. En fait, les Arméniens chalcédoniens étaient nombreux dans les provinces annexées par Basile II, le Tarōn et le Taykʿ et ont alors été absorbés dans l'Empire. Plus tard, avec les invasions seldjûkides, ils refluent vers la Cappadoce et la Cilicie. Les Arméniens de foi ne sont pas tendres envers ces personnages qui semblent avoir trahi, surtout chez les chroniqueurs relativement tardifs, comme Mattʿēos Uṙhayecʿi. Ce dernier écrit, à propos de Philarète : « Il était un chrétien sans foi, que ni l'Arménien ni le Romain ne reconnaissaient ; il avait les mœurs et la foi des Romains, mais, par son père et sa mère, il était Arménien »[78]. Le chroniqueur reprend ainsi les *topoi* de la littérature antérieure qui insistent toujours sur cet aspect dual, arméniens qu'ils sont par les origines et la langue, grecs par la foi. Cependant, le seul élément arménien qu'il reste à Philarète dans cette description, ce sont ses ascendants ; rien n'est signalé sur sa langue et, même pour ce qui concerne son mode de vie, il semble être devenu grec[79]. Si les Arméniens de foi méprisent, dans une certaine mesure, leurs compatriotes chalcédoniens, ces derniers ne font peut-être pas non plus l'unanimité chez leurs coreligionnaires grecs, comme le montre bien le témoignage de Nikôn de la Montagne Noire[80]. Dans son *Taktikon*, composé vers 1066, il reproduit trois lettres dont une qu'il avait adressée à Gérasime le Reclus : dans celle-ci, il parle des Arméniens chalcédoniens qui avaient, a priori, été

75. Exemple cité par Dédéyan, L'immigration arménienne (cité n. 9), p. 93.

76. Dédéyan, L'immigration arménienne (cité n. 9), p. 94.

77. On peut renvoyer surtout, en bibliographie, aux travaux de V.-A. Arutjunova-Fidanjan, The ethno-confessional self-awareness of Armenian Chalcedonians, *REArm* NS 21, 1988-1989, p. 345-363. Elle est également l'auteur d'un livre en russe sur les Arméniens chalcédoniens dans l'Empire : В. А. Арутюнова-Фиданян, *Армяне-халкидониты на восточных границах Византийской империи (XI в.)*, Ереван 1980 [V. A. Arutjunova-Fidanjan, *Les arméno-chalcédoniens sur la frontière orientale de l'Empire byzantin (xie s.)*, Erevan]. CR de l'ouvrage par G. Dédéyan, *REArm* NS 16, 1982, p. 477-479. Nous nous permettons de renvoyer également à notre article : I. Augé, Le choix de la foi chalcédonienne chez les Arméniens, *Cahiers d'études du religieux : recherches interdisciplinaires* 9, 2011, mis en ligne le 12 septembre 2011. URL : http://cerri.revues.org/871 (consulté le 19 août 2013).

78. Mattʿēos Uṙhayecʿi, *Histoire* (cité n. 38), p. 248.

79. Au-delà des définitions doubles et des périphrases expliquant le caractère ambivalent des membres de la communauté, existe également un terme spécifique pour désigner les Arméniens chalcédoniens, celui de *Caytʿ* (*Tzatoi* dans les sources grecques). Les philologues et les historiens se sont longtemps interrogés sur sa signification exacte, mais il semble qu'aujourd'hui un consensus se dégage sur cette question. Jean-Pierre Mahé, en particulier, a montré que le terme signifiait déficients, à la fois incomplets et hybrides, demi-portions, incapables de faire ni un Grec convenable, ni un Arménien complet. Le terme *Caytʿ* est ainsi souvent associé aux termes *tʿeri* (« incomplet ») ou encore *kisat* (« moitié », « coupé en deux »).

80. Sur ce personnage, voir I. Doens, Nicon de la Montagne Noire, *Byz.* 24, 1, 1954, p. 130-140 et J. Nasrallah, Un auteur antiochien du xie siècle, Nicon de la Montagne Noire (vers 1025-début du xiie siècle), *Proche-Orient chrétien* 19, 1969, p. 150-161. On peut consulter, en dernier lieu, *BMFD*, p. 377-384.

accusés par les autorités ecclésiastiques locales. Admettant leur inculture, il défend par contre fortement leur orthodoxie[81].

Au-delà de la question des Arméniens chalcédoniens, qui professent, nonobstant des particularités, une foi orthodoxe, il faut maintenant s'arrêter sur la position des autorités politiques et religieuses constantinopolitaines vis-à-vis des Arméniens restés fidèles à leur Église.

La position des Byzantins se durcit largement sous les règnes de Constantin IX Monomaque (1042-1055) et de Constantin X (1059-1067)[82]. Les tensions se cristallisent tout d'abord autour de la personne du catholicos arménien Petros Ier (1019-1058), qui avait joué un rôle non négligeable dans la cession d'Ani. Il fut d'abord conduit à Constantinople puis installé à Sébaste dans le monastère du Saint-Signe où il mourut en 1058[83]. Son successeur Xačʿik II (1058-1065) fut ensuite retenu à Constantinople où, aux dires des sources arméniennes, on chercha à lui extorquer un acte d'union, avant de s'établir à Tʿawblur, près de Sébaste, où il mourut. Les tentatives d'adhésion des Arméniens à la foi chalcédonienne fomentées alors par l'empereur Constantin X aboutissent à la rédaction de la profession de foi du roi Gagik, dont nous avons parlé plus haut, mais surtout à une assez longue vacance du siège patriarcal. Les querelles suscitées aux autorités religieuses arméniennes avaient certainement pour but d'obtenir une adhésion à la foi chalcédonienne et l'on voit alors apparaître, dans cette période, quelques traités de polémique qui annoncent la floraison de la polémique anti-arménienne des décennies suivantes. On peut ainsi signaler un traité en cinq parties du théologien Nicétas Stéthatos[84] ou encore le traité de Nikos de Raïthou intitulé *Sur la foi impie des Arméniens.* Il est assorti, en appendice, d'un document présentant les « dispositions pour la conversion des Arméniens »[85] : il ne s'agit plus dès lors d'un traité de plus, reprenant des arguments éculés de la polémique antirrhétique, mais d'un opuscule destiné à l'action.

Malgré ces tentatives de conversion, un compromis est tout de même trouvé pour le rétablissement du catholicossat obtenu par le dernier souverain arménien, Gagik de Kars, en échange de la livraison de son royaume à l'Empire. C'est chose faite en la personne de Vahram Pahlawuni, fils de Grigor Magistros, qui pouvait certainement représenter un bon compromis entre les Byzantins et les Arméniens du fait de la byzantinophilie de sa famille, restée par ailleurs très attachée à l'Église nationale. Dès lors, et jusqu'au milieu du XIIe siècle, les prélats successifs ne vont cesser de se déplacer, en Cappadoce, Commagène, Euphratèse, s'installant tour à tour sur les terres cédées par Byzance à Gagik d'Ani, puis aux Arcruni ou encore dans le territoire sous la domination de Goł

81. DÉDÉYAN, *Les Arméniens entre Grecs, musulmans et croisés. 1* (cité n. 2), p. 160-161.

82. Pour tout ce qui va suivre concernant le règne de Constantin X, cf. MAHÉ, L'Église arménienne (cité n. 14), p. 529-531.

83. Հ. ՊԷՐՊԷՐԵԱՆ, Հայոց կաթողիկոսական աթոռին բարձումը 11-րդ դարին երկրորդ կէսին [H. BERBERIAN, L'abolition du siège catholicossal arménien dans la seconde moitié du XIe siècle], *Հանդէս ամսօրեայ [Handes Amsorya]* 81, 1967, p. 145-160 et p. 327-346.

84. Signalé par DAGRON, Minorités ethniques (cité n. 3), p. 300, note 188. Le traité est intitulé *Κατὰ τῆς βλασφήμου τῶν Ἀρμενίων αἱρέσεως* ; le premier discours porte sur la christologie ; le deuxième sur la distinction nécessaire entre la Nativité et le Baptême du Christ ; le troisième sur le *Trisagion* et Pierre le Foulon ; le quatrième, le plus long, veut démontrer que l'hérésie des Arméniens est un résumé de toutes les hérésies antérieures ; le cinquième traite des azymes et reproche aux Arméniens de judaïser.

85. Cité par MAHÉ, L'Église arménienne (cité n. 14), p. 529.

Vasil. On connaît, surtout grâce aux colophons de manuscrits, les noms de différents sièges comme Tzamandos, Karmir Vank', Mutařasun, Tzovk', dont la localisation est loin d'être toujours certaine[86].

Ce rétablissement d'un catholicos arménien sous la souveraineté, même nominale, de Byzance, se conjugue pourtant avec le maintien d'une polémique particulièrement virulente sous Alexis Comnène, sur laquelle nous terminerons notre étude.

L'empereur avait toujours montré, aux dires de sa fille et biographe Anne, un grand intérêt pour les questions théologiques et, plus largement, religieuses[87]. Il est, en premier lieu, le commanditaire de la *Panoplie dogmatique* d'Euthyme Zigabène, ouvrage dans lequel, il est question, entre autres hérétiques, parfois depuis longtemps disparus, des Arméniens[88], au titre XXIII, l'auteur ne faisant certainement ici que reprendre un traité d'Euthyme de la Péribleptos, antérieur de deux générations[89]. Si ici l'ouvrage reste théorique, sans accroche précise avec la réalité, il arrive que d'autres opuscules soient rédigés dans des circonstances bien précises : c'est le cas par exemple du petit traité rédigé par l'empereur lui-même contre les Arméniens[90]. Ce texte est celui de l'explication que donna Alexis à un certain Tigran, avec lequel il polémiqua lors de son séjour à Philippoupolis dont il a été question plus haut. En outre, les discussions avec les Arméniens entraînent les théologiens byzantins par deux fois, sous le règne d'Alexis, sur la pente de l'hérésie. La première affaire, peu claire, autour de la condamnation de Nil de Calabre, a été évoquée plus haut. La deuxième se trame autour d'Eustratios de Nicée. L'empereur lui ayant confié une mission auprès des Arméniens de Philippoupolis, il écrit deux traités. Avant qu'il y ait mis la dernière main, selon ses dires, on les lui subtilise et on en répand des copies. Ces traités contenant des propositions qui scandalisent les orthodoxes, les ennemis d'Eustratios parviennent à le faire condamner en avril 1117 à la déposition[91]. Tous ces documents mettent en évidence la grande activité de l'empereur dans la région de Philippoupolis qui le préoccupait aussi et surtout par la présence des pauliciens. Il est certain, et les condamnations de Nil et d'Eustratios le montrent, qu'il régnait alors dans l'Empire, à propos de l'union hypostatique des deux natures du Christ, une grande confusion, la volonté de réfutation poussant parfois les théologiens orthodoxes sur la pente de l'hérésie. Quelques éléments montrent également que, comme sous le règne de Constantin X, l'empereur Alexis cherchait certainement à obtenir des

86. MUTAFIAN, *L'Arménie du Levant* (cité n. 36), p. 478-481. Il écrit par exemple, pour ce qui concerne Mutařasun : « Parmi les diverses propositions de localisation pour ce nouveau siège, qui vont du site de Talas [Moutalaskê], juste à l'est de Césarée, à la région de Mélitène en passant par la Commagène du côté de K'ésoun, la première semble la plus convaincante. »

87. É. MALAMUT, *Alexis I*[er] *Comnène,* Paris 2007, chapitre « Un empereur très chrétien : le "champion de l'orthodoxie" », p. 191-266.

88. Édition de la *Panoplie dogmatique* dans *PG* 130.

89. Voir E. TRAPP, Die Quellen von Zigabenos' Panoplia Tit. 23 (Gegen die Armenier), *JÖB* 29, 1980, p. 159-164.

90. Édition dans A. ΠΑΠΑΔΟΠΟΥΛΟΣ-ΚΕΡΑΜΕΥΣ, *Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*, ἐν Πετρουπόλει 1891, t. 1, p. 116-123.

91. Un écrit de Nicétas d'Héraclée contre Eustratios éclaire par exemple cette affaire : voir texte et traduction dans *Documents inédits d'ecclésiologie byzantine*, textes éd., trad. et annotés par J. Darrouzès (Archives de l'Orient chrétien 10), Paris, 1966, p. 276-300 et B. ROOSEN, The works of Nicetas Heracleensis, *Byz.* 69, 1, 1999, p. 119-144, ici p. 133-134.

conversions d'Arméniens à la foi chalcédonienne. On en trouve mention, par exemple, chez Matt'ēos Uṙhayec'i qui, décrivant le règne d'Alexis Comnène, ajoute : « Tout en se rendant illustre, il [Alexis] fit une œuvre qui n'était pas conforme à la volonté de Dieu, et il méprisa le baptême de Nicée et fit prévaloir les dispositions de Chalcédoine et, sans vergogne, il baptisait tout le peuple des Arméniens, sans redouter l'Esprit-Saint qui a conféré la lumière à ce saint Baptême. »[92] Cette volonté d'imposer un nouveau baptême à des chrétiens en ayant déjà reçu un est particulièrement mal ressentie, car il était plutôt d'usage, dans de telles circonstances, de pratiquer une simple onction. Le témoignage de Matt'ēos, comme nous l'avons remarqué plus haut, est toutefois largement sujet à caution, du fait de son parti-pris antigrec très marqué. Pourtant, cette tendance des Grecs à vouloir purifier, effacer toute trace de l'ancienne foi, de manière plus ou moins brutale, se retrouve dans les lettres de Théophylacte de Bulgarie. Dans une missive adressée à un évêque nommé Diabologyrès, inconnu par ailleurs et dont la circonscription n'est pas localisée (on aurait tendance à la situer dans les Balkans), il lui explique comment agir lorsqu'un village arménien se convertit à la foi chalcédonienne[93]. S'il n'est pas fait allusion au baptême, en revanche, le traitement appliqué aux lieux de culte arméniens qui sont, pour ainsi dire, récupérés, au moyen d'une cérémonie semblable à celle pratiquée pour la dédicace d'une église, est mis en relief[94].

Même relativisée, la place des Arméniens dans l'Empire au XIe siècle reste importante, accentuée par la reconquête des Macédoniens à l'est, suivie de l'arrivée des Seldjûkides. L'historiographie récente a permis de mieux la cerner et l'apprécier, d'étudier de près certaines personnalités marquantes, comme Grigor Magistros ou Philarète Brachamios. L'évocation de ces deux figures majeures permet d'insister sur la diversité de situations de ces Arméniens au service de l'Empire, sur leurs rapports avec leurs origines, leurs liens avec la foi de leurs ancêtres. Les réactions byzantines face aux Arméniens sont également diverses et semblent se durcir avec l'arrivée au pouvoir d'Alexis Comnène, particulièrement attentif aux questions religieuses et au respect de l'orthodoxie. Son règne coïncide toutefois avec l'arrivée de la première croisade qui entraîne la création, aux marges de l'Empire, des États latins d'Orient. Les Arméniens de Cilicie jouent désormais un jeu plus complexe, de bascule, entre Francs et Grecs, qui leur permet, à la fin du XIIe siècle, de faire accéder leur principauté naissante au statut de royaume arménien de Cilicie.

Université de Montpellier – Institut universitaire de France

92. Matt'ēos Uṙhayec'i, *Histoire* (cité n. 38), p. 432.

93. Théophylacte, *Lettres*, p. 178-181. Voir M. Mullett, *Theophylact of Ochrid : reading the letters of a Byzantine archbishop* (Birmingham Byzantine and Ottoman monographs 2), Birmingham 1996.

94. Théophylacte, *Lettres*, p. 179, lignes 5-11 : « Assurément, il ne faut pas fermer leurs églises, mais, une fois effectuée la cérémonie que nous faisons pour la dédicace d'un sanctuaire et une fois les murs oints d'huile en forme de croix, les remettre à des prêtres orthodoxes et les laisser ainsi toutes ouvertes pour ceux des Arméniens qui se sont convertis. Si quelques-uns de leurs prêtres ont adhéré à la foi orthodoxe, il vaut mieux les ranger parmi les laïques. Mais, s'ils tiennent à leur sacerdoce et sont par ailleurs irréprochables, ordonne-les toi-même. »

ABSTRACTS/RÉSUMÉS

Luisa Andriollo & Sophie Métivier, *Quel rôle pour les provinces dans la domination aristocratique au* XIe *siècle ?* p. 505

Although he has drawn famous portraits of Byzantine aristocrats in a number of studies, Paul Lemerle did not explicitly address the relation with the provincial territories as an important factor in creating a Byzantine aristocratic identity. The issue was first explicitly raised by Hélène Ahrweiler, who pointed to the progressive detachment of Byzantine aristocrats from their provincial bases during the eleventh century and to their subsequent "Constantinopolisation." In later years, scholars, such as Jean-Claude Cheynet, Alexander Kazhdan and John Haldon, have further scrutinized the importance of provincial bonds as a source of social power and political influence.

The authors of this paper provide a fresh look at long-debated questions by reconsidering Byzantine aristocratic attitude toward the eastern regions of the empire on the eve of the Turkish invasions. Evidence related to the physical presence of prominent individuals and families in the eastern provinces has been collected in an updated prosopographic table, which takes into account both the ownership of properties and the performance of public functions in Asia Minor. The interpretation of the available sources sheds new light on a complex network of relations connecting the elites in the capital and a stratified provincial society. The symbolic power of provincial family memory is also examined through the prism of hagiographic literature. The Lives of Dositheos the Young and of Niketas Patrikios showcase the alleged provincial connections of two important lineages, the Genesioi and the Monomachoi, and point to their implications for family prestige and social legitimacy.

Theodora Antonopoulou, *Emperor Leo VI the Wise and the "First Byzantine humanism": On the quest for renovation and cultural synthesis* p. 187

The study offers a comprehensive re-evaluation of the literary personality and works of the emperor-author Leo VI the Wise. Although he nowadays emerges as a pivotal figure in the revival of letters of the ninth and tenth centuries, Leo is nearly absent from P. Lemerle's classic book on the "First Byzantine humanism." After suggesting an explanation for this apparent paradox and briefly reviewing subsequent scholarship on the emperor, the present author, building on her previous work, attempts to disprove the hesitance with which Leo is still approached when it comes to his literary output, and to highlight those issues which indicate and stress two themes that run through it: renovation and cultural synthesis. In particular, the article examines the following issues: Leo's culture, classical and Christian, on the basis of mainly internal evidence; his hagiographical metaphrases and other works to which rewriting and reworking applied and which reveal his realization of the need for literary and cultural renovation and the ways in which he dealt with it; certain aspects of his personality as traced mostly, but not exclusively, in his own works; his role as a "Christian humanist" within the cultural phenomenon of the "First Byzantine humanism"; and, finally, some remarks on the influence his literary works exercised, as illustrated by their Byzantine reception. An epilogue sums up the results of this investigation, which underlines the emperor's significant literary achievement and contribution to the revival of his time.

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 809-819.

Isabelle Augé, *Les Arméniens et l'Empire byzantin (1025-1118)* p. 789

The Byzantine Empire has seen numerous migrations of Armenians and maintained long standing relations with Armenia. The conquest of its territory in the 11th century enhances the flow of migrants. The first part of this article attempts to present the role of the Armenians—active or passive parties—in the conduct of events of the empire's oriental border in the years 1025–1118. While the territories of the northeast are annexed and placed under direct Byzantine administration, Armenians participate in the defense against the Seljuk Turks in the region of Antioch. The key figure here is Philaretos Brachamios. The second part of this article focuses on the Armenian communities within the Byzantine Empire, in terms of location and numbers. The sources are varied but concentrate on the aristocracy, leaving in the dark lower social ranks. Finally, this article presents religious disagreements in matters of faith, which are always underlined by sources. The emperors and the ecclesiastical hierarchy try, more or less, to convert all the Armenians to the Chalcedonian faith.

Dominique Barthélemy, *L'aristocratie franque du XIe siècle en contraste avec l'aristocratie byzantine* p. 491

In the eleventh century, the aristocracy of the Byzantine Empire, considered as a whole or in part, has sometimes been called "feudal" by assimilation with that of Western Europe during the same period. A comparative study may reveal some analogies, but the inventory of differences seems even more interesting: the ways of combining birth and merit or of fighting social ascensions of subordinates differ widely, and in feudal France, or even elsewhere in the West, there are a series of codes which oblige kings and princes to use a great deal of clemency towards their "rebel" vassals, and when the latter are fighting each other, they treat each other with some sort of respect, from which classical chivalry rises around 1100.

Béatrice Caseau & Marie-Christine Fayant, *Le renouveau du culte des stylites syriens aux Xe et XIe siècles ? La Vie abrégée de Syméon Stylite le Jeune (BHG 1691c)* p. 701

The article offers an analysis of the 10th century Byzantine reconquest's impact on the two Symeon Stylites monasteries in northern Syria. The two saints share many characteristics besides their common name and their two monasteries were in competition since the end of late antiquity, but Symeon Stylites the Younger monastery located on the Wondrous Mountain, close to Antioch gained an advantage from being in relatively close proximity with the ruling elites sent from Constantinople, where one also notes a renewed interest for the two Syrian saints. In the early 11th century, Symeon Stylite the Younger monastery has become an economically prosperous and intellectually very lively center. It is a place of writing and translations of hagiographic texts. The ancient *Life* of the saint is either paraphrased or abridged. The authors analyze what is considered worthy to be mentioned in the middle Byzantine short versions of the saint's Life and the interest of these choices for the historian. A translation of this abridged *Life of Symeon Stylite the Younger* (*BHG* 1691c) is proposed by M.-Ch. Fayant.

Reinhart Ceulemans & Peter Van Deun, *Réflexions sur la littérature anthologique de Constantin V à Constantin VII* p. 361

This article surveys and reflects upon compilation activities from the 8th to the 10th century. Attention is paid to spiritual florilegia as well as to the influence of the monumental compilation ascribed to John Damascene. An appendix focuses on the ending of one of the anthologies treated in the article, the so-called *Coislin Florilegium*.

Jean-Claude Cheynet, *La société urbaine* p. 449

Studies on Byzantine society have multiplied over the last forty years, renewed by the contribution of archeology and even more of sigillography. Many unknown seals have been published and old editions have been corrected and seals better dated. As a result, the aristocracy remains the most studied social

group. While Constantinople is still the vital center of the Empire, the rise of provincial cities, notably Antioch, Edessa, Melitene, Adrianople and Thessalonica, has highlighted the local elites whose relations with the capital have largely determined the fate of the Empire. The "Queen of Cities" itself has a mix of "ethnicities," a diversification of civil and military functions within the most important families, and an increase in the number of literate officials who worked in the administrations and entered the Senate with the consent of emperors concerned with their popularity in the capital. The coming to power of Alexis Comnenus changed much less these transformations than the upheavals engendered by the invasion of Asia Minor by the Turks. Of all these works published since the fundamental studies of P. Lemerle, the result is a less pessimistic view of the eleventh century which, without the enemy incursions in both European and Asian provinces, would have witnessed a strengthening of the economy and a greater cohesion of society.

Muriel Debié, *« La science est commune » : sources syriaques et culture grecque en Syrie-Mésopotamie et en Perse par-delà les siècles obscurs byzantins* p. 87

Along the lines of a reappraisal of the so-called Byzantine "Dark Ages," this contribution addresses the question of the re-emergence of classical culture in Byzantium in the 9th century and how Syriac sources can throw some light on the continuation and yet transformation of late antique teaching and scholasticism. The continuous work by Syriac scholars on Greek scientific and philosophical texts in the 7th–10th centuries shows the availability of Greek manuscripts in the East, even beyond the Roman-Sasanian border. Syriac literature can help understand the transformation of Hellenism and the constitution of a cultural koine in other languages than Greek. A Christian as well as more specifically Syrian Hellenism blended the cultural idioms of Greek and "oriental" culture. Not only did Greek culture survive, but it spread in the Arabic polity and ultimately re-emerged in Byzantium from the shelves of the Byzantine libraries. Oblivion of classical "pagan" literature was parallel to the transmission of a new canonised knowledge in Syriac and then Arabic but was ultimately reversed: not so much thanks to the "return" of Greek manuscripts and texts from the East however as from a competition over the appropriation of ancient Greek culture beyond Christianity.

Stéphanos Efthymiadis, *De Taraise à Méthode (787-847) : l'apport des premières grandes figures, une nouvelle approche* p. 165

This study is a response to, and update of, chapter 5 of Paul Lemerle's *Premier humanisme*, which covers the period between the Seventh Ecumenical Council of Nicaea (787) and the restoration of the veneration of icons (843). Taking into account scholarly surveys as well as editions and studies of texts that have appeared in recent decades, it revalues those generations of the Byzantine literati, whether active in the patriarchal or the monastic milieu. It shows that, as a result of such concurrent factors as pursuing an education shared by iconoclasts and iconodules alike or an expanded care for copying books, Byzantium had experienced a cultural revival already by the beginning of the ninth century. This revival, however, must be measured and interpreted with the standards and priorities of Byzantine society and not those of the classical world.

Raúl Estangüi Gómez & Michel Kaplan, *La société rurale au XIe siècle : une réévaluation* p. 531

Since the *Cinq études sur le XIe siècle byzantin* by Paul Lemerle (1977), the way in which the Byzantine empire countryside and its rural economy have been interpreted has evolved. Studies over the past two decades have shown that, far from being a cause of "blocking," the growth of the large estate has favored growth, thanks to the ability of large landowners to invest. One notes the same trend in Byzantium as in the rest of Europe and the Mediterranean world. However, too great a role was accorded to the domanial framework, at the expense of the role played by the village society, which remained relatively rich and dynamic and seemed co-responsible for the economic take-off of the Byzantine countryside at that time.

The documents in the Athonite archives show a highly mobile rural society, taking part in the dynamic of growth, where peasants working on a large estate become members of a village community, improving their legal and social status. It would appear that after a period of crisis in village societies in the 10th century, changes in taxation (the end of village solidarity, the introduction of a personal tax) enabled the peasantry to improve its situation and benefit from the economic growth of the Byzantine Empire, of which the eleventh century is a strong moment, and which continues at an even faster pace in the following century.

Bernard FLUSIN, *Aréthas de Césarée et la transmission du savoir* p. 309

Paul Lemerle dedicates a chapter in his book on the "First Byzantine humanism" to "Arethas of Patras," and while he judges unfavorably the person, he dwells on the exceptional interest of his case. Here we seek to show that Arethas, far from being a mere bibliophile, played a crucial role in the transmission of knowledge, as a teacher and also because of his awareness of the stakes involved in the copying of books. The knowledge he transmitted was to a large extent pagan, yet revised and sorted out, as was often the case in late antiquity, in the light of Christianity.

Valérie FROMENTIN, *La mémoire de l'histoire : la tradition antique, tardo-antique et byzantine des historiens grecs, Ve siècle avant-Xe siècle après J.-C.* p. 339

This paper aims to reassess the role played by the "first Byzantine Renaissance" in the textual transmission of Greek (pre-Christian) historians. It seeks to demonstrate against the current prevailing point of view that the making of the *Excerpta Constantiniana* did not prevent the integral works from being copied simultaneously, from either private or imperial initiatives, the two undertakings (excerpting fragments, editing complete *Histories*) both having helped preserve this textual heritage.

Andreas GKOUTZIOUKOSTAS, *Administrative structures of Byzantium during the 11th century: officials of the imperial secretariat and administration of justice* p. 561

In this paper traditional and modern research views concerning officials of the 11th century who belonged to (e.g. *protoasecretis*) or are assumed by scholars to be associated with the imperial secretariat (e.g. *mystikos*) and who are known (e.g. *droungarios of the vigla*, *kritai of the velum* and *kritai of the hippodrome*) or thought to have been judicial officers (e.g. *mystographos*, *mystolektes*, *thesmophylax*, *thesmographos*, *exaktor*, *kensor* and *praitor*) are approached critically, and some new interpretations and suggestions based on the information of the primary sources and the conclusions of our research over the past decade are proposed.

John HALDON, *L'armée au XIe siècle : quelques questions et quelques problèmes* p. 581

It is generally assumed that the defeat of the imperial army under Romanos IV at the battle of Mantzikert in 1071 was the result of a combination of several factors, including a long-term decline in military effectiveness within the empire, reflected in the demobilisation of provincial thematic forces, on the one hand, and the government's reliance on foreign mercenary soldiers, on the other; and the incompetence or poor leadership of military commanders, including the emperor Romanos IV himself. While these reasons reflect the tendencies and agendas of the sources, this paper will question some of the assumptions underlying them, and propose rather that the empire's armies continued to be effective, coherent and disciplined for much of this time, and that Romanos IV was a competent and able strategist. The picture that currently prevails is far from entirely inaccurate, but there is no doubt that some assumptions can be challenged and that greater precision can be achieved in certain respects.

James Howard-Johnston, *Procès aristocratiques de la* Peira p. 483

Roughly a quarter of the judgements and opinions collected in the *Peira* by an admirer of Eustathius Romaios, a high court judge of the early eleventh century, concern the aristocracy. The selection of criminal cases (picked out because of the points of law they raised) reveals the seamy side of the exercise of power by the "powerful," their use of retinues to prey upon their inferiors and the "poor" (or worse). Civil suits concerning inheritance, debts and dowries cast light on the households, wealth and attitudes of what was evidently a ruling class, conscious of its status. What is most striking is the commitment of the courts to the upholding of the law, even when it went against the interests of the "powerful." The convictions of several members of the powerful family of the Skleroi are highlighted in the text, as are the occasions when higher courts overruled the judgments of lower courts where they had been swayed by local influence. It looks as if the justice system was successfully defending the traditional, peasant-based social order of Byzantium in the first half of the eleventh century.

David Jacoby, *Byzantine maritime trade, 1025–1118* p. 627

Despite its importance for the empire's economy, maritime trade has not been the subject of a recent synthesis. It benefited from the general dynamism of the Byzantine economy, which raised the standard of living of the urban population. The Greeks were largely engaged in these activities, not only in the very active cabotage, long underestimated, but also in the distant trade. The Black Sea, where one of the spice routes ended up until the beginning of the eleventh century, remained a preserve. Then the Byzantine merchants supplied themselves with spices in Fatimid Egypt, where they sold silks and wood. The ships occasionally carried more and more pilgrims to the Holy Land. Amalfi and Venice were engaged in trade with the empire, which had already largely opened its ports before 1082, but their impact was rather modest and the treaty of 1082 effects were only slowly felt.

Johannes Koder, *Remarks on trade and economy in eleventh-century Asia Minor: an approach* p. 649

The territorial reconquest in the East since the end of the 9th century was important for a temporary economic and demographic stabilization in central and western Asia Minor in the 10th and the first half of 11th century. Remarkable are the structural changes of political and economic power, in part to be explained with the dominance of the new land owning aristocracy, which on the other hand was conducive for the loss of a great part of Asia Minor in the decade after 1071. This paper discusses aspects of the general conditions of economy, traffic and settlement structures, with reference to the western part of Asia Minor, where the settlement density was relatively high.

The proximity to Constantinople strengthened the economy and the transregional trade, in particular along the coastal regions and in the harbour towns, which had reduced agricultural functions, but served as seaports for the provisions, which came from the extended hinterland to be shipped to the capital. During the two centuries of prosperity, this territory of some 200,000 km^2 may have had some 3 million inhabitants. The major part of them lived not in the fifty (or a little more) cities, but in rural settlements, in villages, as independent farmers or as *paroikoi*. This landscape had a fully developed economy and was densely populated, but not "urbanized."

Dimitris Krallis, *Historians, politics, and the polis in the eleventh and twelfth centuries* p. 419

By tracing the elusive image of the Byzantine city in the work of historians who wrote in the period from the tenth to the thirteenth centuries, this paper outlines the place of urban centres in the politics of the Medieval Roman polity. Off-hand references and small vignettes are all the reader usually gets in Byzantine histories when it comes to the empire's urban centres. And yet, however limited, such information gathered on the actions and opinions of urban populations and their leaders allow for the reconstruction of a world where cities, large and small, rise up as active political agents. Cities are therefore by no means politically passive in Byzantium. Their populations are accustomed to making

choices in the context of internal political rivalries and rebellions, while regularly negotiating with imperial authority in order better to serve their interests. On occasion, concern for their city's well being even forced urban populations into deals with the empire's political enemies. Approached from this perspective the work of Byzantine historians, though normally focused on war, statecraft and the actions of emperors, reveals when carefully read, a world of urban agency and political activity. As recent scholarly work has once more directed our attention to Byzantium's living, breathing body politic, the empire's cities can emerge from the pages of medieval histories and chronicles as loci for the articulation of vibrant politics.

Margherita Losacco, *Photius, la* Bibliothèque*, et au-delà : l'état de la recherche, l'usage des classiques et les préfaces du corpus* p. 235

This article is divided into four parts. The first one (I. Biography and books: general considerations) provides a selected literature survey regarding Photius' biography, along with a brief mention of the books which allegedly belonged to his personal library. The second one (II. Photius' corpus, a memorial of books of other writers: history of the printed editions, translations, and commentaries) focuses on the editorial history of Photius' main works, before and after 1974, that is to say, before and after the publication of Lemerle's *Premier humanisme* (respectively, sections II.1 and II.2). A sub-section is devoted to the issue of Photius' classical quotations in his *Letters* and *Amphilochia*, with an examination of three case-studies (II.2.2). The editorial history of Photius' *Library*, and a general survey of the relevant philological issues, will be the object of an independent section (II.3). The third part (III. Ἀρχαιολογία of Photius' *Library*) recalls the much-debated questions regarding the composition and the chronology of the *Library* and its preface, the so-called *Letter to Tarasius*. The fourth part (IV. Photius' prefaces: beyond his *Library*) provides a commentary on Photius' prefaces to: *Against the Manichaeans* (IV.1), with a note on the chronology of its fourth book (IV.1.2) and a survey of the *topoi* of this preface (IV.1.3); *Amphilochia* (IV.2); *Lexicon* (IV.3); *Mystagogia* (IV.4); the *Letter to Tarasius* is considered in the broader context of the other prefaces (IV.5). An intertextual reading of Photius' prefaces is therefore suggested (IV.6), both within Photius' work and in the long-lasting perspective of the "topics of the exordium" (Curtius). In conclusion (IV.7), it is suggested that Photius' prefaces shape a narrative frame around its huge, composite, and often untidy works, in order to give them a more profound and consistent unity.

Paul Magdalino, *Humanisme et mécénat impérial aux* IXe*-*X^e^ *siècles* p. 3

This article is concerned with the social dynamics of the written production that Paul Lemerle characterised as the first Byzantine humanism. It considers the role of patronage from the top, as compared with peer complicity and competition among writers, in stimulating literary activity in non-religious genres. Although the last phase of Greek classicism in antiquity, in the early 7th century, had been shaped by imperial and patriarchal patronage, the revival of high-style literature from the end of the eighth century was initially more diffuse. During the ninth century the patriarchs overshadowed the emperors as the leading sponsors of literature, but the exceptional figure of Photius dominated the scene as much by his own output as by his patronage of other writers. The same was true of his pupil Leo VI, with whom imperial sponsorship took the lead: the literature that appeared under Leo's name was more voluminous than the works explicitly written for him. The notion—or fiction—of imperial authorship was maintained under Leo's son Constantine VII, but at the same time Constantine appears more clearly as the patron of "encyclopaedic" projects executed by others, as well as the addressee of encomiastic rhetoric. After Constantine's death (959), his projects and cultural style were continued for a generation by the quasi-imperial "prime minister" Basil the Parakoimomenos. However, Basil's removal from power in 985 revealed the fragility of imperial patronage, and suggests that this was not indispensable for the existence of Byzantine humanism.

Jean-Pierre Mahé, *L'âge obscur de la science byzantine et les traductions arméniennes hellénisantes vers 570-730* p. 75

Paul Lemerle had rightly assumed that the Armenian "hellenizing" translations of the liberal arts shed light on the so-called obscure age of Byzantine science. In 1982 Abraham Terian showed that most of these translations were made between 570 (Dionysius Thrax) and 728 (various translations by Step'anos Siwnec'i). The Armenian version of the *Organon* dates to the end of the sixth century. A former disciple of Olympiodorus the Younger, David the Invincible, to whom are ascribed most of the commentaries, may well have been an Armenian Christian and have taken part in the Armenian translation of his own writings. As to Ananias Širakac'i, whose *Autobiography* had been studied by Lemerle, Constantin Zuckerman (2002) convincingly fixed the chronology: 632-640, Ananias learns mathematics and liberal arts in Trebizond at the school of Tychikos. Meanwhile Tychikos also welcomes Greek students sent by the patriarch of Constantinople.

Several years after 667 (death of the Armenian patriarch Anastasius), Ananias compiles his *K'nnikon* (a textbook concerning the Quadrivium and derived arts).

Athanasios Markopoulos, *L'éducation à Byzance aux* IX*e*-X*e* *siècles : problèmes et questions diverses* p. 53

The current paper re-examines four key issues relating to the educational process in Byzantium during the ninth-tenth century: i) The presence of schools of *enkyklios paideia* in Constantinople, such as the school of the Nea Ekklesia, the school of the Anonymous Professor and the school where Athanasios of Athos studied, though this begs all manner of questions; ii) The revival of the institution of the *magister liberalium litterarum*, an ancient institution with a long tradition both in late antiquity and the early Byzantine period. An examination of the sources indicates that the institution in question reappeared during the ninth century; as two highly representative examples make clear (Leo the Mathematician and Niketas David), however, this was entirely at the behest of the emperor; iii) The existence of a "school" at which the future patriarch Photios taught an especially exclusive student body; and iv) The return to prominence of "higher education," which is borne witness to once again in the latter half of the ninth century with the founding of the Magnaura school by *caesar* Bardas, and during the tenth century with the so-called school of Constantine VII Porphyrogennetos.

Jean-Marie Martin, *L'Italie byzantine au* XI*e* *siècle* p. 733

11th-century Byzantine Italy covered two distinct administrative units: the *katepanaton* of Italy (former *thema* of Langobardia) and the *thema* of Calabria. To these one should add the short-lived thema of Lucania created during the 1040s. These two provinces harboured societies with distinctly marked differences: while Calabria was hellenophone and had never left the Empire's bossom, Longobardia had a Latin-speaking, Lombard population of Germanic ascent. In Longobardia, while Lombard law was applied, a normal local administration was established, mainly staffed by members of the local elite, sometimes distinguished with honorary titles, but usually without extensive landed patrimonies. In order to strengthen the frontiers, the imperial authorities built new towns in Basilicata during the 10th century, and in Capitanata during the 11th century. The two provinces of Longobardia and Calabria also made use of different coinages, the regular imperial coins circulating in the former, while the latter preferred Sicily's gold tari.

Cécile Morrisson, *Revisiter le* XI*e* *siècle quarante ans après : expansion et crise* p. 611

This chapter provides firstly an assessment of the various approaches of the eleventh-century economy over the forty years elapsed since Lemerle summoned the international Table Ronde in Paris (20–23.09.1973). The gloomy picture of increasing political, social and economic disintegration then prevailing has been since deeply overhauled. In the 1970's a first phase of research reconsidered more favourably the 1000's–1060's and the 1100's–1160's on either side of the 1070's–1080's undebatable

crisis and accepted the "expansion" perspective introduced by Hendy and Lemerle, although Harvey's 1989 book of this title did not reckon the importance of the investment by peasants and powerful in the improvement of rural management, as highlighted by Lefort *et al.* The 1990's–2010's historiography saw the integration of the enlarged archaeological documentation into the *Economic history of Byzantium* ed. by A. E. Laiou and numerous new studies of rural settlement and trade. The second part focuses on Byzantine money in the eleventh-century and recalls the factual data concerning its metal content and the estimates of the number of coins struck before revisiting the interpretation of the successive phases of gold debasement and offering a partial update of my 1973 (*TM* 6, 1976) too blunt explanation of the process involved in the earlier expanding phase.

Paolo Odorico, *Du premier humanisme à l'encyclopédisme : une construction à revoir* p. 23

Since its appearance in 1971, Paul Lemerle's study *Le premier humanisme byzantin* deeply influenced scholarship in the field of Byzantine studies. However, in spite of many qualities, this influential book has several significant flaws, such as the invention of a Byzantine "encyclopaedism": according to Lemerle, during the reign of Constantine VII Porphyrogennetos and instigated by the emperor, a group of scholars devoted itself to the creation of encyclopedias, huge repertories of knowledge with imperial/moral purpose. The aim of the present paper is to place Lemerle's ideas in their context, to clearly trace a distinction between "compilation" and "syllogè," and to pay attention to the structure, the function, and the mentality behind the creation of the texts under scrutiny (the *Excerpta*, for example). The conclusion is beyond doubt: a Byzantine encyclopaedism never existed, and a re-evaluation of the "com-positions" unjustly relegated under the label "compilations" is in order.

Mihailo St. Popović, *Les Balkans : routes, foires et pastoralisme au* XI*e siècle* p. 665

The present article focuses on the economic history of Byzantium as one of the manifold research interests of the renowned French scholar Paul Lemerle. By summarising and reviewing publications by Nicolas Svoronos, Michael Hendy, Michael Angold, Angeliki Laiou, Jacques Lefort, Gilbert Dagron, Cécile Morrisson and Jean-Claude Cheynet the macro-structures and the development of the economy of the Byzantine Empire are addressed and reviewed through the looking glass of their respective interpretations concerning the economic decline of Byzantium in the late Byzantine period.

The second part of the article deals with the fairs in the Balkan peninsula based on the author's scholarly work on the volume *Tabula Imperii Byzantini* 16 ("Macedonia, Northern Part") at the Austrian Academy of Sciences, which represented vivid nodal points of economic activity and local as well as regional transformation. After providing the designation of fairs in the Greek and Slavonic languages *(panēgyris*, *phoros* and *panagjurŭ*, *panagirĭ*, *sŭborŭ*, *forŭ)*, an overview is given on the fairs in the historical region of Macedonia. Finally, another aspect of the Byzantine economic activity in the Balkan peninsula is highlighted by collecting and interpreting evidence on pasture economy in the historical region of Macedonia from the 10th until the 16th centuries. Summer and winter pastures as well as seasonal dwellings of the nomads (i.e. Vlachs) are localised and the respective distribution patterns analysed. This approach leads directly to applications deriving from Digital Humanities (especially HGIS and GIScience), which provide the necessary means for the visualisation and more detailed study of this economic phenomenon.

Vivien Prigent, À l'Ouest rien de nouveau *? L'Italie du Sud et le premier humanisme byzantin* p. 129

This article aims to ascertain the possibility that Southern Italy played a role in the so-called Macedonian Renaissance studied by Paul Lemerle in *Le premier humanisme byzantin*. The famous Byzantinist discarded the possibility from the outset but our knowledge of the complex realities of Byzantine Italy has considerably improved since 1971, justifying a reappraisal. The position of the Greek language itself in Italy during the "Dark Ages" is first assessed, focusing on the real impact of the 7th-century migrations. Then, a temptative panorama of the available book resources in 7th–9th-

century Southern Italy is offered. Finally, the author investigates how this cultural patrimony could have impacted the Eastern Renaissance insisting on the Muslim invasions of Sicily and the end of Iconoclasm which resulted in an influx of learned Italians in Constantinople. As a case study, sigillographic evidence are adduced to offer a glimpse on the faction built around Gregorios Asbestas, metropolitan bishop of Syracuse, a key-player in church politics at the onset of the Macedonian Renaissance.

Jonathan Shepard, *Man-to-man, dog-eat-dog, cults-in-common: the tangled threads of Alexios' dealings with the Franks* p. 749

Paul Lemerle's characterisation of Alexios Komnenos as "un réactionnaire borné" is consistent with Anna Komnena's portrayal of her father's resourcefulness and flair for duplicity. The demarches of Alexios towards the West in quest of military aid seem to exemplify this, along with his less celebrated bid to install a cooperative Rus prince on the Straits of Kerch. However, his interest was broader and deeper than the Byzantine or Latin sources might lead one to expect. He had close ties with other members of the de Hauteville family besides Bohemond and, in taking liege homage from the latter in 1097, he was exploiting a quite recent development in the West. Alexios' interest in the Holy Land was informed by earlier imperial policies, and by continuing communications between the Byzantine lands (including Cyprus) and monasteries in Palestine and northern Syria. Besides assigning John the Oxite to the patriarchal see of Antioch, Alexios kept up ties with the patriarch of Jerusalem. At the same time, he networked busily in Norman Apulia, while maintaining links with Count Roger of Sicily. It is contended that Alexios envisaged a Christian consensus, with three patriarchates under his wing and cooperation from a fourth, Alexandria, fostered by his amicable ties with the Fatimids; he might gain a concordat through a general church council, attended by the Roman pope or his representatives. Fantasizing as the scheme looks now, it might have spoken to significant clerical and secular elements in the West. Events, however, turned against him and Bohemond had no scruples about exploiting them to full advantage at Antioch.

Kostis Smyrlis, *The fiscal revolution of Alexios I Komnenos: timing, scope, and motives* p. 593

The article examines the turn towards the use of land and tax grants to remunerate imperial officials instead of salaries under Alexios I. To determine the timing, scope and motives of this reform, the article studies two measures of that emperor, namely the confiscations that took place after the census of 1088/89 and the concession of estates and fiscal rights to imperial relatives. It is argued that the confiscations were extensive, affecting most great ecclesiastical and lay landowners, and that the lands seized were usually ceded to imperial relatives and state servants. The analysis of the concessions to imperial relatives underlines their scale suggesting that they were as much payment for military and civil services as they were a way to secure the political support of the beneficiaries. It is finally suggested that, rather than being the result of pressure by the powerful, the concession of lands and taxes to imperial relatives and state servants was dictated by considerations of financial efficiency.

Jean-Michel Spieser, *La « Renaissance macédonienne » : de son invention à sa mise en cause* p. 43

The expression « Renaissance macédonienne » was not used in the first academic studies about Byzantine art in the second half of the 19th century. But its use was prepared by some comments about the relation between Byzantine art and the classical Greek art. It seems that Charles Diehl used it for the first time in the first edition of his handbook. This notion got a new momentum through the work of Kurt Weitzmann at the end of the 20' and in the 30' of the 20th century. He insists more and more in his later work on the ties, in the 10th century, of the Byzantine art with a "perennial Hellenism." These views on Byzantine art are part of a more general appreciation of the Byzantine Empire as a Greek Empire and of the Byzantines as Greeks, sometime as keeping unconsciously something of the genuine classical Greek mind. This view was supported by many art historians and historians until the second third of the 20th century and is not completely forgotten. Nevertheless, beginning with the

70', art historians and historians like H. Belting, A. Cutler, C. Mango tend towards a new approach of Byzantium, stressing its originality and giving more weight to its internal evolution than to the influence of a supposed Greek spirit.

Jean-Michel Spieser, *L'art au XIe siècle : une vue d'ensemble* p. 675

This paper tries to review recent studies on the 11th century's art. The 11th century is itself a flexible notion. It is possible to consider that it starts at some point within the reign of Basil II and ends at the beginning or at the end of the reign of Alexis Ist. It is an important century for the architecture. Many foundations give evidence for the interest of the emperors and the upper class for monasteries. Some architectural innovations belong to this century: if the cross-in-square church remains the most used plan for church building, two new types come up, the so-called Athonite plan and the Greek-cross domed octagon. The origins of both are disputed. It is a common opinion, that both, but principally the Greek-cross domed octagon, have Armenian models, but, if the question remains open, it can be said that neither is a copy of an Armenian known type. In the field of monumental painting, if more monuments are known and published, no important changes in interpretation are offered for the major lines of the stylistic and iconographic evolution. For Greece and Cappadocia, the two areas where the majority of paintings survives, the social origin of the patrons is an important field of study. New interest arises also on the topic of paintings programs, with more balanced answers than that given by O. Demus, whose work remains nevertheless fundamental. For somptuary arts, we need new syntheses.

Anne Tihon, *Premier humanisme byzantin :*
le témoignage des manuscrits astronomiques p. 325

In this paper, the author examines the astronomical manuscripts containing the works of Ptolemy and Theon of Alexandria, in order to determine the level of the astronomical knowledge during the 9th and 10th centuries. The results are rather disappointing: while Byzantine historians suggest a very high level of scientific achievement, one can hardly find in the manuscripts proofs of a real astronomical practice. The beautiful astronomical manuscripts of the 9th century (for example *Vat. gr.* 1594, *Vat. gr.* 190) do not reveal any hints of a reading of the works of Ptolemy and Theon during the 9th and 10th centuries. One can only guess that Ptolemy's *Handy tables* were used for astrological purposes. The most interesting document comes from Palestine (perhaps from Sinai Monastery): the palimpsest *Vat. syr.* 623 which contains a copy of a part of the *Handy tables* of Ptolemy written in uncial script around 800 together with an attempt of Arabic translation of Theon's *Small commentary* and a little Greco-Arabic lexicon giving the names of the winds written by the same hand on a Ptolemy's table. It is certainly one of the most ancient testimony of an Arabic translation of Ptolemy's and Theon' works.

Peter Van Deun, *Le commentaire de Métrophane de Smyrne sur la Première Épître de Pierre (chapitre 1, versets 1-23)* p. 389

This article offers the editio princeps of a Byzantine commentary on a part of the First Epistle of Peter (Chapter 1,1-23); this commentary has been written by Metrophanes, who was bishop of Smyrna in the second half of the 9th century and one of the most important opponents to Patriarch Photius. The text has only been preserved in the recent manuscript Athous, Dionysiou 227.

LISTE DES CONTRIBUTEURS

Luisa Andriollo, Otto-Friedrich-Universität Bamberg
Theodora Antonopoulou, Université nationale et capodistrienne d'Athènes
Isabelle Augé, Université de Montpellier – Institut universitaire de France
Dominique Barthélemy, Université de Paris-Sorbonne – Institut universitaire de France
Béatrice Caseau, Université de Paris-Sorbonne
Reinhart Ceulemans, Université d'Anvers
Jean-Claude Cheynet, Université de Paris-Sorbonne
Muriel Debié, École pratique des hautes études – Université Paris Sciences & Lettres – CNRS, LEM, UMR 8584
Stephanos Efthymiadis, Université libre de Chypre
Raúl Estangüi Gómez, Université Panthéon-Sorbonne
Marie-Christine Fayant, Université de Paris Ouest – Nanterre
Bernard Flusin, Université de Paris-Sorbonne – École pratique des hautes études – Université Paris Sciences & Lettres
Valérie Fromentin, Institut Ausonius, UMR 5607, LabEx Sciences archéologiques de Bordeaux (ANR-10-LABX-52)
Andreas Gkoutzioukostas, Université Aristote de Thessalonique
John Haldon, Université de Princeton
James Howard-Johnston, Université d'Oxford
David Jacoby, Université hébraïque de Jérusalem
Michel Kaplan, Université Panthéon-Sorbonne
Johannes Koder, Académie autrichienne des sciences, Vienne
Dimitris Krallis, Université Simon Fraser, Burnaby
Margherita Losacco, Université de Padoue
Jean-Pierre Mahé, Institut de France – École pratique des hautes études
Paul Magdalino, Université St-Andrews
Athanasios Markopoulos, Université nationale et capodistrienne d'Athènes
Jean-Marie Martin, CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée
Bernadette Martin-Hisard, Université Panthéon-Sorbonne

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le XIe siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 819-820.

Sophie Métivier, Université Panthéon-Sorbonne
Cécile Morrisson, Institut de France – CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée
Paolo Odorico, École des hautes études en sciences sociales – Université Paris Sciences & Lettres
Mihailo St. Popović, Académie autrichienne des sciences, Vienne
Vivien Prigent, CNRS, UMR 8167 Orient & Méditerranée – Maison française d'Oxford
Jonathan Shepard, Université de Cambridge
Kostis Smyrlis, Université de New York
Jean-Michel Spieser, Université de Fribourg
Anne Tihon, Université catholique de Louvain
Peter Van Deun, Katholieke Universiteit Leuven

INDEX GÉNÉRAL*

Cet index ne comporte que des références aux personnes et aux lieux.

* L'index a été réalisé au sein du séminaire d'histoire byzantine de l'université Paris-Sorbonne avec la collaboration de :
– Desaint, Louise ; Fernandez de Castro, Priscilla ; Florez Lopez, Raymond ; Lepez, Mathilde ; Ocan, Ayse ; Park, Huingjing ; Riffault, Marine ; Sanchez, Lea (masters de Paris-Sorbonne – Paris 4).
– Marguerettaz, Colin (Paris 1).
– Athanasiou, Chrysavgi ; Buchs, Numa ; Goudjil, Romain ; Zounnon, Gaston ; Wei Che, Simon Liao (doctorants de Paris-Sorbonne – Paris 4).

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xɪ^e^ siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 821-846.

INDEX DES MANUSCRITS

TABLE DES MATIÈRES

Autour du Premier humanisme byzantin *& des* Cinq études sur le xie siècle*, quarante ans après Paul Lemerle*, éd. par B. Flusin & J.-C. Cheynet (Travaux et mémoires 21/2), Paris 2017, p. 847-848.

Études sur le xie siècle
édité par Jean-Claude Cheynet